This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

UNIVERSITEIT GENT
Digitized by Google

Digitized by Google

148C1

Digitized by Google

REVUE
GERMANIQUE.

TOME QUATRIÈME.

Digitized by Google

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,

8, RUE GARANCIÈRE.

Digitized by Google

REVUE GERMANIQUE

PUBLIÉE PAR

MM. Ch. DOLLFUS et A. NEFFTZER

TOME QUATRIÈME.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU
1858

Digitized by Google

Digitized by Google

LE ROLE DE L'ALLEMAGNE

DANS LES MODERNES EXPLORATIONS DU GLOBE[1].

TROISIÈME ARTICLE.

ASIE ORIENTALE. — ASIE CENTRALE ET SIBÉRIE. — ISTHME CAUCASIEN. — RUSSIE. — EUROPE OCCIDENTALE.

Gutzlaff. — Alexandre de Humboldt. Adolphe Erman. — Klaproth. Parrot. Eichwald. K. Koch. — H. Kiepert. — J. Minutoli.

M. MAX MULLER ET L'ETHNOLOGIE TOURANIENNE.

VII.

L'Inde est en Orient le dernier terme de nos souvenirs classiques, comme elle est la limite extrême des nations de notre race. Là où finit le domaine de la famille indo-européenne, là aussi, par une sorte d'affinité mystérieuse, s'arrêtent les notions de l'antiquité grecque et latine sur les contrées lointaines de l'Asie. Après l'Inde, ce sont des peuples d'une autre race et un autre cercle historique. Ici le prestige des traditions anciennes n'existe plus pour nous. C'est par d'autres côtés que ces contrées de l'extrême Orient appellent notre intérêt : par l'attrait des choses lointaines et imparfaitement connues, par l'extension de nos relations politiques et commerciales, surtout par le développement des études et l'application plus large des vues scientifiques, qui, en faisant mieux connaître les rapports des faits et leur dépen-

[1] Voir la livraison d'août 1858.

Digitized by Google

dance réciproque, relient plus étroitement entre elles toutes les contrées du globe.

Celles qui forment, au sud-est et à l'est, l'extrémité du continent asiatique, — l'Indo-Chine, la Chine et le Japon — n'ont offert jusqu'à présent qu'un champ très-limité à la pure exploration scientifique. Difficilement accessibles aux étrangers, soit par la nature même du pays, soit par l'interdiction des gouvernements, elles n'ont pu guère être visitées, et encore sur un petit nombre de points, qu'à l'occasion des négociations diplomatiques ou des relations commerciales. La part la plus considérable de ces relations appartient depuis longtemps à l'Angleterre; aussi les meilleurs ouvrages, et les plus nombreux, que l'Europe possède sur ces contrées, sont-ils d'origine anglaise. Ceci est vrai surtout des différents États de la péninsule indo-chinoise. Il faut toutefois faire une exception pour une classe d'observateurs recommandable à bien des titres : nous voulons parler des missionnaires, et en particulier des missionnaires français, qui, dans le cours de leur carrière de dévouement, ont rendu et rendent chaque jour encore à la science tant de services éminents. Le livre le meilleur et le plus complet que nous possédions jusqu'à présent sur le royaume de Siam est celui de monseigneur Pallegoix, chef de la mission catholique de cette grande contrée [1]. On doit à un autre de nos missionnaires, M. Taberd, un ample dictionnaire de la langue anamitique, ainsi qu'une grande et belle carte de l'Annam, nom sous lequel on comprend le Cambodj, la Cochinchine et le Tonkin [2]. Pour la Chine, plus encore que pour la péninsule extra-gangétique, le fonds le plus solide de nos connaissances est entièrement l'œuvre des anciens missionnaires [3].

[1] *Description du royaume Thaï, ou Siam, comprenant la topographie, histoire naturelle, mœurs et coutumes, législation, commerce, industrie, langue, littérature, religion, annales des Thaï et précis historique de la mission*, par monseigneur Pallegoix, *évêque de Mallos*. Paris, 1854, 2 vol. in-12, avec une carte originale. — Sur la carte qui accompagne la relation de monseigneur Pallegoix, on fera bien de voir les observation qui ont été faites dans les *Nouvelles annales des voyages*, cahier d'octobre 1854, p. 64. — Le savant prélat a publié peu après l'ouvrage suivant, qui est une contribution précieuse à l'ethnographie indo-chinoise : *Dictionarium linguæ Thaï sive Siamensis, interpretatione latina, gallica et anglica illustratum; auctore* J. B. Pallegoix. Paris, I. I. 1854, in-4° de 892 pages.

[2] *Dictionarium anamitico-latinum et latino-anamiticum; auct.* J. L. Taberd, *episcopo Isauropolitano*. Parisiis, 1838, in-4°. — *Tabula geographica imperii anamitici*. Paris, 1838, une grande feuille.

[3] Et nous devons ajouter de M. Édouard Biot, un des élèves les plus distingués de M. Stanislas Julien. M. Edouard Biot promettait de continuer dignement un nom déjà illustre dans la science, si une mort prématurée n'avait interrompu des travaux qui avaient pris une excellente direction dans la ligne historique et géographique.

Digitized by Google

Le grand Archipel d'Asie se trouve placé dans d'autres conditions. Possédé en très-grande partie par les Hollandais, c'est principalement à leurs recherches et à leurs publications que sont dues les notions acquises sur cette immense agglomération d'îles qui remplit tout l'intervalle compris entre l'angle sud-est du continent asiatique et l'Australie. Il a été publié, et il se publie encore chaque jour en Hollande, sur l'ensemble et les diverses parties de ce vaste archipel, un nombre immense d'ouvrages et de mémoires, parmi lesquels il suffit de rappeler le grand ouvrage descriptif de Valentyn, toujours utile malgré sa date [1], et la riche collection des mémoires de la Société de Batavia [2]. On peut dire que cet ensemble de travaux appartient à l'Allemagne, car le néerlandais n'est en définitive qu'un dialecte de l'allemand, — dialecte, il est vrai, peu répandu en dehors des Provinces-Unies, beaucoup moins que ne le mériterait l'importance de sa littérature pour la géographie du monde maritime. Notre littérature géographique du Japon, comme celle du Grand Archipel, est à peu près toute néerlandaise.

Cette restriction universelle qui pèse encore sur toutes les contrées de l'Asie orientale n'a pas, avons-nous dit, permis jusqu'à présent que les explorations scientifiques s'y déployassent sur une grande échelle. Restreintes dans leurs développements, limitées dans leurs applications, subordonnées aux circonstances et aux intérêts commerciaux, elles n'ont pu se porter çà et là que sur un certain nombre d'objets et de points isolés. Elles ont ainsi donné plus d'*informations* que d'*observations* directes et personnelles. C'est assez dire que l'étude scientifique en est encore ici à sa première phase. Le cadre est tracé, mais non rempli; on distingue les masses, mais rarement on pénètre bien avant dans le détail.

[1] *Oud-en Nieuw-Oostindien.* Amst. et Dordrecht, 1724-26, 5 vol. en neuf parties, in-folio, avec une multitude de planches et de cartes. Il s'en publie en ce moment une nouvelle édition avec les changements et les additions nécessaires.

[2] *Verhandelingen van het Bataviaasch Genootschap der Kunsten en Wetenschappen.* Batavia, 1790 et années suivantes, in-8°. La collection est parvenue aujourd'hui à son vingt-cinquième volume. — Un officier distingué de la marine néerlandaise, M. Melvill de Carnbee, avait entrepris en 1846, sous le titre de *Moniteur des Indes orientales et occidentales,* une publication qui devait avoir pour objet principal de réunir, et de traduire en une langue généralement répandue, les meilleurs mémoires néerlandais sur les diverses parties de l'archipel. Cette pensée était excellente; malheureusement des considérations d'une nature plus commerciale que scientifique ont fait dévier de la donnée primitive, et l'ouvrage n'a pas dépassé son troisième volume. On y trouve néanmoins de très-bons morceaux, et en particulier une belle suite de cartes qui donneront toujours une importance réelle à ces trois volumes.

Digitized by Google

L'Allemagne, en particulier, qui n'a dans ces parages ni intérêts commerciaux ni intérêts politiques, n'a pu prendre une bien grande part aux investigations partielles qu'on y a poursuivies. Elle y compte cependant quelques noms d'une grande notoriété, depuis le docteur *Engelbert Kaempfer*, qui vit le Japon de 1690 à 1692 [1], et dont la relation, restée classique, n'a été surpassée que dans ces derniers temps par le grand ouvrage de M. de Siebold, jusqu'au révérend *Charles Gutzlaff*, dont les nombreuses publications sur la Chine et les contrées limitrophes ont été très-remarquées. M. Gutzlaff a vu le royaume de Siam, les pays anamitiques et le littoral chinois; et bien que, même en Indo-Chine, il n'ait guère pénétré dans l'intérieur, la profonde connaissance des idiomes de ces différents peuples, et en particulier celle du chinois, que lui avait permis d'acquérir un long séjour dans ces parages, d'abord comme missionnaire, puis comme interprète de la Compagnie des Indes, cette connaissance, disons-nous, jointe à la fréquentation familière du peuple même dans ses diverses classes, lui avait donné pour ses recherches des facilités que possèdent peu de voyageurs. Observateur diligent et judicieux, il ne lui a manqué sûrement que des circonstances entièrement favorables pour prendre rang parmi les profonds explorateurs. Dans les limites où elles ont dû se renfermer, ses recherches sont intéressantes et toujours instructives, alors même qu'elles ajoutent peu de faits absolument nouveaux aux notions antérieures. Les ouvrages du docteur Gutzlaff se partagent en deux catégories. Les uns, spécialement narratifs ou historiques, ont été écrits surtout en vue de la généralité du public [2]; les autres, d'un caractère plus particulièrement scientifique, ont été publiés dans les transactions des sociétés savantes. Parmi ceux-ci, les mémoires sur l'empire d'Annam [3] et sur le pays de Laos [4] sont particulièrement intéressants au point de vue de l'ethnographie et de la linguistique. La

[1] Il était entré au service de la Hollande en qualité de chirurgien de marine.

[2] *Journal of a residence in Siam, and Voyage along the Coast of China to Mantchou Tartary* (1831). Canton, 1832, in-8°. Réimprimé à Londres en 1833 avec des additions, sous le nouveau titre de *Journal of three Voyages along the Coast of China, with Notices of Siam, Corea, and the Loo-choo islands* (traduit en allemand par Wend, 1848). *Sketch of Chinese History ancient and modern*, 1834, 2 vol. — *China opened, or display of the topography, History, Customs, Manners, Arts, Manufactures, Commerce, Literature, Religion, Jurisprudence of the Chinese Empire*, 1838, 2 vol. — *The life of Taou-kwang, late Emperor of China*, 1851, 1 vol. Il y a deux traductions allemandes de ce dernier ouvrages, publiées l'une et l'autre à Leipzig en 1852.

[3] *Geography of the Cochin-Chinese Empire*, 1848, dans le *Journal of the Royal Geographical Society*, vol. XIX, 1849, p. 85-143.

[4] *The Country of the Free Laos*, 1848, *ibid.*, p. 33-41.

Digitized by Google

note sur les frontières de la Chine du côté des Birmans [1] nous transporte dans un des cantons les moins connus de l'Asie intérieure. La description du Tibet [2], de même que le morceau précédent, n'est qu'une compilation; mais cette compilation est tirée principalement des sources chinoises, et elle fournit des additions notables aux trois morceaux analogues que l'Europe possédait déjà sur la géographie du Tibet [3]. D'autres notes assez nombreuses, qui se rapportent à la Chine, touchent moins à la géographie proprement dite et à l'ethnographie, qu'à l'histoire et à des matières économiques [4].

Il est probable qu'en écrivant sa notice géographique sur le Tibet M. Gutzlaff s'était proposé de fournir un bon point de départ aux futurs explorateurs de cette région; car nous trouvons dans le journal d'une société savante de l'Allemagne une note datée de Hong-kong, la dernière que Gutzlaff ait écrite sur ces matières, dans laquelle ce zélé propagateur du christianisme et de la science trace le plan d'un voyage d'exploration dans l'Asie centrale, entreprise qu'il représente comme aisément réalisable [5]. Assurément une telle expédition aurait de grands résultats pour la science; mais les difficultés, sans parler des dangers, en sont beaucoup plus grandes que ne les représente M. Gutzlaff. Presque dans le même temps où ce dernier traçait son plan d'exploration, un missionnaire intelligent, le P. Krick, périssait au milieu des tribus barbares de la frontière du sud, en essayant de pénétrer par l'Assam dans les provinces intérieures (1852-53); et un peu auparavant (1846), deux autres missionnaires, les PP. Huc et Gabet, étaient

[1] *Frontiers of China towards Birmah*, 1848. *Ibid.*, p. 42-48.

[2] *Tibet and Sefan*, 1849. *Ibid.*, vol. XX, 1851, p. 191-227.

[3] 1° La *Description du Si-fan* comprise dans un traité officiel des pays tributaires de la Chine, composé en 1696 par ordre de l'empereur Kang-hi, traduit en français par le P. Amiot, et imprimé dans les *Mémoires concernant les Chinois*, t. XIV, p. 127; 2° la *Description du Tubet*, traduite du chinois en russe par le P. Hyacinthe Bitchourin, et du russe en français sous les yeux de Klaproth, qui y a ajouté des notes (Paris, 1831, in-8°); 3° la *Geographical Notice of Tibet*, tirée des sources tibétaines par Csoma de Körös, le célèbre voyageur hongrois (prononcez Tchoma de Keureuz), et imprimée dans le premier volume du *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1832, p. 121 à 127.

[4] *Remarks on the Yih-she, an historical work of the Chinese, in fifty volumes*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Soc.*, vol. III, 1836, p. 272-286. — *The Medical Art among the Chinese, ibid.*, vol IV, 1837, p. 154-171. — *On the secret Triad Society of China, ibid.*, vol. VIII, 1846, p. 361-367. — *On the Mines of the Chinese Empire*, dans les *Transactions of the China Branch of the Royal Asiatic Society*, vol. I, 1848.

[5] *Vorzeichnungen für eine Reise nach Tibet, Dsungarien, Turkestan, und den Kwänlun-Bergen;* dans la *Zeitschrift der Deutschen morgenlandischen Gesellschaft*, t. V, 1851, p. 509. La lettre est datée du 22 mai 1851, et Gutzlaff est mort à Hong-kong le 6 août suivant.

Digitized by Google

expulsés violemment de la capitale du Grand Lama, où ils étaient arrivés on sait au prix de quels périls. Le Tibet est une terre à peu près vierge pour les Européens. Sauf les vallées du haut bassin du Sindh qui touchent à la frontière indo-britannique du côté du Pendjab et du Kachmîr, aucune partie n'en a été jusqu'à présent scientifiquement étudiée. La moisson y sera abondante : mais quand sera-t-il permis de l'entreprendre?

VIII.

L'Asie centrale a été longtemps le pays des prodiges et des fables. A une époque — et elle n'est pas encore bien éloignée — où l'on n'avait aucune notion précise sur sa configuration physique, on se figurait cette région intérieure comme un énorme renflement qu'on avait nommé par excellence le *Plateau central*, et de ce plateau on avait fait la demeure d'un *peuple primitif*, qui avait, assurait-on, devancé tous les autres peuples dans la culture des sciences et dans les voies de la civilisation. Un grand nombre de notions physiques et astronomiques que l'on reconnaissait, ou que l'on croyait reconnaître chez les plus anciennes nations historiques de l'Orient et de l'Europe, chez les Indiens notamment, chez les Babyloniens, chez les Égyptiens et chez les Grecs, n'étaient que les débris épars de cette civilisation primordiale, dont l'ancien monde avait hérité sans en connaître la source. Sorti du cerveau d'un homme que la culture des sciences exactes ne préserva pas des écarts de l'imagination [1], ce singulier système, dont se moqua le bon sens de Voltaire, n'en a pas moins exercé pendant un temps une pernicieuse influence sur certaines branches des études scientifiques. Les idées de Gossellin sur la géographie mathématique des anciens en procèdent directement; et ces idées ont vicié à tel point les travaux de ce savant, que d'une longue suite de recherches d'ailleurs remplies d'une grande érudition [2], il ne reste rien, rien absolument, que la critique puisse avouer aujourd'hui. Triste exemple du danger des idées préconçues dans les études positives!

Ces chimères de l'aventureux paradoxe et du vain esprit de système se sont évanouies aux premières clartés de la saine critique et de l'observation. Le Plateau Central, entre le Tibet et l'Altaï, n'est plus qu'une

[1] Bailly, *Lettres sur l'origine des sciences et sur celles des peuples de l'Asie, adressées à Voltaire*. Paris, 1777. — *Histoire de l'astronomie ancienne*, 1775, etc.

[2] *Géographie des Grecs analysée*, 1790, in-4°. — *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens*, 1798-1813, 4 vol.

Digitized by Google

région d'une médiocre altitude[1] occupée par des déserts de sables et par des steppes herbeuses, où jamais n'a pu se former un état de quelque importance. Ce que Bailly regardait comme le siége de la première civilisation du monde et de la plus ancienne culture des sciences, n'a jamais été, et n'a pu être depuis l'origine des temps, que la demeure des rudes tribus de sang turk ou mongol éternellement vouées à la vie pastorale. Les hordes sauvages qui à diverses époques de l'histoire se sont répandues sur l'Europe et sur le midi de l'Asie, portant avec elles la dévastation et la terreur, sortaient pour la plupart de ces hauts pâturages de la Tartarie; ce n'est pas la civilisation, c'est la destruction et la barbarie qui sont descendues de cette région intérieure.

Depuis que le savant auteur de l'*Histoire des Huns* a demandé aux sources chinoises les abondants secours qu'on y peut puiser pour l'étude du centre de l'Asie, les tribus nomades de cette vaste région nous sont bien connues; mais c'est de nos jours seulement que la connaissance géographique du plateau est venue s'ajouter à la connaissance historique des populations. Ces notions précises sur la configuration physique des hautes plaines de la Tartarie et des chaînes de montagnes qui les enveloppent, on les doit à peu près exclusivement aux explorations suscitées ou favorisées par le gouvernement russe; mais outre la part considérable que les naturalistes et les physiciens allemands ont prise à ces expéditions, c'est M. Alexandre de Humboldt qui en a élaboré les résultats dans son ouvrage sur l'*Asie Centrale*[2], basé en partie sur ses observations personnelles, en partie sur celles des explorateurs contemporains, et qui a fait ainsi entrer ces résultats dans la science du globe. Ce grand et bel ouvrage est de ceux qui font époque dans l'histoire géographique d'une région. On a pu depuis lors se former une idée juste de l'orographie du continent asiatique et de son relief général, aussi bien que de ses conditions climatologiques. Mieux que personne, M. de Humboldt a fait ressortir la connexion nécessaire, les rapports éternels posés par la nature même, entre la conformation physique d'une grande région et la destinée historique des populations qui s'y sont développées. C'est là le grand côté, le côté fécond et profondément philosophique de la géographie descriptive. C'est par là surtout que depuis un demi-siècle elle est sortie de l'étroite ornière et des sentiers profondément stériles où de tristes

[1] 1,200 mètres environ de hauteur moyenne au-dessus de la mer, dans ses plaines orientales qui sont les plus élevées.

[2] Paris, 1843, 3 vol.

Digitized by Google

compilateurs l'avaient reléguée; par là qu'elle a pris enfin le rang qui lui appartient, à côté et en quelque sorte sur les confins communs des sciences historiques, des sciences naturelles et des sciences mathématiques, dont elle reçoit et auxquelles elle renvoie tour à tour des lumières et des secours. La connaissance exacte des grands traits physiques de l'Asie centrale, non-seulement de ses hautes plaines et de ses montagnes, mais aussi des dépressions qui sont un des côtés les plus remarquables de sa configuration, cette connaissance que nous ont donnée les études contemporaines, a éclairé d'un jour nouveau ce que l'histoire nous apprend assez confusément des mouvements de peuples qui ont eu lieu à diverses époques dans ces contrées intérieures, et des grandes migrations armées qui en sont sorties pour se jeter sur l'Europe. L'aspect seul d'une bonne carte physique a suffi pour rectifier et compléter en plusieurs points essentiels les récits ou les indications des historiens.

C'est en 1829 que M. *Alexandre de Humboldt* entreprit le voyage qui nous a valu son beau travail sur l'Asie centrale. L'examen des mines de l'Oural, d'après le désir qu'en avait exprimé le gouvernement russe, en avait été l'occasion première; mais dans la pensée de l'illustre explorateur, cette grande excursion lui devait surtout fournir les moyens de comparer la constitution géologique du sol de l'Asie à celle de l'Amérique méridionale, dont il traçait alors la carte orographique. Le gouvernement russe défrayait libéralement l'expédition; M. de Humboldt choisit, pour en faire partie, un minéralogiste distingué de Berlin, M. *Gustave Rose*, et un naturaliste, M. *Ehrenberg*, qui avait déjà marqué sa place par un voyage scientifique dans la région du Nil et sur les bords de la mer Rouge. La relation du voyage, publiée par M. Rose, a un caractère principalement minéralogique[1]; c'est dans l'*Asie centrale* de M. de Humboldt lui-même qu'il faut chercher les grands résultats historiques et géographiques de l'expédition[2].

Les quelques années qui ont précédé ou suivi le voyage asiatique de M. de Humboldt forment une époque très-remarquable dans l'histoire géographique de l'empire de Russie. C'est en 1826, après un intervalle de soixante années depuis les explorations de Pallas, de Falk et de Georgi, que l'étude scientifique de la Sibérie et de la région altaïque a

[1] *Reise nach dem Oural, dem Altai und dem Kaspischen Meere, von* A. von Humboldt, G. Ehrenberg *und* G. Rose. Berlin, 1837, 2 vol. in-8°.

[2] Antérieurement à la rédaction définitive de son *Asie Centrale*, publiée, ainsi que nous l'avons dit, en 1843, M. de Humboldt en avait déjà donné une première esquisse sous le titre de *Fragments de géologie et de climatologie asiatiques*. Paris, 1831, 2 vol. in-8°.

Digitized by Google

été reprise par le voyage du professeur Ledebourg, de Dorpat, dont les observations ont eu principalement pour objet l'histoire naturelle et la minéralogie [1]. Dans le même temps le docteur Eichwald explorait l'isthme Caucasien (1825-26), le professeur Friedrich Parrot exécutait son mémorable voyage au mont Ararat (1829-30), et M. Adolph Erman, en compagnie du docteur Hansteen, étendait sa fructueuse exploration sur toute la longueur de la Sibérie, depuis les monts Oural jusqu'à la mer d'Okhotsk. En 1832, le botaniste *Bunge*, qui avait déjà accompagné Ledebourg dans le voyage de 1826, et qui avait traversé le désert de la Mongolie en 1830 avec la mission russe de Péking, fit un troisième voyage à l'Altaï pour y compléter ses herbiers et ses observations physiques, que M. de Humboldt a mises à profit [2]; en 1833 et 1835, M. de *Helmersen* étudia dans deux voyages successifs la structure physique et la conformation minéralogique de la chaîne ouralienne [3], que déjà nombre d'observateurs, outre M. de Humboldt, avaient parcourue, et qui douze ans plus tard, de 1847 à 1848, devait être l'objet d'une exploration plus complète encore et plus étendue, exécutée par une commission scientifique dirigée par MM. *Hoffmann* et *Kovalsky*, sous les auspices de la société de Géographie russe [4]. Enfin, en 1834, le professeur *Gœbel*, assisté de deux de ses élèves, consacra deux mois à l'examen des steppes qui bordent au nord la mer Caspienne, entre le Volga inférieur et le Jaïk, et y réunit les éléments de la meilleure relation que l'on ait encore de cette région saline [5]. D'autres observateurs, des naturalistes pour la plupart, ont en outre publié une foule de mor-

[1] Carl Friedrich von Ledebourg's, *Professor der Botanik an der kais. Universität Dorpat, Reise durch das Altai-Gebirge und die Soongorische Kirgisen-steppe. Auf Kosten der Kaiserlichen Universität Dorpat unternommen im Jahre* 1826, *in Begleitung der Hrnn.* Dr C. A. Meyer *und* Dr Al. von Bunge. Berlin, 1829, 2 vol. in-8°.

[2] Les publications personnelles de M. Bunge sont exclusivement botaniques.

[3] La relation de M. de Helmersen a pour titre *Reise nach dem Oural und der Kirgisen-Steppe, in den Jahren* 1833 *und* 1835; elle forme les tomes V et VI (1841-1843) du précieux Recueil de mélanges russes que M. de Helmersen lui-même et M. Baer publient depuis 1839 aux frais de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg. (*Beiträge zur Kenntniss der Russischen Reiches und der angränzenden Länder Asiens*). Ce recueil est arrivé à son vingtième volume. M. de Helmersen a aussi visité l'Altaï en 1834, et a publié à ce sujet plusieurs morceaux tant dans les *Mémoires* et dans le *Bulletin* de l'Académie que dans les *Beiträge*.

[4] *Der Nördliche Ural und das Küstengebirge Pai-Choi, untersucht und beschrieben von einer in den Jahren* 1847, 1848 *und* 1850, *durch die Kaiserlich-Russische Geographische Gesellschaft ausgerüsteten Expedition*. Saint-Pétersbourg, 1853-57, 2 vol. in-4°.

[5] *Reise in die Steppen des südlichen Russlands, unternommen von* Dr Friedr. Gœbel, *in Begleitung der Hrnn* Dr C. Claus *und* A. Bergmann. *Dorpat*, 1837-38, 2 vol. in-4°.

Digitized by Google

ceaux ou de relations particulières sur les diverses parties de l'immense territoire soumis au sceptre russe. M. Carl Ernst de Baer, de l'Académie de Saint-Pétersbourg, lui-même habile explorateur, a rédigé[1] un intéressant aperçu de cet ensemble de voyages et de travaux scientifiques, qui, depuis trente ans, ont préparé tant de matériaux excellents pour une future description de la Russie.

Qu'on nous pardonne cette aride nomenclature dans laquelle nous avons dû entrer; nous ne pouvions l'abréger ou la resserrer davantage sans préjudice pour les explorateurs allemands qui ont eu part en si grand nombre à ce vaste ensemble de recherches physiques, ethnologiques et géographiques; nous n'aurions pu non plus nous étendre sur chacun de ces travaux de détail sans excéder de beaucoup les limites d'un aperçu d'ensemble.

Il en est cependant plusieurs d'un grand intérêt pour l'étude naturelle ou historique du centre et du nord de l'Asie. Telle est, au premier chef, la question de l'enfoncement de la mer Caspienne au-dessous du niveau de la mer Noire (qui représente le niveau général de l'Océan), et la dépression considérable du bassin du lac Aral, par rapport au plateau central qui lui confine à l'est. Ce trait remarquable de la carte physique du continent a depuis longtemps fixé l'attention des physiciens et des géographes; mais c'est seulement de nos jours qu'on a déterminé le chiffre de la dépression d'une manière qu'on peut regarder comme définitive. Jusqu'en 1824, on s'était cru fondé, d'après les résultats de plusieurs séries d'observations barométriques faites à différentes époques depuis 1768, à évaluer à 300 pieds environ l'enfoncement de la mer Caspienne au-dessous de la Méditerranée. Un nivellement barométrique du fleuve Oural, exécuté en 1825 par MM. Hoffmann et Helmersen, depuis Orenbourg jusqu'à Gourief, éveilla les premiers doutes; ce nivellement, qui avait été fait avec un très-grand soin et qui se rattachait à la détermination hypsométrique de la ville même d'Orenbourg déduite d'observations du baromètre poursuivies pendant deux années, n'accusait pour la mer Caspienne qu'une dépression de 78 pieds. En 1830, M. Lenz trouvait 101 pieds, d'après une longue série d'observations barométriques relevées simultanément à Bakou, sur la côte occidentale de la Caspienne, et à Taganrog, au fond de la mer d'Azof. Enfin M. Parrot, l'explorateur de l'Ararat, qui d'un premier nivellement par stations, entre la mer d'Azof

[1] Au tome IX des *Beiträge*, publiés, ainsi que nous l'avons dit, sous la direction de MM. Baer et Helmersen. La première partie de ce neuvième volume a paru en 1845, la seconde partie en 1855.

Digitized by Google

et la Caspienne, avait cru aussi pouvoir conclure une dépression de 300 pieds, trouva en 1830, dans une seconde opération, le niveau des deux mers à très-peu près égal. Ces différences considérables dans les résultats obtenus par des observateurs également habiles et attentifs, ne pouvaient évidemment provenir que des causes d'erreurs attachées à l'emploi même du baromètre et à celui du niveau, erreurs dont la possibilité est bien reconnue, mais dont il est difficile de fixer la limite précise; dans tous les cas, elles appelaient une vérification où les causes d'erreurs pussent être réduites à leur expression la plus basse. En 1836, l'académie de Saint-Pétersbourg fut autorisée, sur sa demande, à organiser une expédition spéciale pour cette opération délicate. Sur la proposition de M. Struve, directeur de l'observatoire impérial, la mission fut confiée à trois jeunes élèves des hautes écoles russes, d'une capacité éprouvée, M. George Fuss, M. Sabler et M. Savitch. Il va sans dire que rien ne fut oublié quant au choix des instruments, et qu'aucune précaution ne fut négligée. L'opération remplit une année entière, à partir du mois d'octobre 1836. La méthode employée fut le nivellement géodésique par stations, et la ligne choisie comme la plus favorable, fut celle qui joint Novo-Tcherkask à Kisliar (de l'embouchure du Don au delta du Térek), en passant par Stavropol. Des baromètres fixes firent en outre établis à Taganrog et à Astrakhan, pour en comparer les indications avec la somme totale du nivellement. M. Struve, à qui les cahiers furent remis, calcula toutes les observations en tenant compte des chances d'erreur; et le chiffre auquel s'est arrêté le savant astronome[1], comme exprimant le résultat définitif, est celui de 81 pieds de France, ou un peu plus de 26 mètres, avec une erreur probable d'un centième seulement sur le chiffre total. Ce résultat présente un accord bien remarquable avec celui que le nivellement du Jaïk, en 1825, avait donné à MM. Hoffmann et Helmersen[2].

[1] Dans son exposition des opérations de la commission, publiée en allemand à Saint-Pétersbourg en 1849, 1 vol. in-4°.

[2] Deux ans après cette remarquable expédition des astronomes russes, M. Hommaire de Hell, l'auteur bien connu du *Voyage aux steppes de la mer Caspienne*, exécuta seul d'une mer à l'autre un nouveau nivellement par stations. Son résultat final fut plus faible que celui de MM. Fuss, Sabler et Savitch; il ne donna que 18m 30, ou 56 pieds (*Comptes rendus de l'Académie des sciences*, t. XVI, 1843, p. 76 et suiv.). La différence des deux chiffres est, au total, assez peu importante, eu égard à la longueur de la ligne nivelée et aux difficultés de l'opération. Quelle qu'ait été l'habileté personnelle de l'explorateur français, les précautions infinies dont les déterminations de la commission russe furent entourées, jointes à l'autorité du nom de M. Struve, présentent une garantie scientifique que ne saurait offrir le travail d'un voyageur isolé.

Digitized by Google

On peut donc regarder maintenant comme un fait acquis, que la surface de la mer Caspienne est de 80 pieds environ au-dessous du niveau des grandes mers du globe. La conclusion que l'on a tirée de cette différence de niveau, c'est que la Caspienne occupe le fond d'une dépression de l'Asie occidentale, analogue, quoique sur une moindre échelle, à la cuve immense au fond de laquelle la mer Morte repose à 12 ou 1300 pieds au-dessous du niveau de la Méditerranée. L'analogie cependant pourrait bien n'être qu'apparente. Qu'une grande dépression existe au nord de la Boukharie, entre la mer Noire et le plateau asiatique, cela est indubitable; mais cette dépression n'est pas telle que ses eaux n'aient pu communiquer à aucune époque, au moins par un détroit, avec celles du Pont-Euxin. Pallas le premier, et depuis lui beaucoup d'autres observateurs, ont reconnu tout au pourtour de la partie nord de la mer Caspienne les indices certains du séjour des eaux marines. Le sol, aujourd'hui recouvert d'un sable léger ou d'une couche d'humus plus ou moins profonde, se compose de dépôts vaseux remplis de débris marins analogues aux poissons et aux mollusques de la mer Caspienne. Ces indices s'étendent très-loin au nord-ouest dans les steppes de la Manitch, au nord dans les steppes du bas Volga et du Jaïk, au nord-est dans les steppes Kirghizes et vers le lac d'Aral. On a même observé en plusieurs endroits, particulièrement dans la direction du nord, les traces encore bien reconnaissables d'une ancienne côte maritime. Il est donc évident qu'à une époque ancienne, la mer Caspienne a couvert dans ces directions une étendue de pays considérable, d'où les eaux se sont graduellement retirées, sans doute parce que l'évaporation leur faisait perdre plus que les fleuves affluents ne leur apportaient. Partout on y reconnaît les indices d'un desséchement progressif. La plus grande partie de ces steppes est d'ailleurs très-peu élevée au-dessus du niveau actuel de la Caspienne; le lac d'Aral lui-même, si l'on peut accepter comme définitives les mesures barométriques qu'on y a prises, n'excéderait ce niveau que de 110 pieds environ. Peut-être ce chiffre est-il un peu fort. Il est à remarquer que toute la zone occidentale de la Sibérie, depuis les sources du Tobol jusqu'aux bouches de l'Obi dans la mer Glaciale, a de même un niveau très-bas au-dessus de l'Océan, et forme en quelque sorte le prolongement septentrional de la dépression aralienne. La ville de Tobolsk, au confluent du Tobol et de l'Irtisch, n'est qu'à 108 pieds de hauteur au-dessus de la mer. Or, comme il est pour le moins très-probable qu'à une époque ancienne l'Aral a fait partie de la Caspienne, il s'ensuivrait naturellement qu'à cette époque il existait dans le bassin

Digitized by Google

actuel de l'Obi, au pied oriental de la chaîne ouralienne, un large bras de mer qui de la Caspienne communiquait à l'Océan boréal, et qui séparait complétement l'Europe du nord de l'Asie.

Cet état de choses primordial, dont portent témoignage la configuration de ces contrées et la composition du sol, n'appartient pas du reste aux temps historiques; la retraite des eaux est antérieure aux plus anciens souvenirs de la tradition humaine. Hérodote, quatre siècles et demi avant l'ère chrétienne, sait que la plus grande extension de la mer Caspienne est du nord au sud, — notion qu'il tenait sûrement des colons milésiens du Pont-Euxin, — ce qui montre que dès cette époque cette grande mer intérieure avait sa forme actuelle, et conséquemment que l'Aral n'en faisait plus partie.

Les inductions historiques nous permettent de remonter beaucoup plus haut. Il y a tout lieu de croire que bien des siècles avant Hérodote, au temps des grandes migrations asiatiques qui ont donné à l'Europe ses premiers habitants, la région basse qui s'étend au nord de la Caspienne et du lac d'Aral offrait déjà une libre issue à cet écoulement de hordes nomades. C'est le passage le plus direct et le plus facile entre l'Asie centrale et les plaines sarmatiques; c'est à peu près le seul qu'aient suivi, au temps des Romains et pendant le moyen âge, les longues irruptions qui se répandirent sur les provinces de l'empire et sur le reste de l'Europe. On concevrait difficilement que les antiques migrations ariennes, qui formèrent dans l'ouest et au centre de l'Europe les nations celtes et teutones, aient suivi une autre voie.

IX.

Nous avons nommé M. *Adolph Erman*, l'habile et profond investigateur du nord de l'Asie [1]; c'est à ses observations, et à celles du

[1] M. Adolphe Erman a publié sa relation sous le titre assez peu approprié de *Reise um die Erde, durch Nord-Asien und die beide Oceane* (Berlin, 1833-48, 5 vol. in-8°, avec un atlas). La relation se partage en deux grandes divisions, la partie historique, qui forme trois volumes (1833, 1838, 1848), et la partie physique, qui se compose d'un volume de déterminations astronomiques (1835), et d'un volume d'observations magnétiques (1841). Ces cinq volumes s'arrêtent à Okhotsk, et embrassent conséquemment toute la Sibérie. C'était là, en effet, la seule partie réellement neuve et importante du voyage de M. Erman; et en eût-il continué le récit depuis Okhotsk jusqu'à son retour en Allemagne par le grand Océan et l'Atlantique, le titre de *Voyage autour de la terre* n'en donnerait pas moins une fausse idée du caractère de l'expédition. Nous nous permettons cette petite critique, parce qu'après tout elle ne porte que sur un point de peu d'importance, et qu'elle ne touche en

Digitized by Google

professeur Hansteen dont il fut le compagnon de voyage, que la carte de la Sibérie orientale doit une partie notable des améliorations qu'elle a reçues depuis vingt ans. Les observations physiques et barométriques de M. Erman ont apporté d'excellentes données pour l'étude du climat de cette terrible région, où le froid, sous les latitudes de Londres, de Copenhague et d'Édinburgh, atteint en hiver les limites extrêmes de la température polaire [1]. Ses déterminations astronomiques ont rectifié nombre de positions importantes, qui étaient en erreur de plusieurs degrés pour la longitude [2]; et l'ensemble de ses observations, joint à ses études orographiques, lui a fourni les éléments d'un tracé tout nouveau de la carte du Kamtchatka. M. Erman était bien jeune encore à l'époque de son voyage; il n'en a pas moins pris rang parmi les explorateurs éminents de l'école de M. de Humboldt. Sa relation, quoique sévèrement scientifique, offre un intérêt général par la diversité jointe à la profondeur des recherches [3]. L'ethnologie et l'histoire y ont leur place à côté des investigations ou des considérations de physique terrestre, de géologie, d'orographie, de paléontologie, de géographie astronomique. Dans ces contrées boréales, qui sont rejetées en quelque sorte du cadre historique de l'humanité, c'est à

rien à la haute valeur scientifique de l'ouvrage. M. Adolphe Erman a fondé en 1841, et continue depuis lors sans interruption, un recueil trimestriel spécialement consacré aux matières scientifiques relatives à la Russie. Ce recueil, qui porte le titre d'*Archiv für wissenschaftliche Kunde von Russland*, en est maintenant à son dix-huitième volume. L'histoire naturelle dans toutes ses branches, la physique du globe, l'histoire, les matières économiques, la géographie, la linguistique et l'ethnologie, remplissent les pages de l'*Archiv* de matériaux précieux.

[1] Au mois de janvier 1828, le thermomètre Réaumur descendit à Krasnoiarsk (latitude 56°, qui est le parallèle d'Édinburgh) à 35° au-dessous du point de congélation (—43° 75 centigrades); pendant trois mois consécutifs le mercure ne dégela pas. « Il est heureux, dit M. Hansteen, que l'hiver de la Sibérie, au moment où la gelée prend de l'intensité, présente un calme tel que nous pouvions aller, une chandelle allumée à la main, devant la porte de la maison pour observer nos thermomètres, sans que la flamme vacillât le moins du monde. Si cette circonstance n'existait pas, ni homme ni animal ne pourrait vivre en plein air. »

[2] Obdorsk, par exemple, était placée alors sur les meilleures cartes russes de 3° 27′ trop à l'est.

[3] Le professeur Christophe Hansteen, aujourd'hui directeur de l'observatoire de Christiania, outre l'exposé scientifique des résultats de ses investigations sibériennes pour la physique du globe, a publié en norvégien, sa langue maternelle, une relation personnelle qui a été traduite en allemand (*Reise-Erinnerungen aus Sibirien. Deutsch von H. Sebald.* Leipzig, 1854, in-8°), et tout récemment en français (*Souvenirs d'un voyage en Sibérie, traduit du norvégien par madame Colban, et revu par MM. Sédillot et de la Roquette.* Paris, 1857, in-8°.). Ce livre réunit à un haut degré, aux qualités sérieuses d'une relation des plus instructives, le charme du souvenir anecdotique et du tableau d'intérieur.

Digitized by Google

l'étude de la nature qu'il faut surtout demander l'intérêt qui s'attache ailleurs à l'histoire même de l'homme et à ses destinées politiques.

Par son histoire géographique, la Sibérie est une terre beaucoup plus allemande que russe. Ses deux historiens, Friedrich Müller et Eberhard Fischer, sont Allemands [1]; son premier explorateur scientifique, George Gmelin, est un Allemand; la plupart de ceux qui l'ont suivi, soit au temps de la grande Catherine, soit depuis le commencement du siècle actuel, sont, nous l'avons vu, des naturalistes ou des physiciens allemands.

Nous avons rappelé les principales expéditions qui ont eu pour théâtre, de 1825 à 1835, la zône méridionale de la Sibérie; d'autres explorations d'une grande importance se sont étendues depuis lors sur une plus vaste échelle. M. de Middendorff, de 1843 à 1845, a étudié toute la moitié occidentale et les parties sud-est de la région sibérienne, principalement au point de vue de la nature physique et de l'histoire naturelle, sans toutefois oublier l'homme, qui appartient ici pour le moins autant à l'observation du naturaliste qu'à l'étude psychologique [2]. De 1842 à 1849, un jeune et dévoué philologue, Alexandre Castrèn, a exécuté à travers le vaste domaine des populations ostiakes et samoïèdes, depuis les monts Oural et la mer polaire jusqu'au Iéniseï et au Baïkal, un voyage de huit années qui n'a été à bien dire qu'une série d'études, au sein de chaque tribu, de tous les dialectes de cet

[1] G. Fr. Müller, *Sibirische Geschichte*. Dans son *Sammlung Russischer Geschichte*, t. VI, 1761, et VIII, 1763. J. E. Fischer, *Sibirische Geschichte, von der Endeckung Sibiriens bis auf die Eroberung dieses Lands durch die russische Waffen*. Saint-Pétersbourg, 1768, 2 vol. in-8°. Le travail de Muller, recommandable par le scrupule des recherches et l'investigation d'une masse énorme de pièces originales, est divisé en dix livres et ne s'étend que jusqu'à l'année 1660; les cinq premiers livres avaient été écrits en russe et publiés dans le format in-4° dès 1749. Cette première rédaction ne fut pas continuée. L'Académie, sous les auspices de laquelle l'ouvrage se publiait, trouva, à ce qu'il paraît, que l'auteur s'étendait trop sur des faits secondaires, et elle désira que Muller fit de son ouvrage une rédaction allemande plus concise. Celui-ci répugna à ce travail, qu'il regardait sans doute comme une mutilation, et il en abandonna le soin à Fischer, son collègue à l'Académie. Telle fut l'origine de cette seconde histoire, qui n'est, à bien dire, qu'une contre-épreuve de la première, seulement resserrée et refaite quant au style. On a accusé Fischer de plagiat : cette accusation n'est pas fondée, puisque lui-même expose dans sa préface les circonstances que nous venons de résumer. Le tort de Fischer est d'avoir omis sur son titre le nom de Müller. Fischer, d'ailleurs, s'arrête comme celui-ci à l'année 1660.

[2] Les recherches ethnographiques de M. de Middendorff se sont surtout appliquées aux Yakouts, branche considérable de la race turque primitive. Les notes rapportées par le voyageur ont fourni à M. Boehtlingk les éléments d'un grand travail sur la langue yakoute; ce travail forme le troisième volume de la relation. Saint-Pétersbourg, 1851, in-4°.

Digitized by Google

immense rameau du tronc altaïque. Un pareil labeur, poursuivi courageusement à travers les fatigues et les souffrances inouïes d'un affreux climat, a eu le double résultat qu'on en pouvait attendre : le voyageur est mort à la peine, après avoir réuni une masse énorme de notes, de documents, de matériaux de toute espèce. De ces riches matériaux, Castrèn n'a pu en mettre en œuvre que la moindre partie; mais l'Académie impériale les a tous recueillis, et ils ne seront pas perdus pour la science.

Une branche nouvelle de l'ethnologie asiatique, celle que par opposition aux études *indo-européennes* et aux études *sémitiques* on a désignée dans ces derniers temps sous le nom d'études *touraniennes* [1], trouvera dans les travaux déjà publiés de Castrèn, et dans ceux qui restent encore à paraître, d'abondants secours et un point d'appui solide. C'est par là que des recherches qui semblent au premier coup d'œil d'une nature tout à fait spéciale, se rattachent aux plus hautes questions de la philosophie historique, par là qu'elles touchent aux problèmes les plus généraux de nos origines. L'ethnologie touranienne est née au delà du Rhin; c'est Rask, le célèbre philologue danois, qui en traça les premiers linéaments dans sa dissertation de 1818 sur les langues thraciques. Cette étude a pris depuis lors en Allemagne une grande importance. Les savants qui l'ont abordée, Wilhelm Schott, Bœhtlingk, Gabelentz, Castrèn, — pour nous en tenir aux noms dominants, — y ont appliqué les principes et la méthode que la grande école de Grimm, de Burnouf et de Bopp a introduits dans la philologie comparée des langues ariennes; et un homme qui tient aujourd'hui une des premières places dans ces hautes études, M. Max Müller, en a fait récemment l'objet d'un travail considérable qui marque le point où la science est arrivée sur ces questions [2]. Ce sujet, par ses déduc-

[1] *Touran* est pour les Iraniens l'appellation générique de toutes les hordes nomades du centre et du nord de l'Asie, par opposition à l'Iran même et à ses nations sédentaires. Dans la nomenclature sanscrite des temps védiques, le mot prend la forme de *tourvasa;* dans les temps postérieurs, celle de *tourouchka*. Ces différents noms en usage parmi les Ariens dès les siècles les plus reculés ne sont, du moins tout l'indique, que des formes modifiées du nom des *Turks*. A en juger par les traditions des peuples mêmes de l'Asie centrale, telles qu'Abou'lghazi les a consignées dans son ouvrage, les Turks auraient eu dès une époque très-ancienne une assez grande prépondérance politique pour que leur nom devînt une des appellations les plus générales de l'Asie intérieure. Ce fait, obscurément conservé dans le souvenir des générations, s'accorde bien d'ailleurs avec les indications qui se tirent des inscriptions cunéiformes de la Médie. C'est donc avec raison, à notre avis, que la dénomination de *Touraniens* prévaut maintenant dans la science comme désignation conventionnelle des peuples non-ariens de l'Asie.

[2] *The last results of the Researches respecting the non-iranian and non-semitic lan-*

Digitized by Google

tions ethnographiques, se rattache trop étroitement au tableau dont nous tâchons d'esquisser au moins les traits généraux, pour que nous n'en devions pas donner une idée sommaire. C'est ce que nous allons faire en aussi peu de mots et aussi clairement qu'il nous sera possible.

Tout d'abord, en arrêtant nos regards sur une carte physique de l'Asie telle que les recherches des explorateurs contemporains et les récentes études de M. de Humboldt permettent aujourd'hui d'en figurer le relief, nous sommes frappé d'un grand fait auquel il ne nous semble pas qu'on ait donné une attention suffisante dans cette question des races : c'est la corrélation qui existe entre la configuration du continent et la distribution des peuples asiatiques. Ce fait nous paraît fondamental. Nous voyons en effet une immense arête de formation primitive, — un grand système de soulèvements, pour employer la langue des géologues modernes, — s'étendre du sud au nord presque dans un même méridien, depuis le cap Comorin jusqu'au cœur du continent. Dans son parcours de huit à neuf cents lieues, cette longue chaîne reçoit plusieurs dénominations successives. Dans l'Inde méridionale, où elle domine la côte de Malabar, ce sont les Ghâtes; dans le haut Pendjab et au pourtour du Kachmîr, c'est une partie de l'Himâlaya; plus loin encore en continuant vers le nord, ce sont les montagnes de Bolor, l'Imaüs de Ptolémée. Cette arête primitive est un des traits constitutifs de l'orographie asiatique; depuis le Pendjab jusque vers les sources du Iaxartes, elle forme la ligne de séparation entre les hauts plateaux de l'Asie centrale et les bassins inférieurs du Pendjab et de l'Aral. Elle établit ainsi une division tranchée dans les climats; et en même temps que les climats, la nature et l'aspect des pays de l'Asie intérieure diffèrent d'une manière absolue, selon qu'ils sont situés au delà ou en deçà, à l'orient ou à l'occident de la ligne.

Mais ce n'est pas seulement dans le climat et la nature physique des pays que cette grande arête produit une transition brusque, un changement radical; la même différence se montre dans les populations. C'est là que les deux grandes races qui se partagent inégalement le continent asiatique ont leur point de contact et leur limite commune. A l'ouest, c'est le domaine de la race blanche (très-improprement qualifiée de race caucasienne par les anciens ethnologues); à l'est, c'est le domaine de la race jaune ou touranienne. Cette limite générale est

guages of Asia or Europe, or the Turanian family of language. Letter of Professor Max Muller *to Chevalier Bunsen, Oxford, August,* 1853, *on the Classification of the Turanian Languages.* — Ce morceau est inséré dans les *Outlines of the Philosophy of Universal History*, de M. Christ. J. Ch. Bunsen, vol. I, p. 263-521. London, 1854, in-8°.

Digitized by Google

aussi parfaitement tranchée que les deux races elles-mêmes sont parfaitement distinctes. Il y a eu sur différents points des infiltrations partielles et des superpositions réciproques, comme cela arrive toujours entre peuples limitrophes; les Aryas brahmaniques, un des plus nobles rameaux de la race blanche, se sont autrefois emparés des plaines orientales de l'Indus et du bassin du Gange, occupés avant eux par une population de souche mongole, de même que les hordes turques ont envahi les riches campagnes de la Transoxiane, qui étaient le domaine originaire d'une population iranienne : mais les populations natives, quoique domptées et avilies, se sont maintenues sous cette double invasion. Le fond de la population indienne est resté touranien sous les Aryas, comme le fond de la population boukhare est resté persan sous les Turks.

Et pour nous en tenir à la famille des peuples jaunes, qui occupe dans son immense développement plus des deux tiers de l'Asie, cet accord qui nous frappe entre l'ethnographie asiatique et la configuration du continent n'est pas seulement dans les limites générales : on peut le reconnaître également dans la distribution des nombreux rameaux de la race. De même que les hautes plaines centrales, qui sont le domaine propre des tribus mongoles, envoient aux mers environnantes tous les grands fleuves qui sillonnent l'Asie vers le sud, l'est et le nord, de même il semble que les migrations anté-historiques ont ici rayonné d'un foyer central, suivant, comme les eaux, les grandes pentes qui conduisent aux rivages, ou plutôt descendant les vallées mêmes où s'écoulent les fleuves; s'épanchant dans les vallées latérales, se déployant avec leurs troupeaux là où les plaines s'élargissent, et finalement formant dans chacun des grands bassins une communauté distincte, souche primordiale d'où sont sorties avec le temps autant de nations différentes, plus ou moins civilisées selon que leurs développements ont été comprimés ou favorisés par les conditions extérieures.

Cette vue n'est appuyée sans doute d'aucun témoignage historique, car les temps qu'elle embrasse sont antérieurs à toute tradition; mais elle ressort invinciblement de la distribution même des peuples de l'Asie orientale, et de la formation des nationalités selon les grandes régions naturelles. Sur le plateau même, la contrée montagneuse comprise entre la crête himâlaïenne et la chaîne du Kouèn-loun (prolongation orientale de l'Hindou-koh) présente, sous le nom de Tibet, une région tout à fait différente des steppes de la Mongolie, entre le Kouèn-loun et le système altaïque; aussi la nation qui s'y est développée diffère-t-elle à tous égards des hordes mongoles. Adossées à

Digitized by Google

l'escarpement méridional du plateau tibétain, et recueillant les eaux qui en descendent, les deux grandes péninsules que sépare le golfe du Bengale, — l'Inde et l'Indo-Chine, — ont l'une et l'autre reçu du nord leurs populations primitives par les grandes vallées qui coupent ou contournent l'Himâlaya, les vallées du Sindh et de la Çoutoudrî, du Gange et du Brahmapoutre, de l'Irâvadî, du Meïnam, et des autres fleuves qui partagent en bassins parallèles la presqu'île extra-gangétique. Les peuples de cette dernière péninsule, auxquels ne s'est mêlé (au moins dans une proportion appréciable) aucun élément étranger à leur propre sang, ont gardé sans altération leur type originel, bien qu'ils aient formé dans leurs vallées respectives un certain nombre de groupes nationaux qui se distinguent surtout par leurs idiomes, — idiomes très-différents pour le voyageur, très-rapprochés pour le philologue [1]. Dans la presqu'île gangétique, au contraire, la colonisation arienne a changé depuis bien des siècles le caractère ethnographique de la péninsule. Par une généralisation abusive du nom de la nation conquérante, on s'est habitué à ne voir dans les Indiens qu'une seule race, et dans cette race qu'un rameau de la famille des peuples blancs, ce qui est vrai seulement de la tribu arienne; mais au-dessous des Aryas, depuis que l'attention s'est portée sur l'étude scientifique du pays des brahmanes, on a reconnu qu'une race absolument différente forme, dans une proportion très-considérable, le fond, la couche inférieure de la population, et que cette couche inférieure, par la langue aussi bien que par le type physique, appartient à la famille des peuples de souche mongolique ou touranienne. A l'est du Tibet, trois vastes bassins fluviaux forment, entre la mer et le plateau, une grande région naturelle où s'est développée la nationalité chinoise, la plus ancienne branche historique de la souche touranienne, la seule où se soit produite une civilisation originale. Le Japon et la Corée, l'un renfermé dans son archipel, l'autre circonscrite dans sa péninsule, ne sont, comme centres intellectuels, qu'une double émanation, un double reflet de la civilisation chinoise. Plus au nord, les autres rameaux du tronc touranien n'ont pas dépassé, là où ils l'ont atteinte, la limite de la vie pastorale. Les tribus descendues dans le bassin de l'Amoûr, et de là par extension dans les plaines glacées de la Léna, y ont formé un groupe étendu qui porte dans le nord le nom de Toun-

[1] La zone anamitique (le Kambodj, la Cochinchine et le Tonkin) forme une classe à part dans la presqu'île transgangétique. Tout indique que les populations de cette zone y sont arrivées par le sud de la Chine, ce qui est d'ailleurs parfaitement en rapport avec la disposition physique du pays.

Digitized by Google

gouses, dans le sud celui de Mandchous. On sait que la dynastie qui gouverne actuellement la Chine est d'origine mandchoue. Enfin, des vallées herbeuses de l'Altaï, ou, pour mieux dire, de la grande région alpestre qui couvre au nord les plaines de la Mongolie, sont sortis, selon toute apparence, et ont rayonné en diverses directions, les autres rameaux de cette inépuisable famille : au nord, vers l'océan Glacial, les tribus samoïèdes; au nord-ouest, vers l'Oural et les mers boréales de l'Europe, les tribus finnoises; au sud-ouest, vers la Transoxiane et la Caspienne, les tribus turques [1]. Ces deux dernières branches de la famille touranienne, les Turks et les Finnois, sans s'être jamais élevées, dans l'échelle de la civilisation, même au niveau des branches orientales de la race [2], n'en ont pas moins joué un très-grand rôle dans l'histoire du monde. Elles ont fatalement pesé, depuis les temps antiques, sur le sud-ouest de l'Asie et sur l'Europe orientale. Elles y ont causé, à diverses époques, de sanglantes perturbations; ce sont elles qui ont amené, dans les quatrième et cinquième siècles de notre ère, ce prodigieux ébranlement du monde occidental qui brisa l'empire des Césars et prépara la reconstitution de l'Europe. Attila, Djinghiz-khan et Tamerlan, les trois grands noms de la race, apparaissent dans l'histoire comme d'effrayants météores qui jettent une lueur sinistre au milieu des tempêtes.

Il y a longtemps que les ethnologues physiologistes, Blumenbach en tête, ont formé de ce grand ensemble de peuples, remarquables en effet par l'analogie, souvent même par l'identité du type physique entre les branches les plus distantes, il y a longtemps, disons-nous, que les ethnologues en ont formé une seule *race,* qu'ils ont distinguée par les appellations de race *jaune* ou de race *mongole,* selon qu'on empruntait l'épithète qualificative à l'un des traits les plus frappants

[1] On peut voir quelles grandes divisions et quelles subdivisions l'homme qui a creusé le plus avant les études touraniennes, Alexandre Castrèn, a établies au sein de cette immense famille dans ses *Ethnologische Vorlesungen über die Altaischen Völker*, traduites et éditées par M. Schiefner sous les auspices de l'Académie impériale (Saint-Pétersbourg, 1857, in-8°). M. Max Müller, dans sa lettre déjà citée à M. le chevalier Bunsen sur le point où sont arrivées ces recherches (dans les *Outlines*, vol. I, p. 274 et suiv.), a mis en regard les divisions établies par Castrèn et celles que Rask avait proposées il y a quarante ans. Nous avons à peine besoin de faire remarquer que la dénomination de famille *touranienne* remplace, chez M. Max Müller, l'appellation de famille *altaïque* chez Castrèn.

[2] Les Turcs Ottomans sont seuls arrivés à un degré de civilisation relativement élevé. Mais les Osmanlis sont une race transformée par le mélange du sang grec, et leur civilisation est toute d'emprunt. Et encore jusqu'où descend-elle au-dessous de la surface?

Digitized by Google

de l'apparence extérieure, ou que l'on croyait pouvoir rapporter la race tout entière à celle de ses divisions qui en occupe le point central. Mais l'analogie physique était la seule qu'on y pût reconnaître. Abel Rémusat, qui s'était proposé en 1820 de rechercher si elle existe également dans les langues [1], arrive sur ce point à une conclusion négative. « La ressemblance de quelques expressions turkes, mongoles et mandchoues entre elles, ne doit pas, dit-il, faire penser qu'il existe entre les trois langues une analogie essentielle et fondamentale. Il y a entre elles plus de différence qu'il n'y en a entre le russe, l'italien et l'allemand. » Il est vrai que cette raison, qui pouvait paraître alors concluante, a cessé de l'être depuis que la philologie comparée repose sur les lois que lui a données l'école allemande. On peut très-bien admettre, comme le fait observer M. Max Müller, la disparité reconnue par Rémusat, sans que cela préjudicie en rien au fond de la question. Pour être des langues parlées aussi différentes que possible, l'italien, l'allemand et le russe n'en ont pas moins une analogie fondamentale qui établit entre elles une étroite parenté. Ceci est devenu élémentaire.

Ce sont les faits nouveaux recueillis depuis trente ans par les explorateurs de l'Asie centrale, qui ont ramené l'attention des savants sur cette grande question de l'ethnologie asiatique. Rask avait posé le problème; mais il ne vécut pas assez pour le résoudre. M. Schott, le savant philologue de Berlin, le reprit le premier dans son Mémoire de 1836 sur les langues tartares, et avec plus de développement dans son ouvrage de 1849 sur la race altaïque. D'autres en ont touché diverses parties; mais personne n'en a posé aussi largement tous les termes que M. Max Müller, dans sa *Lettre à M. Bunsen*.

M. Max Müller, de même que Rask, Schott, Castrèn, Gabelentz et d'autres philologues éminents, croit à l'unité de la famille touranienne, c'est-à-dire à la fraternité native de toutes les branches que l'on rattache à cette famille, même les plus différentes et les plus éloignées, tels que les Chinois et les Turks, les Samoïèdes et les Malais. Mais cette unité d'origine, M. Müller en cherche principalement, sinon exclusivement, la démonstration dans la comparaison des idiomes, bien que cet ordre de faits, M. Müller lui-même et M. Bunsen le reconnaissent [2], soit loin, au moins quant à présent, de conduire à des conséquences décisives. Les études entreprises dans cette direction n'ont pas encore, à beaucoup près, embrassé le cercle entier dans son prodigieux déve-

[1] *Recherches sur les langues tartares*. Paris, 1820, in-4°.

[2] « Much, however, remains still to be done, before the mutual relation of all these (turanian) branches can be considered as finally settled. » *Outlines*, vol. II, p. 20.

Digitized by Google

loppement. Castrèn lui-même n'a exploré à fond que le rameau finois et le rameau samoïède ; personne n'a pu songer encore à soumettre à une étude d'ensemble toutes les langues qui se parlent depuis la mer Polaire jusqu'à l'Himâlaya, depuis l'Oural et la Caspienne jusqu'à l'océan Oriental et aux archipels polynésiens. Le Bopp qui doit créer la *Grammaire comparée des langues touraniennes* n'est pas né. Pour cette œuvre titanesque, le génie puissant, uni à la science à la fois vaste et profonde d'un Guillaume de Humboldt, suffirait à peine. M. Max Müller fait bien sentir l'immensité de la tâche, et ses difficultés; peut-être même sur quelques points en recule-t-il les bornes outre mesure, comme, par exemple, lorsqu'il semble disposé à rattacher l'Amérique à la grande unité touranienne. M. Müller réunit la faculté d'analyse à la portée philosophique d'un esprit généralisateur; grammairien consommé, il peut creuser au cœur même d'un sujet et en faire ressortir les analogies intimes, comme il peut embrasser une question étendue et en saisir d'une vue nette et ferme les rapports généraux. Les lecteurs de la *Revue* ont pu apprécier, par ses vues sur la mythologie comparée, les qualités de cet esprit éminent. Mais M. Müller a pris pour domaine le champ des antiquités védiques, qui pourra longtemps encore alimenter à lui seul l'activité la plus laborieuse, et nous osons dire que c'est surtout par les côtés qui touchent aux origines de l'Inde que son travail sur la famille touranienne marquera dans la science. Quant au reste, M. Müller a voulu surtout bien poser les termes de cette grande question de la philologie touranienne, noter les résultats acquis jusqu'à présent par ceux qui en ont abordé des points particuliers, et enfin formuler dans une synthèse provisoire, tout en reconnaissant l'insuffisance des recherches actuelles, le terme final auquel il est convaincu que les travaux ultérieurs doivent inévitablement aboutir. C'est parce que d'un autre point de vue, le seul d'où nous puissions nous permettre d'apprécier cet important problème ethnologique, nous croyons aussi reconnaître l'unité native de cette immense famille de peuples à physionomie mongole[1] qui couvre les trois quarts de l'Asie, que nous avons cru devoir insister sur ce double fait : la ressemblance générale du *type physionomique*, à la fois comme le trait de race le plus général et comme la marque indélébile de séparation vis-à-vis de la famille arienne; et le rapport que la configuration physique de l'Asie nous montre entre les *nationalités* diverses de la race et

[1] Nous employons ce terme, bien entendu, comme l'expression la plus générale du fait physiologique, sans nous préoccuper des modifications de détail.

Digitized by Google

leur distribution par *régions naturelles*. On peut dès à présent regarder la question comme décidée par son côté physiologique. La philologie ne pourra qu'étendre et confirmer la démonstration.

X.

Comme la Sibérie, et plus encore que la Sibérie, la région caucasienne est une terre presque exclusivement réservée à l'exploration allemande. Depuis que Gottlieb Gmelin, Guldenstaedt et Pallas en ont commencé l'étude véritablement scientifique (de 1770 à 1794), une foule de noms éminents dans la science y ont marqué leur passage[1]. C'est qu'aussi l'isthme montagneux compris entre la mer Caspienne et la mer Noire est une des contrées de l'Asie les plus intéressantes pour l'observateur et le savant, soit au point de vue de sa configuration physique si vigoureusement accusée, soit par sa conformation géologique et ses productions naturelles, soit par les souvenirs historiques et les traditions qui s'y rattachent, soit enfin par ses populations si nombreuses et si diverses. Le géographe et l'ethnologue, le naturaliste, le géologue et l'historien, trouvent ici un champ d'études presque inépuisable.

[1] Dans l'intervalle du voyage de Gmelin (1770-74) à celui de Pallas (1793-94) se placent les courses un peu aventureuses du Saxon Reinegg (son vrai nom était Christian Rudolf Ehlich), dont les observations, tant physiques qu'ethnographiques et géographiques, sont bien loin d'être sans valeur. Malheureusement pour Reinegg, il mourut avant d'avoir publié ses nombreux matériaux; et cette tâche fut confiée à un éditeur parfaitement incapable, qui non-seulement n'a pas su ranger dans un ordre convenable les notes détachées du voyageur, mais qui de plus en a défiguré misérablement toutes les pages par une masse de fautes d'impression, surtout dans les noms propres, qui rendent la lecture du livre insupportable. Ces notes, cependant, ont, nous le répétons, une valeur réelle. Non-seulement on y trouve de fort bons renseignements sur les richesses minérales de la Géorgie, mais la géographie et l'ethnographie caucasiennes peuvent y puiser un grand nombre de notions intéressantes (et alors tout à fait nouvelles) sur plusieurs des hautes vallées géorgiennes. Il est à la vérité plus que probable qu'il n'avait pas visité personnellement la plupart de ces vallées; mais la comparaison qu'on peut faire aujourd'hui de ses notes tant avec les relations subséquentes des autres voyageurs qu'avec la précieuse *Description de la Géorgie* rédigée par le prince Vakhoucht sur les documents officiels de son pays, montre qu'elles avaient été puisées à de très-bonnes sources. Le séjour de Reinegg dans les provinces du Caucase, principalement en Géorgie, embrasse une période de huit années, de 1777 à 1784. Son livre posthume a pour titre : Jac. Reineggs *Allgemeine historisch-topographische Beschreibung der Kaukasus; aus dessen nachgelassenen Papieren gesammelt, und herausgeg.* von Fr. En. Schrœder. *Gotha und St-Petersbourg*, 1796-97, 2 vol. in-8°.

Digitized by Google

Un nom illustre, celui de *Jules Klaproth*, est le premier qui s'y présente.

Né à Berlin en 1783, Klaproth était dans sa vingt-cinquième année à l'époque de son voyage au Caucase. A cet âge encore si jeune, il avait su déjà conquérir son rang parmi les hommes les plus savants de la studieuse Allemagne, et mériter la distinction que lui accordait l'Académie impériale en le désignant pour une mission aussi difficile que l'exploration du Caucase. Son père, Martin Henry Klaproth, était un des chimistes et des minéralogistes les plus marquants de son époque, et naturellement il avait désiré ouvrir à son fils la même carrière. L'histoire naturelle fut donc l'objet des premières études du jeune Klaproth; mais ce n'était pas là son étude de prédilection. Un goût décidé, qui bientôt devint une passion impérieuse, l'entraînait vers les choses et les langues de l'Asie. A quinze ans il apprenait le chinois, seul, sans direction, presque sans autre secours que le *Museum Sinicum* de Bayer; et telle était sa force de volonté, telle était son aptitude innée et sa rare pénétration, que malgré, ou plutôt peut-être à cause de ces obstacles que tout autre eût regardés comme insurmontables, il fit en peu de temps d'assez rapides progrès pour aborder la lecture des textes, et se rendre ainsi du premier coup maître d'un idiome qui était encore réputé le plus difficile du monde. Il y a ainsi au début de toutes les existences qui doivent marquer dans les arts, dans les lettres ou dans les sciences, de ces entraînements en quelque sorte instinctifs qu'une cause presque toujours inaperçue a déterminés : pensée unique dans laquelle toutes les forces de l'âme se concentrent, dévorante ardeur à laquelle tout se rapporte et que tout alimente, indomptable passion que les contrariétés irritent et fortifient, loin de l'affaiblir. Toutes les grandes carrières ont été ainsi déterminées par une grande vocation. Longtemps M. Henry Klaproth voulut combattre celle de son fils, qui lui paraissait sans avenir sérieux; mais il dut lui laisser enfin un libre cours. Klaproth ne tarda pas à communiquer au monde savant les premiers fruits de ses études orientales : ce fut dans un recueil périodique auquel il avait donné le titre de Magasin Asiatique, *Asiatisches Magazin*. Quoique ce recueil n'eût eu qu'une année d'existence, il avait attiré sur son fondateur l'attention de l'Europe savante; il lui valut aussi la connaissance personnelle d'un homme dont l'amitié eut une grande influence sur sa vie, le comte Jean Potocki. Ce dernier contribua à faire appeler le jeune sinologue à Saint-Pétersbourg en 1804, et il lui fit obtenir une place d'académicien adjoint pour les langues et la littérature asiatiques. En 1805, le gouvernement russe ayant décidé d'en-

Digitized by Google

voyer une ambassade à Pékin, il fut aussi résolu qu'une commission de savants serait attachée à cette ambassade, et le comte Potocki fut mis à la tête de cette expédition scientifique. Klaproth y fut attaché en qualité d'interprète. Des difficultés d'étiquette étant survenues dans les premiers rapports de l'ambassade avec les autorités chinoises, l'entrée du Céleste Empire fut interdite à la mission, qui ne dépassa pas la frontière. Klaproth n'en mit pas moins à profit son trajet de la Sibérie et son séjour à Kiakhta pour recueillir sur les populations de la région altaïque et de l'Asie orientale de nombreuses notions dont se sont alimentés ses travaux ultérieurs.

Le comte Potocki cherchait cependant l'occasion de mettre à profit, dans l'intérêt de la science, les rares talents de son protégé [1]. Il n'en trouva pas de meilleure qu'un voyage dans le Caucase. Sur sa proposition l'académie en dressa le plan. D'après les instructions qui furent rédigées par M. de Potocki lui-même, de concert avec MM. Lehrberg et Krug [2], on voit que l'objet de ce nouveau voyage devait être essentiellement ethnographique. Malgré les notions qu'on avait déjà sur les populations de l'isthme Caspien, il restait encore beaucoup à faire pour arriver à une connaissance complète de ces populations, basée sur l'étude comparée de leurs idiomes. On en savait précisément assez pour apprécier la lacune; on espéra que Klaproth pourrait la remplir.

Celui-ci quitta Saint-Pétersbourg plein d'impatience et d'ardeur; le 13 janvier 1808 il arrivait à Tiflis, déjà chargé de notes et de renseignements abondants sur les nomades de la steppe du nord et sur plusieurs des populations des vallées centrales de la chaîne. L'inaction forcée à laquelle la saison le condamnait jusqu'au commencement de mars, ne fut pas perdue pour la science. Ce fut dans cet intervalle que s'étant procuré un exemplaire de la *Chronique géorgienne du roi Vakhtang*, il en fit commencer une version russe, qu'il mit ensuite ou fit mettre en allemand, ce qui a procuré à l'Europe les premières notions qu'elle ait eues, et les seules qu'elle ait encore, sur les plus anciennes traditions historiques du haut Caucase.

Nous ne pouvons suivre le studieux explorateur dans les courses

[1] Klaproth a plus tard payé sa dette en se faisant l'éditeur d'un voyage que le comte Potocki avait fait en 1797 dans les steppes du Volga inférieur et de la Manitch, et en joignant à cette relation des additions importantes. (*Voyage du comte* Jean Potocki *dans les steppes d'Astrakhan et du Caucase. Histoire primitive des peuples qui ont habité anciennement ces contrées*, etc. Paris, 1829, 2 vol. in-8°.)

[2] Elles sont imprimées en tête de la relation allemande du voyage; elles ne sont pas dans l'édition française.

Digitized by Google

multipliées qui remplissent le printemps et une partie de l'été de cette année 1808. Ces courses elles-mêmes ne devaient être que le début des longues investigations qui auraient embrassé non-seulement les hautes vallées de la chaîne centrale, mais aussi les provinces orientales sur la Caspienne, et les provinces occidentales sur la mer Noire. Un ordre de retour, dont les motifs n'ont jamais été bien expliqués, vint tout à coup fermer devant lui ce magnifique avenir d'explorations. Malgré cette brusque et bien regrettable interruption, la relation de Klaproth n'en est pas moins une des plus instructives que nous ayons sur la région caucasienne; chaque page y respire ce parfum d'intérêt scientifique auquel se reconnaît la main des maîtres. Les études sur les langues du Caucase en forment naturellement une des parties les plus importantes. Klaproth range toutes les populations de l'isthme sous sept classes principales, les Lesghi, les Mitzjéghi, les Tcherkesses, les Abases, les Oses, les Géorgiens et les Turks. Le premier honneur de cette division fondamentale revient à Guldenstaedt, mais Klaproth ajoute considérablement aux faits glossologiques sur lesquels elle est basée. Les études ultérieures n'y ont jusqu'à présent apporté aucune modification essentielle. Chacun de ces groupes se subdivise en un nombre plus ou moins grand de dialectes souvent très-différents, qui justifient bien la dénomination de *Montagne des langues* que les auteurs persans appliquent au Caucase.

Le rappel si brusque et si peu prévu qui avait arrêté le cours de son exploration, laissa sûrement dans l'âme irritable de Klaproth un sentiment d'amertume qui lui rendit dès lors peu agréable le séjour de la Russie, malgré les liens de plus d'une sorte qui l'y rattachaient encore. Il résida néanmoins près de trois ans à Saint-Pétersbourg, principalement occupé de travaux de philologie mongole et chinoise que lui avait confiés l'Académie; mais ayant été chargé en 1811 d'une mission à Berlin qui se rattachait à ces travaux, il saisit l'occasion de rompre ce qu'il regardait comme une lourde chaîne, et il dit à la Russie un éternel adieu. La Russie ne le lui a jamais pardonné. Il fit imprimer en Allemagne, de 1812 à 1814, les trois volumes de sa relation originale [1], ainsi qu'une description du Caucase oriental, qui en forme l'appendice [2]. Les événements de 1815 l'ayant amené à Paris, il continua

[1] *Reise in den Kaukasus und nach Georgien*, von Julius von Klaproth. *Halle und Berlin*, 1812-14, 3 vol. in-8°. La traduction française (Paris, 1823, 2 vol. in-8°) a été faite par Klaproth lui-même. Elle aurait ainsi toute la valeur d'une édition originale, si Klaproth n'y avait pas retranché des parties considérables qu'il a reportées ailleurs.

[2] *Geographisch-historische Beschreibung des östlichen Kaukasus*. Weimar, 1814, in-8°.

Digitized by Google

d'y résider jusqu'à sa mort, arrivée en 1835. La France devint dès lors sa patrie d'adoption, et c'est dans notre langue que depuis cette époque il publia la plupart des nombreux ouvrages dont il enrichissait chaque année la littérature orientale et les sciences historiques. Son *Asia Polyglotta* est de 1823. Ce qui distingue particulièrement Klaproth, ce n'est pas seulement sa prodigieuse aptitude à l'acquisition des langues, c'est surtout l'excellente direction qu'il donna toujours à ses travaux. Parmi ces publications plus ou moins étendues qui touchent à toutes les contrées de l'Asie, compositions originales ou traductions, contributions aux recueils scientifiques, articles de critique ou annotations, beaucoup se rapportent à l'histoire, à la géographie ou à l'ethnographie caucasiennes; et l'on peut dire en toute vérité que par ces publications répétées sur une région qui jusqu'alors n'avait guère attiré l'attention sérieuse que du gouvernement russe, Klaproth a contribué plus que personne à faire entrer le Caucase dans le cercle incessamment élargi des études européennes.

Nous n'avons pas, on le conçoit, à apprécier les raisons plus ou moins fondées qui ont porté Klaproth à abdiquer le droit de cité que lui avait conféré la Russie; mais la France ne peut que se féliciter d'une résolution qui lui valut un savant d'un ordre si élevé. Les passions s'assoupissent et les haines s'éteignent; la gloire qui s'attache aux travaux éminents reste, et le nom de Klaproth sera toujours compté parmi les plus grands de l'érudition moderne.

A partir de 1808, d'importantes explorations se succèdent dans le Caucase presque sans interruption. Deux naturalistes distingués, Moritz d'Engelhardt et Friedrich Parrot, y font, en 1812, un premier essai de nivellement barométrique [1]. En 1825, le docteur Eichwald, professeur à l'université de Vilna, conçoit la pensée d'une grande étude à la fois naturelle et historique de l'isthme; et si le voyage n'a pas également répondu à toutes les parties du programme que s'était tracé le voyageur, il n'en a pas moins donné de très-bons résultats pour la connaissance physique du bassin du Koûr, et en général pour la flore et la faune des pays caucasiens [2]. Dans un second voyage, fait de 1829

[1] *Reise in die Krym und den Kaukasus* (1811-12). Berlin, 1815, 2 vol. in-8°.

[2] *Reise auf den Caspischen Meere und in den Caucasus*, 1825-26, von Dr Ed. Eichwald. Stuttgart, 1834-37, 2 vol. in-8°. — *Alte Geographie des Caspischen Meeres, des Caucasus, und des südlichen Russlands. Nach griechischen, römischen und andern Quellen erläutert.* Berlin, 1838, in-8°. — *Plantarum novarum vel minus cognitarum, quas in itinere Caspio-Caucasico observavit Doctor* E. Eichwald, *Descriptio.* Vilna, 1831, in-f°. — *Fauna Caspio-Caucasica.* Petropoli, 1841, in-4°.

Digitized by Google

à 1830, Friedrich Parrot exécuta son ascension du mont Ararat, et donna la première description complète que l'on ait eue de cette montagne si célèbre dans la tradition biblique, indépendamment de plusieurs lignes de nivellements barométriques qu'il a relevées dans les parties centrales de l'isthme[1]. Une commission de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, composée de MM. Kupffer, Lenz, Ménétriès et Meyer, recueillait dans le même temps une belle suite d'observations physiques au mont Elbourz, le géant du Caucase, et dans les provinces qui bordent la Caspienne. Nous ne parlons ni de M. Dubois de Montpéreux, malgré la richesse descriptive de son ample relation; ni de l'académicien Sjœgrèn, qui a recueilli dans les hautes vallées centrales d'importants matériaux pour la connaissance des dialectes de l'Osséthi; ni de M. Abich, le profond géologue, qui a étudié mieux que personne avant lui le sol des vallées géorgiennes et du plateau arménien; ni de James Bell et de plusieurs autres voyageurs anglais, dont les courses un peu aventureuses au milieu des fières tribus de la côte abase ont donné pour la première fois à l'Europe de bonnes notions sur ces populations indomptées. Nous omettons enfin une foule d'autres voyageurs appartenant à toutes les nations de l'Europe, qui depuis trente ans ont visité les diverses parties de la région caucasienne et en ont rapporté une masse énorme de renseignements de toute nature, vastes matériaux d'une description générale de l'isthme, qui est encore à écrire. Mais parmi tous ces noms diversement recommandables, il en est un qui veut une mention particulière. C'est celui d'un naturaliste de Iéna, le professeur Karl Koch.

M. Koch a fait deux voyages au Caucase : l'un de 1836 à 1838, précisément à l'époque où MM. Fuss et Sabler, délégués par l'Académie, exécutaient le mémorable nivellement qui a fixé enfin la question depuis si longtemps agitée de la dépression du bassin caspien; l'autre en 1843 et 1844. Dans sa première expédition, le voyageur a attaqué l'isthme par le nord[2]; dans la seconde, ses investigations se sont exclusivement portées sur le versant du sud[3]. Les deux voyages se distinguent par le nombre et l'importance des résultats; le second surtout mérite d'être compté parmi les plus fructueux de notre époque. Naturaliste et géologue, M. Koch n'a pas limité le cercle de ses observations à l'étude du

[1] *Reise zum Ararat, von* Dr Fr. Parrot, *Prof. der Physik zu Dorpat.* Berlin, 1834, 2 parties in-8°.

[2] *Reise durch Russland nach dem Kaukasischen Isthmus.* Stuttgart, 1842-43, 2 vol. in-8°.

[3] *Wanderungen im Oriente.* Weimar, 1846-47, 3 vol.

Digitized by Google

sol et de ses productions végétales : il a observé aussi et décrit avec une attention toute particulière la forme extérieure des pays qu'il a vus, la direction, la pente et l'élévation des montagnes, le cours des rivières, la situation relative et la distance des lieux; il a recueilli une foule d'observations et de données utiles sur la population des provinces ou des localités notables; il a enfin étudié avec plus de suite et d'ensemble qu'aucun de ses devanciers, au double point de vue de l'organisation sociale et de la conformation physique, les populations nombreuses chez lesquelles il a pénétré. Guidé par cet instinct qui n'appartient qu'aux véritables explorateurs, M. Koch a eu la bonne fortune, assez rare aujourd'hui, de mettre la main sur un canton jusqu'alors à peu près inexploré, et qui par cela même offrait un intérêt géographique tout particulier, outre son intérêt historique : nous voulons parler du bassin du Tchorokh, grande rivière qui va déboucher dans le Pont-Euxin après avoir arrosé le territoire des Lazes, de ce peuple qui fait une si grande figure dans les historiens du règne de Justinien. Un jeune linguiste, M. George Rosen[1], avait été adjoint à M. Koch par l'Académie de Berlin pour étudier sur les lieux mêmes les dialectes encore peu connus du groupe géorgien; cette association a enrichi la science de documents ethnologiques d'un grand intérêt. Les deux explorateurs, après avoir étudié à fond l'ancienne Lazique, entrèrent dans le bassin du Koûr supérieur, et de là sur le haut Araxe et dans la vallée presque inconnue du Mourad-tchaï (une des deux grandes branches supérieures dont se forme l'Euphrate); tous ces cantons n'avaient été vus que par un bien petit nombre de voyageurs, et, sauf quelques points isolés, les notions qu'on en avait ne peuvent se comparer à celles que M. Koch a déposées dans sa relation. Toute cette partie de ses courses est un véritable voyage de découvertes. Nous devrions dire un voyage de restitution; car M. Koch a ainsi rendu à la géographie actuelle des pays qu'a illustrés l'ancienne histoire, et dont la connaissance s'était perdue au milieu de la barbarie des bas siècles[2]. Nous

[1] Frère de l'indianiste Friedrich Rosen, à qui l'on doit la première traduction d'une portion du Rig-Véda.

[2] Puisque nous avons nommé la Lazique, qu'il nous soit permis de rappeler, au moins à titre de renseignement bibliographique, que dans un mémoire de 1852 (*Étude sur l'histoire géographique de la région caucasienne et de l'Arménie dans les six premiers siècles de notre ère, et particulièrement sur la Lazique de Procope*, au tome deuxième des *Études de géographie ancienne et d'etnographie asiatique*), nous avons recherché l'origine de ce peuple absolument inconnu dans les temps classiques, et que cette origine; nous croyons l'avoir rattachée avec une entière certitude à la souche des peuples Lesghi, qui occupent l'autre côté de l'isthme. Le bassin du Tchorokh, où les Lazes deviennent la

Digitized by Google

regrettons que le temps et l'espace ne nous permettent pas d'accompagner plus longtemps les deux voyageurs dans des recherches aussi attachantes qu'elles sont instructives.

XI.

Pour terminer ce trop rapide aperçu de la part qui revient à l'Allemagne dans l'exploration scientifique de l'Asie, nous aurions voulu jeter un dernier coup d'œil sur quelques-uns des travaux qui ont eu pour objet les contrées de l'Europe. Mais il nous reste à peine quelques pages, et ce sujet seul ouvrirait devant nous un large horizon, même en écartant l'innombrable série de travaux, historiques ou topographiques, qui se rapportent à l'Allemagne elle-même. Encore devrions-nous dire auparavant quelques mots de la vaste et belle péninsule qui sous le nom classique d'Asie Mineure, que les Grecs du Bas-Empire ont changé en Anatolie [1] et les Turks en Anadoli, se prolonge depuis l'Arménie et les provinces géorgiennes jusqu'aux rivages de la mer Égée. Les Allemands sont arrivés tard sur cette terre des vieux souvenirs helléniques, presque exclusivement réservée aux explorateurs de la France et de l'Angleterre; là comme ailleurs, cependant, ils ont payé leur dette à la science. Ils l'ont payée par les travaux topographiques de MM. de Moltke, Fischer et de Vincke, officiers prussiens au service de la Turquie, travaux qui se sont étendus, en 1838 et 1839, sur le bassin moyen de l'Euphrate et sur une partie de la région du Taurus; ils l'ont payée par les recherches archéologiques de M. Henri Kiepert et du professeur Schœnborn (de 1841 à 1843), sur les provinces ioniennes et sur quelques-uns des cantons les moins explorés du sud-ouest; ils l'ont payée surtout par la grande carte en six feuilles de

tribu dominante à partir du sixième siècle de notre ère, a d'ailleurs un intérêt historique bien plus ancien; du moins regardons-nous comme indubitable que cette grande vallée, dont le nom géorgien est *Sberd* (c'est le territoire des *Hesperidæ* de Xénophon), répond au pays de *Saparad* des prophètes et au *Çparda* de la grande inscription de Bisoutoun. Non-seulement les noms sont identiques, mais la convenance géographique est parfaite. Nous en avons développé les preuves dans un premier travail sur la *géographie ancienne du Caucase*, que nous avons eu l'honneur de lire, en 1847, au sein de l'Académie des inscriptions. C'est une identification que nous nous permettons de recommander aux orientalistes qui s'occupent des inscriptions cunéiformes, et qui tous, par une singulière fatalité, se sont égarés dans les rapprochements les plus bizarres à propos de ce pays de Çparda.

[1] *Anatolé*, l'Orient, le Levant.

Digitized by Google

M. Henri Kiepert lui-même (aujourd'hui membre de l'Académie des sciences de Berlin), un des plus admirables spécimens de la cartographie moderne, soit comme exécution graphique, soit comme étude critique et savante élaboration des matériaux [1]. De pareils travaux sont de ceux qui, pour une époque donnée, marquent le niveau d'une science.

Le premier pays auquel nous touchons en pénétrant en Europe par ces contrées orientales, c'est la Russie. En nommant la Russie, nous rappelons un des grands titres d'honneur de l'Allemagne, non pas seulement vis-à-vis de la science, mais vis-à-vis de l'humanité. L'Allemagne est une des institutrices, un des initiateurs intellectuels de la Russie, cette puissance née d'hier, qui pèse aujourd'hui d'un si grand poids dans la balance du monde. La Russie doit sa jeune civilisation à deux de ses aînées parmi les nations de l'Europe, la France et l'Allemagne, et dans cette double initiation, où la France a surtout apporté l'influence de ses mœurs sympathiques et de ses formes sociales, le côté scientifique appartient presque exclusivement à l'Allemagne. Durant tout le dix-huitième siècle, les académies que la volonté des tzars a fait surgir du sol moscovite sont des académies allemandes; les historiens du nouvel empire, ses érudits, ses naturalistes, ses astronomes, ses voyageurs, sont à peu près tous des Allemands. Aujourd'hui encore le sang allemand circule à forte dose dans les corps scientifiques de la capitale; et que la Russie ne s'en plaigne pas, car c'est là ce qui fait sa force, c'est ce qui la fait marcher de pair avec l'Europe occidentale. Il est bien, il est désirable que l'élément purement russe tende vers l'émancipation, mais cette émancipation doit se faire d'elle-même, par la force des choses. Pour être réelle, il ne faut pas qu'elle soit hâtive. N'y a-t-il pas d'ailleurs quelque chose de providentiel dans cette solidarité intellectuelle des nations de l'Europe, dans cette transmission progressive des lumières et des bienfaits de la civilisation de peuple à peuple et de race à race, selon l'ordre même de leur ancienneté historique? N'est-ce pas là en quelque sorte la consécration de l'antique fraternité européenne, dont la science a retrouvé les titres perdus au fond des âges?

[1] *Karte vot Klein-Asien, entworfen und gezeichnet nach den neuesten und zuverlässigsten Quellen... Von* H. Kiepert. Berlin, 1854, 6 feuilles. M. Kiepert n'a publié que dix ans plus tard un mémoire sur la construction de cette carte, où se trouvent réunies toutes les données physiques et astronomiques qui lui ont servi de base, ainsi que les notes originales de MM. de Moltke, Fischer et de Vincke. (*Memoir uber die Construction der Karte von Kleinasien.... Von* Dr H. Kiepert. Berlin, 1854, in-8° de 194 pages avec des cartes et des coupes.)

Digitized by Google

Il n'est, nous l'avons dit, aucun pays de l'Europe qui ne puisse ajouter quelque ouvrage remarquable à la liste des travaux scientifiques de l'Allemagne; nous nous bornerons, pour terminer, à rappeler ceux qui se rapportent à la péninsule hispanique. Pour les études scientifiques, l'Espagne et le Portugal peuvent être assimilés, à beaucoup d'égards, aux contrées extra-européennes : ce sont les investigations étrangères, plus que les travaux indigènes, qui en éclairent le passé et qui les font connaître dans leur état actuel. Des voyageurs, des artistes, des archéologues anglais et français ont décrit ou scruté les monuments dans de magnifiques publications, dans des livres d'une érudition à la fois sage et profonde. En géographie et en histoire, l'Allemagne a donné pour sa part des ouvrages peu nombreux, mais fondamentaux. Tandis que les érudits espagnols se perdaient encore dans les chimères des antiquités euskariennes, un des plus grands philologues et des plus profonds esprits de notre époque, M. Guillaume de Humboldt, montrait la vraie route à suivre dans la recherche des origines ibériques[1]; et dans ces derniers temps, un savant naturaliste, M. Moritz Willkomm, qui a étudié en observateur habile la configuration physique et les productions d'une grande partie de la Péninsule, en a tracé le meilleur tableau et le plus complet qu'on en eût encore donné[2]. Nous ne devons pas oublier non plus l'excellente description du Portugal qu'a publiée M. Jules de Minutoli, consul de Prusse pour le Portugal et l'Espagne[3]; c'est un tableau qui peut prendre place à côté des meilleures statistiques européennes. Le nom de M. de Minutoli est de ceux qui obligent : l'auteur n'y a pas failli.

[1] Wilh. von Humboldt, *Berichtigungen und Zusätze zun ersten Abschnitte des zweyten Bandes des Mithridates über die Cantabrische und Baskische Sprache.* Dans le *Mithridates* d'Adelung, t. IV. Berlin, 1817, in-8°. — *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens, vermittelst der Vaskischen Sprache.* Berlin, 1821, in-4°.

[2] *Zwei Jahre in Spanien und Portugal. Reiseerinnerungen.* Dresden, 1847, 3 vol. — *Wanderungen durch die nordöstlichen und centralen Provinzen Spaniens.* Leipzig, 1852, 2 vol. — *Die Strand-und Steppengebiete der Iberischen Halbinsel, und deren Vegetation.* Leipzig, 1852, 1 vol. — *Die Halbinsel der Pyrenäen. Eine geographisch-statistische Monographie.* Leipzig, 1855, 1 vol.

[3] *Portugal und seine Colonien in Jahre* 1854. *Von* Julius Freiherrn von Minutoli, *General-Consul für Portugal und Spanien.* Stuttgart, 1855, 2 vol. in-8°. M. de Minutoli avait déjà publié un volume sur les îles Canaries, *Die Canarischen Inseln, ihre Vergangenheit und Zukunft.* Berlin, 1854.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

Digitized by Google

LES

CONTES DES ENFANTS ET DU FOYER

DES FRÈRES GRIMM [1].

La littérature populaire peut se passer d'un avocat d'office; elle a maintenant pignon sur rue, et un ministre, qui aura du moins l'honneur d'avoir beaucoup entrepris, voulait lui donner une petite place dans le budget au chapitre des choses littéraires, près de l'Institut et des œuvres de Napoléon. Par malheur, nous craignons beaucoup trop en France de compromettre notre réputation de gens d'esprit pour oser aimer franchement le naturel, et des savants habitués à contempler face à face, dans toute leur gloire grecque ou latine, des beautés parfaitement conformes aux règles de l'esthétique, n'avaient peut-être plus l'esprit assez indépendant ni l'imagination assez naïve pour apprécier suffisamment des chansons à l'usage du vulgaire :

Odi profanum vulgus et arceo.

Si nous ne nous trompons beaucoup, cette publication solennelle eût d'ailleurs bien mal répondu à l'attente du public. En se restreignant aux traditions qui avaient pris la forme d'une chanson, on laissait de côté les traits les plus saillants du caractère français : le bon sens positif et *gouailleur*, la logique de casse-cou, l'humeur insurrectionnelle, l'esprit à outrance, et cette littérature populaire n'aurait, comme on dit, nullement exprimé le peuple.

Telle n'est point la collection que MM. Grimm ont publiée sous le titre de *Contes des enfants et du foyer*. Sans craindre de compromettre la dignité de leur érudition le long des chemins, ils ont pris eux-mêmes le bâton et le havre-sac du voyageur; puis ils sont partis à la

[1] *Kinder und Hausmärchen* gesammelt durch die Brüder Grimm, Göttingen, 1857, 2 vol. petit in-8°.

Digitized by Google

grâce de Dieu, mangeant aux plus humbles auberges, s'arrêtant aux moulins et aux lavoirs publics, faisant les empressés auprès des plus vieilles femmes, conversant avec les plus sottes, s'intéressant avec amour à leurs moindres paroles comme un archéologue de province s'intéresse aux plus petits cailloux de sa ruine, et écrivant le soir avant de s'endormir les traditions qu'ils avaient apprises dans la journée. Ils n'y changeaient rien, pas même le patois de leurs raconteuses; seulement, quand les mots ne tenaient plus suffisamment ensemble, ils s'inspiraient de leur esprit, les rajustaient comme les morceaux du bélier de Médée, et, le charme de la poésie aidant, remettaient le tout sur ses jambes sans qu'on vît les coutures. Si dans cette chasse à l'aventure de la poésie des nourrices, dans cette création en sous-œuvre de contes d'enfants, l'idée des charges à fond de train du feuilleton leur fût venue à la pensée, ils n'auraient point cherché à s'en consoler à grand renfort de stoïcisme, en se disant comme le dramaturge du Boulevard :

Je n'écris que pour ceux qui ne savent pas lire.

Ils avaient foi dans leur œuvre, ils pressentaient leurs sept éditions, et au besoin ils se seraient modestement contentés d'unir à leur omniscience le génie de la poésie populaire et d'avoir rendu un véritable service à leur pays et à son histoire. Il y a bientôt trois siècles que Camerarius se plaignait de l'oubli où disparaissaient les vieilles traditions [1], et, il en faut prendre son parti, on vit double aujourd'hui; les distances se rapprochent, les frontières s'abaissent, les nationalités s'effacent : encore quelques chemins de fer, et elles ne seront plus indiquées que par un pavillon qui déteint à la pluie et des douaniers dans l'exercice de leurs fonctions :

Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

Le hasard des événements et les calculs de la diplomatie peuvent rapprocher des hommes étrangers les uns aux autres et les agréger sous une législation commune, comme on enferme dans un même parc des animaux achetés à plusieurs foires; mais ils ne sauraient créer des liens réels, établir des ressemblances et des sympathies, en un mot former un peuple. Cela n'appartient qu'à l'histoire : elle seule développe les affinités de nature, use par un frottement continu les

[1] Hoc autem fabularum genus quale sit, optime poterit intelligi exemplo et comparatione veterum fabularum nationis et gentis teutonicæ, quas plerasque jam oblivio obruit; Camerarius, *Fabulæ Æsopicæ*, p. 406, édit. de Leipzig, 1570.

Digitized by Google

caractères trop en saillie des races différentes, discipline les tendances opposées, et parvient à fondre dans un milieu également sympathique à tous les diversités d'esprit et de volonté. Alors seulement, tout en gravitant librement chacun dans sa voie, les individus sont unis par une force de cohésion morale et vivent véritablement d'une vie nationale. Leurs besoins deviennent les mêmes; leurs intérêts, communs; leurs croyances, identiques; leurs habitudes, semblables : le sentiment de chacun est le plus souvent le sentiment de tous les autres, et ils portent, pour ainsi dire, naturellement leurs idées comme fleurissent et fructifient ensemble des arbres de même espèce qui ont grandi sur le même sol. Tout peuple assez sûr de son pain du lendemain pour se reposer le septième jour et s'accorder le luxe des plaisirs de l'esprit, se forme donc bientôt une littérature qui lui rappelle ses meilleurs souvenirs, l'encourage dans ses plus chères espérances et lui renvoie comme un écho ses propres pensées. D'abord grossière et mal venue, elle tâtonne longtemps et se perfectionne en marchant : sa dernière expression est la plus précise, la plus générale et la plus substantielle; alors elle ne change plus qu'insensiblement, et on la transmet à ses enfants telle à peu près qu'on l'a reçue de ses pères. Cette nature impersonnelle de la littérature populaire la condamne à rester commune, sans originalité véritable et sans grandeur : quelle que soit la forme dont on l'ait relevée, ce n'est pas à proprement parler de la poésie, c'est toujours de l'histoire, non sans doute la chronique d'événements réels, mais le roman des sentiments et des idées du peuple.

Au fond même, ces narrations ne sont le plus souvent, comme dans les moralistes du moyen âge, qu'une forme plus insinuante d'enseignement, et ce caractère didactique devient presque exclusif dans les contes appropriés aux enfants : le récit n'est plus alors que le prétexte d'une leçon. S'il a conservé la plupart de ses qualités primitives, s'il continue à paraître sérieux et naïf, c'est un peu par nécessité de pédagogie et beaucoup par entraînement de la mémoire. On se borne à écarter de la version reçue les détails qui en rendaient la signification trop obscure, et empêchaient la *morale* de s'appliquer en quelque sorte d'elle-même aux devoirs et aux nécessités de la vie. Ces *exemples*, ainsi que les appellent nos vieux sermonnaires, n'enseignent pas seulement, comme les fables, l'économie de la fourmi, et les autres vertus des bêtes et du Bonhomme Richard; ils veulent développer aussi l'imagination, élever le sentiment et former le caractère. Malgré leur futilité apparente, les contes consacrés à l'enfance sont donc en réalité beaucoup plus dignes d'estime que les autres traditions populaires.

Digitized by Google

Ceux-là ne sont point devenus une lettre morte dont le sens s'est perdu depuis des siècles : tous les sentiments et les idées qu'ils expriment semblent encore si importants à l'avenir du pays que l'on cherche à en semer le germe dans les générations naissantes. Ils forment par leur ensemble tout un système d'éducation, que par l'expansion naturelle de son esprit le peuple se donne à lui-même, et pour peu qu'on y regarde, on peut l'y voir en pied, non avec ses verrues, sa veste de travail et ses rides, comme le représenterait un peintre en veine de franchise; mais avec son costume national des jours de fête, dans l'âge heureux de l'amour et de l'espérance, tel enfin qu'il aime à se croire et que le comprennent les poëtes qui pensent et qui rêvent.

Un peuple ne succède point à ses devanciers sous bénéfice d'inventaire; il demeure, quoi qu'il en ait, bien engagé dans son passé par ses habitudes et ses idées; le mort saisit le vif, comme disent les légistes, et l'histoire continue. Mais la plupart de ces souvenirs héréditaires restent à l'état latent; les altérations involontaires et les transformations qu'ils ont subies les rendent méconnaissables, même à l'œil grossissant des savants. En Italie, où la mémoire de la grandeur romaine était cependant protégée par une sorte de religion populaire, le valeureux Énée n'est plus qu'une pauvre reine qui soupire pour l'ingrat Didon [1]. Quelquefois même les anneaux secrets qui rattachaient les traditions à l'antiquité classique se sont brisés, et il faut pour en comprendre la raison et la provenance qu'un renseignement jusqu'alors inconnu remette sur la voie. Ainsi naguère encore on se demandait inutilement par quel hasard singulier des papillons de nuit avaient été appelés des *faunes* [2], et nous savons aujourd'hui que, selon une vieille croyance populaire, les Faunes sortaient des arbres à l'état de larves, et que par une première métamorphose, avant de devenir hommes des bois, il leur poussait des ailes [3]. Beaucoup plus indifférents que les autres traditions populaires à la nature de leurs récits,

[1] Quando il figliuol della regina Enea
Fu presentato al genitor Didone;
Le disgrazie della mea; oct. CI, dans Tigri, *Canti popolari Toscani*, p. 412.

[2] Cela ne semble pas une simple altération du grec φάλαινα, puisque le bohémien *mûra* réunit cette double signification, et qu'on donne à un autre genre de papillons le nom de *satyres*.

[3] Fauni nascuntur de vermibus natis inter lignum et corticem, et postremo procedunt ad terram, et suscipiunt alas et eas amittunt; postmodum efficiuntur homines silvestres. Et plurima cantica de eis poetæ cecinerunt; *De monstris* (sixième siècle), dans M. Berger de Xivrey, *Traditions tératologiques*, p. 20.

Digitized by Google

les contes pour les enfants admettent volontiers l'impossible et l'absurde quand ils sont amusants [1], et aboutissent, même un peu forcément, à une idée morale. Nul scrupule de vérité ni de logique ne leur a fait amender les anciens souvenirs, et ils en ont gardé fidèlement d'assez matériels pour venir en aide à la philosophie de l'histoire et prouver que, comme on se plaît encore quelquefois à le redire, le christianisme n'a point du tout supprimé le vieux monde, et que nous sommes toujours les fils des Grecs et des Romains. Ainsi, pour ne point multiplier démesurément ces indications, dans le seul recueil de MM. Grimm, il se trouve un musicien qui attire les animaux comme Orphée [2], un prince intrépide qui à l'instar d'Énée ferme avec deux tranches de pain la gueule des lions qui lui barraient le passage [3], une princesse qui ainsi qu'Atalante s'offre pour prix de la course à quiconque veut y risquer sa tête et est également vaincue [4], une fontaine qui jaillit comme l'Hippocrène sous le pied d'un cheval [5], et une chemise aussi innocente en apparence et aussi brûlante que la robe de Déjanire [6]. Un puissant prince y veut, comme Psammétichus, épouser la femme qui pourra chausser une pantoufle dont il s'est follement épris [7]; l'aventure si complexe d'Ulysse dans la caverne de Polyphème s'y est conservée avec toutes ses circonstances [8], et Mercure y est appelé comme en plein paganisme *le très-puissant Mercure* [9]. Ces ressemblances

[1] Gervasius de Tilbury disait déjà dans le treizième siècle : Solent adolescentias sectatores non minus figmenta venari quam vera.... non minus fabulis quandoque delectantur quam rebus gestis; *Otia imperialia*, p. III, ch. XLII, p. 974.

[2] N° VIII, *Le merveilleux musicien.*

[3] N° XCVII, *La source de vie.* Psyché, dont l'histoire était certainement populaire pendant le moyen âge, emporte aussi deux gâteaux pour pénétrer dans le Tartare; Apulée, *Metamorphoseon* l. VI.

[4] N° LXXI, *Les six compagnons qui viennent à bout de tout.* Le souvenir d'Atalante se retrouve aussi dans le *Gesta Romanorum*, ch. LX.

[5] N° CVII, *Les deux compagnons en voyage.* Le peuple croit même encore que le cheval a la propriété de découvrir les sources, et que les esprits des eaux en prennent volontiers la forme; Wolf, *Beiträge zur deutschen Mythologie*, t. II, p. 306.

[6] N° VI, *Le fidèle Jean.*

[7] N° XXI, *Cendrillon.*

[8] N° CXCI des premières éditions, retranché de la dernière, comme n'étant pas suffisamment traditionnel; c'est un conte du *Dolopathos*, v. 8230-8570, qui se trouve aussi chez les Serbes; Vuk Stephanowitsch Karadschitsch, *Volksmährchen der Serben*, n° XXXVIII : voy. W. Grimm, *Die Sage von Polyphem*, dans les *Abhandlungen der K. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, pour 1857, p. 1-30.

[9] *Grosmæchtigen Merkurius;* n° XCIX, *L'Esprit en bouteille:* voy. J. Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 136 et suiv. Dans son *Declaration of popish imposture*, p. 57, Harsenet appelait encore (en 1602) le Prince des fées *Mercury*.

Digitized by Google

ne sont point des souvenirs rétrospectifs introduits furtivement par des savants de la Renaissance, on en retrouve à toutes les époques dans les traditions populaires, et trop incomplètes, trop informes pour ne pas y être descendues d'elles-mêmes, et pour ainsi dire par leur propre poids. Ainsi, par exemple, la ville de Louvain célébrait par une procession annuelle sa délivrance au dixième siècle d'un long siége, et dans celle de 1594, dont une description contemporaine nous est parvenue, figuraient, sans doute conformément à une vieille tradition, Hercule et sa femme Mégère [1]. Si tous ces témoignages d'une liaison immédiate avec le monde antique, ne semblaient pas encore assez positifs, nous citerions comme preuve irrécusable l'histoire de Midas, telle qu'on la raconte au fond de la Bretagne. « Le roi Portzmarc'h avait des oreilles de cheval, et pour que ses barbiers ne le fissent pas connaître au public, il ne manquait pas de les mettre à mort chaque fois qu'ils remplissaient leur office auprès de lui. Un intime ami du prince lui fit un jour la barbe et ne fut pas décapité; cependant il dut s'engager, par serment, à ne jamais dire à personne quelle était l'infirmité du souverain. Il prêta ce serment, mais ne pouvant résister au besoin de laisser échapper cette confidence de sa poitrine, il alla faire un trou dans le sable et se soulagea. Des roseaux vinrent à pousser dans cet endroit, et les anches de hautbois que les bardes prirent à ces roseaux répétèrent toutes, dès qu'on souffla dedans : Portzmarc'h! le roi Portzmarc'h a des oreilles de cheval [2]. »

On a voulu aussi découvrir dans les contes pour les enfants des traces d'influence arabe et rapporter à des accidents d'histoire des analogies qui tiennent au fond même de l'intelligence humaine, et ont pu se produire naturellement sans aucune assistance étrangère. Quand l'imagination joue avec elle-même, sans autre règle que son caprice et sans autre but que son plaisir, elle conçoit l'impossible, combine

[1] Gigantea Herculis effigies, equo nigro insidentis. Effigies Megæræ ejus conjugis, insidentis equo candido, et sinistra psittacum tenentis : pone ludit simiola; dans Molanus, *De historia sanctarum imaginum*, p. 506, édit. de Paquot.

[2] De Nore, *Coutumes, mythes et traditions des provinces de France*, p. 219. Midas avait sa raison d'être dans la mythologie grecque : le suivant de Bacchus, qui changeait en or tout ce qu'il touchait, qui fructifiait tout, avait reçu des oreilles d'âne comme un emblème du pouvoir générateur. Le nom du roi breton lui avait donné une sorte de liaison avec ce mythe : *Marc'h* signifie Cheval. Cette histoire se retrouve aussi dans un conte serbe (n° XXXIX du recueil de M. Wuk Stephanowitsch Karadschitsch), et dans un rondalla catalan (*La caña del Riu de arenas*, cité par M. Milá, *Observaciones sobre la poesia popular*, p. 178), un roseau prend également la parole et dénonce le meurtre d'un jeune homme enterré sous ses racines.

Digitized by Google

l'imprévu, ordonne l'invraisemblable et fait du monde réel un mirage où ne s'agitent que des fantômes. C'est ainsi qu'elle travaille chez les Arabes, en fermant les yeux et en tournant le dos à la réalité : leurs inventions les plus sérieuses restent des songes volontaires, et ces exagérations du merveilleux amusent trop les enfants pour ne pas se retrouver à peu près partout dans les contes à leur usage, comme la feuille d'argent qui enveloppe également tous les médicaments salutaires. Dans ce fouillis d'imaginations sans base, où la fantaisie rêve la bride sur le cou, au grand galop de ses quatre chevaux, les détails sont trop variés et les aventures trop nombreuses pour que leur originalité ne se rencontre jamais avec aucune autre : l'impossible lui-même a des limites; pris en soi, chacun de ses éléments est une réalité. A moins d'être bien positivement résolu à ne reconnaître à l'imagination que le pouvoir de rapiécer de la friperie et de raviver les vieux galons, on ne saurait donc conclure aucune parenté historique de pareilles ressemblances. Pour admettre de préférence une origine fortuite, même comme conjecture, il faudrait au moins trouver à côté de ces efflorescences d'imagination, des traditions populaires sérieuses qui auraient une source arabe incontestable. A la vérité, on en a signalé deux qui semblent d'abord empruntées au Koran; mais elles circulaient déjà en Orient longtemps auparavant, et ce ne sont pas les Arabes qui les ont apportées en Europe. L'une est la légende de cet Ermite, qui s'indigne, comme nous l'eussions tous fait, contre les actes bien injustes et bien criminels en apparence qu'il voit commettre à un ange, et quand les raisons lui en sont dévoilées, s'humilie devant la sagesse qui gouverne le monde [1]; mais elle était déjà connue en Occident avant le douzième siècle [2], et l'inspiration en est aussi chrétienne que musulmane : elle enseigne à se soumettre avec respect aux décrets de la Providence et à ne point se permettre de condamner ce qu'on ne saurait

[1] Dans Méon, *Nouveau recueil de fabliaux*, t. II, p. 216-235 : voyez le *Koran*, sur. XVIII, v. 64-81; *Mille et un jours*, contes XXVII, XXVIII et XXIX; *Aventures de Kamrup*, p. 103-106, trad. française; von Hammer, *Rosenöl*, t. I, p. 162. C'est une légende d'origine juive à laquelle on avait même donné plusieurs formes; voyez l'histoire du rabbi Akiba dans le *Berachoth*; Hurwitz, *Hebrew tales*, p. 18-21, seconde édition.

[2] Elle se trouve déjà dans les *Vies des Pères* (Bibl. Mazarine, n° 566, fol. 130), dont les éléments remontaient à des traditions plus vieilles que le mahométisme; les sermonnaires s'en servaient dès le treizième siècle (voy. Wright, *Selection of latin stories*, n° VII et p. 216), et elle est passée dans le *Gesta Romanorum*, ch. LXXX, édit. de M. Keller. On la retrouve à l'appendice des Contes de MM. Grimm dans la légende VIII, *La bonne vieille mère*, et dans une autre tradition allemande, *Deutsche Sagen*, t. I, p. 175.

Digitized by Google

comprendre. L'autre est le Sirat, ce pont tranchant comme une lame de rasoir, par où doivent passer les âmes aux risques de chanceler sous le poids de leurs péchés et de tomber dans l'abîme [1]. Les Arabes ont certainement porté partout cette croyance avec eux [2]; mais il en est déjà question dans les lettres de saint Boniface [3]; on la retrouve dans la *Légende dorée* [4]; et le peuple avait, dans une partie de la France où les Sarrasins n'avaient pu s'établir, une vieille prière à moitié magique, pour obtenir de passer sans encombre ce dangereux pont [5]: il y croyait également à Naples [6]; et dans les contrées de l'Europe les plus inaccessibles à l'influence arabe, en Scandinavie et en Irlande, on munissait soigneusement les morts d'une forte chaussure qui leur en rendît l'épreuve moins périlleuse [7].

[1] Voy. von Hammer, *Rosenöl*, t. I, p. 315 et suiv., et Weil, *Biblische Legenden der Muselmänner*, p. 277-8.

[2] A la Maladetta, dans le département de la Haute-Garonne, il y a entre des précipices épouvantables un passage fort étroit et très-difficile que l'on appelle *Pas* ou *Pont de Mahomet*.

[3] Igneum piceumque flumen bulliens.... super quod lignum pontis vice positum erat; Lettre XXI.

[4] Ch. L, *De sancto Patricio*, et ch. CLXIII, *De commemoratione animarum;* voyez aussi J. Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 794 et 1036.

[5] Pécheurs et pécheresses, venez à moi parler....
Ceux qui la Barbe à Dieu sauront,
Par-dessus la planche passeront,
Et ceux qui ne la sauront
Au bout de la planche s'assiseront,
Crieront, braieront:
Mon Dieu, hélas!
Malheureux état!
Est comme petit enfant
Qui Barbe à Dieu n'apprend;
dans Wolf, *Beiträge zur deutsche Mythologie*, t. I, p. 260.

[6] Tu vaje a lo Maciello, dove passaraje pe lo Ponte de lo capillo sta negra perzona: perzò pe arremediare a lo pericolo tujo, piglia ste ssette fusa; *Pentamerone*, Ve journée, IVe conte, t. II, p. 159, édit. de 1788.

[7] Finn Magnussen, *Lexicon mythologicum*, p. 425, note. Ce pont se retrouve dans la mythologie parse, où il s'appelle *Tschinevad*, et même chez les sauvages de l'Amérique du Nord: They came to a very high rock, the edge of which was as sharp as the sharpest knife. Waiting at its hither end, they turn to essay the dangerous test of their good or bad deeds, the unerring trial of their guilt or purity, stood many souls of Dahcotahs and others whom Akkeewaisee had known on the earth. He stood and beheld the punishment of the bad and the blessed escape of the good from the dreadful ordeal to which all alike were subjected; Jones, *Traditions of the North-American Indians*, t. I, p. 228. Selon le *Tagebuch einer Reise vom Mississipi nach den Küsten der Südsee* de M. Möllhausen, cette croyance se retrouve aussi chez les Choctaws.

Digitized by Google

Dans les climats, à peine modifiés par le cours régulier des saisons, où les convulsions de la Nature ne rappellent point à l'homme par des preuves terribles sa dépendance d'une puissance supérieure, le merveilleux qui semble si puéril aux fauteurs trop gourmés du bon sens et autres pédants de l'incrédulité, est une nécessité de l'éducation des enfants. Il faut élever leur imagination au-dessus des réalités si bornées de leur expérience, et leur apprendre à ne pas chercher uniquement à leurs pieds la raison des effets et la cause première des causes. Les Grecs en sentaient déjà la nécessité, quoique leurs dieux se mêlassent complaisamment de tous les détails de leur vie [1], et à une époque où l'on ne pouvait se mettre à la fenêtre sans voir passer quelque miracle, les premiers chrétiens avaient imaginé un merveilleux spécial qui est peut-être arrivé jusqu'à nous de grand'mères en grand'mères [2]. Chez les peuples dont l'esprit lourd résiste à ces petits ébranlements, ou dont les tendances raisonneuses s'attaquent volontiers même aux histoires qui les ont émus, on a jugé bon de donner au merveilleux un caractère plus menaçant et de disposer par de vaines terreurs aux enseignements de la religion. Les dieux qui avaient présidé aux éléments, les Nymphes, les Naïades, les Sylphes et les Gnômes, se trouvaient par leur origine et leur domicile habituel de plain-pied avec l'Humanité et pouvaient intervenir naturellement dans le cours des choses; mais ls étaient justement suspects de continuer la vieille religion et semblaient, sinon un danger, au moins une irrévérence pour les croyances chrétiennes [3]. Le diable était un personnage beaucoup trop considérable pour que l'imagination en usât sans façon avec lui : c'eût été lui manquer bien sensiblement de respect que de le traiter comme un de ces Manducus ridicules dont on tirait la ficelle quand on

[1] Μῦθοι λέγονται, διὰ τὸ κἀκείνας εὐθυμίας ἕνεκα, καὶ παρηγορίας μύθους διεξιέναι τοῖς παισί; Plutarque, *Thésée*, ch. XXIII, par. V, p. 12, édit. de Didot.

[2] Jam si et in totam fabulam initietur, nonne tale aliquid dabitur te in infantia inter somni difficultates a nutricula audisse, Lamiæ turres et Pectines Solis; Tertullien, *Adversus Valentinianos*, p. 644; *Opera*, édit. de Paris, 1566. On retrouve quelque chose de pareil dans le *Pentamerone*, 2e journée, 1er conte, et dans le *Kinder und Hausmährchen*, n° XII.

[3] Les poëtes italiens de la Renaissance attribuaient cette origine aux Fées :

> Queste, ch'or Fate, e dagli Antichi foro
> Già dette Ninfe e Dee con più bel nome;
>
> Ariosto, *I cinque canti*, ch. I, str. 9.

Voyez aussi l'*Orlando innamorato*, l. III, ch. VII, str. 7. Il est cependant vrai que les nymphes étaient quelquefois appelées *Fatuæ*, et que les savants rattachent ce nom à *Fatum;* voy. Hartung, *Die Religion der Römer*, t. II, p. 231 et suivantes.

Digitized by Google

leur voulait faire ouvrir la mâchoire, et l'on aurait craint de le provoquer à se mêler trop sérieusement de ses affaires. On chercha donc sur l'arrière-plan de quelque mythologie moins compromise des agents de merveilleux plus innocents, et l'on trouva, probablement dans le chaos semi-indien des mythes celtiques [1], des créatures déshéritées du droit de faire elles-mêmes leur destinée, qui avaient reçu comme une sorte de compensation le pouvoir d'exercer une influence irrésistible sur la destinée des autres. Cette suspension du libre arbitre, le plus bel apanage de l'homme, s'exprimait par une image sensible : on donnait, au moins temporairement, à ces êtres dégradés la forme de quelque animal soumis aussi, sans résistance possible, à la domination brutale de ses instincts. Il y a, dit un vieux dictionnaire chinois, trois mauvaises voies : l'état des damnés que consume le feu des enfers, la condition des démons et celle des animaux [2]. D'abord sans doute cette condition avait été une justice et une expiation : C'est, disait une fée indienne, à cause de mes mauvaises actions que j'ai reçu ce corps de dragon [3]. Les fées aimaient donc à faire le mal, parce que leur nature était perverse et qu'elles souffraient de leur impuissance à se relever de cette dégradation honteuse : en Bretagne, la patrie européenne des fées, elles sont toutes malfaisantes, et l'ancienne croyance à leur difformité est restée dans une locution populaire : *Laide et difforme comme une vieille fée* [4]. Mais le christianisme avait trop bien enseigné aux hommes que la souffrance rachetait des châtiments les mieux mérités, pour ne point accorder aux fées le bénéfice de la réhabilitation morale et n'en pas admettre aussi de bienfaisantes : il y eut des coups de baguette pour le bien comme pour le mal, et le monde visible et invisible fut livré à l'imagination sans condition et sans réserve. A ces êtres toujours soumis à une impérieuse nécessité on attribua naturellement le sexe le plus faible, le plus souvent opprimé et le plus dépourvu d'initiative; on les appela d'un nom qui exprimait leur condition fatale, des *Fées* [5], et on leur supposa comme aux femmes

[1] En Auvergne et en Bretagne, les deux provinces de France où les souvenirs celtiques se sont le mieux conservés, on croit que les fées habitent les monuments druidiques; de Nore, *Coutumes des provinces de France*, p. 175 et 208. Elles passent même encore en Suède pour être plus puissantes le jour où l'on fête le retour du soleil dans toute sa force; Arndt, *Reise in Schweden*, t. I, p. 235.

[2] *Dictionnaire Fan-i-ming-i-tsi*, cité par M. Stanislas Julien, *Mémoires de Hiouen-thsang*, t. I, p. 143, note.

[3] Hiouen-thsang, *Mémoires sur les contrées occidentales*, t. I, p. 327.

[4] L'espagnol *Fea* signifie encore Laide, Difforme.

[5] Autrefois *Faées*, Soumises à la destinée, Enchantées. Dans *Maugis d'Aygremont*,

Digitized by Google

impressionnables et mal élevées de ce temps là, des passions sans causes, des colères sans mesure, des vouloirs et des dévouloirs sans raison. Aucune impossibilité spéciale n'en restreignant le nombre, on les multiplia indéfiniment; on en fit la cheville ouvrière et le plus bel ornement des contes d'enfants : grâce à leur intervention, le merveilleux pouvait succéder au merveilleux, l'impossible était possible, l'invraisemblable devenait une réalité, et au bon moment le dénoûment sortait de terre sous la forme d'un feu dévorant ou tombait du ciel avec un heureux mariage et beaucoup d'enfants. A côté figurent quelquefois d'autres épouvantails d'une nature plus terrible, une personnification de la force brutale vue au microscope et poussée au noir : ces Croquemitaines gigantesques n'ont ni passions, ni caractère, ni individualité qui leur soit propre; on ne les désigne même que par leur nom générique d'*Ogre*, et leur savoir se borne à sentir la chair fraîche et à croquer les enfants avec de grandes dents. Ils semblent trop grossiers et trop mal inventés pour que l'imagination moderne ne les ait point reçus tout faits de la mémoire, et nous les retrouvons aussi dans l'Inde sous le nom de Râkshas. Nous citerons seulement en preuve un passage de l'épisode de Kountî, dans le *Mahabhârata* : « Pendant que Kountî dormait avec ses fils, non loin de son lieu de repos veillait le géant Hidimba, appuyé à un tronc d'arbre. Comme un nuage dans la saison des ténèbres les yeux du monstre étaient sombres; les dents lui sortaient au loin de la bouche; jamais il n'était suffisamment repu de chair, et la faim lui creusait alors les entrailles. Longues étaient ses cuisses, longues aussi ses jambes; sa barbe était rouge et sa chevelure rouge; effroyablement gros de la ceinture, du cou et des épaules, ses oreilles étaient larges comme une raie. Ce géant aux yeux sombres, difforme et terrible à voir, avait déjà dans sa pensée saisi les fils de Pândous, les nobles héros; avide de chair et depuis longtemps affamé, il se les était appropriés dans sa pensée. Semblable à un nuage épais dont le soleil couchant eût empourpré le sommet, le géant aux membres puissants et aux dents aiguës, tendit ses doigts en l'air, les passa dans sa chevelure hérissée, ouvrit en bâillant ses larges mâchoires

Bayard, le cheval de Renaud, *estoit fayé;* les bottes du *Petit Poucet* sont fées (*Cabinet des Fées*, t. I, p. 75); la cassette de *Finette Cendron* est fée (*Ibidem*, t. II, p. 496), et certains lutins se nomment encore en Normandie des fés (Amélie Bosquet, *Normandie romanesque et merveilleuse*, p. 130). Mais comme on appelait aussi les Parques *Fata* (dans Gruter, p. XCVIII, inscr. 1), *Dominæ fati* (Ovide, *Tristia*, l. V, él. III, v. 17), et que ce sens actif était d'un tout autre intérêt pour le peuple, il devint dominant, et, ainsi que le dit le *Roman du Lancelot du Lac :* En celuy temps estoit appelé *faé* cil qui s'entremettoit d'enchantements. Amyot a même traduit plusieurs fois Μοῖρα par Fée.

Digitized by Google

et regarda deux fois tout autour. Quand il eut senti la chair fraîche, il parla ainsi à sa sœur : Enfin s'offre à moi la nourriture bien-aimée que je convoite depuis si longtemps : l'eau m'en tombe vraiment des lèvres et la langue m'en cuit dans la bouche. » Si cette tradition que des populations romanes auraient naturellement rattachée à un nom latin qui leur était familier [1], n'était pas réellement arrivée jusqu'à nous, nous verrions volontiers dans nos ogres un souvenir d'ennemis redoutables dont la peur aurait encore exagéré la férocité et la force [2] : c'est ainsi que, longtemps après les croisades, les petits Arabes croyaient entendre à la tombée du jour le cheval de Richard Cœur-de-lion galoper derrière les buissons, et revenaient en tremblant se blottir auprès de leur mère.

Les contes d'enfants ne finissent point ainsi que les apologues par une morale qui en précise le sens; ils comptent sur l'imagination de leur public et se donnent des allures plus dégagées : ils affectent même pour la plupart de laisser toute liberté à l'intelligence et ne poussent point droit devant eux comme une argumentation dont une vérité absolue doit sortir. Leur enseignement admet des distinctions et des exceptions; il sait que dans des circonstances différentes les mêmes règles ne seraient plus d'une bonne application et voudrait, morale à part, apprendre à se tirer toujours d'affaire avec du bénéfice dans sa poche. Ainsi à côté des *Deux compagnons en voyage,* où l'adresse intéressée est sévèrement châtiée [3], se trouve une histoire d'animaux où la finesse est glorifiée par le succès [4] : seulement, par un instinct moral très-remarquable, on a pris dans une sphère inférieure les personnages qui représentent le côté purement pratique et machiavélique de la vie.

L'amour de la famille, le sentiment fondamental de la société allemande, échappe cependant à toute restriction; l'excès n'y devient jamais un défaut et aucun exemple contraire n'en tempère les applications. Devant lui s'abaissent même les lois inflexibles de la destinée; les mères repassent les bords qu'on passe sans retour et reviennent

[1] *Orcus,* en italien *Orco,* en vieil espagnol *Uerco;* la forme française se rapproche beaucoup plus de l'islandais *Ygr, Uggr,* Féroce, Terrible. Mais notre *Ogre* n'a rien de l'*Orcus* même personnifié des Latins : c'est un nom générique qui désigne des hommes, à la vérité plus robustes et plus méchants, mais aussi mortels, beaucoup moins avisés que les autres, et ne s'en distinguant au fond que par un goût très-prononcé pour la chair d'enfant.

[2] C'était l'opinion de M. Walckenaër, *Lettres sur les contes de fées*, p. 169.

[3] N° CVII.

[4] N°s LXXIII et LXXIV.

Digitized by Google

allaiter leurs enfants [1]. L'ingratitude envers un père semble un crime si monstrueux que Dieu se met sur-le-champ à l'œuvre pour le punir et invente tout exprès un miracle aussi extraordinaire [2]. Il prend à son compte toutes les malédictions paternelles et, sans entrer dans la considération des circonstances atténuantes, il les exécute à l'instant [3]. L'amour conjugal y est à peine mentionné; ce serait un anachronisme dont on ne devinerait pas le sens, le conteur repassera dans une quinzaine d'années. L'amour paternel est aussi à peu près absent : ce ne sont pas les pères qui sont sur les bancs, et si on l'y eût trop montré comme un devoir, le public aurait pu le comprendre comme un droit. Les mères elles-mêmes, qui sont cependant si mêlées à la vie des enfants, y figurent le plus souvent à l'état de belles-mères; la seule maternité qui soit en saillie, peut-être parce qu'il n'est pas nécessaire d'en enseigner d'autre, est celle des sœurs pour leurs petits frères. La haine de la force physique y est trop accentuée à tout propos pour ne pas être une protestation contre un *statu quo* brutal, et un sentiment dont le besoin se faisait généralement sentir. A cet effet, tous les géants sont gauches, stupides, méchants et destinés par leur nature de géant à être bafoués, le conte durant, et finalement déconfits. Toutes les supériorités que la société n'a point classées à son profit y paraissent même entachées d'usurpation et d'injustice, et on les met sans façon hors de la loi commune : c'est l'état de guerre, et le succès en absout toutes les conséquences. En tendant des piéges à ces coquins de géants atteints et convaincus d'être les plus forts, on ne croit nullement compromettre son courage ni sa renommée, et pour arracher aux lutins les trésors qu'ils détiennent méchamment, on emploie le mensonge et l'escroquerie sans aucun scrupule de conscience. On n'a point craint de pousser cette réaction révolutionnaire contre la nature jusqu'à donner aux nains une adresse plus puissante que la force, et l'exagération, nous dirions volontiers la personnification de cette idée, se retrouve chez presque tous les peuples sortis de la civilisation du moyen âge, sous le nom et la forme du *Petit-Poucet* [4]. Le diable lui-même se fait

[1] N°s XI et XIII; aussi dans Kuhn et Schwarz, *Norddeutsche Sagen*, n° CII : cette idée se retrouve dans notre tradition de *Mélusine*, ch. XLIX, et dans un conte publié par Souvestre, *Le foyer breton*, p. 3.

[2] N° CXLV; pour n'avoir point partagé son dîner avec son père, un fils est obligé de nourrir un crapaud qui s'attache à sa tête, et lui dévorerait le crâne s'il n'était pas toujours suffisamment rassasié.

[3] N°s XXV, XCI et XCIII; les enfants maudits sont engloutis ou changés en corbeaux.

[4] *Lo Ptiot Pousset*, dans le fragment en patois lorrain publié par Oberlin, *Essai sur le patois lorrain*, p. 161; *Tom Tumbe the little*, dans Tabart, *Collection of popular*

Digitized by Google

attraper comme un sot, et ce n'est point, selon les us et coutumes des légendes, grâce au bon secours de quelque puissance du ciel qui triche; c'est tout simplement parce que l'homme est plus malin que lui et plus futé [1]. A la différence des autres traditions populaires, ces contes supportent même impatiemment la supériorité de l'intelligence et se plaisent à la révoquer en doute : tantôt ils parent la bêtise de toutes les séductions de l'amabilité [2]; tantôt ils en font un moyen de succès [3], et la regardent comme un droit à gouverner le monde [4]. La société est organisée patriarcalement, vaille que vaille, à l'instar de la famille; on est roi comme on est père, un peu par accident, mais cet accident-là n'est jamais discuté, et l'on jouit d'un pouvoir absolu. On peut même à l'occasion oublier son rang sans que personne y trouve à redire : c'est là surtout que les rois épousent des bergères, et quand les princesses du sang sont bonnes et suffisamment belles, un honnête et brave ouvrier peut prétendre à leur main et distancer tous les princes. La propriété n'inspire pas non plus un respect illimité : sans doute à l'origine de ces contes la prescription n'avait pas encore suffisamment *patronné* le genre humain, et le droit de la force brutale à s'approprier la richesse ne semblait pas tellement sacré qu'on ne pût employer à l'encontre l'adresse et la ruse. Tranchons le mot : le vol paraissait une profession comme une autre [5]; on avait seulement à risquer en plus la potence; mais lorsqu'on n'avait pas eu de malheurs avec le bourreau,

stories for the nursery, t. III, p. 37, *Daumesdick*, dans le n° XXXVII; *Däumling*, dans le n° XLV; il s'appelle *Hänsel* dans le n° XC; et seulement *El hijo menor* en espagnol; dans Milá, *Observaciones sobre la poesia popular*, p. 182. Dans son *Tale of a tub*, Swift a prétendu, avec son ironie ordinaire, que l'auteur était un philosophe pythagoricien, qui a mis dans ce conte tout un système de métempsycose.

[1] N° XXIX, *Le diable aux trois cheveux d'or;* n° CI, *Peau d'ours;* n° CXXVI, *Le diable et sa grand'mère;* n° CLXXXIX, *Le cultivateur et le diable.*

[2] N° LIX, *Le Placide et la Catherinette :* il y a d'autres versions où l'idée est plus clairement exprimée.

[3] N° XXXII, *Jean le Nigaud;* n° LXII, *La reine des abeilles :* la même idée se retrouve dans *Perronik l'Idiot* (Souvestre, *Le foyer breton*, p. 192), *Varniello* et *Lo Gnoronte* du *Pentamerone* (journ. I, nouv. 4, et journ. III, nouv. 8), et *Bertuccio* de Straparola, nuit XI, conte 2. Le fond de ces différentes traditions vient sans doute de l'Orient, où l'on professe un respect religieux pour les insensés : voyez *Les aventures du gourou Paramarta*, dans Dubois, *Fables et contes indiens*, p. 231-238. Quelques souvenirs de cette idée se retrouvent encore dans *Parceval le Gallois* et dans *Le chevalier au cygne.*

[4] N° LXIII, *Les trois plumes;* n° CLI, *Les trois paresseux :* à la même idée se rattache le n° CVI, *Le pauvre garçon meunier et son chat*, et on la trouve souvent dans les moralistes et les sermonnaires du moyen âge, dans Holcot, Felton, Bromyard, etc.

[5] N° CXXIX, *Les quatre frères habiles;* l'ancien n° CXCI, *Le voleur et son fils*, et le n° CXCIII, *Le maître voleur.*

Digitized by Google

on se retirait des affaires les mains dans ses poches et l'on vivait avec considération de ses rentes [1]. En ce temps de simplicité primitive, la passion du teutonisme n'était pas encore inventée : on se contentait modestement de chercher à faire des hommes, sans savoir que nous changions de nature en passant la frontière, et que l'amour de nos semblables était borné au nord par un fleuve et au midi par une montagne. Tout au plus exceptait-on de cette unité de l'espèce humaine le Juif, qui, selon la poétique, un peu réaliste en cela, du moyen âge, voulait sournoisement reprendre en détail ce que les gouvernements lui avaient extorqué en gros, et se montrait en général avide, haineux et de mauvaise foi.

Tous les personnages ne sont pas cependant affublés au hasard d'une nature uniforme; ils sont même, pour ainsi dire, classés systématiquement comme dans les comédies primitives, et, sauf certaines exceptions qui tiennent aux époques différentes où se forme toujours une littérature populaire, leur caractère se trouve déterminé d'avance par leur catégorie et leur étiquette. Ainsi la petite fille est assez régulièrement obéissante et pieuse; la sorcière, haineuse et vindicative; le géant, crédule et bête; le nain, susceptible et fantasque; le forgeron, envieux et brutal; le cordonnier, sournois et intéressé; le tailleur, vantard, jovial et bon enfant. Quoique encore moins variés, les animaux sont beaucoup plus curieux à étudier et plus significatifs : ce sont

[1] Pour le mieux approprier à son petit public, M. Martin, qui a traduit le conte CXXIX, t. I, p. 122, a cru devoir y introduire des changements qui en faussent le caractère. Autrefois les voleurs adroits et hardis obtenaient facilement la considération qu'on accorde encore maintenant aux bandits en Italie. Thiers cite même comme une superstition populaire : Dérober quelque chose à son voisin afin de faire cesser le mal qui nous tourmente. Dans le *Caerl ende Elegast*, réimprimé par M. Hoffmann de Fallersleben dans la quatrième partie de ses *Horæ Belgicæ*, non-seulement Elegast, un des plus braves et des plus loyaux guerriers de Charlemagne, vole sur les grands chemins; mais l'empereur lui-même se fait voleur pour une nuit par l'ordre exprès de Dieu. Un ange lui apparaît et lui dit :

..... Staet op, edel man,
Doet haestliken u cleder an,
Wapent u ende wart stelen.

Voyez aussi le *Disciplina clericalis*, ch. XXV, p. 70, édit. de Schmidt; le *Dolopathos*, v. 7984 et suiv.; W. Mapes, *De nugis curialium*, p. 101; Asbjörnsen, *Norske folkeeventyr*, p. 216, édit. de 1852, et *De Baret et de Haimet*, dans l'édition de Barbazan donnée par Méon, t. IV, p. 235, où il est dit d'un voleur, v. 121 :

Molt par fu saiges hom et buens.

Nous pourrions encore citer le roman d'*Eustache le Moine*, celui de *Maugis d'Aygremont*, et beaucoup d'autres.

Digitized by Google

de véritables personnages qui viennent, au moins indirectement, de l'extrême Orient, du pays de la métempsycose. L'observation n'a rien à y réclamer; ils ne mettent point en scène, ainsi que dans l'apologue, l'instinct particulier de leur espèce, leurs habitudes naturelles et leur vrai caractère; on n'a voulu les montrer que par leurs bons côtés, dans les circonstances les plus propres à leur concilier la sympathie, et on y réussit, au moins dans les contes : ils y comptent avec l'homme de clerc à maître et vivent avec lui sur le pied de la camaraderie. On leur a même donné une moralité plus constante et plus ferme : c'est sur eux que, sans aucune intention de satire, l'on compte pour enseigner par l'exemple la reconnaissance [1] et l'amour de la justice [2]. Leur science des hommes et des choses est aussi plus étendue et plus sûre : on leur a attribué la connaissance de l'avenir, sans doute par réminiscence des augures [3], et quand un homme vient à être changé en bête, il l'acquiert aussitôt par le fait même de sa métamorphose, comme une conséquence de sa nouvelle forme [4]. Quelques animaux sont cependant doués d'une manière toute spéciale; ainsi le serpent a, grâce à une sagesse supérieure, pénétré plus profondément que les autres dans les secrets de la Nature [5], et en raison de son état habituel de gardien des trésors cachés, on supposait qu'il enrichissait infailliblement les hommes qu'il honorait de sa familiarité [6]. Quelle que soit la

[1] N° LXII, *La reine des abeilles;* ancien n° CIV, *Les animaux reconnaissants;* n° CVII, *Les deux compagnons en voyage.* La tradition orientale primitive est plus complète, plus satirique, et par cela même moins propre à l'éducation des enfants : voyez nos *Poésies inédites du moyen âge*, p. 244.

[2] N° LVIII, *Le chien et l'épervier;* n° CVII, *Les deux compagnons en voyage.*

[3] N° VI, *Le fidèle Jean;* n° XCIII, *Le corbeau;* n° CVII, *Les deux compagnons en voyage* : voyez aussi Gervasius de Tilbury, *Otia imperialia*, liv. III, ch XCV. La prescience des animaux est reconnue dans le *Koran*, sur. XXVII; mais on ne peut lui attribuer non plus une origine orientale aussi moderne : voyez l'*Iliade*, l. XIX, v. 408-417; la XVIIIe fable ésopique publiée par *Rochefort*, et le *Fafnismâl.* Dans les environs de Morlaix on croit encore que l'oiseau qui chante répond aux questions, et indique les années de la vie et l'époque du mariage; de Nore, *Coutumes des provinces de France*, p. 226.

[4] N° XCIII, *Le corbeau;* n° CLXI, *Blancheneige et Rougerose.*

[5] N° XVI, *Les trois feuilles du serpent.* C'est sans doute une idée d'origine orientale : voyez le *Pantcha-tantra*, ch. I, p. 121, trad. de Dubois; Hiouen-thsang, *Mémoires sur les contrées occidentales*, t. I, p. 133 et 152; le *Directorium humanæ vitæ*, ch. XIV, et les *Mille et un jours*, p. 541, édit. de *Loiseleur-Deslongchamps.* M. W. Grimm a cependant cité une tradition grecque, mais sans en indiquer la source; *Kinder und Hausmährchen*, t. III, p. 26, 3e édition.

[6] N° CV, *Histoire du serpent noir.* Sans doute l'origine de cette tradition est orientale, car elle se trouve dans le *Pantcha-tantra* (Wilson, *Analytical account*, p. 176-178);

Digitized by Google

classe d'histoire naturelle ou surnaturelle à laquelle ils appartiennent, tous les personnages parlent habituellement la même langue et conversent ensemble sans avoir besoin d'études[1] : ce sont là sans doute les plus vieux contes, ceux qui remontent à un temps où le peuple, encore isolé des autres nations, n'avait pas eu l'occasion de remarquer plusieurs idiomes; mais souvent aussi les animaux ont un langage spécial, quelquefois même très-varié et particulier à chaque espèce[2], que les hommes ne parviennent à comprendre qu'à force de travail ou en mangeant de la chair de serpent[3].

Tout le recueil est exempt de cet amour excessif de la nature morte, de cette sentimentalité expansive à propos d'un ruisseau qui coule ou d'un arbre aux feuilles verdoyantes, qui défrayent d'idées la mauvaise poésie allemande : le peuple en sa sagesse jugeait ces confidences d'une

Les mille et un jours, p. 624, édit. de Loiseleur-Deslongchamps; *Ésope*, fable CXLI, édit. de Coray; *Marie de France*, t. II, p. 267; *Ragnar Lodbrokssaga*, ch. I; Barachias Nikdani, *Parabolæ vulpium*, p. 84; Mone, *Anzeiger*, 1837, col. 174; le *Gesta Romanorum*, ch. CXLI; Grimm, *Deutsche Sagen*, t. I, p. 220, etc.

[1] N° I, *Le roi grenouille;* n° II, *Le chat et la souris en société*, etc. En ce temps que les bestes parloient, disent les *Chroniques de saint Denis* (dans le *Recueil des historiens de France*, t. III, p. 165); et le peuple croit encore que la nuit de Noël la parole leur est rendue avec la connaissance de l'avenir; *Mémoires de l'académie celtique*, t. IV, p. 94; Pluquet, *Contes populaires de l'arrondissement de Bayeux*, p. 38; Souvestre, *Le foyer breton*, p. 219; Rosa; *Dialetti, costumi e tradizioni delle provincie di Bergamo e di Brescia*, p. 118.

[2] N° XXXIII, *Les trois langues :* un homme apprend la langue des chiens, des oiseaux et des grenouilles. En une terre estoit un homme à qui Dieu avoit donné tant de science qu'il entendoit ce que les bestes et les oiseaux disoient; *Livre des merveilles*, Bibl. Impér., Ms. 6849, fol. III v°, col. 2. Cette tradition se retrouve jusque chez les nègres; Koelle, *African native litterature*, p. 143 : voyez aussi Böttiger, *Kunstmythologie*, t. I, p. 95 et suivantes; Grässe, *Gesta Romanorum*, t. II, p. 264; le *Rosenöl*, t. I, p. 144 et 183; le *Cabinet des Fées*, t. XVI, p. 85 et 146; t. XXXIX, p. 173; *Gesta Romanorum*, ch. LXVIII; Molini, n° LXXI; Wuk Stephanowitsch, *Volksmärchen der Serben*, n° III, et un traité fort curieux de Tharsander, *Der Thiere Vernunft und Sprache*, dans le *Schauplatz ungereimter Meynungen*, t. II, p. 814-860.

[3] N° XVII, *Le serpent blanc*. On lit déjà dans Pline : Qui credit... quæ Democritus tradit, nominando aves; quarum confuso sanguine serpens gignatur, quem quisquis ederit, intellecturus sit alitum colloquia (*Historiarum mundi*, l. X, ch. XLIX, LXX); voyez aussi Grimm, *Deutsche Sagen*, t. I, n° CXXXI; Kuhn et Schwarz, *Norddeutsche Sagen*, n° CLXXVIII; Grant Stewart, *The popular superstitions and festive amusements of the Highlanders of Scotland*, p. 82; *Fafnis-mal* (dans l'*Edda Sæmundar*, t. II, p. 181 et suivantes); Saxo Grammaticus, l. V, p. 72, et J. Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 637 et 1166. Dans le *Caerle ende Elegast*, on entend aussi la langue des animaux en se mettant dans la bouche une herbe qui n'est pas nommée, et le peuple croit encore maintenant en Bretagne qu'il suffit d'avoir touché à l'herbe d'or; Souvestre, *Le foyer breton*, p. 48.

Digitized by Google

importance médiocre pour la moralité et pour l'amusement public. Si l'on en excepte un seul conte, dont l'idée mère peut même ne pas sembler suffisamment claire [1], et quelques menus détails d'un autre, peut-être amenés par un caprice de la fantaisie [2], ce recueil ne contient non plus aucun souvenir de sabéisme ni de cet ancien culte des éléments dont tant de restes ont été conservés par les superstitions populaires. Les idées chrétiennes y sont elles-mêmes au moins fort enveloppées, sauf dans un très-petit nombre de contes légendaires d'une date assez moderne, et même ceux-là poussent surtout à l'amour de Dieu ou de la sainte Vierge, et à la charité envers le prochain. Jamais le clergé n'y intervient d'une manière active et prépondérante : aussi n'est-ce pas certainement lui qui a tenu la plume; le seul enseignement qu'il pratiquât était le catéchisme, et aucun prédicateur volontaire n'a entendu faire le prône à sa place et quêter pour les besoins de l'Église. Il y a même deux contes d'une inspiration très-irrévérencieuse où le bon Dieu est attrapé par de mauvais garnements qui crochètent la porte du paradis et s'y installent en dépit de leurs péchés; mais ils appartiennent tous deux à notre vieille littérature [3], et n'ont passé le Rhin qu'en contrebande, dans la mallette de quelque jongleur. Ces contes savent d'ailleurs qu'ils n'ont pas charge d'âme et songent si constamment à former de bons Allemands qui occupent honorablement leur place dans le monde, qu'ils ne s'inquiètent pas beaucoup de l'autre. A peine le moindre Revenant y sort-il du tombeau, même pour se promener innocemment [4], et quand la Mort y figure, c'est à l'état de

[1] N° CXV, *Le clair soleil met tout en lumière.* Il y a dans Apulée, *Metamorphoseon* l. II : Quippe quum deterrimæ versipelles, in quodvis animal ore converso, latenter arrepant; ut ipsos etiam oculos Solis et Justitiæ facile frustrentur; et l. III : Solis et Justitiæ testatur oculum. C'est évidemment la même idée, et elle avait déjà été exprimée dans l'*Odyssée*, l. XX, v. 356. Malgré ce rapport positif, nous ne pouvons croire une origine classique à cette tradition, pas plus qu'au *Solarliod*, str. XXIII, et au proverbe allemand : *Es wird nichts so fein gesponnen, es kommt endlich an die Sonnen.*

[2] Dans le n° LXXXVIII, *L'alouette qui chante et qui sautille* : l'héroïne invoque le Soleil, la Lune et le Vent, et en obtient des talismans qui la font échapper à tous les dangers.

[3] N° LXXXI, *Compagnon sans souci*, et n° LXXXII, *Le ménétrier.* Ce dernier conte est même encore populaire en Normandie : voy. *De saint Pierre et du Jougleor* (dans le *Recueil de fabliaux*, t. III, p. 282, édit. de Méon.); *Du vilain qui conquist paradis par plaid* (Ibid., t. IV, p. 114); *Histoire et divertissement du bonhomme Misère*, Troyes, chez Garnier. Une légende de ce genre est même racontée de saint Yves; Millin, *Antiquités nationales*, 1792, n° XXXVII, p. 21, note 28, et M. Magnin, *Journal des Savants*, 1858, p. 274. Le même conte se trouve en lithuanien; Schleicher, *Litauische Märchen*, p. 108.

[4] Les Revenants qui y figurent sont, comme dans le n° IV, *Histoire d'un homme qui*

Digitized by Google

simple personnage, sans poser devant le public à l'égyptienne, comme un mémento de notre destinée ou une menace prochaine à l'adresse de l'impiété et du vice.

Ces contes ne sont cependant pas tous des chapitres détachés d'un même cours de morale à l'usage de l'enfance. Il en est qui se proposent un but plus immédiat, qui voudraient seulement distraire de petits ennuis ou tempérer par le plaisir des impatiences trop pétulantes : le sujet est alors ce qu'il peut; on compte surtout pour le succès sur la singularité et l'imprévu des détails[1]. Quelques-uns ne semblent même qu'un ramassis confus d'absurdités et d'extravagances que nous comprenons tout au plus comme une sorte de *tread-mill* imposé à l'esprit de l'enfant; tels sont le *Fléau tombé du ciel*[2] et les *Nouvelles du Pays de Cocagne*[3]. Mais nous avions aussi pendant le moyen âge de ridicules *fatrasies*[4] où le non-sens était à peine relevé par des jeux de mots; le monde élégant du dix-huitième siècle applaudissait sans trop rougir la *Cocatrix* de Collé, et le public des théâtres du Boulevard, le vrai peuple parisien, s'amuse encore tous les soirs à gorge déployée des plus méchants coq-à-l'âne. D'autres contes, aussi fades pour nous, ont une saveur beaucoup plus allemande; peut-être même auraient-ils encore du succès dans plus d'une maison à bierre, à la fin de la soirée. Ils ne pouvaient être suffisamment goûtés, même par les enfants, que chez

voulait apprendre à avoir peur, des spectres ou des enchantements semblables au Grendel du *Beowulf*, qui n'ont rien de chrétien : voyez Gervasius de Tilbury, *Otia imperialia*, l. III, ch. LIX, p. 979, et Bartholinus, *De causis contemptæ mortis a Danis*, p. 255. Cette absence est d'autant plus remarquable qu'il y a dans la littérature populaire des livres d'un caractère tout opposé : tel est *Eine schöne lesenswürdige Historie von dem unschätzbaren Schloss in der afrikanischen Höhle Xara*, et que, malgré une opinion très-généralement reçue, les Revenants étaient connus en Orient bien avant que le christianisme ait pu les y porter. Nous en rapporterons seulement un exemple : Si, disait la reine mère à Bâlâditya, vous faites mourir cet homme (le roi Mahirakoula), pendant douze ans vous le verrez devant vous, avec son visage pâle et décharné; Hiouen-thsang, *Mémoires sur les contrées orientales*, t. I, p. 193.

[1] Nous citerons comme exemple le n° XCIV, *La fille de paysan avisée*, dont on trouvera plus loin la traduction.

[2] N° CXII.

[3] N° CLVIII : Je suis allé dans le Pays de Cocagne, et j'y ai vu suspendus à un léger fil de soie Rome et le siége de saint Pierre; il y avait un homme sans pieds qui surmontait un cheval à la course, et un sabre parfaitement affilé qui traversait un pont, etc. Il y a à la fin : *Alors une poule chanta kickériki, mon conte est fini, kickériki*, et le peuple dit encore en Normandie après une histoire qu'il tient pour une bourde : *Alors le coq chanta kickériki, et mon conte a fini.*

[4] Voyez un curieux article de M. Leclerc dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. XXIII, p. 492-511.

Digitized by Google

un peuple trop foncièrement naïf et honnête pour se permettre avec son esprit de tous les jours ce que nous appelons nous-mêmes des *mensonges joyeux*. C'est à ce titre de peinture nationale que nous reproduisons, malgré sa grossière enluminure, le *Conte des mensonges du Dietmarsh*. « Je vais vous raconter quelque chose. J'ai vu voler deux poulets rôtis; ils volaient à tire-d'aile, en tournant le ventre vers le ciel et le dos à l'enfer; sur le Rhin nageaient, pas trop vite et sans faire trop de bruit, une enclume et une meule de moulin, et une grenouille assise sur la glace mangeait un soc de charrue le jour de la Pentecôte. Il y avait trois paysans qui voulaient prendre un lièvre; ils marchaient sur des béquilles et des échasses : le premier était sourd; le second, aveugle; le troisième, muet, et le quatrième ne pouvait remuer ni pied ni patte. Voulez-vous savoir comment cela est arrivé? L'aveugle fut le premier à voir le lièvre courant dans la campagne; le muet le cria au cul-de-jatte, et le cul-de-jatte le prit au collet. Il y avait des gens qui voulaient naviguer en terre ferme; ils tendaient leur voile au vent et couraient des bordées dans la plaine; mais quand ils passèrent sur une haute montagne, ils furent malheureusement submergés. Une écrevisse chassait un lièvre à la course, et sur le faîte d'une maison perchait une vache qui était montée par l'escalier. Dans ce pays-là les mouches sont aussi grosses que nos chèvres. Ouvrez la fenêtre, que les mensonges puissent s'envoler[1]. » Nous avons aussi dans cette littérature en dehors du bon sens, un morceau fort apprécié des écoliers qui font leurs premiers vers français et se piquent d'aimer la poésie :

Un jour qu'il faisait nuit, je dormais éveillé,
Tout debout dans mon lit sans avoir sommeillé, etc.

Ces contes ont habituellement un dénoument heureux et n'entretiennent que des idées gaies et des espoirs couleur de rose; quelquefois cependant, par un amour puritain de la vérité vraie ou dans le désir de fortifier la sensibilité contre les adversités inévitables de la vie, et, comme dit Aristote, de purger par la pitié, ils finissent bruta-

[1] N° CLIX : on dit aussi proverbialement en Normandie après une histoire incroyable : Ouvrez la fenêtre, que les mensonges s'en aillent. Les contes de ce genre sont trop multipliés pour ne pas être très-sympathiques à l'esprit allemand : il y en a dans l'Odenwald (Wolf, *Deutsche Hausmärchen*, p. 422), dans le Holstein (Müllenhoff, *Sagen, Märchen und Lieder der Herzogthümer Schleswig, Holstein und Lauenburg*, n° XXXII), en Souabe (Meier, *Deutsche Volksmärchen aus Schwaben*, n° LXXVI), et dans le Sauerland Grimm, *Haus und Kindermärchen*, n° CXXXVIII). Ils sont aussi populaires en Norwége (Asbjörnsen, *Norske Folkeeventyr*, n° XXXIX), et en Lithuanie (Schleicher, *Litauische Märchen*, p. 37).

Digitized by Google

lement par une catastrophe de mélodrame et laissent l'enfant sous le coup[1]. Certes, nous évaluons aussi haut que pas un l'esprit impersonnel d'un peuple, mais la composition de ces contes ne nous en semble pas moins trop habile pour être involontaire; la perfection n'est point si naturelle qu'elle pousse au soleil comme les roses sur un rosier, et nous en rapportons une trop large part au talent de MM. Grimm pour en faire honneur à l'esprit allemand. Le conteur laisse la parole aux événements, et n'intervient jamais de sa personne, même pour signer son nom aux beaux endroits et dire au public : C'est moi, applaudissez. Une main ingénieuse a dû choisir dans la tradition, ainsi qu'on choisit dans une corbeille de fleurs pour composer un bouquet; elle en a d'abord écarté les réflexions oiseuses et les circonstances incidentes qui surchargeaient le récit et en retardaient la marche; puis les éditeurs auront suppléé aux détails nécessaires qui s'étaient perdus en chemin; ils auront développé les événements trop condensés et trop obscurs, préparé les péripéties trop brusques et donné même au merveilleux sa logique et sa vraisemblance relative. Si ces contes ne sont point l'œuvre vraiment personnelle de MM. Grimm, c'est qu'ils les ont imaginés comme imaginerait un écho assez intelligent pour devancer la voix qu'il amplifie et porte au loin; c'est qu'ils ont voulu s'oublier eux-mêmes pour penser d'après l'esprit du peuple et écrire avec sa langue[2].

Le besoin de cette littérature des enfants s'est fait sentir chez tous les peuples, et, les bonnes aidant, ils sont tous parvenus à le satisfaire : les petits nègres, les Peaux-Rouges ont eux-mêmes leurs contes de fées[3]. Mais le but seul est resté invariable : les contes de chaque pays ont un caractère qui leur est propre et des visées différentes; partout c'est un enseignement indirect qui, en paraissant jouer avec le passé, prépare efficacement l'avenir, et l'on pourrait dire à un enfant avec l'assurance d'un proverbe : Redis-moi ce qu'on te raconte, et je te dirai qui tu seras. Nous ne savons à peu près rien des contes bleus du peuple romain, sinon qu'ils faisaient partie de l'avoir d'une bonne nourrice[4];

[1] Comme dans la légende v, *La nourriture de Dieu*, et dans la IXe, *Le banquet céleste*, dont M. Baudry a même cru devoir changer le dénoument dans sa traduction.

[2] Ils ont même tenu à conserver le patois dans lequel les contes leur avaient été racontés; ainsi le n° XIX est en poméranien, le n° XLVII en hambourgeois, le n° LXXXII en patois de Bohême, et le n° CXXXVIII en patois du Sauerland.

[3] Voyez Jones, *Traditions of the North-American Indians*, Londres, 1830, et Koelle, *African native litterature or proverbes, tales and fables*, Londres, 1854.

[4] Igitur Æsopi fabellas quæ fabulis nutricularum proxime succedunt, narrare... condiscant; Quinctilien, *De institutione oratoria*, l. I, ch. IX. Nous ne connaissons que

Digitized by Google

mais le caractère de la civilisation autorise à supposer qu'ils étaient courts, solides, au fond pleins de sens, et empruntaient volontiers leur merveilleux aux légendes religieuses et aux traditions domestiques. Rome est tombée sous les coups des Barbares, et l'Italie les a vaincus par la paix; mais faute de pouvoir vivre honorablement dans le présent, elle s'est résignée à vivre du passé; les contes qui ne sont point devenus des frivolités orientales y ont conservé leur caractère historique. On dirait qu'ils cherchent à former des Ciceroni plutôt que des hommes. Ils habillent à leur usage les souvenirs de l'Antiquité[1], racontent la fondation des cités et de leurs monuments[2], ou s'étendent indéfiniment sur les merveilles des villes[3] et les œuvres plus merveilleuses encore des grands hommes du cru[4]. Ils n'ont rien appris de moderne que les exploits des brigands de la montagne, et ils les redisent avec orgueil et sympathie : le brigandage est l'Opposition constitutionnelle du pays, et les contes populaires représentent la Presse. Aucun peuple n'est à la fois plus oriental par le caractère et plus monacal par l'esprit que le peuple espagnol : à ce double titre il aime la morale toute faite, les principes extérieurs et les routes royales qui conduisent en ligne droite au bien. Ses meilleurs livres moraux sont des recueils d'exemples où la vertu est enseignée mot à mot, et pour ainsi dire du bout du doigt : l'esprit s'y munit d'une foule de formules approuvées par les supérieurs, qui dispensent du trouble de penser par soi-même et de consulter sa conscience : l'honnêteté n'est plus qu'une affaire de mémoire et de patenôtre. Les contes pour les enfants affectent déjà ces allures sèches et doctrinales : ce sont des analyses qui suppriment soigneusement tous les détails de la route pour arriver plus vite au bel

l'histoire de Psyché, un peu longue pour être un conte d'enfant, quoique la vieille qui la raconte dise en commençant (*Metamorphoseon* l. IV) : Ego te narrationibus lepidis anilibusque fabulis protinus avocabo, et d'ailleurs Apulée était Africain.

[1] Pour ne citer que le plus ancien recueil, il y a dans le *Cento novelle antiche* des histoires de Narcisse, de Socrate, de Diogène, de Trajan, d'Hercule, de Sénèque et de Caton.

[2] Ainsi, par exemple, Ser Giovanni Fiorentino a raconté dans ses *Novelle*, certainement d'après la tradition, la fondation de Rome, celle de Florence et sa destruction par Attila. Dans un des plus récents recueils, celui de Curti, *Tradizioni e leggende di Lombardia*, il y a, t. I, p. 15, *La prima chiesa cristiana in Milano;* p. 65, *Il primo asilo d'infanzia;* p. 193, *Il leone di Porta Renza;* t. II, p. 27, *L'Ospedale di San Nazzaro de' Porci;* p. 147, *Il campanile di Gorgonzola.*

[3] Voyez le *Mirabilia urbis Romæ*, le *Chronica di Parthenope*, *passim*, et la *Chronique rimée de Mantoue*, par Buonamente Aliprando.

[4] C'est là certainement l'origine première et la cause des *Faictz merveilleux de Virgile :* voyez nos *Mélanges archéologiques*, p. 466, note 5.

Digitized by Google

endroit de l'histoire, à la fin[1], et, comme leur nom l'indique[2], de petits conseils à fleur de terre sur la manière de se conduire profitablement parmi les hommes, et de gagner le ciel en ressemblant convenablement aux autres.

Nos ancêtres avaient déjà pendant le moyen âge une bienveillance à tout bât et une sympathie toujours prête à leur pousser à la peau; mais un peu par méfiance naturelle, beaucoup dans la crainte d'être attrapés, et peut-être aussi par un avertissement secret de leur conscience, ils n'en étaient pas moins très-disposés à suspecter la véracité des autres. Aucune position ne leur semblait offrir à cet égard la moindre garantie; ils jalousaient toutes les supériorités comme une injustice et un passe-droit, les discutaient incessamment et les révoquaient en doute dans les plus petites choses. Il leur fallait du neuf, n'en fût-il plus au monde, mais ils ne l'acceptaient que provisoirement, jusqu'à bonne et sûre vérification, et ne croyaient définitivement qu'au merveilleux qu'ils avaient palpé et mesuré en long et en large. L'esprit était la seule distinction sociale qu'ils reconnussent volontiers dans les autres, et la crédulité leur semblait de la bêtise de vieille femme; aussi craignaient-ils de ne point paraître, n'importe à qui, suffisamment incrédules, comme un malheur qui les eût frappés dans la considération qu'ils se portaient à eux-mêmes. Avec cette ambition de montrer de l'esprit quand même, ils ne pouvaient se contenter de répéter naïvement les sornettes dont ils avaient été bercés dans leur enfance; ils voulaient à tout le moins s'en approprier quelques détails, et y mêlaient toutes sortes d'inventions nouvelles. Ce n'était plus de simples traditions populaires qui n'appartenaient à personne et que l'on répétait modestement, comme on les avait apprises, mais des œuvres à grandes prétentions où chacun battait la caisse et sonnait la trompe

[1] Nous connaissions l'idée favorite de ces contes par un passage de Quevedo : Mas dixera, segun mostrava passion, si no llegara una pobre muger, cargada de bodigos, y llena de males y plañiendo. Quien eres (la dixe) muger desdichada? La Manceba del Abad, respondió ella, que anda en los cuentos de niños, partiendo el mal con el que le va á buscar; assi dizen las empuñadoras de las consejas, y el mal para quien le fuere á buscar y para la Manceba del Abad; *Visistas de los Chistes*, dans les *Obras*, t. I, p. 570, édit. de Bruxelles, 1660. Dans le dialogue de Cipio et de Berganza, Cervantes avait déjà cité *El cuento del Cavallo sin cabeça*, et celui de *La varilla de virtudes;* mais M. Milá est le premier qui ait publié des contes de ce genre, et encore n'en a-t-il fait imprimer que neuf; *Observaciones sopre la poesia popular*, p. 175-188. M. Aguilo, sous-conservateur de la Bibliothèque de Barcelone, en a promis un recueil, qui sans doute ne modifiera pas l'opinion que nous nous faisons de leur caractère.

[2] *Conseja :* c'est, selon Covarrubias Cuento, fingido que se endereça a sacar della algun buen consejo, de donde tomó el nombre de *Conseja*.

Digitized by Google

pour sa gloire. Mais avant de s'amoindrir insensiblement et de disparaître sous des ornements ambitieux et peu sympathiques au peuple, beaucoup de ces contes, encore populaires en Allemagne, étaient entrés dans la littérature écrite. Nous les retrouvons, tantôt développés dans un long poëme, tantôt réduits à un détail épisodique, dans le *Chevalier au cygne*[1], *Amis et Amil*[2], le *Lai del fresne*[3], le *Romans de Renart*[4], l'*Enfant bénit*[5], les *Faictz merveilleux de Virgile*[6] et *Fortunatus*[7]. Quelques-uns figuraient déjà dans ces vieux recueils de fables ésopiques que l'on apprenait par cœur dans toutes les écoles[8]; d'autres sont également de simples apologues, et, quoique la version grecque ne nous soit point parvenue, jouissaient certainement d'une popularité aussi étendue[9] : il y en a même un dont l'idée reparaît sous trois

[1] N° XLIX, *Les six cignes :* nous en avons aussi une version populaire.

[2] N° VI, *Le fidèle Jean :* le même sacrifice de l'amour paternel à l'amitié se retrouve dans *Le dit des trois pommes*, publié par M. Trebutien, et dans l'*Hystoire de Olivier de Castille et de Arthur d'Algarbe, son loyal compagnon.*

[3] N° CXXXV, *La fiancée loyale :* un autre lai de Marie de France, *Le lai d'Eliduc*, a aussi de grands rapports avec le n° XVI, *Les trois feuilles de serpent.*

[4] N° LVIII, *Le chien et le moineau;* dans le t. III, p. 195-216, édit. de Méon.

[5] Légende n° IX, *Le banquet céleste :* c'est évidemment le fabliau intitulé dans le *Recueil* de Barbazan, t. II, p. 420, édit. de Méon, *Du varlet qui se maria à Nostre-Dame, dont ne volt qu'il habitast à autre.*

[6] N° XCIX, *L'esprit en bouteille :* cette tradition est ainsi appliquée à Paracelse et se trouve au commencement des *Mille et une nuits* et du *Diablo cojuelo* de Guevara, l'original de notre *Diable boiteux :* elle se retrouve aussi dans un poëme en bas allemand dont Weber a donné l'analyse; *Metrical romances*, t. III, p. 328-330.

[7] N° CXXII, *La salade de l'âne :* probablement notre version populaire nous est venue de l'espagnol, puisqu'elle dit elle-même :

Si Fortunatus doit sa gloire
A celui qui est son auteur,
Il n'en doit, à ce qu'on peut croire,
Guère moins à son traducteur;
Car l'un est cause qu'il s'envole
Dans la région espagnole.

[8] Le n° XVIII, *La paille, le charbon et la fève*, est la fable CXXIV° de l'édition de Furia, et le n° LXXXVI, *Le renard et les oies*, la LIV° de Furia : elle se retrouve aussi dans le *Castoiement*, *Recueil de fabliaux*, t. II, p. 89, édit. de Méon. Le n° CLXXVI, *Le temps de la vie*, est dans Babrius, n° LXXIV, et dans Furia, n° CCLXXVIII.

[9] Le n° V, *Le loup et les chevreaux*, est dans le *Romulus*, l. II, fable X; dans Barachias Nikdani, *Parabolæ vulpium*, p. 80; dans Marie de France, fable LXXX, et M. W. Grimm a cité, *Kinder und Hausmärchen*, t. III, p. 5, un fragment qui indique une autre forme populaire française : *Meunier, meunier, trempe-moi ma patte dans ta farine blanche. — Non! — Non? — Non! non! — Alors je te mange.* Le n° LXXV, *Le renard et le chat*, se trouve en prose latine dans J. Grimm, *Reinhart Fuchs*, p. 421; et avec quelques différences dans Barachias Nikdani, p. 347, et dans M. Wright, *Latin Stories*, n° LXII : cette

Digitized by Google

formes différentes[1]. Les plus graves érudits en connaissaient plusieurs et les avaient écrits en latin[2]; on peut supposer sans trop d'invraisemblance une version française intermédiaire à ceux qui se retrouvent dans les littératures étrangères[3], et d'autres, oubliés depuis, circulaient encore sans doute de bouche en bouche, au moment où Philippe de Vigneulles[4], Rabelais[5], Bonaventure des Périers[6] et d'Ouville[7] les ont racontés.

Les meilleurs contes publiés par Perrault : les *Fées*[8], la *Belle au bois dormant*[9], *Barbebleue*[10], le *Petit Chaperon-Rouge*[11], *Cendrillon*[12], le *Petit-*

fable est certainement l'origine première d'une des aventures du *Romans de Renart*, v. 1929 et suivants.

[1] Les nos XLVIII, *Le vieux sultan;* CII, *Le roitelet et l'ours;* CXXXII, *Le renard et le cheval.* Ces fables ne se trouvent plus dans nos recueils, mais il y en a une où la même idée est développée dans Barachias Nikdani, *Parabolæ vulpium*, p. 104.

[2] Le no XXIX, *Le diable aux trois cheveux d'or*, est dans le *Gesta Romanorum*, ch. XX; le no CXXII, *La salade à l'âne*, et le no CLI, *Les trois paresseux*, dans le ch. XCI; le no CLXXVII, dans les sermons de Bromyard (voyez Wright, *Latin stories*, no XXXIII et p. 223) et dans l'*Æsopus* de Camerarius, p. 347. Quelques-uns ont été mis en vers, et à une époque fort reculée : le no LXI, *Le conte pour rire*, est l'*Unibos* (dans Grimm, *Gedichte du* XI *Jahrhunderts*, p. 354); le no CXLVI, *La rave*, est le *Rapularius* (dans Mone, *Anzeiger*, t. VIII, col. 561), et le no CXLIV, *L'ânon*, l'*Asinarius* (*Ibidem*, col. 551) : quoique les deux manuscrits de Vienne et de Strasbourg, qui nous l'ont transmis ainsi que le poëme précédent, ne remontent qu'au quinzième siècle, le commencement prouve que la tradition était plus ancienne :

Rex fuit ignotæ quondam regionis et urbis,
Sed regis nomen pagina nulla docet;

et on la trouve déjà dans le *Sinhâsana Dvâtrinsati;* voy. Wilford, *Essay on Vicramaditya*, dans l'*Asiatic researches*, t. IX, p. 147-149, édit. de Londres. Il y en a même un, le no XLVII, *L'amandier sauvage*, qui semble avoir une source historique française (voyez Grégoire de Tours, *Historia ecclesiastica Francorum*, l. IX, ch. XXXI), et s'est conservé sous une forme traditionnelle en provençal; *Globe*, 1830, no CXLVI.

[3] Nous en excepterions seulement le *Conde Lucanor* et le *Pentamerone*.

[4] Le no CLXIV, *Henri le paresseux*, dans l'*Athenæum* (français), 1853, p. 1137.

[5] Le no CLXXXIX, dans le l. IV, ch. XLV-XLVII.

[6] Le no CXX, *Les trois compagnons :* c'est la nouvelle XXII des *Contes*.

[7] Le no XCVIII, *Le docteur universel*, dans le t. II, p. 150, édit. d'Amsterdam, 1732. Ce conte est encore traditionnel en Normandie; on l'a mis en vaudeville sous le titre de *Pierrot ou le Diamant perdu;* il se retrouve avec des différences dans Schleicher, *Litauische Märchen;* dans Straparola, nuit XIII, conte 6, et Malcolm a recueilli une tradition de ce genre en Perse : voyez le *Kisseh-khân*, Berlin, 1829, p. 44.

[8] Voyez les nos XIII et XXIV.

[9] Le no L, où le conte est incomplet; mais nous le croirions volontiers d'origine allemande : *Dornrose*, Églantine, littéralement Rose d'épine, le nom de l'héroïne, se dit aussi en allemand *Schlafrose*, Rose dormante, et la mythologie racontait qu'Odin avait endormi profondément la valkyrie Brynhild en la frappant d'une épine.

[10] MM. Grimm l'avaient compris dans leur première édition, no LXII, et il figure encore

Digitized by Google

Poucet[1], *Peau d'âne*[2] et les *Souhaits ridicules*[3] se trouvent aussi dans le recueil de MM. Grimm, et l'absence de toute date n'autorise point à les croire imités du français. Le succès qu'ils avaient obtenu sous leur première forme eût dispensé d'y rien changer de l'autre côté du Rhin; on se fût borné à les répéter en allemand, et ils diffèrent de la version française par des circonstances qui, quoique essentielles, n'en affectent point la signification et n'avaient aucune raison d'être. D'ailleurs, sauf une exception qui n'est peut-être pas définitive[4], il n'est pas un seul conte de Perrault qui ne se retrouve également dans quelque autre recueil[5], et le titre sous lequel il les a donnés au public : *Contes de ma Mère l'Oye*[6], *Histoires du temps passé*, prouve qu'il ne s'attribuait

dans le recueil de Meier, *Deutsche Volksmährchen aus Schwaben aus dem Munde der Volks gesammelt*, n° XXXVIII. Quelques traits se retrouvent dans le n° XLVI, et deux livres allemands mentionnent comme populaire au commencement du dix-huitième siècle un conte du roi Barbebleue; Westphalius, *De consuetudine ex sacco et libro tractatio*, p. 225, et Schmidt, *Fastelbadensgebräuchen*, p. 22. On a prétendu que ce conte se rapportait à un sire de Retz qui fut la terreur de la Bretagne, au quinzième siècle, et une source historique ne nous semble nullement invraisemblable.

[11] Le n° XXVI.

[12] Le n° XXI. On trouve dans le dictionnaire écossais de Jamieson, s. v. ASSHEPET, ASHYPET, ASHIEPATTLE (*Aschenputtel* dans le recueil de MM. Grimm), *A neglected child, employed in the lowest kitchenwork.* Du temps des Homérides, les malheureux s'asseyaient déjà en signe de deuil dans la cendre : voyez l'*Odyssée*, ch. VII, v. 153, 169, et ch. XI, v. 190-191. Dans la version du *Pentamerone*, journée I, conte 6, Cendrillon s'appelle *La Gatta cennerentola*, La Chatte des cendres, de l'âtre, et le nom que lui donne la version serbe a précisément la même signification, *Popelka* ou *Popelawa*.

[1] Voyez les n°s XV, XXXVII et XLV.

[2] Le n° LXV.

[3] Les n°s LXXVII et CXXXV : voyez ci-après, p. 67, note 6.

[4] *Riquet à la houppe.*

[5] *Le chat botté* a été recueilli en Saxe par M. Halterich et sera publié prochainement; il se retrouve dans Asbjörnsen, *Norske folkeeventyr*, p. 200; Cavallius, *Svenska folk-sagor*, n° XII; Straparola, XIe nuit, conte 1, et le *Pentamerone*, IIe journée, conte 4. Le chat est évidemment dans ce conte l'esprit protecteur de la maison : Straparola l'a même appelé, l. l, *Fatata.* La terreur qu'il inspire s'explique naturellement par une métamorphose ordinaire des sorcières: Scimus quasdam, in forma cattarum a furtiva vigilantibus de nocte visas ac vulneratas, in crastino vulnera truncationesque membrorum ostendisse; *Otia imperalia*, p. III, ch. XCIII, p. 992. Bodin parlait de cette métamorphose comme d'un fait très-fréquent et très-positif, *De la démonomanie des sorciers*, l. II, ch. VI, et l'on croit encore en Suède que Skadi se change en chatte la nuit de la Valpurgie; Arndt, *Reise in Schweden*, t. I, p. 235: voyez Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 1051 et suivantes. *L'adroite princesse* est dans le *Pentamerone*, IIIe journée, conte 4, et *Griselidis* est une histoire réelle que Boccace avait rendue populaire dans toute l'Europe; *Décaméron*, journ. X, nouv. 10.

[6] Probablement *Ma mère l'aïeule, ma mère-grand.* Beroalde de Verville disait déjà dans *Le moyen de parvenir*, par. XXVI : Un jour il advint que ma mère-grande nous fit

Digitized by Google

nullement l'honneur de les avoir inventés. On ne saurait non plus supposer qu'il ait arrangé lui-même des contes d'origine allemande; quelques phrases sont évidemment traditionnelles, tel est par exemple le fameux dialogue dans la Barbebleue : *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? — Je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie* [1], et il y a un de ces contes dont l'existence antérieure est attestée par plusieurs témoignages irrécusables. L'auteur d'une *Lettre* sur *Peau d'âne* qui parut en 1694 [2], quelques mois seulement après sa publication, disait déjà comme une chose universellement connue que les nourrices la contaient aux petits enfants [3], et Perrault avait écrit cinq ans auparavant dans son *Parallèle des anciens et des modernes :* « Les fables milésiennes sont si puériles, que c'est leur faire assez d'honneur que de leur opposer nos contes de Peau d'âne et de la Mère l'Oye [4]. » En 1678, pour exprimer son goût effréné pour les plus mauvais contes, la Fontaine n'avait imaginé rien de plus convaincant que cette preuve :

Si Peau d'âne m'était conté,
J'y prendrois un plaisir extrême [5].

Près de trente ans auparavant, Scarron lui-même citait *Peau d'âne* comme une histoire proverbialement plate et vulgaire [6], et Bonaventure

un conte de Robin mon oncle. M. Vogl a publié à Vienne un recueil sous le titre de *Erzählungen eines Grossmutterchens*, et M. Grimm en cite un russe intitulé *Spaziergänge eines Grossvaters*, Moscou, 1819. Perrault semble cependant avoir parlé ailleurs, ainsi qu'on le verra tout à l'heure, d'un conte particulier de la Mère l'Oye, et Ekkehardus disait dans un passage curieux que MM. Grimm eux-mêmes n'avaient pas remarqué : Inde (par l'œuvre du démon) fabulosum illud confictum est de Karolo magno quasi de mortuis in id ipsum ressuscitato et alio nescio quo nihilominus redivivo, fribolum quoque illud de ansere quasi dominam suam deducente, multaque id genus; *Chronicon universale* (anno 1096); dans Perz, *Monumenta Germaniæ historica*, t. VI, p. 215.

[1] Nous pourrions citer aussi : *Elle alla tant que la terre put la porter, Il vient de douze mille lieues de là, Je vais manger ma viande*, etc.

[2] Dans le *Recueil de pièces curieuses et nouvelles tant en prose qu'en vers*, t. II, p. 21-105.

[3] L'auteur ajoute : Il pourroit bien être que c'est de cette sorte que la fable se débitoit et se rendoit intelligible dans son origine; mais comme elle est fort vieille, et que la tradition en a passé au travers de plusieurs siècles par les mains d'un peuple fort imbécile de nourrices et de petits enfants.

[4] Cité par Walckenaër, *Lettres sur les contes de fées attribués à Perrault et sur l'origine de la féerie*, p. 17. Nous n'avons pas trouvé ce passage dans la seconde édition : sans doute Perrault le supprima après avoir publié sa version rimée de *Peau d'âne*.

[5] Liv. VIII, fable IV.

[6] On changea de discours deux ou trois fois pour se garantir d'une histoire que l'on croyoit devoir être une imitation de *Peau d'âne; Roman comique*, p. I, ch. VIII.

Digitized by Google

des Périers a publié, d'après une tradition déjà très-incomplète et très-altérée, l'histoire merveilleuse d'une jeune fille injustement persécutée, qui, quoique fort différente du conte de Perrault, se rattachait aussi à une véritable métamorphose en âne[1] dont on avait cherché à diminuer l'invraisemblance. « En une ville d'Italie y avoit un marchand, lequel, après qu'il se vit passablement riche, délibéra de se reposer, et achever joyeusement le demourant de sa vie avec sa femme et ses enfants; et pour cette considération, se retira en une métairie qu'il avoit aux champs. Or, pour ce qu'il étoit homme d'assez bonne chère, et qu'il aimoit la gentillesse d'esprit, plusieurs bons personnages le visitoient, et entre autres, un gentilhomme d'ancienne maison et son voisin, lequel, pour le désir qu'il avoit de joindre quelques pièces de terre du marchand avec les siennes, lui fit accroire qu'il désiroit grandement que le mariage se fît de son fils avec la puînée de ses filles, nommée Pernette, pourvu qu'il l'avançât en quelque chose. Le marchand, entendant assez bien où tendoit le gentilhomme, qui le moquoit, l'en remercia gracieusement, comme celui qui n'eût jamais pensé tel bien lui devoir advenir. Toutefois, ces propos parvenus aux oreilles du fils du gentilhomme et de la fille du marchand, ils osèrent bien, chacun endroit soi (de son côté), sonder les cœurs et les affections l'un de l'autre. Ce qui fut conduit si dextrement, que, de propos familier, ils se promirent mariage, et se résolurent d'en avertir leurs parents. Quelque temps après, le fils du gentilhomme s'adressa au père de Pernette, lequel il combattit avec telles raisons emmiellées de promesses de l'avantager en son propre, qu'il le rangea à sa volonté, et qu'elle lui demeureroit à femme, pourvu que sa mère y consentît. Or il faut entendre que les sœurs de Pernette étoient jalouses de son aise et de ce qu'elle marchoit la première; tellement que, pour divertir (détourner) leur père de sa promesse, elles lui mirent à sus (sur le dos) choses et autres. D'autre part, la mère, qui se repentoit de l'avoir jamais portée en son ventre, ne voulut consentir à ce mariage, si, avant toutes choses, Pernette ne levoit de terre, et avec sa langue, grain à grain, un boisseau plein d'orge, qu'à cette fin elle lui feroit épandre. Outre plus, le marchand voyant que ce mariage ne plaisoit à sa femme, et prenant pied (se butant) à ce que ses autres filles lui avoient dit, il voulut que dès lors en avant Pernette ne vêtît autre habit qu'une peau d'âne qu'il lui acheta, pensant par ce moyen la mettre au désespoir et en dégoûter

[1] Comme dans le roman d'Apulée, dans le petit poëme latin publié par M. Mone, *Anzeiger*, t. VIII, col. 551, et dans le conte CXLIV du recueil de MM. Grimm.

Digitized by Google

son ami. Pernette, au contraire, redoubloit son amour par la rigueur qu'on lui tenoit, et se promenoit souvent vêtue de cette peau. Ce qu'entendant son ami, il s'en va voir le marchand, lequel faisant bonne mine et plus mauvais jeu, lui dit qu'il vouloit tenir promesse, mais que sa femme vouloit telle chose qu'il lui conta être faite. Pernette, oyant ces propos, se présente à son père, et lui demande quand il vouloit qu'elle se mît en besogne. Son père, ne pouvant honnêtement rompre sa promesse, lui assigna jour. Elle n'y faillit pas, et comme elle étoit environ (après) ces grains d'orge, ses père et mère faisoient soigneuse garde, si elle en prendroit deux en une fois, afin de demeurer quittes de leurs promesses. Mais comme la constance rend les personnes assurées, voici arriver un nombre de fourmis, qui se traînèrent où étoit cette orge, et firent telle diligence avec Pernette, et sans qu'on les aperçût, que la place fut vue vide[1]. Par ce moyen, Pernette fut mariée à son ami, duquel elle fut caressée et aimée comme elle l'avoit bien mérité. Vrai est que tant qu'elle véquit, le sobriquet *Peau d'âne* lui demeura[2]. » D'ailleurs, on aperçoit encore sous la versification de Perrault des restes d'une tradition populaire : cette princesse, que le roi son père veut épouser, n'est point de son invention[3], non plus que les trois robes *couleur du temps, couleur de la lune* et *couleur du soleil.* Le peuple seul pouvait dire de la pauvre princesse : *Elle alla donc bien loin, bien loin, encore plus loin;* il a seul inventé cette cassette où étaient ses

[1] Elles rendent le même service dans le n° LXII, *La reine des abeilles* et dans *Le Pentamerone*, journ. V, conte 4 : l'origine de cette tradition se trouve sans doute dans l'histoire de Psyché, qui, comme nous le verrons, était certainement populaire pendant le moyen âge : Ruunt aliæ, superque aliæ sepedum populorum undæ, summoque studio singulæ granatim totum digerunt acervum; Apulée, *Metamorphoseon* l. VI.

[2] Conte CXXIX, p. 369, édit. de Charles Nodier.

[3] La même circonstance oblige également une princesse de recourir à un moyen désespéré dans un de nos poëmes les plus répandus du moyen âge, *La Mannekine*, et on lit dans un de nos livres populaires : Le temps vint que la reine accoucha d'une fille qui eut nom Heleine. Quand elle eut quinze ans sa mère trépassa, et lorsque le roi eut été veuf pendant quelque temps, il eut en volonté d'avoir sa fille en mariage, car il n'en trouvoit point de si belle que sa femme et sa fille. Il lui en parla, dont elle fut ébahie, et se jeta à genoux devant son père en pleurant; *Histoire de la belle Heleine de Constantinople, mère de saint Martin de Tours en Tourraine et de saint Brice son frère*, à Troyes, chez Garnerin. Un poëme chevaleresque, inconnu à Melzi, est annoncé dans le premier *Catalogue Libri*, n° 1125, sous ce titre : *Istoria piazevole della regina Oliva e come suo padre la voleva per moiere e come se taio le mane*, Venetia, in-4°. Le commencement se retrouve dans un conte lithuanien, *De la belle-fille d'un roi* (dans Schleicher, *Litauische Märchen*, p. 10) : son père veut l'épouser également parce qu'elle est seule aussi belle que la reine, et elle lui demande avant de prendre la fuite un manteau de peau de pou, un habit d'argent, un anneau de diamant et des souliers d'or.

Digitized by Google

diamants et ses belles robes qui la suivait sous terre, et si Perrault se fût mis en frais d'imagination, il eût certainement trouvé un dénoument moins exactement semblable à celui de *Cendrillon*[1].

Mais pour connaître, pour apprécier tous les rapports qui existaient, même au plus bas de l'échelle, entre l'imagination populaire de l'Allemagne et celle de la France, il faudrait avoir plus profondément fouillé qu'on ne l'a fait jusqu'ici dans la littérature traditionnelle de toutes nos provinces. Sans doute nous avons beaucoup trop d'esprit pour répéter naïvement les histoires de nos pères; mais il s'est trouvé çà et là de vieilles femmes qui n'avaient que la prétention d'amuser les petits enfants, et quelques restes ont échappé, plus ou moins mutilés, mais encore reconnaissables. Le peuple goûte surtout en Normandie les réponses salées des bossus et les subtilités des maquignons; il aime à démontrer, par des exemples frappants, qu'il doit remplir ses devoirs de chrétien, au moins le dimanche[2]; il raconte volontiers en citant ses autorités les faits et gestes de Revenants qui, faute de s'être réconciliés entièrement avec l'Église, parcourent le monde comme des vagabonds et tourmentent leurs plus proches jusqu'à ce qu'ils en aient obtenu de bonnes prières, argent comptant, et le repos éternel. Tel est son répertoire favori : on ne le prendra jamais à redire, ainsi qu'en Allemagne, des histoires qui glorifient la simplicité aux dépens de la finesse[3] et les triomphantes aventures de voleurs qui se moquent de

[1] La plupart des contes de Mme d'Aulnoy avaient eux-mêmes certainement une base traditionnelle : ainsi *Gracieuse et Percinet* a des rapports avec *La racine d'or* du *Pentamerone*, journ. v, conte 4, qui n'était pas encore publié; *La belle aux cheveux d'or* est encore populaire en Normandie; *L'oiseau bleu* est le *Lai d'Ywenec* de Marie de France; *Finette Cendron* commence comme *Le Petit Poucet* de Perrault et *Le petit Jean et la petite Marguerite* de MM. Grimm. *La chatte blanche* a des analogies incontestables avec leurs trois nos LXIII, CVIII et LV. Le no XXIV, *Frau Holle*, se retrouve aussi à peu près dans les contes de Mme de Villeneuve, et le commencement de *La belle et la bête* de Mme de Beaumont est le même que celui du no LXXXVIII, *L'alouette qui chante et qui sautille.*

[2] Il redit encore maintenant l'histoire, si répandue pendant le moyen âge, de ces danseurs mal avisés, qui, pour avoir troublé l'office divin, furent condamnés à danser sans relâche toute une année : voyez entre autres Matthæus Westmonasteriensis, *Flores historiarum*, l. I ad ann. 1012; Pineda, *Monarquia ecclesiastica*, l. XVII, ch. XII, et l. XIX, ch. XVII, et Herolt, *Sermones discipuli*, serm. XXXVII, *De chorea*, édit. de Cologne, 1474, in-folio. Elle se trouve aussi, sans doute d'après la tradition, dans un recueil d'histoires dévotes en vers, conservé à la Bibliothèque d'Avranches :

Festes malvesement coultive
Qui de bonnes euvres oesive, etc.

[3] On y raconte un trait qui se retrouve dans le no XXXII, *Jean le Nigaud :* sa mère

Digitized by Google

la force publique : tout est arrangé dans sa mémoire au plus grand avantage de la propriété, et les plus habiles fripons sont immanquablement *pincés* par la maréchaussée et *coffrés dans la pouche à cailloux*[1]. Malgré toutes ces différences d'idées et de mœurs, on raconte encore en Normandie, comme en Allemagne, le *Fils ingrat*[2], le *Grand-père et le petit-fils*[3], les *Messagers de la Mort*[4], les *Trois Filandières*[5], les *Trois souhaits*[6], *Gretel l'avisée*[7] et le *Fidèle Ferenand*[8]. Peut-être parmi tous ces bouts de contes, concentrés dans quelques phrases, n'en est-il qu'un seul qui ait conservé ses développements naturels et une forme traditionnelle à peu près immuable, et il se trouve aussi dans le recueil de MM. Grimm. C'est une nouvelle histoire du Paradis perdu, moins le serpent, mais avec la faiblesse originelle de l'homme et l'ambitieuse cupidité de la femme. Des circonstances par trop féeriques la rendent d'une croyance fort difficile en Allemagne[9]; mais on lui a

recommande aussi à un imbécile de donner des coups d'œil aux jeunes filles, et il leur jette les yeux de ses brebis; mais on se garde bien de le faire réussir comme en Allemagne.

[1] C'est ainsi que, sans doute par allusion à quelque tradition qui ne nous est pas connue, le peuple appelle les prisons.

[2] N° CXLV : il se trouvait déjà comme un fait notoire dans Thomas de Cantimpré, *Bonum universale de apibus*, l. II, ch. VII, et dans Cæsarius de Heisterbach, *Dialogorum de miraculis* l. VI, ch. XXII. On en avait fait aussi une moralité sous le titre de *Mirouer et exemple moralle des enfans ingratz*, réimprimé à Aix, Pontier, 1836.

[3] N° LXXVIII : on en avait fait aussi un fabliau en vieux français, t. IV, p. 479; édit. de Méon : c'est aussi le sujet de *La houce partie*, *Ibidem*, p. 472, et d'une fable de Le Monnier, p. 68.

[4] N° CLXXVII : voyez ci-dessus p. 61, note 2.

[5] N° XIV : ce conte circule aussi en Suède (Cavallius, *Folk-sagor och äfventyr*, n° XI), dans les duchés allemands (Müllenhoff, *Sagen, Märchen und Lieder*, p. 410), et se retrouve dans le *Pentamerone*, journée IV, conte 4; *Le sette cotenelle* : voyez Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 387 et 1215.

[6] N° CXXXV, *La fiancée noire et la blanche* et la seconde partie du n° LXXXVII, *Le pauvre et le riche*. Ce conte, recueilli par Philippe de Vigneulles (*Athenæum*, 1853, p. 1137), et par Perrault, se trouvait déjà dans notre vieille littérature : *Le folet*, par Marie de France, *Poésies*, t. II, p. 140, et *Les quatre souhais saint Martin*, dans Méon, t. IV, p. 386. Peu de contes remontent à une date plus reculée et ont joui d'une popularité plus étendue : nous citerons seulement *Syntipas*, p. 84, et *Les sept visirs* (Scott, *Tales, anecdotes and letters*, p. 154) : un conte fort différent du *Pantcha-tantra* (dans Wilson, *Analytical account*, p. 193) paraît en avoir été la première forme.

[7] N° LXXVII : c'est le *Dit des pardriz*, dans Barbazan, t. III, p. 181, édit. de Méon : Désaugiers en a fait un vaudeville, *Le dîner de Madelon*.

[8] N° CXXVI : le conte normand se rapproche cependant beaucoup plus de *La belle aux cheveux d'or* de madame d'Aulnoy, et de *Corvetto* du *Pentamerone*, journée III, conte 7.

[9] C'est le n° XIX, *Le pêcheur et sa femme*. Le même conte se retrouve dans l'histoire du pêcheur des *Mille et une nuits*, et l'*Athenæum français* a publié la traduction d'un conte russe sur le même sujet, ann. 1855, p. 686.

Digitized by Google

donné en Normandie une forme plus chrétienne et plus pratique : ce ne serait après tout qu'un miracle aussi possible que beaucoup d'autres, et l'on y peut croire fermement, pourvu qu'on ait une foi suffisante.

Il y avait ici près un bonhomme si pauvre, si pauvre, qu'on l'appelait le bonhomme Misère[1]. Un jour qu'il avait pris sa besace et qu'il cherchait son pain le long des chemins, il rencontra deux messieurs très-bien couverts, qui regardaient attentivement à droite et à gauche : c'était le bon Dieu et M. saint Pierre qui voulaient s'assurer par eux-mêmes si le percepteur ne pressait pas trop le pauvre monde[2], et ils n'étaient pas contents. « La charité, s'il vous plaît, je suis le bonhomme Misère. — Tu es grand et fort, » dit saint Pierre en le regardant de travers, « et la mer est pleine de poissons ; mais tu te crois peut-être un gentilhomme pour ne pas travailler. — On ne peut pas pêcher avec la main, » répondit le bonhomme Misère ; « saint Pierre lui-même, qui était pourtant un grand saint, avait des filets, et encore ne trouvait-il pas que le métier fût bon, puisqu'il a mieux aimé être crucifié la tête en bas que de suer plus longtemps à la peine. Si peu que vous voudrez, mes bons messieurs, et je serai content. — Donne-lui une fève[3], » dit le bon Dieu, « et recommande-lui d'être content. » Saint Pierre secoua la tête, mais il mit la main à sa poche : « Tiens, » dit-il, « grand fainéant, le bon Dieu veut que tu sois content ; » et il lui donna une fève. Le bonhomme s'en revint tout joyeux, et il raconta à sa femme qu'il avait vu le bon Dieu. « Tant mieux pour toi, si cela t'a soupé, » répondit-elle. « Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse de ta fève ? Le bon Dieu aurait dû te donner un peu de bois pour la faire cuire, un peu de beurre avec un peu de sarriette pour l'embeurrer, et seulement une cuiller pour la manger. Mais personne ne se soucie des pauvres. » Le bonhomme trouva aussi qu'une fève crue était un bien petit régal pour deux per-

[1] Ce conte n'a rien de commun que le titre avec l'*Histoire nouvelle et divertissante du bonhomme Misère*, imprimée à Troyes, cette année.

[2] Le peuple croyait volontiers pendant le moyen âge à ces inspections de Dieu et des saints : c'était un recours contre les injustices d'ici-bas et une espérance toujours ouverte. Une visite semblable a fourni aussi le sujet du conte LXXXVII de MM. Grimm, *Le pauvre et le riche*.

[3] Les fèves avaient pendant le moyen âge une vileté proverbiale :

De quoi ne donroit pas Girars vaillant deus fèves ;

Girart de Rossillon, v. 926.

Dans l'antiquité classique, elles étaient consacrées aux morts, et cette ancienne destination n'est peut-être pas restée étrangère au rôle que joue dans ce conte la fève du bon Dieu, à l'accès du paradis qu'elle donne au bonhomme Misère.

Digitized by Google

sonnes, et, comme il n'avait pas de jardin, il la planta dans l'âtre de sa chaumière. La fève ne tarda pas à pousser; elle grandissait à vue d'œil[1]; le soir, elle sortait déjà par le haut de la cheminée, et le lendemain matin on n'en voyait plus la cime : le curé lui-même ne put l'apercevoir avec ses lunettes. Deux jours après, la femme dit à son mari : « Le bon Dieu ne t'a pas attrapé; sa fève était vraiment d'une bonne espèce; va cueillir ce qu'il nous faut pour notre dîner. » Le bonhomme ne lui répondait jamais; il ôta ses sabots et monta d'échelette en échelon; il regarda en bas, la terre était à peine grosse comme un grain de sénevé; mais il avait beau chercher, il ne voyait pas plus de cosses que dans le fond de sa main. Il monta plus haut, s'arrêta pour souffler, monta encore, et se trouva devant une grande maison toute dorée : c'était le paradis[2]. Il y avait un marteau à la porte, il frappa, *Pan! pan!* « Qui va là, » demanda saint Pierre? — « C'est moi, grand saint Pierre; vous savez bien, le bonhomme Misère. J'étais venu chercher quelque chose pour notre dîner, mais il paraît que les fèves ne granissent pas beaucoup dans le paradis, parce que sans doute vous aimez mieux les pois, et je voudrais bien avoir un morceau de pain.... du blanc, si cela ne vous fait rien. — Tu en auras, dit saint Pierre, et à discrétion, avec ù la viande et du vin. » Le bonhomme redescendit d'échelette en échelon, et trouva la table mise; il mangea beaucoup, but encore davantage, et se coucha le cœur content; mais sa femme se tourna toute la nuit dans son lit. Le lendemain elle se réveilla de bonne heure. « On ne peut pas dormir dans cette misérable tanière, » lui disait-elle; « on craint toujours que les murailles ne vous tombent à monceau sur la tête : saint Pierre est bon, il ne t'eût pas refusé une maison plus solide et plus grande; mais tu ne penses jamais à rien. » Le bonhomme ne répondit pas et siffla *Nicolas Tuyau;* c'était sa manière de dire *non.* Mais à déjeuner sa femme ne mangea pas : « La vue de ces vieux meubles m'ôte l'appétit, » dit-elle en soupirant, « et j'ai peur d'être écrasée; mais cela t'est bien égal, tu en épouserais une autre. » Le bonhomme secoua la tête, ôta ses sabots, et monta d'échelette en échelon; il n'allait pas aussi vite que la première fois, pourtant il arriva à la porte, *Pan! pan!* « Qui va là? — C'est votre pauvre bonhomme Misère. — Que me veux-tu encore? — Ah! bienheureux saint Pierre,

[1] Dans *Finette Cendron* de madame d'Aulnoy, il y a aussi un gland qui croît à vue d'œil; *Cabinet des Fées*, t. I, p. 484.

[2] Il y a aussi dans un conte allemand un chou-pomme qui devient assez grand pour qu'un paysan s'en serve comme d'une échelle pour arriver jusqu'au ciel : voy. MM. Grimm, *Kinder und Hausmärchen*, t. III, p. 193, 3e édition.

Digitized by Google

on n'est pas en sûreté dans ma masure; quand ce ne serait que par humanité, vous devriez me la faire recrépir, en l'élevant seulement d'un étage et en l'agrandissant d'un pavillon, avec un petit perron devant, un jardin derrière et une girouette dessus; elle menace ruine dès que le vent vient à souffler; la nuit dernière ma pauvre femme n'a pu dormir, parce que les rats déménageaient. — Soit, » dit saint Pierre, « tu auras une maison bourgeoise, solide comme une prison; mais n'y reviens pas : je ne puis pas passer mon temps à faire des miracles pour ton usage particulier, et je n'aime pas les quémands. » Le bonhomme redescendit d'échelette en échelon, et ne se reconnut pas chez lui : il y avait une grille devant la cour, des canards qui nageaient sur une mare bien propre, des poules qui caquetaient à la porte d'un poulailler, et des fauteuils dans toutes les chambres. Inutile de vous dire que la femme était bien contente : ce jour-là elle s'assit dans tous ses fauteuils et se regarda dans toutes ses glaces; le lendemain elle vêtit et dévêtit toutes ses robes; le surlendemain elle donna des ordres à ses servantes toute la journée; mais le quatrième jour elle s'ennuya beaucoup, et ne sachant plus que faire chez elle, elle alla se promener dans la campagne. Elle revint toute triste et se coucha sans souper. « Croirais-tu bien, » dit-elle à son mari, dès qu'il fut éveillé, » que j'ai rencontré hier notre voisin, et qu'il ne m'a pas saluée? — Il y a des gens si mal élevés, » répondit le bonhomme Misère; « mais je n'y puis que faire : on ne doit le respect qu'au roi et à la reine. — Eh bien, » s'écria-t-elle tout en colère, « pourquoi ne serions-nous pas roi et reine comme les autres? Si tu l'avais demandé à saint Pierre, il est juste, et ne te l'aurait pas refusé... Certainement, » lui redit-elle le lendemain, « saint Pierre ne pourrait pas te le refuser; le bon Dieu lui a dit qu'il voulait que tu fusses content! » Et tous les matins elle lui répétait aussitôt qu'il ne dormait plus : « Est-ce aujourd'hui que tu vas le demander à saint Pierre? » Quelquefois même elle le réveillait tout exprès, et ne manquait jamais de verser quelques larmes. D'abord le bonhomme ne répondit rien, puis il haussa les épaules, puis il lui ordonna de le laisser tranquille, et elle pleurait de plus en plus tous les jours et se plaignait d'être bien malheureuse; enfin, dans un moment de bonne humeur, il lui dit un matin en plaisantant : « Non, ce sera demain. » Elle l'embrassa deux fois, fut charmante toute la journée, et descendit à la cuisine pour que le dîner fût prêt à l'heure. Son mari vit bien qu'il était inutile de chercher midi à quatorze heures. Il prit le lendemain ses habits du dimanche et monta d'échelette en échelon. Arrivé à la porte, il frappa l'oreille bien basse, *Pan! pan!* « Te revoilà donc,

Digitized by Google

importun, » s'écria saint Pierre sans ouvrir la porte; « je le savais bien que tu serais insatiable. — Grand saint, » répondit humblement le bonhomme, « pardonnez-moi encore cette fois, comme je pardonne à ceux qui m'ont offensé. C'est ma femme qui l'a voulu; elle est un peu tourmentante, mais elle a du bon : la vue de la misère lui fend le cœur, et elle assure que si elle était reine et que je fusse roi, les pauvres gens ne seraient plus si pauvres. — Puisque c'est par charité que tu me demandes d'être roi, » lui répondit saint Pierre, « je veux bien te l'accorder encore; mais n'y reviens pas, car il t'arriverait malheur. » Le bonhomme redescendit d'échelette en échelon, et trouva sa femme assise sur un trône et recevant les hommages de ses courtisans. Elle fut au comble de la joie deux jours durant; mais le troisième, elle aperçut un cheveu blanc sur sa tête, et s'étonna que le bon Dieu laissât vieillir les reines. Le lendemain elle voulut manger de la galette chaude, et, comme elle était gourmande, on fut obligé d'aller chercher le médecin en toute hâte; le jour suivant elle apprit que la femme du premier ministre était morte subitement, et c'en fut fait de son bonheur. Elle devint toute songeuse, ne mangea guère le reste de la semaine, et dit à son mari le dimanche : « Tu avais raison, la royauté ne nous empêchera pas d'être malades, peut-être même de mourir : ce n'est pas cela qu'il fallait demander; mais si tu étais le bon Dieu et que je fusse la sainte Vierge, nous n'aurions plus rien à désirer. » Le bonhomme crut qu'elle était folle, et l'engagea à se promener au grand air. « Je le savais bien, » reprit-elle le lendemain, « que tu ne m'avais jamais aimée, et cependant j'étais plus jeune que toi et n'ai jamais écouté les galants : j'étais bien sotte! » Il haussa les épaules et alla fumer sa pipe dans le jardin. Le surlendemain elle continua sur le même air : « Quand un roi ne veut pas ressembler à un porc à l'engrais, il doit avoir de l'ambition et désirer de devenir bon Dieu, ne fût-ce que pour donner à chacun de ses sujets le temps qui convient à son blé. » Les jours avaient beau se suivre, ils se ressemblaient tous; mais aux prières succédèrent les reproches, puis vinrent les injures et les menaces; elle mit même le bonhomme au pain sec, mais il fut héroïque. Malheureusement il s'impatientait quelquefois, l'homme n'est pas parfait, et un jour qu'elle l'avait bien tarabusté, il s'écria tout hors de lui : « Te tairas-tu, madame Bonbec? » et il lui appliqua sa main dans le dos en manière de bâillon. Alors elle cria de toutes ses forces : « Mon mari m'a battue! » pleura encore plus fort et répondit à toutes les consolations de ses filles de chambre : « Mon mari m'a battue! » Le bonhomme comprit qu'il n'avait plus qu'à obéir; il tira sans mot dire du côté de la fève, et monta

Digitized by Google

d'échelette en échelon. Il ne se pressait pas, pourtant il arriva, se gratta la tête, et frappa bien discrètement à la porte : *Pan! pan!* Il entendit une grosse voix qui disait : « Je parie que c'est encore ce mauvais bonhomme. — Hélas! oui, mon bon saint Pierre, » répondit-il, « et je suis perdu si vous n'avez jamais eu de femme. — Pas si bête, » reprit brusquement saint Pierre, « et mal te viendra de t'être cru plus avisé que moi, car tu vas redevenir aussi pauvre qu'avant de m'avoir rencontré. » Le bonhomme voulait demander grâce et conserver au moins quelques rentes; mais il se retrouva sur la terre, et aperçut à la porte de sa chaumière sa femme qui filait comme autrefois de mauvaises étoupes : rien n'était changé, seulement la chaumière menaçait encore plus ruine, et les vêtements de la femme étaient encore plus délabrés. Dès qu'elle le vit, elle se leva toute colère et lui reprocha de prendre toujours conseil du tiers et du quart, et de ne pas être un homme; mais il alla couper un bâton dans la haie, et elle se tut. Bientôt après elle mourut du chagrin d'avoir tout perdu par sa convoitise : quant au bonhomme Misère, il se consola en pensant qu'il avait perdu aussi sa femme, et continue à chercher son pain. Si vous le rencontrez, faites-lui la charité pour l'amour de Dieu.

Aux deux volumes qui contiennent ces contes, M. W. Grimm en a ajouté un troisième, où il indique avec une érudition sans pareille les analogies qu'il a reconnues dans les littératures étrangères. Mais ses lectures fussent-elles encore plus infinies, de pareilles indications seraient nécessairement bien incomplètes. Beaucoup de contes, qu'une origine commune rendait entièrement semblables à ceux que le peuple allemand a conservés, ont péri ailleurs sous l'influence de circonstances différentes, et une foule d'autres se redisent encore dans les veillées de quelque hameau bien éloigné de l'Allemagne, sans avoir jamais été recueillis. Des indications aussi succinctes sont d'ailleurs obligées de s'en tenir aux ressemblances matérielles qui frappent à la première vue, et il y a des pays où les traditions sont incessamment reprises en sous-œuvre, interprétées et modifiées par l'imagination populaire. Avec le temps, les faits historiques eux-mêmes perdent quelquefois leur signification locale; ils deviennent de pures idées qui n'auront bientôt plus ni date ni patrie, et, en y regardant attentivement, on reconnaît dans des puérilités qui se répètent du bout des lèvres pour amuser les enfants d'anciens mythes longtemps environnés du respect des peuples. Ainsi, par exemple, il est probable que l'histoire de Psyché circula longtemps en Europe telle à peu près qu'Apulée

Digitized by Google

l'avait racontée[1]; mais on n'eût point intéressé les hommes du moyen âge en leur parlant de la nature mystérieuse de l'amour, qui s'évanouit dès que le sentiment ne se suffit plus à lui-même et qu'on en veut chercher curieusement la cause, et l'autre partie du mythe, la curiosité originelle de la femme, n'aurait été qu'une redite sans autorité d'un récit dogmatique de la Genèse. *Psyché* est donc devenue *Mélusine*[2], une légende grossière où l'indiscrétion d'un amant est punie par la perte de sa maîtresse et la fin de ses prospérités[3]. Les changements en bêtes, si fréquents dans les contes d'enfants, nous sont sans doute venus de plus loin encore; ils appartiennent à une civilisation qui posait en principe l'unité de la substance vivante et la dépendance réciproque de l'organisation physique et de la vie morale. Il semblait naturel à des Hindous imbus de ces idées que l'homme qui montrait pendant le jour les instincts brutaux et farouches d'un loup, devînt la nuit un véritable loup et courût les champs en hurlant. Cette transformation n'était plus en Europe qu'une figure de rhétorique, mais on la prit à la lettre, et l'on y crut superstitieusement sur la foi d'anciens souvenirs. Tout en gardant la parole et les sentiments de famille, le jeune garçon changé en chevreuil devait en prendre aussi les instincts : c'était la peau qui faisait la bête, et il entrait en chasse malgré lui dès qu'il

[1] Perrault le dit positivement : Rien ne peut être trop fabuleux dans ce genre de poésie (l'opéra); les contes de vieille, comme celui de Psyché, en fournissent les plus beaux sujets; *Parallèle des anciens et des modernes*, t. III, p. 283, édition de 1692. Madame d'Aulnoy, qui avait beaucoup trop d'esprit pour copier niaisement la *Psyché* de la Fontaine, a publié deux contes, *Le mouton* et *Le serpentin vert*, qui ont, surtout le dernier, les plus singuliers rapports avec la tradition grecque (voy. le *Cabinet des Fées*, t. II, p. 163-213), et le premier n'est même qu'un fragment. Nous avons déjà vu dans un conte de Bonaventure des Périers une jeune fille, haïe de ses sœurs aînées et persécutée également en haine d'un amour qu'elle a innocemment inspiré, recevoir des fourmis précisément la même assistance que Psyché dans la version d'Apulée.

[2] Cette légende est déjà racontée comme un fait historique par Gervasius de Tilbury, *Otia imperialia*, l. I, ch. xv, et par Vincent de Beauvais, *Speculum naturale*, l. II, ch. cxxvii. Mélusine dit à Raymon, dans le roman de Couldrette : Vous me jurerez

...Que jamais jour de vo vie,
Pour parole que nul vous die,
Le samedy n'enquerrerez,
N'enquestez (*l.* n'enquester) aussi ne ferez
Quel part le mien corps tirera,
N'où il yra, ne qu'il fera ;
Livre de Lusignen, v. 650, édit. de M. Fr. Michel.

[3] Un tel sujet devait plaire naturellement aux dames; aussi fut-il mis de bonne heure en prose française, traduit en allemand (voyez Görres, *Die teutschen Volksbücher*, p. 234), et traité sous d'autres noms : *Partenopeus de Blois*, *Le lai de Lanval*, etc.

Digitized by Google

entendait l'aboiement des chiens[1]. Lorsque cette conception première vint à se modifier, on voulut au moins légitimer cet écart apparent des lois de la Nature par quelque dérogation bien exceptionnelle à ses habitudes. Ainsi, la jeune fille de la tradition normande, qui, sans l'avoir mérité par une faute, devenait biche toutes les nuits, restait blanche :

Celles qui vont au bois, c'est la mère et la fille,
La mère va chantant, et la fille soupire :
« Qu'avez-vous à pleurer, Marguerite, ma fille?

— J'ai un grand ire en moi, je n'ose vous le dire ;
Je suis fille sur jour et, la nuit, blanche biche,
La chasse est après moi, les barons et les princes[2]. »

Quand l'homme se crut enfin d'une autre race que les animaux des bois, les métamorphoses en bêtes ne furent plus qu'une sorte de travestissement à temps, et l'on se retrouvait un homme aussitôt que la peau dont on avait été enveloppé par une force supérieure venait à être brûlée[3]. Plus tard enfin, comme dans nos différentes versions de *Peau d'Ane*, ce n'est plus même un simple déguisement qui trompe tous les yeux pour les besoins du conte, mais une habitude systé-

[1] Da schallte das Hörnerblasen, Hundegebell und das lustige Geschrei der Jäger durch die Bäume, und das Rehlein hörte es und wäre gar zu gerne dabei gewesen! « Ach, » sprach es zum Schwesterlein, « lass mich hinaus in die Jagd, ich kanns nicht länger mehr aushalten »; n° XI, *Le petit frère et la petite sœur*, t. I, p. 59, 7e édition.

[2] Vaugeois, *Antiquités de la ville de Laigle et de ses environs*, p. 584. La fée que Gugemer tue à la chasse était aussi une biche blanche :

En l'espeisse d'un grant buisson,
Vit une bisse od sun foün;
Tute esteit blaunce cele beste,
Perches de cerf ont sur sa teste;
Lai de Gugemer, dans les *Poésies de Marie de France*, t. I, p. 56.

[3] Comme dans l'*Asinarius*, le n° CXLIV, *L'ânon*, et même déjà un conte du *Pantchatantra* (Wilson, *Analytical account*, p. 165-168), imité par Straparola (*Il Re-Puerco*, n° nuit, conte 1), et par Mme d'Aulnoy (*Le prince Marcassin*, dans le *Cabinet des fées*, t. IV, p. 395). L'idée primitive s'est bien mieux conservée dans un conte du *Vicrama-Upâchyâna* (Wilford, *Asiatic researches*, t. IX, p. 147-149) : le Gand'harva disparaît quand la peau est brûlée. Deux traditions de cette espèce se trouvent dans les contes populaires serbes, recueillis par Wuk Stephanowitsch : dans l'un (n° X) l'homme-serpent est à jamais perdu pour sa femme, à moins de choses impossibles, dont elle vient à bout par la protection des astres et des éléments; dans l'autre (n° IX), il s'échauffe en même temps que sa peau, et on ne parvient à l'empêcher de brûler avec elle qu'en lui jetant beaucoup d'eau. Dans le *Lai du Bisclaveret* de Marie de France (*Poésies*, t. I, p. 178-198), le malheureux loup-garou, à qui sa femme a méchamment pris ses habits, est même obligé de rester loup, et ne recouvre sa première forme que quand on les lui a rendus.

Digitized by Google

matique de saleté : pour redevenir soi-même, il suffisait de se décrasser.

Peut-être n'est-il pas un seul de ces contes qui ne fournît matière à des considérations historiques où la civilisation et la poésie seraient également intéressées. Malheureusement, même en se restreignant beaucoup, les preuves à l'appui exigent certains développements; mais nous espérons que la nouveauté, sinon l'intérêt du sujet, nous servira d'excuse, et nous prendrons pour exemple un des rares contes de MM. Grimm qui n'ont pas été traduits en français. Quand l'intelligence commença à prévaloir sur la force et à réclamer ses droits au gouvernement du monde, les défis barbares où l'on engageait à plaisir sa liberté et sa vie, devinrent en Orient des luttes d'esprit. Les conséquences restaient les mêmes, il y allait toujours de la tête; mais au lieu de se battre comme un gladiateur, il ne fallait plus que deviner une énigme bien obscure ou éluder par quelque subtilité des difficultés insurmontables. Le christianisme supprima naturellement de pareils enjeux : l'exercice de l'intelligence ne fut plus un duel à fer émoulu; mais avant d'être civilisés, les rois se plurent pendant longtemps à considérer l'esprit comme un titre tout-puissant à leurs faveurs, et à remettre en sa considération les châtiments les mieux mérités. Dans un sermon pour l'octave de Pâques, Ratherius, mort évêque de Vérone en 974, racontait l'histoire d'un roi qui, jugeant les vieillards des bouches inutiles, avait ordonné à tous ses sujets de tuer leur père. Seul, un jeune homme cache le sien, et acquiert, grâce à ses conseils, un renom de sagesse qui lui attire la haine des courtisans. Excité par leurs faux rapports, le roi enjoint au jeune homme de lui amener, sans doute sous peine de la vie, un esclave, un ami et un ennemi. Par l'avis de son père, il amène son âne chargé de nourriture, sa chienne et sa femme. Celle-ci se récrie avec indignation, et se vante à haute voix de n'avoir dit à personne qu'il avait désobéi au roi et conservé la vie à son père[1]. Dans le *Dolopathos*, une des versions les plus anciennes, au moins par le cadre, du *Roman des sept Sages*, l'histoire est devenue un peu plus compliquée aux dépens du sens primitif : il ne s'agit plus que de montrer la perversité naturelle de la femme. L'ordre du roi est général, et tous les barons doivent lui présenter leur plus cher ami, leur plus dangereux ennemi, le meilleur de leurs serviteurs et leur plus habile

[1] Dans d'Achery, *Spicilegium*, t. I, p. 395, édit. de La Barre. Enenkel a remplacé l'esclave par le jongleur, que nous retrouverons dans les traditions suivantes; dans Mone, *Anzeiger*, 1833, col. 239. Zinkgraf (Weiderer) dit seulement le meilleur ami et l'ennemi le plus acharné; *Apophthegmata*, P. IV, p. 155.

Digitized by Google

jongleur : pour satisfaire à cette dernière condition, le baron avisé ajoute son enfant à son chien, à sa femme et à son âne[1]. Malgré la signification mystique qu'on a voulu donner à la version du *Gesta Romanorum*, l'idée-mère du conte y est plus clairement exprimée. Un chevalier est tombé dans la disgrâce du roi, et ne peut obtenir son pardon qu'en venant à la cour en cavalier et en fantassin, avec son plus fidèle ami, son meilleur jongleur et son plus perfide ennemi. Il confie à sa femme qu'il vient de tuer un étranger et en a caché le cadavre dans son écurie, puis il va à la cour, une jambe sur le dos de son chien, avec son enfant et sa femme. Après avoir expliqué les qualités de son chien et de son enfant, il soufflette sa femme, sous prétexte qu'elle regarde le roi avec impudence. Furieuse d'être ainsi maltraitée publiquement, elle l'accuse de meurtre, indique un moyen certain de constater son crime, et l'on ne trouve dans l'écurie que le corps d'un veau[2]. Ce n'est plus un châtiment que l'on évite, mais un riche mariage que l'on obtient, dans la tradition que le Saga de Ragnar Lodbrok a recueillie. Avant de céder à la passion que lui inspire une princesse cachée sous des habits de paysanne, Ragnar veut être sûr que son intelligence répond à sa beauté; il lui fait dire de venir à ses vaisseaux sans être nue ni habillée, sans être à jeun quoique n'ayant pas déjeuné, et sans être seule ni accompagnée de personne[3]. Aslauga vient avec un chien, après avoir mordu dans une gousse d'ail, et n'ayant pour tout vêtement que ses longs cheveux et un filet de pêcheur[4]. Cette tradition se retrouve dans le recueil de MM. Grimm, mais plus étendue et pour ainsi dire doublée : ce n'est plus un simple épisode, c'est une histoire indépendante et complète.

Il y avait autrefois un pauvre paysan qui ne possédait pas un pouce de terre; il n'avait rien en propre qu'une petite maison et une fille unique. Il dit à sa fille : « Nous ferions bien de demander à monseigneur le roi un petit coin de bonne terre. » Quand le roi sut combien

[1] V. 6555-6972. Ces quatre demandes se retrouvent dans un conte allemand en prose, publié d'après un manuscrit du quinzième siècle dans l'*Altdeutsche Blätter*, t. I, p. 149-154; dans un conte des *Novelle Antiche :* Come un re per mal consiglio della moglie uccise i vecchi di suo reame, et dans l'*Hystoria de la reyna Sebilla :* voyez M. Ferdinand Wolf, *Ueber die neuesten Leistungen der Franzosen*, p. 133.

[2] Ch. CXXIV, p. 197, édit. de M. Keller : c'est la version qu'a suivie Pauli, *Schimpf und Ernst*, p. 38, édit. de Strasbourg, 1654; seulement le chevalier vient un pied dans l'étrier et un pied à terre.

[3] Hvorkei vil eg ad hun sie klædd nie oklædd, hvorke mett nie omett, fari hun ej einsaman, og skal henne tho einginn madur fylgia.

[4] Ch. IV; dans Biörner, *Nordiska Kampadater*.

Digitized by Google

ils étaient pauvres, il leur donna un bout d'herbage, qu'ils tournèrent pour y semer un peu de blé et en tirer quelque récolte. Lorsqu'ils eurent à peu près tout labouré, ils trouvèrent dans la terre un mortier d'or massif. « Écoute, » dit le père à sa fille, « puisque monseigneur le roi a été si bon pour nous et nous a donné le champ, il faut lui offrir notre trouvaille. » Ce n'était pas l'avis de sa fille, et elle disait : « Père, nous avons bien le mortier, mais nous n'avons pas le pilon, et nous serons obligés de le fournir aussi; mieux vaut nous taire prudemment. » Il ne voulut pas la croire, prit l'or, le porta au roi en lui disant qu'il l'avait trouvé dans son champ, et le pria d'en accepter l'hommage. Le roi prit le mortier, et lui demanda s'il n'avait rien trouvé de plus. « Non, » répondit le paysan. Alors le roi dit qu'il fallait lui fournir aussi le pilon. Le paysan eut beau jurer qu'il ne l'avait pas trouvé, le vent emporta toutes ses paroles : on le mit en prison, et on lui dit qu'il n'en sortirait qu'après avoir fourni le pilon. Comme les guichetiers étaient obligés de lui apporter tous les matins du pain sec et de l'eau, la pitance ordinaire de la prison, ils l'entendirent qui criait : « Ah! si j'avais écouté ma fille; ah! ah! si j'avais écouté ma fille! » Ils allèrent faire leur rapport au roi, et lui dirent que le prisonnier criait toujours : « Ah! si j'avais écouté ma fille! » et ne voulait ni boire ni manger. Alors le roi ordonna aux guichetiers d'amener le prisonnier, ce qu'ils firent aussitôt, et il lui demanda pourquoi il criait toujours : Ah! si j'avais écouté ma fille! « Que vous a-t-elle donc dit, votre fille? — Elle m'avait bien averti de ne pas apporter le mortier, parce qu'il me faudrait fournir aussi le pilon. — Puisque votre fille est si avisée, faites-la venir que je la voie. » Force fut donc à la fille de paraître devant le roi; il lui demanda si elle avait autant d'esprit qu'on lui en donnait, puis lui dit qu'il allait la mettre à l'épreuve, et que si elle pouvait satisfaire à sa *devinaille*[1] il l'épouserait. Elle s'engagea à y satisfaire, et le roi lui dit : « Viens à moi sans être habillée ni nue, sans être portée ni voiturée, sans être dans le chemin ni hors du chemin : si tu le fais, je t'épouserai. » Alors elle s'en alla, ôta jusqu'à sa chemise, de sorte qu'elle n'était pas habillée, prit un filet de pêcheur et s'en enveloppa tout entière, de sorte qu'elle n'était pas nue; loua un âne, attacha le filet à sa queue, de sorte qu'il la traînait et qu'elle n'était ni portée ni voiturée; fit marcher l'âne dans le fossé et touchait à la chaussée par le bout du pied, de sorte qu'elle n'était ni dans le chemin ni hors du chemin. Quand elle arriva, le roi dit qu'elle avait

[1] C'est le nom qu'on donne encore maintenant en Normandie à ces sortes de questions.

Digitized by Google

compris la devinaille et en avait rempli toutes les conditions. Alors il fit délivrer son père de la prison, la prit avec lui comme sa femme, et lui recommanda l'honneur de sa couronne. Quelques années après, un jour que monseigneur le roi assistait à la parade, il arriva que des paysans qui avaient vendu du bois s'arrêtèrent devant le palais avec leurs charrettes : les unes étaient traînées par des bœufs et les autres par des chevaux. Un des paysans avait attelé trois juments à la sienne; un des autres charretiers s'empara en son absence d'un jeune poulain qui courait auprès en liberté, et l'attacha entre les deux bœufs qui traînaient sa voiture. Sitôt que les deux paysans se trouvèrent ensemble, ils commencèrent à se disputer, à crier et à se battre : le maître des bœufs voulait garder le poulain, et soutenait qu'il lui appartenait du chef de ses bœufs; l'autre disait que non, que le poulain lui appartenait du chef de sa jument, et qu'il était le sien. La contestation fut portée devant le roi, et il jugea que le poulain devait rester à celui qui le possédait, et il resta ainsi au paysan qui n'y avait aucun droit. L'autre s'en alla pleurant et se lamentant sur la perte de son poulain. Mais comme il avait entendu dire que la reine était bien affable, parce qu'elle était sortie de pauvres gens, il s'en fut la trouver et lui demanda si elle ne pouvait pas l'aider à recouvrer son poulain. Elle dit : « Oui, si vous voulez me promettre de ne pas me trahir, je vous en donnerai le moyen. Demain matin, à l'heure où le roi se montre à ses soldats, vous vous placerez au milieu de la rue par laquelle il passe avec un grand filet de pêcheur; vous le traînerez comme si vous pêchiez, et le tirerez comme s'il était plein de poisson. » Puis elle lui enseigna ce qu'il devait répondre aux questions que le roi ne manquerait pas de lui faire. Le lendemain, à l'heure dite, le paysan prit un filet et pêcha sur la voie publique. Quand le roi l'aperçut en passant, il haussa les épaules, et envoya son coureur savoir ce que faisait cet imbécile. Le paysan donna pour réponse : « Je pêche. » Alors le coureur lui demanda comment il pouvait pêcher où il n'y avait pas d'eau, et le paysan répondit : « Il n'est pas plus impossible à un filet de rapporter du poisson dans un chemin qu'à deux bœufs de rapporter un poulain. » Le coureur répéta fidèlement la réponse, et le roi se fit aussitôt amener le paysan; il lui dit que sa réponse ne venait pas de lui, mais d'un autre, et qu'il voulait savoir qui. Le paysan ne voulait pas le lui apprendre, et disait : « Dieu sait si la réponse vient de moi. » Mais on l'étendit sur une botte de paille, et on le battit tant et tant, qu'il fut obligé d'avouer que c'était la reine qui lui avait fait la langue. Quand le roi fut revenu chez lui, il dit à la reine : « Puisque tu as été si

Digitized by Google

fausse envers moi, je ne veux plus de toi pour femme; ton temps est passé, tu retourneras dans la chaumière de paysan d'où tu étais venue. Il lui permit seulement d'emporter, comme dernier souvenir, ce qu'elle avait de plus précieux et de plus cher. Elle répondit : « Oui, cher sire, puisque tu me l'ordonnes, je l'emporterai; » et elle le serra dans ses bras, l'embrassa, et dit qu'elle voulait fêter leur dernier jour de ménage. Alors on apporta par son ordre du vin pour boire avec lui à leur séparation; mais c'était un breuvage fortement soporifique. Le roi en but un long trait, et elle n'y goûta que du bout des lèvres : bientôt après il tomba dans un profond sommeil. Quand elle s'en fut assurée, elle appela un domestique de confiance, prit un beau linge bien blanc et en couvrit le roi; puis elle le fit porter par deux hommes dans une voiture qui attendait tout exprès à la porte, et le conduisit à sa pauvre chaumière. Elle le coucha dans son petit lit, et il y dormit tout d'un somme un jour et une nuit. Quand il s'éveilla, il regarda autour de lui, et dit : « Ah! mon Dieu, où suis-je donc? » Et il appela ses domestiques, mais il n'y en avait aucun. Enfin sa femme vint près du lit, et lui dit : « Mon bien-aimé roi, vous m'avez commandé d'emporter du palais ce que j'avais de plus précieux et de plus cher, et comme je n'ai rien de plus précieux et de plus cher que toi, c'est toi que j'ai emporté. » Les larmes vinrent aux yeux du roi, et il dit : « Chère femme, tu seras toujours la mienne, et moi je serai toujours le tien; » et il la reconduisit dans son palais, fit célébrer son mariage avec elle une seconde fois, et ils continuent encore à vivre ensemble.

Le même conte se trouve aussi chez les Serbes, et, comme on devait s'y attendre, avec des circonstances plus primitives; mais, peut-être parce que le peuple y croyait davantage, il a cherché instinctivement à en rendre l'ensemble plus naturel et plus vraisemblable.

Jadis vivait dans une chaumière un pauvre homme qui n'avait qu'une seule fille; mais elle était très-avisée, et avait parcouru tout le pays pour ramasser des aumônes; aussi avait-elle appris à son père à parler sagement et à rendre les riches charitables. Il arriva un jour que le pauvre homme rencontra l'empereur, et sollicita humblement quelque charité. L'empereur lui demanda d'où il était et qui lui avait appris à parler si sagement, et il dit à l'empereur d'où il était et que c'était sa fille qui le lui avait enseigné. « Et ta fille, » demanda alors l'empereur, « qui le lui a appris? » Le pauvre homme répondit : « C'est Dieu qui a

[1] N° XCIV, *Die kluge Bauerntochter :* la même histoire est racontée dans Zingerle, *Kinder und Hausmärchen*, t. I, p. 160; Pröhle, *Märchen für die Jugend*, n° XLIX et Colshorn, *Märchen und Sagen*, n° XXVI.

Digitized by Google

été son maître, et notre pauvreté est bien digne qu'un grand prince en ait pitié. » Alors l'empereur lui remit trente œufs et parla ainsi : « Porte ces œufs à ta fille, et dis-lui qu'elle y fasse éclore des poulets; je l'en récompenserai royalement, mais si elle n'y réussit pas, mal lui en viendra. » Le pauvre homme revint chez lui tout en larmes, et répéta à sa fille les paroles de l'empereur. La fille vit bien aussi que les œufs étaient cuits, mais elle n'en dit pas moins à son père d'avoir confiance en elle et de se tenir tranquille. Le père suivit son conseil et alla dormir. Elle prit un pot, l'emplit d'eau et de fèves, et le mit au feu. Le lendemain matin, quand les fèves furent cuites, elle appela son père, et lui dit d'atteler les bœufs à la charrue et d'aller labourer le long du chemin par où devait passer l'empereur, « et, » ajouta-t-elle, « lorsqu'il te verra, tu prendras des fèves, tu les sèmeras et crieras : Hardi, mes bêtes, que Dieu m'assiste et me fasse récolter des fèves cuites! Et quand l'empereur te demandera comment il est possible de faire pousser des fèves cuites, tu répondras : C'est aussi possible que de faire éclore des poulets dans des œufs cuits. » Le pauvre homme suivit le conseil de sa fille; il alla labourer sur le bord de la route, et s'écria dès qu'il vit venir l'empereur : « Aïe! mes bêtes, pour que Dieu m'assiste et que je récolte des fèves cuites. » Quand l'empereur l'entendit, il s'arrêta au milieu du chemin et lui dit : « Mais, laboureur, comment des fèves cuites peuvent-elles pousser? » Le pauvre homme répondit : « Glorieux empereur, aussi bien que des poulets peuvent éclore dans des œufs cuits. » L'empereur devina que sa fille lui avait appris sa réponse; il le fit saisir par ses domestiques et amener devant lui : « Prends ce paquet de laine, » lui dit-il, « et fabrique-m'en des voiles et des cordages autant qu'il en faut pour les agrès d'un vaisseau; s'il y manque rien, il t'en coûtera la tête. » Bien chagrin, le pauvre homme prit le paquet, revint en pleurant trouver sa fille, et lui raconta tout; mais sa fille l'envoya encore se coucher, et lui promit de tout arranger pour le mieux. Le lendemain, elle ramassa un petit éclat de bois, réveilla son père, et lui dit : « Va porter ce morceau de bois à l'empereur pour qu'il t'en fasse une quenouille, un fuseau et un métier à tisser; dès qu'il t'aura outillé, tu lui feras tout ce qu'il t'a demandé. » Le pauvre homme suivit encore une fois les instructions de sa fille; il alla trouver l'empereur et répéta tout ce qu'elle lui avait dit. L'empereur comprit d'où venait la réponse; il fut étonné, et chercha ce qu'il devait imaginer; enfin il prit un petit verre, le donna au pauvre homme, et parla ainsi : « Porte ce verre à ta fille, et commande-lui de me vider la mer au plus vite; j'ai envie de m'y promener à pied sec. » Le pauvre homme obéit en pleurant, et remit

Digitized by Google

le verre à sa fille, mais elle le consola, et l'assura qu'elle satisferait l'empereur. Le lendemain matin, elle appela son père, et l'envoya porter une livre d'étoupes à l'empereur. « Tu lui diras qu'il doit d'abord étouper tous les ruisseaux et tous les fleuves de la terre, après quoi je viderai la mer. » Le pauvre homme y alla et répéta l'observation de sa fille. L'empereur fut forcé de reconnaître qu'elle était beaucoup plus avisée que lui, et envoya son père la lui chercher. Il y alla, et quand ils furent arrivés tous deux et se furent inclinés devant l'empereur, il ordonna à la jeune fille de deviner ce qu'on entendait de plus loin, et elle répondit aussitôt : « Glorieux empereur, ce qu'on entend de plus loin, c'est le tonnerre et les mensonges. » Alors l'empereur se prit la barbe, et la montrant aux messieurs de son conseil, il leur commanda de l'estimer. Ils l'estimèrent à un haut prix, à l'envi les uns des autres; mais la jeune fille dit en élevant la voix qu'ils ne l'avaient pas suffisamment appréciée. « La barbe de l'empereur, » ajouta-t-elle, « vaut autant que trois jours de pluie pendant les chaleurs de l'été. » L'empereur fut ravi et dit : « C'est la jeune fille qui a le mieux deviné; » et il lui demanda si elle voulait être sa femme. Il ne cessa de l'en prier jusqu'à ce qu'elle y consentît. Enfin elle s'inclina, et dit : « Glorieux empereur, tout ce que tu désires doit arriver; je te prierai seulement de me promettre par écrit une chose que sans doute je ne pourrai pas réclamer, c'est que, si tu devenais jamais méchant pour moi et que tu me chassasses de ton château, il me serait permis d'emporter ce que j'aurais de plus cher. » L'empereur y consentit volontiers, et l'écrivit sur une feuille de papier. Quand quelques mois furent passés, il arriva effectivement que l'empereur devint si méchant pour l'impératrice, qu'il lui dit : « Je ne veux plus de toi pour femme, quitte mon château, et va-t'en où tu voudras. » L'impératrice répondit : « Illustrissime empereur, je t'obéirai; permets-moi seulement de passer encore ici la nuit; demain je m'en irai. » Il voulut bien y consentir. Alors l'impératrice mit dans le vin du souper de l'eau-de-vie et des herbes enivrantes, et excita l'empereur à boire. Elle lui disait : « Bois, empereur, et sois content : demain nous nous séparerons, et je ne crois pas avoir été plus heureuse le jour où nous nous sommes unis. » L'empereur s'enivra, et lorsqu'il fut endormi, l'impératrice le fit porter dans une voiture qui attendait à la porte, et l'emmena dans une caverne creusée dans le roc. Quand l'empereur se réveilla et vit où il se trouvait, il s'écria : « Qui m'a amené dans cette caverne? » L'impératrice répondit : « C'est moi qui t'y ai amené. » Et l'empereur lui demanda : « Pourquoi l'as-tu fait? Ne t'ai-je pas dit que tu n'es plus ma femme? » Elle répondit

Digitized by Google

en montrant la feuille de papier : « C'est bien vrai que tu me l'as dit, mais tu m'as promis aussi, et tu l'as signé, que lorsque je m'en irais, j'aurais le droit d'emporter avec moi ce que j'aurais de plus cher, et c'est toi. » Quand l'empereur l'eut entendue, il l'embrassa et la ramena dans son château [1].

La fin, si parfaitement semblable des deux contes, n'est point sans doute un de ces emprunts immédiats qu'on a si souvent supposés, faute de rien voir au delà :

C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde,

et aujourd'hui nous avons tous vu au moins des cartes de géographie. Le dénoûment du conte serbe est d'ailleurs plus fidèle à son idée, et certainement plus antique : toujours avisée, la jeune fille avait prévu le changement de l'empereur; elle y a pourvu, et regagne son amour par la même finesse qui le lui avait gagné. Dans le conte allemand, au contraire, c'est l'imprudence de la reine qui provoque son malheur, et sans la sentimentalité nationale, c'en était fait de son avenir : le mari se croit réellement très-cher à sa femme, et répond à un sentiment qui le touche par une nouvelle flambée d'amour. Mais au fond, peu importent l'époque et le pays où les deux traditions se sont séparées [2] : à ces

[1] Wuk Stephanowitsch, *Volksmärchen der Serben*, n° XXV : *Von dem Mädchen das an Weisheit den Kaiser übertraf.* Une histoire du même genre se trouve encore dans le recueil de Sacchetti : *Messer Bernabò, signore di Melano, comanda a uno abate, che lo chiarisco di quattro cose impossibili : di che uno mugnajo, vestitosi dei panni dello abate, per lui le chiarisce in forma, che rimane abate, e l'abate rimane mugnajo.*

[2] Elles sont encore réunies dans un conte lithuanien, publié par M. Schleicher, *Litauische Märchen*, p. 3; mais nous ne sommes pas assez convaincu de son caractère populaire pour nous en faire un nouvel argument. Nous nous bornerons à en donner une traduction, où nous avons cherché à corriger des corruptions évidentes. Un jour que voyageaient un seigneur et son cocher, ils arrivèrent à une maison où une jeune fille filait. Le seigneur envoya le cocher à la jeune fille lui demander quelque chose de sa maison pour un homme altéré; mais elle répondit : Je n'ai rien de barbu à son service, et peut-être ne voudra-t-il pas se contenter de ce qui coule sans bruit. Le seigneur qui avait compris le sens caché de sa réponse, lui dit : Puisque tu es si avisée, je veux l'être aussi, sois-le davantage. Si tu sais venir à moi, sans être nue ni habillée; ni à cheval, ni à pied, ni en voiture; ni sur le chemin, ni sur le sentier des piétons, ni à côté du chemin; en été et en hiver, je t'épouserai. Elle se déshabilla, s'enveloppa d'un filet, monta sur un bouc, alla chez le seigneur en suivant l'ornière, entra dans une remise et se plaça entre un traîneau et une voiture. Ainsi elle était venue sans être nue ni habillée, ni à cheval, ni à pied, ni en voiture, ni sur le chemin, ni sur le sentier des piétons, ni à côté du chemin, et elle se trouvait également en été et en hiver. Mais le seigneur ne voulait pas la prendre pour femme : il la renvoya chez elle avec des œufs cuits, en lui disant qu'il ne l'épouserait pas avant qu'elle les ait fait couver par une poule. La jeune fille fit cuire de.

Digitized by Google

tournois intellectuels des grands avec les petits, où l'esprit court la bague uniquement pour faire montre de sa souplesse; à ce despotisme illimité qui commande l'impossible sous peine de mort; à ces caprices soudains qui bouillonnent aussitôt et prennent la violence d'une passion; à cette répudiation brutale, sans souci de la foi promise ni de la loi religieuse, on ne peut méconnaître une première origine orientale. Si quelques convictions réfractaires nous demandaient de leur montrer les étapes de la tradition quand elle est venue en Europe et de leur nommer les importateurs, nous l'avouerions en toute humilité, l'histoire littéraire n'a point de cartulaires à son service, et il lui faut souvent suppléer aux noms propres et aux dates par la réflexion et des inductions : c'est moins commode et, sans doute aussi, moins sûr. Mais malgré leur incrédulité à tout ce qui n'est pas un fait bien matériel et dûment constaté la loupe à la main, les naturalistes admettent sans hésiter que la semence des plantes agrestes qui fleurissent entre les plates-bandes de leur parterre y est apportée par les vents, et cependant ils ne retrouvent pas non plus dans l'air la trace de son passage.

l'orge et l'envoya au seigneur pour qu'il le semât; dès que l'orge aura poussé et entrera en épi, elle fera éclore les poussins. Le seigneur dit en haussant les épaules : A quoi bon? Cette orge ne pourra certainement pas germer, et elle ne pourra pas en faire du gruau pour ses poulets. Il fut condamné par ses propres paroles, et force lui fut de l'épouser. Quelque temps après, trois paysans, qui s'étaient associés pour faire des charrois, voulurent se séparer, et vinrent trouver le seigneur pour qu'il fît rendre à chacun ce qui lui appartenait. L'un avait fourni le fouet, l'autre la charrette, le troisième une jument, et il était né un poulain. Le premier disait : C'est le poulain de mon fouet; le second : C'est le poulain de ma voiture, et le troisième : C'est le poulain de ma jument. Le seigneur ne se trouva pas en état de terminer leur différend et les renvoya à sa femme. Elle leur fit emporter un filet et les mena pêcher sur une montagne; mais ils désespérèrent de rien prendre. Alors elle leur dit : Il ne vous est pas plus impossible de pêcher du poisson sur une montagne, qu'à un fouet et à une charrette de produire un poulain : il n'y a qu'une jument qui puisse rapporter des poulains.

ÉDÉLESTAND DU MERIL.

Digitized by Google

JEAN-PAUL RICHTER.

D'où vient qu'en France Jean-Paul soit encore fort peu connu? C'est que son style le rend très-difficile à lire, même pour les Allemands. Toutes ses périodes sont entrecoupées de phrases incidentes, par lesquelles la raillerie se mêle sans cesse au sentiment, la satire à la philosophie, la moquerie au plus chaleureux langage du cœur. A travers cette bigarrure d'images et d'expressions les plus heurtées, on sent que les conventions sociales le font sourire de dédain et de pitié, que les vices et les crimes excitent sa colère, et que son cœur est plein du pieux amour de l'humanité. Ses pensées, nobles et graves, jettent sur le lit rocailleux où le fleuve de la vie coule entre l'éternité du passé et l'éternité de l'avenir, un pont, par lequel il cherche à conduire l'espèce humaine sur le sentier de la fraternité, à l'extrémité duquel s'ouvre l'infini.

Eh bien! la vie de ce grand penseur, de ce grand poëte, n'a pas encore été faite, pas même en Allemagne, quoi qu'on y ait publié plusieurs ouvrages entièrement consacrés à la mémoire de Jean-Paul. Christian Otto, son ami d'enfance, qui ne l'a jamais perdu de vue, a écrit huit volumes intitulés : *Vérités de la vie de Jean-Paul.* Ernest Fœrster a donné des commentaires biographiques sur les œuvres de Jean-Paul; et le poëte Wilhelm Müller, qui a fait un voyage à Bayreuth, dans le seul but de voir les lieux où mourut le célèbre écrivain, y a recueilli des renseignements précieux qu'il s'est empressé de communiquer au public avec l'aimable talent qui le caractérise. Et c'est à travers cette trentaine de volumes, que nos voisins d'outre-Rhin aiment à chercher les épisodes d'une existence qui résume tout ce que le destin peut jeter de souffrances et de joies sur le passage d'un homme de

Digitized by Google

cœur et de génie, parce que, de cette manière, chaque lecteur se compose de ces épisodes un tout approprié à ses penchants et aux dispositions de son esprit.

Persuadés que personne ne pouvait, mieux que Jean-Paul lui-même, décrire la route par laquelle il est arrivé à la hauteur qu'il a su atteindre, ses amis l'avaient supplié d'écrire sa biographie :

« Laissez là, lui écrivait le vieux Truchsen, tous les ouvrages que vous pouvez avoir commencés, et donnez-nous l'histoire de votre vie; le monde a besoin de savoir comment vous êtes devenu ce que vous êtes. »

Après une foule de provocations de ce genre, il se mit enfin à l'œuvre, et voici comment il parle de ce travail à son ami Voss :

« J'écris enfin ma vie, j'aimerais pourtant mieux faire toute autre chose. Si je m'y suis décidé, c'est que personne ne connaît ni ne peut connaître ma biographie intérieure que Dieu, moi et le diable! Aussi donnerai-je à cette biographie une forme bien différente de toutes celles qui ont été faites jusqu'ici. »

Et plus tard, il écrivait encore à ce même ami :

« Ma biographie ne m'amuse pas du tout, car je ne puis y mêler aucune création poétique, et, tu le sais, je n'ai jamais aimé, pas même dans mes romans, à suivre le cours d'un récit sans faire des excursions, tantôt sur le rivage de la raillerie, tantôt sur celui du sentiment. Je voudrais pouvoir te raconter ma vie et que tu consentes à l'écrire; puisqu'il ne peut en être ainsi, je tâcherai de trouver, et si cela n'existe pas, de me charpenter un véhicule pour ce voyage. »

Et il se charpente, en effet, un véhicule fort extraordinaire, car il raconte son enfance sous la forme d'un cours d'histoire, dont il se suppose le professeur. Je donne ici la traduction d'une partie de ce morceau remarquable:

PREMIER COURS.

WONSIEDEL. — NAISSANCE. — GRAND-PÈRE.

« Très-honorés amis et bienveillantes amies,

» Le professeur qui va vous narrer ici sa propre histoire, naquit en 1763, pendant le mois où, en même temps que lui, arrivèrent les hochequeue, les rouges-gorges, les grues et toutes sortes d'oiseaux aquatiques, c'est-à-dire au mois de mars. Et pour qu'en cas de besoin on pût semer des fleurs sur son berceau, telles que fleurs de mouron et autres, ce fut le vingt et unième jour du mois de mars, à l'instant matinal et frais d'une heure et demie, qu'il vint au monde. C'est ainsi que pour résumer tous les détails de sa naissance, le commencement de sa vie fut aussi le commencement du printemps de ladite année...

» Cette dernière saillie, celle que le printemps et moi, professeur d'histoire, nous sommes nés ensemble, a déjà été répétée cent fois dans maintes conver-

Digitized by Google

sations. C'est à dessein que je la répète encore ici, en guise du cent et unième coup de canon qui annonce les grands événements, car je veux me mettre dans l'impossibilité de vous offrir de nouveau ce bon mot, qu'à partir de ce moment la presse va faire circuler dans le monde entier.

» Lors même qu'un homme serait le plus spirituel du monde, et qu'il ferait éclore chaque jour des saillies à la douzaine, c'est toujours une chose fâcheuse pour lui, quand le destin s'est plu à déposer dans son histoire un œuf à calembour, car il le couve toute sa vie dans l'espoir d'en faire sortir quelque chose. J'ai connu un barbier et un cocher qui répondaient toujours, lorsqu'on leur demandait leur nom : Votre très-humble serviteur, ou bien : Votre serviteur, ou bien encore : Serviteur, tout court; c'est que tous deux avaient le malheur de s'appeler *Serviteur*, ce qui imprimait à leur tête le caractère d'un calembour permanent.

» Qu'on ne se flatte donc pas de surprendre, par un jeu de mots quelconque, l'homme dont le nom patronymique est en même temps un nom commun, tels que *Ochs* (bœuf), *Wolf* (loup), *Richter* (juge). Cet homme a vécu assez longtemps avec son nom, pour trouver fades et usés les jeux de mots qui pourraient paraître fort spirituels à ses nouvelles connaissances.

» Je reviens à mon histoire, et, à cet effet, il faut que je descende parmi les morts, car tous ceux qui m'ont vu arriver en ce monde en sont sortis aujourd'hui.

» Mon père s'appelait Jean-Christian-Christophe Richter; il était organiste et maître d'école à Wonsiedel. Ma mère, fille d'un drapier de Hof, nommé Jean-Paul Kuhn, s'appelait Sophie Rosine. Le lendemain de ma naissance, je fus baptisé; mon grand-père maternel était un de mes parrains[1], et l'autre un certain Jean-Frédéric Thième, relieur. Le pauvre homme ne se doutait guère à quel *achalandeur* de son état il donnait son nom, car c'est avec les noms réunis de mes deux parrains, que je fus baptisé, Jean-Paul-Frédéric.

» L'un ou l'autre de ces cours historiques expliquera complétement par quelle raison j'ai traduit, en bon français, les deux premiers noms que je dois à mon grand-père[2].

» Pour l'instant, laissons le héros, objet de ces cours, dormir dans son berceau ou sur le sein de sa nourrice; car le long sommeil du matin de la vie n'a rien à nous apprendre qui puisse intéresser l'histoire universelle du monde. Laissons-le dormir, dis-je, jusqu'à ce que je vous aie parlé de ceux vers lesquels ma plume est poussée par mon cœur : de mon père, de ma mère, de mon grand-père.

» Mon père était fils de Jean Richter, maître d'école à Neustadt sur le *Culm*. On ne sait rien de ce Jean Richter, sinon qu'il était extrêmement pauvre et extrêmement pieux. Si un de ses deux petits-fils, qui vivent encore aujourd'hui, se rend à Neustadt, il y est reçu avec amour et joie. Les vieillards lui racontent combien elles étaient consciencieuses, sévères et douces les leçons et la vie de Jean Richter; puis on lui montre un petit banc derrière l'orgue, où le maître d'école s'agenouillait

[1] D'après le culte luthérien, il faut deux parrains et une marraine pour un garçon, et deux marraines et un parrain pour une fille.

[2] Quoiqu'il ne dise nulle part pourquoi il a ainsi francisé son nom, il est certain que, même en Allemagne, on dit et on écrit : *Jean-Paul*, au lieu de Johann-Paul; et ce nom de Jean-Paul ainsi traduit en français a presque fait oublier celui de Richter.

Digitized by Google

pour prier. Le crépuscule de chaque soir était pour lui un automne quotidien, pendant lequel il calculait, en priant, la moisson de la journée et la semence du lendemain. La maison de l'école était sa prison; il y vivait, non avec du pain et de l'eau, mais avec du pain et de la bière. Son emploi ne lui permettait pas d'aller au delà, cependant il y joignait celui de chantre et celui d'organiste; mais ce trio de dignités ne lui valait que cent cinquante florins par an[1].

» Et c'est à cette source de misère, réservée à tous ceux qui, dans le Bayreuth, se destinent à l'instruction publique, que mon grand-père a puisé pendant trente-cinq ans, car, semblable aux vers à soie qui, chaque fois qu'ils changent de peau, reçoivent une nourriture plus abondante, le maître d'école est moins exposé aux tourments de la faim, s'il parvient à changer son manteau de pédagogue contre celui de pasteur.

» Lorsque mon grand-père allait voir les parents de ses écoliers, il portait un morceau de pain dans sa poche, et n'acceptait, en qualité d'hôte, qu'une canette de bière. En l'an 1763, celui de ma naissance, il advint que par l'intervention d'une autorité toute-puissante, il obtint enfin, à l'âge de soixante-seize ans, quatre mois et huit jours, une très-belle place.... dans le cimetière de Neustadt!... Sa femme l'y avait précédé vingt ans plus tôt. Lorsque mes parents arrivèrent près de lui, il était déjà agonisant; et quoique je n'eusse encore que cinq mois, ils m'avaient apporté avec eux. Le pasteur leur dit : Faites poser la main du vieux Jacob sur la tête de cet enfant pour qu'il le bénisse. On me plaça sur son lit de mort, et il eut encore la force de poser sa main sur ma tête.... Pieux grand-père!... toutes les fois que le destin m'a fait passer d'une journée sombre à une heure de soleil, j'ai pensé à ta main qui, froide déjà, me bénissait encore, et en ce monde gouverné et animé par des esprits invisibles, il doit m'être permis de conserver ma foi en ta bénédiction paternelle.

» Mon père, né à Neustadt, en 1727, le 16 décembre, aurait pu paraître destiné à ne connaître de la vie que l'hiver, si sa forte nature n'avait pas su se creuser un port dans des montagnes de glace? Comment aurait-il pu figurer au lycée de Wonsiedel, autrement que ne l'avait fait Luther à celui d'Eisenach, c'est-à-dire en qualité d'élève gratuit? Lorsqu'il faut partager un revenu de cent cinquante florins entre le père, la mère et plusieurs sœurs, il ne peut plus rien rester pour le fils. Mon père ne tarda pas à se rendre à Ratisbonne, non-seulement pour avoir l'avantage de jeûner dans une ville plus grande, mais pour faire produire à son être, au lieu d'un simple feuillage, la fleur dont il sentait le germe en lui, et cette fleur, c'était la musique. Ce fut dans la chapelle du prince Thurn-Taxis, amateur et connaisseur de musique, qu'il servit cette sainte, pour l'adoration de laquelle il était né. Je dois l'avouer, à ma honte peut-être, lorsque j'ai dernièrement visité Ratisbonne, de tous les souvenirs historiques qu'évoque cette ville, sans en excepter celui de la Diète, le souvenir de la vie de privations qu'y a mené mon père était le plus important à mes yeux.

» Dans le beau palais des Thurn-Taxis, ainsi que dans les petites rues, où deux hommes à gros ventre ne peuvent se rencontrer sans se heurter, je ne pensais qu'aux étroits et sombres défilés dont se composaient les sentiers de la première jeunesse de mon père. Réduit par le besoin à abandonner la musique, il se rendit

[1] Environ 400 francs.

Digitized by Google

à Iéna pour étudier la théologie, et éprouver ensuite toutes les calamités réservées à un précepteur d'enfants dans une riche famille de Bayreuth. En 1760, il obtint enfin du margrave du Bayreuth le poste d'organiste et de maître d'école, puis celui de pasteur d'un village..

» Que mon très-honoré auditoire ne craigne pas de me voir exhiber un père qui, semblable à quelques ultra-chrétiens, ne marchait qu'emmaillotté dans des mouchoirs baignés de larmes. Non; mon père a traversé la vie sur les ailes joyeuses d'une sociabilité pleine de grâces et de douce gaîté; et cette sociabilité l'a fait rechercher par les meilleures familles du pays, ce qui ne l'a pas empêché d'être toujours un prêtre vertueux et un prédicateur sévère de la loi de Dieu. Ses sermons enthousiastes [1] lui ont gagné d'abord les cœurs de ses parents, puis celui d'une fiancée, et, ce qui était le plus difficile, l'estime d'un beau-père riche. Lorsqu'un drapier qui s'est enrichi par le travail de ses mains, donne la plus belle, la plus délicate et la plus aimée de ses deux filles, à un pauvre maître d'école chargé de dettes, il faut que d'un côté ce maître d'école ait conquis la jeune fille et son père par un grand mérite personnel, et que de l'autre le drapier ait eu une âme devant laquelle le talent et la dignité de la chaire avaient plus d'importance que le glissant amas d'argent d'un être vulgaire.

» Enfin, le 13 octobre 1761, la fiancée vint avec ses trésors s'installer, en qualité de nouvelle mariée, dans une étroite demeure, qui le paraissait moins peut-être à cause de l'absence de meubles et d'ustensiles de ménage. Grâce au peu de cas que mon père faisait de l'argent et à sa confiance illimitée aux vertus domestiques de sa femme, ce vide ne les a jamais inquiétés ni l'un ni l'autre. Au reste, il faut que l'homme fort ait le courage d'épouser la femme qu'il aime, qu'elle soit riche ou pauvre.

» Dans ce cours d'histoire, surtout lorsque j'y entrerai en scène, il sera aussi souvent question de la faim, que dans la *Clarisse* de Richardson on parle des excellentes tasses de thé qu'on prend à chaque instant. Ce qui ne m'empêchera pas de dire : Sois la bien venue, misère, pourvu que tu n'arrives pas trop tard! La richesse pèse plus lourdement sur le talent que la pauvreté; les monceaux d'or et les trônes ont écrasé bien des géants intellectuels. Quand l'huile de la richesse se mêle aux flammes du jeune âge, il ne reste plus du phénix que les cendres; un Gœthe seul pouvait avoir assez d'énergie pour ne pas brûler au soleil de la fortune ses belles ailes de phénix. Quant au professeur qui vous parle, il ne voudrait pas, pour tout l'or du monde, avoir eu beaucoup d'or dans sa jeunesse. Le sort traite les poëtes comme nous traitons les oiseaux : il étend de sombres draperies sur leurs cages, jusqu'à ce qu'ils sachent enfin l'air qu'ils doivent chanter.

» Mais, ô destin équitable, épargne la misère à la vieillesse! le vieillard ne peut, ne doit pas connaître les privations. Les années ont courbé son dos, il n'est plus en son pouvoir de se redresser et de porter légèrement de lourds fardeaux

[1] Dans l'église protestante, la place d'instituteur est l'acheminement à celle de pasteur, qui ne s'obtient d'emblée qu'à l'aide de grandes protections. Ordinairement l'étudiant en théologie n'a pas d'ailleurs, en quittant l'Université, l'âge requis pour entrer dans le ministère pastoral; il commence par être précepteur dans une famille riche où il y a des enfants à élever, puis il devient maître d'école dans un village. S'il est orateur, le pasteur le laisse souvent prêcher à sa place, par ce moyen il se fait connaître et ne tarde pas à devenir pasteur à son tour.

Digitized by Google

sur sa tête flétrie; le vieillard a besoin de trouver d'avance sur la terre le repos qui l'attend dans la terre. Pour lui, le présent est tout, l'avenir n'est rien; il a cessé d'exister à ses yeux cet avenir qui, semblable à un transparent aux couleurs brillantes, se place derrière le présent et lui prête son éclat. Il faut que sous des draperies de fleurs le vieillard puisse sommeiller tranquillement et entr'ouvrir parfois ses yeux appesantis pour contempler les étoiles et les prairies de sa jeunesse. Puisqu'il a fait en ce monde tout ce qu'il était en son pouvoir de faire pour l'autre, je ne trouve pas mauvais que le soir il se réjouisse en pensant à son déjeuner, et que le matin il se fasse une fête en songeant au bon lit où il ira se reposer le soir. Redevenu enfant sur cette terre, pourquoi n'y goûterait-il pas toutes les innocentes joies sensuelles qui, pendant sa première enfance, l'ont accueilli sur cette même terre?

» La seule faute que la misère ait fait commettre à mon père, c'est d'avoir renoncé à la musique pour se donner à la chaire. Il est vrai qu'alors cette chaire était regardée comme un vaisseau chargé de vivres, où tout pauvre enfant des Muses pouvait se mettre à l'abri du besoin, mais quiconque se sent poussé par un penchant inné, que personne ne lui a suggéré, doit suivre ce penchant comme une aiguille aimantée qui le guidera sûrement à travers les déserts de la vie. Si le professeur de ce cours d'histoire avait suivi l'exemple de son père, ainsi que ce père le désirait, il ne serait occupé aujourd'hui que de saintes prédications officielles; et de toutes les feuilles périodiques, celle des prédicateurs daignerait seule lui ouvrir ses colonnes. Au reste, mon père n'est pas devenu tout à fait infidèle à la muse de la musique, puisqu'elle venait le voir chaque dimanche, dans l'église du village de Joditz, qui, avant lui, avait complétement ignoré les jouissances que peuvent procurer les sons. D'un autre côté, il y avait dans le cœur de mon père, et tout près de l'organe musical, une autre puissance qui voulait se faire jour sur la chaire; et cette puissance, parente prosaïque mais très-proche de la poésie, c'était l'éloquence. Et les mêmes rayons de soleil qui au matin de la vie lui avaient fait, semblable à la statue de Memnon, rendre des sons mélodieux, produisirent plus tard une chaleur vivifiante et le tonnerre de la prédication de la loi de Dieu.

» Je m'aperçois que mes auditeurs trouvent que je parle longuement de mes parents et que je les loue beaucoup; je vais donc me mettre tout de suite à parler de moi-même. En tout cas, ce que je dis de mon père me paraît bien vide lorsque je me le figure vivant maintenant dans l'éternité, où, certes, il ne se glorifiera pas plus, envers les bienheureux, des fades éloges de son fils, que de l'honneur qu'il eut d'avoir été nommé compositeur de la musique de toutes les églises du Bayreuth.

» J'aimerais pourtant beaucoup mieux vous faire l'histoire de mes parents que la mienne. Le passé change de forme et cesse de nous être étranger, lorsque ce sont nos parents qui le traversent devant notre pensée et le rattachent ainsi à notre présent. En nous représentant nos ancêtres, nous les voyons dans la force et dans l'éclat de l'âge, tandis que lorsque nous nous peignons notre postérité, elle nous apparaît toujours composée non d'adultes, mais de vieillards.

» Je reviens au héros de ces cours d'histoire, et je rappelle à mes auditeurs qu'il est né à Wonsiedel, petite ville du Fichtel-Gebirge (mont des pins), la chaîne de montagnes la plus haute de l'Allemagne centrale. L'air de ces monts donne à ses habitants une bonne santé, un corps robuste, une taille élevée; et le profes-

Digitized by Google

seur de ces cours d'histoire prie ses auditeurs de juger si, tel qu'ils le voient dans sa chaire, il leur paraît une exception ou une confirmation de cette règle.

» Il est fâcheux pour un homme qui voudrait se faire une réputation dans sa ville natale, plutôt que partout ailleurs, que précisément dans cette ville on ait l'habitude de manger les *r* qui se trouvent au commencement et à la fin des mots, car le nom de Richter commence et finit par un *r*. Au demeurant, Wonsiedel a su se couronner des lauriers de la valeur guerrière, car elle a remporté jadis une grande victoire sur les hussites, et si l'on veut bien mettre le mot *critique* à la place de celui de *hussite*, je n'ai pas trop dégénéré, vu les victoires que j'ai remportées sur les hussites de ce genre, depuis le hussite Nicolaï jusqu'au hussite Merkel.

» Il est certain que la fidélité, l'amour et la valeur allemande ont toujours aimé à résider à Wonsiedel. J'aime à être né dans ton sein, jolie petite ville qui te caches entre de hautes montagnes, dont les sommets planent sur toi, semblables à des têtes d'aigles. Oh! oui, j'aime à être né dans ton sein, bonne petite ville si pleine de lumière et si noblement assise sur ton trône de rochers boisés.

» Une observation, confirmée par l'expérience, nous apprend que les premiers nés des familles sont presque toujours du sexe féminin. Je ne fais pas exception à cette règle, car, en dépit de mon droit d'aînesse, j'ai été précédé par une sœur, une ombre pour cette terre, qui, avant même d'avoir vu la lumière d'ici-bas, commençait à exister dans la lumière d'un monde meilleur.

» Les souvenirs de la première enfance élèvent la nature illimitée de l'homme, qui, dans cette vie ondoyante, cherche partout un point d'appui, beaucoup plus que ne le font les souvenirs de la jeunesse. Cette particularité ne pourrait-elle pas s'expliquer par les deux motifs suivants : En rejetant sa pensée en arrière, l'homme ne croit-il pas qu'il se rapproche des portes d'entrée de sa vie que gardent les esprits et les longues nuits? et ne se flatterait-il pas de trouver dans la force intellectuelle qui lui rappelle ainsi la conscience de son point de départ, l'affranchissement de certaines misérables exigences matérielles?

» Quoi qu'il en soit, je suis, à ma grande joie, en état d'exhiber une pâle réminiscence des premiers perce-neige qui, lorsque j'avais à peine quatorze ou quinze mois, jaillissaient du sol sombre et glacé de mon enfance, c'est-à-dire que je me souviens d'un pauvre écolier qui m'aimait beaucoup, que j'aimais de même, qui me portait toujours sur ses bras et me faisait boire du lait dans une grande chambre fort noire. Sa vague image et son amour n'ont cessé de planer sur les années succédantes de ma vie. Malheureusement, j'ai oublié son nom; mais comme il serait possible qu'il vécût encore, que ces *Cours* imprimés lui tombassent sous la main, qu'alors il se souvienne du petit professeur qu'il a tant porté, tant baisé!... O ciel! s'il pouvait en être ainsi! S'il pouvait m'écrire, ou bien si le vieillard venait voir l'homme un peu moins vieux que lui!... Cette petite étoile a longtemps brillé sur l'horizon étroit de mon enfance...; elle a passé à mesure que cet horizon s'est élargi.... En ce moment, tout ce que je me rappelle positivement, c'est que jadis mes souvenirs étaient plus distincts.

» Puisque dès 1765 mon père devint pasteur à Joditz, il m'est facile de séparer les réminiscences de Wonsiedel de celles de Joditz. C'est dans ce dernier village que se passe le second acte de mon drame, pendant lequel le héros de la pièce a déjà atteint un plus haut degré de développement que dans le premier acte, ou *premier cours*, car chaque *cours* se compose d'un acte ou d'une époque. Et ce

Digitized by Google

monodrame est si artistement ourdi, qu'il ne viole que l'unité de lieu, parce qu'il faut bien que je me mette en scène partout où j'ai vécu, puis, l'unité de temps, puisque depuis mon entrée en ce monde jusqu'à celui de mon professorat, il m'a fallu sans cesse passer d'un temps à un autre; sans compter qu'en vieillissant j'offense personnellement cette sainte unité. Quant à l'unité d'intérêt, j'espère qu'elle ira toujours en augmentant. »

DEUXIÈME COURS.

Depuis le 1er août 1765 jusqu'au 9 janvier 1776.

JODITZ. — IDYLLES VILLAGEOISES.

« Très-honorés messieurs et dames,

» Vous allez maintenant trouver le professeur de sa propre histoire au village de Joditz, où il a fait son entrée avec ses parents, portant encore robe de petite fille et bonnet de taffetas vert. La *Saale*, née ainsi que moi dans le Fichtel-Gebirge, et que j'ai retrouvée plus tard à Hof, a couru après moi jusqu'au village de Joditz, où elle est, sinon la chose la plus belle, du moins la plus longue. Un château et un presbytère plus que modestes sont les édifices les plus remarquables de ce village, et ils jouent un rôle beaucoup plus important dans ma vie que la ville où je suis né. Qu'est-ce, au reste, que l'endroit où l'on a été bercé? Le véritable lieu de naissance est celui où l'on a reçu la première et la plus longue éducation. Cela est vrai, même pour les grands hommes, à l'égard desquels l'éducation est bien peu de chose; aussi est-ce plus vrai encore pour des hommes moyens, tels que moi, qui doivent tout ce qu'ils sont à la bonne ou à la mauvaise éducation qu'on leur a donnée, et surtout à la lecture, cette institutrice universelle de bonne ou de mauvaise éducation.

» Que tout poëte cependant se garde de se laisser naître, et surtout de se laisser éduquer dans une capitale. Qu'il choisisse, à cet effet, autant que faire se peut, un village, ou tout au plus une petite ville. Les surexcitations des grandes cités sont pour l'âme des enfants un bain de vin chaud, un second dîner au lieu de dessert, de l'eau-de-vie pour boisson. Dès l'adolescence, la vie s'est épuisée dans l'homme né et élevé dans une capitale, et après avoir connu le grand, il ne lui restera plus qu'à deviner le petit, c'est-à-dire le village. Mais en passant de la ville au village, il n'apprendra, il ne devinera pas tout ce que j'ai appris, tout ce que j'ai deviné en passant de Joditz à Hof. En considérant le point capital de la vie du poëte, la faculté et le besoin d'aimer, je reconnais que, sur ce point surtout, il est mal à la ville, car derrière l'étroite et tiède enceinte que les amis et connaissances forment autour de ses parents, l'enfant voit tourner sans cesse le cercle immense et glacé des indifférents qu'il rencontre sans les connaître, et pour lesquels il ne peut ni s'enflammer ni même s'animer, pas plus que l'équipage d'un navire ne s'intéresse à l'équipage d'un navire étranger qui passe près de lui à pleines voiles.

» Au village, au contraire, on aime tous ceux qui l'habitent avec nous. On n'y enterre pas un nourrisson sans que chacun sache son nom, la maladie dont il est mort, et ne partage le deuil qu'il laisse après lui. Ce magnifique intérêt à

Digitized by Google

tout ce qui porte une figure humaine, fait éclore un amour humain condensé et de robustes battements de cœur. Et lorsque le poëte sort enfin de son village, il donne à chaque voyageur qu'il rencontre un morceau de son cœur, et il faut qu'il voyage pendant bien longtemps et fort loin, avant qu'il n'ait dépensé son cœur tout entier sur les grandes routes et dans les rues des grandes villes.

» Revenons au fils du pasteur, dont je ne pourrais mieux vous montrer la vie qu'il mena à Joditz, qu'en lui donnant la forme idyllique de la marche d'une année. Tout ce qui n'était pas le grand jour a passé comme un brouillard, et ce brouillard, c'était mon instruction première. Pour moi, apprendre c'était vivre; et je me serais estimé heureux si, semblable à un petit prince, j'avais eu une demi-douzaine de maîtres, dont chacun serait venu chaque jour m'apprendre quelque chose de nouveau. Malheureusement, je n'en avais pas un seul de maître enseignant.

» Un soir enfin, il m'arriva de la ville un petit alphabet, orné de lettres rouges et noires. Le joueur le plus passionné ne peut, en gagnant des monceaux d'or à la rouge et à la noire, éprouver plus de joie que ne m'en causa cet alphabet. Ce fut avec ce bienheureux petit livre, toujours coiffé de mon bonnet de taffetas vert, mais déjà culotté, que je me rendis à l'université, c'est-à-dire chez le maître d'école dont l'établissement était en face du presbytère. Selon mon habitude, je me mis à aimer toût ce qu'il y avait de vivant dans cet établissement, sans en excepter le pulmonique, très-maigre et pourtant très-éveillé maître d'école. Lorsqu'il guettait un chardonneret sur le point de se prendre au piége placé en dehors de la fenêtre, ou qu'il tendait sur la neige ses filets d'oiseleur, je partageais avec lui les angoisses de l'attente. Je me souviens surtout avec bonheur de certains petits bouchons en toile, enfoncés dans les petits trous que nous avions pratiqués dans les murs en planches de la classe, et qu'il suffisait de retirer un instant pour recevoir dans la bouche ouverte et appliquée sur ce trou, l'agréable rafraîchissement de l'air glacé du dehors. Chaque nouvelle lettre que le maître d'école traçait sur le tableau me ravissait, comme une belle peinture ravit un amateur; et j'enviais à mes camarades le bonheur de réciter leurs leçons, car j'aurais voulu jouir de la béatitude d'épeler en chœur comme je jouissais de celle de chanter en chœur.

» Si à midi le dîner n'était pas prêt, rien ne pouvait nous arriver de plus agréable à moi et même à mon défunt frère Adam (lui qui cependant préférait le moindre petit nid d'oiseau à une complète nichée de muses), car alors nous retournions vite à l'école, en dépit de notre faim, que nous satisfaisions plus tard. On vanta beaucoup ce zèle, qui cependant n'était autre chose que le désir, si commun aux enfants, de déroger aux habitudes quotidiennes. Lorsque tout est sens dessus dessous dans la maison par l'arrivée d'hôtes inattendus, par un nettoyage général, et surtout par un déménagement, ces petits fous d'hommes (les enfants) sont toujours au comble du bonheur.

» A mon grand regret, je ne tardai pas à me fermer pour toujours la classe par l'imprudence que je commis en rapportant à mon père que le très-long fils d'un paysan m'avait frappé sur les doigts avec une jambette. Dans son orgueilleuse colère, il prit la résolution de nous instruire lui-même, et j'eus la douleur de voir chaque jour les écoliers entrer, en face de moi, dans un port dont l'accès m'était défendu. Je conservai, toutefois, la satisfaction de porter souvent au maître d'école les bulles et les décrétales de son pape villageois, et parfois même, en place d'*Agnus Dei*, du boudin et des saucisses.

Digitized by Google

» L'enseignement de mon père, qui durait trois heures avant et quatre heures après le dîner, se bornait à nous faire apprendre par cœur des versets de la Bible, le Catéchisme, des mots latins et la grammaire latine de Lange. Nous apprenions tout cela sans le comprendre; aussi mon frère Adam, à qui la journée entière paraissait trop courte pour satisfaire ses vagabondages et ses fantaisies d'enfant, ne savait-il jamais de ses leçons que la huitième partie au plus. Au reste, ce n'était pas chose facile, surtout quand le père était absent, que de se faire ainsi prisonnier soi-même, pendant une belle journée de juin, et de se cacher dans un coin bien sombre pour se labourer la tête avec des déclinaisons, jusqu'à ce qu'on fût parvenu à les y faire entrer. Ce n'était pas même chose facile pendant les courtes et sombres journées de décembre; il ne faut donc pas s'étonner que cette méthode ait valu à mon frère des coups très-fréquents. Quant au professeur de ces cours d'histoire, il peut poser, comme règle générale, que dans toute sa vie d'écolier, il n'a jamais été battu, ni en partie ni en totalité; le professeur savait toujours sa leçon.

» Que surtout cette méthode, de donner sans cesse à apprendre par cœur, ne fasse pas concevoir une mauvaise idée de mon bienveillant et laborieux père. Ses journées étaient employées à écrire ses sermons et à les apprendre par cœur, quoique l'expérience lui eût prouvé plus d'une fois qu'il possédait le don de l'improvisation, mais il aimait à faire toujours et partout plus que son devoir. Cet excellent père, qui m'aimait au point qu'aux plus légères indices d'heureuses dispositions de ma part, il ne pouvait retenir des larmes de joie, cet excellent père, dis-je, n'a jamais commis, dans sa manière de nous instruire, une seule faute qui pût être attribuée au mauvais vouloir. Il serait même utile de recommander sa méthode à tous les instituteurs, car il n'en est point qui coûtât moins de temps et de peines. Par elle, l'écolier, semblable à un lucide parfait, se magnétise lui-même; puis on peut l'étendre au point que, sans autre intervention que celle de la poste, je me chargerais volontiers d'établir des écoles jusque dans l'Amérique du Nord. A cet effet, je n'aurais qu'à écrire chaque jour à mes élèves ce que je voudrais qu'ils apprissent par cœur; un homme insignifiant pourrait le leur faire réciter, et je jouirais en paix de leurs progrès.

» Mon père me faisait faire des thèmes latins sans les corriger, toutefois, et il m'interdisait les versions. Quant à la grammaire grecque, je dévorais l'alphabet et je le copiais si souvent, que je fus bientôt en état d'écrire le grec d'une manière très-lisible. Je parle de l'écriture matérielle; il m'eût été bien facile d'aller plus loin, car je saisissais sans peine, sinon le corps, du moins l'esprit d'une langue. Pour ce qui est de l'histoire, de la géographie, de l'orthographe, de la géométrie, de l'astronomie, de l'histoire naturelle, j'ai appris à connaître un peu toutes ces sciences, mais pas à Joditz, où, sans en savoir le premier mot, je n'en suis pas moins très-joyeusement arrivé à l'âge de douze ans. Au milieu de ce désert intellectuel, chaque livre que je pouvais me procurer me paraissait une oasis. La bibliothèque de mon père, semblable en cela à beaucoup de bibliothèques publiques, était rarement ouverte. Je parvins cependant à me procurer l'*Orbis pictus* et les *Dialogues dans l'empire des morts*. On comprendra sans peine que, dans le modeste presbytère d'un pauvre village, ces livres étaient pour moi ce qu'un premier Américain fut pour un Européen. Vu mon ignorance complète en fait d'histoire, les *Dialogues dans l'empire des morts* ne m'offraient pas un sens très-clair. Je ne les lisais pas moins avec beaucoup de plaisir, ainsi que les journaux

Digitized by Google

de Bayreuth, dont madame la baronne de Plotho, la haute et puissante patronne de mon père, lui faisait présent quand elle les avait lus, et qu'il apportait tous les deux ou trois mois, c'est-à-dire toutes les fois qu'il allait voir cette dame dans sa résidence à Zedwitz.

» Un journal politique ne donne des renseignements véritablement vrais que lorsqu'on le lit, non par numéros, mais réuni en volumes, car alors on trouve assez de pages qui contredisent les précédentes pour démêler la vérité, et l'on voit enfin la véritable couleur de ce journal, couleur qu'il ne prend que dans son ensemble, comme l'air ne devient bleu de ciel que réuni en grandes masses.

» Les racines de mon activité s'étendaient de tous côtés : tantôt je menais paître des limaçons; tantôt je faisais des horloges qui se tenaient droites, avec des poids, une roue et un balancier; les cadrans étaient toujours ce que je réussissais le mieux. Je m'étais aussi formé une bibliothèque dans une boite. Mes livres étaient de petits cahiers composés avec les rognures du papier sur lequel mon père écrivait ses sermons. Le contenu de ces cahiers était à la fois théologique et protestant, car il consistait en extraits de la Bible de Luther. Il est vrai que je copiais non les versets, mais les observations placées sous ces versets; c'est qu'il y avait déjà en moi du Frédéric Schlegel, qui, dans son travail sur Lessing, a copié les opinions de ce grand auteur sur certains écrivains, sans citer les passages ainsi empruntés.

» Je m'adonnais également à la peinture, soit en enluminant toutes les gravures de l'*Orbis pictus*, soit en reproduisant, sur un morceau de papier blanc, le revers des potentats dont j'avais les images; œuvre d'art que j'obtenais en piquant tous les traits des visages avec une fourchette en fer, puis je plaçais dessous une feuille de noyer enduite de graisse, et j'appuyais le bon côté de l'image sur le papier blanc. Je cherchais à me procurer aussi des harengs pour l'hiver, en pêchant des goujons que je salais dans un tronc de choux creusé en forme de tonneau, et certes, je me serais fait une jolie provision, si le tout ne s'était pas mis à puer. Je me servais, sur des assiettes cassées, des quartiers de poire en guise de jambons, et des pattes de pigeons pour des rôts.

» Je trouverais vraiment fort ridicule l'historien futur qui, dans les fragments donnés par l'historien présent, et qu'on peut trouver dans la vie de tous les enfants, voudrait y chercher quelque chose d'extraordinaire. Le drôle d'homme me ferait l'effet de ce barbier parisien qui, à l'aide d'un jésuite, réunissait des os d'éléphant, et les vendait ensuite pour le squelette véritable du géant Teutobach. La barbe ne fait pas le philosophe, mais elle fait le matelot ou le malfaiteur, lorsque l'un l'apporte de son vaisseau et l'autre de sa prison, car là il n'y avait pas de barbiers à leur disposition.

» Mon activité sans bornes se tournait toujours de préférence vers les jeux intellectuels. Ne pouvant inventer une langue nouvelle, je me créai du moins un alphabet nouveau, avec des signes d'almanach, de géométrie ou de chimie, et j'écrivais aussitôt quelques pages que je lisais couramment, parce que, tout en jouant ainsi à cache-cache avec moi-même, j'avais eu soin de mettre les véritables lettres sous celles de mon invention.

» Pour la musique, mon âme, en cela du moins, semblable à celle de mon père, avait cent oreilles. Quand le maître d'école appelait les fidèles à l'église, par des cadences finales, mon petit être nageait dans un printemps nouveau; et

Digitized by Google

lorsque, le lundi de la fête du village, les violons et les musettes, suivis de paysans aux chapeaux ornés de rubans, passaient sous les murs du presbytère, je montais sur ce mur, et tout un monde de joie tumultueuse s'agitait dans ma petite poitrine. Quant au grave sermon par lequel, le dimanche suivant, mon père allait tonner contre les ménestrels et les danseurs, je n'y pensais pas le moins du monde. Tantôt je tapais pendant des heures entières sur un vieux clavecin que les saisons seules accordaient; et mes improvisations étaient d'autant plus hardies que je ne connaissais ni une note ni une touche. Mon père, si grand pianiste, n'a jamais voulu me donner une seule leçon de musique.

» En poursuivant l'histoire de mon développement intellectuel, on trouvera peut-être que j'étais plutôt né pour la philosophie que pour la poésie. La philosophie !.... l'Orient !.... ces deux grands mots ont été longtemps pour moi le portail entr'ouvert d'un ciel où je voyais de longs et magnifiques jardins.

» Non, jamais je n'oublierai une apparition que je n'ai encore racontée à personne. Elle a eu lieu en moi au moment ou j'ai senti naître la conscience de mon être; je puis en indiquer l'heure et le lieu. Un matin, je n'étais alors qu'un enfant, je me tenais debout sous le portail du presbytère, et je regardais à ma gauche, du côté du bûcher. Tout à coup la vision intérieure du *moi* sillonna devant les yeux de mon âme comme un éclair du ciel, et elle y resta lumineuse et indestructive. Mon moi intérieur venait de se voir pour la première fois, et pour toute l'éternité ! L'illusion du souvenir ne peut se supposer ici, car aucun récit étranger à ce *moi* n'a pu se mêler à un événement qui s'est accompli dans le sanctuaire le plus intime de l'homme intérieur, et sous les circonstances extérieures les plus vulgaires.

» Pour mieux peindre la vie de notre Jean-Paul à Joditz, nous le montrerons pendant toute la durée d'une année idyllique, et nous partagerons cette année en quatre saisons.... Quatre idylles suffiront pour contenir tout le bonheur de mon enfance.

» Personne ne s'étonnera de trouver un empire idyllique et un monde de bergerettes dans un petit village et dans un humble presbytère. On peut, dans une très-petite banquette, élever un tulipier qui étendra ses branches fleuries sur tout le jardin, et l'air vital de la joie se respire aussi bien par une étroite fenêtre que dans une vaste forêt. L'esprit humain, avec ses espaces infinis, n'est-il pas lui-même empalissadé dans un corps de cinq pieds de hauteur, et a-t-il plus de cinq fenêtres, fort étroites, à ouvrir pour concevoir l'immensité de l'univers? Et cependant il voit cet univers, et il le fait renaître en lui.

» Je ne sais par laquelle de mes quatre idylles il conviendra de débuter, car chacune d'elle est un petit avant-ciel de la succédante. Je crois cependant qu'il sera plus favorable à la gradation de l'intérêt de commencer par l'hiver, c'est-à-dire par le mois de janvier.

» Avec les grands froids, mon père, semblable en cela à un troupeau de vaches de la Suisse, descendait des hauteurs du premier étage où était son cabinet d'étude, pour s'installer, à la grande joie des enfants, dans les plaines du rez-de-chaussée, c'est-à-dire dans la chambre commune. Le matin il se tenait dans l'embrasure d'une fenêtre, pour apprendre par cœur son sermon du dimanche; et ses trois fils, Adam, Gottlieb et moi (car Henri ne vint au monde qu'à la fin de ma vie idyllique de Joditz), ses trois fils, dis-je, lui apportaient alternativement sa tasse de café pleine, que nous venions chercher plus joyeusement encore

Digitized by Google

pour la faire remplir de nouveau[1], car il y restait toujours un petit morceau de sucre candi non fondu, que notre mère y avait mis pour empêcher son mari de tousser, et qu'il nous était permis de confisquer à notre profit.

Il est vrai que le ciel d'hiver enveloppait toute la campagne dans un morne silence; le ruisseau s'arrêtait sous la glace, le village se taisait sous la neige, mais dans notre chambre commune il y avait de la vie et du bruit. Des nids de pigeons sous le poêle, des cages de chardonnerets à toutes les fenêtres; sur le plancher, la *Bonne*, grande chienne terrible qui, la nuit, veillait à la sûreté du presbytère, puis un petit chien loup et la gentille *Charmante*, petite chienne dont la baronne de Plotho avait fait cadeau à mon père. A côté de cette salle commune était la chambre des domestiques, où filaient deux grosses servantes; plus loin, et à l'autre extrémité de la cour, les granges et les étables, d'où partaient constamment les beuglements des bêtes à cornes, les bêlements des moutons, les grognements des porcs et les cris des volailles de toute espèce; dans les granges on entendait les coups de fléau des batteurs. Entourés ainsi d'une compagnie variée et au milieu du parfum de la cuisine, dont s'occupait la partie féminine des habitants du presbytère, la partie masculine passait sans peine la matinée à apprendre par cœur ce qui était écrit ou imprimé.

» Les vacances ne manquent jamais à aucun travail, j'avais les miennes pendant lesquelles je pouvais aller voir les batteurs dans la grange. S'il y avait une commission verbale et importante à faire dans le village, telle que de transmettre un ordre au maître d'école ou au tailleur, on m'en chargeait, même au risque de m'arracher à mes études, et je jouissais alors du bonheur de respirer l'air glacé du dehors, et de me mesurer avec la neige fraichèment tombée. Vers midi, il nous était permis, à nous autres enfants, de contempler, avant de nous mettre à table, le spectacle appétissant des batteurs qui, dans la chambre des domestiques, dévoraient avidement leur copieux repas.

» Les après-dînées étaient encore plus riches en plaisirs. La courte durée des journées d'hiver abrégeait nos heures d'étude. Dès que le crépuscule du soir paraissait, mon père se promenait dans l'appartement, et nous trottions après lui sous sa robe de chambre, ou en cherchant à nous emparer de ses mains. Mais, au premier son de la cloche du soir, il s'arrêtait, et nous entonnions tous ce beau cantique de Luther : « La nuit sombre arrive, » etc.

» Ce n'est pas à la ville où le travail de la nuit l'emporte sur celui de la journée, non, c'est au village seulement que la cloche du soir a une signification véritable. Là, elle est le chant du cygne de la journée, la sourdine des cœurs qui battent trop haut, le ranz des vaches qui ramène l'homme des peines et des travaux de la vie réelle, au pays du repos silencieux et des rêves heureux.

» Après la douce attente du lever de la lune, c'est-à-dire des chandelles de suif que la servante apportait tout allumées, notre chambre se trouvait en même temps éclairée et barricadée; car on venait de fermer les contrevents et de passer les verroux aux portes. Derrière tous ces bastions, les enfants se sentaient suffisamment à l'abri du *valet Rubrecht*[2], qui, ne pouvant entrer, se bornait à grogner

[1] En Allemagne le café au lait du déjeuner ne se prend pas comme en France dans des bols, mais dans de très-petites tasses qu'on remplit trois ou quatre fois pendant le même repas.

[2] Le *valet Rubrecht* est le Croquemitaine des enfants de l'Allemagne du nord.

Digitized by Google

devant la porte. Bientôt après tous ces préparatifs, et surtout pendant notre première enfance, on nous permettait de nous déshabiller et de sautiller à travers la chambre, sans autre vêtement que nos longues chemises. Ces joies idylliques cependant avaient leurs variations. Mon père posait sur la table à manger et à écrire, sa Bible in-quarto entrecoupée de grandes feuilles de papier blanc, sur lesquelles il écrivait les passages des livres où il avait lu quelque chose qui pouvait se rapporter à tel ou tel verset biblique. Plus souvent encore c'était un grand in-folio de papier de musique qu'il étalait ainsi; et il y écrivait un complet concert d'église, au milieu du tapage des enfants, car mon père composait sa musique sans le secours des sons. C'était alors surtout que j'aimais à le voir écrire, pendant que mes frères jouaient sur, et plus souvent encore sous la table; et je me réjouissais de voir les pages se remplir de signes auxquels je ne connaissais rien.

» Parmi les plaisirs qui s'évanouissent à jamais avec l'enfance, je ne dois pas oublier ceux que nous procuraient les subites recrudescences du froid, car alors on approchait la table des bancs qui entouraient le poêle afin d'avoir plus chaud; événement que nous attendions avec impatience, parce que nous y gagnions la félicité ineffable de courir sur ces bancs et de jouir, même pendant le repas, des délices de l'été artificiel du poêle.

» Ces bienheureuses soirées d'hiver devenaient encore plus précieuses pour nous lorsque la messagère, qui faisait les commissions du village pour la ville, arrivait toute couverte de neige, et vidait dans la chambre des domestiques son panier rempli de viande et autres provisions. Alors la ville lointaine était dans cette chambre, devant nos yeux et devant notre nez, grâce à quelques petits gâteaux qui nous en arrivaient.

» Dans notre première enfance, notre père nous permettait, après le souper, qui dans les longues soirées d'hiver avait toujours lieu de bonne heure, un dessert, que la fille de basse-cour, son fuseau à la main, nous servait dans la chambre des domestiques et à la clarté des torches de bois de sapin qui, à cette époque, étaient encore en usage. Ce dessert consistait en contes populaires tels que Cendrillon, l'histoire du berger et de ses combats avec les loups, celui de la servante qui fait pousser un ananas, etc. Je me souviens encore combien mon bonheur augmentait avec celui du berger; et ma propre expérience m'a prouvé ainsi que les enfants sont toujours plus fortement impressionnés par la gradation ascendante du bonheur que par celle du malheur; et qu'ils désirent pousser les ascensions au ciel jusqu'à l'infini, tandis que les descentes aux enfers ne leur plaisent qu'autant qu'elles peuvent rehausser l'éclat du trône céleste.

» Les souhaits d'enfants deviennent des souhaits d'hommes, et l'on en demanderait la réalisation beaucoup plus impétueusement au poëte, si un nouveau ciel était aussi facile à inventer qu'un nouvel enfer. Chaque tyran peut nous faire éprouver des tourments inouïs; mais pour inventer des joies inouïes il est obligé de mettre lui-même cette invention à prix. La cause principale de tout ceci c'est notre peau! Des centaines d'enfers peuvent y établir leur camp de pouce en pouce, tandis que chacun des cinq ciels de nos cinq sens plane toujours au-dessus de nous dans la même sphère et avec la même couleur.

» La fin de nos joyeuses soirées d'hiver ne manquait jamais d'avoir pour moi un dard de guêpe ou une langue de vampire. Il fallait que les enfants se couchassent à neuf heures du soir; mes frères dans un cabinet du second étage, moi

Digitized by Google

au premier dans la chambre de mon père; et comme il lisait presque toujours jusque vers onze heures dans la chambre du bas, j'étais couché là-haut, la tête cachée sous les couvertures, suant toutes les sueurs des angoisses de la peur, et voyant au milieu des ténèbres le sombre ciel des revenants, sillonné par les terribles éclairs des apparitions; et il me semblait que des fantômes enveloppaient l'espèce humaine tout entière dans leurs immenses chrysalides. Et je souffrais ainsi pendant deux mortelles heures; et quand mon père arrivait, les fantômes et les rêves s'enfuyaient comme devant le soleil levant. Le lendemain matin toute cette terreur était oubliée, mais elle revenait chaque soir; je n'en ai cependant jamais parlé à personne, excepté aujourd'hui, où je la confesse.... au monde entier!

» Cette peur des revenants, mon père, sans l'avoir fait naître, la nourrissait. Il ne nous faisait grâce d'aucune apparition de ce genre dont il avait entendu parler, ou qu'il croyait avoir plus ou moins vue lui-même. Mais ainsi que tous les anciens docteurs en théologie, il unissait à la ferme croyance aux revenants le courage de ne pas les redouter; le Christ et la croix lui servaient de bouclier contre l'univers des spectres. Beaucoup d'enfants, pleins de terreur pour les dangers matériels, ne connaissent pas la crainte des revenants, mérite négatif qu'ils doivent à l'impuissance de leur imagination. Il y a bien des âmes auxquelles il faudrait inculquer un peu de cette crainte, afin de pouvoir leur donner un peu de poésie et un peu de religion. D'autres enfants au contraire, et j'étais de ce nombre, tremblent devant le monde invisible que leur imagination leur rend visible et palpable, et ne redoutent rien du monde réel, parce qu'il ne peut jamais atteindre l'étendue et la profondeur de l'autre. C'est ainsi qu'un cheval échappé qui accourt au galop, un coup de tonnerre, un incendie, une bataille, m'ont toujours trouvé calme et résolu, car je ne crains pas avec les sens, mais avec l'imagination. Si je pouvais survivre à la première terreur de l'apparition d'un fantôme, ce fantôme ne serait bientôt plus pour moi qu'un corps ordinaire de la création; si toutefois, par des gestes ou par des sons, il ne me ramenait pas dans l'empire illimité de l'imagination.

» Comment l'éducation peut-elle garantir de cette tragique prépondérance de l'imagination qui évoque des fantômes? Certes, ce n'est pas en cherchant à dissoudre le merveilleux dans le vulgaire, car un sentiment inaltérable conserve l'idée de la possibilité d'exceptions inexplicables à l'ordre habituel des choses. Le meilleur moyen serait d'introduire dans la vie matérielle et le plus prosaïquement possible, certains lieux, certaines heures, dont l'imagination se plaît à faire la vapeur enivrante de la magie. Il faudrait ainsi opposer l'imagination à l'imagination, l'esprit aux esprits, le diable à Dieu.

» Nous allons aborder maintenant une époque idyllique plus large, c'est-à-dire le printemps et l'été. Ces deux saisons ne forment qu'une seule et même idylle, surtout à la campagne. Le printemps, au reste, n'existe que dans nos cœurs; à l'extérieur il n'y a qu'un été où tout se dispose à porter des fruits. Pour le village, car la ville n'a que les plaisirs de l'hiver, les plaisirs de l'été commencent dès que le rideau de neige a été levé sur le grand théâtre de la nature. Labourer et semer sont pour le villageois les moissons du printemps; ces travaux préparent des scènes nouvelles au pasteur qui a des champs à cultiver, et surtout à ses fils, que l'hiver a tenus enfermés entre les murs du presbytère.

» L'ange de la belle saison, envoyé enfin par le ciel, venait nous délivrer et nous donner la clef des champs, des prairies et des jardins.

Digitized by Google

» On laboure, on sème, on plante, on fauche, on fait du foin, on coupe, on rentre les grains, et mon père est présent partout, il aide partout; ses enfants l'imitent, moi surtout, en ma qualité d'aîné. Mon père n'est pas là pour surveiller et presser les travailleurs, quoique tous gens de corvée, mais en ami de la nature et en gardien bienveillant des âmes de ses paroissiens.

» Lorsque je vois d'autres pasteurs, si richement dotés de trompes à sucer qu'ils finissent par tout tirer à eux, je trouve que mon père n'en avait vraiment pas assez. Dix fois par jour il pensait à donner, et une seule fois, à peine, à recevoir. Qu'ils sont différents les vrais pasteurs, les vrais seigneurs que j'ai eu occasion d'admirer depuis! ceux-là ne savaient ouvrir la main que pour la refermer aussitôt.

» Avec les premiers beaux jours commençait pour nous la vie du ciel, la vie en plein air. Je la vois briller encore, la rosée des matinées pendant lesquelles je portais à mon père son café au jardin, où il étudiait son sermon, tandis que nous autres enfants nous nous couchions sur l'herbe pour apprendre nos leçons quotidiennes. Le soir nous ramenait de nouveau au jardin avec notre mère, qui y allait cueillir de la salade tout près des groseilliers et des framboisiers. Souper sans chandelle est encore un des plaisirs de la campagne inconnus des citadins. Après avoir joui de ce plaisir, mon père allait s'asseoir dans la cour pour y fumer sa pipe, tandis que les enfants, déjà en chemise, sautillaient de tous côtés, semblables à des hirondelles qui font leur nid.

» Le plus beau papillon aux ailes bleues qui, dans ces idylles d'été, voltigeait autour de moi, c'était mon premier amour. L'objet de cet amour était une petite paysanne à peu près de mon âge, à la taille svelte, au visage rond et marqué de petite vérole, mais ornée de ces mille traits qui enchaînent les cœurs dans un cercle magique. Je ne me suis jamais avancé jusqu'à lui faire une déclaration d'amour, à moins que ces cours d'histoire imprimés ne lui en tiennent lieu, si par hasard ils lui tombent entre les mains. En dépit de ce mutisme, mon roman marchait assez vivement. Le dimanche à l'église je trouvais le moyen de regarder toujours mon Augustine, sans pouvoir me rassasier de ce plaisir. Et lorsque chaque soir elle ramenait ses vaches que je reconnaissais au son de leurs clochettes, à jamais gravé dans ma mémoire, je grimpais sur les murs de la cour pour la voir et lui faire signe d'approcher. Puis je courais au portail (la grille du parloir), et moi (le moine), je passais la main par une fente de bois pour déposer dans sa main, à elle (la religieuse), quelques pralines ou autres précieuses friandises que j'avais apportées de la ville à son intention. A mon grand chagrin, je n'arrivais que rarement trois fois dans un même été à ce haut degré de félicité, ce qui m'obligeait à dévorer seul et en silence mes pralines et mon désespoir. Mais lorsqu'une seule fois ces pralines arrivaient dans l'Éden de sa main, il naissait subitement dans ma tête un jardin fleuri et suspendu où je me promenais avec ivresse pendant plusieurs semaines.

» L'amour pur ne demande qu'à donner et à devenir heureux en procurant du bonheur; et s'il était possible de rendre toujours plus heureux pendant toute une éternité, l'amour serait la plus grande des béatitudes éternelles.

» Le son de ces clochettes, qui m'annonçaient l'approche de mon Augustine, est resté longtemps pour moi le ranz des vaches des Alpes lointaines de mon enfance; et, si je pouvais l'entendre aujourd'hui, mon vieux cœur bondirait encore de joie. Il me semblerait alors que des harpes éoliennes m'apportent les sons harmonieux d'une contrée chérie et bien éloignée. Toutes les fois qu'on

Digitized by Google

associe un son à l'amour, il en double la magie, et la vague invisible de ce son porte le cœur dans l'éternité. L'homme ne sait plus s'il est dans sa patrie ou dans une contrée étrangère, et il verse des larmes de joie sur ce qu'il possède et sur ce dont il est privé.

» Augustine resta toujours pour moi dans ce lointain phlogistique, aussi ne suis-je jamais arrivé au bonheur de lui presser la main; quant à un baiser, il ne faut pas y songer. Au reste, je crois qu'il m'eût anéanti, car, à cette époque déjà, lorsque avec une ardeur mystérieuse ma bouche s'appuyait sur celle de notre jeune servante qui n'était rien moins que belle et que je n'aimais pas le moins du monde, une commotion inconnue, mais innocente, faisait tressaillir mon corps et mon âme. J'ai donc tout lieu de croire que le contact des lèvres d'une bien-aimée m'eût plongé dans l'éther brûlant de l'amour du cœur où tout mon être se serait volatilisé. Et cependant je regrette, même encore aujourd'hui, de n'avoir pu, à Joditz déjà, me volatiliser ainsi, une ou deux fois du moins.

» Lorsque deux ans plus tard (j'avais alors treize ans) je fus jeté loin de mon Augustine, parce que mon père venait d'être nommé à une meilleure cure que celle de Joditz, je n'oubliai pas de lui envoyer, à titre de souvenir éternel, des images de potentats calqués par le procédé des feuilles de noyer enduites de graisse, et brillamment enluminées.

» Un autre amour date à peu près de la même époque, c'est-à-dire du jour ou mon père m'emmena à Kœditz, où je fus admis à la table des grandes personnes; mais cet amour ne dura pas plus longtemps que le dîner, pendant lequel j'étais assis en face d'une jeune femme qui ne s'aperçut pas même que je la regardais sans cesse. Elle se doutait encore moins qu'en la regardant ainsi il se développait en moi un de ces sentiments contemplatifs inexprimable en douceur, et par lequel la nature humaine, par une dissolution céleste, passe tout entière dans l'organe de la vue. Il va sans dire que la jeune dame n'adressa pas une parole au petit garçon qu'elle avait charmé ainsi sans le vouloir et sans le savoir, mais si elle s'était penchée vers lui pour lui donner un baiser, elle aurait mis tant de béatitude dans son cœur qu'il se serait infailliblement envolé au ciel. Je n'ai cependant conservé que le souvenir de l'impression que cette jeune femme avait produite sur moi. Quant à son visage, je ne me rappelle que des cicatrices de petite vérole.

» Voici déjà la seconde beauté marquée de petite vérole dont je parle dans ces cours d'histoire, sans compter celles du même genre dont il sera question plus tard. Je crois donc de mon devoir de déclarer à mes auditrices vaccinées que je sais apprécier leur beauté tout comme un autre, mais que, de mon temps, d'autres visages étaient à la mode. Je m'engage même, envers toute la belle partie de mon auditoire, à trouver chaque visage féminin tout à fait charmant sans le secours d'aucun cosmétique, pourvu que sa laideur ne soit pas une laideur morale, et que je l'entende prononcer quelques paroles du cœur. Alors ledit visage sera le plus beau du monde à mes yeux à moi, car je ne parle jamais au nom d'autrui.

» Vingt ans plus tard, j'ai revu cette dame à Hof, où j'ai demeuré en face d'elle; je n'ai retrouvé que les marques de petite vérole, rien de plus; elle était ternie et courbée par l'âge, aussi me garderai-je bien de la nommer.

» L'amour pur crée et ennoblit autant de force dans l'âme que l'amour vulgaire en avilit et en anéantit. L'image de cet amour nous saisirait plus fortement

Digitized by Google

encore, si elle n'avait pas déjà été tant de fois peinte et repeinte; il n'en est pas moins vrai qu'elle est sortie de la rude épreuve de plusieurs milliers de volumes qui la reproduisent.

» Qu'on se figure un homme qui, à l'âge de l'amour pur, contemple les paysages, les étoiles, les fleurs, les montagnes, les sons, les tableaux, la poésie, les hommes et la mort, et qui jouit de tout cela poétiquement; ôtez-lui cet amour, et il aura perdu sa dixième muse. Eh! qui de nous ne sent pas au déclin de sa vie, où la sainte ivresse de l'amour se défend d'elle-même, que sa dixième muse lui manque?

» Passons à mes dimanches d'été, pendant lesquels la vie devenait plus idyllique encore. Mon bonheur commençait dès le matin, car je traversais le village un trousseau de clefs à la main. Avec une de ces clefs j'ouvrais le jardin du presbytère, où je cueillais quelques roses pour les déposer sur le pupitre de la chaire. Arrivé à l'église, je la trouvais d'autant plus belle que, grâce à ses longues fenêtres, de larges bandes de lumière se miraient sur les pavés humides, et que les rayons du soleil inondaient la magicienne Augustine, déjà assise dans son banc au milieu des autres femmes et filles du village. Il n'est point d'échevin, de prince ou d'autre grand dignitaire qui puisse se faire une juste idée des délices que goûtent les enfants de pasteur pendant une soirée de dimanche, car, lorsque leur père échange enfin le manteau de l'église contre une légère robe de chambre, ils célèbrent avec lui les douceurs du repos qui succèdent enfin aux fatigues des pieux travaux de la journée.

» Pour éviter le reproche de laisser des lacunes dans ces cours d'histoire, je mentionnerai encore une de mes joies du dimanche, d'autant plus vive qu'elle était plus rare. Le pasteur de Kœditz et sa famille venaient parfois pour entendre prêcher mon père et nous rendre visite. Son fils aîné, mon camarade chéri, l'accompagnait toujours. Dès que nous nous apercevions dans nos bancs respectifs nos cœurs commençaient à danser; nous nous saluions par des gestes de tête, des tressaillements dans tous les membres, des trépignements de pieds, et il ne fallait plus nous demander d'écouter le sermon, lors même que les vingt prédicateurs de la cour seraient montés en chaire les uns après les autres. Celui qui me demanderait de décrire le bienheureux zéphir qui succédait à la tempête de la première joie, oublierait que je ne suis pas tout-puissant. J'ajouterai seulement que lorsque le soir le pasteur de Joditz et sa famille reconduisaient le pasteur de Kœditz et sa famille, cette joyeuse promenade m'a laissé des souvenirs dont je parlerai plus d'une fois dans le cours de ma vie.

» Racontons maintenant les idylles qui se sont presque toujours passées en dehors du village de Joditz, c'est-à-dire lorsque je n'étais pas à la maison, ou que mon père s'était absenté. C'est une grande joie de l'enfance quand les pères se mettent en voyage, car alors commencent les plus délicieuses vacances et une liberté illimitée, chez nous du moins il en était ainsi, puisque mes frères et moi nous pouvions, presque sous les yeux de notre mère, trop occupée pour nous surveiller, nous glisser hors la cour du presbytère. Après avoir parcouru le village, nous allions à la chasse du jus de bouleau, d'écorces d'arbres pour faire des pipes, de papillons, de goujons et d'autre gibier semblable. Nous pouvions même introduire chez nous notre camarade, le fils du maître d'école, ou aller avec lui sonner la cloche de midi, afin de nous procurer le bonheur d'être enlevés par la corde à chaque balancement de la cloche. Dans l'intérieur de notre

Digitized by Google

cour, je me procurais un autre plaisir qui aurait bien pu me priver d'avance du professorat que j'ai l'honneur d'exercer aujourd'hui. Ce plaisir consistait à grimper, à l'aide d'une échelle, sur la poutre la plus élevée de la grange au foin et de sauter de là sur le foin, sans autre dessein que celui de goûter chemin faisant le bonheur de voler. Parfois j'approchais le clavecin de la fenêtre, et, pour être mieux entendu de tout le village, je passais d'une main une plume sur les cordes tandis que j'appuyais l'autre sur les touches; malheureusement il ne voulait résulter aucune harmonie de ce procédé.

» Quelquefois, au matin d'une belle journée d'été, et après m'avoir fait réciter la grammaire latine, mon père me disait : « Fais un peu de toilette, après dîner tu viendras avec moi à Kœditz. » Ce jour-là je ne dînais pas. Après avoir pendant une heure trotté à côté de mon père, dont je suivais très-difficilement le pas allongé, je me trouvais enfin près de mon camarade et j'entendais parler sa mère, dont la douce voix résonne encore à mon oreille comme les vibrations lointaines d'un luth. Parfois ces visites me valurent de petites couronnes de laurier proportionnées à ma tête. Fier de la facilité avec laquelle je retenais ses sermons, mon père aimait à me les faire répéter à Kœditz; et, il faut bien que je l'avoue, je m'en tirais toujours à mon honneur et au sien. Pour un enfant qui n'avait jamais rien vu de grand, c'est-à-dire ni comte, ni général, ni président de consistoire, c'était une preuve de courage que d'oser parler tout seul dans la chambre d'un presbytère, et devant le pasteur et sa famille. Mais telle a toujours été ma nature : timide dans le silence, ardent et courageux dans la parole. C'est ainsi qu'une après-midi, pendant l'absence de mon père, j'ai poussé la témérité jusqu'à aller, à sa place, visiter une très-vieille femme paralytique. Debout devant son lit et armé d'un livre de cantiques, comme si j'eusse été un véritable pasteur, je me mis à lui lire plusieurs passages applicables à sa situation. Tout à coup des larmes et des sanglots m'empêchèrent de continuer, et ces larmes, ces sanglots n'étaient pas ceux de la malade qui ne s'émouvait de rien, c'étaient les miens.

» Un jour il advint que mon père m'amena à la cour de Versailles, titre par lequel on peut sans exagération désigner Zedtwitz, puisque c'était la résidence du seigneur de Joditz, très-illustre patron du pasteur de ce village. Quand mon père revenait d'un jour de cour de Zedtwitz, ce qui lui arrivait deux fois par été, il plongeait sa femme et ses enfants dans une respectueuse admiration, par le récit du dîner, de la glacière, des belles vaches suisses et du cérémonial avec lequel il passait par la chambre des domestiques dans l'appartement de M. de Plotho, chez mademoiselle, à laquelle il donnait quelques conseils de musique, et finalement chez madame la baronne, qui le faisait toujours admettre à la table des maîtres, même quand de nobles seigneurs y dînaient. Mon père reconnaissait et respectait l'incommensurable grandeur de la noblesse, comme il reconnaissait et respectait les revenants, c'est-à-dire sans trembler devant l'une ni devant les autres.

» Que vous êtes heureux, enfants de l'époque actuelle ! on vous a accoutumés à marcher la tête levée, on ne vous a pas enseigné à vous prosterner devant le rang d'un homme, on a fortifié votre intérieur contre l'influence humiliante de l'éclat extérieur.

» Les génuflexions des fils du pasteur de Joditz devant le trône de Zedtwitz, situé à une lieue de leur village, étaient rendues plus imposantes encore par un

Digitized by Google

beau carrosse qui, chaque jeudi saint, venait prendre le pasteur pour la communion du vendredi saint de leurs seigneuries. Nous savions qu'en dire de ce beau carrosse, car, avant le départ de notre père, le cocher nous procurait la satisfaction très-grande de nous y promener un peu à travers le village. Maintenant on comprendra sans doute quelle grande affaire c'était pour moi que d'accompagner le confesseur de la cour qui, en haut lieu, avait déjà dit trop de bien de son fils, et d'être présenté à l'illustre maison souveraine.

» Après m'être longtemps promené dans le château et avoir considéré les portraits de famille, je fus enfin introduit auprès de madame la baronne; et pour ne pas manquer à l'étiquette de cour, je happai lestement un pan de sa robe où je déposai le baiser de cérémonie. C'était le commencement et la fin de l'audience, après quoi on me rendit la liberté de courir où bon me semblerait, liberté dont j'usai pour aller visiter les magnifiques jardins du château.

» Jamais ambassadeur, après une audience officielle, n'a goûté des heures aussi romantiquement heureuses que le furent celles que savourait, sous les berceaux, autour des jets d'eau, des couches et des massifs de fleurs, le pauvre enfant de village qui, pour la première fois de sa vie, voyait tant de magnificence. Un oiseau de bois, dont je pouvais à l'aide d'une corde lancer le bec en fer dans le noir d'une cible, me rendit à la réalité.

» Une délicieuse tarte aux confitures, qu'on m'envoya du haut du château, vint rétablir l'équilibre entre le vol audacieux que mon esprit avait pris et la lourde chute qu'il venait de faire. L'arrière-goût sucré de cette tarte est resté inaltérable et inaltéré dans mon reliquaire; il y est resté avec vous, heures charmantes et solitaires, où, pendant mes promenades à travers ces jardins, mon pauvre cœur de village ne demandait qu'à se remplir de tous les enchantements du monde extérieur.

» Parmi les idylles moins brillantes que celles de ma présentation à la cour, il faut classer mes courses à la ville de Hof, où, un bissac sur le dos, je me rendais chez mes grands parents pour chercher de la viande, du café et autres objets difficiles à se procurer au village, ou du moins à des prix plus élevés qu'à la ville. Ma mère me remettait toujours quelques petites pièces de monnaie, afin que tout ce que je devais rapporter n'eût pas l'air donné, mais la grand'mère, généreuse envers sa fille et son petit-fils, quoiqu'avare envers le reste du monde, remplissait le bissac jusqu'aux bords.

» Pendant les deux lieues que j'avais à faire pour arriver de Joditz à Hof, je traversais une contrée sans aucun attrait particulier. Une forêt où mugissait une rivière dont le lit était plein de fragments de roches, se prolongeait jusqu'à une hauteur d'où l'on aperçoit tout à coup, dans une vallée fertile arrosée par la Saale, la ville de Hof avec ses deux clochers. Cette vue suffisait pour émouvoir et charmer le modeste petit commissionnaire. A quelque distance du faubourg de Hof on voit l'entrée d'une caverne où, d'après un vieux dire, les habitants se sont réfugiés pendant la guerre de trente ans. Aussi n'ai-je jamais passé devant cette grotte sans frissonner avec une terreur enfantine, au souvenir de cette époque de guerre et de cruautés; et le tonnerre d'un moulin à foulon, situé non loin de la grotte, achevait d'élargir mon âme villageoise, au point que la ville pouvait y prendre place.

» Lorsque j'arrivais, je trouvais presque toujours mon grand-père travaillant à son métier de drapier. Mon premier soin était de baiser respectueusement la

Digitized by Google

main du grave et long grand-père, puis celle de la riante et courte grand'mère, à laquelle je remettais officiellement la lettre de ma mère et le peu d'argent qu'elle m'avait donné; puis, derrière la porte du corridor, je lui glissais en cachette du grand-père les articles secrets également rédigés par ma mère, car mon père était trop fier pour demander. Après avoir bien dîné je me remettais en route, le bissac bien garni, quelques pralines dans ma poche pour la bien-aimée Augustine; et aussi fier qu'heureux de la riche cargaison de vivres qui, grâce à moi, allait entrer dans la maison paternelle, je trottais courageusement afin d'arriver le plus tôt possible.

» Un jour d'été, je ne l'oublierai jamais, je venais de quitter la ville pour retourner chez moi, il était à peu près deux heures après midi. Chemin faisant, je m'étais mis à contempler les versants des montagnes qui étincelaient sous les rayons du soleil, les ondulations des champs de seigle, et les ombres voyageuses des nuées. Tout à coup je fus saisi de souhaits ardents sans souvenir, d'un désir brûlant, inconnu, sans but déterminé, et plus pénible qu'agréable. L'homme tout entier soupirait en moi après les dons célestes de la vie qui sommeillaient, sans formes et sans couleurs, dans les profondeurs sombres et lointaines du cœur; un rayon de soleil tombé dans ces profondeurs venait de les éclairer par un trait de lumière éphémère. Il y a une époque où le désir ne peut se nommer lui-même, car son objet n'a pas encore de nom pour lui. Plus tard même, le clair de la lune, lui qui, dans un océan d'argent, fond le cœur et le pousse dans l'infini, n'a jamais eu autant d'empire sur moi que les rayons du soleil de midi enluminant toute une contrée.

» Cette particularité de mes sensations est souvent décrite dans le cours de mes ouvrages.

» Quand il y avait pénurie d'argent à la maison, j'étais obligé d'aller à Hof, même en plein hiver, à travers la neige, pour négocier des subsides auprès du grand-père, car on me trouvait suffisamment d'esprit pour cette commission délicate. D'un autre côté, mon père m'emmenait toujours avec lui quand il allait dîner dans quelques presbytères voisins. Ces courses étaient un excellent contre-poison dont la stupide éducation physique de cette époque avait très-besoin, car à force d'entortiller les enfants dans des fourrures, de les purger, de les priver d'air, de les tenir au chaud, on ne détournait pas les maladies et les infirmités, mais on leur frayait le chemin. Au reste, les enfants pauvres, ceux d'un village surtout, ont l'immense avantage de voir les mauvaises herbes de l'hiver se détruire d'elles-mêmes par l'été, avec son printemps et son automne; car, dès les premiers rayons du soleil, ces pauvres petites plantes d'hiver sortent de leur serre pour s'épanouir au grand air, pour sauter tête et pieds nuds à travers la pluie et le vent, et pour se repaître de mets non cuits. Les princesses seules n'ont pas d'été. Le peuple cependant ne croit pas que l'été répare l'hiver; il s'imagine au contraire que la saison où l'on s'enferme est le médecin de celle que l'on passe en plein air.

» Nous arrivons maintenant à la plus grande des idylles d'été, c'est-à-dire la foire de Hof, solennité pour laquelle les grands parents ne manquaient jamais d'envoyer chercher leur fille, si délicate et si aimée, dans une voiture où je montais toujours avec elle.

» Pour ne pas violer mes devoirs de grave et froid historien, je dirai tout simplement que si une ville, dans ses habits de tous les jours, est déjà beaucoup

Digitized by Google

plus pour un enfant de la campagne qu'un village, même au jour de la fête de ce village, une ville en costume de foire devient une double ville, et surpasse en éclat tout ce que peut rêver une jeune imagination rustique. Ceci est vrai, surtout par rapport à moi, à qui les rêves fantastiques n'ont jamais manqué.

» Semblable aux empereurs au-devant desquels on envoyait jadis des coupes d'honneur remplies d'une boisson délectable, ma mère était toujours accueillie chez ses parents par des vins de liqueur. La part qui m'en revenait ne laissait pas que de me monter à la tête, mais le coiffeur, chez lequel je n'oubliais jamais de me rendre, me rafraîchissait le cerveau avec ses fers, sa pommade et sa poudre, et c'était toujours bien coiffé et bien poudré que je me présentais au dîner. Ce dîner, cependant, s'expédiait en hâte, car mon grand-père était pressé de retourner au comptoir où se vendaient ses draps. L'après-midi était d'autant plus splendide pour moi que je pouvais, sans aucune surveillance, me laisser éblouir, étourdir même, par la foule bigarrée d'hommes et de marchandises, à travers lesquels je me poussais au hasard. Grâce à la générosité de ma grand'mère, j'avais un gros [1] dans ma poche, et la permission d'acheter avec ce gros tout ce que je voudrais. Parfois même on me chargeait d'aller déposer quelques acquisitions à la maison, devenue déserte, et qui alors me paraissait si triste que j'avais hâte de retourner dans la foule. Là, je jouissais gratis du bonheur de contempler les plus nobles et les plus belles dames, assises à leurs fenêtres. En passant sous ces fenêtres, je regardais en haut et je m'enamourais à chaque instant, sans toutefois choisir une sultane favorite parmi toutes ces beautés, si haut placées au-dessus moi par l'étage et par la coiffure, et je n'oubliais jamais d'acheter des pralines pour mon Augustine, la vachère de Joditz.

» Vers six heures du soir le tumulte devenait plus grand et le plaisir plus vif, car sous les rayons du soleil couchant tout s'embellit et se dore. Malheureusement j'étais forcé de retourner à la maison, parce qu'immédiatement après la vente mon grand-père soupait, et alors il fallait que tout le monde fût à son poste. Si le dîner avait été succinct, l'abondance régnait au souper, et il durait longtemps. J'en aurais volontiers cédé ma part, car j'avais mangé d'avance, mais il fallait attendre les grâces. Dès qu'elles étaient dites, je retournais dans la rue, où je goûtais autant de béatitude que peut en éprouver une jeune âme sortie d'un presbytère de village.

» Les promenades nocturnes enivrent et exaltent toujours la jeunesse. Pendant les jours de foire, une musique brillante n'attendait que les ombres de la nuit pour traverser la place du Marché et les rues principales, où le peuple et des bandes d'enfants la suivaient. C'était pour la première fois que j'entendais le tambour, les cymbales, le bonnet chinois et les fifres; aussi, moi qui avais toujours soif de sons, me suis-je enivré de cette musique, et je n'entendais plus le monde que de la manière dont l'ivrogne le voit, c'est-à-dire double et tournant autour de moi. Les fifres, surtout, me transportaient. Que de fois n'ai-je pas cherché à faire revivre ces gammes à mon oreille au moment de m'endormir, car c'est là l'instant où l'imagination est toute-puissante pour convertir le souvenir en réalité. Aujourd'hui encore je frémis de joie quand j'entends de nouveau ces bienheureuses gammes. Il me semble alors que l'enfance est devenue immortelle à l'aide de ces sons, et qu'ils me disent : « Les sons légers et invi-

[1] Petite monnaie de billon qui vaut à peu près vingt centimes.

Digitized by Google

sibles portent et logent des mondes entiers pour l'usage du cœur, ils sont des âmes pour les âmes. »

» C'étaient les sons des octaves élevées qui m'avaient le plus vivement pénétré. Engel prétend que les sons vraiment mélodieux sont entre les octaves les plus hautes et les plus basses, et cependant c'est au delà des limites des uns et des autres qu'est la véritable poésie de la musique. Dans les lugubres profondeurs des sons bas, les plus bas se balancent lentement avec les vagues du temps passé, tandis que les sons aigus les plus élevés crient et tranchent dans l'avenir; ils l'appellent, ils en font le présent. C'est ainsi que dans la musique militaire des Russes les petits sifflets qui la traversent parfois me paraissent d'un effet terrible; j'y vois l'appel aux batailles, le *Te Deum* anticipé du sang qui va couler.

» Je crains beaucoup que par toute l'Allemagne, et ailleurs encore, on trouve à redire de ce que j'aie réservé l'automne pour mes plus hautes idylles de Joditz, car l'automne ne peut conduire à rien, si ce n'est à des routes encombrées de neige. Mais un fantasque tel que notre Jean-Paul, tout en jouissant des plaisirs de l'automne, goûte déjà en imagination la vie casanière de l'hiver, et les poétiques perspectives du printemps. Et quand il arrive, ce printemps, il s'est déjà fondu dans l'été; l'été, cet état stationnaire de la fantaisie, trop proche parent de l'automne, et allié de trop loin au printemps. Aujourd'hui encore, je vois à travers les arbres dépouillés par l'automne, les montagnes de neige, de leurs fleurs de l'année à venir, et je me promène sur ces montagnes, semblable à une abeille ivre de miel. Puis je forme des projets pour la saison nouvelle, ma pensée s'occupe de leur exécution, et lorsque le printemps arrive il n'a plus rien à m'offrir. Le peintre de paysage préfère toujours l'automne; le poëte en fait autant, du moins dans sa vieillesse.

» Un autre motif encore m'a toujours fait aimer l'automne : c'est que je suis né avec une prédilection prononcée pour la vie casanière et silencieuse, manière d'être que j'appellerai : se faire son nid intellectuel. Je suis un testacé domestique qui se prend d'amour pour les détours les plus étroits de sa coquille, pourvu que l'ouverture en soit large et toujours libre afin qu'il puisse allonger ses quatre antennules, non-seulement aussi haut dans les airs que pourraient le faire quatre papillons, mais jusqu'au ciel, ou du moins jusqu'aux quatre satellites de Jupiter. Il sera parlé dans ces cours, plus souvent que de raison peut-être, de cette folle alliance de deux désirs opposés dont l'un cherche toujours au loin et l'autre toujours tout près, alliance qui me fait ressembler à une longue-vue qu'il suffit de retourner pour rapprocher ou éloigner les objets.

» Cet esprit casanier s'est manifesté chez moi dès ma plus tendre enfance. Les hirondelles me paraissaient bien heureuses uniquement parce qu'elles étaient si tranquillement assises dans leur nid maçonné. Lorsque je pouvais me glisser dans le colombier, où chaque couple avait sa case, je me sentais comme chez moi.

» Si on voulait ne pas se moquer de moi, c'est-à-dire du récit de mes enfantillages, si peu dignes d'un cours d'histoire, je dirais que, moyennant un morceau de terre glaise, j'ai construit un château gros comme le poing pour y enfermer des mouches. L'intérieur était peint en rouge, et la forme des tuiles tracée à l'encre; le tout avait plus de fenêtres que de murs, deux étages, beaucoup d'escaliers, des cabinets, des mansardes, des balcons couverts, et même une cheminée que j'avais fermée avec un verre, dans la crainte qu'au lieu de fumée

Digitized by Google

il n'en sortit des mouches. Lorsque je voyais l'immense quantité de ces petites bêtes que j'avais enfermées dans ce château monter, et descendre les escaliers, parcourir les appartements, les cabinets et les mansardes, j'aurais voulu être à leur place. Que le presbytère me paraissait insignifiant en comparaison de ce château!

» Cet amour des recoins m'est resté fidèle toute ma vie; il se manifeste surtout dans *Wütz* et dans *Fixlein* [1]. L'intérieur d'une voiture, surtout quand il y a plusieurs poches, me paraît une chambre fort commode, où je me trouve très-heureux quand je vois passer devant moi les jardins et les villages. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne saurais habiter une grande salle, et encore moins y écrire, je me croirais sur une place de marché couverte par un toit; mais si je trouvais du papier, de l'encre et les autres choses nécessaires à la vie sur le mont Blanc ou sur l'Etna, je pourrais y écrire et y demeurer toujours. Rien de ce qui appartient à l'étroite nature humaine ne me paraît assez petit, tandis que dans l'immensité de la nature rien ne me paraît assez étendu. La petitesse des œuvres de l'homme se rapetisse toujours par les efforts qu'il fait pour les faire paraître grandes.

» L'idylle de l'automne de Joditz est presque terminée par ce qui précède. L'automne ramène les hommes dans leurs maisons et les force à se construire leurs nids pour l'hiver; c'est par cette raison sans doute que j'entends toujours avec bonheur les premiers coups de fléau et les cris des oiseaux de passage qui se disposent à partir. Cependant, si en automne je me réjouis de chaque quart d'heure dont les jours diminuent, je les vois s'augmenter avec un plaisir égal. On peut conclure de tout ceci, que Dieu m'a convenablement armé en guerre pour une existence où il y a si peu de choses à glaner à droite et à gauche. Mais tout avait beau être noir autour de moi, j'ai toujours su convertir le noir en blanc, et, doué d'un instinct égal pour la terre ferme et pour l'eau, je ne pouvais ni me noyer ni mourir de soif.

» Je ne parlerai point de mes fêtes de Noël, j'en ai tracé plusieurs tableaux dans mes œuvres. J'ajouterai seulement que lorsque je me trouvais devant l'arbre de Noël, chargé de petites bougies et de fruits de toutes espèces rendus éclatants par leurs enveloppes d'or en feuilles, je ne regardais pas ces richesses avec des larmes de joie, mais avec un soupir de tristesse sur les misères de la vie. A cet âge, déjà, je ne pouvais passer des vagues mouvantes de l'immense océan de l'imagination sur les côtes immobiles et droites de la réalité, sans soupirer après une contrée plus vaste et plus belle; mais à peine ce soupir s'était-il exhalé que je comprenais que la reconnaissance me faisait un devoir de me montrer joyeux; je faisais semblant de l'être, et bientôt je le devenais en effet, car à la vue de tant de richesses le clair de lune de l'imagination s'évanouissait devant l'aurore de la réalité.

» Il faut que je signale ici un trait singulier du caractère de mon père. Lui, toujours si disposé à favoriser et à partager les joies de la famille, n'arrivait la veille de Noël dans la chambre brillamment illuminée pour la solennité du jour,

[1] Deux ouvrages de Jean-Paul. Au reste chacune de ses compositions porte si fortement le cachet de son individualité, et contient tant d'événements empruntés à sa propre existence, qu'il est impossible de saisir complétement l'esprit et l'âme des écrits de Jean-Paul sans connaître sa vie.

Digitized by Google

que l'âme enveloppée dans un sombre voile de deuil; et les peines et les plaisirs des apprêts de cette solennité étaient toujours abandonnés à notre mère. Je n'en agissais pas ainsi lorsque plus tard je suis devenu père à mon tour. Alors je me faisais un mois d'avance le poëte, le décorateur et le machiniste de la représentation de cet opéra féerique au bénéfice de mes trois enfants. La part de chacun d'eux était étalée sur la grande table, et marquée par des rayons de lumière, tandis que celle de la servante était toujours adroitement placée sur une petite table à part. Toutes ces tables, l'arbre de Noël, la chambre entière et mes yeux aussi brillaient d'un éclat extraordinaire.

» Personne de nous, pas même notre mère, n'a jamais osé demander à notre père la cause de sa tristesse périodique au milieu de la joie commune. Aujourd'hui cependant je me l'explique, car depuis quelques années déjà la vue des joies de l'enfance produit sur moi un effet semblable, que je ne parviens à cacher que par de grands efforts. Cet effet assombrissant est sans doute le résultat involontaire du rapprochement de l'automne avec le printemps de la vie, printemps bien heureux, où les fleurs de l'idéal se développent encore immédiatement sur le tronc de la réalité, sans avoir besoin d'aller chercher les détours des branches et du feuillage.

» Au reste, le miel des joies que la veille de Noël fait savourer aux enfants a toujours eu besoin, chez moi du moins, d'un assaisonnement idéal, celui de la foi à l'enfant Jésus dispensateur de toutes ces joies. Du moment où j'ai été obligé de reconnaître que ce n'étaient pas des mains surnaturelles qui avaient ainsi étalé sur une table toutes ces fleurs et tous ces fruits du bonheur enfantin, leur plus grand charme, c'est-à-dire le parfum et l'éclat de l'Eden, s'est évanoui pour moi, et je ne voyais plus qu'un jardin vulgaire. Lors même que je raconterais ici l'énergie héroïque avec laquelle je me suis défendu contre tout ce qui détruisait un à un le ciel de ma foi à l'influence immédiate du ciel dans les dons de Noël, on aurait de la peine à le croire.

» Là finissent les idylles de Joditz, qui se sont déjà prolongées trop longtemps, c'est-à-dire autant que la guerre de Troie.

» Les dépenses qu'exigeaient quatre fils qui grandissaient toujours s'augmentaient d'année en année, et une instruction plus élevée que celle qu'ils pouvaient recevoir à Joditz leur devenait toujours plus nécessaire. Notre père aussi se décourageait parfois en songeant qu'il dépensait ses plus belles années et ses plus nobles forces dans une misérable cure de village. Le pasteur de Schwarzenbach, petite ville sur la Saale, vint enfin à mourir. La mort est le véritable directeur, le machiniste du grand théâtre de la terre. Pour elle, l'homme n'est qu'un chiffre qu'elle retire d'une rangée de chiffres, tantôt par devant, tantôt par derrière, tantôt dans le milieu, alors la rangée se rapproche et prend une valeur différente.

» Le comte de Waldenburg et la baronne de Plotho jouissaient alternativement du droit de nommer à la cure de Schwarzenbach. Cette fois-ci c'était le tour de la protectrice de mon père, qui, depuis longtemps, attendait cette occasion pour récompenser son protégé du désintéressement et de toutes les vertus dont il avait fait preuve dans une cure où il devenait toujours plus pauvre.

» Malgré la promesse positive d'un avancement devenu enfin possible, mon père n'en alla pas plus souvent à Zedtwitz, bien au contraire; il fut même impossible de le déterminer à demander par écrit, ni même verbalement, la

Digitized by Google

cure devenue vacante. Une pareille démarche lui eût paru une offense impardonnable à ses convictions, d'après lesquelles le Saint-Esprit pouvait seul appeler son élu à un pareil emploi; toute autre voie pour y arriver lui eût semblé une véritable simonie. L'altière protectrice, si entichée des priviléges de sa naissance, fut donc obligée d'avancer le pauvre manteau noir, si fier de sa dignité, sans qu'il daignât l'en prier.

» Je vais maintenant faire part à mon auditoire d'un secret de la cour de Zedtwitz, que sans doute cette cour a oublié depuis longtemps, et que mon père m'a raconté lui-même; il concerne le jour de sa nomination :

» Il s'était rendu à Zedtwitz, d'après une convocation précise, mais sans but déterminé. Habituellement on commençait par l'introduire chez le vieux M. de Plotho, il en fut de même ce jour-là. Le cœur plein d'amour et de joie, le bon vieillard ne put s'empêcher de jeter tout à coup à la tête de mon père l'heureuse nouvelle de son avancement, que la baronne s'était réservé le droit de lui apprendre elle-même. Lorsque plus tard mon père se présenta chez la baronne pour la remercier, il se manifesta entre cette dame et son mari une petite pique qu'il fut impossible de cacher entièrement à la cour; mais, comme tous deux étaient également bien disposés en faveur de mon père, la chose se passa à sa complète satisfaction.

» Mon auditoire présumera sans doute qu'après le changement de lune dans le ciel des pasteurs qui lui avait amené un temps si favorable, mon père est accouru chez lui heureux et joyeux pour apprendre cette bonne nouvelle à sa pauvre femme, qui avait suffisamment souffert par la cruelle nécessité de glaner sans cesse, et de lever parfois même des dîmes sur les modestes moissons de ses parents. A cela je n'ai rien à vous répondre, sinon que vous tirez tous dans le blanc.

» Ce fut d'un air grave et triste que mon père apporta l'heureuse nouvelle dans sa famille. Et ce ne fut pas seulement parce que sur toutes les couronnes de fleurs que nous présente la fortune il y a toujours des gouttes de rosée qui ressemblent à des larmes, mais parce qu'il songeait déjà à la nécessité de quitter ses paroissiens, devenus depuis longtemps sa seconde famille. Puis il regrettait peut-être d'avance la vie calme et paisible du village qui, désormais, ne serait plus pour lui qu'un souvenir. La vie de campagne, semblable à celle de la mer, est uniforme, mais elle procure une joie calme qui fortifie l'âme comme l'air qu'on respire sur la surface de la mer fortifie les poumons du poitrinaire, parce que là il n'y a pas de nuées de poussière et d'insectes qu'il faut respirer malgré soi.

» Je crois avoir suffisamment accompli mon devoir de professeur d'histoire en ce qui concerne mon éducation à Joditz; je pourrai donc, dans le cours prochain, passer à Schwarzenbach, où le rideau de ma vie s'élève de plusieurs pieds et laisse entrevoir quelque chose de plus que mes souliers d'enfant. Quoique j'eusse près de treize ans en quittant Joditz, j'avais dix fois moins de connaissances que n'en possédait Henry Heineke à peine âgé de cinq ans, et qui après chaque examen, dont il sortait toujours vainqueur, revenait teter sa nourrice [1]. Les

[1] En 1721, il naquit en Allemagne un enfant merveilleux dont Christian de Schœneich s'est fait l'instituteur et le biographe. A cinq ans cet enfant savait, toujours d'après sa biographie, les langues française et latine, l'histoire, la géographie, le droit romain, la théologie et l'anatomie. Sa conversation était pleine de saillie et de pénétration, et, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que pendant toute la durée de sa vie, qui s'est prolongée jusqu'à sept ans, il n'a jamais pris d'autres aliments que le lait de sa nourrice.

Digitized by Google

sciences naturelles, la géographie, l'histoire, la langue française m'étaient complétement inconnues. Quant au latin, je n'en savais que ce qu'on peut apprendre dans la grammaire de Lange. En un mot, je n'étais qu'un squelette transparent, sans aucun corps scientifique. Il était temps que j'allasse enfin à Schwarzenbach pour que ce squelette pût prendre un peu d'embonpoint.

» Je vais donc te quitter, cher petit village de Joditz, si inconnu du reste du monde! Quoique tu ne sois encore couronné des lauriers d'aucune bataille, je t'ai placé haut dans mon cœur, et je te dis aujourd'hui, comme si ce jour était celui où je t'ai quitté : « Adieu, cher petit village, je t'aimerai toujours. Mes deux sœurs dorment dans ton sol; mon père, si facile à contenter, a trouvé chez toi ses plus jolis dimanches, et c'est à l'aurore de ma vie que j'ai vu fleurir et mûrir tes moissons. Ceux de tes habitants que j'ai connus et aimés t'ont quitté depuis longtemps, c'est à leurs enfants, à leurs petits-enfants, que je ne connais point, que mon cœur souhaite ici un bonheur inaltérable. Puisse toute bataille passer toujours loin de leur village, qui jadis fut le mien.

TROISIÈME COURS.

SCHWARZENBACH.

» Le croiriez-vous, messieurs et mesdames, il ne m'est pas resté le plus léger souvenir des préparatifs de notre départ de Joditz, de ce départ lui-même, des visites d'adieu et du voyage assez long, puisqu'il y avait quatre grandes lieues à faire. Je ne me rappelle absolument que le jeune paysan que je chargeai de remettre des images de potentats à ma bien-aimée Augustine.

» L'enfance est ainsi faite; elle se souvient du petit, elle oublie le grand, sans savoir pourquoi. Les départs, en général, l'impressionnent beaucoup moins que les arrivées, et l'enfant quittera toujours plus facilement des relations anciennes que des nouvelles; ce n'est que chez l'homme que le contraire arrive. C'est que l'enfant ne connaît pas encore le passé; pour lui il n'y a qu'un présent plein d'avenir.

» Schwarzenbach contient beaucoup de choses. D'abord un pasteur, puis un chapelain, un maître d'école, un chantre, un presbytère, avec beaucoup de petites et deux grandes chambres. En face de ce presbytère, deux ponts, avec la Saale, qui leur appartient de droit, puis une maison d'école aussi grande, peut-être plus grande que tout le presbytère de Joditz, et parmi les édifices, la maison de ville, sans compter un château fort long et complétement vide.

» En même temps que mon père, il arrivait à Schwarzenbach un nouveau maître d'école, nommé Werner. C'était un bel homme, au front et au nez larges, plein de feu et de sentiment, doué d'une éloquence naturelle, entraînante, plein de questions et de comparaisons; mais il n'avait approfondi ni les langues ni aucune autre science. Sa tête ardente et ses discours passionnés et ornés de formules de liberté, remédiaient à cette pauvreté; sa langue était le levier avec lequel il remuait les jeunes esprits. Ses principes consistaient à n'emprunter à la grammaire que les règles les plus indispensables, telles que les déclinaisons et les conjugaisons, et de passer ensuite à la lecture d'un auteur. C'est ainsi que je fus obligé de sauter de la grammaire de Lange à *Cornelius Nepos*, et ce tour de force réussit.

Digitized by Google

» Notre arche scholastique contenait des enfants qui apprenaient à épeler, des latinistes, et des petites filles de tout âge, assises sur une espèce d'estrade qui, semblable aux amphithéâtres des anciens Romains, allait du plancher jusqu'au plafond; puis le maître d'école, le chantre, avec tous les cris, murmures, bourdonnements et coups qui en font partie.

» Les latinistes formaient, pour ainsi dire, une école dans l'école. Ils ne tardèrent pas à passer à la grammaire grecque, à laquelle on ne s'arrêta que pour les verbes indispensables, afin d'arriver au plus tôt à la traduction du Nouveau Testament. Werner, qui, dans la chaleur de ses discours, se louait au point qu'il s'étonnait fort souvent de sa propre grandeur, trouvait sa méthode parfaite, et la rapidité de mes progrès le confirmait dans cette idée. L'année suivante, quelques déclinaisons de la grammaire hébraïque nous servirent de pont pour passer au premier livre de Moïse, pierre de touche des jeunes hébraïsants, que les juifs savants seuls avaient le droit de lire.

» Je reviendrai à la chronologie de ma vie dès que j'aurai poursuivi un peu celle de mes études, afin de détailler tout ce que je savais et tout ce que j'apprenais. Je traduisais verbalement les livres hébreux en latin, aussi facilement qu'un faiseur de Vulgate. Tout en écoutant mes versions (j'étais le seul hébraïsant de l'école), Werner consultait une traduction imprimée qu'il avait à côté de lui. Mais lorsque je me trouvais embarrassé pour l'analyse de certains mots il m'arrivait souvent, comme second malheur, que le maître se trouvait dans le même cas que moi. J'étais alors véritablement amoureux de toutes les difficultés de la langue hébraïque, et je cherchais de tous côtés des renseignements sur les voyelles, les accents et les analyses dont chaque mot de cette langue est susceptible. En un mot, tout ce que j'ai dit à ce sujet dans mon *Quintus Fixlein* peut s'appliquer à moi. Je me conduisais tout aussi follement envers la langue latine; aussi le bon maître d'école était-il beaucoup plus occupé à chercher à me comprendre qu'à corriger mes devoirs.

» De son côté, le chantre me donna des leçons de piano, mais il se borna à quelques danses et, plus tard, aux accords les plus vulgaires du plain-chant et aux principaux chiffres de la basse fondamentale (general-bass). Puisse Dieu, dira-t-on, donner à ce pauvre enfant au moins un maître sérieux! En attendant, je m'étais fait à moi-même une méthode d'enseignement; j'improvisais sur le piano et j'y exécutais tous les morceaux de musique que je pouvais me procurer; de cette manière, j'apprenais la basse fondamentale, comme on apprend celle d'une langue en la parlant.

» A la même époque je m'adonnai à la littérature, mais comme il n'y avait à Schwarzenbach que les plus mauvais romans de la première moitié du siècle précédent, j'étais réduit à me construire ma petite tour de Babel avec des pierres prises de tous côtés. Parmi les livres que je pouvais me procurer, pas un n'a pénétré tant mon être, et même tout mon corps, d'une félicité plus vive, que *Robinson Crusoé*. Je plains les enfants d'aujourd'hui qu'on prive de cette délicieuse impression, en leur donnant un *Robinson* retravaillé, un *Robinson* qui convertit l'île silencieuse et déserte en une école, et le voyageur naufragé en un professeur[1].

[1] C'est sans doute une allusion au *Robinson* de Campe, alors très-populaire en Allemagne, et qui est le *Robinson* anglais entremêlé de dialogues.

Digitized by Google

» A cette époque, le jeune chapelain, nommé Vœlkel, engagea mon père à m'envoyer tous les jours, pendant deux heures, chez lui, afin de m'enseigner les éléments de la géographie et de la philosophie. J'ignore comment j'avais mérité qu'il me sacrifiât ainsi la plus grande partie de ses loisirs.

» En fait de philosophie, il me faisait, ou plutôt je lui faisais la lecture de la philosophie de Gottsched, qui, malgré sa sécheresse et son insignifiance, m'intéressait à cause de la nouveauté. Puis il me montra sur une carte, je crois que c'était celle de l'Allemagne, beaucoup de villes et de frontières, mais je cherche en vain dans ma mémoire ce que je peux avoir retenu de ses leçons. Je me fais fort, au reste, de prouver que parmi tous les auteurs vivants, ce qui n'est pas peu dire, je suis le plus ignorant en fait de géographie. Le peu que j'en sais, je l'ai appris en passant dans les chaises de poste ou par les récits des voyageurs. Je n'en remercie pas moins le bon chapelain des indications qu'il m'a données. Ce qu'il avait le plus à cœur, c'était de m'introduire à la théologie. C'est ainsi qu'il me posait pour devoir de prouver, sans citer la Bible, qu'il y a un Dieu, une Providence. Pour guide de ce travail, il me copiait, sur une petite feuille de papier, des sentences extraites de Nœsselt, de Jérusalem et autres prédicateurs célèbres. Et c'est de cette feuille, pour parler d'après la foi botanique de Gœthe, que se sont développées mes feuilles à moi.

» Je commençais avec beaucoup de chaleur chaque travail de ce genre, mais la fin était à peine tiède. Si ce travail était une véritable récréation pour moi, tout le mérite en appartient à celui qui en avait si heureusement choisi le thème. Qu'on le compare à ceux que les professeurs donnent ordinairement à la jeunesse, et qui sont aussi loin de leurs cœurs que du cercle de leur existence; et l'on conviendra avec moi, qu'il serait à désirer qu'un ami des jeunes gens se donnât la peine de faire un recueil de questions à traiter, parmi lesquelles les professeurs n'auraient plus qu'à choisir. Qu'est-ce, en effet, que ces questions telles qu'on les donne ordinairement? l'éloge du travail, l'importance de la jeunesse, etc. En vérité, les têtes les mieux meublées auraient peine à trouver quelque chose de vivant dans de pareils sujets. Parfois même on en propose de trop grands, de trop importants, tels que des comparaisons entre d'anciens capitaines, d'anciennes formes de gouvernement. Ce sont là des œufs d'autruche sur lesquels l'écolier, avec ses ailes trop courtes, couve en vain; il sue, mais il n'échauffe rien. Les meilleures questions de ce genre seraient celles qu'on emprunterait au monde physique, telles que la description d'un incendie, du dernier jugement, du déluge, avec la preuve de l'impossibilité d'un déluge universel. Je crois même qu'il vaudrait mieux laisser les jeunes gens choisir eux-mêmes ces questions, comme on se choisit une bien-aimée. Laissez l'esprit de la jeunesse libre, ne fût-ce que pour quelques heures, pour quelques pages; l'âge mûr aussi a besoin de cette liberté. Sans elle, l'esprit humain ressemble à une cloche qui touche au sol; pour sonner, elle a besoin de se mouvoir librement dans l'air.

» Mais dans toutes les positions les hommes sont ainsi faits, ils cherchent leur gloire à faire d'un esprit libre une machine servile; par là, ils croient prouver leur force et leur puissance. Ils oublient que Dieu, le libre, l'indépendant, veut que toutes ses créatures soient indépendantes et libres, tandis que le diable, l'esclave, veut que tout soit esclave comme lui!

» Je ne donnerais pas un de mes travaux actuels, quelle que soit l'importance qu'on puisse y attacher, pour mes essais de cette époque, car ils ont ouvert à

Digitized by Google

mon penchant pour la philosophie une arène où il a pu s'étendre à son aise. Il avait déjà auparavant cherché cette arène dans ma tête étroite, et il s'était manifesté par un petit livre dans lequel j'ai essayé d'approfondir logiquement la faculté de voir et d'entendre. J'en avais lu quelques passages à mon père qui ne m'a point blâmé, et n'a pas méconnu mes intentions.

» Je l'ai déjà dit bien souvent aux instituteurs, mais on ne saurait assez le leur répéter : écouter et lire fortifie beaucoup moins l'esprit qu'écrire et parler. Le premier cas ressemble à la conception de la femme, où la faculté de recevoir est seule mise en mouvement, le second, semblable à la production de l'homme, réveille les forces créatrices. Lire, c'est quêter; écrire, c'est battre monnaie.

» Le jeu d'échecs me fit perdre les leçons du chapelain. Il remplaçait souvent les leçons de géographie par une partie d'échecs, le seul jeu que j'aie aimé, que j'aime encore, quoique j'y sois toujours resté un écolier. J'avais beau avoir un violent mal de tête, le jeu d'échecs m'amenait chez le chapelain. Un jour, il oublia de faire apporter l'échiquier, et j'oubliai pour toujours de retourner chez lui. J'ai peine à comprendre comment mon père a pu souffrir cette conduite, sans même m'en demander la raison. Quant à moi, j'étais fou de continuer à fuir le chapelain, puisque je continuais à l'aimer. Qui pourrait expliquer comment, dans mon cœur et dans bien d'autres cœurs poétiques, ceux des femmes surtout, le vinaigre de la rancune peut s'introduire dans les alvéoles si pleines du miel de l'amour. Mélange contradictoire qui empoisonne nos plus belles années. »

Le génie ardent de Jean-Paul, qui voulait toujours créer et se mouvoir librement, n'a pu s'astreindre plus longtemps à raconter des faits. Il s'était promis cependant de reprendre l'histoire de sa vie, mais malheureusement ce projet n'a jamais eu d'exécution. C'est donc dans les nombreux volumes dont j'ai déjà parlé qu'il m'a fallu chercher la continuation de la biographie de cet homme extraordinaire, et pour mieux le peindre, je me suis efforcée de le faire parler lui-même aussi souvent que possible.

Bonne Aloïse de Carlowitz.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

HENRIC DARTLEY.

SCÈNES ET MOEURS DE LA NORWÉGE[1].

DERNIÈRE PARTIE.

X.

Il y avait déjà une heure que Henric attendait Anna sous les rochers du fjord de Grover. Une petite vallée avait, en ce lieu, été creusée par la nature. Des murailles à pic la fermaient de tous les côtés, excepté vers le sud. La forte source, sortant d'une gorge étroite, bruissait entre les colossales masses de pierres irrégulièrement entassées, et se frayait une route profonde pour se rendre au bassin. Les arbres, serrés les uns contre les autres, s'étayaient réciproquement en se penchant sur l'eau avec un aspect sauvage. Ils étreignaient de leurs mille racines ces monceaux de ruines, ou bien, fracassés par les tempêtes, ils accablaient du poids de leurs troncs morts des compagnons plus heureux.

Dartley avait posé son fusil sur un énorme bloc de granit, qui, tout recouvert de mousse, témoignait encore, par la régularité de ses angles, que la main de l'homme l'avait autrefois façonné. Trois pierres érigées à côté étaient profondément enfoncées dans le sol; des caractères runiques, devenus méconnaissables, devaient, selon la tradition, composer le nom de l'un de ces victorieux barbares, de ces rois de la

[1] Voir les livraisons d'août et de septembre 1858.

Digitized by Google

mer, qui, enfin saisi lui-même par la mort, avait été déposé dans cette tombe de rochers. Henric marchait de long en large, d'un pas agité, devant ces pierres antiques. Tantôt il écoutait la voix du vent, qui planait sur le petit vallon, sans en pénétrer la profondeur; tantôt il s'appuyait sur l'un des vieux arbres et contemplait l'eau impétueuse qui jaillissait vers lui en écumant. Sa patience s'enfuyait avec chaque minute écoulée. Enfin, il retourna à la tombe sauvage, du pied de laquelle, dans la chaude lumière du soleil, il fixait avec anxiété son regard sur les vagues du fjord. Mais des pas se firent entendre au-dessus de lui : les pas précipités de quelqu'un qui se dirigeait vers la gorge. De petites pierres tombaient des rochers suspendus dans l'air, le bois sec d'un buisson craquait sous la main qui glissait en s'y voulant retenir.... Henric tressaillit. Toutes les douleurs, toutes les espérances, toutes les anxiétés qui remplissaient son âme l'émurent à la fois. Il sortit de derrière la tombe. « Anna ! s'écria-t-il, ma chère Anna, mon Anna bien-aimée, Dieu soit loué, je te revois ! »

Il étendit les bras et se trouva devant Œrsteen !

L'assesseur, pâlissant de frayeur devant cette apparition inattendue de son ennemi mortel, fut obligé de se soutenir au rocher. Il tremblait. Ses membres et sa voix lui refusaient en même temps le service. Ses yeux étaient rendus fixes par l'angoisse, la fureur, la peur. Il voyait qu'il n'avait pas devant lui un esprit; que c'était bien Henric Dartley lui-même, dont le regard furieux transperçait son âme comme l'éclair sillonne les airs; il comprenait que cette haute et menaçante stature, que ces bras nerveux étendus pouvaient avoir pour lui une signification effroyable. Le sentier était étroit et ne permettait pas la fuite : à deux pas, le gouffre profond où mugissait le torrent, pas plus de ressource en avant qu'en arrière, et, juste en face un ennemi aussi hardi que vigoureux, portant la main à son couteau.

« Henric Dartley, dit Œrsteen avec effort, je ne suppose pas que vous ayez de mauvaises intentions contre un homme inoffensif que vous rencontrez désarmé ?

— Tu te trouves un homme inoffensif, toi, le plus traître des hommes! répliqua Dartley; ton front est de fer pour le mensonge, mais cependant il n'est pas assez dur pour que je ne puisse le fracasser.

— Veux-tu donc commettre un meurtre? » demanda Œrsteen en reculant d'effroi.

Dartley lâcha le couteau.

« Je ne suis pas un assassin comme toi, dit-il; mais, si tu as du

Digitized by Google

courage, nous viderons notre querelle comme des hommes. Il y a ici assez d'espace pour te payer de toutes tes méchancetés.

— Prétendez-vous me contraindre à une action illégale ? Je ne puis y consentir.

— Une action illégale, ô digne serviteur de la loi ? Lâche coquin ! était-ce une action légale, de décharger ton fusil sur un homme qui fuyait devant toi ?

— Et sur qui l'a-t-il réellement déchargé, Henric ? s'écria-t-on du haut des rochers. Sur une pauvre fille.... Fi donc, bailli ! honte à celui qui est capable de semblables choses. »

Les deux hommes surpris levèrent les yeux : Karina était étendue là-haut, s'appuyant sur ses bras ; et des deux côtés de son frais visage, qui se projetait sur la profondeur du vallon, ses tresses retombaient sur les pierres. En un clin d'œil elle fut relevée et l'on cessa de la voir ; mais on entendait ses pas dans le sentier, et bientôt elle fut descendue. Toutefois elle n'était pas seule : elle entraînait une autre femme par la main.

« Henric, voici mademoiselle Anna ! Anna, voilà Henric ! Et que feras-tu maintenant, bailli de Hammer ? Tu vois comme il la tient sur son cœur ; tu vois comme ils se pressent et s'embrassent. Tu n'es pas un brave homme, tout le monde le dit, et j'en ai bien fait l'expérience lorsque tu as tiré sur moi comme sur un loup. Sais-tu ce que j'ai fait ? J'ai poussé une pierre du rocher dans le fjord, et je me riais de toi tandis que tu restais là à regarder dans l'eau, et puis que tu t'enfuyais. C'est ainsi qu'Anna et Henric se riront de toi, et que tu seras obligé de prendre la fuite, si tu continues à être aussi méchant. Écoute, tu dois cependant bien voir que la jeune fille ne veut pas de toi, c'est assez évident, ce me semble ; et moi je t'avertis que si tu pousses l'indignité jusqu'au point de la vouloir contraindre, la honte et le malheur fondront sur toi. »

Karina s'était placée devant Œrsteen, comme pour protéger les deux amants ; elle avait posé sa main vigoureuse sur la poitrine de l'assesseur. Celui-ci se demanda longtemps quel rôle il devait jouer. Enfin, il rejeta rudement la main de l'audacieuse fille, et, sans s'occuper d'elle davantage, il s'avança vers Henric et Anna :

« Je vois bien, dit-il, qu'il faut que cela finisse, et si j'avais pu penser que la passion d'Anna fût plus forte que toute pudeur et toute honte, j'aurais surmonté mon inclination. Cependant je n'ai pas à en décider, cela regarde plutôt le prieur Fahlberg que moi : je ne puis me retirer sans sa volonté. Il apprendra par moi ce qui s'est passé ici, et s'arrangera comme bon lui semblera. »

Digitized by Google

Il regarda Anna, dont le charmant visage se cachait avec effroi dans le sein de Henric, puis il poursuivit : « Ce que j'ai dit, je le tiendrai, monsieur Dartley; je vois ma fiancée dans vos bras, et, par Dieu ! je vengerai cette honte comme je sais me venger. Mais, je le jure, après un tel spectacle, je ne prodiguerai plus mon amour à une femme qui le récompense ainsi.

— Vous n'avez pas à vous plaindre, Œrsteen, répondit Henric, car vous saviez depuis longtemps ce que vous savez à présent. Allez donc, mais, cette fois, ne mentez pas : dites au prieur qu'Anna est venue ici, qu'elle nous y a trouvés tous deux, et qu'elle s'est réfugiée sur ce cœur qui lui appartiendra tant qu'il y restera un battement.

— Oh ! pourquoi nous persécutez-vous ? s'écria Anna en pleurant ; pourquoi vous introduisez-vous si cruellement dans ma vie ? Que vous ai-je fait, et que vous a fait Henric ?

— Et pourquoi veux-tu tout juste épouser la plus belle fille du pays? demanda Karina avec colère; il y en a bien d'autres qui te conviendraient beaucoup mieux.

— Je ne vous ai jamais persécutée, Anna, dit Œrsteen. Seulement, tout homme cherche son bonheur où il croit le trouver: s'il se trompe, il en reçoit pour châtiment une douleur telle que celle qui m'atteint aujourd'hui. Je veux m'y soumettre, mais, en vertu de mon droit et en considération de votre père, je vous prie de me suivre à la maison. Quant à vous, Dartley, j'aurai encore à vous parler. »

Il étendit sa main vers Anna, mais Karina le repoussa :

« Ne lui donne pas la tienne, s'écria-t-elle, je vois combien son cœur est plein de fourberie. Reste près de Henric ! Oh ! si j'étais à ta place, comme je m'enfuirais avec lui en haut du fjelle !

— Te tairas-tu enfin, sotte créature! interrompit Œrsteen avec humeur. Je vous jure, Anna, que je parlerai sincèrement à votre père.

— Je ne peux pas aller avec lui, Henric, murmura la jeune fille au comble de l'angoisse, et cependant, quel autre parti prendre ! Hélas, mon Dieu ! il va le falloir.

— Viens, ma bien-aimée, dit Dartley : je t'accompagnerai moi-même jusqu'à la limite qui m'est tracée. Que cet homme fasse ce qu'il voudra, je ne le crains pas, et tu ne dois pas le craindre non plus. Tu lui as dit que tu le méprises : répète-le-lui tout haut, en plein visage, devant tout le monde, s'il te parle encore de son amour. Entendez-vous, Œrsteen, Anna vous méprise, et je ne vous méprise pas moins. Que diable, monsieur ! vous êtes un Normand aussi bien que moi : et

Digitized by Google

l'infamie ne ferait pas frémir en vous une seule fibre ? Voulez-vous prendre une femme qui vous méprise, qui se suspend au cou d'un autre homme, qui a juré de l'aimer éternellement ? Ce n'est pas une âme, c'est le souffle d'un chien qui doit animer le corps d'un homme capable de rechercher une femme dans de telles conditions.

— O patience ! patience ! murmura Œrsteen rageant intérieurement. Si vous me méprisez comme vous le dites, poursuivit-il tout haut, je n'ai nulle raison de désirer qu'il en soit autrement; mais n'est-il pas lâche et méchant d'accumuler contre moi les injures ? Terminons cette scène; je pense que nous n'avons plus rien à nous dire.

— Vous avez raison de vouloir y mettre fin, dit Dartley, car vous y jouez le plus triste rôle : pour tous les trésors du monde, je ne voudrais pas être à votre place. Allez devant, monsieur, nous vous suivrons.

— Je ne jouerai pas longtemps ce rôle, vous pouvez y compter, s'écria l'assesseur en s'arrêtant, d'un air menaçant, au bas des degrés que formaient les rochers.

— Tant mieux pour vous; et si ces paroles sont une menace, Dieu sait que je suis de force à la porter ! »

Tout en parlant, Henric soulevait Anna sur les plus grosses pierres, et bientôt, arrivés en haut, ils purent voir Œrsteen prendre rapidement la route du presbytère. La précipitation de sa marche trahissait les tressaillements de fureur qui agitaient son âme. Le sentiment des injures reçues se réveillait de plus en plus vif, et sa passion pour la belle jeune fille s'éteignait jusqu'à la dernière étincelle dans un océan de haine. Anna devait lui appartenir, il se le jurait avec des grincements de dents et des serments effroyables, et il s'enivrait par avance dans la contemplation de sa douleur, de ses espérances détruites, de son avenir brisé. Que la bénédiction fût seulement prononcée, et c'en était fait : le père désabusé crierait en vain malheur sur lui et sur son enfant. Il n'y avait pas à songer à une séparation, car les lois norwégiennes donnent à l'homme un pouvoir illimité sur la femme. Que le lendemain donc se passât bien, et c'était assez : Anna était sienne, et Dartley... oh ! il voulait le perdre, il le perdrait à tout prix. Quoi qu'il dût en arriver pour lui-même, n'importe : Dartley serait anéanti !

Ce fut en repaissant son esprit de semblables pensées, qu'il se rendit à l'appartement du prieur. Celui-ci, frappé de son air lugubre, ne savait à quel pressentiment il devait s'abandonner, lorsque Œrsteen, se jetant sur un siége, couvrit son visage de ses deux mains : Fahlberg les prit, les retira, et vit couler des larmes abondantes.

Digitized by Google

« Qu'est-il arrivé ? s'écria-t-il au comble de l'angoisse; Anna est-elle blessée, est-elle morte ? Parlez, au nom de Dieu, parlez !

— Perdue pour moi, morte pour moi ! s'écria l'assesseur. » Alors il entama le récit à sa manière : comme quoi Dartley l'avait outragé, presque assassiné; comme quoi il avait vu Anna, dans l'élan de la passion, se suspendre au cou de l'infâme, qui se vantait de cette honte.

Le vieillard était au paroxysme de la fureur. « Œrsteen, que voulez-vous faire ? demanda-t-il d'une voix étouffée.

— Que puis-je faire après une telle scène, mon digne ami ? Évidemment, renoncer à mon bonheur.... Mais cette seule pensée me rend si infortuné, que je souhaite la mort.

— L'infâme ! s'écria le prieur hors de lui; lui seul est la cause de nos malheurs. Anna ne s'était jamais de la vie risquée à enfreindre mes ordres : elle est la douceur même, mais ce misérable a empoisonné son cœur. Écoutez, Œrsteen, vous avez ma parole et j'ai la vôtre. Vous êtes homme, conduisez-vous en homme. Anna doit vous appartenir, ne vous retirez pas, je vous l'ordonne. Vous la rendrez heureuse, j'en ai l'assurance. Je veux lui parler encore, et je la verrai morte à mes pieds avant....

— Ne tournez pas contre la pauvre enfant votre trop juste colère, interrompit Œrsteen, mais aidez-moi à mettre hors d'état de nuire l'indigne objet de sa passion. Anna est sous un charme qui sera détruit, si nous parvenons à éloigner Dartley. Je garderai ma parole, car, je le sens, j'aime trop profondément et trop sincèrement pour ne pas tout supporter. Pour vous, mon digne ami, réfléchissez seulement à tout ce que ce Dartley met en œuvre pour amener la honte sur vous et sur moi; réfléchissez à sa position, à ses plans de trahison, aux idées qu'il met dans les têtes des paysans.

— Et que pouvons-nous y faire ?

— Chercher le moyen le plus facile de l'éloigner pour un temps ou pour toujours. Ce moyen, je crois pouvoir vous l'offrir. Mais voici Anna qui vient avec le docteur. Cher père, je vous en prie, maîtrisez votre mécontentement autant que vous le pourrez. »

Anna entrait effectivement, accompagnée de Magnus, qu'elle et Henric avaient rencontré, revenant d'une excursion botanique. Il portait au bout de son bâton un petit paquet, contenant des plantes à vertus salutaires. Lorsqu'il vit Dartley, il s'écria :

« Pardieu ! quelle est cette plante, que l'on extirpe radicalement et qui reparaît comme si rien ne lui était arrivé ? Vous ressemblez donc à la *circœa alpina* vivace, que l'on coupe en cinquante morceaux, sans

Digitized by Google

autre résultat que de posséder une mauvaise herbe à cinquante branches? Prenez garde, vous enlacez cette tendre *viola odorata*, comme si vous vouliez ne la lâcher jamais, et, pour en être plus sûr, étouffer elle et vous.

— Ce serait une belle mort pour nous, dit Dartley, car la vie est encore plus cruelle, et si vous saviez, docteur.... »

Le vieux médecin se boucha les oreilles.

« Je ne veux rien entendre, s'écria-t-il; je ne puis ni vous secourir ni vous conseiller : ainsi, cessez vos plaintes. Le vieillard qui est sous ce toit est féroce et insensé dans sa sagesse. Un peu plus, et il faudra que je prenne garde, de crainte qu'il ne lui prenne fantaisie de me marier aussi.

— Conduisez Anna à la maison, reprit Henric d'un ton suppliant; protégez-la autant qu'il est en votre pouvoir. Et toi, mon Anna, sois calme et aie confiance en moi. »

Il l'embrassa ardemment et retourna dans la montagne, tandis que Magnus suivait avec elle le petit sentier du presbytère; il ranima doucement son courage, lorsqu'il la sentit trembler.

« Console-toi donc, enfant, lui disait-il; n'as-tu pas entendu avec quelle vaillance parlait ton amant? Et au pis-aller, ne suis-je pas là? Nul ne te fera violence : nous saurons nous y opposer. »

Le vieillard eut bientôt à remplir sa promesse, car à peine Anna était-elle entrée dans la chambre que son père, bouillant de colère, la saisit par la main et la fit se mettre devant lui, en la poussant violemment.

« Qu'as-tu fait, fille de mauvaises mœurs? s'écria-t-il.

— Rien qui mérite ce nom, répondit-elle, pâle comme la mort.

— Rien, misérable! rien? toi qui, sans pudeur et sans honte, déshonores toi et moi!

— Mon père! s'écria la jeune fille; Dieu tout-puissant! qui m'a ainsi calomniée?

— Silence! » dit le prieur d'une voix tonnante, en serrant le poing pour frapper. Il le levait, mais Magnus l'arrêta plus vite qu'Œrsteen, qui cherchait par ses prières à l'adoucir. Le docteur avait jeté avec force ses plantes à terre, il les avait foulées aux pieds; puis son chapeau avait suivi, puis enfin sa canne, et se tournant vers la pauvre enfant tout en larmes : « Va-t'en, Anna, va-t'en dans ta petite chambre, pour ne pas entendre ce que j'ai à dire à ton père, qui oublie ce qu'il doit, non pas seulement à sa charge et à son habit, mais à sa dignité d'homme, ce qu'il doit à l'honneur du vieux Christian Fahlberg. Il n'y

Digitized by Google

a que l'esprit malin qui puisse lui fournir de semblables inspirations. Ne prend-il pas toutes les figures? et ne peut-il pas avoir eu idée de venir se promener en Norwége sous la forme d'assesseur?

— N'oublie pas, dit le prieur humilié, et cependant encore avec la fierté qui veut soutenir le droit à tout prix, n'oublie pas que cette maison est la mienne, et que je veux qu'on s'y abstienne de toute immixtion dans mes actes.

— Il est vrai, reprit tristement Magnus, je l'avais oublié. Il te manquait encore de mettre à la porte ton vieil ami. Mon bon Christian, je m'en irai et je ne reviendrai sans doute plus, car qu'est-ce qui pourrait me rappeler? Serait-ce la vie sacrifiée de cette malheureuse enfant, ses larmes, sa détresse, ou bien ton repentir, ton désespoir d'un entêtement absurde, qui te conduira douloureusement au tombeau? Une fois parti, je ne reviendrai pas, Christian; mais, si aujourd'hui tu ne me chasses par force, je resterai jusqu'à demain, pour voir la fin de tout ceci. Viens, enfant, et sèche tes yeux! tu auras toujours un ami ici, le vieux Magnus Alsen, et un autre là-haut. »

Son geste indiquait le ciel et la montagne, et laissait douteux ce qu'il voulait dire. Il reconduisit Anna, et le ministre les suivit d'un sombre et hostile regard.

XI.

Dartley avait employé toute la journée à parcourir les parties les plus sauvages de la montagne. Il avait été dans les plus petites vallées où le fjord fait parvenir ses bras innombrables, et avait remonté le cours des ruisseaux qui se précipitent des glaces par les fentes du rocher. Parfois une hutte se rencontre au point le plus élevé; ailleurs c'est dans l'enfoncement de la vallée qu'une existence humaine s'est fait un gîte étroit et modeste, où elle se réfugie solitaire avec ses joies et ses douleurs.

Henric de Rothbergsland entrait dans chacune de ces habitations isolées, et partout il était accueilli avec cordialité. On ravivait la flamme dans l'âtre hospitalier, on offrait au voyageur tout ce qu'on possédait; mais ce n'était pas sur les mets étalés devant lui que Dartley arrêtait ses regards : il les portait bien plus volontiers sur la solive du milieu de la pièce où il est d'usage que chaque homme dépose ses armes. Le plus pauvre y garde tout au moins une ou deux de ces lourdes carabines qui tuent l'ours, le loup et le renne, et qui, au

Digitized by Google

milieu de la fumée et de la poussière, ne perdent rien de leur bonté. Ces montagnards ont reçu en héritage de leurs ancêtres le talent d'excellents forgerons, et ils se plaisent encore à charmer leur travail avec les vieilles chansons dont ceux de leur race accompagnaient le leur autrefois. Pressé par le temps, Henric séjournait peu dans chaque hutte : lorsqu'il en sortait, il faisait un signe à quelque gars vigoureux; celui-ci s'empressait de le suivre, en recevait tout bas une mystérieuse parole, lui serrait la main et l'accompagnait d'un fier regard.

La nuit était venue lorsqu'il atteignit le gaard du fidèle Lars. Il ouvrit la porte et vit Karina assise seule près du foyer. Elle était immobile, la tête penchée, les mains jointes, le regard fixé sur la flamme. En entendant des pas, elle s'élança joyeusement, puis s'arrêta, surprise et rougissante; la reconnaissance et l'inquiétude passèrent comme des éclairs sur son visage.

« C'est toi, Henric! s'écria-t-elle; tu as du courage d'être venu. Que la paix de Dieu soit avec toi! Je pensais voir arriver Niels Hansen et mon frère.

— Où est Lars? demanda Henric.

— Le saurais-tu? répliqua Karina; il est allé pêcher avec Niels, et ni l'un ni l'autre ne sont revenus.

— S'il leur était arrivé malheur?

— La main de Dieu protége chacun, répondit la jeune fille.

— Il est vrai que le temps n'a pas été assez mauvais pour faire concevoir ces craintes.

— Si cela doit être, on peut aussi bien mourir à la clarté du soleil, Henric. Quant à mon frère, il ne s'effraye de rien; mais il pourrait être arrivé quelque chose à Niels, qui est jeune et impétueux. »

Henric s'assit devant le feu, et Karina resta debout près de lui. Ses yeux inquiets volaient tantôt sur la flamme, tantôt sur son hôte, préoccupé et rêveur, tantôt sur la porte qui gémissait doucement. Le jeune seigneur de Rothbergsland était pâle et défait. Une profonde douleur se lisait sur son noble front et dans ses yeux qui, jadis, brillaient d'un feu si clair. Il ne parlait pas, il cachait en soupirant son visage de ses mains, et ce soupir faisait passer un frémissement dans le sein de Karina.

« Il arrivera quelque chose! murmurait-elle en elle-même. Trois pies étaient aujourd'hui devant notre porte, elles ont crié toute la journée autour de la maison. Lorsque je sortis elles m'ont suivie, et, comme je les voulais chasser, elles ont volé autour de ma tête.

Digitized by Google

— Pauvre Karina! dit Dartley, tu es dans l'angoisse.

— Ce n'est pas de l'angoisse, Henric, mais pourtant je crains pour... Les trois pies, c'est toi, Lars et Niels.

— Et tu penses que, sur les trois, Niels pourrait périr?

— Il ne périra pas, Dartley.

— Ce serait donc Lars?

— Lars! oh! ce serait affreux;... mais il est intrépide et aussi fort qu'un ours.

— Alors, Karina, il ne reste plus que moi à qui il puisse arriver malheur.

— Toi? dit-elle en le regardant fixement; non, tu ne dois pas être malheureux.... Et pourtant je sens quelque chose comme si cela allait arriver. Derrière toi, je vois.... comme une ombre;.... je ne puis distinguer si c'est Anna, ou bien Reisa-Rova, la sorcière malfaisante, qui apporte la douleur. Sa vue est un poison : elle dessèche la plante, tue l'animal, et celui que sa main touche doit mourir. L'homme qui l'aperçoit au début d'une œuvre dangereuse doit abandonner cette œuvre, ou bien il y succombera. Voilà pourquoi je suis si triste, Henric; voilà pourquoi j'attends Lars et Niels, afin qu'ils soient près de toi. Tu as des projets périlleux, hélas, Henric! Reisa-Rova n'a encore épargné personne.... La traîtresse! elle paraît belle dans son manteau noir, et elle séduit les meilleurs. Henric, que de dangers et de tristesse! Hélas! hélas! elle t'apparaît sous la figure d'Anna, elle te saisit par le cou, elle te jette sur son coursier noir aux yeux de flamme, et tout est fini pour toi,... pour nous tous.

— Petite folle! s'écria Dartley en se levant brusquement; tes superstitions sont contagieuses. Tais-toi, avant que les mauvais esprits ne t'entendent. Je dois poursuivre ce que j'ai commencé, Karina. Cependant tu as raison sous un rapport ; Lars et Niels me sont d'une nécessité urgente. S'ils reviennent, envoie-les-moi; je les attendrai bien avant dans la nuit.

— Sois tranquille, je n'y manquerai pas. »

Il caressa sa longue et souple chevelure : elle le laissa faire; puis il mit les deux mains sur ses tempes brûlantes et l'embrassa.

« Ma pauvre Karina, dit-il, tu m'aimes bien aussi? Si je meurs, chanteras-tu le chant funèbre et prieras-tu sur ma tombe? Karina, le feras-tu? »

Les yeux de la jeune fille se remplirent peu à peu de larmes. Elle ne répondit pas, mais une douleur indescriptible courut comme un frisson sur son visage et sur son corps vigoureux. Sa respiration était

Digitized by Google

profonde et précipitée; Henric entendait son pouls battre, et il la sentait trembler et chanceler. Effrayé d'une pensée soudaine, il retira ses mains et prit son fusil et son chapeau.

« Bonne nuit, Karina, dit-il; n'oublie pas ce dont je t'ai chargée.

— Adieu, Henric! » répondit-elle, et elle lui tendit la main; mais il était déjà à la porte; cette main retomba sur la serrure, et la pauvre fille s'assit tristement dans le coin du fond. Ses larmes coulaient, lentes et irrésistibles; elle appuyait sa tête sur le mur, et se tordait les mains sur la poitrine, jusqu'à ce qu'enfin elle devint plus calme et ne sut plus pourquoi elle avait pleuré. Elle essuya avec contrariété les taches humides qui souillaient sa veste, et le feu lui sécha les yeux.

« Pourquoi donc suis-je si troublée? se demanda-t-elle; mais aussi quel besoin Henric avait-il de me parler de mort et de tombeau, lorsqu'il était là, devant moi, si frais et si rose? Oh! viens donc, Lars! Lars! Lars! »

Elle se leva, prêta l'oreille, puis sortit en courant et considéra le fjord à la lueur des étoiles. Les vagues mugissaient écumantes en se brisant sur la rive; on entendait comme un bruit de rames, mais les noires ombres du fjelle retombaient sur les flots, et l'on ne pouvait rien découvrir. A plusieurs reprises elle appela Lars, mais sa voix lui revint seule.... Elle retourna prendre sa place au foyer; mais ce fut pour se plonger plus avant encore dans des anxiétés et des songes qui venaient tous se réunir, comme à un point central, autour de Henric Dartley.

Celui que suivaient ses pensées était depuis longtemps arrivé dans la salle du manoir isolé de Rothbergsland. Il mettait ses papiers en ordre : beaucoup furent sacrifiés aux flammes; d'autres furent soigneusement serrés. Enfin, il prit la plume et se mit assidûment à écrire une lettre qu'il examinait ligne par ligne, en réfléchissant sur le contenu. Il ne s'aperçut pas qu'en dehors, devant la fenêtre, une figure s'était approchée, l'avait regardé, avait disparu au moment où il relevait la tête, et était remplacée par une autre qui le considérait avec une expression de joie vindicative.

Cependant des hommes s'approchaient à pas légers du bâtiment. On entendait comme un bruit d'armes, et lorsque la vieille ménagère mit la tête à l'entrée de sa chambre, un noir fantôme, haletant, effroyable, s'élança brusquement et rejeta si violemment la porte sur elle qu'elle tomba de tout son long. Les verrous furent alors poussés, et la vieille Matthéa s'évanouit.

« Oui, il en doit être ainsi, se disait Dartley en considérant son

Digitized by Google

écrit; ainsi donc, mon Anna bien-aimée, je prendrai encore soin de toi, quand même la mort, quand même Reisa-Rova viendrait m'arracher à ton amour! »

Il écouta le bruit qui se faisait dans la cour du château, et se dit en souriant :

« Vraiment on pourrait penser qu'un mauvais génie est à la porte, et fait résonner les serrures. Mais ce sont mes amis, poursuivit-il en entendant des pas fermes dans la chambre voisine. Ce sont Niels, Gullik, Herbrand et Lars. » La porte était ouverte, et cependant personne ne répondait. « Venez donc, mes amis, » acheva-t-il en se détournant.

Un homme grand et gros était à l'entrée, en habit bleu de marin, le chapeau sur la tête. « Est-ce là ce drôle? » demanda-t-il d'une voix retentissante et dure.

« C'est M. Henric Dartley, » répondit un autre qui se trouvait derrière lui.

Dans la première surprise, Henric s'était levé d'un bond et regardait, sans comprendre, le visiteur inconnu. Mais au bout d'un instant il parut que son examen n'avait conclu à rien de favorable, car il mit la main au couteau suspendu à son côté. Toutefois, l'homme de la porte s'était approché plus vite encore et lui dit courtoisement :

« Vous me connaissez, monsieur Dartley?

— Oui, capitaine Rosen. Qu'est-ce qui vous amène à Rothbergsland?

— Vous allez le savoir de suite. Asseyez-vous, monsieur Dartley, et gardez-vous surtout de toute précipitation. Voici mon ami Munster, du vaisseau de Sa Majesté *les Trois Sœurs*, qui désire faire votre connaissance, et vous prie de lui accorder l'honneur d'une visite à son bord.

— Je ne vous comprends pas, capitaine, mais je dois décliner votre prétention.

— Vous ne la déclinerez pas, reprit énergiquement le baron, vous ne devez pas la décliner! » Le jeune homme se tut un instant.

« Cela signifie, dit-il ensuite, que vous comptez me contraindre à vous obéir?

— S'il n'en peut être autrement, oui sans doute.

— Et de quel droit, s'écria Henric, ardent et fier, de quel droit pénétrez-vous dans la maison d'un homme libre, d'un citoyen norwégien, pour y exercer un acte de violence?

— La responsabilité de mes actes m'appartient, monsieur Dartley. Vous devez seulement savoir ceci : vous me suivrez de gré ou de force; il ne vous sera fait aucun mal, seulement vous quitterez pour quelque temps

Digitized by Google

ce lieu, où votre présence n'apporte que du dommage, où vous excitez les inquiétudes et troublez les esprits. Vous êtes en sûreté, mais moins vous lutterez, mieux cela vaudra pour vous.

— A quoi bon tant de cérémonies, capitaine! s'écria le rude Munster en saisissant Henric par le bras. Écoutez, drôle, vous apportez ici le trouble et la trahison : en raison de cela, il convient que vous fassiez un voyage. Je saurai bien vous mettre au pas : en avant donc, obéissez! »

Cette brutalité éveilla tout le courage de Henric. D'un seul coup il repoussa si violemment le marin que son chapeau s'envola, puis il s'élança vers la porte, et Rosen ne le retint pas.

« Force contre force! s'écria-t-il; tenez-le ferme, vous autres, là-bas! » En un instant Dartley se vit entouré d'une demi-douzaine de matelots vigoureux, qui avaient tranquillement attendu dans la salle voisine les ordres de leurs chefs. Il se débarrassa à plusieurs reprises, et culbuta quelques-uns des agresseurs; mais enfin il chancela, fut renversé, et des mains robustes le maintinrent douloureusement sur le sol.

Rosen avait pris la lumière et éclairait tranquillement cette scène.

« Vous auriez pu penser, monsieur Dartley, que j'avais pris mes mesures, dit-il; voulez-vous maintenant vous soumettre?

— A des brigands, à des infâmes! s'écria le noble vaincu en faisant un nouvel effort.

— Alors il faut vous lier, et si vous ne voulez vous taire nous serons obligés d'agir d'une manière encore plus pénible pour vous. »

Tout était préparé, car, à l'instant même, les bras du captif furent attachés derrière le dos. « Mettez-le sur ses pieds, dit Rosen. Et vous, écoutez-moi : je veux autant que possible éviter la violence; ma conduite dépendra de vous. »

Il promena sa lumière sur le bureau, ouvrit plusieurs papiers et lut la lettre inachevée.

« Vous mettez le comble à vos indignités en lisant des lettres qui m'appartiennent! » s'écria Dartley.

Le capitaine ne prit pas garde à cette interpellation. Il continua attentivement sa lecture, plia le papier et le mit dans sa poche.

« C'est un fort joli document concernant vos menées, monsieur Dartley, dit-il alors. Mes actes ne sauraient avoir une plus complète justification. Vous informez vos amis que vous avez employé toute votre influence pour exciter les paysans à l'accomplissement de vos désirs; que votre plan est dangereux, mais que c'est à peine si le résultat peut

Digitized by Google

être révoqué en doute; que, comme cela pourrait bien arriver, vous voulez agir et mourir pour la liberté de la patrie. Ah ! je vois que vous avez eu des pressentiments de mort, monsieur Dartley, poursuivit-il d'un ton railleur, car cette lettre est en même temps une sorte de testament en faveur d'une certaine jeune dame qui vous est chère. Sous ce rapport, soyez tranquille : vos affaires de cœur ne me concernent en rien. Au reste, je ne pense pas que vous mouriez, et, si je me trompais, votre volonté serait suivie. Je respecte vos sentiments et vos résolutions.

— Respectez davantage le droit d'un homme libre, ce droit que vous foulez aux pieds ! dit Henric. Où est l'ordre de l'autorité légitime qui vous donne mission de m'arrêter ? Vous, étranger, vous, Danois, vous devez rendre raison, monsieur, de tout le tort qui m'est fait.

— Que vous êtes méticuleux ! répondit l'officier; allons, je veux bien encore satisfaire vos scrupules, et je vous prouverai que j'agis d'après la volonté de l'autorité. Partons, mais encore un mot, monsieur Dartley : vous ne ferez aucune tentative de fuite, car douze balles vous auraient transpercé avant que vous eussiez fait dix pas; vous ne ferez non plus aucun vacarme inutile, car on vous garrotterait comme un morceau de toile dans la chambre à voiles. »

Le prisonnier suivit en silence. Sur un signe du capitaine, deux matelots le saisirent par les bras et le conduisirent dans le sentier rocheux descendant au fjord. Les autres l'entouraient. Ils étaient dix, tous armés de pistolets et de sabres : il n'y avait pas la plus légère chance d'échapper à une telle troupe. On le monta dans la grande chaloupe, on jeta sur ses épaules un manteau, on enfonça sur sa tête un chapeau de matelot, et on le déposa au fond, en attachant les extrémités de la corde qui liait ses mains à un banc de rameur, auquel son dos s'appuyait.

La chaloupe glissait vive et calme sur les eaux du fjord. Les longues rames plongeaient sans bruit dans le sombre abîme, et ranimaient la mystérieuse vie des flots. Des étincelles d'or jaillissaient et sillonnaient l'air. Un tourbillon de feu suivait l'embarcation et se perdait au loin en scintillant. Henric avait la tête penchée; son âme était pleine de douleur et de colère; tantôt l'horreur de sa situation le saisissait avec une force déchirante; tantôt une rage impuissante le dévorait. Il songeait surtout à Anna, à son avenir, à ses amères douleurs, et, en pensant à elle, il en venait à s'oublier. Mais cette jeune et forte poitrine n'était pas faite pour contenir longtemps un vain désespoir : bientôt il sentit un nouveau flot de courage monter en lui. La mer lumineuse, en jetant ses étincelles, allumait un feu qui fondait les

Digitized by Google

glaces de la désolation. Moins abattu, il releva les yeux : une étoile rouge brillait au rivage ! Une maison était là : c'était le gaard de Bunserud ! A la porte se tenait une femme dont la main élevait une torche de résine : c'était la fidèle Karina ! Henric la reconnut ; un seul cri pouvait lui dire quel était celui qui descendait l'eau dans cette chaloupe : ce cri, il ne le poussa pas, car la prudence l'avertit à temps. Il regarda de côté, et il vit la sombre figure du capitaine Munster, qui, légèrement effleurée par la lueur de la torche, se tournait vers lui.

La sagesse subtile de sa nation, sagesse qu'il possédait à un degré éminent, lui disait : « Ne t'aventure pas lorsque le succès est si incertain ; une démarche irréfléchie ne peut qu'empirer ton sort. Attends, une meilleure occasion se présentera. Karina a un cœur rempli de pressentiments : qui sait si elle ne connaîtra pas ton danger sans que tu le lui révèles ? Dans peu d'heures, trente hommes vaillants ne seront-ils pas chez toi ? La vieille Matthéa ne donnera-t-elle pas l'alarme ? Tout n'est pas perdu, et si maintenant. . . . . »

Il fut interrompu dans ses pensées et tout son sang reflua vers le cœur : une nacelle de pêcheur passait, et il reconnaissait clairement, dans la voix qui chantait à bord, celle de Niels Hansen. Mais un instant plus tard la voix s'était tue, la barque avait disparu rapide, et l'on entrevoyait, entre les rochers et les arbres, la lumière du presbytère de Grover.

Le capitaine tourna le gouvernail vers la terre, et l'extrémité de la chaloupe toucha le rocher. « Maintenant, monsieur Dartley, dit-il, je veux vous convaincre que votre arrestation a été légalement faite. »

Il sauta à terre, et, au même instant, la porte du presbytère s'ouvrit. Un homme sortit, un autre le suivit.

« L'avez-vous ? » demanda le premier à haute voix.

Henric reconnut Œrsteen. La honte, la colère, la vengeance remplirent son sein. Les trois hommes se parlèrent secrètement sous les arbres, puis ils se rapprochèrent lentement.

« Où est-il donc ? dit l'assesseur.

— Nous avons dû le lier, répondit Rosen ; il est là, dans la chaloupe, au pied du banc.

— Alors dites-lui, prieur Fahlberg, que le bien du pays exige son éloignement temporaire, et que lui-même s'est préparé ce sort.

— Henric Dartley, dit le ministre d'une voix mal assurée, tu troubles la paix publique en toute manière et tu as également miné la tranquillité de ma maison. C'est pourquoi tu dois rester à bord du vaisseau

Digitized by Google

jusqu'à ce que tu ne puisses plus causer de nouveau dommage. Il ne t'arrivera aucun mal, et dans peu de jours tu seras libre.

— Nous verrons cela, chuchota Œrsteen à l'oreille de Rosen.

— Munster y pourvoira, répondit de même celui-ci.

— Prieur Fahlberg, dit Henric avec calme, je vous rends, toi et l'homme qui est près de toi, responsables de cet acte de violence. On me vole ma liberté; Dieu sait ce que l'on projette en outre! Tout lié et maltraité que je sois, j'ai cependant encore l'autorité d'appeler la honte et l'opprobre sur ceux qui t'ont poussé à être leur complice dans une trahison contre le fils de ton ami et contre un citoyen norwégien. Tu en devras compte à la loi, mais plus encore à ta conscience. Dans ma détresse, le Ciel me suscitera un sauveur! »

Le prieur ne répondit rien, mais Œrsteen s'écria à sa place :

« La justification ne manquera pas plus en face de la loi qu'en face de la conscience. Emportez-le! Je répondrai de cet acte devant tout le monde : nous avons assez de preuves de ses intentions.

— Portez-le à bord de la *Naïade,* ordonna Rosen, et vous, Munster, restez près de lui jusqu'à mon retour.

— J'en répondrai à Eidswold, devant qui que ce puisse être, répéta Œrsteen. Il fallait que cette tête agitée fût mise à la raison, sinon des malheurs irrémédiables auraient fondu sur nous. Sais-tu bien ce qu'il avait en vue, Rosen? Il avait ameuté les paysans pour prendre possession de ton vaisseau au nom de la Norwége : c'était la mission dont l'avaient chargé les conjurés de Christiania. »

Le capitaine poussa un éclat de rire moqueur :

« Ces paysans! mon vaisseau! » s'écria-t-il. Mais tout à coup il devint sérieux, réfléchit et resta incertain.

« Ceci ne doit point être un fait isolé, dit-il, on doit nourrir ailleurs des projets semblables, et si ces rebelles étaient vraiment assez fous.....

— Sois tranquille, interrompit Œrsteen, les paysans avaient plus de bon sens que lui, ils l'ont abandonné.

— Fort bien, mais demain je quitte le fjord et je mets la *Naïade* en sûreté.

— Demain, lorsque je serai élu et que tout sera accompli, alors lève l'ancre et va-t'en : je te chargerai de diverses lettres.

— A propos de lettres, j'en ai une aussi, dit tout bas l'officier; lis-la, mais, dès à présent, son contenu est clair pour moi. Le traître est entre mes mains; plus de ménagements, monsieur le prieur, je me charge de le tenir ferme et de lui procurer son châtiment. »

Digitized by Google

XII.

Il était resté au fjord un témoin des dernières paroles de Henric : une femme, qui, avec un muet désespoir, suivait du regard la chaloupe, et se laissait tomber au pied de l'arbre qui la cachait, lorsque le bruit des rames se perdit au loin.

Anna avait suivi sans être remarquée, quand elle avait entendu Œrsteen s'écrier : Les voilà, ils l'ont! — Elle avait vu Henric, elle avait voulu crier, accourir, mais sa voix et ses pieds lui avaient en même temps fait défaut. Elle considérait maintenant cette immobilité forcée comme un bonheur, car une pensée généreuse avait tout à coup rempli son cœur et absorbé toutes ses craintes : « Le ciel te suscitera un sauveur, tu l'as dit, Henric, et tu as bien dit! Ce sauveur, le voilà, c'est ton Anna! »

Ses yeux étincelaient d'énergie. Elle courait, légère, sur le terrain marécageux; ses souliers restèrent dans des bourbiers : elle n'y prit pas garde; ses pieds saignèrent au contact des pierres aiguës : elle sentit à peine ses blessures. Elle gravissait à la hâte ces rochers escarpés sur lesquels, d'ordinaire, elle ne pouvait passer sans frémir; les étroits degrés du dangereux sentier la trouvèrent intrépide, ou plutôt elle ne se douta pas qu'il y eût besoin d'intrépidité, car il ne lui vint pas à la pensée qu'un abîme fût sous ses pas. On entendait un sourd fracas dans la montagne : un tiède vent printanier faisait tomber sur la vallée des avalanches de neige et de pierres. Le bras de mer resplendissait à la lueur des étoiles; mais Anna ne voyait qu'une étoile : la lumière du gaard de Bunserud; lorsqu'elle y fut parvenue, elle ouvrit brusquement la porte, et, dans son élan, alla tomber, haletante, sur le pilier du milieu de la grand' salle.

Sa chevelure détachée et emmêlée pendait sur ses épaules; ses mains saignantes, ses vêtements déchirés, son visage en feu, écorché par les épaisses broussailles de bouleaux avec lesquelles elle avait lutté pour se frayer une route, la rendaient presque méconnaissable. Lars, qui s'était attablé avec ses camarades, se leva d'un bond en la voyant; mais Karina avait déjà couru à elle, l'avait retenue dans ses bras vigoureux, et avait lu sur son visage le malheur de Henric.

« Qu'est-il arrivé? dit-elle vivement; parle, où est Henric? Que lui est-il survenu? Reisa-Rova l'a emporté dans son nid noir; j'en étais sûre; elle planait autour de sa tête, je l'ai vue.

Digitized by Google

— Au secours, Lars! s'écria Anna; ils l'ont entraîné.

— Qui? demanda le paysan.

— Les Danois... sur leur vaisseau!... »

Lars resta muet un instant; puis il saisit sa longue chevelure, et avec un mouvement énergique la rejeta sur le cou.

« Vois-tu bien, Niels, dit-il tranquillement, que c'était leur chaloupe qui nous croisait avec Henric? La vue de cet homme, placé au fond entre les Danois, m'avait inspiré un pressentiment. Raconte-moi tout ce que tu sais, demoiselle Anna, poursuivit-il en croisant les bras; assieds-toi près du feu, et sois tranquille : Henric Dartley sera secouru. »

Anna raconta ce qu'elle avait entendu. Pas un mouvement n'agitait les traits de son auditeur immobile; mais lorsqu'elle termina, les yeux de Lars brillèrent peu à peu d'une flamme ardente, et sa haute taille se redressa fièrement.

« Ainsi donc, dit-il, ton père, que Dieu lui pardonne! a fait une mauvaise action. Tu la répares, demoiselle Anna,... et le paysan fera rentrer Henric Dartley dans ses droits! »

Il prit deux fusils, dont il tendit l'un à Niels, mit le couteau à sa ceinture et enfonça sa coiffe rouge.

« Où vas-tu? Lars, demanda Anna.

— A la recherche de Henric, répondit-il.

— Alors emmène-moi avec toi.

— Prends soin d'elle, Karina, et adieu. »

Anna le retint. « Je ne puis m'en retourner, dit-elle, et une résolution désespérée brillait sur son visage. Il ne me reste qu'à vivre ou à mourir avec Henric.

— Le veux-tu vraiment? dit Lars ému de la vaillance de son amour; eh bien, tu viendras et tu partageras notre sort. Attends-moi ici avec Niels. Quand vous m'entendrez, vous viendrez au fjord. »

Il partit à la hâte. Une demi-heure après il était devant Rothbergsland, et voyait avec joie des nacelles arriver de tous côtés. A l'extrémité de chaque esquif on voyait brûler de grosses bûches de sapin, comme c'est l'usage lorsque les pêcheurs vont, la nuit, avec leur lance à trois dents, à la pêche du saumon. Des pêcheurs y étaient bien, comme de coutume; mais au lieu de la lance ils portaient aujourd'hui la carabine et le sac à balles sur l'épaule. D'autres embarcations étaient amarrées au rivage; ceux qui en étaient descendus formaient un cercle où l'on délibérait sans rien résoudre, lorsque Lars approcha. A sa vue plusieurs voix s'écrièrent :

« Voilà qui pourra nous dire ce que nous devons faire. Écoute, Lars:

Digitized by Google

Henric Dartley nous a donné rendez-vous, et nous ne pouvons le trouver nulle part. La vieille Matthéa est devenue folle; elle est enfermée dans sa chambre et crie de toutes ses forces que le diable est venu lui fracasser la tête. La maison est vide, les tables et les chaises sont renversées. Que peut-il être arrivé? Où est Henric?

— Sur le vaisseau danois, répondit Lars : c'est là que nous allons le chercher. Ils l'ont pris dans sa propre maison : nous lui rendrons la liberté. Je ne vous demande pas votre avis; je sais que vous le voulez tous. Donnez-moi vos mains, voisins! »

Ils tendirent en silence leurs mains calleuses : le serment était prononcé.

Lars poursuivit :

« Éteignez les feux et ne dites mot. Nous sommes peu nombreux, mais nous sommes des hommes! Nous aurons le vaisseau ou nous mourrons tous. Si cela se peut, cependant, vivons, et laissons les autres vivre : l'adresse sert souvent mieux que la force; et sur cette corvette, qui appartient à la Norwége tout comme les rochers et la mer, nous avons des amis capables de nous seconder. Au nom de Dieu, suivez-moi, amis, suivez-moi tous. Je veux être le premier à vous montrer le chemin! »

Légères et rapides, les yoles descendaient le fjord. Sur les pierres du rivage, devant le gaard de Bunserud, étaient deux figures enveloppées : c'était Anna recouverte du vêtement de pluie du paysan, et Niels, qui la poussa dans l'embarcation; puis on reprit la marche silencieuse. Le presbytère de Grover projetait au loin une lumière isolée : Anna baissa la tête et soupira. Elle songeait à son père, qui peut-être la cherchait déjà avec angoisse.... Peu à peu on voyait s'ouvrir les sombres lignes des rochers sous lesquels glissaient les chaloupes; les vagues, bordées d'écume blanche, venaient de la baie, et, à travers les obscurs nuages du nord, courait un sillonnement rougeâtre, qui parfois envoyait avec une rapidité prodigieuse de clairs rayons vers le zénith.

A l'un de ces éclairs, Lars toucha l'épaule d'Anna, et lui montra sur la mer un corps sombre et vacillant. Trois sveltes colonnes s'élançaient dans la nuit; au-dessous, la mer brillait et faisait jaillir des gouttes d'or; au-dessus, le mystérieux météore planait sur le pavillon flottant, et faisait nettement détacher ce gracieux treillage de mâts et de cordages qui couronne un grand vaisseau. Sur le pont tout était calme : la rudesse du vent, le fin grésil qui tombait en abondance, avaient chassé la garde. Une échelle de corde pendait du vaisseau, plusieurs

Digitized by Google

chaloupes l'entouraient; mais lorsque, poussée par une forte vague, la nacelle de Lars alla violemment donner contre la paroi du navire, une tête s'avança, et une voix rude cria : « Qui va là? »

Niels Hansen se tenait à la pointe.

« C'est moi, Olof, dit-il tout bas; moi, mon garçon, et quelques hommes vaillants qui ont à te parler.

— Que veux-tu donc, Niels? demanda le matelot surpris; mais Lars, lui mettant sa grosse main sur l'épaule, avait déjà répondu :

— Nous venons ici pour délivrer un homme que les Danois nous ont pris. Où est-il?

— Là-dessous, chez le capitaine, » répondit Olof effrayé.

Le quart s'était levé brusquement. Lars protégeait la place où pendait l'échelle, et plusieurs de ses compagnons étaient montés sans opposition. Le paysan parla longtemps aux matelots à voix basse : quelques-uns s'esquivèrent et allèrent en chercher d'autres. Mais tout à coup un vieillard en habit de marin — c'était l'officier de quart, — se présenta en haut de l'escalier, et voyant ce groupe d'hommes il s'approcha rapidement, demandant à voix haute :

« Qu'y a-t-il?

— Es-tu Norwégien? répliqua Lars.

— Oui.

— Alors je vais te le dire : Nous occupons ce vaisseau au nom du pays, et notre intention est de le garder jusqu'à ce que notre cause soit décidée par l'assemblée nationale d'Eidswold. »

L'officier se tut. Il se voyait cerné. D'ailleurs il était Norwégien, et, comme la plupart, dévoué à la cause de sa patrie.

« Si tu as ordre d'agir comme tu le fais, dit-il, parle à celui qui commande ici : il désignait la porte de la cabine.

— Je le veux bien, reprit Lars, je lui parlerai en homme. En attendant, occupez ce vaisseau, et que tout ami de la Norwége l'aide au recouvrement de ses droits! »

Il serra significativement la main de Niels Hansen, prit de l'autre côté Anna par le bras et l'entraîna.

« Voici maintenant le moment décisif, lui dit-il tout bas; il s'agit de tout gagner ou de tout perdre. »

Une lampe brûlait sur l'escalier qui conduisait à la chambre du capitaine. Tout était commode et élégant; la rampe de cuivre poli, les portes en acajou rehaussé d'ornements dorés; à travers ces portes, la voix du baron passait suffisamment pour être parfaitement comprise.

Digitized by Google

« Vous êtes en colère, monsieur Dartley, disait-il; mais un homme doit savoir se résigner à son sort, et le vôtre n'est pas encore le plus dur. Dans quelques mois vous serez libre, et vous aurez gagné en expérience. Vous aviez formé le plan de prendre ce vaisseau et vous ne le niez même pas. J'aurais pu vous traduire devant un conseil de guerre et vous faire condamner, si je n'avais contracté quelque obligation envers vous.

— Et vous préférez acquitter cette obligation de la manière la plus illégale? répondit Henric.

— Il serait complétement inutile de discuter plus longtemps avec vous sur ce sujet. Le temps s'écoule, la pièce est achevée; le capitaine Munster vous attend; il a déjà le chapeau sur la tête et son verre est vide : partez donc et soyez prudent, c'est mon dernier conseil.

— Oh! si j'eusse été prudent! s'écria douloureusement Dartley; si j'eusse suivi tes bons conseils, Lars! »

Au même instant le paysan poussait la porte, et avançant la tête par l'ouverture :

« Me voici, Henric, dit-il simplement.

— Et moi aussi, » s'écria Anna passant devant Lars. Elle laissa tomber le chapeau et le vêtement de pêcheur. Elle étreignait de ses mains blessées l'ami tant aimé, et le couvrait de ses baisers brûlants.

« Anna! » s'écria Dartley, et il avait tout deviné. A son tour, il l'embrassa mille fois; puis, avec son élan joyeux :

« Je le savais bien que vous ne m'abandonneriez pas! La pièce n'est point achevée, capitaine Rosen : un nouvel acte commence.

— Et lequel? » demanda le baron interdit. Au même instant, une vive agitation, des hourrahs sans nombre, se faisaient entendre sur le pont.

« Qu'est-il arrivé? Que signifie tout cela?

— Cela signifie probablement, dit Lars, que l'on crie hourrah pour la Norwége, et que vous n'avez plus à commander ici. »

Le capitaine mit rapidement la main à son épée posée sur la table; mais le paysan s'était avancé avec calme : « Je vous conseille de laisser cet objet-là tranquille, lui dit-il en souriant. Réfléchissez et soyez sage. Vous n'avez rien à craindre, il ne vous arrivera aucun mal; seulement il faut que le vaisseau soit dirigé sur Bergen, où les décisions convenables seront prises plus tard. »

Les cris qui retentissaient de plus en plus fort sur le pont, les hourrahs redoublés, et enfin l'aspect de plusieurs paysans armés qui sautaient en bas de l'escalier, entouraient Dartley, lui pressaient les mains, et lui assuraient qu'il était libre et que la corvette était en leur

Digitized by Google

pouvoir, puisque les Norwégiens s'étaient joints à eux, tout cela convainquit le capitaine qu'il n'y avait plus à songer à la résistance. Il n'était pas sans remarquer les regards peu rassurants que jetaient sur lui quelques-uns de ses nouveaux visiteurs, et il songeait non sans fondement que là où le joug de l'obéissance imposée est si soudainement rejeté, la force brutale ne manque guère de prendre la place : il se disait qu'il en pourrait bien être la victime. Le résultat de ces réflexions fut qu'il déposa son épée.

« Monsieur Dartley, dit-il, je remets mon commandement entre vos mains. La sûreté de ce vaisseau royal, le soin de son équipage vous regardent. Vous aurez à répondre de vos actes de cette nuit devant le prince régent.

— Devant les députés de la Norwége réunis à Eidswold, monsieur, répliqua fièrement Dartley.

— Je suis sans doute votre prisonnier? demanda Rosen; je reste où reste mon vaisseau.

— Évidemment, répondit Dartley d'un ton sévère, les lois du pays feraient peu de façon avec un homme qui a violemment arraché un citoyen de sa demeure pour le déporter aux Indes. Cependant, en considération de l'heureux dénoûment, et parce qu'il faudrait envelopper dans la cause des personnes auxquelles je dois respect et amour, je ne me ferai pas accusateur. Allez à Bergen ou à Christiania; portez plainte, défendez-vous; sitôt le jour venu, vous avez pleine liberté.

— Et moi? demanda l'arrogant capitaine du bâtiment des Indes, qui s'était tenu immobile et avait tout entendu; que comptez-vous faire de moi?

— J'aurais grande envie de montrer à ce drôle comment on est dans la grotte du Requin, où nous avons tant ri de lui, tandis qu'il nous cherchait vainement, dit Lars. Écoute, tu es un homme inique et violent, et il faut que tu apprennes par toi-même ce que produit la force, si toutefois Henric le veut.

— Laisse-le, dit celui-ci, il n'a été qu'un pur instrument dans une autre main. Fais en sorte, continua-t-il en se tournant vers Munster, de t'échapper avant que d'autres ne te saisissent. J'aurai soin que tu arrives à ton bord. »

Mais les paysans et les matelots se pressaient de plus en plus. Des voix nombreuses appelaient Dartley et Lars sur le pont inondé de lumière; et lorsqu'ils pénétrèrent dans le cercle épais de leurs amis, de joyeuses acclamations les accueillirent. Henric tenait Anna serrée sur son cœur, de l'autre main il conduisait le capitaine.

Digitized by Google

« Mes amis, dit-il, ce que nous avions juré est accompli : aucune injustice ne nous oppresse et aucun sang ne crie contre nous. Conduisons-nous toujours avec union et sagesse, comme il convient à des hommes libres; que le droit reste le droit, et que la lueur du matin, en paraissant sur nos montagnes, n'apporte pas sur notre visage la rougeur de la honte. »

XIII.

Et lorsque les clartés resplendissantes du jour commencèrent à descendre sur la vallée de Grover, on put voir, dans tous les sentiers, des deux côtés du fjord, le spectacle le plus animé. Les habitants des gaards, à pied ou à cheval, descendaient les parois de la montagne ou montaient les abîmes du fjelle. Les étalons jaunes et gris, à la crinière hérissée et enlacée de rubans rouges, hennissaient avec colère et leurs yeux de feu étincelaient d'ardeur. Des brides ornées de têtes de serpents, des selles garnies de clous jaunes, désignaient les plus riches propriétaires; mais beaucoup étaient assis sur le dos nu de leurs bêtes qui, avec une merveilleuse assurance, passaient sur les écueils sans jamais trébucher, longeaient le bord de précipices à donner le vertige, sautaient sur les blocs de pierre, les fentes, les crevasses, puis enfin galopaient dans la prairie, s'emportant dans une course à toute vitesse, que les cavaliers encourageaient de leurs cris de joie.

On voyait aussi des femmes et des filles, assises de côté sur de hautes selles. D'autres avaient pu venir en carriole ou en charrette, parce qu'elles habitaient sur des chemins plus fréquentés. Enfin, sur le fjord, les barques à huit rames portaient des passagers en foule compacte, revêtus de leurs beaux habits du dimanche, offrant les couleurs les plus éclatantes et les tons les plus heurtés qu'ils eussent pu trouver. Partout c'étaient des acclamations d'allégresse; des amis, des connaissances, qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps, se rencontraient. Vieillards et jeunes gens se serraient les mains et se rapprochaient pour parler confidentiellement, après avoir installé cheval ou charrette dans les environs du presbytère.

L'animation s'était également introduite dans cette demeure. Le prieur, le juge, l'assesseur et administrateur du bailliage, ses adjoints, les employés subalternes, l'administrateur de la paroisse et les *lensmänner,* étaient réunis tenant conseil sur l'élection. Le café exhalait son parfum, et le prieur avait déjà, à plusieurs reprises, demandé sa fille;

Digitized by Google

mais les servantes, qui avaient en vain frappé à la porte, n'avaient pas eu le courage de dire au vieillard qu'elles ne recevaient aucune réponse. Elles l'avaient confié au docteur; celui-ci fut bientôt convaincu qu'elle était partie, et au milieu de toute la frayeur, de toute la préoccupation qui devait résulter d'une telle nouvelle, il en ressentit pourtant au fond du cœur un mouvement de joie. Il sut dissimuler jusqu'à ce que Fahlberg s'enquît de nouveau de sa fille; alors il se pencha vers lui :

« Ton enfant est où elle doit être; elle ne peut venir à toi; occupe-toi de ton devoir actuel, d'autres devoirs le suivront. »

L'agitation intérieure se peignit vivement sur le visage du pasteur. Il était abattu, inquiet, en lutte contre lui-même et profondément frappé des paroles d'adieu de Dartley, dont il ne pouvait chasser l'importun souvenir.

« J'espère de la bonté divine, dit-il, qu'il n'est pas arrivé de mal à mon enfant. Si tu savais, Magnus, poursuivit-il en soupirant tout bas, combien est pénible l'état de mon cœur! Tu m'aiderais à le calmer au lieu de l'agiter encore.

— Tu peux bien t'y aider toi-même, répondit le docteur, il en est temps encore. »

Au même instant Œrsteen rentra et prit le prieur par la main :

« Je suis heureux, dit-il, que tout soit si bien disposé. D'après vos explications, les *lensmänner* ont abandonné le projet de présenter votre nom aux suffrages, et vos paroles au sujet de Dartley n'ont pas été perdues non plus. Le juge a élevé la voix en ma faveur, comme vous le souhaitez. Sortons maintenant, les paysans se rassemblent déjà. Il n'est pas douteux que si vous vous prononcez pour moi, presque toutes les mains se lèveront. Le seul homme qui puisse nous nuire ne viendra pas nous troubler, et je remarque même que beaucoup de ses partisans ont fait défaut. Lars de Bunserud lui-même, le plus dangereux de tous, n'est point ici. »

Il entraîna le prieur, mais, au moment même où ils sortaient, un violent coup de canon trouvait un écho dans tous les abîmes de la montagne; un second, un troisième suivirent, et bientôt on put apercevoir, enveloppée dans la fumée et tournant la courbe de la rive, la corvette aux blanches voiles enflées par le vent. Le soleil éclairait les mâts, et l'on voyait au plus haut sommet se déployer fièrement le pavillon norwégien.

Cependant les voiles s'abaissaient. On entendait résonner les chaînes des ancres sans que leur bruit pût couvrir les cris joyeux

Digitized by Google

de l'équipage. Des embarcations se détachaient du navire et venaient aborder au rivage. L'assemblée des électeurs se dissolvait et chacun ne songeait qu'à s'approcher du bord.

« Le capitaine Rosen veut nous envoyer un salut solennel en l'honneur de mon élection, dit Œrsteen souriant, il arrive un peu trop tôt.

— Beaucoup trop tôt! s'écria le docteur, car regardez, que vois-je? Henric Dartley! dix hourrah pour Henric! c'est lui-même!... et près de lui.... Anna!... vraiment, c'est Anna! Assesseur, la partie est finie. Tu as bien et dûment perdu! »

Ils s'approchaient tous deux dans le groupe serré de leurs amis. Lars, Niels, Karina, bien d'autres encore étaient avec eux. Fahlberg était tellement ému qu'il chancela et fut obligé de se soutenir sur le docteur. La pensée du mal qu'il avait causé à Dartley lui faisait monter la honte au visage. Il devina ce que sa fille avait fait, et lorsqu'il la vit au bras de Henric, pâle et tremblante, tendant vers lui des mains suppliantes, il se sentit lui-même pâlir et trembler; il voyait son orgueil s'écrouler, et pourtant il ne savait encore auquel des sentiments qui luttaient en lui il voulait donner raison, jusqu'à ce qu'enfin des larmes coulassent et qu'il ouvrit les bras à son enfant.

« Mon paternel ami, dit Dartley d'un ton de prière, pouvez-vous encore être dur envers moi? Pouvez-vous me refuser un cœur qui est si fidèlement le mien? Vous avez eu confiance en l'homme qui est près de vous et qui frémit à ma vue; lisez cette lettre, je l'ai trouvée chez son ami, le capitaine Rosen, elle vous dira si vous devez tenir votre parole. »

Le prieur prit la lettre adressée à un haut personnage. Il lisait de plus en plus vite. Tout à coup il s'arrêta, la mit violemment devant les yeux d'Œrsteen et s'écria :

« Avez-vous écrit cela? oui, c'est vous qui l'avez écrit. Hier, devant moi, vous avez remis ce papier au capitaine, et je reconnais votre main. Vous raillez, vous méprisez l'amour de la liberté que professent vos concitoyens. Vous conseillez au gouvernement d'écraser les conjurés, vous lui donnez les moyens de garder le pouvoir.

— Je n'ai jamais dit, répliqua Œrsteen avec le plus grand sang-froid, que je partageasse les illusions insensées qui font le malheur de ma patrie. Je suis pour un roi qui puisse tenir la Norvége d'une main ferme et la rendre heureuse; je ne puis partager le vertige de liberté d'hommes tels que Dartley, bons uniquement à amener la confusion et la révolte. »

Digitized by Google

Le jeune homme s'avançait, mais le ministre l'arrêta en lui prenant la main, et dit avec dignité :

« Tu ne dois pas répondre, Henric, laisse ces hommes prononcer. Ce que nous aurons à régler ensuite est notre affaire privée, mais ici l'élection est ouverte. Vous avez tous entendu les paroles de M. Œrsteen. Décidez s'il doit être votre député. Il n'a pas ma voix. »

Aucune main ne se leva.

« Il devait en être ainsi, dit l'assesseur avec un calme forcé, bien que la rage et l'ironie fissent frémir ses lèvres; comment aurait-il pu en être autrement? Accomplissez votre dessein, achevez de violer la foi jurée, prieur Fahlberg. Voici votre candidat, Henric Dartley, hier, d'après votre désir, pris et lié à bord de la corvette; aujourd'hui, pressé sur votre sein paternel et envoyé à Eidswold. »

Le prieur baissa la tête. « Que Dieu me fasse miséricorde! dit-il en soupirant; je me suis gravement trompé. Choisissez qui vous voudrez, chers compatriotes : Henric Dartley vous dira s'il peut être votre député.

— Non, dit celui-ci en s'avançant, je ne puis l'être et ne le serai point; mais voici l'homme auquel je donne ma voix. »

Il désignait Lars de Bunserud, et, lui prenant la main, il le fit placer près de lui. Il y eut un moment de silence, puis des chuchotements, puis des cris :

« Henric Dartley a raison! Lars est le plus fort et le meilleur des hommes, aussi bon dans le conseil que dans l'action. »

Toutes les mains se levèrent, et Lars se redressa fièrement. Il était noble et beau comme un homme libre des vieux âges, élevant sa voix dans l'assemblée du peuple.

« Vous m'avez choisi, chers amis, dit-il, et vous n'aurez pas à vous repentir d'avoir donné vos voix au paysan. Je servirai mieux vos intérêts et ceux du pays que ne l'eût fait ce traître bailli, auquel je saurai trouver son siége. La sagesse peut aussi bien se trouver sous la veste grossière que sous le bel habit, et puisque les paysans, les soldats, les matelots seront rassemblés à Eidswold avec les gens savants et riches, sans distinction de rang, comme cela est bon et juste, j'irai avec plaisir. Je vous ferai honneur, chers compatriotes, car, dans tous les députés, il n'y aura pas un cœur plus dévoué à la patrie que celui de Lars de Bunserud, le paysan de Grover. »

Les électeurs se pressèrent autour de lui, pleins de joie et de fierté, pour lui serrer la main.

« Nous serons libres, s'écria Niels Hansen, libres comme l'étaient

Digitized by Google

nos pères! Toi, tu travailleras à Eidswold à nous faire acquérir la liberté. Nous nous occuperons ici à étendre son empire. Henric Dartley a déjà parlé de réunir les jeunes gens en un corps de carabiniers : que la guerre éclate et nous en sommes tous, tous prêts à combattre jusqu'à la victoire. »

Cependant Lars portait en souriant ses regards sur un groupe placé un peu en arrière : le prieur pressait étroitement Anna et Henric dans ses bras.

« Cet Henric-là, dit le paysan, fera certainement ce qu'un homme vaillant doit faire, lorsque la patrie l'appellera, mais pour l'instant, son cœur tout entier bat pour mademoiselle Anna, et il a raison, Niels. Le lieu natal, la maison, le bonheur intérieur sont choses que l'homme doit aimer et dont il doit s'occuper avec soin.

— C'est précisément à quoi je songe pour ma maison avant d'en franchir le seuil, poursuivit-il; viens ici, Karina, et toi, Niels Hansen, donne-moi ta main, tu es un brave garçon, voici ma sœur, veux-tu en faire ta femme?

— Oui, répondit Niels joyeusement, et elle me sera chère et précieuse comme mes yeux. Tope là, Karina, tu seras heureuse. »

La montagnarde baissa les yeux, les releva un instant sur Henric, puis jeta un regard mutin à Niels qui lui tendait la main.

« Maintenant je puis te l'avouer, dit-elle, tu es un brave garçon, tu as fait aujourd'hui de nobles choses. Tu es persévérant et courageux; avec cela on réussit. Prends-moi donc pour femme, Niels, nous serons heureux; nous ferons tous deux ce qu'il faudra pour cela.

— Quant à la noce, dit le prieur, je m'en charge : on n'en aura jamais vu une si gaie à Grover. Je conduirai deux couples à l'église : Karina marchera près d'Anna, Niels près de Henric, et vous êtes tous invités. »

La journée fut heureuse pour tous. Pierre Kluver ne fut point oublié : il reprit son bien sur les provisions de la corvette. Le prieur lui acheta des vivres et le presbytère fut rempli jusqu'au soir d'hôtes joyeux.

Le lendemain matin, le vaisseau fut dirigé sur Bergen. Lars partit pour Eidswold, et bientôt le cri de guerre retentit dans la montagne. Henric rassembla cent carabiniers, qui rendirent de vaillants services. Et lorsque la paix revint avec la liberté, lorsque le fjord et la montagne resplendirent sous les rayons du soleil d'été, il se fit une noce dont on parle encore à Grover. Henric Dartley de Rothbergsland, Anna, Niels et Karina, avec Lars et le docteur Magnus pour garçons

Digitized by Google

d'honneur, se rendirent à l'église, parés de rubans et de fleurs, à la tête d'un innombrable cortége, que précédaient en grand costume chanteurs, violons et trompettes. Le soir, le docteur dansa avec les deux mariées, au grand divertissement de tous les assistants.

Ils vivent encore maintenant, comblés de bonheur et de bénédictions, dans la paix de la liberté et du bonheur domestique.

Œrsteen a depuis longtemps disparu; il s'est réfugié en Danemarck.

Traduit de l'allemand, de M. Théodore Mugge.

Digitized by Google

LE BOUDDHISME.

Discours lu le 1er mars 1856, à la Société scientifique de Berlin,

PAR M. ALBRECHT WEBER [1].

En entreprenant d'exposer ici, dans le court espace d'une heure, les principaux résultats des recherches les plus récentes sur l'établissement et l'histoire de la religion bouddhique, je ne me suis pas donné une tâche aisée. Le choix entre ce qui est essentiel et ce qui est moins important est difficile à faire et dépend beaucoup de l'appréciation individuelle.

La question du bouddhisme est immense et digne dans tous ses détails d'attirer l'attention de l'historien impartial; elle constitue un des phénomènes les plus remarquables de l'histoire universelle, par cela seul, qu'abstraction faite de son passé, le bouddhisme, après plus de deux mille ans d'existence, est encore aujourd'hui la religion du cinquième au moins, et peut-être du quart de l'humanité vivante. Beaucoup de problèmes qui s'y rattachent sont encore sans solution, mais comment s'en étonner, lorsqu'on songe que la science n'a été mise en état de s'en occuper que depuis trente ans à peine. Jusque-là on en était réduit aux renseignements insuffisants des voyageurs européens sur l'état actuel du bouddhisme, et sur les traditions qui s'y

[1] Ce travail, comme celui que nous avons publié sous le titre de *Derniers résultats des travaux sur l'Inde antique* dans notre numéro du 31 mai, est extrait des *Indische Skizzen* de M. Alb. Weber.

Digitized by Google

rapportent dans les pays où il règne; quelques particularités seulement étaient connues par des documents tartares ou chinois; quant à son origine et à sa constitution primitive, on n'avait que de vagues et douteuses conjectures; car depuis des siècles il était entièrement banni de l'Inde où il avait pris naissance, et on ne le connaissait que sous les formes qu'il avait prises dans les pays étrangers. Cette énorme extension chez les nations les plus éloignées et les plus diverses prouvait bien qu'il avait pour base un élément sérieux et vraiment humain; mais quel était cet élément, et comment le déterminer sous l'amas de formules vides, de fantaisies absurdes, de pompes et de momeries, qui apparaissaient seules aux yeux des voyageurs et des savants?

Les matériaux nouveaux obtenus depuis trente ans pour l'histoire réelle du bouddhisme sont dus à quatre investigateurs. Le premier, Brian Haughton Hodgson, résident anglais à la cour du roi de Népâl, a découvert dans ce pays la rédaction sanscrite des livres sacrés du bouddhisme, et depuis 1828, il a employé tous ses efforts à en répandre la connaissance. Vint ensuite le courageux voyageur hongrois Csoma de Körös, qui, à la même époque, étudia au Tibet la traduction tibétaine de ces livres sacrés, et donna à l'Europe la première idée de la langue tibétaine. Le troisième, George Turnour, découvrit à Ceylan la rédaction pâlie de ces mêmes livres, et publia un important ouvrage pâli sur l'histoire du bouddhisme, le *Mahâvança*. Enfin le quatrième, James Prinsep, de Calcutta, sut déchiffrer avec la sûreté du génie des inscriptions en langue pâlie, gravées sur des rochers dans diverses parties de l'Inde, par ordre d'un roi Piyadasi[1] qui régnait au troisième siècle avant notre ère, pour inculquer aux peuples, en termes partout identiques, les préceptes de la morale bouddhique. A ces quatre premiers explorateurs se joignit une foule d'orientalistes, ayant pour spécialité, soit le sanscrit, soit le pâli, le chinois, le mogol, le tibétain ou le cinghalais. A leur tête brillait Eugène Burnouf, dont les ouvrages[2] ont posé les bases de toutes les recherches à venir, quoique la

[1] *Voyez* sur ce roi notre livraison du 31 mai, p. 294. (*Note du traducteur.*)

[2] Les ouvrages d'Eugène Burnouf relatifs au bouddhisme sont : 1° l'*Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, t. Ier, in-4°, Paris, 1844. Ce premier volume contient l'étude des documents bouddhiques du Népâl. Le second, qui n'a pas été publié, devait contenir l'étude des documents cinghalais, et se terminer par une esquisse historique; 2° la traduction du *Lotus de la bonne loi*, accompagnée d'un commentaire et de vingt et un mémoires relatifs au bouddhisme. Mentionnons aussi, pour compléter le contingent de la France sur cette question, la traduction du *Lalita vistara*, par M. E. Foucaux, Paris, 1847, et l'excellent mémoire sur le bouddhisme que M. Barthélemy Saint-Hilaire a lu à l'Académie des sciences morales en 1854. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

mort l'ait empêché de les achever. On doit aussi mentionner, à cause de leur importance, les travaux de Spence Hardy, qui vécut longtemps à Ceylan comme missionnaire wesleyen.

Ce que l'on sait jusqu'ici, c'est que la religion bouddhique fut instituée par un homme qui vivait dans l'Inde au sixième siècle avant notre ère; que le Bouddha s'éleva d'une façon absolue contre l'état de choses et les institutions brahmaniques, et que par la morale purement humaine qu'il prêcha, par sa reconnaissance des droits de tous les hommes, même les plus humbles, il introduisit une réforme fondamentale et sollicita la nation indienne à rompre entièrement avec son passé.

Pour bien comprendre l'œuvre du Bouddha, il est nécessaire de rappeler en peu de mots en quoi consistaient cet état de choses et ces institutions brahmaniques, et comment on y était arrivé.

Quand la race blanche des Aryens, d'où les Brahmanes sont issus, sortit du nord-ouest pour entrer dans l'Inde, vers le seizième siècle au moins avant notre ère, elle y trouva des races d'une autre couleur, soit indigènes de l'Inde, soit, comme il est plus probable, établies antérieurement dans ce pays et y vivant à l'état sauvage; leurs aptitudes naturelles, comme leur degré de civilisation, les laissaient bien au-dessous des nouveaux conquérants et en faisaient une proie facile pour ceux-ci; mais leur supériorité numérique les rendait toujours inquiétantes et dangereuses, et leurs mœurs incultes en faisaient pour les Aryens un objet de répugnance et même d'horreur. Dans les États aryens qui se formèrent, elles furent réduites à une condition inférieure et opprimée; tout mélange avec elles fut formellement interdit, et les descendants des mariages mixtes qu'on ne put empêcher furent maintenus autant que possible dans une situation encore plus basse et plus dure. Il se forma aussi avec le temps parmi les vainqueurs aryens trois grands groupes, comprenant le peuple proprement dit, les familles nobles et royales, et les familles sacerdotales. Ces dernières qui conservaient le dépôt des coutumes antiques et possédaient exclusivement les traditions religieuses du passé s'élevèrent de plus en plus au premier rang par suite du sentiment religieux qui caractérisait spécialement les Aryens, et de l'importance toujours croissante du culte comme lien national entre toutes les fractions de la nation. Favorisés encore dans leur mouvement par les races royales qui continuaient de leur côté à se détacher de la masse du peuple, les prêtres finirent par ne plus être considérés seulement comme les uniques possesseurs de la science divine, mais comme les représentants réels des dieux, aussi supérieurs aux nobles et aux rois que ceux-ci l'étaient au peuple

Digitized by Google

aryen, et le peuple lui-même aux anciens indigènes. Ces derniers furent écrasés par la hiérarchie des castes avec une dureté et une inhumanité dont on ne trouverait peut-être pas d'exemple égal dans l'histoire. Toute atteinte à l'ordre établi fut non-seulement punie en ce monde, mais menacée des peines les plus terribles pour les existences postérieures. En effet la vieille croyance à l'immortalité de l'âme et aux peines et aux récompenses après la mort, que les Aryens avaient apportée avec eux, fut mise à profit par les prêtres dans l'intérêt de leur domination. Grâce à la doctrine de la métempsycose, qui trouva un trop facile accès dans les naïfs sentiments du peuple, toute infraction à la hiérarchie brahmanique et aux institutions qui s'y rattachaient fut représentée comme entraînant une damnation éternelle qui surpassait en horreur les peines de l'enfer dantesque.

D'un autre côté, l'éclat des anciens et simples dieux de la nature, que les Aryens primitifs avaient adorés avec une conviction naïve, commença à s'effacer dans les nouvelles mœurs. Dans l'Hindoustan, la nature avait une énergie bien plus violente que sur le plateau central de l'Asie. A la vie la plus florissante succédait tout à coup la mort. Les ardeurs tropicales de l'été transformaient la terre, ainsi que les pluies incessantes de l'automne. Des démons ennemis, sous forme d'animaux méchants ou d'indigènes sauvages, remplissaient les champs et les bois; l'esprit populaire, déjà engourdi et énervé par l'influence du climat, par les voluptés et par la hiérarchie des castes, tomba dans les plus étranges superstitions. Les formules magiques et les conjurations (*atharvan*) remplacèrent la pureté naïve des anciens chants (*rich*), et l'on vit s'évanouir la croyance au pouvoir des anciens dieux, et la confiance en leur protection, chez ce peuple qui perdait en même temps le bonheur et le calme de son existence envahie par l'oppression de l'État brahmanique.

En face de ce polythéisme superstitieux qui se perdait dans l'idolâtrie, la partie pensante des brahmanes tira des anciennes croyances, au moyen de la spéculation pure, la doctrine d'un être unique, source et cause du monde, âme universelle étendant sur toutes choses un empire indéterminé, absolu et illimité. Mais cet esprit infini qu'ils opposaient avec enthousiasme à la personne humaine, finie et bornée, rendit l'existence terrestre également à charge à ces penseurs, malgré leur état social en apparence indépendant. Ils aspirèrent à s'absorber dans le tout et à se délivrer des liens de la personnalité et de l'individualité.

Si des motifs de pure spéculation les portaient à ce désir, le reste

Digitized by Google

du peuple, malgré son apparente prospérité, souffrait de tels maux dans sa condition étroite et opprimée, dont l'immutabilité était proclamée comme un axiome, qu'il en arriva à détester la vie elle-même, et que l'immortalité qu'il avait autrefois réclamée comme la récompense des bonnes actions ne lui sembla plus qu'une affreuse malédiction, dès qu'il fallait revenir à une existence semblable à celle-ci. En effet, on croyait que la récompense des bonnes actions finissait par s'épuiser, et qu'après avoir goûté plus ou moins longtemps les joies du ciel, chacun devait revenir en ce monde et subir de nouveau le sort terrestre.

Pour accomplir ce désir douloureux d'être délivré de l'existence, pour atteindre ce but suprême de la dissolution dans l'esprit universel, les brahmanes enseignaient dans leurs écoles qu'il fallait se détacher de tous les rapports terrestres, de tous les liens de la personnalité; celui qui s'en était entièrement affranchi pouvait dès lors, à force de méditations, s'élever jusqu'à sentir son unité avec l'âme suprême, et se réunir à elle dès cette vie.

En somme, cette doctrine est déjà la même que celle que le bouddhisme enseignera, à quelques modifications près; il y sera question de l'extinction totale (*nirvânam*) dans la substance première, au lieu de la dissolution dans l'esprit universel; mais au fond cela revient au même, puisqu'il s'agit toujours de se détacher de la conscience personnelle, et de tâcher de l'anéantir complétement.

La grandeur du fondateur du bouddhisme ne consiste pas, comme on l'a cru à tort, dans cette doctrine que les brahmanes enseignaient déjà avant lui, et qu'il ne fit qu'accepter en lui donnant peut-être une nouvelle direction spéculative; elle est tout entière dans la façon dont il l'a enseignée et dont il a proclamé les droits généraux de l'humanité dans un temps et chez un peuple où ils étaient absolument méconnus. Jusque-là toutes les théories de ce genre avaient été exprimées seulement dans la solitude des bois, dans les écoles des brahmanes, ou tout au plus en présence de quelques rois curieux de s'instruire; toute autre communication en avait été interdite sous peine des plus grands anathèmes, lorsque l'homme qui prenait le nom de *Bouddha*, c'est-à-dire l'Éveillé, dans l'enthousiasme de son cœur, dans sa ferme conviction de la vérité qu'il annonçait et dans sa profonde commisération pour ceux qui ne la connaissaient pas, s'adressa au peuple entier, sans distinction de rangs, de races ni de conditions, allant d'un lieu à un autre, prêchant partout dans la langue populaire, ouvrant à tous, grands et petits, brahmanes et parias, riches et pauvres, l'accès

Digitized by Google

des vérités qui devaient les rendre heureux, et enseignant que chaque individu était en état de se sauver lui-même et par ses propres forces. « De même qu'il n'y a pas de différence entre le corps d'un prince et celui d'un mendiant (proposition hardie dans l'Inde, en face de la diversité des races!), de même il n'y a pas de différence entre leurs âmes. Chacun est capable de connaître la vérité, et de s'en servir pour sa délivrance; il suffit de le vouloir. »

Les vérités qu'il prêchait se rattachaient à la doctrine alors courante de la transmigration des âmes, qui faisait du sort de chaque existence le résultat des faits accomplis dans une vie précédente; elles étaient au nombre de quatre :

I. La douleur est inséparable de l'existence;

II. La naissance en ce monde a pour cause les passions d'une existence précédente;

III. La suppression des passions est donc la seule voie pour échapper aux existences ultérieures et par conséquent à la douleur;

IV. Il faut écarter les obstacles qui s'opposent à cette suppression[1].

Le quatrième point était le plus important quant à l'application pratique; c'est par là que le Bouddha et ses sectateurs parvinrent à supprimer complétement les lois et les prescriptions au moyen desquelles les brahmanes enchaînaient tout le monde; c'est pour accomplir ce quatrième point qu'il fallait une entière liberté de mouvement pour tous. Les obstacles qui empêchent d'arriver à la suppression de la passion, tout ce qui rappellerait à l'homme sa personnalité, on doit mettre tout cela de côté, et l'écarter pour les autres comme pour soi. Nul ne doit faire à autrui aucun tort qui puisse l'arrêter dans sa marche vers la perfection, c'est-à-dire vers la suppression de la passion. Bonté, compassion, douceur, charité, amour et tolérance, telles sont les conditions imposées par le Bouddha à ses partisans, non-seulement entre eux, mais à l'égard de tout le monde. Le renoncement aux désirs les plus chers, aux nécessités les plus urgentes, à la vie elle-même, quand le prochain en a besoin, sont les meilleures preuves qu'on a supprimé en soi les passions, et qu'on est sur la vraie route du perfectionnement final. La conduite du Bouddha était un acte perpétuel du désintéressement le plus absolu, de la compassion la plus pure envers

[1] *Voyez* sur la théorie des « quatre vérités sublimes », Burnouf, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, p. 629. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

tous ceux qu'il voyait dans les liens de l'erreur; et il en exigeait autant de ceux qui le suivaient. Il niait complétement tous les autres moyens de salut recommandés par la hiérarchie brahmanique, tels que l'étude des Védas, les sacrifices, les dons aux prêtres, etc. Les prières à des dieux soumis eux-mêmes à la métempsycose pouvaient-elles sauver personne? Que signifiaient les dons aux brahmanes, à des hommes comme les autres?

Il s'attaquait ainsi à la base même du pouvoir brahmanique, et se faisait de ses représentants d'irréconciliables ennemis; il gagna cependant parmi eux des partisans que séduisit la clarté et la simplicité de sa doctrine comparée avec l'étude si longue, si difficile et si fatigante des Védas. Il attira aussi beaucoup de princes et de rois, qui saisirent cette occasion de se délivrer de la tutelle oppressive des brahmanes. Dans les parties orientales de l'Inde qu'il parcourut, les indigènes, bien que soumis à la civilisation brahmanique, étaient restés dans une certaine indépendance, et naturellement ils ne demandèrent pas mieux que d'échapper à la hiérarchie religieuse. Mais ce fut surtout dans le bas peuple qu'il trouva la masse de ses prosélytes. Tous les malheureux et les opprimés se tournèrent vers lui comme vers leur libérateur. Ses efforts furent couronnés d'un succès immense : spectacle admirable, quand on songe à la force des choses et des institutions contre lesquelles dut lutter cet esprit puissant et hardi, quelque triste que soit le fond de sa doctrine.

C'était le fils et l'héritier présomptif d'un roi de l'Inde orientale; il avait été élevé en prince, avec tous les préjugés et toutes les sensualités de cet état, accoutumé à un extrême bien-être, au luxe et à la débauche des cours indiennes. Mais ses réflexions l'ayant conduit à la conscience de l'instabilité des choses terrestres, à l'âge de vingt-neuf ans il quitta furtivement son père qui l'aimait tendrement, ses trois jeunes femmes, son fils, pour vivre en mendiant et fréquenter les écoles des plus sages brahmanes. Puis, comme leur enseignement ne le contentait pas, il se retira dans la solitude, et après sept ans de la contemplation la plus stricte et de la méditation la plus abstruse, il parvint enfin, à l'âge de trente-six ans, à formuler définitivement sa doctrine, qu'il prêcha sans interruption jusqu'à sa mort, dans sa quatre-vingt-cinquième année (543 av. notre ère), errant de place en place, s'adressant toujours publiquement au peuple entier, et surmontant heureusement les obstacles et les périls qui lui furent suscités.

En attaquant ainsi hardiment et de front les préjugés puissants qui s'opposaient à son œuvre, en supprimant les distinctions de condition,

Digitized by Google

de naissance et même de nationalité, le Bouddha se montra vraiment un héros digne de la race de guerriers dont il était issu, et donna un exemple unique jusqu'à lui dans l'histoire. Quant au fondement spéculatif de sa doctrine et à sa doctrine elle-même, il y manque beaucoup de rigueur et de clarté, et l'on ne peut y voir qu'une aberration, bien qu'un philosophe ingénieux, mais d'un esprit peu lucide, Arthur Schopenhauer, ait prétendu la faire revivre de nos jours. Cette thèse de la suppression absolue des passions conduit directement, si l'on en suit les conséquences, à un quiétisme fatal à toute énergie, à un engourdissement imbécile et à la négation complète de tous les sentiments et de toute l'activité humaine. En réalité, ce défaut s'est mainte fois révélé plus tard comme le ver rongeur du système bouddhique. Mais au temps du Bouddha et dans les premiers siècles qui le suivirent ces inconvénients ne se faisaient pas sentir encore. Le mal qui pouvait exister au fond de la doctrine était couvert par le bien qu'opérait la méthode. En effet, si par sa doctrine le Bouddha répondait au besoin spéculatif que son temps éprouvait d'échapper aux souffrances de l'existence individuelle, par sa méthode il travaillait à affaiblir et à écarter ce besoin : par les vertus qu'il imposait à ses sectateurs, il adoucissait les souffrances de la vie, et rendait dès lors sa doctrine inutile à la foule que des douleurs réelles et non des aspirations métaphysiques avaient portées à se délivrer de l'existence terrestre. Singulier spectacle que celui d'une doctrine qui repose sur la croyance aux misères et à la vanité absolue de la vie individuelle, dont le but avoué est de la nier complétement, et qui en pratique conduit précisément au résultat opposé. Délivré des entraves d'une hiérarchie oppressive, remis en possession de ses droits personnels et tenant son sort entre ses mains, l'Indien respirait librement; il reprenait conscience de sa dignité d'homme qui l'élevait au-dessus de ces dieux enfermés dans les joies du ciel; il aimait désormais la vie, où il ne trouvait plus la haine, l'oppression, la persécution, mais la sympathie de ses frères et de ses semblables. Au lieu des castes s'installait la communauté bouddhique, dans laquelle chacun occupait, sans autres conditions, la place que méritait son intelligence, sa vertu et sa bonté. La conscience d'être un membre libre d'une libre association donnait au sentiment une impulsion, une élasticité et un ressort d'une puissance toute nouvelle.

Le Bouddha, qui avait évidemment conscience de cette divergence entre le but de sa doctrine et les conséquences de sa méthode, et qui ne pouvait méconnaître que tout le monde n'était pas capable d'atteindre à ce grand but du perfectionnement final, fit un pas décisif

Digitized by Google

pour l'avenir de sa religion, en divisant ses sectateurs en deux parties, les religieux et les laïques. Les premiers seuls avaient à suivre les prescriptions indiquées pour atteindre à la délivrance finale; les autres devaient seulement exercer les vertus pratiques qui les mettraient en état, pour une prochaine existence, de travailler directement à l'œuvre de leur délivrance. Mais chacun était libre de décider s'il se sentait assez de force pour y travailler tout de suite; l'entrée de l'état religieux, pourvu qu'on en remplît les conditions de capacité, était ouverte à tout le monde; on en pouvait sortir tout aussi librement si l'on s'y sentait trop faible. Il n'existait à cet égard aucune distinction d'état ni de caste. Les femmes elles-mêmes pouvaient y entrer, et ce progrès suffirait à lui seul pour témoigner de la bonté et de l'humanité du Bouddha. A la masse de ses sectateurs il ne demandait que pour les cas extrêmes l'abandon de leurs propriétés et de leurs intérêts personnels, et la charité sans limites; mais du cercle étroit des religieux il exigeait un dévouement perpétuel, un renoncement absolu. Par la vie en commun qu'il leur avait imposée pour divers motifs, il se forma peu à peu dans ces couvents d'hommes et de femmes, qui n'étaient soutenus que par les aumônes et les contributions des laïques, une sorte de hiérarchie entre jeunes et vieux, qui finit par constituer plus tard une espèce d'Église très-fortement établie, dans le genre de l'Église catholique romaine, et qui est même parvenue au Tibet à élever une unité papiste à son sommet.

A la prédication publique, qui était la fonction principale des religieux, le Bouddha joignit encore la confession devant la communauté assemblée, pensant avec raison que l'aveu public des fautes, avec témoignage de repentir, était la seule pénitence qui pût garantir l'amendement et le salut du coupable. La publicité et la vie communautaire servirent également de principes aux autres prescriptions sur la conduite et les devoirs de ces religieux, et de là sont issues, avec le temps, cette solennité et cette gravité du culte bouddhique, qui l'ont rendu si imposant et si respectable aux yeux des voyageurs européens, et même des missionnaires.

Poussé par sa compassion pour l'humanité plongée dans l'erreur et la souffrance, qui avait été l'origine de sa mission, le Bouddha fit un devoir à ses partisans d'aller en missionnaires répandre au loin sa doctrine. Les légendes offrent plus d'un témoignage vraiment touchant de l'esprit qu'il savait leur inspirer. Ainsi un riche marchand, nommé Pourna, ayant quitté tous ses biens pour le suivre en disciple enthousiaste, il lui ordonna d'aller convertir une tribu sauvage à la nouvelle

Digitized by Google

doctrine; mais pour éprouver son courage, il l'avertit que ces hommes étaient brutaux, violents, féroces, et qu'ils l'accableraient d'outrages. Pourna répondit : « Je les tiendrai pour bons et doux de ce qu'ils ne me frappent ni de la main ni à coups de pierres. — Mais s'ils font cela? — Je dirai de même encore, car ils pourraient me frapper du bâton ou de l'épée. — Mais si cela arrive aussi? — Ils seront encore bons et doux de ne pas m'enlever la vie. — Mais s'ils te tuent? — Je leur serai reconnaissant de ce qu'avec si peu de douleur ils me délivreront de ce corps misérable. — Va donc, Pourna, dit le Bouddha; délivré, délivre; arrivé à l'autre rive, fais-y arriver les autres; consolé, console; parvenu au nirvânam complet, fais-y parvenir les autres[1]! » Par son inébranlable douceur, Pourna réussit à convertir les sauvages, et cet exemple fait comprendre les succès subséquents des missions bouddhiques.

Au fait, si l'on applique aux travaux du Bouddha le précepte *a fructibus eorum cognoscetis eos*, on doit les juger excellents. La meilleure preuve en est dans les inscriptions gravées sur les rochers, par ordre du roi Piyadasi, qui régna sur l'Hindoustan entier environ trois cents ans plus tard. Il est au moins certain qu'on a trouvé ces inscriptions conçues en termes identiques en trois endroits, à l'est, au nord-ouest, et au centre du pays. La date de ces édits est fixée par la mention qu'ils font de certains rois grecs, successeurs d'Alexandre le Grand; ce sont, pour le dire en passant, les documents les plus anciens de l'écriture et des dialectes populaires de l'Inde, et, comme tels, ils ont pour la science une valeur inestimable. Leur unique but était de rappeler les peuples à l'observation commune de la tolérance, de la douceur et de la charité, de leur prescrire des œuvres d'utilité publique, comme de planter des arbres, d'élever des fontaines, d'entretenir des caravansérails, et, pour leur bien dans ce monde et dans l'autre, de s'abstenir de la violence et du péché. C'était une espèce de prédication générale que le roi adressait au peuple entier dans sa langue; il y recommandait aussi de pratiquer la confession publique. La mention fréquente de l'autre monde prouve que le peuple s'adonnait peu à la stricte observance de la doctrine; il s'agit en effet de s'assurer un sort heureux dans les existences ultérieures. Le *nirvânam*, la délivrance finale, exigeait bien d'autres conditions que l'exercice des vertus pratiques.

[1] M. Weber a tiré cette légende de l'*Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, d'Eugène Burnouf, où elle est traduite dans toute son étendue, p. 235 et suiv. Dans notre traduction nous avons tâché de reproduire, en les abrégeant, les paroles de notre cher et illustre maître. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

Ces édits, les légendes et l'extension étonnamment rapide du bouddhisme, sont de sûrs garants du sérieux avec lequel les sectateurs de la nouvelle religion en suivirent les préceptes. L'esprit de communauté et de fraternité qui les rattachait les uns aux autres porta les plus beaux fruits. On en peut juger par leurs temples, surtout par ceux qui ont été creusés dans le roc sur la côte occidentale de l'Inde. L'architecture indienne, bien qu'inspirée dans le principe par des modèles grecs, n'en est pas moins un produit du bouddhisme. Le ressort pratique communiqué aux bouddhistes par le devoir de s'alléger les uns aux autres le fardeau de l'existence terrestre, et d'éloigner du prochain tout le mal possible, leur donna un certain sens historique auquel les amenaient aussi leurs pieux efforts pour conserver fidèlement le souvenir de la vie de leur fondateur. Ce sens nouveau distingue avantageusement les bouddhistes des brahmanes. Eux seuls nous ont transmis des chroniques qui vaillent la peine d'être lues; la coutume des inscriptions, si précieuses pour l'histoire de l'Inde, vient d'eux aussi et trouve son principe dans leurs habitudes de publicité.

Indépendamment de son influence morale pour fortifier et purifier ses adhérents, le bouddhisme a exercé une autre action dont les suites ont été bienfaisantes pour l'Inde entière. C'est incontestablement à lui que le brahmanisme doit ce qu'on peut nommer sa régénération, phénomène tout à fait analogue à ce qui s'est passé dans l'Église catholique, par suite de la réforme. Une opposition active et puissante est toujours le meilleur moyen de révéler les défauts et les faiblesses de l'institution qu'elle attaque, et en lui donnant occasion de s'en défaire, de l'affermir et de la fortifier contre de nouvelles agressions. C'est ce qui eut lieu ici : on vit changer et s'évanouir les rituels des sacrifices souvent remplis de cérémonies sanglantes et rebutantes, les sacrifices humains, qui, pour être rares, n'en étaient pas moins prescrits directement dans certains cas, les nombreux sacrifices d'animaux, et tous ces usages obscènes qu'on surprend dans les *brahmanas* et dans les *soutras* vèdiques. Le polythéisme lui-même fut ébranlé. Les brahmanes s'habituèrent à considérer les dieux comme inférieurs aux saints. D'ailleurs cette pensée qu'un saint, un *richi*, pouvait devenir le maître des dieux par la force de ses méditations, flattait trop leur orgueil pour n'être pas aisément accueillie. L'admission de cette croyance fortifia aussi la doctrine brahmanique de l'âme universelle, dans laquelle il fallait se plonger pour obtenir un tel pouvoir sur les dieux, et mit le peuple sur la voie monothéique d'adopter, comme divinité supérieure à toutes les

Digitized by Google

autres, la première émanation de l'âme universelle, soit Çiva, soit Vichnou. Mais la hiérarchie brahmanique n'abandonna rien de ses prétentions; elle ne fit que les accroître et les appesantir, et dès qu'elle se sentit assez forte, elle entama avec une ardeur fanatique le combat pour les faire prédominer. Les bouddhistes ne purent se soutenir que dans les lieux où ils étaient en majorité; là seulement il y eut la paix, parce qu'en vertu de leur principe de tolérance absolue, ils s'abstenaient de persécuter les brahmanes. Mais ceux-ci surent profiter de la faiblesse que la tolérance des bouddhistes donnait à leur défense, pour comploter contre eux et les attaquer impunément. Plus tard encore, ils profitèrent du mépris professé par le bouddhisme à l'égard des nationalités, et du caractère entièrement cosmopolite, qui est à nos yeux une de ses supériorités sur le brahmanisme. Les nations étrangères qui occupèrent le nord-ouest de l'Inde, depuis 300 ans avant Jésus-Christ jusqu'au quatrième siècle de notre ère, s'étaient converties au bouddhisme et constituaient ses plus fermes adhérents : ils excitèrent le patriotisme des princes indigènes à les chasser et à se débarrasser en même temps des bouddhistes indiens, qu'ils parvinrent à faire disparaître à force de persécutions sanglantes.

Si le bouddhisme doit à sa tendance universaliste d'avoir été chassé de l'Inde, il lui doit aussi d'avoir répandu l'esprit indien sur l'Asie entière. Par un heureux concours de circonstances, les relations des Indiens avec la civilisation grecque, qui leur valurent plus ou moins directement l'éclat de leur époque intermédiaire, âge d'or de la science et de la poésie sanscrites, coïncidèrent avec le temps où l'esprit bouddhique les avait disposés à accepter et même à rechercher le contact des étrangers. On doit donner à cet égard une grande importance aux rapports étroits que les rois grecs de la Bactriane et des bords de l'Indus entretinrent avec le bouddhisme, rapports qui sont attestés directement au moins pour l'un d'eux, Menander, que les documents cinghalais nomment Milinda.

Après ce coup d'œil sur les actes du Bouddha et sur les conséquences de sa doctrine, nous allons exposer rapidement l'extension et l'histoire de cette religion.

Lorsque après quarante-huit ans de travaux le Bouddha fut mort, en 543 avant notre ère, à ce qu'on suppose, le sentiment de vénération et d'amour que lui portaient ses partisans était si grand, qu'ils se disputèrent ses os pour les garder en souvenir de leur cher maître. Telle est l'origine du culte des reliques qui s'est si fort répandu

Digitized by Google

depuis[1]. De grands édifices nommés *sthoupas* reçurent ces reliques renfermées dans des vases précieux, et la forme de ces sthoupas (ou *topes*) a fait penser qu'ils pourraient bien être le modèle original des tours de nos églises[2]. L'homme a toujours besoin d'adorer quelque chose, et chez les bouddhistes ce sentiment, auquel leur religion fermait tout autre accès, se concentra sur la personne du Bouddha; l'amour dévoué et reconnaissant de ses disciples finit par se changer en un culte qui le traita absolument comme une divinité. Quant au peuple, la doctrine spéculative resta toujours étrangère et incompréhensible pour lui; il la confondit avec les créations de son imagination; son seul souvenir bien clair était que le Bouddha l'avait sauvé des souffrances et de l'oppression de la hiérarchie brahmanique; il rendit les honneurs divins au libérateur qui avait enseigné la tolérance et l'égalité[3].

Les discours et l'enseignement du Bouddha furent, immédiatement après sa mort, rassemblés et mis en ordre par un concile de ses disciples. Mais on ne les mit par écrit dans le nord de l'Inde que 600 ans plus tard environ, sous un roi scythe nommé Kanishka, qui, d'après les inscriptions et les monnaies, régnait à Kachmir environ 40 ans après Jésus-Christ. La tradition elle-même le fait vivre seulement 400 ans après le Bouddha, et l'on ne s'est pas encore rendu une raison exacte de cette différence. Dans le sud de l'Inde, à Ceylan, la rédaction écrite eut lieu plus tôt, environ 80 ans avant Jésus-Christ. Les deux rédactions du nord et du sud diffèrent assez fortement l'une de l'autre, quant aux expressions et à la disposition extérieure, mais elles s'accordent presque mot pour mot quant au sens, ce qui est une garantie très-forte pour la fidélité de la tradition orale qui avait tout conservé jusque-là, surtout quand on ajoute que la rédaction du nord est en sanscrit, et l'autre en pâli. Il ne peut donc y avoir de doutes sur l'authenticité relative des points dans lesquels les deux rédactions concordent, et l'étendue énorme de ces ouvrages a été jusqu'ici, et sera encore longtemps la seule cause qui empêchera de mettre ces points en lumière. On ne peut nier davantage que, surtout dans les paraboles

[1] Nous avons déjà combattu cette opinion, n° du 31 mai, p. 297, note 1.
(*Note du traducteur.*)

[2] A moins qu'on ne suppose plutôt qu'elles doivent leur origine à l'usage des cloches. Mais les cloches elles-mêmes sont d'origine indienne. Les anciens édifices byzantins et arméniens rappellent tout à fait l'architecture bouddhique.

[3] Sa vie tout entière fut transformée en une manifestation divine à partir de sa naissance, et même de sa conception, représentée comme ayant eu lieu en dehors des procédés humains.

Digitized by Google

et les comparaisons, les propres paroles du Bouddha n'aient été souvent conservées, mêlées seulement avec un interminable fatras d'adjonctions étrangères.

La rédaction de Ceylan l'emporte par sa simplicité; celle de Kachmir est trop souvent encombrée de croyances superstitieuses. Sort étrange! cet homme, dont l'enseignement était purement rationnel et d'une sobriété qui allait à la sécheresse, en adoptant pour base de sa doctrine le dogme existant de la métempsycose, donna aux superstitions les plus fantastiques une impulsion spéciale et d'autant plus irrésistible, que dans cette doctrine l'esprit de superstition n'avait pas d'autre issue. L'imagination s'était jusque-là donné carrière dans les personnages divins des anciens mythes; mais ces figures allégoriques couvraient au moins certaines idées vraies; ici les dieux étant bannis, elle entra dans le champ des préexistences (*djâtaka*), où elle s'exerça de la manière la plus désordonnée, sans trouver nulle part un point d'arrêt. On peut supposer que le Bouddha lui-même suivit souvent cette méthode, qui s'accorde bien avec sa doctrine en général, de considérer les malheurs et les maux de la vie actuelle en un cas donné, comme les peines infligées pour les péchés d'une existence antérieure, et d'en tirer des exemples effrayants pour les pécheurs. Peut-être ne parlait-il que par hypothèse, « tel a sans doute fait telle chose dans son existence antérieure, » et la tradition aura transformé ses conjectures en affirmations; peut-être aussi croyait-il, comme tout son temps, que certains péchés entraînaient directement certaines peines déterminées dans l'autre vie. Quoi qu'il en soit, ses propres préexistences et celles des autres sont, dans les deux rédactions, le thème favori de ses discours tels que la tradition les a conservés, et il en est de même dans tous les livres bouddhiques postérieurs.

Un amour désordonné du merveilleux s'empara donc de toute la littérature bouddhique, et il fut encore exagéré par le désir d'exalter les actes et la grandeur du Bouddha au-dessus des dieux des brahmanes, et de les surpasser à tous égards. Le manque de mesure qui caractérise en général les Indiens, doublé encore par l'affranchissement sans bornes accordé par le bouddhisme aux idées individuelles, prit dans les produits intellectuels de cette religion une extension qui touche à la pure folie. Plus une œuvre y était insensée, plus elle fut réputée sainte, et plus elle servit de modèle aux autres. L'insupportable ennui, le dégoût même qu'on éprouve à la lecture de pareils livres, les rend vraiment difficiles à étudier. Mais ce n'est pas seulement dans leur littérature, c'est dans toutes leurs conceptions que les bouddhistes s'efforcèrent de

Digitized by Google

dissimuler la pauvreté de leurs inventions dépourvues de toute base réelle, par l'exagération monstrueuse des nombres, de l'espace et du temps. A cet égard, ils ont probablement exercé une influence détestable sur les brahmanes, qui s'empressèrent de mettre leurs traditions sur le même ton. La mythologie n'est légitime que comme produit immédiat et inconscient de croyances naïves, ou s'y rattachant pour le sens et l'esprit; mais dès qu'elle est le résultat d'une invention voulue et préméditée, elle tombe dans le faux et le ridicule. Il faut tenir compte au bouddhisme de la douceur, de la pureté, de l'humanité de sa morale, du sens pratique et de la simplicité de ses institutions fondées sur l'universalité et la publicité, et des pompes brillantes de son culte, pour comprendre comment une religion affligée d'une telle peste de sottes légendes n'en a pas succombé, et comment malgré cela elle a pris une si large extension.

Cette extension touche elle-même au merveilleux; malheureusement elle est trop peu connue dans ses particularités. La terre la plus méridionale où le bouddhisme ait pénétré, l'île de Ceylan, où il s'introduisit dès le troisième siècle avant notre ère, est le seul pays qui nous fournisse sur cet événement, dans ses anciennes chroniques, des données précises dont la simplicité et la nudité prouvent l'authenticité, et montrent aussi que les excès dont nous parlions tout à l'heure appartiennent à une époque postérieure de développement et de dégénérescence. Dans l'Inde elle-même, on ne peut suivre nulle part avec quelque certitude l'histoire du bouddhisme, les brahmanes ayant eu soin d'éviter d'en parler dans leurs écrits. Il n'en est question, et encore rarement, que dans les drames et autres ouvrages populaires. On y voit des sœurs bouddhistes errantes qui s'entremettent dans les passions secrètes qu'elles protégent par compassion pour les amoureux. Cependant les inscriptions de Piyadasi, les renseignements donnés sur l'Inde par les annales de Ceylan, les nombreuses inscriptions des temples bouddhiques souterrains, les rapports des deux pèlerins chinois, Fa-hian, qui parcourut l'Inde au cinquième siècle, et Hiuen-thsang au septième siècle de notre ère, fourniraient les éléments d'un travail historique que malheureusement personne n'a encore entrepris. Hiuen-thsang trouva le bouddhisme déjà en pleine décadence dans l'Hindoustan. D'après le rapport des brahmanes, l'expulsion des bouddhistes de l'Inde serait surtout due aux efforts du philosophe Çankara, de la secte vêdânta, qui vivait au huitième siècle. On manque de dates précises, mais il est évident que cet événement eut lieu par degrés, et non d'un seul coup. Au sud et à l'ouest de l'Inde, il semble qu'ils furent remplacés par la

Digitized by Google

secte des djaïnas, qui leur tient de près. En général les brahmanes surent tenir compte de l'attachement des peuples pour certaines institutions bouddhiques. Ainsi des recherches récentes ont établi que la célèbre fête de *Djagannâtta* (*Jaggrenât*), pendant laquelle toute distinction de castes est suspendue, n'est que la continuation d'une grande fête bouddhique qui avait lieu à la même époque de l'année. Des trois noms sacrés qui constituaient la triade bouddhique, « le Bouddha, la loi, l'assemblée, » on a fait trois idoles qui sont les dieux de la fête. Le Bouddha lui-même est devenu une des dix incarnations de Vichnou. Malgré tout cela, on comprend difficilement que le peuple indien se soit laissé enlever la liberté qu'il devait au bouddhisme, et replonger dans les chaînes des castes et de la hiérarchie brahmanique.

En dehors de Ceylan, la première extension du bouddhisme à l'extérieur eut lieu au nord-ouest de l'Inde. Dans ces contrées, le brahmanisme n'avait jamais pris pied avec sa hiérarchie; elles en étaient restées aux mœurs et aux institutions de la période anté-brahmanique, et n'en étaient que mieux disposées à recevoir le bouddhisme, qu'elles embrassèrent en effet de très-bonne heure et avec une grande ardeur. Les Grecs qui y régnaient le favorisèrent hautement, et leurs successeurs scythes en furent les plus zélés promoteurs. On peut supposer que dès le deuxième et le troisième siècle avant notre ère des missionnaires bouddhistes, poussés par leur zèle nouveau, pénétrèrent dans la Perse en suivant les routes du commerce par terre, qui était alors très-florissant. Plus tard ces missions devinrent de plus en plus fréquentes, et le manichéisme, qui éclata au troisième siècle après Jésus-Christ, contient un mélange manifeste d'éléments chrétiens, persiques et bouddhiques. En revanche, on trouve des éléments parsis dans les dogmes du bouddhisme postérieur. Quant aux idées que les gnostiques et les néo-platoniciens ont empruntées à l'Inde, et non-seulement aux bouddhistes, mais aux brahmanes aussi, elles sont beaucoup moins entrées par la Perse que par Alexandrie elle-même. Pantainos, qui fut le maître de saint Clément d'Alexandrie, avait longtemps vécu dans l'Inde comme missionnaire. Bardesanes se rattache aussi à des doctrines indiennes[1], ainsi qu'Ammonius Saccas et

[1] Le gnostique Bardesanes vivait à Édesse à la fin du deuxième siècle de notre ère. Le philosophe Porphyre rapporte expressément qu'il eut des entretiens avec des Indiens qui venaient en ambassade vers l'empereur Lucius Verus. Il composa des livres sur les gymnosophistes et sur une idole qui se trouvait au fond d'un temple souterrain de l'Inde, et qui était selon lui le modèle que Dieu le père avait donné à son fils pour créer l'homme. Cette idole, placée dans un temple souterrain, semble avoir été un Bouddha. *Voyez* Porphyre, *De abstinentia*, lib. IV, ch. XVII, et *De styge* apud Stob. eclog., I, 1. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

Scythianus [1]. Mais les ressemblances entre les rites et le culte bouddhiques et ceux du christianisme primitif, qui se constituaient à cette époque, ont fait supposer que ce dernier pouvait bien avoir été plus d'une fois l'emprunteur. Tels sont les institutions monacales encore en vigueur aujourd'hui en Égypte, le célibat et la tonsure des religieux, le culte des reliques, l'usage des cloches et des chapelets, la construction des clochers, le nimbe qui entoure la tête des saints, et encore bien d'autres choses. Il serait à désirer qu'on étudiât de près ces rapprochements. Le bouddhisme aussi pourrait bien avoir emprunté plus d'un élément de son culte aux missionnaires chrétiens. On sait positivement [2] qu'au sixième siècle un moine bouddhiste se fit chrétien, et qu'outre des traductions de l'indien il composa des traités religieux. Serait-ce un exemple unique [3]? Ne peut-on pas aussi supposer qu'en revanche plus d'un missionnaire chrétien dans l'Inde ait pu être trompé par la ressemblance des deux cultes, et se jeter de bonne foi dans le bouddhisme en le prenant pour une secte chrétienne? Les analogies sont si fortes que les missionnaires catholiques modernes les ont souvent attribuées sérieusement à des moqueries du diable. Les légendes du moyen âge sur le *prêtre Jean,* ce roi chrétien qui régnait en Asie, trouvent là leur explication toute simple

Le bouddhisme paraît avoir pénétré dans l'Asie centrale et en Chine un ou deux siècles avant notre ère. La Chine, où il fut reconnu officiellement en 61 après Jésus-Christ, en est, dès lors, devenue le centre. On consulte avec fruit pour les travaux actuels les traductions d'ouvrages bouddhiques du sanscrit en chinois, et les ouvrages des deux pèlerins chinois dans l'Inde, où les conduisit le désir pieux de visiter le berceau de leur religion. C'est de la Chine que le bouddhisme a converti le Japon, ou qu'il l'a du moins très-fortement imprégné.

Le Tibet est à moitié route entre l'Inde et la Chine, et les rapports entre la Chine et le Tibet sont si intimes, qu'on a composé des dictionnaires des trois langues sanscrite, tibétaine et chinoise, pour l'intelligence des livres sacrés du bouddhisme, qui furent d'abord traduits du sanscrit en tibétain, et ne passèrent pour la plupart en chinois que

[1] M. Renan conjecture même que le nom de Scythianus n'est qu'une traduction de *Çâkya*, nom de famille de Bouddha. *Voyez* son excellente *Histoire des langues sémitiques*, p. 251 (Paris, 1853). Il voit aussi dans l'évangile rejeté de Scythianus, qui correspond à l'évangile *selon Thomas* des Manichéens, un soutra bouddhique quelconque de *Gautama*, encore un des noms du Bouddha.

[2] *Voyez* Renan, *Journal asiatique*, 1856, p. 251.

[3] Dans Assemani, *Bibl. Orient.*, III, 1, 439, il est question d'un moine nommé *Bautha* qui vivait vers 595.

Digitized by Google

de seconde main et par l'intermédiaire de cette première traduction. Cependant le succès tout spécial du bouddhisme au Tibet, où il a atteint son plus haut développement comme église constituée, ne date que du huitième siècle de notre ère. Ce fut dans ce pays que se retirèrent de préférence les religieux bouddhistes chassés de l'Inde, et de là rayonna plus tard et jusqu'à nos jours la propagande qui a conquis au bouddhisme l'Asie centrale. Le culte rendu aux esprits par les races indigènes subsiste encore à côté, mais ses prêtres ont emprunté leur nom de *chamans* à l'expression bouddhique de *çramana*, qui désigne les religieux.

L'Inde au delà du Gange, comprenant l'empire des Birmans et le royaume de Siam, paraît avoir été convertie de bonne heure; on y trouve, comme à Ceylan, les livres sacrés en pâli. Le bouddhisme s'y est conservé avec une pureté toute particulière. Les religieux d'Amarapoura sont célèbres à cet égard parmi les bouddhistes de Ceylan; il y a cinquante ans, on allait encore y chercher des prêtres pour cette île.

Le bouddhisme s'est aussi répandu dans l'Archipel indien, spécialement à Java et dans la petite île voisine de Bali, mais on ignore à partir de quelle date. On y a trouvé dernièrement des livres sacrés, mais nous ignorons encore s'ils sont écrits en sanscrit ou en pâli. On a supposé que le bouddhisme s'était étendu jusqu'à la Polynésie et même à l'Amérique du Sud, mais on manque de renseignements suffisants et en tout cas de documents directs pour soutenir cette conjecture.

On comprend aisément que le bouddhisme n'ait pu se soustraire à bien des changements en s'étendant à tant de nations hétérogènes. Dans l'Inde elle-même, il s'était bientôt élevé des sectes qui se combattirent avec une grande animosité. Ces divisions ne furent peut-être pas sans influence sur l'expulsion des bouddhistes de l'Inde. Quant au développement des dogmes bouddhiques, cette histoire est encore enveloppée dans de grandes ténèbres. Le peu de données qu'on possède à cet égard sont tirées des commentaires brahmaniques de la secte vêdânta et conçues pour la plupart dans un esprit polémique; on pourra les compléter avec le temps par les écrits bouddhiques. Mais dès aujourd'hui il apparaît clairement que le côté spéculatif de cette dogmatique religieuse a subi de nombreuses altérations, et que la doctrine nihiliste du Bouddha a été entièrement abandonnée pour d'autres principes de toute espèce, même pour le monothéisme pur. Le but final, le *nirvâna*, cette extinction dans le tout, ou, ce qui revient probablement au même, dans le néant, a été transformé en un état de béatitude ne portant aucune atteinte à la personnalité de ceux qui y

Digitized by Google

sont parvenus, les *Bouddhas* et les *Bôdhisattvas*, et supposant même la persistance de la conscience et de la liberté morale la plus étendue. Au contraire le système pratique du bouddhisme, maintenu par les livres sacrés, s'est conservé partout dans ses traits principaux, et son influence se manifeste, dans tous les pays où il est entré, par une morale relativement simple et pure, qui pénètre plus ou moins profondément dans toutes les couches de la société, comme les missionnaires chrétiens le reconnaissent eux-mêmes, et qui sert de contre-poids en Orient à l'influence corruptrice de l'islamisme. Les recueils de préceptes moraux des bouddhistes, tels que le *Dhammapadam* pâli, et en tamoul le *Kural* de *Tiruvalluver*, sont parmi les ouvrages les plus parfaits en ce genre. La condition des femmes, par cela seul qu'elles peuvent entrer dans l'état religieux, comme nonnes et comme sœurs errantes, est beaucoup plus digne et plus respectée que dans le reste de l'Orient; les droits de leur individualité sont assurés ainsi, et l'influence s'en fait sentir jusque parmi les laïques. Une des meilleures preuves de la force cachée au fond de la douceur du bouddhisme, c'est que les terribles Mongols, dont la férocité est encore pour nous un objet d'épouvante, sont devenus, grâce à lui seul, les plus paisibles de tous les nomades.

Le bouddhisme est-il une religion épuisée ou susceptible de régénération? Toute conjecture à cet égard serait téméraire aujourd'hui. Si l'on en croit les rapports anglais, il s'est élevé depuis quinze ou vingt ans à Siam, sous l'influence des missions chrétiennes, un parti éclairé et instruit, qui rejette tout ce qu'il y a de superstitieux dans les écrits et les traditions, pour s'en tenir uniquement aux prescriptions morales du Bouddha.

Traduit par F. Baudry.

Digitized by Google

DE

LA LITTÉRATURE APOCALYPTIQUE

CHEZ LES JUIFS ET LES PREMIERS CHRÉTIENS [1].

II.

LA SIBYLLE JUIVE.

Qui ne connaît la sibylle antique, au moins par l'Énéide et par la légende de Tarquin? Rome ne fut pas seule à l'honorer, et ce qui frappe tout d'abord dans cette figure mythique, c'est qu'elle est présente partout, dans tous les pays et dans tous les âges. Bien plus, toutes les religions s'empressent de l'accueillir et d'écouter ses oracles. On la trouve en Orient, en Grèce [2], en Italie; elle est contemporaine d'Orphée, elle s'intéresse aux destinées de Rome. De païenne elle se fait juive, et de juive chrétienne; les Pères de l'Église l'ont en grande estime, elle prophétise en plein moyen âge, et de nos jours encore elle vit dans les chants de l'Église catholique, et aux vitraux de nos cathédrales, la piété de nos pères lui a donné une place à côté des apôtres et des saints personnages. Plus heureuse que les dieux de l'antiquité changés en diables par la théologie chrétienne, elle a opéré sans détérioration le passage du monde ancien au monde nouveau. Les poëtes ne croyaient

[1] Voir la livraison de juillet.

[2] Le nom indique une origine grecque. D'après des étymologies qui varient un peu, mais qui reviennent toutes au même sens, il signifie volonté de Dieu ou de Jupiter, ou conseillée par Jupiter ou par Dieu.

Digitized by Google

pas si bien dire quand ils lui attribuaient une vie si dure et tant de longévité. C'est à la phase la plus importante, et comme au milieu de sa carrière, que nous la trouvons sur notre chemin.

On a vu comment les idées messianiques se sont développées chez les Juifs. Nées du sentiment national et religieux, c'est-à-dire de l'âme du peuple, elles avaient grandi sous la pression des malheurs publics et avec l'assistance d'idées similaires qui avaient cours chez les Perses. Nous savons aussi par quelles nécessités elles furent amenées à se donner une forme étrangère, par bien des côtés, à l'ancien hébraïsme. Nous allons rencontrer une forme bien moins nationale encore, car les conditions historiques de notre sujet nous font sortir un moment de la Palestine. Nous n'avons en effet aucun témoignage de l'action immédiate que la première Apocalypse put exercer dans les lieux où elle fut rédigée, mais nous en trouvons dans un pays voisin un écho très-remarquable, quoique affaibli et dénaturé. On s'imagine volontiers que les idées circulaient lentement dans l'antiquité. En voici une qui, après avoir mûri parallèlement et peu à peu chez les Perses et à Jérusalem, paraît arriver tout à coup des confins de l'Inde et du fond de la Palestine au lieu le plus retentissant, au carrefour tumultueux de l'antiquité, dans cette Alexandrie, le Babel de l'hellénisme, le rendez-vous général des peuples, des systèmes et des croyances. Ce qui diminue le miracle, c'est qu'elle fut transplantée précisément par les Juifs; il faut dire aussi que sur ce terrain étranger elle prospéra moins que dans le sol natal [1], mais elle réussit cependant à se manifester, et, sous une forme grecque, à se faire connaître à l'Occident. Ce ne fut plus un personnage de la légende hébraïque qui la produisit dans ce milieu nouveau: Daniel eût trouvé peu d'accès auprès du monde païen. L'idée messianique emprunta une autre voix, énigmatique, mystérieuse, mais entourée d'un respect universel, et de tout temps familière à l'antiquité. Ce fut la sibylle qui lui servit d'organe, et qui lui prêta ses vieux hexamètres, ses cent bouches et ses feuilles légères, *ludibria ventis*.

Comment une idée juive en put-elle venir à se produire dans une forme païenne? Pour expliquer ce phénomène il est nécessaire de rappeler en quelques mots ce qu'étaient, d'une part la sibylle, et d'autre part le judaïsme alexandrin.

L'antiquité considérait généralement la sibylle comme une prophé-

[1] Voyez dans notre dernière livraison l'article de M. Nicolas, *Des antécédents du christianisme*.

Digitized by Google

tesse de malheur, comme la voix du destin sinistre. Au dire de Plutarque, elle annonçait surtout les désastres des villes, des peuples et des empires. Les idées apocalyptiques, telles que nous les connaissons, trouvaient là un premier point d'appui. La rénovation du monde ne devait-elle pas être précédée d'une catastrophe terrible et universelle, qui semblait comme annoncée en détail et pièce par pièce dans les prophéties sibyllines? Bien plus, c'était une voix païenne qui parlait; c'était donc le paganisme lui-même qui proclamait le pressentiment de sa ruine. Quel appui pour les espérances messianiques! Mais la sibylle faisait mieux encore: pour détourner des peuples les menaces du destin, elle ordonnait des cérémonies expiatoires et parfois même l'institution de tout un culte nouveau[1]. Elle restait par conséquent dans son rôle en prêchant la nécessité de la conversion et la venue du Messie. Enfin, et c'est le point principal, quoique rattachée au culte d'Apollon, elle était en réalité indépendante de l'Olympe des divinités païennes[2]. La pythie, ni Calchas, ni aucune autre figure de devin ou de prophétesse n'eussent pu servir aux mêmes fins. Inspirés par de faux dieux, qu'eussent-ils prophétisé, si ce n'est le mensonge? La sibylle appartient à un ordre différent; elle n'est pas une créature des dieux; elle est leur contemporaine, peut-être même leur aînée, du moins est-elle restée plus près de la nature, la grande source des mythes. Elle est la nature même, le bruissement des arbres, le murmure des sources dans les rochers, les figures capricieuses et fugitives que dessinent sur le sol les feuilles amoncelées par le vent[3]. Pour concevoir cette origine, il n'est pas nécessaire de remonter jusqu'à la naïveté des temps tout à fait primitifs. Les Romains des premiers âges, peuple déjà policé, considéraient encore comme les vrais poëmes ceux que les feuilles se chantent dans les solitudes des bois. Ce que le *faune*, l'esprit favorable, murmurait ainsi dans les rameaux, le *vates* ou la *casmena* le recueillaient et le répétaient sur la flûte ou en langage rhythmé[4]. Il n'est pas douteux d'après cela que l'humanité n'ait commencé par donner à la nature une voix véritable,

[1] Voyez dans Lücke, *Introduction à l'Apocalyse de saint Jean*, 1er volume, 2e édition, Bonn, 1848; les citations de Tite-Live, de Niebuhr, *Histoire romaine*, et de Clausen, *Énée et les pénates*.

[2] Dans une prédiction conservée par Phlégon (*de longævis*), la sibylle annonce même qu'elle sera tuée par Apollon, jaloux de ses dons prophétiques. (Voyez Alexandre, *Oracula sibyllina*, etc. Paris, 1841-1856, Firmin Didot, tome II, *Excursus* 1 et 2.

[3] Clausen, *Énée et les pénates*, cité par Lücke, même ouvrage.

[4] Mommsen, *Histoire romaine*. *Faunus*, de *favere*, être favorable.

Digitized by Google

et qu'elle n'ait cherché à comprendre son langage. Des femmes se sont-elles jamais investies du ministère spécial de l'interpréter; en d'autres termes y a-t-il eu des sibylles? C'est possible, et même probable[1], puisque Rome a eu des poétesses qui traduisaient le langage des arbres, mais c'est plutôt le contraire qui résulterait des témoignages de l'antiquité. Rien de ce que rapportent les auteurs anciens ne peut raisonnablement s'appliquer à une personne réelle. La sibylle a parlé et fait des vers en venant au monde; elle visite successivement tous les pays connus; elle traverse les siècles avant de mourir[2]. La sibylle de Cumes devient tellement vieille que son corps disparaît et qu'elle n'est plus qu'une voix. Qui ne reconnaît là une figure absolument mythique? Même dans Virgile, son apparition ressemble bien plus à un tremblement de terre qu'à la manifestation d'un être humain :

> Ostia jamque domus patuere ingentia centum
> Sponte sua, vatisque ferunt responsa per auras.

La sibylle a cent voix comme la nature; comme les arbres, elle livre ses feuilles au caprice des vents; sa prophétie est grave comme le bruit profond des bois, et sinistre comme le grondement de la tempête; elle habite dans les antres et près des eaux souterraines, et c'est ainsi que se sont localisées les légendes concernant les sibylles. Toute caverne retentissante pouvait devenir le siége de la prophétesse, et selon que l'endroit était plus ou moins célèbre ou remarquable, les sibylles acquéraient plus ou moins de notoriété. De quelque manière que leurs oracles aient été recueillis, il est certain qu'ils abondaient dans l'antiquité, transmis d'abord par la tradition, recueillis ensuite par écrit, et rédigés en hexamètres, arrangés sans doute aussi, altérés et complétés, selon les temps et les intérêts variables des hommes. Quand un incendie consuma, en 83 avant Jésus-Christ, les livres sibyllins dont la légende romaine faisait remonter la possession à Tarquin, Sylla trouva aisément de quoi composer une collection nouvelle, et il eut le choix parmi les oracles qui couraient le monde. Plus tard, sous Auguste et sous Tibère, les prédictions sibyllines affluèrent telle-

[1] Telle paraît avoir été du temps d'Alexandre le Grand une deuxième sibylle d'Érythrée, qui s'appelait Athénaïs.

[2] Après sa mort elle conserve encore le monopole de la prophétie. L'herbe de la terre qui aura bu son sang imprimera l'avenir sur le foie des animaux qui l'auront mangée; les oiseaux qui auront dévoré ses entrailles révéleront l'avenir dans leurs chants. Ces traits font partie de la légende de la sibylle d'Érythrée, la plus fameuse de toutes celles que mentionne l'antiquité, et elle les indique elle-même dans les vers conservés par Phlégon et cités par M. Alexandre.

Digitized by Google

ment à Rome dans le public et en dehors de la collection officielle, que deux révisions successives durent avoir lieu. Le gouvernement ne toléra que les oracles les plus anciennement accrédités, et proscrivit tous les autres[1]. Le même débordement est signalé par M. Alexandre dès le temps de Marius. Bref, la prophétie sibylline était devenue une forme banale sans cesser d'être consacrée, et les caractères que nous lui avons reconnus devaient puissamment convier le judaïsme alexandrin à s'en servir, dès qu'il s'agissait de révéler au monde païen les espérances messianiques. En Palestine, une telle alliance n'eût pas été possible; elle était naturelle et presque inévitable en Égypte.

L'Égypte avait été le berceau des Israélites; c'est de leur sortie de ce pays qu'ils datent leur existence comme nation. Elle devint pour eux comme une seconde patrie après les malheurs de Jérusalem. Ils y étaient très-nombreux; tranquilles et heureux sous les premiers Ptolémées, ils avaient, sans s'en rendre compte, assez rapidement ressenti l'action du milieu qui les entourait, et subi l'influence hellénique comme leurs compatriotes de la Palestine avaient subi l'influence persane. Ils avaient traduit leurs livres saints en grec, ce qui dénotait déjà un amoindrissement de l'esprit national; symptôme plus grave encore, ils s'étaient construit un temple, quand il était notoire que Jéhova ne pouvait être adoré qu'à Jérusalem. A ces faits significatifs se joignait toute une révolution dans les idées. La philosophie grecque conquit et modifia profondément ces esprits, presque à leur insu. Ils se croyaient toujours juifs, et rien ne leur eût persuadé qu'il existât une vérité en dehors du Pentateuque. Leur exégèse, complaisante et subtile, savait y découvrir tout ce qui leur arrivait du dehors : « Ce » judaïsme alexandrin renversa les barrières de l'ancien particula- » risme hébreu, autant que ce fut possible sans abandonner tout à » fait le terrain de l'Ancien Testament. Le dogme devint plus libre et » plus spiritualiste. Il s'y ajouta des conceptions nouvelles, et l'idée » de Dieu surtout dépassa de bien loin la sphère étroite de l'ancienne » théocratie juive[2]. » Jéhova fut un peu moins le Dieu des Juifs, et un peu plus celui de tout le monde, et les bienfaits de la révélation semblèrent pouvoir s'étendre à l'univers. Ce fut le point de vue de notre sibylle, de celle que Varron désigne sous le nom de persique, que d'autres auteurs appellent chaldéenne, babylonienne, ou tout bonne-

[1] Voyez Alexandre, tome II, *excursus* 3. La sibylle juive figurait sans doute parmi les sibylles proscrites, car les empereurs devaient surtout poursuivre les oracles hostiles.

[2] Baur : *Le christianisme et l'église des trois premiers siècles*, p. 19. — Voir aussi l'article de M. Nicolas, *Des antécedents du christianisme*.

Digitized by Google

ment hébraïque, et qui, sous le règne de Ptolémée Philométor ou de Ptolémée Physcon, s'appropria des oracles païens qui étaient dans le domaine public, les fit entrer dans le cercle des conceptions juives, et les compléta par des prophéties messianiques. Elle occupe le troisième livre de la collection actuelle des oracles sibyllins[1]. Il est à peine nécessaire de rappeler les circonstances qui forcèrent les propagateurs du messianisme à s'abriter derrière quelque autorité antique. Si elles existaient même en Palestine, en Égypte elles étaient plus fortes encore : il y fallait un nom déjà connu et accepté du paganisme. La sibylle remplissait toutes les conditions, et s'offrait comme d'elle-même. Elle fut donc enrôlée au service du messianisme, mais sans réussir à se métamorphoser tout à fait. On trouve dans son bagage pour le moins autant de philosophie grecque que de théologie juive; il est vrai qu'elle en a oublié l'origine : par une erreur naïve, elle commence par prêcher aux Grecs ce qu'elle a appris de leurs penseurs.

Les germes de la vertu nous sont innés; la nature ne nous a pas seulement munis de dispositions morales, elle nous a dotés des idées fondamentales du droit et du devoir : il suffit de les développer. Plus l'homme est placé près de la nature, plus purement elle se reflète en lui. La foi religieuse repose sur le même fondement, la conscience de Dieu est donnée en même temps que la conscience individuelle, et il suffit que l'homme se souvienne de son origine pour être ramené à son Créateur. C'est de cette révélation naturelle que part la sibylle pour ramener les païens à la vraie religion. Que les hommes se mettent donc enfin à reconnaître le vrai, le seul Dieu, celui qui, invisible à l'œil des mortels, est présent dans tous les esprits comme une lumière commune. Pourquoi, au lieu de lui offrir de saintes hétacombes, ont-ils sacrifié aux démons de l'enfer? Ils en porteront la peine. Qu'ils

[1] La collection entière se compose de douze livres, dont presque toutes les parties sont postérieures au christianisme, et ne peuvent nous occuper ici. Les quatre derniers ont été publiés il n'y a pas bien longtemps, pour la première fois, par le cardinal Maï. Nous avons deux éditions contemporaines des livres sibyllins, celle de M. Alexandre, citée plus haut, avec une version, des notes et des commentaires latins, et celle de M. Friedlieb (1 vol. in-8°, Leipzig, Weigel, 1852), avec une version allemande et une introduction un peu sommaire. L'édition de M. Alexandre est infiniment précieuse, surtout par les dissertations qui composent le second volume, et qui épuisent toutes les questions relatives au prophétisme sibyllin. Il n'était pas possible de montrer en ce sujet plus d'érudition et un soin plus consciencieux. Nous ne sommes pas toujours de l'avis du savant commentateur, mais nous n'en tenons que plus à reconnaître l'éminent mérite de son édition.

Digitized by Google

abandonnent donc enfin les ténèbres, qu'il s'élèvent à la lumière de la sagesse, et qu'ils comprennent que le Dieu unique a tout créé. Lui seul est incréé, car tout ce qui est né meurt. Il ne peut donc pas avoir été engendré par les hommes, ce qui fait que les dieux païens ne sont pas des dieux, car ils ont une généalogie. Encore moins est-il sensé d'adorer des chats, des chiens, des serpents et des oiseaux, comme les Égyptiens. Les idolâtres seront punis du feu de l'enfer, tandis que les adorateurs du vrai Dieu auront pour héritage la vie éternelle, le jardin fleuri du paradis et le pain céleste[1].

Quels furent les commencements de l'idolâtrie? Pour les trouver, la sibylle remonte à la tour de Babel, et entremêle d'une manière tout à fait caractéristique, conforme à son temps et à son milieu, le mythe païen et le mythe hébreu, Hésiode et la Genèse. Les hommes avaient projeté de construire la tour de Babel pour escalader le ciel. Ce fut leur premier soulèvement contre Dieu. Le Tout-Puissant fit renverser par les vents l'orgueilleux édifice, et dispersa les humains, qui cessèrent de s'entendre et de parler la même langue. De là le partage de la terre en royaumes. Il advint qu'à la dixième génération après le déluge, c'étaient Chronos, Titan et Japet, les fils d'Uranus et de Gæa, qui tenaient l'empire. Du vivant de leur père, ils avaient paisiblement régné les uns à côté des autres, mais à sa mort, chacun veut avoir l'empire tout entier. La dispute se termine par un arrangement : Chronos règne seul, à la condition de n'élever aucun enfant mâle, afin que Titan puisse lui succéder. Les Titans surveillent donc attentivement toutes les couches de Rhéa, la femme de Chronos; mais celle-ci n'en parvient pas moins à leur dérober trois enfants, Jupiter, Neptune et Pluton. Pour se venger, ils enchaînent Chronos et Rhéa, et pren-

[1] Cet exorde nous a été conservé à part et ne fait plus partie du troisième livre, qui seul nous occupe ici et qui porte la trace évidente de plusieurs remaniements. Mais la suite des idées l'y rattache naturellement, et tous les critiques allemands, Bleek, Lucke, Friedlieb, Hilgenfeld, le lui restituent. M. Alexandre n'est pas du même sentiment, et revendique ce morceau pour une sibylle chrétienne. Nous avouons que ses motifs ne nous persuadent pas. Il n'y a rien dans cet exorde qui ne puisse être juif, et il n'y a rien qui soit suffisamment chrétien. L'auteur parle évidemment des sacrifices comme un homme qui les considère comme faisant partie du culte. L'idée d'un jugement après la mort n'était plus étrangère à la théologie juive. L'esprit de Dieu, que la sibylle fait habiter dans le cœur de tous les hommes, peut d'autant moins être confondu avec le Saint-Esprit de la théologie chrétienne, que le même troisième livre contient encore une expression analogue, dans un passage dont l'origine juive n'est contestée par personne (vers 701).

Le commencement actuel du troisième livre se compose d'une sorte de résumé de cet ancien exorde, et d'une prophétie qui paraît se rapporter à Cléopâtre et au dernier triumvirat romain, et qui elle-même a reçu une addition postérieure.

Digitized by Google

nent les armes contre les Chronides. C'est l'inauguration de la guerre dans l'humanité [1]. Les deux races périssent dans la lutte. Alors, « le temps évoluant, » naissent successivement les royaumes des Égyptiens (les Pharaons), des Perses, des Mèdes, des Éthiopiens, de Babylone, des Macédoniens, des Égyptiens nouveaux (les Ptolémées) et enfin des Romains. Voilà les empires païens qui ont succédé aux rois primitifs, à Uranus, à Chronos, à Titan, à Jupiter, personnages mortels que l'aveuglement des hommes a divinisés. C'est ici que la sibylle commence à prophétiser. La lutte des Titans et des Chronides est pour elle de l'histoire, mais tout le reste appartient à l'avenir. Elle passe donc du passé au futur, « un oracle du grand Dieu lui entre dans la poitrine, » et elle reçoit la mission de dire quels empires naîtront parmi les hommes. Il ne s'agit plus de cette série de monarchies qu'elle vient d'énumérer comme ayant succédé aux tyrans primitifs; il s'agit maintenant des empires qui jouent le rôle principal dans les desseins de Dieu sur le monde; l'empire juif ne pouvait être nommé tout à l'heure parmi les nations païennes; il occupe ici le premier rang dans cet ordre théocratique. C'est la monarchie de Salomon que la sibylle aperçoit en premier lieu, et, par l'exagération du sentiment national, elle en étend démesurément les limites, et y comprend la Phénicie, la Perse et toute l'Asie Mineure. Dans son opinion, Salomon a eu l'empire universel avant Alexandre. Mais les Juifs seront détrônés par « les orgueilleux, les impurs Hellènes », et par les Macédoniens, race terrible que le Dieu du ciel extirpera de fond en comble; puis enfin viendra un empire né sur les bords de la mer d'Occident; il aura beaucoup de têtes [2], régnera sur beaucoup de pays, terrifiera tous les rois, et s'enrichira du butin des cités; mais Rome aussi sera malheureuse, quand elle aura succombé à l'orgueil, quand elle se sera livrée à la corruption. Israël, la Grèce et Rome, voilà donc les trois puissances autour desquelles pivote l'histoire. Daniel ne connaît encore que le judaïsme et l'hellénisme, mais la sibylle alexandrine ne peut pas fermer les yeux, et l'ascendant romain est trop manifeste pour qu'elle puisse l'ignorer. Au moment où elle écrit, Rome, victorieuse de Carthage et de la Grèce, gouverne et exploite déjà le monde; elle opprime et dépouille surtout la Macédoine, et il en sera ainsi jusqu'au septième roi d'Égypte de la race hellénique, c'est-à-dire de la famille des Ptolémées. Alors le peuple de Dieu sera redevenu fort, et montrera à tous les hommes le chemin de la vie.

[1] Et par conséquent la fin des *Saturnia regna*, considérés comme l'âge d'or.

[2] Le sénat romain.

Digitized by Google

Nous avons ici plusieurs dates importantes pour la fixation du temps, mais pourtant moins précises que les indications de Daniel. Elles laissent à la critique une latitude d'une vingtaine, ou même d'une trentaine d'années. Ce qui est dit de la Macédoine peut s'appliquer aussi bien à la bataille de Pydna qu'à la constitution de ce royaume en province romaine. Le septième roi d'Égypte est Ptolémée Philométor, si l'on compte depuis Alexandre le Grand, et Ptolémée Physcon si l'on part de Ptolémée Ier. Et Ptolémée Physcon lui-même a régné deux fois, d'abord conjointement avec son frère Philométor, de 170 à 160, puis seul, de 146 à 117. Enfin, quand la sibylle dit que le peuple de Dieu est redevenu fort, on voit bien qu'elle veut parler du soulèvement des Maccabées; mais ce soulèvement a duré longtemps, et ce n'est qu'en 141 qu'il s'est véritablement terminé et que les Juifs en ont recueilli les fruits. La plupart des critiques se sont arrêtés entre 170 et 160; M. Hilgenfeld descend jusqu'en 140[1]. Dans notre plan, la difficulté n'a pas plus d'intérêt que les légères divergences qui subsistent au sujet de Daniel. Il s'agit uniquement pour nous d'exposer les idées messianiques qui avaient cours à Alexandrie dès le deuxième siècle avant Jésus-Christ, et à ce point de vue une différence de vingt années ne fait rien à l'affaire.

La sibylle continue à prophétiser, tout en se débattant et en se demandant pourquoi Dieu lui a mis dans l'esprit toutes ces choses. Ce n'est pas d'elle-même qu'elle parle et qu'elle annonce tant de malheurs à l'humanité. Elle ne demanderait pas mieux que de se taire; elle accuse fréquemment de la fatigue, et voudrait se reposer. Mais il faut qu'elle continue, instrument passif dans la main de Dieu. On pense involontairement aux beaux vers de Virgile :

> Bacchatur vates, magnum si pectore possit
> Excussisse Deum; Tanto magis ille fatigat
> Os rabidum, fera corda domans fingitque premendo.

Elle continue donc, revient aux Titans, entasse en dix vers toute l'histoire universelle, les tyrannies grecques, la guerre de Troie, les Assyriens, les Perses, les Libyens, les Éthiopiens, les Cariens, les Pamphyliens, pour s'arrêter enfin avec complaisance aux hommes pieux qui habitent autour du temple de Salomon. Ceux-là sont les justes, excellents autant par la volonté que par les œuvres. Ils n'ont pas pris souci de la course circulaire du soleil et de la lune, ni des profondeurs de l'Océan

[1] La suite fournira à M. Hilgenfeld de nouveaux arguments pour sa thèse.

Digitized by Google

bleu, ni des signes de l'éternument; ils n'ont connu ni augures, ni devins, ni enchanteurs, ni conjurateurs, ni ventriloques; ils n'ont pas lu l'avenir dans les étoiles comme les Chaldéens, ils n'ont même pas observé les astres. Ils savent que tout cela n'est que vanité et mensonge. Tel du moins sera ce peuple quand il sortira de l'Égypte sous la conduite de son chef immortel, et quand il recevra sur le mont Sinaï la loi naturelle, car le décalogue n'est pas autre chose, « Dieu ayant » mis une pensée excellente au cœur de tous les hommes. » Tel il sera encore longtemps, mais lui-même finira par succomber, il deviendra idolâtre, et l'exil et la dispersion seront le châtiment de sa défection. Toutefois, il ne sera puni que pour un temps. « Dieu enverra du ciel » un roi pour juger tout homme dans le sang et dans le feu. Il est une » maison royale qui ne peut pas périr, qui régnera quand les temps » seront révolus, et qui recommencera à bâtir le temple de Dieu. Et » tous les rois de la Perse lui apporteront à cet effet de l'or, de l'airain » et du fer artistement forgé, car Dieu leur enverra des songes dans la » nuit, et le temple sera comme par devant. » Ce passage, qui marque un point d'arrêt dans la prophétie, est obscur et a reçu diverses interprétations. La maison royale qui ne peut pas périr est incontestablement la maison de David, et Serubabel qui recommença la reconstruction du temple en faisait partie. Mais quel est le roi descendu du ciel? La plupart des critiques disent Cyrus; M. Hilgenfeld pense qu'il s'agit de David, d'après le passage d'Ézéchiel, où ce roi lui-même est annoncé comme le futur Messie. Le premier sens paraît plus conforme à la logique, parce qu'il rapporte tout le passage à un seul et même événement, le retour des Juifs de la captivité. Mais quelle que fût la juste reconnaissance des Juifs pour Cyrus, on s'étonne de voir la sibylle l'exagérer au point de faire descendre du ciel un prince païen, et de lui conférer des fonctions tout à fait messianiques. Nous préférons le sens de M. Hilgenfeld, mais en faisant observer que l'ordre des faits est alors forcément interrompu, la venue du Messie, annoncée en premier lieu, n'étant que la fin lointaine de la période ouverte par la reconstruction du temple.

La sibylle se dit de nouveau fatiguée et voudrait s'arrêter, mais Dieu ne le permet pas et lui suggère une autre série d'oracles, dont l'ordonnance laisse beaucoup à désirer, et qui semblent vraiment se succéder et s'entasser comme des feuilles chassées par le vent. Le début, toutefois, est assez rationnel[1]. La sibylle vient de parler de la captivité

[1] M. Alexandre distrait ce fragment tout entier (vers 295 à 489) pour le transporter à

Digitized by Google

de Babylone, et c'est précisément par une invective contre Babylone que débute le nouveau discours. Sans doute les Juifs ont été justement punis, mais Babylone n'en a pas moins commis le plus grave sacrilége en détruisant le temple de Dieu; il faut qu'elle l'expie : « Tu seras » remplie d'autant de sang que tu en as jadis répandu, en immolant » les hommes bons et justes dont le sang crie encore maintenant vers » les cieux.... » Ici la sibylle sort de son rôle; oubliant qu'elle s'est donnée pour antérieure à Moïse, et qu'elle est censée prophétiser, elle considère le sac de Jérusalem et le châtiment de Babylone comme des faits accomplis, et dit que le sang des Juifs égorgés crie encore vengeance au moment où elle parle[1]. Après cette inadvertance, elle passe à l'Égypte, qu'un glaive traversera de part en part, et qui ensuite cessera d'exister ou bien de souffrir, car le sens est douteux[2]. On peut penser ici soit à l'expédition d'Antiochus Épiphanes, soit, avec M. Hilgenfeld, au régime terroriste de Ptolémée Physcon, qui dépeupla Alexandrie au point de rendre nécessaire un appel à l'immigration étrangère. Puis la sibylle crie malheur sur Gog et Magog, qu'elle place en Éthiopie, contrairement à l'opinion reçue, sur la Libye, la terre et la mer, et sur les filles de l'Occident. Elle a vu dans Ézéchiel les Libyens et les Éthiopiens énumérés parmi les peuples marchant contre Jérusalem, et comme la Libye et l'Éthiopie sont situées à l'ouest, par rapport à elle, qui habite l'Égypte, elle appelle leurs villes filles de l'Occident. La date de 140 environ, adoptée par M. Hilgenfeld pour la rédaction de notre livre, lui permet d'appliquer la prédiction sur la Libye à la des-

l'époque des Antonins. Cette thèse nous paraît trop absolue. Nous croyons que la majeure partie des prophéties contenues dans cette partie trouve sa vraie explication dans l'histoire du deuxième siècle avant notre ère. On verra que c'est notamment le cas pour la prédiction concernant les dix cornes, prédiction imitée de Daniel. Mais, d'un autre côté, les autres critiques ne font-ils peut-être pas une part assez large à l'interpolation, bien qu'ils admettent tous que nous ne possédons plus le troisième livre dans sa forme primitive.

[1] Ce n'est pas la seule inadvertance de ce genre. Plus loin, la sibylle compte quinze cents ans depuis le commencement de l'idolâtrie. Mais celle que nous relevons ici paraît presque inconcevable, et nous l'attribuerions volontiers à un interpolateur qui aurait appliqué à Rome et au sac de Jérusalem par les Romains, ce qui est dit ici de Babylone. En effet, puisque Babylone a été punie, le sang des Hébreux immolés par elle ne crie plus vengeance vers le ciel. Les victimes non vengées ne pouvaient être que celles des Romains.

[2] M. Alexandre traduit « cessera de souffrir », et trouve dans cette version un argument ingénieux. Il pense que ce vers a été mis là par l'auteur plus récent de la deuxième partie, pour expliquer les prophéties relatives à cette époque qui se trouvent dans le reste du livre, et qui annoncent le commencement de la fin. Cette fin n'étant pas arrivée à l'époque prédite, il fallait donner à ces prédictions un autre sens, et c'est ce qu'aurait eu en vue l'auteur du deuxième fragment.

Digitized by Google

truction de Carthage. Ici les signes et les désastres s'accumulent : une comète paraît en Occident, beaucoup de chefs illustres périssent, le Tanaïs abandonne son lit, des abîmes s'ouvrent, beaucoup de villes, que la géographie ne connaît pas toutes, s'engouffrent avec leurs habitants. Rome, qui a tant exploité l'Asie, lui restituera trois fois les trésors qu'elle lui a enlevés; pour un esclave asiatique transporté en Italie, vingt Romains serviront à leur tour. Il se faisait, en effet, à l'époque où la sibylle parle, un immense commerce d'esclaves syriens; mais l'exploitation financière de l'Asie ne date véritablement que de Caïus Gracchus, qui livra la province asiatique à l'avidité des chevaliers romains. Nous descendrions ainsi encore un peu au-dessous de la date adoptée par M. Hilgenfeld. On voit qu'il est bien difficile de tout accorder et de tout concilier dans cette partie, la plus obscure et la plus confuse de notre livre. Voici que la ruine de Rome est annoncée de nouveau, avec celle de localités bien moins importantes, Samos, Délos, Smyrne. Il faut, dit la sibylle, que tous les oracles s'accomplissent, ce qui fortifie la pensée qu'elle a en partie mis en œuvre des prédictions déjà connues, sans souci d'un ordre quelconque. Jamais on ne vit moins de transitions. Encore étourdi de tant de catastrophes, on rencontre avec surprise une peinture idyllique de la paix, qui ne paraît, à première vue, s'adapter ni à ce qui précède ni à ce qui suit. Si elle avait quelque caractère messianique, on pourrait y voir une échappée ouverte sur la fin des temps pour contraster agréablement avec ces désolations; mais le bonheur qu'annonce la sibylle ne dépasse en rien les proportions humaines et vulgaires. Bien qu'elle ne désigne aucun pays ni aucune époque, il faut croire, avec M. Alexandre, qu'elle a voulu rappeler la domination des Perses, qui avait été pour les Juifs une ère de paix et de prospérité relative. Immédiatement après, elle annonce en effet, de nouveau, la conquête de l'Asie par la Macédoine; ce qui surprend et paraît peu clair, c'est que la même Macédoine doit rendre aussi l'Europe on ne peut plus malheureuse [1].

La suite est encore bien obscure, et passe même pour le passage le plus difficile du livre; néanmoins, il semble qu'on touche un terrain plus solide. Nous avons devant nous un souvenir manifeste de la vision de Daniel où figure la bête à dix cornes et à la onzième corne, ce qui

[1] M. Alexandre croit qu'il ne s'agit plus de la Macédoine, nommée pourtant dans le vers précédent, mais de Rome. Mais s'il est démontré, comme nous le croyons, que la prophétie qui suit immédiatement s'applique aux Séleucides, il est peu vraisemblable que la sibylle ait intercalé une prophétie sur Rome dans un passage dont le commencement et la fin sont consacrés aux destinées de l'empire macédonien.

Digitized by Google

nous invite tout d'abord à chercher le sens aussi près de Daniel que possible, et dans la dynastie même que celui-ci a symbolisée par les cornes, c'est-à-dire chez les Séleucides. Un homme revêtu de la pourpre paraît tout à coup en Asie; il est farouche, injuste et plein d'emportement; il impose à l'Asie le joug le plus dur, et fait boire à la terre le sang en abondance; puis il disparaît, et sa postérité est anéantie par ceux dont il a voulu faire disparaître la race. Il laisse bien une racine, mais l'exterminateur la fera disparaître du milieu des dix cornes, et plantera à côté une autre plante. Celui qui tuera le père valeureux de la race royale succombera lui-même aux fils de celui-ci, et alors régnera la corne qui croît à côté, c'est-à-dire la plante nouvelle dont il vient d'être question. M. Hilgenfeld nous paraît avoir ici trouvé le vrai; du moins a-t-il découvert dans l'histoire des Séleucides une suite d'événements et de circonstances qui s'adaptent à tous les termes de l'oracle, et qui confirment, au moins quant à ce fragment, son hypothèse sur la date de notre livre. L'homme revêtu de pourpre qui paraît soudain en Asie, c'est Antiochus Épiphanes, qui arrive de Rome à l'improviste et s'empare du trône. Son caractère et son règne sont esquissés tels qu'ils pouvaient l'être par un Juif. Il a usurpé la couronne sur son neveu, Démétrius Ier, et son propre fils, Antiochus Eupator, est, après un règne de deux ans, chassé, puis tué par ce même Démétrius; sa race est donc anéantie par celle que lui-même avait voulu supprimer, et la racine qu'il a laissée disparaît du milieu des dix cornes. Mais une autre corne a été plantée : c'est l'usurpateur Alexandre Balas, qui tue Démétrius Soter en 150 et règne jusqu'en 146. Il est alors lui-même battu, puis tué par les fils de Démétrius. Alexandre Balas est donc celui qui tue le père de la race royale et qui succombe ensuite à ses fils. Mais il laisse lui-même un héritier, proclamé en 144, sous le nom d'Antiochus VI, reconnu dans une grande partie de la Syrie, et remplacé ensuite par un autre usurpateur, Tryphon, qui règne jusqu'en 137. Balas, Antiochus VI et Tryphon, représentent donc à eux trois la corne nouvelle plantée à côté des dix anciennes, et comme notre sibylle s'arrête à son règne, et que cependant elle connaît la mort de Balas, M. Hilgenfeld en conclut qu'elle a dû écrire entre 144 et 137.

De toutes les explications qui ont été mises en avant, celle-ci nous paraît de beaucoup la plus vraisemblable; elle couvre exactement tous les termes de l'énigme, ce qu'on ne peut dire d'aucune autre. Il est vrai que le sens de Daniel disparaît, mais qu'importe le sens? pourvu que la lettre soit sauve, on peut lui faire dire tout ce qu'on veut. C'est le prin-

Digitized by Google

cipe que Daniel a appliqué à Jérémie pour la fameuse prédiction des soixante-dix années, et c'est celui que la sibylle applique à Daniel. Les mots d'un auteur sacré sont sacrés; on peut les interpréter, mais non les supprimer. L'exemple d'Homère va nous montrer qu'il n'en est pas de même des auteurs profanes. Par un de ces bonds auxquels nous sommes désormais habitués, la sibylle recule tout d'un coup jusqu'à Priam, et se met à prophétiser la chute de Troie, et à cette occasion elle accuse Homère de plagiat et de faux : « Il viendra un vieillard aveugle, et se donnant une patrie imaginaire. Il sera plein d'esprit, mais aussi de mensonges, et il racontera le sort d'Ilion, mais non selon la vérité. Le premier, il ouvrira les livres de la sibylle, il s'emparera de ses vers, mais il y mettra du sien, et il racontera des mensonges de toute espèce aux hommes frivoles. » Passage curieux, et qui établit on ne peut mieux la position que notre auteur prend vis-à-vis du paganisme. Comment peut-il en venir à lancer une telle accusation contre Homère? Que le chantre de l'Iliade eût puisé dans la sibylle antique, la tradition le voulait peut-être, et loin d'offenser Homère, elle l'élevait encore et rehaussait son autorité, en la rattachant à une source aussi respectée; mais qu'il eût falsifié les chants inspirés de la prophétesse, c'est là ce qui n'a jamais pu entrer dans un cerveau grec; c'est là ce qui, dans tous les cas, appartient en propre à notre sibylle juive. Elle-même pille et falsifie tout, Hésiode et les anciens oracles, pour faire entrer le monde dans le cadre de sa théologie, et c'est elle qui dénonce Homère comme un faussaire. Nous nous révoltons de son impudence; mais la sibylle n'a pas de ces choses une conscience aussi délicate que la nôtre. Son premier, son unique besoin, c'est de tout ramener au judaïsme, et la violence de ce sentiment l'aveugle sur l'énormité de son procédé. Elle a trop de goût pour ne pas prendre quelque plaisir aux poëmes homériques, et elle peut d'ailleurs d'autant moins les rejeter purement et simplement qu'elle s'adresse aux Grecs; mais ils lui sont en même temps odieux comme fondement du polythéisme. Son hypothèse, peut-être favorisée par la légende, concilie tout : Homère a été son héritier, mais un héritier infidèle, et qui a transformé la vérité en mensonge. A la même époque, les Juifs alexandrins accusaient les philosophes grecs d'avoir volé leur sagesse au Pentateuque; c'était une preuve qu'ils la goûtaient. Sans s'en douter, ils étaient devenus Grecs autant qu'ils le pouvaient devenir, et en croyant interpréter leur foi, ils la transformaient. Malgré son anathème contre Homère, notre sibylle elle-même est bien moins juive qu'elle ne croit. Son idée d'une révélation primitive, naturelle, universelle, et

Digitized by Google

d'un Dieu présent dans tous les esprits, la place, comme nous l'avons déjà dit, tout à fait en dehors de l'ancien hébraïsme, et au point de vue de son siècle. L'homme, quoi qu'il fasse, ne peut manifester que l'esprit de son temps.

La prophétie sur Homère est suivie de quelques prédictions relatives à des désastres locaux, dénués d'intérêt pour nous, et probablement empruntés à des oracles païens. Une prophétie sur les déchirements intérieurs de Rome et sur un dévastateur qui doit sortir de l'Italie, est interpolée et postérieure, au jugement de tous les critiques, sans qu'il soit possible d'en préciser la date[1]. Mais ce qui est dit aussitôt après de la ruine de Carthage, du désastre des Galates, de Sicyone et de Corinthe nous ramène au deuxième siècle avant notre ère.

Pour se conformer à l'esprit de son rôle, la sibylle feint de nouveau la fatigue, mais Dieu est toujours là et lui inspire un nouveau discours qui a un peu plus de suite que le précédent. Nous parcourons bien au début, en assez peu de vers, un assez grand nombre de pays connus et inconnus, la Phénicie, l'île de Crète, la Thrace, Gog et Magog, Marson et Aggon, la Syrie, la Mysie, la Phrygie, la Pamphylie, la Lydie, l'Éthiopie, la Cappadoce et l'Arabie. Mais, ainsi remise en haleine, la sibylle arrive à la Grèce pour s'y arrêter, et suivre de là, jusqu'au dénoûment, une ligne assez droite. La Grèce sera malheureuse et esclave, parce qu'elle s'est détournée de la face du grand Dieu, pour mettre sa confiance en des généraux périssables et en des hommes morts, c'est-à-dire en ses faux dieux. L'infortune lui ouvrira les yeux, elle lèvera les mains au ciel, et elle immolera de nouveau ses hécatombes au vrai Dieu, mais pas avant que les temps soient venus et que tous les desseins de Dieu se soient accomplis; car l'histoire n'est, malgré ses contradictions apparentes, que la réalisation du plan divin, et le Messie ne peut paraître qu'à son heure. La sibylle est ici tout à fait dans le cercle des idées apocalyptiques. Tout est ramené, dans cette dernière partie, comme à la fin de Daniel, à l'hellénisme et au judaïsme. Rome n'est pas au même rang que la Grèce. Elle est ce qu'Attila sera quelques siècles plus tard, le fléau de la colère divine, l'instrument réprouvé d'une vengeance juste, un bourreau dévolu à la mort après avoir rempli son office. L'humanité ne se divise qu'en deux parts, la Grèce impie et la Judée fidèle, et tout se réduit par conséquent au triomphe des Juifs et à la conversion des Grecs. Quand ces

[1] Elle ne peut être antérieure aux guerres civiles, mais elle doit, avec encore plus de vraisemblance, être attribuée à l'époque impériale.

Digitized by Google

événements auront-ils lieu ? Ils commenceront lorsqu'un roi nouveau, le septième de la race hellénique, régnera en Égypte, et lorsque d'Asie viendra un roi puissant, un aigle audacieux, inondant le pays de cavaliers et de fantassins, et détruisant tout sur son passage[1]. Alors les hommes commenceront à fléchir le genou et à brûler leurs idoles, et Dieu rendra à la terre le bonheur[2]. Mais que les hommes ne tardent pas, qu'ils n'hésitent pas à se réconcilier avec lui, qu'ils conjurent la vengeance céleste qui sera terrible. Les rois se combattront et se prendront leurs royaumes; un peuple détruira l'autre; les souverains extermineront leurs sujets; les princes quitteront leurs États pour se réfugier dans d'autres pays; les barbares ravageront la Grèce, et les morts resteront sans sépulture et deviendront la proie des vautours et des bêtes fauves. La terre restera sans culture pendant de longues années, et les infortunés mortels, décimés par le glaive, pourront ramasser tant de flèches et de lances qu'ils n'auront pas besoin d'aller chercher à la forêt le bois de chauffage. Ce dernier trait, imité d'Ézéchiel, paraît à la sibylle le couronnement du tableau, car elle passe incontinent à l'arrivée du Messie. Alors Dieu enverra, du soleil ou du levant, un roi qui mettra fin à la guerre sur toute la terre, anéantissant les uns et remplissant les promesses faites aux autres, le tout conformément aux ordres divins. Le peuple de Dieu redeviendra florissant et riche, il portera la pourpre et aura de l'or et de l'argent en abondance. La terre et la mer regorgeront de biens. Mais les puissances du mal, représentées par les rois de la terre, verront d'un œil jaloux la paix et la prospérité messianiques. Les souverains païens se réuniront, malgré leurs discordes, pour diriger une expédition contre la terre sainte, à l'effet de détruire le temple de Dieu, et d'anéantir les Juifs, hommes excellents. Concentrés autour de Jérusalem, ils feront monter au ciel la fumée de leurs sacrifices impies; mais alors Dieu lui-même se manifeste, le ciel fait pleuvoir une pluie de glaives sanglants, des lumières surnaturelles traversent les airs; la terre tremble sous la main du Tout-Puissant; les poissons, les quadrupèdes, les oiseaux, les âmes des hommes et les flots frémissent devant Dieu, les

[1] Il s'agit ici évidemment de l'expédition d'Antiochus Epiphanes, ce qui nous ramène à vingt-cinq ans en arrière du second règne de Ptolémée Physcon. Mais la sibylle dit bientôt après que la terre restera sans culture pendant de longues années; elle paraît donc affecter une certaine durée aux calamités qu'elle annonce.

[2] On ne voit pas clairement ici s'il s'agit d'un court intervalle de bonheur entre toutes ces calamités, ou si la sibylle a voulu dès ce moment indiquer l'ère messianique, sur laquelle elle reviendra plus bas, après avoir insisté de nouveau sur les catastrophes finales.

Digitized by Google

montagnes se brisent, l'Érèbe ouvre ses abîmes, les cadavres s'amoncellent dans les profondeurs, les rochers dégouttent de sang, un irrésistible torrent se déchaîne sur la plaine, les retranchements des ennemis s'écroulent d'eux-mêmes; Dieu juge ses adversaires par le glaive, le feu et les eaux du ciel; il pleut du soufre, il grêle des pierres; les païens reconnaissent leur maître et poussent des hurlements de douleur. La terre boit le sang des morts et les bêtes fauves se repaissent de leur chair. C'est la grande et définitive bataille de Dieu contre le monde; la conclusion inévitable de toutes les apocalypses. Longtemps voilée, la justice toute-puissante de Dieu éclate enfin, pour triompher de l'insolence humaine et mettre fin aux contradictions de l'histoire.

Après la victoire, les enfants de Dieu coulent des jours paisibles à l'ombre du temple, et jouissent des biens de la création. Dieu est autour d'eux comme un rempart de feu, derrière lequel ils vivent en sécurité dans les villes et dans les campagnes. Les îles et les cités proclament combien l'Éternel aime ceux qui le servent. Ce n'est plus de terreur, c'est de joie que frissonne la terre, et d'aimables cantiques retentissent partout : « A genoux, disent les hommes, et envoyons nos prières vers le roi immortel, Dieu le très-grand et très-haut; envoyons à son temple, et méditons tous sa loi, car à lui seul est la puissance. Nos esprits s'étaient égarés, nous adorions l'ouvrage de nos mains, et des êtres mortels; prosternons-nous maintenant parmi le peuple de Dieu. » Et aussitôt après ce chant qu'elle met dans la bouche des hommes convertis, la sibylle s'adresse de nouveau en son nom personnel à la Grèce, pour la supplier de se convertir : « Renonce à ton orgueil, Grèce infortunée; prends garde et adresse-toi au Dieu magnanime; deviens humble, et, au lieu de vouloir lutter, sers le Dieu puissant, afin que tu obtiennes ta part. » Et aussitôt, pour augmenter les séductions de cet appel, elle reprend en traits plus vifs la peinture de l'âge d'or. Il pleuvra du miel, et du lait coulera dans les ruisseaux. Il n'y aura plus ni sécheresse, ni famine, ni guerre. Tous les rois auront déposé le glaive et scellé un pacte d'amitié; ce qui ne sera pas difficile, car nous apprenons, quelques vers plus bas, que ces rois ne seront autres que les prophètes. « Du haut du ciel étoilé, le Dieu éternel gouvernera tous les hommes par une loi unique; il leur donnera à tous un sens immortel et une impérissable sérénité. Réjouis-toi, Vierge[1], car le Dieu du ciel et de la terre t'a donné la joie pour tous les temps;

[1] Cette vierge est Jérusalem.

Digitized by Google

il habitera en toi et sera ta lumière immortelle. Et le loup et l'agneau paîtront côte à côte sur la montagne, la panthère broutera l'herbe avec les béliers, les ours s'en iront dans les prés avec les veaux, et le lion carnivore mangera du foin comme un bœuf; de tout petits enfants le conduiront enchaîné, et les dragons coucheront avec les nourrissons sans leur faire de mal, car la main de Dieu sera sur tous. » C'est la traduction exacte d'un fameux passage d'Ésaïe, et c'est par ce canal que le monde occidental connut cette célèbre prophétie bien avant la version de saint Jérôme. On en trouve l'écho dans la fameuse quatrième églogue de Virgile[1].

Pour conclure, la sibylle indique les signes précis qui marqueront la fin des temps et l'avénement du Messie. Des glaives se projetteront dans la nuit sur la voûte étincelante du ciel. Le soleil se voilera et la lune deviendra visible en plein jour, et dans les nues on verra comme le choc des armées. Les calamités terrestres, dont il a été tant question plus haut, indiqueront seulement que les temps sont proches; les signes célestes diront qu'ils sont là. Ils ne font défaut dans aucune Apocalypse. Puis la prophétesse ajoute quelques vers pour certifier qu'elle est bien l'antique sibylle; elle s'est rendue de Babylone en Grèce; mais là les hommes sont tombés à son sujet dans toutes sortes de confusions. Ils ont dit qu'elle venait d'Érythrée, et si elle mentionne cette origine dont elle ne veut pas, c'est qu'elle ne pouvait omettre le fait le plus anciennement accrédité de la légende sibylline. Une sibylle qui n'eût pas su que le monde la croyait originaire d'Érythrée n'eût pas été la vraie sibylle. Elle n'omet pas non plus de dire qu'on l'appellera menteuse et enragée. Mais quand tout sera accompli, on lui rendra justice, e on reconnaîtra qu'elle a révélé les desseins de Dieu. Pour terminer enfin, elle remonte jusqu'au déluge : « Quand le monde » était submergé, et qu'il ne restait plus qu'un juste, naviguant dans » sa maison de bois, j'étais sa bru et sa fille, à lui à qui arrivèrent les » premières choses, et à qui furent montrées les dernières, » et c'est justement pour cela qu'elle est en mesure de prophétiser l'avenir. Des raisons qui paraissent plausibles font considérer un dernier passage comme une addition postérieure. Il faut dire néanmoins que le rapprochement de Noé et de la sibylle est une idée essentiellement juive, et qui peut avoir existé dès cette époque. Les Juifs considéraient Noé comme le deuxième père de l'humanité, comme le représentant de

[1] Ce qui ne veut pas dire que toute cette églogue ait été inspirée par la sibylle juive, tant s'en faut. Virgile a puisé à d'autres sources qui sont, elles aussi, parfaitement connues. Mais dans le passage dont il s'agit, nous avouons que l'imitation nous paraît visible.

Digitized by Google

l'unité de race avant la dispersion des peuples, et de la religion théocratique avant la naissance du polythéisme. Il était donc naturel de rattacher à sa mémoire cette prophétie universelle dont la sibylle était l'organe. Le Talmud a des lois noachiques.

Tel fut la prophétie de la sibylle juive au deuxième siècle avant notre ère. Il n'est pas sans intérêt de la comparer à l'Apocalypse de Daniel. La forme est, comme nous l'avons déjà dit, entièrement différente. La sibylle ne voit pas l'avenir se dérouler devant elle en tableaux symboliques. Peut-être s'était-elle trop assimilé l'esprit hellénique pour goûter ces constructions bizarres du génie oriental[1]; peut-être aussi sentit-elle surtout le besoin d'imiter les anciens oracles sibyllins qui vivaient dans la tradition, et dont elle s'est évidemment approprié un grand nombre. Elle n'en est pas plus claire pour cela, ses oracles énigmatiques sont d'une interprétation plus difficile que les visions de Daniel, et laissent les critiques divisés sur bien des points dont nous avons dû nous contenter d'indiquer les principaux. Ce qui la rapproche de Daniel, c'est la nature de l'inspiration. Comme son précurseur hébreu, la prophétesse d'Alexandrie est entièrement passive, elle se donne pour une simple intermédiaire dénuée de spontanéité. Hélas! elle n'aurait pas besoin de nous en avertir. Ses vers ne font que trop voir l'absence de la seule inspiration vraie, du souffle intérieur et personnel. Et elle a beau simuler la fatigue et l'extase, on sent d'un bout à l'autre le travail patient de la réflexion qui combine. Ce n'est pas une œuvre de premier jet, c'est une composition laborieuse que nous avons devant nous, des centons de prophéties païennes et de prédictions hébraïques. Le désordre qu'on remarque dans la composition ne produit pas du tout l'effet indiqué par Boileau, bien qu'il soit probablement un effet de l'art, la sibylle ayant sans doute voulu feindre, par le pêle-mêle de ses oracles, le tumulte d'un cœur oppressé par Dieu : *Bacchatur vates.* Dans cette incohérence apparente, il n'est même pas impossible de saisir les traces d'un plan savamment conçu. La sibylle a un point de vue plus large que celui de Daniel; elle remonte bien au delà de la captivité de Babylone, jusqu'aux origines mythiques de l'histoire. Daniel prend le paganisme comme existant, et se contente d'en prédire la chute. La sibylle en raconte, ou plutôt, pour rester dans sa fiction, en prophétise les commencements. Le polythéisme est né de la dépravation des hommes qui ont abandonné la loi naturelle, c'est-à-dire le vrai Dieu, pour adorer des idoles et des hommes morts, tels

[1] Il faut remarquer aussi que la sibylle n'a pas emprunté les anges de Daniel.

Digitized by Google

que ces Chronides qui avaient fait succéder l'état de guerre à l'heureuse paix de l'ère saturnienne. Le vrai culte a subsisté, avec une interruption temporaire, chez les Juifs. L'explication historique du contraste entre les deux religions nous paraît être la principale matière du premier chant, et comme il y est question de l'origine des dieux, et que le discours s'adresse à des païens, la sibylle ne peut manquer de faire usage de la théogonie d'Hésiode. Le deuxième chant traite surtout de l'histoire du polythéisme; c'est donc là que les oracles attribués aux sibylles païennes trouvent un emploi d'autant plus justifié qu'ils annoncent toujours des catastrophes. La sibylle n'a que la peine de les réunir, de les arranger et de les compléter pour tracer la destinée peu enviable des peuples polythéistes. Le troisième chant est moins éclectique, parce que la sibylle y est ramenée sur le terrain propre des idées apocalyptiques. Occupée maintenant de l'avenir, elle n'a plus que faire ni d'Hésiode, ni des oracles païens, et elle résout les contradictions de l'histoire à la manière juive, par la venue du Messie et le jugement de Dieu. Telle nous paraît être l'ordonnance d'une composition qu'il faut du reste complétement abandonner au point de vue littéraire. Comme œuvre d'art, toute la collection sibylline ne vaut pas qu'on s'y arrête un instant. Mais la critique historique n'applique pas aux manifestations de l'esprit une règle idéale; elle les prend comme elles sont, comme fait la géologie des gisements et des infiltrations qu'elle rencontre. Ni l'une ni l'autre ne seraient une science, si elles ne considéraient que les chefs-d'œuvre, les pierres et les minerais de prix. Assurément, les pauvres centons de la sibylle sont l'antipode des chants immortels et spontanés de l'Iliade, mais ils ont presque la même importance dans l'histoire de l'esprit humain. Il n'est pas d'œuvre qui soit mieux le reflet de son époque, ni d'époque plus digne d'attention. Toute originalité, toute spontanéité ont disparu. Le souffle puissant de la prophétie hébraïque s'est affaissé depuis longtemps, et les splendeurs de la poésie grecque s'enfoncent de plus en plus dans le lointain du passé. Les nationalités s'aplatissent et disparaissent sous la pression du colosse romain. Le monde ancien redevient cette masse informe et chaotique où germent les créations. Les croyances déracinées, emportées, se heurtent comme les atomes pour se mêler et se confondre. Du flot qui les charrie, la sibylle recueille des débris de toute nature et de toute provenance : assemblage informe et stérile à première vue, mais qui, observé de plus près, se montre comme le type de l'avenir, et présage à cent cinquante ans de distance la fortune du christianisme. Elle croit prêcher le

Digitized by Google

judaïsme aux païens, et elle n'est plus en réalité ni juive ni païenne. Ses vues sur le salut universel des hommes et sur la révélation primitive et naturelle n'appartiennent ni à la religion qu'elle professe, ni à celle qu'elle veut conquérir; elles procèdent de la philosophie grecque, de cette philosophie que l'un des plus éminents historiens de l'esprit humain signale avec raison comme le lien le plus étroit entre le christianisme et l'histoire antérieure, après l'enseignement religieux de l'Ancien Testament [1]; elles datent du moment « où, à côté de la » religion grecque, il apparut une doctrine ne s'élevant pas seulement » par la critique au-dessus des mythes populaires, mais se créant un » monde indépendant dans le domaine de la pensée libre, et versant » le trésor de ses idées nouvelles aux esprits que ne satisfaisaient plus » les croyances du peuple [2]. » Les anciennes sibylles étaient nationales; la nôtre est cosmopolite; Daniel ne s'était élevé à une vue générale de l'histoire que pour immoler tous les peuples sur l'autel du judaïsme. La sibylle voit dans les païens des frères égarés qu'il faut ramener : grand progrès, et qui semble annoncer de loin l'apôtre des gentils. C'est que l'esprit ne connaît pas de vraie décadence; il ne peut que s'élever; les faux pas dont nous l'accusons, les retards que lui reproche notre impatience sont des illusions de notre courte vue. « On » se fait une idée fausse de ces périodes de transition, si on n'y voit » que des époques de décomposition, des temps de mort religieuse et » morale. Les formes anciennes s'affaissent de plus en plus; elles » finissent par se vider entièrement, mais uniquement parce qu'elles » sont devenues trop étroites pour l'esprit qui les a créées et qui les » abandonne. Quand le vieux meurt, le nouveau, qui doit le rempla- » cer, est déjà là, ne fût-ce qu'un germe; autrement le vieux ne » mourrait pas; il faut, pour qu'il s'écroule, que ses fondements soient » tout à fait ruinés et effondrés. L'esprit ne peut sans doute pas impro- » viser sa forme nouvelle; mais depuis longtemps il agit en secret, il » fermente dans les profondeurs, il travaille sans repos et sans décou- » ragement jusqu'à ce qu'il ait mené à bonne fin la création nou- » velle [3]. »

Pour la grande période dont il s'agit ici, la sibylle éclaire ce travail secret presque à ses origines. Il convient toutefois, en reconnaissant son rôle, de ne pas l'exagérer. Le judaïsme alexandrin a plus agi par sa philosophie que par sa prophétie, et Philon est plus important que

[1] Baur : *Christianisme et église chrétienne des trois premiers siècles.*
[2] Baur : *ibidem.*
[3] Baur : *ibidem.*

Digitized by Google

la sibylle. Tandis que les idées messianiques prennent, comme nous le verrons, de nouveaux développements en Palestine, elles restent stationnaires et dépérissent même en Égypte. L'intérêt national, moins pressant et de plus en plus faible, ne les y soutient pas. Après avoir annoncé le triomphe de Dieu sur le paganisme, la sibylle se tait pendant cent ans. On ne trouve plus, avant Jésus-Christ, qu'une prophétie d'une trentaine de vers qui se place sous le règne de Cléopâtre [1]. Le Messie viendra quand Rome régnera sur l'Égypte et que le monde se trouvera sous la main d'une veuve. A ce moment les hommes latins feront rage, trois d'entre eux déchireront Rome; parmi les tourbillons du soufre infernal paraîtra Beliar. Il fera des miracles prodigieux, tentera et séduira beaucoup d'hommes. Mais Dieu le brûlera avec tous ses adhérents, et purifiera le monde par le feu. La prophétie se termine par l'annonce de la fin des temps et du jugement dernier. On reconnaît l'époque du dernier triumvirat romain. La veuve qui tient le monde sous sa main c'est Cléopâtre, maîtresse d'Antoine. Beliar s'appellera plus tard l'Antechrist. D'après un vers de notre oracle, ce serait un empereur romain [2], mais c'est un vers manifestement interpolé, et qui nous transporte pour le moins dans le premier siècle de l'ère chrétienne. C'est à ce moment en effet que les chefs de l'empire romain et surtout Néron sont désignés par les écrivains apocalyptiques comme Beliar ou comme l'Antechrist. Mais, avant d'arriver à cette époque, il nous reste à examiner des œuvres apocalyptiques antérieures au christianisme.

[1] C'est celle dont nous avons parlé plus haut, et qui est placée au début du troisième livre.

[2] Un des Augustes, dit le texte. Nous ne croyons pas que cette expression puisse s'appliquer à un des triumvirs, comme le veut M. Friedlieb.

A. Nefftzer.

Digitized by Google

VARNHAGEN D'ENSE.

La *Gazette d'Augsbourg* du 16 octobre renferme les lignes suivantes :

« Berlin, 14 octobre.

» Ce matin a eu lieu l'enterrement de Varnhagen d'Ense. Bien que catholique, il a été enseveli, d'après un désir formellement exprimé, dans le cimetière protestant, celui de l'église de la Trinité, auprès de sa femme, la célèbre Rahel. Conformément au vœu du défunt, qui a réglé toutes ses affaires avec une exactitude et un soin parfaits, aucun prêtre n'a parlé auprès de son cercueil, et les obsèques se sont passées aussi simplement que possible. On a également remarqué que de ses amis présents aucun n'a pris la parole [1]. »

« Souviens-toi qu'il faut mourir, » dit le cloître; « souviens-toi de vivre, » dit l'humanité. Et l'humanité a raison; c'est à la vie à nous développer, à la vie qui est le progrès ou qui n'est rien. Qui la cherche ailleurs se trompe, et quelque jour l'existence, sinon la mort, le désabusera.

Les feuilles ont verdi, les feuilles ont jauni; aujourd'hui elles jonchent le sol. Les rossignols chantaient dans les grands parcs lorsque, il y a six mois à peine, j'arrivai à Berlin. L'un de mes désirs était de voir cet écrivain qui vient de mourir, et dans lequel l'Allemagne a reconnu son premier critique biographe, et l'un de ses meilleurs prosateurs. Souffrant, M. Varnhagen m'accueillit néanmoins avec cette cordialité affable qui met à l'aise aussitôt, et qui est l'un des plus doux priviléges de l'âge; car elle fait sentir à ceux qui commencent la vie et la veulent prendre au sérieux qu'il y a en réserve à leur profit,

[1] Du nombre Alexandre de Humboldt.

Digitized by Google

chez les hommes qui achèvent leurs jours dans l'estime générale, un intérêt réel et une pensée d'encouragement.

Je le vois encore devant moi cet homme de bien; je l'entends; n'était-ce point hier? Je vois ces cheveux blancs et mats, encadrant un front délicatement arrondi, sous lequel jaillit des yeux bleus un regard clair et sûr; sur les lèvres un peu contractées par l'habitude de la douleur, il me semble que je saisis ce sourire de finesse et de bonté atténuant par intervalle l'expression calme et sérieuse de l'âge.

J'entends cette parole au ton discret, souple et d'une sobriété correcte: qualité rare et précieuse en tous pays, mais surtout en Allemagne. A la manière nette, précise et complète dont elle caractérisait tour à tour les hommes, comme en quelques traits d'un rapide burin, je reconnaissais bien celui auquel Gœthe écrivait : « A vous, mon cher, réussit surtout ce qui est biographique, dans le sens le plus étendu du mot. . . . . Dans le cours de votre récit [1], je jouissais du sérieux et de la modération, de la sympathie et de la clarté, de l'achèvement et de la sobriété qui y règnent, et en général de cette pondération du dedans d'où résulte, à la grande satisfaction du lecteur, une égalité d'exposition qui mérite tout éloge. Votre mérite, j'en ai la conviction, sera sûrement apprécié aujourd'hui et dans l'avenir. »

J'eus l'honneur de voir M. Varnhagen encore à deux reprises, et d'être présenté à sa nièce, madame Ludmilla Assing, qui vouait à cette vieillesse, à ce talent et à ce noble caractère toute l'élévation de son esprit et toutes les profusions de sa tendresse. Je compris alors cet attachement, je comprends aujourd'hui combien la noble femme est cruellement frappée. Au milieu de si nombreux et de si illustres témoignages de sympathie, qu'elle veuille bien accueillir aussi l'offrande du cœur, modeste mais sincère, que lui envoie de loin l'étranger.

M. Varnhagen aimait les jeunes gens, et c'était d'un amour efficace et vrai. Ceux qui l'ont éprouvé savent qu'il allait droit à la pratique. Cette intelligence, mûrie par le temps, la réflexion et le travail, restait greffée sur un cœur qui lui envoyait une séve généreuse pour la renouveler. Le secret des rajeunissements de l'âme c'est l'attachement aux belles choses, aux grandes traditions et aux grands esprits. M. Varnhagen était resté jeune : il avait acquis l'expérience sans perdre l'amour. « On vient de publier, disait-il, un travail sur Schiller [2]. C'est l'œuvre d'un jeune homme, imparfaite peut-être sous plusieurs

[1] Il s'agit du cinquième volume des *Monuments biographiques* (Biographische Denkmale, 1830), et du comte Zinzendorf.

[2] De M. E. Palleske.

Digitized by Google

rapports, mais écrite avec enthousiasme; or, c'est avec l'enthousiasme et la jeunesse que Schiller doit être compris et jugé. »

Comme je vins à lui demander son avis touchant les historiens allemands de la révolution française : « Je doute, me dit-il, qu'ils soient jamais capables de juger avec compétence en cette matière. Je suis de l'avis de Chateaubriand là-dessus : pour bien comprendre certaines choses il faut absolument les *avoir vécues*, sinon dans le passé, du moins dans le présent qui les contient. »

Une apparition blonde, élégante et rose, fraîchement arrivée à Berlin avec les premières verdures de l'année, vint couper en deux la philosophie. M. Varnhagen, faisant aussitôt volte-face, passa sans effort des choses les plus sérieuses aux nouvelles du jour, bals, comédies, concerts et toilettes, et tint tête avec toutes les grâces de son esprit à ce printemps en dentelles qui venait visiter l'hiver, un hiver éclairé des clartés sereines de la pensée et de la conscience satisfaite.

Lorsque je quittai Berlin peu de jours après, emportant de cet accueil, comme de beaucoup d'autres, le plus excellent souvenir, je manifestai à M. Varnhagen le désir d'un retour assez prochain. « Ne m'oubliez pas alors, » eut-il l'obligeance de me dire en me serrant avec cordialité les deux mains. Il comptait bien avec ses cheveux blancs, mais pouvait-il croire que les premières neiges couvriraient sa tombe déjà durcie?

L'heure est venue cependant, prompte et inopinée. Il jouait aux échecs, dit-on, avec sa nièce. La mort aussi a des préférences; elle se mit de la partie, elle qu'on n'avait point conviée, s'approcha, posa doucement la main sur le cœur du vieillard, et le cœur cessa de battre.

Estimons-les heureux ceux qui peuvent finir ainsi et ne pas entendre sonner l'heure où il faut partir et déchirer le cœur de ceux qui vous chérissent. Cruelle souffrance, que nul de nous n'épargnera à une femme, à des enfants, à un père et à une mère, à des amis qui surent le comprendre et qui sauront le regretter.

Ils l'ont porté silencieusement au cimetière, ce cercueil recouvert de couronnes de chêne. Pas de bruit, pas de faste; mais une amitié qui vaut tous les discours, l'amitié d'Alexandre de Humboldt. M. Varnhagen pouvait mourir sans ostentation; il en avait acquis le droit. Le silence convient seul à la poignante majesté de la mort. Lorsque s'ouvre devant un tombeau cette perspective muette et grave de l'éternité, il semble que l'individu se dépouille, comme d'un vain costume de parade, de toutes les choses superflues et accessoires qui jouent un si grand rôle dans le commerce journalier, et que ce vête-

Digitized by Google

ment tombé et rendu aux mesquines exigences de la vie, il ne reste plus que l'homme véritable, dans sa valeur essentielle et la nudité de son être moral. Cette perspective où nous place la mort grandit et purifie les uns; elle abaisse les autres, et réduit le plus grand nombre au néant, parce que c'est du néant qu'il a vécu.

CHARLES DOLLFUS.

Charles-Auguste Varnhagen est né le 21 février 1785 à Dusseldorf. D'abord étudiant en pharmacie, selon le désir de son père, la vocation l'emporta bientôt, et dès 1804 il publiait, avec Chamisso, un « Almanach des Muses ». La connaissance personnelle de Fichte et les cours de A. W. Schlegel confirmèrent le jeune homme dans la voie des lettres, et c'est dans ce sens qu'il poursuivit ses études à Hambourg, Halle, Berlin et Tubingue. La plume régnait à cette époque, mais en partage avec l'épée. En 1809, la guerre ayant éclaté avec l'Autriche, Varnhagen se crut appelé à agir. — Il quitta Tubingue et, par de longs détours, parvint à joindre l'armée autrichienne. Nommé officier après la bataille d'Aspern, il fut blessé à Wagram et transporté à Vienne. Des relations qu'il noua à cette époque avec le colonel prince Bentheim, plus tard général, l'amenèrent à Paris et à la cour de Napoléon. Il ne cessa d'unir, là comme ailleurs, l'activité littéraire à l'activité politique. Lorsqu'en 1812 les Autrichiens prirent part à la campagne de Russie, il abandonna le service militaire et se rendit à Berlin, où il fut appelé à exercer des fonctions civiles. Cependant les campagnes de 1813 et de 1815 le ramenèrent à Paris, la première fois en qualité d'adjudant du général Tettenbourg, la seconde fois à la suite du prince de Hardenberg, qu'il suivit également au congrès de Vienne.

Depuis 1819 il vécut à Berlin sans fonctions déterminées, avec le titre de conseiller intime de légation.

La substance fut celle d'un artiste, le moule celui de l'action et de la vie. Heureuse combinaison, et qui n'a pas dû contribuer médiocrement à former cet esprit pour la narration des événements et la peinture vivante des hommes marquants de cette époque, hommes de guerre et hommes de lettres, soldats et écrivains. Il fut lui-même à la fois l'un et l'autre, et sur ce double champ de bataille il a su maintenir et faire prévaloir l'indépendance de ses convictions. S'il a pu parfois errer dans ses livres ou dans ses actes, du moins il les conforma toujours à la foi de son cœur et à la loyauté vaillante de son esprit. C'était une nature de critique sympathique et sincère. Aucune influence ne le détermina jamais à trahir cette estime que tout écrivain se doit à lui-même et à sa mission, et qui décide toujours à la longue de celle que le public fera de sa personne quand l'heure de la justice et de l'impartialité sera venue.

Un commerce personnel ou épistolaire maintint Varnhagen en relation avec les esprits les plus distingués de l'Allemagne et avec les meilleurs d'entre ses contemporains. En 1814 il épousa une femme d'un grand esprit et d'un cœur plus grand encore, Rahel-Antonie-Frédérique, juive d'origine, née Levin-Marcus et sœur du poëte Louis Robert. Varnhagen, qui la connaissait depuis 1808, ne

Digitized by Google

l'épousa qu'après sa conversion au christianisme. La culture méthodique de l'esprit avait fait défaut à son enfance, mais hors de cette contrainte sa nature s'était développée avec une remarquable puissance de spontanéité. Elle aimait de naissance tout ce qui est beau et tout ce qui est bien, et l'aimait avec entraînement. Son influence sur M. Varnhagen fut profonde. Elle aussi, quand l'heure venait, elle savait agir. Le choléra, qui visita Berlin en 1831, ouvrit les trésors de ce cœur, et en fit sortir en abondance le dévouement et les consolations. Elle mourut en 1833, le 7 mars. La douleur fut immense et suivit Varnhagen jusqu'à la fin. Il a voulu que la même poussière recouvrît ceux qui ont joui ensemble de la même lumière du jour, et, de ce qui vaut mieux encore, du rayon éternel de l'esprit qui se lève sur les tombeaux.

C. D.

Digitized by Google

BULLETIN CRITIQUE.

Mythologie romaine (*Rœmische Mythologie*), par Preller. — Berlin, 1858, chez Weidmann, un volume in-8°, 820 pages.

Cette *Mythologie romaine* vient de paraître dans l'importante collection historique dont fait partie l'*Histoire romaine* de M. Mommsen, et ne la dépare pas. Auteur déjà d'une *Mythologie grecque*, M. Preller s'est vu naturellement conduit à marquer d'abord les différences entre les deux religions. — Les Romains, frères des Grecs, ne leur ressemblent pas du tout par leurs premières fictions religieuses, et ne s'en rapprochent que peu à peu, par des emprunts dont on peut suivre la trace. Bien plus, ajoute M. Preller, la mythologie romaine se distingue par des caractères très-tranchés de toutes les conceptions analogues de la race indo-européenne. En un certain sens, on peut dire qu'elle n'existe même pas; elle manque en effet de cette floraison touffue de mythes qu'on remarque non-seulement chez les Grecs, mais aussi chez les Indiens, les Germains et les Scandinaves. Les dieux romains sont beaucoup plus abstraits que ceux de ces peuples. Ils n'ont pas de famille, pas de généalogie. Quelques-uns sont mariés, mais ce sont des mariages illusoires et stériles. Hésiode n'eût pas pu composer sa *Théogonie* à Rome. Les Romains n'ont pas su créer un Olympe concret et vivant, ou, ce qui revient au même, ils n'en ont pas éprouvé le besoin. L'essentiel pour eux c'était moins de connaître les dieux que de les honorer. Ils n'ont pas non plus ces mythes de demi-dieux et de héros qui établissent, chez les autres peuples de leur race, une si heureuse transition entre le monde des conceptions religieuses et la vie réelle de l'histoire. Ils n'ont pas d'épopée nationale comme l'*Iliade* ou comme les *Niebelungen*. Les traditions qui relient Rome à Troie par Énée sont d'une origine étrangère et bien postérieure aux commencements du peuple.

Si on considère le nombre des dieux, on peut dire que les Romains ont poussé le polythéisme plus loin que la Grèce; mais, si on considère leur nature, on arrive à une conclusion tout opposée. Oui, ils ont eu un plus grand nombre de divinités, mais toutes leurs conceptions se laissent ramener bien plus facilement à l'idée monothéiste. Les personnifications qu'ils ont opérées n'ont pas de fixité, elles sont fluides et sans consistance. Les noms de leurs dieux anciens et principaux sont de simples épithètes de la Divinité. C'est ainsi que *Janus*, *Diana*, *Jupiter*, *Juno* ont le même sens, et désignent tout simplement l'être lumineux et céleste; *Cérès* veut dire créatrice. Il faut encore noter *bona Dea*, *Dea Dia*, etc. Les dieux et les déesses, bien qu'ils n'aient pas d'enfants, sont tous appelés père

Digitized by Google

et mère, ce qui est l'expression la plus naïve, la plus directe et la plus touchante du rapport qui unit la Divinité aux créatures. Le mot *numen*, qui revient si souvent, est encore bien remarquable; il se rattache à *nutus*, signe, manifestation de Dieu, et signifie la manifestation de la Divinité abstraite, dépouillée de ses épithètes. Les *numina* sont évidemment des êtres bien plus impalpables que les dieux grecs; ce sont plutôt des souffles, des volontés, ou encore, si l'on veut chercher une analogie dans un autre ordre de conceptions, des hypostases de la Divinité.

Une conséquence importante, mais naturelle, de ce qui précède, et qui à son tour vient prêter son appui à ces vues sur la religion primitive des Romains, c'est l'absence des images. On a dit avec raison que cette lacune a entravé le développement de l'art; mais on peut encore plus justement dire d'une façon inverse que si les Romains avaient eu le génie artistique des Grecs, ils se seraient fait des images, et leurs idées religieuses eussent pris une autre direction. L'Olympe grec et l'art grec sont des manifestations corrélatives.

Les anciens Romains n'élevaient donc pas de statues à leurs dieux, ils se bornaient à leur consacrer des symboles, des arbres, des plantes, des animaux. Il est remarquable que le loup, le pic et le cheval, consacrés à Mars, leur divinité peut-être la plus nationale, étaient également des animaux sacrés chez les Celtes, les Germains et les Slaves.

Avant d'aborder en détail le cercle des divinités romaines, M. Preller étudie, autant que le permet l'état actuel de la science, les anciennes religions des peuples italiques de même famille que les Romains. Il trouve partout des divinités de même nom et de même nature. Il signale notamment, comme dieux communs à toute cette famille, Jupiter, Junon, Minerve, et surtout Mars, à la fois le dieu des bois, du printemps et de la guerre, le vrai dieu de l'Italie, comme Jupiter était le dieu du ciel et de la terre. Avec son cortége de faunes et de silvains et ses attributs belliqueux, il représentait vraiment toute la vie primitive de l'Italie, à la fois pastorale et belliqueuse. Les autres dieux étaient de pauvres abstractions de la nature, dénuées de vie et de réalité. On adorait les esprits des éléments, de l'air, de l'eau, du feu et de la terre, du soleil et de la lune. C'était un culte simple, naïf, nullement poétique, et marqué par un développement précoce du rituel. Par quel mystère l'horreur accompagne-t-elle le plus souvent la piété dans ces religions primitives? M. Preller montre la trace d'anciens sacrifices humains, et il en découvre un dernier vestige dans la solennité du « printemps sacré », *ver sacrum*. Le printemps sacré consistait à consacrer à Mars, dans un moment de détresse, tous les produits du printemps prochain, et cette consécration impliquait, au dire de M. Preller, un véritable sacrifice, même des enfants nouveau-nés. Plus tard, on n'immola plus les enfants, mais ils restaient consacrés à Mars et n'appartenaient plus à leur famille ni à l'État. Devenus adultes, ils étaient exclus du territoire, et ils allaient fonder de nouvelles colonies sous la conduite du dieu dont ils relevaient.

L'auteur divise son sujet en quatre époques.

La première époque, ce sont les commencements de l'État romain, où la mythologie se développe sur le fondement commun des croyances des peuples italiques, et avec le concours de deux facteurs principaux, l'un latin et l'autre sabin. Il distingue donc deux couches dès cette première formation. L'élément latin a donné le dieu Faune, représenté dans la traduction historique par le roi

Digitized by Google

Évandre, traduction grecque du même mot[1], et la déesse Fauna. Au même cycle appartiennent Saturne et l'âge d'or, la Bonne Mère, Palès, la Cérès latine, et le Mars romain. Puis sont venus les Sabins, que la tradition figure par les rois Tatius et Numa, qui ont apporté une civilisation plus haute et des idées religieuses plus élevées : à eux appartiennent Jupiter, dieu du ciel et de la lumière; Junon, déesse des femmes et de la famille; Minerve, déesse de la sagesse, le dieu Terme, la Foi (*Fides*), etc. Minerve se trouve aussi chez les Étrusques, et il faut en général admettre une influence très-ancienne de ceux-ci, qui eux-mêmes avaient déjà fortement subi l'influence grecque. C'est entre autres des Étrusques qu'est venue aux Romains la science religieuse de la divination.

La deuxième période s'étend des Tarquins jusqu'à la fin de la deuxième guerre punique. Elle est signalée par une première altération du culte national, mais cette altération n'implique pas encore une décadence. Les dieux grecs pénètrent à Rome, et leurs figures se superposent aux conceptions primitives des Romains; Demeter se confond avec Cérès, Aphrodite avec Vénus, et dès les premiers temps de cette deuxième période, Rome élève des statues à Castor et à Pollux.

Troisième époque : l'altération continue, et des symptômes de dégradation se font remarquer. Ce n'est plus seulement la Grèce, c'est l'Orient qui frappe aux portes; on accueille la Grande Mère de Phrygie avec ses prêtres eunuques; les mystères bachiques révèlent leurs horreurs obscènes, et consternent le gouvernement comme un grand danger pour l'État. En même temps, le caractère du sacerdoce est modifié; le pontificat n'est plus donné aux plus dignes, mais aux plus riches et aux plus influents, et, sous Marius, il est dévolu à l'élection populaire, c'est-à-dire, vu la nature des élections de cette époque, à l'intrigue et à la corruption.

La quatrième époque commence et finit avec l'empire. Auguste restaure le culte national, mais c'est une restauration impuissante, et la persistance des influences étrangères se marque tout d'abord par l'apothéose même des Césars, qui a son principe dans le despotisme oriental. Dès les temps de la république, les généraux romains, vainqueurs de la Grèce et de l'Orient, avaient reçu les honneurs divins de la part des populations soumises, et bien avant Néron, les Séleucides s'étaient montrés en Syrie la tête entourée d'un diadème solaire. Plus tard, à partir des Antonins, les cultes de l'Orient font une nouvelle irruption, Rome reçoit Isis et Sérapis, Mithra, etc. Le culte officiel est remplacé par toutes sortes de mystères, et toutes les formes du paganisme finissent par se donner rendez-vous à Rome, pour y mourir d'une mort commune.

Arrêtons-nous un moment à quelques-unes des figures les plus caractéristiques de la vraie mythologie romaine. Un des dieux principaux, le principal peut-être, c'est *Janus* ou *Dianus*, le masculin de *Diane*. Nous avons vu que son nom signifiait la même chose que celui de Jupiter, et en effet son empire n'est pas moins vaste que celui du maître des dieux; bien plus, c'est le même empire, considéré à un autre point de vue. Janus est le dieu du ciel et de la lumière, du soleil; il est le portier du firmament; par son fils *Fons* il est l'ancêtre des sources, des fleuves et des rivières; il est le principe de la vie organique, et quelques penseurs anciens l'ont considéré comme le demiurge, c'est-à-dire comme le créateur de l'univers. On le trouve au commencement de toutes choses, et par conséquent aussi au

[1] *Faunus* vient de *favere*, et signifie bon, favorable. Évandre en grec signifie la même chose.

Digitized by Google

commencement de l'année. C'est à lui que remontent nos étrennes, car les petits cadeaux que les Romains se faisaient le premier jour de l'an s'appelaient *strennæ*. Le féminin de Janus c'est Diana, déesse de la lune, confondue plus tard avec l'Artémis grecque, mais aussi ancienne que lui dans le culte italique.

Janus est la divinité considérée comme principe cosmique, Jupiter est aussi le dieu du monde, mais à un autre point de vue. Il est le principe moral, le père de l'ordre et de la victoire, du droit, de la famille et de la propriété, le maître des foudres et par conséquent la source de la révélation par les signes célestes. Par suite de la fluidité particulière aux conceptions religieuses des Romains, sa figure se décompose, et nous rencontrons plus tard un *Summanus*, Jupiter de la nuit et dieu des foudres nocturnes.

La Vénus primitive était proche parente du vieux Faune. Les deux noms peuvent être ramenés à la même signification. Vénus, dit M. Preller, dérive de la racine sanscrite *ven*, qui signifie être favorable, et aussi aimer et désirer, et à laquelle on a rattaché les mots qui désignent le vin dans les langues européennes. Vénus est donc primitivement la déesse du printemps, de la nature, des jardins, des vignes, et aussi de l'amour et de l'union. Elle s'appelle *Concordia*, et est, sous cette dernière épithète, la patronne de l'ancienne confédération latine. Elle se rattache donc aux origines politiques de Rome. Quand, plus, tard les Romains connurent Aphrodite, la Vénus grecque, et qu'ils apprirent qu'elle avait eu d'Anchise un fils qui s'appelait Énée, ils furent bien vite tentés de voir l'ancêtre de leur race dans ce rejeton de leur déesse nationale. Chez les Osques, Vénus s'appelait *Herentatis*, d'un mot *herest*, qui signifiait vouloir (d'une racine sanscrite *hr*, prendre). L'étymologie est semblable à celle de volupté, qui vient aussi de vouloir. Cupidon appartient au même ordre d'idées. Comme le contraste de la vie et de la mort avait vivement frappé les anciens, Vénus, déesse de la vie, est aussi quelquefois déesse de la mort, et se confond avec Proserpine.

Nous venons de voir par suite de quelle rencontre Énée fut introduit dans la légende romaine. L'origine de la légende de Romulus et de Rémus, et peut-être du nom même de Rome, est encore plus curieuse. Les anciens Romains avaient un *Jupiter ruminus* et une *Diva rumina*, divinités pastorales, auxquelles les bergers sacrifiaient du lait. Elles avaient leur sanctuaire sur le mont Palatin, tout près du fameux figuier sous lequel était la statue de la louve allaitant les deux jumeaux. Ce figuier lui-même s'appelait, du nom des deux divinités, *Ruminalis*. Ce mot vient, d'après M. Preller, d'une racine qui signifie sein qui allaite. La louve n'était donc probablement elle-même qu'un symbole de ce culte primitif, mais elle était en même temps consacrée à Mars, et elle put, quand les Romains composèrent leur légende nationale, conduire la suite de leurs fictions du dieu aux deux jumeaux. Le Tibre aussi s'appelait *Rumon*, c'est-à-dire nourricier, dans les documents sacrés des Romains.

T. D.

Digitized by Google

Chronologie romaine jusqu'a César (*Rœmische Chronologie bis auf Cæsar*) par Théodore Mommsen.
— Berlin, Weidmann 1858, 1 volume in-8°, 282 pages.

Ce livre est le résultat d'un fait assez rare, unique peut-être, d'une polémique scientifique entre deux frères, M. Théodore Mommsen, l'auteur de l'histoire romaine que nous connaissons, et M. Auguste Mommsen, qui a fait divers travaux remarqués sur la chronologie romaine. M. Théodore Mommsen dit dans sa préface : « L'objet de ces recherches est double; d'abord de justifier beaucoup de vues » nouvelles présentées par moi, et de les rectifier là où le besoin s'en fait sentir, » et ensuite de réfuter un système de chronologie par lequel on a voulu récem- » ment, non pas seulement améliorer ou réformer, mais renouveler la science. Je » veux parler des travaux chronologiques de mon frère Auguste. Les aperçus nou- » veaux sur la chronologie italienne me paraissent tout à fait manqués; je ne puis » surtout pas approuver l'abus qu'il fait de la chronologie comparée. La compa- » raison des ères est un instrument aussi indispensable et aussi dangereux que » celle des langues. Le regard, pris de vertige, oublie aisément les limites qui » séparent les nations, et on met alors de côté le premier principe de toute cri- » tique historique, qui est de considérer et de scruter d'abord les faits en eux- » mêmes, et dans la sphère de la nation à laquelle ils appartiennent, et de pro- » céder ensuite seulement, sur la base des résultats acquis, à des comparaisons » internationales. On fait entrer ainsi de force la chronologie romaine dans la » grecque, et l'étrusque dans la romaine, et on se fourvoie, parce qu'on a négligé » de rechercher ce qu'ont été l'année romaine et la liste des années de Rome. » C'est précisément cette recherche que s'est proposée M. Théodore Mommsen.

On ne peut qu'applaudir aux principes posés dans cette préface, qui montre que l'érudition allemande n'est pas toujours aussi aventureuse qu'on se plaît à le dire. M. Mommsen recherche d'abord ce qu'était l'année du calendrier, et il y distingue l'ancienne année lunaire conjugée, l'année de Numa, l'année de dix mois, et l'année des paysans. Puis il passe à l'année officielle, aux registres des fonctionnaires, aux lustres, aux siècles, etc. Cette nomenclature seule montre la difficulté de la tâche. Il est bien difficile d'espérer qu'elle soit jamais remplie d'une manière complète, c'est-à-dire que toutes les énigmes de la chronologie romaine soient débrouillées de manière à satisfaire tout le monde. Dans le monde moderne il n'y a qu'une année à la fois astronomique, politique et vulgaire. Rome en a eu plusieurs. Les siècles eux-mêmes n'embrassaient pas, comme on pourrait se l'imaginer, une durée déterminée et fixe. Il y en a eu de plusieurs espèces, de cent et de cent dix ans; il y a des lustres de quatre et de cinq ans, et encore de bien autres difficultés. M. Mommsen s'attache de toute sa science et de toutes ses facultés à débrouiller ce chaos; mais il n'obtient pas toujours des résultats positifs, et notamment en ce qui touche la période des rois, sa critique reste tout à fait négative.

T. D.

Digitized by Google

INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE ET BASES DE LA MÉTAPHYSIQUE, POUR SERVIR A LA RÉFORME DE LA PHILOSOPHIE, par J. Frohschammer, professeur de philosophie à l'université de Munich, 1 vol. in-8°, 484 pages. — Munich, Cotta, 1858.

M. Frohschammer se pose, comme l'indique le titre de son livre, en réformateur de la philosophie. C'est en ce moment la prétention d'un assez bon nombre de professeurs en Allemagne; mais nous ne l'avions pas encore trouvée aussi naïvement exprimée. L'auteur veut bien nous dire qu'il n'entend pas rompre d'une manière absolue avec le passé philosophique de l'humanité, et qu'il ne conteste pas toute raison d'être et tout succès à la philosophie moderne. Il daigne ajouter qu'il reconnaît plus ou moins de mérite (textuel) à Kant, à Fichte, à Hegel, à Schelling, à Herbart et à Baader; il reconnaît surtout les services de MM. Günther, Fichte fils, Trendelenburg, H. Ritter, Ulrici, Chalybœus, Erdmann, Fr. Hoffmann et autres philosophes vivants. Mais ce sont pures façons de parler et précautions oratoires; car nous apprenons aussitôt après que toute philosophie n'a été jusqu'à présent qu'un froid et vain étalage de formules. A lui Frohschammer la gloire d'avoir découvert la voie véritable, et le secret de rendre la philosophie féconde pour la vie. « L'unique système admissible, dit-il, est celui » qui, pareil à un organisme toujours croissant, est complet en lui-même, et » néanmoins toujours prêt à s'élargir, et toujours susceptible de développement » et de progrès. » C'est fort bien dit, mais il nous semble qu'un tel système a été inventé avant M. Frohschammer. Du moins si l'auteur ne nous avertissait qu'il s'agit d'une doctrine toute nouvelle, croirions-nous qu'il a voulu parler de la théorie de Hegel, à laquelle sa définition s'adapte admirablement. Mais il est bien question de Hegel! M. Frohschammer est le vrai philosophe, et nul autre. Que va-t-il donc nous enseigner? Rien de bien nouveau, hélas! et l'on est un peu désappointé quand on aborde, après ces belles promesses, les découvertes de l'auteur. Ce qu'il enseigne, c'est ce qu'on appelle aujourd'hui en Allemagne le théisme, une transaction entre le déisme et le panthéisme. Dieu est à la fois personnel et absolu; le monde est en Dieu sans faire partie de l'essence divine, etc., etc. On connaissait déjà tout cela, et ce qui distingue uniquement M. Frohschammer de quelques autres réformateurs de la philosophie, c'est une teinte plus religieuse, et une plus grande déférence envers la révélation. Il admet les miracles, et en même temps il ne les admet pas, car c'est les rejeter que de les faire rentrer dans la catégorie des phénomènes naturels. Voici son raisonnement à propos du miracle des noces de Cana : « Rien mieux que » les combinaisons isomères de la chimie ne montre combien il faut peu de » choses pour changer la qualité d'un produit naturel, et le métamorphoser en » son contraire. La quinine et la strychnine se composent de corps élémentaires » combinés en proportions égales, et cependant la première de ces substances » est un remède, et la seconde un poison funeste; il ne serait certes pas impos- » sible à Dieu de métamorphoser l'une dans l'autre, sans que le reste de la » nature en fût le moins du monde troublé. » Assurément, mais où serait le miracle? Dieu ne serait en ce cas que le premier chimiste de l'univers. La comparaison cloche du reste, parce que l'eau et le vin ne sont pas des combinaisons isomères. M. Frohschammer dit encore : « Le changement d'une certaine quan-

Digitized by Google

» tité d'eau en vin ne trouble pas le cours général de la nature, car tout le reste » de l'eau demeure à l'état naturel. » Raisonnement admirable, et qui nous dispense d'insister plus longuement sur cette réforme de la philosophie.

A. N.

Leçons scientifiques faites a Munich dans l'hiver de 1858, par MM. Bischoff, Bluntschli, Liebig, de Sybel, etc. 1 volume in-8°. 612 pages. — Brunswick, Vieweg et fils, 1858.

Nous avons déjà eu occasion de mentionner plusieurs fois avec éloge l'usage qui existe parmi les professeurs des principaux centres universitaires, en Allemagne, de faire, en hiver, des leçons et des lectures publiques sur des sujets variés, à l'usage des gens du monde. Ces leçons ont de grands avantages, et constituent un lien très-heureux entre la science et la vie. Celles qui ont été faites l'hiver dernier par MM. les professeurs de l'université de Munich viennent d'être réunies en volume, et elles constituent peut-être le choix le plus heureux que nous ayons encore vu. Ce volume est très-important par la variété des matières et la distinction avec laquelle elles sont traitées. Tout d'abord nous rencontrons une leçon des plus remarquables sur les croisades. Elle est digne de son auteur, M. de Sybel, aujourd'hui un des historiens les plus réputés de l'Allemagne. Nous intéresserons certainement nos lecteurs en traduisant à leur intention les conclusions de ce travail :

« On aura remarqué combien, pendant toute cette grande période des croisades, l'hostilité entre l'Orient et l'Occident a été plus forte, mais la différence entre les deux moindre que de notre temps. Du haut de la supériorité de ses armes, de sa civilisation et de ses mœurs, l'Europe mesure aujourd'hui le monde de l'islam presque du même œil que les races mourantes des Indiens de l'ouest, ou l'empire croulant des Chinois dans l'est. La différence entre les deux mondes équivaut presque à celle entre la civilisation et la barbarie. Le rapport était tout autre au douzième siècle. On voit alors dans les deux camps une situation politique et morale assez semblables, et une grande émulation; et on peut douter de quel côté se trouvent les meilleures aptitudes. Si tout un essaim de cavaliers turcomans prenait la fuite devant un homme d'armes franc, les armées turques étaient sans conteste supérieures aux armées chrétiennes par la stratégie et la tactique. Par l'administration et la police, par la sécurité individuelle et par l'ordre public, par le comfort et le luxe de la vie, le Caire et Damas dépassaient Londres et Paris. La science et les arts florissaient en Syrie et en Perse au moins autant qu'en Europe. Ici et là, on étudiait Aristote, on fondait une jurisprudence et une théologie savantes; on prenait plaisir aux jeunes fleurs de la poésie renaissante. Au point de vue religieux, la politique et la philosophie avaient adouci et fécondé la rudesse primitive de l'islam, tandis qu'au contraire la profonde et vraie piété du christianisme avait dégénéré en ambition et en fanatisme querelleur. En Asie, l'État et la foi individuelle s'étaient affranchis de la domination spirituelle des califes, tandis que, dans l'Occident, la papauté s'apprêtait à briser la puissance des rois et la vie des hérétiques, aussi résolûment que l'avait fait autrefois Mahomet en Orient. Bref, à côté de toutes les différences innées, nous constatons un principe de rapprochement et de compensation, et, au milieu du tumulte de la guerre, une forte influence réciproque.

Digitized by Google

» Aussi fut-ce peut-être la plus grande tragédie de l'histoire, quand, peu d'années après les triomphes de Saladin, toute cette riche civilisation orientale fut anéantie pour tous les temps par un débordement de barbares. L'invasion des Mongols ne fut pas un déluge fécond comme l'ancienne migration des peuples. Partout où arrivaient les hordes de Gengiskan, c'en était fait de la civilisation, de la joie et de l'avenir des nations. La désolation de la barbarie s'étendit sur les pays qui, un siècle auparavant, rivalisaient avec les meilleures parties de l'Europe. L'islam put encore parfois se mesurer avec l'Occident dans les batailles, mais la vie de l'esprit resta pour toujours éteinte en lui, et par suite l'empire de la terre fut à jamais départi aux nations plus heureuses de notre continent. A celles-ci, il a ensuite fallu des siècles pour comprendre et accomplir leur tâche, et, nous pouvons ajouter, elles ont mérité de l'accomplir, non-seulement parce que l'islam est devenu plus faible, mais aussi parce que le christianisme est devenu plus fort. Les croisades n'ont pas échoué seulement devant la fermeté de Noureddin et le joyeux courage de Saladin. Dans les grands courants de l'histoire, nul ne sombre que par sa propre faute. C'était la flamme de l'enthousiasme religieux qui avait provoqué les croisades, ce fut elle qui amena leurs désastres. Nous avons vu comment l'exaltation, la soif des miracles et le mépris du monde rendirent tout d'abord impossible toute action régulière et conséquente en Orient. Les croisés méprisaient les forces terrestres de l'esprit humain, et tombaient de l'extase mystique dans les passions les plus lamentables. Le christianisme oriental périt dans la ruine des États francs. Le monde moderne, au contraire, parle peu de religion dans ses explorations, ses colonisations et ses conquêtes; il ne fait ni la guerre ni le commerce au point de vue de l'Église; il est satisfait si ses enfants trouvent dans leur foi l'impulsion au droit et au devoir, et les laisse ensuite volontiers se gouverner dans la vie d'après leurs propres lois. Il ne voit plus, comme le moyen âge, une opposition hostile entre le ciel et la terre; il ne rattache plus la vie religieuse à la mort des intérêts terrestres, mais au contraire à leur développement normal. Aussi ce monde, en apparence si indifférent à la religion, a-t-il obtenu le résultat que n'avaient pu obtenir ni le zèle d'Urbain, ni la force des Baudouin : il n'y a plus sur la terre de religion ennemie qui puisse impunément menacer le christianisme. Là où se montrent la force et la civilisation chrétiennes, le monde reconnaît bon gré ou mal gré, mais toujours, le pas du vainqueur et du maître. Des millions d'hommes ont vainement versé leur sang pour la conquête de Jérusalem; aujourd'hui il suffirait d'un protocole de cinq lignes pour la restituer au christianisme, s'il était dans l'esprit de notre temps de le vouloir. Mais notre époque dit avec saint Bernard : « Mieux vaut combattre les penchants pervers du cœur que de conquérir Jérusalem. »

Aux deux lectures de M. de Sybel sur les croisades se rattachent des recherches intéressantes de M. Valderndorf sur les assises du royaume de Jérusalem. Puis vient une profonde étude de M. Bluntschli sur l'idée du droit. Il fallait encore, il n'y a pas bien longtemps, appartenir en Allemagne à l'école historique ou à l'école philosophique, nier avec la première que la raison eût le droit de réformer les choses existantes, ou soutenir avec la seconde qu'elle était dispensée de tenir compte du passé. Cette opposition n'existe plus aujourd'hui; on reconnaît assez volontiers que la raison contemporaine a les mêmes droits que la raison de tous les temps, mais en même temps que les choses existantes ont eu dans tous les cas et ont peut-être encore leur raison d'être. On trouve,

Digitized by Google

en un mot, que le point de vue historique et le point de vue philosophique sont tout à fait conciliables. Tel est aussi le sentiment de M. Bluntschli qui conclut ainsi : « Le droit historique que nous transmettent la nature et l'histoire est une » nécessité dont nous devons tenir compte. Le droit dont, à l'exemple des grands » législateurs, nous poursuivons la connaissance par la profonde étude de la » nature humaine, et que nous constituons et développons conformément à l'esprit » des temps, est un fait de notre liberté. »

M. Frédéric Bodenstedt a traité de Marlowe et de Green, considérés comme précurseurs de Shakespeare. On s'imagine volontiers que le grand dramaturge anglais est seul dans son temps et dans le monde. C'est une erreur que l'intéressant travail de M. Bodenstedt peut contribuer à dissiper. Shakespeare n'est pas une création isolée, et en quelque sorte miraculeuse, du génie anglais; il a eu ses Mairet, et même on peut dire ses Rotrou. M. Bodenstedt, qui publie en ce moment même une traduction des œuvres choisies des contemporains de Shakespeare, est tout à fait chez lui sur ce terrain. Nous aurons peut-être occasion de revenir sur ses études.

Nous trouvons ensuite, de M. Louis Seidel, une exposition des phénomènes lumineux du ciel étoilé, et de M. Bischoff, des recherches sur la différence entre l'homme et l'animal, au point de vue physiologique. M. Paul Heyse, poëte et romancier d'un grand talent, traducteur de Catulle, fait connaître, par de fines appréciations et de nombreux extraits, le poëte italien Monti. Nous passons d'autres travaux pour consacrer une mention à une leçon de M. Liebig, sur la grande question de la métamorphose des forces, ou de l'équivalent mécanique de la chaleur, avec laquelle le discours de M. de Baumgartner, président de l'académie des sciences de Vienne, a déjà fait faire connaissance aux lecteurs de la *Revue Germanique*[1]. Comme le titre même de sa leçon l'indique, M. Liebig se rallie entièrement à la loi nouvelle. Dès le début, il s'exprime ainsi : « Les rap» ports nouvellement découverts entre la chaleur, l'électricité et le magnétisme, » donnent la certitude que ces forces ne sont pas, comme on le croyait, des » principes foncièrement différents, mais qu'elles ont une origine commune et » sont les manifestations d'une seule et même cause. » C'est, on le voit, un jugement compétent énoncé de la façon la plus péremptoire.

A. V.

SOCRATE, *tragédie en cinq actes et en vers*, de M. Louis Eckard. — Iéna, Hochhausen, 1858.

La *Revue* a parlé de ce fameux concours de tragédie et de comédie ouvert par le roi de Bavière, et qui fit affluer à Munich une cinquantaine de comédies et à peu près cent vingt tragédies. Le *Socrate* dont nous voulons dire un mot a figuré parmi les concurrents, et fut distingué par le jury, sans toutefois obtenir la couronne. Le jury déclara que « c'était une pièce extrêmement estimable, très-distinguée par la pensée, et recommandable surtout pour la lecture. » M. Eckard

[1] Voir la livraison de mai. Notre correspondant de Munich nous a signalé la leçon de M. le professeur Liebig au moment où elle fut prononcée (voir la livraison d'avril). Nous reviendrons sous peu sur la question, à propos de cette leçon et de quelques autres travaux. Il n'en est pas aujourd'hui de plus importante.

Digitized by Google

s'est flatté de l'approprier aux exigences de la scène au moyen de quelques coupures. Nous doutons qu'il ait réussi. Comme l'a dit le jury de Munich, la pièce ne nous paraît faite que pour la lecture, et pour la lecture édifiante. Il faut, pour la goûter, oublier ce que l'auteur a voulu faire. Comme œuvre dramatique, *Socrate* ne soutient pas l'examen. A la première scène du premier acte, on voit sortir d'un petit souper tous les futurs accusateurs de Socrate : Lycon, démagogue, Mélitus, poëte tragique, le prêtre Théogènes, Anytus, riche bourgeois, et le sophiste Gorgias. L'auteur a sans doute voulu symboliser par ce groupement la coalition de tous les intérêts existants contre le philosophe novateur. Lycon a contre lui le grief du peuple contre Aristide, sa vertu; Mélitus ne peut lui pardonner une épigramme lancée contre une de ses pièces; Théogènes représente le sacerdoce corrompu, qui met la religion sous ses pieds et déteste la philosophie; Gorgias hait en secret son concurrent et son maître; quant à Anytus, l'homme de la bourgeoisie, il n'a pas encore de parti pris, il se montre même favorable au philosophe, et refuse d'entrer dans le complot ourdi par ses amis. Pour le déterminer à faire cause commune avec eux, il faut qu'il voie son fils Phédon renoncer à l'état de tanneur pour se faire poëte et philosophe et suivre Socrate, et qu'une espèce d'imbécile, sous prétexte de lui exposer la doctrine nouvelle, lui ait débité toutes sortes d'horreurs et de non-sens. Alors il donne tête baissée dans la croisade contre l'ennemi de la famille et de la religion. Ce type de bourgeois épais et crédule paraîtrait assez heureux s'il était plus nouveau. Quant aux autres conspirateurs, ils se mettent tout de suite à l'œuvre. Le démagogue Lycon essaie de corrompre et d'acheter Socrate, et il échoue naturellement, au désespoir de la positive Xanthippe, après quoi il se résout, de concert avec ses amis, à intenter au philosophe l'accusation capitale d'impiété. Pour ameuter le peuple, le prêtre Théogènes commence par ressusciter la comédie des *Nuées*, d'Aristophane, dont il fait des lectures publiques dans les rues. Socrate, dûment averti des menées de ses ennemis, ne fait rien pour y échapper, non-seulement parce qu'il a le sentiment de son innocence, ce qui serait conforme à la vraisemblance et à la tradition historique, mais aussi, ce qui nous paraît faux, parce qu'il est convaincu que la vérité ne peut triompher que par le martyre : « Ne voyez-vous pas » que des temps nouveaux sont venus, et que leur aurore doit se marquer dans » le ciel par le sang des martyrs? C'est pour cela que je cherche la mort, cette » mort, couronnement de ma vie. » Les derniers moments de Socrate nous éloignent encore plus de la vérité historique. Dans un ravissement extatique, il voit et annonce Jésus-Christ : « Dieu est la bonté.... Il rachète l'humanité.... Promé» thée ne reste pas éternellement cloué au rocher.... Voici venir Hercule, le » demi-dieu, qui tue l'aigle et délivre l'homme accablé, pour s'élever ensuite, » luttant, souffrant et se purifiant dans les flammes, type de ce qui doit arri» ver.... Gloire à vous, barbares, vous donnez au monde son rédempteur! Nous » autres Grecs, nous avons décerné la couronne au beau; le barbare la donne à » la vertu; le monde de la vertu succède au monde de la beauté. Le mur élevé » par les Grecs s'affaisse, et toute l'humanité se réunit pour construire un nou» vel édifice; mais que de sang il faut pour cimenter les pierres, et combien » mourront comme je meurs à présent!... Mais entre tous, il en est un qui meurt » du trépas le plus beau, le plus glorieux : il meurt pour tous.... Voyez les doux » traits de son visage divin! Exulte, ô mon âme, de ce que, mourant, j'ai pu voir » encore le rédempteur.... Je l'aperçois, le vainqueur de la mort, le maître nou-

Digitized by Google

» veau de l'humanité! Il réunit en un tout sublime les pressentiments épars de » ma pensée. Je le vois... sur la croix!... » Hélas! Socrate voit tout à ses derniers moments; même Shakespeare : « La comédie et la tragédie ne sont que la moitié » de la vie, et une moitié de poëte seulement celui qui ne sait que faire rire ou » faire pleurer. Le vrai poëte reflète la vie tout entière, il la contemple avec l'œil » de la Divinité. Le plus grand lui paraît petit, et il rit, et dans le plus petit il » découvre encore une étincelle divine, et il pleure. Laissez sortir des débris » du théâtre actuel la grande poésie, image du monde, peignant les héros » et les fous, riant d'un œil, pleurant de l'autre. » C'est fort bien dit, mais ce n'est point à sa place. On voit que nous avons affaire ici au drame à prétentions philosophiques et symboliques, c'est-à-dire au plus insupportable de tous les genres. L'auteur s'est donné beaucoup de peine pour enchâsser dans sa pièce des bribes des dialogues de Platon, et toutes les légendes connues de la vie de Socrate; il n'a pas même oublié le vase de Xanthippe, s'imaginant sans doute amplement satisfaire aux exigences de la vérité historique; mais ce ne sont point les accessoires qui créent la vérité au théâtre. Saisissez par l'effort de la science ou par la divination du génie l'esprit de l'époque que vous voulez retracer, et on vous passera volontiers quelques solécismes de détail. Au contraire, l'exactitude la plus minutieuse dans la mise en scène et dans tout le détail ne réussira jamais à faire d'un caractère faux un caractère vrai, ni à donner l'apparence antique à des idées modernes. Les Romains de Shakespeare sont encore les plus Romains de tous, malgré les plus monstrueux anachronismes.

Encore moins que Socrate, nous aimons l'Aristophane de la pièce. Que nous sommes loin du « favori libertin des Grâces », comme Gœthe disait si heureusement! Aristophane représente ici la vieille Athènes de Marathon et de Salamine; c'est un Aristide posthume ou un précurseur de Phocion; il poursuit en Socrate le novateur qui veut changer les lois de la société; mais malgré ses grandes prétentions politiques, il le poursuit sans le connaître. Dès qu'il le connaît, il se convertit, et devient le défenseur généreux, mais impuissant, du philosophe. C'est à lui que Socrate fait son étonnante prédiction sur Shakespeare. On sent que tout cela est de la plus criante fausseté.

Pour donner un peu de vie dramatique à son sujet, qui n'en comportait guère, l'auteur a eu recours à toutes sortes d'incidents mélodramatiques. Il y a une Hélène, fille du démagogue Lycon, fiancée à Mélitus, poursuivie par Théogènes, le prêtre débauché, et qui, à première vue, se prend d'une passion à la Juliette pour Platon-Roméo, qu'elle a vu en rêve. Elle s'empoisonne sur le théâtre, le jour de son mariage, et force Théogènes à partager le poison avec elle; mais ni elle ni lui ne disparaissent de la pièce. Elle reparaît comme spectre pour tourmenter son père, Lycon; quant à Théogènes, il ne meurt pas, il devient fou pour animer le dernier acte par sa démence. A côté du Socrate chrétien et de l'Aristophane homme d'État, cette Hélène représente dans la pièce la femme moderne, et quelque peu émancipée. Elle aussi aspire à imprimer à ses convictions le sceau du martyre : « Aucune femme avant moi n'a-t-elle donc senti comme moi, et » n'a-t-elle eu le courage de tout risquer pour son bien suprême, pour son amour? » Le choix libre seul fait le mariage vrai et moral. Je revendique ce droit pour » nous, mes sœurs, moi, la première femme athénienne qui s'ose affranchir des » mœurs barbares de nos pères. Je me sens mûre. Ma vie ne trouvera de sens que » dans la mort que je cherche avec résolution.... Choix libre! je veux mourir

Digitized by Google

» pour ce droit du cœur !... » Il y a encore une esclave qui, touchée soudain par la grâce, refuse de danser devant Socrate, et qui, par la plus étonnante des reconnaissances, se trouve être la fille même du philosophe. Elle a été enlevée à quatre ans par ce même Théogènes, qui est décidément le scélérat de la pièce, et livrée à des pirates. Au cinquième acte, et au moment de boire la ciguë, Socrate la fiance à Phédon, et Xanthippe, tout en se désolant sur le sort de son mari, se félicite de voir sa fille si bien établie.

Nous ne croyons pas qu'il y ait dans la vie de Socrate les éléments d'un drame, et le choix du sujet nous semble une première erreur, à laquelle l'exécution en a ajouté bien d'autres. Nous reconnaissons volontiers que la pièce est pleine de beaux sentiments, d'idées élevées et d'intentions généreuses, mais tout cela ne constitue pas un drame. Le théâtre, comme l'enfer, est pavé de bonnes intentions, et M. Eckard n'est pas le premier qui ait cru y trouver l'équivalent de la chaire et de la tribune. On ne va pas au spectacle pour y entendre un cours de philosophie, surtout quand on a, comme ici, la ressource de lire le *Phédon* au coin de son feu. Quant aux mœurs athéniennes, il faudra, jusqu'à nouvel ordre, continuer à les étudier dans Aristophane.

A. N.

L'Apothéose d'Homère, *poëme épique*, par Léopold Schefer, premier volume. — Lahr, Schauenbourg, 1858.

On fait encore des poëmes épiques en Allemagne. En voici un qui a déjà douze chants de cinq cents à mille vers hexamètres chacun, et qui n'en est encore qu'à son premier volume. Nous éprouvons le besoin de dire que l'auteur, M. Léopold Schefer, est un vrai poëte, maître de la forme, et qui sait exprimer en très-beaux vers de très-hautes inspirations. Il est surtout connu par son *Bréviaire laïque*, dans lequel il a cherché, et souvent réussi, à fondre dans le sentiment religieux et chrétien les plus nobles et les plus fortes idées de la philosophie moderne. Nous n'osons juger, avant de la connaître entièrement, la tentative que nous annonçons aujourd'hui. Nous ne saisissons pas la pensée de l'auteur, et nous ne pourrions louer jusqu'à présent qu'un pastiche heureux de la forme et de la grâce antiques. Si M. Schefer n'a voulu que cela, il a pleinement réussi. Son poëme est plein de tableaux exquis et ravissants, mais à quoi bon faire des pastiches?

A. V.

Révélations sur Caspar Hauser (*Enthülungen über Kaspar Hauser*), avec addition de nouvelles preuves et documents et des faits entièrement inconnus, pour servir notamment à découvrir la patrie et l'origine de Hauser, et éclairer le rôle joué par le comte Stanhope; étude historique, psychologique et physiologique dirigée contre Eschricht et Stanhope, par G. F. Daumer, ancien père adoptif de Hauser, un volume in-12, 336 pages. — Francfort, Meidinger, 1858.

Nous avons cru devoir transcrire tout au long ce titre, qui a des dimensions qu'on évite habituellement en France; mais nous devons ajouter que le livre n'en tient pas toutes les promesses, bien qu'il soit incontestablement curieux. Les lumières que produit M. Daumer sont tout au plus des lueurs fumeuses, et l'his-

Digitized by Google

toire de Hauser reste ce qu'elle était auparavant, une énigme, comme celle du Masque de fer, avec laquelle elle a plus d'une analogie. Comme au Masque de fer, l'opinion publique, du moins en Allemagne, a attribué à Hauser une très-illustre origine, et c'est dans une des maisons régnantes de la Confédération germanique qu'elle a voulu chercher l'origine du mystère. Les faits qu'on a pu recueillir protestent contre ces suppositions, et il faut rendre cette justice à M. Daumer, qu'il en a fait ressortir toutes les invraisemblances.

En France, nous avons souvent entendu révoquer en doute l'existence de Caspar Hauser, et traiter son histoire de conte inventé à plaisir. Rien n'est cependant plus avéré que les faits relatifs à la courte existence publique de cet être mystérieux et infortuné. Ce fut le 26 mai 1828 que Hauser parut à Nuremberg, égaré dans les rues, et ne pouvant donner aucun renseignement sur lui-même. Il n'avait sur lui qu'une lettre indiquant la date de sa naissance, et cette date correspondait exactement à la naissance d'un prince d'une maison souveraine d'Allemagne qu'on tenait pour mort. Cette lettre fut l'origine des bruits dont nous venons de parler, et qui sont aujourd'hui tout à fait abandonnés. Il fut d'abord mis en prison comme vagabond; mais bientôt le mystère qui l'entourait intéressa plusieurs personnes, entre autres un éminent jurisconsulte, le président Feuerbach, père du philosophe de même nom, et M. Daumer, homme de lettres, critique et poëte, l'auteur du livre qui nous occupe. Ce fut M. Daumer qui le recueillit. Hauser se disait sorti d'une cave obscure, au delà de laquelle ne remontaient presque pas ses souvenirs, ne pouvait digérer que du pain et de l'eau, et ne s'habitua que peu à peu à une nourriture un peu plus substantielle, d'abord à du chocolat, des soupes, du lait et des pommes de terre, puis à la viande. Quelques souvenirs d'enfance semblent s'éveiller en lui à la vue du château de Nuremberg; il croit se rappeler avoir habité une demeure semblable. Peu de temps après, on le trouve dans la maison de M. Daumer avec une blessure au front. En 1830, on découvre que Hauser comprend quelques mots hongrois et polonais, et les conjectures sur sa naissance de reprendre de plus belle. Une polémique s'engage à son sujet. Il a des partisans et des adversaires. Ceux-ci le dénoncent comme un filou, et prétendent qu'il s'est blessé lui-même pour faire croire à des persécutions qui n'existaient pas. En 1831 paraît à Nuremberg un Anglais, le comte Stanhope, qui manifeste un vif intérêt pour Hauser, et déclare vouloir l'adopter. Il le met en pension chez un instituteur d'Ansbach, où Hauser reste jusqu'à sa mort, qui a lieu à la fin de 1833. Le 14 décembre de cette année, il reçoit dans le parc de cette ville une blessure qui paraît d'abord peu grave, mais qui se trouve ensuite être mortelle, et à laquelle il succombe trois jours après.

Telle est cette histoire en peu de mots. Comment la polémique vient-elle de se ranimer à son sujet? C'est un physiologiste danois, M. Eschricht, qui l'a recommencée, nous ne savons à quel propos. Nous ne connaissons son travail que par la réplique très-passionnée de M. Daumer. Pour donner une idée de la discussion, il nous suffira d'emprunter à M. Daumer le sommaire de quelques-uns de ses chapitres :

« Comme quoi M. Eschricht dit que Hauser a été un idiot, et comme quoi il fait ensuite d'un mendiant imbécile un mystificateur, un filou et un suicide : très-curieux et très-amusant à lire. Comme quoi M. Eschricht montre par là qu'il est lui-même un idiot.

» Digressions de M. Eschricht sur mes travaux historiques et critiques, à l'effet

Digitized by Google

de me rendre encore plus ridicule et plus méprisable. Moyens immoraux dont il se sert à cette occasion, et comment il montre, par-dessus le marché, qu'il est un ignorant.

» Preuves que Hauser n'a pas été un idiot, témoignages tirés de sources connues et inconnues, surtout pour établir les facultés extraordinaires que Hauser montre au commencement.

» Fausseté et déloyauté de la discussion de M. Eschricht. Exemples de fausses indications et de faits dénaturés dans son livre.

» Du régime primitif de Hauser et de sa faculté de voir dans les ténèbres, à quelle occasion on montre comment M. Eschricht sait ignorer les faits les plus importants, quand ils répugnent à son hypothèse. »

Toutes réserves faites sur le ton de la discussion, nous pensons que M. Daumer a raison quant au fond. Il n'est pas vraisemblable que Hauser ait été à la fois idiot et trompeur; il est encore moins vraisemblable que pour jouer son rôle jusqu'au bout, il se soit fait une blessure assez grave pour se donner la mort. Là où l'auteur nous paraît complétement se laisser fourvoyer par sa passion, c'est quand il lance les plus graves accusations contre lord Stanhope, nous ne disons pas sans preuves, mais à peu près sans aucun indice. Son grand argument c'est que lord Stanhope, après avoir témoigné à Hauser le plus vif intérêt, s'est refroidi ensuite, et a fini par se ranger du côté de ses adversaires. Mais ce changement peut s'expliquer de mille manières, et de la façon la plus naturelle du monde. D'après M. Daumer, lord Stanhope aurait connu la naissance de Hauser, et aurait été l'auteur de sa perte. Tous les arguments qu'il entasse n'aboutissent pas à la moindre probabilité. Mais M. Daumer est un homme excessif en tout. Il est l'auteur de la plus violente attaque contre le christianisme (*Mystères de l'Antiquité chrétienne*), et voici qu'il vient d'entrer dans le giron de l'Église catholique. Il ne faut donc jamais désespérer avec lui; et peut-être réhabilitera-t-il lui-même la mémoire du comte Stanhope après l'avoir accusée.

A. N.

Cagliostro a Saint-Pétersbourg, *nouvelle*, par M. Théodore Mundt, 1 vol. in-12. — Leipzig et Prague, 1858, Kober.

Nous rencontrons ici de vieilles connaissances, un peu fripées par la longue fréquentation des dramaturges et des romanciers, Cagliostro, sa femme Lorenza Feliciana, la grande Catherine, Potemkin. M. Théodore Mundt a su les rajeunir, comme s'il avait eu à sa disposition l'élixir du fameux Sicilien. Son récit est rapide et très-intéressant. Cagliostro n'a pas ici les grandes proportions que lui a données M. Alexandre Dumas, dans les *Mémoires d'un Médecin*. M. Mundt nous l'a peint comme il était réellement, un charlatan habile, mais pas toujours heureux dans ses entreprises. Il est à Saint-Pétersbourg avec sa femme, qu'il fait passer pour une princesse de Santa-Croce; mais rien ne lui réussit. Son ambition serait d'être présenté à la cour, mais l'impératrice ne veut pas entendre parler de lui; il vante en vain son élixir, elle ne veut pas s'en servir. L'idée lui vient de flatter l'ambition de la czarine, et voici comme il s'y prend. Le prince Potemkin a obtenu un rendez-vous de la princesse de Santa-Croce. Au milieu de l'entretien, elle lui dit :

Digitized by Google

« Monsieur, dit la princesse d'un ton mystérieux, le prince Cagliostro, quand il se trouvait en 330 à Constantinople, y reçut une médaille qui doit être de la plus haute importance pour l'impératrice de Russie. Ce fut l'empereur Constantin lui-même qui la lui donna. Il voulait beaucoup de bien au comte, et Cagliostro l'a toujours conservée comme le plus grand de ses trésors. Il désire en faire hommage à l'impératrice; mais il ne le fera que s'il obtient lui-même une audience de Sa Majesté.

— Une médaille du temps de Constantin le Grand! dit Potemkin, en faisant succéder un grand sérieux à la grimace railleuse avec laquelle il avait écouté d'abord. Voyons ce que représente cette médaille, ajouta-t-il, » et il jeta sur Lorenza un regard perçant qui la déconcerta un moment.

Mais elle reprit bientôt sa coquette assurance, sourit, et dit ensuite d'un ton pathétique : « Cette médaille, mon prince, est aussi belle qu'importante. Quand le comte Cagliostro me l'a montrée pour la première fois, j'en fus tellement transportée, que je tombai à genoux pour adorer cette merveilleuse relique. C'est l'avenir de la Russie, l'avenir du monde que vous adorez là, me cria Cagliostro, et au même instant sa tête s'environna de cette auréole brillante qui émane de lui aux grands moments de sa vie.

— Dites-moi ce que vous avez vu, demanda Potemkin avec impatience. Décrivez-moi la chose. M. le comte veut avoir reçu cette médaille des propres mains de Sa Majesté l'empereur Constantin le Grand. Ce sont là des affaires de goût dont il ne faut pas disputer. C'est le bonheur du comte Cagliostro de s'imaginer qu'il a déjà vécu des centaines d'années, et Potemkin n'aime pas à gâter le plaisir des gens. Mais ce qu'il y a sur la médaille, voilà ce que je voudrais savoir.

— Écoutez donc, prince, dit Lorenza se levant et étendant la main d'un air inspiré : l'empereur Constantin a fait frapper cette médaille en l'honneur de la fondation de Constantinople. D'un côté, on voit le relief de la nouvelle capitale se dessinant aux bords du Bosphore dans sa jeune majesté; l'autre côté représente la mer Noire, et sur la rive du nord se dresse une figure merveilleuse, ayant à sa droite la Religion et à sa gauche l'Espérance, et portant au sein un bel enfant au sourire divin et mystérieux, et qui ressemble à s'y méprendre au prince Constantin de Russie. Sur la tête de l'enfant brille une étoile dont l'éclat se projette au loin sur la mer. Quant à la principale figure, accompagnée de la Religion et de l'Espérance, qui n'y reconnaitrait la sainte Russie?

— Ceci est très-remarquable, s'écrie Potemkin avec les yeux étincelants. Ce sont presque les mêmes symboles que la czarine avait imaginés l'an dernier, quand il s'agit de frapper une médaille en l'honneur de la naissance du prince Constantin, le petit-fils de Sa Majesté. Mais l'impératrice a renoncé à son projet un peu fantastique, et a fait frapper, d'après mes indications, une autre médaille. Elle porte sur la face le buste de l'impératrice, avec cette légende : *Propugnator fidei*, et sur le revers la mosquée de Sainte-Sophie foudroyée et laissant tomber son croissant. Comme l'impératrice sera étonnée d'apprendre qu'on ait trouvé à Constantinople une vieille médaille avec toutes les figures qu'elle avait imaginées, la Russie conduite par la Foi et l'Espérance et l'enfant avec l'étoile sur le front! Et la médaille a-t-elle bien toutes les apparences de l'antiquité?

— La médaille est aussi vieille que Constantinople, Altesse, répliqua Lorenza d'un ton calme et ferme, en opposant un regard tranquille à l'œil perçant et rusé de Potemkin.

Digitized by Google

— Excellent, excellent! » s'écria Potemkin en arpentant rapidement la chambre et en faisant claquer ses doigts.

Lorenza le suivit, et l'arrêtant par le bras : « Qu'y a-t-il donc là de si excellent, mon cher prince? dit-elle. Ne voulez-vous pas me le dire un peu?

— C'est cette médaille dont vous parlez, et qui vient juste au bon moment, fit le prince en déposant un baiser moitié galant, moitié comique sur le bout rose de ses doigts. Ne pourrais-je pas la voir avant d'en parler à l'impératrice? Appelez donc le comte Cagliostro, je vous en prie. »

Lorenza sonna, un domestique vint, et Cagliostro se montra presque aussitôt.

« Mon cher comte, montrez-moi donc la médaille que vous avez rapportée de Constantinople, lui cria Potemkin à bout portant. Si elle est présentable, elle peut nous servir à faire déclarer plus tôt la guerre aux Turcs, et ce sera très-bien. Je vous en serai très-reconnaissant, cher comte, si vous pouviez par là stimuler un peu l'impératrice.

— Cette médaille, mon prince, peut vous être communiquée, » répliqua Cagliostro d'un ton calme et réservé.

Il tira un petit étui, l'ouvrit et le présenta au prince. Potemkin le regarda attentivement de tous les côtés, éclata de rire, et recommença son examen. Cagliostro ne détourna pas de lui ses yeux noirs et étincelants, se donnant en même temps l'attitude la plus solennelle.

« C'est on ne peut mieux, mon cher, dit enfin Potemkin en se frottant les mains. La médaille a toutes les apparences de la vieillesse et de l'authenticité, et l'idée de la mer Noire est délicieuse, mon cher comte. La ressemblance de l'enfant avec notre prince est parfaite. Vraiment, il faut que vous ayez à votre disposition des artistes qui, s'ils ne sont pas des sorciers au pied de la lettre, sont dans tous les cas très-forts. Voyons, dites un peu, convenez-en. »

Cagliostro tardait à répondre, et, avant que Potemkin n'y eût pris garde, il avait repris d'un mouvement rapide la médaille, l'avait renfermée dans l'étui et remis l'étui dans sa poche. Potemkin le regardait faire d'un air étonné.

« Vous doutez de moi, prince, dit enfin Cagliostro avec une froideur hautaine. L'artiste qui a gravé cette médaille est enterré sous la poussière des siècles. Son œuvre seule a survécu... Il me semble que c'était hier, tellement je sens encore sur moi le regard de l'empereur Constantin, quand il me donna cette médaille en souvenir de son hospitalité. Le regard de ce grand et pieux empereur me dévoila ce qui arriverait un jour et à qui j'aurais à transmettre la médaille. J'accomplis en quelque sorte un mandat dont m'a chargé l'empereur Constantin le Grand auprès de l'impératrice de Russie, et je suis digne de l'accomplir, puisque je l'ai compris. L'auguste Catherine, qui a donné à son petit-fils le nom de l'immortel fondateur de Constantinople, appréciera ce que le passé lui transmet par moi et ce que je viens déposer à ses pieds. Voulez-vous m'annoncer, prince? »

Cagliostro avait parlé avec une majesté impérieuse. Potemkin le regarda un moment tout ébahi et sans pouvoir parler. L'humeur habituelle du prince luttait évidemment avec une impression plus grave, mais bientôt elle revint avec plus de force : « Monsieur, dit alors Potemkin d'un air railleur, vous me supposez une imagination colossale, et, si je la possédais réellement, je m'amuserais beaucoup mieux que je ne le fais. Mais je n'ai jamais gâté le jeu de personne, et suis d'ailleurs un bon enfant, qui ne demande pas mieux que de me laisser convertir. Convainquez-moi, et tout sera bien. Votre médaille est dans tous les cas la bienvenue

Digitized by Google

sous bien des rapports. Elle suggère des idées, et la czarine en a besoin en ce moment. N'est-ce pas que vous pensez comme moi que le moment est venu où les Russes doivent renvoyer les Turcs en Asie?

— Oui, dit Cagliostro, je le crois et je le sais. Si le temps n'était proche, je ne serais pas venu à Saint-Pétersbourg. Il faut maintenant examiner de plus près le huitième paragraphe du testament de Pierre le Grand. Et que je vous le dise entre nous, mon prince, ce huitième paragraphe est de moi. Quand le grand czar, pesant dans son esprit les destinées de la Russie et du monde, fit ce testament, j'étais dans son cabinet derrière lui. Il ne m'avait pas vu, et je remarquais comme les pensées luttaient en lui, faisant découler la sueur de son front. « Comment, disait-il plongé en lui-même, exprimer d'un mot clair et concis la loi d'expansion de la Russie. » Je me penchai vers lui, et lui glissai à l'oreille : « Incessante extension de la Russie au nord sur la mer Baltique, au sud sur la mer Noire. » Le czar se tourna vers le patriarche Théophanes de Plescow, et dit : « Le huitième paragraphe de mon testament est : Incessante extension de la Russie au nord sur la Baltique, au sud sur la mer Noire. »

— Oui, dit Potemkin toujours riant, c'est bien ainsi dans le testament, et puisque vous savez tout, vous savez sans doute aussi combien de longs et profonds entretiens j'ai eus là-dessus avec l'impératrice. Si j'avais su que le passage fût de vous, mon cher comte, je vous en aurais depuis longtemps fait compliment. Mais je vous conseille de n'en rien dire à l'impératrice, si, comme je l'espère maintenant, vous obtenez votre audience. La czarine n'aime pas à voir des écrivains politiques dans son empire, et la rédaction de ce passage vous ferait sans doute classer parmi les écrivains politiques. Cela vous exposerait à une promenade en Sibérie. Mais la médaille est une autre affaire.

— Je la donnerai à Sa Majesté dès que j'aurai obtenu mon audience, réplique Cagliostro.

— Retournez donc demain au palais au lever, et attendez dans l'antichambre, jusqu'à ce que je vienne moi-même vous informer, dit Potemkin en prenant son chapeau. La médaille, qui a dans tous les cas quelque chose de merveilleux, agira sur l'imagination de la czarine, et stimulera son esprit d'entreprise. Si vous nous y aidez, comte Cagliostro, vous aurez dans votre poche un brevet de général que vous échangerez volontiers contre votre brevet de colonel espagnol. N'est-ce pas, petit comte, que vous ferez avec nous la guerre contre ces poussahs de musulmans? Oh! nous les chasserons d'Europe avec votre huitième paragraphe du testament de Pierre le Grand. Ah! cela vaudra la peine, mon cher. »

Tout en parlant et en riant, le prince était arrivé jusqu'à la porte, quand il se souvint qu'il avait tout à fait oublié la princesse de Santa-Croce. Il courut à elle, lui baisa les mains et lui dit : « Voilà un beau rendez-vous, princesse, qui finit par une déclaration de guerre contre les Turcs! Mais attendez, ce sera mieux une autre fois! Pourquoi diable aussi avez-vous parlé de cette vieille médaille? Cela a tout à fait dérangé mes idées, ma chère princesse. Quand il est question des Turcs, le prince Potemkin ne sait plus où il en est. »

Cela dit, il sortit avec rapidité.

Lorenza était triste, Cagliostro au contraire paraissait très-satisfait.

« Tu es insupportable, Cagliostro, dit Lorenza après une pause. Tu as gâté toutes mes affaires en mêlant les tiennes à mon rendez-vous. Et qu'est-ce que tout cela me rapporte?

Digitized by Google

— Tu auras les brillants de Potemkin, répliqua Cagliostro, et si tu n'étais une créature si simple, tu saurais que tes affaires ne peuvent prospérer qu'avec les miennes. »

Mais, en dépit de l'espoir de Potemkin, la médaille ne réussit pas plus que l'élixir. Cagliostro croit saisir une dernière chance : l'empereur Joseph II arrive incognito à Saint-Pétersbourg; Cagliostro croit être seul à le savoir, et il veut tirer parti de la nouvelle. Mais la police russe a été informée avant lui, et déjà l'empereur a reçu la visite d'un chambellan de l'impératrice. Cagliostro est malheureux jusqu'au bout, et il est obligé de quitter Saint-Pétersbourg.

Cette nouvelle, qui se lit fort agréablement, fait partie d'une collection de romans qui paraît périodiquement à Prague et à Leipzig, sous le titre de *l'Album*. Elle est ce que nous y avons rencontré de mieux jusqu'à présent.

A. V.

Digitized by Google

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DE

LA REVUE GERMANIQUE.

Vienne, 25 octobre.

Nous avons ici depuis le milieu du mois une exposition d'architecture sur la plus vaste échelle, et qui attire beaucoup de monde, ce qui n'est pas étonnant, car elle est pour nous de l'intérêt le plus immédiat. Il s'agit tout simplement, non pas de l'embellissement, mais on peut presque dire de la reconstruction de notre capitale. Je vous ai déjà parlé de nos projets il y a quelques mois. Vous savez ce qu'a été Vienne jusqu'à présent : une petite et très-vieille forteresse entourée d'immenses faubourgs. La forteresse disparaît en ce moment, les barrières qui séparaient la ville des faubourgs s'inclinent; nous voyons tomber les murs autrefois assiégés par Soliman, et du milieu des décombres de notre passé doit surgir une capitale digne du dix-neuvième siècle. Les terrains occupés jusqu'à présent par les fortifications vont laisser libre un espace immense, où le génie des architectes peut se donner pleine carrière. Le gouvernement a ouvert un concours, non pas pour l'adoption d'un projet définitif, mais plutôt pour s'éclairer, et peut-être pour tirer de la réunion de plusieurs projets un résultat éclectique. Il n'y a pas moins de quatre-vingt-cinq concurrents, mais, hélas! ce ne sont pas tous, et tant s'en faut, des Michel-Ange. Ce n'est pas l'audace qui leur manque; la plupart ont taillé en plein drap, procédant par lignes droites et démolissant des quartiers entiers, comme s'il s'agissait d'improviser une ville tout à fait nouvelle, ce qui n'est cependant pas tout à fait le cas. Le programme était à la fois très-large et très-vaste, en ce sens que pleine liberté a été laissée à l'inspiration des concurrents. Il comporte des halles, comme les vôtres, un opéra, un hôtel des archives impériales, un palais des gardes, un musée, un hôtel de ville, etc. MM. les architectes ont pu grouper et disposer toutes ces constructions absolument comme ils l'entendaient, et la simple inspection des plans suffit pour montrer combien les développements ultérieurs de la ville dépendront des dispositions qui seront choisies et adoptées. Tels projets plac..t toutes les nouvelles constructions à l'est, tels autres à l'ouest. Ce sont ces derniers qui paraissent avoir le plus de succès. On en a surtout distingué un, qui a pour épigraphe : La ligne droite est la meilleure : car j'avais oublié de vous dire que les projets sont anonymes, et ne se distinguent les uns des autres que par

Digitized by Google

les devises. Ce dont le public s'applaudit, dans tous les cas, c'est qu'on fera certainement quelque chose, et beaucoup, et que nous sommes enfin assurés d'avoir une capitale digne de la monarchie et de notre beau fleuve. Nous aurons même des boulevards à l'instar de Paris; les vastes terrains occupés par les glacis livrent assez d'espace pour cela. Vous comprendrez que cette question de la transformation de Vienne soit en ce moment la grande question chez nous; c'est pour cela que je vous en ai dit quelques mots.

Je vous ai dit, dans ma dernière lettre, que je vous parlerais probablement du congrès philologique qui se réunissait à la fin du mois dernier, précisément au moment où je vous écrivais, et ce congrès vaut en effet qu'on lui consacre une petite mention. Il n'a pas compté moins de quatre cent cinquante membres, venus de toutes les parties de l'Allemagne. Vous dire qu'on a été on ne peut plus savant, c'est ne rien vous apprendre que vous n'ayez deviné d'avance. On a discuté des points très-obscurs, très-difficiles, et aussi parfois, s'il m'est permis de le dire, des points qui n'en valaient pas trop la peine. Une des lectures les plus remarquées a été celle du savant M. Zumpt, de Berlin, sur l'origine de la puissance tribunitienne des empereurs romains. Une autre lecture dont on a beaucoup parlé a été celle de M. le professeur Bonitz, qui ne professe pas précisément contre Platon les sentiments de votre abbé Gaume, mais pourtant quelque chose d'approchant. M. Bonitz ne croit pas, tant s'en faut, que tous les dialogues de Platon soient propres à être mis entre les mains de la jeunesse. Il n'en connaît que quatre tout à fait recommandables, et deux autres qu'on peut tolérer, et il proscrit tout le reste. Le *Phédon* surtout lui paraît devoir être mis de côté, précisément à cause d'une certaine ressemblance extérieure et perfide avec les enseignements du christianisme. La raison, vous le voyez, a son prix. Pour que M. Bonitz apprécie le christianisme, il faut, à ce qu'il paraît, qu'il ne ressemble en aucun point à rien de ce qui a pu exister auparavant. M. Halm, conservateur de la Bibliothèque royale de Munich, a fait part au congrès d'une entreprise importante au point de vue de l'étude latine; il s'agit de la publication d'un *Thesaurus linguæ latinæ*, avec la latinité jusqu'au sixième siècle de notre ère, la signification des mots en allemand et probablement en français, un vocabulaire spécial des noms propres, et des dictionnaires particuliers pour les principaux auteurs. C'est, comme vous le voyez, une entreprise conçue sur la plus grande échelle. S. M. le roi de Bavière accorde un subside de 10,000 florins, payable tous les ans par dixième.

Mais voulez-vous que je vous dise ce qui, dans toute l'histoire du congrès, m'a le plus intéressé? C'est le petit discours prononcé par M. de Thun, notre ministre de l'instruction. M. de Thun a eu le grand mérite de restituer leur véritable importance aux études classiques. A quoi sert le grec, à quoi sert le latin, si vous ne voulez pas faire votre profession de l'enseigner? demandent les gens qui n'admettent pas qu'on étudie pour autre chose que pour gagner de l'argent. Si on les écoutait, le médecin ne saurait absolument que la médecine; le géomètre la géométrie; le négociant la tenue des livres; chacun serait confiné dans sa spécialité, et le monde serait bientôt divisé en castes qui ne se connaîtraient plus, et qu'aucun lien ne rattacherait au passé. Les études classiques ne sont pas faites que pour les pédants, elles sont faites pour tout le monde; et si elles ne servent pas au négociant et à l'industriel, elles ne les déparent pas non plus. Le présent est tellement rattaché au passé qu'on peut bien être une excellente spécialité

Digitized by Google

dans n'importe quel genre, mais non pas être un homme sans la connaissance de l'antiquité. C'est là le terrain sur lequel s'est placé M. de Thun dans sa courte et excellente allocution, et je crois que c'est celui de tous les hommes de sens. Il est même des gens qui, loin de trouver qu'on enseigne trop de grec et de latin, jugent plutôt qu'on n'en enseigne pas assez ou qu'on l'enseigne mal, que les méthodes actuelles sont arriérées et distancées par la science. Il en est d'autres, et peut-être n'ont-ils pas tort, qui pensent qu'en présence des résultats déjà acquis de la philologie comparée, le cadre de l'enseignement classique est devenu trop étroit, et qu'il n'est plus permis de s'arrêter au latin et au grec sans dire au moins à quel système se rattachent ces langues. Je suis un peu de cet avis. Il est évident qu'on ne peut pas enseigner le détail de tout aux enfants, mais je crois qu'on peut leur donner un aperçu de tout. L'éducation classique ne doit se proposer aucune spécialité, elle doit plutôt être une introduction sommaire à toutes les connaissances humaines. Les études spéciales viennent plus tard selon les aptitudes, mais il est un fondement commun à toutes les carrières libérales, et c'est ce fondement que doit édifier le gymnase ou le collége. La prochaine réunion du congrès aura lieu à Brunswick.

Laissez-moi, pour finir, vous dire un fait peu important par lui-même, mais qui a produit ici, vu les circonstances, les mœurs et les traditions, une très-grande et très-heureuse sensation. Ce qui n'était jamais arrivé, un juif a été appelé à l'honneur de dîner avec un membre de notre famille impériale. S. A. I. et R. l'archiduc Albert, passant dernièrement à Güns, y a reçu avec la distinction la plus marquée M. Schey, riche propriétaire israélite, et lui a fait l'honneur de l'inviter à dîner. C'est l'active et inépuisable charité de M. Schey qui lui a valu ce témoignage tout à fait inusité de haute bienveillance; ce coreligionnaire de l'infortuné Mortara a fait bâtir une maison de secours pour les pauvres infirmes de toutes les religions; il reçoit catholiques et protestants sans les circoncire; évidemment il n'est pas à la hauteur des temps, pas plus que l'archiduc Albert.

L'Autriche, et on peut dire le monde scientifique, viennent de faire une grande perte dans la personne du chevalier Negrelli, notre plus célèbre ingénieur. M. Negrelli était un des partisans les plus convaincus et les plus chaleureux du percement de l'isthme de Suez.

F. K.

Munich, 25 octobre.

Notre exposition historique est close après une durée de trois mois. Il faut être vrai avant tout; je ne puis donc que vous répéter ce que je crois vous avoir dit le mois dernier : malgré ce que nos journaux impriment par patriotisme, cette exposition n'a pas été ce qu'elle eût dû être, ce qu'elle eût été, sans doute, si certaines rivalités et des obstacles de tout genre ne s'y fussent opposés. Ce qu'on peut constater de mieux, c'est qu'elle a réussi financièrement, et c'est beaucoup; c'est un encouragement pour des expositions ultérieures qui auront le même caractère d'universalité, et qui le justifieront mieux. Mais ce qui a réussi de toutes les manières, ce dont on parlera longtemps, non-seulement à Munich, mais dans toute l'Allemagne, c'est la fête par laquelle nous avons célébré le huitième jubilé de la fondation de Munich, fête vraiment belle et grandiose, d'un grand

Digitized by Google

caractère historique et populaire. Nous avons ressuscité, nous avons vu défiler devant nous, en chair et en os, les sept siècles qui nous séparent de nos origines. Nous avons vu d'abord la figure allégorique de Munichia, précédée d'un héraut portant notre ancienne bannière, entourée des emblèmes de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, et suivie du splendide cortége du duc Henri le Lion, le fondateur de la ville; c'était le douzième siècle. Le treizième a ressuscité le fameux Othon de Wittelsbach, le père de la dynastie actuelle; le duc Louis le Sévère; le duc Rodolphe et sa cour, et des bourgeois portant les lettres patentes de 1294, qui conféraient à la ville le droit de nommer ses conseillers et son juge. Du quatorzième, nous avons eu l'empereur Louis de Bavière et ses bons champions, le burgrave Frédéric de Nuremberg, Siegfried Weppermann, etc. Du quinzième, les ducs Ernest, Guillaume et Albert III, des groupes de patriciens et de bourgeois rappelant les luttes municipales de ces temps, les ducs Albert IV et Sigismond, l'architecte de l'église de Notre-Dame, et des maçons portant le modèle de l'église; la corporation des brasseurs, dont l'illustration européenne remonte jusqu'à cette époque. Voici maintenant le seizième siècle, figuré par le cortége d'un tournoi, la corporation des archers et des bouchers, les ducs Albert V et Guillaume V entourés de leurs cours, des maçons avec le modèle de l'hôtel des monnaies, des églises de Saint-Étienne et des Jésuites, un chœur de chanteurs sous la conduite d'Orlando di Lasso. Au commencement du dix-septième s'avance l'électeur Maximilien Ier, entouré des terribles généraux de la guerre de trente ans, Tilly, Pappenheim, Jean de Werth; un moine carmélite excite au combat des bandes catholiques; les cuirassiers de Pappenheim ramènent des prisonniers, et, comme aux siècles précédents, les souvenirs plus heureux du progrès viennent contrebalancer l'effet de ces tristes et sanglants épisodes. Le dix-huitième siècle nous a rappelé le siége de Vienne par les Turcs et la défaite des infidèles, à laquelle les contingents bavarois ont vaillamment contribué; l'électeur Maximilien-Emmanuel revient de la guerre avec ses généraux d'Arco, Tattenbach, Maffei, Monasterole; il ramène une troupe de prisonniers turcs. De nouvelles corporations d'artisans séparent son cortége de celui de l'électeur Maximilien-Joseph III, entouré de savants, car il faut surtout rappeler en lui le fondateur de l'Académie royale des sciences.

Ici se termine l'histoire du passé. Le dix-neuvième siècle compose à lui seul toute la deuxième partie du cortége; c'est d'abord la statue de notre premier roi Maximilien Ier qui s'avance sur les épaules de huit porteurs, et entourée de jeunes filles avec des guirlandes de fleurs; le roi Louis est figuré à cheval, entouré des modèles de tous les monuments dont il a orné la ville. Puis est venue, après toutes les corporations représentant l'industrie contemporaine, la statue du roi actuel, Maximilien II, portée sur un char à huit chevaux, et entourée des figures symboliques de l'art, de la science, du commerce et de l'industrie, suivie d'un nouveau cortége de jeunes filles avec des fleurs, de toutes nos sociétés de chant, et des représentants de l'art. Les membres bien méritants du comité de la fête ont terminé ce long défilé.

Nous avons vu tout cela, toute cette histoire, toute cette pompe, ce passé et ce présent, étincelant au plus beau soleil et défiant la lumière du jour, bien plus redoutable que la rampe de l'Opéra. Il n'y avait pas là de clinquant, pas d'illusion; tout était authentique, exact, et massif, si je puis dire. Chacun avait fait de son mieux, et mis toutes voiles dehors. Les costumes, dessinés avec une exacti-

Digitized by Google

tude rigoureuse, étaient tous de la plus grande richesse, et je pourrais citer tel artisan qui a dépensé des centaines de florins: prodigalité blâmable, diront quelques-uns, dépense noble et féconde, faut-il dire au contraire, car de telles fêtes ne sont pas faites seulement pour le plaisir des yeux; elles retrempent et élèvent l'âme, et laissent de beaux souvenirs. Ce ne sont pas là d'ailleurs des choses qui se répètent tous les ans, et, comme disaient les Romains de leurs fêtes séculaires, celui qui a vu celle-ci n'en verra plus de semblable.

Après notre exposition de peinture et cette illustre fête dont je viens de parler, nous avons eu ici une réunion d'historiens qu'il faut ne pas oublier. Il s'agit de la fondation d'une sorte d'académie des sciences historiques, appelée à réunir dans son sein tous les savants historiens dont l'Allemagne compte aujourd'hui un si grand nombre. L'idée vient d'un bon endroit; elle est due à M. Léopold Ranke, et, aussitôt énoncée, elle a été saisie par notre roi, auquel il faut vraiment rendre la justice que jamais sa libéralité ne se lasse quand il s'agit d'encourager les arts et de développer la science. Sa Majesté a donc mis les fonds nécessaires à la disposition de l'institut naissant, qui se composera de membres bavarois et de membres allemands non bavarois. Il y a eu ces jours-ci une première réunion, à laquelle ont pris part M. Ranke, M. Droysen (d'Iéna) et M. de Sybel, l'historien de la révolution française, auquel il faudrait bien consacrer prochainement une étude dans votre *Revue* [1]. Cette étude pourra être d'autant plus intéressante que M. de Sybel n'est pas toujours d'accord avec vos historiens. Il y a là matière à une discussion curieuse et fructueuse. La nouvelle académie s'occupera principalement de la publication de documents érudits. Plus nous progressons, plus nous voulons remonter aux sources.

Nous avons en ce moment à notre opéra une petite étoile qui pourra bien grandir et faire parler d'elle. C'est mademoiselle Uhrlaub, du théâtre de Nassau: voix remarquable, grands moyens naturels, mais peu d'école. Si elle travaille, elle ira loin. Elle a débuté dans les *Huguenots* (rôle de Valentine) et dans *Fidelio*.

[1] C'est notre intention. (Note de la rédaction.)

D.

Digitized by Google

CHRONIQUE PARISIENNE.

Dans ce recueil consacré à des travaux étrangers, il ne nous reste jamais qu'un tout petit coin à donner aux publications françaises. Il y a des mois où nous le trouvons suffisant, mais aujourd'hui nous le voudrions plus étendu. Ce nous est un grand regret de ne pouvoir qu'effleurer un des livres assurément les plus remarquables et les plus attachants qui aient paru depuis longtemps, la *Correspondance de Lamennais*[1]. Cette correspondance est une révélation. Nous ne craignons pas de le dire, hors du cercle restreint de ses amis, on ne connaissait que très-imparfaitement l'illustre écrivain. En manifestant son grand esprit et son indomptable caractère, M. de Lamennais n'avait montré que la moitié de lui-même; il cachait, ou du moins il ne laissait voir que dans la plus étroite intimité, une âme admirable et toutes sortes de grâces exquises et charmantes. C'est l'étonnement de ces lettres, où l'on découvre parmi des éclairs terribles des trésors de tendresse et de simplicité. Ce qui frappe avant toute lecture, c'est la persistance des affections qui s'étaient groupées autour de M. de Lamennais. D'un bout à l'autre de ces deux volumes, ce sont les mêmes correspondants, et la moitié de ces correspondants sont des femmes pieuses, très-attachées à l'Eglise et nullement désireuses ou capables de distinguer entre le christianisme et la papauté. M. de Lamennais les afflige beaucoup, mais elles lui restent fidèles, elles l'adjurent, et, malgré ses refus, continuent à l'aimer. Et lui, cet homme cru si superbe, cet esprit révolté qui, la rupture une fois accomplie, refuse toute discussion, toute entrevue avec les dignitaires de l'Église, il redoute par-dessus tout de scandaliser ses tremblantes amies : « Il va paraître un petit livre qui vous déplaira » fortement, » écrit-il à l'une d'elles au moment de publier les *Paroles d'un croyant;* « vous en entendrez parler, je vous supplie de ne pas le lire. Quelques-uns ne » doivent pas l'entendre, beaucoup d'autres ne le pourront pas, ce n'est pas un » livre du présent. » Mais comment se défendre de lire dans un tel éclat? Elle lit, se désole, et reste l'amie de M. de Lamennais.

Par le côté tout à fait inattendu que nous indiquons, ces lettres, « douce intimité de jaseries, » rappellent souvent ce qu'il y a de plus tendre et de plus délicat dans Fénelon, avec un tour plus naturel. Il y a encore une autre ressemblance, mais celle-ci, on la trouve se manifestant de manières diverses

[1] Deux volumes in-8°, publiés par M. Forgues, éditeur des œuvres posthumes de Lamennais. — Paris, Paulin et Le Chevalier, 1858. — M. Forgues a joint à son édition une excellente notice biographique.

Digitized by Google

chez tous les esprits supérieurs qui se sont développés au sein du clergé catholique : c'est une forte préoccupation de la politique. Le catholicisme, et nous ne disons ceci ni en bonne ni en mauvaise part, est une religion impérieuse qui communique facilement ses instincts dominateurs. Rien n'égale l'attention constante et passionnée avec laquelle M. de Lamennais suit les affaires publiques, si ce n'est l'impétueuse violence de ses critiques, et souvent la justesse terrible de ses prévisions. Personne n'a vu plus clairement ni plus fortement annoncée la révolution de juillet, à plusieurs années de distance. « Le ministère, écrit-il en 1827, » reste en équilibre, la royauté aussi, parce qu'on ne sait qui mettre à la place, » et qu'il n'y a pas dix personnes qui s'entendent là-dessus. » Et en 1828 : « Une » force secrète et insurmontable pousse de tous les côtés à la ruine. Il n'y a plus » que deux choses à lire, le *Moniteur* et les prophètes. » En 1829 : « L'entrée du » prince de Polignac au ministère hâterait la catastrophe, et peut-être serait-ce » un bien; il n'a de force que tout juste ce qu'il en faut pour en donner à ceux » qui veulent une révolution. » Les personnalités abondent, et elles emportent la pièce. De l'un des ministres, il dit : « C'est la bêtise à qui la peur a con» seillé le silence. » De M. de Quélen, archevêque de Paris : « Il n'a fait son » mandement que pour avoir le cordon bleu à la Pentecôte, c'est là son Saint» Esprit. » De M. Frayssinous, évêque d'Hermopolis, qu'il considérait alors comme son plus grand adversaire : « Quand on en aura tiré parti, on crachera dessus, » et son épitaphe sera faite. » De M. de Chateaubriand, à propos de sa fameuse brochure sur madame la duchesse de Berry : « C'est Ronsard épousant Atala. » Cela ne l'empêche pas de rendre, en d'autres passages, justice au talent de son illustre compatriote. Par endroits, on trouve des expressions rabelaisiennes et des mots tout à fait crus. Les lettres parcourent ainsi toutes les gammes du style et du sentiment.

Mais ce qu'on leur demande surtout, c'est l'histoire même de cet esprit qui a étonné le monde, enthousiasmant les uns, scandalisant et effrayant les autres. Elles la donnent de manière à résoudre tous les problèmes de cette vie tourmentée. Pour quiconque les lira, il sera manifeste que, dans ses contradictions apparentes, M. de Lamennais est toujours resté conforme à lui-même. Il avait dès l'abord conçu un idéal du catholicisme qui ne se trouva pas d'accord avec les faits. Quand il se fut aperçu de son erreur, il aima mieux heurter les faits que ses idées. La rupture était inévitable, et elle n'implique aucune contradiction. Peut-être fût-il resté plus réservé, peut-être fût-il devenu moins âpre, si l'Église eût maintenu la paix avec lui, mais c'est tout ce qu'on peut dire. Le voyage de Rome, qui eût pu tout rétablir, consomma la rupture. Les lettres qui suivent immédiatement, et qui précèdent de deux ans les *Paroles d'un croyant*, révèlent déjà à ses amis une conviction arrêtée, un parti pris inébranlable. Dès 1832 il écrit : « Czars, rois absolus, rois constitutionnels, et *les autres que je ne nomme* » *pas*, voyez comme ils s'en vont tous et comme ils ont l'air pressés de s'en aller..... » Le catholicisme était ma vie, parce qu'il est celle de l'humanité; je voulais le » défendre, je voulais le soulever de l'abîme où il s'enfonçait chaque jour. Rien » n'était plus facile. Les évêques ont trouvé que cela ne leur convenait pas. Restait » Rome, j'y suis allé..... » Ici se placent des expressions qui dépassent en énergie tout ce qu'on peut imaginer. Il est visible que Rome a produit sur M. de Lamennais la même impression que sur Luther; du moins faut-il remonter jusqu'au réformateur pour trouver une peinture de cette couleur et de cette véhémence bibliques.

Digitized by Google

Et cela dans des épanchements absolument intimes, bien avant que M. de Lamennais ne marquât publiquement son attitude. Ce fut d'abord et longtemps une lutte intérieure entre l'indépendance de la pensée et une autorité naguère si vénérée : « N'allez pas croire que je ne ressente pas de douleurs à la rupture de tous ces » vieux liens qui vous rattachaient au passé. » Ce vigoureux esprit succombe presque dans le combat; il se dit dégoûté de tout et prend d'abord la résolution de se consumer en silence : « Les vérités dites ne périront pas, » s'écrie-t-il pour se consoler. Mais bientôt il se redresse, réconforté par la vision d'un avenir selon ses vœux et qu'il croit proche. Il annonce maintenant « une transformation uni- » verselle de la société..... Adieu le passé, adieu pour jamais, il n'en restera » rien..... Qu'est-ce que l'histoire des hommes, sinon l'histoire du développe- » ment continuel de l'humanité et des mille et mille changements nécessaires » qu'il amène d'âge en âge..... Je crois en Dieu, en sa providence et à l'avenir » qu'elle destine au genre humain..... Le genre humain est sur la croix, c'est un » signe que le salut approche. » Cet espoir le ranime, il parlera à son pays et au monde. « Pour vivre en paix et montrer qu'il n'a pas d'orgueil, » il fait, il répète sa soumission au saint-siége; il ne veut plus s'occuper du catholicisme, « parce » que sans Rome on ne peut faire pour lui, » et que Rome ne veut rien faire, » et qu'il n'appartient qu'au chef de l'Église de juger de ce qui peut lui être bon » et utile. » Il se vouera donc à la pure philosophie, à son pays, « à la science » et à l'humanité. » Ce peu de citations, pris au hasard, suffit presque à éclairer la marche de cet esprit.

Il est de mode dans un certain monde et dans un certain style de traiter M. de Lamennais d'ange déchu et révolté. Ces Confidences manifestent sans doute des sentiments fort hostiles contre la cour pontificale, mais on n'y peut rien découvrir qui ressemble au désir de la vengeance, au soulèvement de l'orgueil froissé; ce qu'on y remarque uniquement, c'est une profonde douleur, et l'amer désenchantement de l'attente trompée.

Les rapides improvisations du journalisme ont forcément quelque chose de la spontanéité de la correspondance. Elles font mieux connaître l'écrivain qu'un livre savamment médité, et quand l'écrivain mérite d'être connu, on fait bien de recueillir et de conserver ses articles. Mais on conviendra que cette exhumation est une épreuve difficile pour les écrits de ce genre. Les articles de MM. tels et tels ne la supporteraient pas. Ceux d'Armand Carrel viennent d'être réunis par deux amis fidèles à sa mémoire, MM. Littré et Paulin [1]. Ils n'ont certainement plus l'intérêt passionné du moment, mais c'est précisément leur triomphe de subsister sans lui, et de se faire valoir ainsi à distance. Vingt-cinq ans sont un long âge pour des articles de journal; ceux d'Armand Carrel vivront plus longtemps, parce que, abstraction faite des questions traitées, on y trouvera toujours de belles pages portant l'empreinte d'un caractère viril et généreux. Les sommaires et les notes de l'édition, rédigés d'ailleurs sans nulle prétention, trahissent une main ferme et exercée, une véritable main de maître.

M. le marquis de Normanby, ancien ambassadeur d'Angleterre à Paris, a tiré de ses souvenirs deux volumes de mémoires sur la révolution de février [2]. La position de lord Normanby le mettait en état de savoir beaucoup; ses récits ont

[1] Cinq volumes in-8°. Paris, Chamerot.

[2] Paris, Henri Plon.

Digitized by Google

donc une valeur incontestable, et devront être consultés par tous ceux qui voudront étudier l'histoire de notre dernière révolution. Sauf quelques exceptions, le noble écrivain s'est visiblement attaché à mettre beaucoup de réserve et de modération dans ses jugements. Mais il y a des appréciations qu'on trouvera légères et superficielles. Par suite des qualités et des défauts qui les caractérisent, nous croyons les Anglais moins propres que tout autre peuple à pleinement comprendre le génie d'une nation étrangère.

Nous avons reçu le deuxième volume de l'*Histoire des trois premiers siècles de l'Église chrétienne*, par M. E. de Pressensé [1], et nous ne pouvons que répéter ce que nous avons déjà dit à l'occasion du premier : c'est une œuvre de science et de bonne volonté, digne de tout encouragement. Nous pourrions accuser bien des divergences, mais le défaut d'espace ne nous permettrait pas de les motiver, et nous aimons mieux nous féliciter de ce qui nous rapproche que de signaler ce qui nous divise. M. de Pressensé se place résolûment sur le terrain de la science, le seul acceptable. Il admet pleinement et il pratique l'investigation des sources et la critique des textes. C'est le point essentiel, depuis longtemps admis en Allemagne par toutes les écoles, mais qui paraît toujours encore un peu une nouveauté en France.

L'académie des inscriptions et belles-lettres a perdu, il y a quelques semaines, un de ses membres, M. Félix Lajard. Les publications de monuments épigraphiques et autres, que l'on doit à M. Lajard, ont été d'un grand usage à la science allemande et comptent parmi celles qui sont le plus souvent citées dans les travaux savants d'outre-Rhin. On parle pour remplacer M. Lajard de divers candidats, et en particulier de M. Munk. Nous ne connaissons M. Munk que par ses travaux, et surtout par sa *Palestine*. Une telle élection serait une preuve de plus de l'intérêt que l'académie des inscriptions et belles-lettres prend aux études exégétiques dirigées dans le sens de la critique rationnelle. La *Palestine* de M. Munk est un très-bon résumé des résultats les plus certains de l'exégèse allemande. Ces résultats, que l'ignorance et la timidité d'esprit des catholiques français affectent de présenter comme d'audacieuses nouveautés, sont exposées dans l'ouvrage de M. Munk comme des thèses acquises. Il appartient à l'académie des inscriptions et belles-lettres, chargée du dépôt des sciences historiques et critiques, de se mettre au-dessus de préjugés mesquins et de donner asile à la saine étude de la littérature hébraïque, à laquelle l'intolérance catholique a opposé en France, depuis Bossuet, d'insurmontables obstacles.

[1] Paris, Meirueys.

A. N.

CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.

Digitized by Google

N° 10. Année 1858.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAIS ET ÉTRANGER

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE A. FRANCK,

67, rue Richelieu.

Toute demande faite directement à la librairie A. Franck et accompagnée du montant sera expédiée franche de tout port par toute la France sur le parcours desservi par la poste et les messageries.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

1. **Bibliotheca** historico-geographica od. syst. geordnete Uebersicht der in Deutschl. u. dem Auslande auf dem Gebiete der gesammten Geschichte u. Geographie neu erschien. Bücher hrsg. v. Dr. *G. Schmidt*. 1858. 1. Hft. Januar-Juni. Gr. in-8°. Gottingen, 1 fr.

2. **Bibliotheca** historico-naturalis, physico-chemica et mathematica od. systematisch geordnete Uebersicht der in Deutschl. u. d. Ausl. auf dem Gebiete der ges. Naturwschf. u. der Mathematik neu erschienenen Bücher hrsg. v. *E. A. Zuchold*. 1858. 1. Hft. Januar-Juni. In-8°, 1 fr. 25.

3. **Bibliotheca** medico-chirurgica, pharmac.-chemica et veterinaria od. geordnete Uebersicht aller in Deutschland u. im Ausland erschien. medic.-chirurg. Bücher. Hrsg. v. *C. J. F. W. Ruprecht*. 1858. 1. Hft. Januar-Juni. In-8°, 80 c.

4. **Bibliotheca** philologica od. geordnete Uebersicht aller auf dem Gebiete der class. Alterthumswissenschft. wie der älteren u. neueren Sprachwissenschaft in Deutschland u. dem Ausland neu erschienenen Bücher. Hrsg. v. Dr. *G. Schmidt*. 1858. 1. Hft. Januar-Juni. In-8°, 60 c.

5. **Bibliotheca** theologica od. geordnete Uebersicht aller auf dem Gebiete der evangel. Theologie in Deutschland neu erschienenen Bücher. Hrsg. v. *C. J. F. Ruprecht*. 1. Hft. Januar-Juni. In-8°, 50 c.

6. **Catalogue** de la bibliothèque Quatremère, rédigé par Ch. Halm. 1re partie : Numismatique, archéologie, épigraphie, art moderne, dont la vente aura lieu le jeudi 25 novembre 1858 et jours suivants chez A. Franck, rue Richelieu, 67.

— Le catalogue de cette première vente, qui sera suivie de trois autres, se distribue gratis.

7. **Eaton** (T. R.). Shakspeare and the Bible. In-8°, 6 fr. 25.

8. **Schmidt** (J.). Geschichte der deutschen Literatur seit Lessing's Tod. 4. verm. Aufl. 1. Lfg. gr. in-8°. Leipzig. Prix de souscription, 4 fr. 50.

9. **Schriften** der Universität zu Kiel aus d. J. 1857. (4. Bd.) gr. in-4°. Kiel, 6 fr. 75.

THÉOLOGIE ET PHILOSOPHIE.

10. **Bade** (J.). Christologie d. Alten Testamentes, od. die Messianischen Verheissungen, Weissagungen u. Typen. 2 Bde. gr. in-8°. Munster, 12 fr.

11. **Beveridge** (Bp.). Private Thoughts upon Religion and upon a Christian Life. New edit. London, in-8°, cloth, 6 fr. 25.

12. **Boiteau** (P.). Philosophie et politique de Béranger. 1 vol. in-8°. Paris, 2 fr. 50.

13. **Claude** (F.). Les Psaumes. Traduction nouvelle, suivie de notes et de réflexions. Paris, in-18, 3 fr. 50.

14. **Cumming** (J.). Apocalyptic Sketches; or, Lectures on the Book of Revelation. London, 3 vol. in-12, cloth, 7 fr. 50.

15. **Dictionnaire** encyclopédique de la théologie catholique, rédigé par les plus

Digitized by Google

savants professeurs et docteurs en théologie de l'Allemagne classique moderne, publié par les prof. Wetser et Welte. Traduit de l'allemand par I. Goschler. T. II. Paris, in-8°, 5 fr.

— L'ouvrage se composera de 25 vol.

16. **Faber** (F. W.). Le Pied de la Croix, ou les Douleurs de Marie. T. II. Paris, in-12. Les 2 vol., 6 fr.

17. **Festpredigten** (Lutherische) in Beiträgen mehrerer Geistlichen hrsg. v. *G. Leonhardi*. Gr. in-8°. Leipzig, 6 fr. 75.

18. **Grégoire de Nazianze** (S.). Sancti patris nostri Gregorii theologii vulgo Nazianzeni, archiepiscopi Constantinopolitani, opera. T. II. Gr. in-8°.

— L'ouvrage complet, 4 vol., 44 fr.

19. **Haag** (M.). La France protestante, ou Vies des protestants français qui se sont fait un nom dans l'histoire, depuis les premiers temps de la réformation jusqu'à la reconnaissance du principe de la liberté des cultes par l'Assemblée nationale. 15e et 16e parties. T. VIII. Paris, 2 vol. in-8°, 8 fr.

20 **Hare** (A. W.). Sermons to a Country Congregation. 8e edit. 2 vol in-12. London, 17 fr. 50.

21. **Huber** (Dr. J.). Ueber die Willensfreiheit. Lex. in-8°. München, 1 fr. 35.

22. **Koehler** (H O.). Realismus u. Nominalismus in ihrem Einflusse auf die dogmatischen Systeme d. Mittelalters. Gr. in-8°. Gotha, 3 fr. 75.

23. **Lasaulx** (E. v.). Die prophetische Kraft der menschlichen Seele in Dichtern u. Denkern. Gr. in-4°. München, geh., 1 fr. 75.

24. **Mansel** (H. L.). The Limits of Religious Thought, examined in Eight Lectures, preached before the University of Oxford, in the Year 1858. In-8°. London, cl., 15 fr.

25. **Martineau** (J.). Studies of Christianity : a Series of Original Papers, now first Collected or New. In-8°. London, cloth, 10 fr.

26. **Mühlbauer** (Wolfg.). Instructio practica pro singulis ministris inservientibus missis, vesperis et aliis functionibus solemnibus. In-8°. Regensburg, geh., 4 fr. 50.

27. **Neumann**, W., Jeremias v. Anathoth. Die Weissagungen u. Klagelieder d. Propheten nach dem Masorethischen Texte ausgelegt. 2 Bd. in-8°. Leipzig, 9 fr. 35.

— Les 2 vol. compl., 21 fr. 35.

28. **Opitz** (H.). Die Grundgedanken der christlichen Dogmatik in ihrer systematischen Verbindung dargestellt. In-8°. Leipzig, 4 fr.

29. **Paillot de Montabert**. L'Unitismaire, livre des chrétiens unitistes, ou Exposé de la grande science chrétienne, de nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes et envers la société. Paris, 3 vol. in-8°, 22 fr. 50.

30. **Prévost-Paradol**. De la Liberté des cultes en France. Paris, in-8°, 1 fr.

31. **Schild** (F. X.). Manuale liturgicum sive explicatio sacrorum rituum juxta rubricas, ex probatis auctoribus desumpta. (In ca. 20 Fascc.) Fasc. I. Lex. in-8°. Stuttgart, 1 fr. 35.

32. **Suarez**. R. P. Francisci e Soc. Jesu, opera omnia. Editio nova, a C. Berton. T. XI. Paris, gr. in-8°, 12 fr.

33. **Swedenborg** (E.). L'Apocalypse révélée, dans laquelle sont dévoilés les arcanes qui y sont prédits, et qui, jusqu'à présent, ont été profondément caches; traduit du latin par Le Boys des Guays. (Amsterdam, 1766.) Paris, 3 vol. in-18, 15 fr.

34. **Sylloge** monument. ad mysterium conceptionis immaculatæ Virginis deiparæ illustr. cura et industria *A. Ballerini*. Pars II Lex. in-8°. Romæ, 1856, 8 fr.

35. **Thiébault**. Œuvres complètes, comprenant : 1° un traité complet de la religion et de la dévotion; 2° une explication homiliaire de l'Ancien et du Nouveau Testament tout entiers; etc.; publiées par M. l'abbé Migne. Montrouge.

— Cet ouvrage formera 8 forts volumes. 50 fr.

36. **Wayland** (F.). Sermons for the Churches. In-12. New-York, cloth, 7 fr. 50.

37. **Werner** (K.). Leben u. Schriften d. heil. Thomas Aquinas. Gr. in-8°. Regensburg, 14 fr. 50.

38. **Wylie** (J. A.). Scenes from the Bible. London, in-8°, cloth, 6 fr. 25.

DROIT, POLITIQUE, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE ET STATISTIQUE.

39. **Bautz** (A.). Neueste Post-Porto-Taxe. Zusammenstellung der Inländischen Vereinsland u. Ausl. Brief- u. Fahrpost-Taxen nebst Bestimmgn. bis zur neuesten Zeit. 3. Aufl. gr. in-8°. Halle, 3 fr. 25.

40. **Beschorner** (J. H.). Ueber die Billigkeit u. deren Einfluss auf Gesetzgebung, Staatsverwaltung u. Rechtspflege. Gr. in-8°. Dresden, 1 fr. 25.

41. **Boehmert** (Dr. P.). Freiheit der Arbeit! Beiträge zur Reform der Gewerbegesetze. In-8°. Bremen, 3 fr.

42. **Bolts** (W.). Histoire de l'administration du Bengale Paris, in-12, 3 fr.

43. **Bourguignat** (A.) Législation appliquée des établissements industriels, notamment des usines hydrauliques ou à vapeur, des manufactures, fabriques, ateliers dangereux, incommodes et insalubres, moulins, hauts fourneaux, établissements métallurgiques, mines, minières, carrières, etc. T. I. Paris, in-8°. Les 2 vol., 15 fr.

Digitized by Google

44. **Collection** (A) of the Public General Statutes passed in the twenty-first and twenty-second years of the Reign of Her Majesty Queen Victoria. Royal in-8°. London, boards, 11 fr.

45. **Curiosités** judiciaires, historiques, anecdotiques, recueillies et mises en ordre par C. B. Warée. Paris, in-18, 2 fr. 50.

46. **Deffaux** (M.) et **Harel** (A.). Encyclopédie des huissiers, ou Dictionnaire général et raisonné de législation, de doctrine et de jurisprudence en matière civile, commerciale, criminelle et administrative. 2e édit. T. Ve (Identité-Oyant). Paris, in-8°, 7 fr. 50.

47. **Delalain** (J). Législation de la propriété littéraire et artistique, suivie des conventions internationales. Nouv. édit. Paris, in-8°, 4 fr.

48. **Diephuis** (Mr. G.). Het Nederlandsch burgerlijk regt, naar de volgorde van het burgerlijk wetboek. 2e druk. 5e deel. In-8°. Groningen, 11 fr.

49. **Ergaenzungen** u. Erläuterungen der preussischen Rechtsbucher durch Gesetzgebung u. Wissenschaft. 4 Ausg. bearb. v. Dr. *L. v. Ronne*. 1. Bd. Theil 1. 2 Lfg. In-4°. Berlin, à 4 fr.

50. **Hautefeuille** (L. B.). Histoire des origines, des progrès et des variations du droit maritime international. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

51. **Hautefeuille** (L. B.). Des droits et des devoirs des nations neutres en temps de guerre maritime. 2e édit. 3 vol. in-8°, 22 fr. 50.

52. **Hollander** (E.). La Turquie devant l'opinion publique. 2e édit. Paris, in-8°, 3 fr.

53. **Jahrbücher** der Zoll-Gesetzgebung u. Verwaltung d. deutschen Zoll- u. Handelvereins. 1858. 1. Hft. In-8°. Berlin. Par an, 12 fr.

54. **Mühlbock** (Rud.). Handbuch der gesammten neuesten Baugesetze, d. i. Sammlung aller in dem österreich. Kaiserstaate vom J. 1855 bis incl. letzten Dezbr. 1857 ergangenen Bauverordnungen, Bau-Normalien bei Bauten u. deren Verrechngn, etc. 2 Bd. in-8°. Gratz, à 11 fr. 50.

55. **Ortloff** (Dr. H.). Das Strafverfahren in seinen leitenden Grundsätzen u. Hauptformen. Gr. in-8°. Iena, geh., 4 fr.

56. **Regtspraak** (Nederlandsche), of verzameling van arresten en gewijsden van den Hoogen Raad der Nederlanden en verdere regtscollegien. Deel LVIII. Jaarg. 1858. 1e deel. In-8°. 's Gravenhage. Per jaarg. 25 fr.

57. **Riedel** (D. A. F.). Codex diplomaticus Brandenburgensis. Sammlung der Urkunden, Chroniken und sonstigen Geschichtsquellen fur die Geschichte der Mark Brandenburg und ihres Regenten. 15 Bd. gr. in-4°. Berlin, geh.; 18 fr.

58. **Rivier**. Entretiens d'un fabricant avec ses ouvriers sur l'économie politique et la morale. 1 vol. gr. in-18, 3 fr.

59. **Verslag** van het beheer en den staat der Nederlandsche bezittingen en kolonien in Oost- en West-Indie en ter kust van Guinea. Roy. in-8°. Utrecht. In linnen, 12 fr. 50.

60. **Zaleisky** (Adalb.). Handbuch der Gesetze u. Verordnungen welche f. die Polizei-Verwaltung im österreichischen Kaiserstaate seit dem J. 1740 erschienen sind. 2. Nachtrag : Die vom 1. Jänner 1856 bis Ende Decbr. 1857 bekannt gewordenen Verordnungen enth. gr. in-8°. Wien, 5 fr. 35.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

61. **Andersson** (N. J.). Salices Boreali-Americanæ. A synopsis of North American willows. Lex. in-8°. Cambridge, 2 fr. 75.

62. **Baentsch** (Alex.). Ueb. die Melaphyre d. südlichen u. östlichen Harzes. Mit 1 Karte. Gr. in-4°. Halle, 5 fr. 35.

63. **Barbot** (C.). Traité complet des pierres précieuses, contenant leur étude chimique et minéralogique, les moyens de les reconnaître sûrement. Paris, in-18, 7 fr.

64. **Basset**. Chimie de la ferme. Leçons familières sur les notions de chimie élémentaire utiles au cultivateur, et sur les opérations chimiques les plus nécessaires à la pratique agricole. Paris, gr. in-18, 5 fr.

65. **Bauer** (Dr. A.). Beitrag zur naheren Kenntniss der Ursache d. Erhartens der Mortel beim Altern. Lex. in-8°. Wien, 35 fr.

— Ueber die Bereitung d. Einfach-Schwefelkaliums. Lex. in-8°, 50 c.

66. **Berg** (Dr. O. C.) u. C. F. **Schmidt**. Darstellung u. Beschreibung sammtlicher in der Pharmacopœa Borussica aufgefuhrten offizinellen Gewachse od. der Theile u. Rohstoffe, welche v. ihnen in Anwendg. kommen. 9. u. 10. Hft. gr. in-4°. Leipzig, à 4 fr.

67. **Biot** (J. B.). Mélanges scientifiques et littéraires. Paris, 3 vol. in-8°, 22 fr. 50.

68. **Bronn** (Dr. H. G.). Untersuchungen über die Entwickelungs-Gesetze der organischen Welt wahrend der Bildungszeit unserer Erd-Oberflache. Gr. in-8°. Stuttgart, 13 fr.

69. **Bulletin** de la société impériale des naturalistes de Moscou. T. XXXI. Année 1858. 4 Nrs. gr. in-8°. Moscou, 30 fr.

70. **Bunsen** (R.). Méthodes gazométriques. Traduction faite sous les yeux de l'auteur, par Th. Schneider. Paris, in-8°, 8 fr.

71. **Castillon**. Nouvelle chasse aux papillons. Paris, in-8°, 14 fr.

72. **Fresenius** (Dr. G.). Beiträge zur

Digitized by Google

Kenntniss mikroskopischer Organismen. Mit 3 Taf. in-4°. Frankfurt a. M., 4 fr.

73. **Ganot's** (A.). Lehrbuch der Physik u. Metorologie. Bearbeitet v. Dr. *A. Weiske*. 2 Bde. Mit 582 Holzschn. In-8°. Leipzig, 13 fr. 35.

74. **Grimm** (Jac.). Ueb. einige fälle der attraction. In-4°. Berlin, 1 fr. 35.

75. **Hahn** (J. G. v.). Proben Homerischer Arithmetik. Gr. Lex. in-8°. Jena, 2 fr. 75.

76. **Humboldt** (Alex. von). Kosmos. Ontwerp eener natuurkundige wereldbeschrijving. Naar het hoogd door E. M. Beima. 4e deel, 2e afl, in-8°. Leyden, 6 fr.

77. **Jahresbericht** über die Fortschritte der reinen, pharmaceutischen u. technischen Chemie, Physik, Mineralogie u. Geologie. Für 1857. 2 Abthlgn. gr. in-8°. Giessen, 18 fr. 75.

78. **Kidd** (C.). On Ether and Chloroform as Æsthetics : being the result of about 11,000 Administrations of these Agents personally studied in the Hospitals of London, Paris, etc. 2e edit. in-12. London, cloth, 5 fr. 85.

79. **Leibnizens** gesammelte Werke aus den Handschriften der Königl. Bibliothek zu Hannover hrsg. v. G. *H. Pertz*. III. Folge. 5 Bd. A. u. d. T. : Leibnizens mathematische Schriften. 2. Abth. Die mathematischen Abhandlungen Leibnizens enth. 1. Bd. in-8°. Halle, 14 fr.

— Le quatrième volume paraîtra plus tard.

80. **Martin** (E.). Nouvelle école électrochimique, ou Chimie des corps pondérables et impondérables. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

81. **Moerch** (O. A. L.). Prodromus faunæ molluscorum Grönlandiæ. Gr. in-8°. Kopenhagen, 3 fr.

82. **Müller** (Joh.). Die Aequatorialzone d. gestirnten Himmels. 2. Aufl. Chromolith. 8′ 4″ lang; 2′ 1″ hoch. Mit Text. Freiburg im Br., 6 fr.

— Dieselbe. (Mit eingezeichneten Bahnen d. Mars, Jupiter u. Saturn. 1857-1861.) 2. Aufl. Chromolith. 8′ 4″ lang, 2′ 1″ hoch. Mit Text, 10 fr.

— Dieselbe. (Mit eingezeichneter Venusbahn. 1858-1859.) 2. Aufl. Chromolith. 8′ 4″ lang; 2′ 1″ hoch. Mit Text. Ebd., 10 fr.

— Karte des nördlichen Theils d. gestirnten Himmels. Chromolith. Imp. in-fol. Mit Text. Ebd., 6 fr.

83. **Normandy** (A.). The Chemical Atlas; or, Tables showing at a Glance the Operations of Qualitative Analysis. In-4°, 25 fr.

84. **Obry** (J. B. F.). Du berceau de l'espèce humaine, selon les Indiens, les Perses et les Hébreux. Paris, in-8°, 5 fr.

85. **Pouchet** (G.). De la pluralité des races humaines, essai anthropologique. Paris, in-8°, 5 fr.

86. **Postel** (E.). Der Führer in die Pflanzenwelt. Hülfsbuch zur Auffindung u. Bestimmung der in Deutschland wild wachsenden Pflanzen. 2. Aufl. in-8°. Langensalza, 11 fr. 50.

87. **Reichenbach** (Dr. A. B.). Naturgeschichte d. Pflanzenreiches. Mit Holzschn. Gr. in-8°. Noir, 7 fr. 50; col, 9 fr. 75.

— Naturgeschichte d. Thierreiches. Mit Holzschn. Gr. in-8°. Noir, 10 fr.; col., 13 fr. 75.

88. **Reichenbach** (A. B.). Anthropologie od. die Lehre vom leiblichen u. geistigen leben d. Menschen nebst e. Einleitg. in die Naturwissenschaften u. die Naturgeschichte in's Besondere. Mit Holzschn. Leipzig. Noir, 3 fr. 75; col., 5 fr.

89. **Rollett** (Dr. Alex.). Untersuchungen üb. die Structur d. Bindegewebes. (Mit 2 Taf.). Lex. in-8°. Wien, 2 fr.

90. **Schimper** (Prof. Dr. W. Ph.). Versuch e. Entwickelungs-Geschichte der Torfmoose [Sphagnum] u. e. Monographie der in Europa vorkommenden Arten dieser Gattung. Stuttgart, in-fol. Noir, 32 fr.; col., 42 fr.

91. **Schultze** (Max.). Zur Kenntniss der electrischen Organe der Fische. 1. Abth. : Malapterurus. Gymnotus. Mit 2 Taf. In-4°. Halle, 4 fr.

92. **Schwarz** (Herm.). System der analytischen Geometrie. (In 3 Bdn.). 1. Bd. A. u. d. T. : Die Elemente der analytischen Geometrie der Ebene. 1. Abth. gr. in-8°. Halle, 6 fr. 75.

93. **Wigand** (J. W. A.). Flora v. Kurhessen. 1. Thl. Diagnostik der in Kurhessen u. d. angrenzenden Gebieten vorkommenden Gefässpflanzen. In-8°. Marburg, geh., 5 fr. 35.

94. **Stainton** (H. T.). The Natural History of the Tineina. Vol. 3, containing Elachista, Part 1; Tischeria, Part 1. In-8°. London, cloth, 15 fr.

95. **Tijdschrift** voor entomologie. Uitgegeven door de Nederl. Entomol. Vereeniging. Onder redacte van Prof. J. van der Hoeven, etc. Roy. in-8°. 's Gravenhage. Par volume, 17 fr. 50.

96. **Wilkinson** (Lady). Weeds and Wild Flowers, their Uses, Legends, and Literature. Illustrated. In-8°, cloth. London, 13 fr. 25.

97. **Wolfers** (J. Ph.). Tabulæ reductionum observationum astronomicarum annis 1860 usque ad 1880 respondentes. In-8°. Berlin, 16 fr.

MÉDECINE.

98. **Archiv** für pathologische Anatomie u. Physiologie u. f. klinische Medicin. Hrsg. v. *R. Virchow*. 14 Bd. 6 Hfte. In-8°. Berlin, 12 fr.

Digitized by Google

99. **Baunscheidt** (Carl). Der Baunscheidtismus. Bom Erfinder dieser neuen Heillehre. Mit erläuternden (eingedr.) Holzschn. 6., abermals sehr bereicherte Aufl. Gr. in-8°. Bonn, 6 fr. 75.

100. **Bennet** (J. H.). Nutrition in Health and Disease. In-8°. London, cloth, 6 fr. 25.

101. **Bergson** (Dr. J.). Das krampfhafte Asthma der Erwachsenen. Gr. in-8°. Nordhausen, 4 fr.

102. **Cabi i Soler**. Leçons de phrénologie scientifique et pratique, complétées par de nouvelles et importantes découvertes psychologiques et nervo-électriques. Paris, 2 vol. in-8°, 15 fr.

103. **Cyclus** organisch verbundener Lehrbücher sämmtlicher medicinischen Wissenschaften, Hrsg. v. Dr. *C. H. Schauenburg*. 9. Thl. 2. Hft. Lehrbuch der Physiologie. Von Prof. Dr. *Schiff*. In-8°. Lahr., 3 fr.

— Dasselbe. 31. Thl. Ophthalmiatrik. Nach den neuesten Forschungen. bearb. v. Dr. *C. H. Schauenburg*. In-8°, geh.

104. **Gamgee** (J.). The Veterinarian's Vade Mecum. In-8°, cloth. London, 12 fr. 50.

105. **Gruber** (Dr. W.). Die Knieschleimbeutel [Bursæ mucosæ genuales]. Mit 14 Abbildgn. Gr. in-4°. Prag, 5 fr. 35.

106. **Hebra** (Dr. E. u. Dr. A. Elfinger). Atlas der Hautkrankheiten. Text. (v. Ersterem), Bilder (v. Letzterem). 2. Lfg.: Favus, Herpes tonsurans, Pityriasis versicolor, Alopecia areata. In-fol. Wien, 53 fr. 50.

— Livraison 1 2, 133 fr. 35.

107. **Hecker** (Carl. Fr.). Die Elephantiasis od. Lepra arabica. Mit. 5. Taf. In-fol. Lahr, 18 fr.

108. **Huschke** (E.). Ueber Craniosclerosis totalis rachitica u. verdickte Schadel uberhaupt nebst neuen Beobachtungen jener Krankheit. Gr. in-4°. Jena, 2 fr. 75.

109. **Kropf** (Dr. F. G.), Studien zu einer medicinischen Topographie des Königr. Bayern. u. zur Anwendg. der Mortalitats-Tabellen auf Pathogenese. Mit. 6 Tab. In-8°. München, cart., 3 fr. 75.

110. **Malgaigne** (J. F.). Traité d'anatomie chirurgicale et de chirurgie expérimentale. 2e edit. Paris, 2 vol. in-8°, 18 fr.

111. **Nysten, Littré et Robin**. Dictionnaire de médecine, de chirurgie, de pharmacie, des sciences accessoires et de l'art vétérinaire. 11e édition, illustré de plus de 500 fig. Paris, gr. in-8°, 18 fr.

112. **Possart** (Dr. A.). Homöopathische Arzneimittellehre aller in den J. 1850-57 gepruften Mittel. Gr. in-8°. Nordhausen, 6 fr.

113. **Schillbach** (Dr. L.). Beitrage zu den Resectionen der Knochen. Abthl.: Resectionen der unteren Extremitäten. Gr. in-8°. Jena, 2 fr. 25.

114. **Schwarda** (Dr. M.). Anleitung zur physikalischen Krankenuntersuchung. Mit 3 Taf. Lex. in-8°. Wien, 10 fr. 75.

115. **Seegen** (J.). Compendium der allgemeinen u. speciellen Heilquellenlehre. 2. Abth. In-8°. Wien, 13 fr. 35.

116. **Sinclair** (E. B.) and **Johnston** (G.). Practical Midwifery: comprising an Account of 13,748 Deliveries which occurred in the Dublin Lying-in Hospital during a Period of Seven Years, commencing November 1857. In-8°, cloth. London, 18 fr. 75.

117. **Syphilidologie** od. die neuesten Erfahrungen, Beobachtungen u. Fortschritte d. Inlandes u. Auslandes üb. die Erkenntniss u. Behandlung der venerischen Krankheiten m. Berücksicht. der dyskras. Hautleiden. Hrsg. v. Dr. *F. J. Behrend*. Neue Reihe. 2. Bd. 1. Hft. In-8°. Erlangen, 3 fr. 50.

118. **Thudichum** (J. L.). A Treatise on the Pathology of the Urine: including a complete Guide to its Analysis. In-8°. London, cloth, 17 fr. 50.

119. **Velpeau** (A.). Traité des maladies du sein et de la région mammaire. 2e édit. Paris, in-8°, 12 fr.

120. **Wagner** (E.). Der Gebärmutterkrebs. Eine pathologisch-anatomische Monographie. Mit 2 Taf. in Stahlst. Gr. in-8°. Leipzig, 6 fr.

PHILOLOGIE ANCIENNE ET MODERNE, LANGUES ORIENTALES.

121. **Allen** (C. F.). Geschichte der dänischen Sprache im Herzogthum Schleswig od. Südjutland. 2. Thl. Mit 4 Sprachkarten gr. in-8°. Schleswig.

122. **Boilat**. Grammaire de la langue woloffe. Ouvrage couronné par l'Institut Paris, gr. in-8°, 20 fr.

123. **Bonitz** (H.). Platonische Studien. (Aus den Sitzungsber. 1858 d. k. Akad. d. Wiss.) Wien, 1 fr. 75.

124. **Carmina Homerica**. *Imman Bekker* emendabat et annotabat. 2 vol. gr. in-8°. Bonn, 16 fr.

125. **Catafago** (J.). An English and Arabic Dictionary: Part 2, in-8°. London, 31 fr. 25.

— Les 2 vol. compl., in-8°, cl., 50 fr.

126. **Ciceronis**, M. Tullii. Cato major sive de senectute dialogus. Erklart v. *J. Sommerbrodt*. Gr. in-8°. Berlin, 1 fr.

127. **Dictionnaire** historique de la langue française, comprenant l'origine, les formes diverses, les acceptions successives des mots, avec un choix d'exemples tirés des écrivains les plus autorisés, publié par l'Academie française. T. 1er (A—Abusivement). 1er fascicule. Paris, in-4°, 8 fr.

128. **Diez** (Frdr.). Grammatik der romanischen Sprachen. 2. Thl. 2. Ausg. In-8°. Bonn, 10 fr.

129. **Freund** (G.). Grand dictionnaire de la langue latine, sur un nouveau plan; traduit de l'allemand en français par N. Theil. 5e livraison. Paris, in-4°, 7 fr.

Digitized by Google

130. **Graham** (G. F.). English Synonymes Classified and Explained, with Practical Exercises : 3d edit. in-12. London, cloth, 7 fr. 50.

131. **Cooper** (C. H.) and **Cooper** (T.). Athenæ Cantabrigienses. Vol. I, in-8°. London, cloth, 22 fr. 50.

132. **Grant** (Sir Alex.). The Ethics of Aristotle, illustrated with Essays and Notes. (3 vol.) Vol. II, in-8°, cloth, 15 fr.

133. **Hultier** (F.), franzosische Sprachlehre zum öffentlichen, Privat- u. Selbst-Unterrichte. Gr. in-8°. Wien, 4 fr.

134. **Ibn-Hischam**, Abd el-Malik, Das Leben Muhammed s. Nach Muhammed Ibn Ishak bearb. Aus Handschriften hrsg. v. Dr. *F. Wustenfeld*. 2. Abth. Lex.-8. Göttingen, 10 fr.

135. **Journal** asiatique, ou Recueil de mémoires, d'extraits et de notices relatifs à l'histoire, à la philosophie, aux langues et à la littérature des peuples orientaux, rédigé par MM. Bazin, Bianchi, Botta, d'Eckstein, Dulaurier... et autres savants français et étrangers, et publié par la Société asiatique. 5e série T. XI. Paris, in-8°.

— Prix de l'abonnement annuel, 25 fr.

136. **Koriöth** (D.), de Atticorum Jove Milichio. Münster, geh., 2 fr.

137. **Martineau** (H.). The English Lakes illustrated. Outlines of the Mountains, and a Map coloured geologically, in-4°. London, cloth gilt., 26 fr. 25.

138. **Philologus**. Zeitschrift f. das klass. Alterthum. Hrsg. von *E. Leutsch*. 4 Hfte. gr. in-8°. Göttingen, 20 fr.

139. **Reinke** (Dr L.). Kurze Zusammenstellung aller Abweichungen vom hebräischen Texte in der Psalmenübersetzung der LXX. u. Vulgata, in-8°. Giessen, 6 fr. 75 c.

140. **Rœper** (Theoph.). De poesis Varronianæ reliquiis quibusdam. Gr. in-4°. Danzig, 1 fr.

141. **Roorda** (T.). Grammatica Arabica breviter in usum scholarum academicarum conscripta. Adjuncta est brevis chrestomathica cum lexico. Ed. secunda. Pars 2a. In-8°. Leovardiæ, complet, 11 fr.

142. **Scherer** (F. J.). De Græcorum ἀστῆς notione et indole. Part. I. Dissert. philolog. Gr. in-8°. Munster, geh., 2 fr.

143. **Schillbach** (Rich.). Ueb. das Odeion d. Herodes Attikos. Mit 2 Taf. Abbildgn. Imp.-4. Jena, 4 fr.

144. **Schnorbusch** (H. A.). De carminibus Græcorum fatidicis. Particula I. Gr. in-8°. Munster, 2 fr.

145. **Scholia Horatiana** quæ feruntur Acronis et Porphyrionis post Georgium Fabricium nunc primum emendatiora edit. Prof. Dr. *Franc. Pauly*. (In 2 Voll.) Vol. I. : Scholia in quattuor carminum libros et carmen sæculare continens. gr. in-8°. Prag, 9 fr. 35.

146. **Simrock** (K.), die Nibelungenstrophe u. ihr Ursprung Beitrag zur deutschen Metrik. In-8°. Bonn, 3 fr. 25.

147. **Terentii Varronis** (M.). Eumenidum reliquiæ Rec. et adnot. *Th. Rœper*. Partic. I. In-4°. Danzig, 1 fr. 35.

148. **Vambéry** (H.). Deutsch-türkisches Taschen-Wœrterbuch. gr. in-16. Constantinopel, 5 fr. 35.

149. **Van Drival**. (E.). Grammaire comparée des langues bibliques. 2e partie. Grammaire comparée de l'hébreu, du chaldéen, du syriaque, de l'arabe et de l'égyptien. Paris, in-8°, 6 fr.

150. **Weber** (C. F.). Commentatio de academia literaria Atheniensium seculo secundo post Christum constituta. In-4°. Marburg, 1 fr. 75.

151. **Weingœrtner** (W.). Die Aussprache d. Gothischen zur Zeit d. Ulfilas. In-8°. Leipzig, 2 fr. 25.

152. **Wilke** (C. G.). Lexicon græco-latinum in libros Novi Testamenti usibus scholarum et juvenum s. theolog. cathol. studios. accommod. Edit. perf. Dr. *V. Loch*. In-8°. Regensburg, 11 fr. 50.

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, VOYAGES ET ANTIQUITÉS.

153. **Acta** Tomiciana. Epistolæ. Legationes. Responsa. Actiones. Res gestæ. Serenissimi principis Sigismundi I., regis Poloniæ. Per *S. Gorski*. T. VII. In-fol. Posen, cart., 2 fr.

— Vol. I-VII, 144 fr.

154. **Bellecombe** (A. de). Histoire universelle. 2e partie : histoire générale, politique, religieuse et militaire. T. IV. Paris, in-8°, 5 fr.

155. **Bergmann** (F. G.). Les Scythes, les ancêtres des peuples germaniques et slaves. Gr. in-8°. Halle, 2 fr. 75.

156. **Biblioteka** powiesci historycznych wydawana przez *J. N. Bobrowicza*. T. I et II. Gr. in-16. Leipzig, 6 fr.

157. **Bibliothèque** russe et polonaise. T. I et II. Relation d'un voyage en Moscovie, écrite par Augustin, baron de Mayerberg. Paris, in-12, 6 fr.

158. **Bock** (C.). Historische Ergebnisse e. archäologischen Fundes in Croatien. In-8°. Wien, 2 fr.

159. **Brandes** (Dr. H. K.), Ausflug nach Rom im Sommer 1857. Mit. Uebersichts-Karte v. Rom. In-8°. Lemgo, 2 fr.

160. **Brasseur de Bourbourg**. Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb. T. IV. Paris, in-8°, 10 fr.

161. **Bussy** (C. de). Dictionnaire uni-

Digitized by Google

versel d'histoire, avec la biographie de tous les personnages célèbres et la mythologie. Paris, in-18, 5 fr.

162. **Carlyle** (Th.). History of Friedrich II. of Prussia called Frederick the Great. Vols 1 and 2. In-8°, cloth, 50 fr.

163. **Castille** (H.). Parallèle entre César, Charlemagne et Napoléon, l'Empire et la démocratie. Paris, in-8°, 5 fr.

164. **Cour** (la) de Russie il y a cent ans, 1725-1783. Extraits des dépêches des ambassadeurs anglais et français. 2e édition, gr. in-8°. Berlin, 8 fr.

165. **Dechen** (Dr H.). Geologische Karte der Rheinprovinz u. der Provinz Westfalen, etc. Section : Münster. Maassstab 1 : 80,000. In-fol. Berlin, 5 fr.

166. **Domenech** (E.). Voyage dans les solitudes américaines. Voyage au Minnesota. Paris, in-18, 1 fr.

167. **Dudik** (Dr. B.). Waldstein v. seiner Enthebung bis zur abermaligen Uebernahme d. Armee-Ober-Commando, v. 13. August 1630 bis 13. April 1632. In-8°. 14 fr. 50.

168. **Dudik** (Dr B.). Ueber die Auffindung der Reliquien der heil. Elisabeth, Landgräfin v. Thuringen. In-8°. Wien, 1 fr. 25.

169. **Ewald** (H.). Geschichte d. Volkes Israel. 2. Ausg. 6. Bd. A. u. d. T. : Geschichte d. apostolischen Zeitalters bis zur Zerstörung Jerusalems. Gr. in-8°. Göttingen, geh, 12 fr.

170. **Geological Survey of Canada** : Figures and Descriptions of Canadian Organic Remains. In-8°. Montreal, sewed, 6 fr. 25.

171. **Giseke** (B.). Thrakisch-pelasgische Stämme der Balkanhalbinsel u. ihre Wanderungen in mythischer Zeit. Gr. in-8°. Leipzig, 4 fr.

172. **Gottschick** (Dr. A. F.). Geschichte der Grundung u. Blüthe d. hellenischen Staats in Kyrenaeka. In-8°. Leipzig, geh, 1 fr. 35.

173. **Grube** (A. W.), Charakterbilder aus der Geschichte u Sage, f. e. propädeutischen Geschichtsunterricht gesammelt, bearb. u. gruppirt. 1. Thl. : Die vorchristliche Zeit. 5 Aufl. Gr. in 8°. Leipzig, 3 fr. 75.

174. **Heyer** (Joa.). De intestinis sub Ludovico Pio ejusque filiis in Francorum regno certaminibus. Gr. in-8°. Münster, 2 fr.

175. **Hubert** (J.). Histoire de Charleville depuis son origine jusqu'en 1854. Paris, in-12, 3 fr.

176. **Hyrtl**. Ueber spontane Dehiscenz d. Tegmen tympani u. der Cellulæ mastoideæ. Lex. in-8°. Wien, 80 c.

177. **Ibach**. Reliquaire byzantin de Limbourg sur Lahn. Paris, in-4°, 3 fr. 75.

178. **Joinville**. Mémoires ou Histoire et chronique du très-chrétien roi saint Louis. Paris, gr. in-18, 5 fr.

179. **Kaart**, Topographische, van het Koningrijk der Nederlanden, vervaardigd door de Officieren van den Generalen Staf de schaal van 1 : 50,000. Blad 27 (Hattem) en 38 (Gorinchem). 's Gravenhage. La feuille, 7 fr.

180. **Kiepert** u. C. **Ohmann**, Hannover, Braunschweig, Oldenburg u. die Hansestädte. Maassstab in 1 : 600,000. In-folio, 1 fr. 75.

181. **Kreil** (K.). Resultate aus fünfmonatlichen Beobachtungen in Chartum, Länge v. Ferro 50° 5′, nordl. Breite 15° 35′. Seehöhe 138 Toisen, u aus dreizehnmonatl. Beobachtungen in Ulibary Länge v. Ferro 40° 20′ (?), nordl. Breite 4° 49′ u. Gondokoro, Länge v. Ferro 49° 20′ (?), nördl. Breite 4° 44′, Seehöhe 251 Toisen. In-4°. Wien, 1 fr.

182. **Lagrange-Chancel**. Philippiques. Nouv. édit. Paris, 1 vol. in-12, 4 fr.

183. **Marmion** (A.). The Ancient and Modern History of the Maritime Ports of Ireland. 3d édit., cloth. London, 16 fr.

184. **Monumenta Zollerana**. Urkunden-Buch zur Geschichte d. Hauses Hohenzollern. Hrsg. v. *P. Stillfried* u. Dr. *T. Maercker*. 4. Bd. Urkunden der Fränkischen Linie. In-4°, cart. Berlin, 20 fr.

185. **Motley** (J. L.), der Abfall der Niederlande u. die Entstehung d. hollandischen Freistaats. Aus d. Engl. 2. Bd. In-8°. Dresden, geh., 12 fr.

186. **Müller** (E.). Le monde en estampes. Types et costumes des principaux peuples de l'univers, lithographiés par J. Bouquin, d'après les dessins de MM. Leloir et Fossey. Paris, in-4° obl., 14 fr.

187. **Murray's** Handbook for Travellers in Syria and Palestine; including an Account of the Geography, History, and Antiquities and Inhabitants of these Countries, the Peninsula of Sinaï, Edom, and the Syrian Desert. London, 2 vol. in-12, 30 fr.

188. **Nahuys Comte**. Histoire numismatique du royaume de Hollande sous le règne de S. M. Louis-Napoléon, roi de Hollande. In-4°, avec 13 planches. Amsterdam, col., 30 fr.; noir, 21 fr. 50.

189. **Radetzky**, Graaf, K. k. Oostenrijksch veldmaarschalk. Eene levensschets naar echte bescheiden door eenen Oostenrijkschen veteraan. Uit het Hoogduitsch ve taald door G. Kuyper. In-8°, 8 fr. 75.

190. **Rohrbacher**. Histoire universelle de l'Église catholique. 3e édit. Paris, in-8°, 5 fr.

191. **Schwarz** (J. C. E.), das erste Jahrzehnd der Universität Jena. Denkschrift zu ihrer 3. Sakular-Feier. Gr. in-8°. Iena, 2 fr. 75.

192. **Sivers**, Wenden, seine Vergangenheit u. Gegenwart. In-8°. Riga, 2 fr.

193. **Special-Atlas** d. Preussischen Staates in 26 colorirten Regierungs-Bezirks-Karten. 1 Lfg. In-fol. Erfurt, 1 fr. 70.

Digitized by Google

194. **Squier** (E. G.). The States of Central America : their Geography, Topography, Climate, Population, Resources, Productions, Commerce, Political Organisation, Aborigines, etc., etc. With maps and illustr. In-8°. New-York, 22 fr.

195. **Taschenbuch** historisches. Hrsg. von *Frdr. v. Raumer*. 3. Folge. 10. Jahrg. Gr. in-12. Leipzig, 10 fr.

196. **Trever** (G.). India : an Historical Sketch. In-12, cloth. London, 3 fr. 75.

197. **Zeitschrift** für deutsches alterthum hrsg. v. *Mor. Haupt*. 11. Bd. 2. Hft. Gr. in-8°. Berlin, 4 fr.

SCIENCES MILITAIRES ET MARINE.

198. **Bonnard** (C.). L'Art de lever les plans; analyse raisonnée et démonstration pratique des formules et des opérations trigonométriques les plus usitées; les tables des logarithmes, etc. Paris, in-4°, 10 fr.

199. **Bousquet** (C.) et **Sapet** (T.). Étude sur la navigation, le commerce et l'industrie de Marseille pendant la période quinquennale de 1850 à 1854. In-8°, 7 fr. 50.

200. **Felddienst**, der, m. besonderer Berücksichtigung der den Unteroffizier u. Soldaten betr. Verhaltungen im Vorvosten u. Patrouillendienste, im Sicherheitsdienste während d. Marsches, dann in Angriff u. Vertheidigung der Oertlichkeiten. Mit 1 Plane, Graz, geh., 4 fr.

201. **Galen** (Dr. P. van), Wis- en natuurkundige zeevaartkunde. In-8°. Amsterdam, relié, 6 fr.

202. **Marmont**. De l'Esprit des institutions militaires, 2e édit. Paris, gr. in-18, 2 fr. 50.

203. **Paris** (E.). Utilisation des navires à vapeur. Moyens d'apprécier les services rendus par le combustible, suivant la marche et la grandeur des bâtiments. Paris, gr. in-8°, 18 fr.

204. **Rees** (W. A. van) Montrado. Geschied- en krijgskundige bijdrage betreffende de onderwerping der Chinezen op Borneo. Met eene kaart. In-8°. 's Hertogenbosch, 8 fr. 50.

205. **Roth v. Schreckenstein** (Frhr.). Vorlesungen üb. den Sicherheitsdients im Felde nebst Betrachtungen üb. Taktik u. Strategie, etc. Mit 6 Plänen. Gr. in-8°. Münster, 6 fr. 75.

TECHNOLOGIE ET AGRICULTURE.

206. **Baumeister's** (W.). Handleiding tot de paardenkennis, voor veeartsen, paardenfokkers en paardenliefhebbers. In-8°. Gouda, 10 fr. 50.

207. **Binns** (W.). Elementarer Unterricht üb. orthographische Projection od. das geometrische (Linear-) Zeichnen. Aus. d. Engl. übers. von Hertel. Mit 26 Tafeln. Gr. In-4°. Weimar, geh., 4 fr.

208. **Briggs** (C. F.) and **Maverick** (A.). The Story of the Telegraph, and a History of the Great Atlantic Cable. In-12. New-York), cloth, 8 fr. 25.

209. **Description** des machines et procédés consignés dans les brevets d'invention, de perfectionnement et d'importation dont la durée est expirée. T. LXXXVIII. Paris, in-4°, 15 fr.

210. **Description** des machines et procédés pour lesquels des brevets d'invention ont été pris sous le régime de la loi du 5 juillet 1844, publiée par les ordres de M. le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics. T. XXIX. Paris, in-4°, 15 fr.

211. **Fitzinger** (Dr. L.). Ueber die Racen d. zahmen od. Hausschweines. In-8°. Wien, 1 fr. 75.

212. **Gaillard** (A.). Sténographie. Art d'écrire aussi vite que la parole. Nouvelle méthode. Paris, in-8°, 3 fr.

213. **Geschichte** der Seide u. Seidenzucht. Zunächst f. die Oekonomen kälterer Klimate. gr. in-8°. Wien, 2 fr. 25.

214. **Gumbinner** (L.), das Wichtigste u. Interessanteste aus dem Brennerei-Betriebe, m. Bezug auf alle zur Brennerei anwendbaren Fruchtgattungen. 2 Aufl. in-8°. Berlin, geh. u. verklebt, 6 fr.

215. **Hengeveld** (G. J.). Over het rundvee en zijne verschillende soorten, rassen en veredeling. 2e Afl. In-8°. Haarlem, compl., 23 fr. 50 c.

216. **Hertel's** (A. W.). Unterricht in der Anfertigung u. Zeichnung der gewöhnlich vorkommenden Baurisse nach ihren Grund-, Aufrissen u. Durchschnitten. Weimar, 4 fr.

217. **Hoffmann** (F.). Anleitung zur schnellen Ausmittlung richtiger Einheitspreise f. Bauhölzer. Unter Berücksicht. der bei Baufuhrgn. gewöhnlich vorkommenden Dimensionen u. Querschnitte, u. unter Anschluss v. Tabellen üb. Preisverhältnisszahlen. Gr. in-4°. Wien, 2 fr. 25.

218. **Kecht's** (J. S.), verbesserter praktischer Weinbau in Gärten u. auf Weinbergen. 7. Aufl 4. Abdr. Hrsg. v. *S. W. Kecht*. Gr. in-12. Berlin, geh. n., 5 fr. 35.

219. **Maricourt** (R. de). Traicté et abrégé de la chasse dv Lièvre et dv Chevrevil, dédié au Roy Lovis, tresiesme dv nom, Roy de France et de Navarre. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

220. **Monteaux** (P.). Tarif du kilogramme d'or et d'argent aux prix anciens et nouveaux, avec les fractions de dixième de millième pour l'or. Paris, in-4°, 5 fr.

221. **Quarizius** (C. G.), der thierische Dünger, seine Gewinnung, Aufbewahrung

Digitized by Google

u. Verwendung in der Landwirthschaft. Nordhausen, 1859, 1 fr. 35.

222. **Barey** (J. S.). L'Art de dompter les chevaux. Traduit et précédé d'une introduction, par F. de Guaita. 8e édit. Paris, in-18, 1 fr.

223. **Thiquen** (B.). Puddel- u. Walzwerk. Die Paquetirung d. Eisen Einsätze f. die Schweissöfen. Genaue Angabe d. Gewichts der Paquete zum Schweissen u. Auswalzen in allen vorkommenden Dimensionen d. Flach-, Rund-, Quadrat- u. Schneideisen. In-8°. Dortmund, cart., 2 fr. 75.

224. **Thom's** (G.), Vollständiger Unterricht, alle Arten, zur Ausübung der hohen u. niedern Jagd nöthigen Hunde abzurichten u. solche bei derselben practisch zu gebrauchen. In-8°. Weimar, 4 fr.

225. **Trommer** (C.). Lehrbuch der Spiritusfabrikation auf rationeller Grundlage. 5 Lfg. gr. in-8°, avec 3 pl. Berlin, 2 fr. 75.

226. **Walton** (W.). A Collection of Problems in Illustration of the Principles of Elementary Mechanics. In-8°. Cambridge, cloth, 13 fr. 25.

BELLES-LETTRES ET BEAUX-ARTS.

227. **Album** enthaltend 8 der schönsten Ansichten der Stadt u. Umgegend. Jena. Fürstengraben. Löbdergraben. Der Jenzig. Camsdorf. Wöllnitz. Lichtenhain. Ziegenhain. Gr. in-fol. Iena, 12 fr.

228. **Album**, malerisch-historisches, vom Königreich Böhmen. Hrsg. v. *Ed. Hölzel*. 10. Lfg. Gr. in-fol. Olmuz, 6 fr.; col., 10 fr.; édition de luxe, 14 fr.

229. **Album** der Residenzen, Schlösser u. Ritterguter Thuringens, insbesond. der sächsischen Lande Ernestinischer Linie. In bildl. Darstellg, hrsg. v. *J. Gersdorf*, *L. Bechstein*. Leipzig, 3 fr. 50; color., 5 fr. 35.

230. **Art Treasures** (The) of the United Kingdom: illustrating Sculpture, the Ceramic, Metallic, Vitreous, Textile, and other Decorative Arts. London, in-fol., 420 fr.

231. **Beauchesne** (A. de). Le Livre des jeunes mères (poésies). Paris, in-8°, 8 fr.

232. **Bénard** (C.). Les crimes de l'amour. Paris, in-32, 1 fr.

233. **Bouyer** (A. C.). Le Compère joyeux. Paris, in-8°, 3 fr. 50.

234. **Bouyer** (A. C.). Les jeunes artistes, ou Musique et peinture. Paris, in-8°, carré, 3 fr. 50.

235. **Branthome**. Œuvres complètes, publiées pour la première fois selon le plan de l'auteur. T. I. Paris, 5 fr.

236. **Bulwer** (Lady). Very Successful. New edit. In-12. London, boards, 2 fr. 50.

237. **Cats** (Jacob). Alle de werken van, bezorgd door Dr. J. van Vloten. Met 400 platen, door J. W. Kaiser. 2e deel, 13e afl. In-fol. Zwolle, 1 fr. 25.

238. **Cent** (Les) nouvelles nouvelles publiées d'après le seul manuscrit connu, avec introduction et notes par M. Wright. Paris, 2 vol. in-16, 10 fr.

239. **Cordier** (A.). Veillées flamandes. 1re série: La fille de Baudoin de Lille, l'Abbaye de Loos, Bertrand de Bains. 2e série: le Curé de Bailleul, le Sire de la Renauderie, les Buveurs de sang. Paris, 2 vol. gr. in-18, 4 fr.

240. **Czigler v. Eny** (H. I.). Gedichte. Gr. in-8°. Wien, 5 fr. 35.

241. **Debay** (A.). Les Nuits corinthiennes, ou les Soirées de Laïs. Paris, gr. in-18, 3 fr.

242. **Didier** (O.). Une fille de roi. Paris, gr. in-18, 1 fr.

243. **Disraeli** (L.). Curiosities of Literature. Vol. II. London, cloth (Routledge), 5 fr. 75.

244. **Duke** (H.). A Series of Outlines representing the Triumphal Entry of Julius Cæsar into Rome after his Conquests in Gaul. 18 fr. 75.

245. **Fallet** (Mme C.). Théâtre de la jeunesse, scènes morales destinées aux institutions de demoiselles. Paris, in-12, 2 fr.

246. **Feuillet** (O.). Le roman d'un jeune homme pauvre. Paris, gr. in-18, 3 fr.

247. **Feydeau** (E.). Fanny, étude. Préface par J. Janin. 7e édit. Paris, in-18, 3 fr. 50.

248. **Fleur** (La) des gasconnades, hâbleries, fanfaronnades, etc., des enfants des bords de la Garonne. Paris, in-32, 50 c.

249. **Gaultier Garguille**. Chansons suivies des pièces relatives à ce farceur, avec introduction et notes, par M. E. Fournier. Paris, 1 vol. in-16, 5 fr.

250. **Gœhren** (C.). Aus dem Salonleben. Eine Roman 2. Bde. In-8°. Nordhausen, 9 fr. 35.

251. **Holbein's** Dance of Death and Bible Cuts with Introduction and Descriptions by the late Fr. Douce and T. F. Dibdin. London, 10 fr.

252. **Janssen** (L. J. F.), De muurschilderijen der St. Janskerk te Gorinchem. In-4°. Amsterdam, 8 fr.

253. **Jerrold** (W. B.). The Disgrace to the Family; a Tale. In-12, 2 fr. 50.

254. **Lavater's** (J. K.). Briefe an die Kaiserin Maria Feodorowna, Gemahlin Kaiser Pauls I. v. Russland, üb. den Zustand der Seele nach dem Tode. Saint-Pétersburg, 4 fr.; sur papier vélin, 8 fr.

255. **Lechner** (J.). Volkssagen u. Schilderungen prachtvoller Gebirgsausfluge aus dem. k. k. Salzkammergute. Gr. in-8°. Wien, 2 fr.

Digitized by Google

256. **Longfellow** (H. W.). The Courtship of Miles Standish, and other Poems. 2e édit. In-12, 1 fr. 25.

257. **Méry**. Salons et souterrains de Paris, Nouv. édit. Paris, gr. in-18, 1 fr.

258. **Midy** (Mme T.). Le Gâteau des rois, contes enfantins. Paris, in-16, 1 fr. 50.

259. **Mosen** (Jul.), der Sohn des Fürsten. Trauerspiel. In-12. Oldenburg, Schulze, 3 fr. 25.

260. **My Lady** : a Tale of Modern Life. 2 vol in-8°, cloth, 26 fr. 25.

261. **Norweb** (J.). Extravagances d'une plume, dédiées aux amateurs de l'Opéra. In-4°. Rotterdam, 6 fr. 25.

262. **Passavant** (J. D.). Rafael v. Urbino u. sein Vater Giovanni Santi. 3 Thl. Gr. in-8°. Leipzig, geh., 12 fr.

— L'ouvrage complet, 84 fr.

263. **Percy Saint-John**. Quadroona l'Africaine, ou l'Empoisonneur de Londres. Traduction de V. Van-Berg. Illustrations anglaises. Paris, in-4°, 2 fr. 70.

264. **Le Prince de Beaumont** (Mme). Le Trésor des familles chrétiennes. Nouv. édit., considérablement retouchée. Lyon et Paris, in-12, 1 fr. 20.

265. **Sand** (G.). Légendes rustiques. Dessins de M. Sand. Paris, gr. in-4°, 20 fr.

266. **Sandeau** (J.). La maison de Penarvan. 2e édit. Paris, gr. in-18, 3 fr.

267. **Scholl** (A.). La foire aux artistes, petites comédies parisiennes. Paris, in-16, 2 fr.

268. **Schrader** (A.). Am See, od. : Die Speculanten. Ein Lebensbild aus der Gegenwart. 2 Bde. In-8°. Leipzig, 10 fr.

269. **Smedley** (F. E.). The Fortunes of the Colville Family; Cloud and its Silver Lining. 3e édit. In-12. London, boards, 1 fr. 85.

270. **Smidt** (H.). Herr Rentier Rosentipfel u. seine beiden Reffen. Komischer Roman aus den harmlosen Tagen d. goldenen. Berlin, in-8°, 5 fr.

271. **Sophocle**. Œdipe roi, tragédie en cinq actes, traduite littéralement par J. Lacroix. Paris, gr. in-18, 2 fr.

272. **Spohr** (G. M.). Œpid, Tragödie in 5 Akten. Aus dem Illyrische. In-8°, Fiume, 1 fr. 75.

273. **Stein** (O.). Nach dreissig Jahren! Aus den Papieren e. jungen Amerikaners. 2 Bde. In-8°. Leipzig, 1859, 16 fr.

274. **Thackeray** (W. M.) The Virginians : a Tale of the Last Century. With illustr. by the Author. Vol. I, in-8°, cloth. London, 16 fr. 25.

Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière.

Digitized by Google

LES

PEUPLES DE L'ALTAÏ,

D'APRÈS LES TRAVAUX DE CASTRÉN [1].

Le grand nombre de publications faites sur l'ethnologie, depuis une vingtaine d'années, tant en Europe qu'aux Indes orientales et aux États-Unis, atteste la curiosité qu'excite presque universellement aujourd'hui le mystérieux problème de l'origine et de la distribution des races humaines. Il y a un siècle à peine, l'histoire des maisons princières, la généalogie de quelques familles nobles absorbaient les recherches d'une foule de diplomatistes et d'érudits. Des in-folio s'imprimaient, plus pour flatter la vanité des souverains que pour éclairer les annales des peuples. Cette direction étroite et adulatrice imprimée aux études historiques n'est plus suivie maintenant que par des spéculateurs en parchemin ou des amateurs de blason. On s'est mis à rechercher des titres bien autrement anciens et infiniment plus précieux, les titres de l'humanité tout entière; on essaye de reconstituer, à force de recherches, la généalogie des nations et des races. Caractères physiques et constitution physiologique, langues, institutions, croyances religieuses, tout est interrogé pour arriver à la trace des migrations, des croisements, des déplacements, des destructions de peuples, et rétablir l'histoire des révolutions ethnologiques dont le globe est, depuis sept mille ans et plus, le mobile théâtre.

[1] *M. Alexander Castrén's ethnologische Vorlesungen über die Altaischen Völker*, herausgegeben von Anton Schiefner. Saint-Pétersbourg, 1857, in-8°.

Digitized by Google

Abandonnée dans le principe aux seuls naturalistes, l'anthropologie a trouvé dans la philologie comparée un auxiliaire qui tend chaque jour davantage à devenir le corps d'armée principal. En effet, tant que l'histoire naturelle des races humaines a été livrée à ses propres forces, elle n'aboutissait qu'à des classifications incertaines, dans lesquelles était exagérée l'importance des caractères physiques, toujours variables et mal définis; on prétendait scinder l'espèce humaine en un certain nombre de grandes races d'un type arrêté. Les investigations des voyageurs ont démontré que des divisions aussi tranchées n'existent point. Il n'est pas un seul des caractères physiques, la mesure de l'angle facial ou de la largeur du crâne, la teinte de la peau, la couleur des yeux et des cheveux, qu'on puisse adopter comme étalon fixe, et, si l'on tente de le faire, on est bientôt conduit aux systèmes les plus arbitraires. C'est seulement une fois que la connaissance comparative des langues fut venue éclairer de sa lumière un champ dont on s'était borné à sonder le sol, que l'horizon s'est ouvert et que la vraie route a été entrevue. Les ethnologistes ont pris, à dater de ce moment, des habitudes de critique qui leur étaient auparavant étrangères. La méthode a remplacé une analyse qui ne tenait compte que d'un petit nombre d'éléments du problème. Une révolution analogue à ce que fut en botanique l'établissement des familles naturelles s'est produite : on a fait concourir à la détermination de chaque race tout ce qui constitue une race, type physique, caractère intellectuel et moral, reflété par la langue, les institutions et les mœurs. Déjà les peuples indo-européens ont vu leur histoire primitive retrouvée par la double investigation de l'histoire naturelle et de la philologie : découverte immense dont l'honneur appartient surtout à l'Allemagne; mais le travail est beaucoup moins avancé pour les autres races humaines. Je ne parle pas seulement de celles de l'Afrique et du nouveau monde, où presque tout est encore hypothèse, mais de populations moins éloignées de nous et dont l'histoire appartient en partie à celle de l'Europe. Tel est du moins le langage que j'aurais pu tenir il y a quatre ou cinq ans; mais depuis ce court laps de temps, bien des obscurités se sont dissipées.

Entre ces races dont on n'avait encore qu'imparfaitement pénétré l'origine, entre ce qu'on pourrait appeler ces formations ethnologiques, qui se sont répandues sur une partie plus ou moins étendue du globe, se place la famille finno-mongole. Aujourd'hui nous pouvons assigner avec plus de précision son berceau et la direction de ses migrations. Partie du plateau central de l'Asie, elle paraît avoir rayonné en quatre

Digitized by Google

sens divers : au sud, elle a poussé le rameau tibéto-dravidien, qui a comme repiqué ses surgeons au Tibet, dans l'Hindoustan et une partie de la presqu'île transgangétique; à l'ouest, s'est dirigé le rameau turc ou turco-tartare; à l'est, s'est porté le rameau mongolo-mandchou; enfin, au nord, la famille finno-samoïède a projeté un rameau d'abord vigoureux, mais qui s'est bientôt ramifié de nouveau en un grand nombre de branches dont la rigueur du climat est venue arrêter la croissance. Ce rameau boréal, qui semble, par ses entre-croisements avec le rameau oriental, avoir donné naissance à la race eskimaue, et même aux Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, était devenu, depuis un quart de siècle, le point de mire d'une foule de recherches; cependant son histoire n'en demeurait pas moins enveloppée d'une désolante obscurité. On ne réussissait point à distinguer ses branches d'avec celles des rameaux voisins qui les enlacent; on ne pouvait suivre son prolongement européen sans s'accrocher à une foule de rameaux parasites greffés sur son bois.

Un voyageur trop tôt enlevé à la science, Alexandre Castrèn, est parvenu à démêler cet écheveau si fort embrouillé. Grâce à ses travaux, qui ont complété ceux d'un de ses compatriotes, philologue éminent, Sjögren, nous pouvons maintenant nous reconnaître dans un dédale ethnologique, où tant d'autres s'étaient égarés. Sjögren avait tracé la voie que Castrèn a suivie; il avait jeté les bases d'une étude comparative du finnois et des autres langues européennes. Il avait éclairé presque tous les points obscurs de l'histoire des populations finnoises de l'Occident; mais il n'avait pas poussé ses investigations au delà de l'Oural : c'est Castrèn, son élève, qui s'est chargé de cette tâche. Pour résoudre le problème, il fallait visiter la Sibérie septentrionale et centrale. En 1844, Sjögren rédigea à cet effet des instructions. Castrèn, qui n'avait pas encore trente ans, et qui s'était fait connaître depuis quelques années par des travaux grammaticaux sur les langues finnoises et par une traduction du *Kalévala*, la grande épopée de la Finlande, partit plein d'ardeur et d'espoir. Le désir de retrouver le premier berceau de la nation à laquelle il appartenait le dominait depuis sa jeunesse, et cette passion établit entre lui et Csoma de Körös une remarquable analogie. Tous deux ont été conduits à visiter l'Asie par le culte de leur histoire nationale; tous deux, jeunes et pauvres, s'exposèrent aux plus rudes privations pour atteindre leur but; tous deux succombèrent à la suite des fatigues qu'ils avaient courageusement supportées. Mais, plus heureux que le pauvre Szekler, Castrèn trouva dans le gouvernement russe un appui qui fit défaut

Digitized by Google

à Csoma, réduit à demander l'aumône et ne trouvant qu'à la fin de sa carrière des secours pécuniaires à Calcutta. Le voyageur hongrois ne comptait que sur l'intérêt des amis de la science; Castrèn était envoyé par le tsar, et obtint, à son retour en Finlande, une chaire, une position élevée, récompense dont il n'a joui qu'un instant. La mort vint le surprendre avant qu'il eût pu achever de mettre au jour les nombreux matériaux recueillis durant son voyage. Un savant qui avait été son conseil et son ami, M. Antoine Schiefner, se chargea heureusement de ce soin, et c'est à lui qu'on est redevable de la publication des dernières œuvres de Castrèn.

Les *Leçons sur l'ethnologie des peuples altaïques* sont, sans contredit, des ouvrages laissés par le voyageur finnois, celui qui est le plus propre à faire saisir les résultats généraux de ses découvertes. Castrèn a adopté l'épithète d'altaïques pour désigner les populations de la souche finno-sibérienne, parce que c'est dans l'Altaï que ses études l'ont conduit à placer leur berceau. La comparaison des langues et celle des mœurs ont été ses guides constants; et quoiqu'il ne néglige pas les données empruntées aux caractères physiques, il subordonne d'ordinaire sa classification à celle qui lui est fournie par le rapprochement des idiomes. Afin de justifier cette manière de procéder, Castrèn commence son livre par l'exposition des principes et de la nature de la philologie comparée; il définit l'ethnologie ou l'ethnographie, et montre comment elle trouve dans la philologie comparée son principal appui. « On ne saurait, écrit-il, choisir une voie plus sûre pour découvrir la parenté de la race finnoise avec les autres races, que l'étude comparée des langues, des religions, des mœurs et du genre de vie des différentes populations. Je sais bien que les physiologistes et les anatomistes revendiquent pour eux la solution du problème; mais il est impossible de s'en fier à leur science, puisqu'ils prétendent établir par la comparaison des crânes la parenté des peuples. Après avoir étudié leurs travaux, je ne suis arrivé à aucun résultat satisfaisant. Comme preuve des erreurs auxquelles sont conduits les plus habiles physiologistes, quand ils ne prennent pour base de la classification des peuples que la comparaison des formes du crâne, je citerai la classification proposée par le célèbre anatomiste suédois Retzius. Dans une dissertation qu'il a publiée sur la forme du crâne des habitants du Nord, ce savant établit l'ordre suivant : 1° Slaves; 2° Finnois et peuples tchoudes; 3° Afghans; 4° Perses; 5° Turcs; 6° Lapons, Iakoutes, etc. Cette classification est tellement fausse et incohérente qu'elle ne mérite même pas de réfutation. Un physiologiste de l'académie de Saint-

Digitized by Google

Pétersbourg, M. Middendorff, distingue les Samoïèdes cisouraliens des Samoïèdes transouraliens, parce que les premiers ont le crâne fait comme les Finnois, et les seconds le crâne des Mongols. » Et cependant, ajoute Castrèn, ces deux groupes de Samoïèdes présentent la plus étroite affinité dans la langue, les mœurs et le genre de vie.

Je ne suivrai pas davantage l'auteur finnois dans une réfutation qui n'aurait pas d'intérêt pour le but que je me propose; mais j'ai dû justifier le peu d'importance qu'il attache à la crâniologie. On voit maintenant quels sont les principes qui ont présidé à la classification que je dois faire connaître. Castrèn a visité les peuples qu'il décrit, il sait parler leur idiome, il a vécu de leur vie, il a interrogé leurs traditions et leurs croyances; en un mot, il a recueilli tous les éléments d'une classification définitive des tribus de la Sibérie et de l'Asie septentrionale.

A la tête des populations altaïques, Castrèn place les Tongouses, que déjà d'autres ethnologistes avaient reconnus pour être une des souches les plus importantes et les plus anciennes de la race boréale. C'est à la famille tongouse qu'appartiennent les Mandchous, dont le pays est la véritable patrie de cette famille puissante. De là, les Tongouses ont rayonné en différents sens, et se sont avancés dans la Sibérie orientale, laissant en certains cantons des peuplades de même sang qu'eux, qui servent, pour ainsi dire, à marquer leurs étapes. Les Tongouses, qui habitent aujourd'hui la Russie, se divisent en tribus distinguées, chacune, par le genre de vie. Les unes élèvent des chevaux; les autres se servent du renne; les troisièmes n'ont que des chiens qu'elles emploient comme bêtes de trait. Toutes mènent une existence nomade, au milieu des steppes ou des forêts. Il y en a, toutefois, plusieurs qui sont devenues sédentaires et ont adopté les mœurs russes. Leur religion est ce qu'on appelle le chamanisme, c'est-à-dire ce fétichisme naturaliste dans lequel les prêtres sont de véritables sorciers. Ces prêtres, malgré leur nom de lamas et leur prétention à être les pontifes du bouddhisme, ne se distinguent pas, en réalité, des enchanteurs et des devins qui tiennent lieu aux sauvages du nouveau monde de ministres sacrés. Les Tongouses des forêts, quoique traînant avec eux des troupeaux de rennes ou des chiens, ne sont pas exclusivement pasteurs : ils se livrent aussi à la chasse. On rencontre, de plus, un petit nombre de Tongouses adonnés à la pêche. Tel est l'instinct nomade de quelques-unes de ces tribus grossières, qu'on les voit rarement demeurer plus de deux ou de quatre nuits dans le même lieu; elles ne construisent ni huttes ni maisons; elles dressent des tentes ou préfèrent s'abriter simple-

Digitized by Google

ment sous les arbres d'une forêt, dans l'anfractuosité d'un rocher, au fond d'un trou pratiqué au milieu de la neige. Cette vie errante développe puissamment chez les Tongouses la force physique, et leur donne une incroyable énergie. Il n'est pas de plus rudes et de plus indomptables combattants; ils ne craignent pas de lutter corps à corps avec les animaux féroces, qui trouvent en eux des ennemis acharnés. Cette vie de dangers et de privations, bien loin d'assombrir leur caractère, le rend libre et enjoué. A la différence des autres populations sibériennes, les Tongouses aiment la danse et le jeu; ils s'habillent avec recherche, s'ornent de clinquant et de perles, se tatouent le visage et les mains. On comprend qu'un peuple aussi énergique ait eu bon marché des Chinois! Les Mandchous se subdivisent aussi en un grand nombre de tribus, qui n'ont pas été désignées, aux anciennes époques de la Chine, par un nom générique. Quelques-unes sont appelées *Sou-tchin*, nom dans lequel on reconnaît les Tchou-tchi, ou Niou-tchi actuels. C'est seulement en l'an de notre ère 263 que les Mandchous proprement dits font apparition dans les annales chinoises. Ils y sont désignés sous le nom de Yliu ou Yleu. On les représente comme habitant un pays très-froid et payant à la dynastie Goey, qui régnait alors dans le royaume du Milieu, un tribut en flèches, arcs, cuirasses et peaux de zibeline. Leurs mœurs étaient sauvages; ils étaient distribués par peuplades fixées dans les forêts ou les montagnes. Ils ne reconnaissaient pas de roi; chaque bourgade était simplement gouvernée par les anciens, bon nombre ayant déjà abandonné la vie nomade et commencé à cultiver la terre. Ils se creusaient des demeures sous terre, et ne possédaient ni troupeaux ni bestiaux. De même que nos ancêtres les Gaulois, ils élevaient un grand nombre de porcs, dont ils faisaient leur nourriture et dont la peau leur fournissait un vêtement. En hiver, ils s'oignaient le corps de graisse pour se garantir du froid, mais en été ils restaient à peu près nus, se ceignant seulement les reins d'un pagne. Ces Yleu exhalaient une odeur repoussante, et leurs mœurs dénotaient un état fort analogue à celui des Eskimaux et des populations de la Sibérie septentrionale. Voulaient-ils manger de la viande, comme ils ne connaissaient aucun condiment, ils l'amollissaient en la piétinant; ou, si elle était gelée, ils s'asseyaient dessus. On reconnaît là les habitudes qu'avaient les Huns à leur arrivée en Europe. Leur goût était si grossier, que, manquant de sel, ils préparaient leurs viandes par une sorte de lessive. Les Chinois ne tarissent pas sur la sauvagerie et la cruauté des Mandchous. A l'exemple des peuplades les plus dégradées, ces barbares

Digitized by Google

manifestaient pour leurs parents et leurs proches une incroyable indifférence.

Ce tableau nous montre ce qu'ont été les Tongouses à l'origine. Depuis ils se sont bien modifiés, sous l'influence des Chinois, et plus tard sous celle des Russes. Bon nombre de tribus mandchoues, telles que les Daoures, les Targousines, les Ilan-Chala, cultivent actuellement la terre et se livrent à l'élève des bestiaux; d'autres font même le commerce et exploitent les mines.

Les Mongols forment la seconde des races que Castrèn a passées en revue. C'est la plus grande et la plus puissante nation de l'Asie centrale. Ils s'étendent de la Sibérie, au nord, jusqu'à la Chine, au sud; depuis la Mandchourie, à l'est, jusqu'à la haute Tartarie, à l'ouest, et poussent encore des rameaux bien au delà en Russie, dans la Sibérie méridionale. On peut les diviser en trois familles : les Mongols orientaux, les Bouriates ou Bourietes et les Kalmouks. Les premiers habitent le plateau de l'Asie moyenne, les seconds se rencontrent dans la partie méridionale du gouvernement d'Irkoutsk et aux alentours du lac Baïkal. Des Kalmouks, les uns appartiennent à la contrée que baignent le Kokonoor et l'Ili, les autres s'avancent dans la Russie d'Europe jusque sur les bords du Jaïk, du Volga et du Don. Ces trois familles se décomposent en une foule de hordes offrant toutes d'un trait commun : caractère flegmatique et paresseux; rien de cette vivacité, de cette adresse et de cette énergie qui distinguent leurs voisins, les Tongouses et les Mandchous. Ce qu'ils aiment, c'est une vie tranquille, et cependant les circonstances les ont parfois transformés en conquérants, sous la conduite d'un chef entreprenant et ambitieux, tel que fut Tchingiskhan. Les habitudes paisibles et douces des Mongols ont rendu facile leur conversion au bouddhisme. Cette religion de paix et de fraternité répondait à leurs instincts.

Je ne m'étendrai pas sur ce que Castrèn nous dit encore de cette race; il l'a emprunté en partie aux écrivains qui l'avaient précédé, et ses recherches présentent dans ce chapitre un moindre caractère d'originalité.

Je ferai la même observation pour les Turcs, qui constituent le troisième des rameaux de la souche altaïque; leurs origines ne remontent pas d'ailleurs bien haut, car cette population est la dernière de sang tartare qui ait paru dans l'histoire. J'indiquerai seulement les divisions que Castrèn établit : 1° les *Turkomans*, qui ne sont, aux yeux de quelques savants, qu'une branche de la nation ouïgoure. Ils embrassent différentes hordes répandues dans le Turkestan, la

Digitized by Google

Perse, la Turquie et la Russie. Au moyen âge, quelques tribus turkomanes s'étaient établies en Syrie. A toutes les époques, ce peuple s'est fait remarquer par sa férocité et ses habitudes déprédatrices; 2° les *Nogais*, qui habitent dans les plaines situées à l'ouest de la mer Caspienne et au nord de la mer Noire; 3° les *Turcs basianiques*, répandus dans le Caucase septentrional; 4° les *Kounukes*, du nord-ouest du Caucase, aujourd'hui soumis à la Russie; 5° les *Baschkirs*, situés dans l'Oural méridional, et qu'on croit d'origine finnoise; 6° les *Mechtchériékes*, les *Tchouvaches*, les *Teptières*, populations du Volga qui paraissent être aussi d'extraction finnoise; 7° les *Kara-Kalpaks* (mot à mot, les Bonnets-Noirs), arrivés de bonne heure sur les bords du Volga, et établis d'abord dans les gouvernements de Kazan et d'Astrakhan, aux environs de la ville de Bolgari. Plus tard, ils s'avancèrent au sud-ouest jusqu'à la mer d'Aral, et sur le cours inférieur du Syr-Daria et du Kouvan-Daria. Quelques-unes de ces tribus kara-kalpakes sont sujettes de la Russie; d'autres obéissent aux khans uzbeks de Khiva; 8° les tribus turques païennes du sud de la Sibérie; 9° les *Kirghises*, qui se donnent le nom de *Kasaks*, c'est-à-dire cavaliers ou guerriers, et qui étaient d'abord connus sous le nom de *Hakas*. Cette population s'est, comme les Nogais, fortement mêlée aux Mongols, mais sa langue est demeurée turque. Les ancêtres des Kirghises ont séjourné dans les steppes de la Sibérie, et c'est à eux qu'il faut vraisemblablement faire remonter la construction des kourganes ou tertres que l'on y rencontre. De là, ils se sont avancés à l'ouest dans les provinces de Tachkend et de Kokan; 10° les *Oussounes*, qui habitaient jadis au nord de la Chine, et qui ont aujourd'hui complétement disparu.

Castrèn rattache à la famille turque, mais sans preuves toujours suffisantes, les Alains, les Huns, les Khazars, les Roxolans et une partie des Scythes. L'origine turque est mieux établie pour les Avares, les Morlaques, les Bulgares, les Petchenegues, les Ouzes et les Comans.

Les Samoïèdes sont de tous les peuples altaïques ceux qui ont fourni à Castrèn le sujet des études les plus intéressantes et les plus neuves. Actuellement très-réduits en nombre, ils comprenaient jadis une population importante, dont les débris sont répandus, à partir de la mer Blanche jusqu'au golfe de Khatanga, au delà du Yénisséi, et depuis la mer Glaciale jusqu'aux montagnes de Sayansk. Les toundras, ou déserts glacés, forment leur séjour habituel : c'est là qu'ils vivent errants au milieu de leurs rennes, dans une extrême pauvreté. Chaque jour leur condition devient pire; le nombre de leurs rennes diminue, et déjà l'on entrevoit le moment où ils auront totalement disparu. Il y avait

Digitized by Google

donc urgence à recueillir des informations sur cette race, dont la place est si importante dans la famille altaïque. La langue samoïède est alliée de très-près à la langue finnoise. Chez l'un et l'autre idiome, on observe dans son plus grand développement le principe d'agglutination, qui s'amoindrit chez les langues mongole et tongouse, et tend à s'effacer dans le turc. Toutefois, aucun idiome de l'une et de l'autre famille ne saurait être pris pour type de ce groupe linguistique, et l'absence d'étalon dans la souche des langues finno-samoïèdes existe aussi pour les caractères physiques de la race.

Les Samoïèdes se décomposent en trois branches principales et en deux secondaires : 1° les *Youraks-Samoïèdes*, 2° les *Tawgy-Samoïèdes*, 3° les *Ostiaks-Samoïèdes*. Les deux branches secondaires sont les Samoïèdes du Yénisséi et les *Kamassinzes*. Les Youraks-Samoïèdes vivent sur les côtes de la mer Glaciale, à l'état nomade, au milieu des toundras dégarnis de forêts, depuis la mer Blanche jusqu'au delà du Yénisséi. Plus à l'est, on rencontre les Tawgy-Samoïèdes, qui s'avancent jusqu'à la baie de Khatanga. Les Samoïèdes du Yénisséi habitent le cours supérieur du fleuve, où quelques-uns vivent de pêche. Les Ostiaks-Samoïèdes sont les seuls qui fréquentent les forêts. Quelques-unes de leurs peuplades s'avancent au nord jusqu'à la rivière Tas; mais le plus grand nombre demeure dans le bassin supérieur de l'Obi. Parmi eux, il n'y a qu'une seule tribu qui élève des rennes; toutes les autres ont des chevaux ou des chiens, habitent sous la tente ou dans des yourtes, et s'adonnent à la pêche ou à la chasse. Les Kamassinzes sont fixés plus au sud, dans la région des steppes, sur les bords de deux petites rivières, le Kan et la Mana. La majeure partie vit de chasse; plusieurs élèvent des rennes. Les Kamassinzes n'ont d'importance que parce que leur étude a permis de résoudre la question de l'origine des Samoïèdes. Le lieu où on les rencontre indique que cette dernière race est venue d'une contrée plus méridionale, les montagnes de Sayansk. Les Kamassinzes sont les seuls Samoïèdes qui ne se soient point avancés vers le nord. A la même branche appartiennent les Koibales, les Matares, les Karagasses et les Soïotes; ces derniers se sont altérés au contact des Turcs. L'émigration des Samoïèdes vers la Sibérie septentrionale paraît avoir été déterminée par l'invasion turque dans leur première patrie. Forcés de l'évacuer, les uns ont descendu le cours du Yénisséi, les autres celui de l'Obi, et l'on trouve encore sur ces deux fleuves une foule de colonies qu'ils ont fondées. En pénétrant dans les contrées septentrionales, les Samoïèdes rencontrèrent des populations finnoises, et forcèrent

Digitized by Google

celles qui étaient fixées à l'ouest de l'Oural de leur céder le terrain. C'est sous le nom de *Sirtje* que ce peuple apparaît dans les anciennes traditions de la Russie, qui nous parlent des Tchoudes. Le nom de Samoïèdes paraît avoir été imposé par les Finnois aux émigrés des monts Sayansk.

Castrèn a rangé parmi les Samoïèdes certains Ostiaks, qu'il ne faut pas confondre avec les Ostiaks des bords du Yénisséi. Ceux-ci sont venus aussi des monts Sayansk; mais ils forment une race à part dont la langue n'appartient pas à la famille finnoise. Ces Ostiaks semblent être les restes d'une grande population fixée jadis sur le plateau central de l'Asie, et qui fut en partie anéantie à la suite des guerres. Leur chiffre ne dépasse pas aujourd'hui mille personnes payant tribut. Ils habitent pour la plupart entre les villes de Yénisséisk et de Tourouchansk, vivant de pêche et de chasse; ils ont des chiens et pas de rennes; et l'hiver, ils se construisent des huttes faites d'écorce de bouleau. Chrétiens de nom, ils conservent pour l'ours une grande vénération. Castrèn rattache à la même souche les *Arines* ou *Arinzes*, les *Assanes* des steppes de Sayansk, ainsi qu'une ancienne race, aujourd'hui presque éteinte, qui portait le nom de *Kotts*, et dont il n'existait plus au moment où il écrivait que cinq descendants qui avaient conservé leur idiome particulier.

La branche finnoise, qui a été choisie par les éthnologistes pour le type des races altaïques, est la seule dont les témoignages de l'antiquité nous fassent pénétrer les origines. Établis en Europe depuis une époque déjà reculée, on trouve les Finnois mentionnés sous le nom de *Fenni* par Tacite, qui leur assigne pour patrie la Lithuanie actuelle. Ptolémée, un demi-siècle plus tard, les place à l'est de la Vistule. Les traditions, les découvertes d'antiquités et l'étymologie d'une foule de noms de lieux de la Russie septentrionale et moyenne prouvent que les populations finnoises sont les aborigènes de cette partie de l'Europe. Un antiquaire danois, Rask, a établi qu'elles ont fourni aussi à la Scandinavie ses premiers habitants, et les recherches du savant Suédois Nilsson n'ont pas laissé de doute sur l'origine finnoise des plus vieux *tumuli* de la Scandinavie. On a cru même reconnaître des crânes finnois dans de très-anciennes sépultures du Mecklenbourg et de l'Angleterre. Au temps où écrivait le chroniqueur Nestor, les tribus finnoises étaient fort nombreuses en Russie, et commençaient déjà à se mêler aux Slaves; on les désignait sous les noms de *Mouroma*, *Mériа*, *Pechtchori*. Aujourd'hui, les tribus finnoises occupent encore une étendue considérable dans l'empire russe. Castrèn les subdivise en quatre bran-

Digitized by Google

ches : 1° la branche ougrienne, comprenant les Ostiaks-Ougriens, les Vogoules et les Madgyars ou Hongrois; 2° la branche bulgare, composée de différentes tribus du Volga, telles que les Tchéremisses et les Mordvines; on y peut aussi comprendre les Tchouvaches, qui sont toutefois fortement mélangés de sang tartare; 3° la branche permienne, comprenant les Permiens, les Zyriènes et les Votiaks; 4° la branche finnoise proprement dite, qui embrasse les Finnois ou Finlandais, les Esthoniens, les Lapons, les Ingriens, les Livoniens et les Tchoudes.

Cette classification diffère en beaucoup de points de celle qu'on avait auparavant adoptée; elle est fondée sur une étude plus attentive de la langue et des mœurs de ces diverses populations russes.

Le berceau véritable de la branche ougrienne est la contrée qu'arrosent l'Obi et l'Irtych. Le nom d'*Ougrie, Iougrie* ou *Iougorie,* s'appliquait dans le principe au pays au nord duquel s'étend aujourd'hui la région des Samoïèdes, et qu'habitent aussi les Ostiaks et les Vogoules. Dans une parenté assez étroite avec les Ougriens se trouvaient les Ounogoures et les Saragoures, dont le nom, en s'altérant, a fourni vraisemblablement celui d'Ougrie. Les Ostiaks-Ougriens doivent être soigneusement distingués des Ostiaks-Samoïèdes et de ceux du Yénisséi. Cette application d'un même mot à trois populations de races différentes a jeté beaucoup de confusion dans l'ethnographie de l'empire russe. Divisés en un grand nombre de tribus, comme les Samoïèdes, avec lesquels ils offrent une assez frappante analogie de religion et de mœurs, les Ostiaks-Ougriens vivent tous de pêche ou de l'élève du renne. Fixés dans le territoire d'Obdorsk, où ils mènent la vie nomade, ils payent à la couronne leurs contributions en pelleteries. C'est une population de taille grêle et de constitution assez délicate. Leurs traits ont quelque chose de commun et de désagréable; leurs cheveux sont habituellement roux ou blonds. Craintifs, superstitieux et d'une intelligence bornée, ils mènent une vie misérable et pénible. La parenté des Vogoules avec les Ostiaks est révélée par le nom générique de *Mansi* que se donnent ces deux populations. La physionomie des Vogoules rappelle davantage celle des Mongols. Chasseurs déterminés, tous ceux qui ne sont pas nomades habitent sur les montagnes de l'Oural septentrional, et s'avancent jusqu'aux bords de la Kama.

Le nom de Hongrois, en allemand *Ungarn*, donné aux Madgyars par les peuples de l'Europe, semble être une variante de celui d'Ouïgours; et en effet, par la langue, les Madgyars se rattachent tout à fait à la branche ougrienne. Établis jadis dans l'Oural, les Madgyars descendirent dans le pays qu'arrose le Danube, et formèrent une partie des

Digitized by Google

habitants du royaume bulgare. Lorsque ce royaume eut fait place à la domination des Khazars, les Hongrois devinrent leurs vassaux; la domination khazare ayant à son tour été renversée par les Petchénègues et les Ouzes, les Hongrois se divisèrent en trois hordes. La première suivit les côtes occidentales de la mer Caspienne et pénétra dans la Perse, où elle disparut; la seconde, sous la conduite de Lebed, alla se fixer dans l'Atel-Kousou, qui comprenait une partie de la Moldavie et de l'Ukraine; enfin la troisième, ayant à sa tête d'Arpad, après avoir soutenu une guerre sanglante contre les Bulgares, alla s'établir dans l'ancienne Pannonie. Castrèn regarde les Székler ou Sicules de la Transylvanie comme les descendants des Hongrois de l'Atel-Kousou, qui avaient été battus et refoulés par les Bulgares unis aux Petchénègues.

Nestor fait déjà mention des Tchérémisses; mais leur histoire est entourée de beaucoup d'obscurité, et les annalistes russes ne nous en parlent guère que comme d'habiles archers qui opposaient aux Moscovites une résistance opiniâtre. Aujourd'hui presque toute chrétienne, cette population a successivement subi l'influence des Bulgares, et plus tard celle des Permiens et des Slaves. Les Tchérémisses se donnent entre eux le nom de *Mara* ou de *Meria*, qui signifie homme, nom qui se retrouve chez une foule de populations de la souche altaïque, et qui reparaît sous une autre forme chez les peuplades établies à l'est de l'Amérique septentrionale. Les Mordvines, déjà mentionnés par l'historien Jornandès, sont plus d'une fois mis en scène par les auteurs byzantins. Ils se divisent maintenant en deux rameaux : les Mokchanes, fixés sur les bords de la Soura et de la Mokcha, et les Ersanes, qui s'étendent plus à l'ouest sur l'Oka.

La patrie des Permiens est l'ancien pays de Biarmaland, situé près de la mer Blanche. Cette race, assez homogène, est de nos jours exclusivement agricole; elle ne compte plus qu'un petit nombre de païens. On la trouve surtout répandue sur les rives de la Kama supérieure et dans le gouvernement de Viatka. Castrèn a été conduit à réunir en un seul groupe les Permiens, les Zyriènes et les Votiaks, tant par l'extrême analogie de leurs idiomes respectifs que par le voisinage où ils sont encore les uns des autres. Il ne faut pas les confondre avec les Biarmiens des Sagas scandinaves, peuple qui comprenait des populations finnoises proprement dites. Beaucoup plus civilisés que les deux branches précédemment nommées, les Permiens étaient jadis en possession d'un commerce important, dont l'élévation de la ville de Novogorod a arrêté les développements. Dès le quatorzième siècle, les

Digitized by Google

Permiens, qui professaient dans le principe un fétichisme naturaliste fort analogue à celui des autres populations altaïques, furent visités par des apôtres de l'Évangile.

On a beaucoup discuté pour savoir quel avait été le premier berceau des Finlandais ou Finnois proprement dits. Castrèn prouve qu'il faut l'aller chercher dans la Russie septentrionale. Les Russes, que nous avons l'habitude de ranger parmi les Slaves, sont donc en réalité une population extrêmement mêlée; tandis qu'au sud l'élément turc et mongol y entre pour une forte proportion, au nord l'élément finnois est de fait prédominant. Karéliens ou *Karialaiset*, Tavastéens ou *Hämäläiset*, appelés aussi Yam ou Yem, Quènes ou *Kainoulaiset*, Wess ou Tchoudes, Voteses ou *Vatialaiset*, Esthoniens ou *Virolaiset*, étaient autant de populations finnoises aujourd'hui confondues sous le nom générique de Russes, et mêlées aux Slaves, aux Scandinaves et peut-être même aux Tartares. Castrèn esquisse l'histoire de toutes ces populations, dont trois ou quatre ont encore laissé leur nom à des provinces. Aucune n'est restée pure de mélange; plusieurs ont même totalement disparu. Telles sont les Quènes, qui habitaient à l'ouest du golfe de Bothnie et s'avançaient de là vers le sud. Les Caréliens, que les anciens historiens placent dans le Biarmaland, se transportèrent jusque sur le golfe de Finlande, et furent confondus avec les Quènes ou habitants du plat pays (*Kainou*, plat pays). Les Tavastéens sont, au onzième siècle, mentionnés par les chroniqueurs russes sous le nom de Yem; les recherches de Sjögren ont jeté beaucoup de jour sur leur histoire. Ils s'étendaient au sud des Caréliens, depuis l'Oural jusqu'à la contrée que baignent les eaux du lac Ladoga. Les Wesses et les Votes, confondus par les Russes sous le nom commun de Tchoudes, n'en étaient qu'une branche, et s'étendaient depuis le Biélo-Ozéro, sur les rives duquel étaient fixés les Wesses, jusque dans l'Ingermannland actuel, où habitaient les Votes.

Tel est, en résumé, le tableau que Castrèn nous trace de la race altaïque, tableau rapide et parfois un peu pressé, mais toujours clair cependant. Le style de ces leçons a toute la netteté du français. L'auteur ne s'attache qu'aux résultats généraux; il a soin de ne pas exposer son lecteur à se perdre dans des détails qui ne conviennent qu'à un mémoire scientifique, et dont trop d'auteurs allemands surchargent leurs livres. Ce qu'il veut avant tout, c'est initier le public à des découvertes ethnologiques qu'on soupçonnait à peine, même en Russie. Les ethnologistes de l'Occident, qui sont encore bien moins au courant des résultats acquis à la science depuis quinze ans, trouveront dans les

Digitized by Google

leçons de Castrèn toute une mine nouvelle dont le filon n'est pas encore épuisé.

Dans un article publié récemment par cette *Revue*[1], un géographe de talent, M. Vivien de Saint-Martin, a exposé les vues de M. Max Müller sur les races touraniennes. Maintenant que le lecteur connaît les travaux du voyageur finnois, il pourra juger du point où l'ethnologie a amené le problème de l'origine de ces races, et cette connaissance lui fournira les éléments d'une critique que je ne veux pas tenter ici.

[1] Voy. t. IV, p. 24.

ALFRED MAURY.

Digitized by Google

JEAN-PAUL RICHTER[1].

II.

Le maître d'école et le chapelain de Schwarzenbach n'avaient cessé d'unir leurs efforts pour développer l'intelligence du jeune Richter. Bientôt M. Vogel, pasteur d'un village voisin, et qui possédait une fort belle bibliothèque, l'ouvrit à l'adolescent si avide d'apprendre. A cette époque, il n'avait pas encore atteint sa quinzième année, et cependant il posait déjà la première pierre de l'édifice des vastes connaissances que, plus tard, on a tant admirées en lui.

Persuadé qu'il ne serait jamais assez riche pour s'acheter une bibliothèque, il conçut le projet de s'en créer une. A cet effet, il se fit des cahiers de vingt-cinq feuilles de papier chacun, et qu'il intitula volumes. Le premier de ces volumes contenait des extraits empruntés aux plus célèbres ouvrages de théologie et de morale; le second était consacré aux divers cours de littérature, le troisième à la médecine, le quatrième à la philosophie, etc., etc. Nous verrons plus tard comment il compléta ce travail, dont il n'a cessé de s'occuper pendant toute la durée de sa jeunesse.

Au printemps de l'année 1779, lorsqu'il venait d'atteindre sa seizième année, son père, voyant qu'il ne lui restait plus rien à apprendre à Schwarzenbach, se décida enfin à l'envoyer au collége de Hof. Il en suivit les cours en qualité d'externe, car il logeait et vivait chez ses grands parents, avec lesquels le lecteur a déjà fait connaissance dans le charmant tableau qu'il fait lui-même de son enfance.

A la suite de son examen de réception, Jean-Paul fut déclaré *primaner*, c'est-à-dire qu'il fut admis dans la première classe. Cette distinction accordée à un nouveau venu ne pouvait manquer de lui attirer la

[1] Voir la livraison d'octobre 1858.

Digitized by Google

jalousie de tous ses camarades, ce dont il était loin de se douter, car son cœur, aimant et pur, ne supposait pas qu'il y eût dans le monde des êtres méchants et haineux. Cette candeur enfantine rendit très-facile la vengeance de ses nouveaux camarades. L'élève Reinhart, frère du célèbre peintre, consentit à s'en faire l'exécuteur; le professeur de langue française au collége devint, sans le savoir, l'instrument et la victime de la perfidie qu'on avait ourdie contre le nouveau venu.

Cet homme, ancien tapissier et loueur de livres, était depuis longtemps un objet de risée pour tous les élèves, non-seulement parce que dans les colléges allemands on n'avait alors qu'une mince estime pour les professeurs de langues vivantes, mais parce que celui-là était ridicule, sot, pédant, et ne savait ni prononcer ni écrire correctement la langue qu'il était chargé d'enseigner.

Fidèle au rôle qu'il avait accepté, Reinhart persuada sans peine au jeune Richter, tout à fait novice dans les usages du collége, qu'un *primaner* nouvellement proclamé était obligé d'aller au-devant du professeur de langue française dès qu'il le verrait entrer en classe, et de lui baiser respectueusement la main. Jean-Paul se disposa à exécuter ce qu'il croyait être son devoir; mais lorsqu'il s'empara de la main de l'ancien tapissier pour y appuyer ses lèvres, celui-ci chercha à la retirer, l'élève insista, et le professeur, convaincu que le nouveau venu voulait se moquer de lui par un ironique témoignage de respect, se démena comme un possédé, vomit un torrent d'injures et de malédictions contre le pauvre élève, et s'enfuit avec précipitation. Au même instant toute la classe retentit d'applaudissements et de rires moqueurs. L'adolescent, que la supériorité de son intelligence et de ses connaissances acquises avait fait recevoir au premeir rang, se trouva tout à coup délaissé, trahi et honni par des camarades dans lesquels il avait espéré trouver des amis; tous s'étaient éloignés de lui avec dédain. Un seul se jeta dans ses bras avec des larmes d'attendrissement, et lui révéla, un peu tard peut-être, le complot auquel il avait refusé de s'associer. Cet élève, c'était le jeune Christian Otto, qui dès ce moment devint son ami de cœur, et cette amitié dura autant que leur vie.

Une seconde tentative de mystification échoua complétement contre le refus calme et positif de Jean-Paul de faire la commission dont on voulait le charger, et qui consistait à aller chercher le déjeuner des élèves. Après avoir triomphé de ses hussites (Jean-Paul a toujours désigné ainsi ses adversaires), il ne tarda pas à prendre d'assaut la place qui lui était due dans l'estime de ses camarades; et ce second triomphe, il l'obtint d'une manière noble et tout à fait digne de lui.

Digitized by Google

Il existait alors à Hof, ainsi que dans la plupart des colléges de la Saxe et de la Prusse, un cours de discussion, dont le but était d'exercer les élèves dans l'art de parler et de stimuler leur sagacité. Le recteur indiquait lui-même la question, et désignait l'élève qui devait la soutenir, ainsi que celui qu'il croyait le plus capable de l'attaquer. Un jour, Jean-Paul fut appelé à discuter une question de dogme, posée par le recteur Kirsch. Poussé vers l'hétérodoxie, non-seulement par les dispositions naturelles de son esprit, mais par les relations qu'il entretenait avec ses amis de Schwarzenbach, et surtout avec le pasteur Vogel, Jean-Paul déploya tout à coup une érudition dont le bon recteur était loin de se douter, parce qu'il l'avait acquise seul et par des études dont il ne parlait à personne. Pour lui, ces disputes scolastiques n'étaient pas un simple exercice de l'esprit, mais une affaire de cœur; aussi combattait-il avec toute la chaleur de son cœur et toutes les ressources de son esprit l'infaillibilité de certains articles de foi que sa raison se refusait à admettre. L'élève chargé de défendre ces articles, et qui n'avait à sa disposition que l'érudition de l'école, fut bientôt réduit au silence, et le recteur lui-même vint prendre sa place. Enhardi par cette première victoire, le jeune Richter continua d'assiéger le ciel orthodoxe par tant de raisonnements irrécusables, que le pauvre M. Kirsch, réduit au désespoir, eut recours à la toute-puissance de sa charge, c'est-à-dire qu'il imposa silence à son adversaire, puis il s'enfuit de la salle sans oser prendre aucune conclusion. Restée maîtresse du champ de bataille, la classe déclara, unanimement, Jean-Paul vainqueur de cette lutte extraordinaire et sans exemple.

Depuis ce jour-là, pas un de ses condisciples ne songea à lui préparer des mystifications; quelques-uns même s'attachèrent à lui avec toute l'ardeur d'un sentiment auquel l'admiration avait autant de part que l'amitié. Quant au recteur, il n'a jamais cessé de lui témoigner le plus vif intérêt et la plus parfaite estime, ce qui fait à la fois l'éloge de son esprit et de son cœur.

Ce brillant succès de collége eut un résultat tout opposé dans la ville. L'ignorance et le fanatisme ont toujours prétendu et prétendront toujours que c'est douter de Dieu que de douter de l'infaillibilité de l'Église. Les habitants de Hof, fort peu instruits et aveuglément dévots, s'éloignèrent avec une sainte terreur du brillant élève dans lequel ils ne voyaient plus qu'un athée. Le jeune Richter se consola sans peine de la fausse opinion qu'on avait conçue de lui, mais il n'en fut pas de même d'un malheur réel qui ne tarda pas à le frapper :

Digitized by Google

son père venait de mourir, ne laissant après lui que des dettes et cinq fils, dont Jean-Paul était l'aîné; aussi la veuve et les orphelins n'eurent-ils plus d'autres moyens d'existence que les secours que le vieux drapier et sa femme pouvaient et voulaient leur accorder. Le ciel envoya une compensation au jeune Richter, en lui donnant des amis de son âge, trésor précieux qu'il avait désiré avec toute l'ardeur dont son cœur aimant était susceptible.

Le premier de ces amis fut Christian Otto, fils d'un marchand aisé. Après le témoignage d'affection que ce jeune élève avait donné au *primaner* mystifié par ses camarades, leur amitié, devenue toujours plus vive et plus tendre, prit bientôt le caractère d'une fraternité intellectuelle, qui exerça une grande influence sur la carrière littéraire de Jean-Paul, ainsi qu'on le verra par la suite. Le second de ses amis de collége était l'infortuné Bernard Hermann, qui, tout en travaillant à son instruction, était forcé par son père, pauvre tisserand, à dévider des laines et à soigner ses petits frères. C'était une tête mathématique, avide de savoir, et donnant les plus belles espérances. Il sera parlé plus tard de sa fin prématurée. Adam d'Œrthel, quoique très-favorisé de la fortune, ne fut ni le moins tendre ni le moins dévoué des trois amis du jeune Richter. Sa nature poétique et aimante s'identifia entièrement avec l'enthousiasme et la sensibilité de Jean-Paul, qui venait d'être surexcitée par la lecture d'ouvrages nouveaux, et surtout par celle de *Werther*. Le père de ce jeune homme, négociant retiré des affaires, avait acheté des titres de noblesse et plusieurs seigneuries dans les environs de Hof. Pendant que son fils faisait ses études au collége de cette ville, il lui avait abandonné une maison et un fort beau jardin qu'il y possédait, et où Jean-Paul passait une partie de ses récréations avec son ami de cœur. Le besoin de se communiquer était devenu si vif entre eux que, non contents de se voir tous les jours, ils s'écrivaient presque aussi souvent. Une seule des lettres de cette époque suffira pour montrer les tendances de l'esprit de Jean-Paul, que sa position ne justifiait que trop bien. Son grand-père et sa grand'mère, ses seuls soutiens, ainsi que ceux de sa mère et de ses frères, venaient de mourir à des intervalles très-rapprochés; et leur modeste héritage, contesté par des parents qui se croyaient lésés, se trouva absorbé par les frais de la procédure. La misère pesait non-seulement sur lui, mais sur tous les siens, et menaçait de devenir toujours plus cruelle s'il ne pouvait parvenir à leur procurer des moyens d'existence. Il n'est donc pas étonnant qu'il se laissât aller parfois à une mélancolie qui touchait de près au découragement.

Digitized by Google

« Tes quelques lignes, mon cher Œrthel, lui écrivit-il un jour, m'ont fait verser des larmes de joie..., à moi qui ne connais presque plus aucune joie.... La seule qui me reste me sera sans doute bientôt enlevée!... Quand je ne serai plus ici, rends-toi dans ton jardin la nuit, quand la pleine lune l'éclaire et argente le cours de la Saale, puis pense à moi, pense aux regards baignés de larmes que nous jetions sur l'autre rive de la rivière..., que nous élevions vers le père de l'univers!... Hélas! elles se sont écoulées les belles journées de l'enfance, celles de l'écolier le seront bientôt, puis la vie entière!...

» J'en étais là lorsque tu es venu me remettre ta lettre; je l'ai lue et je ne puis plus écrire.... Coulez mes larmes.... Encore un mot... Des pensées de mort viennent m'assiéger de toutes parts... peut-être en est-il de même de toi.... C'est, au reste, le meilleur moyen de se préparer.... Douce lune, tu brilles d'un éclat paisible, tu fais descendre un peu de calme dans les cœurs tourmentés.... Il est horrible de deviner sous les regards de la lune les tombes silencieuses au milieu desquelles marche notre pensée.... Comment ne pas frissonner quand le silence de la mort vous entoure, et qu'on se sent saisi par ce sentiment immense qui embrasse l'infini?... Il est noble et beau de visiter pendant la nuit les tombes de nos amis, et de pleurer sur ceux que les vers rongent!... Lis dans les *Nuits* d'Young le passage où il se trouve sur le tombeau du moine... . Ne me dis jamais un mot de tout ceci...; tu pourras cependant m'en parler par écrit...

» Ton ami,

» RICHTER. »

Cette sombre tristesse qui minait l'âme de l'écolier de seize ans et demi ne l'empêcha pas de se livrer avec une ardeur fiévreuse aux études les plus graves, surtout à celle de la philosophie. Aussi le recteur Kirsch, qui avait appris à ses dépens à l'apprécier, s'était-il empressé de le désigner pour la solennité annuelle à laquelle l'élève le plus distingué du collége devait prononcer, devant les inspecteurs des écoles, les autorités et les principaux habitants de la ville, un discours de sa composition, dont il était libre de choisir le sujet. Jean-Paul entreprit de prouver l'*utilité de l'invention de vérités nouvelles*. Ce titre avait fait craindre au recteur qu'il ne se fût égaré dans des paradoxes. Les lecteurs partageront peut-être cette opinion, et c'est ce qui m'a décidé à donner ici le commencement de ce discours. Je conviens cependant que le mot *invention* n'est pas heureux, et que celui de *découverte* eût été plus juste et moins choquant; mais c'est par cette raison, sans doute, que ce mot souriait à l'originalité innée de Jean-Paul, et c'est par égard pour cette originalité que le recteur l'a conservé :

« Plus l'espèce humaine s'avance vers son but, plus ses vues et ses idées s'élargissent; plus elle devient capable de saisir les rapports qui existent entre ces idées, et de trouver ainsi la clef des vérités nouvelles. Les *imbéciles* crient contre ces vérités, les sages les examinent. Toutes les vérités, au reste, ont toujours existé, et ne nous paraissent nouvelles que parce que nous étions trop bornés pour les

Digitized by Google

voir. Toutes les sciences n'étaient d'abord qu'une réunion d'idées entrecoupées de lacunes et de propositions fausses. Un grand penseur arrive, remplit les lacunes, rejette les propositions fausses, en construit de nouvelles, et la science se perfectione. Il n'est pas donné à l'esprit humain de procéder autrement.... »

Le travail qu'il avait déjà commencé à Schwarzenbach, dans l'intention de se faire une bibliothèque, il le continua à Hof, mais sur une plus vaste échelle. A ses volumes d'extraits, il en ajouta d'autres, qu'il intitula : *Exercices dans l'art de penser*. Le premier volume est daté du mois de novembre 1780, et il écrivit sur la première page :

« Ces essais ne sont que pour moi. Ils ne sont pas faits pour apprendre aux autres des vérités nouvelles, mais pour me mettre en état de leur en enseigner un jour. Ce ne sont pas des buts, mais des moyens; c'est le chemin pour arriver à la vérité. Je m'y contredirai souvent, mais l'homme ne saurait rester toujours le même; ce qui lui a paru vrai d'abord, l'étude le fait reconnaître comme faux, et il recommence ses recherches. Je douterai plus souvent encore, parce que les lumières me manquent et qu'il vaut mieux ne rien croire du tout que de croire le faux. Je le répète donc, ces essais ne sont que des exercices. »

Pour donner une idée de ces exercices, je citerai les titres de quelques-uns des sujets qu'il y a traités :

Quelles sont nos idées sur Dieu? — De l'harmonie entre le faux et le vrai. — Une chose sans force peut-elle exister? — Le monde est-il un *perpetuum mobile?* — Quelques généralités sur les phénomènes. — Nos idées sur les esprits d'une nature différente de la nôtre. — Comment se perfectionnent l'homme, l'animal et la plante. — Chaque homme est sa propre échelle de proportion, d'après laquelle il mesure tout ce qui est en dehors de lui. — Sur les religions. — On punit trop sévèrement les vices et on ne récompense pas assez les vertus. — Sur les fous et les imbéciles. — Sur la mémoire et ses rapports avec l'imagination, etc.

Dans ces divers morceaux, on trouve déjà le germe de l'originalité inimitable qui devait le caractériser plus tard. Jusqu'ici on l'a vu traiter les questions religieuses et philosophiques sans trop s'écarter de la forme usitée; mais dans le parallèle entre les fous et les imbéciles, on voit déjà briller une étincelle de ce génie qui, après avoir trouvé la douce tonique de l'amour et de la joie, y mêle les sons aigus de la satire. Les rêveries mélancoliques et une certaine exagération de sentiments n'en continuèrent pas moins à le dominer; elles le poussèrent à faire le plan d'un roman retrouvé dans ses papiers, et daté de Hof, en janvier 1781. Il était intitulé : *Abeilard et Héloïse,* et avait pour épigraphe la phrase suivante : « L'homme sensible est trop bon pour ce monde, où il n'y a que des railleurs glacés; c'est dans un autre monde,

Digitized by Google

où il y a des anges qui savent pleurer, qu'il trouvera la récompense de ses larmes. »

Malgré l'entraînement avec lequel il travaillait à ce roman, il écrivit deux mois plus tard sur le verso de la page du titre :

« L'enchaînement manque aux événements, qui eux-mêmes sont vulgaires et sans intérêt; les caractères sont mal peints, ou plutôt ils ne le sont pas du tout. Le style n'est pas celui de Gœthe, mais une mauvaise imitation du style de Gœthe. Il s'y trouve pourtant quelques esquisses passables et beaucoup de bonnes observations, mais je m'y suis trop abandonné au sentiment. »

Cette critique prouve que, malgré son extrême jeunesse, Jean-Paul savait déjà commander à ses sentiments sans en diminuer l'ardeur. Bientôt on le verra jeter un regard satirique sur les vices et les folies, sans cesser d'aimer l'espèce humaine; c'est parce qu'il l'aimait qu'il voulait lui montrer ses défauts, espérant que par là il la forcerait à s'en corriger.

C'est sous ce nouveau point de vue qu'il ne tarda pas à se montrer à Leipzig, où il se rendit en 1781.

Laissons-le raconter lui-même au pasteur Vogel tous les détails de sa nouvelle position :

« Je suis arrivé ici en bonne santé. La ville est belle, si toutefois on peut appeler ainsi une ville qui a de grandes maisons et de longues rues; pour moi, je la trouve monotone. Quant à ses superbes alentours, dont vous m'avez parlé, je ne les vois pas; jusqu'à présent je n'ai trouvé autour de Leipzig que des vallées et des collines entièrement dépourvues de l'attrait qui me fait tant aimer la contrée que vous habitez. Beaucoup de choses sont ici telles que vous me les avez dépeintes, mais beaucoup aussi sont tout autrement. Par exemple, je puis dîner pour dix-huit pfennig (environ 25 centimes); mais ma chambre, qui du reste est fort belle, me coûtera seize thalers par an; encore faudra-t-il qu'à l'époque des foires je me réfugie dans une mansarde. Les étudiants sont aussi polis que vous me l'avez dit, mais les relations sont difficiles, à moins qu'on ne soit parfaitement bien recommandé.

» Le recteur de Hof, M. Kirsch, a bien voulu me conduire lui-même jusqu'à Leipzig, et sa présence m'a été d'une bien grande utilité. Il m'a présenté à plusieurs professeurs, et m'a donné des certificats que je n'ai qu'à montrer pour avoir tous les cours gratuits. Le professeur Platner surtout m'a témoigné beaucoup d'intérêt, c'est un grand ami de la philosophie. »

Quelques mois plus tard, il écrivait encore au même pasteur :

« Mes pressentiments sur ma position expectante se sont réalisés; pas de table assurée, aucune connaissance avec les étudiants, aucune relation sociale, rien du tout enfin. Les professeurs ne sont pas faciles à aborder, les plus célèbres, et ceux dont je pourrais ambitionner l'affection, sont accablés d'affaires, recherchés

Digitized by Google

par des personnes de distinction, et entourés de vils flatteurs qui les rendent inaccessibles. Si j'ajoute à tout ceci les mauvais étudiants qui endurcissent les professeurs contre les bons, je m'explique le phénomène dont je me suis d'abord indigné. Ne renoncez cependant pas à l'espérance que vous avez fondée sur moi, je vaincrai tous ces obstacles. Au reste, je ne crois pas que j'en aurai besoin. Il s'agit ici de l'énigme dont j'ai à peine fait deviner le mot à ma bonne mère; cette énigme en est toujours une, elle concerne quelque chose dont vous ne vous doutez pas, et dont je ne puis vous parler qu'après un succès obtenu. Assez sur ce point pour aujourd'hui.

» Ma santé est bonne, l'air de Leipzig me convient, la ville me plaît, je commence à me réconcilier avec les environs depuis que je connais certains jardins publics dont vous vous souvenez si bien, et où l'œil, l'oreille et le palais trouvent tant de satisfaction. Savez-vous bien ce qui m'excite à travailler sans relâche? c'est ma mère; il faut que j'adoucisse la dernière partie de sa vie, puisque la première a été si amère; il faut que je la dédommage de la mort de mon père; il faut que je prenne soin de mes frères; sans ce devoir sacré mes études seraient tout autres que ce qu'elles sont; je ne m'occuperais que de ce qui me plaît. Mais il faut que je pense à obtenir un emploi. Je n'en accepterais jamais si j'étais maître de moi-même.... Cette université ne contient pas beaucoup de grands hommes. Si l'on excepte Platner, Morus, Claudius et Dather, il n'y a que des médiocrités. Dather ne lit pas bien et dit beaucoup moins de bonnes choses qu'il n'y en a dans ses livres, aussi y a-t-il plus de profit à le lire qu'à aller l'écouter. Quant à Burscher, c'est un drôle de gaillard, il se croit presque un génie, et a l'orgueil absurde de supposer qu'il lui est permis d'être ridicule. Lorsqu'il raconte l'*Histoire de la Réformation*, il en parle comme un homme du peuple: mêmes images, mêmes attitudes du corps. Cependant, tout le monde court pour le voir et l'entendre, et il s'en fait gloire. Il ne devine pas qu'au lieu d'aller à la comédie, on va à ses cours, afin de voir Arlequin en chaire. On lui a accordé tant de dignités, qu'il ne sait pas au juste ce qu'il est, si ce n'est orthodoxe. Qui donc le serait s'il ne l'était pas? Quel singulier peuple que celui des professeurs! Un professeur peint d'après nature serait un véritable *Don Quichotte*, et son *famulus* un *Sancho Pança*.

» La mode est ici un véritable tyran auquel tout le monde se soumet. Les jeunes élégants se ressemblent tous; on les voit courir de toilette en toilette, d'assemblée en assemblée, voler partout quelques sottises, rire ou pleurer selon qu'on le leur demande. Quiconque n'est pas forcé par la misère à rester sensé devient fou à Leipzig: aussi la plupart des étudiants riches sont-ils fous.

» On imprime maintenant à Mannheim les œuvres de Jean-Jacques Rousseau. On ne peut apprécier son *Émile* qu'en le lisant dans l'original; et sa *Nouvelle Héloïse?* elle est si belle qu'on n'ose la louer.

» Pour se faire une juste idée de Platner il faut l'entendre; et cet homme qui unit la philosophie à la grâce, le bon sens à l'érudition, qui a autant de profondeur dans la pensée que dans le sentiment, est exposé à la haine, à l'envie, à la calomnie de tous les imbéciles. N'a-t-il pas été cité devant le consistoire de Dresde pour se justifier de l'accusation matérialisme! C'est qu'un consistoire a le droit de se glorifier de sa bêtise et d'être saintement méchant. Platner a triomphé de ses adversaires, quoiqu'il ait tenu à honte d'être obligé de se défendre.

Digitized by Google

. » Vous me demandez des nouvelles de la sainte orthodoxie à Leipzig, je n'ai pas grand'chose à vous dire là-dessus. Presque tous les étudiants penchent vers l'hétérodoxie, il y a même quelques matérialistes, mais fort peu de sociniens dans la véritable acception du mot. J'ai entendu un prédicateur qui attaquait les interprétations mystiques de la Bible, qu'il attribuait au peu de connaissance que nous avons de la langue hébraïque, et cependant il n'a osé nier ouvertement aucun article de foi. Ce qui nuit en Saxe à la liberté de la pensée, c'est que les grands seigneurs sont fort peu éclairés. Chaque livre qui parle de liberté est confisqué.

» Morus n'est certainement pas orthodoxe, mais il a déjà subi tant de persécutions qu'il n'ose plus dire sa pensée. Il expose les dogmes et les opinions opposées, puis il laisse juger l'auditoire; il est facile cependant de deviner quelle est son opinion à lui.

» Je vais maintenant répondre à vos bienveillantes questions sur mes travaux. Je suis le cours de l'histoire des apôtres chez Morus; la logique, la métaphysique et l'esthétique chez Platner; la morale chez Wieland; la géométrie chez Heler, puis un cours de langue anglaise. L'étude des langues vivantes m'intéresse beaucoup en ce moment, parce que je me suis pris d'amour pour certains ouvrages. Je suis décidé à ne suivre que les cours des sciences que j'aime; étudier ce qu'on n'aime pas, c'est lutter contre l'ennui et le dégoût pour obtenir un bien qu'on ne désire pas, c'est user ses forces sur une route où il vous est impossible d'avancer. Mais c'est précisément par là que l'on gagne du pain, dit-on; quelle misérable objection! est-ce qu'on ne gagne pas du pain avec tout? Est-ce qu'il est possible de faire des progrès dans ses études quand on n'y voit que le moyen de gagner de l'argent? Quant à moi, je sais que je n'en gagnerai jamais dans une carrière pour laquelle je ne me sens ni force ni envie. Autrefois je ne lisais que des ouvrages philosophiques, maintenant je m'attache aux écrits spirituels, éloquents, remplis d'images; autrefois je m'occupais peu de la langue française, aujourd'hui je ne lis plus que des livres français. L'esprit de Voltaire, l'éloquence de Jean-Jacques Rousseau, le beau style d'Helvétius, tout cela m'enchante et me pousse vers la langue française. En m'en occupant je ne crois pas étudier, je m'amuse. Je viens de lire Pope, il m'enchante presque autant que Young. Jean-Jacques Rousseau me ravit, j'y retrouve Cicéron et Sénèque. Je me mets à aimer les auteurs latins, car je viens de me débarrasser de la mauvaise méthode qui m'avait été inculquée par un mauvais professeur. »

Il est facile de voir qu'à cette époque déjà tous ses penchants appartenaient à la littérature, et quoiqu'il n'osât pas encore se l'avouer ouvertement à lui-même, il continuait à se préparer à la carrière des lettres, en travaillant avec plus d'ardeur que jamais à sa bibliothèque. Cette bibliothèque se composait déjà de plus de quinze volumes à son arrivée à Leipzig, et il en augmenta rapidement le nombre, en se créant des cahiers, dont les uns étaient consacrés aux extraits d'ouvrages français, et les autres à recueillir tout ce qu'on pouvait appeler des extravagances, ainsi qu'à consigner les anecdotes qu'il lisait ou

Digitized by Google

qu'il entendait raconter. Parmi ces anecdotes, il s'en trouve une qui m'a paru si singulière que je crois devoir la rapporter .

« Lorsque Molière mourut, le curé de sa paroisse s'opposa à ce qu'il fût enterré en terre bénite. Louis XIV demanda au curé jusqu'à quelle profondeur la terre d'un cimetière était bénite. « A huit pieds, sire. — Eh ! bien qu'on lui creuse une fosse de dix pieds, répliqua le roi, et cet arrêt judicieux termina la querelle. »

Qu'on ajoute à tous ces travaux secrets, qui ne l'empêchaient pas de suivre ses cours officiels, une correspondance active dont il gardait copie, et un journal dans lequel il consignait plutôt ce qu'il pensait que ce qu'il faisait, et l'on aura une idée de sa prodigieuse activité. Tous ces travaux préparatoires lui ouvrirent enfin les yeux sur sa vocation d'auteur, contre laquelle il avait lutté au point de ne pas en parler à ses amis, pas même à Œrthel, qui s'était rendu à l'université de Leipzig en même temps que lui; Otto et Hermann n'y arrivèrent que plus tard. Les puissantes considérations qui lui faisaient un devoir de se consacrer à la théologie ou au droit, afin d'obtenir un emploi solide, n'avaient plus d'empire sur lui, et dès le mois de novembre 1781, c'est-à-dire après dix mois de séjour à Leipzig, il composa enfin un ouvrage dans l'intention de le faire imprimer. Cet ouvrage avait pour titre : *L'éloge de la bêtise;* elle y est personnifiée, et fait elle-même le tableau de tous les avantages qu'elle procure aux femmes, aux courtisans, aux nobles, aux théologiens, aux philosophes, aux poëtes, etc.

A peine cette satire téméraire fut-elle terminée, que Jean-Paul en envoya une copie au pasteur Vogel, avec une lettre, datée du 20 mars 1782.

« Vous savez, lui dit-il dans cette lettre, que je suis pauvre, mais vous ignorez peut-être que personne ici ne cherche à alléger ma misère. Ce n'est qu'avec de l'argent qu'on peut se faire des protecteurs; pour devenir riche, il faut ne pas être pauvre. Ce qu'il y a de pire, c'est que Dieu m'a refusé quatre pattes pour ramper, et que je n'ai ni la langue ni le dos assez souples pour gagner des protecteurs. Ajoutez à cela que la plupart des professeurs n'ont ni le temps, ni la volonté, ni assez d'argent pour venir en aide à un étudiant nécessiteux. Puis, ainsi que je vous l'ai dit, ils sont toujours très-difficiles à aborder, car les intrigants et les flatteurs les entourent sans cesse. C'est au point qu'il faudrait être doué d'une grande dose d'orgueil pour chercher l'occasion de se montrer à eux sous un jour favorable. Réunissez toutes ces circonstances, et vous aurez une idée de ma position, sans deviner, toutefois, ce que je suis décidé à faire pour l'améliorer. Un jour il m'était venu l'idée que, ne pouvant acheter des livres, je devais me mettre à en faire. Je veux instruire le public, me suis-je dit, pardonnez cette prétention orgueilleuse à cause de l'antithèse, afin de pouvoir m'in-

Digitized by Google

struire à l'université; je veux convertir les buts en moyens, et atteler les chevaux derrière ma carriole, afin de sortir du chemin creux où je suis embourbé. Dès ce moment j'ai changé mon genre d'études, et je me suis mis à lire Sénèque, Ovide, Pope, Young, Swift, Voltaire, Rousseau, Boileau, que sais je encore! Au milieu de toutes ces lectures, il m'est venu l'idée de faire l'*éloge de la bêtise*. Me mettant aussitôt à l'œuvre, j'ai trouvé des difficultés là où je n'en attendais pas, et une grande facilité dans la partie que je croyais la plus difficile. J'ai revu, j'ai corrigé, et j'ai terminé ce travail le jour où j'ai reçu votre chère et bonne lettre. Une pareille résolution est bien singulière, direz-vous sans doute, peut-être ajouterez-vous bien folle. Quoi qu'il en soit, voici mon coup d'essai, c'est celui d'un jeune homme de dix-neuf ans. »

Dans une lettre écrite au même pasteur, huit mois plus tard, il fait connaître quel fut le sort de ce coup d'essai, et avec quelle admirable énergie il a toujours su se roidir contre les déceptions.

« . . . . J'ai quitté Hof, dit-il, avec l'espoir de pouvoir l'oublier à Leipzig, et je me suis laissé aller à tous les rêves bigarrés dont une jeune imagination se plaît à embellir l'avenir. Personne n'est plus heureux que toi, me suis-je dit dernièrement; ton *Éloge de la bêtise* te rapportera au moins cent thalers. Avec cela tu vivras grandement pendant toute une année; ton livre sera peut-être oublié plus tôt, mais tu en feras un autre qui te vaudra plus d'argent et qui aura moins de défauts. Sans doute M. le professeur Seidliz a déjà placé ton manuscrit, et il t'en remettra le prix à la première visite que tu lui feras. Mais M. le professeur Seidliz n'a pas vendu le manuscrit : aussi n'a-t-il pu m'en remettre le prix. En échange, il avait eu la bonté d'accorder audit manuscrit une place dans son pupitre jusqu'à ce que le moment favorable de le placer, celui de la foire Saint-Michel, se fût écoulé. Alors il m'a rendu mon manuscrit;.... mais il ne m'a pas trouvé d'éditeur. J'ai relu ce manuscrit dans un dépit silencieux, et j'ai remercié Dieu de n'avoir pas d'éditeur pour lui. Va-t'en, lui dis-je d'un air pathétique, va-t'en dans ce coin avec les exercices d'écolier, car tu ne vaux guère mieux; je veux t'oublier comme eût fait le monde des lecteurs. Tu es trop jeune encore, mon petit Richter, pour espérer que tes écrits puissent devenir anciens.

» Ma main droite m'a arraché tout à coup à ce bel enthousiasme, car elle venait de fouiller dans un gousset vide; les tiraillements de mon estomac sont venus se mêler à cet avertissement et ont donné le change à mes résolutions. Après un travail inutile, je me suis jeté dans un travail difficile, et au bout de six mois j'avais terminé une satire toute neuve, la voici. »

Cette nouvelle satire, c'étaient les *Procès groënlandais*. Les auteurs, les théologiens, les femmes, les hommes du monde, y sont raillés de la manière la plus spirituelle. Les comparaisons et les images, tantôt originales, tantôt gracieuses, piquantes ou sentimentales, mais toujours profondément philosophiques, y abondent. Malheureusement l'auteur ne connaissait encore le monde que par ouï-dire et par les livres; aussi la plupart de ses attaques portent-elles à faux sous plus d'un

Digitized by Google

rapport. Cette production n'en conservera pas moins une place distinguée dans la littérature, car l'auteur s'y range ouvertement du côté des libres penseurs, qui depuis plusieurs années déjà partageaient non-seulement la littérature, mais la société allemande en deux camps. Dans les *Procès groënlandais,* Jean-Paul se montre adversaire ardent de la foi aveugle, de l'hypocrisie, de la flatterie, des priviléges de la noblesse, et de toutes les entraves que les craintes exagérées des souverains de cette époque mettaient à la liberté de la presse. Il n'épargna pas même les innocentes folies de la mode.... Et comme chez lui le blâme était toujours le résultat d'une conviction intime, il commençait par se corriger lui-même des défauts qu'il reprochait aux autres. Quoique profondément religieux dans la plus noble acception de ce mot, il se dépouilla de toutes les croyances dans lesquelles sa raison ne voyait que de l'idolâtrie, et jamais une teinte d'hypocrisie ou de flatterie n'est venue ternir les nuances vives et si fortement tranchées de son noble caractère; et jamais il n'a cessé d'être l'ennemi des priviléges, le défenseur ardent de la liberté de la pensée. Il n'est donc pas étonnant qu'en ce qui concerne le ridicule de la mode, il se soit empressé d'appuyer ses paroles par son propre exemple. Après avoir, dans ses *Procès groënlandais,* ridiculisé les cheveux frisés, poudrés et réunis en queue, et s'être élevé contre l'espèce de carcan dans lequel les hommes ont l'habitude de s'enfermer le cou, il se fit couper les cheveux à la Titus, et renonça pour toujours à l'usage de la cravate. Cette résolution lui attira tant de calamités qu'on ne peut s'empêcher de s'étonner, et de regretter en même temps, que Jean-Paul n'en ait pas fait le sujet d'une épopée burlesque. Le premier effet de sa nouvelle coiffure et de son cou non cravaté fut de lui attirer les railleries de ses camarades, de fortes réprimandes de ses professeurs, et une querelle très-sérieuse avec le le pasteur Græfenhain.

Le jeune étudiant avait trouvé une chambre fort à son goût dans le pavillon d'un jardin touchant celui du pasteur. A la vue de son voisin à la chevelure courte et au cou nu, le pasteur, qui voyait dans cette innovation un drapeau politique, entama avec lui une polémique, qui, de sa part du moins, tourna d'autant plus vite en une scène d'emportement et d'injures, que le satirique étudiant n'eut pas de grands efforts d'imagination à faire pour rétorquer les raisonnements de son adversaire et le couvrir de ridicule. Mais comme la générosité et l'abnégation étaient à cette époque déjà les principaux mobiles de toutes les actions de Jean-Paul, il quitta volontairement un logement qui lui convenait beaucoup, afin d'éviter au pasteur le dés-

Digitized by Google

agrément de voir tous les jours son vainqueur, et le péché de le maudire, mentalement du moins.

Des inconvénients plus graves l'attendaient à Hof, lorsqu'il y vint passer ses vacances. Le premier mouvement de sa mère et de ses frères à la vue d'une toilette aussi inusitée fut la surprise, puis on craignit la critique des amis, des voisins, des connaissances, de tout le monde enfin.... Et cette crainte ne tarda pas à se réaliser : les clameurs que souleva l'étudiant novateur furent générales, non-seulement dans la petite ville de Hof, mais encore à Schwarzenbach, et même au village de Rehau. Jean-Paul était venu en vain chercher dans la solitude de ce village, auprès de son ami Vogel, un refuge contre le mécontentement général qu'il s'était attiré par le plus futile de tous les motifs, celui du costume. Le bon pasteur aussi se déclara contre lui, et le blâma avec tant de sévérité, que le tendre lien qui jusque-là avait existé entre eux fut sur le point de se rompre à jamais. Là encore Jean-Paul céda, mais toujours à sa manière. Après avoir formellement promis au bon M. Vogel de lui donner satisfaction pleine et entière, il se mit à composer la proclamation suivante :

« Moi, soussigné, attendu que les cheveux coupés ont autant d'ennemis que les cheveux rouges; attendu que les ennemis de ces cheveux sont en même temps les ennemis de la personne sur la tête de laquelle ils se trouvent; considérant qu'une pareille chevelure n'est nullement chrétienne, parce que, si elle était chrétienne, les chrétiens en auraient de semblables; considérant en outre, qu'à cause de ses cheveux, le soussigné a éprouvé autant de dommage qu'Absalon en a essuyé à cause des siens, quoique par des motifs opposés, puisque ceux d'Absalon étaient trop longs et que ceux du soussigné sont trop courts; considérant enfin qu'on cherche à faire descendre le soussigné dans la tombe, où toute espèce de chevelure reste ce qu'elle était; par tous ces motifs, il s'empresse de déclarer à tout le monde qu'il ne veut pas attendre ce moment pour contenter le très-honoré public. A ces causes, le gracieux et très-honoré public est averti, par la présente proclamation, que, dès dimanche prochain, le soussigné se montrera dans les plus importantes rues de Hof, avec une fausse queue, artistement attachée à ses cheveux courts, et qu'il compte se servir de cette queue comme d'un aimant ou d'une baguette magique, à l'effet de se mettre, de vive force, en possession de la tendre affection de toutes les personnes qui le verront ainsi, quels que puissent être leurs noms, professions et leurs qualités.

» J.-P.-F. R. »

Et de cette folle proclamation il fit une masse de copies qu'il afficha aux portes des églises de Rehau, de Schwarzenbach et de Hof, où il se montra en effet avec une fausse queue si bizarrement pendue à sa nuque qu'il était impossible de le voir sans rire. Avec les années la mode vint justifier sa coiffure; il n'en fut pas de même de la cravate, à

Digitized by Google

laquelle il avait renoncé pour le reste de sa vie, pendant le cours de laquelle on l'a toujours vu les cheveux courts et le cou nu.

Revenons aux *Procès groënlandais*. Dans l'espoir de les placer, il avait abrégé la durée des vacances. Arrivé à Leipzig, il courut d'éditeur en éditeur, tira partout son manuscrit de sa poche comme un spadassin tire son épée, et fut toujours obligé de le rengaîner, comme il le dit lui-même dans la préface de la seconde édition de cet ouvrage.

« Pendant ce pèlerinage de pénitent littéraire, continue-t-il dans cette préface, l'hiver se faisait sentir plus vivement et la misère aussi. Le petit livre a été forcé de quitter sa ville natale pour se rendre à Berlin, chez le vieux libraire Frédéric Voss. Pendant qu'il voyageait ainsi, moi, son père, j'ai beaucoup souffert de ce que dans la vie vulgaire on appelle une chambre sans feu et un estomac sans nourriture. Elle est venue enfin frapper à la porte de ma chambre glacée, la bienheureuse lettre par laquelle le respectable Voss m'apprenait qu'il acceptait mon enfant pour jouer un rôle dans sa maison de commerce, et qu'il l'habillerait de façon à ce qu'il pût, à la prochaine foire de Pâques, figurer convenablement au milieu des *enfants perdus* du peuple littéraire. »

Les *Procès groënlandais* ont en effet été imprimés à Berlin, chez Voss, en 1783, mais sans nom d'auteur. Leur succès fut si équivoque d'abord, que le libraire n'osa pas se charger d'un second manuscrit du même auteur.

Ce fut à cette époque que le pasteur Vogel pria instamment Jean-Paul de songer enfin sérieusement à son avenir, et de lui communiquer ses projets à cet égard. Voici la réponse du jeune homme :

« Vous voulez connaître le plan de ma vie future, mais c'est au destin à me le tracer. Je n'en connais aucun qui puisse s'accorder avec les réalités dont je suis entouré. Aussi suis-je réduit à voyager sur l'océan du hasard, sans gouvernail et sans voiles. J'ai complétement cessé d'être un théologien, et je n'étudie aucune science *ex professo*, afin de pouvoir m'occuper de toutes, autant que cela m'amuse et peut convenir à mon métier d'auteur. La philosophie elle-même m'intéresse moins depuis que je doute de tout, mais mon cœur est si plein, si plein que je suis forcé de me taire.... Dans ma prochaine lettre, je vous parlerai beaucoup du scepticisme et de cette folle arlequinade qu'on appelle la vie. Je ris tant maintenant que je n'ai pas le temps de penser; j'exerce mon diaphragme aux dépens de mon cerveau, et à force de mordre mes dents oublient qu'elles n'ont rien à mâcher.... »

Immédiatement après avoir terminé les *Procès groënlandais*, il composa un nouvel ouvrage auquel il donna ce titre singulier : *Extraits des papiers du diable*. Tous ses efforts pour placer cette satire furent vains. Le célèbre Weisse, l'auteur de l'*Ami des enfants*, traduit par Berquin, avait essayé de mettre l'étudiant Jean-Paul, qu'il aimait comme un fils,

Digitized by Google

en rapport avec quelques écrivains célèbres; tous dédaignèrent l'étudiant dont les premiers essais dans la carrière littéraire n'avaient obtenu aucun succès, et qui s'était posé en railleur impitoyable de tout ce que la plupart des hommes respectent ou feignent de respecter. Le peu d'argent que lui avaient valu les *Procès groënlandais* était épuisé; la générosité de son ami Œrthel seule le mettait à l'abri du dernier degré de la misère; mais cette ressource n'était et ne pouvait pas être inépuisable, et il se trouva réduit à vivre d'emprunts. Ce fut en ce moment, l'un des plus cruels de sa vie, qu'il composa, pour son usage, une brochure qu'il appela son *Petit livre de dévotion*, et qui a été imprimée, après sa mort, dans le soixante-cinquième volume de ses œuvres complètes. Cet ouvrage contient une foule de maximes très-remarquables, et si loyalement mises en pratique par Jean-Paul, qu'elles ne pouvaient manquer de le roidir contre l'adversité.

Le propriétaire et le cordonnier, la blanchisseuse et la femme où il prenait sa pension, devenaient toujours plus pressants : tous voulaient de l'argent; leurs créances réunies cependant ne dépassaient pas de beaucoup vingt-cinq à trente thalers. Œrthel ne pouvait lui donner cette somme; il dépendait d'un père avare, et il décida son ami à quitter Leipzig, où il n'avait plus rien à apprendre et encore moins à espérer. Ne pouvant payer ses dettes, ce départ était une fuite. Ce fut encore Œrthel qui la favorisa. Jean-Paul craignait d'être reconnu dans les rues, et surtout à la porte de Leipzig, car il lui semblait que tout le monde lirait sur son front qu'il quittait cette ville sans payer ses créanciers. Œrthel acheta une fausse queue, la lui attacha artistement, lui mit une cravate, et soutint que de cette manière il était suffisamment déguisé. Jean-Paul le crut, et suivit de loin son ami, qui le précédait, chargé d'une valise, contenant, pour tout bagage, le malencontreux manuscrit des *Extraits des papiers du diable*. Chargé de ce stérile trésor, Œrthel franchit la porte de la ville, et se plaça sur la grande route où devait passer la diligence. Jean-Paul ne tarda pas à le rejoindre; la diligence arriva, les deux amis s'embrassèrent en silence, et l'auteur des *Papiers du diable* monta dans la voiture, dont Œrthel avait payé la place. Pour surcroît de précaution, Jean-Paul avait pris un faux nom. Toutes ces mesures de prudence contre un danger imaginaire ne purent le garantir d'un danger réel : très-légèrement vêtu, et encore moins chargé d'argent, il arriva à Hof, le 10 novembre 1784, demi-mort de froid et de faim. Ce fut ainsi que se terminèrent les années d'université de Jean-Paul.

Digitized by Google

Aux premiers mouvements de joie que son arrivée inattendue avait causés à sa mère, succéda bientôt la douleur de n'avoir à lui offrir, à Hof, qu'une misère tout aussi poignante que celle qui l'avait fait fuir de Leipzig. Une seule chambre, occupée par elle et par ses enfants, composait tout son logement; et le peu d'argent qu'elle pouvait gagner en filant presque nuit et jour suffisait à peine pour leur procurer du pain. L'espoir qu'au sortir de l'université Jean-Paul obtiendrait une bonne cure avait soutenu son courage; mais en apprenant qu'il avait renoncé à la théologie et composé des satires au lieu de sermons, elle eut besoin de toute l'affection dont le cœur d'une mère est susceptible pour ne pas éclater en reproches amers. Son fils parvint cependant à lui faire partager une partie des espérances qu'il avait fondées sur ses travaux littéraires, dont il continua à s'occuper avec une ardeur infatigable, et sans se laisser distraire par les jeux bruyants de ses jeunes frères, le bourdonnement du rouet de sa mère et le bruit des divers travaux d'un pauvre ménage. Tout cela, en effet, se faisait dans la seule chambre qui servait de refuge à six personnes, et autour de la petite table à écrire où il refaisait les *Papiers du diable*, et composait des essais et des morceaux détachés qu'il envoyait dans toutes les villes où il y avait des éditeurs et des directeurs de feuilles périodiques, mais toujours en vain.

Malgré tant de déceptions et de misères, il conserva la foi en son génie; et cette gaieté satirique, qui tient autant de la douleur, de la bienveillance, de l'ironie et du sentiment, que de la joie, se grava toujours plus profondément dans son cœur et dans son cerveau. Ses souffrances morales et physiques devinrent même pour lui un sujet d'études dont il décrivit longuement toutes les nuances dans son journal, et qu'il plaça plus tard dans son *Avocat des pauvres*. Au reste, son malheur n'était pas tout à fait sans compensation. Si dans le monde littéraire toutes les portes restaient fermées pour lui, ses amis de Rehau et de Schwarzenbach l'accueillaient toujours avec bonheur; le pasteur Vogel surtout avait la conviction que le génie du jeune auteur finirait par forcer le public à lui rendre justice. D'un autre côté, il trouvait une grande consolation dans la correspondance suivie qu'il entretenait avec Hermann et Otto. Quant à Œrthel, il avait quitté l'université presque immédiatement après lui, et demeurait à Tœpen, celle des seigneuries de son père qu'il avait choisie pour résidence. Comme ce village était près de Hof, Œrthel s'y rendait fort souvent pour aller voir son ami et le mettre, secrètement, à l'abri des besoins les plus indispensables. Cette position, qui s'était déjà pro-

Digitized by Google

longée pendant près de deux ans, devint enfin tellement cruelle qu'il fallait, par tous les moyens possibles, y mettre un terme. Œrthel le comprit; aussi décida-t-il son père à faire venir Jean-Paul à Tœpen, en qualité d'instituteur de son jeune fils.

Quoique heureux d'avoir échangé sa petite chambre de Hof et les privations qu'il y avait éprouvées contre le séjour de Tœpen, Jean-Paul n'y trouva pas l'existence dont il s'était flatté. M. Œrthel était un homme avare, orgueilleux et dur, et l'enfant dont le jeune auteur devait guider l'intelligence avait déjà tous les défauts de son père. Loin de répondre à la tendre affection dont l'entourait son précepteur, il se ligua contre lui avec les ennemis que sa franchise et l'élévation de son esprit lui avaient attirés. Le chagrin de voir son élève se mêler aux calomnies et aux intrigues dont on cherchait à le rendre victime blessa tellement le cœur de Jean-Paul qu'il finit pas se laisser aller à de fréquents accès d'hypocondrie. La tendresse presque maternelle que madame d'Œrthel lui avait vouée, et l'amitié à toute épreuve de son camarade, lui rendirent la force de s'arracher à cette funeste disposition d'esprit, et il reprit sa gaieté mordante, dont on commence à retrouver quelques étincelles dans la lettre qu'il écrivit au pasteur de Tœpen. Cet homme, orthodoxe, sévère et peu instruit, était incapable de comprendre l'esprit indépendant et vif, et le noble caractère du jeune auteur. Forcé cependant de reconnaître la supériorité de son érudition et de son éloquence, il se garda bien de discuter avec lui, mais il l'accusa hautement d'athéisme, d'approuver le suicide et d'exciter son élève au mépris de la religion. Voici quelques extraits de la lettre par laquelle Jean-Paul réfute les accusations du pasteur :

« . . . . La réputation de M. d'Œrthel me fait un devoir de repousser enfin les accusations que vous ne cessez de faire peser sur moi. Si je prêche l'athéisme et le suicide, si j'excite mon élève au mépris de la religion, qu'est-ce qu'un père qui donne un pareil instituteur à son enfant? J'ajouterai qu'est-ce qu'un homme qui, sans pouvoir les prouver, élève de pareilles accusations contre son prochain...? De quel droit vous chargez-vous, à Tœpen, du rôle tout-puissant de grand inquisiteur? Vous me répondrez, sans doute, que vous n'avez pas besoin de connaître une opinion pour la juger, et que vous pouvez fort bien appeler Voltaire un athée, quoique vous n'ayez jamais lu une ligne de lui. Vous direz, en outre, que c'est votre genre d'enlacer les propositions les plus contradictoires; c'est ainsi que vous dites qu'on peut être un athée quoiqu'on croie en Dieu.... La philosophie, la liberté de la pensée, l'hétérodoxie, le droit naturel, tout cela est ficelé par vous dans une seule et même idée, comme les Turcs appellent les Hollandais, les Anglais, les Italiens, des Francs. Pour vous, tout individu qui ne veut pas vivre sous une éclipse totale du soleil de la vérité est un athée, un apologiste du suicide. Il est dommage que vous ne sachiez pas que

Digitized by Google

Platon, sans avoir connu le christianisme, et que Jean-Jacques Rousseau, sans en faire usage, ont tous deux condamné le suicide....

» Vous pourrez, à votre prochain sermon, vous emparer du marteau de la loi de Dieu pour nous assommer à moitié, moi et tous les libres penseurs qui peuvent se trouver à Paris. Il est vrai que cela ne sera pas d'une grande utilité pour vos paysans. Un sermon contre les libres penseurs, chose qu'ils connaissent à peine de nom, leur fera autant d'effet qu'un remède contre le mal de mer, qui est aussi rare sur la terre ferme qu'une baleine. Laissez-moi suivre mon chemin, sur lequel je cherche la vérité que j'aime et que je défends, non parce que cela rapporte de l'argent, mais parce que c'est mon devoir; et laissez-moi croire que dans l'autre monde seulement, nous apprendrons à connaître parfaitement le Christ, et que dans celui-ci, il faut se borner à l'imiter. Au reste, soyez persuadé qu'en cherchant plutôt à prouver la divinité du Christ qu'à pratiquer la morale qu'il nous a léguée, on ressemble au paysan qui, à force d'examiner l'authenticité des titres de noblesse de son seigneur, se croit dispensé de lui témoigner son amour et sa reconnaissance. Croyez, en outre, que je ne hais que votre intolérance et non votre personne ou votre état, qui est le plus respectable de tous, et celui dont on mésuse le plus souvent.

» Je suis, selon l'usage,

» Votre serviteur,

» J.-P.-F. Richter.

» Tœpen, le 3 septembre 1787. »

Au milieu des sombres nuages que la malveillance accumulait sans cesse au-dessus de sa tête, un rayon d'espérance vint éclaircir l'horizon de sa vie. Il avait réussi à entamer des relations avec Archenholz, qui reçut avec empressement plusieurs articles de lui pour son recueil littéraire et historique. Peut-être dès cette époque Herder se serait-il déclaré son ami et le plus zélé de ses défenseurs, car Jean-Paul s'était décidé à lui écrire; mais l'auteur de la *Poésie des Hébreux* était en Italie, et ce fut madame Herder qui, en répondant à l'appel du jeune auteur, avec la grâce et la bienveillance qui la caractérisaient[1], posa pour ainsi dire la pierre fondamentale de l'amitié qui plus tard unit Herder et Jean-Paul.

Mais si, sous le rapport littéraire, quelques-uns des obstacles qui jusque-là lui avaient barré le chemin semblaient reculer devant lui, sous le rapport des sentiments, il payait bien cher ce mince avantage. Œrthel, son camarade chéri et presque son bienfaiteur, aussi ardent que lui au travail intellectuel, mais beaucoup moins robuste de corps, se sentit tout à coup atteint d'une de ces maladies dont le résultat est facile à prévoir, parce que dès le début il n'existe plus aucune har-

[1] Voir, numéro de février de la *Revue Germanique*, la correspondance de Herder avec sa fiancée, avec Gœthe, Jean-Paul, etc.

Digitized by Google

monie entre les facultés physiques et les facultés intellectuelles. Jean-Paul reçut avec un courage stoïque les derniers soupirs d'Œrthel, qui mourut dans ses bras à Tœpen. Renonçant alors à une place qui n'avait eu que de l'amertume pour lui, il revint à Hof, où un nouveau chagrin de cœur l'attendait. Hermann, que le désir de s'instruire et la nécessité de procurer à sa famille des moyens d'existence tenaient sans cesse dans une surexcitation fiévreuse, succomba enfin à une tension intellectuelle au-dessus de ses forces physiques, et la mort le délivra et de la soif de savoir et du besoin de gagner de l'argent.

En revenant à Hof auprès de sa mère, Jean-Paul ne pouvait y trouver que la misère; pour y échapper, il accepta de nouveau un poste de précepteur qui, cette fois-ci, lui fut offert par ses amis de Schwarzenbach. Le chapelain Vœlkel était devenu pasteur de cette petite ville, et il avait des enfants qu'il voulait faire élever par son ancien élève. A cet effet, il s'adjoignit trois autres pères de famille et parvint à assurer à Jean-Paul une existence tolérable, en lui procurant sept élèves. Pendant que cette situation se négociait pour lui, il était parvenu à faire imprimer ses *Papiers du Diable,* sous le pseudonyme de J.-P.-F. Hasus. Pour arriver à ce but, il avait été obligé de faire une foule de concessions sur le format, le titre et le prix; ce fut au point qu'un grand in-8° d'une justification très-serrée ne lui était payé que deux thalers et demi la feuille. Ce qu'il y avait de plus malheureux, c'est que cet ouvrage était tellement criblé de fautes d'impression qu'il devenait inintelligible : aussi fut-il presque entièrement vendu comme vieux papier. D'un autre côté, lorsque les misérables honoraires de cet ouvrage lui arrivèrent enfin, les pièces d'or étaient rognées au point, qu'aucun marchand de Hof ne voulut les échanger contre de la monnaie courante.

Ce fut avec joie qu'il vint s'installer à Schwarzenbach, où il avait passé les premières années de sa jeunesse. Sept enfants d'âge et de sexe différents étaient confiés à ses soins. Tout en enseignant aux uns l'alphabet et la table de Pythagore, et aux autres les premiers principes de la grammaire, il se mit à tenir un journal exact de leurs progrès, car il ne tarda pas à étaler devant eux toutes les richesses de l'histoire du monde et de celle de la nature, et à remplir ainsi leur imagination de fantaisies et d'images, à l'aide desquelles la pensée finit toujours par se formuler distinctement. A ce recueil il en ajouta un autre contenant ce qu'il appelait les bons mots de ses élèves, c'est-à-dire toutes les questions naïves, saugrenues ou impertinentes, d'après nos manières de voir du moins, qu'ils lui adressaient. Il est incontestable

Digitized by Google

que ce double recueil, qui prouve avec quelle conscience scrupuleuse il remplissait ses fonctions d'instituteur, est la base fondamentale de *Levana*, ce magnifique ouvrage que les Allemands appellent, à juste titre, le Livre d'or, ou la clef d'or de l'éducation.

Tout en exerçant ainsi le métier de maître d'école, Jean-Paul trouva le temps de continuer ses exercices dans l'art de penser, qu'il enrichit d'une foule de chapitres dont les titres suffiront pour donner une idée de la variété des objets qu'enlaçait son esprit d'examen :

Description des bibliothèques publiques. — *Diablocratie*, vrai nom de la théocratie. — Une Académie qui n'est composée que de membres honoraires. — Invention de l'art de manger. — Apologie du pain d'épice et de la Silésie. — Sur les cercueils, les plats, les inscriptions et les jarretières, etc.

Son journal aussi continua de s'enrichir de passages tantôt satiriques et tantôt pleins de sentiment, où se peignait son âme tout entière; mais il n'en est point de plus remarquable que celui du 15 novembre 1790, car ce jour-là les vagues rêveries de son imagination s'étaient élevées à la hauteur d'un regard prophétique qui sonde et prévoit l'avenir.

« 15 novembre 1790.

» Cette soirée-là est la plus mémorable de ma vie, car j'ai compris la mort! Je souhaiterais à tout homme une soirée du 15 novembre. L'enfant ne saurait avoir des idées semblables; chaque minute de sa vie riante se place brillante et belle devant sa petite tombe et l'empêche ainsi de la voir. Aujourd'hui je suis arrivé, à travers la cohue de vingt-sept années d'existence, jusqu'à mon lit de mort! Je me suis vu sur ce lit les mains pendantes, le visage creux, livide, froid, les yeux de marbre; j'ai entendu la lutte des illusions d'une dernière nuit! Tu viendras, dernière nuit! et puisque cela est certain, et qu'une journée, ou vingt-sept années écoulées, sont alors une seule et même chose, je prends dès ce moment congé de toi, terre natale, de toi et de toutes tes jouissances. Mes projets et mes désirs ont perdu leurs ailes, mais que mon cœur, jusqu'à ce qu'il soit bien avant dans la terre sous les pieds des passants, batte encore sur le sein d'un ami; que mes sens, avant que six planches les emprisonnent, tâchent de saisir en passant quelques-unes des joies qui voltigent sur la route, si courte, entre le berceau et la tombe. Mais je ne fais plus aucun cas de ces joies; quant à vous, mes contemporains, je veux vous aimer encore plus que je ne l'ai fait jusqu'ici; je veux tâcher de vous procurer autant de plaisirs que cela dépendra de moi. Pâles fantômes pleins de taches de terre, reflets tremblants de la vie, comment pourrai-je songer à vous causer des tourments, pendant les deux ou trois journées de décembre, dont se compose cette existence. Non! jamais je n'oublierai le 15 novembre! »

Et dans la soirée d'un autre 15 novembre, une famille désolée sanglotait autour du lit sur lequel Jean-Paul venait d'expirer !

Digitized by Google

On se demande quel génie merveilleux lui a fait écrire, au milieu de tant de misères et de déceptions, un ouvrage immortel qui tira enfin, devant le public allemand, le rideau qui jusque-là lui avait voilé le ciel du génie de Jean-Paul. Cet ouvrage, c'était la *Loge invisible*, roman comico-philosophique et sentimental comme tout ce qui est sorti de la plume de Jean-Paul, mais qui contient des pages d'un sublime dont on chercherait en vain des antécédents dans les littératures de tous les peuples connus.

Et ce fut pour un tel ouvrage qu'il ne put trouver d'éditeur. Après en avoir vainement cherché un de tous côtés, Jean-Paul eut l'idée de s'adresser à Moritz, ami intime de Gœthe, qui en parle fort souvent dans ses Mémoires et dans sa correspondance avec Schiller.

Voici la lettre que Jean-Paul lui adressa :

« Schwarzenbach, le 7 juin 1792.

» Je ne puis m'empêcher de rougir en songeant à la surprise que vous éprouverez en recevant ce paquet. La toile cirée noire qui l'enveloppe cache un caractère avec ses joies et ses douleurs, c'est-à-dire un roman; j'ai presque été tenté d'ajouter un homme. Je me demande pourquoi j'ose envoyer un roman à un homme tel que vous, un homme qui m'a si souvent montré, dans ses ouvrages, ce que c'est que la vie et la créature humaine qui s'y effeuille.... Lorsqu'on a terminé un livre, on devient triste, parce qu'on songe à tout ce qu'il faudra terminer encore.... Je suis trop triste en ce moment pour être clair. Puisque je vous envoie mon livre, je ne chercherai pas à vous cacher que je le crois trop bon pour l'exposer aux tâtonnements impurs de tous ces marchands d'esclaves intellectuels qu'on appelle éditeurs. Si, après l'avoir lu, vous le trouvez digne d'être lu par les autres, je vous prie de lui donner, par votre intervention, une main mercantile, pour le faire passer du monde de l'écriture dans celui de l'imprimerie. J'aurais voulu, pour vous épargner la peine de lire le tout, vous indiquer les passages les plus saillants; mais si ces passages étaient bons, pris isolément, ils ne vaudraient rien par rapport à l'ensemble. J'ignore si vous ou le destin m'accorderez de nouveau la liberté que je me suis donnée de vous écrire. Permettez-moi donc de vous dire que j'ai puisé beaucoup de renseignements utiles dans la marche de vos idées; puisse la nuée de la vie passer doucement sur votre tête!

» Puisque vous êtes debout sur l'Etna étincelant de la vie, c'est une consolation pour vous, et pour moi aussi, car de ce point le lever du soleil paraît plus beau.

» J.-P.-F. Richter. »

Le pauvre instituteur de sept pauvres enfants de Schwarzenbach n'attendait pas un grand résultat de cette lettre; aussi sa surprise fut-elle aussi grande qu'heureuse, lorsqu'à trois jours d'intervalle il reçut les deux billets suivants :

Digitized by Google

« Berlin, le 16 juin 1792.

» Je vous répondrai par le courrier prochain. Aujourd'hui, mon digne ami, je ne puis que vous dire que ce que j'ai déjà lu de votre ouvrage m'enchante.

» Tout à vous.

» MORITZ. »

« Berlin, le 17 juin 1792.

» Lors même que vous seriez à l'extrémité de la terre et qu'il me faudrait braver mille tempêtes pour vous voir, je veux vous presser dans mes bras. Qui donc êtes-vous? Votre ouvrage est un bijou; celui qui a composé la *Vie du joyeux Wuz* n'est pas mortel. Il faut que nous nous voyions; vous trouverez ici plus d'amis que vous ne le croyez; placez au premier rang votre Moritz. »

Et Moritz pensait en effet tout ce qu'il venait d'écrire. Naturellement obligeant, on avait si souvent abusé de sa bonté que d'abord il n'avait pas même voulu lire la lettre de Jean-Paul. Son jeune frère l'y décida au bout de quelques jours, mais à peine l'avait-il parcourue des yeux qu'il demanda le manuscrit et se mit à le lire. Dès les premières pages il s'interrompit en s'écriant : « C'est singulier, non ce n'est pas là un auteur inconnu, non, c'est Gœthe ou Herder qui veulent éprouver ma sagacité. » Puis il se remit à lire et s'interrompit bientôt de nouveau : « C'est inconcevable, c'est même au-dessus de Gœthe! C'est du neuf, c'est de l'inouï! » Après avoir écrit en hâte les deux billets déjà cités à l'auteur de la *Loge invisible,* il alla trouver son beau-frère Matzdorff, éditeur à Berlin, et huit jours après Jean-Paul reçut de la part de cet éditeur un rouleau de cent ducats, qu'il courut à l'instant même jeter dans le giron de sa pauvre mère. Certes, ce jour-là, il eût été difficile de trouver sur la terre un homme plus heureux que lui, et plus digne de l'être.

Les *Procès groënlandais* avaient été publiés sans nom d'auteur, et les *Papiers du Diable* sous celui de *Hasus;* avec la *Loge invisible,* Richter, qui avait alors près de 30 ans, prit enfin et pour toujours le nom de *Jean-Paul.* Quoiqu'il ait promis dans l'histoire de son enfance de dire pourquoi, renonçant à son nom de famille, il ne se servit plus que de ses deux noms de baptême traduits en français, on ne trouve aucune explication à ce sujet, ni dans ses ouvrages ni dans ses correspondances; mais ses amis devinèrent sans peine que cette transformation de nom était le résultat de sa prédilection pour la littérature française, et surtout pour Jean-Jacques Rousseau. Qu'on ajoute en outre que le son bref et court des monosyllabes françaises *Jean-Paul* flattait singulièrement son oreille.

Digitized by Google

Le 21 mars 1773, jour de l'anniversaire de sa naissance, il reçut la dernière épreuve de la *Loge invisible*, et s'abandonna enfin à cette sainte joie d'auteur qu'il a si souvent dépeinte avec les couleurs les plus brillantes. Puis il se remit au travail et commença son *Hesperus*.

Ce n'était pas assez pour Jean-Paul que de travailler à ce nouvel ouvrage, qui, il en avait le pressentiment, ne tarderait pas à le jeter dans un autre genre de vie que celui qu'il avait mené jusqu'ici; il chercha à se roidir d'avance contre les séductions de cette vie inconnue. Étendant la douce chaleur du foyer ardent de son cœur sur tout ce qu'il voyait de grand dans la nature et de bon dans l'homme, il tourna ses regards sur lui-même et chercha à dominer par la réflexion, par des railleries qui s'adressaient à lui-même, son penchant à la colère et à une trop grande susceptibilité, toujours nuisibles aux relations sociales. D'un autre côté, il s'arma contre le mensonge, par une pratique minutieuse de la vérité la plus sévère; et pour ne jamais s'endurcir contre les souffrances de son prochain et se mettre en état de jouir complétement du peu de bien que l'avenir pourrait lui offrir, il se répétait sans cesse que la vie humaine est courte et exposée à de nombreuses douleurs. Puis il s'imposa la sainte obligation de soulager ces douleurs chez son prochain par tous les moyens que la nature a mis en notre pouvoir.

En s'adonnant ainsi à l'amélioration de soi-même, travail dont on peut voir la marche et les progrès dans son journal, il se créa un contre-poids, afin que les élans de son imagination ne pussent jamais altérer la pureté de son cœur. Par là il est arrivé à donner à tous ses écrits le charme irrésistible d'une conviction profonde, car il a toujours été lui-même le modèle vivant de ses plus séduisantes créations idéales.

Les dettes et les besoins urgents d'un ménage depuis plusieurs années réduit aux privations de tous genres n'avaient pas tardé à absorber la pluie d'or de la *Loge invisible*, dont il n'avait pas détaché pour son usage la plus légère parcelle, car il avait eu le courage de conserver sa position à Schwarzenbach, position qui suffisait à son existence personnelle. Malheureusement il perdit bientôt cette chétive ressource. Dès le commencement du printemps de l'année 1794, les trois garçons se rendirent au collége de Bayreuth, et les quatre petites filles furent trouvées assez instruites pour n'avoir plus besoin des leçons d'un précepteur. Jean-Paul fut donc forcé de revenir à Hof réclamer une petite place dans la chambre que sa mère et ses frères occupaient toujours. Et c'est dans cet humble et tumultueux réduit que, dès le

Digitized by Google

mois de juin de la même année, il parvint à mettre *Hesperus* en état d'être livré à l'impression. A la lecture de cet ouvrage, Otto, ce juge souverain, cet oracle de Jean-Paul, qui jusque-là avait pris un intérêt véritable, mais froid, à ses travaux, s'enflamma tout à coup d'un enthousiasme exalté. *Hesperus* venait enfin de lui révéler un homme de génie dans l'ami dont il avait souvent révoqué en doute le talent, et il crut ne jamais pouvoir admirer assez ce torrent de poésie que pour la première fois il voyait briser les écluses par lesquelles sa trop prudente amitié avait cherché à retenir cette gigantesque imagination dans les limites des usages reçus. L'enthousiasme d'Otto était pour Jean-Paul la plus belle récompense qu'ambitionnât son cœur; mais elle ne suffit pas pour lui faire trouver un éditeur. Moritz venait de mourir, et son beau-frère, l'éditeur Matzdorff, qui, ainsi que tous ses confrères, ne voyait dans le talent d'un auteur qu'un papier de commerce, ne consentit à se charger d'*Hesperus*, ouvrage plus que double de la *Loge invisible*, que pour la somme de deux cents thalers; aussi l'affaire fut-elle très-bonne pour lui. Quant au pauvre auteur, il fut forcé de reprendre à Hof le pénible métier de maître d'école, afin de pouvoir laisser de nouveau et en entier à sa mère la petite somme qu'il venait de gagner avec sa plume.

Le public allemand s'est souvent étonné de l'excessive variété du style et de la marche des pensées de Jean-Paul. Lorsque le public français aura lu plusieurs ouvrages de cet auteur, il partagera sans doute cette surprise; mais pour s'expliquer une particularité qui est, au reste, chez Jean-Paul un charme de plus, il lui suffira de se rappeler que le poëte interrompait des morceaux tels que la *Mort d'Emmanuel*, le *Discours du Christ mort*, etc., pour aller apprendre à épeler à un jeune enfant, ou donner des leçons à des petites filles, leçons qui, par la volonté des parents, portaient beaucoup plus sur la tenue extérieure et le babil de la société, que sur l'instruction intellectuelle. En réunissant toutes les remarques qu'il eut occasion de faire sur les vices de l'éducation adoptée par l'usage à celles qu'il avait déjà faites à Schwarzenbach sur le même sujet, il acheva de construire la charpente de *Levana*, de ce magnifique traité philosophique sur l'éducation, qui aurait encore immortalisé son nom, lors même qu'il n'eût jamais composé d'autres ouvrages.

Pendant que la plupart des habitants de Hof ne voyaient encore en Jean-Paul qu'un étudiant manqué, propre tout au plus à préparer de jeunes enfants à entrer dans un collége, son nom commençait à exciter dans le monde littéraire une surprise mêlée d'admiration. La nou-

Digitized by Google

veauté de la forme et du fond choqua quelques partisans de Gœthe et de Schiller, car, dans leur enthousiasme aveugle, ils avaient la conviction que faire autrement que ces deux grands modèles, c'était faire mal. D'autres saluèrent en Jean-Paul le poëte qu'avait demandé Herder dans ses *Lettres sur les progrès de l'humanité*, c'est-à-dire un poëte dont le cœur parlât à tous les cœurs, dont la voix fût l'écho de l'esprit du temps, dont les tendances fussent celles de la nation. L'âme forte de Jean-Paul et le pouvoir merveilleux de son imagination, qui faisait jaillir, de chaque rocher stérile, un jardin fleuri ou un puits de métal précieux, se manifestaient enfin. On comprenait que, pour exposer avec tant de clarté les plus grands problèmes de la vie, il fallait les avoir résolus; que pour se mouvoir avec tant de facilité et de si haut au-dessus de toutes les considérations de la terre, il fallait être doué d'une sérénité d'esprit qu'une conscience sans reproche seule peut donner. Aussi chaque lecteur voyait-il dans son propre cœur le reflet du flambeau d'amour qui brillait dans toutes les compositions de Jean-Paul; et on se sentait entraîné vers lui par un mélange de surprise, de tendresse et d'admiration. Les premières révélations de l'effet que ses écrits produisaient sur l'esprit public lui vinrent enfin de Bayreuth.

Il y avait alors dans cette ville un négociant israélite nommé Emmanuel. Né dans une position au-dessous du médiocre, il avait acquis une fortune considérable par des opérations commerciales savamment combinées, car la nature l'avait doué d'une haute intelligence, mais cette intelligence, il ne l'avait pas seulement employée à gagner de l'or; non, devenu riche, il s'était adonné à l'étude des lettres, afin de s'élever à des connaissances qu'une éducation négligée ne lui avait pas permis d'acquérir plus tôt. Secondé par le sentiment du beau qui était inné chez lui, il parvint bientôt à mériter l'estime des hommes les plus remarquables de l'Allemagne; et son blâme ou son approbation ne tardèrent pas à être d'un grand poids dans le monde littéraire. La *Loge invisible* n'était pas arrivée jusqu'à lui, mais il lut *Hesperus*. Frappé d'abord de la nouveauté du style et de la portée de cet ouvrage, il en apprécia bientôt l'immense mérite, et tout Bayreuth partagea son admiration. En apprenant que l'auteur de cette œuvre extraordinaire demeurait à Hof, il pria une dame de ses amies qui habitait cette ville de l'engager à se rendre à Bayreuth. Otto conseilla à son ami de répondre à cet appel, et Jean-Paul partit avec le manuscrit de *Quintus Fixlein* qu'il venait de terminer.

Ce voyage dissipa tout à coup les sombres nuées qui jusque-là avaient

Digitized by Google

obscurci la vie de Jean-Paul. Ce fut à Bayreuth qu'il connut pour la première fois cette douce compensation des souffrances les plus cruelles qui dans un cœur d'auteur dépassent toutes les autres, celle d'être connu et estimé par les personnes les plus distinguées d'une grande cité, non parce qu'elles l'avaient vu, mais parce qu'elles avaient lu son livre. Là aussi se manifesta déjà l'influence illimitée qu'il était destiné à exercer sur l'esprit et sur le cœur des femmes qui, par leur supériorité morale et intellectuelle plus encore que par leur position sociale, se trouvaient à la tête de leur sexe. La princesse de Lichnowski, une des femmes les plus remarquables de son époque, qui demeurait alors à Bayreuth pour y surveiller l'éducation de son fils, devint sa protectrice zélée et son amie dévouée. Emmanuel le pria de le recevoir en troisième dans le tendre lien qui l'unissait à Christian Otto, et un éditeur se chargea avec empressement du manuscrit de *Quintus Fixlein,* sans le payer toutefois ce qu'il valait. Pour un auteur, la gloire vient longtemps avant, et souvent même toujours sans l'argent.

En revenant à Hof, Jean-Paul y reprit sans se plaindre sa vie de privations, et n'opposant qu'une bienveillante indifférence à la fausse opinion que ses concitoyens avaient conçue de lui, il continua de consacrer à ses travaux littéraires tous les instants de liberté que lui laissait son pénible métier d'instituteur. C'est ainsi qu'il fit le plan de *Titan*, qu'on pourrait appeler l'œuvre capitale de sa vie, s'il n'avait pas plus tard fait l'*Esthétique* et *Levana*. Fort peu de temps après la mise en vente de *Quintus Fixlein,* il reçut par la poste cinquante thalers, avec la lettre suivante :

» On me dit que vous êtes pauvre, mon cher monsieur Richter, vous, double millionnaire de l'esprit! Je le crois pourtant, car ces sortes de millionnaires sont toujours pauvres en argent, et c'est pour un bien, car les autres millionnaires ne font point de livres. Et comme vos livres me font un grand plaisir, je crois devoir vous en causer un très-petit, afin de vous prouver que vos lecteurs sont reconnaissants. Ils le sont tous, mais tous ne peuvent pas vous le prouver, et c'est encore là un bien, car s'ils le pouvaient vous deviendriez trop riche et vous ne feriez plus de livres. Mes compliments à votre Clotilde (l'héroïne d'*Hesperus*), et croyez-moi pour la vie,

» Votre très-dévoué,

» Septimus Fixlein. »

Bien des années après la réception de cette lettre et de la petite somme qui était venue si à propos au secours des besoins toujours croissants de la mère et des frères de Jean-Paul, il apprit enfin que

Digitized by Google

son mystérieux bienfaiteur n'était autre que le vieux poëte Gleim, bien connu pour la générosité délicate avec laquelle il venait au secours de tous les talents naissants et nécessiteux. Gœthe lui-même, lui qui ne prodigue pas les éloges, rend un hommage touchant à Gleim, dans la partie de ses mémoires où il parle de lui.

A l'époque où le secours de Gleim était venu si à propos, tout semblait se réunir pour tirer Jean-Paul, sinon de la gêne, du moins de l'obscurité dans laquelle il avait vécu jusque-là. Madame de Kalb, qui s'était rendue célèbre à Weimar en méritant l'estime et l'amitié de tous les hommes de talent réunis dans cette Athènes de l'Allemagne, lui écrivit une lettre dont voici quelques passages :

« ... Vos écrits nous ont tous rendus riches d'espérance... Venez, nous vous attendons; on ne s'aborde plus ici sans se demander : Richter est-il enfin arrivé? Vous êtes un penseur profond, un prophète tel que notre époque en avait besoin... La guerre est partout[1], la guerre et la lutte, ou une froide apathie, une forme fade et vide... En vous nous est enfin apparu le cœur, l'âme, l'amour!... »

Jean-Paul partit pour Weimar, où il arriva le 11 juin 1796; et dans ce centre de l'Allemagne intellectuelle, où un grand mérite seul pouvait se faire remarquer, il se vit accablé de témoignages d'estime et d'affection. On sait que la haute intelligence de la duchesse douairière avait puissamment contribué à la gloire littéraire de Weimar, par le soin qu'elle avait eu d'y attirer les hommes les plus remarquables. Instruite qu'on avait écrit à Jean-Paul pour le faire venir, elle donna ordre à toutes les portes de la ville de l'avertir immédiatement de son arrivée et de le lui amener : aussi l'accueillit-elle avec enthousiasme.

Quant à madame de Kalb, que les écrits de Jean-Paul avaient exaltée, elle s'enflamma à sa vue d'une amitié aussi vive que pure, et qui dura autant que sa vie. Herder, qui le rencontra au parc au moment où il se rendait chez lui avec madame de Kalb, ne pouvait se lasser de le presser sur son cœur, accueil dont Jean-Paul fut tellement ému, que les larmes le suffoquèrent. Peu à peu cependant, il revint à lui; ses manières naïves et franches, son langage poétique et animé, sa foi inébranlable aux progrès de l'humanité, charmèrent tellement Herder, qu'il écrivit à Jacobi :

« Le ciel m'a donné en Jean-Paul un trésor que je n'ose me flatter de mériter. Cet homme est tout esprit, tout âme; c'est un son mélodieux de la grande harpe d'or de l'humanité, harpe où il y a tant de cordes détendues et brisées! »

[1] Gœthe et Schiller venaient de publier les *Xénies*.

Digitized by Google

Wieland était absent; instruit de l'arrivée de Jean-Paul à Weimar, il écrivit à Bœttiger :

« Dites à notre ami Jean-Paul qu'il a pris dans mon cœur une place au-dessus même de celle qu'y occupe Jean-Jacques Rousseau, et que je ne suis pas encore assez refroidi par l'âge pour ne pas pouvoir lui exprimer les sentiments qu'il m'inspire, lorsque j'aurai le bonheur de le voir..., etc. »

Il serait trop long de nommer tous les hommes remarquables qui s'empressèrent d'entrer en relation avec Jean-Paul.

Jean-Paul avait envoyé à Gœthe, dont il admirait sincèrement le génie universel, un exemplaire de sa *Loge invisible,* et, quoique cet envoi fût resté sans réponse, il crut devoir lui expédier encore son *Hesperus;* mais cette seconde preuve de déférence n'eut pas un meilleur résultat que la première : aussi ne se décida-t-il que très-difficilement à faire une visite au grand homme, muet pour lui; il s'y décida pourtant, grâce aux remontrances de madame de Kalb. Laissons-le raconter à son ami Otto le résultat de cette visite.

« C'est avec appréhension, presque avec terreur, que je me suis rendu chez Gœthe. Tout le monde me l'avait dépeint froid pour les hommes et pour toutes les choses de la terre. Madame Kalb m'avait dit : « Gœthe n'admire plus rien, pas même ses propres œuvres. Chacune de ses paroles est un glaçon, surtout pour les étrangers, qu'il ne reçoit que difficilement... » Sa maison m'a frappé, c'est la seule de Weimar qui soit dans le goût italien; dès l'escalier, c'est un musée plein de statues et de tableaux... Je frissonnais de terreur, j'avais la poitrine oppressée... Le dieu parut enfin! Il était froid, il s'exprimait par monosyllabes et sans aucune accentuation. Qu'on lui apprenne, par exemple, me disait Knebel, que les Français viennent d'entrer à Rome. Heim? répondra le dieu... Toute sa personne est osseuse, sa physionomie pleine de feu, son regard est un soleil! Ce n'est pas seulement le vin de Champagne qui finit par l'animer; non, c'est la conversation sur les arts, sur les jugements du public, et alors... *on est chez Gœthe!* Son langage n'est pas fleuri, entraînant comme celui de Herder; non, il est incisif, déterminé et calme... Il a fini par nous faire la lecture, ou plutôt par nous donner la représentation d'un de ses poëmes encore inédits, composition vraiment sublime. Grâce à elle, les flammes de son cœur ont percé leur croûte de glace, et il a pressé la main de l'enthousiaste Jean-Paul. Il me l'a pressée de nouveau lorsque j'ai pris congé de lui, et il m'a engagé à revenir le voir... Il regarde sa carrière poétique comme terminée... Comment définir sa manière de lire? C'est le roulement lointain du tonnerre mêlé au bruissement d'une pluie de printemps... Non, il n'y a rien en ce monde de pareil à Gœthe!... De par le ciel, il faudra que nous finissions par nous aimer! »

Ce vœu, si digne d'une belle âme, ne s'est point accompli. Gœthe ni Schiller n'ont pu devenir les amis du poëte novateur, dont la route s'éloignait trop de celle qu'ils s'étaient frayée. Jean-Paul en souffrit.

Digitized by Google

« Ce que je gagne ici, écrivit-il à son ami Otto, l'humanité le perd à mes yeux. O mon idéal des grands hommes, qu'êtes-vous devenu? Si quelque chose pouvait me consoler de la perte de cet idéal, c'est la certitude que ces gens-là valent mieux que ce qu'ils admirent, parce qu'ils appellent nature ce qui n'est que leur nature à eux, nature façonnée par une instruction et un travail mécaniques... En vérité, mon ami, il faut rougir ici de soi-même ou des autres. »

De retour à Hof, il y goûta à satiété le bonheur qu'il avait tant désiré, celui de recevoir des lettres de personnes qui ne le connaissaient que par ses écrits. Les lecteurs et surtout les lectrices de ses romans lui écrivaient de tous côtés, dans l'espoir de trouver dans ses conseils une consolation, ou du moins un adoucissement aux blessures de leurs cœurs. Bientôt, le besoin presque universel d'entrer en relation avec le célèbre poëte lui valut une amie nouvelle. Madame Julie de Krudner, qui s'est fait remarquer plus tard par son exaltation religieuse, passa par Hof pour se rendre en Suisse. Le désir de faire la connaissance de Jean-Paul la fit s'arrêter dans cette ville, et la vue de l'homme dont le génie l'avait charmée acheva de la captiver. L'extérieur du jeune auteur était cependant plus original que séduisant. Contre les usages reçus, ses cheveux coupés en rond flottaient autour de son cou toujours nu. Son teint était alors fort pâle, presque jaune; et sa taille élevée, et ses membres robustes, encore dépourvus de l'embonpoint qui les arrondit plus tard, lui donnaient un air plus vigoureux qu'élégant. Mais sa voix suave et douce, le mélange de pensées et d'images tendres et ironiques, graves ou comiques, qui caractérisaient sa conversation, car il parlait comme il écrivait, et surtout son regard, où brillait la magie puissante du monde nouveau qui s'était révélé en lui et par lui, donnaient à toute sa personne quelque chose de si fascinant, qu'il était encore plus difficile de le voir et de l'entendre que de le lire sans l'aimer. De son côté, Jean-Paul ne put rester longtemps insensible à la beauté éblouissante, à l'esprit cultivé et aux sentiments exaltés de la jeune femme; et, pour un instant du moins, il lui parut possible de céder à la prière qu'elle lui fit de l'accompagner sur les bords du lac de Genève, où il espérait trouver la réalisation des enchantements que ses rêves ne lui avaient encore montrés que dans un lointain fantastique. La réflexion et les conseils de son ami Otto le retinrent à Hof, et Julie partit seule pour la Suisse.

Le succès de ses ouvrages nécessita une nouvelle édition, qu'il retravailla avec la tendresse d'un père jaloux de la gloire de ses enfants, et qu'il enrichit de préfaces, dont la plupart sont de véritables chefs-d'œuvre. Au milieu de ses travaux de révision, il composa la *Vallée de*

Digitized by Google

Campan, l'*Explication des gravures sur bois,* et le premier volume de *Titan.* Pendant que cette surexcitation de son cerveau lui faisait presque oublier le vide que le départ de Julie avait laissé dans son cœur, une autre femme vint remplir ce vide. Cette femme, c'était madame Sophie de Brüning, qui habitait un château près de Hof. Sa beauté, ses grâces infinies, la vivacité autant que la pureté du sentiment qu'elle avait voué à Jean-Paul, ne purent le laisser longtemps insensible à tant de séductions; et le lien qui l'attachait à cette dame était un des plus puissants qui le retenaient à Hof, où l'intérêt de sa gloire lui défendait de s'enterrer plus longtemps.

Sa santé, affaiblie par un travail presque continuel, l'avait mis dans la nécessité de passer quelques semaines aux eaux d'Eger, en Bohême. Là, il revit la séduisante Émilie de Berlepsch, qui, ainsi que l'avait fait Julie de Krudner, était venue le visiter lors de son passage à Hof. Cette dame, veuve depuis peu et auteur d'un essai fort remarquable sur les révolutions de la Suisse, était d'une beauté imposante; son esprit supérieur savait apprécier le grand, et son cœur ardent brûlait naturellement pour le beau et pour le bon. Une de ces affections qui échauffent et éclairent les cœurs sans les embraser ne pouvait manquer de s'établir entre Émilie et Jean-Paul : aussi le séjour d'Eger fut-il pour lui un véritable paradis terrestre. Pour l'en arracher, il ne fallut rien moins que la nouvelle de la mort de sa mère. Ce fut pour lui rendre un dernier devoir qu'il revint à Hof; mais déjà sa résolution était prise de quitter cette ville pour toujours. L'obligation qu'il s'était imposée de surveiller et de diriger les études de son jeune frère Samuel le décida à aller habiter Leipzig, où il était temps de le conduire pour compléter l'éducation qu'il lui avait donnée. Le 28 octobre 1797, la veille de son départ de Hof, le courage lui manqua pour aller prendre congé de son ami Otto et de l'aimable Sophie Brüning; il leur écrivit, et lorsqu'ils reçurent ses adieux, il était déjà avec son frère sur la route de Leipzig.

Qui oserait décrire les sensations de Jean-Paul, lorsqu'il revit cette ville où, pendant ses années d'université, il n'avait connu que les privations, le dédain et les déceptions? Quelles profondes réflexions philosophiques n'a-t-il pas dû faire en se voyant accueilli dans cette même ville avec les égards qu'on n'accorde qu'aux auteurs célèbres, et qui devaient être plus empressés dans une cité telle que Leipzig, qui est à la fois le siége des plus hautes études scientifiques et littéraires, et le marché où se vendent les résultats de ces études, quand ils sont devenus des papiers de commerce cotables à la Bourse! Il est certain toutefois qu'à Leipzig Jean-Paul fut tellement entouré, que dans le

Digitized by Google

courant d'une année il ne produisit que les *Palingénésies*, résurrection revue et corrigée des *Papiers du Diable*. Son ancien professeur de philosophie Platner et Weise, l'auteur de l'*Ami des enfants*, se disputèrent l'honneur de le recevoir dans leur maison, comme s'il eût été leur fils. Les professeurs, les auteurs, les éditeurs eux-mêmes, l'accablèrent de politesse; les jeunes gens qui cherchaient à se faire connaître lui demandèrent sa protection. Pour se recueillir, il avait besoin de se réfugier dans la délicieuse maison de campagne, aux portes de la ville, où Émilie de Berlepsch était venue s'établir, et dans laquelle elle lui avait fait préparer un cabinet de travail enrichi de tous les livres qu'il pouvait avoir besoin de lire ou de consulter. Ce fut dans cette charmante retraite qu'il termina le plan de *Titan*. Jusque-là, le type des nobles figures au-dessus de la vérité vulgaire qu'il voulait placer dans cet ouvrage lui avait manqué : Émilie le lui offrit. Cette jeune femme, dédaigneuse des préjugés du monde, était, ainsi que Jean-Paul n'a cessé de le répéter jusqu'à la fin de sa vie, « l'être le plus pur, le moins sensuel, le plus idéal que j'aie jamais rencontré sur mon passage. »

Tous deux firent ensemble plusieurs excursions à Halle et à Halberstadt, où Jean-Paul se lia d'amitié avec Reichardt (le même que Gœthe et Schiller traitent un peu trop mal dans leur Correspondance); avec Auguste la Fontaine, l'aimable romancier, et même avec le vieux Gleim, l'auteur de la lettre signée *Septimus Fixlein* et de l'envoi des cinquante thalers venus si à propos à l'époque où l'auteur de la *Loge invisible*, d'*Hesperus* et de *Quintus Fixlein*, luttait encore contre la misère. Au mois d'octobre 1798, Émilie conduisit Jean-Paul à Dresde, non pour l'introduire dans la société des hommes célèbres alors réunis dans cette ville, mais pour donner un nouvel essor à son génie en le mettant à même de contempler les chefs-d'œuvre de l'art plastique.

A son retour à Leipzig, Jean-Paul eut la douleur d'apprendre que son jeune frère, qu'il aimait et traitait en véritable père, s'était enfui de l'université, et que toutes les démarches pour découvrir ses traces avaient été vaines. Ce triste incident, joint à la résolution qu'Émilie venait de prendre d'aller visiter les montagnes d'Écosse, rendit à Jean-Paul le séjour de Leipzig insupportable, et il partit pour Weimar, très-décidé à s'y fixer, pour quelque temps du moins. Son cœur lui disait que Herder, Wieland, madame de Kalb, le consoleraient de la perte d'un frère et d'une amie, et son cœur ne l'avait point trompé. A ces amis sûrs et dévoués se joignirent bientôt toutes les personnes distinguées de Weimar, et la duchesse douairière continua à lui donner des preuves de la plus haute estime et même d'une véritable amitié.

Digitized by Google

Gœthe finit enfin par lui témoigner une bienveillance qui, quoique hautaine, ne laissait pas que d'être fort précieuse de la part d'un homme qui en était si avare. De son côté, Schiller lui demanda sa collaboration pour les *Heures*, recueil dont il était le rédacteur en chef. Sans accepter cette proposition, Jean-Paul s'en montra reconnaissant.

En un mot, sa vie dans cette ville fut si douce et si agréable, que chacune des lettres qu'à cette époque il écrivait à son ami Otto se terminait par cette phrase : « En vérité, frère, je te le dis, je suis heureux ! » Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'il composa les lettres *Sur ma future carrière*, charmant petit ouvrage qui, par la grâce de l'expression, la richesse de la pensée, la légèreté du mouvement et le continuel et piquant passage de la gravité à la raillerie, mérite une place honorable à côté de ses meilleures productions. A la même époque, il reprit l'étude des classiques grecs, sans doute en mémoire de l'impression que la salle des antiques de Dresde avait produite sur lui.

« En dépit de ce rude hiver du Nord, écrivait-il à son ami Thiérot, mon esprit a été respirer les parfums de l'Ionie et de l'Attique. Cela signifie que j'ai relu avec un bonheur dont Herder pourra vous dire quelque chose l'Iliade, l'Odyssée, Sophocle, Euripide et Eschyle. L'Iliade et Sophocle m'ont presque fait mal aux nerfs. Après les derniers chants de l'Iliade et l'*OEdipe à Colonne*, on ne peut plus rien lire, si ce n'est Shakespeare ou Gœthe. Ces grands hommes de l'antiquité réagissent utilement sur mon *Titan*, non en qualité de pères, mais en celle d'instituteurs; non comme modèles de formes plastiques à donner à cette plante, mais comme soleil qui la mûrira. »

C'est en effet pendant son séjour à Weimar qu'il termina le premier volume de *Titan*, auquel il ajouta un appendice comique; car il n'était pas donné à Jean-Paul de ne montrer dans un seul et même ouvrage qu'un seul côté de sa double nature. L'écrivain qui, à l'université, déjà s'était posé en défenseur enthousiaste du progrès de l'humanité, de la liberté, de l'indépendance des peuples et des individus, ne pouvait, arrivé à l'âge d'homme, rester spectateur indifférent des grands événements qui s'accomplissaient autour de lui. Après avoir été ami ardent de la liberté et de ses défenseurs dans la France régénérée, il s'arma d'une sainte colère contre les excès de cette révolution qu'il avait tant admirée, et il écrivit la *Mort de Charlotte Corday*.

La *Métacritique* de Herder, dont il avait aidé à corriger les épreuves, une correspondance suivie avec Jacobi et le voisinage de l'université d'Iéna le ramenèrent à la philosophie. Selon lui, l'école de Kant, en voulant dépasser son immortel fondateur, s'était égarée dans *un dédain*

Digitized by Google

du positif d'autant plus dangereux, que, ne procédant plus que négativement, elle menaçait de conduire les esprits à l'anéantissement de tout savoir réel. L'idéalisme de Fichte était aux yeux de Jean-Paul la tombe intellectuelle du monde réel, puisque cet idéalisme fait de ce monde le produit du *moi*, et qu'il rend ce *moi*, et par conséquent, l'égoïsme, transcendantal. Pour lui, une pareille philosophie était une tendance désolante vers le vide, car ce qu'il demandait à la philosophie c'était la preuve de la nécessité de la foi en un Dieu créateur et conservateur du monde, à l'immortalité de l'âme avec la conscience de son être; c'était la conviction que l'amour universel est le principal, l'unique mobile de l'univers. Aussi, tout en vantant avec enthousiasme les vertus patriotiques de Fichte, s'éleva-t-il contre tout ce qui lui paraissait faux dans ses doctrines, par une brochure qu'il intitula : *Lettres à mon futur fils Jean-Paul.* Malgré la grande sagacité philosophique qu'il déploya dans cette brochure, il y eut recours à ses armes habituelles, c'est-à-dire à ce singulier mélange de tendres sentiments et d'ironies amères et railleuses qui caractérisent tout ce qui est sorti de sa plume.

Poussé par son amour inné pour les voyages, Jean-Paul ne resta pas constamment à Weimar. La plus remarquable des excursions qu'il fit pendant son séjour dans cette ville est sans contredit celle qui, en 1799, l'amena à Gotha, car par là il se trouva en rapport intime avec le prince Auguste, qui n'était encore qu'héritier présomptif. Ce jeune prince, doué d'un esprit original et très-indépendant, ambitionnait pour lui-même la gloire d'auteur, et, sans toutefois soumettre ses compositions très-excentriques à la correction de Jean-Paul, il crut se donner une teinte de génie original en traitant en camarade et en ami intime un auteur à qui l'Allemagne venait de reconnaître un pareil génie. Jean-Paul répondit avec sa candeur et sa sincérité ordinaires à des démonstrations dans lesquelles il ne voyait que les élans d'un cœur aimant.

Pendant qu'il vivait ainsi en frère avec le prince Auguste, il reçut une invitation de se rendre à la cour de Hildburgshausen, et cette invitation lui était adressée par une femme qui, au lieu de signer sa lettre, lui envoyait son portrait. La singularité de cette démarche piqua sa curiosité; la beauté pensive du visage que représentait le portrait le décida à aller chercher l'original à Hildburgshausen. Il le trouva à la cour, près de la duchesse, car le portrait était celui de sa première dame d'honneur, mademoiselle Caroline de Feuchtersleben. L'accueil qu'il reçut à cette cour surpassa tout ce qu'on avait encore fait pour

Digitized by Google

lui jusque-là. La duchesse et ses deux sœurs, la princesse de Salm et la princesse de Thurn-Taxis, le traitèrent en parent bien-aimé; le duc lui donna le titre et les priviléges d'un secrétaire de légation, et la séduisante Caroline, dont il avait appris à apprécier le caractère et la belle âme, se décida à devenir sa femme. La famille de la jeune dame s'était d'abord opposée à ce mariage, mais elle finit par y consentir, et l'on fixa le jour des fiançailles, qui devaient avoir lieu à Ilmenau. Herder s'était fait un devoir d'accompagner son ami dans une circonstance aussi solennelle, et la cérémonie devait s'accomplir par son ministère. Mais Caroline avait une dernière fois pesé ses vœux et ses projets d'avenir; et, reconnaissant que le genre de vie dont l'habitude lui avait fait un besoin était entièrement opposé aux manières de voir et de sentir de l'homme auquel elle allait engager sa vie, elle eut le noble courage de lui avouer ses scrupules; et tous deux reconnurent que, pour s'épargner les amères douleurs d'un repentir tardif, la raison leur faisait un devoir de renoncer à l'amour pour s'en tenir à l'amitié.

Il est inutile d'ajouter que les fiançailles n'eurent pas lieu et que Jean-Paul, renonçant au séjour d'Hildburgshausen, retourna à Weimar. Là, un dédommagement de la déception qui venait de blesser son cœur l'attendait déjà : c'était une lettre de madame de Sydow, jeune femme française mariée en Poméranie, où elle cherchait à se consoler d'être si loin de la France en cultivant les lettres. Voici de début de l'épître que, dans son enthousiasme littéraire, elle écrivit à l'auteur d'*Hesperus :*

« Si j'étais reine, l'auteur d'*Hesperus* serait mon premier ministre. Si j'avais quinze ans et que je pusse espérer d'être sa Clotilde [1], je m'estimerais plus heureux que d'être reine... etc. »

Jean-Paul, on le sait, avait fait une étude profonde de la littérature française, il lui fut donc facile de répondre à madame de Sydow dans la même langue dont elle s'était servie pour lui exprimer son admiration, c'est-à-dire en français. Cette dame cependant savait assez bien l'allemand pour avoir essayé, malheureusement sans succès, de traduire en français quelques morceaux de Jean-Paul. Leur correspondance devint toujours plus active, et fit naître dans leur cœur un désir si vif de se voir, qu'au mois de mai 1800 madame de Sydow annonça à Jean-Paul qu'elle viendrait passer deux jours à Berlin, ses relations de famille ne lui permettant pas de s'absenter pour long-

[1] Nom de l'héroïne du roman d'*Hesperus*.

Digitized by Google

temps. Jean-Paul accourut à ce rendez-vous, dont il s'était promis un bonheur que la réalité paraît avoir surpassé, car le lendemain du départ de sa nouvelle amie il écrivit à Christian Otto :

« Ma Sydow emporte toute mon admiration. Quelle femme! la naïveté, l'ardeur du Sud, la fermeté de caractère, la tendresse, l'œil doux et fidèle d'une Allemande! C'est elle seule que j'aime comme Dieu veut que nous nous aimions. »

S'il n'était venu à Berlin que pour faire la connaissance de madame de Sydow, il fut retenu dans cette ville par l'enthousiasme général qu'y causa la nouvelle de sa présence. Quelques mois avant son arrivée, madame de Gad, auteur de plusieurs ouvrages fort estimés concernant l'Angleterre et le Portugal, avait écrit sur son journal les observations suivantes à l'égard de Jean-Paul :

« L'apparition la plus merveilleuse de notre époque, c'est sans contredit Jean-Paul. Il est encore bien peu connu ici, et les personnes qui peuvent se vanter de l'avoir vu et de lui avoir parlé sont regardées comme des prophètes qui viennent témoigner d'un miracle. Jamais encore aucun homme extraordinaire n'a surgi d'une manière aussi rapide et aussi inattendue. Les richesses de toutes les langues paraissaient avoir été épuisées par les premiers penseurs des diverses nations, on croyait qu'il ne restait plus à la parole aucune pensée forte à exprimer. Tout à coup un homme armé seulement de sa langue maternelle paraît et défie le génie de l'Allemagne. Avant cette lutte, personne ne soupçonnait son existence : il apparaît, c'est un éclair; il demeure, c'est une étoile bienfaisante qui dissipe les ténèbres!

» Les lecteurs les plus exercés lisent difficilement ses écrits, car ils ont des allures et un ton tout particulier. La nature est sa maison, les sages ses jouets, les hommes ses machines. Aucune force, aucune création du monde visible ne lui est inconnue; elles doivent avoir été infinies, les études qui ont gravé dans sa mémoire tout ce qui a un nom. Les rayons de son génie éclairent et pénètrent toutes les forces mystérieuses de la nature, tous les labyrinthes des secrets du cœur. Il a beau, par ses caprices bizarres, nous troubler dans la contemplation paisible de ses tableaux divins, nous avons beau murmurer de la peine qu'il nous cause, quand il faut le suivre à travers des fragments de rochers, où tout nous paraît sombre et confus, lorsque nous arrivons au but où il a voulu nous conduire il nous procure le bonheur ineffable de voir ce qui n'a encore été vu par aucun œil humain, d'entendre ce qui n'a encore été entendu par aucune oreille humaine. »

Et ce n'était pas là l'expression d'une opinion individuelle; non, c'était celle de l'entraînement public. Jean-Paul fut accueilli à Berlin par les avances empressées des hommes et des femmes du monde, par celles des savants, des littérateurs, des hommes d'État. La cour de Sans-Souci elle-même chercha à l'attirer; et la plus belle des reines lui donna des témoignages marqués d'une faveur extraordinaire.

Digitized by Google

Tant de triomphes flatteurs n'eussent pas suffi cependant pour le retenir à Berlin, si cet amour dévoué et exclusif après lequel il soupirait depuis longtemps n'était pas venu lui offrir la réalisation d'un bonheur qu'il commençait à regarder comme un rêve. Toutes les femmes, toutes les jeunes filles ambitionnaient un mot, un regard de sa part, ce qui autorisa madame de Gad à lui dire :

« Il n'est point d'auteur des temps modernes et des temps anciens qui ait été aussi adoré par les femmes que vous l'êtes. Il ne faudra pas que votre biographe oublie cette particularité de votre vie. »

Le besoin d'aimer le poussait à voir un sentiment vrai dans ce qui n'était trop souvent qu'un caprice passager, une erreur à laquelle la vanité avait entraîné la raison. Chaque nouvelle déception de ce genre augmenta son découragement, mais sans lui ôter tout à fait l'espoir de trouver, tôt ou tard, la femme que ses vœux appelaient depuis si longtemps. Un soir qu'il se trouvait seul dans sa chambre, il écrivit sur une page de son portefeuille cette touchante invocation à sa future bien-aimée :

« O toi que je ne connais pas encore ! toi que je n'ai pas encore vue ! Dans » cette chambre silencieuse, ton image, ou plutôt le désir de voir ton image » passe devant mon âme sur le haut des ombres qui viennent s'adosser contre » les montagnes. Trouverai-je enfin l'être qui comprendra mes paroles les plus » intimes, mes larmes les plus brûlantes? Oh ! que de choses j'aurais à te dire ! » mais non, les sons briseraient mon cœur, je me bornerais à regarder dans tes » yeux humides ou je me jetterais dans tes bras. Une seule fois, oui, une seule » fois, dieu d'amour, accorde à mon âme altérée ce moment suprême qui, sem- » blable à l'étoile polaire, plane au-dessus de moi et que je ne puis atteindre ! »

Ce moment suprême, Jean-Paul devait le trouver à Berlin. Pendant un grand souper donné en son honneur, le hasard ou plutôt le destin plaça à ses côtés la fille cadette de M. Maier, conseiller de la haute cour de justice de Berlin. Caroline, c'était le nom de la jeune fille, fut d'abord intimidée en se voyant auprès d'un hôte si illustre; mais la bienveillance douce et gracieuse qu'il lui témoigna triompha bientôt de ses craintes, et elle lui parla avec un abandon si naïf, une innocence si parfaite, qu'il en fut visiblement impressionné. Immédiatement après le souper, il se fit présenter au père de la jeune fille. Celui-ci l'invita à une soirée qui devait avoir lieu chez lui le lendemain, mais sans oser espérer qu'il se rendrait à cette invitation. Jean-Paul cependant n'y manqua pas. Son arrivée inattendue causa à la jeune Caroline une émotion si vive et une joie si étourdissante, qu'elle saisit la main de

Digitized by Google

l'homme que depuis si longtemps elle admirait en secret et la baisa tendrement devant tout le monde. La surprise désagréable du père et la réprimande sévère par laquelle il croyait réparer ce manque de convenance, la rougeur de Caroline et ses larmes à peine contenues, l'embarras du héros de ce singulier incident, tout cela causa une scène dont le récit, amplifié et accompagné de commentaires malicieux, ne tarda pas à faire le tour de toutes les sociétés de Berlin.

Les fiançailles de Jean-Paul avec Caroline Maier, qui eurent lieu huit jours après, imposèrent silence à tout le monde, et confirmèrent le grand auteur dans sa foi au dualisme. Poussé par la force de son imagination poétique vers d'innocentes superstitions qui sont, au reste, dans la nature allemande, et dont Gœthe lui-même, malgré le réalisme dont il faisait profession, n'a pu se défendre, Jean-Paul croyait que les événements les plus graves de la vie se présentent deux fois de la même manière, fâcheuse ou favorable, c'est-à-dire que ce qui a manqué deux fois réussit pour la troisième. Il est certain qu'à Hof déjà il s'était fiancé à demi avec une Caroline, qui recula bientôt devant l'idée d'épouser un homme sans état; que mademoiselle Caroline de Feuchtersleben, dame d'honneur de la duchesse d'Hildburgshausen, eut à peu près les mêmes scrupules au moment des fiançailles, et que la troisième Caroline seulement devint enfin sa femme.

Bonne Aloïse de Carlowitz.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

LE

FILS DU DÉSERT[1]

POËME DRAMATIQUE EN CINQ ACTES

PAR

M. FRÉDÉRIC HALM

(LE COMTE DE MUNCH BELLINGHAUSEN).

Cette pièce a été représentée pour la première fois sur le théâtre de Vienne le 28 janvier 1842, et ensuite sur tous les théâtres d'Allemagne.

PERSONNAGES :

LE TIMARQUE de Massalia.
POLYDORE, marchand,
MYRON, armurier,
ADRASTE,
AMYNTAS,
ELPÉNOR,
} citoyens de Massalia.
LYCON, pêcheur.
INGOMAR, chef d'une horde de Tectosages.
ALLASTOR,
TRINOBANT,
AMBIVAR,
NOVIO,
SAMO,
} Tectosages.
ACTÉE, femme de Myron.
PARTHÉNIE, fille de Myron et d'Actée.
THÉANO, voisine de Myron.

UN HÉRAUT, CONSEILLERS DE MASSALIA, GRECS ET GRECQUES.

Cent ans après la fondation de Massalia par les Phocéens.

[1] Le premier titre de cette pièce était : l'*Amour*. Sur l'observation du directeur du théâtre impérial de Vienne que ce beau titre venait d'être profané pour un mauvais vaudeville, le poëte a choisi : *le Fils du Désert*.

Ce poëme dramatique est écrit en iambes non rimés. En le traduisant, j'avais eu en vue la scène française. Outre quelques coupures, je tendais à modifier certaines locutions, en considération du but que je me proposais. La *Revue Germanique* devait tenir à une interprétation plus littérale, et M. Nefftzer, qui avait déjà traduit le *Gladiateur de Ravenne*, du même auteur, a bien voulu se charger de rétablir, où il le fallait, le texte dans sa naïve et poétique originalité.

ALEXANDRE WEILL.

Digitized by Google

LE

FILS DU DÉSERT.

ACTE PREMIER.

Massalia. — Place du Marché.

(A droite, sur l'avant-scène, la maison de Myron. Actée assise sur le seuil de la maison; un degré plus bas, Parthénie filant une quenouille; à côté d'elle une corbeille remplie de lin.)

ACTÉE.

Songe, mon enfant, Polydore est riche et dans les meilleures années; veuf, il est vrai, mais opulent et considéré. Il demande ta main.

PARTHÉNIE se levant.

Le soleil baisse, assez filé pour aujourd'hui. On cueille des olives chez le voisin, j'y vais.

ACTÉE.

Non, tu resteras et tu m'écouteras, petite sauvage. Assez de folies et de jeux d'enfant! il est temps enfin de renoncer à ces manières désordonnées et vagabondes, et d'entendre sérieusement des choses sérieuses.

PARTHÉNIE se rasseyant.

Mais je t'écoute, ma mère.

ACTÉE.

C'est ce que tu dis toujours, et pendant que je m'enroue à te parler, ta volage pensée court à travers champs comme tu courais autrefois toi-même après les papillons. Mais il est temps enfin d'employer les fleurs du printemps à assurer l'automne. La jeunesse seule se fait aimer, mais comme elle est venue, elle s'en va, semblable à un songe rapide. Le sort d'une vieille fille est la solitude et la raillerie de la foule; ce sera le tien, car tu fermes l'oreille aux conseils de la raison, et tu braves les dieux. Tu as déjà refusé Médon.

Digitized by Google

PARTHÉNIE

Oh! il était si vieux, tout chenu, il faisait de si petits pas, et il bougonnait toujours!

ACTÉE.

Évandre aussi?

PARTHÉNIE.

Ah! celui-là sentait toujours l'huile et les onguents, il me faisait l'effet d'une médecine.

ACTÉE se levant en colère pendant que Parthénie continue de filer.

C'est cela, continue, foule aux pieds ton bonheur, folle que tu es! Mais jamais le repentir n'a manqué à la faute. Tu crois peut-être qu'à l'arbre de la vie fleurit pour toi un sort particulier, merveilleux! Tu te crois belle, entendue peut-être, riche même!

PARTHÉNIE se levant.

Je suis jeune, gaie et contente, et vous, mère, vous m'aimez: (en l'embrassant) que me faut-il de plus?

ACTÉE.

T'aimer! oui! Si peu que tu le mérites, par tous les dieux, nous t'aimons. Mais non, voilà encore que je t'embrasse, et pourtant je t'en veux, je t'en veux beaucoup... va-t'en. Oui, nous t'aimons, mais toi tu ne nous aimes guère. C'est pour nous braver que tu ne veux pas te marier. Quel est donc le grand chef que tu attends?

PARTHÉNIE après une pause.

Qui j'attends? je vais te le dire, petite mère. J'étais encore une enfant, mais je me rappelle bien ce que tu me contais: l'histoire d'Héro et de Léandre. Tu me parlais de leur amour, et quand je te demandais ce que c'était que l'amour, tu continuais en souriant et tu disais comment l'amour vient, comment il grandit, comment une lumière soudaine éclaire la nuit de l'âme, comment enfin chaque battement du cœur dit; C'est lui, c'est lui qui porte dans sa poitrine une partie de mon âme, c'est pour lui que je voudrais vivre, avec qui je voudrais périr! Oui, ma mère, c'est ainsi que tu disais, et moi je l'ai bien retenu. Eh bien, quand Médon et Évandre sont venus pour me demander, j'ai mis, à la dérobée, la main sur mon cœur pour épier son battement: j'écoutais, je guettais, mais le cœur restait muet. Il faut bien que j'attende qu'il parle!

ACTÉE.

Qu'entends-je! moi, je t'aurais dit.... (A part.) Ah! dieux clémens!

Digitized by Google

c'est ainsi que les jeunes cœurs entraînent les vieilles langues. (Haut) Folle enfant! c'est cela que tu attends? il faut que ton cœur parle? Ne pense plus à rien de pareil. Si jamais je t'ai dit ces folies, c'étaient des histoires pour t'amuser, contes d'enfants, vaines illusions décorées d'un beau nom. Tourne tes regards vers la réalité et saisis l'occasion aux cheveux; il ne t'en viendra pas un second comme Polydore, si riche, si respectable.

PARTHÉNIE.

Respectable! il gruge mon père quand il lui achète ses marchandises; il est avare et ladre.

ACTÉE.

Tu n'y entends rien; il est économe, et quand une fois tu seras sa femme, beaucoup de choses pourront changer. Sois donc sérieuse une seule fois, dis oui. Pour l'amour de moi, dis oui, mon enfant.

PARTHÉNIE.

Vois, petite mère, je n'irai plus courir dans les bois et dans les prés; je resterai tranquillement assise près de toi comme les autres jeunes filles, je ne te ferai plus de chagrin; dans tes yeux je guetterai ta volonté; mais Polydore, vraiment, je ne veux, je ne peux, je ne pourrai jamais le prendre.

ACTÉE.

Jamais?

PARTHÉNIE.

Tu m'en veux; cependant, si c'est ainsi, il faut bien que je te le dise.

ACTÉE.

Eh bien, moi, voici ce que je te dis: Nous, tes parents, nous vieillissons et nous aspirons au repos; notre maison et nos quelques arpents sont chargés de dettes. Ton père est un pauvre armurier; le jour, il laboure les champs; la nuit, il martelle dans sa forge, et quand la terre repose, il va, lourdement chargé, colporter ses armes aux villages d'alentour.

PARTHÉNIE.

Pauvre père!

ACTÉE.

Oui, pauvre, et je le suis encore plus! Je reste à la maison, mais mon souci voyage avec lui, porte son fardeau et s'essouffle dessous, sur le chemin de la montagne. Je sens la tempête qui fouette ses cheveux blancs; je frissonne sous la pluie qui le glace; parfois je m'ima-

Digitized by Google

gine que les sauvages Allobroges, ou les Tectosages, pires encore, embusqués dans leurs sombres ravins, se précipitent sur lui, le dépouillent, le massacrent peut-être, et alors je pleure, je pleure! Mais toi! toi qu'il aime comme la prunelle de son œil, toi pour laquelle il risque son sang et sa vie, tu pourrais l'affranchir de toutes ses peines, tu pourrais sécher mes larmes, tu pourrais nous rendre heureux et être heureuse toi-même; mais tu peux, et tu ne veux pas! tu ne le fais pas, ingrate enfant que tu es. Oui, tu l'es, et si c'est ainsi, il faut bien que je te le dise.

(Elle rentre.)

PARTHÉNIE après une pause.

Ingrate! non, les dieux le savent, non, je ne suis pas ingrate. Ah! c'est pour moi qu'il offre sa tête blanche à la tempête; c'est pour moi que, haletant sous le lourd fardeau, il gravit les montagnes! Non, non, il ne doit pas!... Non, je veux donner un démenti à ma mère. Je veux... qu'est-ce que je veux?... épouser ce marchand? Dieux éternels! je ne puis m'y habituer. Ce serait mourir, m'enterrer vivante, et pourtant à quoi bon me désoler? Les jours passent. Oui, sans doute, je voyais devant moi un avenir clair et brillant, mon cœur s'ouvrait au pressentiment d'un bonheur inconnu. Illusion que tout cela, conte d'enfant que l'amour! Ma mère ne vient-elle pas de le dire? Et peut-être qu'à la fin tout est mensonge sur terre, et vaine chimère tout ce qui orne la vie? Alors, par le ciel, je ne perdrais rien, et j'échapperais à la douleur d'un plus grand désespoir, quoique ce soit peut-être précisément la plus terrible douleur de renoncer aux songes merveilleux de la jeunesse! Quoi qu'il en soit, je ne balance plus, je ne veux plus que mon père souffre pour moi! je veux.... Qui vient là? Polydore! (Elle fait un mouvement pour rentrer.) Mais non, je reste; s'il faut vendre mon bonheur, fixons-en le prix. Voilà qu'il vient; comme il se gonfle, comme il jette la tête en arrière, comme il plisse son front! regard, démarche, tout en lui n'est qu'orgueil; et moi, sa femme! je me sens froid au cœur!

(Elle reprend sa quenouille pendant que Polydore entre par le fond de la scène, à gauche.)

POLYDORE sans apercevoir Parthénie.

Cela ne peut pas durer ainsi, cet esclave me met sur la paille. J'ai beau tondre cet argent sur mes enfants, je ne peux pas les surveiller tous à la fois; il me faut une ménagère.

Digitized by Google

PARTHÉNIE à part.

Ne dirait-on pas qu'il porte le monde sur ses épaules! et je parie qu'il combine quelque économie de liards!

POLYDORE.

Il est vrai que je ne remplacerai pas Callinique. C'est celle-là qui était une bonne âme, et économe! Mais la fille de l'armurier n'est pas riche; elle sera bonne ménagère, je fais bien de la choisir. Tiens, la voilà en personne. Je considère cette rencontre comme un signe du ciel. Eh! bonjour, jeune fille, bonjour!

PARTHÉNIE.

Bonsoir plutôt, car le soleil baisse.

POLYDORE.

Il n'y a pas de soir là où ton œil brille.

PARTHÉNIE à part.

Voilà qu'il fait semblant de vouloir sourire. (Haut.) Laisse là les belles paroles! nous avons à parler de choses sérieuses : tu penses à m'épouser?

POLYDORE à part.

Hé! elle enfonce les portes. Je le conçois : elle est impatiente. (Haut.) Eh bien, oui, j'y pense.

PARTHÉNIE.

C'est ce que m'a dit ma mère, et quoique étonnée, à vrai dire, que ton choix tombe sur moi et que tu aies si vite oublié Callinique....

POLYDORE.

Oublié, non! un homme comme moi n'oublie jamais ce qu'il a perdu : ni argent, ni bien, ni valeurs, et Callinique était une valeur. Mais des raisons bien importantes me poussent à un nouveau choix... avant tout, mes enfants....

PARTHÉNIE.

Pauvres orphelins!

POLYDORE.

Pour pauvres, ils ne le sont pas. Mais ce sont de petits goinfres, des avale-tout, et de petits sauvages dont on ne peut venir à bout. Faudra-t-il leur faire venir au poids de l'or un pédagogue de Samos ou de Milet? La douceur n'est-elle pas ce qui réussit le mieux contre la force brutale? et toi, tu es douce.

Digitized by Google

PARTHÉNIE.

Douce, dis-tu? (A part.) Oui, douce comme la brebis menée à la boucherie!

POLYDORE.

Et puis mes affaires m'appellent si souvent hors de la maison, tantôt au marché, tantôt sur le port, faudra-t-il s'en rapporter à un esclave pour garder ma maison, mes magasins et mainte armoire bien remplie? Il me faut pour cela une femme, une épouse fidèle. Et enfin... je suis vert encore, il est vrai; je me sens même parfois très-jeune, mais déjà s'annoncent les précurseurs de la vieillesse; par-ci, par-là, un cheveu gris et la goutte de temps en temps. Qui alors aura soin de moi, qui me tiendra la chambre chaude, qui me préparera de la tisane d'herbes, et de petits potages, si ce n'est une femme aimante?

PARTHÉNIE à part.

Je perds courage, ô dieux!

POLYDORE.

Il y a encore une autre raison. Celle-ci brille dans ton regard, et fleurit sur tes joues. Elle s'appelle, mon petit bouton de rose....

PARTHÉNIE l'interrompant.

Assez, garde cette raison pour toi; dis-moi seulement une chose. Tu le sais, mon père cultive son champ, travaille à l'enclume, colporte sur son dos de lourdes marchandises, et pourtant, vieux comme il est, il aurait besoin de repos. Dis, penseras-tu à tout cela si je t'appartiens?

POLYDORE.

Certes j'y penserai.... Comment n'y penserais-je pas? j'y réfléchirai mûrement.

PARTHÉNIE.

Oui, mais que feras-tu pour mon père?

POLYDORE.

Tu me demandes ce que je ferai? Je n'ai pas l'habitude de me vanter; mais je ferai tout ce que tu pourras souhaiter. D'abord, il sera mon beau-père, le beau-père de Polydore, du riche Polydore! le parent d'un homme dont les ancêtres remontent jusqu'aux dieux, oui, jusqu'aux dieux, songe quel honneur, mon enfant!

PARTHÉNIE.

Soit. Mais l'honneur ne donne pas de pain.

Digitized by Google

POLYDORE.

Je songerai aussi à cela. D'abord, je continuerai comme par le passé de prendre à ton père ses marchandises à de bons prix.

PARTHÉNIE.

A de bons prix ! veux-tu dire bons pour toi ?

POLYDORE.

Et puis, encore un point, fais attention ici, jeune fille, et réfléchis bien : apprends que je te prendrai sans dot, tout à fait sans dot, telle que tu es là, sans une drachme.

PARTHÉNIE.

Tout cela, tu feras tout cela pour mon père, vraiment ?

POLYDORE.

Sans doute, c'est beaucoup, presque trop !

PARTHÉNIE.

Par tous les dieux, c'est trop, bonsoir donc.

(Elle veut rentrer.)

POLYDORE.

Reste, il me faut une réponse.

PARTHÉNIE.

Soit, la voici, et retiens-la : Donne à tes enfants un pédagogue à n'importe quel prix et de n'importe quel pays ; pour garder ta maison, mets-y des verrous et des grilles, et, si tu es souffrant, tu trouveras là-bas, au coin, une marchande d'herbes et de simples, et tu prépareras tes tisanes toi-même. Pour moi, sache qu'il n'est pas sur toute la terre d'herbe plus amère que ta vue.

(Elle rentre.)

POLYDORE seul et la suivant des regards.

Qu'est cela ? ai-je bien entendu ? elle me refuse, moi, le riche Polydore ! L'enfant de l'armurier refuse le fils des dieux ! elle ne veut pas de moi et me le dit tout crûment, comme si j'étais le compagnon forgeron de son père ! et elle se moque de moi par-dessus le marché ! Pas d'herbe plus amère que ma présence ! Ah ! oui, elle te sera amère cette herbe, à toi et aux tiens. Que le vieil infirme forge désormais ses armes pour sa ruine ; je ne lui achète plus une lame. J'acquiers les droits de ses créanciers, je le cite en justice, je le fais chasser de sa maison, de la

Digitized by Google

ville même, lui et son insolente enfant. Oui, et dût-il m'en coûter la dernière de mes drachmes, je n'aurai pas de cesse que son destin ne soit accompli !

(Pendant qu'il se promène de long en large, paraît au fond de la scène, à gauche, Lycon le pêcheur.)

LYCON.

Ils m'ont dit de descendre la rue tout droit, puis de tourner le coin, puis la première maison à droite de la fontaine. C'est donc celle-ci. (Il s'avance vers la maison de Myron et frappe à la porte.) Hé ! holà ! ouvrez là dedans ! qu'on ouvre ! Ah ! vous faites les sourds, le malheur frappe trop fort, il faudra bien que vous l'entendiez.

POLYDORE, à gauche de la scène, à part.

Eh ! que veut cet homme ?

THÉANO ouvrant la porte de la maison.

Qui va là ? qui fait tant de bruit ?

LYCON.

Sortez.

THÉANO.

Qu'y a-t-il, parle ?

LYCON.

Tu es la femme de Myron l'armurier ?

THÉANO.

Moi ! non, mon mari est mort.

LYCON.

Rends donc grâces aux dieux, car la mort vaut mieux que l'esclavage.

THÉANO.

Quoi ? comment ! Myron....

LYCON.

Est prisonnier, enlevé par les sauvages Tectosages.

POLYDORE, à part, en se frottant les mains.

Prisonnier ! ah ! mais cela vient tout à fait à propos.

THÉANO.

Myron enlevé ! prisonnier !

LYCON.

Oui, je l'ai vu de mes yeux.

Digitized by Google

THÉANO.

Dieux éternels! ah! voici venir ses amis. (A Adraste et Elpénor qui viennent par le fond de la scène.) Arrivez, Adraste, Elpénor; voici un homme qui nous annonce que Myron est enlevé par les Tectosages!

ADRASTE à Lycon.

Comment! dis-tu vrai?

ELPÉNOR.

Et comment est-ce arrivé, dis?

LYCON.

Je coupais des vergues pour mon bateau, dans la forêt, non loin de la côte, lorsque je vis arriver un homme lourdement chargé. Moi, j'étais caché par le fourré, lui s'étendit sur la mousse à peu près à une portée de flèche; soudain, j'entends du bruit derrière le hallier, et, semblables à des hurlements de loup, les cris des Tectosages.

POLYDORE à part.

Dieux vengeurs, vous avez bien fait cela!

ACTÉE descend avec une servante les degrés de sa maison; elle parle à la servante :

Voilà encore que, selon son habitude, Parthénie a oublié sa quenouille; rentre-la.

LYCON à Adraste, Théano et Elpénor.

Moi, j'étais à l'abri; mais l'autre n'y a pas échappé, ils lui ont tout pris.

ACTÉE à la servante qui prend la quenouille.

Prends aussi la corbeille.

(La servante prend la quenouille et la corbeille, et rentre.)

LYCON.

Ils lui ont ensuite demandé qui il était, et dès qu'il eut répondu qu'il était armurier, ce furent des cris de joie! « Il faut l'enlever! » dirent-ils. Ils l'ont lié et l'ont poussé devant eux, ses cheveux blancs flottant au vent.

ACTÉE, qui suivait la servante, s'arrête tout à coup sur le seuil de la porte.

(A part.) Des cheveux blancs!... un armurier!... lié!... enlevé!... Haut.) Qui était cet armurier, dites? qui était cet homme?...

LYCON, après une pause, aux autres qui restent la tête baissée.

Est-ce là la femme de Myron?

Digitized by Google

ACTÉE.

La femme de Myron! grands dieux! Myron serait...? non, non, que restez-vous là muets? non, non, ce n'est pas Myron! (Personne ne lui répond; après une pause.) Malheur! malheur à moi!

ADRASTE.

Elle s'affaisse.

ELPÉNOR.

Elle tombe.

THÉANO la soutenant.

Au secours!

POLYDORE à part.

Elle a son compte. Reste la fille!

AMYNTAS, arrivant, suivi de plusieurs hommes et femmes attirés par les cris de Théano.

Vous dites que Myron est prisonnier?

THÉANO.

Mais aidez-moi donc à faire rentrer cette malheureuse femme!

(Théano et plusieurs autres femmes enlèvent Actée.)

AMYNTAS.

Et ce sont des Tectosages qui l'ont emmené?

LYCON.

Oui, des Tectosages. Il y a trois semaines qu'une troupe de ces gueux velus ont quitté leurs montagnes, comme c'est leur habitude, dévastant le pays, tombant sur les voyageurs, et enlevant les troupeaux de nos pâturages. Ce sont eux qui ont emmené Myron.

PARTHÉNIE se précipitant hors de la maison.

Où est l'homme qui a apporté cette nouvelle? (A Lycon.) C'est toi! dis, est-ce vrai? l'as-tu vu?

LYCON.

Je les ai vus passer à dix pas de moi, le vieillard, et les barbares qui chantaient.

PARTHÉNIE.

Et toi, tu t'es sauvé, et lui....

LYCON.

J'étais dans le hallier, seul, je n'osais pas souffler. Je ne m'enfuis que lorsque la troupe fut tout à fait passée; mais le vieux m'aperçut et

Digitized by Google

me cria d'un ton suppliant : « Je suis Myron de Massalia, l'armurier; pour l'amour des dieux, va et dis chez moi qu'ils payent ma rançon. » Un des sauvages alors ajouta en ricanant : « Oui, va, cours, et si on veut le racheter, qu'on ne vienne pas avec moins de trente onces d'argent; l'homme les vaut bien! » Et je courus mon chemin, tandis qu'ils se dirigeaient vers les Cévennes.

PARTHÉNIE.

Prisonnier!... (Elle essuie ses larmes.) Non, arrière, lâches pleurs! que mon œil soit clair! que mon âme soit d'acier! Tu dis qu'ils sont allés vers les Cévennes, qu'ils demandent rançon? La maison et les champs, nous les devons, mais nous avons des amis.

POLYDORE à part.

De l'argent comptant vaudrait mieux.

PARTHÉNIE.

Vous, Adraste, vous, Amyntas, vous nous aiderez; vous avez grandi avec lui, vous avez partagé avec lui les jeux de l'enfance, les soucis de la vieillesse! vous le sauverez, vous le pouvez, vous êtes riches! vous le voudrez, vous êtes bons; dites, hommes généreux! dites oui, vous nous prêterez la rançon?

ADRASTE.

Moi! trente onces d'argent! plût aux dieux que je les eusse pour mes enfants!

AMYNTAS.

La mer porte tout mon bien. Qui peut bâtir sur les flots et sur les vents? je suis peut-être ruiné au moment où je vous parle.

POLYDORE à part.

O les bons amis!

PARTHÉNIE.

Ayez pitié, afin que les dieux aient pitié de vous! (A Amyntas.) Que tes vaisseaux rentrent dans le port! (A Adraste.) Que tes enfants ne tombent jamais sous le joug de l'esclavage, que le fardeau de la pauvreté ne pèse jamais sur eux! Sauvez-nous! laissez-vous attendrir par le désespoir de ma mère et par mes supplications.

ADRASTE.

Assez! plus tard peut-être, mais à présent, n'attends rien de moi, c'est impossible.

PARTHÉNIE.

O grands dieux!

Digitized by Google

AMYNTAS.

Oui, les temps sont durs et chacun porte son propre bât.

PARTHÉNIE.

O amitié, conte d'enfant!

(La voix d'un héraut en dehors de la scène.)

Place, citoyens, place au timarque!

PARTHÉNIE.

Partez donc! qu'avais-je à faire de vous? La mère veille, Massalia protégera ses enfants.

LE HÉRAUT avec une baguette blanche, à gauche, au fond de la scène.

Place, vous dis-je, au timarque!

PARTHÉNIE, tombant aux pieds du timarque qui paraît, entouré de quelques conseillers.

Au secours! sauvez-nous!

LE HÉRAUT levant sa baguette.

Arrière!

LE TIMARQUE.

Non, laisse-la. Dis, jeune fille! pour qui demandes-tu secours?

PARTHÉNIE.

Sauve Myron l'armurier... mon père... dans les montagnes... les Tectosages l'ont enlevé! Oh! tu le sauveras, tu l'arracheras à l'esclavage!

LE TIMARQUE.

Je plains le sort de ce bon citoyen, mais pour le sauver....

PARTHÉNIE.

Fais retentir les trompes, ordonne aux citoyens de prendre les armes; c'est mon père qui les a forgées, vos armes! l'acier en est bon! Que Massalia sauve un de ses fils, qu'elle l'enlève aux brigands, qu'elle le rende libre à sa libre patrie.

LE TIMARQUE.

C'est impossible, nos vieilles lois s'y opposent. Alors qu'à peine fondée, Massalia disputait encore sa jeune existence aux peuples sauvages de la côte, il fut décidé, pour que le salut d'un seul ne compromît pas celui de tous et que la prudence contînt la témérité, que Massalia ne protégerait ses citoyens que jusqu'à l'ombre de ses murs, et comme Myron a franchi cette limite....

PARTHÉNIE.

Grâce! grâce! (Se levant.) Non, pas de grâce; le droit! mon droit!

Digitized by Google

Est-ce que Massalia n'est pas solidement fondée? est-ce que la puissance de son bras ne s'étend pas bien au delà de l'ombre de ses murs? Qu'elle use de sa force! Qu'est-ce que des lois qui lient et ne défendent pas? Mon père est prisonnier, délivre-le, timarque.

LE TIMARQUE.

C'est impossible, ma fille; une pierre dérangée à l'édifice du droit fait crouler la maison. Vois toi-même; je n'y puis rien.

(Il fait un mouvement pour s'en aller.)

PARTHÉNIE tombant de nouveau à ses pieds.

Miséricorde!

LE TIMARQUE.

Auprès des dieux seuls est la miséricorde! sur la terre habite le droit, et c'est à moi de le sauvegarder. Place!

LE HÉRAUT.

Place, te dis-je, au timarque!

(Le timarque sort par le fond de la scène, à droite.)

PARTHÉNIE criant après lui.

Grâce!... Malheur à moi! pas une oreille pour mon désespoir!

(Elle reste agenouillée et cache sa figure dans ses mains.)

POLYDORE, imitant le timarque et se frottant les mains, à part.

Je n'y puis rien! je voudrais t'embrasser, homme d'or qui as dit : Je n'y puis rien!

ELPÉNOR.

Je m'éclipse; je ne peux pas lui être utile, et ses larmes me vont au cœur!

(Il s'éloigne avec plusieurs des assistants, dont une bonne partie avaient déjà suivi le timarque.)

ADRASTE.

Viens! suis-moi, pêcheur, je te donnerai l'hospitalité et ton salaire de messager. Et vous, amis, venez dans ma maison pour délibérer posément sur ce qu'on peut faire dans ces conjonctures pressantes.

(Il s'en va avec Amyntas, Lycon et le reste des assistants.)

(Parthénie, toujours à genoux, la figure cachée dans les mains, se trouve au milieu de la scène, seule avec Polydore.)

POLYDORE, assis sur les degrés de la maison, une jambe sur l'autre.

Oui, oui, allez-vous-en. A notre tour maintenant, et je la toucherai qu'elle s'en souviendra.

Digitized by Google

PARTHÉNIE regardant autour d'elle.

Partis! tous partis! ils me fuient; pas un bras pour m'assister! Oh! je le vois, le malheur est solitaire. (Se levant subitement.) Et pourtant, il faut que je trouve du secours! il le faut, je veux voir Polydore!

POLYDORE.

Ah! tu veux voir Polydore? tu es donc malade, pour chercher une herbe si amère!

PARTHÉNIE à part.

Maintenant, dieux! assistez-moi et fondez en humilité la fierté de mon âme! (Haut.) Oh! vois-moi à tes pieds, dans la poussière!

POLYDORE.

Eh oui, dans la poussière, à mes pieds.

PARTHÉNIE.

Oublie, pardonne-moi, et rachète mon père; je m'engagerai à ton service comme esclave.

POLYDORE.

Vraiment?

PARTHÉNIE.

Je garderai ta maison et ton bien, je soignerai ta vieillesse, j'élèverai tes enfants.

POLYDORE.

Tiens, tiens, tu ferais tout cela? vraiment, tout cela?

PARTHÉNIE.

Tout cela et plus encore, pour une chose : rachète mon père!

POLYDORE se levant.

Eh! c'est trente onces, je pense, que demandent les Tectosages. Non, non, cela monterait trop haut. Je me conforme volontiers aux bons conseils, et vois-tu, je vais suivre celui que tu m'as donné : je ferai venir un pédagogue pour mes enfants, je ferai mettre des verrous et des grilles à ma maison, et, si je tombe malade, j'achèterai des herbes chez la marchande du coin. Voilà le parti que je prends. Quant à toi, ma belle enfant, rachète ton père comme tu peux; va t'offrir comme esclave aux barbares; fais ce que tu veux, je ne te demande qu'une chose, ma petite rose épineuse, ne me compte plus désormais dans ton jeu. (A part.) Je lui ai rivé son clou, elle s'en souviendra.

(Il sort à droite.)

PARTHÉNIE, qui, pendant ce discours, s'est levée et éloignée de Polydore.

Va, réjouis-toi, tu crois que le désespoir va me saisir et que tes sar-

Digitized by Google

casmes vont pousser au délire mon âme abandonnée? tu te trompes! Les hommes me fuient, mais les dieux, je sens leur approche, leur souffle gonfle ma poitrine, ils m'inspirent ce courage victorieux et tout-puissant qui, sûr de lui-même, ne trouve aucun but au-dessus de son essor. Fou venu pour envenimer ma douleur, ce sont les dieux qui t'ont fait parler; tu m'as montré le chemin obscur du salut, tu m'as appris à briser les chaînes de mon père. Partons! partons! la nuit tombe; que d'autres se reposent! debout, Parthénie! ta tâche commence.... Mais ma mère!

THÉANO sortant de la maison, et qui a entendu ces derniers mots.

C'est passé; elle est tranquille maintenant, le sommeil va sans doute lui donner le repos dont elle a besoin.

PARTHÉNIE.

Puisse-t-il longtemps couvrir son âme de ses rayons assombris!

THÉANO.

Viens donc lui préparer sa potion de jusquiame et de népenthe odorante.

PARTHÉNIE.

Je connais une herbe plus puissante, et je vais la chercher.

THÉANO.

Comment! maintenant?... il fait nuit....

PARTHÉNIE mettant la main sur son cœur.

Il fait jour ici!

THÉANO.

Tu vas toute seule...

PARTHÉNIE.

Les dieux sont avec moi.

THÉANO.

Chercher des herbes maintenant?... Tu as perdu l'esprit; tu ne dois pas, te dis-je....

PARTHÉNIE.

Veille auprès de ma mère; moi, mon âme me pousse hors de ce lieu. Si c'est la vérité que mon œil intérieur a entrevue, le but n'est pas loin, le salut est près; je risque tout pour gagner tout!

THÉANO.

Où vas-tu?... Qu'est-ce que cela veut dire?... Reste, Parthénie!. .

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME.

(Une forêt dans les Cévennes. Une allée sombre avec une éclaircie, d'où l'on aperçoit des montagnes rocheuses. Au fond, à gauche, un feu à moitié éteint sur lequel est suspendu un chaudron. Plusieurs Tectosages enveloppés de peaux de moutons dorment en cercle autour du feu; à côté d'eux des lances, des casques, des boucliers, des coupes et des hanaps renversés. Derrière, tout au fond, quelques tentes couvertes de peaux d'animaux. En avant de la scène, à droite, AMBIVAR, NOVIO et TRINOBANT sont assis autour d'un bloc de pierre et jouent aux dés. A gauche, au milieu de la scène, INGOMAR dort sous un arbre au tronc duquel sont suspendus son glaive et son bouclier. MYRON est assis par terre à quelques pas de lui.)

AMBIVAR.

Un point de plus, à moi l'enjeu!

TRINOBANT.

Tonnerre! voilà du bonheur!

NOVIO.

A mon tour maintenant!

AMBIVAR.

Que joues-tu?

NOVIO.

Mon poulain noir. Tu le connais; il a deux ans, rapide comme le vent. Cela va-t-il?

AMBIVAR.

Je mets deux moutons gras.

(Ils jouent aux dés.)

MYRON.

Tout cela me paraît un conte. D'abord, ils ont avalé en vrais loups leur formidable repas, puis ils se sont gorgés d'hydromel brun; voilà que maintenant ils font claquer les dés.... Les autres, là-bas, étendus comme des masses, sont ivres-morts, un sommeil de plomb pèse sur leurs yeux. Et moi, l'esclave de ces barbares, de ces brutes! moi, hier encore citoyen de Massalia et homme libre, et aujourd'hui....

INGOMAR parlant en dormant avec des mouvements crispés.

Sus! poursuivez-les!

Digitized by Google

NOVIO.

De l'hydromel, esclave! de l'hydromel!

AMBIVAR jetant les dés.

Voilà! le poulain est à moi!

TRINOBANT.

Dix points!

NOVIO.

Ciel et tonnerre!

MYRON à part.

Tout mon avoir ne suffirait pas pour me racheter, et je suis déjà chargé d'années. Si j'étais jeune, je prendrais courage, je tâcherais de m'enfuir; mais, tel que je suis, pas de salut!

NOVIO à Myron, le menaçant du poing.

De l'hydromel, ou je te coupe tes oreilles sourdes! de l'hydromel, esclave!

MYRON saisissant précipitamment une cruche et la portant à Novio.

Voici, voici l'hydromel!

AMBIVAR.

Eh bien! que mets-tu, Trinobant?

TRINOBANT.

Mon brassard, que voici.

AMBIVAR.

Et moi, je mets mon baudrier; cela va-t-il?

TRINOBANT.

Cela va.

MYRON s'éloignant avec la cruche.

Oh! si c'était du poison, comme je vous en abreuverais de bon cœur! Et pas d'issue!... Cependant Polydore, Adraste, Amyntas, Elpénor, mes amis, sûrement ils pensent à moi, ils me rachèteront! O dieux! ne trompez pas mon espoir, ramenez-moi dans ma famille, et faites-moi mourir dans la ville de mes pères!

INGOMAR, toujours parlant en dormant.

Sus! sus! Tuez! tuez! (Il s'éveille.) Ah! ce n'était qu'un songe, c'est dommage: le combat était fini, la journée à nous. Comme ils couraient!... que de prisonniers! et quel butin! Et ce n'était qu'un songe! Où peut donc rester Allastor?

TRINOBANT.

Perdu!... Allons, j'en ai assez pour aujourd'hui.

Digitized by Google

AMBIVAR.

Encore un coup!

TRINOBANT.

Une autre fois.

(Il se lève et s'approche d'Ingomar.)

AMBIVAR.

Et toi, Novio? je joue ma dernière part du butin, cette femme allobroge.

NOVIO.

Et moi, je mets ce glaive que j'ai pris à cet esclave, là-bas.

MYRON à part.

Mon glaive! ils jouent mon bon glaive! Je ne croyais pas le donner à si bon marché. Oh! j'aimerais mieux en voir l'acier dans leurs cœurs!

INGOMAR, qui s'est levé, s'approchant de Samo.

Debout, Samo, debout!

TRINOBANT également s'avançant.

Debout! (Le secouant.) Les morts dorment ainsi.

SAMO, ivre, ouvrant à peine les yeux.

Il est temps de souper?

INGOMAR.

Non, il est temps de rentrer du pâturage les troupeaux que nous avons enlevés. Frotte-toi les yeux, secoue le sommeil.

AMBIVAR pendant que les Tectosages, éveillés peu à peu, s'éloignent dans le fond de la scène.

Mon coup est meilleur.

NOVIO se levant subitement.

Non, c'est le mien!

AMBIVAR.

Tu mens!

NOVIO le saisissant à la gorge.

Chien, triches-tu?

AMBIVAR brandissant sa hache.

Chien!... Les chiens mordent!

MYRON à part.

Très-bien, tuez-vous, égorgez-vous, dévorez-vous comme des araignées enragées.

Digitized by Google

INGOMAR revenant à l'avant-scène.

Qu'est-ce?...

NOVIO luttant avec Ambivar.

Gueux! assassin!

INGOMAR les séparant de force.

La paix, vous dis-je!

NOVIO.

Qui ose...?

INGOMAR.

C'est moi, moi votre chef, élu par vous.... Paix donc, c'est moi qui l'ordonne!

NOVIO.

Place!

AMBIVAR brandissant la hache.

Le sang de son cœur ou le tien!

INGOMAR menaçant.

Arrière!... Un pas de plus, et je vous envoie aux ombres!

(Novio recule, Ambivar baisse la hache.)

INGOMAR.

Encore une fois, allez. Toi, Novio, gravis le roc pour voir si Allastor vient; toi, prends ta hache et coupe du bois pour le repas du soir. Allez, vous dis-je!

AMBIVAR marmottant à part soi.

Bien, le temps viendra.... Bien!

(Ambivar sort à droite et Novio à gauche.)

INGOMAR.

Me braver, moi! Par l'éclair du ciel!... Mais allez toujours, fanfarons, je me ris de vous, et, s'il n'en vient pas un plus fort que vous deux, l'heure qui doit me dompter est encore loin, et je monte aux cieux invaincu.... Qu'est-ce que je voulais donc?... Ah! oui, je voulais boire. Esclave, de l'hydromel!... (Après avoir bu dans la cruche que Myron lui a apportée.) Ah! voilà un bon coup, cela rafraîchit.... (S'étendant sur le bloc de rocher sur lequel on venait de jouer aux dés.) Et maintenant, esclave, conte-moi quelque chose et raccourcis-moi le temps.

MYRON.

Moi?

INGOMAR.

D'abord, dis-moi ton nom.

Digitized by Google

MYRON.

Myron, seigneur....

INGOMAR l'imitant en raillant.

Myron, seigneur.... Ça pleurniche comme une petite nichée d'oiseaux dans le chènevis; ça vous a une mine piteuse comme s'il venait de manger de l'épine-vinette. Voyons, parle; qu'as-tu? T'aurait-on donné des coups de fouet pendant que je dormais?

MYRON effrayé.

Des coups de fouet!...

INGOMAR.

Ils t'ont battu?

MYRON.

Non, seigneur.

INGOMAR.

Par tous les dieux, qu'as-tu donc à pleurnicher, vieil infirme, dis? Tu as ici à boire et à manger à volonté, et la nuit un bon lit sur la mousse, et quand nous serons chez nous, nous te bâtirons une forge; tu travailleras, tu martelleras et vivras comme par devant.

MYRON.

Et comptes-tu pour rien la perte de la liberté?

INGOMAR.

Comment, la liberté? tu me fais rire.... Tu manques de liberté? Tu n'en avais plus quand nous t'avons pris. L'âge t'a enchaîné au joug. La jeunesse seule est forte, et seule la force est libre!

MYRON.

Et si, comme tu le dis, la vieillesse paralyse ma force, qui donc chez vous aura soin de moi?

INGOMAR.

Avoir soin de toi? Est-il une herbe contre la vieillesse? Nous savons mieux guérir cette maladie.... Chez nous, quand on se sent vieux et cassé, on s'en va dans la forêt avec des provisions pour trois jours, on se couche sur la mousse sous un arbre, et après trois jours on s'en va vers les dieux.

MYRON.

Et vous laissez faire?... vous n'empêchez pas?... Le fils laisse le père...?

INGOMAR.

Mourir, pourquoi pas? Son heure étant venue, pourquoi vivrait-il,

Digitized by Google

un tourment à lui-même, un fardeau pour les siens? La force est l'élément de la vie; quand elle s'enfuit, la vie ne nous est plus qu'une poignée sans lame, un carquois sans flèches, et nous la jetons loin de nous.

MYRON.

Dans la forêt! après trois jours!... Horrible!... Ainsi donc, si les forces me manquaient tout à fait, j'irais, moi....

INGOMAR.

Non, pas toi, tu es un esclave; ton sort dépend de qui t'obtiendra comme sa part du butin. Il se peut aussi que le sort te désigne pour être la part des dieux; alors, dans le cercle des pierres saintes, la hache te frappera.

MYRON.

La hache!... Malheur à moi!... La hache des sacrifices! je sens déjà l'acier sur la nuque!

INGOMAR.

A l'entendre, on dirait que, lui parti, le monde ne sera plus.

MYRON.

Ah! protégez-moi, dieux miséricordieux de mon pays.... Massalia! malheur à moi, pour avoir franchi le seuil de tes portes!

INGOMAR.

Tais-toi; sois lâche pour toi seul, et n'assourdis pas mes oreilles de tes plaintes.

MYRON reculant.

Bien... très-bien... je me tais.

INGOMAR à part.

Il se peut qu'il y ait des hommes parmi son peuple, mais celui-là n'en est pas. (Haut.) Esclave!...

MYRON.

Seigneur?

INGOMAR.

Rassure-toi, ne crains rien; le sort ne tombera pas sur toi, et pourvu que tu nous forges de bons glaives, que tu fasses ton service, que tu vives comme nous l'entendons, tu te plairas chez nous.

MYRON.

Moi, me plaire chez vous!

INGOMAR.

Fou! tu aimes tant la vie, tu appelles la liberté, et tu ne la connais

Digitized by Google

pas. Elle est chez nous, la liberté; elle est sous le grand ciel et dans les bois, elle respire sur les montagnes! Et la vie... vivez-vous seulement? C'est nous qui vivons; tantôt ici, tantôt ailleurs, à notre caprice, partout chez nous, pas de soucis pour aujourd'hui, pas d'épargnes pour demain.... Chasses, festins, combats et dangers, voilà ce que j'appelle vivre! voilà une joie qui vous gonfle les veines et vous soulève la poitrine; mais vous, là-bas, dans vos sombres murs, vous connaissez la vie comme un deuil éternel.

MYRON.

J'y suis né, seigneur. Là règnent la loi, la justice, l'ordre. J'y possède... j'y possédais, voulais-je dire, les biens les plus précieux : une femme fidèle, une fille chérie...

INGOMAR.

Des pleurs maintenant, des pleurs pour des femmes! Sors de ma présence. Es-tu une femme toi-même? Qu'est-ce donc que les femmes? des êtres vains et voluptueux, nés pour enfanter et pour servir. A peine formées, ça vous jette des regards de désir, ça s'accroupit autour de l'âtre et nourrit des enfants, ça se parfume les cheveux, ça se mire dans la rivière.... Si j'étais un dieu et que j'eusse un monde à créer, je n'y mettrais pas une femme, pas une! Nous autres, nous prenons des femmes comme nous prenons un bain quand le soleil est chaud. Mais toi... pleurer pour des femmes!... Allons, sors de ma présence.

MYRON.

Seigneur, tu t'emportes. Pourtant, si hier encore tu eusses été libre, et si aujourd'hui, semblable à moi, loin de ta patrie, pauvre esclave....

INGOMAR.

Moi! je ne serais pas esclave! (On entend un son de trompe dans le lointain.) Silence! c'est le cor d'Allastor. Ce sont eux, ils viennent. (A Novio, qui paraît au fond.) Viennent-ils, dis?

NOVIO.

Oui, ils montent le ravin; Allastor précède les autres; il gravit la montagne, le voici.

(Allastor paraît dans le fond de la scène; peu à peu Samo, Trinobant, Ambivar et d'autres Tectosages, s'avancent également.)

ALLASTOR.

Oui, me voici; mais mieux eût valu ne pas partir : je reviens les mains vides.

Digitized by Google

INGOMAR.

Dis-tu vrai? Ces gras troupeaux que les bourgeois d'Avenio envoient tous les ans aux pâturages des montagnes?...

ALLASTOR.

Je n'en ai pas vu un sabot.

INGOMAR.

Tant pis.... Et qu'est-ce que tu apportes?

ALLASTOR.

Rien.... Si, pourtant; j'amène un joli brin de jeune fille.

NOVIO.

Une femme!

INGOMAR.

Une femme! cela valait bien la peine!

AMBIVAR.

Et d'où t'est venue cette prise?

ALLASTOR.

Elle s'est elle-même jetée dans nos mains; nous étions aux aguets dans le fourré quand nous entendîmes des pas et des voix. Elle avançait, bravant la chaleur du soleil, les galets du sentier. Nous nous montrons; l'enfant qui la guidait s'enfuit, mais elle, détournant de sa main nos bras étendus : « Arrêtez, dit-elle, je vous cherche; êtes-vous des Tectosages? »

TRINOBANT.

Hé! que dis-tu? La fille....

NOVIO.

Et vous?

ALLASTOR.

Nous nous mettons à rire. « C'est nous que tu cherches, lui disons-nous; eh bien, tu nous as, c'est-à-dire tu nous appartiens. » Mais elle, rouge de colère, s'arrache de nos mains. « Non, dit-elle, je ne vous appartiens pas; j'apporte la rançon pour un de vos esclaves, elle est mon sauf-conduit. »

MYRON à part.

Rançon... pour leur esclave!...

INGOMAR.

Si elle apporte une rançon, elle a dit vrai : elle est libre.

ALLASTOR.

Bref, nous consentons à la conduire à Ingomar, notre chef. Elle nous

Digitized by Google

suit, c'est-à-dire elle nous devance d'un pas ailé, et nous la suivons en secouant la tête.

TRINOBANT.

Ah! celle-là a du cœur au ventre.

INGOMAR.

De quel esclave apporte-t-elle la rançon?

ALLASTOR.

Celle de Myron de Massalia, a-t-elle dit.

INGOMAR avec mépris.

De celui-ci?

MYRON.

Grands dieux!

INGOMAR.

Allons, il n'est si mauvaise marchandise qui ne trouve acheteur!

MYRON.

Être libre! revoir Massalia! O dieux! ne me rendez pas fou!... Et toi, dis, n'est-ce pas, ses cheveux sont bruns, son œil est limpide et clair; souples sont ses membres; et sa voix douce comme celle du rossignol? dis, n'est-ce pas, c'est mon enfant?

ALLASTOR.

Vois toi-même.

(Parthénie paraît dans le fond de la scène, entourée de Tectosages.)

MYRON.

Parthénie! mon enfant! Ma chère, ma douce enfant! c'est toi! oui, c'est ton œil qui me regarde; je te tiens, je retrouve tout! Je le pensais bien : si ma petite Parthénie peut me racheter, elle le fera.... Elle l'a fait.

PARTHÉNIE.

Mon père adoré!

INGOMAR.

Voilà encore qu'il pleure! Par le dieu du tonnerre, ce drôle fond comme un nuage.

ALLASTOR.

Assez de pleurs et de chuchotements. Femme, tu cherchais Ingomar, le voici; parle.

PARTHÉNIE s'agenouillant devant Ingomar.

Seigneur, à tes pieds, une enfant demande la liberté de son vieux père; à nous, il est tout, et vous, que feriez-vous d'un homme comme lui, faible et âgé?... Oh! rendez-le-moi!

Digitized by Google

NOVIO.

Comment, le rendre?

AMBIVAR.

Est-ce là sa rançon?

ALLASTOR.

Elle veut l'avoir pour rien?

INGOMAR.

Femme, ton père est notre esclave à nous tous; s'il était à moi, je te le donnerais, ne fût-ce que pour me débarrasser de ce pleurnicheur, mais il n'en est pas ainsi.... N'espère donc pas nous l'arracher par des paroles douces et insinuantes, et dusses-tu....

PARTHÉNIE se levant subitement.

Assez! ménage ton souffle, les dieux le veulent; prenez donc la rançon.

INGOMAR.

Et que nous offres-tu?

PARTHÉNIE.

Moi-même!

MYRON.

Tu es folle!

INGOMAR.

Toi-même?

PARTHÉNIE.

Une vie verdoyante pour une vie fanée; jeunesse pour vieillesse, force pour faiblesse : voilà ce que je vous offre; dites oui, et rendez-lui la liberté.

MYRON.

Non, je ne veux pas... jamais!

INGOMAR.

Ton père forge des armes et peut nous être utile; toi, tu es une femme!

PARTHÉNIE.

Tu crois que je vous serais à charge? Nullement; je sais filer et tisser artistement; je sais faire des vêtements et préparer des mets friands. Je joue de la lyre, et je sais aussi conter de très-beaux contes et chanter de douces chansons pour bercer votre sommeil. Je suis forte, saine de corps et d'âme, et toujours heureuse et gaie d'humeur.

INGOMAR.

Ceci est quelque chose. Ton père ne sait que pleurer.

Digitized by Google

PARTHÉNIE.

Dites oui, et vous ne vous en repentirez pas.

MYRON.

Non.... Elle est folle, insensée; ne l'écoutez pas.

INGOMAR.

Toi, là-bas, tais-toi!... Et vous, qu'en pensez-vous, dites?

(Il passe avec les autres Tectosages à gauche, de manière que Myron et Parthénie restent seuls à droite.)

MYRON.

Malheureuse! qu'as-tu fait? C'est ainsi que tu veux me délivrer? Mais moi, dût-il m'en coûter la vie, je ne veux pas.... Quoi! Polydore et les autres n'ont pu te donner un meilleur conseil?

PARTHÉNIE.

Je n'ai trouvé ni secours ni conseil auprès de tes amis.

MYRON.

Mais Massalia? le timarque? les augustes membres du conseil?

PARTHÉNIE.

Sourde a été toute oreille. Me voici donc moi-même pour briser tes chaînes.

MYRON.

Ah! pourquoi ai-je vécu jusqu'à ce jour!... Mieux vaudrait pour toi vivre dans la caverne du dragon qu'ici, auprès de ces barbares que la nature a faits hommes par dérision, qui liassent mourir leurs vieillards de faim, et qui... tremble! pauvre enfant... sacrifient leurs esclaves à leurs idoles!

PARTHÉNIE.

Eh! ils ne me sacrifieront pas.

INGOMAR, de l'autre côté de la scène, pendant que Myron et Parthénie continuent de parler bas.

Qu'elle retourne là d'où elle est venue, nous avons trop de femmes chez nous.... Le vieux forge des armes.

TRINOBANT.

Mais lui peut mourir d'un jour à l'autre, et elle, elle est jeune, elle peut vivre longtemps.

NOVIO.

Renvoyer une fille si fringante! Rendez le vieux.

INGOMAR.

Ils perdent le sens.

Digitized by Google

AMBIVAR.

Écoutez! gardons-les tous les deux.

INGOMAR.

Non, c'est le conseil d'un gueux. Elle s'est fiée à notre loyauté, et sa confiance ne sera pas trompée.

PARTHÉNIE pendant que les Tectosages continuent de parler bas.

C'est fait, résigne-toi. Ma mère se désespère; va sécher ses larmes. Je suis jeune, je supporterai légèrement ce qui t'écrase, et là où tu mourrais, je vivrai courageusement. Sois libre, et laisse-moi....

MYRON.

Te laisser ici où t'attend la mort, et pis que la mort : la violence, la honte! Jamais!... Dieux! apprenez-moi à me servir de ce poignard, le dernier trésor soustrait à l'avidité des brigands.

PARTHÉNIE lui saisissant le bras et lui arrachant le poignard.

A moi ce poignard!... Et maintenant, pars tranquille, car je vivrai digne de toi ou je mourrai.... Mais je ne mourrai pas; et si, à ton retour, Massalia te refuse à toi aussi des secours, tu rassembles les pêcheurs et les pâtres, tu te mets à leur tête, et tu surprends les brigands.

MYRON.

Parle bas.... Rassembler des amis! surprendre les brigands! un dieu a mis cette parole sur tes lèvres.

INGOMAR aux Tectosages.

C'est vous qui le voulez, et vos voix l'emportent.... (A Parthénie.) Apprends-le donc, femme, ton désir est accompli : nous t'acceptons comme rançon de celui-là; qu'il parte; tu resteras, toi.

PARTHÉNIE.

Merci, ô dieux!

MYRON.

Non, je ne le veux pas, vous dis-je. Je suis et veux rester votre esclave; elle est libre, que libre elle retourne dans sa patrie.

INGOMAR.

Qui s'inquiète de ta volonté? Nous voulons que tu t'en ailles et qu'elle reste. Pars donc!

PARTHÉNIE.

Pars, mon père; tu reviendras, tu me rachèteras. Oh! n'excite pas leur colère.

Digitized by Google

INGOMAR.

Eh bien, t'en iras-tu? Allons, compagnons, dégourdissez-lui les membres.

NOVIO et TRINOBANT s'approchant de Myron et le poussant.

Allons! va-t'en!

MYRON.

Voulez-vous arracher mon enfant de mes bras?

TRINOBANT le saisissant.

En route, vieux.

PARTHÉNIE.

Ne le touchez pas si rudement, il partira de lui-même. Oh! ne tarde plus, pars!

MYRON.

Soit! Je m'en vais, mais je reviendrai.

AMBIVAR.

Hé! toi?

MYRON.

Oui, je reviendrai pour votre perte à tous!

ALLASTOR.

Cela vous menace encore.

AMBIVAR.

Assommez-le!

INGOMAR.

Non; chassez ce fanfaron, et laissez-le courir.

PLUSIEURS TECTOSAGES poussant Myron.

Allons, que ça finisse! En route!

MYRON.

Parthénie! mon enfant! adieu!

PARTHÉNIE.

Adieu!... (A part.) Il part; je ne le verrai plus jamais!

(Elle couvre sa figure de ses deux mains et sanglote à l'avant-scène.)

INGOMAR, qui est monté sur une hauteur au fond de la scène pour voir partir Myron.

Comme il marche! comme il court! Par les dieux! ce fanfaron, j'en suis sûr, ne se reposera pas avant qu'il soit chez lui, la tête cachée sous le tablier de sa femme! La peur doit être quelque chose de singulier. Je n'ai jamais eu peur, et, par le ciel! je voudrais presque sentir

Digitized by Google

une fois ce que c'est. Mais cette esclave.... Que vois-je? tu pleures! Est-ce là l'humeur gaie dont tu t'es vantée? C'est ainsi que tu tiens ta parole?

PARTHÉNIE à mi-voix.

Je ne le verrai plus jamais!

INGOMAR.

Je voudrais.... Est-ce que nous aurions échangé le mauvais contre le pire? un vieux tombé en enfance contre une femme folle, peureuse, larmoyante? Assez de larmes!

PARTHÉNIE.

Oui, assez; non parce que tu les railles, mais parce qu'elles sont vaines. Je ne pleurerai plus, par les dieux! ne fût-ce que pour te donner un démenti. (Frappant du pied.) Je ne veux pas, te dis-je, je ne veux plus pleurer!

(Elle s'essuie les yeux et se dirige vers le fond de la scène, où plusieurs Tectosages, allant et venant, s'occupent du feu, tisonnent, apportent du bois, etc.)

INGOMAR suivant Parthénie des yeux.

A la bonne heure! Celle-là, du moins, la colère secoue sa douleur. Ça se meut, ça se défend.... Je ne veux plus pleurer! voilà une parole; et si elle la tient comme elle l'a dite, comme un homme.... (A Parthénie, qui, en attendant, a pris deux cruches et se dirige à droite pour s'en aller.) Arrête, jeune fille! Où vas-tu?

PARTHÉNIE.

Où veux-tu que j'aille, sinon à la rivière pour rincer les cruches?

(Elle disparaît.)

INGOMAR.

Les cruches! elles peuvent en avoir besoin.... Oui, fais cela.... Comment, elle est déjà partie! Voilà un petit être volontaire! mais ça vit, du moins, ça remue, ça travaille; nous gagnons au troc. Ah! que ne peut-elle forger des armes!... Le soleil est encore haut, je pourrais chasser; mais non, j'irai donner un coup d'œil aux troupeaux; mieux encore, je m'étends, et fais encore un somme; puis nous soupons, et la journée est passée.... Et demain viendra ce que donnent les dieux.

(Il s'avance vers l'arbre au tronc duquel ses armes sont suspendues.)

(Parthénie revient avec ses cruches et un gros bouquet de fleurs des champs à la main; elle s'assoit sur le bloc de rocher à droite, pose les cruches à côté d'elle, et se met à tresser des couronnes.)

INGOMAR s'arrêtant subitement sans regarder Parthénie et s'avançant lentement sur la scène.

« Prenez-moi comme rançon.... » Et ce disant, elle rejette la tête en

Digitized by Google

arrière comme si elle offrait des tonnes d'or. Et puis encore : « Je ne veux plus pleurer!... » Elle est fière, et c'est justement ce qui me va. J'aime assez les chevaux qui se cabrent; j'aime le bruit du torrent dans la montagne, et la mer quand elle lance son écume aux étoiles. L'indolence apprivoisée, c'est la mort vivante. La vie n'éclate que dans la lutte des forces.... Tiens, la voici! (Il s'approche de Parthénie, et, appuyé sur le roc, il se penche vers elle.) Hé! que fais-tu là?

PARTHÉNIE.

Moi? je tresse des couronnes.

INGOMAR.

Des couronnes!... (A part.) Il me semble presque l'avoir déjà vue dans un songe. Ah! oui, mon frère mort si jeune, mon petit Folcon.... Oui, c'est cela. Elle a ses cheveux sombres et ses yeux; je reconnais même le son de sa voix.... (Haut.) C'est donc cela que vous appelez des couronnes?... et pourquoi faire les tresses-tu?

PARTHÉNIE.

Pour ces vases.

INGOMAR.

Comment? que dis-tu?

PARTHÉNIE.

Ce n'est pas l'usage chez vous? Chez nous, nous aimons que les fleurs s'entrelacent autour des coupes et des vases.

INGOMAR.

Mais nous, jeune fille, nous tenons seulement à ce que les cruches soient pleines d'hydromel jusqu'aux bords. Laisse donc cela, et ne te donne pas la fatigue de tresser cette couronne; à quoi servent ces jouets?

PARTHÉNIE.

Des jouets! à quoi servent-ils?... Faut-il donc que tout serve, même les couronnes? Elles sont belles, voilà à quoi elles servent. Leur éclat réjouit l'œil, leur parfum rafraîchit l'âme! Tiens, vois plutôt! (Se levant et entrelaçant la couronne à moitié faite autour de la cruche, qu'elle lui présente.) Vois, n'est-ce pas beau?

INGOMAR.

Par les rayons du soleil, la chose me plaît! Ce vert sombre, ces fleurs claires.... Eh! chez nous, il faut que tu apprennes à nos femmes à tresser des couronnes.

PARTHÉNIE.

Cela s'apprend facilement. Ta femme t'en tressera bientôt d'aussi belles que les miennes.

Digitized by Google

INGOMAR.

Ma femme? moi une femme!

PARTHÉNIE.

Tu n'es donc pas marié?

INGOMAR frappant sur son glaive.

Voici ma femme : mon glaive, mon bon bouclier, ma lance.... Que d'autres, jetant ce que la fortune leur a donné, achètent aux pères leurs filles en échange d'esclaves, de troupeaux et d'or, pour se repentir le lendemain de l'achat! Je suis mieux avisé et connais de meilleures marchandises.

PARTHÉNIE.

O grands dieux!

INGOMAR.

Pourquoi me regardes-tu avec ces yeux étonnés? qu'as-tu?

PARTHÉNIE.

Comment, c'est avec de l'or, avec de l'or misérable, que vous achetez vos fiancées! Vous les achetez, vous les troquez, esclaves contre esclaves! Dieux éternels! les femmes sont-elles des marchandises?...

INGOMAR.

Qu'est-ce qui te surprend? Les femmes, je pense, servent partout; nous autres, du reste, nous ne les tenons pas sévèrement.

PARTHÉNIE.

Vraiment? vous ne les tenez pas sévèrement, gracieux maîtres!... Ah! si mon esprit passait dans vos femmes, rien qu'un jour!

INGOMAR.

Doucement! Pourquoi nous insultes-tu? Nous avons nos coutumes comme vous les vôtres; car vous, paraît-il, vous suivez votre choix, et n'écoutez pas la volonté de vos pères..

PARTHÉNIE.

Nous l'écoutons, et nous suivons le penchant de nos cœurs.... Nous n'appartenons pas à la plus forte enchère; nous autres, vierges libres de Massalia, l'affection nous lie d'un doux lien, fleuri comme cette couronne que je tiens dans ma main, et l'amour seul nous conduit dans les bras du bien-aimé.

INGOMAR.

L'amour! comment, vous vous mariez d'amour?... Eh! comment faites-vous cela?

Digitized by Google

PARTHÉNIE.

Se marier d'amour?

INGOMAR.

Oui, j'ai bien maints fidèles compagnons d'armes, et j'aime de cœur plus d'un vaillant ami; mais s'épouser, dis-tu, par amour!... Qu'est-ce que l'amour?

PARTHÉNIE.

Ce que c'est?... Ma mère dit que c'est la plus douce des choses, le ciel de la vie! Moi, je ne l'ai jamais éprouvé.

INGOMAR.

Toi, jamais! sûrement?

PARTHÉNIE.

Non, jamais. (Regardant en souriant la couronne qu'elle tresse.) Regarde donc comme c'est beau! Ah! il faudrait ici, si j'en avais, des fleurs rouges!

INGOMAR.

Là-bas, dans le buisson, j'en vois... de vraies flammes de pourpre.

PARTHÉNIE.

Que dis-tu, là-bas?... Ah oui! quel rouge de feu! elles iraient à merveille. Va donc, je t'en prie, m'en cueillir quelques-unes.

INGOMAR fait un mouvement rapide pour s'en aller, puis il s'arrête.

Moi! des fleurs pour toi?

PARTHÉNIE.

Oui, mais ne prends que les plus belles, les plus fraîches.

INGOMAR à part.

Le maître servir son esclave!... Et pourquoi pas? cette pauvre enfant est lasse.

PARTHÉNIE.

Comment, tu tardes?...

INGOMAR.

Non, tu les auras tout de suite, fraîches et couvertes de rosée.

(Il sort rapidement à gauche.)

PARTHÉNIE regardant sa couronne.

Jamais je n'ai réussi si bien! Cette couronne sera ravissante!... ravissante!... et pour qui?... Ici, elle n'ornera pas la tempe d'un dieu; elle n'aura pas le sourire de ma mère. . je suis seule! abandonnée!... Mais non, je ne veux plus pleurer.... Je suis une femme; mais eussé-je des motifs et le désir de verser des larmes, ils ne diront pas que je suis une lâche.

Digitized by Google

INGOMAR, revenant avec des fleurs et marchant lentement, à part.

Quand le petit Folcon me demandait des fruits ou des fleurs, et qu'il pleurait et insistait : « Apporte-les-moi, je les veux, » bon gré, mal gré, je les apportais, et je trouve qu'elle a beaucoup de lui. (Haut.) Voici les fleurs.

PARTHÉNIE.

Merci à toi, merci.... Mais, vois, celles-ci ne valent rien, tu les as cueillies trop courtes de tige.

(Elle jette quelques fleurs à terre.)

INGOMAR.

Bien, je vais....

PARTHÉNIE.

Non, non, cette branche-là peut me servir; merci.

INGOMAR.

Pour mon salaire, raconte-moi quelque chose de ton pays et de ce que ta mère t'a dit encore. Me voici à tes côtés, parle.

PARTHÉNIE.

Non, pas là, pas là! tu écraserais mes fleurs.

INGOMAR s'asseyant à ses pieds.

Eh bien, ici!... Et maintenant, raconte.

PARTHÉNIE.

Que veux-tu donc que je te conte?

INGOMAR.

Comme vous vous aimez et comme vous vous mariez, comme l'amour vient et s'en va, ce que c'est que l'amour.... Par les dieux! ce mot me semble comme un lac bleu dont je voudrais pénétrer les profondeurs.

PARTHÉNIE.

Comme l'amour vient?... Ma mère disait : rapidement.... Elle disait, — donne-moi cette violette-là, — que l'amour vient, comme les fleurs, dans une seule nuit. L'amour, ajoutait-elle, est un feu qu'un regard allume, que les songes nourrissent et que les pensées attisent. L'amour est une étoile pour nous conduire au ciel, une verte oasis dans un désert aride, un grain d'or dans le sable de la vie.... Quand les dieux, las de ce monde, se sont réfugiés là-haut sous leurs tentes étoilées, emportant tout ce qu'ils possédaient sur la terre, ils ont, dit-on, oublié l'amour.

Digitized by Google

INGOMAR, qui n'a pas détourné ses regards de Parthénie, après une pause.

Je ne le saisis pas.

PARTHÉNIE.

Ni moi non plus.... Ma mère disait qu'il fallait l'éprouver; mais je connais une vieille chanson qui le dit plus clairement, du moins pour moi. Voyons, que je me la rappelle.... Ah! c'est cela :

(Elle parle à voix basse comme pour se rappeler une chanson.)

Mon cœur, je veux savoir de toi
Ce qu'est l'amour. Oh! dis-le-moi!
« C'est une flamme de deux flammes,
« C'est une pensée en deux âmes. »

Quand vient-il? « Il vient à son jour!
« Il vous surprend, il vous terrasse. »
Quand passe t-il? « L'amour qui passe
« N'était que l'ombre de l'amour. »

Et quand....

Mais non.

INGOMAR.

Continue.

PARTHÉNIE.

Je ne sais plus rien.

INGOMAR avec passion.

Réfléchis.

PARTHÉNIE.

Je réfléchis, et ne le trouve pas; cela me reviendra sans doute, et alors.... Mais il me faut ici des roses.... Et là-bas, j'en vois tout un buisson, et qu'elles sont belles! J'y vais; garde-moi, en attendant, les fleurs et la couronne.

(Elle se lève en sautant, verse les fleurs et la couronne sur les genoux d'Ingomar, et disparaît à gauche en courant.)

INGOMAR, après une pause, sans changer de position, profondément absorbé, murmurant.

« C'est une flamme de deux flammes,
« C'est une pensée en deux âmes! »

Le rideau tombe.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

(Même scène. La lance et le bouclier d'Ingomar toujours suspendus au même arbre. Le feu sous le chaudron est éteint. Ingomar, absorbé dans ses pensées, entre par la gauche avec Allastor.)

ALLASTOR achevant un discours commencé.

Les autres donc m'envoient auprès de toi, notre chef, pour te demander ce que tu as résolu, et quand nous retournons chez nous?

INGOMAR à mi-voix, à part.

Je veux lui dire... non, pas cela, par le ciel! il pourrait paraître.... Non, je veux lui dire que je suis content de son service... que....

ALLASTOR.

On dirait que tu ne m'entends pas?

INGOMAR.

Moi!... Tiens, Allastor!... Oui, tu es venu, et tu m'as dit....

ALLASTOR.

Je t'ai dit que nous avons pêché tous les poissons de la rivière, effarouché tout le gibier de ces bois, et que l'herbe commence à manquer à nos troupeaux.

INGOMAR.

Oui, oui, c'est ce que tu as dit.

ALLASTOR.

J'ai ajouté que voici venir le temps fixé par notre peuple pour faire dans le pays des Allobroges cette incursion qui doit venger notre vieille insulte.

INGOMAR.

Comment?... Oui, très-bien... l'incursion... oui, elle a été résolue.

ALLASTOR.

Et les nôtres craignent de n'en pas être.

INGOMAR.

De n'en pas être! moi, Ingomar!... Le tonnerre et l'éclair manqueraient plutôt à la tempête que moi au combat.

Digitized by Google

ALLASTOR.

Eh! nous le pensions bien, et maintenant, dis, quand penses-tu partir?

INGOMAR, à mi-voix, à part.

Partir! retourner dans notre patrie, dans la leur plutôt que dans la mienne; car moi, il me semble que je suis chez moi ici, que j'y suis né,... qu'ici seulement mes yeux se sont ouverts à la lumière, que je n'existais pas avant d'y être venu. (Haut.) Où sont les autres?

ALLASTOR.

Couchés là-bas sur la mousse, à la lisière du bois, où ils déjeunent.

INGOMAR.

Donne-leur de l'hydromel tant qu'il y en a, et fais-les boire.

ALLASTOR.

Ainsi, nous ne levons pas le campement?

INGOMAR.

Je veux réfléchir jusqu'à demain.

ALLASTOR.

Jusqu'à demain?

INGOMAR.

Oui, jusqu'à demain, te dis-je; laisse-moi.

ALLASTOR.

Tu me sembles changé d'être et de parole; je te reconnais à peine. Soit! jusqu'à demain, et puissent, avec les rayons du matin, la prudence et la sagesse te revenir.

(Il s'en va à gauche par le fond de la scène.)

INGOMAR.

Il a de la peine à me reconnaître, c'est bien dit : je ne me reconnais plus moi-même. D'où cela vient-il? Je suis malade peut-être? Oui, oui, ce doit être cela. Mon esprit ourdit des songes fiévreux et mon âme flotte inquiète et vagabonde. (Il se jette sur un bloc de rocher. Après une pause.) Un jour, ma flèche avait frappé une biche; le sang de la victime rougissait la mousse tout alentour; mais à côté se tenait le faon, sans soupçon du danger et de la mort de sa mère, car sa jeune vie ne faisait que commencer. Et quand je m'approchai pour charger le gibier sur mes épaules, la pauvre bête vint au-devant de moi, mangea de l'herbe dans ma main, et me regarda d'un œil si doux, si confiant et si profond!... Je pense toujours à ce regard quand je vois l'œil de cette

Digitized by Google

jeune fille. Qu'il étincelle de fierté ou qu'il rayonne de confiance, toujours il laisse voir le fond de son âme, une âme d'enfant! (Se levant en sursaut.) Elle! encore elle! toujours elle! Par tous les dieux! est-ce qu'Ingomar n'a plus à penser à rien de mieux qu'à une femme, aux yeux d'une esclave? (On entend le choc des coupes et des cris sauvages en dehors de la scène.) Ceux-là sont heureux! Des cris de guerre se mêlent joyeusement au choc de leurs coupes, et la vision des victoires futures assaisonne leur repas! Déjà leurs esprits se précipitent dans les combats, et déjà ils noient la honte de leurs pères dans le sang des Allobroges! Mais moi? Arrière, pensées maladives! à cette tempe brûlante, il faut la douche sanglante des batailles. Dans les veines de l'ennemi je vois sourdre ma guérison. Je les ouvrirai, et je guérirai. A moi le bruit des armes, les combats et l'enivrement de la victoire! Que me sont des femmes? Elle sans doute, elle! elle paraît pétrie d'une autre matière, et quand je pense à nos femmes, enveloppées de peaux velues, hâlées par le soleil, le corps surchargé d'ornements grossiers, heureuses de l'esclavage, et briguant avec un art humble et vil la faveur du maître, je me sens pris de dégoût. Mais elle, la Grecque!... (On entend de nouveau des bruits et des cris hors de la scène.) Combat, dites-vous, combat! en vain! nul écho ne vous répond dans les battements de mon cœur. Je suis malade, malade, et, quel que soit le mal, je le sens, je suis atteint dans la moelle de mon âme.

(Il se jette de nouveau sur le bloc de rocher, pendant que Parthénie, portant une corbeille au bras, paraît et, sans apercevoir Ingomar, avance lentement vers la gauche.)

PARTHÉNIE.

Maintenant ils se désolent chez moi, et me croient tourmentée, maltraitée, morte peut-être! et combien ce qui m'arrive dément leurs terreurs et dépasse mes espérances! Ainsi rêve l'homme, et les dieux seuls veillent. Il n'est pas si méchant, ce peuple barbare, sauvage sans doute, rude et de mœurs indomptées; mais Ingomar leur impose à tous et les fait obéir; et, bien que lui-même prenne quelquefois l'air courroucé, comme s'il voulait me tuer pour le moins, il n'y a pas de danger avec lui, je ne le crains pas; il souffre qu'on lui parle, et se rend volontiers. Il est le meilleur de toute la horde. (Avançant vers le bloc de rocher et apercevant Ingomar.) Tiens!...

INGOMAR.

Toi ici! D'où viens-tu?

PARTHÉNIE.

J'ai cueilli des fraises dans le buisson là-bas; vois, cette corbeille en est toute pleine; en veux-tu?

Digitized by Google

INGOMAR.

Non, non.

PARTHÉNIE.

Non? il eût été, je pense, aussi facile de dire merci que non, entends-tu?... merci... Pourquoi ce regard fixe? Tu n'es pas, j'espère...

INGOMAR.

Qu'est-ce que je dois être? Va-t'en, je veux être seul.

PARTHÉNIE.

Soit, je m'en vais.

(Elle s'en va.)

INGOMAR se levant.

Tu t'en vas, Parthénie? Non, reste avec moi; ma tête est dévastée et mon sang est rapide...

PARTHÉNIE se retournant vivement.

Alors tu es malade? et dis, qu'as-tu? J'ai appris bien des choses de ma mère; je sais préparer des boissons avec des herbes salutaires et réciter des formules contre le vertige. Où souffres-tu, dis?

INGOMAR.

Nulle part, nulle part à présent. Il me semble que ton souffle éteint la flamme que la fièvre a allumée dans mon cœur, et que ta voix berce et assoupit mes pensées brûlantes; mais tout à l'heure mes rêves s'élevaient en tourbillons sauvages.

PARTHÉNIE.

Mais maintenant, tu es éveillé?

INGOMAR.

Je fuis le vertige des festins; mon oreille se ferme aux cris de guerre, au bruit des armes; mon cœur est altéré de silence. Il rêve, il rêve, rougit de ses rêves, et rêve encore! Parthénie! je voudrais que tu fusses un homme!

PARTHÉNIE.

Un homme?

INGOMAR.

Oh! alors, alors tout serait bien! tu serais mon compagnon de chasse, mon frère d'armes. Je marcherais à tes côtés comme ton ombre, je veillerais pendant ton sommeil, et, lasse, je te porterais. Comme le roc renvoie le son du cor et comme le ruisseau reflète la fleur bleue de la rive, mon âme docile répèterait toutes les vibrations de ton âme. Ton sourire serait le mien, et mienne ta douleur;

Digitized by Google

nous aurions en commun tous les trésors de la vie, les plus secrets, les plus intimes replis de l'âme, le battement du cœur, les germes des pensées. (S'arrêtant subitement.) O dieux célestes!

PARTHÉNIE.

Qu'as-tu? Parle, parle!

INGOMAR, à mi-voix, à part.

« C'est une flamme de deux flammes,
« C'est une pensée en deux âmes! »

PARTHÉNIE.

C'est la chanson que ma mère m'a apprise.

INGOMAR toujours à part.

C'est la chanson qui a troublé mes sens, l'éclair qui a déchiré la nue.

PARTHÉNIE.

Voilà que tu rêves de nouveau!

INGOMAR.

N'as-tu pas dit que l'amour est un feu qu'un regard allume et que les songes nourrissent? Oui, les songes l'ont nourri, et ses flammes s'élèvent hautes jusqu'au ciel.

PARTHÉNIE.

Comment, l'amour, dis-tu?

INGOMAR.

L'amour, a dit ta mère, est une étoile pour nous conduire au ciel; viens donc, viens! ses rayons nous sourient, et le chemin s'étend lumineux devant nous.

PARTHÉNIE.

Son œil brille! ses joues brûlent... dieux éternels!

INGOMAR.

Laisse les dieux se reposer là-haut dans le sein des nuées; n'y ont-ils pas emporté toutes les délices de la terre! L'amour seul, tu l'as dit, ils l'ont oublié. Soyons donc bien heureux comme eux par l'amour. Parthénie! sois à moi!

PARTHÉNIE.

Arrière! tu perds l'esprit.

INGOMAR.

Par tous les songes brûlants de mes nuits, par toutes les flammes qui dévorent mon cœur, la coupe déborde, il faut qu'elle soit bue... tu es à moi! à moi!

Digitized by Google

PARTHÉNIE.

Où me cacher? Arrière!

INGOMAR.

A moi, te dis-je!...

PARTHÉNIE tirant son poignard et se le posant sur la poitrine.

Plus un pas, ou je suis morte!

INGOMAR.

Arrête! jette ce fer! (La regardant de côté d'un air moitié courroucé, moitié consterné.) Qu'ai-je donc? qui me retient? ne suis-je pas son maître, n'est-elle pas mon esclave? Son œil me lance des flammes de colère; je n'ai jamais eu peur, et maintenant il me semble que c'est la peur qui me fait baisser les yeux.

PARTHÉNIE.

Oh! malheureuse! malheureuse!

INGOMAR.

Malheureuse! je t'ai effrayée sans doute; j'ai été trop brusque, mais ma nature est rapide et mes manières sont rudes. Et l'amour...

PARTHÉNIE.

L'amour! ce n'était pas de l'amour. Je n'ai jamais aimé que mes parents, mais je pensais parfois au moment où, comme toutes nos jeunes filles, je quitterais par amour la maison paternelle; et je rêvais alors un cœur fidèle, une affection timide, discrète et tendre, moitié victorieuse et moitié soumise; un amour qui se respectât en moi et qui voulût recevoir tout sans jamais rien demander; un époux qui pût me protéger, me guider, me porter... Mais à quoi bon perdre mes paroles pour toi?

(Elle fait un mouvement pour s'en aller.)

INGOMAR lui barrant le passage.

Reste, te dis-je, reste! Tu me crois indigne de tes paroles; sais-tu qui je suis? Je suis un grand chef; le renom de mes actions retentit par toutes les montagnes; je suis ton maître, et tu devrais, je pense, être fière de la faveur de ce maître! Ainsi donc, songe qui je suis et qui tu es.

PARTHÉNIE.

Qui je suis, moi? Je suis Parthénie, rien que la fille de l'armurier Myron, c'est vrai, mais une Grecque, la fille libre de Massalia, élevée dans le culte serein des dieux bienfaisants, nourrie du doux lait des mœurs helléniques, née dans le sein du beau et de la mesure. Mais

Digitized by Google

toi! tu es le fils des forêts sauvages! tu as grandi avec les animaux du désert. Fusses-tu le premier de ton peuple, pour nous, tu es un barbare, un dévastateur, un voleur de troupeaux! et sache, nous autres, nous chassons les voleurs à coups de verges et nous crucifions les brigands!...

INGOMAR.

Téméraire!...

PARTHÉNIE.

Et maintenant que cela est dit, je respire; maintenant, toi, songe qui tu es et qui je suis!

INGOMAR.

Comment, tu oses! La raillerie et l'outrage! l'outrage à moi! Eh bien donc, par tous les dieux, esclave! apprends comme on dompte les esclaves!

PARTHÉNIE.

Vous les domptez peut-être par la soif et la faim, vous leur apprenez l'amour à coups de fouet; mais les esclaves n'aiment pas, ils ne connaissent que la crainte et la haine. Ainsi, je te hais, et rien, rien, sache-le, tu n'auras rien d'autre de moi, qu'une seule chose pire encore que la haine...

INGOMAR.

Tais-toi; par ma colère! plus un mot...

PARTHÉNIE.

Le mépris!

INGOMAR.

Expie donc cela avec ton sang.

(Il tire son glaive et se précipite sur Parthénie.)

PARTHÉNIE ouvrant ses bras.

Prends-le!

INGOMAR s'arrêtant subitement, laissant tomber le glaive.

Non! plutôt le mien! Malheur! je veux, je ne peux pas! la colère enflamme mon sang; je voudrais déchirer le monde et moi-même en morceaux; je ne suis plus moi, ma force est partie!

(Il se jette violemment à terre.)

PARTHÉNIE après une pause.

Qu'est-ce? que vois-je? à mes pieds son glaive, dont tout à l'heure les éclairs menaçaient ma tête! lui, étendu, à peine maître de ses sens! Qu'est-ce? ai-je été trop dure? trop dure! Où est la colère qui gonflait mon cœur? Son orgueil... était-ce de l'orgueil? Que vois-je? tu pleures! Pourquoi pleures-tu, Ingomar?

Digitized by Google

INGOMAR se levant en sursaut.

Moi, pleurer! les pleurs sont d'une femme! moi je ne pleure pas, je suis malade, malade, voilà tout! Du mépris à moi, la gloire de ma patrie, la terreur de nos ennemis!... (Après une pause.) Va, va, je peux me passer de toi; crois-tu que je ne le puisse? Je le puis. Va, retourne d'où tu es venue; tu es libre, entends-tu, libre comme moi-même! Retourne dans ton pays, va; pas de retard! Ton haleine souffle sur moi des songes enfiévrés, ton regard darde du poison; va, te dis-je, et sur-le-champ!

(Il sort précipitamment.)

PARTHÉNIE.

Il s'en va, et en colère! qu'importe? Il n'était que juste d'humilier son orgueil, quand celui du barbare avait blessé le mien! Mon haleine souffle la fièvre, dit-il. Je dois partir, partir sur-le-champ; il ne me le dira pas deux fois. Je suis libre! reportez-moi dans ma patrie, pieds ailés; ma mère me sourit, mon père m'ouvre les bras! (S'arrêtant.) Quoi! faut-il le quitter en colère, lui qui m'a fait si léger le joug de la servitude, lui qui m'a rendu la liberté! Qu'il l'ait fait en colère, il l'a fait! Et moi, par le soleil, je l'attends ici; son chemin l'y ramène, et l'occasion mettra bien le mot heureux sur mes lèvres. Sa colère s'évanouira, et, d'un cœur soulagé, je prendrai le chemin de ma patrie.

(Pendant qu'elle se met sur le bloc de rocher sur lequel elle a posé la corbeille, Ambivar, Samo et Trinobant, qui, pendant la fin du discours de Parthénie, ont paru au fond de scène, s'avancent peu à peu.)

SAMO.

Jusqu'à demain, a-t-il dit; il veut réfléchir jusqu'à demain!

AMBIVAR.

Et demain il dira la même chose, et jamais nous ne partirons!

TRINOBANT.

Que le tonnerre!... croupir ici!

AMBIVAR.

En attendant, les nôtres envahissent le pays des Allobroges et nous volent le meilleur du butin.

SAMO.

Nous ne le souffrirons pas.

TRINOBANT.

Allons trouver Ingomar; il faut partir aujourd'hui même.

AMBIVAR.

Vous le voulez! mais lui, il est couché sur la mousse et joue avec sa Grecque, écoute des chansons et se fait narrer des contes.

Digitized by Google

TRINOBANT.

La Grecque, vous dis-je, est la cause de tout le mal; c'est elle qui le retient.

SAMO.

Oui, cette femme l'a ensorcelé.

(Ils continuent de parler à voix basse.)

PARTHÉNIE.

Il ne vient pas! n'a-t-il pas dit qu'il était malade? Oui, il l'a dit, et certainement il l'est. Son visage tantôt était pourpre et tantôt pâle, et si maintenant... Par tous les dieux! le cœur me bat! Là-bas, cachée dans l'ombre du buisson, je guette sa trace.

(Elle traverse rapidement la scène et disparaît à gauche.)

AMBIVAR.

Oui, c'est comme je vous le dis, nous ne ferons pas bouger Ingomar avant que cette Grecque ait disparu.

TRINOBANT.

Mais elle est à lui!

AMBIVAR.

Non pas; le butin n'a pas encore été partagé; elle est à nous encore aussi bien qu'à lui.

SAMO.

C'est vrai! elle est à nous!

TRINOBANT.

Et que faire d'elle?

AMBIVAR.

J'ai vu un bâtiment ancré à la côte; ce sont des marchands de Carthage : c'est là qu'il faut la transporter. On nous en donnera des brassards, des cottes de mailles, des armes.

SAMO.

Soit!

AMBIVAR.

A l'ouvrage donc!

TRINOBANT.

Mais Ingomar, quand il apprendra....

AMBIVAR.

La chose faite, qu'il fasse ce qu'il voudra. (A part.) Il m'a appelé gueux, et que je le sois si je ne lui paye ma dette aujourd'hui même.

Digitized by Google

SAMO.

La voici!...

AMBIVAR.

Silence, venez par ici.

(Ils se retirent au fond de la scène à droite, pendant que Parthénie sort du buisson sur l'avant-scène.)

PARTHÉNIE.

Il est étendu sur la mousse, la figure cachée dans ses mains, et ses mains tremblent, et sa poitrine se soulève avec peine. Est-ce de la maladie? ou bien... Dieux éternels! je crains que le mal ne me saisisse à mon tour.

AMBIVAR qui s'est glissé inaperçu vers Parthénie absorbée.

Sus! compagnons!

(Les Tectosages la saisissent et veulent l'entraîner.)

PARTHÉNIE.

Arrière! que me voulez-vous?

SAMO.

Paix, ma petite poulette! paix!

PARTHÉNIE.

Arrière, vous dis-je! laissez-moi!

TRINOBANT.

Tais-toi, fille, ou...

PARTHÉNIE.

Non, non! vous ne...

AMBIVAR.

Entraînez-la dans le hallier.

PARTHÉNIE entraînée.

Sauvez-moi, dieux vengeurs dans les nues! au secours! (Déjà derrière la scène.) Ingomar!

INGOMAR se précipitant sur l'avant-scène par la gauche.

Qui m'appelle? N'était-ce pas sa voix? (Regardant au fond de la scène.) Ambivar! un glaive! un glaive! (Il ramasse le glaive qu'il a laissé tomber.) Ah! le voilà! et qu'il boive du sang!...

(Il sort avec précipitation par la droite; après une courte pause, Parthénie s'élance du buisson sur la scène.)

PARTHÉNIE.

Malheur! horreur!

Digitized by Google

INGOMAR, le glaive à la main, la suit.

Reste! que fuis-tu? reste, c'est moi! Comme tu es pâle! tu chancelles! Parthénie! laisse mon bras te soutenir.

PARTHÉNIE.

Laisse-moi! ta main est pleine de sang!

INGOMAR.

Il est mort, et que son sort soit un avertissement pour les autres. Tu baisses la tête. Ah! ces mains grossières ont froissé ma fleur! Tu trembles! serais-tu blessée? blessée!... Oh! ils l'expieront tous l'un après l'autre; je les traîne tous dans la poussière à tes pieds.

PARTHÉNIE.

Écoute!... des pas!... le bruit des armes!

INGOMAR.

Je suis à tes côtés, et nulle puissance sur la terre ne peut rien contre toi.

PARTHÉNIE.

Là-bas, là-bas!... malheur! ils viennent!

INGOMAR.

Qu'ils viennent! je sens autour de mes tempes comme un vol d'aigle, le souffle des dieux fait palpiter mes membres! Que la foudre du ciel ne m'écrase pas, et tout ce que peuvent les hommes, je le brave!

(Pendant ces dernières paroles, Allastor, Trinobant, Samo, Novio et d'autres Tectosages armés de glaives, de lances, de massues, paraissent en faisant des gestes menaçants.)

INGOMAR allant au-devant d'eux.

Que me voulez-vous? qu'apportez-vous? parlez.

ALLASTOR après une pause.

Il y a eu du sang versé; il crie vengeance : tu as frappé Ambivar de ton glaive.

INGOMAR.

Je l'ai fait, parce qu'il a levé une main coupable sur celle-ci, qui est à moi.

ALLASTOR.

Elle n'est pas à toi. Le butin est à tous jusqu'au partage : c'est notre loi.

SAMO.

Rends la femme.

Digitized by Google

NOVIO.

Saisissez-la.

INGOMAR.

Venez tous... approchez!

PARTHÉNIE se jetant dans les bras d'Ingomar.

Arrête! ils sont trop, ils te tueront.

INGOMAR.

Retire-toi, femme, quand les hommes combattent. Arrivez, vous!

ALLASTOR se mettant entre Ingomar et les Tectosages.

Arrêtez, vous dis-je aussi pour mon compte, et écoutez-moi, compagnons! Nous t'avons choisi pour notre chef, Ingomar, et nous t'avons concédé le cinquième du butin, afin qu'il en fût un parmi nous pour juger nos différends, pour sauvegarder nos intérêts et notre droit; mais toi, tu t'abandonnes à un repos indolent, tu t'appropries l'esclave, et, dans ta prompte colère, tu tues un compagnon d'armes. Tu as donc, toi, le gardien du droit, violé par une double injustice le droit et la paix; tu as trompé notre confiance.

INGOMAR.

Je n'ai pas rompu la paix, je n'ai pas violé le droit; c'est celui-là qui, ravissant cette fille, vous a volé, ainsi que moi. Il avait d'ailleurs amplement mérité son sort. Quant à votre choix, sachez-le, je suis fatigué de vous tenir en bride, peuple tumultueux et sans raison. Désormais, choisissez votre chemin vous-mêmes; je me sépare de vous. Celle-ci me reste; quant au cinquième du butin que vous m'avez concédé pour prix de ma peine, prenez-le comme la rançon d'Ambivar et aussi comme le prix de cette femme. Y consentez-vous, dites? sinon, que le glaive décide entre nous!

TRINOBANT.

Le cinquième du butin!

NOVIO.

L'a-t-il vraiment dit?

ALLASTOR.

Il lui échoit pour le moins dix bêtes à cornes et le double de moutons.

SAMO.

Eh! ce serait...

ALLASTOR après avoir parlé bas quelque temps à ses compagnons.

Ingomar, nous sommes d'accord, je pense; tu ne demandes aucune part du butin?

Digitized by Google

INGOMAR.

Je l'ai dit.

ALLASTOR.

Alors l'esclave est à toi; et si maintenant tu diriges nos pas vers notre pays, nous t'obéirons fidèlement comme par le passé.

INGOMAR.

Mon parti est pris. Je me détache de vous, je vais chez nos voisins les Arvernes, vers les Pyrénées, pour voir de nouveaux pays et d'autres mœurs. Partez donc, moi je reste.

ALLASTOR.

Mais songe, la campagne contre les Allobroges!

INGOMAR.

C'est tout réfléchi; adieu.

ALLASTOR.

Adieu donc! Vous autres, repliez les tentes, et reprenons le chemin de la patrie.

INGOMAR pendant qu'Allastor et les autres s'en vont l'un après l'autre.

Maintenant, jeune fille, sois consolée, ils partent, et, n'eût été ta frayeur et ta pâleur, ils n'eussent pas été quittes à si bon marché! Chasse donc l'angoisse de tes traits, assieds-toi ici et repose-toi.

PARTHÉNIE.

Merci, Ingomar!

INGOMAR.

Tu me remercies!... de quoi?

PARTHÉNIE.

Je le sais, tu n'as fait que ce que te commandait ton cœur; mais qu'il t'ait commandé cela, et que moi, insultée dans ma patrie, j'aie trouvé un sauveur dans le désert, laisse-moi de cela remercier les dieux! N'oublie pas celle qui ne t'oubliera pas, et maintenant, adieu!

INGOMAR.

Adieu! Que dis-tu? tu ne veux donc pas me suivre dans le pays des Arvernes?

PARTHÉNIE.

Ne m'as-tu pas donné la liberté? permets donc que je retourne chez moi.

INGOMAR.

Moi, je t'ai donné la liberté? tu rêves!

Digitized by Google

PARTHÉNIE.

Comment, tu reprends ta parole, toi!

INGOMAR.

Ma parole! je crois... il me semble..... Eh bien, si je t'ai donné ma parole, je la tiens; tu peux partir.

PARTHÉNIE.

Merci!

INGOMAR.

Non, non, Parthénie! il me semble que le jour disparaît de la terre, que le doux éclat du soleil s'éteint dans une nuit éternelle. Je ne saurais croire que tu veuilles me quitter!

PARTHÉNIE.

Les parents attendent leur enfant.

INGOMAR.

Oui, oui, c'est vrai! pars donc; mais non, non, songe aux ténèbres des bois, à la hauteur vertigineuse des rochers, aux torrents qui mugissent dans les gouffres, au loup et à l'ours à l'affût dans leurs antres. Et toi, tu veux toute seule....

PARTHÉNIE.

Je suis venue seule, et seule je partirai.

INGOMAR.

Non! tu ne dois pas; Allastor et Novio t'accompagneront. Hé! là-bas, vous autres!

PARTHÉNIE.

Non, plutôt l'ours et le loup que ces sauvages!

INGOMAR.

Comment, tu crois! Oui, vraiment, ce serait confier la brebis au loup. Eh bien! (Éclatant tout d'un coup.) c'est moi qui t'accompagnerai!

PARTHÉNIE.

Toi!

INGOMAR.

Pourquoi me regardes-tu d'un œil si pénétrant? Tu crois peut-être que je ne vaux pas mieux que les autres. Non, Parthénie, je ne suis plus celui que j'étais. Je n'ai jamais connu la peur, et à peine un peu les larmes dans mon enfance, et aujourd'hui tu m'as fait connaître l'une et l'autre chose. Ne me crains plus. Crois-moi, aie confiance en moi, j'atteste tous les dieux!

Digitized by Google

PARTHÉNIE.

Non, ne jure pas. Ton œil me dit des paroles plus claires, plus fidèles, plus sacrées qu'un serment. S'il mentait, tout serait mensonge! Accompagne-moi donc, Ingomar, et sois mon guide!...

INGOMAR.

Tu consens, oh! viens, je te conduirai. Pour toi, je chercherai l'ombre la plus fraîche des bois et la mousse la plus tendre; j'éloignerai les pierres de tes pieds; je te mettrai en garde contre le moindre buisson, et, dans les montées, mon bras te soutiendra, non, te portera.

(Il veut l'enlacer.)

PARTHÉNIE reculant.

Suis-je une enfant, pour que tu me portes? Je sais marcher, gravir, grimper; ne t'inquiète pas, je te suivrai bien. Je n'ai pas besoin de ton bras, ta main suffira pour me montrer par endroits le bon chemin.

INGOMAR.

Tu penses donc....

PARTHÉNIE.

Je pense que tu dois marcher devant, comme font les guides, et moi je te suivrai.

INGOMAR.

Tu me suivras.

PARTHÉNIE.

Et si quelque danger menace....

INGOMAR.

Je le détournerai de ta tête.

PARTHÉNIE.

De temps à autre, sur le sentier plus large, nous marcherons côte à côte, et nous jaserons un peu. Pour que tu ne restes pas les mains vides, prends la corbeille aux fraises.

INGOMAR.

La corbeille!

PARTHÉNIE.

Oui, la corbeille. Tu ne veux pas?...

INGOMAR.

Je veux, certes, je veux!

(Il prend la corbeille.)

Digitized by Google

PARTHÉNIE.

Et moi, vois, je vais par contre te porter la lance et le bouclier.

INGOMAR.

Un si lourd fardeau!...

PARTHÉNIE saisissant la lance et le bouclier suspendus à l'arbre.

Laisse-moi. Cela me fait plaisir. De tout temps j'ai aimé les armes brillantes. Cela me vient de mon père. Et maintenant, que tardons-nous? Tu as la corbeille, je pense que nous pouvons partir, entends-tu? Oh! comme tu as l'air sérieux et pensif.

INGOMAR.

Il me semble que je rêve. Viens, le chemin le plus proche passe là-bas, le long du ruisseau.

PARTHÉNIE.

Précède-moi donc, mon guide! je te suivrai.

(Ingomar portant la corbeille, sort par l'avant-scène, à droite. Parthénie, le bouclier au bras, la lance au poing droit, le suit.)

La toile tombe.

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME.

(Une forêt. Dans le fond, une vue lointaine sur Massalia et sur une partie de la mer. A gauche, sur l'avant-scène, une hauteur rocheuse couverte de broussailles, d'où l'on peut descendre par un étroit sentier sur le milieu de la scène. MYRON, ADRASTE et ELPÉNOR paraissent au fond de la scène, à droite.)

MYRON.

Honte! vous dis-je, trois fois honte! Le loup soutient le loup, les épines se protégent et déchirent le bras qui a cueilli la rose. Mais, ce nid de vipères, cette Massalia, si fière de son droit et de ses mœurs, laisse traîner ses citoyens en esclavage, sans lever une main! L'appel de ses enfants expire dans ses murs sans l'émouvoir. Honte! vous dis-je, honte!

ADRASTE.

Tu le sais bien, c'est la coutume de nos pères qui le veut ainsi. La ville protége ses citoyens jusqu'à l'ombre de ses murs seulement, et comme tu as été pris bien plus loin dans les montagnes....

MYRON.

Oui, la ville protége ses citoyens jusqu'à l'ombre de ses murs seulement. Cela veut dire: Reste chez toi, et tu ne seras pas pris; sinon protége-toi toi-même. O loi sage! protection paternelle!

ELPÉNOR.

La coutume des ancêtres, et le souci du bien public.

MYRON.

La coutume des ancêtres! Êtes-vous vos ancêtres? Le bien public! Comment! est-ce que le bien de Myron n'est pas un morceau du bien public! Honte, vous dis-je, honte sur nous tous! Vous refusez d'abord à l'enfant la rançon du père, et, quand entraînée par le penchant de son cœur, qui va plus loin que l'ombre de vos murs, elle met sa tête sous le joug pour en retirer la mienne, vous me refusez une poignée d'hommes pour arracher ma fille unique des griffes des brigands! Et vous êtes des Grecs! et vous criez contre les barbares! Peuple sans cœur!

Digitized by Google

ELPÉNOR.

Tu as peut-être raison contre Massalia, mais non pas contre nous: nous ne sommes pas restés étrangers à ta douleur.

ADRASTE.

Et si nous avons paru indifférents pour ta fille, c'est qu'elle a trouvé la voie du salut plus vite que nous, et qu'elle a su agir pendant que nous délibérions encore.

MYRON.

Ah! elle, elle est femme par l'amour, homme par le courage! Vous deux, donnez-moi vos mains, vous avez le cœur loyal et fidèle! mais les autres! ce Polydore, rien qu'à penser à lui, ma bile se gonfle. Ils ont tous abandonné ma pauvre enfant; tous, ils ont insulté à la douleur d'un père suppliant.

ELPÉNOR.

Nous t'aiderons; nous allons rassembler là-bas les pêcheurs de la rive : ce sont, il est vrai, des indigènes, des Saliens, mais néanmoins nos amis, élevés dans la haine des Tectosages.

ADRASTE.

Le vieux Rhésus a promis de venir. Il s'agit maintenant de gagner encore Arbogaste.

MYRON.

Oui, venez, c'est pour cela que nous sommes ici; allons vers ces pêcheurs et gagnons-les. Il est dur pour un fils de Massalia, pour un Grec, d'appeler des barbares au combat contre leurs pareils. N'importe! venez!... Oh! pourquoi n'ai-je plus de forces? je me sentirais assez de courage pour la délivrer tout seul. Allons chez Arbogaste.

ELPÉNOR.

En attendant, je frapperai, moi, à la porte de la cabane d'Astor, là-bas, sous les frênes : celui-là sera à nous à la vie, à la mort!

MYRON.

Oui, va le trouver. Nous nous réunirons sous les chênes. Et maintenant partons. Elle n'a pas tardé si longtemps, lorsque son jeune courage a franchi le désert pour venir jusqu'à moi. Partons, dis-je, partons!

Elpénor sort par le fond de la scène, à gauche; Myron et Adraste sortent à droite. Après une pause, paraît d'abord Ingomar, puis Parthénie, à gauche, sur le haut du rocher.)

INGOMAR.

Par ici, Parthénie! c'est ici le chemin.

Digitized by Google

PARTHÉNIE.

Il me semble que c'est là-bas.

INGOMAR.

Non. Ce chemin là-bas conduit dans le ravin sombre, la demeure des dragons et des serpents. Par ici nous arriverons à la plaine.

PARTHÉNIE.

Non, c'est par là. Pourquoi donc...

INGOMAR la saisissant par la main et descendant avec elle la hauteur en la précédant.

Non, souviens-toi comme hier encore, dans le marais, malgré moi, et parce que tu voulus faire à ta volonté, le sol a manqué subitement sous tes pieds. Si je ne t'avais arraché le bouclier, si je ne l'avais jeté à terre pour donner un point d'appui à ton pied....

PARTHÉNIE.

Je disparaissais vraiment.

INGOMAR.

Et moi avec toi.

PARTHÉNIE.

Ah! je le sais, tu serais mort avec moi.... J'ai porté malheur à tes armes; ton bouclier gît au fond du marais, et cette nuit, sur la bruyère où la mousse et la broussaille faisaient un trop maigre feu, tu as brisé le bois de ta lance pour me protéger contre le froid; tu es un guide fidèle.

INGOMAR.

Par ici, Parthénie!

PARTHÉNIE.

Je sais que tu es bon pour moi et que toujours tu m'as montré le meilleur chemin; mais cette fois pourtant, il me semble....

INGOMAR.

Et cette fois aussi, car vois... ici la forêt s'éclaircit et la montagne décline vers la plaine.

PARTHÉNIE.

Par le ciel! tu as raison, l'ombre du bois est derrière nous; il me semble presque... je connais.... N'est-ce pas ici, au seuil de la montagne, que, fuyant la maison paternelle pour délivrer mon père, je suis tombée à genoux, implorant des dieux le courage, la force et la victoire?

INGOMAR.

Ici? tu crois! non, tu te trompes certainement, ton pays est loin encore, il doit encore être loin.

Digitized by Google

PARTHÉNIE se tournant subitement vers le fond.

Non, non, c'était ici! Et vois, là-bas, les vagues bleues, et là le temple d'Artémis plongé dans la pourpre du ciel, la citadelle de Massalia! le toit paternel! (Tombant à genoux.) Et de nouveau me voici dans la poussière, Dieux célestes! vous qui avez veillé sur moi, merci! ma mission est accomplie, et votre bonté me rend à mon foyer.

INGOMAR à part.

Ah! que ne suis-je couché dans le marais, à côté de mon bouclier!

PARTHÉNIE sautant de joie.

Et je reverrai mes chers parents! je tomberai dans leurs bras pleurant de joie, et sur leurs joues je boirai des larmes de bonheur! Salut, ville de mes pères, salut, aurore du soir, sourire des dieux sur tes colonnes et tes portiques, tes tours et tes remparts! Puissent tes créneaux couronnés de victoires s'élever encore longtemps jusqu'au bleu du ciel! Que les siècles viennent et qu'ils passent; toi, tu restes grande et belle, cité de mon peuple! (Se tournant vers Ingomar.) Et toi... parle-donc!

INGOMAR.

Moi... que puis-je dire?

PARTHÉNIE.

Quoi! tu me boudes comme un enfant capricieux, quand la joie donne des ailes à mon âme! Tu as supporté avec moi les ardeurs du soleil, le froid des nuits, les fatigues du sentier ardu, et, arrivé au but, tu ne te réjouirais pas avec moi?

INGOMAR.

Me réjouir! non, je ne le puis, et par le ciel, je ne le veux pas! Et pourquoi me réjouirais-je? Je voudrais que cette ville fût engloutie dans la mer, que la barque passât sur ses créneaux, et qu'à la place de ses tours on ne vît que des joncs et des roseaux!

PARTHÉNIE.

Qu'as-tu donc?

INGOMAR.

Nous sommes au but, dis-tu. Oui, nous y sommes, et tu veux que je me réjouisse! Seul avec toi, le ciel au-dessus de nous, autour de nous la forêt, les marais et un silence profond : là, j'étais joyeux; alors j'étais moi, ton monde à toi, moi tout seul. Le silence était si morne, le désert si vaste, le danger si près! nous nous pressions l'un contre l'autre, âme contre âme! Maintenant, hélas! ces murs là-bas

Digitized by Google

projettent leurs ombres froides entre nous deux, et séparent ce que la souffrance avait joint, ce que la solitude avait uni.

PARTHÉNIE.

Ces ombres ne séparent rien. Et pourtant, comment se fait-il donc? je n'y pense que maintenant : il faut nous séparer.

INGOMAR.

Que dis-tu? Ah! oui, tu l'as dit, il faut nous séparer. C'est donc cela qui me serrait et me crispait le cœur, à l'aspect de cette ville. Le mot seul me manquait, il est trouvé. Oui, il faut nous séparer, car que ferais-je, moi, chez ces Grecs raffinés, moi, le sauvage inculte? entouré de murs, moi l'homme libre? Oui, il faut nous séparer! Encore un adieu, un regard, et ton chemin te conduit à la plaine, tandis que le mien me rejette dans les montagnes; le bruit de tes pas s'éteint dans l'air, et tout est fini! Femme! je voudrais ne t'avoir jamais vue!

PARTHÉNIE.

Je le voudrais aussi, je voudrais.... Séparons-nous, il le faut.

INGOMAR.

Il le faut? et si d'un bras fort je te saisissais comme le vautour saisit la colombe! si je te portais.... Non, non, ceci est passé à tout jamais. Qu'aurais-je, te possédant sans posséder ton amour? Tu veux, je le sais, un cœur fidèle, une affection discrète, timide et tendre, moitié victorieuse et moitié soumise. Tu veux être guidée, protégée, portée! Ne l'ai-je pas fait? ne t'ai-je pas conduite fidèlement à travers les bois et les ravins, le long des marais perfides? Ne t'ai-je pas portée sur mes bras à travers les torrents? et quand le soir descendait, toujours plus sombre, ne t'ai-je pas réchauffée avec du feu, jusqu'à ce que le sommeil te reçût dans ses bras? et alors je restais assis, veillant sur les songes qui erraient sur tes lèvres de rose. J'ai été un guide fidèle! n'est-ce pas que je l'ai été?

PARTHÉNIE à part.

Mes yeux se voilent. (Tendant la main à Ingomar.) Oui, tu as été un fidèle conducteur.

INGOMAR.

Vois, j'ai tenu ma parole. Ne trompe donc pas ma confiance à ton tour. Plus d'adieux : reste avec moi, sois à moi! Je suis un des meilleurs de mon peuple; ma tente couvre un riche butin. Ne crains pas la contrainte des mœurs étrangères; suis les coutumes de ton pays; libre comme moi, non pas la servante, mais la maîtresse de la maison,

Digitized by Google

n'obéissant qu'à toi, et à la puissance de la prière. Viens, te dis-je, viens! je te construirai une cabane ombragée par le feuillage des bois; une nappe de gazon s'étend devant la porte, le ruisseau coule à côté; tout autour, la verdure et le silence; le souffle des bois et le pourpre du soir la remplissent de parfums et de lumière. Viens, te dis-je, viens. Je la vois d'ici. Dis oui, sois à moi, et bientôt la cabane sera élevée.

PARTHÉNIE détournant la tête.

Malheur! mon oreille altérée boit comme du miel ses douces paroles!

INGOMAR.

Quoi! tu baisses les yeux, tu te tais! te méfierais-tu de moi? Par le ciel éternel! je t'ai dit vrai. Ma pression sera aussi légère, aussi douce que celle de ta main sur la couronne qu'elle tresse. Je lirai tes désirs dans tes yeux. Tu penseras, et ce sera fait. Tous les jours je t'apporterai le cerf le plus gras, le daim le plus tendre; à toi le tribut de tout ce qui nage dans le fleuve, de tout ce qui vole dans les airs. Pas une barque étrangère n'abordera à nos côtes sans t'offrir la dîme de ses trésors. Tu seras riche, honorée.... Les paroles me manquent; enfin tout ce qu'un homme peut donner, tu l'auras! Sois à moi, seulement à moi, et plus d'adieux.

PARTHÉNIE fort émue.

Non, non, va-t'en! silence, chants de sirènes!

INGOMAR.

Tu ne veux pas?

PARTHÉNIE se recueillant.

Écoute-moi.

INGOMAR.

Tu ne me crois pas?

PARTHÉNIE.

Je veux que tu m'écoutes. Vois, tu as gagné mon cœur, et beaucoup plus que tu ne crois. Et si tu savais!... mais ceci reste entre moi et mes dieux! Apprends seulement: nous autres jeunes filles, si libre que soit notre choix, nous respectons saintement le conseil de nos parents; c'est lui qui guide notre penchant; et mes parents, je le sais....

INGOMAR.

Ils sont loin.

PARTHÉNIE.

Leur image vit ici et leur voix parle en moi. Comment, me dit-elle, à peine échappée à l'esclavage par la grâce des dieux, tu suivrais l'étran-

Digitized by Google

ger, tu fuirais le foyer paternel et la douce coutume de ta patrie pour devenir sa femme, la femme de l'ennemi, étrangère comme lui, l'épouse du....

INGOMAR.

Pourquoi t'arrêtes-tu ? achève, dis-le.... L'épouse du barbare ! c'est le nom que vous nous donnez et c'est le mot que tu penses.

PARTHÉNIE.

Je pense, moi, que tu es noble et bon, une étoile brillante, mais ombragée de nuages; un vase plein d'un vin généreux, mais où il manque la couronne de fleurs. Et si les rudes mœurs de ton pays n'enveloppaient pas l'or de ton cœur comme la coquille cache la perle, tu serais l'orgueil d'une femme ! L'envie se tairait devant ta valeur éclatante, la calomnie vaincue serait forcée de dire : Oui, celui-là est un homme ! Oui, elle le dirait, si tu étais un Grec; si la loi, le droit et l'ordre ne t'étaient pas étrangers, si la force n'était pas ton dieu, le glaive ton juge ! Mais....

INGOMAR.

Continue, ne garde rien, dis tout, vide ton carquois.

PARTHÉNIE.

Les dieux douent inégalement les mortels, jetant à l'un la richesse, à l'autre la pauvreté. Qu'importe à l'amour ? Celui-ci est fier d'attraits qui manquent à celui-là; qu'importe encore à l'amour? Mais il est un point où doivent se rencontrer les cœurs dans leurs battements, les âmes dans leur vol; quelque chose de divin, qui de ses rayons les éclaire dans tous les orages : le droit, la loi, un droit commun, une loi sainte et commune qui lie ce qui s'aime, afin que l'estime purifie et rende durable la prompte flamme de la jeunesse. Oui, et c'est cela qui nous sépare. Une mer est entre nous, un abîme que des montagnes ne combleraient pas : moi Grecque, toi Tectosage!

INGOMAR.

Tectosage ! Dis toute ta pensée : voleur de troupeaux, dévastateur, coureur de grands chemins !

PARTHÉNIE.

Ingomar !...

INGOMAR.

Oui, c'est cela. Je devine bien le sens de tes paroles; tu as honte de moi ! Assez ! adieu ! Il faut nous séparer, as-tu dit; tu as dit vrai, il le faut. Qu'il en soit ainsi.

Digitized by Google

PARTHÉNIE.

Et tu veux partir courroucé, en colère! Non, reste, je ne te laisse pas, tu m'écouteras d'abord.

INGOMAR.

Je ne veux plus rien entendre; mon oreille est pleine de tes paroles. Mais courroucé, non. Tu parles comme parlent ceux là-bas; mais moi, je le sens dans le plus profond de mon cœur, nous sommes aussi des hommes, nous autres barbares! Targuez-vous de vos mœurs douces, mesurez prudemment vos pas; un sens droit surpasse toutes les mœurs, et vient tout seul, comme les arbres de la forêt.... Retiens cela, et pense à moi, et.... Assez! Adieu!

PARTHÉNIE émue.

Adieu! Non, arrête! Tu ne partiras pas sans un don qui me rappelle à toi, et en des temps lointains, maintienne à mon image les couleurs de la vie.

INGOMAR.

Je n'en ai nul besoin.

PARTHÉNIE lui présentant son poignard.

Prends!

INGOMAR prenant le poignard.

Oh! ce poignard! honte et moquerie! Je dois me souvenir de ma fureur qui, un jour, t'a fait tourner cette arme contre toi-même.

PARTHÉNIE.

Il doit te rappeler que pendant trois jours et trois nuits tu m'as conduite seule à travers les bois, les épines et les marais; me soutenant, me protégeant, sans que jamais ma main ait eu besoin de toucher sa poignée. C'est cela qu'il doit te rappeler, et maintenant, va!

INGOMAR se précipitant vers Parthénie, puis s'arrêtant subitement, après une pause.

Adieu!

(Il sort rapidement à gauche.)

PARTHÉNIE.

Il part! il part! Dieux puissants! il pourrait vraiment.... Eh bien! qu'il parte. S'il peut me quitter, je peux aussi supporter.... Et n'est-ce pas moi qui lui ai dit de partir? Ne faut-il pas? « Il faut! Il faut! » mot lugubre comme l'écho d'une tombe! Il est parti! Comme tout était vert et clair autour de moi, et maintenant.... Comme l'éclat du jour s'est changé en morne crépuscule! Comme le gazon me paraît jaune, la

Digitized by Google

feuille flétrie! Je ressens comme la mort du printemps! Quoi! des larmes!... Je ne veux pas pleurer, non, il faut qu'il en soit ainsi, et ce qui émeut ce cœur, à vous seuls, ô dieux! je le confierai, et puisse votre bonté le tourner à bonheur pour moi! Que ne m'avez-vous déjà donné? Là-bas me sourit ma patrie! mes parents, mes amis, mes compagnes m'attendent; le chien fidèle bondit vers moi; et Polydore, mon riche prétendu, me salue en grimaçant. Ah! la fièvre me secoue dès que je pense à lui. De quel air, avec quelles insultes il a repoussé mes prières, mes pleurs! des pleurs qui ont ému ce fils du désert. Ah! celui-ci, si je lui avais dit : Viens à mon aide, sauve mon père! Il n'eût pas réfléchi; il fût parti sur-le-champ, il l'eût conquis sur toute une armée, et me l'eût ramené! Oh! son cœur était pur et verdoyant comme ses bois!

INGOMAR hésitant, à gauche sur l'avant-scène.

Parthénie!...

PARTHÉNIE poussant un cri.

C'est toi!... toi de retour!

INGOMAR.

C'est moi, oui, c'est moi, et, pour le dire tout net, je ne veux pas te quitter, je ne peux pas, te dis-je! Je ne peux pas! et nul homme ne peut plus qu'il ne peut. Au delà commence la destinée; et ma destinée à moi est de t'appartenir.

PARTHÉNIE.

Quoi? tu penserais....

INGOMAR.

J'ai réfléchi; tu n'as pas honte de moi, mais de mon peuple; car, si je ne suis pas un Grec, je suis du moins un homme, et un homme a sa valeur partout; un cœur loyal a l'estime des dieux mêmes. J'ai donc aussi la tienne, et j'aurai celle des autres. N'est-ce pas, Parthénie, que tu n'as pas honte de moi?

PARTHÉNIE.

Moi, rougir de toi!....

INGOMAR.

Il m'a semblé que c'était ainsi, et mon aveugle fierté s'est détournée de toi comme si l'univers était suspendu à nos coutumes, qui ne sont cependant pas plus que cette peau que je trouve commode, parce que j'y suis habitué et que je la porte depuis longtemps. Je me passe bien de mon bouclier que j'ai laissé là-bas dans le marais, j'ai brisé ma lance, pourquoi tiendrais-je à cette peau d'animal?

Digitized by Google

PARTHÉNIE.

Que dis-tu ? Quoi.... (A part.) Mon cœur se brise !

INGOMAR.

C'est le cœur qui fait l'homme et non le vêtement, et si le vêtement me pèse, pourquoi le porterais-je? Sous une autre enveloppe, mon cœur ne battra pas autrement. Donc, je rejette les coutumes de mon peuple, je te suis dans cette ville, je veux devenir un Grec.

PARTHÉNIE.

Toi, me suivre ?... (A part.) Si large la joie, et si étroite la poitrine !...

INGOMAR.

Et maintenant que mon parti est pris, je suis heureux. Je le sais, j'ai bien des choses à apprendre; mais, par le ciel! ce qui me console et m'affermit, c'est que je sais que je les apprendrai. Tu m'aimeras un jour, je le sens. Comme un chant de victoire, comme la voix des dieux, ces paroles résonnent dans ma poitrine : tu m'aimeras un jour, tu seras forcée de m'aimer!

PARTHÉNIE à part.

Et qui donc, ciel, ne serait forcé de l'aimer ? (Haut.) Ah ! me suivre, dis-tu, à Massalia? Et as-tu là un hôte qui te puisse recueillir ?

INGOMAR.

Un hôte ? non; qu'en est-il besoin ? Le premier venu, je l'arrête, et lui demande le sel et le feu. Tiens, tout de suite, à ces hommes là-bas, qui, si j'en crois leur costume, sont des Grecs.

PARTHÉNIE.

Ceux-là !... O dieux éternels ! vous voulez donc en une seule heure verser sur moi toutes les félicités! Que restera-t-il pour tous les jours de la vie ? C'est lui ! c'est lui ! (Tombant dans les bras de Myron, qui paraît accompagné d'Elpénor.) Mon père !...

MYRON.

Mon enfant !... toi ici ! sauvée ! à moi rendue ! Merci, dieux célestes! Non, je ne vous remercie pas, car ce n'est pas moi qui l'ai sauvée. Seul, j'aurais mis en pièces tous ces brigands.... (Apercevant Ingomar et reculant d'un pas.) Quoi ! que vois-je?... Adraste, Elpénor! au secours! Voici les Tectosages!

PARTHÉNIE.

Ne crains rien. C'est lui, Ingomar, qui a donné la liberté à ton enfant, qui l'a accompagnée pour la ramener dans tes bras !

Digitized by Google

MYRON.

Lui, dis-tu ? lui ! Il est donc venu seul ?

PARTHÉNIE.

Il vient en ami, en suppliant. Par reconnaissance, par devoir, tu dois être bon pour lui comme il a été bon pour moi. Viens l'entendre. Toi, Elpénor, tu me parleras, pendant ce temps, de ma mère, de Théano, de nos amis. Dis-moi tout. Mon désir prêtera du charme à la moindre nouvelle.

MYRON qui, conduit par Parthénie, s'approche d'Ingomar, à part.

Il est venu seul; ah ! cela change l'affaire. (Haut.) Eh ! sois le bienvenu sur le sol de Massalia ! Je n'espérais pas te revoir sitôt.

INGOMAR.

Ni moi non plus, et pourtant c'est arrivé ainsi !

MYRON.

C'est vrai !

INGOMAR.

Parthénie t'a dit que je viens en suppliant. C'est vrai; je demande beaucoup en peu de mots. Sois mon ami; plus encore, sois mon maître: conduis-moi par la main comme ton enfant, recueille-moi sous ton toit; enseigne-moi vos mœurs, et apprends-moi à être un Grec parmi les Grecs. Tout cela, je te le demande, accorde-le-moi.

MYRON.

Que dis-tu ? Je dois te recueillir dans ma maison ?

INGOMAR.

Elle sera ma sainte patrie.

MYRON.

Comment, sa patrie ? Il ne veut plus s'en retourner ! Tu désires apprendre les mœurs des Grecs, et de moi ? Je ne sais où j'en suis. (A part.) Eh ! le gars est robuste, et ferait un bon compagnon.

INGOMAR.

Dis, que décides-tu ?

MYRON.

Je sais, entends-moi bien, je sais que je te dois de la reconnaissance; mais, vois-tu, je ne suis qu'un pauvre armurier, et, pour être mon hôte, il faudrait partager avec nous les soucis et les peines de la pauvreté, il faudrait te soumettre à nos usages, à l'ordre de la maison.

Digitized by Google

INGOMAR.

Je me soumettrai à tout cela.

MYRON.

Tout d'abord, il faudrait quitter cette peau d'animal.

INGOMAR.

Bien !

MYRON.

Puis écourter ta barbe et tes cheveux.

INGOMAR.

La barbe et les cheveux sont, chez nous, les signes de la naissance libre, et croissent librement!... Mais ma liberté.... Bien, je les coupe.

MYRON.

A la bonne heure! (A part.) Il s'est joliment apprivoisé, lui qui était plus sauvage qu'un cheval emporté! (Haut.) Ceci pour l'extérieur. Maintenant, écoute le reste : j'ai des champs, des prairies, et là-bas, aux collines, quelques vignes; il y a là de quoi travailler avec la houe et la pioche. Il faudrait que tu....

INGOMAR.

Pas de charrue, toujours! pas de pioche! c'est un travail d'esclaves! Remuer la terre comme les blaireaux et les taupes!...

MYRON.

Hé! que dis-tu?

INGOMAR.

Chez nous, les esclaves seuls conduisent la charrue. Veux-tu faire de moi ton esclave? Par la voix du tonnerre!...

MYRON.

Doucement, doucement! Les dieux le savent, je ne veux t'obliger à rien.... C'est toi qui veux devenir Grec; or, nous autres Grecs, nous sommes un peuple de laboureurs, et, quand il le faut, tout le monde met la main à l'œuvre; pas moi seulement, mais Actée, ma femme, ma fille et tous.

INGOMAR.

Parthénie, dis-tu?

MYRON.

Et qui donc? elle travaille comme pas une.

INGOMAR.

Parthénie, elle aussi!... Après tout, le métier que l'on fait ne prouve

Digitized by Google

rien, tout dépend du cœur avec lequel on travaille. Bien, je me soumettrai.

MYRON.

En ce cas, tu te mettras bien aussi à l'enclume, tu m'aideras à forger des armes.

INGOMAR.

Je le crois bien; là, il y a force contre force. Oui, dit le marteau, et l'acier grince : Non. Forger des armes, que ce doit être gai, presque aussi gai que de les brandir!

MYRON.

Brandir?... non. Ici, on ne brandit rien; nous sommes un peuple paisible, et, tiens, tu ne ferais pas mal de me donner ton glaive tout de suite.

INGOMAR.

Mon glaive!

MYRON.

Oui.... Il est défendu, sous des peines sévères, de porter une arme dans nos murs; donne-le-moi donc, je te le garderai.

INGOMAR.

Moi, te donner mon glaive, l'héritage de mon père! (Tirant le glaive du baudrier vivement.) Ce glaive auquel j'ai dû vie, victoire et butin!... Moi, abandonner cet ami, jamais!

MYRON effrayé et reculant.

Parthénie!...

INGOMAR.

Te donner mon glaive! plutôt le sang de mes veines, plutôt ma vie! Mon glaive, c'est moi; l'homme et le glaive sont un. Qu'on vienne donc me le prendre, si on peut... qu'on vienne!

PARTHÉNIE, qui jusque-là a causé avec Elpénor, approchant.

Qu'y a-t-il entre vous?

MYRON.

Il ne veut pas rendre son glaive; et, tu le sais, il est défendu de franchir nos portes avec des armes.

PARTHÉNIE.

Qui veut la fin veut le commencement.... (Elle s'avance vers Ingomar, lui prend le glaive et le donne à Myron.) Voilà le glaive!... Et maintenant... le soleil baisse, et je brûle d'embrasser ma mère... partons!

MYRON.

Il a rendu son glaive!... Toi libre, et son glaive, quels miracles!...

Digitized by Google

Partons, et hâtons-nous, que ta mère te revoie plus tôt! Elpénor, remercie de ma part les braves pêcheurs, je n'ai plus besoin de leur secours.... Venez, venez!

(Il sort avec Parthénie et Elpénor, à droite au fond.)

PARTHÉNIE en partant.

Eh bien, Ingomar, que tardes-tu?

INGOMAR comme réveillé d'un songe.

Ingomar! Suis-je encore Ingomar?... Mes pensées tourbillonnent! le sol chancelle sous mes pas.... Ingomar! je sais à peine si je l'ai jamais été.

(Il suit lentement les autres.)

La toile tombe.

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME.

(La scène comme au premier acte.)

ELPÉNOR sortant de la maison de Myron, et se tournant.

Que tardes-tu, Myron? Viens, ils t'attendent.

MYRON paraissant sur le seuil de la maison.

Me voici. Je te suis à l'instant même, je ne fais que me débarrasser de mes habits de travail, afin de paraître convenablement devant le conseil. (Criant dans la maison.) La ceinture, Actée, et le manteau!

ELPÉNOR.

Je te devance pour t'annoncer.

MYRON.

Non, reste, et dis encore une fois : Est-ce vrai, ce que, tout pâle, tu m'as tout à l'heure glissé dans l'oreille?

ELPÉNOR.

C'est comme j'ai dit.... Les hauteurs, tout alentour, fourmillent de Tectosages, et les pères t'appellent au conseil.

ACTÉE, portant la ceinture et le manteau, suivie de Parthénie.

Grands dieux! que dites-vous?... Comment?

MYRON.

Que vous importe à vous, femmes?... Mon manteau, Parthénie!

ACTÉE.

Myron, dis : les Tectosages sont aux portes?

MYRON.

Eh! silence donc! paix! Ils ne sont pas encore dans la ville, à moins que la trahison ne leur tire les verrous!

ACTÉE.

La trahison est partout : les Tectosages trouveront des auxiliaires.... Oui, ils en trouveront, peut-être en ont-ils déjà trouvé.

Digitized by Google

MYRON.

Que dis-tu? des auxiliaires... des traîtres!...

ACTÉE.

Ce n'est pas pour rien que la flamme de l'âtre a petillé lorsqu'il a franchi notre seuil; c'était un avertissement, mais en vain.

ELPÉNOR.

Elle parle d'Ingomar, de ton compagnon tectosage.

MYRON.

C'est lui que tu veux dire? En ce cas, il n'y a pas de danger!

PARTHÉNIE.

Oh! non.... Il n'est pas un espion, pas un traître.

MYRON.

Ingomar est bon et solide. Qui l'a vu à la charrue et à l'enclume le sait. Il est fort, les faibles seuls sont faux; rassure-toi donc.

ELPÉNOR.

Viens donc, on t'attend!

MYRON entraîné par Elpénor.

Sois tranquille, et ne te tourmente pas de frayeurs imaginaires. Les pères m'appellent au conseil comme un homme ayant eu des rapports avec ces sauvages; ne t'inquiète donc pas. Tout marteau finit par trouver son manche, et nous nous tirerons bien d'affaire. Moi, du moins, je ne crains pas les Tectosages, j'ai fait mes preuves!

ELPÉNOR l'entraînant.

Viens donc, te dis-je!

(Ils sortent à gauche.)

ACTÉE.

Il part, et je me meurs de frayeur!... Les ennemis aux portes! Myron cité devant le conseil!... Et si, au lieu de le consulter, ils lui demandaient compte de sa folie! s'ils le condamnaient, peut-être!...

PARTHÉNIE.

Ne te tourmente pas, ma mère.... Les pères savent l'histoire d'Ingomar; ils ont approuvé mon père de l'avoir recueilli.

ACTÉE.

Oh! pourquoi l'a-t-il fait? Ce barbare, je le sais, portera malheur à notre maison.

PARTHÉNIE.

Il me semble, mère, qu'il t'a ramené ton enfant.

Digitized by Google

ACTÉE.

C'est vrai; mais, auparavant, il avait levé son arme sur toi... et n'avait-il pas aussi fait enlever ton père comme esclave!... Et puis, rien que son aspect, ses longs cheveux, sa barbe inculte et hérissée, m'avaient serré le cœur.

PARTHÉNIE.

Il porte maintenant ses cheveux et sa barbe comme un Grec.

ACTÉE.

Dans la rue, les enfants le prenaient pour un satyre sous sa peau velue, et couraient après lui.

PARTHÉNIE.

Tu le sais, il s'habille maintenant comme tout le monde.

ACTÉE.

Oui, il est devenu Grec de tunique et de manteau; mais sa démarche, son maintien, le son rude de sa voix, l'orgueilleuse roideur de son geste, de son regard et de sa parole, tout cela est resté barbare.... Il a jeté sa peau de bête, mais il est resté sauvage!... Il ne peut se débarrasser de l'âpre senteur des forêts.

PARTHÉNIE.

Comment le pourrait-il?... Comme les forêts, son âme respire la liberté, le courage et la force!

ACTÉE.

La force de l'ours!... A la fête d'Artémis, n'a-t-il pas failli étrangler son adversaire dans la lutte, le sauvage!... et n'en a-t-il pas assommé un autre au jeu du œste?...

PARTHÉNIE.

Mais n'a-t-il pas aussi étranglé le loup qui ravageait le pays?... Et quand naguère, dans le port, la barque de Lysippe luttait contre l'orage, qui a osé venir à son secours?... Qui remplace mon père à l'enclume... et à la charrue... dans toutes les fatigues?...

ACTÉE.

C'est vrai; je le sais et lui aussi.... Il en est fier... et ne fait presque pas attention à moi.... Mais il a beau se donner pour pur comme de l'or, j'en suis pour ce que j'ai dit : il est l'espion de l'ennemi, il est un traître, et je le lui dirai en face!... (Criant dans la maison.) Ingomar!

PARTHÉNIE.

Non, ma mère, non!... Par tous les dieux, respecte les droits de l'hospitalité!... Son cœur ne connaît ni ruse ni trahison.

Digitized by Google

ACTÉE.

Je te dis, moi.... (Appelant.) Ingomar!... Tu le verras s'effrayer, tressaillir, rougir!... Arrive ensuite que pourra.... Ingomar!...

PARTHÉNIE.

Oh! combien tu méconnais cette âme d'enfant, ce cœur fidèle!

INGOMAR sortant de la maison et descendant les degrés.

Me voici.... Tu m'as appelé?

ACTÉE.

Enfin!... Je t'ai appelé trois fois!

INGOMAR.

Je maniais le marteau et me chantais une chanson.... Il se peut....

ACTÉE.

Une chanson... c'est cela!... Tu chantes les joies du revoir... ou bien, ne le saurais-tu pas?... les Tectosages sont campés tout autour de la ville!

INGOMAR.

Les Tectosages!... Comment!... c'est donc par ici qu'ils passent pour aller dans le pays des Allobroges, car c'est là qu'ils vont!

ACTÉE.

Vraiment?... une expédition chez les Allobroges.... Mais toi, tu profiteras probablement de cet heureux hasard pour rendre visite à tes amis?...

INGOMAR.

A quoi bon? ils vont leur chemin et moi je vais le mien.

ACTÉE.

Hein!... Il y a des gens qui soupçonnent, qui pensent, qui assurent que vos chemins sont les mêmes.

INGOMAR.

Comment?... qu'est-ce?...

ACTÉE.

On dit même que tu t'es insinué ici uniquement pour leur ouvrir les portes.

INGOMAR.

Moi!... Et qui dit cela?...

ACTÉE.

C'est moi qui te le dis, et à ta barbe encore!... Tu es un espion, un traître : voilà ce que tu es!

Digitized by Google

INGOMAR se précipitant sur elle.

Femme!... je te dis, moi... Non... à toi, je ne dis rien....

(Il rentre dans la maison.)

ACTÉE.

Il s'en va... il se tait et se rit de ma colère!... Il dédaigne de me répondre!... Il ose.... Faut-il que je supporte tout cela, moi, femme de Myron, citoyenne de Massalia!...

PARTHÉNIE allant vers la maison et appelant.

Ingomar!...

ACTÉE.

Tu le rappelles!... Veux-tu qu'il répète son offense?...

PARTHÉNIE.

Non, je veux qu'il te réponde.

ACTÉE.

Je ne veux plus de sa réponse maintenant!... Dieux! dans ce moment même, Myron... peut-être... Je cours à la citadelle!... Toi, écoute-le, ajoute foi, comme toujours, à sa parole, et puissent les dieux nous garantir!... Moi, je le connais, il ne me trompera plus!...

(Elle sort par le fond du théâtre.)

PARTHÉNIE.

Elle s'en va en colère... et la faute est à lui, à lui tout seul; car, si même elle a tort....

(Ingomar sort de la maison la tête baissée et d'un pas lent.)

PARTHÉNIE.

Le voilà!... Approche, Ingomar.... Dis : ne sais-tu pas que nos mœurs ont depuis longtemps affranchi la femme de la servitude, qu'elle est l'égale de l'homme, son amie, et qu'elle jouit des mêmes droits que lui?

INGOMAR.

Je le sais; ce sont vos mœurs.

PARTHÉNIE.

Et ne t'ai-je pas dit de respecter toujours la maîtresse de la maison, la femme de Myron... ma mère?... Ou bien est-ce du respect de t'emporter et de lui tourner le dos?

INGOMAR.

Mais tu as dit aussi que si ta mère me blessait à tort, selon l'habitude de la vieillesse, je devais me taire et m'en aller?... Je me suis tu, et suis parti.

Digitized by Google

PARTHÉNIE.

Et ne pouvais-tu pas la regarder d'un œil calme et lui dire tranquillement : Tu te trompes, je ne suis pas un espion, pas un traître?... Mais tu as, comme toujours, lâché la bride à ton emportement, et tu m'as fait gronder à mon tour.

INGOMAR.

Tu es donc aussi fâchée contre moi?

PARTHÉNIE.

N'apprendras-tu jamais à prendre les hommes comme ils sont, et à peser tes paroles avant de parler?

INGOMAR.

Jamais!... jamais!... Que de peines ne me suis-je pas données pour graver tes paroles dans mon cœur! je les répétais dans mon lit, à l'enclume, à la charrue.... Par tous les moyens, j'ai voulu m'approprier votre nature, vos mœurs fines et raffinées.... Je ne l'apprendrai jamais!

PARTHÉNIE.

Prends seulement courage; tu as déjà beaucoup appris.

INGOMAR.

O mes bois! où le cœur lance la parole! où l'action naît avec la pensée!... Vous! vous rétrécissez la vie dans vos formules : « Bonjour! merci! oserais-je!... » Vous appelez cela poli, gracieux, noble, beau! Je ne l'apprendrai jamais, et ne puis pas l'apprendre!... Ce qui émeut mon intérieur, haine ou amour, joie ou peine, coule de mes lèvres, agite mes traits, étincelle dans mon regard!... Je suis ce que je suis; je ne puis être autrement.

PARTHÉNIE.

Et tu ne le dois pas non plus... je ne voudrais pas que tu fusses autrement.... Cela me rend heureuse de savoir que tout ce qu'expriment ton regard, ta bouche et tes traits, est vrai, sincère et profondément senti; mais la franchise même d'une âme généreuse doit se contenir!... Tu as déjà tant appris!... Tu honores la loi et l'ordre, tu t'es détaché du culte des dieux sanguinaires, tu as embrassé la belle foi de mon peuple!... De cœur, tu es déjà un Grec; il ne te manque que la grâce et la mesure, mais cela viendra, j'en suis certaine.... Celui qui d'une pierre grossière a su former une image divine, celui-là saura aussi polir et finir le marbre.

INGOMAR s'approchant de Parthénie.

Et si je l'apprenais, Parthénie?... si je réussissais?... si... alors....

Digitized by Google

PARTHÉNIE reculant.

Tu ne l'as pas encore appris, tu ne l'apprendras pas de sitôt.

INGOMAR.

Vois comme tu es : au lieu de récompenser l'ardeur de l'élève, tu éloignes toujours le but, tu me retires même ce que j'avais conquis.... Naguère, tu me cherchais, tu me consolais, tu me contais des histoires, tu me chantais des chansons; maintenant, tu m'évites, tu me fuis!...

PARTHÉNIE.

Est-ce que je ne te parle pas en ce moment?... C'est encore une chose qu'il faut que tu apprennes, de jouir de l'occasion avec reconnaissance.

INGOMAR.

Oui, tu me parles, et ton regard descend sur moi.... Arrière le passé!... et arrière aussi l'avenir!... Advienne que pourra, pourvu que je plonge dans tes yeux mes yeux enivrés!...

MYRON derrière la scène.

Parthénie!... Parthénie!...

PARTHÉNIE comme se réveillant d'un rêve.

Ah! mon père!...

MYRON paraissant avec Actée, qui le suit.

Viens, Parthénie!...

PARTHÉNIE.

Me voici, mon père.

MYRON.

Bien!... et Ingomar?... Je le trouve aussi.... Tant mieux.

ACTÉE.

Qu'y a-t-il?... Pourquoi arpentes-tu les rues comme un fou?... le saurai-je enfin?

MYRON.

Laisse-moi respirer d'abord.... Il va venir à l'instant.

ACTÉE.

Qui, l'ennemi?...

MYRON.

Avec ton ennemi!... Le timarque, l'auguste timarque!... Il vient pour Ingomar.

ACTÉE.

Voyez vous-mêmes! je le disais bien, qu'il nous porterait malheur.

Digitized by Google

MYRON.

Tu extravaguais!... Il nous apporte de l'honneur et de la considération!... Tiens, les voici déjà!... Rentrez dans la maison; moi, je vais au-devant du timarque pour le recevoir dignement.

ACTÉE.

De la considération!... de l'honneur!... Le cœur me bat comme un marteau de forge!

LE TIMARQUE, paraissant avec son cortége, à Myron, qui le reçoit avec force courbettes.

Assez, Myron.... Où est ton compagnon?

MYRON.

Le voici, seigneur!... S'il te plaît, entre avec lui dans la maison.

LE TIMARQUE faisant signe à ses gens de se retirer.

A quoi bon? Voilà ta famille, et nous sommes seuls.... Approche.... Tu t'appelles Ingomar?...

INGOMAR.

Tu l'as dit.

MYRON, à mi-voix, à Ingomar.

Dis donc : seigneur.... Entends-tu : seigneur!

ACTÉE, à mi-voix, à Myron.

Oui, oui, apprends-lui les usages!

LE TIMARQUE.

On m'a dit que tu veux ici apprendre les mœurs grecques, que tu les as déjà apprises, que tu veux tout à fait devenir un des nôtres, un citoyen de Massalia?

INGOMAR.

C'est mon désir.

LE TIMARQUE.

Et Massalia s'y rend.... Elle te bâtit une maison dans son enceinte, y ajoute trois arpents et tous les droits de vote et de bourgeoisie.

INGOMAR.

A moi?...

PARTHÉNIE à part.

Dieux cléments!

MYRON à Actée.

Vois-tu, femme!

LE TIMARQUE.

Plus encore!... Trente onces d'argent seront la dot de la fille de Myron, qui deviendra ta femme, la maîtresse de ta maison.

Digitized by Google

INGOMAR.

Parthénie!...

LE TIMARQUE.

A toi tout cela, quand tu auras prouvé que le salut de Massalia t'est vraiment à cœur.

INGOMAR.

Que faut-il que je fasse?... dis.... A moins que vous me demandiez d'arracher la terre de ses gonds, d'épuiser l'eau de la mer, de décrocher les étoiles du ciel, je ferai tout ce que vous me direz.

LE TIMARQUE.

Écoute-moi donc.... Tu sais que les Tectosages sont campés autour de la ville.... Toi-même, naguère un des leurs, tu connais la hardiesse de ce peuple, sa cruauté et son âpreté au butin.... S'ils se montrent hostiles....

INGOMAR.

Ils marchent contre les Allobroges et non contre vous; certainement, pas contre vous!

LE TIMARQUE.

Quoi qu'il en soit, ils sont dangereux; et, par toi, Massalia songe à se débarrasser pour longtemps de ces voisins incommodes.... Apprends donc ce dont nous te chargeons.... (Conduisant Ingomar deux pas plus loin.) Tu vas au camp des Tectosages, comme pour voir d'anciens amis, pour apprendre des nouvelles de ton pays; tu observes l'occasion, les retranchements, l'entrée du camp; tu saisis le mot d'ordre; tu reviens la nuit, tu te mets à la tête de notre milice, tu surprends ces brigands, et tu leur rends le sort qu'ils ont fait subir à tant d'autres.... C'est tout ce que nous te demandons.... Quand tu l'auras fait....

INGOMAR.

Je ne le ferai pas.

LE TIMARQUE.

Que dis-tu?...

MYRON.

Ingomar!

INGOMAR.

Je ne le ferai pas!... Envoyez qui vous voudrez pour les tromper; moi, je n'irai pas surprendre leur confiance; je ne trahirai pas des hommes endormis; je ne livrerai pas à la mort des hommes qui parlent la langue de ma patrie!... Je ne le ferai pas!... jamais!... et à aucun prix!...

Digitized by Google

LE TIMARQUE.

Tu le feras... si tu pèses bien la récompense que t'offrent Myron et Massalia.

INGOMAR.

J'abandonne tout, car elle... elle est tout pour moi; à elle ma vie est attachée par mille racines, et j'espérais qu'elle fleurirait au printemps! Je l'abandonne, car si je la possédais, et en elle tout le bonheur de la terre, ce bonheur, acheté à ce prix, par le sang de mes frères massacrés pendant leur sommeil, serait le désespoir pour moi!...

LE TIMARQUE.

Tu as à cœur le salut des barbares, et tu veux devenir Grec?...

INGOMAR.

Je voulais le devenir; je m'étais détaché de mon peuple pour chercher une patrie dans celle de Parthénie.... J'étais sincère, et je vous assisterais fidèlement dans un combat loyal.... Mais vous, vous méditez la trahison et de viles intrigues!... Vos armes sont la ruse et le mensonge!... Honte sur vous!... honte!...

LE TIMARQUE.

Modère ta langue trop rapide.... Je te laisse le temps de réfléchir jusqu'à midi.... Si tu refuses, félon! ton souffle n'empestera plus notre air.... Le sort de l'espion, du traître, sera l'exil... et pis encore!... Choisis donc.... Quant à toi, Myron, toi qui si mal nous as conseillés, qui nous as fait nous confier sans réserve à cet homme, prends tes mesures!... S'il était prouvé que ta fidélité, que tu élèves jusqu'au ciel, ressemblât à la sienne, nous la trouverions trop courte, et nous remplirions la mesure avec ton sang et ta vie!

(Il sort avec sa suite.)

ACTÉE après une pause.

Qui a raison maintenant?... Où sont la considération, l'honneur que nous vaut ton Ingomar?... Il compromet notre enfant, te rend suspect, et finira par te faire couper le cou.

MYRON.

Me faire couper le cou!... Je l'abandonne!... je ne veux plus rien savoir de lui!... Je te ferme ma porte, Ingomar!... Va-t'en.... Ils verront que je suis un digne fils de Massalia, un brave citoyen.... Toi, rentre au plus vite, Parthénie!... (A Ingomar.) Va-t'en, te dis-je!...

INGOMAR.

Myron!

Digitized by Google

MYRON pendant qu'Actée et Parthénie rentrent.

Plus un mot... tais-toi!... Il est vrai que nous sommes seuls maintenant.... Je puis donc te le dire, quelque mauvaise affaire que tu m'aies faite, si j'avais deux têtes, je t'en sacrifierais volontiers une; mais je n'en ai qu'une.... Partant, il faut t'en aller.... (Élevant la voix.) Je suis un brave citoyen, moi! va-t'en... je t'abandonne.... Adieu.

(Il rentre et ferme la porte derrière lui.)

INGOMAR.

C'en est fait!... tout est perdu... tout!... L'avenir était si clair et si brillant devant moi!... Je ne l'eusse peut-être jamais méritée, mais il me semble que je ne l'eusse pas moins obtenue!... Et maintenant, tout est perdu; jamais elle ne sera à moi, je ne la verrai même plus jamais; je n'entendrai plus le frais son de sa voix!... jamais!... Je n'avais qu'à dire oui.... Mais, eussé-je mille ans pour réfléchir, je dirais non... non... non.... J'aurais pu le dire avec des paroles moins rudes, je ne les ai pas trouvées.... Je ne puis fausser le jet franc et sincère de mon âme. C'est justement cela, et si je m'y appliquais des années entières, je ne l'apprendrais pas... je ne l'apprendrai jamais.... Je suis un sauvage, et ma destinée me rejette dans les bois, vers mes semblables.... Pourquoi tarder.... Retournons-y!... Hors d'ici!... hors d'ici!... Et si leur lâche soupçon me ferme leurs portes, je les brise ou j'y meurs.... Partons!... partons!...

PARTHÉNIE sortant de la maison.

Tu veux partir, Ingomar?

INGOMAR.

Les dieux le veulent, il faut nous séparer! Les mortels ne peuvent rien contre les dieux!

PARTHÉNIE.

Tu pars... et où vas-tu?

INGOMAR.

Ne me le demande pas. Sur la terre, il n'y a que deux lieux pour moi : le ciel, là où tu es; le désert, où tu n'es pas. C'est au désert que je vais. Le fils de la nature retourne vers sa mère; elle m'a donné la fidélité comme héritage, et je la garderai à ceux qui sont mes frères, quoique barbares. Sans fidélité, l'âme vacille comme la barque sur la mer, comme l'ajonc au vent! Ah! si j'avais pensé autrement, toi, tu me l'aurais appris; car peut-il aimer, celui qui n'est pas loyal et fidèle!

PARTHÉNIE.

Et tu veux me quitter!

Digitized by Google

INGOMAR.

Il le faut. Je te dois beaucoup : naguère, je n'estimais que la force, la vie me paraissait une amphore pleine, et plus elle débordait, plus je la trouvais belle. Toi! tu as tressé la couronne autour de ses bords, tu m'as fait estimer la mesure dans la force, et la forme à côté de la matière. Tu m'as fait connaître les enchantements de l'amour, de l'amour dont les félicités nous égalent aux dieux, et dont les douleurs mêmes sont encore un ravissement. Tout cela, je te le dois, et en retour j'avais rêvé pour toi un bonheur immense, comme jamais femme n'a pu l'entrevoir. Le rêve s'est évanoui : une seule consolation me reste dans mon naufrage et dans mon désespoir ; j'ai fait ce que je devais. Adieu donc!... Ton image m'accompagne! conserve la mienne, Parthénie!... Adieu!

PARTHÉNIE.

Et tu veux partir tout de suite? Je ne veux pas! pas tout de suite!

INGOMAR.

Une mort prompte est le plus doux passage. Mourir lentement, c'est mourir dix mille fois! Je le sais bien, que tu ne me vois pas partir sans douleur, et cela me suffit. Adieu!

PARTHÉNIE.

Soit... tu le veux, je ne t'arrête plus. Mais ton glaive, qu'en arrivant tu as confié à mon père, tu l'as oublié.

INGOMAR.

Que m'importe? L'espérance un jour le fit tomber de ma main, et aujourd'hui, aujourd'hui!...

PARTHÉNIE.

Non, tu ne peux pas partir sans ton glaive. Tu me l'as donné; je veux te le rendre.

(Elle rentre rapidement.)

INGOMAR.

Je ne veux pas. Reste!... Elle est partie. Ainsi se change en siècle l'heure amère des adieux. Et ma douleur jaillit toujours plus brûlante, comme si elle voulait tuer, et elle ne tue pas. O dérision! la vie cède à un morceau d'acier; à ce profond déchirement du cœur, elle résiste!

PARTHÉNIE revenant avec le glaive.

Voilà ton glaive. Je te l'ai gardé pur comme tu me l'avais donné.

INGOMAR étendant la main vers le glaive.

Merci!

Digitized by Google

PARTHÉNIE.

Non, laisse, je veux te le porter.

INGOMAR.

Que dis-tu ?

PARTHÉNIE.

Ne t'ai-je pas porté, naguère, le bouclier et la lance ? Pourquoi ne porterais-je pas ton glaive ?

INGOMAR.

Oh alors!... Non, tu ne me reconduiras pas; c'est ici, c'est tout de suite qu'il faut nous séparer.

PARTHÉNIE.

Non, Ingomar! Je porterai ton glaive !

INGOMAR.

Eh bien donc, jusqu'au marché.

PARTHÉNIE.

Non, plus loin, un peu plus loin, jusqu'à la porte de la ville; plus loin encore, jusqu'à la mer, et par delà la mer, par les montagnes et les vallées, à l'orient et à l'occident, partout où tu iras, tant que je vivrai, tant que mon cœur battra, je porterai ton glaive!

INGOMAR.

O Parthénie! tu veux...

PARTHÉNIE laissant tomber le glaive et enlaçant Ingomar de ses bras.

Te suivre! aller où tu iras. Ton chemin sera mon chemin, et ton but mon but! Où tu élèveras une cabane, là sera ma patrie. La langue de tes lèvres sera ma langue, ton bonheur ma félicité, ta peine ma douleur!... Je suis à toi! je suis à toi, et plus d'adieux!

INGOMAR.

Dieux éternels! est-ce un rêve qui me trompe! Toi, Parthénie, sur mon cœur! Tu m'aimes, toi, l'enfant de Massalia, moi l'étranger, le barbare!

PARTHÉNIE.

Oh! ne t'appelle plus ainsi! Que sommes-nous contre toi? Comme ils te regardaient, comme ils étaient confus et muets, ces Grecs orgueilleux, lorsque toi, venu pour apprendre leurs lois, tu leur as enseigné la loi sainte que les dieux ont gravée dans nos cœurs! Que tu étais beau et sublime devant mes yeux, immolant à la vertu plus que ta vie: l'espérance de ta vie! Oh! que j'étais honteuse d'avoir voulu t'ensei-

Digitized by Google

gner! Enseigner quoi? ce qu'ils m'ont à moi-même péniblement inculqué. De vaines formules, des mots, du clinquant; quand, de la main des dieux, tu as reçu l'or pur, une âme droite et généreuse. Et moi, j'avais follement entrepris d'emprisonner ce cœur sincère dans des formes mensongères! Pardonne-moi, pardonne! Je le vois bien maintenant : être Grec n'est rien; porter dans sa poitrine un cœur vraiment humain, voilà tout, absolument tout.

INGOMAR.

Parthénie, à moi!... ma tête s'égare!... A moi! à moi!

PARTHÉNIE.

Oh! j'étais à toi depuis longtemps! J'étais à toi depuis le jour où je te vis pleurer et trembler, où de ta main, qui m'avait menacée, s'échappa le glaive nu. Depuis ce jour, une seule pensée vivifiait nos âmes; un seul désir, une même espérance faisait battre nos cœurs. Je m'efforçais de le cacher, à la manière des jeunes filles, et plus je m'efforçais, plus je t'aimais... Je t'aimais, aujourd'hui je te comprends. Et si je te regardais de haut, si je voulais être méritée, si je te soumettais aux épreuves les plus dures, oh! comme je veux expier ce fol orgueil! Je suis à toi! Prends-moi comme tu veux! Femme, servante, esclave, je m'incline devant toi, et je me courbe dans la poussière, à tes pieds.

INGOMAR la relevant avec précipitation.

A mes pieds!... mon esclave! Non! deux troncs d'une même racine entrelaçant leurs rameaux pour s'élever vers le ciel!

(Ils se tiennent serrés l'un contre l'autre, Myron et Actée paraissent.)

ACTÉE.

Vois toi-même!

MYRON.

Que le tonnerre!... Veux-tu me faire couper la tête, fille imprudente? Allons! qu'on rentre au plus vite!

PARTHÉNIE entrelaçant Ingomar.

Pas sans lui!

ACTÉE.

Je ne sens plus mes jambes!

MYRON à Ingomar.

Ne t'ai-je pas dénoncé l'hospitalité, et dit de chercher un autre gîte? Va-t'en donc!

Digitized by Google

INGOMAR.

Pas sans elle. Elle a choisi; vous ne nous séparerez pas. Elle est à moi, à moi pour la vie entière.

MYRON.

Vous êtes en démence!

ACTÉE.

Et vois là-bas le timarque qui revient!

MYRON.

Et en ce moment?... Cela manquait encore!

ACTÉE.

Et vois donc, vois : des barbares l'accompagnent.

MYRON.

Ils n'auront pas déjà... Mais non, ils portent des rameaux verts! Ce sont sans doute des messagers envoyés par les Tectosages.

(Le timarque avec sa suite; Allastor et Novio portant des rameaux verts)

LE TIMARQUE.

Voilà l'homme que vous cherchez. Maintenant, faites connaître votre message.

NOVIO.

C'est lui!

ALLASTOR.

C'est bien lui!... Ingomar?

INGOMAR.

Que vois-je? c'est vous!

ALLASTOR.

Salut au nom de tous, Ingomar!

INGOMAR.

Merci... et dites, que voulez-vous?

ALLASTOR.

Nous allions nous rendre dans le pays des Allobroges, lorsque nous apprîmes qu'un des nôtres était esclave dans cette ville grecque.

NOVIO.

Et nous pensâmes que les hommes de Massalia t'avaient surpris dans le bois et t'avaient réduit en servitude.

ALLASTOR.

Nous tous, peuple et chefs, fûmes enflammés de courroux. Nous sommes donc envoyés chez ces Grecs pour voir s'ils te tiennent

Digitized by Google

comme esclave, toi, l'orgueil et la gloire de notre nom. S'il en est ainsi, au lieu de faire la guerre aux Allobroges, nous ferons alliance avec eux, et avec les Éduens et les Helvétiens, nous réunirons toute la Gaule autour de la ville, et nous n'aurons pas de cesse que cette infamie ne soit vengée.

LE TIMARQUE.

Non, vaillants messagers d'un noble peuple; les dieux propices ne voudront pas qu'un vain soupçon arme les peuples courageux de la Gaule pour une guerre sanglante contre cette pauvre ville. Les choses ne sont pas comme vous pensez. Cet homme....

ALLASTOR.

Silence! Nous sommes envoyés vers Ingomar... qu'il parle!

NOVIO.

Parle sans crainte, et dis-le : ils t'ont fait esclave?

INGOMAR.

Je suis libre! Je suis venu librement, et, si j'ai servi, ma volonté seule a choisi le joug et la bride.

ALLASTOR.

Ta volonté! soit. Mais, dis-nous : comment t'ont-ils traité? Car ce peuple a une grande présomption. Il nous appelle des barbares! T'ont-ils regardé comme un hôte digne d'eux?

NOVIO.

Ne t'ont-ils pas offensé par leurs railleries? T'ont-ils accordé les mêmes droits, les mêmes honneurs qu'aux autres?

ALLASTOR.

Parle, et si un mot, un regard t'a offensé, Massalia ne sera bientôt plus qu'un monceau de cendres.

LE TIMARQUE d'une voix insinuante.

Laissez-moi ici donner mon témoignage, amis.

ALLASTOR.

C'est à lui que nous parlons!

LE TIMARQUE très-inquiet.

Mais écoutez-moi donc!

INGOMAR au timarque.

Sois tranquille. Je n'aurai qu'à leur dire qu'aujourd'hui même tu m'as offert le droit de cité, une maison, des champs et sa main, la main de Parthénie!

Digitized by Google

NOVIO.

Qui était notre esclave!

ALLASTOR.

C'est donc cette femme qui a détourné ton cœur de nous! S'il en est ainsi, soit! Adieu, aujourd'hui même nous allons chez les Allobroges, et que Massalia vive en paix!

LE TIMARQUE.

Faisons mieux que la paix; faisons un pacte d'amitié, et plus encore: puisque nous avons égalé l'un des vôtres au peuple de cette cité, concédez aussi à nos citoyens le passage et l'hospitalité dans vos montagnes; nous vous offrons une alliance, acceptez-la.

ALLASTOR.

Nous n'avons pas de pleins pouvoirs pour cela; mais venez avec nous et conférez avec les chefs de notre peuple.

LE TIMARQUE.

Soit! je vous suis, et puissent les dieux couronner de succès notre dessein! (A Ingomar, pendant qu'Allastor et Novio se parlent bas au fond de la scène.) Mais auparavant, un mot à toi, brave Ingomar! En refusant ta main à nos projets, tu nous as préparé de meilleures chances que nous n'osions espérer. Ta loyauté s'est trouvée de la sagesse. Nous te donnons donc ce que nous t'avons promis : la fille de Myron, les trente onces d'argent, la maison, les champs, et tous les droits et priviléges de nos citoyens. (A Myron.) Voilà ton gendre... soyez heureux!

(Il part avec sa suite et les Tectosages.)

MYRON à Actée.

Eh bien, vieille, qui avait raison? Voilà un gendre! une maison, des champs, le droit de cité, et trente onces d'argent!

ACTÉE.

Ce sera tout de même toujours un Tectosage.

INGOMAR.

Parthénie à moi! Pour l'éternité! Je le saisis à peine! Le vœu de mon cœur accompli! Dénoué le nœud fatal! Les dieux réconciliés! Atteint le but par un chemin si prompt et si doux!

PARTHÉNIE l'embrassant.

C'est le chemin de l'amour!...

(*Traduit par* ALEXANDRE WEILL.)

Digitized by Google

QUE LES GRECS SONT DES SLAVES[1].

L'auteur de cet article, qui voudrait bien n'être pas forcé de parler de lui, n'est ni un philhellène, ni un mishellène, ni aucunement un helléniste; il ne sait de grec que ce qu'on lui en a appris au collége, c'est-à-dire un peu moins que rien, car ne point savoir n'est pas aussi ignorant que savoir mal. Il doit donc justifier le travail très-savant qu'on va lire et qui porte sa signature, ne voulant pas, lui simple teneur de plume, se tailler un pourpoint, comme les nains du poëte, dans le manteau d'autrui.

Il y a quelques mois, à Genève, en longeant les casiers d'un cabinet de lecture allemand, il tomba sur deux volumes intitulés : *Fragmente aus dem Orient, von Jakob Philipp Fallmerayer,* ce qui veut dire en français : *Fragments* (rapportés) *d'Orient, par Jacques-Philippe Fallmerayer.* Ce titre l'allécha d'autant plus que le livre était daté de 1845, et par conséquent n'exploitait pas les questions actuelles. Il prit donc ces volumes, et les lut avec un plaisir et un étonnement singuliers. Que le lecteur en juge.

Lorsqu'un Allemand fait un livre, il a toujours quelque chose à dire :

[1] Cette thèse, ainsi présentée d'une manière absolue, nous paraît excessive et paradoxale. Que les Barbares aient fortement marqué la trace de leur passage en Grèce comme partout, on ne peut le nier; mais qu'ils aient complétement extirpé l'ancienne race hellénique, c'est ce que tous les arguments de M. Fallmerayer ne réussissent pas à rendre vraisemblable. Pourquoi ne veut-il pas aussi que les Italiens soient des Goths, des Vandales ou des Hérules? Les opinions de M. Fallmerayer ont fait toutefois assez de bruit en Allemagne et en Orient pour mériter d'être connues. C'est pourquoi nous n'avons pas cru devoir refuser notre publicité à l'exposition, selon nous un peu trop sympathique, qu'on va lire. (*Note de la rédaction.*)

Digitized by Google

c'est ce qui le distingue du Français; mais ce quelque chose, il le dit si mal, avec une si grande négligence de composition, un mépris si soutenu pour le style, une indifférence si égoïste pour le public, que son œuvre en devient non pas ennuyeuse seulement, mais incompréhensible. La parole a été donnée à l'Allemand pour obscurcir sa pensée, et au Français pour en tenir lieu.

Mais les Fragments de M. Fallmerayer ne ressemblaient en rien à une œuvre allemande. Non-seulement l'auteur s'y permettait d'avoir du style, mais il s'y battait vaillamment contre *les abstracteurs de quintessences* qui ont subtilisé son pays. Un bon sens tout français et antigermain les animait, en les égayant. L'auteur n'avait de profondément allemand que son amour de la nature, son émotion sur les pentes du mont Athos en y retrouvant les grands bois du Tyrol, et cette maladie encore inconnue parmi nous, malgré les pastiches de nos écrivains, la passion du lointain et toutes ses ivresses douloureuses. Aussi les descriptions du poëte semblaient-elles de véritables peintures riches de couleur et pleines d'infini. Enfin, une dernière vertu (c'est une vertu pour un Allemand) brillait dans M. Fallmerayer, l'amour de la France.

On comprend maintenant pourquoi l'auteur de cet article fut surpris et charmé de sa découverte. Il voulut alors connaître plus à fond M. Fallmerayer, et courut, comme on dit, aux renseignements chez les docteurs ès lettres allemandes. On lui répondit que cet écrivain était connu en Allemagne depuis quelque trente ans, et qu'on ne le désignait maintenant que sous le nom de *célèbre Fragmentiste*. D'abord étudiant en théologie, puis étudiant en droit, M. Fallmerayer, nous disait-on, avait bientôt dû quitter l'université pour le champ de bataille. Il avait servi sous Augereau avec nous, puis contre nous, avec toute l'Allemagne, après Leipzig. La guerre terminée, il avait commencé la vie d'études et de voyages qui l'a rendu célèbre dans son pays. Dès lors, l'Orient était devenu pour lui comme une patrie nouvelle; il l'avait d'abord étudié à fond dans les livres, puis parcouru en tous sens, comme l'ont voulu faire presque tous les hommes supérieurs de notre temps; seulement, notre Fragmentiste ne se contentait pas de simples excursions dans ce pays aimé du soleil, il voulait y vivre. C'est ainsi que son premier voyage en Égypte, en Nubie, en Asie Mineure et en Grèce, avait duré trois ans (1831-1834); deux ans le deuxième, à Trébizonde, à Constantinople et sur le mont Athos (1840-1842); un an le dernier, en Turquie et à Jérusalem (1847), d'où le Fragmentiste fut rappelé par le tambour révolutionnaire. Il devint membre du parlement de Francfort, mais il eut le malheur de s'y conduire en Alle-

Digitized by Google

mand : il y perdit sa chaire de professeur à l'université de Munich, et la place qu'il avait conquise à la ville et à la cour par son esprit à la fois brillant et solide. Il n'est plus maintenant, dit-on, que membre de l'académie royale des sciences de Bavière, et se prépare sans doute à retourner en Orient.

Il avait débuté fort jeune dans l'enseignement, maître d'abord au gymnase d'Augsbourg, puis professeur au lycée de Landshut. On sait qu'en Allemagne l'université et la littérature ne sont aucunement brouillées à mort, et que de nos jours encore Arndt et Uhland, entre beaucoup d'autres, ont leur chaire dans la sorbonne de leur pays. Bien plus, les professeurs, loin de retenir la jeunesse et de la comprimer, la poussent et l'entraînent; ils se mettent à la tête de tous les grands mouvements de la pensée, et l'école a été plus souvent chez les Allemands le foyer de l'insurrection intellectuelle que la forteresse des vieilles traditions.

Enfin, M. Fallmerayer, nous dit-on, s'était fait connaître par de nombreux ouvrages. Il avait obtenu dès 1827 un prix dans un concours danois pour une histoire de l'empire de Trébizonde. Plus tard, s'étant livré avec ardeur à l'étude des historiens de Byzance, il avait écrit son *Histoire de la Morée pendant le moyen âge*, un travail de voyant plutôt que de narrateur, car il s'agissait d'éclairer, avec quelques étincelles disséminées dans l'immense collection des Byzantins, plus de dix siècles d'oubli où la Grèce avait été comme engloutie. Entre les deux volumes de cette histoire avait paru la fameuse thèse qui ouvrit la carrière militante de notre écrivain; enfin, en 1845, il avait publié le livre sur l'Orient qui l'a fait surnommer le Fragmentiste. Nous ne parlons pas ici de mille articles politiques ou littéraires dans la *Gazette d'Augsbourg*, le *Musée allemand*, etc.; escarmouches quotidiennes où l'historien dut aller pour se défendre, et où il se comporta vaillamment.

Voilà ce qu'on dit à l'auteur de cet article, lequel, assez opiniâtre de caractère, se mit à lire un à un tous les livres qu'il vient de nommer. Pendant qu'il se livrait avec fureur à cette lecture, un hasard de voyage lui fit rencontrer, dans une maison de campagne, au bord du Rhône, le Fragmentiste en personne, qui fuyait l'exposition de Munich. Il l'interrogea sans discrétion sur la Grèce et l'Orient, et apprit, dans une conversation de quelques heures avec cet homme éminent, plus qu'il n'aurait fait en six mois d'études acharnées; et c'est ainsi que, sans se donner ni pour philhellène ou mishellène, ni pour helléniste, il se trouve être aujourd'hui versé dans les origines des Grecs modernes, et dans les invasions des Avares du temps de l'empereur Justinien. Or,

Digitized by Google

comme ces questions reprennent de l'actualité maintenant que tous les regards sont tournés vers le pays des Hellènes et des Slaves, il ne croit pas hors de propos de faire connaître ici le résultat de ses lectures et de ses entretiens.

I.

Il y a vingt-cinq ans environ nous avons enlevé la Grèce aux Turcs, puis nous sommes rentrés chez nous sans plus nous soucier d'elle. On se souvient des beaux vers du poëte :

Canaris, Canaris, nous t'avons oublié!

Les Allemands, en revanche, n'ont pas affranchi du tout l'Acropole, nous croyons même qu'ils ont fait quelques efforts pour la conserver à Stamboul; mais, une fois affranchie, ils lui ont donné un roi, une machine constitutionnelle, des philologues et des professeurs. Puis ils se sont persuadé que les habitants d'Athènes, et en général de la Grèce, étaient les descendants directs et sans interruption des vainqueurs de Marathon et de Salamine; ils ont trouvé une frappante ressemblance entre les montagnards albanais, hommes ossus, bien nourris, aux sourcils bien arqués et aux traits durs, et les sculptures de la Grèce antique. On a même été plus loin, on a conseillé de ne pas reconstruire Athènes dans le style du siècle de Périclès, dont l'élégance révolutionnaire ne répondait plus aux instincts des Hellènes d'aujourd'hui, mais de remonter, dans les constructions nouvelles, à la simplicité dorique. Il faut, disait-on, des fouillis de maisons et un air de village à la cité régénérée, dont les habitants ont une physionomie et une langue plus antiques et plus grecques que Périclès. Les plus zélés avaient l'intime conviction qu'une grande armée d'Hellènes, de beaux jeunes hommes s'entend, comme le Jason et les Éginètes de la Glyptothèque de Munich, une grande armée, chaussée de sandales, armée de targes et de lances de seize pieds de long, escortée par une troupe de philologues en état de porter les armes, avec des grammairiens grecs en tête, devait un jour faire son entrée solennelle à Constantinople, et là, par fondation d'un journal critique sur εἰ et ἄν et par l'installation de philosophes péripatéticiens dans les jardins du sérail, rappeler à la vie l'empire byzantin.

Qu'on s'imagine la déception ou plutôt la rage de ces enthousiastes, lorsque tout à coup, sans faire annoncer nulle part cette idée, qui

Digitized by Google

semblait alors monstrueuse, un professant presque inconnu écrivit à la première page d'un livre d'histoire, trois ans après les salves de Navarin :

« La race des Hellènes est anéantie en Europe; la beauté des corps, l'harmonie et la simplicité des mœurs, l'essor éclatant de l'esprit, beaux-arts, arènes, cités, villages, sculptures et temples, même les noms, ont disparu de la surface du continent grec. Les chrétiens qui peuplent ce pays n'ont pas même une goutte de sang grec dans les veines. Le mot *grec* lui-même ne désigne plus, comme autrefois, tous les enfants de Deucalion répandus entre la vallée de Tempé et l'embouchure de l'Eurotas, mais toutes les peuplades qui sont opposées à la doctrine de Mahomet et à l'Église de Rome, et qui ont reçu leur loi et leur foi des patriarches byzantins. L'Arnaute de Suli et d'Argos, le Slave de Kiew et de Religosti en Arcadie, le Bulgare de Triaditza et le brigand chrétien de Montenegro, ont, avec Scanderbeg et Colocotroni, les mêmes droits sur le rang et le nom d'Hellène. Les liens qui les unissent, plus forts que ceux du sang, sont des chaînes religieuses.... Et d'ailleurs, un observateur ne tardera pas à remarquer qu'un peuple *à physionomie slave* ou *avec des traits albanais* n'est point issu du sang d'un Narcisse, d'un Alcibiade ou d'un Antinoüs. »

Le mot était lâché d'emblée, avec un courage proudhonien. Les Grecs n'étaient donc pas des Grecs, mais des Slaves et des Albanais. Telle fut la thèse de Fallmerayer, et la défense de cette thèse devint l'œuvre de toute sa vie. Il défia, pour conquérir des arguments, les tempêtes de la mer Noire et la vie monacale du mont Athos; il ne voyagea que pour accumuler des citations, des preuves et des témoignages; il n'écrivit que pour s'affermir encore dans son inflexible opinion.

La seconde partie de sa thèse, celle qui concerne les Albanais, ne fut pas difficile à soutenir : les plus opiniâtres parmi les philhellènes ne purent nier l'existence de cette race même à Marathon et à Éleusis; mais moins évidente aujourd'hui, la *slavinisation* complète de la Grèce, soutenue par Fallmerayer, scandalisa tout à la fois les traditions des doctes et les sympathies de la foule. Seul de son parti, au pied du drapeau qu'il avait hardiment dressé, le Mishellène, comme on l'appelait alors, dut faire des prodiges d'érudition, d'éloquence et d'esprit, pour défendre sa cause. Il se livra à un travail merveilleux d'historien et de philologue, dans lequel nous allons le suivre, en avertissant pour la troisième fois le lecteur que nous sommes tout simplement le très-humble interprète du fameux Fragmentiste allemand.

Digitized by Google

II.

Dans le sixième siècle après Jésus-Christ, lorsque le grand Justinien monta sur le trône, trois malheurs avaient déjà porté des coups mortels à la nation des Hellènes : la défaite de Chéronée, la destruction de Corinthe et l'abolition du culte national. Par sa victoire, Philippe de Macédoine avait détruit l'autonomie des républiques isolées; quant au consul Mummius, le destructeur de Corinthe, il avait imposé aux peuples achéens les lois d'une nation étrangère qui ne les comprenait pas; enfin, le chef des Goths, Alaric, en renversant la statue de Jupiter, avait achevé la Grèce.

En effet, pourquoi ne l'avouerions-nous pas? gâté par les hommes, le christianisme fut fatal à l'Orient. Les empereurs baptisés par lui n'en furent pas meilleurs; au contraire : le fanatisme leur inspira de nouvelles cruautés. Quant aux peuples, ils devinrent serviles et poltrons sous la loi de leurs prêtres; ils observaient les jeûnes, mais laissaient les Barbares passer sur eux. Dans la grande invasion de Genseric, les païens de la Maïna résistèrent seuls aux Vandales et les mirent en fuite. Toute la Grèce semblait s'être réfugiée chez ces montagnards fidèles aux dieux.

Alaric et Genseric avaient ouvert le chemin aux Slaves, qui se ruèrent bientôt sur l'empire. Ce furent d'abord des Bulgares : ils traversèrent pour la première fois l'Ister dans la dernière année du cinquième siècle, la neuvième du règne d'Anastase, qui fit construire un mur pour les arrêter. Pendant ce temps, on discutait théologie à Constantinople; on s'y battait dans la rue à propos du *trois fois saint;* on y soulevait de doctes et pieuses insurrections où périssaient des cent mille hommes. Les Barbares ravageaient le pays, mais nul n'avait souci de leurs incursions, pas même les chroniqueurs, qui aimaient mieux transmettre à la postérité des nominations d'évêques et des traités ascétiques. Quand des nuées d'envahisseurs transdanubiens inondèrent l'empire jusqu'aux Thermopyles, et entraînèrent, en se retirant, cent vingt mille habitants de ces campagnes, cet incident, peu théologique, obtint quelques mots à peine des historiens du temps.

Mais ce fut pendant le règne du grand Justinien que les Slaves devinrent formidables; ils battirent le général Chilbudius, et dès lors le passage du Danube leur fut ouvert. En 539, pendant que l'armée impériale, commandée par Bélisaire, était en Italie à inquiéter les Visigoths,

Digitized by Google

l'empire d'Orient fut couvert de Huns, de Slaves, de Bulgares, d'Antes et de Gépides, qui, cette fois, attaquèrent les villes et abattirent les forteresses. Inattendus, dit saint Jérôme, ils étaient partout, devançant la renommée, sans pitié pour la religion, les dignités, l'âge et l'enfance vagissante[1]. Comme les Perses d'autrefois, ils trouvèrent le moyen de franchir les Thermopyles, et ravagèrent la Grèce, qui n'avait pas vu de Barbares depuis Alaric. Tout fut dévasté, jusqu'au golfe de Corinthe; le château de Thèbes, la ville d'Athènes et l'isthme résistèrent seuls. Les Barbares se retirèrent dès qu'il n'y eut plus rien à prendre. Quant à Justinien, il fit fortifier les Thermopyles, Thèbes, Platée, Athènes et l'Acrocorinthe. Il laissa le Péloponnèse sans muraille, le trouvant assez défendu par l'isthme hérissé de tours.

En 549, nouvelle invasion. Cette fois les Barbares ne tuent que les hommes, et gardent esclaves les femmes et les enfants, car ils veulent se fixer dans le pays. De là doivent dater les établissements des Slaves au bord du Danube. Les anciens habitants se réfugièrent dans les rochers, les marais ou les îles, où ils se bâtirent des villes nouvelles. C'est ainsi que les citoyens d'Épidaure en Dalmatie, chassés de chez eux par les Slaves, fondèrent la ville, devenue célèbre, de Raguse. Les grandes places fortes restaient à l'empereur, et se dressaient comme des oasis de maisons dans le pays dépeuplé; mais hors de ces places l'empire n'avait plus un sujet, plus un impôt à lever entre l'Ister et les Thermopyles. Les Slaves avaient tout balayé.

Ce n'est pas tout. La nature s'unit avec les Barbares contre les populations byzantines, et l'air s'infecta pour les décimer. Jamais il n'y eut plus de tremblements de terre qu'à cette époque : la Syrie, la Phénicie en furent bouleversées; le golfe de Corinthe en fut soulevé comme un tourbillon de poussière; des villes, des bourgades entières croulèrent tout à coup sur ses bords. La peste envahit à la fois l'Orient et l'Occident, et emporta dans Constantinople jusqu'à dix mille hommes par jour. Cinq millions de cadavres couvrirent l'Afrique sous le règne de Justinien, tués par la maladie, les tremblements de terre, la guerre et la faim; mais, si l'on en croit Procope, sous ce même règne, dans les autres pays baignés par la Méditerranée, le nombre des morts s'éleva jusqu'à cent millions.

Ce n'est pas tout encore. Nous ne parlons pas des factions du Cirque,

[1] Insperati ubique aderant, et famam celeritate vincentes, non religioni, non dignitatibus, non ætati, non vagienti miserabantur infantiæ.

(*S. Hieronym. Epistol.*, lib. III, *ad Oceanum de vita Fabiolæ.*)

Digitized by Google

des querelles entre les Verts et les Bleus, où entra Justinien lui-même, et qui coûtèrent au pays, dans une seule sédition, trente mille hommes, ni de la secte des Incorruptibles, dont l'autocrate théologien voulut faire l'Église orthodoxe par voie d'autorité. Tenons-nous-en aux Barbares. Ne pouvant ou n'osant les repousser par la force, l'empereur voulut les éloigner par la corruption. Son pays était épuisé d'hommes, il l'épuisa d'argent. Il fit fermer les écoles d'Athènes, et s'attribua les honoraires des professeurs; il défendit les théâtres et ce qui restait des jeux Olympiques, et pressura le peuple pour soudoyer les Barbares, élever des châteaux, que personne ne défendait, et entretenir deux mille hommes au défilé des Thermopyles. Le peuple, consterné, se laissait faire; les jeunes ne se mariaient plus, les vieux se donnaient la mort.

Tel fut le règne si vanté du grand empereur Justinien, le dieu des pandectistes.

Après les Huns, qui revinrent souvent, malgré l'épée du vieux Bélisaire et l'argent du peuple exténué, ce fut le tour des Avares. Les Avares, qui étaient des Slaves, Constantin Porphyrogénète le dit formellement, ne combattaient qu'à cheval, ne mangeaient que de la viande crue, buvaient du sang, et semblaient étrangers à tout sentiment humain. Ils firent la grande guerre. Chassés de l'Altaï par un ennemi plus fort, ils remplirent l'Europe de bruit et de sang, du Péloponnèse à la Baltique et de Constantinople au Rhin.

Ces Avares étaient conduits par un chef nommé Bajan-Chan. Appelé par l'empereur de Constantinople, et soudoyé par lui, il battit d'abord et soumit plusieurs tribus d'envahisseurs, puis en fit venir d'autres en secret, pour se rendre utile. A son instigation, cent mille Slaves traversèrent le Danube : la Grèce, dit Ménandre, fut déchirée par eux, et le césar Tibère ne put réunir assez de soldats pour combattre une partie de leurs forces[1]. L'empereur eut donc recours à Bajan, qui fondit sur les Slaves et les dépouilla du butin qu'ils venaient de prendre, puis se retira pour en laisser venir d'autres, car c'était un homme d'un grand génie que l'Avare Bajan.

Et en effet il en revint d'autres. Les irruptions recommencèrent chaque année, et finirent par des établissements réguliers. L'empereur Maurice (582-602) disait à l'un de ses généraux : « Les Slaves ne cesseront de traverser l'Ister que lorsque Byzance aura assez de forces pour couvrir les rives de ce fleuve. » Des colonnes d'Hercule aux bords

[1] Menander, *De legat.*, p. 110, edit. Venet.

Digitized by Google

de l'Araxe, tout l'empire romain était inondé par les invasions du Nord.

Bientôt le khan Bajan leva le masque, et se souleva plusieurs fois contre Byzance, ne posant les armes que lorsqu'on l'avait chargé d'or. Enfin il rendit tributaire le césar d'Orient, tandis que ses Avares et d'autres Slaves allaient se fixer tranquillement au delà des Thermopyles. Dès lors, on n'entend plus parler de la Grèce, et les chroniqueurs byzantins n'ont pas plus l'œil sur elle que sur les possessions éloignées et dès longtemps perdues de l'empire démembré. Il s'étend sur la vieille Hellade comme un nuage rouge de sang, et ce nuage une fois dissipé, nous retrouvons en ce pays dévasté une autre religion, une autre langue, d'autres mœurs, d'autres hommes. Cet abandon des chroniqueurs après l'invasion des Slaves ne prouve-t-il pas déjà l'occupation de la Grèce par les envahisseurs ?

III.

Passe encore pour le nord de la Grèce, dirent les opposants; mais le Péloponnèse ? Défendu par son isthme infranchissable, isolé du continent, ce berceau des Hellènes a été leur refuge. Ils s'y sont fortifiés contre les Slaves, ils y ont gardé leur langue, leur âme et leur sang. Prouvez-nous que les Barbares du Nord sont descendus jusqu'en Laconie; sans quoi nous vous répéterons plus haut que jamais que les Grecs d'aujourd'hui ressemblent tous aux marbres sculptés par Phidias.

Or il y eut pendant quarante-sept longues années (912-959) sur le trône de Byzance un prince fort savant qui se nommait Constantin Porphyrogénète, et écrivit dans ses loisirs un nombre considérable de livres dont plusieurs nous sont restés. Ces livres sont fort ennuyeux. Sa Majesté Orientale regardait comme indigne de son rang d'avoir beaucoup d'idées à elle, et cependant il se trouve çà et là dans ces œuvres impériales des traits d'esprit et de sagacité. C'est déjà plus fort que les chroniques des moines. Constantin, de plus, savait le slave, car il appartenait à cette dynastie slave qui retint le trône de Byzance pendant l'espace de cent cinquante-six ans[1].

[1] Cette dynastie de Slaves régna cent cinquante-six ans, sauf une interruption de douze ans remplie par les règnes des empereurs Phocas et Jean Tzimisces.

Digitized by Google

Veut-on connaître la prose de Constantin? Voici ce qu'il dit des Russes de son temps[1] et des Slaves du Sud.

« Une soif insatiable d'or est le trait caractéristique dont la nature a marqué tous les Scythes. Ils mettent tout en mouvement et luttent de zèle pour tout prendre et tout dérober; leur cupidité est sans bornes, et le désir croît en eux avec la possession. Pour de petits services, ils réclament des salaires impertinents; mais, de tous, les plus mendiants et les plus importuns sont les Chasanes, les Hongrois et les Russes, qui, sous des prétextes vains et inadmissibles, viennent à Constantinople gueuser des vêtements brodés, des couronnes et autres articles de toilette de la garde-robe impériale, ou même le secret d'État du feu grégeois[2]. »

On voit que les Russes, au temps de l'empereur Constantin, n'étaient pas encore des modèles d'abnégation chrétienne.

Eh bien, ce même historien impérial, qui resta assez longtemps sur le trône pour savoir les affaires de son temps, écrivit dans le même livre où il est question des Russes le passage suivant, qu'il est bon de citer :

« Plus tard, après la défaite des Macédoniens par les Romains, toute la Grèce et le Péloponnèse tombèrent au pouvoir des Romains, et, d'indépendants qu'ils étaient, devinrent sujets. Mais toute la province (le Péloponnèse) fut *slavinisée et devint barbare*[3] lorsque la pestilence dépeupla la surface de la terre, pendant le règne de Constantin Copronyme sur les Romains, si bien que le fameux grammairien Euphémius, pour railler un homme du Péloponnèse qui vantait trop haut son noble (pour ne pas dire ignoble) départ, composa ce vers plaisant et connu :

« Un visage astucieux de Slave. »

Quant à l'époque de cette invasion, une dépêche patriarcale du onzième siècle la place entre l'an 584 et l'an 593 de Jésus-Christ. Une

[1] Οἱ Ῥῶς.

[2] Constant Porphyrog., *De administr. imper.*, cap. XIII, edit. Bonn, p. 81.

[3] ...ἐσθλαβώθη δὲ πᾶσα ἡ χώρα καὶ γέγονε βάρβαρος. Ce fut ce passage qui révéla tout à coup à M. Fallmerayer la thèse qu'il défendit toute sa vie. On lui objecta qu'ἐσθλαβώθη ne voulait pas dire: fut slavinisé, mais subjugué, *in servitutem redacta fuit*. Mais *in servitutem redigere* se rend en grec par le verbe σκλαβώνω. Le mot de σθλάβος n'a jamais voulu dire que *slave* chez les écrivains byzantins, tandis que σκλάβος voulait dire indifféremment « slave ou esclave. » Il en est de même pour le vers d'Euphémius, cité dans ce même passage: γαρασδοειδὴς ὄψις ἐσθλαβωμένη. Ce vers est traduit ainsi dans plusieurs éditions: *Victa facies in servitutem redacta*, ce qui ne veut absolument rien dire. Le mot γαρασδοειδὴς est slave aussi: *goryd*, en russe, veut dire rusé, astucieux, et se dit en bohémien *horazd* et *gorazd*.

Digitized by Google

autre chronique manuscrite la fixe à l'an 588. Or, en histoire comme partout, quand deux témoins sont d'accord, leur cause est gagnée[1].

Ainsi le Péloponnèse fut envahi comme le reste de la Grèce. Et ce n'est pas merveille que ces peuples aient été attirés en foule sous le beau ciel de la Romanie. Les Slaves ont toujours aimé les pays fertiles, et quittaient volontiers leurs maigres forêts et leurs plaines marécageuses pour les vallées de l'Hémus, les prés de l'Eurotas et les lauriers roses du Tempé. Ils s'y établirent en foule et s'y multiplièrent promptement, comme avaient fait les Visigoths, sous l'heureuse influence du ciel.

Et cependant leur invasion ne fut point, comme on l'a prétendu, un établissement pacifique. Ils prenaient violemment, tuaient, dévas-

[1] Cette dépêche patriarcale est de la fin du onzième siècle et adressée à Alexis Comnène. Elle fait allusion à une victoire remportée par les citoyens de Patras sur les Slavo-Avares qui assiégeaient leur ville. A la suite de cette victoire, l'empereur Nicéphore (802-803) éleva au rang de métropole l'église Saint-André, et l'enrichit du tribut imposé aux Slaves. Cet événement, ajoute l'écrit patriarcal, eut lieu deux cent dix-huit ans après la conquête du Péloponnèse par les Avares : ce qui porterait donc l'époque de cette conquête à l'intervalle compris entre les ans 584 et 593 de Jésus-Christ. (Leunclavius, *Jus græco-romanum*, p. 278.)

L'autre document dont il est ici question est une chronique manuscrite et anonyme conservée dans les archives de Turin, et traitant de la fondation de Monembasia. La slavinisation du Péloponnèse eut lieu, selon l'auteur de cette chronique, en la sixième année du règne de Maurice (588), et le siége de Patras en la quatrième année du règne de Nicéphore (805) : ce qui s'accorde à merveille avec la chronologie de l'écrit patriarcal. Le chroniqueur ajoute que la Thessalie, la Hellade, l'Attique et l'Eubée éprouvèrent le même sort que le Péloponnèse. Tous les Grecs furent massacrés et remplacés par les envahisseurs, qui n'obéirent à personne. Il n'y eut qu'un petit nombre de citoyens qui, atteignant les rochers inaccessibles de la Tzakonie, échappèrent au débordement slave (τοῦ Σκλαβικοῦ ἔθνους). Ces dates ne s'accordent pourtant pas avec le passage de Porphyrogénète, qui renvoie l'invasion au règne de Copronyme.

D'autres écrivains, historiens, annalistes ou chroniqueurs, parlent aussi de cette invasion, mais toujours en courant, car la Grèce n'intéressait déjà plus l'empire de Byzance. Voy. Procopius, *De bell. Persic.*, lib. II, cap. IV. — Menander, *De legat.*, cap. VIII, p. 164, edit. Paris. : κεραϊσομένης τῆς Ἑλλάδος υπο Σκλαβηνῶν. — Evagrius Schol., *Hist. eccles.*, lib. VI, cap X : οἱ Ἄβαρες... τὴν Ἑλλάδα πᾶσαν καὶ ἑτέρας πόλεις τε καὶ φρούρια ἐξεπολίορκησαν καὶ ἀνδραποδίσαντο, ἀπολλύντες ἅπαντα καὶ πυρπολοῦντες.

Digitized by Google

taient, changeaient tout. Si l'on en croit Procope, ils attachaient les prisonniers à quatre pieux fichés en terre, et leur fendaient le crâne à coups de massue; ils en pendaient d'autres par les pieds et leur allumaient du feu sous la tête; ils tiraient sur d'autres à la cible; pour essayer leurs flèches, ils traversaient la tête aux prêtres avec des clous pointus. Les hommes, le bétail et le butin qu'ils ne pouvaient emporter, ils les enfermaient en des huttes où ils mettaient le feu : « C'est ainsi que les Slaves tuèrent toujours tous ceux qu'ils rencontrèrent[1]. »

On trouvera sans doute le récit de Procope exagéré, car on croit mal volontiers, dans nos temps meilleurs, aux crimes qui déshonorèrent autrefois la conscience humaine. Et cependant combien y a-t-il de siècles que le Slave Suworow a fait massacrer trente mille hommes dans la citadelle qu'il venait de prendre d'assaut ?

Les Slaves ne descendirent point en Grèce avec la permission des césars : ils y vinrent armés, et avec la conscience de leur force. « Quel homme sur la terre, répondit l'un de leurs chefs à ceux qui venaient lui demander obéissance et tribut; quel homme sur la terre oserait donc briser notre puissance ou la courber sous sa loi ? car tant qu'il y aura des guerres et des épées, ce sera la coutume des Slaves de prendre des pays étrangers et de garder le leur. »

Ils conquirent donc le Péloponnèse et s'y établirent violemment. Ils en anéantirent les habitants, ou les chassèrent dans les places fortes qu'ils ne purent assaillir. On a prétendu qu'ils n'exercèrent en Grèce qu'une sorte de suzeraineté et ne l'exercèrent que sur les habitants des villes, tandis que le gros de la nation, la masse des laboureurs, purent garder leur indépendance et leur sang hellène. C'est littéralement le contraire. Les Barbares prirent pour eux les villages et les campagnes, et ne laissèrent au césar que des forteresses ou des rochers. Le canton de Maïna resta grec, comme il était resté païen ainsi que le fort de Monembasia, mais tout le pays s'appelait Sclabinie, et garda ce nom plus de quatre cents ans[2]. Naupactus et l'Acrocorinthe, résidence des stratéges impériaux, eurent toujours des garnisons byzantines, mais ces villes étaient désertées: ainsi la population de Patras avait émigré à Reggio, en Calabre, tandis que l'Acropole résistait vail-

[1] Procopius, *De bello Gothico*, lib. III, p. 38.

[2] Ainsi, le fameux Anglo-Saxon convertisseur de païens dit dans la relation de son pèlerinage au saint-sépulcre : « Et indè (e Sicilia) navigantes venerunt ultra mare Adriaticum ad urbem Manapasiam (Monembasia) in Slavinicâ terrâ. » (*Itinerarium sancti Willibaldi*, etc., cap. II, XV.)

Digitized by Google

lamment aux Slaves, qui ne purent jamais la forcer. Ces garnisons, si disséminées qu'elles fussent alors, conservèrent cependant de droit, sinon de fait, le Péloponnèse à Byzance. L'autorité des Slaves n'y fut jamais officiellement reconnue, comme le fut au nord celle des Bulgares. Dans le péril le plus urgent, lorsque le khan des Avares-Slaves assiégeait Constantinople par terre, que l'armée des Perses était à Scutari, sur le Bosphore, et que tout semblait perdu pour jamais, même alors l'empereur, par-dessus les terres envahies, donnait ses ordres à Corinthe, à Patras, à Thessalonique, à toutes les villes des côtes où ses vaisseaux pouvaient aborder. Le contour extérieur de l'empire fut sauvé; Constantinople ne tomba point sous les Barbares, et l'œuvre de Constantin, fils de Chlore, fut plus vivace que l'œuvre de Romulus.

Mais ces soldats de garnison, en préservant l'apparence du gouvernement impérial, ne gardèrent point, dans le pays misérable où ils se maintenaient dispersés, la noblesse et la beauté du sang hellène. Eux-mêmes n'étaient point Grecs, mais Byzantins : des barbares d'Asie convertis au vrai Dieu de l'empereur Zénon qui enrichissait les cloîtres et en violait les nonnes. Ils parlaient grec, il est vrai, comme les Alsaciens parlent français, ou comme on parle latin en Romanie. Est-ce à dire que ces Latins modernes descendent de la mère des Gracques et de Brutus ?

Ainsi, bien qu'enclavé dans l'empire byzantin, le Péloponnèse était Slave.

IV.

Mais Athènes ? C'est là que les philhellènes et les hellénistes, chassés du Péloponnèse et des provinces du Nord et de l'Occident par notre thèse triomphante, se réfugient en foule, résolus à ne plus céder un pouce de terrain. Ils se fortifient dans l'Acropole, se pavanent dans les Propylées, se campent fièrement sous les frises du Parthénon, ou grimpent, s'ils le peuvent, à la place où fut Minerve Promachos; puis ils nous récitent à grands cris, pour nous convertir à leurs saines traditions, les vers de madame Louise Colet, couronnée par l'Académie.

Mais, hélas ! ni les vers de madame Louise Colet, ni le livre de M. Beulé, ni ces glorieux débris qui ont survécu à tant de catastrophes, ni cette grande poésie d'autrefois que nous voudrions toujours vivante, ni les illusions des Grecs modernes et de tous ceux qui les aiment, ne peuvent rien contre l'inflexible histoire et l'inviolable vérité.

Digitized by Google

Déjà du temps de Tacite, un patricien prétendait que les habitants de la noble ville n'étaient plus des Athéniens, éteints par tant de carnages, mais un ramassis de nations[1]. Cependant la nationalité athénienne pouvait être conservée dans les campagnes, et l'Acropole était encore au cinquième siècle le foyer des sciences et des arts. L'Attique a conservé ses noms de villes et de villages : on y voit des endroits qui s'appellent encore Céphisia et Marathon ; c'est à peine si l'on y rencontre çà et là un petit nom albanais ou turc. Il semble donc qu'elle a été épargnée par les Slaves.

Hélas, non ! Malgré Rome, les Goths et les Vandales, Athènes s'était en effet maintenue grande et fière, artiste et savante, jusqu'au règne de Justinien Ier. Mais alors, au commencement de l'invasion slave, elle disparaît tout à coup, comme submergée, et ne reparaît qu'à la fin du douzième ou au commencement du treizième siècle, après six cents ans de silence et d'oubli, complétement changée et sous la forme d'un pauvre bourg presque dépeuplé, d'un château d'évêque.

Qu'est devenue Athènes pendant ces six siècles ? L'Occident n'en sait rien, les Byzantins se taisent, et les Grecs modernes se gardent bien de le chercher.

Or un monastère fut fondé à Athènes au dixième siècle (d'autres disent plus tard), qui renfermait dans son sein tous les débris des naufrages passés. La vieille Académie, le Lycée, le Stoa, ne vivaient plus que dans les pauvres cellules des moines anargyriens. Trois manuscrits y furent conservés, qui tombèrent dans les mains d'un lettré grec, M. Pitraki, et celui-ci les confia à M. Fallmerayer, au temps où le Fragmentiste visita la Grèce.

L'un de ces manuscrits était un sommaire de l'histoire d'Athènes depuis les temps les plus reculés : maigre compilation de documents connus. Sur la disparition de la vieille et noble cité, le compilateur ne donnait que cette phrase : « Justinien Ier penchait aussi pour secourir Athènes ; dès lors, et pendant un espace de sept cents ans, on n'a plus aucune nouvelle de cette ville, soit qu'il ne se trouvât pas d'historien, soit que tout fût heureux et tranquille. » Ce chroniqueur-là ne se compromettait point.

Un autre de ces manuscrits était une épître des Athéniens au patriarche, jérémiade en vieux style d'église, sans date et sans nom d'auteur, qui a probablement été écrite après l'affaire de Morosini (1690).

[1] Non Athenienses, tot cladibus extinctos, sed colluviem nationum. (Tacit., *Annal.*, 2-55.)

Digitized by Google

Mais un troisième manuscrit était autrement important pour l'histoire d'Athènes. Les moines anargyriens y disaient ce qui suit :

« Dans ce siècle (celui de Justinien), la Grèce fut en butte à des incursions ennemies; l'Attique resta pendant environ quatre cents ans dépeuplée; les Athéniens avaient transporté leurs familles à Salamine, où la plupart d'entre eux se bâtirent des maisons dans l'endroit nommé Ambelakia, et même des églises, qui s'appellent encore églises des Athéniens. Des habitants de l'Attique, quelques-uns seulement étaient restés dans l'Acropole, et quelques autres dans plusieurs tours de la ville. A chaque instant venaient des brigands qu'on appelait Phoustæ; ils mettaient la main sur les quelques hommes qui étaient demeurés là, volaient tout ce qu'ils pouvaient, et retournaient sur les montagnes. Les bâtiments de la ville croulèrent en grande partie, des arbres crûrent dans les rues, et la ville tout entière devint bientôt une triste forêt où les brigands mirent le feu. Cet incendie dévora les arbres et les monuments antiques. Ce fut alors que le gymnase de Ptolémée fut noirci par la fumée; une partie même s'en écroula. Le temple de Jupiter panhellénien fut aussi noirci par la fumée du bois enflammé, et plusieurs autres édifices magnifiques tombèrent en ruine. Les Athéniens, ne pouvant pas supporter plus longtemps l'éloignement de leur pays, firent prendre à Constantinople des mesures pour qu'ils pussent retourner chez eux en paix et y vivre tranquilles. Leur souhait fut accompli; ils rentrèrent à Athènes, et se mirent tous à l'ouvrage pour déblayer les décombres et relever les maisons. A cette époque, le prêtre Calocynes fit un voyage à Constantinople chez le patriarche Johannicius, et y obtint l'autorisation pastorale de bâtir à Athènes le couvent des saints Anargyriens, lequel il dota aussitôt de biens considérables, comme il est déclaré dans le mandement patriarcal[1]. »

Mais la ville rebâtie ne fut plus l'Athènes d'autrefois, comme on le voit dans un message du patriarche Michel de Chonx. Ce Michel de Chonx n'était pas seulement archevêque, mais commandant de forteresse, ministre des finances et diplomate. Or dans ce temps-là qu'on appelle toujours le bon vieux temps, c'étaient les pauvres qui faisaient l'aumône à l'empereur, et quand un nouveau césar montait sur le trône byzantin, toutes les villes de l'empire lui offraient des couronnes. Michel de Chonx envoya donc un message à la cour pour obtenir qu'on dispensât Athènes du présent, car la ville, amoindrie, sans richesse et

[1] On a une autre autorité qui prouve la dépopulation d'Athènes : c'est le philologue moraïte Théodosius Zygomalas de Nauplie, qui écrivit dans le seizième siècle au philhellène tubingien Martin Crusius, comme un fait connu en Grèce, indiscutable et indiscuté, que la métropole de son pays était restée trois cents ans déserte. Or ce triste état dut précéder le douzième siècle, où les nouvelles d'Athènes commencèrent à se répandre sans interruption; c'est donc, comme nous l'avons dit, dès le règne de Justinien Ier que la ville fut abandonnée.

Digitized by Google

presque sans citoyens, ne pouvait amasser assez d'or pour couronner son maître. L'archevêque déclarait dans son message que la misère des Athéniens et l'avidité insatiable du fisc menaçaient la ville dépeuplée d'une ruine complète. Une autre preuve de la chute d'Athènes, c'est qu'il ne s'y trouvait pas de juifs : Israël y serait mort de faim.

Ainsi, comme le reste de la Grèce, Athènes fut visitée par les Barbares du Nord. On lit dans la correspondance de Capodistria que pendant les revers de la dernière révolution, après la chute de Mesolonghi et d'Athènes, pas un homme vivant, pas un animal domestique, n'était resté dans le pays, tant la Hellade est petite et facile à dévaster ! Si les milices turques ont fait cela dans trois ans, qu'avaient dû faire autrefois les hordes slaves pendant trois siècles ?

V.

Mais si les Grecs sont Slaves, pourquoi parlent-ils grec ? — Pourquoi parle-t-on allemand dans les îles Rügen, en Poméranie, dans le Mecklembourg, en Saxe, à Mœhra, à Steier et dans le Tyrol oriental ? Ces pays-là sont-ils slaves ou non ? demande à son tour le Fragmentiste.

D'ailleurs, et c'est ici que la thèse est invincible, la Grèce est peuplée de noms slaves, et si slaves qu'on ne peut croire qu'ils aient jamais été grecs. Qui soutiendrait jamais que Warsowa, Orsova, Kamenz, Glaz, Struz, Kukuruz et mille autres endroits pareils étaient nommés ainsi du temps d'Isocrate et de Démosthène ? Peut-on admettre qu'Agamemnon et Clytemnestre, son épouse, aient jamais fréquenté les marchés arcadiens de Wolgast et de Zopoto, et que le roi Ménélas ait fait des parties de campagne au village d'Opschina ? — Pourquoi ce ruisseau qui court dans les ruines de Mégalopolis ne s'appelle-t-il plus Hélisson, mais Varvutzena ? Pourquoi remarquons-nous qu'en Laconie, en Arcadie, en Élide, en Messénie, le nombre des noms slaves est supérieur de dix fois à celui des noms grecs ? Les colons allemands ont au bord du Volga, en Crimée et ailleurs, des villages qu'ils nomment Soleure, Zurich, Shaffhouse, Heilbronn, Friedrichstal. Qu'ils perdent leur langue : ces noms prouveront assez qu'ils ont passé là [1].

[1] Voici quelques noms de villes pris dans une seule province : Meluna, Gunitza, Goritza, Zagora, Zervochia, Byzitza, Makrinitza, Pesklo, Voto, Kukurava, Dhesiani, Zelitzani, Karla, Subli, Tziraghi, Kaprena, Kalitza, Libotania, Revenik, Demenck, Zerbos, Trinovo, etc.

Digitized by Google

Ici M. Fallmerayer n'est pas seul de son avis. Il a pour lui des savants renommés, et notamment le docteur Schafarik, l'un des premiers slavistes d'Europe, qui fait venir du nord-est de l'ancien pays des Slaves, de Nowgorod, des bords du Dnieper, etc., tous les noms de peuples et de lieux qui se lisent aujourd'hui sur les cartes de Grèce. « Et même, ajoute-t-il, les habitants du pays ont dû être Slaves pour la plupart, puisque les hommes, les villes, les villages, les montagnes, les fleuves, avaient partout des noms slaves qu'ils portent encore aujourd'hui. On trouve certainement plus de cent cinquante-trois noms slaves aux deux côtés de l'Eurotas et du Taygète. Il y en a partout : en Acarnanie, sur toute la côte de Bonizza à Mesolonghi, du cap de Veternitza au golfe de Corinthe, à travers un âpre pays de montagnes, et jusqu'à Sitin en deçà des Thermopyles, et jusqu'à Nowgorod et Dantzig, se déroulait une longue chaîne de lieux slaves, interrompue seulement par les possessions d'un petit peuple de Magyares et quelques places fortes, où l'on parlait encore le grec byzantin. Les Barbares, Sélabiniens, Slavésiens, Sclabes ou Slaves, occupaient un territoire immense. Le Grec Chalcocondylas, du milieu du quinzième siècle, les appelle Triballiens ou Triballes dans son archaïsme ampoulé, et dit qu'ils sont le plus grand et le plus vieux de tous les peuples de la terre habitée; il ignore d'où ils viennent; il sait seulement que ces peuples, malgré leurs différences de noms, se ressemblent tous cependant par la langue et les mœurs, et ne font qu'une seule et même chose. Leurs demeures, disséminées au loin en Europe, couvrent une partie du Péloponnèse et vont jusqu'au mont Taygète et au cap Tœnarum[1].

C'est dans l'explication des noms propres de la Grèce moderne et dans leur étymologie que l'esprit ingénieux du Fragmentiste fait des prodiges d'érudition et de finesse. Lorsqu'il a prouvé l'origine slave de ces mots par leurs terminaisons en *ova, itza, ista, ast, ost, stra,* etc., il les prend un à un, et leur trouve un sens, une signification locale ou historique. Nous ne voulons pas le suivre dans ce travail singulier et plein d'intérêt : nous couvririons tout un numéro de cette Revue. Qu'on nous permette seulement un exemple ou deux, pour l'édification du lecteur.

Que veut dire Morée ? Les uns en ont fait un anagramme de Romaia, explication dont on peut contester la valeur philologique. D'autres tirent le nom d'une colonie de Mores descendue dans la Péninsule, étymologie commode et d'ailleurs sans prétention. D'autres enfin disent

[1] Chalcocondyl., *Hist. Byzant.*, lib. I, p. 17, edit. Paris.

Digitized by Google

que le mot est grec et signifie *mûrier*, car, à ce qu'il semble, cet arbre abondait dans le pays. Cette dernière version est absurde. La Péninsule ressemble fort à la feuille dentelée du platane ; pourquoi donc alors ne pas la nommer Platanos, au lieu de Morea ?

Morée vient du slave *More*, qui veut dire mer, et a dû signifier littoral. Ce nom fut donné d'abord aux côtes occidentales du Péloponnèse, en opposition aux orientales, où dominaient encore les Grecs. Il est foncièrement slave et l'on peut le prouver. Po-Moran (Poméranie) veut dire en slave sur la mer, ou à la mer. On trouve entre l'Elbe et la Baltique des noms comme Morim, Moracia, Morasson, Morezini[1]. Et par conséquent les Moro-Valaques (les Morlacchi, comme disent les Italiens) sont les Valaques de la mer et non les Valaques noirs, les Valaques Mores, comme on l'a cru ; il en est ainsi des Moro-Bulgares.

C'est par des recherches et des rapprochements pareils que le Fragmentiste a expliqué tous les noms slaves qui restent en Grèce. Il a même été jusqu'à trouver, par un travail analogue, de quelle partie de la Russie étaient venus les envahisseurs. Il a désigné le haut Wolga, la Moskowa, Vladimir, etc., comme leur pays natal, et l'a fait avec tant de simplicité et de conviction qu'il a converti même la science à son hypothèse.

Ce n'est pas tout. En souvenir de ses anciens maîtres, la Grèce n'a pas seulement gardé des noms de lieux, mais des noms d'hommes. La première liste de bourgeois venue offre ample matière à de pareilles observations[2]. Enfin, et ceci est une réponse péremptoire à ceux qui

[1] Morim, pagus Slavicus a venedico vocabulo more denominatus, de quo in vita S. Ottonis, episcopi Bambergensis, scribitur : Barbarorum natio, quæ Morim vocatur, in vastissimâ sylvâ ad stagnum miræ longitudinis. (*Chronicon Gottwicense*, t. I, p. 690.) On a attaqué M. Fallmerayer sur son étymologie du nom de Morée. Ce nom n'est point grec en effet, lui a-t-on dit, mais il n'est point slave non plus; ce qui le prouve, c'est la terminaison en ας (ἡ Μορεᾶς). Les Slaves auraient dit *Morje*, comme ils disent *Pomorjé*, *Primorje*, *Wzmorje*, etc. Mais si ce mot n'est ni grec, ni slave, ni probablement allemand, ni français, qu'est-il donc?

[2] On a imprimé à Athènes une histoire du cloître de Méga-Spiléon, et ajouté à cette histoire une liste de souscripteurs. On y voit des noms étranges : M. l'archidiacre Gerasimus Zalongites, les frères Konitza, MM. Zugulas, Grumpu, Mprikos (prononcez Grubu, Brikos), Turno, Petrovik, Mpelintzak, Mpugumaras, Tzatzos, Sclabunogambros, Sclabunos, Sclabunakos, Sclabeas, Mprumeas, Patzabeleas, Sbolopeas, Mpogeas, Klabetzeas. Tous ces messieurs appartiennent à de bonnes familles parlant grec aujourd'hui. A

Digitized by Google

disent : « Nous n'avons entendu ni lu nulle part qu'on ait jamais parlé slave dans le Péloponnèse, donc on s'y est toujours exprimé comme Xénophon. » On trouve non-seulement un nombre considérable de mots russes dans la langue que parle aujourd'hui le peuple hellène, mais des formes slaves jusque dans la structure des phrases et dans cette syntaxe populaire qui résiste hardiment aux grammairiens. Le Grec moderne ne dit pas comme ses soi-disant aïeux : *Je veux boire*, mais *Je veux que je boive;* il dit aussi : *Je ne peux pas que je travaille*, au lieu de *Je ne peux pas travailler*. Or une langue sans infinitif, dit Fallmerayer, est un corps sans main et prouve la révolution qui a bouleversé la Grèce. Hobhouse attribue cette catastrophe aux Turcs, mais les Turcs ont un infinitif et l'emploient même avec une sorte de prodigalité. Les Byzantins aussi s'en sont servis dans la langue écrite. Mais le peuple grec tient à son subjonctif : c'est son bien, son patrimoine, et comme un souvenir national qu'il abrite de tout son pouvoir contre l'invasion des formes nouvelles. Or ce bien, ce patrimoine, ce souvenir national, il l'a reçu des Scythes. *Ne mogu da radim*, je ne peux pas que je travaille, est la forme usitée en Macédoine, en Illyrie, aux bords du Danube, où l'on parle slave, et où l'on n'a jamais connu l'infinitif.

Cet exemple entre mille donne un auxiliaire de plus à notre thèse. Nous avions déjà pour nous l'histoire et la géographie, nous avons maintenant la grammaire; trois doctes témoins à la fois, quand un seul aurait suffi [1].

VI.

Mais ces Slaves, où sont-ils maintenant ? Pourquoi ont-ils disparu, comme Slaves, de la terre qu'ils avaient envahie et changée de foi, de langue et de nom ? Ont-ils subi l'influence des morts qu'ils avaient tués ? Ou se sont-ils grécisés tout seuls, pour utiliser la beauté du Parthénon et la gloire de l'Acropole ?

Quand les Avares, enhardis par leurs succès, voulurent porter le dernier coup à l'empire d'Orient, en abattant Constantinople, qui

Janina, remarquée par son élégance de parler, il y a des noms comme Bogâs, Glavâs, Rekâs, etc., tous slaves. A moins qu'on ne prétende que Sclabunogambros, Sclabunos, Sclabeas, etc., soient des noms grecs.

[1] Ainsi les diminutifs sont très-nombreux dans le slave et dans le grec moderne, très-différent d'ailleurs de l'ancien.

Digitized by Google

n'était déjà plus qu'une ville de frontière, ils furent repoussés par un suprême effort d'Héraclius, et de ce jour date le déclin de leur puissance.

Dès lors, les empereurs songèrent à reprendre la Grèce. L'impératrice Irène, qui avait de l'ambition et de la volonté, donna deux buts à son règne: la restauration du culte des images, et l'assujettissement des Slaves qui occupaient ses États. Elle envoya une forte armée en Slavinie, sous les ordres du patrice Staurakios. « Staurakios, dit sèchement Théophanes l'annaliste, fondit sur la Thessalie et la Grèce, en subjugua tous les habitants et les rendit tributaires de l'empire; il descendit ensuite dans le Péloponnèse et rapporta beaucoup de butin et de prisonniers à l'impératrice des Romains[1]. » Après quoi Théophanes raconte l'entrée solennelle de Staurakios à Byzance, où le vainqueur traîna en triomphe les princes slaves ses prisonniers.

Dès lors on essaya de convertir ces Barbares, — et on les convertit l'épée à la main, — à la Charlemagne! Le khan des Bulgares lui-même, qui, du haut de sa résidence d'Achrida, offrait des sacrifices humains à son dieu Rodegast, et méprisait la foi impuissante des adorateurs du Christ, se laissa baptiser lorsqu'il eut été vaincu. Le rétablissement du culte des images fut très-utile à la propagation du dogme chrétien : il faut une religion matérielle aux peuples jeunes. Après la conversion des Bulgares, tout se convertit en Grèce, jusqu'aux païens de la Maïna, qui étaient restés huit cents ans fidèles à Jupiter. Les Slaves devinrent des chrétiens grecs, et ce sont là les aïeux des Hellènes modernes.

Comme ces Barbares ne formaient point une masse compacte, et n'avaient ni cour, ni monarque, comme en avaient les Bulgares, l'Église d'Anatolie ne leur accorda pas un service divin slave et des livres d'église traduits dans leur idiome national. Ils n'avaient du reste pas de langue écrite, et furent forcés d'apprendre le grec pour prier Dieu. Un clergé grec se répandit dans le pays, y bâtit des cloîtres et en fit des citadelles; son dialecte parcourut la plaine et gravit bientôt la montagne; si bien que l'antiquité grecque et la jeunesse barbare périrent à la fois dans cette inondation d'orthodoxie et de byzantinisme impérial.

Une dernière circonstance qui grécisa les Slaves fut l'avénement d'un homme de leur race sur le trône byzantin. Basile était un simple paysan de Macédoine, bien qu'on ait voulu le faire descendre

[1] Theophanes, *Chronogr.*, p. 385, edit. Paris.

Digitized by Google

d'Alexandre le Grand. Ambitieux dès sa jeunesse, il alla chercher fortune à Byzance; mais il était si pauvre, qu'il dut faire le voyage à pied. Arrivé aux portes de la grande ville, il s'endormit sur les degrés de pierre d'une église qui appartenait à un couvent. Le jeune Slave gagna la sympathie des moines, car il était fort, dit Éphraem de Byzance, agile, nerveux, de haute taille, agréable à voir, bien chevelu, d'une âme non découragée et d'un esprit pénétrant. Avec de pareilles qualités, on a toujours fait son chemin à Constantinople. La protection des moines le mit chez un homme haut placé à la cour, et c'est ainsi que Basile s'éleva pas à pas dans la faveur des grands, puis, d'honneur en honneur, jusqu'aux pieds du souverain. Michel III régnait alors, un prince d'une orthodoxie irréprochable. Pour prouver sa fidélité à la vraie religion, il avait fait retirer de leurs tombeaux les cadavres de Constantin Copronyme et du patriarche Jean Lécanomante, puis traîner dans le cirque, battre de verges et jeter au feu. Après quoi, du tombeau de Constantin, qui était du plus beau marbre vert, il avait fait un balustre d'église. Ce prince était d'ailleurs abruti par le vin : on ne l'appelait que Michel l'Ivrogne. Le Slave Basile, à force d'intelligence et de ruse, finit par s'asseoir à côté de lui sur le siége impérial; puis il écarta violemment son voisin, et régna seul[1]. On ne lui en voulut pas, car il était homme de génie et de caractère et rendit des services éclatants; or, dans ce temps-là, les règnes glorieux justifiaient les usurpations criminelles.

Après les règnes des empereurs slaves qui succédèrent à Basile et ne le continuèrent pas; après Léon le Savant, après Alexandre le Débauché qui laissa l'empire au Slave Basilitzes, après Constantin le Porphyrogénète qui resta quarante ans en tutelle et légua à son fils Romanus, au lieu de grands exemples à suivre, deux minces Compendia et un épais ouvrage sur les antiquités de son pays; après tous ces empereurs hommes de lettres qui laissèrent s'affaisser de plus en plus la monarchie chancelante, parut un second Basile, homme très-vaillant à la fois et très-orthodoxe : très-vaillant, car il défit les Bulgares, et fut surnommé le Bulgaroctone; très-orthodoxe, car après les avoir défaits et leur avoir enlevé quinze mille prisonniers, il fit crever les deux yeux à tous ces malheureux, sauf à un sur cent à qui il n'en fit crever qu'un et les renvoya ainsi, aveugles conduits par des borgnes, à leur roi

[1] Alors, dit la chronique de Hamsa d'Ispahan, passa l'empire de cette maison à la race des Slaves; car Basile *le Slave* tua Michel dans les jours al-Motaz, en l'an 253 (867).

Digitized by Google

Samuel. Il régna soixante-dix ans (376-1025), traversa la Grèce en vainqueur et fit célébrer à Athènes la grande fête du triomphe et de la conversion. Il avait fallu cent ans aux Barbares pour slaviniser les Grecs, il fallut aussi cent ans aux Byzantins pour gréciser les Slaves.

Telle est la thèse de Fallmerayer. Il est inutile de dire les tempêtes qu'elle souleva en Allemagne. Elle attaquait à la fois la cause de la tradition et celle de l'enthousiasme; le Fragmentiste avait rassemblé contre lui les vieux et les jeunes, les doctes et les généreux. C'était un acte de grand courage.

Cependant, les premières colères apaisées, on se mit à discuter sérieusement la question. Comment se fait-il, demanda-t-on à Fallmerayer, que les annalistes du temps aient si peu parlé d'un fait aussi grave? Pourquoi n'en a-t-on rien su jusqu'à vous, et de quel droit veut-on ici tout à coup, en s'appuyant sur deux ou trois passages peut-être altérés ou mal compris, attaquer la noblesse et la pureté du sang hellène?

A quoi le Fragmentiste répondit : Les annalistes du temps étaient des moines qui se souciaient peu des grands intérêts politiques de l'humanité. Ils ne voyaient dans le monde que l'empire, dans l'empire que Byzance, et dans Byzance que leur couvent. Ils ne nous ont rien appris sur la Bulgarie, empire cependant reconnu, florissant, organisé, dont les peuples ont beaucoup détruit, mais aussi beaucoup fondé, entre autres la magnifique résidence de Ahrida, en Macédoine. Que pouvaient-ils donc, ces historiens cloîtrés, nous apprendre sur les petits Slaves isolés, inconnus et illettrés du Péloponnèse : des gens qui parlaient barbare, adoraient Radegast, coupaient du blé, faisaient du pain et mouraient sans bruit? Les moines d'alors, ne l'oublions pas, se souciaient bien moins que nous de la Grèce et de l'antiquité classique. Ils s'occupaient spécialement de miracles, et ils faisaient bien. La science d'alors, comme le pilote du navire qui va sombrer, n'avait plus qu'à tomber à genoux et à regarder le ciel.

D'ailleurs, continuait le Fragmentiste, de qui nous rassemblons ici les arguments disséminés dans ses articles et ses livres, pourquoi ne pas admettre la descente des Barbares dans la péninsule hellénique, nous qui admettons l'invasion germaine en Occident, et même l'établissement des Slaves dans les pays byzantins qu'on nomme Esclavonie, Croatie, Dalmatie, Bosnie, Serbie, Albanie et Bulgarie, et dans la Thrace, et dans la Macédoine, et partout où le romaïque et le patois des Skypétares n'est pas parlé? Est-ce parce que les chefs des Slaves qui conquirent la Grèce n'avaient pas des figures colossales, comme

Digitized by Google

les Germains Alaric, Théodoric, Chlodowig et Totilas? Faut-il que les hommes des temps passés soient des géants pour qu'on les voie[1] ?

Si l'invasion slave a été si longtemps ignorée, la faute en est à nous, qui avons oublié le moyen âge. Nous abandonnions la Grèce au siècle du général achéen Philopœmen et du consul romain Mummius. Quant aux historiens de Byzance, qui ont écrit entre eux trente volumes in-folio, nous nous gardions bien de les lire, ou, si nous les lisions, nous ne les comprenions pas. Et si ce n'est qu'aujourd'hui qu'il se fait un peu de jour sur ces graves questions, nous le devons à la croisade récente des peuples de l'Occident en faveur d'Athènes délivrée.

D'autres ont dit à Fallmerayer : Mais pourquoi le dialecte slave s'est-il maintenu en Serbie et en Bulgarie, et a-t-il complétement, ou, si vous voulez, presque complétement disparu chez les Grecs? N'est-ce pas la preuve que vos Barbares ne sont jamais venus en Grèce, ou, s'ils y sont venus, n'y sont pas restés ?

A quoi le Fragmentiste a répondu : Pourquoi ce dialecte a-t-il disparu à Rügen et dans le Brandebourg et s'est-il maintenu en Bohême? C'est qu'en Bohême, en Bulgarie, en Serbie, les peuples slaves se sont soumis au christianisme avant de perdre leur indépendance politique. Les autres ont abjuré leurs dieux en abdiquant leur liberté; ils se sont courbés devant le Christ sous l'épée d'un César, et, n'ayant point d'alphabet, ont reçu avec le livre divin les lettres grecques.

D'ailleurs, la langue qu'on parle aujourd'hui chez les Hellènes, et qui ne ressemble point aux dialectes antiques; le grec bulgare, le romaïque, n'a pas envahi tout à coup le pays devenu chrétien. Ainsi, dans le quinzième siècle, on parlait en Morée le tzakonien, la langue franque, jargon mêlé de français, d'italien, d'espagnol et de provençal; le sarmate ou le slave, l'albanais, l'arabe, le turc, et enfin le romaïque. Le slave régnait encore à Barsova, Beresova et Glogova; enfin dans les vallées de Pentadaktylos, où il est peut-être encore com-

[1] D'ailleurs, le panslavisme, cette terreur de notre siècle, n'avait pas encore été inventé. Les Slaves d'alors ne formaient pas un seul corps, et se composaient de tribus souvent divisées. Ainsi, pour nous borner à la Grèce, nous trouvons les Dragubites et les Sagudates près de Saloniki; les Begelezeites, Bajunites et Berzites, en Thessalie et dans les environs; les Kribitches en Messénie, les Milingi dans le Taygète, les Ezérites dans la vallée de l'Eurotas, les Serbes dans la plus grande partie de l'Illyrie, et d'autres tribus portant la dénomination générale de Sklabes, Sklabiniens, Sklabésiens, en Elide, en Arcadie, en Laconie, en Messénie, dans tout le Péloponnèse.

Digitized by Google

pris, car ce fut là son dernier refuge. Les deux races durent vivre longtemps en Grèce, avec deux langues et deux éléments nationaux bien tranchés, avant de se confondre dans une sorte d'unité orthodoxe. Les Francs trouvèrent encore à leur débarquement la vieille dénomination d'Achaïe sur le littoral septentrional du Péloponnèse, tandis que les neuf dixièmes de la Péninsule portaient le nom slave de Morée, qu'ils portent encore aujourd'hui.

D'autres enfin ont dit à Fallmerayer : Encore dans ces villes que les Slaves n'ont pu soumettre, dans l'Acropole d'Athènes, de Corinthe, de Patras, sur les rochers des montagnes ou sur les écueils de la mer, quelques familles du moins ont-elles dû garder dans leurs cœurs la pureté de la Grèce antique. S'il reste un seul juste dans votre Sodome, épargnez-la !

A quoi l'inflexible Fragmentiste a répondu : Prenez tous les habitants de la Morée et de Roumili, des Thermopyles jusqu'au cap Matapan; comprenez-y les îles de Spetza, Hydra, Poros, Salamine et en partie aussi l'Eubée, Andros, Égine, etc.; comptez-en toutes les familles, et vous verrez que plus de la moitié de ces familles n'appartient plus à la race sarmato-grecque et encore moins à la race hellénique, mais à celle des Skypétares, dont elles parlent le patois albanais. Dans ce qui reste, supprimez d'abord les Arnautes grécisés, puis les Wlaques vivant sous la tente en Locride, ou cultivant la terre ailleurs; puis les Bohémiens établis en Étolie, les hordes organisées de mendiants de Crevari ; puis la descendance des Bulgares, des Kryuritches et des Slaves du Taygète, des Sarmates de toute race, des Italiens, Espagnols, Provençaux, Wallons, Arabes d'Égypte, fixés en Grèce et fondus dans la population du pays, et nous demandons quelle famille on aura l'audace de faire remonter aux anciens Hellènes.

Et là-dessus les Allemands n'ont plus rien objecté.

VII.

Mais les Grecs n'ont pas été contents de la nouvelle origine qu'il plaisait à Fallmerayer de leur assigner. Les clameurs des journaux eurent bientôt rendu la thèse populaire. Les portefaix athéniens s'appelaient Slaves en s'injuriant dans la rue. Aussi conseilla-t-on au Fragmentiste de ne point aller à Athènes, où l'on avait l'intention de le lapider. Il y alla cependant et ne tarda pas à s'en repentir. Dès son arrivée, un article de journal le désigna comme ennemi des Grecs. Il

Digitized by Google

y eut force écrits contre lui, en beau style et en phrases pathétiques. On afficha sa caricature dans les rues, on le cribla d'épigrammes et de pasquinades; les poëtes furent les plus implacables, les fils des Muses, comme ils s'appellent encore dans ce pays de classicisme retapé, têtes brûlées de Corfou, de Zante, de Céphalonie et d'Épire. Ce fut une guerre déclarée, sans trêve ni merci. On le poursuivait dans la rue du cri de *Sthlabos!* A table d'hôte, on lui demandait si vraiment il entendait le grec, et comme il essayait de prouver qu'il l'avait étudié trente ans, par quelques citations de Thucydide. « Ah! ce Thucydide, s'écria le mirmidon, il n'a jamais su écrire sa langue : il y a longtemps qu'il est connu comme tel parmi nous. »

Telle fut la quarantaine à laquelle notre auteur fut condamné dans son voyage en Grèce. Un moine fort instruit avait écrit un livre pour prouver la parenté fort rapprochée du dialecte hellénique avec le russe, et ce livre l'avait fait pensionner par le gouvernement. Moi, dit le Fragmentiste, j'ai voulu prouver que le parent est venu lui-même en Grèce y apporter sa langue, et l'on m'offre de l'ellébore! On est allé jusqu'à m'accuser d'être à la solde du tzar!

Malgré cette opposition, la thèse a fait son chemin. D'abord seul à la soutenir, M. Fallmerayer a bientôt reçu des renforts de toutes les parties de l'Allemagne. Toutefois, la discussion dure encore. Ainsi la dépopulation d'Athènes pendant quatre cents ans n'a pu être admise ni par M. Surmelis, Grec et patriote, ni par M. Ross, philologue et Allemand. Suivons cette polémique, s'il vous plaît, puisqu'on se bat dans notre champ clos.

Un livre avait paru sur la Grèce de M. Hermann Hettner, publié à Brunswick en 1853 et intitulé *Esquisses de voyage*. Dans ce livre M. Hettner racontait comme probable l'histoire d'Athènes dépeuplée sous Justinien, convertie en un bois, brûlée par les Slaves pendant l'absence des citoyens réfugiés à Salamine, et délaissée pendant quatre siècles par l'empire, qui ne la regrettait plus.

Aussitôt M. Ross a fait un article dans l'*Allgemeine Monatschrift* (juillet 1853) où, à propos du livre de M. Hettner, il attaquait vivement notre Fragmentiste. — Non, disait-il, cette chronique anargyrienne où l'imagination du voyageur a été chercher les désastres d'Athènes est écrite dans le grec corrompu du dix-septième ou dix-huitième siècle; et non au moyen âge, où la langue était pure encore, comme dans l'antiquité. Du reste il s'agit là simplement d'une dévastation de trois ans, et non de plusieurs siècles; pendant ce temps, il est vrai, la ville n'a pu être changée en un bois, mais il n'est pas question de bois dans

Digitized by Google

le texte : il y est seulement parlé de pauvres buissons, qui ont bien pu pousser en trois ans.

Fallmerayer a répondu, dans le *Deutches Musæum* (12 et 19 janvier 1854), que bien au contraire il y a des arbres, et de vrais arbres, désignés plusieurs fois dans la relation des moines d'Anargyri, et que par conséquent un vrai bois a couvert le sol d'Athènes. Quant à la grécité du document et à ses anachronismes de détail, ils ne prouvent rien contre le grand fait historique. On ne peut nier l'existence d'Hector, sous le prétexte que les moines du moyen âge l'ont fait ensevelir, dans leurs livres, par des bénédictins; ni le sacrifice d'Isaac, parce que des peintres flamands ont représenté le père Abraham tuant son fils d'un coup de pistolet. On traduisait bien le mot d'esclave par officier du palais dans le grand siècle de Louis XIV !

Mais comment, demande M. Surmelis, a pu rester déserte une ville nommée six fois par les historiens pendant les trois siècles où vous la dépeuplez, une ville qui envoie des évêques aux conciles et des princesses sur le trône impérial ?

C'est que l'Acropole n'était point vide et appartenait encore à l'empereur. Quant aux évêques d'Athènes, ils ne prouvent rien : il y a bien aujourd'hui des évêques de Ninive, de Séleucie, de Ctésiphon et de Carthage, qui sont pourtant des villes mortes. Quant à l'impératrice Irène, c'est bien Athènes qui fut son berceau; mais depuis la fin du règne de Justinien (503) jusqu'à l'avénement de cette princesse (780) on ne parle point de cette pauvre cité de Minerve qu'Horace appelait déjà *vacuas Athenas*.

M. Ross ne s'est pas tenu pour battu. Dans ce même *Musée allemand* (cahiers des 2 et 9 mars 1854) il a publié deux articles intitulés : *La Grèce et ses adversaires passés, présents et futurs*. Là, après avoir réhabilité de son mieux la Grèce moderne, M. Louis Ross ferraille de nouveau contre l'historien que nous avons présenté à nos lecteurs. Il lui prouve d'abord, son Platon à la main, qu'il n'y a jamais eu de bois sur le mont Hymette; puis que le couvent d'Anargyri n'a été fondé à Athènes qu'en 1690, après l'affaire de Morosini; que, par conséquent, c'est cette invasion vénitienne dont il est question dans le manuscrit, invasion qui dura trois ans, non quatre siècles; que M. Fallmerayer a une grande renommée d'historien, et connaît fort bien Byzance et Trébizonde, mais qu'il doit renoncer à vouloir prouver la dépopulation d'Athènes, s'il tient à ses lauriers. Sa thèse n'était qu'une bulle de savon, et si, en crevant, elle lui a sauté dans les yeux, c'est à lui seul qu'il doit s'en plaindre.

Digitized by Google

Fallmerayer a répondu, toujours dans le *Musée allemand* (cahiers des 27 avril et 4 mai 1854), par deux articles dont le titre, traduit un peu librement, veut dire : *Byzance vue de Munich.* Le Fragmentiste revient à sa chronique, à son passage favori qui signifie bien *quatre cents ans;* il insiste sur cette idée que, si le couvent d'Anargyri n'a été fondé qu'en 1690, cette fondation tardive et d'ailleurs très-discutable n'a pas empêché les moines, qui ne disent pas un mot de l'affaire de Morosini, de remonter dans leur récit aux irruptions des Slaves. Puis, en prenant non-seulement Platon, mais Ovide et plusieurs autres poëtes à la main, Fallmerayer prouve victorieusement qu'il y eut des bois sur le mont Hymette; — enfin, il déclare formellement que, dussent quelques familles de la vieille Athènes s'être conservées dans l'Acropole pendant les ravages des Barbares du Nord, ces familles auraient disparu dans l'invasion plus récente des Albanais, ces *crânes de chêne* qui ont rempli de leur langue, de leur race et de leurs mœurs, non-seulement toute l'Attique, mais la Béotie, la Locride, le midi de l'Eubée, le nord d'Andros, Hydra, Spezia, Poros, l'Argolide, Corinthe et l'Isthme, — et jusqu'à ces autels des gloires antiques qui s'appellent Éleusis, Salamine et Marathon[1].

Maintenant, conclut le Fragmentiste, M. Ross est seul de son avis et ressemble au monomane qui allait s'asseoir et applaudir dans le théâtre vide d'Argos :

> Qui se credebat miros audire tragœdos;
> In vacuo lætus sessor plausorque theatro.

[1] Ces Albanais, ces Skypétars, ces Barbares pieux, comme les appelle Fallmerayer, appartenant à l'Église d'Anatolie, laboureurs et bergers, laborieux, industrieux et sobres, mais sans littérature et même sans alphabet, ne sont certainement pas des Hellènes. Ils rient quand on leur parle de leurs aïeux. Ils n'ont pris qu'une faible part à la guerre d'indépendance; ils ont même frayé avec les Turcs et mis bas les Palikares. *Menidi*, *Chassia*, leurs communes, se sont déclarées contre la révolution.

MARC MONNIER.

Digitized by Google

MÉMOIRES DE LA PRINCESSE DACHKOF [1].

L'impératrice Catherine II du Nord est une des plus curieuses figures de ce dix-huitième siècle qui nous a donné le Régent et Frédéric II, avec lesquels cette impératrice a de si profondes analogies. — Sensuelle, débauchée, insinuante et gracieuse quand elle n'était pas fausse et cruelle, despote en même temps que révolutionnaire, philosophe et libérale autant que son métier le lui permettait, Allemande par la naissance, Française par l'éducation, Tartare par le pouvoir, les goûts et les mœurs, Catherine offrait en sa personne le plus singulier mélange de l'Orient et de l'Occident, de la faiblesse de la femme et de la vigueur de l'autocrate.

Les Mémoires de la princesse Dachkof nous offrent pour l'histoire de cette époque des documents d'autant plus précieux qu'ils portent en eux-mêmes le cachet de leur exactitude et de leur sincérité. Ce n'est pas un simple secrétaire qui nous rapporte des bruits, de vulgaires *on dit*, ce n'est pas une femme de chambre jasant sur des affaires d'État, mais une amie intime de Catherine, initiée aux affaires et au secret des événements dont elle aurait pu dire : *Quorum pars magna fui.*

Le butin que les historiens auraient pu faire dans ses Mémoires eût été bien plus considérable, si elle ne s'était pas déterminée si tard à les écrire, alors que la vieillesse avait sinon effacé ses souvenirs, du moins ramené tout son passé à quelques événements et à quelques préoccupations exclusives; il eût été bien plus important encore, si par une retenue naturelle chez une femme honnête et une âme dévouée, mais

[1] *Memoiren der Fürstin Dachkof, nebst Einleitung von Alexander Herzen.* Hamburg, Hoffmann und Campe, 1857.

Digitized by Google

regrettable pour la postérité, elle n'eût pas gardé le secret sur nombre de faits et gestes de sa royale maîtresse, que l'histoire connaît d'autre part, mais imparfaitement, peut-être.

Catherine Woronzof, l'héroïne de ces Mémoires, née en 1744, fut tenue sur les fonts baptismaux par l'impératrice Élisabeth et par le futur empereur Pierre III, qu'elle devait détrôner. L'enfant ne fut pas élevée par sa mère, qui mourut bientôt après lui avoir donné naissance, ni par son père, qui, plus attaché à ses plaisirs qu'à ses devoirs de père de famille, confia très-volontiers à son frère, le grand chancelier de Russie, l'éducation de la jeune Catherine. Cette éducation, quelque brillante et quelque aristocratique qu'elle eût pu paraître, aurait été fort superficielle, si la jeune fille n'y eût suppléé par un goût passionné pour la lecture. — A l'âge de treize ans elle lisait déjà Bayle et Montesquieu, Boileau, Voltaire, Helvétius, et s'attachait à l'étude de l'*Encyclopédie* et du Dictionnaire de Moreri. — L'histoire et la politique l'intéressaient vivement, et l'un de ses plus grands plaisirs était d'interroger les étrangers, savants, artistes, ambassadeurs, qui fréquentaient la maison de son oncle; elle furetait avec bonheur à travers les papiers administratifs et diplomatiques du grand chancelier[1].

D'un caractère original et entier, mélangé d'orgueil, de sincérité et de dévouement, notre jeune Catherine voulait, comme elle aimait elle-même, être aimée avec passion; malheureusement son entourage immédiat ne se composant que d'une petite-cousine un peu pimbêche, d'une gouvernante allemande et de la grosse épouse d'un gros major, son enthousiasme vira bientôt en mélancolie, et, se figurant qu'elle était désormais vouée à une vie solitaire et désabusée, la jeune fille prit la fière et noble résolution de mériter un bonheur qu'elle ne chercherait plus qu'en elle-même. Ce bonheur, elle le rencontra inopinément en la personne du prince Dachkof, un bel officier aux gardes, et, quelques semaines après leur première entrevue, les deux jeunes gens s'épousaient pour une heureuse, mais trop courte union.

Voici comment Mr Dachkof se lia avec la future impératrice de Russie.

Catherine d'Anhalt-Zerbst, grâce à l'influence de Frédéric II de

[1] Elle y découvrit une lettre adressée à Catherine Ire par un schah de Perse. Après de pompeux salamalecs, l'épître portait : « J'espère, ô ma digne sœur, que Dieu t'a préservée de l'inclination pour les liqueurs fortes! Quant à moi, par suite de ma passion malheureuse, mes yeux sont comme des rubis, mon nez comme une escarboucle, mes joues brûlent comme du feu, et mes nuits se passent dans la souffrance et l'insomnie. » Or, on sait l'affection désordonnée que l'impératrice portait au rhum et à l'eau-de-vie.

Digitized by Google

Prusse, qui protégeait en elle la fille d'un major à son service, avait épousé à l'âge de seize ans le grand-duc Pierre de Holstein, jeune homme de dix-sept ans, que l'impératrice Élisabeth avait choisi pour lui succéder. Pierre se laissa facilement séduire par la vivacité et la beauté de Catherine et subjuguer par son intelligence : « Je n'y comprends rien, disait-il souvent, mais ça m'est égal, Catherine comprendra. » Mais peu à peu le charme alla s'affaiblissant, l'amour s'éteignit dans l'indifférence et fut remplacé par l'antipathie et la haine.

Le portrait que nos Mémoires et les historiens en général s'accordent à nous tracer de Pierre n'est point flatteur. Esprit épais et borné, violent et obstiné, personnage lourd et grossier, il prétendait régimenter en caporal cinquante millions d'hommes; affectant les manières d'un soudard malotru, il sacrait, jurait, faisait bamboche, se roulait ivre-mort au milieu d'un ramassis de généraux racolés dans les corps de garde du Holstein. Il invectivait popes et patriarches, montrait de l'éloignement pour les mœurs russes, racontait comment, lors de la dernière campagne contre la Prusse, il livrait à Frédéric les ordres d'Élisabeth et les plans d'opérations, pour augmenter, même à son détriment, la gloire de son fétiche que dans les hoquets de l'ivresse il appelait *le roi mon maître*.

La vieille impératrice Élisabeth, inquiète de ne pas voir d'enfant à Catherine, lui avait insinué en termes fort clairs qu'elle lui verrait sans déplaisir des relations qui donneraient un héritier à la couronne de Russie; et par raison d'État, le comte Soltykof devint l'amant heureux de la grande-duchesse, et le père putatif du futur empereur Paul. Plus tard des raisons diplomatiques et l'influence anglaise aidant, Soltykof fut évincé par Poniatowski, vaniteux bellâtre, un fat à la dernière mode de Paris. Cette liaison, d'abord mystérieuse, s'enhardit peu à peu, et Catherine, cessant de se déguiser en gentilhomme pour courir à ses rendez-vous chez l'ambassadeur anglais, afficha publiquement son beau Poniatowski. De son côté, Pierre mandait quelques belles dames de Saint-Pétersbourg, et aux orgies d'Oranienbaum, prenait Élisabeth Woronzof en qualité de maîtresse officielle; « personne grasse, fraîche et insignifiante, » au dire de sa propre sœur Catherine, l'auteur de ces Mémoires; mais, au dire de M. de Breteuil, l'ambassadeur de France, ce n'était « qu'une vilaine fille de quelque auberge de mauvais aloi. » On se brouilla dans ce digne ménage; Pierre, outré des dédains et des affronts publics que lui prodiguait son épouse, voulut se défaire d'elle au profit de mademoiselle Woronzof: à

Digitized by Google

cet effet, il se rapprocha de Soltykof pour obtenir de lui des aveux qui, en établissant la bâtardise du petit Paul, auraient écrasé Catherine dans un procès scandaleux. Déjà Pierre la menaçait publiquement de la faire tondre et de la renvoyer dans un couvent, ainsi que Pierre Ier en avait usé avec sa première femme. Ce n'était pas une nature méchante cependant : il n'était cruel que par exception et furieux que par accès; mais ses accès étaient ceux du bison ou d'un aurochs stupide. Haïe par ce brutal tout-puissant, abandonnée peu à peu de tous, Catherine, se résignant déjà à une ruine qu'elle croyait inévitable, demandait le divorce et la permission de s'en retourner en Allemagne.

C'est alors qu'elle fit la connaissance de la jeune Catherine Dachkof, et, croyant sans doute important de gagner la sœur de sa rivale, elle la séduisit aisément par les grâces insinuantes qu'elle savait si bien déployer, et fit accroire au jeune bas-bleu que l'occasion de leur liaison était un motif tout littéraire : « Franchement, raconte madame Dachkof, nous étions alors les deux seules femmes de Russie qui eussions lu sérieusement quelques livres sérieux. » En exposant ses plans pour l'avenir, et quelques gigantesques projets de réforme, Catherine inspira la plus vive admiration pour son génie, son désintéressement et ses vertus, à sa jeune amie, qui se prit pour elle d'un enthousiasme passionné, et d'une véritable adoration. Pour l'arracher aux dangers qui l'environnaient de plus en plus, la jeune personne forma le projet hardi de détrôner Pierre et de faire proclamer Catherine régente, au nom de son fils Paul. Le moment était bien choisi : l'empereur était détesté de ses nobles, de son armée, du clergé; ses grands fonctionnaires le volaient et le trahissaient; il était lui-même trop borné et enivré d'autocratie pour se douter de rien. Jamais conspiration ne fut plus lestement menée que par cette jeune dame de dix-sept ans, nouvellement mariée et déjà mère de deux enfants. Elle donnait bravement des rendez-vous à de jeunes capitaines, s'abouchait avec l'archevêque de Nowgorod, avec le prince Wolkonski, le comte Rasumofski, avec l'ambassadeur d'Angleterre, avec Panim son oncle, qui à tort ou à raison passait pour son père. Un beau matin plusieurs régiments proclament la nouvelle impératrice avec des roulements de tambour; le peuple acclame, le sénat ratifie. Ce ne fut pas plus difficile que cela. Catherine passe une revue, habillée en général, ayant à ses côtés madame Dachkof en uniforme d'officier aux gardes. Stupide, désorienté, abandonné par les plus bravaches de ses généraux et les plus insolents de ses colonels, Pierre signe son abdication en faveur de son auguste épouse, se rend à discrétion, se réservant seulement des pipes, du tabac, du vin de

Digitized by Google

Bourgogne, un violon, son chien Mopse, son nègre Narcisse, des romans et enfin une Bible.

Le lendemain du triomphe, Panim reçut en cadeau de Catherine le titre de comte, accompagné d'une pension de 20,000 francs. Le prince Wolkonski et le comte Rasumofski en reçurent autant; les autres conspirateurs de première classe obtinrent 10,000 francs; augmentés à leur choix de six cents paysans, ou d'une somme de 100,000 francs. « A mon grand étonnement, raconte la princesse, mon nom se trouvait sur la liste; je refusai d'abord, mais à la fin, pour ne pas offenser l'impératrice, je donnai à mes créanciers un mandat de 100,000 francs sur le Trésor. »

A partir de ce jour mémorable la princesse aurait dû s'attendre à la plus brillante destinée, à être la confidente, le conseil et parfois l'inspiratrice des plus vastes projets et des plus grandes mesures de cette femme qui lui devait son succès, son trône, sa toute-puissance et même sa vie; — mais ce n'est pas ainsi que les choses se passèrent à la cour de Russie. Le jour même, ou à peu près, de la proclamation de l'impératrice, Gregor Orlof, un des conjurés et ancien amant de Catherine, était institué favori officiel, à la grande mortification de la princesse Dachkof, qui, ayant rêvé pour son amie un règne de gloire et de vraie grandeur, eut assez de courage et de dignité pour battre froid à Orlof, et refuser le rôle de complaisante entre les deux amants. Vexée et irritée, Catherine la traita de *nigaude*. « Tant qu'ils valent quelque chose, disait-elle, on se sert des gens; puis on les jette au feu. »

Le refroidissement de l'amitié impériale et la rancune des Orlof, qui poursuivit madame Dachkof pendant plus de vingt années, s'augmentèrent encore après l'assassinat du malheureux Pierre. Ce fut Alexis, le frère de Gregor, qu'on chargea de ce mauvais coup; lui troisième se jeta sur Pierre, qui, se débattant en bête fauve, lui implanta ses ongles aux tempes et au cou, et ces griffes, dont toute sa vie Orlof garda l'empreinte, « apparurent comme un signe de race sur le front de sa fille. La nature fit l'office du bourreau[1]. »

Vainement madame Dachkof a essayé de rejeter la responsabilité de ce crime sur les Orlof, et d'en disculper Catherine, par le motif que le meurtrier, essoufflé et pantelant encore de la lutte, aurait, dans une certaine lettre, demandé pardon avec des hoquets de sang. Comment expliquer alors la faveur dont Catherine combla le meurtrier

[1] Gallet de Kulture.

Digitized by Google

avant et après le meurtre? Comment expliquer le projet publiquement avoué par l'impératrice d'épouser Gregor, qui devait encore expédier Iwan, cet autre ayant droit à la couronne de Russie?

Le prince Dachkof, un homme magnifique, ne fut pas directement atteint par la disgrâce de sa femme, et fut envoyé en Pologne pour appuyer, à la tête d'une armée russe, la candidature de Poniatowski, que les Orlof desservaient par jalousie de métier; mais il mourut en plein succès, des fatigues, des marches et des contre-marches que lui avaient occasionnées les soucis de l'élection.

Voilà madame Dachkof veuve à vingt ans d'un mari qu'elle adorait, chargée d'enfants en bas âge, et dans une position de fortune qu'elle qualifiait d'indigence; car son mari, comptant sur la reconnaissance de Poniatowski, n'avait épargné ni dettes ni dépenses pour sa tournée électorale. Mal en cour comme elle l'était, elle dut, en cette occurrence, réfléchir amèrement sur le vieux thème de l'instabilité de la fortune et l'ingratitude des princes; mais elle prit bravement son parti de sa disgrâce, et laissant la grande Catherine se jeter dans la grande politique et les grands crimes, elle se retira sur une de ses terres, où elle vécut d'économie, pour ne pas entamer le capital de ses enfants; car elle avait pour la grandeur de la famille des Dachkof et des Woronzof un véritable culte.

Quand son fils eut atteint sa dixième année, elle se mit en route, âgée elle-même de vingt-six ans, pour visiter l'Europe, sous le nom modeste de madame Michalkof.

Berlin, Aix-la-Chapelle, Spa, Londres, Dublin, Paris, Versailles, Aix, Ferney, Carlsruhe et Riga, furent les principales étapes de son premier tour d'Europe, où, malgré son incognito et son train plus que modeste, elle fut reçue avec prévenance et distinction dans plusieurs cours; chacun était curieux de voir ce bas-bleu, cette conspiratrice et cette amie de la *Sémiramis du Nord*. Elle se prit du plus bel enthousiasme pour les Anglais et surtout pour les Irlandais, et entre autres pour la famille Hamilton; elle détestait les Français et ne prit Voltaire qu'en médiocre estime, mais elle se lia intimement avec Diderot, son admirateur et son ami dévoué.

Ces premiers voyages furent le prélude d'une absence de huit à neuf années qu'elle fit hors de Russie pour l'éducation de son fils; elle le conduisit à Édimbourg pour y recevoir des leçons de Robertson, de Blair, de Ferguson et d'Adam Smith, et le promena ensuite à Londres, Spa, Rome, Naples, Paris et Berlin. A son retour à Pétersbourg, elle rentra dans la familiarité, sinon dans l'intimité de Catherine, qui, pour

Digitized by Google

lui témoigner son auguste bienveillance, lui fit un cadeau de deux mille cinq cents paysans mâles attachés à une terre de Kruglo (les paysannes allaient par-dessus le marché); elle lui donna en outre une bourse largement remplie pour s'acheter un palais, indépendamment d'une somme de 300,000 francs qu'elle lui avait fait tenir au retour de son premier voyage. — Un jour, à l'improviste, elle la nomma présidente de l'Académie des sciences et des beaux-arts, dont les travaux et les finances étaient dans la plus déplorable confusion. Les connaissances variées de la nouvelle directrice, son expérience des hommes et des choses, son activité incessante, son esprit pratique et inventif, son ambition de faire de grandes choses, firent de ce choix un heureux événement pour l'institution, qui se releva de la déconsidération où elle était tombée dans l'opinion publique. Assistée de ses académiciens, la nouvelle présidente entreprit et termina en trois années le premier Dictionnaire de la langue russe. Elle publia des cartes de l'empire, édita un journal littéraire avec la collaboration impériale, et, nous regrettons de le dire, exerça les fonctions de censeur en chef.

Puissante, considérée pour sa haute position, son crédit en haut lieu, sa parenté et ses relations intimes avec tous les grands fonctionnaires, pour les richesses qu'elle tenait de son habile administration et des munificences impériales, pour ses domaines, les soixante villages, les milliers de paysans qu'elle possédait; respectée pour son savoir, ses capacités, son honnêteté et sa valeur personnelle, madame Dachkof ne fut point heureuse cependant, éloignée qu'elle était de ses enfants, qui s'étaient détachés d'elle. Faute en était peut-être à leurs torts, faute peut-être à l'esprit dominateur, rancunier et obstiné de la vieille dame. Son fils surtout avait été pour elle l'occasion de bien des soucis. Comme il était fort joli garçon, Orlof avait pensé en profiter pour le substituer à Potemkin dans les faveurs de l'impératrice, et Potemkin à son tour avait songé à lui faire déposséder Lanskoï. Madame Dachkof, qui craignait que son fils ne se laissât faire, l'avait vu avec joie s'éloigner pour prendre un commandement en province, où quelque temps après, sans consulter sa mère dont il prévoyait un refus, il épousa une fille pauvre de la bourgeoisie. Pour libérale, philosophe et mère affectionnée qu'elle fût, la princesse Dachkof ne le lui pardonna jamais. Pendant de longues années ils ne se virent ni ne s'écrivirent, et ne se rapprochèrent enfin que par convenance, c'est-à-dire froidement et discrètement, et la princesse ne consentit à voir sa bru qu'après la mort de son fils. Son isolement lui devint si insupportable que plusieurs fois elle songea au suicide. Pour échapper à sa tristesse par une

Digitized by Google

activité incessante et par les fatigues physiques, elle travaillait dans son château de Troïske-Selo avec menuisiers et manœuvres, se fit maçonne et jardinière, gâchait du plâtre et du mortier, posait des briques, alignait des allées.

La princesse Dachkof eut en outre plusieurs désagréments à supporter de la part de l'impératrice, qui, sur ses dernières années, se faisait altière et ombrageuse, s'aigrissait et voyait avec frayeur et colère le progrès des idées révolutionnaires. Ce fut bien pis sous le règne du pauvre fou Paul Ier, l'une des figures les plus tragiques et les plus comiques de l'histoire moderne.

L'affreuse mort de son père, étranglé par les amants de Catherine, avait épouvanté son cœur et assombri sa pensée. Gauche, sauvage, timide, ignorant, malappris, grâce à la surveillance tracassière et à la jalousie cruelle d'une mère adultère qui, par politique, l'avait éloigné de toutes les affaires, de tous les plaisirs et même de toute compagnie sérieuse et honnête, ce malheureux était affreusement laid, si laid que, par pudeur humaine, on n'osait le peindre de face, et que lui-même défendit d'imprimer son effigie sur les monnaies. Quoi d'étonnant à ce que, lors de la révolution, grande secousse qui, agitant tous les trônes, le faisait trembler jour et nuit, ce pauvre hère devint morose, haineux, bizarre, fantasque, furieux et peureux; un maniaque enfin, avec la peur des Jacobins pour idée fixe? Et pour son malheur et celui de son peuple, ce monarque était un autocrate, le czar omnipotent de toutes les Russies.

Tous les personnages du règne précédent, tous les amis ou favoris de sa mère lui étaient suspects, et à bon titre. Il monta sur le trône avec la résolution de venger la mort de son père, auquel il ordonna de spendides funérailles. Donnant aux meurtriers la place d'honneur, il força les Orlof à tenir le drap étendu sur les restes de l'homme qu'ils avaient assassiné, et lui-même les accompagnait, ses yeux fixes et terribles attachés sur leurs visages consternés. Le portrait de Catherine, recouvert d'un prodigieux diamant, que Gregor portait sur son uniforme, il le redemanda, et, remplaçant l'image de la maîtresse par celle de la victime, il la lui attacha sur la poitrine, comme un remords au cœur.

La vieille princesse elle-même, coupable d'avoir été l'amie de Catherine, fut exilée quelque part près de Twer, sur la route de Sibérie, à 60° de latitude nord; Paul l'envoya dans une pauvre chaumière, au milieu des forêts et des marécages, avec l'injonction de réfléchir sur les événements de 1762. Elle fut courageusement accompagnée au lieu

Digitized by Google

de son exil par son neveu Lagtof, dont la conduite excita l'admiration de Paul, qui était loin d'être méchant : « Lagtof, s'écria-t-il avec sa formule suprême d'enthousiasme, Lagtof n'est pas un de vos petits messieurs en cotillon, il peut porter culottes, lui ! » La vieille dame obtint, après quelques mois d'exil et de réflexion, la permission de s'interner dans son domaine de Troïske.

Enfin Paul trépassa. On plaignit son affreuse mort; mais le moyen de le regretter ?

L'avénement d'Alexandre rendit à madame Dachkof son ancienne influence. Première dame d'honneur de la nouvelle impératrice, elle était toute-puissante à Moscou, mais n'y apparaissait qu'exceptionnellement, préférant régner à Troïske sur ses soixante villages, et donner des lois à ses nombreux vassaux, qui l'entouraient de leurs hommages, de leur respect et même de leur affection; car cette autocrate-là était bonne femme, par bonheur. Bref, elle menait l'existence patriarcale d'un voïvode ou chef de clan, et devait certainement ressembler à ce curieux personnage, moitié grande dame, moitié sorcière, qui trônait naguère au milieu des Druses du mont Liban, lady Esther Stanhope.

Les dernières années de sa vie furent égayées par la présence de deux jeunes demoiselles, les misses Wilmot, qui, par curiosité romanesque, avaient quitté l'Angleterre pour visiter, au cœur de la Russie, l'intime amie de miss Hamilton. C'est aux instances de ces demoiselles que nous devons les Mémoires de madame Dachkof, et quelques renseignements sur la vie qu'on menait autour de la princesse à Troïske et à Moscou. Nous extrairons quelques passages de leurs lettres, persuadés que les lecteurs en sauront gré à ces fines et spirituelles observatrices :

« Le portrait de notre vieille fée me semble impossible à tracer, tant sont multiples les facettes de ce caractère, qui renferme vraiment toutes les contradictions de la nature humaine. A ne la voir qu'en passant, on la prendrait pour une perfection, ainsi qu'on dirait l'Europe un paradis, si on n'en jugeait que par l'Italie. Dans cet être singulier, il y a tant d'archipels inconnus, tant de mers dangereuses, de volcans destructeurs et de déserts sauvages ! Jamais créature pareille ! Tantôt une enfant naïve et enthousiaste, tantôt une écolière ou une fille amoureuse, un soldat, un industriel, ou un homme d'État. Elle assiste les maçons, travaille avec les manœuvres à réparer les routes, panse les vaches, compose de la musique, rédige des articles de journaux, entonne à l'église, reprend les prêtres en chaire, et les comédiens sur leur théâtre; à la fois médecin, pharmacien, chirurgien, fermier, menuisier, magistrat, intendant, elle exerce tous les métiers, et a toujours du temps de reste; elle est en correspondance active avec des savants, des académiciens, des littérateurs, des philosophes, des juifs, avec tous ses parents et connaissances, avec son frère, un des plus hauts

Digitized by Google

fonctionnaires de l'État. Elle serait à sa place à la tête d'un gouvernement, d'une armée ou d'une banque; elle a du reste bien montré son aptitude aux affaires pendant les douze années qu'elle présidait l'académie des sciences. Il lui faut voir administrer les trois mille paysans, *ses sujets*, comme elle se plaît à les appeler, qui semblent vivre fort heureux sous son gouvernement absolu; mais elle malmène presque avec grossièreté les gens qui lui déplaisent, et exige de tous ceux qui l'entourent une déférence et une soumission qui m'étonnent toujours, bien qu'elle ne cesse de nous combler des plus affectueuses prévenances. Elle ne permet à aucun homme de s'asseoir en sa présence, sans y avoir été par elle formellement invité, si bien que j'ai vu quelquefois une demi-douzaine de princes se tenir debout devant elle. Quant aux importuns, elle ne se gêne guère pour les complimenter jusqu'à ce qu'ils aient pris la porte; il y a même beaucoup de messieurs qui, n'osant pas entrer dans son salon, la porte étant entrebâillée, restent un quart d'heure à saluer de l'antichambre, et se retirent. C'est une des premières personnes de Moscou, ce rendez-vous de toutes les célébrités des règnes de Catherine et de Paul; dans cette ville asiatique, oisive et corrompue où tous les grands personnages vieillis ou en disgrâce viennent constituer une cour secondaire, à l'instar de celle de Pétersbourg. Dans ce monde où l'on n'estime quelqu'un que par ses qualifications dans l'Almanach Impérial, où il n'y a de vertu cardinale, théologale ou immaculée que le ruban rouge de Saint-Alexandre Nefski, le ruban bleu de Saint-André, la décoration de Saint-George et l'ordre de Wladimir, la princesse s'est fait respecter et même craindre par sa véracité invétérée, au moyen de laquelle elle s'est rendue la plus privilégiée des mortels. Jamais il ne lui vient un instant l'idée de déguiser sa pensée: agréable ou non, la vérité arrive sur ses lèvres; elle parle en témoin assermenté; l'on pourrait regarder dans son âme comme par une fenêtre; vraiment, si elle n'était si bonne et affectueuse, elle serait par sa franchise un véritable fléau public. C'est charmant de l'entendre baragouiner son anglais, à bâtons rompus, mélange incroyable de français, de russe, d'allemand et d'italien! . . . . . »

« Troïske n'était en premier lieu que la plus triste et laide des campagnes; mais elle a transformé ce pays plat en un délicieux parc, au milieu duquel serpente un joli fleuve. . . . . »

« La campagne ressemble ici au plus léger des contours tracé sur une feuille blanche; à peine si quelques objets froids et minces se relèvent au-dessus de la couche de neige. Chaque jour un traîneau nous attend à la porte, ce traîneau est une espèce de berceau garni de peaux d'ours; et empaquetées comme nous le sommes dans une masse de châles, de manteaux ouatés, de fourrures et de surtouts, tu ne nous reconnaîtrais pas pour des créatures humaines. Remarque aussi le costume de nos domestiques, Gabriel, Petruchio, Ivan et Fédor, qui portent à leur ceinture des manchons attachés avec des écharpes multicolores, et sur la tête de prodigieux bonnets à poil; au moindre signe qu'on leur adresse, ces pauvres diables enlèvent précipitamment leur coiffure de grenadier, et vous écoutent, tête nue, pendant que leur crâne se couvre d'une épaisse couche de neige. Situé au milieu d'une sombre forêt, et peint en blanc, ce château de Troïske ressemble

Digitized by Google

à un muguet sur un fond noir de mousse; cette forêt, longue de neuf milles et large de quatre, ne renferme pas mal de loups, dans les quartiers desquels nous nous sommes plus d'une fois égarées.

» Attelé de trois chevaux lancés à fond de train, glissant comme une barque au milieu des vagues, notre traîneau soulève des flots d'une neige floconnante, qui nous entoure d'une pluie étincelante de diamants. La lisière de la forêt ressemble à un gigantesque ossuaire, où, spectres grinçants et menaçants, les arbres craquent comme des squelettes desséchés; les sapins semblent des milliers de colonnes, les bas taillis, couverts d'un duvet de cigne, tremblent sous la neige pesante; chaque arbuste se couvre comme de roses blanches, et l'hiver semble se parer de quelques-unes des plus belles guirlandes de l'été. Mais rien de plus splendide à voir que la gloire du soleil couchant, alors qu'un rayon, tombant obliquement à travers les arbres, semble faire sortir des entrailles de la terre tous les trésors qu'elle recèle, et parsemer le sol de saphirs, d'améthystes, d'émeraudes, de diamants et d'opales.

» La solitude de la forêt n'est interrompue que par la rare apparition de quelque bûcheron, qu'on prendrait pour un satyre avec sa barbe prodigieusement longue, où pendent des glaçons en manière de stalactites: jusqu'à ce que les dames soient hors de vue, le satyre interrompt son travail, son vaste bonnet à poil dans les pattes, il incline silencieusement son corps poilu et fourru, et balance sa tête d'ours.

» Si tu t'enquiers de la colonne de vapeur qui s'échappe de ce monceau de neige au bord de la route, on t'expliquera qu'elle provient du bain chaud qu'on prépare chaque samedi dans les familles russes; car ici, comme chez les Turcs, se baigner est accomplir une sorte de cérémonie religieuse, et l'on craindrait de profaner le sol d'une église, si on ne s'était livré la veille à de copieuses ablutions.

» Autour de ce clocher, tous ces bâtiments que tu pourrais prendre pour une petite ville appartiennent à l'établissement de Troïske. Ici le château, ici le théâtre, puis le manége, là un hôpital, ensuite des écuries, des granges, plus loin la maison de l'intendant, à côté celle des étrangers, ensuite celle des visiteurs; la dixième, la onzième, la douzième appartiennent à des domestiques, et ainsi de suite. Il n'y a pas moins de deux cents domestiques dans le château pour le service de la famille, — cent chevaux, deux cents vaches, le reste en proportion.

» Bonté divine! quelle vaste entrée! quel essaim de complaisants! Stepouska te débarrasse du manteau, Athanasious ôte tes bottes fourrées; Venceslas, Massage, Kousma, Bisilkinn, Fasilé, Kachaoun, Proka, Antonn, Timoté, une cinquantaine d'autres apparaissent tumultueusement, et te font entrer dans la salle à manger, puis dans le salon de gauche. — Cette femme à l'air dominateur, avec des aigles sur son manteau d'hermine, c'est l'impératrice Catherine. Vis-à-vis, le portrait d'Alexandre. Le tableau en face est le défunt seigneur, qui passait pour un des plus beaux hommes de son temps, et qui mourut âgé de vingt-six ans. A l'extrémité de la chambre, regarde la fée elle-même, la princesse qui nous attend, assise dans le vaste fauteuil, devant la table en échiquier. »

Digitized by Google

A en juger par une gravure que nous donne l'édition anglaise de ses Mémoires, madame Dachkof n'était point belle, sans être le moins du monde désagréable à voir. Le front orgueilleux et mélancolique était celui d'un homme, mais le menton d'une femme; ses lèvres étaient fines, délicates et résolues; ses petits yeux, d'un gris vert, clairs et incisifs; ses sourcils, des accents circonflexes jetés au hasard sur son front. Au premier abord, ou dans un endroit peu éclairé, on aurait pu fort bien la prendre pour un homme: ses mouvements actifs et énergiques, sa haute taille prêtaient à cette méprise, non moins que son costume, et l'espèce de clémentine ou de bonnet de nuit qu'elle portait habituellement. Elle avait endossé un long surtout brun, mi-douillette, mi-redingote, où était plaquée une grande étoile en brillants, présent de Catherine. Pour compléter son apparence, imaginez une boucle de cheveux qui jouaient les favoris en tombant le long des tempes, et un fichu en lambeaux bigarrés, que depuis quinze ou vingt ans elle portait en souvenir de sa meilleure amie, miss Hamilton.

Ce physique correspond à merveille avec son caractère. Naïve et prime-sautière, elle était en même temps obstinée et têtue; elle avait de la conviction et de la dignité, mais aussi de l'orgueil et des accès de vanité, tout en se croyant modeste. Collectionneuse comme une pie, elle avait rempli son palais d'une foule de caisses rapportées de ses longs voyages, et que de temps à autre elle déballait pêle-mêle et remballait de même : — médailles, bijoux, flacons d'odeurs, antiques, camées, tabatières, soieries, portraits et miniatures, livres, amulettes, souvenirs, plans d'édifices, notes statistiques et collections minéralogiques. — Ses amis pouvaient d'autant mieux apprécier son cœur affectueux et ses manières affables qu'ils la voyaient souvent hautaine et arbitraire; mère passionnément dévouée, elle fit, à l'encontre de ses enfants, preuve de colère et de rancune. Sa religion était un mélange d'idées philosophiques et morales légèrement teintées de superstition; fort libérale en théorie, mais aristocrate par nature et par habitude, elle tenait à l'esclavage des serfs aussi obstinément qu'à ses propriétés de Troïske ou de Krouglo. Souvent généreuse, elle s'exposa parfois au reproche d'avarice; avec son bon sens, sa résolution, son intuition pratique, son coup d'œil prompt, vif et clair, avec son économie, son esprit d'ordre et de conduite, sa tenue exemplaire, sa dignité morale et ses capacités administratives, on la peut définir une grande dame avec des vertus bourgeoises.

Elle fut successivement demoiselle sentimentale, amie passionnée et conspiratrice romanesque, épouse et mère dévouée, bas-bleu, fonc-

Digitized by Google

tionnaire public, seigneur terrien, vieille marquise et bonne fée; mais toujours elle resta honnête femme: chose bien plus difficile et méritoire pour elle, que d'être une politique à la façon de Catherine. En résumé, quels qu'aient été ses torts et ses erreurs, elle fut sincère et véridique, intelligente et probe; et dans ce fastueux repaire de rapines, de meurtre et de débauche, qu'on appelait la cour impériale de Russie, elle sut couvrir d'une énergie et d'une dignité viriles les vertus d'une femme tendre et dévouée.

JACQUES LEFRÈNE.

Digitized by Google

HEGEL

ET

LA PHILOSOPHIE ALLEMANDE.

Hegel et son temps, par R. Haym : 1 vol. in-8°, Berlin, Gaertner, 1857.
Apologie de Hegel contre le docteur Haym, par Rosenkranz, Berlin, Duncker et Humblot, 1858.

DEUXIÈME ARTICLE [1].

Attendre l'heure favorable, saisir le moment où l'attention publique est libre et disponible, est un calcul permis aux écrivains les plus sérieux. Hegel avait trop de vraie naïveté pour s'y conformer. Il n'avait montré aucune hâte; il s'était préparé lentement, silencieusement; ses vues avaient germé et mûri dans une longue investigation de l'histoire et de la pensée; elles s'étaient précisées dans une polémique vigoureuse et acérée; elles avaient été fortifiées et menées à leur terme par six années d'enseignement universitaire. Certes, il pouvait parler et se produire avec une pleine autorité, et cependant, s'il eût calculé le moment, il eût attendu. Les circonstances étaient aussi peu favorables que possible. La parole était aux faits, et ces faits étaient des catastrophes pour l'Allemagne. Au moment où Hegel terminait sa *Phénoménologie*, la monarchie de Frédéric II croulait, comme sous un souffle, au choc d'une seule bataille. Était-ce bien le moment de raconter à l'esprit si violemment distrait l'histoire intime de sa conscience? Non, se fût dit un auteur avisé. Mais Hegel ne réfléchit même pas, et continua de corriger les épreuves de la *Phénoménologie*. M. Haym méconnaît cette

[1] Voir la livraison de septembre.

Digitized by Google

absorption du penseur, et la présente comme une trahison envers l'Allemagne. La rhétorique du patriotisme se fait écouter en tout temps, en tout pays, et M. Haym l'emploie à tout propos; mais elle est chez lui une tactique inutile et déplacée. Autre chose est le caractère, et autre chose la doctrine d'un philosophe. Nous n'avons jamais entendu dire que la vie si peu louable du chancelier Bacon ait discrédité la méthode expérimentale. Assurément les philosophes ne sont pas plus inviolables que les autres mortels, mais on ne réfute pas leurs doctrines avec leurs actes; la postérité n'a pas de scrupules; elle accepte les legs de toutes mains sous bénéfice d'inventaire; elle juge, elle abandonne l'homme s'il a démérité; elle maintient et s'assimile ses idées si elles lui conviennent. Le moins qu'on puisse dire, c'est que M. Haym a manqué de méthode en établissant une confusion perpétuelle entre la vie de Hegel et son système. Il aurait raison, qu'il aurait encore tort; mais il n'a pas raison. C'est un fait que la littérature allemande s'est montrée à cette époque, c'est-à-dire à son plus beau moment, la moins nationale qui ait jamais existé. Il y avait un bon motif pour cela : elle n'avait pas de patrie, il n'y avait pas d'Allemagne. Un autre fait, et qu'il ne nous siérait pas de déplorer, c'est que, les tendances littéraires à part, les écrivains qui ont fait le plus d'honneur à l'Allemagne professaient des sympathies avouées pour la France. Quoi d'étonnant? l'esprit français régnait en Allemagne depuis Louis XIV; les princes en avaient adopté les frivolités et en toléraient même les hardiesses; les écrivains, les poëtes, les penseurs en avaient fortement saisi toutes les parties généreuses. Notre tragédie seule était impopulaire, mais notre philosophie régnait; Rousseau, Diderot étaient peut-être plus goûtés en Allemagne qu'en France. Kant et Klopstock ont applaudi au moins au début de la Révolution française; les sympathies de Herder ont survécu même au 10 août; et la parole la moins nationale, par qui a-t-elle été proférée? justement par Schiller, le plus populaire des poëtes allemands : « Les Allemands hérissent le Rhin de citadelles; le » Gaulois le franchit d'un pied léger[1]. » C'est dans cet état de la question que M. Haym fait le procès à Hegel pour avoir terminé la *Phénoménologie* au moment de la bataille d'Iéna. Il est vrai qu'il a encore d'autres griefs : Hegel a prévu l'issue de la bataille et il a exprimé son opinion dans une lettre intime. Cassandre annonçait publiquement la chute de Troie, sans que les Troyens songeassent à incriminer son

[1] Dans les *Xénies*, si nous ne nous trompons; nous citons de mémoire, mais le sens y est.

Digitized by Google

patriotisme. Mais dans la même lettre intime, Hegel a manifesté des sentiments d'admiration pour Napoléon [1]. Voltaire a bien admiré Frédéric II, et la France a le bon goût de ne pas lui en vouloir.

Répétons-le : le patriotisme de Hegel ne fait rien à l'affaire, mais nous ne savons pourquoi cette critique à côté nous donne mauvaise opinion des arguments directs que M. Haym va diriger contre la *Phénoménologie*. Examinons-les de plus près. Rien de plus simple que la donnée de ce livre, si ingénieux, si riche et si compliqué dans ses développements. Hegel est arrivé à une vue précise, juste ou fausse, sur l'évolution de l'esprit humain et sur ses rapports avec l'univers. Il a la pleine conviction que tout ce qui naît, grandit et disparaît est une manifestation, un moment de l'absolu, de ce qui subsiste. La vie universelle est une, dans ses manières d'être infinies. Partout les mêmes lois, la même force, le même esprit; force dans la nature, esprit dans l'humanité. Qui dit force, vie, esprit, dit mouvement. Le mouvement, la nature intime de l'esprit, est de se connaître, d'arriver à la conscience de lui-même. C'est un fait que l'expérience personnelle, la certitude que nous avons de notre évolution individuelle met au-dessus de toute discussion. La conscience de l'individu n'est autre chose que le sentiment de l'unité individuelle; mais ce n'est là qu'un degré inférieur. L'esprit ne s'y arrête pas, il ne peut pas s'y arrêter; il sait très-bien qu'il n'est pas un atome isolé dans le monde; il se sent des racines dans les générations antérieures; il se voit des rapports, des liens avec ce qui l'entoure; il fouille la nature, il se sonde lui-même, il s'étudie dans son passé, dans ses créations, dans les peuples, dans l'art, dans les religions; il se retrouve partout, il comprend son histoire, il constate dans la vie de l'espèce des phases analogues à celles de son mouvement dans l'individu. Encore un pas, le dernier, l'inévitable, que les aspira-

[1] Voici les paroles de Hegel, nous les citons dans leur originalité familière : « C'est vraiment une sensation étrange de voir un tel individu qui d'ici, du point où il est, du haut de son cheval, empoigne le monde et le domine. On ne pouvait sans doute rien prédire de mieux aux Prussiens, mais de jeudi à lundi de tels progrès n'étaient possibles qu'à cet homme extraordinaire, qu'il n'est pas possible de ne pas admirer. »

Si chatouilleux qu'il soit, le patriotisme de M. Haym s'inclinera sans doute devant celui du baron de Stein; or on trouve l'anecdote suivante dans le livre qu'un autre patriote, M. E. A. Arndt, vient de consacrer à ce grand Teuton : Un jour le baron de Stein, accompagné de quelques amis, rencontra Gœthe dans la cathédrale de Cologne. Avant de l'aborder, il dit aux personnes qui l'entouraient : « Pas de politique, messieurs, pas de politique. Là, nous ne pourrions nous entendre avec lui. Mais il est néanmoins bien grand! » Le baron de Stein comprenait sans doute que le patriotisme consiste avant tout à honorer les hommes qui ont fait honneur à leur patrie.

Digitized by Google

tions religieuses ont franchi de tout temps, et l'esprit entre de l'histoire dans l'absolu, ce qui veut dire qu'il se retrouve dans l'ordre éternel, qu'il acquiert la conscience de son unité avec la vie universelle. Les individus qui s'élèvent à cette notion suprême ont la conscience de l'absolu, qui équivaut à la science absolue.

Confessons tout de suite que cette dernière expression peut donner lieu à une équivoque fâcheuse, et qu'on a souvent exploitée contre la philosophie hégélienne : science absolue ne signifie pas science complète, définitive, après laquelle il ne reste plus rien à apprendre. Le bon sens et l'expérience de tous les jours protestent contre cette interprétation. La chimie, la physique, la physiologie, qui ont fait de si admirables progrès depuis Hegel, posent de nouveaux problèmes à mesure qu'elles révèlent de nouvelles solutions. La géographie même, une connaissance de première nécessité pour l'homme, maître de la terre, a encore bien des lacunes. Des sciences nouvelles se constituent à côté des sciences anciennes, encore incomplètes. Il semble que plus nous trouvons, plus il nous reste à chercher. Entendue ainsi, la science absolue fuira toujours devant nous, mais l'esprit de la *Phénoménologie* ne permet pas qu'on l'entende ainsi. La science absolue est dans l'ordre universel ce que la conscience, son premier degré, est dans l'ordre individuel, la possession de l'esprit par lui-même. Dès lors, loin d'être la fin des recherches et du progrès, elle n'en est que le commencement; comme la conscience est, à proprement parler, le vrai commencement de la vie de l'esprit dans l'individu. Avant d'avoir conscience de lui-même, l'individu marche au hasard; avec la conscience, il devient un être moral et responsable, il sait ce qu'il doit se proposer et comment il doit se conduire. Il en sera de même dans l'humanité, quand l'esprit humain se sera pleinement rendu compte de lui-même. La tendance visible de l'esprit moderne est de métamorphoser de plus en plus le progrès spontané que fait ressortir l'histoire en progrès voulu et réfléchi; mais cette tendance est encore elle-même plus instinctive que raisonnée. Quelques écoles philosophiques en ont un sentiment plus net, et Hegel, du moins il s'en vante, en a obtenu la pleine conscience; car, lorsqu'il dit que l'esprit se sait, il veut dire, et il dit inévitablement que l'humanité se connaît; or, dans l'individu comme dans l'espèce, la conscience implique non pas la cessation du développement, mais la substitution du développement libre et réfléchi au développement fatal et spontané.

Comment légitime-t-il son point de vue? comment le prouve-t-il? La conscience ne se prouve pas, elle s'affirme; elle ne peut que s'attester

Digitized by Google

elle-même. Elle n'a d'autre argument que celui de Sosie battu par Mercure :

> ... Peux-tu faire enfin, quand tu serais démon,
> Que je ne sois pas moi, que je ne sois Sosie?
>
> . . . . . .
>
> Ne suis-je pas dans mon bon sens?
> Mon maître Amphitryon ne m'a-t-il pas commis
> Pour venir en ces lieux voir Alcmène, sa femme? etc.

Sosie ne peut que répéter sous toutes les formes : Je suis moi. Plus il se tâte, plus il se rappelle les circonstances, plus il dit : Je suis moi. Et le franc, l'inépuisable comique de la scène, est précisément de voir la certitude la plus intime aux prises avec le mensonge despotique et les irrésistibles arguments de Mercure. Le penseur le plus subtil n'a pas d'autre preuve de sa pensée que Sosie n'en a de son existence. Et quand l'esprit humain est arrivé à la conscience de son unité dans l'histoire, il n'est pas moins dénué de preuves autres que lui-même ; il ne peut que s'affirmer et se rappeler le chemin parcouru. Ses souvenirs sont ses arguments. La *Phénoménologie*, c'est l'esprit se remémorant les stations qu'il a traversées et s'y reconnaissant. M. Haym n'y peut découvrir autre chose que de l'histoire gâtée par la psychologie, et de la psychologie gâtée par l'histoire. La marche de l'histoire, dit-il, est bien trop irrégulière et trop compliquée pour qu'elle puisse correspondre à l'évolution simple et normale de l'esprit individuel. Il faudrait être ignorant ou bien dénué de sens pour le contester. Tout le monde sait que le progrès a couru de terribles aventures et que l'humanité n'a pas fait sa propre éducation tout d'une pièce : elle a progressé, elle a reculé, elle s'est répétée. Aussi la *Phénoménologie* n'est-elle ni une histoire ni une philosophie de l'histoire, et Hegel s'est-il justement dispensé de tout ordre chronologique, ce dont M. Haym ne manque pas de lui faire un second crime, sans s'apercevoir que les deux critiques se détruisent. Qui dit histoire dit succession chronologique, et dès que Hegel n'a pas suivi l'ordre des temps, il est évident qu'il n'a pas voulu faire d'histoire. Il n'en avait pas besoin Pour se retrouver dans son passé, l'esprit n'a pas besoin de l'épuiser tout entier. Dans la suite des temps, dans le choc des peuples, dans le déclin et la renaissance des civilisations, il a traversé plusieurs fois les mêmes phases; il n'en peut omettre ni déplacer aucune s'il veut expliquer les faits, c'est-à-dire donner la philosophie de l'histoire. Mais dans la *Phénoménologie*, il fait justement l'inverse; il n'explique pas les événements, il se fait expliquer par eux, il les cite comme exemples de ce qu'il a

Digitized by Google

été; il a l'embarras du choix, et parmi toutes les manifestations similaires, il choisira celle qui lui paraîtra l'expression la plus nette et la plus accusée de l'état dont il veut rendre compte. Peut-être se trompera-t-il; peut-être pouvait-il mieux choisir, car il ne faut pas oublier que c'est avec le cerveau et la mémoire d'un individu qu'il opère. M. Haym trouve le choix de Hegel arbitraire; il en a le droit. Il se demande pourquoi Cromwell, pourquoi Machiavel ne figurent pas dans la *Phénoménologie*. Un Anglais n'eût certes pas oublié le premier, ni un Italien le second. A ce point de vue, l'œuvre de Hegel est susceptible de variations infinies; on peut la refaire de mille manières, avec des types pris à toutes les époques et chez tous les peuples. Mais elle n'en souffrirait en rien : plus au contraire les corrections et les additions seraient heureuses, plus la justesse du point de vue serait confirmée. L'esprit ne ferait que se reconnaître de plus en plus, bien que chaque représentation pût se composer de types différents. M. Haym, qui a vu beaucoup de choses dans la *Phénoménologie*, n'a pas vu ou du moins n'a pas su nettement distinguer la part qui revient inévitablement, dans une œuvre de cette nature, à l'individualité du penseur qui se fait l'historien de l'esprit. La *Phénoménologie* n'est pas seulement une psychologie abstraite, illustrée d'exemples historiques, ni une histoire des phases de la connaissance; elle contient en même temps et forcément une histoire plus intime, celle de l'esprit qui l'a conçue. Elle y gagne en attrait, sans rien perdre de la valeur qu'elle peut avoir, et qui n'est pas absolue. Pour les esprits prédisposés et qui ont le sentiment confus de ce qu'elle fait voir, elle est l'évidence même; mais elle ne saurait contraindre en aucune manière les intelligences rebelles. Elle donne bien, à côté de ses développements historiques, une critique de la connaissance; mais ici nous sommes de l'avis de M. Haym: nous tournons dans un cercle. Hegel fait voir que la connaissance exacte et réelle ne peut exister ni dans la sphère tout à fait inférieure de l'opinion courante, ni dans celle de l'entendement, et qu'elle ne se trouve que dans la sphère de la raison, dans celle de l'identité ou de la science absolue. Et il le montre très-bien, mais il pose ainsi en fait qu'il peut y avoir une connaissance exacte et réelle, c'est-à-dire qu'il nous faut accepter dès le principe ou du moins entrevoir le but que se propose la *Phénoménologie*. On peut, au surplus, faire la même objection à Kant; car comment faire la critique de la raison, si ce n'est avec elle-même? Tout revient à ceci : Pouvons-nous connaître le non-moi, la nature, le monde extérieur? Oui, si nous procédons du même principe, ce qui contient déjà le point de vue de l'absolu, et alors il n'y a plus de

Digitized by Google

réserve; non, si nous procédons d'un autre principe. Les hommes pourraient-ils s'entendre, si chacun raisonnait différemment? Or, ce qui est vrai des hommes entre eux est tout aussi vrai dans le rapport du non-moi au moi. Pour que nous comprenions la nature, il faut qu'elle raisonne comme nous, ou pour employer un langage moins bizarre, mais non plus juste, il faut que nos lois soient les siennes et que ses manifestations répondent à notre intelligence: il faut que l'être et la pensée soient identiques. La conclusion de la *Phénoménologie* ne peut donc se prouver, mais elle se pose comme l'axiome de la nécessité, si nous voulons connaître quoi que ce soit. Hegel a fait ce qu'il a pu en montrant les degrés qui conduisent de l'état le plus infime de la conscience individuelle à cette cime inévitable. Schelling s'y était installé d'un bond et n'en avait plus bougé; Hegel en fera sa base d'opérations, et partira de là pour développer son système encyclopédique.

Pas tout de suite cependant. Nous l'avons dit : les temps sont durs pour la philosophie. L'université d'Iéna a rudement ressenti le contrecoup de la guerre; les étudiants sont envolés, la plupart des professeurs dispersés. La place n'est plus tenable[1]. Il faut partir, et surtout il faut gagner sa vie; Hegel se voit dans la nécessité d'accepter un poste de journaliste à Bamberg : triste situation, très-inférieure à ce grand esprit, et qui par-dessus le marché lui vaut de nouvelles attaques de M. Haym, car Bamberg est en Bavière, et la Bavière était alliée de la France, ce qui fait que Hegel est bien coupable envers l'Allemagne, d'après son critique. Pour faire apprécier la valeur de ces nouvelles accusations, il suffit de dire que la *Gazette de Bamberg* n'enregistrait que les faits et ne faisait point de discussion politique. Hegel en abandonna la rédaction le plus tôt qu'il put. Il dut à la philosophie de devenir directeur du gymnase de Nuremberg, car le roi de Bavière, que M. Haym appelle assez justement un réformateur à la Joseph II, voulait des philosophes à la tête de tous les établissements d'instruction secondaire, et nous devons au séjour à Nuremberg le « système de la Logique[2]. »

[1] M. Haym cite une lettre par laquelle Gœthe autorise un ami commun à prêter 10 thalers à Hegel.

[2] Nous avions l'intention de donner un résumé sommaire de la Logique; c'était une tâche qui nous effrayait un peu, mais qui nous paraissait indispensable. Nous y renonçons, après avoir lu l'exposition que vient d'en faire M. Vacherot dans son beau livre, *la Métaphysique et la science*, et nous ne pouvons mieux faire que d'y renvoyer ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à ces nobles matières. C'est un chef-d'œuvre de clarté,

Digitized by Google

M. Haym est peu gracieux pour la *Logique*. La moindre et la plus amusante de ses critiques est de la croire née de la contemplation de l'architecture bizarre des maisons de Nuremberg. Cette opinion est son bien propre, aussi bien que certaines qualifications dont il se sert et qui n'appartiennent plus à la critique. Il qualifiera sans hésiter les procédés de Hegel d'ineptie, de manœuvres brutales et grossières. A l'en croire, la Logique n'est qu'une agrégation artificielle de contingences, une interprétation plate et servile de la réalité, non pas telle qu'elle est, mais telle que Hegel la voyait, ou encore une réunion des principales catégories mises en lumière par l'histoire de la philosophie. C'est toujours une réponse à ceux qui s'imaginent que Hegel a tiré ses vues de sa fantaisie, sans nul souci des choses, et qu'il a fait engendrer le monde réel par l'idée. La vérité n'est dans aucun de ces deux extrêmes. Nous avons déjà protesté contre la deuxième opinion. Pour Hegel, les choses sont éternelles comme les idées; il en est tellement convaincu, qu'il pose même l'éternité du système solaire et de ses mouvements, contre l'opinion des astronomes.

Quant à l'avis de M. Haym, il est tout aussi peu soutenable. Quiconque suit la dialectique des catégories dans la logique acquiert aussitôt la conviction que ce mouvement repose sur des lois nécessaires. Les antithèses se posent et les synthèses se produisent d'elles-mêmes. Pour l'entendement, l'antithèse la plus radicale de toutes est évidemment celle de l'être et du néant. Elle se résout pourtant d'elle-même, et la contradiction, qui paraît insoluble, devient une vérité dans le devenir. Il suffit, dit Hegel, et c'est une expérience que tout le monde peut faire, de bien regarder les deux idées contraires, de les fouiller, de les aiguiser, c'est-à-dire de les préciser, pour qu'incontinent elles devien-

de justice et de critique éclairée. M. Vacherot, tout en accusant quelques dissentiments et en manifestant quelques doutes sur la valeur absolue de la logique hégélienne, rend une justice éclatante à notre philosophe. C'est lui qui véritablement réfute M. Haym, sans avoir besoin de le nommer, et venge Hegel. Ce nous est un grand honneur de nous rencontrer sur des points essentiels avec un homme d'une telle autorité. M. Vacherot reconnaît très-bien que Hegel est le plus positif des métaphysiciens, que sa Logique ne veut pas créer le monde avec des abstractions, mais uniquement l'expliquer et le rendre en quelque sorte sensible à la raison. Cela est manifeste, mais cela n'a pas toujours été clairement vu, même en Allemagne.

Nous profiterons de cette occasion pour indiquer aux personnes curieuses de cette philosophie l'*Introduction à la Philosophie de Hegel*, par M. Vera, ancien professeur de philosophie. M. Vera est un hégélien d'étroite observance, ce qui ne l'empêche pas d'être très-Français et très-intelligible. Enfin, puisqu'il est question de la Logique, ce n'est que justice de citer aussi la traduction de la *Logique subjective*, publiée il y a quelques années par MM. Sloman et Wallon.

Digitized by Google

nent fluides et passent l'une dans l'autre. On s'aperçoit bientôt que le concept pur de l'être, dépouillé de tout attribut, n'équivaut plus qu'au néant. Prenons deux autres catégories reconnues également nécessaires et par le bon sens ordinaire et par la critique de Kant, mais qui passaient pour entièrement indépendantes l'une de l'autre, la qualité et la quantité. La première est l'attribut de l'être déterminé, qualifié; elle contient virtuellement la quantité et la pose comme sa limite, car toute qualité suppose une série déterminée de degrés au delà desquels elle s'évanouit. L'identité de la qualité et de la quantité, c'est la mesure. La dialectique continue ainsi de l'abstrait au concret, toujours avec la même nécessité; et quand nous voyons ensuite la philosophie poser les mêmes catégories dans la succession des systèmes, nous ne pouvons plus croire que Hegel a fait un choix dans les conceptions de ses devanciers. L'histoire de la philosophie et la logique, loin de s'infirmer, se confirment : la première se révèle comme le mouvement idéal de l'esprit dans le temps; la seconde, comme le mouvement idéal de l'esprit dans l'absolu. Les lois idéales des choses, que l'ancienne métaphysique a mis des siècles à dégager en se trompant souvent sur leur vraie valeur, la logique nouvelle les déduit l'une de l'autre, et les complète d'un seul mouvement, en partant du point de vue de la certitude absolue, l'identité de l'être et de la pensée.

Mais à quoi servent toutes ces abstractions? Avant tout, à la satisfaction d'un invincible besoin de l'esprit. Il convient de faire ici une distinction réelle et essentielle. L'esprit s'élève à la conscience de l'absolu, c'est-à-dire qu'il se sent un avec l'univers et avec l'idée, mais il ne devient pas pour cela l'absolu même. Autrement, le point de vue de la science absolue serait réellement ce que le bon sens nous dit qu'il ne peut pas être, la fin de la science. Une contemplation immuable du tout, telle serait, nous l'avons dit, la dernière phase de la conscience philosophique. Il n'en est pas ainsi; nous sommes au bout de la *Phénoménologie* ce que nous étions au début, des esprits finis; nous avons conquis le point de vue vrai, mais nous n'embrassons pas pour cela la vérité complète, entière; et si nous voulons arriver à une connaissance réelle, nous sommes ramenés aux invariables procédés de l'esprit humain, à l'analyse et à la synthèse, mais avant tout à cette analyse primordiale par laquelle nous avons de tout temps séparé, pour les considérer à part, les faces multiples du Tout concret, de la réalité absolue. Toutes les sciences spéciales rentrent ou du moins doivent rentrer l'une dans l'autre; considérées chacune en particulier, elles ne s'occupent que d'abstractions, parce qu'elles isolent,

Digitized by Google

pour pouvoir les étreindre et les pénétrer, les formes et les éléments de la vie universelle; elles n'en considèrent que ce qui fait leur objet propre. Pour la chimie, par exemple, l'homme est une machine à combustion; pour la logique, la plante est un jugement, et la logique sera tout autant et même plus dans le vrai que la chimie; car, dans l'exemple cité, celle-ci n'exprime qu'une face, et en somme une face secondaire de l'homme, tandis que la définition de la logique embrasse, d'une façon générale, il est vrai, toute la manière d'être de la plante.

Les sciences expérimentales ne sont donc ni plus ni moins abstraites que la logique, parce que, dans la terminologie hégélienne, une seule chose est concrète : la vie universelle, du ciel infini au brin d'herbe avec nous-mêmes qui en faisons partie; et une seule vue concrète : l'intuition de cette vie par l'esprit, c'est-à-dire par sa propre conscience. La différence est qu'au lieu d'abstraire et d'isoler une partie quelconque de ce tout, la logique le prend tout entier et le considère sous sa face idéale. Elle fait deux parts de l'univers et met de son côté toute idéalité, c'est-à-dire toute réalité, car la vie, c'est l'idée. Si l'esprit pouvait concevoir ce partage comme réel, on aurait d'un côté toute la puissance impalpable de la vie et de l'idée, et de l'autre un substratum sans nom, contradictoire en lui-même, et non moins invisible et impalpable, car il aurait perdu tout ce qui met le monde en communication avec nous. De là vient que Hegel peut tour à tour appeler ses catégories des réalités et des abstractions. Dans le langage ordinaire, ce sont de pures abstractions, et lui-même les considère le plus souvent ainsi. Il appelle la logique l'empire des ombres, que l'esprit abandonne avec plaisir pour redescendre dans la vie concrète. Et lui-même y redescend; après avoir considéré dans la Logique le mouvement idéal, il poursuit le mouvement réel dans la nature et dans l'histoire, dans l'histoire surtout, le vrai milieu de l'esprit. Il compose la philosophie du droit, la philosophie de la religion, la philosophie du beau, la philosophie de l'histoire et l'histoire de la philosophie. M. Haym suit Hegel pas à pas, de Nuremberg à Heidelberg, de Heidelberg à Berlin, de livre en livre; mais nous, nous croyons inutile de suivre plus longtemps M. Haym.

On ne peut savoir ce qu'a voulu ce trop spirituel critique; il change de point de vue selon les circonstances, et le fil de sa réfutation se rompt à tout moment. Assurément, il y a plusieurs manières de combattre un système philosophique. La meilleure est d'adopter ses prémisses et de montrer qu'elles mènent à des conséquences absurdes. La plus commode est de le travestir et de le ridiculiser. On peut aussi

Digitized by Google

opposer doctrine à doctrine, ou jongler avec les négations du scepticisme absolu, ou enfin fulminer contre la raison les excommunications de la foi. M. Haym n'a adopté exclusivement aucune de ces manières, mais il en a mêlé quelques-unes avec plus de fantaisie que de logique. Tantôt il repousse les données fondamentales du système, tantôt il les admet; sa critique effarée s'acharne alternativement contre la conception et contre l'exécution; procédé contradictoire justement relevé par M. Rosenkranz : car dès qu'on rejette l'idée première, il est inutile de descendre aux déductions, et réciproquement, il n'est utile de redresser le détail que lorsqu'on approuve l'ensemble. « Cette philosophie, dira » M. Haym avec l'assurance qui lui appartient, ne peut pas ce qu'elle » doit et n'est pas ce qu'elle veut. » La condamnation est sans réserve, mais non pas sans appel; personne ne se met plus à l'aise que M. Haym, pour casser ses propres jugements : après tout, ce système impuissant et prétentieux a le tort unique d'être trop systématique. La méthode absolue existe, entachée, il est vrai, « de formes scolastiques et de tendances sophistiques, » mais elle existe, elle est d'une application universelle, elle est appelée à vivifier toutes les sciences, et à féconder particulièrement l'investigation historique, « son héritière naturelle [1] ». Destinée magnifique, à coup sûr, mais tout à fait imprévue pour qui aurait pris au sérieux toutes les attaques de M. Haym ! Quoi, cette phi-

[1] Nous croyons devoir donner ici, avec toutes ses contradictions, le jugement final de M. Haym. On appréciera en même temps la merveilleuse clarté du critique qui trouve Hegel peu compréhensible :

« La dialectique de notre développement théorique et pratique nous conduit de l'idéalisme absolu à une étude approfondie et philosophique de l'histoire. La vérité de la téléologie absolue est la compréhension de l'effort de l'humanité vers un accomplissement toujours plus complet de sa destinée. L'évolution de l'absolu devient pour la science contemporaine le *procès* de l'histoire vivante, et aux constructions historiques, tantôt alliagées, tantôt illusoires du système hégélien, doit succéder l'intelligence réelle et exacte de l'histoire. Mais si c'est dans les sciences historiques que doit se réaliser surtout l'opinion du système hégélien, l'esprit de sa méthode devra manifester son action vivante dans toutes les autres sciences. On peut mettre au rebut la logique hégélienne sans abandonner en même temps « l'idée concrète ». L'idée concrète, c'est toute la nature en même temps que toute l'histoire. Pour devenir compréhension objective et génétique, il faut que « la dialectique de la chose même » abandonne le terrain de la métaphysique pour celui de la connaissance réelle; alors seulement la connaissance concrète sera vraiment individualisante. La méthode absolue ne deviendra vraiment absolue que si elle consent à quitter son caractère constructif pour un caractère heuristique, si elle renonce à ses formes scolastiques et par cela même à ses tendances sophistiques. Quand la pratique de l'intuition pensante et de la pensée intuitive, de l'investigation vivante pénétrant avec tous les sens de l'esprit dans toutes les profondeurs des choses, sera devenue générale, alors la philosophie hégélienne aura accompli sa destinée sur la terre. »

Digitized by Google

losophie si dédaigneuse de la réalité doit éclairer l'histoire et vivifier toutes les sciences positives? Mais a-t-elle bien dédaigné la réalité? Non, dira le critique toujours en veine de contradiction; elle s'y est au contraire trop asservie; elle s'est trop accommodée à son temps; elle s'est lâchement dévouée à une politique détestable. On n'y comprend plus rien; M. Haym veut tour à tour que Hegel ait subtilisé le fait et qu'il l'ait glorifié; il le place à la fois dans le nuage et dans le bourbier. L'un et l'autre siége sont peu enviables, mais on ne peut les occuper à la fois. De même, M. Haym n'hésitera pas à revêtir la philosophie hégélienne du double caractère de la nécessité et du caprice. Bonne ou mauvaise, il conviendra qu'elle a été l'expression inévitable de son temps et de la pensée allemande, ce qui, pour le dire en passant, suffirait déjà pour l'absoudre et la classer. Et puis, presque d'une même haleine, il la présentera comme la combinaison arbitraire, fantastique, individuelle « du talent », d'un talent ingénieux et puissant, sans doute, mais enfin simplement du talent, car ce que M. Haym nie par-dessus tout, c'est que Hegel ait eu du génie. Il doit s'y connaître, car il a lui-même du talent, et justement, à notre avis, celui dont il a voulu révéler les abus. Il entend à merveille la double besogne d'accommoder ses idées aux faits et d'éclairer les faits au jour de ses idées. Hegel a perdu du terrain, du moins en apparence : il est opportun de prononcer son oraison funèbre : la philosophie traverse en Allemagne une phase d'impopularité; c'est le moment de déclarer qu'elle n'est plus possible, au moins pour un temps, « que l'état du monde et » la masse croissante des connaissances ont peut-être rendu impossible » à jamais toute conception métaphysique de l'univers ». Ce sont les recherches historiques qui tiennent maintenant le premier rang en Allemagne : c'est donc l'histoire qui doit remplacer la spéculation. Enfin, M. Haym éprouve le besoin de fonder les *Annales prussiennes*[1] : en homme entendu, il frappera d'abord un coup dont il espère du bruit[2]; puis il terminera en conviant l'esprit allemand « à se remplir » de réalité, et à se créer un terrain nouveau dans l'élément de la

[1] Revue mensuelle qui paraît depuis le commencement de 1858, et qui a promptement conquis dans l'opinion une place légitime. Nous ne méconnaissons en aucune manière le talent de M. Haym, nous nous bornons à ne pas approuver l'usage qu'il en a fait dans le livre qui nous occupe. Il est aussi l'auteur d'une étude sur Guillaume de Humboldt, que nous ne connaissons pas, mais qui est bien supérieure au travail sur Hegel, si nous nous en rapportons au jugement qu'en porte M. Rosenkranz.

[2] Le bruit n'a pas tout à fait manqué, mais la part qu'y ont prise les hommes compétents n'a pas dû satisfaire entièrement M. Haym. Voir notamment dans les *Avis savants* (*Gelehrte Anzeigen*) de Gœttingen le jugement d'un critique éminent, M. Ritter.

Digitized by Google

» liberté politique. » Lui-même, il le dit en toutes lettres, abandonne pour ce nouveau devoir les charmes de l'intuition. Il veut « mettre la main à l'œuvre et se placer dans le rang de ceux qui combattent pour la seule chose pressante et nécessaire, pour la réforme de la vie publique ». L'ouvrage tout entier n'est donc en dernier résultat que le prospectus des *Annales prussiennes*, adroitement dissimulé jusqu'à la conclusion, où il éclate brusquement et surprend le lecteur. Si on s'en fût aperçu plus tôt, on ne serait peut-être pas allé jusqu'au bout.

Mais laissons ce qui touche M. Haym, et précisons notre propre pensée. Nous avons défendu Hegel autant qu'il était en nous; mais donnerons-nous son système pour le dernier mot de l'esprit humain? jurerons-nous par lui? Nullement, et le mieux est, en général, de ne jurer par personne. Nous sommes de l'avis de M. Renan : « Toute philosophie est nécessaire-» ment imparfaite, puisqu'elle aspire à renfermer l'infini dans un cadre » limité. » Nous sommes de l'avis de M. Rosenkranz lui-même, qui ne donne pas son maître pour infaillible. « Tous les systèmes, dit-il, ont » leurs défauts, leurs taches, qui les obscurcissent et qui proviennent » de motifs psychologiques et individuels. » Nous sommes par-dessus tout de l'avis de Hegel lui-même, car nul mieux que lui ne nous apprend à distinguer dans sa doctrine ce qui est accidentel de ce qui est fondamental. Il est à lui-même son propre critérium, et c'est un des mérites qui le placent au-dessus de tous ses devanciers. L'idée chez lui expulse l'erreur par sa propre force; on peut le réfuter par lui-même. Les systèmes antérieurs étaient des conceptions fixes, achevées, des agrégations d'hypothèses qu'il fallait prendre telles quelles et croire sur autorité, qu'il était impossible de redresser, et qui surtout ne se redressaient pas d'elles-mêmes. On a beau creuser la philosophie cartésienne, on n'y trouve aucun argument contre l'hypothèse des tourbillons. Descartes ne peut être corrigé que par l'astronomie et la physique. Leibnitz invente la théorie de l'harmonie préétablie, il la pose comme un expédient nécessaire; on ne peut ni la prouver ni même la réfuter; c'est une hypothèse en l'air; on ne peut que l'accepter comme article de foi, mais c'est à prendre ou à laisser : il faut y croire si on veut être disciple de Leibnitz. Kant lui-même, circonscrit dans sa doctrine, ne peut ni se défendre ni se réfuter; il est ce qu'il est, et c'est encore à prendre ou à laisser. On n'est pas kantien si on ne croit pas que la raison pratique supplée à la faiblesse de la raison théorique. Avec Hegel, le cas est différent. On n'est pas lié à ses solutions; bien au contraire, la suprême fidélité serait ici la suprême trahison. Une conception qui

Digitized by Google

a pour principe le mouvement, ne peut pas être immobilisée; un pareil système ne peut vivre qu'à la condition de se modifier incessamment. Mais les mots de conception et de système ne sont pas même ici à leur place. Rappelons-nous ce que nous avons dit à satiété du caractère de cette philosophie : Hegel, telle est du moins sa prétention, la seule qu'il faille admettre pour lui appartenir, Hegel n'a rien inventé, il ne construit rien, il ne propose pas à ses contemporains un système plus ou moins plausible; il a ou il croit avoir reconnu le mouvement logique du monde, et il le décrit : sa spéculation est de l'observation. Et c'est même encore moins, Hegel est complétement passif : c'est l'esprit, qui après avoir traversé dans l'histoire toutes les phases de la conscience individuelle, se saisit enfin lui-même et se reconnaît; c'est l'idée en mouvement, et se rendant compte de son mouvement; c'est en un mot la dialectique de l'idée. Mais cette dialectique ne s'arrête pas, et nous demandons ici la permission d'user de nouveau d'une comparaison empruntée au fait le plus évident de la vie individuelle : le développement de l'individu ne s'arrête pas plus au point de vue de la connaissance qu'au point de vue de l'action, au moment où il prend possession de lui-même, c'est-à-dire à l'époque de sa majorité naturelle ou légale; c'est alors au contraire qu'il commence véritablement. La vraie conscience, celle qui constitue la personne et implique la responsabilité, n'a fait que de naître, elle s'affermira, elle s'enrichira, elle s'élèvera à une vue toujours plus juste et plus complète du moi et du monde extérieur. C'est la dialectique de l'individu, nécessairement limitée par la mort et par de trop nombreuses contingences, comme l'est celle des peuples par les catastrophes de l'histoire. Celle de l'humanité a survécu à toutes les tragédies humaines, et ne semble avoir à redouter que la mort violente ou naturelle du globe, une perturbation cosmique dont les astronomes n'admettent guère la possibilité, ou le refroidissement au moins très-éloigné de la terre; mais elle n'est pas achevée pour avoir été reconnue par un philosophe allemand. Elle continue, et déjà bien des vues de Hegel sont arriérées, réfutées par le progrès, c'est-à-dire vaincues par la dialectique. Citons un exemple : Hegel n'était pas éloigné de croire à la nécessité perpétuelle de la guerre; il était peu tendre, peu sentimental, et très-positif sur tous les points. La guerre était, pour ainsi dire, l'état normal des peuples depuis l'origine de l'histoire; il l'accepta; elle devait avoir une raison d'être, il la chercha. Il considéra le choc armé des peuples comme une nécessité salutaire, comme un fait civilisateur, comme une secousse bienfaisante, empêchant les masses de tomber en stagnation et

Digitized by Google

en pourriture[1]. Il avait raison pour le passé, il avait tort pour l'avenir. Mais l'idée ne peut connaître que ce qui est, ce qu'elle a créé; elle ne peut porter un jugement définitif que sur ce qu'elle a accompli, sur ce qu'elle laisse derrière elle; la philosophie, qui est un retour de l'idée sur elle-même, ne peut pas la devancer. « Comprendre ce qui est, voilà » sa tâche. De même que les individus sont les fils de leur temps, de » même toute philosophie ne peut être que la pensée de son temps. Il » est tout aussi fou d'imaginer qu'elle puisse dépasser son milieu, qu'il » l'est de croire qu'un individu puisse enjamber son siècle. Pour dire » comme la réalité doit être, elle vient toujours trop tard. Comme » pensée du monde, elle ne se dégage que lorsque le fait est accompli, » lorsqu'une période a clos son développement. Quand elle peint ses » grisailles, c'est un signe qu'un type de la vie a vieilli, et cette pein- » ture grise ne peut que le rendre visible et non le rajeunir. Le hibou » de Minerve ne commence son vol que dans l'ombre du crépuscule. » Voilà quelles bornes modestes, positives, on peut même dire positivistes, ce rêveur superbe et absolu assigne à la philosophie. S'il eût serré de moins près la réalité, il eût pu, comme d'autres, annoncer ou recommander du moins, comme un pieux idéal, la paix perpétuelle; et l'avenir, que nous pressentons pour nos enfants, eût révéré en lui un de ses prophètes. Il ne s'en croyait pas le droit, et dans l'idée qu'il s'était faite de la philosophie, il ne l'avait pas. Un mouvement prodigieux d'idées et de faits, dont nous avons peine à nous rendre compte parce que nous y sommes enveloppés, entraîne aujourd'hui la civilisation, et modifie profondément, heureusement, les conditions de l'existence collective. Du temps de Hegel, ce mouvement était encore dans les limbes; une mort prématurée ne lui a même pas permis de l'entrevoir. Qu'étaient les chemins de fer, qu'était la vapeur il y a trente ans? Les inventeurs eux-mêmes n'avaient pas soupçonné l'incalculable portée de leurs inventions.

[1] On trouve une pensée semblable, exprimée presque dans les mêmes termes, dans un article d'Armand Carrel :

« Ceux qui ont rêvé la paix perpétuelle ne connaissaient ni l'homme ni sa destinée ici-bas. L'univers est une vaste action, l'homme est né pour agir. Qu'il soit ou ne soit pas destiné au bonheur, il est certain du moins que jamais la vie ne lui est plus supportable que lorsqu'il agit fortement; alors il s'oublie, il est entraîné, et cesse de se servir de son esprit pour douter, blasphémer, se corrompre et mal faire. Une société en paix perpétuelle tomberait en pourriture. Voyez quelle était la France à la fin du dix-huitième siècle. Il faut sans doute qu'une guerre soit juste; mais, appuyée sur la justice, succédant à de longs intervalles de paix, elle retrempe les mœurs et le caractère des nations. » (*Œuvres d'Armand Carrel*, tome V, article sur les Mémoires du maréchal Gouvion Saint-Cyr.)

Digitized by Google

Cet exemple et le passage que nous venons de citer sont décisifs : il y a dans cette philosphie de l'absolu une forte part de contingence que le philosophe ne dissimule pas. Cela va de soi, c'est à la fois une conséquence du système et de la nature des choses; mais il fallait le montrer et le bien faire voir, puisqu'on s'obstine à faire de Hegel un penseur étranger aux choses d'ici-bas. Appliquons-lui son système ternaire, et considérons-le, il nous y autorise, comme un syllogisme. Nous aurons les trois éléments : l'universel, le particulier, l'individuel. L'universel, c'est l'esprit; le particulier, c'est le peuple, le milieu; l'individuel, c'est Hegel, né à Stuttgard, le 27 août 1770, avec des dispositions données; élevé, mûri dans telles et telles circonstances. Quand on veut juger sa doctrine par elle-même, comme nous essayons de le faire ici, il faut tenir compte de ces trois éléments et distinguer ce qui manifeste l'individu, ce qui manifeste le milieu et ce qui manifeste l'esprit. Ce qui procède des deux premiers termes ne peut revendiquer une valeur absolue: la dialectique le rejette et l'abandonne à l'anthropologie et à l'histoire. C'est ainsi qu'elle a fait des précédents systèmes, elle n'en a laissé aucun intact, et de tous elle a retenu quelque chose, l'essentiel, pour un édifice toujours grandissant et jamais achevé. Toutes les conceptions closes, arrêtées, sont appelées à mourir, mais nulle ne meurt entièrement. Où sont les cartésiens d'aujourd'hui? partout et nulle part: partout, si le cartésianisme signifie l'autonomie de la pensée; nulle part, s'il implique les constructions hypothétiques de son fondateur. Quel homme du dix-neuvième siècle voudrait signer toutes les pages, adopter toutes les idées de Bacon? et qui ne sent pas toute l'excellence de la méthode expérimentale? Où sont les kantiens, s'il faut se résigner avec Kant à ne rien savoir de l'essence et du principe des choses? où ne sont-ils pas, s'il s'agit d'honorer le Copernic de la raison? Mais l'autonomie de la pensée, la méthode expérimentale et les catégories de Kant s'accordent très-bien entre elles et avec beaucoup d'autres choses; par exemple, avec la substance de Spinoza, avec l'entéléchie d'Aristote, et même, si l'on veut, avec les idées de Platon, et avec les nombres de Pythagore. Saisir en toute doctrine le point essentiel et laisser tomber l'accessoire, telle est la tâche, le labeur inévitable et de la dialectique réfléchie du philosophe et de la dialectique inconsciente des temps et de l'opinion. Considérée sous ce point de vue, l'action de la raison générale sur les systèmes, qu'on considère habituellement comme négative, prend un caractère essentiellement positif. L'histoire de la philosophie est le reflet idéal de la vie de l'humanité. Dans l'histoire des peu-

Digitized by Google

ples comme dans celle des idées, ce qui frappe d'abord, ce qui frappe même uniquement les esprits à courte vue, c'est la destruction. Le progrès s'achemine à travers les tombes, l'espèce vit de la mort des individus : de même la philosophie vit de la mort des systèmes, et l'idée germe, s'élève et s'enrichit en dissolvant les conceptions individuelles. Grand travail, dont toutes les époques ont eu, non pas certes la pleine intelligence, mais du moins l'infaillible instinct. On ne s'expliquerait pas autrement la vénération dont restent entourés les grands penseurs après la ruine de leurs conceptions. Oui, ils se sont trompés; ils ont rêvé, leurs synthèses prématurées se sont affaissées sous la pression de la critique ou de l'expérience. Ils ne sont plus et ils sont. Quelques chose d'eux a survécu ; l'esprit se reconnaît en eux ; le sentiment public les couvre de son admiration; la critique philosophique fait mieux, elle les dissèque et elle les immortalise; dans les débris de leurs constructions, elle découvre toujours quelque chose d'évident, d'essentiel, de nécessaire. Dans les scories de la contingence, elle distingue le joyau de l'absolu, du vrai.

On va crier à l'éclectisme. Il n'y a pas d'éclectisme ici, il n'y a pas de choix arbitraire ; c'est une œuvre continue et infaillible qui s'accomplit. C'est l'esprit qui opère. Pourquoi? parce qu'il veut se connaître. Les grands systèmes philosophiques expriment ce qu'à une époque donnée il a pensé de lui-même. C'est en eux qu'il s'affirme et se saisit; ils sont la vérité de leur temps, vérité toujours plus haute et plus pure, parce que l'esprit grandit en même temps qu'il cherche à se pénétrer. Le progrès historique, sa manifestation extérieure, élève incessamment son horizon et multiplie les éléments de la connaissance, les matériaux que l'esprit doit coordonner et *systématiser* pour s'en rendre compte, c'est-à-dire pour se rendre compte de lui-même. De là, la dialectique des systèmes, leur succession, l'absorption du précédent par le suivant, leur légitimité relative et leur inévitable caducité. De là un grand fait, un grand droit, proclamé depuis longtemps par l'instinct du monde moderne, mais souvent imparfaitement motivé, la liberté de penser. Si je suis convaincu de posséder la vérité absolue, je n'ai pas le droit d'être tolérant; je dois, par charité, comprimer l'erreur, éclairer et ramener par tous les moyens les malheureux qui la professent. Si, abandonnant le dogmatisme pour le scepticisme, je crois l'esprit incapable de trouver la vérité, si je considère les doctrines qui se produisent comme des opinions capricieuses, sans base et sans droit, je puis bien être tolérant, mais comme on l'est envers les fous; ma tolérance sera de l'indifférence ou de la pitié, et procédera du prin-

Digitized by Google

cipe le plus lamentable, le mépris de l'esprit humain. Mais si j'honore cet esprit, si je crois à son développement, j'honorerai de même son organe, la pensée individuelle, et au lieu d'oppositions hostiles et insolubles, je ne verrai plus dans les systèmes en lutte que les aspects multiples et successifs d'un sujet unique. Il n'y aurait même jamais de lutte, si l'esprit évoluait dans le monde concret avec la régularité précise de la dialectique idéale; mais la variété de la vie, des peuples et des individus s'oppose à cette marche uniforme. Il y a des esprits amoureux de conceptions vieillies qui s'arrêtent et deviennent rétrogrades, il y en a qui errent à l'aventure, d'autres qui veulent devancer leur temps; il y en a qui voient plus juste que les autres. Quiconque a réfléchi sur le monde et sur l'histoire adopte ou se fait un système qu'il croit le meilleur et qui le satisfait. Peut-être s'abuse-t-il, mais là n'est pas la question : son droit est sa sincérité. Il prend dans la mêlée la place que lui assigne sa conviction, et élève la voix dans la grande dispute qui se continue de siècle en siècle, et qui est la dialectique à la fois dissolvante et positive de la conscience universelle. Il ne fera peut-être pas avancer la vérité, mais il est assuré de ne pas implanter l'erreur dans le monde. Le temps lui fera sa part; c'est un juge infaillible qui a jugé souverainement tous les systèmes; il jugera, il juge déjà la philosophie hégélienne, qui n'a pu ni voulu se mettre en dehors du droit commun des conceptions humaines.

Il est vrai que cette philosophie est très-forte, si on se place sur son terrain, comme nous le faisons ici. Elle se présente comme le couronnement et la synthèse de tous les systèmes antérieurs; elle les éclaire, les enchaîne, les fait surgir les uns des autres, et s'y rattache si étroitement qu'elle se légitime en les légitimant. Elle est même dispensée de remonter si haut, et elle peut s'arrêter à Kant. Entre le philosophe de Kœnigsberg et celui de Berlin, la relation est si naturelle et le lien logique si étroit, qu'on peut supprimer les deux intermédiaires, Fichte et Schelling. Dès que les lois de l'esprit humain sont trouvées, tout le reste suit naturellement. A quoi serviraient-elles si elles n'étaient en même temps celles de l'univers? elles ne pourraient même nous procurer cette connaissance imparfaite et bornée à laquelle Kant limitait les prétentions de la raison théorique. Si, comme le croyait Kant, la chose en soi nous échappe, c'est qu'elle est d'une substance différente du moi; or, entre deux substances différentes, nulle relation ne serait possible, et sans relation, pas de connaissance même incomplète. On chercherait en vain un moyen terme entre la différence et l'identité, entre le scepticisme absolu et la connaissance réelle. Dès que les caté-

Digitized by Google

gories du moi ont quelque prise sur le non-moi, elles l'embrassent et le pénètrent tout entier. Les lois de Kant ne trouvent leur application que dans la conception hégélienne, et la couvrent de toute l'autorité qu'on leur reconnaît. Mais il y a mieux encore, Hegel n'a pas même besoin de s'appuyer sur ses devanciers immédiats. Son système s'affirme et subsiste par lui-même. Si quelque chose est au-dessus de la discussion, c'est la certitude qu'a le moi de sa propre existence. On peut me persuader, et je puis croire, si je veux, que le monde est une fantasmagorie; mais on ne peut pas me persuader, et je ne croirai jamais que je n'existe pas. Le moi est pour lui-même la certitude absolue. Or, chez Hegel, c'est le moi qui parle et qui, par une nécessité logique dont il administre la preuve et qu'il met en action, se reconnaît identique à l'esprit de la nature et de l'histoire. Il énonce et il raisonne la conscience qu'il a de lui-même. Cette philosophie est la conscience armée de la logique ou la logique appuyée sur la conscience, et c'est là sa grande force. Elle peut assurément trouver des *moi* réfractaires, mais que lui importe? elle a son droit comme eux, sa certitude intime; et de plus elle a mis la logique de son côté. Nul argument ne vaut contre elle; elle les défie, elle les surmonte tous et les fait tourner à son avantage. L'unique hypothèse qu'on lui puisse opposer, parce que ses prémisses l'excluent, c'est l'infirmité de la raison humaine. Le scepticisme ou la foi dogmatique, voilà les seuls points de vue qu'elle laisse subsister en dehors d'elle. Elle absorbe tous les autres; ils protestent, mais elle ne les absorbe pas moins.

Mais forte et invincible, on peut dire, contre toute contradiction, elle ne l'est pas autant contre elle-même. Nous l'avons déjà fait pressentir, et nous avons montré qu'elle en avait conscience. Elle s'est appelée l'idéalisme absolu, et elle l'est parce qu'elle a montré l'idée présente en toute réalité; elle s'est appelée la méthode absolue, et elle en a le droit dès qu'elle se reconnaît comme la dialectique vivante de l'esprit humain. Elle s'est appelée la doctrine absolue, et elle en a encore le droit, mais seulement en tant que susceptible d'un redressement incessant, d'un développement continu et parallèle au progrès historique, c'est-à-dire justement en tant que méthode absolue. Comme système clos, fait et parfait, elle ne l'est pas. Ou la dialectique n'existe pas, et le système croule par sa base; ou elle existe, et le système ne peut s'y soustraire, mais elle ne peut que le redresser, le développer et non le dissoudre. Son élasticité indéfinie le rend indestructible. Hegel, et nous en avons montré un exemple, y a fait entrer des opinions qui, vraies de son temps, ne le sont plus aujourd'hui. Qu'importe à la

Digitized by Google

méthode absolue? Le temps, l'expérience, le progrès des sciences, la dialectique des faits et de l'histoire le modifieront à perpétuité sans l'entamer dans son essence. Hegel y a mêlé des opinions individuelles, indifférentes à l'esprit et même tout à fait insoutenables. Qu'importe encore? la logique les rejette à l'instant sans attendre le secours du temps et de l'expérience. Il lui a plu de mettre les planètes au-dessus des étoiles fixes, et de faire de la terre le centre métaphysique du monde, parce que l'homme y est né, et dans l'homme la conscience de l'absolu. C'est une fantaisie arbitraire qu'on ne peut pas même qualifier d'erreur, parce qu'elle se dérobe à tout contrôle. Toute opinion nous est interdite sur ce qui peut se passer à la surface des corps célestes; mais s'il fallait en avoir une, l'avis tout opposé serait plus conforme au système. Quand l'esprit est partout, est-il admissible qu'il n'arrive à la conscience de lui-même que sur un atome de la matière infinie? Et si jamais la vie disparaissait du globe, hypothèse lamentable, mais non impossible, que deviendrait la conscience de l'absolu? L'idée d'un univers sans intelligences capables de l'admirer et de le connaître est tellement répugnante, que nous la repoussons invinciblement, malgré notre incompétence manifeste, car nous ne savons du monde étoilé que ce que le regard et le calcul nous en révèlent. Pour le reste, nous sommes confinés dans notre milieu, rivés à la terre, bornés à l'investigation de la nature et à la pénétration de notre histoire. C'est là seulement que nous pouvons constater l'évolution de l'esprit, ce qui ne signifie pas qu'elle ne puisse avoir lieu que là. Si nous avions la faculté de dire ce qui se passe ailleurs, nous serions l'absolu et nous ne le sommes pas. Hegel a donc ici dépassé son droit. On le constate et on passe outre. Le système est intact. Tout ce qu'on en peut retrancher ainsi sans l'entamer n'en a jamais fait partie et se détache, pour ainsi dire, naturellement, tandis qu'il s'ouvre sans effort à de nouveaux développements, et s'accommode de toutes les directions de l'esprit, même de celles qui lui semblent le plus hostiles. Ceci nous amène à dire un mot de ses destinées actuelles.

Les apparences, nous en convenons, ne lui sont pas favorables, et ce qu'on constate tout d'abord, ce que cette *Revue* elle-même a constaté dès son début, c'est l'impopularité de la spéculation philosophique en Allemagne, impopularité relative toutefois, et qui partout ailleurs serait encore de la vogue. La philosophie allemande a toujours une littérature extrêmement riche; elle continue de susciter plus d'œuvres et de controverses que toutes les autres philosophies du monde réunies. Mais ses créations, — on parle ici de l'ensemble et non des exceptions,

Digitized by Google

— n'ont plus le cachet d'autrefois et n'excitent plus le même intérêt. Elle régnait naguère; aujourd'hui elle se contente de vivre, et elle a dû céder la primauté à l'histoire et aux sciences naturelles. Avec sa situation, ses tendances se sont modifiées; elle est devenue infiniment modeste, fait bon marché des vues grandioses qui embrassent et expliquent le monde, s'attache volontiers à des points de détail, et revient à son A B C, la psychologie. Malgré ces concessions, le public la suit d'une attention un peu nonchalante et distraite. Il est évidemment rassasié de formules, blasé sur la métaphysique, dégrisé de logique. La vogue et l'intérêt sont ailleurs. Quant à la conception hégélienne en particulier, abandonnée du public et combattue par la plupart des philosophes, elle paraît bien près de sombrer tout à fait. Mais elle ne sombre pas : son principe la protége. Dès qu'elle se donne pour identique à la marche de l'esprit humain, et c'est là sa prétention, son affirmation fondamentale, elle conquiert le bénéfice de toutes les situations dont elle peut rendre compte et qu'elle peut s'expliquer à elle-même. Ce qui la ferait disparaître sans retour, c'est la rencontre d'une situation, d'un fait, d'un atome qu'elle ne pourrait faire entrer dans sa description logique du monde et de l'histoire. Jusque-là, elle est sauve, et tout ce qu'elle peut expliquer lui appartient et la fortifie. Or, elle explique fort aisément la situation actuelle des esprits en Allemagne; bien plus, elle a tout lieu de s'en féliciter.

Constatons d'abord qu'elle n'est pas tout à fait dénuée d'adhérents et de défenseurs. Une école représentée par MM. Michelet de Berlin, Rosenkranz de Kœnigsberg, Erdmann de Halle, Fischer d'Iéna, pour citer presque au hasard quelques noms principaux, une telle école peut attendre les événements, d'autant plus qu'outre ses propres forces, elle a pour elle l'irrémédiable faiblesse de ses adversaires. En qualifiant ainsi cette faiblesse, nous montrons assez que nous l'imputons non à eux-mêmes, mais à leur situation. Il y a parmi les philosophes qui, après Hegel, ont voulu faire autre chose et mieux que lui, des hommes d'un grand et noble talent, mais, dans notre humble opinion, ils n'ont pu s'affranchir de son système qu'en s'exilant en même temps de la philosophie. Ils se sont fait une espèce d'éclectisme qui est loin de concilier les contraires. Nous pouvons ici employer les termes propres, qui ne sont pas inintelligibles. Les novateurs veulent que Dieu soit à la fois immanent et transcendant, et que l'absolu soit personnel sans perdre le caractère de l'absolu. Notre sentiment intime ne nous en dit rien et la logique s'y oppose tout à fait. C'est ici qu'on peut voir que la spéculation a des bornes et des lois Hegel a pu parler avec pertinence

Digitized by Google

de l'esprit humain, que tout le monde connaît ou du moins peut connaître par l'histoire; il a pu, il a dû, dès qu'il ne niait pas la logique, ramener cet esprit qui naît, qui se manifeste dans le temps, à un fondement éternel, ce relatif à un absolu. On peut ne pas admettre ses résultats, on ne peut pas nier la légitimité, la rigueur scientifique de sa méthode. Quelle que soit la valeur réelle de ses idées, il n'a, en tant qu'il est lui-même resté fidèle à ses données, rien affirmé qu'un homme n'ait le droit d'affirmer, en se fondant uniquement sur sa raison. Les philosophes qui aspirent à le remplacer en Allemagne faussent la logique et dépassent leur droit personnel; ils ont le droit de poser l'absolu, ils n'ont pas le pouvoir de le connaître, de parler en son nom, d'affirmer de lui une qualité quelconque; ils le dénaturent en le déterminant: *Omnis determinatio negatio.* Ils ont le droit de dire qu'il est immanent dans le monde, parce que le monde est incompréhensible sans cette donnée fondamentale; ils n'ont pas celui de franchir l'univers, ce qui est d'ailleurs impossible et contradictoire de toutes les manières. Ce qui est, nous ne disons pas vrai, mais philosophique dans les nouveaux systèmes, est hégélien; ce qui n'est pas hégélien est insoutenable. M. Vacherot a donc raison de le dire: Hegel n'a été ni réfuté ni remplacé. Il n'a pas même été modifié, comme on le croit communément, par cette partie de son école qu'on a désignée sous le nom d'extrême gauche. M. Feuerbach l'a popularisé et allégé de quelques équivoques; mais loin de le dépasser, il est resté en un certain sens en deçà du maître; il n'a pris qu'une partie du système, l'anthropologie, et a négligé tout le reste. Hegel a considéré l'humanité dans son rapport avec le tout; M. Feuerbach s'est borné à la considérer en elle-même. De là des différences plus apparentes que réelles. Simple historien de l'humanité, Hegel n'eût pu remonter plus haut, ni pousser ses conclusions plus loin que M. Feuerbach. Logicien de l'univers, M. Feuerbach eût reproduit tout le système, sous une forme peut-être différente et plus accessible.

Mais ce n'est pas seulement au sein des écoles qu'il faut suivre les destinées d'un système comme celui qui nous occupe; il faut voir son action sur le milieu qui l'a produit. On ne saurait le dispenser de cette épreuve. Hegel n'a pas été un penseur solitaire, et désintéressé du monde réel, comme Spinoza; il a occupé la chaire la plus retentissante que la philosophie ait peut-être jamais eue; parmi la jeunesse allemande susceptible de penser, beaucoup l'ont entendu, tous ont lu ses livres. Nul philosophe non plus n'est jamais descendu si avant dans la vie concrète: s'il l'a réellement comprise, il a dû agir sur elle, et les

Digitized by Google

traces de son action sont encore aujourd'hui manifestes. Qu'elle le sache ou qu'elle l'ignore, l'Allemagne emploie toujours la méthode et parle toujours la langue de Hegel; elle en use dans ses productions scientifiques, et, ce qui est bien plus caractéristique, jusque dans ses journaux quotidiens. Dialectique, évolution, procès, sont devenus des mots usuels en conservant leur sens philosophique; M. Haym lui-même ne connaît pas d'autre idiome. La philosophie du droit est restée tout hégélienne ou plutôt elle le devient de plus en plus, parce que Hegel seul résout l'antithèse entre le droit historique et le droit naturel. Mais c'est surtout dans la théologie que Hegel a exercé et exerce encore une action énergique, et on peut dire heureuse et féconde, du moins au point de vue scientifique. L'école de Tubingue, qui a renouvelé la critique biblique et qui a fait définitivement entrer la théologie dans le mouvement général de l'esprit moderne, a là ses racines; son illustre chef, M. Baur, le sait et l'avoue. Que d'autres esprits oublient d'où ils sont partis, ou qu'ils ignorent d'où vient l'atmosphère qu'ils respirent, la substance dont ils se nourrissent, cela importe peu. Que d'autres encore, et en grand nombre, abandonnent la philosophie pour les recherches expérimentales, cela importe encore moins, ou plutôt c'est très-naturel et très-heureux. L'esprit humain n'existe pas uniquement pour faire le bilan de ce qu'il a appris, pour se rendre justice ou pour contempler l'univers *sub specie dialectica;* c'est la satisfaction qu'il se donne et qu'il est dans sa nature de se donner; mais il est aussi dans sa nature d'apprendre et d'agir. Une philosophie dont la pensée fondamentale est que l'esprit ne se connaît que par la nature et par l'histoire, ne saurait être hostile à l'expérience. Elle la suppose, au contraire, et s'en nourrit; elle la suit pas à pas et recueille ses découvertes, assurée d'avance de les faire entrer dans les catégories rationnelles. Voilà sa prétention, sa présomption, si l'on veut. Si jamais elle était trompée, elle s'avouerait vaincue et périrait à l'instant, mais l'expérience périrait avec elle. Il n'y aurait plus de certitude dans le monde; car où trouver la certitude en dehors de la conformité des lois de l'esprit et des lois naturelles?

Résumons-nous : la philosophie hégélienne, c'est la conscience raisonnée, philosophique, que l'esprit humain a acquise de lui-même, de sa liberté propre et de sa dépendance de la vie universelle. La conscience qu'il a de lui-même s'est développée par l'expérience des siècles, comme se développe celle de l'individu par l'expérience de la vie. La conscience de ses rapports avec la vie universelle repose aussi sur un sentiment intime, sur une nécessité que nous croyons invin-

Digitized by Google

cible. L'originalité de Hegel, c'est d'avoir fait de cette nécessité sentie de tout temps, mais de tout temps imparfaitement exprimée, une nécessité logique. Dès que c'est son originalité, il est naturel que ce soit sa découverte la plus contestée. Pour être de son école, dans le sens étroit du mot, il faut voir l'évidence de ce lien logique; mais ce point particulier retranché, la liberté, la souveraineté de l'esprit humain sont, on peut le dire, la conscience générale du dix-neuvième siècle. Hegel n'en a pas le monopole; il n'a pu, comme il le dit lui-même, que donner une forme précise au sentiment public de son temps. S'il est vraiment général, ce sentiment a dû aussi se formuler ailleurs. Il s'est formulé, en effet, et si l'on veut bien nous permettre un rapprochement que nos lecteurs ont peut-être déjà fait, nous dirons qu'à notre avis il a trouvé dans le positivisme français une expression franche et méthodique, mais inévitablement affectée aussi de caractères particuliers et individuels. Les deux systèmes sont concentriques; l'un est plus vaste que l'autre, voilà tout. Tout hégélien est positiviste, tandis que le positivisme, en raison des limites plus restreintes qu'il s'est tracées, ignore Hegel. Mais tous les deux sont l'expression de l'esprit humain parvenu à la connaissance de lui-même; c'est le grand fait du dix-neuvième siècle, fait immense et fécond en conséquences pratiques. Tant que l'humanité a marché sans se connaître, le progrès n'a pu se manifester que comme une force aveugle, fatale dans son principe, contingente dans son action. Il se transforme aujourd'hui, devient et deviendra de plus en plus l'activité réfléchie et sûre du genre humain. Nous l'acceptions comme un don, il s'impose à nous comme un devoir. L'humanité n'est pas vieille, comme on le croit communément, elle débute, et comme nous l'avons dit à propos de la *Phénoménologie*, nous ne sommes pas à la fin, nous sommes au commencement.

A. Nefftzer.

Digitized by Google

BULLETIN CRITIQUE.

MAURICE HARTMANN : 1° *Poésies* (Die Zeitlosen); 2° *Légendes et Histoires* (Mährchen und Geschichten); 3° *Poésies populaires de la Bretagne.* — Brunswick, 1858, chez F. Vieweg et fils.

On dit que les poëtes s'en vont. D'autant plus précieux et plus dignes de notre reconnaissance sont les poëtes qui restent, ou, pour mieux dire, ceux qui restent poëtes. M. Maurice Hartmann est de ceux-là, et c'est avec une joie véritable que nous saluons les nouvelles créations de sa muse, condamnée si jeune à toutes les rudesses de l'exil. L'auteur des *Zeitlosen* n'a pas besoin de simuler les souffrances intérieures; la destinée a sillonné son cœur de plus d'une trace encore sanglante, et ce livre, que tous liront, reproduit au dehors les feuillets intérieurs, couverts dans la solitude, en concours avec la vie, ce collaborateur souvent impitoyable que nul ne peut récuser.

Une douleur mélodieuse, la vraie douleur des poëtes, s'échappe de ces pages, où règnent ensemble les sourires et les larmes, enveloppés du voile doré de la mélancolie tissé par l'idéal. Mais c'est une mélancolie à la fois douce et courageuse, qui ne dégénère pas en sensibleries larmoyantes ni en désespoir mélodramatiques, et qui laisse un recoin ouvert, une échappée de soleil et d'azur sur les lointains de l'horizon.

Nous aurons prochainement l'occasion d'examiner cette œuvre, dont nous devons nous borner à signaler aujourd'hui l'heureuse apparition. Cependant, qu'il nous soit permis de porter dès maintenant l'attention des lecteurs sur les compositions qui nous ont surtout frappé par les qualités d'originalité et de distinction. La substance des *Symphonies* est empruntée aux régions les plus profondes de l'âme et coulée dans un moule vraiment artistique; les mérites de la forme, pure et forte, ne le cèdent en rien à la profondeur des sentiments. M. Hartmann y parle souvent la langue de Gœthe, cette langue si admirable lorsqu'elle rencontre un interprète digne d'elle, et il la parle comme elle doit être parlée : à la fois en poëte et en artiste.

Une variété réelle du fond et de la forme, chose plus rare chaque jour, renouvelle partout l'attrait de cette lecture, qui nous apporte des nouvelles du monde invisible, un monde ignoré de la plupart aujourd'hui, mais que les âmes délicates n'ont pas délaissé, et dont elles reprennent volontiers le chemin aux heures de silence et de recueillement, guidées par les privilégiés qui l'habitent encore.

En même temps que ses nouvelles Poésies, M. Hartmann envoie dans le monde

Digitized by Google

deux autres volumes, un recueil de « Légendes et Histoires, » et un autre renfermant un choix de poésies populaires de la Bretagne.

Les lecteurs de la *Revue* connaissent, et ils ont goûté déjà à plusieurs reprises, les qualités de grâce, de finesse, de sobriété, qui distinguent M. Hartmann comme conteur; ce coloris léger et pittoresque dont il anime ses récits, qui relève la réalité et la dispose sans lui rien enlever d'essentiel. M. Hartmann a été heureusement doué, et il sait les obligations que ces dons lui imposent à l'encontre du public : aussi ne doutons-nous pas des faveurs que celui-ci réserve à la petite famille que le poëte vient de confier à des sympathies déjà éprouvées.

C. D.

Romans nouveaux. — *Norien, souvenirs d'une vieille femme* (Erinnerungen einer alten Frau), par Edmond Hœfer. — *Nouvelles nouvelles* (Neue Novellen), par Ernest Willkomm. — *Bois et lac* (Im Wald und See), par le comte Grabowski. — *La Vie de salon* (Aus dem Salonleben), par Caroline de Gœhren.

On devine déjà qu'il ne s'agit pas ici d'œuvres absolument hors ligne, autrement nous ne les confondrions pas dans une mention commune et sommaire. La meilleure de beaucoup nous paraît être *Norien*, de M. Edmond Hœfer. Une vieille comtesse raconte ses souvenirs. Orpheline de bonne heure, elle a été élevée à la campagne, chez un oncle qui est toute autre chose que ce qu'on entend communément par un gentilhomme campagnard. La scène se passe dans la dernière moitié du dernier siècle, c'est-à-dire dans un temps où la pleine féodalité, à peine tempérée par la civilisation, était encore le droit public de l'Allemagne. Le baron de Norien est un vrai burgrave, et ses fils ressemblent fort aux affreux cousins de Diana Vernon. En lisant le roman de M. Hœfer, on pense involontairement, mais beaucoup, au drame de Victor Hugo, au roman de Walter Scott et aussi aux *Brigands* de Schiller. Malgré ces ressemblances fortuites ou cherchées, on doit constater une certaine originalité et de la force dans les situations et dans la peinture des caractères. L'action est suffisamment intéressante, et ces deux volumes se lisent sans trop de fatigue. M. Willkomm est plus heureux dans la nouvelle historique que dans la nouvelle d'invention. On lit avec beaucoup de plaisir l'histoire de ce valet de ferme frison qui, obligé de fuir parce qu'il a défendu sa fiancée contre des soldats suédois, s'engage dans la marine hollandaise, passe pour mort, et reparaît enfin sous l'uniforme d'amiral de Hollande. Les grandeurs ne l'ont pas changé; il est toujours amoureux et fidèle, et il épouse sa fiancée, restée servante dans la ferme où lui-même avait servi. C'est très-invraisemblable, mais c'est vrai, et M. Willkomm a brodé sur ce joli thème une nouvelle agréable. Nous aimons beaucoup moins *Siebeneck*, qui a des prétentions assez malheureuses au bizarre et au fantastique. Si vous voulez lire pour la mille et unième fois l'histoire d'un mariage disproportionné, qui, après beaucoup de traverses, finit par le bonheur, il faut prendre le roman de M. Grabowski. Nous n'en voyons pas autre chose à dire, non plus que de *la Vie de salon*, de madame de Gœhren, si ce n'est que l'auteur, mettant à profit la loi du divorce qui est en vigueur dans l'Allemagne protestante, fait traverser à ses amants le purgatoire d'un premier mariage avant de les conduire à la félicité.

A. V.

Digitized by Google

MONUMENTS DE LA LANGUE BASQUE, avec une introduction traitant de l'étude et donnant la description et le caractéristique de cette langue (*Denkmaler der baskischen Sprache, mit einer Einleitung welche von dem studium der baskischen Sprache handelt, und Zugleich eine Beschreibung und charakteristik derselben anthaelt herausgegeben von C. A. F. Mahn;* Berlin, 1858, petit in-8°, LVI et 80 pages.

On doit se féliciter de voir l'activité des philologues allemands se porter sur l'étude de la langue basque. Cet idiome, réduit maintenant à la condition de patois, était, à une époque bien éloignée, parlé jusqu'aux extrémités de l'Espagne et dans le midi de la Gaule. Il apparaît comme un chaînon qui lie la famille des langues américaines à la famille ougro-tartare, ainsi que l'a judicieusement observé notre savant collaborateur M. Alfred Maury, dans le livre remarquable qu'il a publié sur *la Terre et l'Homme*.

Une introduction de cinquante-six pages, placée en tête du volume de M. Mahn, donne des détails sur la syntaxe de l'idiome euskarien et sur les particularités qui le distinguent. Les principaux travaux dont il a été l'objet sont rapidement indiqués. Ce qu'il y a encore de mieux à cet égard, ce sont les recherches de M. Guillaume de Humboldt[1] et le *Manuel de la langue basque* de M. de Lécluse (Toulouse, 1826, in-8°); cette dernière production pourrait être l'objet de quelques observations. Les ouvrages composés par les Basques eux-mêmes se font remarquer par l'absence de critique et par les rêveries qu'ils renferment. C'est ainsi qu'Astarloa, dans son *Apologia de la lengua bascongada* (Madrid, 1803), fait remonter l'origine de la langue basque aux temps antérieurs au déluge, et soutient que nul autre idiome n'en approche sous le rapport de la perfection; selon lui, c'est du basque que dérivent toutes les diverses langues de l'Europe méridionale. D'autres auteurs nés au pied des Pyrénées ont affirmé que le basque était la langue primitive, celle d'Adam, d'Ève et de leurs enfants.

On sait que les ouvrages imprimés en langue basque sont d'une grande rareté[2]; à l'exception de quelques livrets modernes de dévotion qui sortent des presses de Bayonne, il est presque impossible de se procurer des volumes, qui, ne pouvant être compris que d'un nombre extrêmement restreint de lecteurs, ne devaient prétendre qu'à une circulation bien restreinte. M. Mahn a voulu offrir aux Allemands désireux d'étudier les dialectes de la langue basque des ressources auxquelles il

[1] *Berichtigungen und Zusætze zum ersten Abschnitt des zweiten Bandes des Mithridates über die Cantabrische und Baskische Sprache;* Berlin, 1817, in-4°. — *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens vermittelst der Vaskischen Sprache;* Berlin, 1822, in-4°, réimprimé dans les *Gesammelte Werke* de l'auteur (t. III, Berlin, 1841. 4 vol. in-8°). Il serait à désirer qu'il parût enfin une traduction française de ce dernier livre, que M. Michelet (*Histoire de France*, t. I) qualifie d'admirable, et que M. Roseeuw Saint-Hilaire (*Histoire d'Espagne*, t. I, p. 32) appelle un chef-d'œuvre de science, de raison et de saine critique. M. de Humboldt avait l'intention de publier sur la langue basque un travail complet; mais, quoique annoncé en 1812 dans le *Musée allemand* de Schlegel, et dans les *Archives de Kœnigsberg sur la philosophie et l'histoire*, cet ouvrage, qui aurait offert le plus vif intérêt, n'a jamais paru.

[2] Des recherches persévérantes faites pendant de longues années ont été infructueuses pour amener la découverte d'un seul exemplaire du *Devocino escuarra Mirailla eta oracinoteguia* (Miroir et oraisons de la dévotion basque, par J. d'Arambaru), et des *Sermons* de P. d'Argainarats. Ces deux volumes ont été imprimés à Bordeaux, l'un en 1635, l'autre en 1641.

Digitized by Google

leur était jusqu'ici impossible de prétendre : quatre-vingts pages d'une impression compacte sont consacrées à la reproduction de plusieurs écrits d'un intérêt réel.

Nous trouvons d'abord sept chapitres des *Évangiles* ou des *Actes des apôtres*, extraits du Nouveau Testament basque imprimé en 1571 à la Rochelle, chez Pierre Haultin, et dont on ne connaît plus que trois ou quatre exemplaires. Viennent ensuite d'assez longs extraits de l'ouvrage d'Axular, *Gueroco guero*, ou des Délais de la pénitence (Bordeaux, 1642), production religieuse et philosophique, qui est sans contredit la plus importante de la littérature basque [1].

Des passages choisis dans Cicéron, Tite-Live, Tacite, etc., sont empruntés à un volume fort rare de S. A. de Moguel y Urquiza, *Versiones bascongadas de varias arengas y oraciones selectas de los mejores autores latinos* (Tolosa, 1802, in-4°). Ces versions furent entreprises à la demande de Guillaume de Humboldt.

Le savant allemand a reproduit en entier (et il a eu raison) les *Proverbes basques* d'Oihenart, imprimés à Paris, en 1651, au nombre de 541. Cette édition primitive est si rare, qu'on n'en connaît que deux ou trois exemplaires; mais M. Francisque-Michel en a donné une réimpression augmentée d'un grand nombre de documents intéressants (Bordeaux, 1847, in-8° [2]).

Nous ferons observer que M. Mahn n'a pas fait mention d'un supplément formé par Oihenart lui-même à son recueil de Proverbes, supplément que M. Francisque-Michel n'a point fait figurer dans son édition, et dont il paraît qu'il n'existe qu'un seul exemplaire, celui que possède la Bibliothèque impériale, à Paris; cet appendice, resté inconnu à M. G. Duplessis, qui a parlé en détail des *Proverbes* d'Oihenart dans sa *Bibliographie parémiologique* (1847, p. 225), renferme 168 adages, numérotés 538 à 706. Nous placerons ici, en les accompagnant d'une traduction, qui sans doute ne sera point inutile pour bien des lecteurs, quelques-unes de ces sentences :

Aurki gusiac da bere imperzia.
Tout drap a son envers.
Inharbaletaric su andi ialguidaite.
D'une étincelle peut sortir un grand feu.
Nahiago dut arsto iassun nesenbat, esies saldi egoz nesanbat.
J'aime mieux un âne qui me porte qu'un cheval qui me jette à terre.
Muhiaun errana bego gorderic dahaillan.
Que ce qui est dit à la table demeure caché dans la nappe.
Aberatsi nahi sena urthe bitan, urkha sediù urtherditan.
Celui qui voulait devenir riche dans deux ans se fit pendre dans une demi-année.

Nous lisons ensuite dans le volume dont nous parlons des proverbes basques recueillis par Estevan de Garibay y Cumalloa, et qui se rencontrent dans un manuscrit de la bibliothèque de Madrid, coté A, 139. Ils sont au nombre de 63; une partie d'entre eux se retrouvent dans les proverbes que M. Francisque-Michel a publiés à la suite de ceux d'Oihenart, d'après un manuscrit du seizième siècle qui lui fut communiqué à Madrid en 1844; mais il serait facile d'y signaler des différences. Nous avons, dans un travail encore inédit sur la littérature basque,

[1] M. Francisque-Michel, dans un volume fort intéressant publié en 1857 (le *Pays basque*, Paris, Firmin Didot), a parlé en détail du livre d'Axular.

[2] A Paris, chez Franck; à Bordeaux, chez Chaumas.

Digitized by Google

inséré ces proverbes, en y joignant quelques notes et une traduction. En voici un court échantillon :

Ycenoc andi, içanoc chipi.
Grands noms, petit avoir.
Mendiac mendia vear es (tau).
Baya quiçonac guiçona bay.
La montagne n'a pas besoin de la montagne, mais l'homme a besoin de l'homme.
Asco badoc, asco bearco doc.
Si tu as beaucoup, tu auras besoin de beaucoup.

M. Mahn termine sa collection en y faisant figurer quelques fragments de peu d'étendue; les uns remontent au sixième et au huitième siècle; les autres sont des chansons ou des pièces de circonstance d'une date fort moderne. Parmi celles de ces compositions qui se distinguent par leur antiquité, on remarque le chant qui commence ainsi :

Lelo! il Lelo; Lelo!

que les Basques prétendent contemporain de leur lutte contre les Romains[1]; le chant d'Altabizcar, destiné à célébrer la victoire remportée à Roncevaux par les populations des Pyrénées sur les compagnons de Charlemagne; le fragment de la chanson qui célèbre la bataille de Beotibar, où, le 19 septembre 1321, les Guipuzcoans défirent les Biscayens.

M. Mahn signale comme le premier ouvrage connu qui ait été imprimé en basque le recueil des poésies de Bernard Dechepare (Bordeaux, F. Morpain, 1545, in-8°); mais il n'en donne aucun extrait. Il a ignoré sans doute que ce livret avait été reproduit, avec une traduction française, dans les *Actes de l'Académie de Bordeaux*, 1847, pages 79 et suivantes. Ces vers sont curieux à bien des égards; ils se composent de deux portions bien distinctes : l'une roule sur des sujets de piété; l'autre est formée de poésies amoureuses et parfois assez libres; l'auteur était cependant un ecclésiastique, et c'est un singulier indice de la naïveté de l'époque que de voir un prêtre livrer à l'impression, sans songer à avoir besoin de quelques mots d'excuse, des fragments tels que la *Dispute du baiser* (*Potaren galdacia*); l'*Éloge des femmes* (*Emazten favore*) contient des passages qui ont effrayé le traducteur bordelais, et le poëte va jusqu'à dire avec franchise : « Ma belle m'a trahi; eh bien, je deviendrai homme d'église, et je me passerai d'elle. Je trouverai encore bien d'autres maîtresses. »

Harc nigana eztaduca vnsa leyaldateric;
Ni ere eliçatureny: oray, hura gaberic...

Le savant berlinois aurait aussi pu faire son profit d'un recueil curieux de proverbes qui se trouvent disséminés dans un ouvrage devenu rare, composé par un maître de langue nommé Voltoire, et imprimé à Lyon, vers 1620, sous le titre d'*Interprect*, ou *Traduction du français, espagnol et basque*. Ce vocabulaire est suivi d'une série de *Colloques* ou *Dialogues propres et nécessaires en divers négoces*,

[1] M. Francisque-Michel a publié (le *Pays basque*, p. 231) ce fragment remarquable que M. de Humboldt avait mis au jour en 1817. Ces divers textes présentent des variantes dont nous n'avons pas à nous occuper ici.

Digitized by Google

amas de niaiseries où se trouvent les adages qui donnent du prix à ce volume, et qui diffèrent de ceux qu'a réunis Oihenart; ils ont été en partie mis au jour dans un opuscule intitulé *Anciens Proverbes basques et gascons recueillis par Voltoire* (Paris, Techener, 1845). M. Francisque-Michel les a tous placés à la suite de son édition.

D'autres productions récentes de la littérature basque n'étaient pas indignes, ce nous semble, d'une mention succincte; il est possible que leur existence soit ignorée à Berlin. Nous pourrions mentionner deux recueils de fables imitées de la Fontaine et imprimés, l'un à Bordeaux, l'autre à Saint-Sébastien; mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans des détails bibliographiques trop étendus.

GUSTAVE BRUNET.

EXPOSITION SYSTÉMATIQUE DES PENSÉES FONDAMENTALES DE LA DOGMATIQUE CHRÉTIENNE (*Die Grundgedanken der Christlichen Dogmatik in ihrer systematischen Entwiklung*), par Hermann Opitz, un vol. in-8°. — Leipzig, Haynel, 1858.

LA DOCTRINE DES SAINTES ÉCRITURES SUR LE RÈGNE DE MILLE ANS ET SUR LE ROYAUME FUTUR D'ISRAEL (*Die Lehre der heiligen Schriften vom tausend jæhrifn Reich; oder vom Zukunftigen Reich Israël*), par E. Riemann, pasteur. — Schonebeck, Berger, 1858.

L'unique lien de ces deux écrits est de se rattacher tous les deux à une branche d'études très-cultivée en Allemagne, surtout dans l'Allemagne protestante, et assez négligée en France : la théologie, science à laquelle nos voisins ont donné un développement très-vaste et qui embrasse une bonne partie des connaissances humaines, principalement la philosophie et la philologie. La philologie va de soi; l'idée de la révélation étant donnée, il est bon, il est logique que ses ministres puissent l'étudier et l'approfondir dans les textes originaux. Mais l'emploi de la philosophie nous a toujours paru une inconséquence au point de vue de la révélation stricte. Nous savons bien que l'esprit humain a un invincible besoin de systématisation, et que ce qu'on appelle en théologie une *dogmatique* ne doit être qu'une exposition systématique des dogmes; mais l'esprit humain ne se contente jamais de systématiser; il n'imprime pas seulement son empreinte à la forme, il modifie aussi le fond, souvent à son insu. Les dogmatiques, si nombreuses dans la théologie protestante, ne diffèrent pas seulement par la méthode. Des dogmes très-essentiels dans les unes sont présentés comme accessoires ou indifférents dans les autres, et la révélation semble livrée à tous les caprices individuels. On ne peut surmonter la difficulté qu'en accordant à l'esprit humain un droit sur la révélation, ou du moins en admettant qu'imparfaitement comprise dans le principe, elle est susceptible de l'être de mieux en mieux, ce qui nous ramène à la théorie tout humaine du progrès. C'est le point de vue indiqué par M. Opitz, bien qu'il en décline les conséquences. « L'intelligence de la révé-» lation, dit-il, croît à mesure que se régénère l'homme qui s'est voué à elle. » Mais comme elle n'accomplit jamais complétement ici-bas cette œuvre de régé-» nération, il s'ensuit que l'esprit humain ne peut jamais en obtenir qu'une

Digitized by Google

» intelligence de plus en plus approximative. Ajoutez à cela que l'individualité » humaine, reflet partiel du type divin, ne peut jamais posséder qu'une réfrac- » tion incomplète de la vérité. Mais si toutes faisaient résonner la vérité comme » elle s'est formée en eux, toutes ces voix individuelles ne tarderaient pas à » reconstituer l'accord pur et complet. » C'est du panthéisme tout pur; aussi l'auteur n'hésite-t-il pas à dire quelques pages plus loin : « Qu'y a-t-il de vrai » dans le panthéisme? tout; mais, en identifiant Dieu avec le monde, il ne dit » pas trop, il ne dit pas assez. Dieu n'est pas seulement immanent dans le monde, » il le déborde par tous les côtés. » A côté de ces déductions philosophiques, on est tout étonné de trouver des assertions dogmatiques sur les diables, les anges, etc.

M. Opitz, comme tant d'autres, a entrepris l'alliance de la philosophie et de la révélation; il n'a pas été trop heureux dans son essai. M. le pasteur Riemann ne connaît pas autre chose que la révélation telle qu'il l'interprète, bien entendu. Il attend la réalisation des prédictions de l'Apocalypse, il croit au règne de mille ans, et il se persuade qu'il est proche; il pense que Jérusalem en sera la capitale; les juifs se convertiront et seront rétablis dans leur dignité première, à la tête de la civilisation. Ces vues n'ont rien de commun avec la science, et nous les signalons uniquement à titre de curiosité. Singulière foi, du reste, que celle qui, pour se soutenir, a besoin d'espérances de ce genre. Faut-il pratiquer la vertu pour le règne de mille ans, ou faut-il la pratiquer pour elle-même? Voilà la question. A. N.

Almanach populaire (*Deutscher Volks Kalender*), de Berthold Auerbach, avec des dessins de Kaulbach, Richter et Ramberg; un volume in-12, 140 pages. — Stuttgard et Augsbourg, chez Cotte.

La littérature des Almanachs est, on le sait, celle qui se réjouit du plus grand nombre de lecteurs; elle pénètre dans des couches où le livre, où le journal même, n'entrent pas facilement, et y trouve un public innombrable dont elle est à peu près l'unique aliment intellectuel. Elle peut donc rendre de grands services et a, par cela même, de grands devoirs. Si, à propos de journalisme et de littérature, on n'avait usé jusqu'au ridicule le mot de sacerdoce, ce serait là peut-être, dans cette littérature des Almanachs, que cette expression pourrait trouver son application. C'est là que l'écrivain participe vraiment du caractère de l'apôtre. Il peut être le missionnaire de la civilisation. Nous n'entendons pas qu'il fasse concurrence au prêche; il n'est pas même nécessaire qu'il transforme son recueil en un cours de morale en action. Il n'a pas besoin de cela pour fortement contribuer à l'éducation éthique, littéraire et scientifique des masses, ce qui veut dire à leur émancipation. Il peut les initier aux progrès des sciences par des notions exactes et attrayantes; il peut épurer, élever les esprits, en leur communiquant des impressions saines, heureuses et fortifiantes. Avant tout, qu'il n'oublie jamais le beau précepte de Juvénal : *Maxima debetur puero reverentia;* car c'est à des enfants qu'il parle, ce sont des âmes naïves et incultes qu'il sollicite. M. Berthold Auerbach, l'auteur de *Spinoza* et des *Contes de village,* qui publie depuis plusieurs

Digitized by Google

années un Almanach populaire, ne l'oublie jamais pour son compte. Il évite scrupuleusement de toucher les cordes scabreuses, et, sans faire nullement un cours de morale en forme, il a soin de ne solliciter que les bons côtés de la nature humaine. Ses récits transportent l'âme dans une atmosphère pure, où elle ne peut que se développer et se fortifier. Ce sont des histoires bien simples et sans nulle prétention, et qui intéressent profondément sans le secours de ces inventions compliquées où le roman moderne s'est si longtemps complu. *Frédéric le Grand de Souabe,* par exemple, c'est rien, moins que rien, une date, le récit d'une naissance entourée des circonstances les plus ordinaires. Ce Frédéric le Grand que nous voyons venir au monde ne fera pas du tout le métier de son glorieux homonyme et patron; il ne fera pas la guerre, il ne prendra pas de provinces, il ne changera pas l'équilibre de l'Europe; son empire ne sera pas du monde matériel: il régnera, il règne encore dans le monde supérieur de l'esprit; il n'implantera pas une dynastie nouvelle dans sa patrie tourmentée, mais il sera un des premiers génies qui, au-dessus de l'Allemagne morcelée, ont constitué aux Allemands une patrie idéale. Ce Frédéric, si différent de l'autre, et non moins grand, c'est Frédéric Schiller. L'Allemagne célébrera en 1859 le centième anniversaire de sa naissance, et le récit dont nous parlons est l'offrande de M. Auerbach à cette grande mémoire. *Le Brasseur de Culmbach,* qui vient après, c'est l'histoire d'un homme déclassé, mais qui sait se refaire une existence. Un caissier public infidèle est condamné à une peine infamante. Son fils, qu'on avait destiné aux carrières libérales, renonce à l'université, et devient apprenti dans une brasserie. D'une nature fine et déjà développée, il souffre de l'entourage grossier dans lequel il est tombé; mais il persévère, et finit par trouver dans sa nouvelle destinée le bonheur et la considération. C'est encore une donnée bien simple; M. Auerbach l'a développée avec la touche à la fois franche et délicate qui lui est propre. Il raconte ensuite d'une manière plus humoristique la longue et risible inimitié de deux vieilles femmes condamnées à habiter la même maison, et qui se querellent sans savoir pourquoi, jusqu'à ce que le mariage imprévu de leurs enfants les réconcilie, après avoir provoqué une dernière crise de haine et de fureur. *L'Arbre devant ma fenêtre* n'est plus une histoire, c'est la nature que l'auteur interroge et fait parler; et c'est là qu'il faut voir combien un arbre peut nous apprendre de choses fines ou profondes. En somme, nous avons vu peu de recueils de ce genre qui fussent aussi appropriés à leur objet et aussi sympathiques que cet attrayant *Almanach populaire,* magnifiquement illustré d'ailleurs par MM. Kaulbach, Richter et Ramberg. M. Kaulbach n'a pas trouvé au-dessous de lui de faire les vignettes du Calendrier proprement dit, c'est-à-dire les illustrations symboliques des mois. L'illustre maître a dans ces petites fantaisies une grâce robuste et charmante.

A. V.

Digitized by Google

IAROSLASCH, par M. le docteur Richard Vendt.

Iaroslasch, ou *Pêle-mêle*, tel est le titre de quelques épisodes d'un séjour en Russie, dans les provinces de Volhynie et d'Esthonie. L'auteur, M. le docteur Richard Vendt, a essayé de nous décrire la vie russe telle qu'elle est, en nous épargnant ses commentaires et ses appréciations personnelles. Au lecteur le soin de tirer lui-même ses conclusions. Nous approuvons cette méthode réaliste, en observant toutefois que, semblable en cela à toutes les méthodes connues, elle n'a de valeur que la valeur personnelle de qui l'emploie. M. Tourgueneff, que M. Vendt a pris ou aurait dû prendre pour modèle, est réaliste; ses *Récits d'un Chasseur* nous transportent en pleine vie russe, en pleine campagne russe, en pleine forêt russe; nous ne sommes plus lecteurs, ni même spectateurs, nous devenons acteurs passionnés dans la scène où il nous introduit; nous cherchons à surprendre dans la ramée l'oiseau qui s'est trahi par quelques notes plaintives, nous entrons dans la chaumière du moujik, nous nous attablons au cabaret dans l'Ischba, nous faisons la veillée avec le petit pâtre dans la prairie. Réaliste qui transporte son lecteur en pleine réalité.

Le réalisme de M. le docteur Richard Vendt est d'une nature moins élevée : c'est un réalisme de petits personnages, paysans ou grands seigneurs se débattant dans de petites difficultés et s'enorgueillissant de petits succès. Pourquoi nous transporter à mille lieues de chez nous pour nous débarquer en pleine médiocrité? Pas n'était besoin d'aller là-bas; il suffisait de prendre l'omnibus qui nous aurait déposé à la porte de M. Prud'homme, rentier bien connu aux Batignolles; il suffisait de descendre tout bonnement dans la loge du concierge.

Ce n'est pas que nous voulions dire que les récits de M. le docteur Vendt soient dénués de tout intérêt et de tout enseignement, car on y peut glaner quelques détails utiles sur l'organisation administrative de l'Esthonie et sur le caractère de ses habitants; il nous donne la description de Dorpat, de son université et de ses étudiants; il nous introduit même chez l'illustre astronome Maedler, « qui entre dans la salle pour recevoir une visite, les yeux perdus dans les espaces et ruminant des chiffres, les habits pleins de paille, car il vient de disposer le lit de sa femme dans la direction du méridien magnétique. « M. Vendt nous fait aussi faire la connaissance d'un pêcheur du lac Peïpus, Ossip Iwanowitch, homme de cœur et de bon sens, un *starowerz*, qui doit certes faire honneur à la religion. Les starowerz, ou anciens croyants, sont restés fidèles à l'antique orthodoxie grecque, qui par la suite des temps est devenue une hérésie, comme tant d'autres orthodoxies. L'histoire d'Ossip est la seule histoire dont un homme du peuple soit le héros, et c'est aussi la plus intéressante, sans contredit, du livre qu'on peut parcourir avec intérêt, sinon lire avec grand fruit. »

JACQUES LEFRÈNE.

Digitized by Google

Les Contemporains, lexique biographique du temps présent (*Die Mænner der Zeit, biographische, Lexicon der Gegenwart*), première livraison. — Leipzig, Charles Lorck, 1858.

Les compilations de ce genre sont, en raison de certains antécédents, assez mal famées. Celle-ci se présente avec des apparences honnêtes, et nous nous hâtons d'autaut plus de le dire, que c'est à peu près le seul éloge qu'il soit possible d'en faire jusqu'à présent. Les notices sont en général écourtées et superficielles, et les jugements peu fermes. C'est aussi une fâcheuse idée d'avoir abandonné l'ordre alphabétique pour entremêler les articles sans aucune succession logique. Le rédacteur sans doute a voulu vivement piquer la curiosité en réunissant dans la première livraison les hommes sur lesquels l'attention du monde est le plus fixée en ce moment, comme l'empereur des Français, l'empereur de Russie, le prince de Prusse, lord Palmerston, etc., etc. C'est compromettre l'entreprise pour le succès d'un jour. La table jointe à l'ouvrage ne remédie pas au mal, car elle impose au lecteur une double recherche.

A N.

Digitized by Google

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DE

LA REVUE GERMANIQUE[1].

Gœttingue, 20 novembre.

Notre société royale des sciences a récemment reçu deux communications relatives à des matières que vous avez comprises dans le programme de votre *Revue*. M. Ewald lui a communiqué un mémoire sur l'origine, le contenu et la valeur des livres sibyllins, mais le public ne connaît encore de ce travail que ce que l'éminent critique en dit lui-même dans nos *Gelehrte Anzeigen*. Si on l'en croit, il est arrivé à des résultats positifs et considérables, il aurait classé avec certitude toutes les parties dont se compose la collection, et il aurait ainsi réussi à y distinguer les chants de sept sibylles, plus un poëme non sibyllin, mais très-beau (il s'agit probablement du fragment connu sous le nom de *Proœmium*). On ne peut juger un tel travail sur une simple annonce. Le nom de M. Ervald autorise beaucoup d'espérances, tempérées par une légère défiance. L'auteur de l'*Histoire du peuple d'Israël* a une pénétration admirable, mais une pénétration qui se croit parfois trop sûre d'elle-même et veut aller un peu plus loin qu'il ne convient.

L'autre communication est un rapport de M. le professeur Dillmann, de Kiel, sur une collection de Clémentines éthiopiennes qui contiennent tout autre chose que les écrits connus jusqu'à présent sous ce nom. La pseudo-paternité de Clément de Rome, déjà si considérable, reçoit ainsi un nouveau surcroît. Les *Homélies*, les *Recognitiones* et l'*Epitome* ne paraissent avoir jamais été traduits en gheez; les *Canons apostoliques* et les *Constitutiones* sont intercalés dans une collection d'écrits sacrés appelée *Synode*. Ce qui est attribué à Clément de Rome, c'est une réunion de sept écrits qui ont un contenu dogmatique, pratique, et apocalyptique, et qui, M. Dillmann le démontre, ce me semble, avec pertinence, ne sont pas plus anciens que le milieu du huitième siècle. Il est intéressant de voir la littérature apocalyptique et pseudographique persister si longtemps. Les Clémentines éthiopiennes sont composées de prétendues révélations de saint Pierre à Clément, et de Dieu le Fils à saint Pierre. Ces révélations concernent la Trinité, le paradis, le culte, et aussi l'avenir. On retrouve dans la partie apocalyptique les semaines de Daniel et une foule d'autres imitations. Les oppresseurs des fidèles

[1] Le défaut d'espace nous oblige cette fois à resserrer nos correspondances.

Digitized by Google

sont ici les califes de la dynastie des Ommiades : ils seront exterminés par le fils du Lion, c'est-à-dire par l'empereur Constant V, fils de Léon, lequel a régné de 741 à 775. Cette indication donne la date de la composition, que M. Dillmann suppose du reste avoir été traduite de l'arabe.

R.

Vienne, 25 novembre.

Permettez-moi de consacrer un petit souvenir à madame Ida Pfeiffer, notre intrépide touriste, qui a succombé, à la fin du mois dernier, à une fièvre dont elle avait contracté le germe à Madagascar. Madame Pfeiffer, née Reyer, était âgée de soixante-huit ans. Le goût des voyages s'était développé ou du moins ne s'était manifesté chez elle qu'à un âge déjà avancé. Elle avait cinquante-deux ans quand elle partit pour son premier voyage, dont le but était la Palestine. En 1845, elle parcourut la Scandinavie et l'Islande; en 1846, elle entreprit le tour du monde; et en 1851 un autre grand voyage qui la conduisit, à travers mille dangers, chez les Dajaks de Borneo et les Battas de Sumatra. De retour en 1854, elle repartit presque incontinent pour Madagascar, réussit à pénétrer à la cour de la reine Ranawolo, en compagnie d'un Français, y fut d'abord bien reçue, puis accusée de complot et jetée en prison. C'est là qu'elle contracta cette fièvre qui l'a emportée presque aussitôt après son retour à Vienne, après l'avoir longtemps arrêtée dans un hôpital de Hambourg. Madame Pfeiffer voyageait toujours à pied, et presque sans aucune ressource. Son courage et sa présence d'esprit la tiraient de tous les mauvais pas. Elle laisse trois relations de voyage : *Voyage d'une Viennoise à Jérusalem; Voyage en Scandinavie et en Islande; Voyage d'une femme autour du monde.*

Quoique ne pouvant prétendre à être classée parmi les voyageurs scientifiques, elle n'en a pas moins rendu des services réels et précieux à la science. Les collections qu'elle a rapportées de son dernier voyage à l'île Maurice et à Madagascar ont enrichi notre cabinet zoologique. On y remarque de nouvelles espèces d'insectes et de mollusques, entre autres une variété de la cochenille, et une autre de fourmis blanches ou de termites qu'on dit particulière à l'île Maurice. Ces termites ont une corne au milieu du front et s'en servent, comme les piverts, pour forer les arbres.

K.

Berlin, 25 novembre.

La mort de madame Kinkel, la femme du poëte exilé, a causé ici la plus pénible, la plus douloureuse impression. Vous savez peut-être déjà par les journaux anglais que cette dame qui, par son talent — elle est elle-même écrivain — et par son noble et actif dévouement à l'infortune de son mari, s'était concilié les sympathies universelles, y compris celles des adversaires politiques de M. Kinkel; que cette dame, dis-je, s'est précipitée ou est tombée par la fenêtre de son appartement, à Londres, et qu'elle a succombé à sa chute. S'il y a eu suicide ou accident, on ne le saura jamais. Le bonheur domestique qu'elle avait retrouvé en Angleterre et toutes les circonstances extérieures protestent contre

Digitized by Google

un suicide réfléchi. L'autopsie a eu lieu, et a révélé un développement tout à fait anormal de l'un des côtés du cœur. Le jury médical a rendu un verdict de mort accidentelle.

Aurons-nous enfin des nouvelles certaines du sort du voyageur Vogel? Ce ne sera pas la faute de notre illustre et vénéré Humboldt, ni celle de lord Malmesbury, ministre des affaires étrangères d'Angleterre, si l'incertitude se prolonge. Lord Malmesbury s'est mis tout à fait à la disposition de M. de Humboldt, et vient de l'informer des résultats des premières recherches entreprises par le consul anglais de Tripoli. Ces nouvelles sont malheureusement peu concluantes : des lettres pressantes ont été envoyées à travers le désert au sultan de Bornou; mais l'aller et le retour n'exigent pas moins de douze mois, et on n'attend la réponse du sultan que dans les premiers mois de 1859. On avise aux moyens de faire fouiller les prisons de Wadaï. Notre illustre savant s'est empressé de transmettre ces informations au père de M. Vogel, et il a signé : « Humboldt, à moitié guéri. » Une indisposition, qu'il a surmontée avec sa force habituelle, avait en effet alarmé Berlin au commencement du mois. Aujourd'hui nous sommes tout à fait rassurés. M. de Humboldt, qui ne sort presque plus, a tenu à remplir son devoir civique aux élections qui viennent d'avoir lieu : il a donc paru en public, et a déposé son vote dans l'urne. Je vous laisse à penser si la respectueuse et tendre popularité dont il est entouré se fût accrue de cet acte, s'il lui était possible de s'accroître.

F. W.

Digitized by Google

CHRONIQUE PARISIENNE.

La *Métaphysique et la science, ou Principes de la métaphysique positive* [1], tel est le titre d'un nouvel ouvrage de M. Étienne Vacherot. Ce titre promet, et il tient ses engagements. L'auteur d'ailleurs a fait ses preuves; ses beaux travaux sur l'école d'Alexandrie honorent la philosophie critique de notre pays. Philosophie oblige, car elle est noblesse aussi, la plus grande de toutes, celle de l'esprit. La philosophie est l'amour pur et ardent de la vérité : c'est là son essence, et tout homme possédé de cet amour est philosophe de nature.

Nous voudrions pouvoir fournir une analyse de cet ouvrage, et c'est à peine s'il nous est possible d'en indiquer la pensée fondamentale, résumée d'ailleurs dans le titre que nous venons de transcrire. La métaphysique et la science ne sont brouillées que par un malentendu. Au fond, elles ne peuvent se passer l'une de l'autre, et ne furent jamais radicalement séparées; lors même qu'elles voudraient opérer le divorce, elles n'y parviendraient pas. M. Vacherot a voulu rétablir leur accord, en montrant à toutes deux par quels points essentiels elles s'engrènent et se tiennent. Qui raisonne est obligé d'observer, c'est-à-dire de raisonner sur des faits tirés de l'examen des phénomènes physiques, intellectuels ou moraux : d'où résulte la part nécessaire de l'expérience et de la sensation en tout effort de l'intelligence humaine. Qui observe est amené à son tour à faire intervenir l'esprit, qui, ne pouvant opérer sur les valeurs fournies par l'expérience que selon les modes indestructibles de son activité, abstrait de l'ensemble des faits les formules générales auxquelles il donne le nom de lois. Comme on ne peut penser sans abstraire, et que toute abstraction représente une conception métaphysique, il en résulte que l'homme, dès qu'il pense, fait de la métaphysique. L'ouvrage de M. Vacherot pourrait porter pour titre : le Métaphysicien sans le savoir. Et au fond que représente cette vieille querelle de la science et de la métaphysique, sinon celle de l'analyse et de la synthèse, du particulier et de l'universel, du fini et de l'infini, du matérialisme enfin et de l'idéalisme? Sous combien de noms elle a toujours reparue! Pouvons-nous espérer que les temps sont prochains où, des deux côtés, on comprendra que ce sont là les hémisphères de la science, qui n'en saurait exclure aucune sans se condamner à demeurer incomplète.

Le livre de M. Vacherot est un beau livre, et il contribuera sans doute à cette réconciliation, si jamais elle doit s'opérer. Nourrie, quant au fond, d'un aliment vraiment philosophique, et dans sa forme d'une limpidité qu'on ne saurait trop apprécier en des matières qui semblent le plus souvent défier les

[1] Deux volumes in-8°. Paris, chez Chamerot.

Digitized by Google

exigences de la clarté, on peut prédire à cette œuvre un succès partagé entre l'Allemagne et la France, qu'elle rapproche fraternellement. C'est donc à un double titre que la *Revue germanique* attire l'attention sur ce remarquable travail, dont elle s'est empressée, dans un précédent numéro, d'annoncer la prochaine apparition. L'auteur, il le déclare lui-même dans son introduction, ignore la langue allemande. Il faut donc, pour qu'il ait pénétré à ce point l'essence de la philosophie germanique, qu'il soit doué d'un sens métaphysique des plus rares en notre pays, si fertile d'ailleurs en excellents esprits.

L'auteur a cru devoir adopter la forme du dialogue. « Pour les philosophes comme Malebranche et Berkeley, dit-il, qui n'ont d'autre but que la science et la vérité, le dialogue est la forme naturelle de la discussion; il en reproduit mieux qu'une simple exposition les vicissitudes et les nécessités; il suit le mouvement de la pensée dans la carrière laborieuse où elle s'est engagée. » — « Ce dialogue, du reste, ajoute-t-il, est aussi simple que possible; il se réduit à deux interlocuteurs, toujours les mêmes, dans la série des entretiens. Le but de mon livre étant de réconcilier la métaphysique avec la science, tout se passe entre un métaphysicien et un savant. » Les motifs paraissent en effet justifier le choix. Remarquons cependant combien cette forme du dialogue philosophique, alors même qu'elle n'a pour objet, en dehors de toute exigence artistique, que de poursuivre la discussion et de la développer jusque dans ses derniers replis, est chose difficile à manier pour la satisfaction de tous les esprits ou prévenus ou contraires. M. Vacherot, dont les franches intentions, et, pour mieux dire, les aptitudes à l'impartialité sont aussi grandes qu'on le peut souhaiter, ignore certainement combien son savant est bien élevé et sait à fond son rôle d'interlocuteur. Il reste une machine à objections, et n'oppose, après tout, ses arguments au métaphysicien que pour donner à celui-ci le prétexte de les résoudre triomphalement. A la fin du premier volume, le savant est déjà fort entamé, et son généreux adversaire se voit contraint, pour le faire vivre jusqu'au bout, de lui fournir lui-même le réconfort de quelques objections. A la fin du second volume, après avoir salué en passant, et sans trop regimber, toutes les critiques, d'ailleurs fort plausibles, du métaphysicien, le savant est entièrement résigné : ayant objecté sans succès durant plus de mille pages et perdu sa peine, il se déclare échec et mat, et la métaphysique positive triomphe sur toute la ligne. Nous aussi, nous triomphons avec elle et de grand cœur; mais s'il allait se trouver quelque savant en chair et en os qui prétendît renier la procuration donnée d'office par le métaphysicien au savant sur papier?

L'auteur nous pardonnera cette légère critique. Nous croyons que son livre n'eût rien perdu dans une exposition unilatérale, tout au contraire. Il est assez d'aplomb sur ses idées pour se tenir de lui-même. En ce qui touche les objections auxquelles tout livre s'offre naturellement en réponse par le seul fait de son apparition, il faut, ce nous semble, en laisser le soin à cet interlocuteur insaisissable et multiple, que chacun a devant lui lorsqu'il écrit. Quoi qu'il en soit de ces observations qui ne touchent qu'à l'enveloppe de l'ouvrage, nous ne pouvons que nous féliciter de cette réapparition sur la scène de la pensée d'un vrai philosophe. M. Vacherot n'a pas escamoté le succès, il l'a gagné. Il s'est soumis de lui-même et d'avance à toutes les exigences de la critique, et son échafaudage repose solidement sur la critique elle-même. Pour bâtir, il a commencé par s'assurer le terrain par des préparations intellectuelles d'un grand prix.

Digitized by Google

« C'est la critique, dit-il, qui est aujourd'hui le point de départ de tout dogmatisme sérieux. La nouvelle métaphysique n'a pas le droit de rien affirmer qui n'ait passé par cette épreuve. Elle y laisse bien des idoles et bien des abstractions; mais ce qui survit, ce qui résiste à l'analyse n'en a que plus de solidité. Avec ces éléments indestructibles, la métaphysique sera toujours possible. » Non-seulement possible, ajouterons-nous, mais absolument inévitable.

Un bon livre aussi ne vient jamais seul. La *Métaphysique positive* est née en compagnie d'un volume sur la liberté religieuse, de M. Édouard Laboulaye[1]. Le sujet était digne de l'interprète. M. Laboulaye a devoué son talent d'écrivain, ses grandes vertus d'honnête homme et de penseur à cette cause, que rien ne peut user. La lutte, nous le craignons, sera de tous les temps, et il faudra toujours des hommes pareils pour la soutenir. M. Laboulaye est d'autant mieux en mesure de lui rendre des services solides, qu'il occupe, dans le milieu de la modération où son esprit s'est classé, une sorte de position intermédiaire entre la philosophie issue du christianisme et le christianisme lui-même, sous les formes libérales que le protestantisme a su lui donner. M. Laboulaye est un chaînon précieux. Par la nature tempérée et noble qui appartient à son style et à ses convictions, il n'effraye personne, et, plus ou moins, il attire tout le monde. Les partisans rigoureux de l'orthodoxie philosophique, comme aussi ceux de l'orthodoxie religieuse, feront peut-être à son livre le reproche de rester suspendu entre la rigoureuse philosophie et la révélation positive. Mais n'est-ce pas à mi-chemin qu'il y a le plus d'âmes à récolter, le plus de consciences craintives ou perdues à grouper autour du drapeau de la liberté religieuse? Tant que cette position intermédiaire sera occupée par des hommes de ce talent, et animés surtout, comme l'auteur, de tous les instincts honnêtes et élevés de la nature humaine, nous ne redouterons pas les difficultés d'une conciliation, qui nous paraîtrait impossible si l'on ne considérait strictement que les idées. Mais la conciliation est le fait moins des idées que des hommes.

Ces études, reliées par une tendance commune, ont été publiées d'abord dans le *Journal des Débats*. M. Laboulaye dédie son œuvre à M. le baron de Bunsen, l'auteur des « Signes du temps » et le traducteur infatigable de la Bible. Ainsi que M. Bunsen, l'introducteur de Channing en France est chrétien par le cœur, par le respect de l'individualité humaine, la meilleure façon d'être chrétien assurément. La dédicace porte ces mots :

A M. LE BARON DE BUNSEN,
AU DÉFENSEUR CONSTANT
DES DROITS DE LA CONSCIENCE
ET DE LA VÉRITÉ,
L'AUTEUR DÉDIE CE LIVRE
COMME UN FAIBLE TÉMOIGNAGE
DE SA RECONNAISSANCE
ET DE SON AFFECTION.

En dédiant son livre à M. de Bunsen, l'auteur se l'est dédié à lui-même, en même temps qu'à tous ceux qui, à un titre quelconque, tiennent en estime sincère les droits de la conscience humaine en toutes ses manifestations.

[1] Charpentier.

Digitized by Google

A côté de ce livre de M. Laboulaye, nous devons mentionner encore la brochure de M. Prévost Paradol[1]. Un article récemment publié dans la *Revue des Deux-Mondes* forme la substance de ce travail, où l'on retrouve toutes les brillantes qualités du polémiste et de l'écrivain : vivacité, franchise d'allure et souplesse élégante. L'esprit français est là, et c'est du bon cru.

De M. Paradol à madame Agénor de Gasparin il y a plus loin qu'on ne pense. Le protestantisme de madame de Gasparin a un goût de terroir très-prononcé, mais qui ne déplaît pas à tout le monde. A parler franchement, nous préférons M. Vinet. « Les Horizons prochains[2] » nous offrent des récits mêlés où l'on met en scène, entre autres, un jeune hégélien. Ce pauvre jeune homme, rencontré dans un intérieur de diligence, débite avec douceur une foule d'extravagances, et madame Agénor de Gasparin de le plaindre et de lui offrir une Bible, dont elle s'est munie pour le cas échéant. Tout est dès lors pour le mieux, et nous avons l'espoir de voir guérir le hégélien de madame de Gasparin. Mais non, hélas! Arrivé à Bâle, il descend de diligence, se met à courir comme un insensé qu'il est, passe le Rhin et se fait fusiller. Espérons que le livre de l'auteur vivra plus longtemps pour la destruction de tous les panthéistes présents et futurs.

M. Michelet vient de publier une œuvre nouvelle, dont le titre seul, « De l'amour, » suffirait à fixer l'attention, en dehors même du nom de son auteur. Nous réservons pour notre prochain numéro l'appréciation sommaire de ce travail.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres a tenu, le 11 de ce mois, sa séance publique et annuelle. Cette séance, à la solennité érudite de laquelle rien n'a manqué, nous a valu une notice de M. Naudet, secrétaire perpétuel, sur M. Boissonade. Par le tour délicatement littéraire de cette notice, M. Naudet a retenu l'attention sympathique de la docte assemblée. Il paraît que, pour être fort savant, on ne se croit pas, en France, dispensé d'avoir du goût et de la clarté. Personne n'était plus apte à apprécier, dans l'helléniste distingué dont l'Institut et le pays déplorent la perte, l'honnête homme, la dignité du caractère, la volonté laborieuse attachée aux études pour l'amour de la science elle-même.

Un rapport de M. Guigniault sur les travaux de l'école française d'Athènes a suivi cette notice et rempli très-substantiellement le reste de la séance. L'illustre traducteur de la *Symbolique* de Kreuzer a marqué de sa parole incisive et nourrie les résultats principaux et les plus intéressants sur cette école, qui a déjà valu à la France le nom, et ce qui vaut encore mieux, les découvertes archéologiques de M. Beulé. Les développements de cette dernière communication n'ont pas permis de satisfaire entièrement au programme de la séance, et nous avons dû, à regret, renoncer à entendre notre savant collaborateur M. Maury, qui se disposait à lire un mémoire sur l'histoire de la magie et de l'astrologie.

[1] *La liberté des cultes.* — Michel Lévy.
[2] Michel Lévy.

CHARLES DOLLFUS.

CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.

Digitized by Google

N° 11. Année 1858.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAIS ET ÉTRANGER

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE A. FRANCK,

67, rue Richelieu.

Toute demande faite directement à la librairie A. Franck et accompagnée du montant sera expédiée franche de tout port par toute la France sur le parcours desservi par la poste et les messageries.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

1. **Bibliothèque** impériale. Département des imprimés. Catalogue de l'histoire de France. T. V. Publié par ordre de l'Empereur. In-4°, 24 fr.

2. **Catalogus** codicum manuscriptorum bibliothecæ regiæ Monacensis. Tom. VII. Codices manuscripti bibliothecæ regiæ Monacensis Gallici, Hispanici, Italici, Anglici, Suecici, Danici, Slavici, Ethnici, Hungarici descripti. Gr. in-8°, cart. Munchen, 12 fr.

— Tom. I-VI paraîtront plus tard.

3. **Chambers** (R.). Cyclopædia of English Literature : a History, critical and biographical, of British Authors, from the earliest Period to the present Time. 2 vol. Vol. I, in-8°, 10 fr.

4. **Frère**. Manuel du bibliographe normand, ou Dictionnaire historique et bibliographique. Tom. Ier, 3e livr. (Dec-Fur). Fin du Tom. Ier. Rouen, gr. in-8°.

— L'ouvrage, publié en six livraisons, chacune de 160 pages environ, formera 2 volumes. Prix de la livraison, 5 fr.

5. **Hennin**. Les Monuments de l'histoire de France. Catalogue des productions de la sculpture, de la peinture et de la gravure relatives à l'histoire de France et des Français; 1856-57, gr. in-8°; tom. I à V, 50 fr.

6. **Henop** (Ph.). Leitfaden zur Literatur-Geschichte sämmtlicher neueren europaischen Volker m. Auschlusz d. deutschen. Nebst e. synchronist. Tabelle fur Haus u Schule bearb. In-8°. Basel, geh., 3 fr. 75

7. **Herbst** (W.). Die deutsche Dichtung im Befreiungskriege. Mit. e. Rückblick auf verwandte Dichtungen. Ein Vortrag, gelesen in Elberfeld am 2. März 1858. In-8°. Mainz, geh., 1 fr.

8. **Janin**. Histoire de la littérature dramatique. Tom. V, VI et dernier. Paris, 2 vol. gr. in-18, 6 fr.

9. **Magasin** (Le) de librairie publié par Charpentier, éditeur, avec le concours des principaux écrivains. Prospectus. Paris, in-8°.

— *Le Magasin de librairie* est une collection d'ouvrages inédits embrassant les divers genres de bibliographie : belles-lettres, histoires, philosophie, mémoires, etc. Il sera publié par livraisons de 160 pages, sur papier collé, du format in-8° raisin. Il paraîtra une livraison tous les 10 et 25 de chaque mois, à partir du 10 novembre 1858. Prix de la livraison, 1 fr.

10. **Munk** (Dr. Ed.). Geschichte der römischen Literatur. Fur Gymnasien u. hohere Bildungsanstalten. (In 3 Thln.) 1. Thl. A. u. d. T. : Geschichte der archaistischen Literatur der Römer. Gr. in-12. Berlin, geh., 4 fr.

11. **Robiou**. Essai sur l'histoire de la littérature et des mœurs pendant la première moitié du dix-septième siècle. T. Ier : la France, de la paix de Vervins à l'avénement de Richelieu. Paris, in-8°, 6 fr.

12. **Schmit**, Ritter v. Tavera (Dr. Carl.). Bibliographie zur Geschichte d. osterreichischen Kaiserstaats. 1. Abth. 2 Bd. : Bibliographie zur Geschichte O Esterreichs unter Carl V. u. Ferdinand I. Gr. in-8°. Wien cart., 5 fr. 35.

13. **Soupé**. Tableau de la littérature

Digitized by Google

dramatique en Europe, depuis l'origine jusqu'à nos jours. Grenoble et Lyon, in-16, 2 fr.

14. **Stahr** (Adf., G. F. Lessing.). Sein Leben u. seine Werke. 2 Thle. In-8°. Berlin, geh., 16 fr.

THÉOLOGIE ET PHILOSOPHIE.

15. **Alexander** (J. A.) The Gospel according to Mark explained, 9 fr. 50.

16. **Bible** (la sainte) des familles chrétiennes, illustrée de 180 gravures sur bois, d'après les dessins originaux de Fr. Overbeck, E. Steinlé, J. Schnorr de Carolsfeld, G. Jæger, Ch. Weit, etc., avec l'introduction et les notes de D. J. F. Allioli, approuvées par le Saint-Siége, et traduites en français par M. l'abbé P. J. Schleininger. Tome Ier : Ancien Testament, traduit par Lemaître de Sacy. 1re livraison. Paris, in-4°.

— L'ouvrage aura 2 volumes, publiés en 45 livr., chacune de 5 feuilles. Tome Ier : Ancien Testament, traduction de M. L. de Sacy. Tome II : Nouveau Testament, traduction du R. P. Denis Amelotte. Il paraîtra une livraison toutes les trois semaines. Prix : 1 fr. Les souscripteurs recevront gratuitement toutes les livraisons qui dépasseraient le nombre fixé.

17. **Biblia sacra**, Vulgatæ editionis Sixti V, pontificis maximi, jussu recognita, et Clementis VIII auctoritate edita. Lyon et Paris, in-12, 7 fr.

18. **Commentary** (The) wholly Biblical : an Exposition in the very Words of Scripture. 3 vol. in-4°, 78 fr. 75.

19. **Davidson** (P.). Opinions concerning Jesus Christ. In-12. Edinburgh, 5 fr. 75.

20. **Frohschammer** (J.). Einleitung in die Philosophie u. Grundrisz der Metaphysik. Zur Reform der Philosophie. In-8°. München, geh., 7 fr. 25.

21. **Huc**. Le Christianisme en Chine, en Tartarie et au Thibet, tome IV, depuis la mort de l'empereur Khang-hi, en 1722, jusqu'à la prise de Canton, en 1858. In-8°. 6 fr.

22. **Jaarboeken**. Nieuwe, voor wetenschappelijke Theologie onder redactie van Dr. D. Harting, met medewerking van anderen. 1e deel. 1858. In-8°. Utrecht, 9 fr.

23. **Janet**. Histoire de la philosophie morale et politique dans l'antiquité et les temps modernes. Paris, 2 vol. in-8°, 15 fr.

24. **Laboulaye**, membre de l'Institut. La Liberté religieuse. Paris, gr. in-18, 3 fr. 50.

25. **La Luzerne** (De). Explication des Evangiles. Paris, in-8°, 5 fr.

26. **Lamennais**. Œuvres posthumes publiées selon le vœu de l'auteur, par E. D. Forgues. Correspondance. Paris, 2 vol. in-8°, 12 fr.

— Les ouvrages posthumes se composent de six volumes :

1° *La Divine Comédie*, de Dante Alighieri, 2 vol.;

2° *Discussions critiques et Pensées diverses*, 1 vol.;

3° *Correspondance*, 2 vol.

27. **La Rocca** (De). Mission du prêtre corse. Paris, in-8°, 1 fr.

28. **Nourrisson**. Tableau des progrès de la pensée humaine, depuis Thalès jusqu'à Leibniz. Paris, in-8°, 7 fr.

29. **Poujoulat**. Le P. de Ravignan, sa vie, ses œuvres. Paris, in-8°, 1 portrait. 7 fr. 50.

30. **Proksch** (Jos.). Aphorismen üb. katholische Kirchenmusik nebst e. geschichtlichen Ueberblicke d. Gregorianischen Choralgesanges. Gr. in-8°. Prag., geh., 2 fr. 75.

31. **Ritter** (A.). History of the Moravian Church in Philadelphia, from its foundation in 1742 to the present time. Comprising notices defensive of its founder and patron, Count Nicholas Ludwig von Zinzendorff, together with an appendix. With portraits and illustrations. In-8°. Philadelphia, 15 fr.

32. **Rohrbacher**. Histoire universelle de l'Église catholique, précédée d'une Notice biographique et littéraire par Charles Sainte-Foi, augmentée de notes inédites de l'auteur colligées par M. A. Murier, et suivie d'un Atlas géographique spécialement dressé pour l'ouvrage par A. H. Dufour. 3e édit. Tom. XXI. Paris, in-8°, 5 fr.

33. **Schott** (Th.). Der Römerbrief seinem Endzweck u. Gedankengang nach. ausgelegt. In-8°. Erlangen, geh., 5 fr.

34. **Sengler** (J.). Erkenntniszlehre. (In 2 Bd.) 1. Bd. In-8°. Heidelberg, geh., 8 fr.

35. **Stevens** (A.). The History of the religious movement of the eighteenth century, called Methodism, considered in its different denominational forms, and its relations to British and American Protestantism. Vol. 1, from the origin of Methodism to the death of Whitefield; with portrait of Jno. Wesley, in-8°. New-York, 8 fr. 75.

36. **Swedenborg** a Hermetic Philosopher. In-8°. New-York, 8 fr. 75.

37. **Thiébault**. Œuvres complètes de Thiébault, curé de Sainte-Croix, à Metz, et supérieur du grand séminaire en la même ville, le plus fécond, le plus pratique et le plus varié des orateurs chrétiens. Tom. VI, gr. in-8°.

— L'ouvrage complet, 8 vol., 50 fr.

38. **Vacherot**. La Métaphysique et la

Digitized by Google

Science, ou Principes de métaphysique positive. Paris, 2 vol. in-8°, 17 fr.

39. **Wernink** (J. R.). Exegetische studiën over πιστις en πιστευιεν in het Nieuwe Testament. In-8°. Rotterdam, 3 fr.

40. **Wiley** (I. W.). The Mission Cemetery and the fallen missionaries of Fuh Chau, China; with an introductory notice of Fuh Chau and its missions. In-8°. With illustrations. New-York, 8 fr. 75.

DROIT, POLITIQUE, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE ET STATISTIQUE.

41. **Almanach** de Gotha. Annuaire diplomatique et statistique pour l'année 1859. 96e Année. In-32, avec 6 portr. et calendrier-Gotha, cart., 6 fr.

— Edit. de luxe, 9 fr.

42. **Atkinson** (W.). Principles of social and political Economy; or, the Laws of the Creation and Diffusion of Wealth investigated and explained : preceded by an examination of the extant and prevailing principles and system of political economy. 3 vol. Vol. 1, 22 fr. 50.

43. **Blau** (Dr. Otto), commercielle Zustände Persiens. Aus den Erfahrgn. e. Reise im Sommer 1857 dargestellt. Gr. in-8°. Berlin, geh., 5 fr.

44. **Bosselet.** De la Liberté et du Gouvernement. Paris, gr. in-18, 2 fr.

45. **Bouchardat.** Nouveau Formulaire magistral, précédé d'une Notice sur les hôpitaux de Paris, de généralités sur l'art de formuler; suivi d'un précis sur les eaux minérales naturelles et artificielles, d'un mémorial thérapeutique, de notions sur l'emploi des contre-poisons et sur les secours à donner aux empoisonnés et aux asphyxiés. 9e édition, entièrement refondue. Paris, in-18, 3 fr. 50.

46. **Bulletin** de la Société industrielle de Mulhouse, n° 144. Tom. XXIX. Paris, in-8°, 3 fr.

— L'abonnement pour six bulletins (1 v.) est de 15 fr., et par la poste, 16 fr. 50.

47. **Canada.** Eine Darstellung der natürlichen, socialen u. berkehrs-berhältnisse dieses Landes. Mit besond. Rücksicht auf die Ansiedelung. Nebst Karte v. Canada. Berlin, in-8°, 2 fr. 25.

48. **Césena** (D.). L'Angleterre et la Russie. Paris, gr. in-18, 1 fr. 50.

49. **Desplaces.** Le Canal de Suez, épisode sur l'histoire du dix-neuvième siècle. Paris, gr. in-18, 2 cartes, 1 fr.

50. **Dieterici** (E. F. W.). Handbuch der Statistik d. preuszischen Staats. (In ca. 8 Hftn.) 1. Hft. in-8°. Berlin, 2 fr.

51. **Dufour.** De l'expropriation et des dommages causés à la propriété. Traité pratique à l'usage des entrepreneurs de travaux publics et de tous les particuliers menacés ou atteints dans leur propriété, à raison de travaux autorisés, ordonnés ou exécutés par l'administration. Paris, in-8°, 7 fr.

52. **Fleury.** Institution au droit français, publiée par M. Edouard Laboulaye, de l'Institut, et M. Rodolphe Dareste. Paris, 2 vol. in-8°, 12 fr.

53. **Gleichgewicht**, das europäische, der Zukunft. Ein historisch-politischer Versuch. Gr. in-8°. Berlin, geh., 2 fr. 75.

54. **Grosse** et **Rameau.** Commentaire ou Explication au point de vue pratique de la loi du 21 mai 1858 sur la procédure d'ordre. Tome II. Paris, in-8°, plus un appendice contenant l'Exposé des motifs de la loi sur les ordres et tables, 10 fr.

55. **Hunt** (R.). Mineral statistics of the United Kingdom of Great Britain and Ireland for 1857; forming one of the memoirs of the Geological Survey, and embracing the produce of tin, copper, lead, silver, zinc, iron, coal, salt. In-8°, 2 fr.

56. **Lavergne** (De). L'Agriculture et la population en 1855 et 1856. Paris, in-18, 3 fr. 50.

57. **Mémoire** adressé à S. M. l'Empereur de toutes les Russies à propos de l'émancipation des serfs. Paris, in-8°, 60 c.

58. **Menche de Loisne.** France et Angleterre. Etude sociale et politique. Paris, in-8°, 5 fr.

59. **Mohl**, Rob. v., die Geschichte u. Litteratur der Staatswissenschaften. In Monographieen dargestellt. 3. Bd. Gr. in-8°. Erlangen, 18 fr. 75.

— Les 3 vol., 46 fr. 50.

60. **Noel** (B. W.). England and India : an essay on the duty of Englishmen towards the Hindoos. In-8°, 15 fr.

61. **Picot.** Nouveau Manuel pratique du Code Napoléon expliqué et mis à la portée de toutes les intelligences. Nouv. édit. aug. des nouvelles lois décrétées par S. M. l'empereur Napoléon III. Paris, in-18, avec prime, 6 fr.

62. **Reybaud.** La Colonisation du Brésil. Documents officiels. Paris, in-8°, 2 fr.

63. **Russie** (La) et l'avenir. Paris, in-8°, 5 fr.

64. **State Papers.** Calendar of State Papers, domestic series of the reign of James the Its, 1619-1623; preserved in the State Paper department of Her Majesty's Public Record Office. Edited by Mary Anne Everett Green. In-8°, 18 fr. 75.

65. **Thiercelin.** Essai de littérature du droit. Paris, gr. in-18, 4 fr.

66. **Will** there be a war between France and England? By a Prussian. In-8°, 75 c.

67. **Zolltarif**, allgemeiner, f. den euro-

Digitized by Google

paischen **Handel d. russischen Kaiserreichs u. d. Königreichs Bolen.** In-4°. St. Petersburg, 1857, geh., 9 fr. 35.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

68. **Agardh** (J. G.). Theoria systematis plantarum; accedit familiarum phanerogamarum in series naturales dispositio, secundum structuræ normas et evolutionis gradus instituta. Cum tab. XXVIII. In-8°. Lundæ, geh., 24 fr.

69. **Assmuss** (E. Ph.). Symbola ad faunam Mosquensem. Enumeratio lepidopterorum in gubernio Mosquensi indigenorum. Fasc. I. Macrolepidoptera. Gr. in-8°. Leipzig, geh., 2 fr. 75.

70. **Ganot.** Traité élémentaire de physique expérimentale appliquée et de météorologie, suivi d'un recueil nombreux de problèmes, et illustré de 568 belles gravures sur bois, intercalées dans le texte, à l'usage des établissements d'instruction, des aspirants aux grades des Facultes, etc.; 8e édition, augmentée de 10 grands bois nouveaux et des travaux les plus récents sur les différentes branches de la physique. Paris, gr. in-8°, 7 fr.

71. **Gobin de la Baudonnière.** Conciliation de la cosmogonie mosaïque avec les données des sciences naturelles. Paris, in-12, 1 fr. 80.

72. **Hansen** (P. A.). Theorie der Sonnenfinsternisse u. verwandten Erscheinungen. Mit 2. Taf. Gr. in-8°. Leipzig, geh., 8 fr.

73. **Hasskarl** (J. K.). Hortus Bogoriensis descriptus sive Retziæ editio nova valde aucta et emendata. Pars prima. In-8°. Amstelodami, 6 fr.

74. **Hickock** (L. P.). Rational Cosmology; or the eternal principles and the necessary laws of the Universe. In-8°. New-York, 12 fr. 50.

75. **Klinggræff** (H. v.). Die höheren Cryptogamen Preussens. Ein Beitrag zur Flora der Provinz, in-8°. Konigsberg, geh., 5 fr.

76. **Kotschy** (Th.). Die Eichen Europa's u. d. Orients. Gesammelt, zum Theil neu entdeckt u. m. Hinweisg. auf ihre Cultur-Fähigkeit f. Mittel-Europa, etc., etc., beschrieben. (In 10 Lfgn.) 1. Lfg. In-fol. Olmuz, 16 fr. — Édit. de luxe, 20 fr.

— Le texte est en latin, allemand et français.

77. **Noyce** (E.) Outlines of creation. Illustrated with four hundred engravings by the Brothers Dalziel. In-12, 6 fr. 25.

78. **Snider.** La Création et ses mystères dévoilés. Ouvrage où l'on expose clairement la nature de tous les êtres, les éléments dont ils sont composés et leurs rapports avec le globe et les astres, la nature et la situation du feu du soleil, l'origine de l'Amérique et de ses habitants primitifs, etc..., avec dix gravures. Paris, in-8°, 8 fr.

MÉDECINE.

79. **Bœhr** (B.). Digitalis purpurea in ihren physiologischen u. therapeutischen Wirkungen unter besond. Berücksicht. d. Digitalin m. Benutzg, der gesammten medicin. Literatur monographisch dargestellt. Gekrönte Preisschrift. Gr. in-8°. Leipzig, geh., 6 fr. 75.

80. **Barkow** (H. C. L.). Anatomische Untersuchungen üb. die Harnblase d. Menschen nebst Bemerkgn. üb. die männliche u. weibliche Harnrohre. Mit 13 lith. Taf. In-fol. Breslau, cart., 32 fr.

81. **Billroth** (Th.). Beiträge zur pathologischen Histologie nach Beobachtungen aus der Königl. chirurgischen Universitäts-Klinik zu Berlin. Hierzu 6 Kpfrtaf. In-8°. Berlin, geh., 8 fr.

82. **Bodichon** (Dr.). Algiers considered as a winter residence for the English. Broché, 2 fr. 50; cart. angl., 3 fr. 25.

83. **Bottentuit.** Hydrothérapie, son histoire, sa théorie; principales maladies auxquelles s'applique l'hydrothérapie méthodique. Paris, gr. in-18, 3 fr.

84. **Civiale.** Traité pratique sur les maladies des organes génito-urinaires. 3e édit. considérablement aug. T. I. Maladies de l'urètre. T. II. Maladies du col de la vessie, de la prostate et des organes génitaux. Paris, 2 vol. in-8°. Le vol., 8 fr.

85. **Gervais et Van Beneden.** Zoologie médicale. Exposé méthodique du règne animal, basé sur l'anatomie, l'embryogenie et la paléontologie des espèces employées en médecine, de celles qui sont venimeuses et de celles qui sont parasites de l'homme et des animaux. Paris, 2 vol. in-8°, avec figures dans le texte, 15 fr.

86. **Howard** (T.). On the loss of teeth, and the best means of restoring them. New edit. In-12, 1 fr. 25.

87. **Kissel** (Dr C.). Die Heilmittel Rademachers u. der naturwissenschaftl. Therapie. Gr. in-16. Giessen, geh., 4 fr.

88. **Lebert** (H.). Handbuch der praktischen Medicin. (In 2 Bdn.) 1. Bd. 1. Abth. Gr. in-8°. Tübingen, geh., 11 fr. 25.

89. **Malgaigne.** Traité d'anatomie chirurgicale et de chirurgie expérimentale. 2e édition, revue et considérablement augmentée. T. I. Paris, in-8°, 22 fr.

90. **Nunneley** (T.) On the organs of

Digitized by Google

vision, their anatomy and physiology. In-8°, 18 fr. 75.

91. **Reich** (Dr. Ed.), Lehrbuch der allgemeinen Ætiologie u. Hygieine. 1. Hälfte. Gr. in-8°. Erlangen, geh., 8 fr.

92. **Samter** (J.). Die Grenet'sche Batterie u. ihre Bedeutung f. die operative Heil-Anwendg. d. Galvanismus. In-8°. Posen, geh., 1 fr.

93. **Schwartz** (H.). Die vorzeitigen Athembewegungen. Ein Beitreg zur Lehre v. den Einwirkungen d. Geburtsautes auf die Fruchh. In-8°. Leipzig, geh., 6 fr.

94. **Sequard** (E. B.). Researches on epilepsy : its artificial production in animals; and its etiology, nature, and treatment in man. First part of a new series of experimental and clinical researches applied to physiology and pathology. In-8°, 9 fr. 50.

PHILOLOGIE ANCIENNE ET MODERNE, LANGUES ORIENTALES.

95. **Barb**. (H. A.). Ueb. das Zeichen Hamze u. die drei damit verbundenen Buchstaben Elif, Waw u. Ja der arabischen Schrift. In-8°. Wien, geh., 3 fr. 75.

96. **Castrén's** (M. Al.). Versuch. e. jenissei-ostjakischen u. kottischen Sprachlehre nebst Worterverzeichnissen aus den genannten Sprachen. Hrsg. v. *Ant. Schiefner*. Gr. in-8°. St. Petersburg, geh., 7 fr. 50.

97. **Corssen** (W.). Ueb. Aussprache, Vokalismus u Betonung der lateinischen Sprache. 1. Bd. In-8°. Leipzig, geh., 9 fr. 75.

98. **Elegiker**, die griechischen. Griechisch m. metrischer Uebersetzg. u. prüfenden u. erklärenden Anmerkgn. v. *J. A. Hartung*. 1. Bd. Die Elegiker bis auf Alexander's Zeit. In-12. Leipzig, geh., 5 fr.

99. **Euripides** ex recensione Frederici A. Paley, accessit verborum et nominum Index. Vol 1, in-8°, 4 fr. 50.

100. **Foucaux**. Grammaire de la langue tibétaine. Paris, in-8°, 3 fr.

101. **Georg** (L.). Grammaire systématique de la langue française à l'usage des Allemands. In-8°. Basel, geh., 5 fr. 50.

102. **Jahrbuch** f. romanische u. englische Literatur. Unter besond. Mitwirkg. v. *F. Wolf*. Hrsg. v. *A. Ebert*. 1. Bd. (Jahrg.) Octbr. 1858 — Septbr. 1859. 4 Hfte. In-8°. Berlin, 12 fr.

— Le premier cahier a paru.

103. **Lerch** (P.), Forschungen üb. die Kurden u. die iranischen Nordchaldaer. 2. Abthl. Kurdische Glossare, m. e. literar.-histor. Einleitg. Gr. in-8°. St. Petersburg, geh., 3 fr. 50.

— Prix de la 1re livr., 2 fr. 50.

104. **Marahrens** (Aug.). Grammatik der plattdeutschen Sprache. Zur Würdigung, zur Kunde d Characters u. zum richtigen Verständnisz derselben. In-8°. Altona, geh., 2 fr.

105. **Matthes** (B. F.). Makassaarsche spraakkunst. In-8°. Amsterdam, cart., 8 fr.

106. **Ochando**. Gramatica de la lengua francesa para uso de los Españoles. Paris, gr. in-18, 3 fr.

107. **Philostrate**. Sur la gymnastique. Ouvrage découvert, corrigé, traduit en français, et publié pour la première fois par Ménoïde Mynas. Paris, in-8°, 6 fr.

108. **Rield** (A. M.). Magyarische Grammatik. In-8°. Wien, geh., 7 fr. 35.

109. **Schiefner** (A.). Carminis Indici "Vimalapraçnottararatnamàla" versio Tibetica. Fol. Petropoli, geh., 1 fr. 75.

110. **Williams** (M.) and **Mather** (C.). An easy introduction to the study of Hindustani; in which the english alphabet is adapted to the expression of hindustani words; with a full syntax. Also on the same plan, selections in Hindustani; with a vocabulary and dialogues. By Cotton Mather. In-12, 3 fr. 25.

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, VOYAGES ET ANTIQUITÉS.

111. **Alterthümer**, die, unserer heidnischen Vorzeit. Nach den in öffentl. u. Privatsammlgn. befindl. Originalien zusammengestellt u. hrsg. v. dem romisch-germanischen Centralmuseum in Mainz durch dessen Conservator *L. Lindenschmit*. 1. Hft. In-4°. Mainz, 3 fr. 35.

112. **Annuaire** des Deux-Mondes, histoire générale des divers Etats. VIII. 1857-1858. Paris, in-8°, portraits, 12 fr.

113. **Arbois de Jubainville** (D'). Étude sur l'état inférieur des abbayes cisterciennes, et principalement de Clairvaux, aux douzième et treizième siècles. Paris, in-8°, 6 fr.

114. **Bachaumont**. Mémoires secrets de Bachaumont, revus et publiés avec des notes et une préface, par P. L. Jacob. Gr. in-18, 3 fr.

115. **Beaton** (P.). Creoles and Coolies; or five years in Mauritius. In-12, 5 fr. 75.

116. **Bock** (Frz.). Das heilige Köln. Beschreibung der mittelalterlichen Kunstschätze in seinen Kirchen u. Sakristeien, aus dem Bereiche d. Goldschmiedegewerkes u. der Paramentik. (In 4 Lfgn.) 1. Lfg. In-4°. Leipzig, 12 fr.

117. **Buddingh** (S. A.). Neêrlands-Oost-Indië Reizen gedaan gedurende het tijdvak van 1852—1857. Met platen. Ie afl. In-8°. Rotterdam, 2 fr.

118. **Castille**. Portraits historiques au dix-neuvième siècle. Oscar Ier, roi de Suède. Paris, in-32, 50 c.

Digitized by Google

119. **Cherrier.** Histoire de la lutte des papes et des empereurs de la maison de Souabe, de ses causes et de ses effets; 2e édition. Paris, 3 vol. in-8°, 18 fr.

120. **Clausz** (C. H.). Christian III, König. v. Dänemark u. Norwegen, Herzog in Schleswig, Holstein etc., Graf v. Oldenburg, etc. Ein biograph. Beitrag zur Geschichte des 16. Jahrh., insbesond. der Kirchenreformation. Zum Säcularandenken an den 1. Januar 1559, den Todestag Christians III. In-8°. Dessau, geh., 2 fr. 75.

121. **Construction** d'une Notre-Dame au treizième siècle, suivie des comptes de l'Œuvre de l'Église de Troyes au quatorzième siècle; par l'auteur des *Archives curieuses de la Champagne.* Paris, in-12.

— Bibliothèque de l'amateur champenois, publiée par M. Alex. Assier; 2e livraison. Chaque ouvrage est tiré à 160 exemplaires numérotés: 120 sur papier vergé, à 2 fr. 50; 16 sur papier rose, 10 sur papier vélin, 20 sur papier chamois, à 3 fr. 50.

122. **Dabadie.** A travers l'Amérique du Sud. Paris, gr. in-18, 3 fr. 50.

123. **Farley** (J. L.). Two years in Syria: travels. In-8°, 15 fr.

124. **Ferrier** (J. P.). History of the Afghans. Translated from the original unpublished manuscript, by Captain Jesse. In-8°. 26 fr. 25.

125. **Fournel** (H.). Étude sur la conquête de l'Afrique par les Arabes, 1857, gr. in-4°, 1re partie, 21 fr.

126. **Gabourd.** Histoire de France, depuis les origines gauloises jusqu'a nos jours, ans 1574-1603. T. XI. Paris, in-8°, 5 fr.

— Publiée en 20 vol., avec cartes géographiques. Il parait 1 vol. tous les 3 mois.

127. **Goodrich** (F. B.). Man upon the sea; or, a history of maritime adventure, exploration, and discovery, from the earliest ages to the present time: comprising a detailed account of remarkable voyages, ancient as well as modern. In-8°. Philadelphia, 26 fr. 25.

128. **Jordan.** The River Jordan, pictorial and descriptive; with coloured plates. In-12, 3 fr. 25.

129. **Kæuffer** (J. E. R.). Geschichte v. Ost-Asien. 1. Thl. In-8°. Leipzig, geh., 10 fr. 75.

130. **Kiepert** (H.). 8 Karten zur alten Geschichte. In-fol. Berlin, br., 7 fr. 50; rel., 9 fr. 25. La feuille, à 1 fr.

— *Inhalt:* 1. Imperia Persarum et Macedonum. 2. Asia citerior. 3. Græcia cum insulis et oris maris Ægæi. 4. Græcia ampliore modulo descripta. 5. Italia. 6. Italiæ pars media cum delineatione Urbis Romæ. 7. Gallia, Britannia, Germania. 8. Imperium Romanum.

— Flussnetze dazu. In-fol. 6 Bl., 2 fr. 50. La feuille, à 50 c.

— *Inhalt:* 1. Vorder-Asien (Persisches u. Macedonisches Reich.) 2. Westliches Vorder-Asien (Klein-Asien, Syrien, Assyrien u. Armenien.) 3. Griechenland. 4. Italien. 5. Mittel-Europa (Gallia, Britannia, Germania.) 6. Mittel- u. Süd-Europa (Römisches Reich.).

131. **Kletke.** (K.). Quellenkunde der Geschichte d. Preuszischen Staats. 1. Abth. In-8°. Berlin, geh, 16 fr.

132. **Kolenati** (F. A.). Reiseerinnerungen. 1. Thl. Die Bereisung Hocharmeniens u. Elisabethopols, der Schekinschen Provinz u. d. Kasbek im Central-Kaukasus. Mit 10. Holzschn. In-8°. Dresden, geh., 6 fr. 75.

133. **Lebreton.** Biographie normande. Recueil de notices biographiques et bibliographiques sur les personnages célèbres nés en Normandie et sur ceux qui se sont distingués par leurs actions ou par leurs écrits. T. II. (Ech-Lur). Rouen, in-8°, 7 fr. 50; papier extra, 12 fr.

— Cet ouvrage formera 3 vol., tirés à 150 exemp. (dont 25 sur papier extra).

134. **Lettres** de Pierre des Noyers, secrétaire de la reine de Pologne Marie-Louise de Gonzague, princesse de Mantoue et de Nevers, pour servir à l'histoire de Pologne et de Suède de 1655 à 1659. In-8°. Berlin, geh., 10 fr. 75.

135. **Lévi Alvarès.** Petit Musée mythologique, ou Fables et métamorphoses de la mythologie grecque et romaine présentées en tableaux, suivi de la description des principales statues représentant des sujets mythologiques qui ornent les jardins de Versailles et des Tuileries, avec une table indicative; 1re partie: Les Tableaux. Paris, gr. in-18, 50 c.

136. **Lua** (A. L.). Zur Geschichte der spanischen Städte-Revolution in der ersten Häifte d. XVI. Jahrhunderts Eine historische Skizze. In-8°. Hamburg, geh., 1 fr.

137. **Marmier.** Voyage pittoresque en Allemagne, partie méridionale. Illustrations de MM. Rouargue frères. Paris, gr. in-8°, 20 fr.

138. **Mémoires** et Correspondances historiques et littéraires inédits, 1726 à 1816, publiés par Charles Nisard. Paris, gr. in-18, 3 fr.

139. **Niebuhr** (B. G.). Historische u. philologische Vorträge an der Universität zu Bonn gehalten. 4. Abth. Borträge üb. römische Alterthümer. Hrsg. v. *M. Isler.* In-8°. Berlin, geh., 11 fr.

— Prix des part. I 1-3, II 1-3, III, IV, 76 fr.

140. **Pichot.** Sir Charles Bell; histoire de sa vie et de ses travaux. Paris, gr. in-18, 3 fr.

141. **Quellen,** muhammedanische, zur Geschichte der südl. Kustenländer d. Kaspischen Meeres, hrsg., übers. u. erläutert. v. *B. Dorn.* 4. Thl. In-8°. St. Petersburg, geh., 20 fr.

Digitized by Google

— Prix des vol. I-IV, 63 fr. 50.

142. **Rapetti.** Quelques mots sur les origines de Bonaparte. Nouv. édit. Paris, in-8°, 2 fr.

143. **Rütjes** (Dr. H.). Geschichte d. brandenburg-preuszischen Staates v. den ältesten Zeiten bis auf unsere Tage, m. besond. Berücksicht. der deutschen u. confessionellen Politik desselben. (In ca. 6 Lfgn.) 1. u. 2. Lfg. In-8°. Schaffhausen, geh., 1 fr. 75.

144. **Schumacher** (A.). Geschichte der Thronentsetzung u. d. Todes Peter III. Hrsg. v. *J. Schumacher*. Gr. in-8°. Hamburg, geh., 4 fr.

145. **Soltykoff.** Voyages dans l'Inde, 3e édition illustrée par de Rudder, Marchais, Lehnert. F. Cupper, etc., d'après les dessins de l'auteur. Paris, gr. in-8°, 20 fr.

146. **Staatengeschichte** der neuesten Zeit. Hrsg. v. *Karl Biedermann*. 1. Bd. In-8°. Leipzig, geh., 4 fr.

— *Inhalt :* Geschichte Frankreichs vom Sturze Napoleons bis zur Wiederherstellung d. Kaiserthums. 1814—1852. Von *A. L. v. Rochau*. (In 2 Thln.) 1. Thl.

147. **Sulaiman** d. Gesetzgebers (Kanuni) Tagebuch auf seinem Feldzuge nach Wien im J. 93⅚ d. H. = J. 1529 n. Chr. Zum ersten Male im türk. Originaltexte hrsg., m. e. deutschen Uebersetzg. u. m. Anmerkgn. versehen u. Dr. *F. A. Behrnauer*. Gr. in-8°. Wien, geh., 2 fr. 50.

148. **Vapereau.** Dictionnaire universel des Contemporains, contenant toutes les personnes notables de la France et des pays étrangers, avec leurs noms, prénoms, surnoms et pseudonymes, le lieu et la date de leur naissance, leur famille, leurs débuts, leur profession, etc. Ouvrage rédigé et continuellement tenu à jour avec le concours d'écrivains et de savants de tous les pays. Paris, gr. in-8° à 2 col., 25 fr.

149. **Walmsley** (H. M.). Sketches of Algeria during the kabyle war. In-8°, 13 fr. 25 c.

150. **Wattenbach** (W.). Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter bis zur Mitte d. 13. Jahrhunnerts. In-8°. Berlin, geh., 11 fr. 25.

151. **Werdet.** Portrait intime de Balzac, sa vie, son humeur et son caractère. Paris, gr. in-18, 3 fr. 50.

152. **Wetter** (J.). Der Mythus vom Atlas u. seine neuesten Deutungen. In-8°. Mainz, geh., 2 fr.

153. **Williams** (T.) and **Calvert** (J.). Fiji and the Fijians, Vol. 1, The Islands and their inhabitants. Vol. 2, mission history. Edited by George Stringer Rowe. In-8°, 15 fr.

154. **Wolbers** (J.). Geschiedenis van Suriname, van de ontdekking van Amerika tot op den tegenwoordigen tjid. 1e en 2e afl. Gr. in-8°. Amsterdam, 3 fr.

SCIENCES MILITAIRES ET MARINE.

155. **Berg** (K. v.). Die bayerische Landesfestung Ingolstadt in kriegsgeschichtlicher u. strategischer Beziehung dargestellt. In-8°, m. 1 Karte. Ingolstadt, geh., 4 fr. 75.

156. **Cleef** (H. M. F. van). Het ijzeren schip. Geschiedkundig overzigt van zijnen oorsprong tot op heden, en beschrijving van de meest gebruikelijke wijze van zamenstellen. In-4°, met 12 pl. 's Gravenhage, 22 fr.

157. **Consequenzen** (Die) der Verbesserungen des Infanterie-Gewehres. Eine tactische Studie von A. v. T. In-8°. Oldenburg, geh., 1 fr. 25.

158. **Dierkes** (A.). Leitfaden d. Unterrichts im Säbelfechten, m. Berücksicht. der theoretisch-practischen Ausbildg. nach der neuesten Fechtmethode, nebst e. Anh. üb. das Manchettiren u. der Vertheidigg. m. dem Säbel gegen das gepflanzte Bajonnet. Mit 12 Figuren-Taf. In-8°. Prag, 1857, geh., 2 fr. 75.

159. **Graff** (H.). Die Leuchtthürme, Leuchtbaaken u. Feuerschiffe der ganzen Erde. Mit Benutzg. der neuesten preuss., engl., schwed., dän., französ. u. amerikan. amtl. Materialien hrsg. in-8°. Stettin, cart., 5 fr. 35.

160. **Handbuch** für die Kavallerie-Mannschafts-Schulen m. besond. Berücksicht. der Unteroffiziers-Pflichten. Mit 1 Plane. in-8°. Prag, geh., 2 fr. 75.

161. **Leercursus** (Wiskundige) ten gebruike der Koninklijke militaire akademie. Beginselen der hoogere stelkunst, voor de kadetten der artillerie en genie. Door J. Badon Ghyben en H. Strootman. 3e druk. In-8°. Breda, 3 fr. 50.

162. **Niel.** Siége de Sébastopol. Journal des opérations du génie, publié avec l'autorisation du ministre de la guerre. Avec un atlas in-fol. de 15 planches. Paris, in-4°.

— Prix de l'ouvrage, avec atlas en portefeuille, 60 fr.; monté sur onglets, 65 fr.; en portefeuille, avec les planches 1, 2 et 8 coloriées, 70 fr.; montés sur onglets, avec les planches 1, 2 et 8 coloriées, 75 fr.

163. **Osthoff** (A). Handbuch f. Unteroffiziere der Infanterie. Nebst e. Anh. : Kurze Erklärung der gebräuchlichsten beim Kriegswesen vorkommenden Fremdworter m. Angabe der Aussprache. In-8°. Cassel, geh., 2 fr.

164. **Pasqual y Rubio** (D. S.). Abhandlung üb. den Gebirgskrieg. Nach d. Span. Durch kriegsgeschichtliche Beispiele vermehrt v. *H. Leemann*. In-8°. Zurich, geh., 3 fr. 25.

165. **Renouard** (C.). Aus dem Leben d. Offiziers. Anschauungen u. Urtheile betreffs militair. Verhaltnisse u. Leistungen. In-8°. Hannover, geh., 3 fr. 25.

Digitized by Google

— Das norddeutsche Bundes-Corps im Feldzuge v. 1815, m. besond. Rücksicht auf die kurhessischen Truppen. Nach handschriftl. Originalien u. anderen Quellen bearb. Mit 10. Beilagen u. Uebersichtskarte. In-8°, geh., 6 fr. 75.

166. **Rhodes** (G.). Tents and tent-life, from the earliest ages to the present time; to which is added the practice of encamping an army in ancient and modern times. Post in-8°. 15 fr.

167. **Riese** (Aug.). Der Kampf in u. um Dörfer u. Wälder. Nach den besten takt. Werken u. der Kriegsgeschichte bearb. In-8°. Mainz, geh., 5 fr.

168. **Smitt** (Fr. v.) Feldherrn-Stimmen aus u. über den Polnischen Krieg vom J. 1831. In-8°. Leipzig, geh., 8 fr.

169. **Uber** die rationelle Ernährung d. Soldaten, so wie überhaupt üb. die physiologisch-chemische Wirkung der gewöhnlichsten Nahrungsmittel auf den menschlichen Organismus. Allen Militär-Menagen gewidmet v. e. Preusz. Officier der Artillerie. Gr. in-16. Potsdam, geh., 1 fr. 35.

TECHNOLOGIE ET AGRICULTURE.

170. **Agriculture.** Hints on agriculture relative to profitable Draining and nanuring, also the comparative merits of the pure breeds of cattle and sheep. By Cecil, 4 fr. 50.

171. **Almanach** illustré du Sport. Manies et travers du monde équestre, jockey-club, cavalier, maquignon, olympique, etc., courses de chevaux et régates; illustré par MM. Eug. Giraud, Charlet et Johannot. 1re année. 1859. Paris, in-12, 75 c.

172. **Barruel.** Traité de chimie technique appliquée aux arts et à l'industrie, à la pharmacie et à l'agriculture. T. IV, consacré aux méthodes pour obtenir industriellement les métaux usuels en général; à la fabrication de l'acier, du damas, des bronzes; à l'extraction de l'arsenic, à la fabrication de l'azur, etc. Paris, in-8°, 7 fr.

— L'ouvrage aura 6 vol.

173. **Baur** (Frz.). Lehrbuch der niederen Geodäsie, vorzüglich f. Forstwirthe, Cameralisten u. Oeconomen, so wie zum Gebrauche auf niederen technischen Lehranstalten. Mit 226 Fig. In-8°. Wien, br., 12 fr.

174. **Borde.** Machines Borde, brevetées s. g. d. g. (Machines élévatoires locomobiles et machines élévatoires fixes), pour la construction de bâtiments et ouvrages d'art, employées à la construction des nouvelles maisons de la Société des ports de Marseille, sur le quai de la Joliette. Paris, gr. in-fol., texte français et anglais, 16 p. et 6 pl., dont 4 en couleur, 25 fr.

175. **Brouwer de Hogendorp** (de). Le chemin de fer Néerlandais. Lettre à S. Exc. M. le ministre des finances. In-8°. La Haye, 1 fr. 75.

176. **Colburn** (Z.) and **Holley** (A. L.). The permanent way and coal-burning locomotive boilers of european railways; with a comparison of the working economy of European and American lines, and the principles upon which improvement must proceed With 51 engraved plates by J. Bien. In-folio. New-York, 52 fr. 50.

177. **Fleischinger** (A. F.), M. A. **Becker.** Systematische Darstellung der im Gebiete Landbaukunst vorkommenden Constructionen u. der zur Ausführg. derselben erforderlichen Hülfsmittel. Zur den Unterricht an der Köngl. Bau-Akademie in Berlin, f. Bauschulen, zum Selbstunterricht, etc., u. f. Bauhandwerker bearb. 1. Abth. Die Mauer-Werks- od. Stein-Constructionen. (In ca. 14 Lfgs.) 1 Lfg. In-fol. Berlin, geh., 4 fr.

178. **Gall v. Gallenstein** (Frhr. Jos.). Der praktische Grubenbau, od. die wichtigsten Grundsätze aus dem Gebiete d. Bergbaues, der bergmännischen Arbeitslehre u. Gedingsberechng. m. besond. Berücksicht. f. Steinkohlen-Gewinng. Ein populäres Handbuch f. angehende Huthleute u. Steiger. Mit 201 Fig. Gr. in-8°. Wien, 7 fr. 25.

179. **Leo** (W.). Die Dachpappe, deren Haltbarkeit u. Werth als Bedachungsmaterial, deren Herstellg. im Kleinen u. Grossen, so wie Kosten- u. Ertragsberechng. einer Dachpappefabrik, nebst dem genau ausgeführten Bauplan einer solchen. Zur Belehrg. f. Ingenieurs, Bautechniker, Architekten, etc., allgemein fassl. dargestellt. Mit 4 Taf. Abbildgn. In-8°. Quedlinburg, geh., 2 fr.

180. **Londet.** Instruments agricoles, machines, appareils et outils employés en agriculture; description, choix, emploi, manœuvre, conditions où ils conviennent, avantages qu'ils présentent. 1re partie. Paris, in-8°, 54 pl., 7 fr. 50.

181. **Schinz** (C.). Die Wärme-Messkunst u. deren Anwendung zur Construction v. Apparaten f. die Industrie u. f. häusliche Bedürfnisse. Ein Leitfaden zum Unterrichte u. zur Selbstbelehrg. f. Ingenieure, Fabrikanten, Architekten, Werkmeister u. s. w. Mit e. Compendium v. Zahlenresultaten u. Formeln f. den prakt. Gebrauch, u. e. Atlas enth. 35 grav. Taf. in gr. Fol. Gr. in-8°. Stuttgart, geh., 28 fr.

182. **Silloway** (T. W.). Text-Book of modern carpentry; comprising a treatise on building timber, with rules and tables for calculating its strength and the strains to which each timber of a structure in subjected; observations on roofs, trusses, bridges, etc., and a glossary explaining at length the technical terms in use among

Digitized by Google

carpenters Illustrated by 20 copper plates. In-8°. Boston, 9 fr. 50.

183. **Tourette**. Tracé des chemins de fer, routes et canaux, solutions théoriques et pratiques de toutes les opérations du tracé. Paris, in-8°, 29 pl., 7 fr. 50.

184. **Vallée**. Annuaire des lignes télégraphiques, suivi des décrets et arrêtés concernant les fonctionnaires et agents. 1re année 1858 (septembre). Paris, in-8°, 6 fr.

185. **Ysabeau**. Le Jardinier des salons, ou l'Art de cultiver les fleurs dans les appartements, sur les croisées et sur les balcons; orné de jolies gravures. Paris, in-18, 1 fr.

BELLES-LETTRES ET BEAUX-ARTS.

186. **Alberti** (C. C. R.). Ludwig van Beethoven als dramatischer Tondichter. Eine ästhetische Würdigung seiner dramat. Kompositionen, vornehmlich seines « Fidelio. » Zür Freunde der Tonkunst. In-8°. Stettin, geh., 2 fr. 75.

187. **Aimard**. Le Chercheur de pistes. 2e édit. Paris, in-18, 3 fr. 50.

188. **Album** de Villard de Honnecourt, architecte du treizième siècle, manuscrit publié en fac-simile, annoté, précédé de Considérations sur la renaissance de l'art français au dix-neuvième siècle, et suivi d'un Glossaire par J. B. Lassus; ouvrage mis au jour après la mort de M. Lassus, et conformément à ses manuscrits, par Alfred Darcel. 1858, in-4°, 45 fr.

— Cet ouvrage, tiré à petit nombre, est orné de 72 planches en taille-douce, sur papier de Chine, et d'un portrait de M. Lassus.

189. **Almanach** de l'*Univers illustré*, pour l'année 1859 (1re année). Paris, in-8°, vignettes, 50 c.

190. **Armand**. Amerikanische Jagd- u. Reiseabenteuer aus meinem Leben in den westlichen Indianergebieten. Mit 24 vom Verfasser nach der Natur entworfenen Skizzen. In-8°. Stuttgart. In engl. Einb., 10 fr. 75

191. **Autran**. Étienne et Clémentine. Paris, gr. in-18, 2 fr.

192. **Bresou**. Elite des Ana-Jurisprudentiana. Trésor des anecdotes de jurisprudence et Recueil de faits singuliers relatifs à cette science et à ceux qui l'ont cultivée; ouvrage posthume, publié par Ana-Gramme Blismon. Paris, in-32, 1 fr.

193. **Bulwer Lytton**. Paul Clifford. Roman anglais traduit avec l'autorisation de l'auteur par M. Virgile Boileau, sous la direction de P. Lorin. Paris, 2 vol. gr. in-18, 4 fr.

194. **Buwler Lytton**. Les Derniers Jours de Pompéi; roman anglais traduit en français par M. Hippolyte Lucas. Paris, gr. in-18, 2 fr.

195. **Burns** (R.). The poetical works of Robert Burns. In-12, 4 fr. 50.

196. **Cahagnet**. Encyclopédie magnétique spiritualiste, traitant spécialement de faits psychologiques, magie magnétique, swedenborgianisme, nécromancie, magie céleste, etc. 7e année. T. IV. 28e et dernière livraison. Paris, in-12.

— Prix de l'abonnement : Paris, 6 fr.; les départements, 7 fr. — 4 vol. sont en vente. Prix du vol., 4 fr. pour Paris, 5 fr. pour la province.

197. **Capendu**. Le Pré Catelan. 2 vol. gr. in-18, 7 fr.

198. **Castillon**. Chasses en Afrique, illustrées de 12 superbes gravures à deux teintes, par Victor Adam. Paris, in-4° oblong, 14 fr.

199. **Dash** (Mme). La Chaîne d'or. Paris, gr. in-18, 1 fr.

200. **Dash** (Mme). Le Fruit défendu. Paris, gr. in-18, 1 fr.

201. **Dulcken** (H. W.). Our favourite fairy tales fand famous histories told for the hundredth time. Illustrated with 300 pictures engraved by the Brothers Dalziel. In-16, 7 fr. 50.

202. **Favourite** English poems of the two last centuries. Unabridged, illustrated with upwards of 200 engravings on wood from drawings by the most eminent artists. 26 fr. 25.

203. **Féré**. La Vipère noire. Paris, gr. in-18, 1 fr.

204. **Féval**. Le Jeu de la mort. T. II et dernier. Paris, gr. in-18, 1 fr.

205. **Fresne** (Mme de). Le Nouveau Langage des fleurs des dames et des demoiselles, suivi de la Botanique à vol d'oiseau. 2e édition, revue et corrigée. Paris, in-32, 48 gr. color., 1 fr.

206. **Freytag** (Gust.). Dramatische Werke. In-8°. Leipzig, geh., 7 fr. 35.

Hieraus ist einzeln zu haben :

— Die Brautfahrt od. Kunz v. der Rosen. Lustspiel in 5 Acten. In-8°, geh., 2 fr. 75.

— Die Valentine. Schauspiel in 5 Acten. In-8°, geh., 2 fr. 75.

— Graf Waldemar. Schauspiel in 5 Acten. In-8°, geh., 2 fr. 75.

207. **Galoppe d'Onquaire**. Le Diable boiteux en province. Paris, gr. in-18, 1 fr.

208. **Gaskell**. Nord et Sud. Roman anglais, traduit par mesdames Loreau et H. de L'Espine. Paris, in-18, 2 fr.

209. **Gaultier-Garguille**. Chansons de Gaultier-Garguille. Nouvelle édition, suivie de pièces relatives à ce farceur, avec une introduction et des notes; par Edouard Fournier. Paris, in-16, 5 fr.

— Bibliothèque elzevirienne.

210. **Gerstaecker** (Frdr.). Der erste

Digitized by Google

Christbaum. Ein Märchen. Mit 6 Bildern. in-8°. Leipzig, cart., 4 fr.

211. **Gondrecourt** (De). Rose Fargell. Paris, 2 vol. in-18, 7 fr.

212. **Hartmann**. Moritz, Mährchen und Geschichten aus Osten und Westen. Braunschweig, in-8°, br., 5 fr.

— Zeitlosen. Gedichte. Braunschweig, in-8°, br., 6 fr. 75.

213. **La Fizelière** (De). Histoire de la crinoline au temps passé; suivie de la satire sur les cerceaux, paniers, etc., par le chevalier de Nisard, et de l'indignité et l'extravagance des paniers, par un prédicateur. Paris, in-18, 2 fr.

214. **Marlowe**. Le Faust anglais de Marlowe. François-Victor Hugo, traducteur. Paris, gr. in-18, 1 fr.

215. **Mémoires** de l'Institut impérial de France. Académie des inscriptions et belles-lettres. T. XXIII. 2e partie. Paris, in-4°, 17 fr.

— Mémoire sur le style du Nouveau Testament et sur l'établissement du texte, par M. Berger (de Xivrey). — Mémoire sur une inscription métrique trouvée à Athènes, par M. Ph. Le Bas. — De l'administration des postes chez les Romains, par M. Naudet. — Mémoire sur l'origine et le caractère véritable de l'histoire phénicienne qui porte le nom de Sanchoniathon, par M. E. Renan. — Mémoire sur les années de Jésus-Christ, par M. Wallon.

216. **Montépin** (De). Le Masque rouge. Paris, 3 vol. in-18, 10 fr. 50.

217. **Montez** (L.). The arts of beauty; or, secrets of a lady's toilet: with hints to gentlemen on the art of fascinating. In-8°. New-York, 4 fr. 50.

218. **Mornand**. Bernerette. Paris, gr. in-18, 1 fr.

219. **Mühlbach** (L.). Frau Meisterin. 2 Thle. 2. Aufl. 16. Berlin, geh., 3 fr.

— Napoleon in Deutschland. 4. Abth. Schlusz. Napoleon u. der Wiener Congresz. 4 Bde. in-8°, geh., 24 fr.

220. **Muller**. Histoires de mon village. La Mionette. 3e édition augmentée de : Mon village. Paris, gr. in-18, 2 fr.

221. **Musset** (P. de). Femmes de la Régence. Galerie de portraits. 4e édit., revue et corrigée. Paris, gr. in-18, 3 fr. 50.

— Madame de Verrue. — La duchesse de Berry. — Mademoiselle de L'Espinasse. — Mademoiselle Quinaut. — Madame de Tencin.

222. **Paris vivant**, par des hommes nouveaux. Un Drame. Paris, in-32, 1 fr.

223. **Récits** (Les) du foyer, ouvrage destiné à la jeunesse; prose et poésie, par Émile de la Bédollière, Ed. Fertiault, A. Michiels, Boyer, Nioche, A. Jadin, Henry Monnier, A. Rolland, etc.; ornés de gravures. Paris, gr. in-8°, 6 fr.

224. **Reybaud** (Mme). Le Cadet de Colobrières. 2e édit. Paris, gr. in-18, 2 fr.

225. **Robert** (Mme). Serfs et Boyards, ou l'Esclavage en Russie, roman historique. 2e partie. Paris, gr. in-8°, avec vignettes. Prix des 2 parties, 2 fr. 20.

226. **Rolland** et **Du Boys**. Le Marchand malgré lui, comédie en 5 actes et en vers. Paris, gr. in-18, 1 fr.

227. **Saint-Victor** (Adam de). Œuvres poétiques, précédées d'un Essai sur sa vie et ses ouvrages. 1re édition complète, par L. Gautier. T. Ier. Paris, in-18, 6 fr.

— Ce recueil se composera de 2 vol.

228. **Sainte-Beuve**. Galerie des femmes célèbres, tirée des *Causeries du lundi;* illustrée de 12 portraits gravés au burin par MM. Gouttière, Outhwaite, Geoffroy, Girardet, etc., d'après les dessins de M. G. Staal. Paris, gr. in-8°, 20 fr.

229. **Scarron**. Le Roman comique de Scarron. Suite de Orfray et Preschac, conclusion par Louis Barré; illustré par Édouard frères. T. Ier. Paris, in-8°, 1 fr.

230. **Schücking** (L.). Paul Bronckhorst od. die neuen Herren. Roman. 3 Thle. In-8°. Leipzig, geh., 16 fr.

231. **Scribe** et **Boisseaux**. Les Trois Maupins, ou la Veille de la Régence, comédie en cinq actes, en prose. Paris, gr. in-18, 2 fr.

232. **Soleirol**. Molière et sa troupe. Paris, in-8°, 5 portraits, 6 fr.

233. **Souvestre**. Les Anges du foyer. Paris, gr. in-18, 1 fr.

234. **Souvestre**. Les Péchés de jeunesse. Paris, gr. in-18, 1 fr.

235. **Souvestre**. Sur la pelouse. Paris, gr. in-18, 1 fr.

236. **Toquades** (Les) illustrées par Gavarni. Études de mœurs par Ch. de Bussy. Paris, gr. in-8°, 168 p. et vignettes, 4 fr.

237. **Vulliet**. Scènes et aventures de voyages. Histoires et récits destinés à intéresser à l'étude de la géographie. 2e partie : Récits sur l'Europe. Paris, gr. in-18, 2 fr.

Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière

Digitized by Google

LA

THÉOLOGIE DES APOTRES.

C'était un article de foi pour l'ancienne théologie protestante, que la plus complète unité de vues et de doctrines avait régné parmi les premiers propagateurs du christianisme, unité qui, d'ailleurs, était empreinte, d'après les croyances du seizième et du dix-septième siècle, dans la Bible tout entière, depuis la première page jusqu'à la dernière. Cette conviction était née, non d'une étude scientifique du texte, mais de la théorie alors incontestée de l'inspiration absolue des écrivains sacrés. On admettait que les apôtres, comme les prophètes, n'avaient été dans leurs discours que les organes du Saint-Esprit et dans leurs écrits que ses secrétaires[1]. Comment, échos passifs de la pensée divine, auraient-ils pu différer dans leur enseignement et ne pas prêcher tous également une même doctrine?

Il se trouve cependant dans quelques-uns des livres du Nouveau Testament, principalement dans les Épîtres, des passages fort nombreux qui font allusion à des conflits réitérés parmi les apôtres. Ces passages faisaient le tourment de l'ancienne théologie. La plus marquée de ces oppositions est celle qui divisa saint Paul et saint Jacques sur les conditions du salut. On n'est sauvé, d'après le premier, que par la foi, et, d'après le second, que par les œuvres[2]. Devant ces déclarations contraires, Luther prit un parti héroïque. Partisan déclaré de la doctrine du salut par la foi, il traita, sans hésiter, l'écrit qui

[1] Apostolos merito Dei amanuenses, Christi manus et Spiritus sancti tabelliones seu notarios vocamus. J. Gerhard, *Loci theologici*, édit. de 1762-81, t. III, p. 26.

[2] *Romain*, III, 20-26; IV, 1-8, 18-25. *Galat.*, III, 1-7; V, 5 et 6. *Jacques*, II, 14-26.

Digitized by Google

porte le nom de saint Jacques d'*épître de paille*. La difficulté était tranchée par là, sans le moindre doute, mais le remède était pire que le mal. Que serait-il advenu des livres bibliques, si l'on n'avait pas eu d'autre moyen de résoudre chaque opposition que par le sacrifice d'un des deux termes, et si chaque théologien, s'autorisant de l'exemple de Luther, s'était donné la liberté de rejeter du canon les parties dont l'enseignement ne s'accordait pas avec ses opinions particulières? Les plus fervents disciples du réformateur ne voulurent pas le suivre dans une voie qui conduisait à l'abîme, et Luther lui-même eut plus tard quelque regret d'avoir trop facilement cédé à ses préoccupations dogmatiques.

Que faire cependant des oppositions que les livres du Nouveau Testament contiennent? En admettre la réalité historique, c'était renoncer à une des idées fondamentales de l'ancienne théologie, à la doctrine de l'unité parfaite de l'enseignement apostolique, et du même coup à la théorie de l'inspiration absolue. Les théories *a priori* ne cèdent pas d'ailleurs avec cette facilité devant les faits qui leur sont contraires; elles s'obstinent pendant des siècles à les nier, et quand il faut enfin les reconnaître, elles les expliquent dans leur propre sens. Le premier parti était le seul que pût adopter la théologie du seizième siècle.

Flaccius Illyricus posa en principe qu'il n'y a nulle part dans la Bible de contradiction véritable. « Si certains passages, dit-il, nous semblent se contredire, il ne faut s'en prendre qu'à notre ignorance. Ils ne nous paraissent opposés que parce que nous ne comprenons pas bien les choses dont il y est question, ou encore parce que nous ne savons pas saisir le véritable sens des paroles de l'écrivain sacré, ou encore parce que nous ne considérons pas avec assez de soin toutes les circonstances qui se rapportent à ce sujet[1]. » Telle est la théorie qui va régner pendant deux siècles dans les écoles luthériennes : il n'y a dans la Bible que des contradictions apparentes, *mera repugnantiæ species*; ces contradictions s'arrêtent à la surface; il n'en est point qui atteigne le fond même des doctrines.

Puisque ces contradictions ne sont qu'apparentes, il doit être possible à la science théologique de les expliquer et de les résoudre; les théologiens du seizième et du dix-septième siècle le crurent du moins, et ils entreprirent avec une persistance infatigable de tourner et de retourner dans tous les sens les divers passages bibliques qui ne sont

[1] Dans le chapitre *De conciliatione pugnantium dictorum*, § 5, p. 38, de sa *Clavis Scripturæ sacræ*, édit. de Bâle, 1609.

Digitized by Google

pas d'accord entre eux. Les personnes étrangères à l'histoire de la théologie ne peuvent se faire une idée des trésors d'érudition et d'imagination dépensés en pure perte à la solution de difficultés qui ne pouvaient, à ce point de vue, être résolues; mais les rapprochements les plus forcés et les explications les plus arbitraires satisfaisaient les esprits prévenus et disposés par leurs croyances dogmatiques à se prêter aux illusions les moins propres cependant à séduire.

La science théologique de cette époque, science dans laquelle presque tout était de convention, avait une méthode d'interprétation qui lui rendait singulièrement facile la prétendue conciliation des oppositions qui éclatent entre divers passages bibliques. Je veux parler du principe de l'*analogie de la foi*, présenté depuis Flaccius Illyricus jusqu'à Rambach, c'est-à-dire depuis la réformation jusqu'au milieu du siècle dernier, dans tous les écrits sur l'herméneutique, comme la règle capitale de l'exégèse. Il commandait d'expliquer la Bible d'après le système contenu dans les livres symboliques de l'Église luthérienne. En interprétant les Écritures avec l'intention bien arrêtée d'y trouver à tout prix la dogmatique de cette époque, on n'était guère exposé à y rencontrer des contradictions; mais on l'était continuellement à en tordre le sens et à prêter aux écrivains sacrés des idées qui leur avaient été tout à fait étrangères.

La théologie ne brisa le cercle de fictions dans lequel elle s'était emprisonnée que lorsqu'elle échangea son herméneutique de convention pour la méthode d'interprétation grammaticale et historique. Le champ de la réalité historique s'ouvrit alors devant elle; elle n'y a marché longtemps que d'un pas mal assuré.

Une exégèse débarrassée, en grande partie, des préoccupations dogmatiques antérieures, guidée par des principes herméneutiques réellement scientifiques, plus consciencieuse, en ce sens du moins qu'elle se proposait de chercher dans les saintes Écritures ce que leurs auteurs avaient voulu dire et non ce qu'un système préconçu avait besoin d'y trouver, eut pour premier résultat de constater que les écrivains sacrés n'avaient pas été des instruments passifs du Saint-Esprit, et que les œuvres de chacun d'eux portent l'empreinte bien marquée de son individualité. Ce point de vue général domine dans les travaux d'Eichhorn, de Niemeyer, et de la plupart des théologiens de la fin du siècle dernier et du commencement du nôtre.

On ne s'est pas arrêté là. Des études exégétiques plus approfondies ont établi que le caractère de chaque écrivain sacré éclate non-seulement dans son style, mais encore dans la manière dont il conçoit les

Digitized by Google

idées religieuses. C'est surtout sur les écrivains du Nouveau Testament, qui offrent un plus grand intérêt à la théologie, que ces études ont été le plus multipliées. Il a été publié depuis trente ou quarante ans un nombre infini de commentaires sur les Évangiles, sur les Actes et sur les Épîtres; il faut y joindre plusieurs monographies sur la théologie des apôtres[1]. De ces divers travaux, il est résulté l'opinion assez générale que les premiers propagateurs du christianisme ne comprirent pas tous de la même manière l'enseignement de leur maître, et qu'il faut reconnaître plusieurs types différents dans la théologie de la période apostolique. C'est de ce point de vue que sont écrites les théologies bibliques, entre autres celles de De Wette et de Cœlln.

On n'en a pas fini cependant encore avec l'ancienne théorie de l'unité de l'enseignement apostolique. Il n'est aucun théologien digne de ce nom qui voulût, il est vrai, soutenir aujourd'hui la théorie de Flaccius Illyricus; mais il est une école qui, condamnée elle-même à des contradictions sans fin, croit pouvoir admettre à la fois la diversité et l'unité des doctrines théologiques des premiers propagateurs du christianisme; école moyenne qui, dans la question qui nous occupe, comme dans bien d'autres encore, marque une étape nouvelle et peut être regardée comme la transition de la théologie purement dogmatique à la théologie historique. Les apôtres, elle le reconnaît, n'ont pas tous enseigné le même système; mais ils se complètent les uns les autres, dit Nitzsch, et forment par leur ensemble le christianisme tout entier : voilà la formule. Voyons ce qu'elle signifie et comment elle est expliquée.

Dans son *Histoire du siècle apostolique,* Néander, qui occupe le premier rang dans cette école, prétend que la doctrine chrétienne est la même pour tous les apôtres, mais que chacun d'eux l'a saisie d'un point de vue différent. Dans saint Paul, elle a un développement plus complet que dans les autres disciples de Jésus-Christ[2], et l'on ne saurait s'en étonner quand on considère l'élévation et la puissance de son génie, l'éducation supérieure qu'il avait reçue, l'expérience de la vie que lui donnèrent ses propres combats intérieurs, la vaste sphère d'action à laquelle il fut appelé[3]. Il ne pouvait en être de même de saint Jacques, dont l'esprit n'avait pas reçu la même culture, qui n'avait d'ailleurs ni la même ardeur d'imagination ni les mêmes facultés intellectuelles que

[1] Quelques-unes sont fort remarquables, entre autres celle d'Ustéri et celle de Dœhne sur saint Paul, et celle de Holm sur saint Jean.

[2] Néander, *Le Siècle apostolique,* traduction française, t. II, p. 60.

[3] *Ibid.*, t. I, p. 67 et suivantes.

Digitized by Google

l'apôtre des gentils, et qui ne fut pas comme lui converti à la foi nouvelle par une crise violente. S'adressant aux Juifs, au milieu desquels sa vie tout entière s'écoula, il dut porter ses réflexions plus sur ce qui rattache le christianisme au judaïsme que sur ce qui l'en sépare. Autre avait été l'ordre d'idées sur lequel saint Paul, travaillant à répandre la foi parmi les païens, avait été conduit à insister. Ces circonstances expliquent comment il se fit que l'esprit chrétien ne se dégagea pas aussi complétement dans saint Jacques de l'enveloppe juive que dans saint Paul[1]. Je laisse de côté ce qui concerne saint Jean, qui joua un rôle moins actif dans les discussions du premier siècle de l'ère chrétienne. Mais s'il était nécessaire de résumer dans leur ensemble les tendances diverses des apôtres, Néander nous apprendrait que le christianisme du quatrième évangéliste fut aussi en rapport avec sa nature, et que, moins pratique que saint Jacques et moins spéculatif que saint Paul, saint Jean, chez lequel dominait l'élément mystique, considère la doctrine chrétienne principalement dans ses rapports avec les grands faits de la vie intérieure[2].

Ainsi, dans ce système, les types divers des doctrines apostoliques ont leur raison dans les différentes aptitudes de la nature humaine[3] et représentent chacun un des côtés du christianisme. Cette division, dit-on, était une nécessité[4]. Le christianisme est trop riche, trop vaste, trop fécond pour pouvoir se peindre tout entier dans le développement d'un seul homme. Il est tout à la fois une vie de l'intelligence, une vie du sentiment et une vie de la volonté, et comme ces trois éléments de la nature humaine ne se trouvent jamais dans un seul homme, ni dans un complet développement, ni dans un parfait équilibre, et qu'un seul d'entre eux domine dans chacun de nous, il a fallu trois types différents de la doctrine chrétienne pour donner, par leur ensemble, le christianisme tout entier : saint Paul en représente l'élément spéculatif, saint Jacques l'élément pratique et saint Jean l'élément mystique, et de cette diversité résulte l'unité, comme dans un concert l'harmonie est produite par la différence des voix.

Ce système serait parfait si l'on ne trouvait dans les écrits apostoliques que des diversités, mais ils renferment aussi des oppositions. Nous y voyons saint Paul résister en face à saint Pierre[5], saint Jacques

[1] Néander, *Le Siècle apostolique*, traduction française, t. II, p. 165-173.
[2] *Ibid.*, t. II, p. 175 et suivantes, 195 et 196.
[3] Schaff, *Geschichte der apostolichen Kirche*, p. 609-617.
[4] Lutterbeck, *Die Neutestament. Lehrbegriffe*, t. II, p. 138-156.
[5] *Galat.*, II, 11-14.

Digitized by Google

réfuter saint Paul [1], des divisions très-prononcées surgir entre les Églises [2], des prédicateurs du christianisme dénigrer avec animosité d'autres prédicateurs de la doctrine chrétienne, les accuser d'usurper le titre d'apôtres et s'efforcer de substituer à leur Évangile un Évangile différent [3].

Erreur, répond Néander; entre les doctrines apostoliques, il y a des différences, il n'y a point d'oppositions. Jamais les apôtres ne se sont combattus les uns les autres; tout au plus quelques malentendus divisèrent-ils momentanément saint Pierre et saint Paul [4]. Quant aux autres divisions signalées, elles se produisirent non d'apôtre à apôtre, mais entre les apôtres d'un côté et de faux docteurs de l'autre, hommes qui, se séparant de l'enseignement apostolique, voulaient établir leurs opinions erronées sur la ruine des doctrines prêchées par les véritables disciples de Jésus-Christ. Les judaïsants, contre lesquels saint Paul s'élève avec tant d'ardeur dans son épître aux Galates, ne sont ni saint Jacques, ni saint Pierre, ni saint Jean, ni même des hommes avoués par eux. Ce sont des fourbes abusant du nom des apôtres palestiniens qui ignorent leurs manœuvres [5]. De même, quand saint Jacques attaque la doctrine du salut par la foi au nom de la doctrine du salut par les œuvres, ce n'est pas l'enseignement de saint Paul qu'il a en vue, bien loin de là. Son dessein est seulement de repousser les conséquences fausses et dangereuses que certains sectaires tiraient de la doctrine de l'apôtre des gentils, et qu'il aurait désavouées lui-même s'il les avait connues [6].

Est-ce bien là le sentiment que donne la lecture des écrits de saint Paul et de saint Jacques? Quoi! ces adversaires de saint Paul qui le suivent partout, l'attaquant ouvertement ou le minant sourdement, qui lui contestent son titre d'apôtre, c'est-à-dire le droit de prêcher et de propager la doctrine chrétienne, qui veulent substituer un autre Évangile à celui qu'il avait annoncé [7], ne seraient que des inconnus qui ont pu troubler les Églises sans que leurs noms soient passés à la

[1] *Jacques*, II, 14-26.

[2] I *Corinth.*, I, 10-13. *Galat*, I, 6 et 7.

[3] *Galat.*, IV, 17; II, 4 et 5. 2. *Corinth.*, XI, 12-15, 21 et suiv. *Philip.*, III, 2 et suiv.

[4] Néander, *Le Siècle apostolique*, t. II, p. 21, 22 et la note. M. Ritschl, dans la deuxième édition de son *Enstehung der altkathol. Kirche* a renchéri encore sur l'explication peu vraisemblable de Néander du passage *Galat.*, II, 12.

[5] Néander, *ibid.*, t. I, p. 177-180. Lutterbeck, *ibid.*, t. II, p. 79, 87, 90, 101, etc.

[6] Néander, *ibid.*, t. II, p. 9-13.

[7] *Galat.*, I, 6-9.

Digitized by Google

postérité, que des fourbes désavoués par tous les apôtres, et sans autre autorité que leurs propres affirmations! Ce seraient encore des inconnus sans autorité, sans position, sans importance, que ces partisans de la doctrine du salut par la foi, réfutés par saint Jacques! Rien de plus contraire aux textes mêmes des écrits apostoliques. Saint Paul lui-même associe les adversaires qu'il combat aux plus considérés d'entre les chrétiens, à ceux qu'on regardait comme les colonnes de l'Église[1]. Saint Jacques a prévenu de son côté toute fausse interprétation de sa pensée, en ayant soin de prendre, pour réfuter la doctrine du salut par la foi, précisément le même fait choisi par saint Paul pour la prouver[2]. Ce choix ne peut pas être considéré comme l'effet du hasard; il indique évidemment que l'apôtre de Jérusalem attaquait directement l'apôtre des gentils sur le terrain même où celui-ci s'était placé.

Je ne suivrai pas plus loin un système qui blesse le sens historique. Une discussion exégétique détaillée en montrerait encore mieux les illusions, mais elle ne serait pas ici à sa place; et d'ailleurs, les passages les plus importants, sur lesquels elle porterait, seront examinés et expliqués plus loin. J'en viens maintenant à un troisième système qui, se dégageant entièrement des préoccupations dogmatiques, ne s'est proposé que de tenir compte des faits tels qu'ils sont donnés par les documents de la période apostolique; c'est à M. Baur qu'en est due la première conception. Je ne m'en tiendrai cependant ni à ses vues particulières ni à celles de son école; elles partent de principes vrais, mais elles s'égarent trop souvent, du moins à ce qu'il me semble, dans des exagérations systématiques. J'en corrigerai ce qui me paraît peu satisfaisant, par les travaux des autres théologiens qui ont employé la méthode de ce célèbre critique et suivi la même voie, sans marcher sous ses drapeaux, et j'espère donner ainsi un résumé général de ce qu'il y a de plus positif et de moins sujet à contestation dans les études faites en Allemagne, dans ces derniers temps, sur la période apostolique, du point de vue franchement historique.

La première communauté chrétienne, fondée à Jérusalem par les apôtres, se composait de Juifs qui ne se distinguaient du reste des enfants de Jacob que par cette simple croyance que Jésus de Nazareth avait été le Messie annoncé par Moïse et les prophètes[3]. Le règne du

[1] *Galat.*, II, 2 et 6.

[2] *Jacques*, II, 10-26, et *Galat.*, III, 6-14. *Rom.*, IV, 2 et suiv. *Act.*, XXI, 17-26. Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. II, p. 511 et 512.

[3] *Actes*, IX, 22; II, 36; V, 42; VIII, 4, 5, 35; XI, 20; XIII, 32; XVII, 3; XVIII, 5, 28. Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. I, p. 287 et 288.

Digitized by Google

Messie n'était destiné, dans leur opinion, qu'à la famille d'Israël, et ce n'était, dans tous les cas, qu'en s'en faisant le fils adoptif, en se soumettant par conséquent aux pratiques juives, que les païens pouvaient y avoir accès. Les chrétiens primitifs n'entendaient pas rompre avec le judaïsme. Le christianisme n'était pas pour eux une religion nouvelle, il était simplement le couronnement de l'édifice dont Moïse avait posé les fondements, et dont les prophètes et les docteurs avaient élevé les murailles. Le temple de Jérusalem était pour eux, comme pour tous les Juifs, le lieu saint par excellence; ils assistaient au culte[1], ils fréquentaient les synagogues[2]; le grand prêtre n'avait rien perdu de sa dignité à leurs yeux, et la loi cérémonielle conservait pour eux son caractère divin et obligatoire[3].

De son côté, la masse de la nation ne voyait en eux que des israélites plus pieux et plus fervents. Même après qu'ils eurent à plusieurs reprises résisté à l'autorité du sanhédrin, les disciples de Jésus-Christ ne passèrent parmi le peuple ni pour des apostats ni pour des partisans d'une religion nouvelle; tout au plus furent-ils tenus pour une nouvelle secte en Israël, et l'on peut dire, avec M. Reuss, que pendant longtemps les chrétiens purent passer pour un parti juif, et le furent réellement[4].

Le christianisme arriva bientôt à une conscience plus nette de ce qu'il était en réalité; il trouva des partisans parmi les Juifs hellénistes qui habitaient Jérusalem ou qui s'y rendaient attirés soit par des motifs de religion, soit par des intérêts moins relevés. Or, les Juifs hellénistes qui embrassaient la foi nouvelle ne pouvaient pas l'accepter dans le même sens que des Juifs sortis des rangs des pharisiens. Les cérémonies mosaïques avaient perdu à leurs yeux la plus grande partie de leur prestige, et les espérances messianiques ou n'avaient pour eux aucune importance, ou étaient entendues dans un sens allégorique et moral. Leurs tendances religieuses, différentes de celles des Juifs palestiniens, et leur éducation, presque en tous les points contraire, les portèrent sinon à séparer tout d'abord le christianisme du judaïsme, du moins à lui donner une couleur plus spiritualiste. Ce qui est certain, c'est que de très-bonne heure il y eut à Jérusalem même un noyau de chrétiens, sortis du milieu des Juifs hellénistes, qui formaient comme une société à part à côté des chrétiens d'origine juive palestinienne[5].

[1] *Actes*, II, 46; II, 1 et suiv.; V, 20; XXI, 26.
[2] *Actes*, XXVI, 11.
[3] Credner, *Das Neue Testament*, t. II, p. 20-23.
[4] Reuss, *ibid.*, t. I, p. 291. *Actes*, XXIII, 5; XXVIII, 12.
[5] *Actes*, VI, 1-9.

Digitized by Google

Jusqu'à quel point était poussée la division entre ces deux fractions, il est difficile de le préciser; mais on voit qu'il y avait chez les chrétiens hellénistes une tendance déjà décidée à séparer le christianisme du judaïsme. Un d'entre eux, Étienne, fut mis à mort pour avoir soutenu des doctrines peu favorables au mosaïsme [1], et la petite Église helléniste fut chassée de Jérusalem, tandis que les chrétiens qui ne s'étaient pas séparés de la tradition juive furent épargnés [2].

La division se creusa plus profondément quand le christianisme, débordant le cercle de la nationalité juive, eut commencé à se répandre parmi les païens. Il était impossible que sur ce nouveau terrain il ne rompît pas la forme judaïque, dans laquelle il avait été d'abord enfermé. La foi nouvelle fut prêchée pour la première fois à des hommes étrangers à la race juive par ces hellénistes, proscrits par le sanhédrin après le martyre d'Étienne [3]. Ce fut encore un helléniste, né à Tarse en Cilicie et sorti de l'école de Gamaliel, qui, après avoir été un fanatique ennemi de la foi nouvelle, devint son plus zélé propagateur parmi les païens. Il est probable que le souvenir de ses antécédents, plus poignant sans aucun doute en présence de ceux qu'il avait poursuivis d'abord avec une aveugle fureur, rendit le séjour de la Palestine odieux à saint Paul et le poussa à porter ses pas vers d'autres contrées. Peut-être aussi sa première éducation, qui avait été grecque, la facilité avec laquelle il parlait la langue la plus répandue à cette époque dans l'empire romain, et ses vues plus élevées sur le caractère du christianisme, contribuèrent à lui faire choisir le monde païen pour champ de travail.

Le christianisme fut apporté à Antioche par les chrétiens hellénistes dispersés par le supplice d'Étienne; il y prit un développement si considérable que ses partisans furent désignés par un nom particulier, celui de chrétiens [4]. En peu de temps Antioche était devenue le centre de ce qu'on pourrait appeler le paganochristianisme, comme Jérusalem était celui du judéochristianisme. Saint Paul y avait fixé sa demeure : c'est de là qu'il partait pour porter l'Évangile dans d'autres villes de l'Asie Mineure; c'est là qu'il revenait se reposer de ses voyages apostoliques. Le christianisme avait pris dans cette ville, et sans aucun doute

[1] *Actes*, VI, 11, 14. Baur, *Das Christenthum der drei ersten Jahrhunderte*, p. 42 et 43.

[2] *Actes*, VIII, 1.

[3] *Actes*, VIII, 4-6, 26-38; XI, 19-26.

[4] *Actes*, XI, 26. Le récit des Actes implique que les chrétiens de la Judée ne se distinguaient pas des autres juifs par une qualification particulière. Ewald, *Geschichte des apost. Zeitalters*, p. 407 et 408.

Digitized by Google

dans toutes celles de l'Asie Mineure, un autre caractère qu'à Jérusalem. Tandis que dans le centre du judaïsme les disciples de Jésus-Christ, sortis de la famille de Jacob, observaient encore toutes les prescriptions de la loi, les chrétiens d'Antioche, païens d'origine pour la plupart, ne connaissaient et ne pratiquaient aucune des cérémonies juives. Quelques chrétiens venus de Jérusalem dans cette ville, scandalisés de voir les ordonnances mosaïques laissées de côté, protestèrent hautement contre ce qui leur paraissait une impiété, et déclarèrent aux chrétiens d'Antioche que s'ils n'étaient circoncis selon l'usage prescrit par Moïse, ils ne pouvaient être sauvés. Saint Paul et Barnabas s'élevèrent contre cette prétention[1]. Ce fut le commencement d'une querelle qui devait survivre à ceux qui l'avaient soulevée. Le dissentiment prit des proportions plus considérables quelques années plus tard, et ce fut encore à Antioche que la scène se passa. Saint Paul et saint Pierre s'y trouvaient en même temps, vivant en parfaite intelligence, et admettant de concert dans le sein de la communauté chrétienne les païens qui en étaient dignes par leurs sentiments, sans les obliger à la pratique de la loi cérémonielle. Mais des hommes envoyés par saint Jacques étant arrivés de Jérusalem, saint Pierre craignit de blesser les scrupules de ses frères de la Judée, se sépara de saint Paul et cessa ses relations avec les chrétiens d'origine païenne. Son exemple fut suivi de tous les membres de l'Église qui étaient Juifs de naissance. Qu'on explique comme on voudra la conduite de saint Pierre, elle n'en était pas moins un blâme de la liberté chrétienne dont usaient les chrétiens sortis du sein du paganisme. Saint Paul crut de son devoir de condamner ces scrupules tardifs. « Je lui résistai en face, dit-il, parce qu'il méritait d'être repris[2]. »

Depuis ce moment les deux partis vécurent en pleine hostilité.

Ce qui les séparait ne portait ni sur un détail insignifiant ni sur des faits accessoires : le caractère et le fond même du christianisme étaient ici en cause, et c'est ce qu'il importe de bien comprendre. Le point de fait sur lequel éclata la division était l'admission des païens dans la communauté chrétienne. Les apôtres palestiniens voulaient qu'ils fussent reçus d'abord dans la famille d'Israël par la circoncision et qu'ils fussent obligés à la pratique des cérémonies juives; pour saint Paul, il suffisait qu'ils eussent les dispositions morales que demande la foi

[1] *Actes*, XV, 1 et 2. *Galat.*, II, 1-5.
[2] *Galat.*, II, 11-22.

Digitized by Google

chrétienne; tout le reste était sans importance. Or voici ce que suppose chacune de ces vues différentes :

Si le païen avait besoin, pour devenir chrétien, de passer d'abord par adoption dans la famille d'Israël, l'œuvre de Jésus-Christ était renfermée dans le sein du judaïsme; elle n'était qu'un simple complément de l'ancienne alliance; le christianisme restait la religion des Juifs, une religion nationale; le particularisme juif dominait toujours; Dieu continuait à n'être le père que des descendants de Jacob, et les préjugés pharisaïques, dont Jésus-Christ avait été le constant adversaire, envahissaient de plein droit la société chrétienne.

Au contraire, si les conditions de l'admission dans la communauté chrétienne étaient purement morales et pouvaient être remplies par tous les hommes de bonne volonté, sans distinction de nationalité et de langue[1], s'il suffisait pour être chrétien d'adopter pour la règle de sa vie les principes enseignés par Jésus-Christ et de le reconnaître pour guide, pour maître et pour sauveur, le christianisme n'était pas l'apanage exclusif des Juifs; il appelait à lui les Grecs et les barbares, en général tous les hommes, puisque tous ont les mêmes besoins spirituels et moraux, comme saint Paul le faisait remarquer, et il devenait une religion universelle, la religion de la conscience morale elle-même.

La question de fait recouvrait donc une question de principe. Le christianisme serait-il la religion du Juif ou la religion de l'homme, une religion nationale ou une religion universelle? Voilà ce qui, en réalité, divisait les premiers continuateurs de l'œuvre de Jésus-Christ.

Et le différend était encore plus profond. Le particularisme des apôtres palestiniens et l'universalisme de saint Paul dérivaient de conceptions différentes du christianisme. Les premiers, ne s'élevant pas au-dessus du point de vue juif, qui était aussi en général celui de l'antiquité, rattachaient la religion aux cérémonies, qui n'en sont cependant qu'une expression plus ou moins incomplète. Ils ne faisaient pas sans doute abstraction du sentiment religieux et moral qui doit les accompagner. On les voit, en effet, insister constamment sur la nécessité d'une vie conforme à la loi de Dieu, sur la repentance, la charité, l'humilité, en un mot, sur la pratique du bien en général; mais, en somme, leur idéal religieux n'est pas très-relevé. L'élément mystique, qui constitue le fond même de la religion, y tient peu de place[2]. La

[1] *Rom.*, III, 22.

[2] Reuss, *ibid.*, t. I, p. 377 et 378.

Digitized by Google

religion pure et sans tache[1] consiste pour eux dans une morale aux maximes de laquelle il n'y a rien à reprendre, mais qui rappelle ce qu'il y a de meilleur dans les préceptes des écoles juives. En général, l'épître de saint Jacques, l'expression la plus complète de ce point de vue, ne dépasse guère le niveau de l'Ancien Testament. Quoiqu'elle contienne à elle seule, comme le fait remarquer M. Reuss, plus de réminiscences des discours de Jésus que tous les autres livres du Nouveau Testament pris ensemble[2], elle laisse dans l'ombre plusieurs côtés de l'enseignement du Maître, celui, entre autres, dans lequel il sépare son œuvre de celle de Moïse, des prophètes et des docteurs de la synagogue[3]. Il n'y est parlé ni de la rédemption ni de la régénération, les deux points capitaux du christianisme. La seule allusion qui soit faite à la vie du Sauveur regarde ses souffrances, et il est ici associé à Job et aux prophètes, qui sont donnés au même titre que lui comme des modèles à suivre dans l'affliction[4].

Pour saint Paul, il y a entre le judaïsme et le christianisme non point une différence de degré, mais une différence essentielle[5]; la loi mosaïque et, comme elle, la loi naturelle qui se manifeste par la voix de la conscience[6], sont uniquement la préparation d'une puissance morale plus haute, qui est précisément la foi chrétienne. Que peut faire la loi, autant celle de Moïse que celle de la conscience? Deux choses : d'abord indiquer à l'homme ce qu'il doit faire[7]; et ensuite, en le mettant en présence d'un idéal moral qu'il ne peut accomplir, éveiller en lui le sentiment de sa misère morale[8]. Cela suppose que l'action de la loi se borne à commander et ne va pas au delà[9]; par elle nous apprenons à connaître notre devoir; mais pour l'accomplir parfaitement, il faut quelque chose de plus, quelque chose qui n'est pas la loi, qui ne peut se montrer chronologiquement qu'après elle, et qui, sentiment intérieur éveillé en l'homme par l'enseignement de Jésus-Christ, est ce que saint Paul appelle la foi[10].

[1] *Jacques*, I, 27.
[2] Reuss, *ibid*, t. I, p. 379 et 380.
[3] *Luc*, V, 36-38; VI, 1-5; XI, 38 et suiv.; XIII, 10-16; XVII, 10, etc.
[4] *Jacques*, V, 10 et 11.
[5] Baur, *Das Christenthum und die christl. Kirche*, p. 48 et suiv. Du même auteur, *Paulus*, Stuttg, 1845, ouvrage remarquable qu'il faudrait citer ici presque tout entier.
[6] *Rom.*, II, 14 et 15; VII, 7-25.
[7] *Rom.*, III, 20; VII, 7, 12, 14; I *Timoth.*, I, 8-11.
[8] *Rom.*, III, 19; VII, 7-14. *Galat*, III, 22.
[9] Reuss, *ibid.*, t. II, p. 69. *Rom.*, VIII, 3.
[10] *Rom.*, III, 31; VIII, 3.

Digitized by Google

Ce n'est pas à dire cependant que la loi soit absolument impuissante, mais les fruits qu'elle produit ne sont pas ceux qui justifient l'homme devant Dieu. « Le caractère propre de la loi (et c'est là la chose essentielle pour le système), le caractère de la loi est d'être une autorité placée hors de l'homme, une puissance étrangère à sa nature, venant lui présenter et lui prescrire une série de commandements et exigeant une obéissance passive, stricte, absolue, devant être constatée par l'acte qui en résulte, et non par le sentiment qui aura pu dicter cet acte. Pourvu que l'acte se fasse, la loi sera satisfaite; peu lui importera de savoir si l'homme y a été décidé par une heureuse disposition morale ou par la crainte du châtiment[1]. » Ainsi, par rapport à la loi, le sentiment n'est pas l'affaire importante; l'essentiel, c'est l'acte en lui-même l'*opus operatum*. C'est le contraire au point de vue moral : l'acte n'est que l'accessoire; le sentiment qui l'a inspiré est l'essentiel. Ce point de vue est celui de saint Paul. A la légalité pharisaïque il opposera la moralité évangélique, et voici ce que le christianisme est pour lui :

La loi donne la connaissance de ce qu'il faut faire, rien de plus; elle n'a égard qu'à l'acte lui-même. La religion chrétienne, en exigeant de l'homme non plus seulement d'agir bien, mais encore et surtout de faire le bien par amour pour le bien, transforme ses sentiments et lui donne la puissance d'exécuter librement et volontairement ce que la loi commande. Le christianisme est donc ainsi comme une création nouvelle[2], et c'est ce que l'apôtre veut exprimer quand il oppose Jésus-Christ à Adam[3], l'homme régénéré à l'homme naturel[4].

Ce changement a été accompli dans l'histoire par Jésus-Christ. Sa vie, sa mort et sa résurrection sont le point de départ d'une ère nouvelle; avant lui la légalité, après lui et par lui la moralité[5]. Mais comment ce changement s'accomplit-il dans chaque homme? C'est par la foi, répond saint Paul. Tel est le principe nouveau qui doit diriger la vie, principe intérieur, pénétrant l'homme tout entier, bien différent du principe ancien qui était la loi et qui n'était en réalité qu'un commandement extérieur, pesant en tyran sur la volonté rebelle.

[1] Reuss, *ibid.*, t. II, p. 68.

[2] *Rom.*, VII, 6. *Éphés.*, II, 15; IV, 22-24. *Coloss.*, III, 9 et 10. *Galat.*, VI. 15.

[3] *Rom.*, V, 12-19. I *Corinth.*, XV, 45-49.

[4] *Éphés.*, IV, 24. *Coloss.*, III, 9, 10. *Rom.*, VI, 4-6. II *Corinth.*, V, 17.

[5] *Galat.*, III, 23, 24. Cette idée s'élève jusqu'à la hauteur d'une vue philosophique de l'histoire; elle est dans tous les cas la première indication de la séparation du monde moderne d'avec le monde ancien. Usteri a tracé d'après elle le plan et la division de son ouvrage sur la doctrine de saint Paul.

Digitized by Google

Cette foi qu'il oppose partout à la loi, n'est pas pour l'apôtre une simple adhésion de l'esprit à la vérité de l'enseignement de Jésus-Christ. Elle commence bien par là[1], mais elle pénètre plus profondément dans la nature humaine. Elle s'empare du cœur, elle le remplit de confiance en la bonté de ce Dieu qui a livré son Fils pour nous[2]; elle fait naître en lui un sentiment correspondant, un besoin d'aimer Dieu à son tour[3] et de ne compter que sur sa grâce[4]. Elle fait plus encore, elle se rend maîtresse de la volonté qui, renonçant, pour ainsi dire, à son indépendance personnelle, se subordonne à la personne du Sauveur, s'identifie avec son existence idéale, se met en communion complète avec lui[5]. C'est ici le dogme capital de la théologie paulinienne, celui qui domine tous les autres et qui les explique. Dès que l'homme s'est identifié avec le Christ pour vivre de sa volonté et de son esprit, au lieu de suivre l'impulsion de ses propres affections charnelles, il possède en lui une force désormais victorieuse contre le péché, et il n'a plus besoin des préceptes d'une loi qui est de beaucoup inférieure au principe de vie qui l'anime[6].

Plusieurs des épîtres de saint Paul sont pleines d'explications sur la différence de la loi et de la foi, c'est-à-dire de la notion que les apôtres palestiniens se faisaient du christianisme et de la conception qui lui est propre. Cette insistance n'a rien qui doive étonner; c'était ici le véritable champ de bataille. Mais il serait superflu de suivre l'apôtre plus loin; ce qui précède suffit pour bien établir ce qui le sépare des judaïsants, et pour mettre en lumière les deux conceptions religieuses opposées : d'un côté, le christianisme est compris comme une religion spiritualiste, idéale; de l'autre, c'est une morale, pure sans doute dans son principe, mais s'alliant à un formalisme plus propre à faire illusion à la conscience qu'à l'éclairer.

Il est également inutile d'indiquer comment l'universalisme du christianisme était la conséquence naturelle de la notion que saint Paul se faisait du christianisme. Le lecteur saisira lui-même assez facilement les termes moyens qui rattachent ces deux idées l'une à l'autre, sans qu'il soit nécessaire d'insister sur ce point.

On doit voir maintenant que c'est bien, comme je l'ai dit, sur l'es-

[1] *Rom.*, X, 14-17. I *Thessal.*, II, 3.
[2] *Rom.*, V, 8; VIII, 32.
[3] *Rom.*, V, 5; X, 9 et 10.
[4] *Rom.*, VIII, 31-39; III, 24-26. *Éphés.*, I, 7; II, 7 e 8.
[5] *Galat.*, II, 20; III, 7 et suiv.
[6] Reuss, *ibid.*, t. II, p. 124-127.

Digitized by Google

sence même du christianisme que s'engagea la lutte entre saint Paul et les apôtres de Jérusalem. Cette lutte remplit tout le prèmier siècle et se prolongea même assez avant dans le second. Il était dans l'ordre des choses que devant l'idée capitale qui s'y trouvait en cause, toutes les autres questions pâlissent. Elle fut en effet le centre autour duquel s'agita toute la période apostolique. Presque tous les écrits chrétiens de cette époque et la plupart de ceux du moment suivant se rapportent directement à ce sujet. Il a inspiré les épîtres les plus importantes de saint Paul, celles de saint Jacques et de saint Pierre. Il a donné naissance au livre des Actes des apôtres. Fermez les yeux sur cette lutte, et ces écrits deviennent tout à fait incompréhensibles.

Comme il arrive dans toutes les querelles dans lesquelles sont engagés de graves intérêts, les partis furent ici désignés par les noms de leurs chefs. Saint Paul était à la tête des chrétiens universalistes, saint Jacques conduisait les judaïsants[1]. Le nom de ce dernier fit place peu à peu à celui de saint Pierre, sans aucun doute par cette raison que, lorsqu'on voulut plus tard concilier les deux tendances opposées, on crut prudent de parler de saint Pierre dont le judaïsme avait été comparativement modéré, plutôt que de saint Jacques dont les sentiments judaïsants avaient été inflexibles. Au second siècle, la lutte est entre saint Pierre et saint Paul, et le nom de saint Jacques ne reparaît que dans les écrits de quelques judéochrétiens, fidèles jusqu'à l'obstination à l'ancien point de vue. Dans les livres du Nouveau Testament, ceux qui suivent saint Paul sont appelés les Hellénistes[2], ou ceux de Paul ou encore ceux d'Apollos[3]; et les chrétiens du parti contraire, ceux de la circoncision[4], ceux de la Judée[5], ceux d'entre les pharisiens ou ceux de la secte des pharisiens qui ont embrassé la foi[6]. Ces dénominations, comme le fait remarquer M. Reuss, sont une preuve évidente que le siècle apostolique avait la conscience de la lutte qui le divisait et de son immense importance[7].

S'il faut s'en rapporter au livre des Actes des apôtres, on aurait essayé d'abord de prévenir la collision par un compromis. Après les premiers troubles excités à Antioche par les judaïsants venus de Jérusalem, saint Paul, qui s'était élevé contre leurs prétentions, aurait été

[1] Credner, *Das Neue Testam.*, t. II, p. 366. Reuss, *ibid.*, t. II, p. 507.
[2] *Actes*, XI, 20; XX, 4.
[3] I *Corinth.*, I, 12.
[4] *Actes*, XI, 12.
[5] *Actes*, XV, 1.
[6] *Actes*, XV, 5.
[7] Reuss, *ibid.*, p. 507.

Digitized by Google

envoyé à Jérusalem avec Barnabas pour s'entendre avec les apôtres qui résidaient dans cette ville et qui étaient considérés comme les colonnes de l'Église[1]. A cette occasion, on aurait décidé que les païens pourraient être admis dans l'Église chrétienne sans avoir besoin d'être circoncis et sous la seule condition de s'abstenir de ce qui avait été sacrifié aux idoles, du sang, des choses étouffées et de la fornication[2]. La plupart des théologiens allemands ne voient pas de raison de soupçonner l'authenticité de cette décision. En général, l'école de Tubingue s'est montrée plus difficile, et dernièrement encore M. Hilgenfeld a élevé contre l'opinion reçue de graves objections[3]. Je ne m'arrêterai pas à discuter ce point, je ferai seulement remarquer qu'aucun des deux partis ne tint compte de l'arrêté dont parle le livre des Actes des apôtres; que les judaïsants prétendirent toujours que la circoncision et l'observation de la loi étaient des conditions indispensables de l'admission des païens dans l'Église chrétienne; que saint Paul, loin de s'appuyer sur cette décision pour s'opposer aux judéochrétiens, n'en fait mention nulle part; en un mot, que les choses continuèrent à marcher comme si le décret de Jérusalem n'existait pas.

Si l'on a bien compris l'opposition radicale des deux points de vue qui étaient en présence, on ne sera pas étonné que les apôtres palestiniens n'aient vu dans saint Paul qu'un novateur dangereux, qu'un ennemi déclaré. Il avait d'abord essayé de détruire le christianisme par la violence et la persécution; il le ruinait maintenant bien plus sûrement en le défigurant, en le transformant en une doctrine impie. Renverser la loi et la tradition de Moïse, n'était-ce pas enlever les fondements de l'œuvre du Messie? Pouvait-il y avoir de crime plus détestable? Leur conscience leur faisait un devoir de s'opposer à cette odieuse entreprise. Quel ménagement avait-on d'ailleurs à garder envers cet adversaire? « Qui était-il donc? avait-il été assis aux pieds du Maître? L'avait-il seulement vu ou approché? Est-ce bien de lui qu'il avait reçu sa mission? Ces questions, on les faisait maintes fois et hautement, car Paul s'empresse d'y répondre, soit expressément, soit indirectement, dans toutes ses épîtres, et plus d'une fois il les discute à fond[4]. Le nom

[1] *Galat.*, II, 1-5. *Actes*, XV, 1-4. Ces deux récits ne semblent pas pouvoir s'accorder dans toutes leurs parties.

[2] *Actes*, XV, 24-29.

[3] *Zeitschrift fur wissenschaftl. Theologie*, n° 2, p. 91 et suiv. La comparaison d'*Actes*, XV, 24-29, avec *Actes*, XXI, 25, ne semble pas propre à faire croire à l'authenticité du fait rapporté dans le premier de ces deux passages.

[4] I *Corinth.*, IX, 1 et suiv. II *Corinth*, XI. *Galat.*, I. *Ephés.*, III, 7. I *Thessal.*, II, 4. I *Timothée*, I et II. *Tite*, I, 3, etc.

Digitized by Google

d'apostat, dont les judéochrétiens le gratifiaient très-volontiers[1] et si hautement que Jacques lui-même jugea à propos de lui en glisser un mot et de lui suggérer un moyen d'en prévenir les fâcheuses conséquences, ce nom seul, pesé dans la balance des passions religieuses, nous fait mesurer l'immense distance qui séparait les deux points de vue[2]. »

Une véritable contre-mission fut organisée en conséquence pour paralyser les efforts de saint Paul et pour ramener à l'Évangile des judaïsants ceux qui s'étaient laissé séduire par ses prédications. L'existence de cette espèce de conspiration n'est pas douteuse. On en trouve les traces bien marquées dans la plupart des épîtres de l'apôtre des Gentils. On y voit qu'on lança partout sur ses pas des hommes qui le décriaient auprès des Églises fondées par ses soins[3], qui produisaient des lettres de recommandation d'origine fort respectable pour s'introduire dans les troupeaux[4], qui réclamaient pour les apôtres palestiniens une autorité exclusive[5], et qui, se proclamant les seuls et véritables disciples de Jésus-Christ[6], et rompant avec les chrétiens non circoncis[7] amenés par saint Paul à la connaissance de l'Évangile, imposaient aux fidèles, comme condition de salut, la circoncision[8], et en général l'observation de toutes les prescriptions de la loi mosaïque et de la traduction juive[9]. Persuadés sans doute que tous les moyens étaient bons pour le succès d'une cause qui leur paraissait sainte, les agents du traité judaïsant ne reculèrent pas devant des manœuvres d'une coupable déloyauté. Ils firent circuler, sous le nom de saint Paul, des lettres et des discours dans lesquels on lui faisait dire qu'éclairé par de nouvelles lumières il désavouait ce qu'il avait enseigné jusqu'alors[10].

Telles étaient les haines que l'on avait réussi à amasser sur sa tête, que sa présence à Jérusalem suffit pour exciter un mouvement populaire, dans lequel il aurait été déchiré par une foule en fureur, sans l'intervention du commandant de la cohorte romaine[11]. A Rome, où à

[1] *Actes*, XXI, 20-28.
[2] Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. II, p. 511 et 512.
[3] II *Corinth.*, XI, 13 et suiv. *Galat.*, I, 7.
[4] II *Corinth.*, III, 1.
[5] II *Corinth.*, XI, 5. *Galat.*, III, 6 et suiv.
[6] I *Corinth.*, I, 12. II *Corinth.*, I, 7.
[7] *Galat.*, II, 12.
[8] *Galat.*, II, 3; V, 2 et suiv. *Coloss.*, II, 21 et suiv. *Rom.*, XIV, 1-6.
[9] *Galat.*, III, 10-21.
[10] II *Thessal.*, II, 2. Néander, *Siècle apostolique*, t. I, p. 173 et 175.
[11] *Actes*, XXI, 27-40; XXII, 22, 23; XXIII, 12, 13.

Digitized by Google

la suite de cette sédition il fut amené captif, il ne trouva point d'amis disposés à l'assister dans sa défense, parmi les nombreux chrétiens de cette ville [1]. Il paraît même qu'on représenta en plusieurs lieux sa captivité et ses afflictions comme une preuve et peut-être aussi comme une juste punition de ce qu'on appelait ses erreurs [2].

Le centre de toutes ces menées était à Jérusalem. Mais qui les avait inspirées? qui les dirigeait? Un parti formé de pharisiens convertis au christianisme et exagérant les tendances judaïsantes des Douze, répondent un grand nombre de théologiens appartenant à presque toutes les nuances dogmatiques [3]. C'est possible; mais on ne peut oublier que les noms de saint Jacques, de saint Pierre et de saint Jean se trouvent malheureusement mêlés partout à ces tristes débats [4]; que dans une circonstance très-grave se rapportant précisément à la question de l'observation d'une prescription juive par les chrétiens d'origine païenne, saint Paul se vit obligé de résister en face à saint Pierre [5]; que dans plusieurs autres circonstances, le mauvais vouloir des apôtres palestiniens à son égard éclata d'une manière évidente [6].

Cependant saint Paul ne céda pas à l'orage. Fort de la pureté de ses intentions et de la vérité de son point de vue, il traita lui-même sans ménagement des adversaires qui l'attaquaient avec déloyauté et perfidie, et parfois dans sa défense, passant au-dessus des agents secondaires de ces menées, il ne craignit pas d'en faire remonter la responsabilité jusqu'à ceux qui étaient les plus considérés dans l'Église et qui en étaient regardés comme les colonnes [7]. Il n'est presque aucune de ses épîtres dans lesquelles il ne soit forcé de se défendre contre les faux frères [8] qui le poursuivent en tous lieux, ouvriers de mensonge qui se déguisent en apôtres du Christ [9]. Si ses adversaires se glorifient de la sainteté de leur origine, il peut faire valoir les mêmes priviléges. Sont-ils Hébreux? il l'est aussi. Sont-ils israélites? il l'est de même. Sont-ils de la postérité d'Abraham? il en est également. Sont-ils minis-

[1] II *Timoth.*, IV, 16. *Coloss.*, IV, 11.

[2] *Éphés.*, III, 1-13. *Philip.*, I, 27-28.

[3] Néander, *Siècle apostolique*, t. I, p. 99-190. Credner, *Das Neue Testament*, t. I, p. 55, etc.

[4] I *Corinth.*, I, 12. *Galat.*, II, 12. Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. II, p. 512 et 513.

[5] *Galat.*, II, 11-14.

[6] *Actes*, XXI, 21 et suiv.

[7] *Galat.*, II, 2, 6, 9.

[8] *Corinth.*, XI, 26.

[9] *Ibid.*, XI, 13-15.

Digitized by Google

tres du Christ? il l'est à meilleur titre qu'eux : il a accompli plus de travaux, souffert plus de blessures, bravé plus de dangers, gémi plus souvent dans les prisons, souffert plus d'afflictions pour la cause de Jésus-Christ, que ceux qui veulent rabaisser son ministère, contester son apostolat et lui enlever la confiance et l'affection de ses enfants en la foi [1]. L'Évangile qu'il a annoncé est le seul véritable. Anathème à quiconque en prêcherait un autre, fût-ce un ange venu du ciel [2]. Ceux qui s'élèvent contre son enseignement et troublent les Églises qu'il a fondées ne veulent, après tout, que renverser l'Évangile de Jésus-Christ [3]. Ils font gloire de ce qui devrait être pour eux un sujet de honte; ils ne s'attachent qu'aux choses de la terre; ils sont en réalité des ennemis de la croix du Seigneur [4].

Son indignation n'a point de bornes contre ceux qui anéantissent l'œuvre du Sauveur, en prêchant la justification par l'observation des cérémonies juives et des pratiques pharisaïques [5]. « Les phrases qui leur sont jetées à la tête, dit M. Reuss, blessent les convenances d'un siècle auquel l'étiquette a fait perdre l'habitude du naturel. Ils sont des faussaires [6], des menteurs [7], des chiens [8], des suppôts de Satan qui lui-même prend quelquefois les dehors d'un ange de lumière [9]. Des jeux de mots aussi spirituels par leur à-propos qu'étranges pour le langage de nos jours, appellent la raillerie au secours de la bonne cause et vont servir jusqu'à des éclats d'humeur dont l'affreuse énergie [10] étonne plus qu'elle ne nous entraîne [11]. »

Auquel des deux partis restera la victoire? Auquel des deux sera-t-il donné de diriger définitivement l'Église chrétienne? à l'Évangile des œuvres ou à l'Évangile de la grâce? Ni à l'un ni à l'autre. Comme il arrive toujours, quand deux partis extrêmes se disputent la domination des esprits, il se forma un parti moyen qui voulut concilier les judaïsants et les pauliniens, et mettre fin à des discussions dangereuses

[1] *Corinth.*, X, XI et XII. *Philip.*, III, 3-9.
[2] *Galat.*, I, 8.
[3] *Ibid.*, I, 6 et 7. *Rom.*, XVI, 17 et 18.
[4] *Philip.*, III, 18 et 19.
[5] *Galat.*, V, 4-6.
[6] II *Corinth.*, II, 17; XI, 13-15.
[7] II *Corinth.*, XI, 13.
[8] *Philip.*, III, 2.
[9] II *Corinth.*, XI, 13 et 14.
[10] *Galat.*, V, 12.
[11] Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. II, p. 515. Baur, *Das Christenthum und die christl. Kirche der drei ersten Jahrhunderte*, p. 49.

Digitized by Google

pour les succès de la cause chrétienne. C'est le parti qui triompha et qui légua son pâle éclectisme à la théologie du siècle suivant.

L'existence de cette nouvelle tendance nous est révélée par quelques-uns des livres du Nouveau Testament, composés évidemment dans un but ou du moins dans un esprit de conciliation, et dans quelques écrits du second siècle. Mais à quelle époque se forma-t-elle? C'est un point sur lequel les historiens de l'Église primitive diffèrent entre eux.

M. Reuss semble croire, sans s'expliquer cependant d'une manière explicite, qu'elle ne se montra que lorsque les deux conceptions opposées du christianisme, celle des judaïsants et celle de saint Paul, se furent émoussées réciproquement, et que la lutte eut fait disparaître par le frottement de la discussion leurs aspérités [1]. L'école de Tubingue se prononce plus catégoriquement. Elle place sa naissance assez tard dans le second siècle, par cette raison générale qu'on ne peut penser à la conciliation que lorsque les deux partis extrêmes se sont usés par leurs propres excès et ont poussé leurs principes jusqu'à leurs dernières conséquences. Et comme on trouve encore en présence, dans le second siècle, le parti judaïsant et le parti paulinien, se combattant avec vigueur, le parti de la conciliation doit être renvoyé à une époque postérieure [2].

Je ne saurais partager ce sentiment, encore moins la raison sur laquelle il se fonde. L'histoire nous apprend que les partis moyens sont contemporains des partis extrêmes. Il y a eu des Érasme en même temps que des Luther, et il ne dépendit pas du spirituel humaniste que la paix ne se fît entre Rome et la Réforme avant que la bataille fût décidément livrée. Le même spectacle nous est donné par la Révolution française. Dans sa première assemblée délibérante, il se forma un centre en même temps qu'une droite et qu'une gauche. Comment pourrait-il en être autrement? Il est des hommes qui par nature sont destinés à appartenir à des partis moyens : les modérés et les pacifiques par tempérament, les timides, ceux encore qui ne saisissent pas très-bien la logique des principes. Ces hommes sont de tous les temps et de tous les pays. Il n'a pu se faire qu'ils aient manqué au siècle apostolique. Ne peut-on pas ranger dans l'une ou l'autre de ces catégories, Barnabas qui, après avoir été si longtemps le compagnon d'œuvre de saint Paul, se laissa entraîner à faire cause commune à Antioche avec

[1] Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. II, p. 569 et 570.
[2] Schwegler, *Das nachapostoliche Zeitalter*, t. II, p. 115 et suiv.

Digitized by Google

les judaïsants [1]; Démas, qui finit par l'abandonner à Rome, pour se joindre à ses adversaires [2]; Marc, qui semble avoir passé à plusieurs reprises d'un parti à l'autre [3]; peut-être encore Luc, s'il est vrai, comme l'assure la tradition, qu'il soit l'auteur du livre des Actes des apôtres?

Il est permis de croire qu'au moment même où la discussion était le plus animée entre saint Paul et les apôtres palestiniens, un certain nombre de chrétiens conçurent l'espoir de mettre fin à des dissentiments dont ils ne comprenaient pas certainement la portée et dont ils s'exagéraient les dangers pour les progrès du christianisme. Ce fut là l'origine de la tendance conciliatrice. Elle se produisit plus hardiment après la mort des apôtres, quand, par le cours naturel des choses, des hommes comme Luc, Barnabas, Marc, Silas, se trouvèrent placés au premier rang. On peut donc placer à cette époque, c'est-à-dire dans les vingt-cinq dernières années du premier siècle, ceux des écrits du Nouveau Testament dans lesquels cette tendance est évidente, sans qu'il soit nécessaire de rejeter leur composition, avec Schwegler et en général avec l'école de Tubingue, au milieu du siècle suivant.

Ces livres sont au nombre de trois : la première Épître de saint Pierre, l'Épître aux Hébreux et les Actes des apôtres. Un fait fort remarquable, ce me semble, et dont on n'a pas tenu assez de compte, c'est que les auteurs de ces livres sont tous sortis du paulinisme, et qu'il n'est aucun écrit de cette époque, et l'on peut ajouter qu'il n'en est point de l'époque suivante, dans lequel un judéochrétien tende une main de conciliation à ses adversaires [4]. Il n'y a là rien que de conforme aux analogies de l'histoire. Dans toutes les batailles, dans quelque sphère de l'activité intellectuelle qu'elles se livrent, c'est toujours le parti des idées les plus avancées et les plus vraies qui s'incline devant celui qui représente les erreurs du passé. Il faut des siècles pour reconquérir ensuite laborieusement le terrain dont un

[1] *Galat.*, II, 13; comparez *Actes*, XV, 37.

[2] II *Timoth.*, IV, 10.

[3] *Actes*, XV, 37-40. II *Timoth.*, IV, 11.

[4] Credner fait sortir le parti de la conciliation des disciples de saint Pierre qui, selon lui, tenait une sorte de milieu entre saint Jacques et saint Paul : *Das Neue Testam.*, t. II, p. 39, 40 et 366. Cette opinion suppose que la première épître qui porte le nom de saint Pierre est bien réellement de cet apôtre, et que le récit du *livre des Actes*, XV, 4-31, est entièrement historique. Elle a contre elle quelques passages des épîtres de saint Paul et quelques-uns des faits que j'indiquerai plus loin. Cependant, les bases sur lesquelles elle repose étant admises, elle pourrait, avec quelques légères modifications, acquérir un certain degré de vraisemblance.

Digitized by Google

homme de génie avait pris possession, et que la faiblesse ou l'incapacité de ses disciples avait abandonné. Du reste, comme je l'indiquerai plus loin, saint Paul n'eut aucun successeur digne de lui [1].

La première épître de saint Pierre, en général parénétique, ne contient pas de système théologique. On y trouve juxtaposées des formules qui rappellent l'enseignement de saint Paul et d'autres qui sont inspirées par le judéochristianisme. Il y a plus encore. « Cette lettre, si courte après tout, contient une longue série de passages plus ou moins littéralement copiés dans d'autres épîtres, et ce qu'il y a de plus curieux à remarquer, empruntés d'un côté à Paul et de l'autre à Jacques. Le fait ne saurait être révoqué en doute, et ne peut être attribué au hasard [2]. » Si l'on considère enfin que cette épître se termine par une apologie de saint Paul, dont les discours, parfois difficiles à entendre, sont détournés de leur véritable sens, est-il dit, par des personnes ignorantes [3], on ne pourra s'empêcher de la regarder, avec Schwegler, comme l'œuvre d'un paulinien qui veut essayer de rapprocher les deux partis opposés [4].

La tendance de l'Épître aux Hébreux est également éclectique, mais conçue d'un point de vue plus élevé. Son auteur veut prouver la supériorité du christianisme sur le judaïsme [5]; c'est là une idée paulinienne, mais, par la manière dont il la présente, il la rapproche des principes des judéochrétiens. Le christianisme n'est pour lui qu'un judaïsme transformé, qu'une nouvelle puissance, et, pour ainsi dire, une forme spiritualisée de la théocratie mosaïque [6]. Ce n'est pas ainsi que saint Paul entendait le rapport de l'ancienne et de la nouvelle alliance, quand il déclarait que la première n'était qu'une simple préparation de la seconde [7]. L'auteur de l'Épître aux Hébreux fait cependant un pas encore plus décisif vers le judéochristianisme. Non-seulement il garde le plus profond silence sur la participation des païens au royaume de Dieu, et par conséquent aussi sur la doctrine, si chère à saint Paul, de l'universalisme chrétien, mais encore il semble regarder le salut

[1] C'est un fait généralement reconnu. Credner en a tiré parti pour expliquer quelques faits de la fin du premier siècle. *Das Neue Testament*, t. II, p. 83 et suiv.

[2] Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. II, p. 580. M. Reuss donne l'indication des principaux de ces passages.

[3] I *Pierre*, III, 15 et 16.

[4] Schwegler, *ibid.*, t. II, p. 22 et suiv.

[5] *Ibid.*, t. II, p. 272.

[6] *Ibid.*, t. II, p. 321.

[7] *Galat.*, III, 24 et 26.

Digitized by Google

comme réservé au peuple élu[1] et comme concentré dans la famille d'Abraham[2].

Le livre des Actes des apôtres présente une autre forme ou peut-être une autre phase de la tendance moyenne. Son auteur ne semble pas avoir eu d'autre but que d'étouffer les dissentiments des deux partis et de les amener à l'oubli de leurs vieilles querelles, en leur montrant qne les chefs dont ils prétendaient suivre les drapeaux avaient travaillé dans une parfaite entente à la propagation du christianisme, et qu'ils avaient ouvert l'un et l'autre aux incirconcis les portes de l'Église. L'examen des faits qu'il raconte suffit pour trahir ce dessein. Il n'est, en effet, question dans ce livre ni de l'ensemble des travaux des premiers propagateurs de la religion chrétienne, comme pourrait le faire croire son titre, qui n'est pas d'ailleurs de la main de l'auteur, ni même de tous les travaux et de l'enseignement complet de saint Pierre et de saint Paul, qui sont mis presque seuls en scène. On n'y trouve guère que ce qui, dans la vie et dans la prédication de ces deux apôtres, se rapporte à l'admission des païens dans l'Église[3], c'est-à-dire à la question débattue entre les deux partis.

Ce dessein devient bien plus manifeste encore quand on remarque dans quel esprit ce livre a été composé. On y découvre partout un désir bien marqué de rapprocher les vues de saint Paul et celles des judaïsants; le salut y est présenté comme acquis par Jésus-Christ et non par la pratique des lois cérémonielles[4]. C'est bien ainsi que l'entendait saint Paul. Mais ce salut est plutôt le résultat de l'accomplissement des prophéties par Jésus-Christ[5], comme le prétendaient les judéochrétiens, que de l'acte mystique de la régénération, comme le voulait l'apôtre des gentils. Sur la question du rapport de la nouvelle alliance à l'ancienne, même système d'accommodement entre les deux points de vue. L'auteur du livre des Actes est bien d'avis, avec saint Paul que la loi cérémonielle a perdu par l'Évangile sa valeur absolue; mais il lui reconnaît encore une valeur relative. S'il ne convient pas de l'imposer aux païens qui embrassent la foi chrétienne[6], ce serait, ce lui semble, une apostasie que de vouloir en dispenser les chrétiens

[1] *Hébreux*, II, 17; XXII, 22.
[2] *Ibid.*, II, 16. Schwegler, *ibid.*, t. II, p. 322.
[3] Reuss, *ibid.*, t. II, p. 592-594. Schwegler, *ibid.*, t. II, p. 74-83.
[4] *Actes*, III, 15; IV, 12; V, 31; X, 35; XX, 28.
[5] *Ibid.*, III, 18 et suiv.; XIII, 32 et suiv.
[6] *Ibid.*, XV, 10.

Digitized by Google

d'origine juive[1]. Comme on le voit, la décision de l'assemblée de Jérusalem[2] est son programme théologique[3].

Dans ce compromis entre les deux partis, le paulinisme fut sacrifié. Des deux grands principes pour lesquels saint Paul avait combattu toute sa vie, l'un, sa notion idéale de la foi, trop au-dessus des conceptions religieuses de son temps, est entièrement mis de côté, et l'autre, sa notion de l'universalisme du christianisme, était déjà réalisé par la marche même des choses et s'imposait comme un fait accompli. Si du moins on lui avait laissé la gloire de l'avoir soutenu le premier! Mais il était dans l'intérêt du parti conciliateur de montrer les autres apôtres d'accord avec lui sur ce point, et, au mépris de l'histoire, on fit de saint Pierre l'homme choisi par Dieu pour prêcher l'Évangile aux païens[4]. On associa, il est vrai, saint Paul à ses travaux; mais la tradition dénatura plus profondément encore les faits. Le livre des Actes représente saint Paul comme le compagnon d'œuvre de saint Pierre; la légende ne fit bientôt de lui que l'auxiliaire de celui-ci.... Et ce qu'il y a de plus triste, c'est que, tandis que ses travaux étaient méconnus et oubliés dans le sein de l'Église, sa mémoire était de plus en plus en exécration auprès de ceux qui se rattachaient encore au point de vue judaïsant. Ce surcroît de haine était dû à une circonstance dont la responsabilité ne pouvait cependant peser sur le grand apôtre des gentils. Ses principes spiritualistes sur le caractère idéal du christianisme et sur l'indépendance et la supériorité de la nouvelle alliance par rapport à l'ancienne, avaient été recueillis par plusieurs des sectes gnostiques, et se trouvèrent ainsi poussés à des exagérations et associés à une théosophie étrange. Les judaïsants s'en autorisèrent pour l'accuser d'être le père du gnosticisme, et l'auteur des *Clémentines*, l'identifiant avec Simon le Magicien, personnage dont on avait fait la personnification de la Gnose, le peignit sous les plus noires couleurs et comme l'ennemi de saint Pierre devenu, de son côté, le représentant du christianisme[5].

Le parti judaïsant fut bien autrement heureux. Son principe de l'obligation de la loi cérémonielle des Juifs pour les chrétiens périt, il est vrai; mais l'esprit qui l'avait animé triompha : l'Évangile des œuvres

[1] *Actes*, XV, 11; XXI, 21.

[2] *Ibid.*, XV, 6-19.

[3] Sur la différence du saint Paul tel qu'il est dépeint dans le *livre des Actes*, et du saint Paul, tel que le montrent ses Épîtres, *voyez* Baur, *ibid.*, p. 112-115.

[4] *Actes*, XV, 7; X et XI. Comparez avec *Galat.*, II, 2 et 7.

[5] Baur, *ibid.*, p. 79 et suiv.

Digitized by Google

l'emporta sur l'Évangile de la grâce. La destruction de Jérusalem et de son temple rendit impossible la célébration d'un certain nombre de pratiques cérémonielles; les autres eurent peu à peu d'autant moins de partisans que la ligne de démarcation entre les Juifs et les chrétiens était devenue plus marquée et que le christianisme faisait chaque jour moins de conquêtes parmi les enfants d'Israël. Ainsi, les événements plutôt que les efforts du parti de la conciliation firent oublier la prétention des judaïsants d'imposer aux chrétiens le joug de la loi et de la tradition juive, et se chargèrent de pacifier les anciens dissentiments. Le petit nombre de ceux qui s'obstinèrent à maintenir dans toute sa rigueur un principe qui n'offrait plus de sens ni d'intérêt à la grande majorité des chrétiens se vit forcé de se retirer de l'Église, et finit par former la secte dissidente connue sous le nom d'ébionitisme [1].

Mais si la forme particulière du judéochristianisme disparut, son esprit passa tout entier dans le parti moyen et par lui dans l'Église chrétienne des siècles suivants; seulement, il fut obligé de s'appliquer à d'autres objets. En abandonnant le cérémonialisme pharisaïque, il se porta sur les pratiques ascétiques, vers lesquelles d'ailleurs poussait le grand courant des premiers siècles de l'ère chrétienne, et si le salut ne dépendit plus de la circoncision, de la distinction mosaïque des viandes, de la célébration du sabbat et des nouvelles lunes, et de l'observation des mille petites prescriptions des pharisiens, il eut pour conditions les jeûnes, les abstinences et les mortifications de tous genres. Le saint Jacques dont Hégésippe a tracé le portrait [2] pouvait encore servir de modèle à la piété chrétienne.

La tendance conciliatrice marque certainement plutôt une décadence qu'un progrès. Elle ne vaut, à tout prendre, ni la tendance judaïsante, qui a sa raison d'être dans le respect d'un passé vénéré, ni à plus forte raison les grandes et belles vues spiritualistes de saint Paul. En jetant sur l'histoire apostolique un voile que la critique moderne parvient avec peine à déchirer, en léguant à la postérité la légende de l'association de saint Pierre et de saint Paul pour une œuvre commune, légende qui, prenant son point de départ dans le livre des Actes des apôtres, alla en grandissant jusqu'au commencement du troisième siècle [3], elle a contribué pour sa part à faire prévaloir sur les temps apostoliques des idées erronées qui ont exercé une funeste influence

[1] Reuss, *ibid.*, t. II, p. 516. Baur, *ibid.*, p. 156-158.

[2] Eusèbe, *Hist. ecclés.*, t. III, p. 361 et suiv.

[3] Baur, *ibid.*, p. 126-131. Reuss, *Die Geschichte der heilig. Bucher der N. T.*, 2e édit., § 253 et § 267.

Digitized by Google

sur la formation et le développement de la théologie. Par sa crainte des discussions, non moins que par son défaut d'intelligence de la nature et de la valeur des principes en présence, elle poussa l'Église chrétienne à donner une valeur exagérée à l'uniformité de croyance et de culte, et en étouffant le mouvement et la vie, elle transforma le christianisme en un gouvernement des consciences, dans lequel la réglementation morale, si hautement condamnée par Jésus-Christ dans les pharisiens, a pu marcher de pair avec celle du Talmud.

MICHEL NICOLAS.

Digitized by Google

LES

JEUNES POETES AUTRICHIENS.

Maurice Hartmann, *Zeitlosen*, 1858. — Charles Beck. — Alfred Meissner.

Tout poëme est une lettre de change tirée sur l'idéal, et l'idéal est en faillite. L'Allemagne cependant se montre incorrigible. Au milieu de la consomption qui menace les arts, elle s'obstine à ne point mourir aux créations du sentiment. Et comment le pourrait-elle sans cesser d'être l'Allemagne? N'est-elle pas la reine de la métaphysique? Or, la poésie est la métaphysique du cœur. Par l'esprit et par le sentiment, cette nation est métaphysicienne, et elle le restera. Pas plus que les individus, les peuples ne se dépouillent de leur tempérament. On accuse l'Allemagne de livrer sa pensée à un matérialisme effréné. Que l'on ose approcher cependant ces doctrines redoutables, et du sein des plus excessives on sentira sortir encore je ne sais quel parfum d'idéalisme qui dénonce la race dans ses instincts indestructibles, et nous garantit, après une évolution en plus d'un sens salutaire, qu'elle reviendra, munie de richesses nouvelles puisées au fort de la réalité, vers ses premières et constantes amours.

Dès qu'elles atteignent une certaine puissance, les facultés humaines font effort vers l'absolu; il les attire violemment à lui comme le pôle attire l'aimant. Dans leur essence et dans leur objet suprême, l'art et la science sont un effort vers la divinité, c'est-à-dire vers l'idéal, qui la représente à nos yeux : ici un effort de l'esprit, là un effort du sentiment. La science est le divin rendu sensible à la pensée à travers la

Digitized by Google

nature. La poésie à son tour est la nature interprétée par le cœur dans sa divinité. L'éternelle harmonie déployée dans le temps et dans l'espace fait l'objet réel de la science comme celui de l'art. Mais tandis que le divin se manifeste dans la conscience humaine par l'apparition de la loi morale, dans l'esprit par l'apparition de l'idée, le sentiment l'atteint d'emblée, et, par une sorte d'ouïe intérieure, perçoit, dans la diversité inépuisable des notes, des accords, et des dissonances elles-mêmes, la symphonie universelle que l'âme du poëte répète, par fragments et sans jamais l'épuiser, comme un milieu vibrant et sonore où la nature jouirait de sa propre harmonie.

Qui a l'ouïe des choses divines possède le sens poétique. L'Allemagne, personne ne le contestera de ceux auxquels ne suffisent pas les chansonniers du *Caveau*, s'est toujours montrée douée de ce sens à un haut degré. Bien que la surdité relative des âmes l'ait gagnée aussi, qu'elle ne produise plus de Gœthe ni de Schiller, pas même des Rückert et des Uhland, elle n'est pas restée veuve de toute poésie véritable en ces derniers temps. L'Autriche a voulu payer sa dette tardive à la littérature. La Hongrie et la Bohême lui ont prêté des poëtes. L'infortuné Lenau (Nimbsch von Strehlenau) et Anastasius Grün (comte d'Auersperg) sont les chefs et furent les initiateurs de cette petite tribu qui a surgi tout à coup, à l'écart et en dehors des traditions, sans filiation directe avec le passé, et, comme il semble, sans influence possible aussi sur les futures destinées des lettres en Allemagne. Isolé, il n'y a pas d'inconvénient à étudier ce groupe isolément. S'il fallait caractériser sommairement cette petite phalange d'écrivains, nous dirions qu'elle a une double racine, et que, dans son aspect le plus général, elle s'offre comme un lyrisme entaché des préoccupations sociales dominantes à l'heure où elle naquit. Ces préoccupations ont faussé, selon nous, et réduit considérablement l'essor de cette *poussée* imprévue de poëtes. La poésie ne doit ni ne peut servir qu'elle-même, ou bien elle n'est plus la poésie; et parce qu'elle ne vit que de sa propre substance, il n'est aucun maître, fût-il le génie souverain de la civilisation, qui l'indemnisera jamais du sacrifice qu'elle lui ferait de sa nature intime. Elle ne doit porter aucune autre livrée que celle de l'art.

On a écrit en Allemagne d'énormes traités sur l'esthétique; tous fort respectables assurément, mais dont la conclusion peut se résumer ainsi : la poésie est la poésie, l'art est l'art, le beau est le beau. Il n'est pas encore bien certain que les fabricants d'esthétique ne croient avoir inventé la poésie et les poëtes, tandis qu'au contraire, s'ils sont

Digitized by Google

de ce monde et qu'il leur soit donné d'éditer de lourds in-octavo, c'est un peu aux poëtes qu'ils le doivent. La grammaire n'a jamais produit un écrivain, tandis que les écrivains ont fait la grammaire, et avec elle les grammairiens.

S'il est vrai que la poésie ne relève que d'elle-même, le poëte ne peut procéder, en tant que poëte, d'aucune opinion ni d'aucun parti : il n'est justiciable que des lois éternelles de la beauté et de l'art, lesquelles, n'en déplaise aux doctes professeurs, il a seul mission de révéler. Pour faire des poëmes, soyez poëtes : il n'y a pas d'autre conseil à donner, et c'est là tout le secret. On n'a pas vu jusqu'ici que l'esthétique ait fait naître aucun poëte, ni qu'elle ait corrigé les mauvais, toujours des génies à leurs propres yeux ; elle n'a pas davantage amélioré les bons, qui n'ont que faire de ses préceptes, et dans l'âme desquels la nature a daigné écrire de sa propre main les lois du beau qu'ils proclament dans leurs œuvres. Que l'esthétique récolte donc ses herbiers, qu'elle y couche, pour l'y dessécher, cette fleur exquise et de parfum si subtil qu'on appelle poésie : elle ne fera jamais pousser le moindre brin d'herbe dans les domaines de l'art. La critique provoque la critique, la production engendre la production. Un poëte qui veut se développer doit lire la nature et les grands poëtes : c'est là que sont ses maîtres.

Ce n'est pas, on l'imagine bien, que nous entendions nier le rôle et l'importance de la critique en général. Ce que nous réprouvons, en matière d'art, ce n'est pas la vraie critique, cette sœur jumelle de la poésie, née inféconde, mais se consolant de sa stérilité en se livrant avec amour à l'interprétation des chefs-d'œuvre, pour les appliquer ensuite comme mesure dans ses appréciations : non, c'est la critique systématique et métaphysique, telle qu'on l'a trop pratiquée chez nos voisins, en un mot la critique *a priori*, qui construit l'édifice de l'art comme celui de la nature, dans le plus superbe dédain des détails, de la diversité et du mouvement, où résident la réalité et la vie.

Lessing, qui était un vrai critique, et qui pour ce motif n'a écrit aucun système transcendant du beau, a parfaitement montré, mais sur pièces, dans son *Laocoon*, quelles sont les limites naturelles qui séparent la peinture de la poésie proprement dite. Son petit traité est admirable, et pour une de ses pages nous donnerions volontiers toutes les sublimes théories qui, en cinq et dix volumes, définissent le beau, de sa nature indéfinissable autrement que par lui-même. On ferait bien de relire Lessing en Allemagne et de chercher à suivre la voie qu'il a ouverte. S'il est des limites infranchissables entre la pein-

Digitized by Google

ture et les lettres, pourtant si voisines, combien n'en faut-il pas admettre entre la poésie et la morale, entre la poésie et la science, entre la poésie et les choses de l'ordre politique? Non certes que la poésie soit nécessairement brouillée avec l'une ou l'autre de ces grandes manifestations humaines, mais elle n'a pas à les considérer comme des juges ni à les employer comme des principes. Sans doute il se peut faire qu'elles présentent au sentiment le motif d'une inspiration poétique: mais en leur empruntant l'étoffe d'une création, le poëte qui reste fidèle à sa nature ne se sera point assujetti à leurs exigences; il les aura tout au contraire subordonnées à son propre être et employées au service de ses instincts personnels.

Toute poésie de tendance fera fausse route et nuira bientôt au développement de l'art. Si réellement les sources de l'inspiration poétique sont fermées, s'il est avéré que la poésie ne suffit plus à la poésie, contentons-nous de relire les grands poëtes, et attendons les temps où un réveil artistique sera possible. Mais persuadons-nous bien que nulle impulsion du dehors, aucune excitation étrangère à l'essence immédiate de l'art n'y pourront rien. Elles simuleront l'existence un instant, et puis le néant se manifestera avec une évidence plus grande encore. Si la poésie doit renaître, c'est d'elle-même, ou plutôt d'une régénération intérieure accomplie dans nos âmes, et qui produira la sienne. Ce jour sera celui où l'idéal reprendra le chemin de nos cœurs et s'y installera sous des traits renouvelés. Alors la tâche d'analyse sera terminée, du moins dans ses efforts les plus douloureux, et bien des problèmes se trouveront résolus qui assiégent nos pensées pour y jeter le trouble et l'angoisse. Les intelligences calmées, le sentiment, de nature synthétique, prendra sa revanche, et l'on verra naître de lui un printemps nouveau.

Jusqu'à ce jour, qui sans doute nous rendra les chefs-d'œuvre, ne soyons pas trop exigeants, et accueillons avec quelque reconnaissance les hommes qui ont gardé en eux assez de puissance de concentration et de profondeur pour nous montrer dans leurs œuvres au moins quelques rayons épars de cet astre qui versa l'auréole sur le front de quelques privilégiés. Applaudissons aux efforts du plongeur, dût-il ne ramener à la surface de l'âme qu'un petit nombre des perles enfouies dans ses profondeurs divines. C'est à ce titre que nous avons accueilli avec joie les nouvelles productions de M. Maurice Hartmann. S'il est des auteurs en abondance auxquels on souhaiterait d'aimer assez la poésie pour n'en point faire, il en est encore quelques-uns qui ont su gagner et conserver le droit de manier la langue admirable que les dieux seuls devraient parler, si les dieux habitaient

Digitized by Google

encore la terre. M. Hartmann est au nombre des élus. Sa réputation, établie dès 1844 [1] par le recueil qu'il publia alors sous le titre de « Calice et Épée [2] », s'est consolidée et agrandie par ses productions suivantes : « Nouvelles poésies » (1847); « La Guerre pour la forêt »; l'idylle « Adam et Ève » et « les Ombres » publiées en 1851. Depuis lors, l'auteur a fait paraître quelques récits dont nos lecteurs ont apprécié les mérites distingués. Aujourd'hui, cet écrivain rentre à pleines voiles dans la poésie, et il y rentre avec un succès nouveau. Les « Zeitlosen [3] » élargiront encore la place distinguée que M. Hartmann a su se faire. Son œuvre a cette saveur exquise qui dénote l'artiste, et que savent goûter les âmes qui, malgré tout, n'ont point divorcé avec le monde des enchantements intérieurs. « Sésame, ouvre-toi ! » et au commandement du poëte le sanctuaire s'ouvre en effet, pour étaler au regard les trésors ignorés du profane.

Ce n'est pas le sentiment seul qui fait le poëte, mais une certaine qualité de sentiment dont il est par excellence dépositaire : une manière à la fois profonde, délicate et harmonieuse de ressentir les choses, d'où résulte une manière profonde, harmonieuse et délicate de les exprimer. Entre l'impression et l'expression, si l'on écarte le mensonge qui fausse les individualités et forfait à la nature, il existe nécessairement et toujours une parfaite correspondance.

Le poëte, qui réside dans le sentiment, et l'artiste, qui vit dans l'imagination, coïncident par tous les points de l'âme et s'achèvent l'un dans l'autre en se reproduisant. C'est par le sentiment que l'homme communique avec lui-même et avec le dehors; c'est à l'aide de l'imagination qu'il se met en rapport, par le langage sous toutes ses formes, avec ses semblables et avec la nature, qu'il reproduit en la transfigurant. Quelles perspectives dans la nature interne de l'homme n'offrirait pas l'étude des rapports entre le sentiment et l'imagination, celle de leur constant échange et de leur réciprocité, si l'on s'appliquait surtout à saisir et à expliquer leur commerce si intime chez les hommes qui les révèlent dans leur plus haute puissance et leur distinction la plus exquise, chez les grands poëtes ! Il faudrait pour cela

[1] M. Hartmann est né en 1821, en Bohême, dans le village de Duchnik.

[2] *Kelch und Schwert.*

[3] Par ce titre, qui, littéralement traduit, signifie « les colchiques, » fleurs qui croissent en automne, l'auteur a voulu désigner le sentiment qui règne dans ces productions, dont le ton général rappelle les teintes harmonieuses, mais un peu tristes de la nature devenue rêveuse à l'approche de l'hiver. De la part de l'auteur encore plein de jeunesse, ce titre est une véritable licence poétique.

Digitized by Google

arriver au poëte à travers l'artiste, et déchiffrer, dans la manière de reproduire les choses au dehors, la manière de les recevoir au dedans, qui constitue toute individualité dans sa substance inaltérable.

Entre les poëtes, la nature crée des différences plus ou moins tranchées, ou bien des nuances psychologiques seulement. Tout sentiment est la perception immédiate du rapport individuel qui nous unit au monde. Il nous donne la première révélation de notre être intime et de ses liens avec les choses environnantes. Le monde et la vie, bien qu'ils se peignent dans l'humanité d'une façon semblable quant à leurs traits généraux, ne laissent pas néanmoins que de se réfléchir et de briser leurs rayons dans les différents individus comme en une multitude de miroirs particuliers. L'homme après tout n'est qu'un miroir conscient.

Chacun de ces prismes merveilleux qu'on appelle un poëte, a sa couleur spéciale qui domine, et cette couleur n'est autre que la qualité du sentiment, expression elle-même de l'individualité. Le sentiment de Gœthe, à la fois si varié et si harmonieux, si délicat et si profond, si plein de sérénité et de force dans la mélancolie, possédant sur son riche clavier toutes les notes de la douleur et de la joie humaines, ne ressemble pas à l'âme de Schiller, qui ressent les choses par grandes masses et à distance, avec un élan de virilité qui le porte à forcer l'expression et à lui donner un tour oratoire et une exagération de relief souvent mélodramatique, excessive et triviale. Cette différence, disons-le en passant, explique pourquoi Schiller était plus apte que Gœthe à aborder la scène, qui dans le drame veut de grands effets, un peu outrés et décoratifs, à cause de la perspective reculée où elle place le public et du diapason moyen de la foule à laquelle elle doit parler. Schiller monte souvent sur les échasses de la rhétorique, préoccupé qu'il est de l'effet, ou peut-être entraîné à son insu par le mouvement naturellement oratoire de son esprit. Plus poëte dans le sens absolu du mot, Gœthe se montre plus fin, plus délié et plus vrai dans son analyse de l'homme intérieur; c'est pourquoi il devait moins réussir comme poëte dramatique. Le dessin de ses personnages est d'un tissu trop délicat. Ses créations veulent être vues de plus près et appellent le petit nombre; ses pièces, enrayées par un travail très-achevé, quelquefois un peu minutieux et trop arrondi, n'ont pas cette allure précipitée que l'intérêt, ce souverain maître de la scène, commande à l'auteur au regard de la foule. Aussi n'est-ce pas dans ce milieu surexcitant et populaire du théâtre dramatique qu'il faut placer Gœthe pour le bien apprécier : c'est plus loin des hommes et plus près de

Digitized by Google

la nature. Si vous jugez Faust à la scène, vous le calomnierez malgré vous; mais prenez cette œuvre admirable sous votre bras, et allez-vous-en, un jour de printemps, vous asseoir dans la forêt sous un de ces chênes qui répandent avec leur ombre la tranquille majesté des siècles; puis, après avoir rêvé, écouté les profondes symphonies du silence, les bourdonnements des insectes se mêlant aux bruits confus des bois et formant autour de vous comme une atmosphère de mystères frémissants, après avoir baigné votre cœur dans la solitude et senti les ivresses réparatrices l'envahir, ouvrez le livre et lisez : vous comprendrez alors, et sous ces pages, vous sentirez peu à peu naître un battement à l'unisson de celui de la nature; vous comprendrez le génie panthéiste de Gœthe, fait pour chanter, non les grandes épopées ou les drames du genre humain, mais les poëmes de la nature et ceux qu'elle fait éclore dans l'amour au fond de nos cœurs.

Gœthe est mieux fait pour l'individu, Schiller pour l'humanité militante. L'un est un poëte, l'autre un poëte dramatique, après Shakspeare, bien qu'à une grande distance encore, le plus puissant des temps modernes. Tandis que Schiller, plein de l'élément viril, pousse à l'action, Gœthe porte à aimer et à se perdre, la tête inclinée sur une épaule chérie, dans les ineffables harmonies du grand poëme de la création. Gœthe a toujours cherché l'amour à propos de l'histoire, Schiller a toujours cherché l'histoire à propos de l'amour. Leurs meilleures œuvres témoignent de cette différence.

Les poëtes postérieurs pourraient servir de bas-reliefs au piédestal de ces deux statues coulées dans le bronze de l'histoire. Aucun de ces poëtes n'atteint à leur hauteur, bien qu'il y ait parmi eux encore des hommes dont se puisse honorer un pays qui a produit pour le monde entier deux génies du premier ordre. Les plus dominants sont Frédéric Rückert et Ludwig Uhland. L'originalité de Frédéric Rückert est incontestable. Le timbre de son âme a quelque chose de rapide et de net dans sa puissante sonorité; par contre, les qualités féminines de la grâce et de la souplesse élégante se trouvent en moindre proportion chez lui. Sa physionomie intérieure, fortement accentuée, se moule avec une énergie correcte et un relief frappant dans ses vers. L'artiste accuse le poëte. Auprès de lui, Uhland nous apparaît comme une nature pondérée; sa forme est achevée; son coloris vivant, animé et sain. Rien de trop, c'est sa devise. Son âme est comme un cadre, d'une dimension définie et un peu restreinte, où les objets viennent se ranger du dehors, se disposant sans effort selon les rapports naturels et les proportions artistiques, comme se peindrait d'un seul coup et

Digitized by Google

de lui-même un tableau sur une toile idéale finement préparée. Le péril, en ce genre, c'est le joli : le tableau de genre. Placez Uhland à côté de Burger, sombre, dramatique, emporté dans la nuit sans étoiles au galop inégal et retentissant du cheval de Lenore : vous comprendrez la différence de sentiment et d'imagination qui peut séparer deux poëtes, doués chacun d'un incontestable talent. Dans ce jeu des individualités, la poésie reste la poésie; elle intervient pour relier les natures les plus opposées et les tempéraments les plus extrêmes.

Ces exemples, rapidement indiqués, suffisent à établir que chez un poëte, quel qu'il soit, la manière de produire et d'exprimer relève directement de la manière de ressentir les choses et d'en recevoir des émotions. La question est donc de savoir, lorsqu'il s'agit de juger un poëte, c'est-à-dire de le caractériser, s'il a une capacité de sentiment suffisante pour lui donner, avec le don de création artistique, le rang et le titre de poëte. Il faut être sur ses gardes en ce point, et ne pas se laisser duper par les apparences. Combien de gens se *font* une manière parce qu'ils n'en ont pas, et singent la poésie aux applaudissements d'un public imbécile, trop dénué de sens esthétique pour avoir une opinion, ou trop couard pour oser l'exprimer.

M. Hartmann, qui voudra bien nous pardonner d'avoir pris par Gœthe, Rückert et Uhland pour revenir jusqu'à lui, a-t-il une nature poétique assez caractérisée pour lui assurer une place honorable parmi les poëtes de sa patrie? Et si cette individualité existe, en quoi consiste-t-elle ?

Pour résoudre cette question d'être ou de non-être, adressons-nous aux plus récentes productions de l'auteur, à celles que nous devons considérer comme les plus achevées : car il faut chercher l'homme dans ce qu'il a produit de meilleur; c'est toujours là qu'il se trouve le plus réellement. A mesure qu'il avance et qu'il grandit, ses premières imperfections l'abandonnent, elles ne lui appartiennent plus, tandis que ses qualités croissent, et qu'avec elles se développe et se dégage sa nature positive et durable. Les poëtes ont un temps de mue comme les oiseaux; leur premier plumage disparaît et fait place à un autre de couleur plus solide. Pour beaucoup, cette période critique est celle de la mort : ils ressuscitent bourgeois. C'est qu'au fond le poëte n'existait pas; les premiers enthousiasmes et les premières prérogatives de la jeunesse avaient simulé la poésie : c'était la beauté du diable, les roses fugitives du printemps que l'été voit disparaître. M. Hartmann a su durer, et c'est beaucoup aujourd'hui.

Dans les « *Zeitlosen,* » il y a trois compositions qui nous ont semblé

Digitized by Google

unir en elles, dans un cadre bien tracé, les qualités dominantes de l'auteur. Ces compositions portent le titre de *Symphonies*. Elles sont écrites à la glorification de la femme en ses trois plus hautes vertus : la puissance sublime de donner le bonheur, celle de soulager et d'adoucir par la bonté, celle enfin de vaincre les destins par le calme héroïsme de la résignation. Si tout poëte a chanté son hymne au printemps, il l'a chanté également à la femme, ce printemps éternel de nos cœurs.

En honorant la femme, l'homme s'honore lui-même. La nation germanique, Tacite en ferait foi, a toujours honoré la femme. Schiller a écrit pour elle l'une de ses plus belles poésies. Cet amour et ce respect, — il n'y a pas d'amour sans respect, — forme, avec le respect et l'amour de la nature, le trait le plus distinctif du sentiment germanique. Aimer la nature et adorer la femme, n'est-ce pas aimer et adorer une seule chose? car dans la femme, c'est l'enfant chéri de la nature que l'on aime. Les femmes forment une transition entre la nature et l'humanité virile. Elles adoucissent le passage; elles ramènent à a source première, par la spontanéité de leur sentiment et le libre épanouissement de leur pensée, la partie masculine de l'être humain, plus disposée à faire peser sur les choses le poids de la raison et de la volonté, qu'à se marier à elles par les retours de l'âme et les effusions de la tendresse. De la nature à la femme, quand elle n'est pas faussée par des convenances destructives, il n'y a qu'un degré, et un seul degré encore de la femme au poëte. Le poëte est une transition continuée par laquelle l'existence va des profondeurs créatrices de l'instinct aux clartés viriles de l'esprit maître de lui-même. C'est pourquoi le poëte aime la femme, et que seul il peut l'aimer dignement, parce que seul il comprend bien toutes les choses exquises qu'elle renferme, touchant lui-même par un de ses côtés à cette nature toute d'inspiration et d'amour. C'est pourquoi aussi il ne sépare pas dans son culte la nature et la femme, sachant les mieux entendre et les mieux adorer l'une par l'autre. Il faut aimer la femme pour voir s'animer, vivre, resplendir la nature.

M. Hartmann a marié ces deux *symphonies* vibrantes, la nature et la femme, et à sa voix elles ont formé une alliance nouvelle à la fois douce et originale. Le poëte a été à bonne école : il a souffert. Mais cette souffrance intime, il l'a dominée, maîtrisée par l'art. Les larmes se sont transformées dans le mystérieux creuset, et c'est aujourd'hui comme une rosée du ciel restée suspendue aux ronces du chemin. Il y a là des sentiments vivants, des lambeaux de l'âme, mais dans

Digitized by Google

une forme belle et recueillie, qui a purifié la douleur et l'a élevée dans les sereines régions des sourires résignés. La destinée et l'art ont rendu l'écrivain possesseur de lui-même; il a conservé assez de puissance pour sentir profondément la douleur; il n'a pas assez de faiblesse pour s'en laisser dominer. Ce sont d'excellentes conditions, les seules peut-être où se puissent produire des œuvres capables de répondre à la fois aux exigences du fond et de la forme. Sur la surface se joue le rayon, sous les cadences du rhythme et les plis de la vague, on sent, on devine les mystères ensevelis.

M. Hartmann possède en partie une des qualités que le génie de Gœthe a portées à leur plus haut degré de perfection : la sérénité dans la douleur. Véritable qualité d'artiste; car elle prouve que l'âme s'est dégagée par l'art et y a rencontré la liberté dans le beau. Le poëte éprouve à contempler ses propres tristesses une volupté intime, par où il parvient à les vaincre. L'artiste guérit le poëte. Dès que celui-ci souffre, il appelle à son secours l'imagination créatrice : elle s'approche de son cœur, et, offrant une issue au sang et aux larmes, elle le soulage des angoisses de l'idéal. Un poëte qui, tout en présentant une âme souverainement sensible aux coups de la vie, ne pourrait néanmoins recourir à l'art pour se consoler, mourrait de désespoir ou de folie. Il ne lui resterait, pour échapper à lui-même et à sa terrible capacité de souffrir, d'autre remède que le suicide ou l'abrutissement. « Je veux aller vers la liberté ! » s'écriait Lenau quelques intants avant de mourir, lorsque la démence avait fait soudainement irruption dans son cœur.

Ce n'est pas un mérite vulgaire que nous entendons signaler chez M. Hartmann, quand nous disons de lui qu'il possède la sérénité dans la douleur, car il n'y a guère que Gœthe, Uhland et Rückert qui, chacun selon sa mesure, soient parvenus à maîtriser leur sentiment au point de le soumettre sans réserve à la discipline réfléchie de la forme. L'auteur des « *Zeitlosen* » manie le rhythme avec une souplesse savante et naturelle tout ensemble; il y a sur quelques-unes de ses productions je ne sais quelle grâce répandue qui rappelle le Corrége. Arrêtés sans sécheresse, les contours flottent dans un voile léger de rêverie. Rien de brusque ni de heurté; aucun effort qui, se faisant sentir, trouble le charme : partout une douce fusion qui laisse apercevoir encore les plus fines nuances de l'expression et goûter par elles les diversités délicates de l'âme. Le fond est limpide et la forme est claire. En Allemagne, ce n'est pas, on le sait, chose de chaque jour.

La clarté, quoi qu'en puissent penser ceux qui font de l'inintelligible

Digitized by Google

la matière poétique, est une haute vertu de l'artiste. La confusion de la forme dénote toujours l'impuissance ou l'anarchie du sentiment. Le versificateur, singe de poésie, emploie la forme à revêtir le vide d'une apparence de réalité. Chez le poëte, elle naît toujours du fond; précipitée, brève ou lente, sèchement coupée ou déployée dans son abondance, elle ne fait que suivre, comme le caprice de l'onde, le jeu de l'inspiration mouvante. Il est des femmes qui recouvrent d'un voile léger leur beauté, afin d'en tempérer l'éclat par un indiscret mystère; ainsi fait le rayon du soleil en se jouant à travers les brumes matinales. Les récentes créations de M. Hartmann possèdent un charme analogue.

Tritesse sereine au fond, et dans la forme clarté et simplicité; des deux parts, dédain de l'effet et absence de l'effort : telles sont les priviléges dont jouissent les nouvelles productions de M. Hartmann. L'auteur nous pardonnera si nous tentons de transcrire ici quelques-uns des morceaux de son recueil qui nous ont paru mériter la plus grande estime. Au risque de commettre quelques péchés envers la langue française, infractions pour lesquelles d'avance nous demandons grâce au lecteur, nous chercherons à reproduire autant qu'il est possible le sentiment des passages choisis, en leur conservant le rhythme et la cadence de leur langue originale.

Voici un fragment emprunté à la première des trois symphonies :

Il est une chose que je crois :
Un Dieu de beauté,
Le plus beau de tous les dieux,
Sans nom, plein de mystère,
Trône quelque part au centre de la création,
Près de la source,
D'où émanent les torrents et les fleuves
Du beau,
Dans un Panthéon de toutes joies les plus pures,
Un Dieu qui, aux jours de grâce,
Envoie, plein de compassion,
Dans ces obscures profondeurs
Des messagers,
Messagers du bonheur.
En rêve souvent tu dois te souvenir,
Comment, étant auprès de son trône,
— La fleur du lis dans les mains,
Il s'appuya sur ton épaule, —
Et comment il te dit :
Lève-toi!
Sois une femme!
Va, et rends heureux!

Digitized by Google

Comme il dit à l'étoile :
Brille !
Comme il dit à la fleur :
Parfume !
Il te dit à toi :
Rends heureux !
Mais nous nous écrions
Avec enthousiasme, pieux et recueillis :
Demeure ! demeure !
Achève ta mission,
Exerce ta puissance,
Toujours et toujours,
La plus belle puissance,
La vertu sublime de rendre heureux.

Symphonie II.

S'il faut que je te couronne,
Je te couronnerai le plus volontiers
D'une couronne de violettes.
. . . . . .
Ni l'hirondelle
A l'aile brillante,
Ni l'alouette
Qui chante cachée dans l'air,
Ni l'étoile de l'amour
Brillant d'un plus vif éclat,
Ni du ciel
Le bleu plus profond
N'annoncent le printemps
Avec tant de douceur
Que la paisible violette
S'exhalant sous le gazon,
Souvent encore recouvert
De la mélancolie des automnes expirés.
La violette est pour moi
La fleur de la douceur,
Et c'est pour ta douceur
Que ta tête chérie doit être couronnée.
. . . . . .

Symphonie III.

. . . . . .
Belle est la lutte ; la plus belle
Est contre le destin.
Car invincible est le destin
Et son carquois est inépuisable.
Ce que tu fus et ce que tu es,
Et ce qui croit dans ton esprit,

Digitized by Google

Ce qui en silence germe dans ton cœur,
Ton amour et ta haine,
Ta sagesse et ta folie,
Ce que tu penses, rêves et ressens,
Ce que tu espères, redoutes, désires,
Tout se transforme en armes dans les mains du destin. —

En armes contre toi,
En armes inévitables, qui blessent,
Qui tuent vite ou lentement.
Il t'a élu —
Tu es perdu!
Car, sans pitié, il faut qu'il règne,
Lui-même esclave et bourreau,
Sans volonté, sans pensée,
Insensible,
Sous le joug de la nature,
Qui ne sait rien de la justice.
Non d'après les vertus, le courage ou les prières,
Non d'après des exploits ou des crimes —
D'après des lois;
D'après les nombres et les mesures inflexibles,
D'après d'éternelles formules,
Qui furent longtemps et éternellement avant toi,
Se règle ton bonheur ou ta misère.
Ta lutte est inutile.
. . . . . .
Cela fut, cela est,
Cela sera.
. . . . . .
Mais la femme,
L'élue de la douleur,
Dont l'homme hérita les larmes,
Comme un héritage maternel,
Contre cette victoire triomphante
Elle imagina, avec une ruse douce et féminine,
La victoire douloureuse,
Le renoncement.
Combien tu es belle dans ton triomphe, mon adorée!

Dans les compositions détachées que M. Hartmann a comprises sous le titre général de *Leben und Weben*[1], il a suivi ce précepte, si souvent répété par Gœthe et qui résume sa poétique : il faut que tout poëme soit un poëme d'occasion, « *ein gelegenheits-gedicht.* » Il entendait par là que l'on doit puiser dans une émotion empruntée directement à

[1] La Vie et le train de la vie.

Digitized by Google

la vie, à la situation du moment, la substance des créations artistiques. C'est le seul moyen d'être vivant, naturel et vrai. En d'autres termes : N'écrivez que les choses que vous éprouvez, et ne vous surmenez pas l'imagination pour engendrer en elle une excitation factice et malsaine, en tout contraire et nuisible à la véritable production. Mais avec une poétique pareille, voyez la difficulté : il faut être poëte. N'avons-nous pas inventé la poésie sans poésie? et n'est-ce pas bien plus méritoire de paraître poëte que de l'être en réalité? *Mundus vult decipi.* On comprendra ce que peut le conseil de Gœthe, en lisant dans les « *Zeitlosen* » les deux morceaux intitulés « Reproche, » qui nous ont rappelé de loin les élégies du maître. Il nous a paru impossible de rendre ces compositions, même par un tour approximatif, dans notre langue. Il faut donc nous contenter de les signaler; mais, ne pouvant nous résigner à fermer déjà le recueil, nous traduisons encore ici quelques petites œuvres capables de faire comprendre la gracieuse mélancolie et les délicates nuances d'une forme presque toujours pure et achevée :

NUIT.

Plus puissamment que les murmures du jour
Tu agis, nuit, dans ton silence.
Toutes mes pulsations écoutent
Si quelque haute volonté
Ne me dévoilera pas un secret de cette terre,
Pas un mystère du devenir,
De la vie et de la mort;

Si je n'apprendrai pas quelque chose cachée.
Mon âme écoute et frémit,
Comme un buisson, quand dans le lointain
Luisent les éclairs et gronde l'orage.
Mais du foyer des étoiles
Aucun esprit ne descend,
Des yeux seulement, remplis de silence,
Percent sous le voile obscur.

Plus loin chemine sans bruit
La nuit et le rêve; bientôt viendra le jour,
Et, comme les violettes de la nuit,
Le cœur se ferme et renonce.
Et le clair brasier du Levant
S'élargit de plus en plus,
Et mon existence descend
Comme une nacelle sur des flots sombres.

Digitized by Google

SILENCE.

Pas un mot et pas un souffle —
Restons muets.
Les saules qui s'inclinent
Sur les pierres funéraires se taisent aussi.
Ils s'inclinent et ils lisent
Comme moi sur tes joues :
Il fut un bonheur
Et il a disparu.

M. Hartmann n'est pas seulement un poëte lyrique; il sait sortir de lui-même et conter. Les *Récits poétiques*, qui forment la première moitié de son livre, ont une couleur peu commune. « Clarisse, » une légende dalmate, nous paraît surtout parfaitement réussie. Clarisse aime un moine, dont la chapelle est située dans une île non loin du rivage. Chaque nuit, trompant le regard de ses deux frères, elle sort du château, bâti comme un nid de vautour sur les rochers escarpés, au bord de la mer, se précipite dans les flots, nage avec vigueur, atteint l'île bienheureuse et tombe dans les bras de son amant. Avant l'aurore elle est de retour. Mais ses frères ont surpris le mystère. Un soir ils s'embarquent, ils arrivent. L'*Angelus* sonnait justement à la chapelle. Ils entrent : le moine est égorgé devant l'autel, sous les rayons du soleil couchant. Puis, à la nuit, les deux frères partent, allument un feu dans leur barque, et au moment où apparaît sur la rive opposée un blanc vêtement, ils poussent les rames et gagnent la pleine mer. Un feu allumé chaque soir était le signal convenu entre les deux amants et servait à orienter l'intrépide jeune fille. Ce soir-là elle nagea vainement :

. . . . . .
« Mon vigoureux corps, vas-tu t'épuiser ? »
Toujours aussi lointaine est la flamme.
« Malheur donc, malheur à moi !
Faut-il que la froide mer m'ensevelisse ? »
Les vagues murmurent et sourient en repos,
Les frères rament toujours.

« Pourquoi fuis-tu, lumière ? — Mon corps se glace,
Mes bras retombent sans force,
Oh ! attends-moi, comme tu m'attendis,
Que je me réchauffe dans les bras de l'amour ! »
Les vagues murmurent et sourient en repos,
Les frères rament toujours.

Digitized by Google

« Adieu, ô nuit, ô douce nuit!
Qui m'as vu au sein de l'amour.
Malheur à celui qui allume ce feu,
Malheur, il faut que je périsse! »
L'aîné dit : « Tout est tranquille! »
Les frères se dirigent vers le rivage.

Il faudrait citer encore, dans la partie narrative du volume, le morceau intitulé « les Prêtres, » récit d'une tournure sévère et pleine de largeur; « le Cavalier, » avec son allure sonore, vive et cadencée; plusieurs autres créations également, qui prouvent que la lyre de l'auteur n'est pas monocorde et sait répondre à des exigences diverses.

A la fin du recueil, après quelques poésies *du Sud*, au nombre desquelles nous goûtons surtout celle intitulée « Pas encore! » se trouvent quelques interprétations tirées de chansons bulgares, et, pour conclure, des poésies de Fray Luis Ponce de Léon (né en 1527, mort en 1591), traduites pour la première fois de l'espagnol dans leur rhythme original. Le poëte espagnol méritait de rencontrer un pareil traducteur. Entre poëtes, on ne se rend pas toujours d'aussi bons services. Mais c'est encore une des qualités de la Germanie, cette blonde et rêveuse fille du Nord, de s'entendre mieux qu'aucune autre nation à reproduire les créations poétiques du Midi. Il y a là certainement une grâce d'origine, un souvenir du premier berceau. Gœthe et Rückert l'ont prouvé. L'Allemagne a le sens de l'Orient; ses poëtes le possèdent aussi bien que ses philologues, ses voyageurs et ses métaphysiciens. Si cela ne sonnait pas comme une alliance paradoxale, nous dirions que l'Allemagne est l'Orient du Nord.

Avec le loisir d'étudier M. Hartmann dans ses œuvres passées, nous pourrions facilement découvrir toutes les qualités qui nous apparaissent en lui aujourd'hui mieux développées et mieux possédées. La grappe a mûri au cep et le moment est venu de la cueillir. Mais la vendange, espérons-le, est seulement commencée. Il y a un automne pour le poëte, qui est sa plus belle saison : s'il le veut, cet automne peut durer toute sa vie. Si le poëte n'était à lui-même son meilleur conseiller, ou si du moins il en pouvait admettre un autre, nous dirions à M. Hartmann de se rappeler cette charmante idylle d'*Adam et Ève* qu'il publia en 1851, et qui semble le solliciter toujours à une tentative nouvelle de ce côté. L'auteur a toutes les qualités pour faire des pastels ravissants : sobriété, légèreté et finesse du coloris, quelque chose d'adouci et de paisible, de pur et d'élégant dans la forme. En ce genre,

Digitized by Google

qui paraît aisé, il y a plus grand mérite qu'on ne l'imagine à conquérir une place durable. On serait là en petite compagnie, mais de premier choix. Des compositions de cet ordre exigent un rare talent d'artiste; la preuve en est que deux hommes seulement jusqu'ici, Gœthe et Voss, y ont pleinement réussi, le premier comme on sait dans « Hermann et Dorothée », le second dans « Louise ». Le cadre de l'idylle est d'ailleurs, à notre avis, beaucoup plus étendu qu'on ne paraît le croire.

L'essentiel néanmoins c'est que M. Hartmann reste dans les données de sa nature, et pour cela, nous en convenons, il ne peut faire mieux que de s'abandonner à son inspiration intime. Les sujets auxquels on se prend avec amour sont les seuls aussi que l'on traite avec toutes ses ressources. En prenant congé de l'auteur des « *Zeitlosen*, » nous ne pouvons donc que lui recommander de rester lui-même; si le souffle puissant qui anima les maîtres ne peut faire vibrer toutes les lyres, n'oublions pas qu'il est dans la nature un côté de grâce, d'élégance et de chaste tendresse qui appelle également nos sympathies, et qui exige des âmes choisies et distinguées faites pour le comprendre et pour le reproduire.

On a coutume chez nos voisins de nommer M. Hartmann en société de MM. Charles Beck et Alfred Meissner, appartenant comme lui au groupe des poëtes autrichiens issus de Lenau et d'Anastasius Grün. MM. Beck et Meissner, tous deux jeunes encore[1], mériteraient assurément mieux que le rapide examen que nous pouvons leur consacrer ici. Cependant, plutôt que de les passer sous silence, nous essayerons d'indiquer sommairement la route qu'ils ont suivie, leurs œuvres, la nature particulière de leur talent.

Charles Beck publia en 1839 ses premières œuvres, « les Nuits. » Ce titre, qui rappelle en notre mémoire les plus belles inspirations de Musset, n'établit d'ailleurs aucune analogie entre les deux poëtes. Dans cet ouvrage de jeunesse, M. Beck a introduit Louis Boerne, le Paul-Louis Courier de l'Allemagne, et lui a donné mandat d'exprimer ses propres idées et ses propres souffrances. M. Beck pouvait plus mal choisir. Quant à Boerne, étant mort, il n'a pas réclamé jusqu'ici. Au milieu de beaucoup d'enflure, d'images accumulées à profusion, il se rencontre cependant dans ces compositions un élan enthousiaste et généreux qui leur communique quelque chose d'entraînant. Mais la critique, d'abord gagnée, revient sur ses pas et découvre qu'il s'y trouve un peu plus de jeunesse que de poésie véritable. Il faut plus que de l'enthousiasme et de l'éloquence, ou plutôt il faut autre chose encore pour

[1] Le premier est né en Hongrie, 1817; le second en Bohême, 1821.

Digitized by Google

constituer un poëte. M. Beck a paru le comprendre, malgré le succès général qui accueillit ses débuts; les productions qui suivirent possèdent une substance plus poétique; le sentiment s'est creusé davantage, en même temps la forme s'est calmée et épurée. Il y a dans les *Stille Lieder*[1] moins d'effervescence, quelque chose de plus intime et de plus voisin de la nature. La muse a-t-elle cependant jeté toutes ses gourmes? Non pas, et M. Beck sans doute ne se dépouillera jamais entièrement de la rhétorique dont son premier ouvrage est rempli. Dans le « Poëte en voyage, » sorte de Child-Harold coiffé du bonnet d'étudiant, le poëte voyage encore de compagnie avec la déclamation. Le talent de M. Beck est trop fluide, et si je puis dire, trop mousseux. On dirait du vin nouveau qui fermente dans les tonneaux. Cet état d'excitation fait illusion à M. Beck lui-même et à ceux qui le lisent. Hâtons-nous de reconnaître cependant qu'il y a dans les œuvres dont nous parlons de très-éminentes qualités, et qui, développées avec patience et mesure, pouvaient valoir à l'auteur une place distinguée dans la littérature allemande de notre temps. On se prend à regretter que cet écrivain, dont le talent descriptif est remarquable, n'ait point rencontré le véritable aplomb de sa nature, et se soit laissé entraîner si souvent, par des idées étrangères à la poésie, dans des voies qui ne pouvaient que l'éloigner des conditions réelles de l'art. Le joug des préoccupations sociales que le groupe des poëtes autrichiens a porté surtout au début, fatalité du temps où il naquit, semble avoir pesé sur la muse de M. Beck plus que sur toute autre, peut-être à raison d'un cœur mieux disposé à la sympathie éloquente pour la souffrance qu'à l'amour indépendant de l'art et de la poésie.

Deux chants du « Poëte en voyage » contiennent de fort belles descriptions de la Hongrie et de Vienne. Mais le meilleur des poëmes de M. Beck est assurément « Ianko, le gardeur de chevaux, » un roman en vers, qui renferme également d'admirables descriptions du pays natal. Il ne faut à l'auteur, emporté trop aisément par l'élan de son cœur, que la discipline d'un sujet précis et de rencontrer l'aliment d'une matière vivante et réellement poétique. Il est trop enclin au lyrisme, qui le jette dans l'emphase. M. Beck ne sait pas rester en place, mettre son imagination au repos, à la diète, se recueillir et contempler. Lorsqu'il y est parvenu, il a fait merveilles. Malheureusement il se surexcite presque toujours, se surmène, s'emporte. Ne sachant pas se ménager, sa muse est bientôt hors d'haleine. Un pareil

[1] Chansons paisibles.

Digitized by Google

exercice ne peut que produire la fatigue et user l'écrivain, sans profit réel et durable pour lui-même ni pour le public.

M. Beck a composé une tragédie en vers, « Saül, » qui ne répondait pas aux exigences de la scène et ne s'y est pas soutenue pour ce motif. Après un long silence, il ressuscita lui-même avec son poëme de « la Résurrection. » Ce poëme, encore revêtu d'une couleur sociale, ainsi que les « Chants du pauvre, » repose sur des données philanthropiques fort louables, mais, encore une fois, la philanthropie n'est pas la poésie. Il y a dans ces œuvres, comme en toutes celles de M. Beck, beaucoup d'élan. On sent en chaque vers palpiter une nature généreuse et enthousiaste; mais tout en se sentant attiré vers l'homme par la noblesse de son caractère et de ses pensées, on est contraint de juger avec sévérité l'écrivain, dès qu'on se rappelle qu'il se présente à vous comme poëte. M. Beck s'est consumé en efforts inouïs pour atteindre ce qui n'est pas à portée de la poésie, tandis que tout près de lui, s'il se fût recueilli pour découvrir ce qu'il y a en sa nature du poëte véritable, il eût trouvé une mine abondante pour son talent. Au lieu d'habiller de rimes sonores des idées abstraites, au lieu de parcourir à grandes enjambées, sur les échasses de la rhétorique, les domaines de l'ordre social, que ne restait-il chez lui à rêver et à contempler? Que n'a-t-il pénétré plus souvent dans le monde intérieur, pour nous en rapporter encore quelques-uns de ces joyaux qui brillent d'un si paisible éclat dans les « *Stille Lieder?* » Ou bien, s'il fallait aux tendresses de son sentiment une prise au dehors dans les scènes de la vie modeste et résignée, que n'en a-t-il extrait encore quelques tableaux comme ceux qu'il nous a donnés dans « Valet et Servante », cette création si pleine de charme intime et d'émotions contenues? Une trop grande faculté d'enthousiasme l'égare. Un vertige, une ivresse a entraîné sa muse haletante par monts et par vaux. L'ardeur vague des idées a engendré par une inévitable relation l'emphase fébrile de la forme. Charles Beck a pris son appui en grande partie sur des idées du moment, qui ont passé, au lieu de prendre pied en vrai poëte sur le sol immuable de l'art. Cette solidarité qu'il a voulue lui-même, sa réputation l'a déjà subie, plus cruellement qu'il ne le méritait peut-être. Mais tant qu'un écrivain n'a pas dit son dernier mot, tout jugement définitif doit être interdit à la critique : car il lui reste l'appel à l'avenir.

Henri Heine a nommé quelque part son ami Alfred Meissner « l'héritier présomptif de Schiller ». Héritier présomptueux peut-être. Le temps néanmoins, qui rétablit toujours les véritables proportions par l'effet de la perspective, n'accepte de pareils héritages que sous bénéfice d'inven-

Digitized by Google

taire. Le temps n'a pas ratifié le mot de Heine, et nous croyons qu'il le ratifiera de moins en moins. M. Meissner possède, il est vrai, une forme splendide qui peut faire illusion. Par un tour brillant et oratoire dont il a le secret, il opère des prodiges en communiquant je ne sais quel air de grandeur et quel éclat pompeux aux sentiments et aux idées les plus modestes. Son talent de mise en œuvre n'a été atteint par aucun de ses rivaux actuels. M. Meissner aime ce qui brille; mais il oublie parfois de vérifier le titre du métal. Il a su réaliser d'excellents emprunts, et plus d'un Rothschild du Parnasse a commandité sa muse. Il faut dire, à la décharge du poëte, qu'il paye de gros dividendes et s'entend à faire valoir les fonds de ses prêteurs. Les poésies purement lyriques de Meissner font penser à celles de Lenau; mais c'est une preuve de goût d'avoir choisi un tel maître, et une preuve de déférence d'avoir su par la forme l'approcher de très-près en beaucoup de compositions auxquelles on ne peut se dispenser de reconnaître un grand mérite de style. « Ziska », par son prologue et son épilogue, par ses chants détachés qui cherchent l'épopée, rappelle un peu trop sans doute « les Albigeois. »

L'apparition de « Ziska » fut un événement littéraire. La réputation de Meissner prit soudain un très-grand développement. L'auteur se crut alors en mesure d'abandonner pour toujours la pratique médicale, qu'il se disposait à commencer. Plus d'un malade sans doute doit la vie à ce succès. Le jeune écrivain, tout brillant de cette récente renommée, se rendit à Paris. C'est là qu'il connut Heine, dont il a publié des « Souvenirs, » fort malveillants, dit-on, pour bon nombre de gens que l'auteur d'*Atta Troll* compta de son vivant au nombre de ses amis.

Alfred Meissner a de grandes magnificences de style et sait tirer le meilleur parti des dons précieux que la nature lui octroya. Son vers largement découpé, sa phrase à grands plis, ont une noblesse hardie. Néanmoins on hésite souvent, et l'on se demande s'il y a là une grandeur réelle ou seulement l'effet d'une déclamation heureuse. Hélas! on découvre en maint passage qu'il n'y a que peu de corps sous ce large vêtement, et que le souffle qui l'agite est celui d'un orateur plutôt encore que celui d'un poëte. En prose, M. Meissner ne serait plus, nous le craignons, que le premier des rhéteurs. L'éblouissement que ses œuvres ont produit sur le public et sur lui-même ne nous surprend pas. Cet éblouissement devait empêcher d'abord le regard critique de se fixer avec calme sur des productions éclatantes et d'en apprécier, au point de vue du fond, la valeur positive. Nous n'entendons pas dire que rien ne restera des productions de Meissner, mais seulement qu'il

Digitized by Google

n'est pas l'homme dont on attendait de si hautes destinées. Réduit à sa juste valeur, c'est un versificateur éminent; c'est un poëte moins éminent, si l'on veut entendre par ce mot ce qu'il doit signifier : la puissance d'engendrer de soi selon les lois immuables du beau, et de fournir des modèles à tous les temps. M. Meissner, comme presque tous les poëtes de l'Allemagne moderne, s'est essayé au théâtre. Mais la puissance de créer des situations et des caractères n'appartenait pas à cette nature oratoire et lyrique; malgré quelque succès, cet écrivain ne peut compter comme auteur dramatique.

Et maintenant, puisqu'il faut résumer notre opinion concernant les jeunes poëtes de l'Autriche, allons à Weimar, dans le caveau des grands-ducs, cueillir les lauriers sur les cercueils de Gœthe et de Schiller!

« Ici règne l'éternelle jeunesse près de l'abondance inépuisable,
» Et en même temps que la fleur tu cueilles le fruit doré [1]. »

[1] Vers de Schiller inscrits sur le cercueil de Gœthe. Les deux cercueils reposent l'un près de l'autre d'un côté du caveau. Ils sont en chêne. Le reste du caveau est meublé de lourds cercueils de pierre, où dorment dans le silence de la mort les membres décédés de la famille grand'ducale. Le trépas a rétabli la vérité dans ses droits de nature; les souverains sont les deux poëtes. Ils règnent là par le souvenir, loin des vains échos du monde, et leur sceptre s'étend dans l'ombre sur ceux que la naissance et la société leur donnèrent pour maîtres à la lumière des cieux.

CHARLES DOLLFUS.

Digitized by Google

LES

LÉGENDES SUISSES

DU CANTON D'ARGOVIE.

LA VIERGE AUX CLEFS. — LE CHATEAU DE HABSBOURG[1].

En jetant un coup d'œil rapide sur la longue série des recueils de poésies et de légendes populaires qui ont été publiés en Allemagne depuis les premiers travaux de J. Grimm jusqu'à présent, on serait porté à croire que cette mine doit être épuisée dès maintenant ou qu'elle le sera bientôt. Pourtant un examen plus attentif nous montrera qu'il n'en est rien. Parmi les nombreux ouvrages de cette nature qui ont paru dans ces derniers temps, limités pour la plupart — et ceux-là sont de beaucoup les plus importants[2] — une petite province, il n'y en a pas un seul qui ne se distingue par des découvertes capitales; de vastes contrées restent à défricher, et quant à celles qui ont été le mieux exploitées, les auteurs eux-mêmes de ces recherches sont les premiers à nous dire combien il y aura à faire encore après eux. Cette fécondité des souvenirs populaires doit justement étonner. Voici l'explication que l'auteur du livre dont nous avons inscrit le titre en

[1] *Schweizersagen aus dem Aargau*, gesammelt und erläutert von Ernst Ludwig Rochholz, 2 vol., 1857.

[2] Nous citerons surtout: Panzer, *Bairische Sagen*, 1855; J. W. Wolf, *Hessische Sagen*, 1853; E. Maier, *Schwäbische Sagen*, 1852; Zingerle, *Tiroler Sagen*, 1852; Vonbun, *Volkssagen aus dem Vorarlberg*, 1850; Kuhn, *Norddeutsche Sagen aus der Mark*, etc., 1848; Schambach u. Muller, *Niedersächsische Sagen u. Märchen*, 1855; Stöber, *die Sagen des Elsasses*, 1852.

Digitized by Google

tête de notre article nous fournit à cet égard : « Le paysan, dit-il, regarde le champ qu'il laboure, la place où s'élève sa chaumière, la borne qui s'enfonce aux limites de sa commune, avec la curiosité incessante d'un antiquaire. Chaque coup de bêche qu'il donne enlève peut-être en même temps quelque trace de son passé, et il n'y a pas jusqu'aux racines du vieux saule dans les pâturages qui n'abritent quelque partie de son histoire. C'est par le commerce journalier avec ces humbles objets de son plus proche entourage qu'il acquiert une force de mémoire extraordinaire. En poursuivant ces traces, il arrive jusqu'aux jours les plus reculés; et, bien loin de se contenter d'une nomenclature sèche et insignifiante, il s'anime à son propre récit, il y met son cœur, il ressent lui-même les joies et les douleurs qu'il raconte; il ne manque jamais de prendre parti, de plaider les causes qui ont été plaidées déjà mille fois, et de prononcer un jugement qui d'habitude ne saurait porter à moins du salut ou de la condamnation éternelle. Ainsi s'exprime l'amour du peuple pour son histoire; il mêle ses larmes aux cendres du passé, et il les arrose, comme le faisait la reine Artémise, du vin généreux de la poésie. Plus ces souvenirs sont vivants, plus leur expression est simple, plus aussi il devient difficile d'en avoir la confidence. »

Ceci nous explique pourquoi la récolte des *sagas* germaniques ne sera pas terminée de sitôt. Une position particulière qui mette en rapport continuel et facile avec les habitants de la contrée, les connaissances locales les plus minutieuses, enfin un dévouement et une patience à toute épreuve, voilà quelques-unes des conditions tout à fait indispensables pour assurer le succès des travaux de cette espèce. Après cela viennent les opérations de la critique : il faut comparer une multitude de relations différentes du même mythe et qui pour l'ordinaire sont toutes également fautives, également mutilées; il faut distinguer ce qui peut avoir de l'importance de ce qui n'en a pas, ce qui est authentique de ce qui ne l'est point; il faut reconnaître les lacunes, deviner les meilleures sources et arriver, s'il est possible, jusqu'à une donnée primitive. Tous les recueils, on le devine aisément, ne satisfont pas également à ces exigences. Parmi ceux qui se distinguent par l'importance des découvertes autant que par une érudition solide et complète, les travaux de M. Rochholz, d'après le jugement des hommes les plus compétents en cette matière[1], sont dignes d'être mis au premier rang.

[1] Plus de vingt articles, que nous avons remarqués dans les journaux et dans les recueils spéciaux à l'Allemagne, sont unanimes à cet égard.

Digitized by Google

Nous prendrons à tâche, dans cette analyse de l'ouvrage de M. Rochholz sur les légendes suisses, de faire ressortir le caractère particulier qu'a revêtu cette branche de la littérature germanique, faisant des vœux pour qu'un travail semblable se produise en France avant que l'esprit niveleur de notre siècle n'ait effacé les dernières empreintes des légendes populaires.

Mais, avant tout, nous devons une réponse à cette question que nous adresse probablement déjà plus d'un lecteur : Où est l'utilité de ces récits, et quel intérêt réel peuvent-ils nous offrir? Cet intérêt, invariable en lui-même, diffère cependant selon le point de vue historique ou littéraire de celui qui voudra en juger. Nous ne parlerons ici ni de cette fleur délicate d'une poésie toujours vraie et toujours neuve qui est le principal attrait et l'heureux privilége des productions spontanées, ni de l'importance capitale que chaque peuple pour sa part doit attacher aux premiers titres de son origine; il nous suffit de faire remarquer que les légendes populaires, aux yeux de la science, apparaissent comme les derniers débris encore vivants d'un mythe religieux que le temps a plus ou moins transformé. Pour les légendes germaniques en particulier, — on peut l'assurer de presque toutes sans crainte d'être démenti, — le fond même date d'une époque où le mythe faisait encore partie de la religion, c'est-à-dire de l'époque qui a précédé l'établissement du christianisme. L'ouvrage que nous avons sous les yeux nous en fournit des preuves à chaque page. Constatons encore que si le fond de ces récits est fort ancien, la forme en est beaucoup plus jeune et, pour ainsi dire, née d'hier; n'oublions pas non plus cependant qu'une certaine stabilité, même sous le rapport de la forme, ne saurait manquer à aucune tradition. Cela est si vrai qu'ici même, au milieu de la prose, on rencontre des vers d'une façon antique et qui, par leur beauté simple et régulière, nous rappellent ces fragments de sculpture ancienne qu'on trouve incrustés dans le corps d'une maçonnerie moderne. Ramener à leur source première les traditions populaires presque toujours mutilées et souvent défigurées, reconstituer l'unité de la donnée mythologique qui a été brisée sous l'influence du temps et par le changement de religion, rétablir ainsi un des documents les plus précieux et les plus anciens de l'histoire antéhistorique, voilà le premier et le principal emploi que la science doit faire et fait tous les jours de ces matériaux. Elle retire de cette étude encore un autre avantage, qui résulte de la comparaison qu'elle est amenée à faire de la mythologie germanique avec les mythologies des peuples anciens. Ces dernières nous sont parvenues, pour

Digitized by Google

ainsi dire, toutes faites, toutes façonnées, intactes du moins dans leurs parties principales : on n'a eu que la peine de les admirer, et pourtant combien de temps a-t-il fallu pour les comprendre ! A vrai dire, on n'y est arrivé que de nos jours, et encore tout n'est pas parfaitement clair.

Pourquoi donc ces lenteurs, pourquoi ces tâtonnements dans l'explication d'une chose si simple en apparence ? On nous dira peut-être que cela tenait surtout aux préventions de l'esprit théologique des siècles passés et à l'état peu avancé des sciences historiques en général. Cette observation est juste assurément, mais nous pensons qu'il faut en ajouter une autre qui se rapporte à la nature du sujet lui-même. La mythologie grecque par exemple, si belle, si complète au premier aperçu, épanouie comme la plus magnifique fleur de l'esprit humain au plus beau soleil du monde, n'est pourtant, à y regarder de plus près, que le dernier tirage d'une œuvre dont nous ne connaissons que ce seul exemplaire, tandis que le reste des épreuves successives est irrévocablement perdu pour nous ou n'a laissé que des vestiges presque insignifiants. La multitude des mythes et des croyances locales qu'on doit nécessairement supposer n'est point arrivée jusqu'à nous ; de plus, nous avons perdu les points d'appui indispensables pour remonter, en convergeant vers un point de départ commun, au delà du temps d'Homère, c'est-à-dire au delà de l'époque où la mythologie grecque avait déjà cessé d'être productive. Ainsi donc, cette mythologie, à proprement parler, n'a point d'histoire pour nous, et par conséquent elle ne trouve pas pour l'ordinaire d'explication suffisante en elle-même. Ce n'est que la mythologie comparée qui de nos jours est venue, jusqu'à un certain point, suppléer à cette lacune. La mythologie germanique, au contraire, quoiqu'elle ait été violemment arrêtée dans son développement et que nous n'en connaissions que des débris, nous présente cet immense avantage que, non-seulement elle se reproduit dans une série de documents depuis Tacite jusqu'à nous, mais que, encore aujourd'hui, elle persiste à vivre, à se transmettre et à fournir le fond même des idées et du langage des peuples auxquels elle appartient. Soit dit en passant, cette persistance des souvenirs populaires n'a rien qui doive étonner, attendu que les notions fondamentales qui constituent l'unité nationale d'un peuple ne sauraient jamais se perdre, pas plus que son langage, à moins que cette nationalité ne soit anéantie ou absorbée par une autre. Grâce à cette persistance des souvenirs populaires, la mythologie allemande s'est retrouvée de nos jours encore vivante sous les décombres de plusieurs

Digitized by Google

siècles. Grâce aussi à ce fait probablement unique d'un ensemble de mythes imposant par sa durée et par son étendue, et qui n'a pas encore cessé de se reproduire spontanément, coexistant chez un seul et même peuple avec un état de science pleinement rationnel, il a été possible ici de faire des observations directes, de suivre de siècle en siècle, d'une province à l'autre, les phénomènes qui se succèdent ou qui se provoquent, d'en dresser le journal dûment et fréquemment contrôlé, et de connaître enfin — ce qui importait avant tout — les *lois historiques* et la *méthode* elle-même de cette branche de la science. Nous pensons que sous ce rapport la mythologie germanique est destinée à rendre à la science mythologique en général un service semblable à celui que la « *Grammaire allemande* » de Jacob Grimm a rendu à la science grammaticale.

Après ce préambule, qui nous a semblé nécessaire à cause de la nouveauté relative du sujet, nous revenons à notre auteur. Les deux volumes de *sagas* suisses dont nous nous proposons de parler contiennent ensemble environ cinq cent cinquante récits plus ou moins étendus, suivis chacun d'explications brèves, substantielles, et qui témoignent d'un savoir peu commun. Ce recueil cependant est loin d'embrasser tous les trésors de cette espèce qui ont été rassemblés par le zèle infatigable de l'auteur pendant plus de vingt ans. Un volume « de Chansons et de Jeux d'enfants de la Suisse alémannique » (*Alemannisches Kinderspiel und Kinderlied aus der Schweiz*, Leipzig, 1857) a paru presque en même temps. D'autres volumes vont nous faire connaître l'histoire de la culture, les mœurs et les usages, les fêtes, les *lieds* et les proverbes, les farces et les contes, les superstitions enfin, avec la multitude de détails incohérents qu'on comprend ordinairement sous cette dénomination. Le tout sera complété par un vocabulaire du dialecte. Espérons que rien n'empêchera l'auteur de mener à fin cette belle œuvre! Les matériaux sont prêts, nous les avons vus tous rangés, dans une longue série de manuscrits, sur la table que nous nous rappelons bien, et certes nous n'avons été guère moins surpris de les parcourir que le lecteur le sera quand il apprendra que toutes ces richesses ne proviennent que d'un seul des vingt-deux cantons de la Suisse, à l'exploitation duquel l'auteur s'est sagement restreint. Nous avons déjà dit combien cette limitation volontaire, quand elle est réunie à des connaissances vastes et solides, contribue au succès de telles recherches. La géographie et l'histoire du pays se chargent d'expliquer le reste.

Situé au centre de la Suisse allemande du Nord, le canton d'Argovie, qui ne compte pas tout à fait 200,000 habitants sur 26 milles carrés,

Digitized by Google

reçoit, dans un vaste bassin au pied des Alpes, qui s'étendent du sud-ouest au nord-est, toutes les eaux qui descendent de cette chaîne de montagnes par les trois fleuves de l'Aar, de la Reuss et de la Limmat; après les avoir réunis dans un seul courant, il les déverse dans le Rhin, qui borde sa limite du nord, et qui le sépare de l'Allemagne. C'est par ce débouché que les populations venues des plaines de l'Allemagne ont pénétré dans l'intérieur de la Suisse, rencontrant ici un courant opposé qui descendait de la hauteur des Alpes. Plusieurs villages avec une petite ville sont dispersés sur l'espace qui était occupé autrefois par la cité de *Vindonissa,* au confluent des trois fleuves que nous venons de nommer. Une deuxième ville romaine, *Augusta Rauracorum,* était située sur le Rhin, là où nous trouvons aujourd'hui les deux petits villages de *Kaiseraugst* et de *Baselaugst.* Les ruines de la troisième, appelée *Aquæ,* ont servi de fondement à la petite ville de *Baaden.* En outre, une douzaine de grandes routes militaires sillonnaient le pays, neuf *stationes* différentes occupaient les points importants, et une multitude de *castella,* transformés plus tard en châteaux du moyen âge, couronnaient les hauteurs. Mais avant les Romains il y eut des Celtes; naguère encore on a retrouvé les traces de leurs demeures, de leurs tombeaux et de leurs ustensiles en silex[1]. Après les Romains sont arrivés les Bourguignons, les Huns, les Alémans, qui tous ont traversé la contrée et l'ont occupée plus ou moins longtemps, chassés les uns par les autres. Chacun de ces peuples a laissé une trace dans les souvenirs du dernier venu. Le moyen âge cependant n'a pas tardé de les rejeter sur l'arrière-plan. Les combats de la liberté naissante, les luttes des villes contre les nobles, les ressentiments amers des paysans soulevés contre les empiétements de tous et du clergé surtout, la fin tragique des chevaliers-brigands, les terreurs enfin de la guerre de Trente ans et le dernier grand événement digne de rester dans la mémoire du peuple, la Révolution française, forment autant de chapitres à part dans la chronologie légendaire. A travers les souvenirs historiques, les impressions de la nature gardent cependant l'accent le plus fort. Cela s'explique. Nous avons parlé des fleuves; il faudrait y ajouter deux lacs, une vingtaine de rivières, un nombre infini de sources d'eau vive dans les montagnes du Jura et dans les dernières ramifications des Alpes, enfin les eaux sulfureuses et ferrugineuses des thermes de Baaden et de Schinznach. Tout a eu

[1] Voyez les dissertations de M. F. Keller dans les volumes VII et IX des *Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft in Zürich.*

Digitized by Google

sa part dans les *sagas* qui s'occupent des eaux sacrées, des dragons, des taureaux et d'autres animaux symboliques se rattachant aux eaux.

Les forêts ne sont pas moins bien représentées : elles occupent à peu près 16 milles carrés sur 25, et dans beaucoup d'endroits elles sont d'une beauté extraordinaire. Les inscriptions nous apprennent que déjà les Romains y cherchaient les matériaux pour bâtir des flottes, et qu'à cet effet ils avaient formé la corporation des *nautæ Aruranci*. De même les Vénitiens, après le grand incendie de 1534, ont trouvé dans cette contrée de quoi refaire leur arsenal. Encore aujourd'hui les radeaux, composés de troncs d'arbres d'une longueur de cent pieds et au delà, descendent chaque année en grand nombre par l'Aar et par le Rhin jusque dans la mer. « Quoi d'étonnant, s'écrie l'auteur, si dans un tel pays les arbres célèbrent leur jour de naissance plusieurs fois séculaire, que de telles forêts soient hantées par le chasseur sauvage (le dieu Wuotan), que des cavernes remplies de trésors, gardées par des dragons, habitées par des fées et par des nains orfévres, se trouvent dans les flancs et dans les crevasses de la montagne ! »

En effet, en donnant un aperçu de la nature du pays et de son histoire, nous avons tracé d'avance le cadre des deux grandes divisions des *sagas* populaires : celle qui traite des phénomènes de la nature et que nous appellerions volontiers la *mythologie élémentaire*, et celle qui se confond avec les origines de l'histoire, la *légende historique*. Nous n'avons pas besoin de dire que la dernière branche est de beaucoup la plus jeune, et la première la plus ancienne. Autrefois, avant l'avénement du christianisme, une troisième branche s'élevait au milieu, plus importante que les deux autres, nous voulons dire la *mythologie des dieux du culte païen*. C'est elle qui a le plus souffert par le changement de religion et par les injures du temps. Lorsque les temples et les images des dieux furent brisés, le culte païen dégénéra en superstition et se réfugia dans quelque recoin de l'Église chrétienne; en même temps, avec les bois sacrés, le mythe déchut de sa grandeur; çà et là seulement des croyances profondément enracinées l'ont fait repousser à l'ombre même de la croix. Cette jeune pousse, greffée par le travail infatigable de l'esprit humain sur la vieille souche païenne, mais animée de la séve généreuse d'une poésie religieuse plutôt que spécialement chrétienne, n'est pas, à coup sûr, ce qu'il y a de moins curieux dans ces *sagas*.

Après avoir ainsi caractérisé les trois parties principales de la mythologie légendaire, nous les passerons en revue chacune à part,

Digitized by Google

en choisissant quelques exemples qui pourront servir de modèles du genre[1].

I.

« Sur une petite montagne en arrière du village d'Egliswil s'élève un chêne; un anneau d'or, caché dans la profondeur, embrasse ses racines. Cet anneau pèse plus lourd que la maison la plus grande, mais personne ne saurait l'atteindre; et il est heureux qu'il en soit ainsi, car une main d'homme venant jamais à le toucher, il disparaîtrait avec le chêne dans les profondeurs de la terre, et un torrent sortirait par cette ouverture, qui inonderait la vallée et, la mettant sous l'eau, formerait de nouveau ce lac qui avait couvert anciennement toute l'Aargovie. »

Cette *saga*, qui se trouve localisée sous des formes différentes en beaucoup d'autres endroits, est en même temps une des plus répandues, une des plus anciennes et des plus transparentes que nous connaissions. Dans les mythes du Nord, c'est le *Mitgardswurm* (ver du monde), qui enlace toute la terre et qui, montant un jour à la surface, la mettra sous l'eau. Le mythe indien nous apprend qu'entre les destructions successives du monde, le dieu Wishnou se repose sur le serpent Sesha, au milieu des eaux qui couvrent la terre. Les Eddas disent encore plus exactement : Le serpent Nidhöggr est caché sous les racines du frêne Yggdrasill, d'où jaillit la source Hvergelmir, et les dieux tiennent cour de justice à l'ombre du frêne. Comparez avec ce tableau le récit de l'Iliade : Un platane s'élève, les Grecs qui

[1] La division des *sagas* en *légendes élémentaires*, en *légendes des dieux du culte* et en *légendes historiques*, quoiqu'elle soit neuve, se recommandera, nous l'espérons, d'elle-même par une facilité plus grande de comprendre ces matières. Elle est puisée, ainsi que nous venons de le voir, dans la nature et dans l'histoire du sujet. Il nous été facile de la suivre et de la faire remarquer jusque dans ce recueil de légendes, qui cependant, par sa nature, doit se soustraire à toute systématisation rigoureuse. C'est pourquoi l'auteur lui-même a eu raison de choisir une classification moins stricte et purement matérielle en douze chapitres : *eaux sacrées*, *arbres sacrés*, *le chasseur sauvage*, *trésors et cavernes*, *sagas de nains*, *animaux symboliques*, *feux follets et revenants*, *sagas du droit*, *sorciers et sorcières*, *monuments païens et romains*, *légendes et contes*, *sagas historiques*. — Quant à la question de savoir si les trois divisions des légendes élémentaires, religieuses et historiques se retrouvent également dans les mythologies grecque, italique, etc., il serait mal à propos de vouloir la discuter ici. Il est clair du reste par tout ce qui précède que c'est bien là notre opinion. Nous pensons en effet que les traités de mythologie grecque, italique, etc., qui omettent, pour la plupart, les légendes élémentaires, et qui commencent par les légendes des dieux du culte, se privent par là du moyen d'interprétation le plus précieux.

Digitized by Google

sont assemblés sous son ombre y font leurs sacrifices, tandis qu'une source jaillit à son pied; un serpent, qui a mangé les neuf petits oiseaux avec leur mère cachés dans le feuillage de l'arbre, présage les dix années de guerre et le sort de Troie. La ressemblance de tous ces récits, qu'on pourrait multiplier au besoin, nous paraît frappante : c'est le tableau du monde entouré (d'après l'ancienne géographie) de la mer, qui est roulée en forme de serpent. Voilà pour le fond. Les détails varient : ainsi, les Grecs et les Germains se représentent le monde sous la forme d'un arbre, tandis que la légende indienne ne parle pas d'arbre, du moins pas dans cette circonstance. Au contraire, la notion du serpent, symbole de la mer, semble se perdre ou s'obscurcir graduellement chez les Grecs et chez les Germains. Dans le récit d'Homère, en effet, le serpent subsiste encore, mais on ne saisit déjà plus sa signification réelle. La *saga* suisse ne le connaît plus du tout; elle le remplace par un anneau, qui est l'anneau du monde. C'est la source alors qui se substitue à la mer et qui complète le tableau.

Ce premier ordre d'idées se prolonge dans un deuxième qui s'y rattache et le complète : la destruction du monde ou par l'eau ou par le feu, soit que l'eau en montant submerge le monde, soit que l'arbre du monde soit embrasé par les flammes. La première version est répandue partout; la dernière semble particulière aux Germains [1].

Le mythe par sa nature est éminemment fécond et vivace; un cercle d'idées s'enchaîne dans l'autre, et chacun des éléments qui forment le premier anneau devient à son tour le point de départ d'une nouvelle série de récits légendaires. En voici un exemple qui suffira pour tous. Ainsi que nous venons de l'apprendre, le symbole du monde, c'est un arbre; mais, de plus, c'est l'arbre de la vie, l'arbre généalogique des dieux et des hommes qui naissent et qui croissent sous son ombre. De là cette multitude de croyances et de *sagas* qui se rapportent aux arbres. Notre recueil à lui seul en fournit une trentaine. Essayons d'en parcourir quelques-unes des plus remarquables, en faisant observer cette filiation des idées qui les relie les unes aux autres avec une logique parfaite et qui ne semble étrange que par la forme. D'abord, si le monde et sa vie apparaissent sous la forme d'un arbre, quoi de plus naturel que de rattacher à cet arbre le sort d'un pays, d'une ville, etc.? Le figuier Ruminal à Rome n'avait pas d'autre signification. Les exemples, du reste, abondent. Du temps de Romulus à nos jours, de Rome en Suisse, il n'y a qu'un pas à faire, et la croyance se

[1] *Muspilli* est le nom d'une poésie allemande du neuvième siècle, qui traite de ce sujet.

Digitized by Google

retrouve : là c'était un figuier, ici c'est un magnifique tilleul, célèbre par son âge et par sa grandeur, qui couronne les hauteurs du Bötzberg. Suivant un adage populaire :

« Le jour où le tilleul posera sa tête sur la maison de Rodolphe,
» Sera la fin du monde. »

La maison de Rodolphe, comte de Habsbourg, dont nous parlerons plus loin, est le château du même nom qui est séparé de la montagne du Bötzberg par une vallée profonde. Cet adage veut donc dire que la fin du monde arrivera le jour où l'ombre du tilleul, franchissant la vallée ira couvrir le château sur la montagne opposée. Nous ne nous arrêterons pas à l'explication. Chacun sent ce qu'il y a de grandiose dans cette simple image. Mais la légende ne s'arrête pas là non plus. L'arbre, avant d'être le signe du sort, avait servi de symbole et de demeure pour les dieux, et avant les dieux il avait abrité et couvert, de même que le rocher, les premiers hommes eux-mêmes, nos ancêtres à tous. La *saga* se le rappelle : elle place les plus anciens habitants du pays sous les ténèbres des forêts séculaires. Par une raison semblable, certains arbres continuent à remplacer les bornes, et leur destruction porte malheur : « Trois frères, dans la commune de Schilwald, avaient à partager leur héritage. Tout allait bien, et le partage était fait jusqu'à un seul cerisier qui se trouvait précisément à l'endroit où les champs des trois frères confinaient ensemble. Chacun des trois voulait avoir cet arbre, mais aucun d'eux ne voulait y mettre le prix que les deux autres demandaient. Alors ils prirent la résolution de rendre cet arbre également inutile à l'un comme à l'autre. A cet effet, ils le déracinèrent et le plantèrent de nouveau par les branches, c'est-à-dire les branches dans le sol et les racines en l'air. Mais l'arbre était plus généreux que les hommes : ses branches prirent racine, et ses anciennes racines devinrent des branches qui portèrent des feuilles, des fleurs et des fruits. Au contraire, la fortune de ses maîtres baissa visiblement : ils moururent pauvres, et depuis ce temps personne n'a plus touché aux fruits de l'arbre, qui dessèchent dans l'air. »

L'homme, comme on sait, a grandi à l'ombre de la forêt, et sa première nourriture fut le fruit de l'arbre. Le mythe va plus loin : il nous apprend que le genre humain a été créé de l'arbre et quelquefois du rocher. Askr et Embla, le frêne et l'orme, disent les Eddas, étaient les premiers hommes, et Lodhr, le dieu de la lumière, leur a donné la vie et la chaleur. La même croyance avait cours dans l'antiquité : les noms des arbres grecs et latins, tous presque sans exception et en

Digitized by Google

dépit souvent de leur terminaison, sont féminins. Pourquoi? parce que les arbres, aux yeux des anciens, étaient des femmes et des mères. Papinius Statius[1] dit :

« Quercus laurique ferebant
» Cruda puerperia, ac populos umbrosa creavit
» Fraxinus et fœta viridis puer excidit orno. »

Les rochers et les arbres, d'où proviennent les enfants, sont connus dans tous les villages de l'Allemagne du Sud. On lira plus loin la description qui nous est faite de l'intérieur d'un rocher d'enfants dans la *saga* de *la Vierge aux Clefs :*

« Dans un bois près d'Erlisbach, petit village du canton d'Argovie, on entend quelquefois des cris qui ressemblent aux vagissements d'un enfant. Trois arbres se trouvent au haut de cette forêt, écartés l'un de l'autre comme trois chevaux qui traînent une voiture. Au milieu, entre les trois arbres, se trouve un trésor caché dans le sol, et cet enfant qui fait entendre sa voix jette le charme sur lui et l'empêche d'être levé. Des jeunes gens qui venaient à y passer, sans savoir rien de tout cela, entendirent une voix comme celle d'un enfant qui pleure, et en même temps trois coups de sifflet qui retentirent du haut des arbres. L'un des jeunes gens, tournant ses yeux de ce côté, y vit un enfant; mais à l'instant même trois gouttes de sang lui tombèrent sur la figure. »

Les trois gouttes de sang ont donné occasion à plusieurs miracles célèbres dans le moyen âge. Ce miracle, du reste, n'a rien d'étonnant, puisque ce sont les arbres eux-mêmes qui saignent. Tout le monde connaît la belle description de la forêt saignante dans le treizième livre de *Jérusalem délivrée,* ou celle du myrte de Polydore dans le troisième livre de l'*Énéide.*

Telle forêt en Suisse, qui a été protégée par cette croyance contre la hache, a formé un rempart contre les inondations et contre les avalanches pendant plusieurs siècles.

Nous avons parlé de l'arbre du sort et de l'arbre de la vie. Ces deux idées jumelles se réunissent ensemble dans la coutume qu'on a de planter un arbre au jour de la naissance de l'enfant. Cet arbre est sacré; dans quelques contrées de l'Allemagne, on y fait sa prière. Le sort de l'enfant, qui se rattache à l'arbre, n'est pas toujours un sort heureux. Alors il n'y a que le dévouement qui puisse détourner le

[1] *Thebais*, IV, 276.

Digitized by Google

mauvais jour. Une légende indienne raconte de la princesse Savitri, que connaissant le sort de son époux, elle ne le quitta plus jamais, ni jour ni nuit. Le moment arrive. Satyavan, son époux, va dans la forêt couper le bois du sacrifice, comme à l'ordinaire. Bientôt il est fatigué et il s'endort sur les genoux de son épouse, qui l'avait accompagné jusque-là. Arrive Yama, le dieu de la Mort : il s'empare de l'âme de celui qui dort, la lie, l'emmène avec lui. Mais Savitri veille; elle les suit à travers les forêts, à travers les haies; ses prières finissent par toucher la Mort : son époux lui est rendu, il recommencera à vivre encore une fois. Ouvrons maintenant le livre de M. Rochholz, qui cite cette légende (I, p. 88), et nous trouverons un récit tout à fait semblable, à la seule différence près qu'ici c'est le père qui sauve sa fille, et que cette fille n'est point une princesse, — il n'y en a pas en Suisse, — mais une pauvre petite campagnarde. La nuit où elle naquit, une vieille femme demanda l'hospitalité de la maison. Sur ses instantes prières, on la reçut. Le matin, au départ, elle remercia son hôte, souhaita du bonheur à l'enfant nouveau-né, et pria tous les assistants d'avoir soin de lui : « Car, disait-elle, j'ai vu pendant cette nuit, dans un songe, un grand sapin de la forêt, et quand cette enfant aura vingt ans, elle devra mourir sur cet arbre. Il n'y a qu'un moyen de la sauver, c'est de la faire commencer tout par le nom de Dieu. » On suivit ce conseil, tout alla bien jusqu'à l'âge de vingt ans : l'enfant était devenue une belle jeune fille. Lorsque le jour du sort arriva, elle devait s'en aller dans la forêt, afin de ne voir personne en cette journée et ne courir aucun danger. De bon matin son père la fit lever et la conduisit lui-même. Au premier arbre qu'ils virent elle s'arrêta, et jetant un œil d'envie sur le magnifique sapin, elle s'écria : « Oh! mon père, vois-tu le bel arbre? Laisse-moi monter là-haut. » Le père, qui connaissait le danger, se retint et dit : « Au nom de Dieu, vas-y! » Mais à l'instant la fille se retourna tout étonnée et répondit : « Je ne le pourrai plus. » Son père l'embrassa; elle était sauvée.

Les dieux eux-mêmes ont leur arbre de naissance, qui fleurit à certains jours de fête et qui porte les bénédictions du monde. C'est cet arbre des vœux où Cendrillon va chercher ses beaux habits. Encore aujourd'hui, chaque jour de Noël, chez toutes les nations depuis la mer Baltique jusqu'à la Tamise, et de là jusqu'aux Alpes, les arbres portent des fleurs et des fruits pour les enfants qui ont été sages : les fleurs sont des bougies allumées, les fruits des cadeaux qui font plier les branches. Quant à ceux qui n'ont pas été sages, une verge en brins de bouleau se trouve toute prête pour leur faire sentir le contraste.

Digitized by Google

Le culte des arbres a précédé celui des images. Quand ces dernières firent leur apparition, on les plaça tantôt dans un creux d'arbre, comme cela se voyait chez les Grecs, et comme cela se voit encore aujourd'hui pour les images de la Vierge et des saints (qu'on nous permette de citer le chêne de Saint-Fiacre dans la forêt de Saint-Germain); tantôt sur les branches ou sur le tronc de l'arbre : c'est ce qu'on appelait une *Irminsûl.* Adam de Brême (I, 5) rapporte que ce nom voulait dire « colonne de l'univers[1]. » Quoi qu'il en soit de cette traduction, il est sûr que le dieu *Irmin* ou *Herman,* l'ancêtre de la tribu germaine des *Herminones,* dont parlent Pline et Tacite, a eu ses temples et son culte qui ont laissé des traces nombreuses, rassemblées dans notre livre (II, 252, etc.) à l'occasion de la légende du comte *Irminger* qui est censé avoir battu les Huns. La ressemblance des *Irminsuls* avec les *hermes* a fait dire à Tacite[2] : *Deorum maxime Mercurium colunt.* Mais en réalité cette forme de simulacre n'était point exclusivement propre à tel ou tel dieu; au contraire, de même que les hermès chez les anciens, les *Irminsuls* chez les Germains pouvaient porter les images d'un dieu quelconque. C'étaient des bustes en fer emboîtés, au moyen d'un pivot, dans un tronc d'arbre ou dans une colonne. On pourrait nous demander d'où nous savons cela. En effet, aucun des auteurs anciens n'entre dans ces détails. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ces images en pierre, en bois, en métal, se sont retrouvées de nos jours, non pas quelques-unes, mais par centaines, en Suisse[3], en Bavière[4] et ailleurs. Il serait long de raconter comment ces images ont pu se conserver pendant un millier d'années, soit incrustées dans des murs, soit cachées dans les églises et dans les maisons, soit submergées au fond des lacs et des fleuves. Plus tenaces encore sont les croyances populaires qu'elles révèlent; en voici un exemple fort curieux et qui nous ramène à notre sujet :

« Dans l'église de Stüsslingen, petit village du canton de Soleure, il arrive quelquefois que le pain bénit est jeté par terre, que les livres de messe sont déchirés, les cierges renversés, on ne sait pas comment. Le bruit court cependant que ces désordres viennent d'un esprit qui est enfermé dans le tronc d'aumônes; seulement on n'ose guère en

[1] Truncum ligni non parvæ magnitudinis sub dio colebant, patria enim lingua Irminsûl appellantes, quod latine dicitur universalis columna, quasi sustinens omnia.

[2] *Germania*, 9.

[3] M. Ferd. Keller prépare un ouvrage sur un certain nombre de ces idoles trouvées par lui en Suisse.

[4] Voyez Panzer, *Bairisch. Sag.*, II, 390.

Digitized by Google

convenir devant les chanoines, parce que cet esprit, qui avait volé le trésor, avait été chanoine aussi. »

Ce tronc d'aumônes se range parmi les poutres sacrées, derniers restes des arbres sacrés, qui servent de talismans aux églises, aux maisons, à des villes et villages entiers. Le tronc d'aumônes des prêtres païens à Kloten, près de Zürich, qu'on montrait encore au siècle passé, était un chêne creux de 33 pieds de circonférence et qui pouvait abriter quatre chevaux dans son excavation[1]. Le lit d'Ulysse repose sur le tronc découpé d'un olivier sauvage[2].

Des poutres sacrées se trouvent un peu partout, en Grèce[3], à Rome[4], dans le Nord, jusque dans nos églises et dans nos maisons. M. Rochholz en a découvert une douzaine. Ne citons que celle de Saint-Burkhard; dans une grange près de Muri, à la place de la demeure du saint, demeure dont la poutre est la dernière et précieuse relique.

Nous touchons à la fin de cette filiation d'idées qui se propage de l'arbre du monde à l'arbre de la vie, du sort, de la naissance, du bonheur, du malheur, jusqu'à l'arbre du culte et jusqu'à ce dernier débris où les esprits eux-mêmes, fatigués de la vie, viennent chercher un endroit de repos. Quand la légende a parcouru un tel espace qui s'étend du berceau jusqu'au cercueil, embrassant toute la vie humaine et nous rappelant à chaque instant cette étroite liaison qui relie notre vie à la vie de la nature, alors elle se repose elle-même, elle s'endort, et il n'en reste plus qu'un jeu d'imagination. Ce qui avait été un talisman devient l'objet d'une crainte superstitieuse, et nous recueillons des récits dans le genre du suivant : « Les ruines du château de Ramstein se trouvent dans une partie déserte de la montagne du Jura. Anciennement, on y voyait encore quelques chalets dans les environs; aujourd'hui, il n'en reste plus qu'un seul, et même dans celui-ci il n'y a personne qui demeure. Voici la cause de ce délaissement. Une fois qu'on allait restaurer ce chalet, en démolissant un mur on y rencontra une poutre qu'on retira. Alors apparurent une jeune femme avec un petit chien; la femme, s'adressant aux ouvriers, leur demanda avec instance de prendre cette poutre et d'en faire un autel pour son salut. « Je suis, dit-elle, la fille du seigneur du château, et ce petit chien-là, à mon côté, fut le chasseur qui m'a enlevée. Pendant notre fuite je me suis endormie sous un arbre; mon père, qui nous poursuivait, nous a

[1] *Bluntschli*, *Memorab. Tigur.*, 1742, 69.
[2] *Od.*, XIX, 185, etc.
[3] Plut., *De fratern. amor.*, 1.
[4] *Tigillum sororium*, Tit. Liv. I, 26.

Digitized by Google

surpris là, et par ses malédictions nous a enfermés dans l'arbre. C'est la poutre que vous venez de retirer. » Les ouvriers, saisis de frayeur, ne savaient que résoudre, et, dans l'embarras où ils se trouvaient, ils firent le signe de la croix et remirent la poutre à la place où elle était avant. Aussitôt la femme et le petit chien disparurent avec un fracas de tonnerre. Depuis ce moment, les troupeaux dépérirent dans ce chalet; il a fallu abandonner la contrée en y laissant la poutre, afin que le malheur ne se répandît pas plus loin. »

Jusqu'ici, nous avons fait comme quelqu'un qui se promènerait à travers un champ de blé, cueillant un épi de temps en temps et jetant un coup d'œil à l'entour; il faut renoncer à ce caprice de promeneur et presser le pas : car à peine avons-nous fini de parcourir le chapitre des arbres, et il nous resterait encore à parler des eaux, des nains et des cavernes, des animaux symboliques, des feux follets, etc. Mais nous avons hâte d'arriver aux *sagas* qui nous mettront en présence des dieux du culte. En quittant ainsi la mythologie élémentaire, nous tenons à constater encore une fois cette heureuse prérogative qui lui appartient en propre, de permettre des rapprochements fréquents et directs entre les croyances des différents peuples de la même race. La possibilité de la comparaison diminue à mesure que nous avançons dans les parties suivantes du mythe proprement dit et de la légende historique. La raison nous paraît fort simple. La mythologie élémentaire est la première née; elle est à fleur de terre, sortie immédiatement des racines mêmes de l'existence humaine : partout donc où il y a parenté réelle entre deux ou plusieurs peuples, elle doit se faire sentir vivement par les notions qui sont de toutes les premières et les plus simples. La mythologie proprement dite, au contraire, la mythologie des dieux du culte, quoique partie du même point, par des raisons dont nous parlerons après, s'élève plus haut et s'individualise plus finement, de sorte que ses différentes ramifications, une fois séparées par les distances énormes du temps et de l'espace, en perdant presque tous les points de contact et d'affinité, nous apparaissent isolées l'une de l'autre comme les cimes d'une chaîne de montagnes qui cachent leurs têtes dans les nuages et qui n'ont plus rien de commun que leur nom.

II.

Au moment d'aborder cette partie des *sagas* qui a gardé quelques souvenirs des dieux, nous nous apercevons d'une certaine difficulté

Digitized by Google

qui nous arrête. Comment est-il possible de supposer qu'après un intervalle de plus de dix siècles qu'elles ont cessé d'appartenir à un culte public, les divinités païennes aient laissé dans la mémoire du peuple des traces assez visibles et assez bien marquées pour ne pas les méconnaître? Nous pourrions répondre à cette question en renvoyant le lecteur au fait lui-même, tel qu'il a été établi par des recherches d'une autorité incontestable; mais ce ne serait là que la moitié de la réponse. En effet, il s'agit moins encore de prouver que le fait existe que de montrer pourquoi et comment il a dû se produire. Ici, dans cette question, tout dépend de l'idée qu'on se fait des dieux païens et des religions païennes en général. Sans nous laisser entraîner là-dessus à des discussions qui nous éloigneraient de notre sujet, disons seulement que le système d'interprétation mythologique qui prévaut aujourd'hui est ce qu'on désigne par une expression technique sous le nom de *naturalisme*. Il suppose que les divinités païennes sont des personnifications spontanées de l'esprit humain et qui correspondent à un nombre égal de phénomènes de la nature. Cette supposition, à notre avis, sans être précisément fausse, ne laisse pourtant pas d'être très-insuffisante; entre autres, elle nous fera difficilement comprendre pourquoi de semblables personnifications, quoique combattues et refoulées par une religion victorieuse et par une culture supérieure, ont pu se conserver jusqu'à nous. D'où leur viendrait donc une pareille force de vitalité? La personnification tient dans la mythologie la même place que l'onomatopée dans la formation du langage[1]; c'est un germe incapable de se développer et de se reproduire par lui-même, s'il n'est pas fécondé et perpétué par le travail de l'esprit : alors il grandit, il gagne en élévation et en profondeur, et il se multiplie à l'infini. En premier lieu, la religion, il faut le reconnaître, est un fait social : aucune société, aucun État n'a jamais existé sans un lien religieux, et plus nous remontons dans l'antiquité, plus ce lien devient fort, étroit, visible. Pour qu'il soit efficace, il faut qu'il soit unique. De là la nécessité d'un culte national qui, par sa forme et par le système de sa hiérarchie divine, reproduise les mœurs et les institutions politiques qu'il consacre. Ce cadre une fois trouvé, la pensée le remplit. Tout ce qui touche à l'existence individuelle, tout ce qui la relève ou la menace, la vie et la mort, l'amour et la haine, la beauté, la jeunesse, la valeur et la liberté, et surtout les notions de plus en plus distinctes du bien et du mal, toutes ces idées grandissent

[1] Voyez Renan, *Origine du langage*, 2e édit., p. 119.

Digitized by Google

en même temps avec la société et viennent se greffer sur la tige commune du culte national; peu à peu le sentiment religieux s'en pénètre, les caractères des dieux s'approfondissent, et un moment arrive où, de puissances purement matérielles qu'ils étaient, ils se trouvent transformés en dépositaires des biens moraux et intellectuels de l'humanité. Maintenant, qu'un tel cadre soit brisé, que son contenu, non pas sans une perte considérable, soit transposé dans un autre, les débris garderont encore longtemps le parfum des essences précieuses dont ils furent imprégnés, et le vieil esprit se retrouvera jusque sous les formes du dogme nouveau. C'est ainsi que les dieux germaniques, après avoir perdu leur place dans le culte et dans le gouvernement de ce monde, ne continuèrent pas moins à régner sur les cœurs et sur les imaginations. Ils ne se montraient plus, ils étaient bannis du temple, exilés même du pays, mais leur puissance, pour être plus cachée, ne manquait point de se produire dans la réalité. Tel saint du moyen âge ne jouissait d'un grand crédit que parce qu'il était l'enseigne d'un dieu qui régnait encore, mais qui ne s'avouait plus; telle cérémonie, telle fête civile ou religieuse avait changé de nom sans changer de caractère; la vie privée surtout, avec les mille petits détails qui la constituent, restait presque indifférente aux changements du dehors. Ainsi la poésie populaire tout entière, qu'elle chante l'amour ou les joies célestes, les saints ou les guerriers, a invariablement roulé sur le fond des traditions païennes, et la *saga* qui, à vrai dire, n'est qu'une poésie populaire traduite en prose, ne pouvait point ne pas avoir gardé quelques souvenirs des grandes divinités d'autrefois. Cette prévision s'est trouvée confirmée par l'épreuve. Les hommes remplis de zèle qui, les premiers, après la vigoureuse initiative de J. Grimm, se sont mis à l'œuvre pour déblayer ces restes d'une antiquité vénérable, ont eu la satisfaction de les voir sortir pierre à pierre, d'un endroit à l'autre, du tombeau du passé et du silence d'un oubli séculaire. Maintenant déjà, où toutes les découvertes ne sont pas encore faites, il a été possible cependant, par la comparaison et à l'aide des documents littéraires, de reconnaître, dans les différents personnages de la légende, bon nombre de divinités païennes, et de leur assigner la place qu'elles occupaient autrefois dans le culte des anciens Germains. Chassés du sanctuaire officiel, les dieux vieillis se sont réfugiés dans la légende.

Il n'y a pas de dieux sans mythes. Retrouver les uns, c'était retrouver les autres. Mais de même que les dieux païens, vaincus par le christianisme, se sont rapetissés et déguisés tantôt en sorciers, tantôt en saints, en diables s'il le fallait, et quelquefois en héros : de même leur mythe,

Digitized by Google

en quittant les régions sereines de la poésie épique, s'est transformé, plié pour ainsi dire aux accidents du terrain et de l'histoire, et démembré dans un nombre infini de récits détachés qui sont autant de tableaux psychologiques. Parfois, le fil qui relie entre eux ces récits sans ordre apparent se perd et se cache à ceux-là mêmes qui nous les racontent. Mais le peuple, par un instinct merveilleux, aussitôt qu'il a cessé de comprendre, recommence à créer de nouveau, et cette combinaison du sentiment naïf des temps modernes avec ces antiques débris d'une imagination païenne produit un effet analogue à celui d'un de ces vieux châteaux du moyen âge tout délabrés et rajeunis par une végétation luxuriante, qui cherche à couvrir les ravages des siècles. C'est à la science de nous conduire à travers les ambages et les mille détours de ce vieux dédale, de rompre le charme qui tient enchaînés ces esprits mystérieux; et quand nous verrons apparaître sous leur robe blanche un pied d'oie, elle prononcera son *favete linguis* pour nous avertir que nous sommes en présence d'une divinité. Nous quittons donc ici le lecteur, en le priant de se confier à la conduite de l'auteur, qui le guidera lui-même dans un de ces séjours enchantés qu'il vient de découvrir.

LA VIERGE AUX CLEFS.

« Le chemin qui conduit du petit village de Tegerfelden dans le bourg voisin de Zurzach, en longeant le Rhin, passe par-dessus les dernières ramifications de la montagne du Jura, à côté d'une colline rocheuse, couronnée des ruines du château de Tegerfelden. Cette colline, isolée de toutes parts, s'élève au milieu de la vallée. Des rochers escarpés, et une rivière appelée la Sourb qui baigne le pied de la montagne, semblent en défendre les approches. Du côté de l'est, après avoir fait le tour de la colline, la rivière s'engouffre dans une crevasse et va tomber dans le Rhin. De l'autre côté, les parois de rochers qui, en surplombant, montent jusqu'au haut, sont appelées le pont du Diable. Ici, sur le sommet de la colline, au-dessus des rochers à pic, s'élèvent les ruines du château, qui dominent la contrée voisine. Les murs en sont délabrés, les remparts en s'affaissant ont comblé les fossés taillés en dessous dans le roc vif. Des herbes et des arbustes encombrent la place où était la cour du château, des caveaux écroulés à l'intérieur résonnent sous le pied quand on y entre. Il n'y a plus qu'un seul pan de la vieille tour qui se tienne debout, tout lézardé et couleur de

Digitized by Google

rouille, en contraste avec la brillante verdure des chênes dont les cimes s'élèvent jusqu'au pied du mur.

» Parmi les chevaliers qui ont vécu là-haut, l'histoire n'en connaît qu'un seul, le malheureux Conrad de Tegerfelden, précepteur et compagnon d'armes du fougueux duc Jean de Souabe appelé le Parricide. Conrad fut présent lorsque l'empereur Albert, à l'instigation de son neveu, le duc Jean, fut assassiné sur le champ de Birr, près de Windisch, en Argovie. Les nobles malfaiteurs, après l'accomplissement de cet horrible crime, se dispersèrent de tous les côtés du monde. Tandis que la frayeur et le ban de l'empire les poursuivaient, la fille du roi, la princesse Agnès, vint avec son armée assiéger et saccager les châteaux des conjurés et exercer sur des innocents une vengeance sanglante. Alors aussi le château de Tegerfelden fut réduit en cendres, pendant que Conrad, sans être reconnu, errait dans la forêt Noire et se cachait parmi les gens du cloître Neresheim. Il passa la fin de sa vie à paître les troupeaux des moines. Son nom s'est éteint. »

» Après avoir déroulé son tableau lugubre, l'histoire, continue l'auteur, tourne silencieusement le feuillet pour ne plus y revenir jamais. Le peuple, au contraire, ne cesse de repasser dans ses souvenirs les endroits qui ont été les témoins muets d'une grande douleur. Que le château là-haut soit en ruine, que la chronique soit brûlée, la *saga* vit encore. Elle accompagne chaque pierre qu'on retire de ces décombres austères pour bâtir, soit une chapelle, soit une maison; elle parcourt la vallée et s'installe auprès du foyer de la maison nouvelle. Quand, durant un hiver, elle aura assisté aux conversations de la veillée, au milieu de ces pauvres gens, elle recommencera à vivre et à grandir, à s'animer de la chaleur de leurs propres cœurs, et le printemps prochain, elle suivra le premier berger qui conduira ses chèvres là-haut, et de nouveau le chevalier au pas de fer et la vierge au voile blanc recommenceront leurs processions à travers les ruines.

» Anciennement, quiconque pendant la nuit venait du côté des villages de Klingnau et de Dœttingen pour aller à Tegerfelden, et craignait de s'égarer dans les prés et entre les ruisseaux qui les arrosent, pouvait s'orienter sur un signe infaillible. De loin, dans les ruines du château, il voyait une lumière briller à travers une grande fenêtre voûtée, la seule qui restât debout encore. Bientôt des sons doux et plaintifs, comme d'un chant lointain, descendaient dans la plaine; le voyageur, sachant qu'il était près de la Sourb et à quelques pas du village : « Ah! disait-il, la vierge aux Clefs! » et en la remerciant de lui

Digitized by Google

avoir montré son chemin, il tournait à gauche et disparaissait derrière les maisons.

» Bien que la haute fenêtre voûtée se soit écroulée depuis longtemps, la vierge continue toujours à vivre dans les souvenirs du peuple. C'était, dit-on, la fille du seigneur du château; elle avait été célèbre à cause de sa beauté. Mais elle se laissa mourir, entourée de tous les charmes de la jeunesse, du regret que lui causa la perte d'un jeune homme qui avait gagné son cœur et que l'orgueil de la famille avait envoyé à une mort affreuse. En robe blanche comme la neige, les cheveux épars, telle qu'on l'avait mise dans son cercueil, elle erre tantôt sur les derniers plis des rochers, tantôt le long de la rivière. Ainsi elle parcourt la même route depuis des siècles. Quoique le courant de la rivière ait été détourné et rapproché de la colline, elle n'a pas dévié de son chemin ordinaire; elle glisse par-dessus la cascade comme si elle marchait sur un sentier. Avec cela, elle est bonne et aimable, et ses trésors cachés dans la montagne croissent toujours. Le jour seulement où toutes ces richesses seront partagées et où elle trouvera l'homme courageux ne cherchant que la gloire, elle sera sauvée. Le plus volontiers elle s'adresse aux enfants, parce qu'ils sont innocents et ne connaissent pas encore l'avarice. En ces derniers jours, elle a trouvé une petite fille qui cueillait des muguets près de l'eau : elle lui a fait des cadeaux et lui a raconté les histoires les plus longues et les plus jolies du monde. Une autre fois, un pauvre petit berger qui gardait des chèvres en bas de la colline, et qui s'était hissé jusque sur le haut du pan de la vieille tour où il espérait trouver quelques fraises bonnes à manger avec son pain sec, y vit une femme qui lui tournait le dos et qui était occupée à étaler, parmi les ruines du château, deux draps de lin d'une blancheur éblouissante. A côté, elle avait placé deux petits sacs qui rappelaient à notre berger les sacs de blé que les pauvres portent au moulin. Lorsqu'elle eut fini d'étaler ses draps, elle prit les sacs, en défit les nœuds et les versa sur les draps. Le premier contenait des fèves blanches, le second des fèves jaunes. Elle les étala au soleil. Alors un petit chien noir sortit d'une fente du mur, et alla s'asseoir au milieu, entre les deux draps. Mais en même temps il remarqua le petit garçon, et il s'approcha de lui en aboyant. Le petit, qui se rappelait ce que son père avait l'habitude de dire, « qu'il faut jeter des petits pains à la gueule des chiens mordants, » n'hésita pas à suivre ce conseil et à jeter au chien un morceau de son pain bis. Par hasard, le morceau tomba sur l'un des draps étalés par terre. A l'instant la vierge se retourna, et, tendant la main

Digitized by Google

au petit garçon, elle lui dit : « Mon bon petit garçon, sache que tu m'as rapprochée du ciel de cent ans. Va donc vite, appelle ton père et ta mère, et dis-leur de venir et d'amener avec eux des charrettes. C'est la vierge du château qui leur fait dire cela. » Le petit garçon s'en alla au plus vite, et revint avec ses parents, qui traînaient deux charrettes. Ils se mirent à ramasser les fèves, le mari les jaunes, la femme les blanches, et après avoir rempli les deux sacs, ils les chargèrent sur les charrettes. Quelque petite que fût la trouvaille, ils s'en réjouirent beaucoup en pensant que ce demi-muid de fèves leur était arrivé si inopinément. Mais au moment d'entrer sous le toit de la maison, les deux sacs devinrent tout à coup lourds comme des pierres, se gonflèrent et firent sauter leurs nœuds. Et voilà que la charrette du mari se trouvait pleine de pièces d'or qui ruisselaient alentour, tandis que la charrette de la femme était comblée d'écus blancs. Ils étaient devenus les gens les plus riches de la contrée. Par reconnaissance, ils fondèrent deux messes pour le salut de la vierge bienfaisante. Les messes furent célébrées chaque année dans l'église du village jusqu'au temps de la réforme. Il se forma alors dans le village deux partis, l'un catholique, l'autre protestant, qui ne pouvaient s'accorder sur le partage des biens de l'Église. Le hasard voulut que l'intendant fédéral qui résidait à Bade et qui devait juger en arbitre, appartenait lui-même au parti des protestants. Il était né à Zürich et s'appelait Gesner. Il donna donc tout le bien de l'Église, au lieu d'en faire un partage équitable, à son propre parti, et depuis cette époque les deux messes instituées pour le salut de la vierge, de même que beaucoup d'autres pratiques pieuses, tombèrent en désuétude.

» Bien que la vierge eût une prédilection marquée pour les enfants, elle n'excluait pas cependant les grandes personnes de ses faveurs, mais les grands ne sont pas aussi dociles que les petits. Une troupe de bohémiens s'était installée près de la Sourb, pas loin de la place où les fèves avaient été changées en or et en argent. Un jeune homme, qui appartenait à cette troupe, taillait des branches d'aune pour la confection des corbeilles. Tout d'un coup il entendit une voix de femme qui l'appela par son nom et lui dit très-distinctement de revenir le lendemain à la même heure et à la même place pour faire une bonne œuvre, et pour devenir lui-même un enfant du ciel. Le jeune homme ne refusa pas; quant au ciel, il répondit qu'il désirait de tout son cœur d'y arriver un jour, mais qu'en attendant il voulait vivre aussi longtemps qu'il plairait au bon Dieu. Le lendemain, il revint à la place. Il aperçut alors une main de femme qui sortait de dessous un

Digitized by Google

rocher, et la même voix lui dit : « Donne-moi seulement ta main, et c'est fait! » Une frayeur subite le saisit alors et il reprit : « Non, je ne donnerai pas ma main; tiens, voilà un pan de mon habit, » et il étendit le pan de son habit de coutil, qui, en même temps, se plia sous le poids de l'or qui se trouva dessus. Le bohémien ramassa le trésor avec avidité et s'en alla. Ce qu'il avait trouvé suffisait amplement non-seulement pour nourrir les siens, mais encore pour s'établir dans le pays et pour assurer le bonheur de sa famille. Aujourd'hui encore ses descendants aiment à raconter de quelle manière leur ancêtre, qui n'avait été qu'un pauvre étranger, était parvenu à acquérir le droit de citoyen.

» La vierge y avait gagné bien peu de chose; elle en était réduite à tenter quelque autre moyen pour vaincre la faiblesse, l'avarice et les préjugés des hommes.

» Au printemps, quand les arbres poussent, elle sort de sa demeure souterraine, cueille de sa main les petits chatons des saules et les répand dans les vagues de la Sourb. Alors les poissons dans le ruisseau, les oiseaux sous le feuillage, viennent à elle et lui obéissent. Les truites, par centaines, sortent des profondeurs pour happer la friande nourriture qu'elle leur sème. En se penchant sur l'eau, elle entend tout; les râles et les bécasseaux lui rapportent ce que les hommes pensent et disent d'elle. Les sphinx, au crépuscule, descendent vers elle des fentes du vieux mur, et on l'a vue avec une corneille qui était posée sur son épaule. Alors elle arrose les plantes qui sont salutaires aux hommes et aux animaux. Les anémones, qui portent des fleurs avant les feuilles, croissent sous sa main; les douces-amères, d'un parfum particulier, lui sont surtout très-chères; mais on en chercherait vainement, attendu qu'elle en a besoin elle-même pour les petits enfants qu'elle nourrit dans la montagne. C'est là, dans une auge en chêne, au milieu d'un immense caveau, que se trouvent les enfants qui ne sont pas encore nés. Quand la sage-femme en veut avoir un pour le porter à quelqu'un, il faut qu'elle en prévienne la vierge quelques semaines d'avance, en lui disant le nom des parents qui le désirent. Si ceux-ci le méritent, la sage-femme obtiendra la clef d'or qui ouvre cette auge. Mais les petits sont tellement habitués à la vierge qu'ils ne veulent presque jamais se séparer d'elle, et c'est pour cela qu'ils pleurent tant en arrivant au monde. Si un enfant meurt avant d'être baptisé, il retourne à la même auge; s'il meurt plus tard ou si la vierge le reprend parce que les hommes n'en étaient pas dignes, il rentre dans une autre auge qui est plus grande et plus avant dans l'intérieur de la montagne.

Digitized by Google

Les essaims d'abeilles qui s'envolent vers les chênes de la colline y déposent du miel pour la nourriture des enfants.

» Un jour, la vierge était en train de soigner ses fleurs pendant qu'un fermier, qui possédait peu de bien et beaucoup d'enfants, pêchait à la ligne en bas du fleuve. Voilà qu'un petit anneau vint à lui, nageant dans l'eau, aussi brillant que s'il eût été de l'or pur. Le pêcheur l'attira avec son hameçon; mais comme il le regardait de plus près, il vit que ce n'était qu'une tresse de cheveux blonds. Trompé dans son attente, il le rejeta dans l'eau; mais à l'instant il vit la vierge à côté de lui : « Reprends-le vite, dit-elle; sans quoi tu nous perdras, malheureux, moi et toi ! » Le pêcheur, sans prendre le temps de la réflexion, s'élança après la tresse qui nageait encore, la retira et l'offrit à l'inconnue. Elle prit la tresse, et, la tenant entre ses doigts, la déroula : ce n'était qu'un seul cheveu d'or, mais d'une longueur telle qu'il atteignait jusqu'aux pieds. Elle l'attacha à la ligne du pêcheur, et lui dit encore en s'en allant : « Voilà, je te le donne, parce que tu as été docile; qu'il soit à toi, mais n'oublie pas de dire chaque semaine une patenôtre pour nous deux. » Sur ces paroles, elle avait disparu. Le pêcheur, lorsqu'il fut revenu de son étonnement, se mit aussitôt à essayer sa ligne pour voir si elle servirait. En effet, à peine flottait-elle à l'eau qu'il ressentit une secousse violente; il la retira : une truite grosse comme sa jambe se débattait à ses pieds. Il jeta sa ligne une seconde fois avec le même succès. Il continua, et chaque fois que le cheveu d'or touchait l'eau, la proie y mordait, et quelle proie! Dans quelques instants ses barriquauts furent pleins; il avait de la peine à les emporter. Désormais, chaque jour fut pour lui une fête. Au marché, on s'arrachait sa marchandise, et de la sorte, autant de fois il sortait, autant de fois il rentrait ses poches remplies d'argent. Au bout de trois ans, la ferme qu'il avait louée auparavant était à lui, et rien ne manquait plus à son bonheur, si ce n'était lui-même. Hélas! que la richesse est lourde à supporter!... Cet homme, autrefois si sobre qu'il ne dépensait jamais rien pour son plaisir, se laissa aller à jouer, à boire, et bientôt il ne quitta plus le cabaret de toute la semaine. Nécessairement il oublia Dieu, la vierge et la patenôtre qu'il lui avait promis de dire pour elle; enfin le malheur survint, et le besoin lui rappela ce que le bonheur lui avait fait oublier. Il avait soigneusement gardé cette mèche précieuse, pensant qu'avec ce moyen il réparerait facilement sa fortune délabrée. Il revint donc à la Sourb; mais cette fois il allait être puni. A peine avait-il jeté la ligne et déroulé le cheveu d'or, qu'à sa grande stupéfac-

Digitized by Google

tion il le vit emporté par un petit chien noir, qui apparut un instant à la surface de l'eau pour disparaître avec la même rapidité. Pas le moindre petit poisson ne se laissa plus prendre. Le pauvre homme se sentit perdu. Il ne l'aurait pas été s'il avait reconnu sa faute; en âme grossière, il ne pensa ni à son ingratitude ni à ses débauches, mais seulement à la patenôtre qu'il avait oubliée, répétant chaque fois que l'huissier frappait à sa porte : « Pourquoi donc n'ai-je pas dit la patenôtre? » Bientôt après, il fut trouvé noyé dans le fleuve, où l'on supposait qu'il avait cherché la mort. En effet, on croit l'avoir vu depuis pêcher au même endroit.

» Un autre se perdit par vanité. C'était un jeune homme duquel la vierge avait eu pitié parce qu'il était pauvre : il s'imagina, lui, que la vierge, par jalousie de femme, le gardait pour sien à cause de ses mérites personnels. Sa pauvre cervelle s'aperçut trop tard de son erreur. C'était le compagnon du cordonnier du village; on l'appelait communément *Krousli,* à cause de ses cheveux crépus. Comme il n'aimait pas la société, le soir, au lieu de se joindre à ses camarades, il se promenait tout seul, toujours préoccupé de ses projets d'avenir : passer maître cordonnier à la ville, faire le commerce de cuirs, le pousser depuis la foire de Zurzach jusqu'à un port de mer, telles étaient les idées favorites qui ne le quittaient que rarement ou jamais. Une fois qu'en rêvant ainsi, il avait oublié de revenir à temps, — il faisait presque nuit, c'était dans le Burgsten, au pied de la colline où avaient été les écuries du château, — il se trouva face à face avec une inconnue qui était habillée de la façon la plus étrange. D'une main elle tenait un trousseau de clefs, de l'autre une petite baguette, et sur sa tête elle portait une magnifique couronne en verre avec une clef d'or. Notre compagnon, pensant que c'était là une dame très-noble, s'écarta un peu du chemin et fit sa révérence. Il l'avait dépassée de quelques pas lorsqu'elle se retourna et lui dit d'un ton bienveillant : « Est-ce que tu es né dans cette contrée? » Lui, tout ébahi, répondit gauchement : « Avec votre permission, je travaille chez le cordonnier sur le Hampfberg. — Alors, dit-elle, tu pourras me faire une paire de souliers; mais elle doit être faite samedi soir au plus tard. — Bien, bien, certainement; pourquoi pas?... Mais, ajouta-t-il en balbutiant, vous plaît-il, madame, que je vienne chez vous prendre la mesure, car il ne conviendrait pas?... » Disant cela, il montra le sol pierreux qui en effet n'avait rien d'engageant, surtout pour une belle dame qui voudrait se faire prendre la mesure. « Plus tard, dit-elle avec un léger mouvement de sa main, plus tard il se pourra que tu viennes me

Digitized by Google

voir; pour le moment, tu me feras des souliers à talons rouges, avec des oreilles rouges, mais le cuir ne sera pas ciré. » Le compagnon ne comprit pas bien ce qu'elle voulait dire. Il sortit donc de sa poche un compas, et faisant le mouvement habituel aux gens de son métier pour ôter le chapeau : « Eh bien, madame, dit-il, voulez-vous donc, s'il vous plaît, ôter votre soulier? » Mais elle l'interrompit et répéta gravement : « Je n'ai jamais porté de souliers de ma vie, et ceux que tu me feras seront les premiers. » Elle allait ajouter encore quelque chose lorsqu'un rossignol, d'une voix éclatante, se fit entendre du haut du château. « Quelqu'un m'appelle, dit-elle, il faut que je m'en aille; » et à l'instant même elle avait disparu derrière les arbres. — Le samedi soir, à la même heure, notre compagnon, avec sa paire de souliers à talons rouges et à oreilles de la même couleur, se dirigea vers la place qu'on lui avait indiquée. Chemin faisant, il se félicitait lui-même de son ouvrage, tellement il avait bien réussi. La vierge aux Clefs l'attendait déjà; elle regarda les souliers, les examinant d'un air de connaisseur, elle dit : « D'ici en huit jours, tu m'apporteras la brosse pour les cirer; du reste, ton travail me plaît, et pour te récompenser, voilà ce que je te donne quant à présent. » Le cordonnier passa les souliers dans sa main gauche et tendit la main droite : elle y glissa une pièce d'or, et allait y mettre une deuxième lorsque le rossignol chanta, et elle disparut aussi vite que la première fois. Le samedi suivant, le cordonnier avait apporté sa brosse. Cette fois, la vierge lui dit de la déposer, et elle continua sur un ton sérieux : « Certes, tu ne peux pas deviner quel est le service que tu m'as rendu depuis deux semaines; car tu ne sais pas qui je suis, ni combien de choses j'aurai encore à te demander. » Après cela, elle lui raconta toute son histoire, et en terminant elle lui dit : « Probablement, c'est pour la dernière fois que tu m'auras vue, parce qu'après que j'aurai usé cette paire de souliers, je ne reviendrai plus. Si cependant tu étais gêné en quelque chose, tu pourras retourner vers moi, et tu n'auras qu'à siffler dans le flageolet que tu trouveras sur place; alors, j'apparaîtrai, quoique muette. Et si, dans un cas extrême, tu avais besoin de conseil, tu n'auras qu'à tourner la clef d'or dans ma couronne pour que je recouvre ma voix. »

» Souvent encore notre compagnon éprouva le besoin d'avoir de l'argent, souvent encore il alla vers le Burgsten, souffla dans le flageolet, et toujours la pièce d'or se trouva à côté. Cette facilité devait le perdre. Il commença de gaspiller son temps et de courir après les filles du village. Bientôt la pièce d'or ne suffit plus. Son maître l'avait congédié depuis longtemps; ses propres affaires allaient mal, et sans

Digitized by Google

un remède prompt et radical il se voyait exposé à la honte. Il résolut donc d'aller se plaindre à la vierge, non qu'il se sentît digne de sa faveur; mais le besoin dispense de pareils scrupules. Aussitôt que la vierge eut apparu à son appel, il saisit la clef d'or, comme elle le lui avait dit, et la tourna, désireux d'entendre encore sa douce voix. Mais quelle frayeur! au moment où il toucha la clef d'or, elle se changea en serpent ardent qui enlaça son corps et menaça de l'étouffer. Il s'échappa à grand peine, ne rapportant cette fois qu'une main paralysée, bien heureux encore de n'avoir pas laissé sa vie; toutefois, il y laissa son bonheur. Les foires de Zurzach et les grands projets, aussi bien que les riches héritières du village, il perdit tout à la fois, ses appuis et son courage avec eux. Il mourut célibataire.

» Celui-ci s'est perdu par vanité, d'autres se perdent par avarice, et d'autres par lâcheté.

» A côté du fossé du château où est la scène de notre récit se trouvaient quelques tiges de fusain extraordinairement fortes. On disait que c'était à une de ces tiges que se rattachait le salut de la vierge. Pour la sauver, il fallait qu'un vendredi saint les branches du fusain fussent coupées de manière à ce que cet arbrisseau vînt à se dessécher petit à petit. L'année suivante, au même jour, le fusain devait être coupé et taillé en berceau. Dans ce berceau, on élèverait un garçon qui serait né un dimanche, sous une certaine constellation. En grandissant, celui-ci deviendrait l'homme courageux qui subirait toutes les épreuves et braverait tous les dangers pour l'amour de la vierge. Or, il y a quelques années le menuisier du village voisin, de Dœttingen, voulut couper en cachette un de ces fusains pour l'emporter chez lui. Tout à coup la vierge se présenta à lui. Le menuisier, se voyant pris en flagrant délit, car le bois ne lui appartenait pas, s'effraya un peu; mais il fit bonne contenance et ne dit mot. « Comme vous y allez hardiment pour devenir riche, fit-elle en lui adressant la parole la première! Mais cet arbre ne vous servira de rien, à moins que vous n'ayez accompli auparavant trois choses. Si vous y montrez autant de cœur qu'en ce moment, vous n'aurez rien à craindre. Revenez samedi soir pour apprendre ce que vous aurez à faire. » Au jour fixé, tous deux se retrouvèrent au même endroit. La vierge était accompagnée ce jour-là de son petit chien noir, qu'elle tenait attaché par un ruban rouge. Sans proférer une parole, elle fit signe au menuisier de la suivre, et le conduisit devant une porte en fer, qu'elle ouvrit avec une des clefs de son trousseau. Un corridor souterrain s'avançait dans l'intérieur de la montagne. On voyait, en passant, les étoiles briller au-dessus de la

Digitized by Google

tête, comme si le corridor n'avait pas eu de voûte. Enfin, ils entrèrent dans une magnifique salle, dont les parois étaient en glaces et éclairées d'une multitude de bougies qui s'y répétaient à l'infini. Tout autour, un grand nombre de vieillards étaient assis et semblaient dormir. Vis-à-vis de la porte était une auge de grandeur énorme. Le petit chien, à peine entré, avait sauté dessus. « Premièrement, dit la vierge, tu n'auras qu'à embrasser ce petit chien. » Le menuisier le fit sans hésiter, et le petit chien, comme pour lui montrer sa reconnaissance, lui lécha le front. En même temps des vieillards, qui se trouvaient alentour, ouvrirent leurs yeux et semblaient sourire. On passa à une deuxième salle. Celle-là contenait des jeunes hommes et des jeunes filles qui dormaient également, ces dernières en tout semblables à la vierge aux Clefs, seulement, leurs cheveux étaient moins longs et moins dorés. Du reste, cette salle était éclairée à jour comme la première, et une auge, plus grande encore que la précédente, en occupait le fond. Cette fois, la vierge elle-même s'assit dessus et demanda qu'on lui donnât un baiser. Le menuisier moitié touché, moitié peureux, obéit cependant, non sans frémir, car les lèvres de la jeune fille étaient glacées. Aussitôt les autres dormeurs et dormeuses s'éveillèrent alentour, et un sourire gracieux se répandit sur les traits des jeunes filles. La vierge descendit de l'auge, loua le jeune homme de son courage et le conduisit dans la troisième salle. Celle-là était de beaucoup la plus belle, éclairée non par des bougies, comme les autres, mais par une atmosphère blanchâtre et laiteuse, qui brillait sans ombre et qui dans sa douce lumière enveloppait un nombre infini de petits enfants endormis dans la salle. Au fond, il vit une auge semblable aux deux premières, mais un serpent monstrueux, roulé comme le câble d'un vaisseau, était étendu devant elle. A l'approche du jeune homme, il se dressa en s'appuyant sur sa tête et sur sa queue, formant un cercle immense et crachant le feu. Le jeune homme eut assez de courage pour enjamber cette hideuse bête, qui barrait le passage; il arriva à l'auge. Un crapaud colossal était assis dessus : il ressemblait à une cuve de vigneron, brillait de toutes les couleurs, et deux yeux grands comme des assiettes lui sortaient de la tête. Pour rompre le charme, il fallait l'embrasser. Le jeune homme, lorsqu'il se baissa pour accomplir l'épreuve, vit la peau du vilain animal crevassée comme l'écorce d'un chêne et bourgeonnée comme une grappe de noix vertes. A cet aspect, il recula d'un pas. Hélas! cette fois, les enfants qui étaient alentour n'ouvrirent pas leurs yeux, mais un vagissement plaintif parcourut la salle. La vierge, poussant un cri, se tordit les bras, et dans un clin d'œil sa robe, na-

Digitized by Google

guère encore d'une blancheur éclatante, devint noire comme du charbon. La splendeur des parois pâlit, un bruit de tonnerre gronda en haut de la montagne; le jeune homme s'était évanoui. En se réveillant, il se trouva dans un fossé en bas de la montagne. C'était midi. A peine pouvait-il se traîner chez lui; ses cheveux et sa barbe avaient blanchi; la fièvre le gagna, le délire ne le quitta plus. Pendant un instant où on l'avait laissé seul, il sauta de son lit et courut vers la montagne : on l'y trouva sans connaissance et pérorant dans l'air. Il demanda en pleurant qu'on le conduisît à la porte de fer; un moment après, il était mort.

» Ainsi, poursuit l'auteur, les esprits, les dieux eux-mêmes voient avorter leurs projets favoris, parce que, pour les accomplir, il leur faudrait le concours de l'homme et de sa volonté fragile. Son imprévoyance traverse leurs desseins les mieux préparés; son habitude de raisonner mal à propos, son découragement prématuré, s'opposent à sa propre félicité et à la leur. Qu'il obéisse ou qu'il résiste, qu'il s'élance dans un effort de zèle ou qu'il retombe dans son inertie, ce n'est ni la grandeur du devoir, ni l'attrait puissant de l'action, ni la passion pleine et entière qui le dirigent; sa faiblesse hésite, balance entre le désir et le regret, et le frustre du succès pour lui-même et pour les autres.

» Quand le nouvel an arrive, les jeunes gens riches de Tegerfelden se réunissent en société pour célébrer le jour de Berchthold[1]. Déguisés en vignerons et en vendangeurs, ils circulent devant les maisons des habitants les plus fortunés, pour présenter, en chantant et en dansant, leurs félicitations du premier de l'an. Il est d'usage alors qu'on leur remplisse les bachons, qu'ils vont vider chez les pauvres, afin que ceux-là mêmes qui n'ont pas de vignes puissent prendre part à la gaieté générale. En dernier lieu, ils s'assemblent devant le conseil communal, lui chantent la bonne année et lui présentent une immense pâtisserie encore toute fraîche, sortant du poêle le plus grand qu'on ait pu trouver dans le village. En revanche, et pour prix d'honneur, le conseil leur décrète un demi-muid de vin communal, qu'il est de rigueur qu'on boive le même soir. A ce moment, chacun des jeunes gens envoie un délégué tout exprès pour chercher sa danseuse, qui reçoit à cette occasion quelques cadeaux de circonstance. C'était durant l'une de ces soirées de Berchthold; Jean, le valet du meunier du village, avait retiré de son armoire son plus bel habit, avait mis dans sa

[1] Voyez les explications à la fin du récit.

Digitized by Google

poche les économies des derniers trois mois, et ainsi muni, il s'en alla à la salle de danse; seulement, comme il n'était pas de la société de Berchthold, il n'avait pas non plus de danseuse, et celles auxquelles il s'était adressé le refusèrent toutes l'une après l'autre. « Aujourd'hui, on ne danse pas avec les forestiers, » lui répondit une de ces fières villageoises. Jean, en effet, était né dans la forêt Noire, et par conséquent regardé dans le village comme un étranger, c'est-à-dire un peu de travers. Cette fois il se sentit piqué au vif. « Eh! dit-il en grommelant, il faudra donc que je m'en cherche une comme il n'y en a pas ici. » Après cela, il s'en alla et se dirigea tout droit vers le château. Il se croyait lui-même un enfant du dimanche[1]; il ne craignait donc pas les esprits. Arrivé au château, il coupa trois branches d'osier et les jeta par-dessus son épaule, de manière à les faire tomber dans l'eau. Aussitôt la vierge aux Clefs se trouva devant lui. Il lui exposa ses griefs et la pria de venir faire avec lui trois tours de valse, disant que si elle consentait à le venger du mépris des villageoises, il la ramènerait à onze heures juste et consentirait à subir trois épreuves à son choix.... La vierge accepta et le suivit. Lorsqu'ils entrèrent dans la salle de danse, personne ne pouvait s'empêcher de les regarder; les jeunes gens eux-mêmes ôtèrent leurs chapeaux, chose inouïe au jour de Berchthold, à cause de l'habitude qu'on a d'y mettre un bouquet de roses. L'impression que fit la beauté de cette étrangère était irrésistible au point que Jean lui-même, en la conduisant par le bras, avait singulièrement gagné aux yeux de celles qui s'étaient moquées de lui un instant avant. Les deux jeunes gens firent ensemble trois danses et quittèrent la salle comme ils étaient venus, en silence. Jean s'était vengé. Il s'agissait maintenant de montrer son courage. Lorsqu'ils furent arrivés au château, la vierge le conduisit à travers les trois salles des vieillards, des jeunes gens et des enfants. Dans cette dernière, ils s'arrêtèrent, et la vierge lui dit :

« Voici les effets de l'orgueil : ces petits enfants si aimables, si désireux de vivre, ils n'ont pourtant pas été éveillés. Notre famille, qu'on ne connaît plus que par les dires, devrait compter le nombre des jeunes hommes et des jeunes filles endormis que tu viens de voir en passant. Quant aux vieillards, là-bas, à l'entrée de la salle, ils furent mes prétendants : tous, l'un après l'autre, avaient demandé ma main; notre aveuglement les a tous précipités dans la mort. Il plut à ma

[1] Les Enfants du dimanche sont censés en communication avec le monde des esprits; c'est ce qu'on appelle, en français, être né coiffé.

Digitized by Google

vanité de voir chaque jour de nouveaux prétendants, de fiers chevaliers entrer dans le château; et les miens, dans leur morgue hautaine, se réjouissaient de me voir refuser quiconque n'aurait pas fait trois fois le tour du château, à cheval sur les murs escarpés du rempart. Ils y allèrent tous, et tous, en se précipitant du haut du rocher, trouvèrent la mort dans les ondes du fleuve qui coule au pied de la montagne. Enfin arriva un jeune homme, beau comme la lumière du jour, mais sans nom et d'un air modeste. Il fit le tour du château trois fois sans manquer. Ma mère elle-même nous offrit la coupe, mais elle eut honte d'un gendre roturier : au vin, elle mêla un narcotique, et la nuit, pendant que je dormais sans pouvoir me réveiller, on l'arracha de mes bras et on le précipita en bas du rocher, par-dessus les murs. Je suis ici pour garder toutes ces victimes, et si tu manques à ta promesse, je n'aurai personne pour me délivrer. Or voici ce que tu dois faire : tu donneras d'abord un baiser à ce petit chien noir, et tu me soulèveras à côté de lui; ensuite tu arracheras un cheveu de la tête de chacune des jeunes filles et un poil de la barbe de chacun des vieillards, et tu les porteras l'un après l'autre dans le ruisseau qui coule en bas du château. Il faut que tu aies porté le dernier avant que la cloche du village sonne minuit. Hâte-toi, car au premier coup les portes de fer se fermeront de nouveau.

» Le meunier se mit à l'œuvre. Il était temps, car ils venaient de quitter la salle de danse lorsqu'il sonnait onze heures. Il s'approcha du petit chien, mais celui-ci prit toutes les formes possibles; enfin le meunier parvint à l'embrasser. La vierge elle-même, lorsqu'il voulut la soulever, devint de plus en plus lourde; il doubla ses efforts et la plaça sur la grande auge, à côté du chien noir.... Ensuite, il tira, l'un après l'autre, les cheveux de la tête des jeunes filles, les poils de la barbe des vieillards, et les porta dans le ruisseau qui coulait en bas de la montagne. Il lui restait encore deux cheveux, et il venait de passer la porte avec l'avant-dernier dans sa main lorsque la cloche du village sonna minuit. Il se sentit frappé au cœur. L'épuisement, la douleur, le froid pénétrant d'une nuit de janvier, le désespoir enfin, le ramenèrent chez lui sans qu'il sût comment. Le jour de Berchthold ne le revit plus. Un matin, il fut trouvé mort entre les tournants du moulin.

» Mais voici venir une dernière classe d'individus qu'on appelle les braves gens, et dont on a rien de mieux à dire, sinon que leur faiblesse s'attendrit toujours mal à propos.

» Un honnête père de famille de Tegerfelden étant allé au marché

Digitized by Google

de Waldshut, petite ville sur la rive droite du Rhin, en revenait à la nuit tombante et choisit le chemin le plus court, qui conduit par les prairies le long de la Sourb. Il faisait tiède; l'ombre du château en ruine, projetée par la lune qui montait derrière, se dessinait en zig-zag sur le velours du gazon. Quelquefois, à travers les osiers touffus qui se balançaient au vent, on entrevoyait les vagues de la rivière avec son écume argentée, qui couvrait le rivage. Notre homme tout à coup crut entendre un frémissement dans l'épaisseur des arbres. Il s'arrêta, et écartant une branche de peuplier qui l'empêchait de regarder, il vit un petit nuage blanc qui se détachait du fond sombre de la forêt : c'était la vierge, habillée en blanc de la tête aux pieds. Un trousseau de clefs pendait de sa ceinture; d'une main, elle tenait un bouquet de couleur rose comme la fleur des saules, de l'autre un petit flageolet d'argent, qu'elle porta à ses lèvres, commençant à jouer un air si beau et si mélancolique que le brave homme, profondément touché, eut peine à retenir ses larmes. Mais ce charme semblait gagner jusqu'aux animaux. De l'autre côté du fleuve, un cerf magnifique descendit dans les eaux, les traversa en nageant, et, sorti de l'eau entièrement blanc, alla s'étendre aux pieds de la vierge. Elle lui offrit les roses de saule, il les mangea avec appétit.... Ensuite, elle cueillit un brin de houblon qui grimpait sur les arbres, le roula autour des bois de la bête et le noua en guise de rênes; puis, s'armant d'une tige de valériane, elle monta sur le dos du cerf. A l'instant il se leva, emportant avec lui sa belle cavalière et se dirigeant du côté de la colline. Arrivée en haut, elle le fit tourner à droite, disparut un instant derrière le pan de mur de la vieille tour, pour reparaître encore et pour monter de pic en pic, de pointe en pointe, tout autour des remparts délabrés du château.... Elle fit le tour dix-neuf fois; la dernière fois, elle lança le cerf à bride abattue et descendit en droite ligne sur les parois de rochers jusqu'au rivage de la Sourb. Là, le cerf se coucha. Elle sauta par terre, lui ôta la bride, et brisant ce qui en restait en petits morceaux, elle les jeta dans le ruisseau en même temps que la tige de valériane. Le cerf ne bougea pas.... Pour le congédier, elle le frappa doucement de sa main sur le dos; l'animal, flatté de cette caresse, disparut d'un seul bond dans l'épaisseur des bois. La vierge aux Clefs commença alors à faire sa toilette. Détachant le bandeau qui ceignait son front, elle laissa se dérouler et flotter dans l'air sa chevelure d'un blond doré; chaque fois qu'elle y passait son peigne d'or, elle ramassait du miel des fleurs de l'aune, son arbre favori, et en mettait sur ses cheveux. Plus d'une fois aussi elle s'approcha de l'eau pour voir dans les ondes éclairées par la

Digitized by Google

lune si sa chevelure atteignait déjà la pointe des herbes. Notre homme, tout étourdi et fasciné d'une telle magnificence, ne pensa point à la part que la vierge lui avait destinée. Il avait oublié qu'en jetant seulement dans le cercle magique un petit morceau du biscuit qu'il rapportait à ses enfants, le peigne d'or, le flageolet et le bandeau de front de la vierge auraient été à lui; mais avant que la réflexion lui vînt, elle glissa doucement, comme sur un sentier liquide, à la surface de l'eau, et en s'en allant elle chanta un air dont, à cause de son émotion, il ne se rappela ensuite que la première strophe :

« Aune chérie, aune chérie!
» Cent années vont passer,
» Ma chevelure d'or
» Va toucher jusqu'au sol,
» Va toucher jusqu'à ma cheville.
» J'entrerai dans le ciel,
» Je trouverai mon repos;
» Toi, tu périras dans le four. »

» Ce dernier vers voulait dire que l'arbre auquel se rattachait son sort serait coupé et brûlé d'ici à cent ans, et qu'alors elle serait sauvée. Mais quoique plus de cent ans soient écoulés depuis, quoique la mélodie et la chanson soient également perdues, cet arbre continue à verdir et la pauvre revenante ne se repose pas encore. Dernièrement, un jeune garçon de Dœttingen, qui suivait ce chemin pendant la nuit, l'a vue de nouveau. Elle fit, a-t-il conté, sa cavalcade autour des murs du château, descendit ensuite vers le fleuve, déposa ses robes blanches et prit un bain dans les eaux de la Sourb. « Elle était alors, disait-il, beaucoup plus belle à voir que nulle autre femme, excepté les pieds; car, autant qu'on les pouvait distinguer dans les eaux éclairées par la lune, ils ressemblaient — que le bon Dieu me le pardonne! — à des pieds d'oie. »

« Pour connaître l'origine de tous ces récits, pour saisir le mot de l'énigme, il nous a fallu attendre jusqu'à la fin, jusqu'aux *pieds d'oie :* nous comprenons maintenant pourquoi cette vierge ne porte pas de souliers, et nous savons en même temps que c'est la déesse *Berchtha, Perahta,* la *Brillante,* la *Dame blanche,* qui a été abjurée par nos ancêtres il y a mille ans, mais qui n'a pas encore cessé d'occuper l'imagination poétique du peuple jusqu'à nos jours. » Les preuves de cette explication sont condensées en six pages sous forme de citations; nous en donnerons ici les résultats principaux. La déesse *Perahta, Perchta, Bertha* (la pré-

Digitized by Google

tendue mère de Charlemagne[1], qui porte ce nom, n'est point une autre, le mythe s'est fait histoire, ici comme ailleurs), préside, dans la croyance des anciens Germains, à la vie domestique et rurale; elle protége la femme, les enfants, la culture du blé et du lin, la quenouille et la charrue; elle forme les mariages, elle donne les enfants, elle reprend les nouveau-nés quand ils sont morts peu de temps après leur naissance. On célébrait son jour de fête par des processions en voiture et à cheval; le peuple, en son honneur, traînait des charrues et exécutait des combats simulés; des courses avaient lieu, dont le prix consistait en une pièce de drap. C'était un culte essentiellement gai et paisible. D'autres éléments s'y sont ajoutés plus tard, soit parce que cette déesse, qui s'est conservée dans la mémoire d'une partie de l'Allemagne du Sud, a hérité des attributs d'une ou de plusieurs déesses oubliées plus tôt, soit par toute autre raison; toujours est-il que pour expliquer la légende de la *vierge aux Clefs*, il faut s'adresser non-seulement au mythe de *Berthe*, mais encore à celui de *Frigga* et de *Freyja*. *Frigga*, épouse du dieu Odein, tient les clefs du ciel; elle administre la maison des dieux, qui se trouve dans une montagne; de même la vierge aux Clefs ouvre et ferme les salles non-seulement des jeunes enfants, mais des chevaliers qui doivent se réveiller un jour. *Freyja* est à la fois la *Vénus* et la *Proserpine* du Nord; sa demeure s'appelle *Volkswang*, c'est-à-dire assemblée des âmes. Elle n'est point mariée à un dieu, mais à un homme qui l'a quittée et qu'elle cherche à travers le monde en pleurant des larmes d'or : c'est pour cela qu'elle s'appelle aussi la *Belle en larmes*. Elle porte une ceinture ornée de perles, qui charme les yeux de tous. La vierge aux Clefs également pleure son fiancé et garde les âmes de trois générations. Elle aime à perdre, pour les laisser trouver, ses objets de toilette, son anneau, son bandeau de front, etc.; elle est la déesse de l'amour, et ne pourra être délivrée que par le baiser du plus brave. La vierge aux Clefs a le double caractère d'une déesse de la vie et de la mort : tantôt sa robe est blanche, tantôt noire quand elle est en deuil. De même, les objets qui lui sont consacrés produisent des effets tantôt salutaires et tantôt pernicieux. Ses arbres favoris, c'est l'aune ou le saule, les premiers qui annoncent le retour du printemps. Mais son malheur se rattache au fusain, que les Grecs, dans la crainte de prononcer son véritable nom, appelaient « *l'arbre de bon présage* » (*evonymos*). Les fèves jaunes et blanches sont les symboles de

[1] La Berthe au grand pied ou la reine Pédanque, dont parle le proverbe : « Au temps que la reine Berthe filait. » Rabelais jure encore « par la quenouille de la royne Pédangüe de Tholose. »

Digitized by Google

la fécondité; les fèves bleues et noires le signe de la mort. Les souliers à rubans rouges rappellent d'abord les souliers rouges des fiancées, mais aussi les souliers qu'on ensevelit avec les morts, et ceux que les esprits (dans un très-grand nombre de légendes) demandent pour faire le grand voyage dans la vallée des Morts. Le flageolet, c'est la flûte qui salue le printemps dans la bouche des faunes grecs comme dans celle de nos enfants; mais c'est aussi la flûte dont joue le dieu de la Mort dans la danse Macabre. Nous passerons quelques traits plus généraux : tels que l'ordre de tirer un cheveu de la tête ou de la barbe, ce qui se rapporte à la divination, de même que les oiseaux dont la vierge est entourée; quant aux enfants gardés dans la montagne, nous savons déjà que la mythologie germanique, d'accord avec le poëte grec, fait naître les hommes « du chêne ou du rocher. » Le dernier trait de notre légende est le plus significatif de tous : c'est le cerf, le symbole de l'hiver et de la mort. Anciennement, quand on célébrait la fête printanière, un cerf, qui représentait l'hiver, était chassé et poursuivi jusque dans la forêt. Beaucoup de légendes font apparaître le dieu de la Mort sous la forme d'un cerf. On voit ce cerf dans la danse Macabre. Bertha, la déesse du printemps, est mise en rapport avec le cerf, parce que c'était elle qui le chassait à la fin de l'hiver; mais une fois la signification exacte des symboles oubliée, on a fini par les confondre, et c'est ainsi que la déesse du printemps et de l'amour est devenue la déesse de la Mort. Cette confusion du reste date de fort loin : la pâtisserie particulière qu'on prépare dans toutes les provinces de l'Allemagne du Sud, pour le 2 janvier, jour de Berchthold, s'appelle tantôt *le pain du cerf,* tantôt *le pain de Berthe.*

III.

Il ne nous reste plus qu'un mot à dire sur les légendes historiques. C'est la branche la plus jeune de toute mythologie. Elle ne fournit presque jamais de données nouvelles; elle ne fait que reproduire les éléments de la mythologie élémentaire et religieuse, en les fondant ensemble avec un fait historique : c'est un fruit de l'arbre mythologique qui est tombé dans le champ de l'histoire. Néanmoins, la légende historique ne laisse pas d'offrir un intérêt particulier, soit parce que elle nous fait connaître quelquefois des mythes qui ne se sont pas conservés ailleurs, soit parce que la transformation du mythe religieux en légende historique, là où il est possible de

Digitized by Google

l'observer, est en elle-même un fait des plus intéressants; enfin cette étude est singulièrement propre à nous faire comprendre que partout, dans les origines, l'histoire confine au mythe et se confond avec lui de sorte qu'il serait aussi téméraire de nier l'un que l'autre des deux éléments.

En comparaison avec d'autres recueils faits dans d'autres provinces de l'Allemagne, cette dernière partie des *sagas* historiques est la mieux représentée en Suisse. C'est que la Suisse, avec l'Angleterre et la Norvége, est le pays de l'Europe qui jouit depuis le plus longtemps d'une liberté politique, variable sans doute suivant les époques, mais en somme régulièrement développée et profondément enracinée dans les mœurs. De même que l'histoire proprement dite, de même que la mémoire individuelle, la légende historique, pour prospérer, suppose une continuité non interrompue de souvenirs qui se succèdent l'un à l'autre. Toute rupture violente, toute transition subite obscurcit le passé ou l'efface tout à fait, comme un rayon de lumière dévie de la ligne droite et s'efface en passant d'un milieu à l'autre. Ne nous étonnons donc pas de cette force du souvenir populaire, qui fait qu'il n'y a pas de petit endroit en Suisse qui ne possède une ou même plusieurs légendes sur son origine, tandis que presque toutes les villes, les grandes comme les petites, célèbrent la fondation de leur liberté par des fêtes communales qui subsistent encore. Notre recueil signale une catégorie qu'il appelle « *Rechtssagen* » (*sagas* du droit), comme la plus remarquable de toutes. En effet, il faut entendre avec quelle vivacité un simple paysan proteste encore aujourd'hui contre les violations du droit que ses ancêtres ont subies par l'avarice des moines il y a peut-être mille ans; avec quelle exactitude il se rappelle les moindres détails et connaît jusqu'à la borne où le dernier chevalier-brigand a succombé et a été enseveli sous le soc de la charrue. Nous aurions aimé à continuer avec l'auteur et à le suivre sur ce terrain, si nous ne craignions pas de devenir trop long. Nous apporterons du moins un exemple qui pourra donner une idée du rapport qui existe entre la mythologie proprement dite et la légende historique :

Digitized by Google

FONDATION DU CHATEAU DE HABSBOURG;

ÉLÉVATION DE RODOLPHE, COMTE DE HABSBOURG, AU TRÔNE IMPÉRIAL DE L'ALLEMAGNE,

d'après la chronique de la ville de Zürich[1].

« La famille des comtes de Habsbourg, » dit le chroniqueur, « était originaire de Rome. L'un d'eux fut évêque de Strasbourg. Il avait amené avec lui son frère. Un jour que ce dernier chassait, la chasse en se prolongeant l'avait conduit jusqu'en Argovie, en Suisse : là, il perdit son faucon et le chercha en vain pendant une journée entière. Le lendemain matin il le trouva perché sur une belle montagne. Le jeune gentilhomme, regardant alors la contrée à l'entour, s'y plut, et dit à ses amis et serviteurs : « N'est-ce point magnifique? Si mon frère voulait, j'y bâtirais une maison! » Le jour après, il revint chez son frère et lui parla de ce qui lui était arrivé, et du désir qu'il avait de bâtir un château. Son frère l'évêque l'écouta avec plaisir, et fut prêt à l'aider. Le jeune seigneur commença donc à bâtir le château, qu'à cause de l'oiseau qu'il avait trouvé ici il appela *Habsbourg* (de *habicht*, faucon, et de *burg*, château). Mais, au lieu de mettre tout son argent à élever des murs, il en distribua une grande partie entre ses voisins dans le pays, pour se concilier des amis. Quand donc, quelque temps après, l'évêque de Strasbourg arriva pour voir ce que son frère avait bâti, il fut tout étonné et lui dit : « Il me semble que tu as fait encore bien peu de chose avec l'argent que je t'ai donné! » Son frère répondit : « Seigneur mon frère, vous allez voir mon ouvrage demain! » Et en cachette il envoya querir ses amis et ses serviteurs. Le lendemain, en se levant, ils virent que toute la plaine en bas de la colline était occupée par des tentes, des cavaliers et des troupes à pied. L'évêque pensait être assiégé. « Non, seigneur, » lui répondit son frère; « ce sont les murs que je me suis bâtis. Car quelque solide que fût la maison, à quoi me servirait-elle, si je n'avais pas d'amis pour la défendre au besoin? Je suis étranger parmi les habitants du pays, j'ai donc pensé à me procurer leur amitié. »

Nous ne nous arrêterons pas à cette première partie du récit. Remarquons seulement que le château de Habsbourg est bâti sur les

[1] *Æltestes deutsches Jahrbuch der Stadt Zürich, bis zum Jahre* 1336; *Zürcher Antiquar. Mittheil.*, t. II, p. 56, etc. Rochholz, *Schweizersagen*, t. II, p. 347.

Digitized by Google

fondements d'un castel romain, ce qui peut expliquer pourquoi les comtes de Habsbourg sont dits être originaires de Rome. La fondation des villes, etc., sur un endroit désigné par un oiseau ou par un autre animal sacré, se reproduit partout, de même que la locution « mur vivant » pour désigner les défenseurs. Mais arrivons à la seconde partie du récit, qui a été rendue célèbre par la ballade de Schiller intitulée : « Le comte de Habsbourg ».

« Un jour que le comte Rodolphe était à la chasse avec son serviteur, il entendit de loin le son d'une cloche semblable à celle qui précède le saint sacrement. Il dirigea son cheval du côté d'où le son venait, pour savoir ce que c'était, et trouva un prêtre avec le saint sacrement qui était arrêté devant un ruisseau. Le prêtre avait déposé le sacrement par terre; il s'était assis pour ôter ses souliers et se préparait à traverser le ruisseau nu-pieds. Lorsque le seigneur le vit, il lui demanda ce qu'il allait faire et pourquoi il se trouvait dans ce désert. Le prêtre répondit : « Je porte le saint sacrement et j'allais trouver un malade qui est en grand danger; pour ne pas arriver trop tard j'ai choisi le chemin le plus court : ainsi je suis arrivé à ce ruisseau où je ne trouve ni pont ni planche, et qu'il me faut traverser nu-pieds. » Alors le comte de Habsbourg descendit de son cheval, se mit à genoux, adora Dieu et dit au prêtre de s'asseoir avec le sacrement sur son cheval, et d'accomplir son devoir. Et lorsque le prêtre fut de retour et voulut ramener le cheval chez le seigneur, le remerciant de sa bienveillance, celui-ci répondit : « A Dieu ne plaise que moi ou quelqu'un de mes serviteurs monte jamais ce cheval qui a porté mon Seigneur et mon Créateur; si vous ne croyez pas pouvoir le garder à bon droit et en bonne conscience, consacrez-le au service de Dieu, puisque je l'ai donné à Celui dont je tiens ma vie, mon âme, l'honneur et mon bien. » Le prêtre dit : « Que Dieu vous veuille accorder honneur et dignité ici et dans l'éternité. » Ce prêtre était sage et savant; il devint par la suite chancelier de l'évêque de Mayence et très-puissant. Il parlait souvent à l'évêque et à d'autres seigneurs de la piété, de l'honnêteté et des nobles actions du comte de Habsbourg, et il en résulta que les princes recherchèrent le comte et l'élurent pour roi romain. »

Ce récit, ainsi que le démontre M. Rochholz (II, p. 345), avant d'entrer dans l'histoire, a été une légende chrétienne, et la légende chrétienne à son tour était basée sur une institution païenne. Les transformations ne s'arrêtent pas encore là : une série de *sagas* locales, postérieures pour la plupart à celle que nous venons de raconter, en forment les derniers prolongements. Suivant ce développement de

Digitized by Google

proche en proche, l'auteur remarque d'abord que ni la chronique de Zürich ni celle de Königsfelden (Gerbert, *Topograph.*, p. 163, etc.), qui donne le même récit indépendamment de la première, ne connaissent la localité où l'événement en question se serait passé. Il est donc inutile de combattre des témoignages qui surviennent quelques siècles plus tard. Ainsi le célèbre historien Gilg Tschudi, qui a écrit au seizième siècle et qui a donné son canevas à la poésie de Schiller, transporte la scène dans le canton d'Argovie; de nos jours on a voulu rapporter au cheval de Rodolphe une ancienne coutume qui s'est conservée fort longtemps dans un village voisin, et qui consistait à nourrir un cheval au bénéfice de l'église. Cette manière de voir devient insoutenable en présence d'une foule de documents contraires. D'un côté, le même récit se reproduit à un tout autre endroit, à Vieux-Habsbourg, dans le canton de Lucerne : une ancienne peinture sur la paroi de l'ossuaire représente le comte Rodolphe rencontrant le prêtre. La légende est écrite en vers au bas du tableau. D'une autre part, on a constaté le fait que les chevaux entretenus au service de l'église ont été fréquents pendant une grande partie du moyen âge et jusque dans les temps modernes, soit en Suisse, soit en Allemagne. Cette institution chrétienne pourrait donc à la rigueur expliquer la légende historique, mais à la vérité elle a besoin d'être expliquée elle-même. Les légendes populaires qui s'y rattachent appartiennent pour la plupart au mythe du *chasseur sauvage*, c'est-à-dire au mythe du dieu *Wuotan*. Elles sont confirmées par le témoignage de l'historien Aimoin (I, 22), qui raconte que le roi Chlodowig des Francs consacra son cheval à saint Martin. On sait que saint Martin n'est autre que le dieu Wuotan lui-même, dont il possède tous les attributs : l'épée qui le rend invincible, le manteau ou la cape, qui le porte où il désire (les Capétiens, qui conservaient la cape de saint Martin, en ont tiré leur nom); enfin le cheval blanc, le cheval sacré, le *Sleipnir* des Eddas. Et pour remonter enfin à la première source qui nous apprend à connaître les chevaux sacrés chez les Germains, nous lisons dans Tacite (*Germania*, 10) : « Proprium gentis equorum quoque præsagia ac monitus experiri. Publice aluntur isdem nemoribus ac lucis, candidi et nullo mortali opere contacti; quos pressos sacro curru sacerdos ac rex vel princeps civitatis comitantur hinnitusque ac fremitus observant. »

Nous venons de terminer cette étude par une citation de Tacite. Ceci nous donne à penser quel prix on attacherait aujourd'hui au livre d'un auteur grec ou latin, contemporain de Tacite ou de César, qui aurait pris la peine de recueillir en détail les mythes et les croyances des

Digitized by Google

anciens Celtes ou Germains. Et si ce livre était en danger de se perdre, que ne ferions-nous pas pour le sauver? Eh bien! ce livre existe, il est à nos pieds, nous n'avons qu'à le ramasser; bien mieux encore, il est écrit dans notre propre langue, et souvent par un seul mot, heureusement conservé, il nous fournit des renseignements d'une authenticité et d'une exactitude que le chroniqueur grec ou latin n'aurait jamais pu atteindre. Mais aussi il faut se hâter d'en profiter, car il n'y a pas de jour qui n'en efface quelques lignes, pas de vieillard qui n'en emporte quelques feuilles avec lui dans le tombeau, pas de révolution qui ne les disperse et déchire comme le vent qui dispersait les oracles de la Sibylle. N'y aurait-il donc pas aussi en France quelques-unes de ces feuilles sans date perdues et qu'on pourrait retrouver? On en doutera peut-être, et en effet la prétention semble d'abord assez étrange, de vouloir retrouver en plein jour du dix-neuvième siècle les restes d'une antiquité païenne ensevelie depuis treize ou quatorze siècles. A cela il suffit de répondre qu'il y a maintenant vingt-trois ans, avant la publication de la Mythologie allemande par J. Grimm, le même doute s'élevait en Allemagne. Mais qui doute aujourd'hui? Le nombre toujours croissant des découvertes, qui remplissent déjà maintenant plus de cinquante volumes, a porté la conviction dans tous les esprits. On nous dira peut-être encore que c'est là un cas tout à fait isolé, qui s'explique par la ténacité du paganisme germanique, mais qui ne permet de rien présumer du reste, et surtout pas de la France, qui diffère profondément de l'Allemagne par ses origines et par son histoire. Ces remarques peuvent avoir une certaine valeur; nous n'en sommes pas moins convaincu qu'en France, comme partout ailleurs où le christianisme a succédé à un paganisme indigène, les souvenirs de ce dernier doivent se retrouver plus ou moins vivants encore aujourd'hui. La principale raison qui fait qu'on en doute d'abord, c'est l'incompatibilité absolue qu'on suppose entre le christianisme et le paganisme. Nous croyons qu'on exagère beaucoup cette incompatibilité. Un examen plus attentif ne manquera pas de faire voir qu'au fond le christianisme embrasse un tout autre ordre d'idées que le déisme païen, et ce dernier encore un tout autre que le fétichisme primitif, de sorte qu'à des querelles de frontières près, ces trois ordres d'idées peuvent très-bien exister ensemble, et de fait ils ont existé ensemble pendant tout le moyen âge et jusqu'à nos jours, l'un comme religion d'État, les autres comme croyances populaires. Si dans ces derniers temps les souvenirs populaires ont commencé à faiblir, c'est qu'ils ont rencontré un adversaire beaucoup plus redoutable que le christia-

Digitized by Google

nisme ne l'a jamais été, nous voulons dire la science moderne. Il est facile de prévoir que les progrès de la science, réunis aux progrès de l'industrie et de la révolution sociale, entraîneront encore bien des pertes inévitables, frapperont bien des plaies que la main seule pourra guérir qui les aura faites. Espérons qu'elle ne se fera pas attendre : car, pourquoi ne pas le dire, les conquêtes de la science seraient vaines et ne tarderaient pas à s'arrêter, si en agrandissant notre savoir et en augmentant nos richesses matérielles, elles ne sauvegardaient pas en même temps notre héritage intellectuel et ces aspirations du cœur qui sont au fond de toute religion, et qui constituent le dernier ressort de toute culture véritable.

Ici comme ailleurs, la garantie du progrès dans l'avenir réside tout entière dans la force des souvenirs du passé.

J. Hunziker.

Digitized by Google

SPINOZA [1].

I.

ACOSTA.

C'était à la fin du mois d'avril de l'an de grâce 1647, un vendredi après midi. Dans le cimetière juif d'Oudekerk, près d'Amsterdam, des fossoyeurs étaient à l'œuvre, activement occupés à recouvrir de terre un cercueil qu'on venait de descendre dans la fosse. Personne ne pleu-

[1] Berthold Auerbach, connu en France par ses *Contes de village*, est né le 28 février 1812, à Nordstetten, dans la partie wurtembergeoise de la forêt Noire. D'origine israélite, il fut d'abord destiné à la théologie juive; mais à partir de 1835, il se voua entièrement aux lettres et ne les a plus abandonnées depuis. Il publia son premier écrit sous le titre : *le Judaïsme et la récente littérature* (Stuttg., 1836). Il se proposait de le faire suivre d'une série de romans tirés de l'histoire du judaïsme, sous le titre général : *le Ghetto*. A cette idée première se rattache l'œuvre que nous publions aujourd'hui presque en son entier. Elle parut en 1837, et précéda de quatre années la traduction complète de Spinoza, donnée par l'auteur avec une biographie critique. Ce livre appartient à la première époque de l'auteur. Depuis lors, Berthold Auerbach s'est voué, avec un succès de popularité que nul romancier n'a jusqu'ici atteint en Allemagne, à la peinture de la vie bourgeoise et surtout de la vie rurale. Chacun apprécie le mérite de ces créations, qui, du moins en partie, ont été placées entre les mains du public français par les soins de la librairie Hachette. En donnant la traduction de *Spinoza*, la *Revue germanique* espère faire connaître l'éminent romancier par un côté plus ignoré, et, selon nous, plus large et supérieur. On se méprendrait cependant si, d'après le titre, on jugeait cet ouvrage fait exclusivement pour les philosophes. L'auteur, sans recourir à aucun artifice et en restant fidèle à la vérité philosophique et historique dans tous les points essentiels, est arrivé à jeter sur un fond austère, et en apparence absolument rebelle aux exigences du roman, les détails de mœurs les plus intéressants, et nous ne savons quel charme tranquille et profond dont la Hollande a le secret. C'est dans ce cadre si bien fait pour elle que nous apparaît la vie du plus grand penseur des temps modernes : vie intime, sans écume à sa surface, mais profonde comme l'immensité universelle qu'elle a tenté de réfléchir dans son impassible miroir.

Digitized by Google

rait au bord de cette tombe. Ceux qui avaient accompagné le défunt jusqu'à sa dernière demeure s'étaient formés en petits groupes et s'entretenaient des affaires du jour, de la vie et de la mort de celui dont on venait de rendre la dépouille à la terre. Ceux qui avaient été occupés à descendre le cercueil s'éloignaient en silence et avec des visages indifférents; car le soleil qui déclinait vers le couchant les avertissait qu'il était bientôt l'heure d'aller « saluer la face du sabbat ». Seul, un jeune homme au pâle visage était resté au bord de la fosse, et suivait d'un regard pensif les pelletées de terre brune qui tombaient avec un bruit sourd sur la bière. De sa main gauche il arrachait machinalement les bourgeons qui commençaient à poindre dans la haie fraîchement taillée.

« Mon jeune ami, lui dit en espagnol un étranger qui se trouvait près de lui, vous êtes sans doute le seul parent de celui qui repose ici? Votre visage me dit que vous l'avez connu, et vous pourrez me dire sans doute quel fut cet homme qu'on vient de jeter à la hâte dans cette fosse comme un pestiféré, sans une larme, sans un souvenir, sans un regret. Je suis étranger et....

— Aucun lien de parenté ne m'attachait à lui non plus, fit le jeune homme après un peu d'hésitation. Vous êtes sans doute de la race d'Israël, et il faut que vous soyez en effet étranger et venu de loin, puisque vous ignorez le sort de cet infortuné abandonné de Dieu et des hommes. Ah! il était grand et élevé au-dessus de tous, et combien il est descendu dans la fosse de perdition.

— Je vous en supplie, interrompit l'étranger, n'agissez pas à mon égard comme tous ceux que j'ai questionnés sur ce sujet, racontez-moi....

— Connaissez-vous la famille da Costa d'Oporto? demanda le jeune homme.

— Et qui pourrait avoir vécu en Espagne sans que la renommée de ce nom soit parvenue jusqu'à lui? Les plus célèbres d'entre les guerriers l'ont porté. Miguel da Costa était un des plus vaillants chevaliers que j'aie vus dans les tournois de Lisbonne; il fut, durant un temps, un adhérent très-zélé de notre religion persécutée.

— Celui qui a trouvé ici le repos, reprit le jeune homme, était son fils, et, comme mon père me l'a souvent dit, l'image frappante de son père, dans son port et sa physionomie. Gabriel, c'était son nom, ne le cédait à personne dans tous les exercices de la chevalerie, il était expert en toutes sciences, mais surtout dans la science du droit. Bien que de bonne heure tourmenté par des doutes sur la religion, il n'en

Digitized by Google

avait pas moins accepté, à l'âge de vingt-cinq ans, la charge de trésorier de l'église catholique; enfin le zèle s'éveilla chez lui pour la pure religion de ses pères, et il quitta, avec sa mère et ses frères, le pays où reposent les ossements de tant de martyrs de notre religion, et où l'on voit sans nombre des Juifs se prosterner devant des images et les baiser, lorsque.... »

Ici le jeune homme s'arrêta soudain pour écouter la conversation de deux individus occupés à égaliser la terre autour de la tombe.

« Dieu me pardonne mes péchés, disait l'un, mais je maintiens mon dire, ce mécréant ne méritait certainement pas d'être encore enterré le vendredi soir; car le voilà, en vertu du sabbat qui commence, délivré des tourments de la première putréfaction. Maintenant, lorsque son âme se présentera aux portes du ciel, elle trouvera le festin tout prêt; elle n'entrera pas dans la Géhenne de feu, car il est permis aux damnés de se reposer de leurs souffrances le jour du sabbat; je disais bien qu'il fallait le laisser là et attendre pour l'enterrer jusqu'au lundi matin; c'eût toujours été assez tôt pour ce qui l'attend, et voilà qu'il nous fera peut être encore violer le sabbat après sa mort; dépêchons-nous donc d'en finir.

— Oui, oui, repartit l'autre, en voilà un qui sera bien étonné lorsqu'il arrivera là-haut, et que les anges exterminateurs le frapperont de leurs verges enflammées; il finira bien par croire alors qu'il y a un autre monde, ce qu'il a toujours persisté à nier sa vie durant. Hein! qu'en penses-tu? »

« Je vous en prie, continuez votre récit, dit l'étranger.

— Vous avez entendu ce que disent ces gens, répliqua le jeune homme, et ce petit bossu que vous voyez là, et qui l'insulte maintenant avec tant d'amertume, a reçu de lui plus d'un don, car sa bienfaisance était sans bornes. Comme je vous le disais, Gabriel vint s'établir ici, à Amsterdam; il se soumit à toutes les formalités exigées et entra dans notre religion. Il prit dès lors le nom d'Uriel Acosta. Il suivit à la lettre le précepte : « Tu méditeras ma loi nuit et jour. » On m'a souvent raconté combien il était touchant de voir cet homme si distingué ne pas dédaigner de se faire enseigner par un enfant l'hébreu et les saintes Écritures. Mais bientôt un malin esprit entra en lui, et il se mit à se railler de nos pieux rabbins. Vous venez d'entendre qu'il était de ceux qui nient nos dogmes fondamentaux; il a confié les péchés de son cœur à ses écrits et essayé même de les appuyer de la parole divine. Le rabbin Salomon de Silva, notre célèbre médecin, a réfuté ses doctrines mensongères. Acosta fut mis au ban de la commu-

Digitized by Google

nauté et fit une rétractation. Mais l'esprit de contradiction ne lui laissa pas de repos: il ne se montra pas seulement hostile à notre sainte religion en violant le sabbat, au rapport de son propre neveu, en mangeant des mets défendus, et en détournant de leur projet, par ses conseils, deux chrétiens qui voulaient se faire israélites, mais il se prononça encore publiquement, en véritable blasphémateur, contre toutes les religions. Durant sept années, il refusa de vivre selon les préceptes de notre religion, et surtout de se soumettre à la pénitence qui lui avait été imposée. Il fut question de lui infliger le bannissement capital et de le rejeter à perpétuité du sein de la communauté. Cédant aux instances de son ancien ami, le pieux rabbin Naphthali Pereira, il se soumit à la décision du Beth-Din [1] et subit toutes les dures expiations qu'on lui infligea. Mon père le disait souvent : « Acosta se serait volontiers fait tuer pour notre religion, mais il ne pouvait pas vivre pour elle. » Des dissensions domestiques, la rupture de son mariage avec une des filles de Josué di Leon, achevèrent de troubler son esprit. Il a laissé de sa vie, en guise de testament, une esquisse où il cherche à se justifier; si vous demeurez encore quelque temps à Amsterdam vous pourrez en apprendre beaucoup plus encore sur son compte. Depuis longtemps, contrairement à son habitude première, il ne parlait presque plus à personne; on crut à son repentir; mais il couvait de nouveaux méfaits. Il évitait alors le rabbin Naphthali Pereira, qu'il considérait comme l'auteur de ses souffrances et de son malheur. Hier matin, au moment où le rabbin passait, à son retour de la synagogue, devant la maison d'Acosta, celui-ci tira un coup de pistolet sur cet homme pieux. Il était bon tireur d'habitude et jouissait même d'une certaine réputation à cet égard dans sa ville natale; un ange du ciel a dû sans doute retenir son bras, car il est merveilleux que le saint homme n'ait pas été atteint. Le malheureux avait tout prévu, car il saisit aussitôt un second pistolet qu'il tenait prêt et se le déchargea dans la bouche, et sa cervelle, dit-on, sauta jusqu'au plafond. C'est pourquoi on l'a enseveli de la sorte et sans honneur.... »

« Baruch! interrompit alors un long individu qui s'approchait de lui, Baruch, viens, tout est fini, nous allons rentrer avec notre maître.

— Me voici, Chisdaï, » répondit Baruch, qui s'inclina devant l'étranger et alla rejoindre l'assemblée de ceux qui étaient présents

[1] Le grand tribunal des rabbins.

Digitized by Google

et qui disaient en ce moment en langue arménienne la prière prescrite pour la résurrection des morts et la reconstruction de Jérusalem.

Au sortir du cimetière, chacun arracha par trois fois de l'herbe du sol, la jeta par-dessus sa tête derrière lui et proféra ces paroles en hébreu : « Ils surgissent du sein de la cité comme l'herbe du milieu des champs. » (Ps. LXXII, 16.) Hors du cimetière ils se lavèrent trois fois les mains dans de l'eau préparée, pour se purifier du contact des démons qui résident aux champs de la mort, et ils récitèrent en même temps le verset : « Il engloutira à jamais la mort, etc. » (Jérém. XXV, 8.) Alors seulement chacun se dirigea vers sa demeure ; mais tout en marchant il fallut encore dire trois fois les versets des psaumes XC, XV et XCI. Selon l'usage, on s'assit, en commençant chaque verset, sur une pierre ou sur le gazon, puis on le continuait en marchant.

C'est ainsi que cheminèrent Baruch et Chisdaï, le rabbin Saül Morteira, leur maître, marchant au milieu d'eux. « Périssent ainsi tous tes ennemis, Seigneur » (Juges V, 31), dit enfin Chisdaï. « La juste condamnation de Dieu s'est de nouveau manifestée dans toute sa puissance envers cet orgueilleux, continua-t-il. Tu n'as pas vu sa pénitence, Baruch, et moi je désire que mes yeux ne soient plus témoins d'une pareille scène. Une pitié coupable s'éveilla d'abord en moi, jusqu'à ce que j'eusse reconnu qu'il est du devoir des hommes de s'armer des verges de la justice divine. Je n'oublierai jamais tout cela. Je le vois encore, l'apostat, revêtu de la chemise qui devait servir à sa sépulture et lisant en pleine synagogue la confession de ses péchés ; ce n'était plus cette voix impérieuse d'autrefois, il ne portait plus son front aussi haut ; mais que lui a servi d'avoir courbé sa tête, ainsi qu'un roseau, selon les paroles du prophète Isaïe. Je le vois aussi, comme si cela se passait en ce moment sous mes yeux, lorsqu'on le conduisit dans le coin du temple, qu'on attacha ses bras vigoureux à une colonne, et que son large torse fut mis à nu. Le chacham se tenait à côté du bedeau et récitait le verset 38 du psaume LXXVIII : « Le Dieu tout miséricordieux pardonne les péchés, il détourne avec mansuétude sa colère, il adoucit son courroux. » Il dit ces paroles par trois fois, et à chacune le sacristain laissait tomber un coup sur les épaules nues de l'apostat. Il ne poussa pas le moindre gémissement, et lorsque depuis longtemps il avait reçu le nombre de coups prescrits, il ne bougeait toujours pas ; il était là sans mouvement, et des lèvres il baisait le sol qu'il avait dédaigné de fouler. On le rhabilla enfin et le conduisit à la porte de la synagogue ; là il dut s'agenouiller sur le seuil, le sacristain lui tint la tête baissée, et chacun à son tour, en sortant

Digitized by Google

de la synagogue, posa le pied sur sa nuque semée de blessures; je me fis plus pesant lorsque je passai sur lui, afin qu'il sentît aussi le poids de mon pied. Je te le dis, c'est dommage que ton père fût justement en voyage avec toi ce jour-là. Je vis ensuite, après que tout le monde fut parti, comment il se releva, rentra encore une fois dans la synagogue, ouvrit impétueusement le tabernacle et fixa longtemps les livres saints, jusqu'à ce que le sacristain vînt l'avertir de se retirer. « Les portes du ciel me sont-elles de nouveau ouvertes? » demanda-t-il, et il me sembla que je l'entendais accompagner ces paroles d'un rire infernal. Il s'enveloppa dans son manteau et rentra furtivement chez lui. Les voies de Dieu sont justes! Il est tombé dans la fosse qu'il avait creusée pour d'autres. C'est ainsi qu'ils périront tous. Il est perdu dans ce monde et dans l'autre. » Chisdaï jeta un regard de côté vers son précepteur, comme pour lire dans ses traits un signe de bienveillante approbation, en récompense de son zèle pieux; mais celui-ci secoua la tête d'un air pensif et continua à prier tout bas.

Baruch avait déjà deux fois ouvert la bouche pour répondre à son condisciple; mais dans la crainte que la commisération pour la destinée du pécheur ne le portât à le défendre avec trop de chaleur, il avait gardé le silence. Lorsqu'il vit la désapprobation tacite du maître, il s'enhardit cependant. « Tu ne parais pas, dit-il, vouloir suivre l'exemple de la femme de rabbi Mejir. » Il faisait allusion à ce récit du Talmud où une femme, lisant le verset du psaume CIV, 35 : « Oh! puissent les pécheurs disparaître de la terre, afin que les impies soient détruits, » changea le mot *pécheurs* en *péchés*. Baruch continua : « Où est sur la terre le juste qui ne fasse que le bien et ne pèche point? » (Ecclésiaste, VII, 20.) « Moi aussi je déteste ces doctrines qui ont conduit Uriel dans la voie de l'erreur et du mensonge.

— Tu ne dois plus prononcer son nom, il est effacé, interrompit Chisdaï.

— Il a lui-même réfuté ses doctrines, puisqu'elles l'ont conduit au suicide. Pendant qu'il vivait encore, les hommes l'ont jugé; à présent qu'il est mort, Dieu seul a le droit de le juger. »

Le rabbin inclina la tête en signe d'assentiment, sans proférer une parole, étant encore occupé à dire le psaume.

« Mais il est écrit également, reprit Chisdaï avec humeur : « Le nom de l'impie pourrira. » (Prov. X, 7.)

Tous les trois marchèrent encore quelques instants en silence, chacun agité de pensées diverses. Enfin le maître prit la parole et déclara que la loi révélée ne tolérait point l'apostasie; car Dieu a écrit

Digitized by Google

la loi de sa main et nous l'a soumise afin que nous vivions tous d'après ses commandements; que celui qui s'imagine pouvoir vivre selon les inspirations de sa raison nie la nécessité de la révélation et sa vérité et insulte à la loi qui doit le frapper. « Il se trouve il est vrai des gens, fit le rabbin en concluant, qui vous disent : Laissez chacun croire et penser ce qu'il lui plaît, sous sa responsabilité personnelle. Ceux-là sont, à leur insu, des apostats. Il ne nous est pas permis d'abandonner aucun de ceux qui sont nés dans notre croyance à sa perte, qui serait aussi la nôtre. Si nous pouvons le ramener à la pénitence par nos exhortations, nous entonnons un alleluia; s'il reste sourd et récalcitrant, nous déchirons nos vêtements : il est mort, il faut qu'il meure ou qu'il tue le démon qui est dans son cœur. Nous le contraignons de toute la force que Dieu nous a donnée.

— On le contraint jusqu'à ce qu'il dise : « Je le veux, » interrompit ici Chisdaï en empruntant les paroles du Talmud, et le rabbin continua :

« Si nous ne pouvons pas séparer de son âme l'esprit de mensonge, nous le détruisons lui-même avec le démon dont il est possédé. Où nulle parole ne peut suffire, Dieu nous a donné la pierre pour lapider. Ne vous laissez point séduire par ceux dont le cœur est compatissant pour la fin de cet apostat, et qui disent avec pitié qu'on aurait dû le ménager et ne pas le pousser à un tel excès. On a bien fait en l'empêchant de pécher davantage. »

Il fallait qu'une série d'idées particulières se fût développée dans l'esprit de Baruch, car il demanda, après une pause :

« Dans quelle partie de l'Écriture sainte le suicide est-il défendu ?

— Quelle question ! » répondit le rabbin d'un ton bourru, et Chisdaï ajouta :

« Il est dit dans le sixième commandement : « Tu ne tueras point, » sans plus, ce qui signifie ni un autre ni soi-même.

— Tu arrives de nouveau aujourd'hui à de singulières questions, » dit le rabbin d'un ton de réprimande à Baruch. Celui-ci ne pouvait s'expliquer ce qui le tourmentait. L'étranger l'avait arraché à de pénibles pensées, alors qu'il était debout au bord de la tombe de l'hérétique, fixant ses yeux hagards dans la fosse où l'on descendait le corps; il lui semblait que c'était son propre corps qu'on ensevelissait, et son esprit errait en interrogeant et en gémissant par le monde : Est-ce là le sort du dissident qu'on le pousse dans l'abîme ? Qui peut commander à une âme étrangère; qui peut commander à la sienne propre de rester dans le chemin qui lui fut tracé? Combien devait être indes-

Digitized by Google

tructible la pensée qui anima cette dépouille ensevelie, pour que cet homme fût capable d'attenter pour elle à la vie des autres, et que pour elle il se tuât lui-même? Qui oserait ici juger et damner?

Les questions de l'étranger avaient interrompu le cours de ces pénibles méditations, les paroles du rabbin avaient rétabli de nouveau la contradiction dont souffrait l'âme du jeune homme; un souvenir de son enfance surgit alors en lui. Bien des années auparavant, quand pour la première fois il s'était trouvé au milieu de ces tombes, une profonde mélancolie s'était insinuée dans le cœur de l'enfant. On venait d'enterrer son oncle Emmanuel, qui, toujours malade et ne quittant plus la maison, s'occupait beaucoup des enfants et en faisait les messagers interprètes de ses désirs avec le monde extérieur. Lorsque tout le monde eut quitté le cimetière, l'un pour se rendre à l'école, cet autre au port ou à la bourse, d'autres encore à leurs ateliers ou leurs magasins, tandis que la bruyante activité continuait à remplir la ville comme si rien ne se fût passé, le cœur de l'enfant s'émut, car il se demanda comment il se pouvait faire que toutes choses reprissent ainsi leur cours accoutumé, bien que l'oncle ne fût plus dans la maison? Le pauvre petit pleura pendant des heures entières dans la chambre déserte du défunt, dont les fenêtres étaient toutes grandes ouvertes comme elles ne l'avaient jamais été auparavant; puis il s'indigna à propos de tous ces gens qui laissaient le pauvre malade là-bas, sous terre, comme si l'on n'avait jamais rien su de son oncle. Sa mère, — car jamais il n'eût osé avouer ses tourments à son père, — chercha à le calmer et à lui expliquer que son oncle n'était pas seul, qu'il n'était plus malade, bien plus, qu'il était bien portant et heureux là-haut, auprès de Dieu, de tous ses ancêtres et de tous les gens de bien qui l'avaient précédé. L'enfant ne pouvait pas comprendre cela et s'écriait toujours : « C'est que tu ne l'as pas vu, ils l'ont mis dans une fosse profonde et ils ont jeté beaucoup de terre sur le cercueil dans lequel il dormait; il s'est certainement réveillé et maintenant il ne peut plus en sortir. » La mère essaya de lui faire comprendre que le corps seul avait été enterré, mais que l'âme était près de Dieu. L'enfant se consola, mais pendant des semaines, quand mugissait le vent et que la pluie tombait, il ne pouvait s'empêcher de penser : « Comment se porte mon oncle à cette heure, là-bas, sous la terre? »

Depuis, il avait pleuré sur la tombe de sa mère, et il s'était souvenu de ses consolantes leçons. Mais en ce jour, près de la tombe d'Acosta, ces réminiscences touchant la mort de son oncle s'étaient de nouveau éveillées en lui. Le même sentiment douloureux qui, au

Digitized by Google

regard de la mort fait frémir le cœur, n'avait pas quitté durant toute sa vie l'apostat qu'on venait d'ensevelir.

Comment se fait-il que la même question assiége les enfants et les incrédules? Serait-ce que les uns ne savent rien encore des doctrines révélées, et que les autres les rejettent volontairement dans la persuasion qu'ils pourront résoudre ces questions par leurs propres efforts? Qui oserait les condamner pour avoir tenté une lutte semblable?...

« Ne sois point trop rigoureux et trop subtil, pourquoi veux-tu ta perte? » Baruch prononça en lui-même ce vers de l'Ecclésiaste (VII, 17) et il se calma.

On était arrivé devant la maison du rabbin, et celui-ci, prenant un ton solennel, rappela à ses élèves que le lendemain était le 6 ijar. On se sépara: chacun rentra chez lui pour changer à la hâte de vêtements et courir à la synagogue.

Le grain de blé tombe dans le sillon, une motte de terre se divise et le recouvre; personne ne s'informe comment il germe et prend racine, caché au regard investigateur. La marche de l'esprit humain peut se comparer volontiers à cette mystérieuse croissance, et ses lois sont plus secrètes encore; ce qui est devenu peut seul être saisi, non le devenir lui-même; l'investigation ne peut servir qu'à nous signaler toujours un plus grand nombre de points fixes dans ce développement.

Aucun fruit, d'autre part, n'est engendré comme tel d'un autre fruit; il faut que la semence renouvelle les évolutions de la vie, qu'elle germe et bourgeonne, qu'elle devienne le brin végétal, l'arbuste et l'arbre, pour produire au décuple et au centuple le fruit qui doit sans cesse nourrir la vie à nouveau.

II.

UN VENDREDI SOIR.

Ce soir-là, un luxe inusité régnait dans la salle du coin, dans la haute maison aux grandes fenêtres ogivales richement ornées, située sur les remparts, non loin de la synagogue. La lampe d'argent suspendue au milieu du plafond, et dont les arabesques bizarres étaient recouvertes habituellement d'une enveloppe de gaze, brillait avec éclat à la lumière des sept flambeaux qu'elle portait. Elle avait, il est vrai, encore plus d'une merveille à révéler. Les dossiers des siéges sculptés avec art s'étaient également dépouillés de leurs housses grises de la semaine, et étalaient aux yeux le luxe des couleurs, au milieu des

Digitized by Google

oiseaux et des fleurs de soie brodée dont ils étaient revêtus; c'est à peine si l'on accordait encore un regard au tapis éclatant qui s'étalait sur le plancher. Symétriquement rangés sur les bahuts, les coupes et les verres réfléchissaient la lumière en rayons variés. Un léger parfum de bois de sandal se répandait du poêle dans la pièce assez vaste, au milieu de laquelle se trouvait, sous la lampe, une table ronde. Elle était recouverte d'un nappage à fleurs rougeâtres; les coupes et les cruches d'argent semblaient attendre un petit nombre de gais convives. Au mur, du côté du levant, était suspendue une image dessinée sur un parchemin jauni, au-dessous de laquelle on lisait, en hébreu, l'inscription suivante, en lettres d'or : « De ce côté vient le souffle de vie. » Un cadre bruni par le temps entourait les contours effacés, au milieu desquels cependant on pouvait encore reconnaître l'image d'une ville ancienne; au-dessous, se trouvaient inscrits, également en hébreu, les mots suivants : « Et tous les autres parmi les peuples autour de vous connaîtront que je suis le Seigneur, qui reconstruit ce qui a été détruit, et qui plante de nouveau ce qui a été dévasté. Moi, le Seigneur, je le dis et je le fais en vérité. » (Ez. XXXVI, 36.) C'était la vieille ville sainte, Jérusalem, et plus d'un œil sans doute, qui depuis longtemps était retombé en pourriture dans le sein obscur de la terre, s'était reposé plein de larmes et de tristesse, ou rayonnant d'espoir, sur ce parchemin jauni. — Hors celle-là, aucune autre image ne se faisait voir entre ces murs, ornés de tentures magnifiques. Une jeune fille reposait sur l'ottomane : elle était immobile, sa petite tête ronde nonchalamment appuyée sur sa main droite, dont les doigts se perdaient dans les boucles noires de sa chevelure, qui retombait sans art sur ses épaules. Un livre de prières était ouvert devant elle, son regard ne s'y arrêtait point cependant et se perdait dans le vague. Était-ce dévotion, était-ce la pensée de Dieu dans laquelle reposait son âme? Était-ce quelque réminiscence surgissant dans la brume dorée du souvenir, ou bien quelque vision rêveuse de l'avenir qui faisait flotter autour de ses lèvres roses ce désir angélique et redoublait le battement du cœur? Peut-être était-ce cette situation de l'âme, indécise entre le songe et la veille, qui surprend si souvent la jeune fille, qui mûrit et excite en elle les aspirations sans objet et sans nom? Le silence du sabbat régnait dans tout l'entourage aux formes légendaires.

« Il n'est pas étonnant que tu sois fatiguée, Miriam, » fit une voix nasillarde, tandis que la porte s'ouvrait. Miriam se leva vivement, écarta les cheveux qui masquaient son front, baisa avec ferveur le livre

Digitized by Google

de prières, le posa sur le rebord de la fenêtre, et se hâta d'arranger les coussins du divan.

« Eh bien, pourquoi cet effroi? Ne dirait-on pas qu'il est entré une sorcière? Il est vrai qu'il y a de quoi s'effrayer en me regardant; je n'ai pas encore eu le temps d'ôter mes habits de ménage. Mais aussi, cela s'appelle travailler. » Ainsi parla la vieille Chaje, et vraiment tout son accoutrement pouvait appeler la qualification qu'elle s'était appliquée elle-même. Un bonnet, bruni par la fumée, couvrait suffisamment ses cheveux gris; quelques mèches seulement, plus folles, tombaient le long de son visage couvert de rides comme des fils d'automne; une trace de charbon qui, de la joue gauche allait jusqu'à la moitié du nez, avait attiré l'attention de Miriam, et Chaje était justement occupée devant la glace à l'enlever : « Tu as très-bien fait, continua-t-elle, tandis qu'elle s'essuyait avec son tablier de cuisine, tu as très-bien fait de t'étendre un peu. A quoi bon ce meuble qui est là toute l'année et dont on ne se sert pas? Je voudrais pouvoir me mettre au lit tout de suite, je me passerais volontiers de souper, tant je suis lasse; quand on sert depuis tantôt dix-huit ans, on commence à sentir la fatigue; elle ne se met pas dans les habits. Tu dois aussi être fatiguée; monter et descendre dix fois les escaliers, tout ranger soi-même, disposer le lit de l'étranger, ce n'est pas une bagatelle; mais aussi tout est propre maintenant, il en sera dans l'admiration. C'est bien heureux que tu aies encore acheté le poisson. Du vin, du poisson et de la viande, le plus pauvre parmi les pauvres a tout cela chaque jour de sabbat; sans poisson, il n'y a pas de vrai sabbat; c'est écrit d'ailleurs dans la *Thorah*[1]. Tu es une si bonne ménagère que tu pourras bientôt te marier; tu m'inviteras au moins à la noce, n'est-ce pas? Tâche seulement de ne pas mettre la main sur un sacripant, comme ta sœur Rebecca. As-tu vu quel air Baruch a encore aujourd'hui? On dirait qu'il a déjà passé dix ans sous terre. Je crains, je crains vraiment que de tant apprendre finisse, que Dieu l'en préserve! par nuire à sa santé. Ne rien faire qu'apprendre, nuit et jour, qu'est-ce qu'il en résultera? Mon frère Abraham avait un fils qui était aussi savant que Ristote[2], lui aussi a trop étudié, jusqu'au jour où la tête lui a tourné. Mais taisons-nous, je crois que la synagogue vient déjà de finir, il faut que je me sauve, je ne puis me faire voir en cet état devant aucun honnête Israélite; les voilà qui montent déjà l'escalier. » Ce disant, elle sortit vivement.

[1] Le Pentateuque.
[2] Aristote.

Digitized by Google

Miriam fut bien aise d'être débarrassée de cette insupportable bavarde. Son père, l'étranger que nous avons déjà vu au cimetière en conversation avec Baruch, et Baruch lui-même, entrèrent dans la chambre. Miriam alla au-devant de son père, s'inclina devant lui; celui-ci posa ses deux mains sur la tête de sa fille et la bénit à voix basse, en disant : « Que le Seigneur te rende semblable à nos premières mères, Rebecca, Rachel et Léa! » Ensuite il bénit aussi son fils Baruch et dit à voix basse : « Que le Seigneur te rende semblable à Éphraïm et à Manassé. » (Gen. XVIII, 20.) Le père et Baruch entonnèrent un court cantique, dans lequel ils saluaient la légion des anges qui, chaque jour de sabbat, visitent la maison de l'Israélite. La voix du père résonna mélancoliquement, lorsque ensuite, selon l'usage, il chanta avec Baruch : (Prov. Sal., chap. XXXI, v. 10.) « Celui qui a trouvé une femme vertueuse, etc. » La beauté et la paix régnaient dans la maison comme autrefois; la mère vigilante l'avait consolidée; mais elle-même avait été enlevée par la mort. La douleur de son souvenir était doublement ressentie dans les joies du sabbat.

L'étranger regarda le tableau suspendu à la muraille.

« Le reconnais-tu, Rodrigo, dit le père, lorsqu'il eut fini ses prières, c'est un vieil héritage qui était jadis suspendu dans la cave qui nous servait de synagogue à Guadalajara; je l'ai sauvé au milieu de grands dangers. »

Pendant que les deux amis s'entretenaient de leurs souvenirs, Baruch et Miriam s'étaient réunis à l'autre bout de la chambre.

« Quelle figure affreusement sombre tu as de nouveau aujourd'hui, dit Miriam, en écartant d'une main caressante les cheveux qui couvraient le front de son frère. Viens te regarder au miroir. » Baruch saisit la main de sa sœur, la retint dans les siennes, et, sans proférer une parole, se mit à écouter la conversation des deux hommes.

« C'est une disposition de Dieu, auquel je serai éternellement reconnaissant, disait le père, que je t'aie reconnu immédiatement au passage. Ainsi, tu connais déjà mon Baruch! Voici la plus jeune de mes filles. Quel âge as-tu maintenant, Miriam?

— Seulement un an de moins que Baruch, répondit la jeune fille en rougissant.

— C'est-à-dire, reprit le père, qu'elle a, je crois, quatorze ans. J'ai encore une fille plus âgée, Rebecca, qui est mariée ici.

— Eh bien, chers amis, j'ai également deux enfants, dit l'étranger. Mon Isabelle est à peu près de ton âge, Miriam; mon fils va avoir vingt ans. Si mes enfants viennent ici, j'espère que vous leur ferez bon

Digitized by Google

accueil, et que vous voudrez bien vous occuper d'eux, surtout en ce qui concerne notre sainte religion, qu'ils ne connaissent encore guère.

— Mais écoute donc, poursuivit l'étranger, en se plaçant les bras croisés devant Baruch, quand je regarde ce garçon-là, je ne comprends pas comment je ne l'ai point reconnu du premier coup au cimetière : ce teint d'un brun particulier, ces longs sourcils noirs légèrement assombris, absolument comme les tiens dans tes jeunes années, lorsque tu méditais quelque aventure, et ce pli également sur ce front inégal, c'est toi entièrement; par contre, ces cheveux noirs crespelés, ces lèvres finement découpées avec ce duvet délicat qui entoure les coins; oh! le divin sourire que Manuela avait sur ces lèvres-là. Et puis une certaine audace récalcitrante empreinte sur la physionomie, tout cela lui donne quelque chose de mauresque; il tient cela de sa mère. Ah! si elle vivait encore, quelle joie elle aurait de me voir ici. »

Baruch écouta cette description de lui-même avec mécontentement et presque en tremblant. Mais lorsqu'il entendit parler de son origine demi-mauresque, il se souvint de nouveau que Chisdaï s'était moqué de lui à cause de cela, un jour, à l'école. Il en voulut à son père de le lui avoir laissé ignorer jusqu'alors. Celui-ci vit l'embarras de son fils et dit à l'étranger : « Tu ne peux dissimuler, Rodrigo, que tu es un élève de Silva Velasquez, et qu'à la cour de Philippe tu as aidé aux dames à découvrir les beautés et les défauts des autres. Baruch, il faudra que demain tu montres tes dessins à monsieur. Ne sois donc pas craintif, il ne t'est arrivé aucun malheur, ce me semble.

— Non, non, reprit l'étranger, en caressant les joues du jeune homme, j'espère que nous deviendrons bons amis. N'as-tu pas connu mon cousin, le savant Jacob Casseres?

— Non pas lui personnellement, dit Baruch, mais je connais son livre, les *Sept jours de la création.* »

On s'était mis à table, on avait dit la bénédiction sur le pain et le vin, et inauguré le sabbat.

« C'est pourtant chose singulière, dit le père de famille après la prière finale : dans la semaine je puis à peine attendre d'avoir avalé le dernier morceau pour mettre le cigare à la bouche; mais, au jour du sabbat, il semble que nos penchants soient devenus tout autres; l'idée de fumer ne me vient même pas, et il ne me coûte aucune peine pour ne pas enfreindre la loi. » L'étranger ne répondit rien à cela. « Bon Dieu! s'écria le père après un moment, je vois que tu as encore l'habitude de ton pays, de mettre de l'eau dans ton vin; pour peu que tu

Digitized by Google

restes avec nous dans ces brumes du Nord, sur cette terre qui a été arrachée violemment à l'Océan et qu'il faut à toute heure défendre contre lui; dans ce pays où durant la moitié de l'année le sol est durci, et où le firmament est sans cesse couvert de nuages, où tu respires l'humidité et les brouillards, au lieu d'un air embaumé, ici, dans notre ville, où ne coule aucune fontaine et où il faut chercher au loin l'eau que nous buvons, où il vous semble que l'on est emprisonné par la mer comme le sol; où le climat lui-même rend l'homme calme, flegmatique, et où la prévoyance et la prudence, qui ont créé et conservent le sol, sont également les vertus capitales des hommes : en un pareil pays, si tu l'habitais, tu te ferais aussi à cet usage, crois-moi, de verser dans ton sang paresseux et vieillissant, le sang pur de la vigne, pour le faire circuler plus vite. Oh! le beau et l'admirable pays que notre Espagne; mais elle est habitée par des démons. Maintenant que je vais bientôt reposer ma tête fatiguée dans la tombe, je sens bien que ce n'est pas ici la patrie qui gardera mes os.

— Tu deviens injuste, répliqua l'étranger, tandis que tu es tranquillement assis à ta table, sans crainte que ton ami ou même un de tes propres enfants aille demain confesser avec un sentiment de regret que tu adores en secret le Dieu d'Israël, tu oublies que le feu d'un bûcher pourrait, au lieu de ce vin généreux, réchauffer tes membres vieillis; voilà que tu ne te souviens plus que des joies de la patrie, et que tu ne songes plus à la mort atroce qui nous menaçait de toutes parts. L'ombre profonde des magnifiques bois de châtaigniers ne nous invitait pas au repos, et les riches forêts ne nous invitaient pas aux plaisirs de la chasse; car, demain, ces arbres pouvaient nourrir notre propre bûcher; nous-mêmes pouvions, demain, être les bêtes fauves traquées par le chasseur. En vérité, quand je t'entends parler ainsi, je donnerais volontiers raison à ces zélateurs indiscrets qui attribuent toutes nos souffrances à notre trop grand amour pour la patrie, à l'orgueil et à la volupté que nous sentions à nous trouver au milieu des jouissances, dans la renommée que nous nous y avions acquise.

— Oui, oui, tu as raison, répondit le père, mais ne gâtons pas la fête du revoir par de tristes réflexions; viens, buvons. Miriam, donne-nous ces verres vénitiens, là-bas; fais-toi éclairer par Elsje dans la cave, et apporte-nous les deux bouteilles que de Castro m'a dernièrement envoyées.

— Exquis, dit l'étranger, après après avoir porté à ses lèvres le verre rempli du vin que l'on venait de servir, c'est du vrai *Val de Pennas;* où te l'es-tu procuré ?

Digitized by Google

— Comme je te le disais, Ramiro de Castro me l'a envoyé de Hambourg; ce vin a mûri avec nous; il est devenu plus ardent avec l'âge, tandis que nous.....

— Eh bien, nous avons aussi vécu; console-toi. Ce vin réveille en moi les esprits depuis longtemps dissipés; t'en souviens-tu encore? C'est de ce même vin que nous bûmes ce certain soir à la posada, à côté de la maison de doña Inès, qui depuis deux soirées déjà te faisait attendre vainement; tu frappas du poing sur la table et tu juras de ne plus la revoir, et le lendemain c'était un murmure sous les charmilles indiscrètes : Cher Alfonso et chère Inès, ah! ah! ah! »

Le père avertit tout bas son ami de ne pas oublier la présence des enfants; mais l'étranger ne parut pas y prendre garde et continua de s'égayer en dégustant le vin du pays natal.

« Te rappelles-tu encore, reprit-il, ces divines soirées d'été, quand nous errions dans l'Alameda, à Guadalajara? Je te vois encore lorsque l'Angelus sonnait, à neuf heures, et que tout le monde s'arrêtait comme par enchantement pour dire une patenôtre; je te vois encore serrant convulsivement ton chapeau dans ta main; tes yeux lançaient des éclairs comme s'ils eussent voulu mettre le feu à tout l'univers, et non pas seulement au cœur de doña Inès; tu as toujours été un dangereux caballero. Dieu du ciel! continua-t-il après avoir bu encore un coup, mon front se couvre encore de sueur quand je songe à ce jour où nous nous trouvâmes, à Tolède, devant l'église Notre-Dame *del Transito*. Vois-tu, me disais-tu, en grinçant des dents, vois-tu ce magnifique monument; ce fut jadis une synagogue de nos ancêtres. Samuel Lévi, qui l'a bâti, a pourri à une potence, et maintenant c'est un vrai miracle que nous ayons toujours sauvé nos peaux, avec cette humeur d'orgueilleuse rébellion qui te remplissait. »

C'est ainsi que les deux amis se perdirent dans leurs souvenirs de jeunesse; en l'espace d'une heure ils vécurent encore une fois d'une vie remplie d'élans, d'amour et d'ardeurs juvéniles.

« Je ne puis concevoir, se hasarda de dire une fois Baruch, comment on peut se trouver heureux dans un pays où la trahison, la honte et la mort menacent à chaque instant.

— Tu es encore trop jeune pour cela, dit l'étranger. Crois-moi, alors même que l'on compterait jusqu'aux moindres souffles de ta vie, il y a des heures et même des jours où tu peux te sentir heureux et tout oublier; et si l'on te plonge dans l'opprobre, que l'on te jette, toi et les tiens, dans la boue, il y a un sanctuaire où nulle puissance de la terre ne peut atteindre, c'est la conscience de toi-même et le cercle

Digitized by Google

intime des nôtres; le ciel qui s'ouvre là, nul ne peut nous le ravir, pas même l'éternel épouvantement du trépas. Tous ces tourments se sont accumulés sur nos têtes, et cependant nous avons été heureux.

— Mais ce schisme éternel dans l'âme? chrétiens pour le monde, et juifs au fond du cœur.

— Ce fut là notre malheur; je l'ai bien vu chez ton oncle Jeronimo.

— Pourquoi ne quitte-t-il pas sa sombre cellule et ne vient-il pas nous rejoindre? demanda Baruch.

— Il a quitté sa cellule, et nous irons le rejoindre : il est mort.... Jeune homme, tu aurais dû être témoin de cette histoire lamentable; c'eût été pour toi une salutaire espérance pour toute la vie. »

Baruch s'était levé de son siége et avait prononcé à voix basse les paroles prescrites à l'annonce d'une nouvelle de mort : « Loué sois-tu, Dieu, Notre-Seigneur, roi du monde et juge équitable. »

« Ah! faites-nous ce récit, je vous en prie, » dit-il ensuite; et Miriam se rapprocha également de la table et joignit sa prière à celle de son frère.

« C'est aujourd'hui jour de sabbat, dit l'étranger, et je ne devrais pas le faire; mais puisque vous m'en priez si fort, qu'il en soit ainsi; d'autant plus que sa mort m'a donné le courage de me sauver du mensonge, moi et les miens, avec le secours de Dieu. »

III.

UN JUIF DOMINICAIN.

Rodrigo Casseres but encore un coup dans son long verre, et raconta ce qui suit :

« Il y a huit mois environ, je reçus une lettre de Philippe Capsoli, de Séville; je fus saisi d'effroi rien qu'en lisant l'adresse, qui portait : « A Daniel Casseres, à Guadalajara. » Ce ne pouvait être encore qu'un Israélite imprudent qui me désignait par mon nom judaïque; mais combien mon saisissement devint plus grand lorsque je lus le contenu de la lettre : « Daniel, homme de l'obligeance, disait-elle, le jour de la mort et de la vengeance est là; je veux mourir chez les philistins. Ha! il faut qu'ils apprennent ce que c'est que de rôtir... Viens auprès de moi, je suis surveillé par de saints alguazils. Au nom du Dieu trois fois saint! par les cendres de nos frères assassinés! je t'adjure d'accourir auprès de ton frère agonisant. — Jeronimo de Espinosa. »

Digitized by Google

» Nul doute, Jeronimo lui-même avait écrit cette lettre; les jambages fins et parallèles, le signe révéré du Dieu unique sous la signature, m'en convainquirent entièrement, quoique je ne reconnusse pas comme sienne l'écriture tremblée qui recouvrait le papier.

» Je communiquai à mes enfants ma résolution d'aller à Séville; mais j'eus la faiblesse de me laisser attendrir par leurs supplications et leurs larmes : je renonçai à exécuter mon projet. J'avais presque oublié le pauvre Jeronimo, lorsqu'une nuit un songe affreux le rappela à à mon souvenir; le lendemain, j'étais en route. Le cœur serré, je quittai mes enfants, auxquels j'avais dit que j'allais à Cordoue, chez leur tante. Je passai en effet par Cordoue, mais je me glissai sans être vu devant la maison de ma sœur.... Je n'avais ni cesse ni repos nulle part; c'était comme si une main invisible m'eût continuellement poussé en avant. J'arrivai à Séville.... La cloche de l'Angelus tintait justement comme je gravissais la pente du Triana. « C'est là que tu demeures, ardent Jeronimo, disait une voix au-dedans de moi; tu diriges maintenant tes pas vers la chapelle, la prière sur tes lèvres, la malédiction dans ton cœur. N'était-ce pas tenter Dieu d'oser t'introduire, toi, Israélite, au sein du conseil même de l'Inquisition, pour venir en aide à tes frères? » J'entrai dans la chapelle et m'agenouillai jusqu'à ce que la messe fût terminée. Je me levai alors, et examinai minutieusement les moines, gras ou décharnés; dans aucun je ne reconnus Jeronimo. Je m'informai de lui auprès d'un *familier;* il me répondit que depuis plusieurs semaines Jeronimo était entre la vie et la mort, et qu'il conversait constamment avec Daniel dans la fosse aux lions. Il me conduisit dans sa cellule... Le malade dormait, le visage tourné vers le mur; on ne voyait que son crâne chauve; un crucifix était suspendu au-dessus de son lit, et à côté de lui un moine priait, qui me fit signe de ne point faire de bruit. La respiration pénible du moribond et le murmure de celui qui priait témoignaient seuls encore en faveur de la vie dans ce silence de tombeau. Enfin le malade se souleva; je ne le reconnus point : ces yeux enfermés dans leurs orbites, ces joues creuses, ces lèvres pâles, entourées d'une barbe blanche qui descendait en longs flocons, il n'était pas possible que Jeronimo eût changé à ce point... Il me reconnut cependant bientôt, et doucement, remuant à peine les lèvres : « Es-tu encore là, Daniel? C'est beau de ta part de ne pas m'abandonner; tu n'as rien à craindre, toi aussi tu es dans la fosse aux lions, mais Dieu t'aidera à en sortir, comme autrefois notre prophète de Babylone.... A moi seulement ils ont sucé le sang et la moelle, et je n'en puis plus sortir. N'est-ce pas, tu ne me quitteras point? »

Digitized by Google

» J'avais craint que le moment du revoir ne hâtât sa mort. Je ne pouvais comprendre qu'il parlât comme si nous nous fussions trouvés ensemble depuis longtemps, et même comme si je ne l'eusse jamais quitté. Il fit un signe au frère qui priait auprès de lui; celui-ci prit son livre sous le bras et sortit. En partant, il me dit à l'oreille que si cela devenait trop fort, je n'avais qu'à tirer le cordon de sonnette qui se trouvait là.

« Est-il parti? dit alors Jeronimo. Vite, donne-moi les couronnes de poix que tu portes sous ton manteau; je les cacherai ici dessous mon lit. Ce soir, quand ils dormiront tous, nous leur allumerons le nid sur leurs têtes; ce sera un bel holocauste.... Il faut que les anges en rient dans le ciel... Moi, je suis lié, je ne puis sortir. Il faut allumer aux quatre coins à la fois; mais hâtons-nous, sans cela le Guadalquivir sortira de lui-même de son lit et ira éteindre les flammes au haut du château; ils l'ont à leurs gages... Viens à mon secours, l'eau va submerger ma vie. Seigneur Dieu! j'ai péché, j'ai renié ton saint nom; tu te manifestais jadis dans des miracles, envoie tes foudres, qu'elles les anéantissent, moi aussi... moi d'abord; j'ai péché, anéantis-moi. »

» Tout cela fut dit rapidement, tandis qu'il frappait de ses poings osseux sa poitrine, qui retentissait sous les coups; je ne pouvais l'en empêcher.... Il retomba en arrière, presque sans haleine. Je craignais qu'il n'expirât en cet instant, et j'allais agiter la sonnette lorsque soudain il se redressa et me dit en pleurant : « Viens, donne-moi ta main, elle est pure... pure du sang de tes frères. C'est une inspiration de Satan qui m'a suggéré, à moi ver de terre, de vouloir ronger l'arbre géant; j'expie mon orgueil. J'ai renié mon Dieu, je meurs inutile, comme j'ai vécu inutile. Ne vois-tu pas mon père, là-bas? Il vient aussi pour nous secourir... Bien, tu as assez de couronnes de poix, père... Entends-tu les captifs au-dessous chanter *Alleluia?* Ah! c'est un beau chant, *Alleluia, allelu-el....* Nous vous délivrons, vous pouvez mourir. Ne me regardez pas avec tant de colère, ce n'est pas ma faute! » Il retomba encore et me fixa d'un regard vitreux et sinistre. Je le supplia, pour l'amour de Dieu et de nous-mêmes, de se tranquilliser; je lui racontai comment j'étais venu, obéissant à sa lettre; je lui dis qu'il devait se calmer, qu'il avait sauvé beaucoup d'existences humaines, que Dieu aussi était miséricordieux et ne demandait que du cœur.

» Il m'entretint alors avec toute sa présence d'esprit de sa mort prochaine, et combien il en avait de joie. Un torrent de larmes soulagea son âme du cruel tourment qui pesait sur elle; mais tout à coup le désordre reparut avec toute sa violence. Il me demanda l'eau bénite,

Digitized by Google

disant qu'elle adoucissait ses souffrances. « Cela me brûle, ici, dans la région du cœur, comme un fer chaud : bois-en aussi, me dit-il; le saint Père l'a bénite... Bénis-moi, mon père, c'est le jour du sabbat... Où est ma mère, encore dans la cave de la synagogue? Mère, ouvre-moi, c'est moi, ton fils Moïse. »

» C'est ainsi qu'il parla, et ma pensée avait le vertige au bord de cet abîme affreux ouvert près de moi. Le soir vint, et Jeronimo s'imagina qu'on le traînait dans un obscur cachot, qu'on l'attachait au chevalet de torture; au milieu des gémissements de douleur, il s'écriait sans cesse d'une voix presque mourante : « Je ne suis pas juif, je ne sais où il y a des juifs cachés. Daniel, ne m'abandonne pas... ne m'abandonne pas, Daniel! » Il se rendormit enfin. Il faisait entièrement nuit; la pleine lune projetait ses rayons à travers la fenêtre et versait sa lumière d'argent sur le malade. J'étais résigné à mourir; car un seul mot de notre conversation, s'il avait été entendu, m'aurait sûrement conduit au supplice; mais, par bonheur, presque tout l'ordre des moines était occupé ce jour-là à l'enquête contre les luthériens. Je priai Dieu de prendre en pitié Jeronimo et de lui envoyer la mort.... Enfants! il est affreux de supplier Dieu pour la mort d'un homme, et surtout d'un ami d'enfance; mais pourquoi cette âme devait-elle être martyrisée plus longtemps? Cependant, il était écrit que je serais témoin de choses plus terribles encore. J'étais là, plongé en de tristes réflexions, lorsqu'un familier entra et m'ordonna de le suivre chez l'inquisiteur. Le cœur me battit haut lorsque j'entrai dans sa chambre; je me jetai à genoux devant lui, et lui demandai sa bénédiction. Il me l'accorda, et me dit ensuite : « Tu es un ami de Jeronimo. Si tu es un véritable chrétien — et il fixa sur moi un regard pénétrant — efforce-toi de l'arracher à son obstination et qu'il reçoive le saint sacrement avant sa mort; essaie, avertis-moi aussitôt, et il ne mourra pas ainsi. »

» Je retournai chez le moribond, il dormait encore; je me penchai doucement sur lui, il se réveilla.

« Viens, fit-il en se soulevant vivement; viens, il est temps. Vois-tu, Gédéon arrive aussi avec ses trois cents hommes; ils apportent les cruches remplies de feu dans le camp des Madianites. Chut, — doucement, — ne sonnez pas encore de la trompette; laissez-nous chanter la grand'messe. » Il joignit les mains et se signa par trois fois.

» Je le priai, je le suppliai, je pleurai de terreur contenue... Je lui parlai des jours de notre enfance, en lui disant qu'il me tuait moi-même en refusant de recevoir le saint sacrement.

Digitized by Google

« Pourquoi ne me le donne-t-on pas, dit-il tranquillement, ne suis-je pas prêtre?... Viens, lave mes mains, je suis impur; alors, je le recevrai. »

» Je me rendis chez l'inquisiteur, et lui dis que Jeronimo avait encore le délire, mais qu'il avait cependant demandé de lui-même la communion. L'inquisiteur assembla l'ordre tout entier, et lorsqu'ils s'avancèrent dans le long corridor, avec la croix et les encensoirs, psalmodiant les terribles chants de la mort, qui retentissaient longuement dans les hauts vestibules, Jeronimo joignit avec force sa voix aux leurs. Quand le chant eut cessé, il entonna seul encore le *De profundis clamavi* d'un ton puissant et soutenu, tenant ses mains jointes; puis il sépara vivement ses mains, s'en couvrit la tête, et chanta les mots hébreux : Saint! saint! saint! Adonaï sabaoth! (Jéhovah, dieu des armées). *Ave, Maria gratia plena,* ajouta-t-il dans la même position et presque machinalement. L'inquisiteur profita de cet instant pour lui présenter l'hostie; il l'avala avec avidité.

« Le calice! le calice! s'écria-t-il; je suis prêtre! » L'inquisiteur lui offrit le calice, il le saisit des deux mains convulsivement et commença à prononcer sur lui la bénédiction juive du sabbat; puis, se soulevant avec énergie sur son séant et nous montrant en entier son corps effrayant de maigreur, il s'écria : « A moi, Gédéon! brisez les cruches! Au feu! au feu! » Il porta le calice à ses lèvres, le lança au mur avec une telle violence que les vitres en tremblèrent, s'affaissa et mourut. »

L'étranger se couvrit le visage de la main et se leva après qu'il eut prononcé ces paroles. Personne n'osa interrompre le silence; quelle parole pouvait rendre les ébranlements indicibles de l'âme?... Chacun craignait de troubler par un son, même par un soupir, la profonde émotion des autres. Ce fut un silence de mort. Au dehors, on entendit comme des doigts mystérieux frapper contre les carreaux. Tous furent saisis d'un frémissement; l'étranger ouvrit la fenêtre : on ne voyait rien. Il se rassit à la table et poursuivit :

« Je m'étais affaissé, à moitié évanoui, auprès du lit de Jeronimo; le calice avec le vin répandu gisait à terre à côté de moi... Je n'osais me relever, de peur que mes yeux ne rencontrassent d'abord mon bourreau. « Lève-toi, » me dit une voix pleine de rudesse. Je me relevai : l'inquisiteur était devant moi, aucun des moines n'était plus présent. « Comment te nommes-tu? » demanda-t-il brièvement. J'hésitai, plein d'angoisse; devais-je dire mon vrai nom ou le cacher? Peut-être l'avait-il déjà découvert, et un mensonge m'envoyait à la mort, doublement certaine. Je dis la vérité; il me demanda une caution. « Personne

Digitized by Google

ne me connaît ici, répondis-je; mais mon beau-frère, don Juan Malveda, à Cordoue, peut témoigner que le Casseres dans la maison duquel, à Ségovie, l'Inquisition a tenu sa première séance, est mon aïeul. » J'admire encore maintenant le courage avec lequel je parlai à l'inquisiteur dans ce moment décisif. « Jure-moi, dit-il après une longue pause pleine d'anxiété pour moi; non, ne me jure rien; mais si tu profères seulement une syllabe sur ce que tu as vu ici, tu mourras sur un bûcher avec tes deux enfants. Tu es en mon pouvoir, je te tiens par des liens invisibles; tu ne peux m'échapper. » Il ordonna alors à un familier de me conduire hors du couvent. S'il nous est permis de prendre à la lettre l'histoire de Jonas, ses sensations durent être semblables aux miennes lorsqu'il fut revomi par le monstre marin. Il me semblait toujours entendre le chant funèbre, et cependant tout était silencieux comme la nuit autour de moi..... Tout était si mystérieux, si menaçant ; chaque broussaille qui se balançait au clair de lune semblait m'avertir de me hâter. La fatigue et la peur me permettaient à peine de fixer une idée, et au loin pas une âme capable de me réconforter. Je levai alors les yeux vers l'innombrable armée des étoiles; leur lumière céleste pénétra salutairement jusqu'au dedans de moi, et Dieu, le Dieu des armées, veilla sur moi; toute mon âme se fondit en une seule prière, et il l'entendit. J'arrivai dans mon auberge, sellai moi-même mon cheval, et partis comme sur les ailes de l'ouragan. La lune avait disparu derrière des nuages, et la faible lueur des étoiles éclairait seule ma route solitaire. Le cheval lui-même semblait excité par un fouet invisible : il galopait par monts et par vaux, soufflant et écumant d'une manière terrible... Peut-être, pensais-je, l'âme de quelque furieux ennemi des juifs, celle même du défunt grand inquisiteur est-elle entrée dans le corps de l'animal, et condamnée à me soustraire à mes ennemis au sein de la nuit. Souvent, quand il retournait la tête vers moi avec ses yeux ardents, il me semblait qu'il me disait : « Est-ce que je ne souffre pas assez pour ma vie passée? » J'avais presque peur de ma propre ombre, qui, sans trêve, sautait par-dessus les rochers et les buissons, et je n'en enfonçais que plus avant mes éperons aigus dans les flancs du cheval... Vous qui avez grandi libres et vivez en liberté, vous ne pouvez savoir quel désordre de la vie se produit dans des heures pareilles; la terre n'est plus d'aplomb, le ciel a disparu, et tout ce que la mémoire a jamais accueilli de fantômes et d'épouvantes se réveille dans l'imagination. Un miracle, s'il se présentait alors, serait vu sans étonnement, car tout est miracle, tout est devenu incompréhensible, et plus que tout, votre propre existence...

Digitized by Google

Épuisé, j'arrivai chez ma sœur à Cordoue; près de son cœur seulement je chassai la terreur qui jusqu'alors m'avait à peine permis de respirer. Lorsque, le lendemain matin, j'entrai à l'écurie et cherchai mon cheval des yeux, je le vis étendu sans vie sur sa litière; ses grands yeux étaient encore fixes et sinistres comme la veille. Je continuai mon voyage sur un coureur andaloux de mon beau-frère. En prenant congé de ma sœur, je n'eus pas le courage de lui dire que je la voyais pour la dernière fois... Quand j'arrivai chez moi, j'avais perdu mon ancienne sécurité et mon repos. Dans chaque ami qui me souhaitait cordialement la bienvenue, dans chaque étranger qui me regardait dans la rue, je croyais voir un émissaire de cette bande de meurtriers qui ose se nommer un tribunal; chacun allait écarter son manteau et me montrer l'*l* couleur de sang sur sa poitrine. Je ne connaissais plus que la crainte et la méfiance. Ajoutez que, dormant ou éveillé, l'image de Jeronimo se présentait à moi : « Toi aussi, me disait une voix intérieure; toi aussi, tu peux mourir d'une mort semblable, abandonné de ta foi, qui fut un jouet de ta lâcheté, déchiré sans repos, entre la vérité et l'hypocrisie. » Je vendis tous mes biens, et je partis, non sans de grands dangers, car vous savez que nul ne peut quitter l'Espagne sans une permission spéciale du roi... J'envoyai mes enfants en avant par différents chemins détournés; mais ils sont restés à Leyde. Si Dieu me prête vie, je vous les amènerai la semaine prochaine. Si je devais vous conter encore tout ce que j'ai souffert pour arriver jusqu'ici, cela durerait jusqu'au matin, et je n'en aurais pas encore raconté la dixième partie; mais il est déjà tard, et d'ailleurs, s'il plaît à Dieu, nous resterons ensemble encore quelque temps.

— Oui, les lumières sont entièrement consumées, et c'est demain le sixième ijar; il faut que nous nous levions de bonne heure; allons donc nous coucher, et que Dieu nous garde. » Ainsi parla le père, et tous se séparèrent.

Autant une maison juive est avenante le vendredi soir, aux heures de la réunion consacrée, autant elle est remplie de frissons étranges après la séparation. Les sept lumières s'éteignent silencieusement dans la chambre devenue déserte, et c'est une singulière impression de se sentir là, tandis qu'un flambeau meurt après l'autre; car la loi défend d'éteindre une lumière le jour du sabbat, ni d'en allumer une ou d'en prendre une à la main.

Dans la maison du coin, sur le rempart, chacun gagna sa chambre dans l'obscurité, et chacun fut suivit des fantômes qu'avait évoqués le récit de l'étranger.

Digitized by Google

La vieille Chaje dormait depuis longtemps, et rêvait justement du mariage de Miriam et quel rôle important elle y jouait, lorsque la jeune fille, qui partageait sa chambre, entra et la réveilla en l'appelant et en la secouant. « Qu'est-ce? qu'y a-t-il? s'écria Chaje en se levant et se frottant les yeux.

— Tu ronfles si fort et tu parles dans ton sommeil, répondit Miriam; tu m'as fait peur. » Mais au fond c'était une autre crainte encore qui la portait à troubler le sommeil de sa vieille domestique : dans l'impénétrable obscurité, il lui semblait voir à chaque instant s'approcher d'elle le fantôme de son oncle, et elle voulait chasser ses craintes par la conversation. Chaje lui raconta alors son rêve, et combien c'était dommage qu'on l'eût réveillée, qu'elle avait encore l'eau à la bouche en songeant à tous ces mets excellents qu'elle avait goûtés à la noce, qu'on l'avait placée en haut, à côté du marié, avec sa robe de soie rouge et sa chaîne d'or au cou. « Oui, tu as beau rire, dit-elle, ce qu'on rêve dans la nuit du vendredi se réalise toujours au bout de peu de temps, aussi vrai que c'est aujourd'hui le sabbat pour le monde entier. »

Miriam était enchantée de trouver Chaje en aussi bonne humeur de jaseries; sa peur des revenants commença à se dissiper. « Quel air avait donc le marié? » demanda-t-elle au moment où, après s'être déshabillée, elle se glissait vivement sous ses couvertures. Mais Chaje malheureusement ne se rappelait plus son visage; par contre, elle savait les habits qu'il portait et ce qu'avaient dit tous les convives; elle raconta tout cela minutieusement. Miriam dormait depuis longtemps que la vieille parlait encore. Ce ne pouvait être des fantômes dont elle avait rêvé, car le lendemain matin, à son réveil, elle ramena vivement ses couvertures sur sa poitrine, ferma les yeux de nouveau, et chercha à continuer le rêve commencé.

Baruch ne s'était point réveillé d'aussi bonne humeur. Son cœur battait aussi lorsqu'il était entré dans sa chambre obscure; le fantôme de son oncle ne s'était pas présenté à lui dans les ténèbres, et cependant en pensée il était devant lui : un esprit rôdant autour de lui le remplissait d'une profonde terreur et lui serrait la poitrine. A voix haute et du fond de son âme, Baruch prononça la prière du soir; il mit une intonation particulière sur la formule de l'exorcisme, qu'il répéta trois fois : « Au nom d'Adonaï (Jehovah), le dieu d'Israël, à ma droite Michel, à ma gauche Gabriel, devant moi Uriel, derrière moi Raphaël et à mon chevet Schechinath-El (le saint-esprit de Dieu). » Il enfonça sa tête dans les coussins, ferma les yeux, mais pendant long-

Digitized by Google

temps le sommeil refusa de le couvrir; l'agitation était trop grande au dedans. Il ne dormait que depuis quelques heures, lorsque son père le réveilla d'un songe fiévreux, car il était temps d'aller à la synagogue.

IV.

LA SYNAGOGUE.

Un léger brouillard reposait encore sur les rues d'Amsterdam; les lettres d'or des mots hébreux : Bêth-Jaqob (la maison de Jacob), au-dessus du portail de la synagogue, sur le rempart, ne brillaient que faiblement; mais déjà se pressaient en nombre hommes et femmes, entre les sept colonnes qui formaient le portique. Baruch, son père et l'étranger s'y trouvaient aussi. Avant de pénétrer dans l'intérieur, chacun se présenta devant l'un des grands bassins de marbre auprès des deux portes d'entrée, tourna le robinet de cuivre de la fontaine et se lava les mains; Baruch observa le précepte du Talmud, qui enjoint de se laver d'abord la main droite. Ils descendirent ensuite trois marches; car toute synagogue doit être plus basse que le niveau du sol, étant écrit : « Des profondeurs je crie vers toi, Jehovah. » (Ps. cxxx, 1.) Chacun des assistants plaça ensuite sur ses épaules une sorte de grand châle de coton, traversé au bout par trois rayures bleues et muni de franges aux quatre coins; ceux que distinguait leur piété, parmi eux Baruch, en couvrirent encore leur chapeau. « Que tes tentes sont belles, ô Jacob! et tes demeures, ô Israël! » (3, Moïse, xxv, 5.) chanta un chœur d'enfants bien exercé; et ces paroles n'étaient point une ironie au cas particulier, car l'intérieur simple et grandiose du temple était orné avec art; à l'extrémité supérieure, du côté de l'orient, où Jérusalem était autrefois située, et où le juif tourne son visage lorsqu'il prie, deux lions en pierre supportaient les tables sur lesquelles étaient gravés les dix commandements. Au-dessous était le tabernacle, et tout autour, formant un demi-cercle, étaient placés des amandiers et des citronniers en fleurs, plantés dans des caisses peintes de vives couleurs; car chaque année, depuis que les juifs s'étaient vus chassés de leur patrie espagnole, on envoyait chercher dans la Péninsule catholique des arbres odoriférants avec la terre maternelle dans laquelle ils avaient poussé, et l'on en ornait la synagogue; on pouvait de la sorte se faire illusion et se croire, durant quelques heures, dans les champs de la patrie.

Digitized by Google

La longue prière du matin, que disait le chantre à haute voix, laissait assez de loisir aux méditations de tout genre; cependant, lorsque enfin commença le « Schema Israël », tous les assistants joignirent leurs voix. Ce n'était pas un chant harmonieux et lié, le temple en retentit comme d'un sauvage cri de guerre, et c'était bien là le cri de guerre avec lequel ils avaient mille fois triomphé : « Écoute, ô Israël, Adonaï, notre Dieu, est le Dieu unique! » Toutes ces âmes semblaient vouloir pénétrer avec puissance dans l'essence impénétrable de l'existence divine. Baruch aussi ferma avec force ses paupières tremblantes, ses mains se crispèrent, un frisson d'extase parcourut tous ses nerfs; toutes les facultés conscientes avec leurs rayons aspirant vers le dehors et attirés par lui se réfléchirent pour se concentrer en ce seul foyer qui est en Dieu. Le visage tourné vers le ciel, il répéta le verset, après s'être représenté, selon le conseil des anciens sages, tous les périls de mort et toutes les tortures qu'il était prêt à souffrir pour la foi en l'unité de Dieu.

Dans cette contemplation, il sentit toute son âme comme rafraîchie par une douce rosée du ciel : la prière du matin était achevée. Les deux portes du tabernacle furent ouvertes; une série de rouleaux de la loi, enveloppés de brocart d'or, ornés de plaques de cuivre doré et parsemés de pierres précieuses, attirèrent les yeux de l'assemblée vers le sanctuaire, où trois des hommes de la communauté proclamaient tour à tour les noms des villes et des pays où des juifs fervents s'étaient voués pour leur foi à la mort des martyrs. Les principaux d'entre ces martyrs furent signalés; on termina par la lecture du registre mortuaire de l'année. Rachel Spinosa était l'une des premières parmi les défunts; son nom fut accompagné d'une bénédiction, et l'on rappela le legs pieux qu'elle avait institué pour l'école du Talmud, « la Couronne de la loi ». Baruch jeta sur son père un regard douloureux, car au saint souvenir de sa mère se mêlait maintenant l'allusion mystérieuse de l'étranger au sujet de son origine mauresque.

Le tabernacle fut refermé, et Rabbi Isaac Aboab se plaça devant l'autel situé au milieu de la synagogue. C'était un petit homme grêle, les traits creusés par la petite vérole, au front haut, aux yeux gris proéminents; une barbe rousse lui encadrait le menton et les joues : « Et fussé-je dans la vallée des ombres de la mort, je ne craindrais rien; ta droite me soutient, ton appui fait ma force » (Ps. XXIII, 3), dit-il en nasillant. Il ajouta encore un sous-texte tiré du *Talmud*, et dans son discours il donna par des expressions choisies, « ta droite et ton appui », la lumineuse explication que par le premier il fallait entendre

Digitized by Google

la loi écrite et, par le second, la loi orale. Puis le prédicateur conduisit ses auditeurs auprès de celui « qui, enterré vivant, traîne dans les cachots une vie gémissante; ses cheveux en désordre forment sous sa tête son unique oreiller; il ne sait rien de la nuit ni du jour, si le printemps fleurit ou si le vent d'automne cueille aux arbres les feuilles jaunies; la pourriture et les ténèbres l'enveloppent, mais au fond de son sœur règne un jour plein de clarté et de douceur, car Dieu habite en lui. Dans sa solitude, il est entouré par une innombrable armée d'anges qui l'emportent hors de ces murailles implacables, bien au delà des mondes, jusqu'à ce trône de Dieu où il repose en adorant. » Le rabbin dépeignit à ses auditeurs toutes les diverses tortures inventées par l'homme, jusqu'à cette perfection où l'eau, versée goutte à goutte sur le crane, commence à entamer le noyau même de l'âme. « Malheur, s'écria-t-il, nos yeux ont encore vu toutes les douleurs que le Seigneur a accumulées sur nous. Non, ne crions pas malheur, mais louange à Celui qui les a tous glorifiés, afin de se rassasier des splendeurs de sa majesté. » Le traducteur des « Portes du ciel », d'Érira, peignit ici les délices de l'éternelle félicité dans toute leur abondance indicible, et loua ces doctrines devant lesquelles les anges s'inclinent et tremble l'univers; il dépeignit également cette absorption dans les enseignements de Dieu, cette contemplation extatique de la création, qui déjà ici-bas procure à celui qui a pénétré dans son sein mystique une félicité céleste, et lui communique la force pour édifier et pour détruire. Il acheva son discours par la conclusion accoutumée, priant Dieu d'envoyer bientôt son Messie et de restituer son héritage à Israël.

Rabbi Saül Morteira, dont nous avons déjà vu hier la stature charnue, lui succéda à l'autel. « Il engloutit la mort à jamais, » ainsi commença-t-il d'une voix faible, « et Dieu, le Seigneur, essuiera les pleurs de tout visage, et la honte de son peuple sera ôtée de toute la terre. » (Isaïe, xxv, 8.) « Je jette mes regards sur cette assemblée, continua-t-il, et de nouveau une année à éclairci ses rangs; une autre année s'écoulera, et avec elle viendra ce jour du deuil et de la joie, et plus d'un de nous aura quitté sa place, peut-être moi-même! Me voici, Seigneur, je suis prêt, s'il te plaît de m'appeler. » A ces mots le rabbin se frappa la poitrine de ses deux mains, les sons de sa voix tremblèrent. Il parla longtemps de la soudaineté de la mort et de la douleur des survivants. Des sanglots péniblement étouffés se firent entendre dans la galerie grillée occupée par les femmes, et par-ci par-là dans l'assemblée des hommes; un petit nombre seulement, qui trouvaient

Digitized by Google

une oraison funèbre, le jour du sabbat, contraire à la loi, restèrent insensibles. Baruch aussi avait les yeux pleins de larmes; c'étaient des larmes de désir; il se sentait si près de son Dieu, si profondément en lui, qu'il souhaitait mourir, pour ne plus se jamais séparer de lui. « Refoulez les soupirs qui gonflent vos cœurs, s'écria le rabbin, car le Seigneur, votre Dieu, essuiera les larmes de vos yeux. » Passant de l'application individuelle de son texte à celle qu'il en pouvait faire au peuple d'Israël tout entier : « Le Seigneur, dit-il, ôtera l'opprobre de son peuple de dessus toute la terre; mais seulement ceux qui conservent dans leur cœur la pure parole de Dieu peuvent se reposer en ses promesses. » Il rattacha à ces paroles une polémique éloquente, mais âpre et assez peu dissimulée contre le christianisme; mais ce fut avec la plus vive amertume qu'il parla contre les prétentions mesquines de la raison, assez présomptueuse pour oser approfondir même l'impénétrable. « Dans le Traité *Chulin* sur le Talmud on raconte, dit-il, que l'empereur Adrien demanda un jour au rabbin Josué de lui montrer l'Éternel, sans quoi il se verrait contraint de regarder comme néant sa croyance et ses enseignements. C'était par une ardente journée de l'été; le rabbin conduisit l'empereur dans la campagne : « Regarde, là-haut, dans le soleil, dit-il. — Je ne puis, répondit celui-ci, mes yeux en sont éblouis. — Fils de la poussière, dit le rabbin, tu ne peux supporter l'éclat d'une créature, et tu veux contempler le Créateur? » C'est ainsi que parla l'orateur, choisissant quelques paraboles dans le Talmud, entre autres celle des ouvriers dans la vigne, et celle des vierges folles et des vierges sages qui attendent le Seigneur (lesquelles se trouvent aussi dans le Nouveau Testament, mais avec quelques modifications). Il sema encore son discours de diverses anecdotes plaisantes qui arrachèrent plus d'une fois un sourire involontaire à l'auditoire. L'Église et ses ministres ne se tenaient pas encore alors, vis-à-vis des adeptes, dans ces rapports glacés et ces attitudes d'oracle; l'Église juive surtout, qui devait et voulait faire de son mieux, et ne pouvait renoncer à l'arme de la plaisanterie dans les choses divines.

Une douce satisfaction se peignit sur tous les traits, quand le rabbin eut fini. Par-ci par-là quelqu'un s'inclinait vers son voisin, et par ses mines ou par une brève exclamation manifestait son approbation. Il y a des juifs qui se dépouillent rarement de leur moi, et appliquent plutôt à tout, et même à la parole de leurs prédicateurs, la mesure de la loi révélée et de la raison individuelle. C'est pourquoi il leur fut désagréable d'avoir à écouter encore un sermon, car déjà un personnage de figure étroite et dont le visage indiquait l'homme du monde,

Digitized by Google

avait pris la place que venait de quitter le rabbin Saül Morteira. C'était un homme auquel une intelligence merveilleusement précoce et l'universalité de son esprit avaient valu dès l'âge de dix-huit ans un rang distingué parmi les rabbins; médecin et homme d'État, il avait discuté avec Hugo Grotius sur les beautés des idylles de Théocrite, et avec Rabbi Isaac Aboab sur le mélange des métaux dans la statue de Nabuchodonosor. C'était, en un mot, Rabbi Manassé ben Israël, dont la femme, petite-fille du célèbre don Isaac Abrabanel, faisait remonter son origine en droite ligne jusqu'à David, roi d'Israël.

Rabbi Manassé se couvrit les yeux de la main gauche durant quelques secondes, puis il commença d'une voix sonore, renvoyée avec puissance de tous les coins de la synagogue :

« Maison de Jacob, accourez, et marchons dans la lumière du Seigneur. » (Is., II, 5.) « C'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où nous consacrâmes ce temple que nous avons élevé au Seigneur, qui nous fit trouver ici asile contre nos persécuteurs; mais ce n'est pas par la puissance de nos mains que nous avons atteint tout cela. Si Dieu ne bâtit la maison, vains sont les efforts des ouvriers. Nous avons bâti ici un temple au Seigneur; mais plût au Ciel que ces murs s'élargissant pussent s'étendre aussi loin que se déploie sur la terre la voûte du firmament, et que ma voix pénétrât en tout l'univers, et que je pusse réveiller l'écho avec la puissance du tonnerre et lui mettre dans la bouche les paroles du prophète : « Maison de Jacob, accourez, et marchons dans la lumière du Seigneur. » Moi-même, vous le savez tous, j'avais un père vénérable, il a été martyrisé sans repos et n'a pu sauver que sa vie des mains de ceux qui s'appellent chrétiens; mais ne tournez plus vos regards vers ces ténébreux cachots; levez vos yeux plutôt vers la lumière qui de toutes parts rayonne vers nous. »

L'auteur du livre de la *Délivrance d'Israël* continua à démontrer avec une éloquence enthousiaste, quoique souvent en termes hésitants et cherchés, la nécessité pour les juifs de se joindre au progrès général des temps et à ses aspirations. Il expliqua que par ces mots : « La lumière du Seigneur », il entendait aussi bien les études classiques que l'enseignement de Moïse. Il déclama contre les juifs polonais et les *Aschkenasim*[1], dont il attribuait les mœurs dégénérées et la position inférieure au manque de toute véritable science; il réjouit enfin l'assemblée par un Amen.

On tira un des rouleaux de la loi hors du tabernacle, au milieu des

[1] Israélites de l'empire allemand.

Digitized by Google

chants d'allégresse; lorsqu'il fût offert à Baruch, il saisit la frange du brocart d'or dans lequel il était enveloppé et la porta avec ferveur à ses lèvres. On déroula la Thorah sur l'autel, et à chaque paragraphe achevé par le lecteur, l'un des trois prédicateurs était appelé pour prononcer sur lui la bénédiction. Au quatrième paragraphe, le lecteur éleva sa voix et s'écria : « Que notre docteur et maître, le rabbin Baruch ben Benjamin, se lève ! » Baruch Spinoza, qu'on appelait par ce titre d'honneur devant la Thorah, devint pourpre; il quitta sa place et se dirigea vers l'autel, où il prononça la bénédiction d'une voix tremblante. Chacun s'étonna de cette distinction accordée à un jeune homme de quinze ans; néanmoins le nombre de ceux qui y trouvèrent un criant abus fut très-restreint, car Baruch était aimé de tous ceux qui le connaissaient. Le service divin se termina par la longue prière qu'on appelle Mussaph (prière ajoutée) et quelques autres.

V.

LE PÈRE ET LE FILS.

Il y avait grande foule à la sortie. Tous félicitèrent Baruch et son père de l'honneur qui leur avait été accordé en ce jour.

« Il est certain, dit le père à son fils, tandis qu'ils rentraient à la maison, que les sermons ont duré trop longtemps aujourd'hui; les prédicateurs devraient se souvenir qu'ils parlent à des estomacs creux[1]. Ne l'oublie pas, Baruch, quand tu prêcheras à ton tour. T'en réjouis-tu?

— La tête me tourne, reprit Baruch, à l'idée de me voir élevé à cette hauteur. Je suis trop faible.

— Que le Ciel te conserve cette pieuse humilité, répondit son père. Les natures loyales deviennent aisément timides en présence d'un honneur qui leur est décerné. Confie-toi en Dieu, qui t'a choisi, il te donnera aussi la force nécessaire pour accomplir ta vocation; dis-toi seulement : J'ai été appelé, parce que j'ai la force. »

Sur le seuil de sa maison, le père posa, comme la veille, les deux mains sur la tête de son fils, et le bénit de nouveau : « Que le Seigneur te rende semblable à Éphraïm et à Manassé, » dit-il.

Miriam attendait dans l'escalier; elle remit à Baruch un parchemin que le rabbin Saül Morteira venait d'envoyer : c'était le diplôme de

[1] Il n'est permis de prendre aucune nourriture avant le service du matin.

Digitized by Google

rabbin. Le père ouvrit incontinent le bahut qui renfermait l'argenterie, et choisit le plus lourd des gobelets en vermeil pour l'envoyer le lendemain au précepteur de son fils.

Dès ce jour Baruch put mettre devant son nom le titre de rabbin.

Il ressentait un singulier effroi chaque fois que les visiteurs le saluaient de ce titre; il lui semblait qu'il portait sur la tête une couronne invisible. Mais bientôt le sentiment de cette majesté fut troublé par une révolte intérieure, qui s'éleva alors avec une puissance redoutée.

Baruch était entré dans les rangs des interprètes autorisés de la loi. et ce n'était pas modestie lorsqu'il assurait à ceux qui le comblaient de félicitations à ce sujet qu'il se sentait trop faible pour la tâche qui lui était imposée. Était-ce ce sentiment de lassitude glacée qui saisit celui qui est arrivé au terme d'un désir?

Des doutes surgirent dans son âme comme des démons envieux, doutes fugitivement connus autrefois et facilement vaincus, mais auxquels d'autres vinrent se joindre alors, qu'il n'avait jamais soupçonnés; ils riaient de sa dignité et se gonflaient avec orgueil.

Baruch avait par moments l'air désespéré. L'ombre de Jeronimo, de cet homme au cœur divisé, qui ne lui était pas apparu dans la nuit, semblait alors surgir de partout en plein jour.

A table, où chacun but à la santé de Baruch et s'occupa de lui, il reprit sa sérénité, et partagea avec les autres la joie de la fête.

Lorsque, dans le courant de l'après-midi, il lut avec ses commentaires le passage de la Bible marqué pour la semaine, il s'aperçut enfin que ses lèvres et ses yeux seuls lisaient, mais que son âme était ailleurs. Il s'irrita contre cette puissance qui résistait en lui, et supplia Dieu, dans une fervente prière, de lui venir en aide pour lui conserver sa foi et la fortifier. Des pleurs tombèrent sur le livre ouvert; ils soulagèrent son cœur oppressé. A haute voix, comme s'il les eût proclamées en présence de toute la communauté, il proféra les paroles de la loi; les démons intérieurs l'abandonnèrent alors, et il se sentit pénétré d'un sentiment sacré.

Son père arriva, s'assit en silence auprès de lui durant quelques instants, puis, fermant le livre, il dit à Baruch qu'il lui serait bien permis maintenant d'être un peu moins assidu, puisqu'il avait atteint dès sa première jeunesse la plus haute dignité; qu'il devait aussi songer dorénavant à fortifier son corps. Baruch baisa encore une fois le le livre, et le mit à sa place au milieu des autres; puis il saisit joyeusement la main de son père.

« O mon fils, reprit celui-ci, l'honneur que tu reçois, je le ressens

Digitized by Google

sept fois en moi-même. Tu ne peux le comprendre — mais puisses-tu le savoir comme moi quelque jour — rien n'est comparable au bonheur d'un père qui a lui-même aspiré aux honneurs, et qui voit son fils les atteindre; mon bonheur et ma joie reposent sur ta tête; ils sont à toi et pourtant à moi, plus qu'à moi, meilleurs qu'à moi. Je vois les temps où le Messie viendra, je sais maintenant quelle sera la béatitude du père qui pourra appeler le Sauveur son fils. Dieu me pardonne la profusion de joie qui déborde dans mon cœur; je ne devrais pas te dire cela non plus; mais il faut que tu saches combien tu me rends heureux. Le dernier de mes frères est mort; cette blessure est guérie maintenant par un baume céleste : tu es mon fils et mon frère. »

Baruch n'avait jamais vu son père aussi ému; il fixait un regard plein d'humilité sur les yeux éclatants d'Alfonso; les âmes du père et du fils se confondirent. Le père appliqua une de ses mains sur son front, et après une pause il dit d'un ton paisible :

« N'as-tu aucun désir, Baruch? Exprime-le; je voudrais te récompenser pour la joie que tu verses dans mon cœur. »

C'était un brusque retour aux choses d'ici-bas, et si Baruch n'avait pas depuis longtemps caressé une idée favorite, il n'aurait su que répondre. Mais il dit :

« Laissez-moi apprendre enfin la langue de toutes les sciences profanes, la langue latine. Pourquoi ne la saurais-je pas aussi comme mes condisciples Isaac Vinheiro, Aron de Silva et beaucoup d'autres?

— Oui, j'accomplirai ton souhait. Le Dieu tout bon qui t'a dirigé jusqu'à présent te préservera encore et empêchera que tu succes le venin de pareils écrits. Hors cela, tu ne désires donc plus rien?

— Est-ce vrai, répondit Baruch en baissant timidement les yeux, est-ce vrai ce que Rodrigo Casseres a dit hier au soir concernant l'origine mauresque de mère, dont le souvenir soit béni! Ai-je eu tort de frapper Chisdaï au visage, il y a un an, lorsqu'il me plaisantait sur cette origine? »

L'expression changea tout à coup sur le visage du père; il regarda fixement devant lui et ses lèvres se comprimèrent; enfin il tira une clef de sa poche, ouvrit une armoire, et en sortit les vêtements de mort que tout juif pieux doit toujours tenir prêts, les déroula jusqu'à ce qu'il y trouva un manuscrit, qu'il tendit à son fils.

« Tiens, prends et lis, tu as entendu raconter la mort de mon frère, tu seras l'héritier de toutes nos vies. Ne l'oublie pas, ce récit ne devait te parvenir que le jour où ma bouche sera pour jamais muette; mais il vaut mieux qu'il en soit ainsi. Tu es assez fort. »

Digitized by Google

Le père lui tendit l'écrit d'une main tremblante, et se dirigea d'abord avec son hôte vers le grand port, dit le Buitenkant, où retentissait le chant monotone des matelots et où l'heureux père reçut de ses coreligionnaires en promenade des félicitations réitérées. Ensuite il fit voir encore à son hôte les marais desséchés couverts d'une luxuriante végétation, et un certain orgueil semblait animer ce jour-là ses traits, tandis qu'il parlait de sa nouvelle patrie et de son existence conquise par une volonté infatigable. Pendant qu'il montrait à son ami les moulins hydrauliques, qu'il lui expliquait la construction des digues et des chaussées, et comment chaque morceau de terre cultivée avait son histoire à elle, son interlocuteur l'écoutait saisi d'étonnement et dans une émotion singulière. Dans cet homme qui confessait à présent ouvertement la foi de ses pères, il fallait qu'il régnât une piété particulière, car il se prit à dire :

« Dieu a renouvelé dans ce pays le miracle du passage de la mer Rouge pour la délivrance du peuple d'Israël. Il ne l'a point fait par un miracle immédiat, mais il a enseigné sa puissance à l'homme. »

Pendant ce temps, Baruch était assis dans sa chambre, et lisait.

Traduit de l'allemand de M. BERTHOLD AUERBACH.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

JEAN-PAUL RICHTER[1].

III.

Les trois mois qui s'écoulèrent entre les fiançailles et le mariage, rendirent à Jean-Paul tout le charme du printemps de la vie où le bonheur de l'amour tient lieu de tout autre bonheur, ce qui n'empêcha pas les lauriers de la gloire d'auteur de venir se joindre d'eux-mêmes à cette couronne ressuscitée. On se disputait à Berlin l'honneur de le posséder, ne fût-ce que pour quelques heures. La reine se plaignit de la rareté de ses visites, et le prince Georges, héritier présomptif du duché de Mecklenbourg, devint son ami; le roi seul resta indifférent et froid. En vain le vieux Gleim écrivait-il à tous les ministres :

« Est-ce qu'il ne se trouvera personne pour faire comprendre au roi qu'il faut fixer Jean-Paul à Berlin? Si l'on ne veut pas faire cette démarche dans l'intérêt de la gloire nationale, qu'on la fasse du moins dans l'intérêt de nos finances, car tout l'argent qu'il dépense ailleurs, lui et les personnes qui veulent le voir, restera dans notre pays. »

Ces réclamations n'eurent d'autre résultat que l'offre fort vague d'une prébende, qu'au reste on ne lui donna jamais. Il est vrai que lors même que l'on aurait joint le fait à l'offre, Jean-Paul eût difficilement accepté une position qui l'eût pour toujours attaché à une même résidence. Le bâton de voyageur avait tant de charme pour lui, qu'il ne le déposa que bien près de sa tombe. On lui avait tant de fois vanté la beauté romantique et silencieuse de Meinengen, qu'il se décida à s'y fixer avec sa jeune femme. Le mariage fut célébré le 27 mai 1801, et quelques jours plus tard il quitta Berlin pour se rendre à sa nouvelle destination, en passant toutefois par Weimar, où il s'arrêta pendant

[1] Voir les livraisons d'octobre et de novembre.

Digitized by Google

quinze jours. En voyant la compagne que Jean-Paul venait d'associer à sa vie, Herder s'écria :

« Oui, c'est bien vous qui étiez née pour lui ; vous n'avez pas besoin de parler, votre âme se reflète sur votre visage. » Puis il dit à son ami que, vu le culte d'enthousiasme que lui rendaient les femmes les plus belles et les plus distinguées, son mariage avec toute autre que celle qu'il avait choisie lui eût paru un acte fort téméraire. La veille de son départ de Weimar, Jean-Paul écrivit à Otto :

« Je n'ai que peu de chose à te dire ; je n'ai pas un moment à moi ; j'ignore même si je suis content, mais il est certain que mon état est celui de la béatitude céleste. Ma Caroline vient de m'apprendre ce que c'est que l'amour le plus pur, le plus parfait, non-seulement pour moi, mais pour l'humanité tout entière. Ses ailes poussent chaque jour davantage ; il est singulier de voir comme elle sait associer son adoration pour l'idéal, pour la poésie, pour la nature, au respect du devoir et à l'amour du travail. C'est par affection pour moi qu'elle aime les belles robes qu'elle se fait elle-même. Nous n'avons pas encore eu la plus petite altercation ; son seul chagrin est de ne pas être la plus belle, la plus spirituelle de toutes les femmes, parce qu'elle s'imagine que cela me ferait plaisir. Mais qu'est-ce que les paroles, il faut que tu la voies. La promesse de venir passer quelque temps avec nous à Meiningen est tout ce qu'il y a de mieux dans ta dernière lettre. Caroline, la sainte, la patiente, l'aimante, se félicite de ta promesse ; vous vous aimerez beaucoup, et tu seras heureux près de nous. Le hasard m'a déjà fait entrer bien avant dans une vie calme, silencieuse. C'est maintenant que je travaillerai beaucoup. Quant à redevenir amoureux, je puis bien m'en passer... Herder et sa femme se sont faits les *amorosi* de ma Caroline ; la duchesse mère, chez laquelle nous avons dîné, m'a dit, à ma grande satisfaction, que je n'étais pas digne d'une pareille femme ; Wieland assure que je suis un favori du sort ; à la ville et à la cour, tout le monde est enchanté d'elle... Je n'ai trouvé dans le mariage que ce que je présumais d'avance, c'est-à-dire qu'on s'aime cent fois mieux après qu'avant. »

De son côté, Caroline écrivit à son père :

« Je n'aurais jamais espéré de devenir aussi heureuse que je le suis ; chaque minute unit nos âmes plus fortement. L'enthousiasme que j'éprouvais pour Richter avant de l'avoir vu, et que la vie réelle avait diminué d'abord, renaît chaque jour. Comment pourrait-il jamais y avoir un malentendu entre nous, et comment pourrais-je opposer ma volonté à celle d'un tel homme ? Je remercie Dieu de m'avoir donné un mari dont je sens si vivement la supériorité. Je lui obéis par vénération, comme on obéit à la vertu ; oui, Richter est l'homme le plus pur, le plus divin qui ait jamais existé. Si les autres pouvaient aussi bien que moi lire en son cœur, ils l'admireraient bien plus encore. Il y a des moments où je le regarde en silence, où je m'agenouille devant son âme ! »

A peine Jean-Paul se fut-il établi à Meiningen, que les hommes de mérite qui se trouvaient dans cette ville l'entourèrent d'un respect

Digitized by Google

affectueux. Le duc l'attira dans sa société intime, et oublia tellement les distinctions de rang, qu'il venait souvent s'asseoir, à l'improviste, à la table de son favori; et comme elle n'était pas habituellement splendide, il avait soin de faire apporter le dîner de la cuisine du château. Ce fut au milieu de cette douce existence qu'il termina son *Titan*, dont à la fin de sa vie il parlait en ces termes :

« J'y adore tout ce qu'il y a de plus saint dans mon cœur, et les idéalités qu'il contient ont souvent trop ému mon âme. » A cette joie, dis-je, vint se joindre celle de la naissance de son premier enfant, sa fille Emma, qui naquit le 20 septembre 1802.

Tout en achevant *Titan*, il avait composé les *Secrètes Lamentations des hommes du jour; la Merveilleuse société de la nuit du nouvel an et du nouveau siècle; la Mort dans l'autre monde*, et le commencement des *Flegeljahre*[1], qu'il voulait intituler d'abord : *l'Histoire de mon frère*. Qu'on ajoute à ces nombreux travaux les demandes que lui adressaient les feuilles périodiques de l'Allemagne pour obtenir sa collaboration, ce que sa bonté naturelle ne lui permettait pas de refuser toujours, et l'on aura une idée de l'infatigable activité de son esprit. La gloire et la prospérité ne lui firent jamais oublier son ancienne et obscure misère. Il aimait surtout à se la rappeler, lorsque de jeunes auteurs s'adressaient à lui pour vaincre des obstacles contre lesquels lui-même avait si longtemps lutté.

Un petit voyage qu'il avait fait à Cobourg au moment de la réorganisation de la bibliothèque publique de cette ville, qu'on se disposait à rendre une des plus remarquables de l'Allemagne, lui donna l'idée d'aller s'établir auprès de ce Pactole intellectuel, idée qu'il réalisa en 1803. Dans ce nouveau séjour il composa *l'Avocat des pauvres; les Délassements biographiques sous le crâne d'une géante*, fragments qu'il destinait à former un grand ouvrage dans le genre de son *Titan;* là aussi il arrêta définitivement le plan de *Levana* et écrivit l'*Esthétique*, excellent traité de littérature qui résume ses études, ses expériences et leurs merveilleux résultats.

La publication de ce dernier ouvrage donna lieu à un incident presque ridicule et qui poussa Jean-Paul à composer des écrits

[1] C'est par ce mot que les Allemands désignent la nonchalance, la gaucherie, la simplicité naïve et la franchise un peu bavarde qui caractérisent les enfants lorsqu'ils passent de l'adolescence à la jeunesse. La langue française a beaucoup d'expression pour traduire ce mot; leur choix dépend de la manière dont il est employé dans le texte. Pour rendre *Flegeljahre* littérairement et dans l'esprit de la composition de Jean-Paul, il faudrait dire : *Années d'ingénuité*.

Digitized by Google

politiques. On sait déjà que le prince Auguste de Saxe-Gotha, qui ambitionnait la gloire d'auteur, avait traité Jean-Paul en confrère; devenu duc régnant depuis peu, il continua ses relations avec lui sur le même ton. Pour lui donner un témoignage public de son estime et de sa reconnaissance, Jean-Paul crut devoir lui dédier son *Esthétique*, ce que le prince accepta avec empressement. Mais la faculté de philosophie de l'université d'Iéna, en vertu de son omnipotence de conseil de censure, défendit l'impression de cette dédicace, que l'absence de quelques termes de chancellerie et d'étiquette de cour lui firent déclarer offensante pour *Son Altesse Sérénissime*. Son Altesse Sérénissime eut beau déclarer que, loin de se trouver offensée, elle se croyait honorée par cette dédicace; la faculté de philosophie se donna mission de soutenir la dignité ducale malgré elle, et maintint son arrêt. La dédicace ne fut point imprimée, mais Jean-Paul, avec l'autorisation du duc, publia les lettres qu'à cette occasion, ils avaient échangées entre eux, et il ajouta à cette correspondance un essai sur la liberté de la presse, qu'il intitula : *le Petit Livre de la liberté*. Il est impossible d'exposer avec plus de gaieté, de modération, de profondeur et de vérité grave tout ce qu'il est possible de dire sur ce sujet.

Pendant que le conseil de censure rejetait la dédicace de l'*Esthétique*, que l'auteur et le duc de Gotha s'écrivaient des lettres fort curieuses sur cet incident, que cette correspondance, le *Petit Livre de la liberté* et l'*Esthétique* s'imprimaient, Jean-Paul connut pour la seconde fois les joies de la paternité par la naissance de son fils Max, et pour la troisième fois les embarras d'un changement de domicile, car dès le mois de novembre 1804 il avait quitté Cobourg et s'était établi à Bayreuth.

Jusque-là, il n'avait, pour ainsi dire, vécu qu'en oiseau de passage. A Bayreuth, il se sentit enfin chez lui. Le souvenir des premiers rayons de gloire qui, en cette ville, étaient venus réchauffer son cœur d'auteur, la certitude d'y retrouver Emmanuel et de se rapprocher de son cher Otto, toujours établi à Hof, avaient sans doute beaucoup contribué au choix de cette résidence. Il avait, au reste, plus que jamais besoin de la société de ces deux amis, car la mort récente de Herder venait de répandre un voile de douleur sur son existence. L'hommage éclatant qu'à la fin de son *Esthétique* il rend à la mémoire de ce grand écrivain, n'est pas seulement l'éloge dû à un confrère célèbre, mais le cri d'un cœur déchiré par la perte d'un ami.

Dès son arrivée à Bayreuth, le duc Pie, prince de la maison de Bavière, qui résidait dans cette ville, avait cherché à l'attirer à sa cour, mais inutilement. Ne sachant plus sous quel prétexte se refuser à tant

Digitized by Google

d'avances, Jean-Paul finit par dire qu'il ne sortait jamais sans son chien. Le lendemain il reçut un nouveau billet dans lequel le chien était nominativement invité avec son maître. Les courtisans avaient fait observer au prince qu'une pareille invitation était contre toutes les règles de l'étiquette, et le prince avait répondu qu'un homme dont le génie exerçait une si grande influence sur les lois morales et politiques de l'Allemagne, avait bien le droit de déranger les règles de l'étiquette. Instruit de cette réponse, le poëte céda; le duc le reçut à bras ouverts et ne tarda pas à gagner son amitié.

Cette nouvelle relation n'empêcha pas Jean-Paul de travailler avec tant d'ardeur, que dans l'espace de trois ans, il écrivit le quatrième volume des *Flegeljahre* et termina *Levana*. La pensée primitive de cet ouvrage, ainsi que je l'ai déjà dit, remonte à l'époque où il n'avait encore d'autres moyens d'existence que de donner des leçons particulières à quelques enfants de Schwarzenbach et de Hof. En ajoutant aux observations qu'il avait faites alors toutes celles qu'il avait eu occasion de recueillir à travers dix années de vie de cour, de voyages, de famille et d'études, il fit de *Levana* une œuvre qui dissipa tout à coup les nuages dont depuis si longtemps le préjugé, l'ignorance et l'esprit de routine entouraient l'éducation publique et privée. Aussi toute la partie éclairée de l'Allemagne décerna-t-elle unanimement à cette œuvre le titre glorieux et si bien mérité de *Livre d'or de l'éducation*. Quant aux *Flegeljahre*, il ne songea plus à les continuer. La situation de l'Allemagne de cette époque, 1807, ne lui permettait pas d'espérer que le public pût accueillir favorablement la peinture naïve de la vie insouciante et des ingénuités excentriques du héros de cet ouvrage. Au reste, lui-même avait perdu les dispositions d'esprit nécessaires pour continuer un pareil travail. D'un côté, la mort de Herder avait laissé dans son cœur un vide que rien ne pouvait remplir; de l'autre, le sort de l'Allemagne l'affligeait profondément. Tout en déplorant les excès de la Révolution française, il avait salué en elle l'aurore de l'affranchissement de l'espèce humaine. La grandeur de Napoléon l'avait ébloui un instant; mais lorsqu'il vit l'Allemagne envahie par des vainqueurs, l'empire germanique anéanti, les souverains allemands réunis dans une confédération nouvelle sous la protection d'un empereur des Français, les peuples allemands contraints de donner leur sang et leur argent pour contribuer à des conquêtes sans aucun profit pour eux, il eut un instant de découragement, ainsi qu'on peut le voir par la lettre suivante, qu'il écrivit à son ami Otto :

Digitized by Google

« Gœthe a été plus clairvoyant que moi : il a méprisé le commencement de la révolution autant que j'en méprise la fin... Depuis plus de six ans, je n'écris plus qu'avec mon cœur : c'est en lui que j'ai pris tous mes sujets, et cependant les temps n'étaient pas aussi malheureux qu'ils le sont aujourd'hui... Aujourd'hui, tout en moi est sec, froid... le printemps et le ciel étoilé ne me disent plus rien... Je ne veux cependant pas me laisser aller à cet état; non, je veux travailler de toutes mes forces au bien général. Que celui qui s'est laissé abattre par les malheurs du temps se relève pour combattre... Si la pluralité des diables a un grand pouvoir, celle des bons esprits doit en avoir davantage. S'il n'en était pas ainsi, l'humanité serait perdue depuis longtemps, car il est certain que les faibles, les méchants et les imbéciles ont partout la majorité pour eux. »

Et il tint parole. *Attila Schmelze, Fibel, Katzenberger, Ziebenger, les Sermons de la paix, les Sermons de carême de la politique,* etc., etc., sortirent successivement de sa plume. Dans toutes ces productions, où la satire se mêle toujours à la mélancolie, il fait ressortir la gravité de la situation de l'Europe, et pénètre les âmes de tout ce que l'humanité peut et doit attendre d'elle-même. Lui seul peut-être n'a jamais craint que l'Allemagne pût cesser d'être. Du point élevé dont il envisageait les événements du monde, son regard traversait l'avenir et voyait tous les peuples s'avancer par des intervalles réglés sur la route du progrès; la question de temps disparaissait à sa pensée, à laquelle les lois éternelles de la nature parlaient par la voix de l'histoire.

« C'est aux sauvages du domaine intellectuel à voir la fin du monde dans une éclipse de soleil, » disait-il alors à ses amis.

De tous les souverains allemands, le prince Charles Dalberg, primat de la Germanie, et devenu souverain de Ratisbonne et de ses dépendances par le traité de Lunéville, comprit seul la portée des sages conseils que, dans ses écrits politiques, Jean-Paul donnait à ses concitoyens : aussi ne se borna-t-il pas à l'engager à persister dans cette noble route, mais il lui en fournit le moyen en lui assurant une pension de mille florins (3,000 francs environ). Ce secours venait d'autant plus à propos à Jean-Paul, que le commerce de la librairie, qui plus que tout autre a besoin de la paix et de la liberté, était presque anéanti, et que la naissance d'un troisième enfant était venue augmenter les charges de son ménage. Ce même primat lui fit aussi offrir une chaire d'esthétique au collége supérieur d'Aschaffenbourg, avec mille florins d'appointements et l'assurance qu'il n'en remplirait les fonctions qu'autant que cela ne gênerait en rien ses travaux littéraires. Mais Jean-Paul était trop consciencieux pour accepter un emploi sans en remplir les devoirs, et trop ami de la liberté pour consentir à recevoir des chaînes, quelque légères qu'elles pussent être.

Digitized by Google

A cette même époque, ses forces physiques s'étaient visiblement affaiblies; pour les rétablir, il eut recours à un moyen qui lui avait toujours réussi : aux voyages. Ne voulant pas de nouveau déranger sa famille, si bien établie à Bayreuth, il se décida à faire seul quelques excursions à travers l'Allemagne. En revenant chez lui il avait retrouvé la santé; aussi commença-t-il immédiatement le plan d'un nouveau roman satirique, intitulé : *le Margrave Nicolas, ou la Comète.* Pour y travailler plus à son aise et se mettre dans la nécessité de faire de l'exercice, il loua l'unique chambre haute d'une petite maison située à une demi-lieue de Bayreuth et dans une vallée formée par les avant-coureurs du Fichtelgebirge (mont des Pins). La propriétaire de cette maison, femme simple et bonne, conçut pour Jean-Paul une véritable affection de mère. Craignant que l'ardeur avec laquelle il travaillait ne le rendît malade, elle le suppliait sans cesse de se ménager. C'est que l'état où le mettait une application soutenue avait quelque chose d'alarmant, ainsi qu'on pourra le voir par le récit que cette digne femme aimait à faire aux étrangers qui, après la mort de Jean-Paul, venaient voir la chambre où il avait travaillé pendant si longtemps.

« Lorsque, vers deux heures, disait-elle, je venais l'avertir que son dîner était prêt, il me regardait longtemps sans me comprendre; ses yeux étaient rouges, gonflés et à moitié sortis de la tête; puis il me disait : Encore une petite heure, ma bonne mère. Et après une heure je revenais, mais l'esprit le possédait toujours. Lorsqu'il se levait enfin et qu'il descendait l'escalier, il chancelait; je marchais devant lui pour qu'il ne lui arrivât pas de mal. Les méchantes gens soutenaient qu'il avait trop bu; mais, aussi vrai que j'espère être un jour reçue dans le sein de Dieu, il n'a jamais pris chez moi qu'une bouteille de vin de Roussillon pour toute sa journée, et une cruche de bière le soir avant de s'en aller... Quel homme c'était! non, il n'en naîtra plus jamais un semblable : il était toute lumière, et on ne savait pas d'où elle venait. »

On comprendra sans peine que, malgré sa constitution robuste, il ne pouvait résister à une pareille manière de travailler sans se procurer quelque distraction; celle des voyages, ainsi que je l'ai déjà dit, était pour lui la plus salutaire et la plus agréable. Malheureusement il se vit bientôt forcé d'y renoncer, tant sa position financière était devenue précaire. Les affaires en librairie se faisaient toujours plus difficilement, et les changements politiques survenus en Allemagne après la chute de l'Empire français, en amenant la médiatisation du primat Charles Dalberg, avaient mis ce prince dans l'impossibilité de continuer à Jean-Paul la pension qu'il lui avait faite. Il est vrai que le roi de Bavière, devenu, par ces changements, souverain de Ratisbonne et de ses environs, était moralement tenu de remplir les obligations contrac-

Digitized by Google

tées par le prince-primat; mais il trouva plus commode d'accepter les bénéfices sans les charges, et la pension de Jean-Paul resta suspendue pendant près de deux ans. Vers la fin de 1815, M. de Mongelas, Français de naissance, décida enfin le roi de Bavière, dont il était le premier ministre, à acquitter cette dette d'honneur, et Jean-Paul reçut les arriérés de sa pension et la promesse qu'elle lui serait désormais payée par le gouvernement bavarois. Cette heureuse nouvelle lui arriva juste pour les fêtes de Noël; aussi les célébra-t-il les mains ouvertes pour tous ceux de ses amis, en ce moment moins riches que lui. Se remettant courageusement au travail, il termina *le Margrave Nicolas, ou la Comète,* qui parut à Berlin, chez Rimer.

Dans le courant de l'été 1816, il reprit ses excursions annuelles, que cette fois il dirigea sur Ratisbonne, afin de faire la connaissance personnelle du prince Dalberg, qui, depuis sa médiatisation, vivait dans cette ville en simple particulier. Ces deux hommes, dont les cœurs étaient remplis du plus pur amour de l'humanité, ne tardèrent pas à se lier d'une étroite amitié; aussi le séjour que Jean-Paul avait fait à Ratisbonne resta-t-il toujours cher à sa mémoire.

Dans les premiers jours de septembre, il revint à Bayreuth et consacra l'hiver à un ouvrage fort remarquable sur la langue allemande, et fournit en même temps à plusieurs feuilles périodiques des articles qu'il réunit plus tard dans un volume intitulé : *Fleurs, fruits et épines.*

L'été de 1817 fut un des plus brillants de sa vie. La beauté des environs de Heidelberg lui avait été vantée si souvent, qu'il se décida à aller visiter cette célèbre université. Instruits à son insu de ce projet, les professeurs et les élèves lui avaient préparé une réception solennelle. C'était le soir. Les étudiants, armés de torches et chantant des hymnes en son honneur, se portèrent au-devant de sa voiture. Les professeurs les suivaient de près. Hegel et Kreuzer, qui marchaient à leur tête, lui remirent les diplômes de docteur en philosophie et belles-lettres. Le professeur Schwarz sollicita et obtint l'honneur de recevoir l'illustre voyageur dans sa maison. Les femmes et les jeunes filles, voulant à leur tour rendre un hommage éclatant à l'éloquent et poétique interprète du cœur féminin, lui avaient préparé pour le lendemain une promenade sur le Necker, dont il faut le laisser lui-même décrire tout le charme séduisant.

« J'ai passé ici des heures, écrivait-il à sa femme, comme je n'en ai jamais connu, pas même à l'époque la plus heureuse de ma vie. Quel enivrement que les cris de *vivat* de tous les étudiants... ces chants tirés de l'ancienne musique

Digitized by Google

italienne qu'on m'a fait entendre chez le professeur Thibaut, et cette promenade sur le Necker! Mais aussi avec quelle ardeur je remercie le Dieu de bonté qui m'accorde tant de bonheur, et je cherche à m'en montrer reconnaissant en étant aussi modeste, aussi doux, aussi aimant, aussi juste envers tout le monde que cela m'est possible... Pendant la partie sur l'eau, il m'a semblé que mes romans devenaient vivants et m'entraînaient avec eux. Figure-toi un long bateau à demi couvert, orné partout de couronnes de chêne et de rubans de couleur; nous étions plus de quatre-vingts personnes dans ce bateau; deux barques remplies de musiciens nous suivaient et charmaient nos oreilles, pendant que les magnifiques montagnes avec leurs vieilles *burgs* enchantaient nos yeux. La table devant laquelle nous étions assis allait d'un bout à l'autre du bateau. Les étudiants, les professeurs, les jolies filles, les femmes charmantes, le prince héréditaire de la Suède, un noble anglais, un jeune prince de Waldeck, tout cela s'agitait pêle-mêle dans une innocente et joyeuse familiarité. Vers le milieu du repas, on est venu prendre ma calotte et le chapeau du prince de Suède. Deux fort jolies jeunes filles nous les ont rapportés entourés de couronnes de chêne; le prince et moi nous nous sommes levés et nous avons embrassé ces gracieuses jeunes personnes. L'abondance des vins et des mets était si grande, qu'il eût fallu plusieurs jours pour tout boire et tout manger. Le ciel rejeta un nuage après l'autre, jusqu'à ce qu'il fût devenu parfaitement pur. Sur les ruines d'une vieille *burg* près de laquelle nous passions flottait un drapeau, et des jeunes gens montés sur les murs écroulés nous criaient des *vivats!* Dans notre bateau on chantait. Une foule de nacelles montées par des musiciens nous suivaient ou nous dépassaient en nous saluant par des fanfares. Un jeune homme, seul dans un batelet et muni d'une guitare, profitait de chaque moment de calme pour me faire entendre un couplet du chant que tu connais et qu'on sait être ma chanson favorite. Et pendant que le bateau s'avançait, les vallées et les montagnes avaient l'air de passer devant nous; on eût dit que nous seuls nous ne marchions pas. L'émotion m'a gagné au point que, pour me maîtriser un peu seulement, je me suis efforcé de penser à toutes sortes de choses folles et bêtes. Après le repas, nous avons débarqué sur une prairie où l'on a joué aux petits jeux; puis on a été danser pendant une heure dans une vieille *burg* de chevalier, dont la salle d'honneur était assez bien conservée pour nous abriter. Aucun malentendu, aucun incident fâcheux n'a troublé cette fête délicieuse, et nous sommes tous revenus chez nous sans avoir vidé jusqu'à la lie le calice de la joie et du bonheur. »

En consacrant ainsi une partie de chaque été à un petit voyage, Jean-Paul revenait toujours chez lui avec des inspirations et une ardeur nouvelles. En 1820, il se rendit à Munich, ville qui, à cause de la stérilité de ses environs, n'aurait jamais eu le pouvoir de l'attirer s'il n'y avait pas été amené par le désir de voir son fils Max, adolescent tellement studieux, qu'il avait terminé ses études au collége de Bayreuth, à un âge où beaucoup d'autres les commencent; et comme il était encore trop jeune pour l'envoyer à l'université, son père avait pris le parti de le placer au collége supérieur de Munich. Le lendemain de son arrivée dans cette ville, Jean-Paul écrivit à sa femme :

Digitized by Google

« Je commençai par monter dans la petite chambre d'étudiant de notre Max; il n'y était pas, mais au bout de quelques minutes il revint, et nous nous tînmes longtemps embrassés en sanglotant de joie. Son corps et son visage sont parfaitement bien développés; il est d'une demi-tête plus grand que moi; sa figure est pleine et bien colorée. Ses vêtements sont, comme toujours, plus propres et plus élégants que les miens, quoique ce soit toujours les mêmes que ceux qu'il a apportés en venant ici. Sa personne est encore plus charmante que ses lettres; j'aime ce pur et naïf jeune homme avec toutes les forces de mon cœur paternel. Puis il m'a demandé : « Et ma mère, comment va-t-elle? » et des larmes d'amour étouffaient sa voix... Il n'a rien voulu accepter de tout ce que je lui ai apporté, pas même la montre; il soutient qu'il n'a besoin de rien. Quant au superbe gâteau que tu lui as envoyé, il en a distribué une partie à deux pauvres étudiants qui demeurent dans la même maison que lui, puis il m'a rapporté le reste, croyant que je voulais en manger... »

Le roi, la reine et les ministres reçurent Jean-Paul avec empressement; on lui offrit même une place de professeur avec quinze cents florins d'appointements, mais l'amour de l'indépendance lui fit refuser cette offre.

En revenant, il passa par Stuttgard, où il noua une foule de relations fort intéressantes, et où il fut retenu plus longtemps qu'il n'en avait l'intention par l'accueil gracieux du duc Guillaume de Wurtemberg et de son aimable et spirituelle épouse. Cette princesse surtout se façonnait à toutes les manières de voir de Jean-Paul, et le suivait avec une facilité merveilleuse de la raillerie au raisonnement, de la satire aux émotions les plus élevées. Le chien lui-même eut sa part de la vénération dont son maître était l'objet. Le fidèle Ponto, sans lequel Jean-Paul ne se serait pas assis à la table d'un empereur, était accoutumé depuis longues années à se voir couper par de belles mains quelques boucles de son long poil soyeux, qu'on s'estimait heureux de pouvoir enchâsser dans des bagues et dans des médaillons. Mais c'est à Stuttgard qu'il se vit pour la première fois traité en véritable idole, car on lui avait préparé, dans la salle à manger, un joli petit temple richement décoré et garni de coussins moelleux. Il est vrai que l'irrévérencieux barbet usa de ce temple comme il aurait pu le faire du coin d'une rue, ce qui ne laissa pas que d'exciter un rire général, dont la princesse donnait l'exemple.

Pendant que Jean-Paul partageait ainsi sa vie entre le travail et les voyages, il était devenu le héros d'un roman bien tragique. Une jeune fille, lectrice enthousiaste de ses ouvrages, s'était éprise pour leur auteur d'une passion qui, quoique tout idéale, finit par la conduire au suicide. Cette infortunée, appelée Maria, était fille d'Adam Lux, député

Digitized by Google

de Mayence, guillotiné à Paris avec les Girondins, dont il partageait les opinions. L'esprit ardent et les nobles sentiments dont elle avait hérité de son père éclatent dans les lettres qu'elle écrivit à Jean-Paul, car si elle ne l'a jamais vu ni voulu le voir, elle a entretenu avec lui, pendant trois ans et jusqu'à sa mort, une correspondance très-active. Otto a jugé cette correspondance digne d'être insérée dans le grand travail qu'il a consacré à la mémoire de son ami.

Deux ans après cette terrible catastrophe, un malheur plus grand encore vint le frapper. Son fils Max, qui n'avait pas encore dix-sept ans, venait de se rendre à l'université de Heidelberg. Quoique d'une constitution robuste, il avait tellement surexcité son cerveau et s'était même imposé tant de privations, car il ne voulait pas être plus heureux que son père ne l'avait été dans sa jeunesse, que sa santé commençait à s'affaiblir. D'un autre côté, il s'adonnait à la fois à la théologie et à la philosophie, deux sciences dont chacune réagissait sur lui dans un sens opposé. Tantôt il acceptait toutes les étroites et mystiques formules de foi de Kanne, un ancien protégé de son père, et éprouvait ainsi toutes les angoisses d'un pécheur qui n'ose plus espérer son pardon; tantôt il s'abandonnait aux séductions de la philosophie de Hegel. En vain son père chercha-t-il à le ramener au christianisme épuré de Herder, en vain sa mère s'efforça-t-elle de le rendre au bonheur en l'entourant de l'amour le plus tendre et le plus dévoué; une fièvre lente avait déjà attaqué le principe de la vie. A peine arrivé à Bayreuth, chez ses parents, pour y passer ses vacances, il fut atteint d'une fièvre nerveuse qui l'emporta en moins d'une semaine. Le jour de sa mort est marqué sur le journal de Jean-Paul par une grande croix noire.

Au bout de quelques mois, l'infortuné père chercha des consolations dans le travail, et pour la première fois de sa vie il composa un ouvrage (*Selina*) sans aucun mélange d'ironie ni même de gaieté. Ce résumé de ses longues méditations sur l'immortalité de l'âme, où le regard humide de l'espérance aussi bien que les yeux voilés du doute voient briller les pays étincelants d'une autre vie, est le chant du cygne de Jean-Paul. La ressource autrefois si puissante des voyages n'eut plus aucun pouvoir sur lui, c'est ce qui lui fit dire : « On ne peut crier *bis* au bonheur. » En 1823, sa vue s'affaiblit et l'on craignit une double cataracte; toute son organisation subit une révolution complète. Le vin, qui naguère avait été pour lui un stimulant du travail, au point que dans les repas de fête il refusait d'en boire, afin de ne pas émousser par un usage inutile son pouvoir bienfaisant, produisit tout à coup sur lui l'effet du poison. Forcé d'y renoncer, il eut recours à

Digitized by Google

l'eau de Seltz et autres boissons semblables, mais sans en obtenir aucun résultat satisfaisant. Il était impossible de ne pas prévoir sa fin prochaine. La douleur de sa famille et de ses amis fut immense; lui seul resta calme, mais sa bonté et sa sensibilité allaient toujours en augmentant : le moindre service qu'on lui rendait le touchait jusqu'aux larmes, et il s'imposait des privations afin de donner le moins d'embarras possible.

Son travail cependant ne cessait d'occuper sa pensée : dans le cours des deux années pendant lesquelles on le voyait s'avancer vers la tombe, il fit des notes pour une édition générale de ses œuvres et composa plusieurs petits ouvrages, tels que : *l'Art de conserver toujours la sérénité de son esprit ; Considérations sur l'ultra-christianisme*, etc. Sa main tremblait déjà et ses yeux ne voyaient plus qu'à travers un voile, lorsqu'il écrivit sur son journal :

« La vie ne s'est pas envolée avec l'âme, mais dans l'âme ! elle dépose enfin son sceptre organique, et ce sceptre congédie le monde des esprits qu'il a gouvernés jusqu'ici, ou plutôt ces esprits l'abandonnent. L'*être* si richement doté de tant de biens se réduira-t-il à zéro, et l'autre *être* seul sera-t-il conservé? »

Après ces lignes, Jean-Paul n'a plus rien écrit sur cette terre.

La cécité était devenue presque complète; on allait lui faire l'opération de la cataracte, mais une hydropisie du bas-ventre, qui se déclara tout à coup, empêcha de l'entreprendre. Il n'était pas alité, mais ses jambes lui refusaient leur service et sa pensée confondait les époques du jour. Le 15 novembre 1825, il se fit donner à déjeuner à quatre heures du matin, croyant qu'il était huit heures, et à trois heures du soir, s'imaginant qu'il était dix heures, il se fit transporter dans sa chambre à coucher et mettre au lit; puis il exigea qu'on approchât de ce lit, ainsi qu'il en avait l'habitude depuis longues années, une petite table chargée d'un verre d'eau et de ses deux montres à répétition. Madame de Welden, une de ses amies intimes, qui était venue pour s'informer de sa santé, s'approcha de son lit et lui présenta un fort beau bouquet de fleurs très-rares pour la saison; il le prit avec une chaleureuse démonstration de reconnaissance, le respira à plusieurs reprises et s'endormit. Sa femme, ses deux filles, son ami Emmanuel et madame de Welden le regardèrent dormir dans une muette anxiété. A huit heures du soir, du même jour, le 15 novembre, son cœur et sa respiration s'arrêtèrent!.... Jean-Paul avait cessé de vivre!....

On n'a sans doute pas oublié que, dans la soirée du 15 novembre 1790, que le jeune auteur appelait *la soirée la plus mémorable de ma vie*, il s'était vu mort!

Digitized by Google

Je ne chercherai pas à peindre le désespoir de sa famille. Quant à la douleur de l'Allemagne, elle fut d'autant plus grande qu'elle regrettait les ouvrages que Jean-Paul aurait pu lui donner encore. En effet, le travail, l'expérience et la méditation avaient fait arriver son génie à un degré de maturité qui autorisait à croire que sa vieillesse, sans avoir la fécondité fougueuse du jeune âge, enfanterait des œuvres plus belles encore et plus voisines de la perfection.

Qu'on me permette de suivre Jean-Paul jusqu'à sa dernière demeure, non pour décrire une pompe funèbre, mais pour signaler un incident qui, par son contraste bizarre, semble vouloir résumer la vie et le talent du grand poëte, car cet incident plaça auprès de ses restes inanimés la personnification de l'amour naïf et pur, et celle de l'envie et de la haine rancunière et dissimulée qu'il n'a cessé de combattre avec toutes les ressources de son puissant génie.

La bonne propriétaire de la maisonnette située hors des portes de Bayreuth, où il avait travaillé pendant bien des années, était là au milieu d'une famille en pleurs, près d'une tombe ouverte :

« Et c'est là dedans qu'on va le descendre, le grand Jean-Paul! s'écria-t-elle; non, cela n'est pas possible! Et ce cercueil, ce n'est pas Jean-Paul qui y est enfermé? Non, c'est un autre; Jean-Paul est immortel !.... »

Et lorsque les dernières pelletées de terre furent tombées sur ce cercueil, celui des prédicateurs de Bayreuth que le sort avait désigné pour prononcer le sermon funèbre commença son discours; et ce discours était sec, froid, maniéré; car ce prédicateur, c'était Reinhart, l'élève du collége de Hof, dont l'envie malicieuse avait préparé au jeune Richter la sotte mystification du baisement de main de l'ancien tapissier, professeur de langue française. Jean-Paul n'y pensait plus, mais Reinhart ne l'a jamais ni oublié ni pardonné; il a constamment haï Jean-Paul, parce qu'il lui avait donné le droit de le mépriser.

Huit jours après, un autre prédicateur exprima plus dignement, dans la principale église de Bayreuth, les regrets de l'Allemagne et la vive et tendre reconnaissance dont elle n'a cessé d'entourer la mémoire du plus aimé de ses poëtes.

Bonne Aloïse de Carlowitz.

Digitized by Google

LA

PREMIÈRE FEMME DE REMBRANDT.

Lorsque Guillaume le Taciturne fut assassiné au Prinsenhof, à Delft, par Balthazar Gerards, le 10 juillet 1584, il sortait de la salle où il venait de dîner avec sa femme, avec sa sœur, la comtesse de Schwinzburg, avec trois de ses filles.

Il avait, ce jour-là, retenu à dîner au palais, dans l'intimité de la famille, le bourgmestre de Leeuwaarden, capitale de la Frise, Rombertus Uilenburg[1], que les villes frisonnes lui avaient envoyé pour négocier quelques affaires. Il avait beaucoup causé avec lui de l'état du pays, car le député de la Frise était un homme d'importance, bien au courant de la politique hollandaise.

Ce bourgmestre de Leeuwaarden, ainsi familier avec le glorieux libérateur de la Hollande, appartenait à la noblesse de sa province. Il était, de plus, docteur *in utroque jure*. Jusqu'en 1597 il fut toujours, soit en qualité de bourgmestre, soit en qualité d'échevin, — ces fonctions étant électives et mobiles, — membre de l'administration municipale de Leeuwaarden, du Magistrat de la ville, comme disent les Hollandais, par un terme collectif. En 1597 il fut nommé conseiller à la Cour de Frise, place qu'il occupa jusqu'à sa mort.

[1] Voyez la lettre écrite par Rombertus Uilenburg lui-même sur son aventure à Delft et sur la mort de Guillaume le Taciturne, publiée par M. Delprat, dans les Documents pour l'histoire de la Hollande, etc. (*Bijdragen voor vaderlansche geschiedenis*, etc.), de J. A. Nijhoff, la Haye, t. II, p. 119. — Voyez aussi la préface du tome VI de la *Correspondance de Guillaume le Taciturne*, publiée par M. Gachard, conservateur de la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles.

Digitized by Google

Il avait deux frères, Pieter et N. Uilenburg, et une sœur, appelée Saskia[1].

De sa femme, Sjukje Oesinga, il eut huit enfants, trois garçons et cinq filles : Rombertus, l'aîné, portant le nom de son père; Idsert, lieutenant-capitaine; Ulricus, docteur en droit et avocat à la Cour de Frise; Jeltje, mariée à Doede van Ockema; Antje, mariée à Johannes Samuels Maccovius, professeur de théologie; Titia, mariée au commissaire Frans Copal; Hiskia, mariée à Gerrit van Loo, secrétaire du bailliage le Bildt; et Saskia, — qui devint, en 1634, la femme de Rembrandt.

Il y a loin, de cette fille d'un noble conseiller, à la « paysanne de Ransdorp, » qu'Arnold Houbraken, et après lui tous les biographes, ont donnée pour femme à Rembrandt. « Une compagne de vile extraction[2] » allait si bien avec le fils du meunier!

Mais le fils du meunier, sitôt son installation à Amsterdam en 1630, avait conquis tout de suite, quoiqu'il n'eût que vingt-deux ans, une belle position d'artiste, des amis distingués et des protecteurs puissants. Dès 1631, van Vliet et autres gravaient ses tableaux et imitaient son style. Lui-même, s'il gravait en ce temps-là, pour se distraire, la plupart de ses fines eaux-fortes de *gueux* et de sujets populaires, il peignait aussi quantité de portraits de personnages notables, hommes et femmes, comme on peut le voir dans le catalogue de son œuvre. Il était lié avec les principaux citoyens de la ville, avec des savants et des poëtes illustres : — avec le docteur Nicolaas Tulp, qui depuis fut bourgmestre d'Amsterdam; et il peignait pour lui la Leçon d'anatomie en 1632; — avec Pieter van Uitenbogaard, receveur de la ville d'Amsterdam, et Constantijn Huigens, conseiller et secrétaire du stathouder Frédéric-Henri; et c'est par leur intermédiaire que le prince lui avait demandé une suite de tableaux, dont la Descente de croix de 1633 (aujourd'hui au musée de Munich) fut un des premiers; — avec le poëte Jacob Cats, précepteur du petit prince d'Orange, Willem, fils de Frédéric-Henri; — avec le profond théologien juif, Manasseh ben Israel; — avec Jan Cornelisz Silvius, ministre prédicant à Amsterdam, dont il gravait le portrait à l'eau-forte en 1633; — et c'est

[1] Cette généalogie est extraite du *Livre généalogique de la noblesse frisonne*, etc., par MM. de Haan Hettema et A. van Halmael.

[2] Que la première femme de Rembrandt ait été noble ou paysanne, cela ne fait rien, sans doute, au caractère de l'homme et au génie de l'artiste; mais ce conte de « la paysanne de Ransdorp » se rattache aux calomnies inventées bien faussement, ou reproduites à plaisir, sur la grossièreté de Rembrandt, ses habitudes infimes, etc., etc.

Digitized by Google

probablement par ce respectable ministre qu'il fut mis en relation avec Saskia.

Jan Cornelisz avait épousé Aaltje Uilenburg, fille de Pieter Uilenburg, le frère du conseiller Rombertus. Il était donc, par sa femme, cousin de Saskia.

Saskia, ayant perdu sa mère dès 1619 et son père en 1624, avait été élevée chez ses sœurs, tantôt chez sa sœur Antje, femme du professeur de théologie à Franeker, ville voisine de Leeuwaarden, où elle avait son domicile officiel, tantôt chez sa sœur Hiskia, femme du secrétaire du bailliage le Bildt, demeurant au bourg de Sint Anna, également peu éloigné de Leeuwaarden. Antje étant morte le 9 novembre 1633, peut-être Saskia vint-elle alors visiter son vieux parent, le ministre d'Amsterdam. Peut-être vit-elle là le jeune artiste travaillant au portrait du cousin Silvius.

Ce ne fut pas à Amsterdam cependant qu'eut lieu le mariage, mais, comme il convenait, dans le pays de la fiancée, dans la maison de la sœur Hiskia, à Sint Anna en Frise. A Amsterdam, domicile du futur, fut enregistrée seulement, dans le livre de l'état civil, à l'hôtel de ville, la déclaration préliminaire du mariage, ce qu'on appellerait en France l'inscription des bans :

« 10 juin 1634, Rembrand Hermansz van Rijn, de Leyden, âgé de vingt-six ans, demeurant dans la Breedstraet (large rue), produisant le consentement de sa mère, d'une part, et Saskia Vuylenburg[1], de Leeuwaerden, demeurant sur le territoire du bailliage le Bildt, à Sint Anna Kerk (église ou paroisse Sainte-Anne), sur la requête de son cousin Jan Cornelis, *predikant,* d'autre part. »

Cette pièce authentique confirme d'abord que Rembrandt était de Leyde et non d'un village voisin; elle apprend, de plus, qu'il est né en 1608 et non en 1606, puisque, suivant sa déclaration officielle, il avait vingt-six ans en 1634; — qu'à cette époque de 1634 son père était mort, puisqu'il n'est question que du consentement de la mère, laquelle d'ailleurs, quatre jours après la déclaration de mariage de son fils, faisait un testament où elle est qualifiée veuve.

[1] L'orthographe de ce nom varie dans les actes authentiques. Le voici, dans cette déclaration du mariage à Amsterdam, écrit : Vuylenburg; dans l'acte de célébration de mariage, à la paroisse Sint Anna, il est écrit : van Ulenborgh; dans une sentence de la Cour de Frise il est écrit : Ulenburch et van Ulenburch; dans le testament de Saskia : Uylenburgh; et Saskia elle-même, sur ce testament, a signé : Ulenborch. Enfin, dans l'acte de décès de Saskia, le nom de famille est écrit : Voylenborch. Il en est d'ailleurs ainsi de presque tous les noms hollandais au dix-septième siècle, et même à présent. — Nous avons adopté l'orthographe suivie par M. Scheltema.

Digitized by Google

Douze jours après la déclaration à Amsterdam, le mariage fut célébré à la paroisse Sint Anna en Frise :

« 22 juin 1634. Ont contracté mariage Rembrant Hermens van Rhijn, demeurant à Amsterdam, et Saskia van Ulenborgh, maintenant domiciliée à Francker[1]. »

Ce voyage en Frise, pour aller conquérir une femme, paraît être le seul voyage que Rembrandt ait jamais fait à quelque distance d'Amsterdam. On ne connaît d'ailleurs aucun détail ni du voyage, ni du mariage, ni des circonstances qui s'y rapportent.

Les voilà revenus tous deux, Saskia et Rembrandt, à Amsterdam, probablement dans la maison de la Breedstraat, où le peintre avait son atelier et ses élèves; bien heureux tous les deux sans doute : lui, à qui son talent valait la renommée, la richesse, — il gagnait beaucoup par ses tableaux, ses portraits, ses eaux-fortes, ses élèves, — et surtout une saine et belle fille, de bonne race frisonne; — elle, n'ayant plus à recourir à l'hospitalité de ses sœurs en un coin de la Frise, mais libre désormais, et installée maîtresse dans la maison d'un artiste célèbre.

Outre la Leçon d'anatomie, décorant la salle de la gilde des chirurgiens, outre la Descente de croix, honorablement placée chez le stathouder, n'avait-il pas peint déjà le Charpentier de navires (aujourd'hui à Buckingham Palace), le Christ endormi sur la barque (aujourd'hui chez M. H. P. Hope), le petit Philosophe méditant (aujourd'hui au Louvre), trois chefs-d'œuvre très-différents, datés de la même année que la Descente de croix, 1633, et qui durent avoir du succès. Et de ses eaux-fortes ne comptait-il pas déjà près d'une centaine de pièces, dont on se disputait les épreuves rares? Il n'avait cependant que vingt-six ans!

Mais Saskia, quel âge avait-elle? De cela, les *papiers* ne disent rien : ni les deux pièces concernant le mariage, ni les archives de la noblesse frisonne, ni le testament, ni l'acte de décès, ni aucun autre document. Il paraît seulement que Saskia était l'avant-dernier enfant de Rombertus, — la sœur Hiskia était la plus jeune et déjà mariée avant 1634; et, comme Rombertus mourut assez vieux en 1619, puisque dès 1584 il était bourgmestre de Leeuwaarden, on peut supposer que Saskia était au moins de l'âge de Rembrandt.

Heureusement, à défaut de papiers, nous avons des documents bien plus expressifs : les œuvres immortelles de l'artiste à qui est attaché le

[1] Registre des mariages du bailliage le Bildt en Frise (*Register der gehuwden van de grietenij het Bildt in Friesland*). — On remarque encore ici une singulière orthographe des noms de Rembrandt.

Digitized by Google

souvenir de Saskia. Saskia est encore vivante dans les tableaux et les eaux-fortes de Rembrandt.

Il faut croire que ce sauvage Rembrandt eut une grande joie quand il se retrouva dans son atelier d'Amsterdam avec sa brave compagne : car il s'est peint avec elle dans un tableau bien précieux qui est au musée de Dresde[1].

Lentulus, dans un passage apocryphe, dit du Christ qu'on ne l'avait « jamais vu rire. » On n'a jamais vu rire Rembrandt que deux fois : une fois, à son arrivée à Amsterdam, quand il se sentit sur le théâtre où son génie allait se développer à l'aise; et il a gravé l'eau-forte signée de son monogramme et datée 1630, Rembrandt riant (Bartsch, n° 316), tête gaillarde et rabelaisienne, qui a quelque ressemblance avec celle de Balzac; — une seconde fois, dans ce portrait de Dresde, qui est certainement de 1634, l'année du mariage, ou, au plus tard, de 1635[2]. Tous les autres portraits que Rembrandt a laissés de lui-même, une cinquantaine de portraits peints (Smith en a catalogué 43), et une vingtaine de portraits à l'eau-forte, tous sont sérieux, même les plus vaillants de tournure et de costume; plusieurs sont très-mélancoliques, quelques-uns, tout à fait grincés et ébouriffés.

Ici, le jeune artiste, nouveau marié, rit de toute sa physionomie, de sa bouche entr'ouverte qui montre des dents blanches, de ses amples narines tout épanouies, de ses yeux clignés et flamboyants; ses longs cheveux frisottés se déroulent et se tordent sur son cou et sur ses épaules. Il a une belle toque à plumes blanches et flottantes, un riche costume de gentilhomme, manches bouffantes en soie à raies, écharpe brodée, et un large baudrier auquel pend une épée à coquille, rejetée en arrière. Il est assis, vu presque de dos, mais la tête vivement retournée de trois quarts à gauche. Sur ses genoux est assise Saskia dont il enserre la taille avec sa main gauche, pendant que, de la main droite, il balance en l'air un haut vidercome demi-plein.

Saskia est aussi vue de dos, la tête également retournée de trois

[1] N° 1159 du catalogue (1856) : « Portrait de l'artiste avec sa femme sur ses genoux. Il élève en l'air un verre à champagne. Sur toile. Hauteur, 5 pieds 9 pouces; largeur, 4 pieds 8 pouces. Procuré en 1749 par Le Leu; provenant de la vente Araignon à Paris; 2,500 livres.

[2] Le catalogue du musée de Dresde n'indique ni signature ni date. Il y a pourtant une signature et sans doute une date, à gauche, vers le milieu, au rez du cadre, un peu au-dessus de la tête du paon. Il serait facile de la déchiffrer de près et avec une loupe. Si le savant rédacteur du catalogue de Dresde, M. Julius Hübner, lit cet article, peut-être cherchera-t-il à découvrir cette date intéressante, et, s'il la trouve à côté du nom, comme je le crois, je lui serais très-reconnaissant de me communiquer cette constatation officielle.

Digitized by Google

quarts, mais à droite; et tous deux regardent hors du cadre, comme si quelqu'un entrait.

Qui entre? qui vient surprendre le couple conjugal? Serait-ce la vieille mère de Rembrandt, ou la sœur Hiskia, qui pouvaient bien être en visite à Amsterdam, ou le cousin Silvius? Rembrandt a l'air de leur porter un toast, et il est d'humeur à les faire asseoir à la table qu'on entrevoit à gauche, couverte d'un tapis turc, et sur laquelle est un pâté de paon, rien que cela! Ce pâté de paon est une invention culinaire du coloriste, pour se donner le plaisir de peindre le fantôme de l'oiseau restitué avec son plumage, avec sa longue queue qui miroite harmonieusement au fond, entre les plumes de la toque de Rembrandt et le verre de cristal. L'artiste, ce jour-là, pouvait braver toutes les difficultés de la peinture.

Voilà donc Saskia, dans son costume frison : taille courte, serrée par une espèce de large ceinture; pèlerine plate, coupée carrément, sous laquelle bouffe et ressort un léger corsage de mousseline; manches pareilles à la ceinture, avec un liséré de broderie, collantes au-dessous de l'épaule, et de grands bouts de manches, plissés et flottants. Sur la pèlerine s'étale un brillant collier en perles et en ciselures d'or. A l'oreille qu'on voit, pend aussi une longue boucle avec une grosse perle.

La tête s'enlève en pleine lumière sur un fond tout uni et très-clair, ce qui est rare dans les peintures de Rembrandt; il y a seulement, sur la droite, la queue du paon qui éclate aussi en lumière, et, à l'angle du haut, quelques plis d'un rideau en pénombre; sur la gauche, contre le lambris, un fragment de cadre coupé rez bord. On peut donc bien étudier les traits et la physionomie de Saskia, qui resplendit comme au centre d'une auréole.

Le galbe de la tête est presque circulaire; la coiffure, très-simple: toute la chevelure tressée et relevée par derrière en grandes nattes; seulement, une rangée de boucles courtes font guirlande au-dessus du front, d'une tempe à l'autre, et encadrent le visage. Une petite oreille charmante. Le front n'est pas haut, mais plein; les paupières et les yeux sont assez saillants sous des sourcils peu marqués; le nez est droit, et, quoique court, il forme une espèce de V sur la lèvre : on peut dire qu'elle a le nez en cœur, plus resserré à l'attache inférieure des narines qu'aux ailes supérieures. La bouche est toute petite, très-correctement et très-gentiment dessinée en arc, les deux extrémités rebroussées. Le menton, assez proéminent et ferme, est étroit et arrondi à sa base, car le galbe du visage est aussi terminé en pointe de cœur, malgré la

Digitized by Google

rondeur du haut de la tête. Le cou est fort et droit, un peu pommé sous le menton, et vigoureusement attaché au torse.

Il y a beaucoup de volonté et de personnalité, une certaine fierté nonchalante, du sans-souci, de la finesse, beaucoup de droiture, une tranquillité imperturbable, dans cette nature saine et généreuse. Ce n'est pas elle qui se tourmentera de rien, ni qui tourmentera Rembrandt. Elle se laisse vivre avec indolence et ne violente pas le destin. En ce moment même, où Rembrandt est si exalté, elle, toute placide, sans trouble, demi-souriante, se tient carrément assise sur la cuisse de son homme, et tourne à peine la tête pour voir qui peut venir.

Saskia n'est plus la jeune fille, c'est la femme dans sa puissance. Elle a peu de Flore et de Cérès; elle aurait plutôt de Junon, d'une Junon terrestre — et frisonne.

Telle est Saskia, comme Rembrandt l'a vue de prime amour, et par conséquent comme il l'a faite. Il n'y a que six ans[1] qu'on a découvert le nom et le prénom de Saskia, sa famille et son pays, la date de son mariage et la date de sa mort, et les autres documents qui la concernent. On doit prévoir qu'avec le temps cette Saskia Uilenburg, première femme de Rembrandt, deviendra aussi célèbre que la première femme de Rubens, Isabelle Brant.

Le tableau de Dresde peut être considéré, je pense, comme le portrait authentique, le portrait-type de Saskia[2].

[1] C'est à l'occasion de la pose de la statue de Rembrandt à Amsterdam, en 1852, fête dont il a été rendu compte par Gérard de Nerval dans *la Revue des Deux-Mondes* (t. II, p. 1192-1211), que M. Scheltema a fait connaître, dans un discours prononcé au cercle Arti et Amicitiæ, ses découvertes sur Rembrandt. Ce discours a été publié l'année suivante: *Redevoering over het leven en de verdiensten van Rembrand*, etc. (*Discours sur la vie et les œuvres de Rembrandt*, etc.). Amsterdam, P. N. van Kampen, 1853. C'est à cette brochure de M. Scheltema que sont empruntées les pièces citées dans cet article. Elle n'a jamais été traduite en français. M. Charles Blanc en a seulement donné des extraits épars dans le grand in-folio qui accompagne les photographies des eaux-fortes de Rembrandt. *La Revue universelle des arts* en publiera bientôt une traduction complète, annotée par W. Burger.

[2] Smith, cependant, l'a catalogué sous le titre de : *l'Amour et le Vin*, ajoutant que l'homme était censé Rembrandt lui-même. Mais Smith a fait beaucoup de *mistakes* sur les portraits de la femme de Rembrandt. Au temps où il a publié son excellent volume sur Rembrandt, 1837, on ne connaissait ni la date du premier mariage, ni le nom et la personnalité de la femme. Smith enregistre même (n° 502), comme « portrait de la femme de Rembrandt, » un portrait daté 1632, deux ans avant que Rembrandt eût pris femme.

Le tableau de Dresde a été gravé aussi sous des titres trompeurs; par Riedel, avec le titre : *la double Jouissance;* par Fessard, à l'eau-forte, avec le titre: *les Œuvres de la vigne.*

Peut-être, comme on ne reconnaissait pas la femme de Rembrandt (puisqu'on ne la

Digitized by Google

Il y a un autre portrait qui a aussi pour lui une tradition constante, c'est l'eau-forte signée et datée 1636 : Rembrandt et sa femme (Bartsch, n° 19). Cette femme, Saskia donc, est presque de face, reléguée au second plan, en arrière de Rembrandt, qui est devenu tout sombre. Mais pourquoi s'est-il jeté cette ombre noire sur la moitié du visage? Le bon temps des vidercomes et des pâtés de paon est-il passé? Saskia aussi est sérieuse, et ses lèvres se sont un peu amincies et serrées. Il paraît que, depuis deux ans, l'art a vaincu l'amour, car la main de Rembrandt, au lieu d'enlacer la taille de sa femme, tient un crayon.

Dans une eau-forte de la même année 1636, Études de six têtes (Bartsch, n° 365), on croit encore reconnaître, au milieu, la femme de Rembrandt, dans la tête souriante et charmante, tournée de trois quarts à gauche, cheveux ébouriffés en auréole. La Femme coiffée en cheveux (Claussin, n° 337), et vue de profil, est aussi censée être la femme de Rembrandt. Dans l'Étude de trois têtes de femmes, la femme d'en haut, vue de face, la tête appuyée sur la main, a encore quelque analogie avec les têtes précédentes [1]. La vérité est que toutes ces

connaissait point) dans la femme représentée, Smith et les graveurs n'osaient-ils pas intituler le tableau : *Rembrandt en bonne fortune*, ou *Rembrandt tenant une femme sur ses genoux!* Car, pour le portrait de l'homme, c'est celui de Rembrandt incontestablement, et tout le monde a dû le reconnaître. Mais est-ce que Rembrandt lui-même eût osé se représenter en pareille galanterie avec une femme autre que la sienne, sur une peinture de 6 pieds de haut! La Hollande protestante et démocratique eût été scandalisée d'un dévergondage si étranger à la dignité de la famille, protégée en ce temps-là, comme encore aujourd'hui, par les mœurs nationales.

[1] M. Charles Blanc, dans le livre déjà cité, croit devoir ajouter à ces femmes de Rembrandt la grande Mariée juive (Bartsch, n° 340), dont la date, écrite à rebours au-dessous du monogramme, paraît être 1634. Il lui trouve de la ressemblance avec les deux portraits à l'eau-forte adoptés comme femmes de Rembrandt, et parmi les traits analogues il cite « l'épaisseur de la lèvre inférieure, » quand au contraire la femme de l'eau-forte n° 19 a la bouche très-mince, — et surtout, dit-il, « au-dessous du menton, un pli très-marqué qui sépare le menton de la naissance du cou, et qui, dans une tête d'ailleurs si jeune, est un trait vraiment caractéristique. » — D'abord, la femme de Rembrandt n'était point si jeune et devait avoir de vingt-cinq à trente ans. Elle paraît bien de cet âge-là dans l'eau-forte n° 19, ainsi que dans le portrait de Dresde. Et, quant à cette sorte de petit fanon sous le cou, il n'est point rare dans le type hollandais, à cause peut-être de l'habitude qu'ont les Hollandais de porter la tête un peu inclinée en bas. Le Hollandais ne lève guère les yeux au ciel, et il aime mieux regarder la terre, sa mère, qui lui donne tant de mal pour la maintenir en bon état. Il a plus à faire avec la terre et l'eau qu'avec l'empyrée.

La petite Mariée juive (Bartsch, n° 342) est incontestablement la même femme que la grande Mariée juive. Si celle-ci était la femme de Rembrandt, nous aurions donc deux Saskia de plus. Mais, à mon sentiment, la grande Mariée juive ne ressemble guère à la femme de l'eau-forte n° 19, et point du tout à la femme de Dresde.

Digitized by Google

femmes ne se ressemblent pas beaucoup entre elles, et ne ressemblent guère à la femme du tableau de Dresde. Ce qui n'empêcherait point qu'elles n'eussent toutes été faites d'après le même modèle, dans des interprétations diverses.

Outre ces eaux-fortes célèbres, il y a, en peinture, quantité de Femmes de Rembrandt : au musée de Dresde, une autre femme souriante, en chapeau rouge (n° 1170 du catalogue); au musée de Cassel, une femme aussi en chapeau rouge (n° 356); au musée de Darmstadt, une femme en toque brun rouge (n° 366); au musée de Madrid, peut-être, sous le faux titre de : la reine Artémise[1]; au musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg, en Angleterre et ailleurs. Mais il faudra encore du temps et de l'étude pour authentiquer les véritables portraits de Saskia. Ne se trompe-t-on pas encore aujourd'hui sur les portraits des Femmes de Rubens, si connues qu'elles soient[2]?

Tenons-nous-en à la femme de Dresde[3], assise sur les genoux de Rembrandt.

C'est en ces premiers temps de son mariage, que l'artiste a fait de lui-même les portraits les plus triomphants, par exemple la superbe eau-forte : Rembrandt au sabre et à l'aigrette (Bartsch, n° 33), qui est datée précisément de 1634. L'excellent portrait de sa vieille mère, de la collection William Wells, est encore de cette même année, un présent de noces peut-être. Et, malgré le bonheur, le travail ne languis-

[1] Ce beau portrait est daté 1634. Dans un article sur le musée de Madrid (l'*Artiste*, 31 octobre 1858), M. Clément de Ris le vante beaucoup : « Qui est cette jeune femme si *ruisselante de santé et de vie*, et dont la *chair pleine et tendue* semble prête à faire éclater les ajustements?... Ce portrait est caressé avec un soin, une précaution, qui ressemblent bien à de l'amour. Serait-ce le portrait de sa femme fait pendant les premiers mois du mariage? Je ne connais guère que M. Burger qui puisse résoudre cette question. » J'avais toujours pensé que ce portrait de « dame très-richement vêtue » (Louis Viardot, les *Musées d'Espagne*, p. 101) pouvait bien être celui de la femme de Rembrandt, et la description qu'en donne M. Clément de Ris se rapporte assez à Saskia. Malheureusement je n'ai jamais visité le musée de Madrid, à mon grand regret. Ah! si l'on pouvait seulement avoir des photographies de tant de peintures qui intéressent l'histoire de l'art!

[2] Le beau portrait d'Isabelle Brant, appartenant à la reine d'Angleterre, et qui a figuré à l'exhibition de Manchester (voir *Trésors d'art*, etc., par W. Burger, p. 192), n'est-il pas appelé Helena Forman par Smith, par MM. Waagen et van Hasselt! Cependant Helena Forman n'avait que vingt-six ans à la mort de Rubens, et la femme du portrait peut en avoir trente, outre qu'elle reproduit les portraits authentiques d'Isabelle, et point du tout ceux de la grosse et fraîche Helena. Chacun peut s'en assurer en examinant la belle photographie de cette *Femme* de Rubens, publiée dans la collection Colnaghi de Londres.

[3] Il y a une photographie du tableau dans la collection Brochmann de Dresde. Les amateurs peuvent ainsi se donner le plaisir de comparer la femme de la peinture avec les femmes des eaux-fortes.

Digitized by Google

sait pas : on le voit par le nombre des eaux-fortes de 1634 : la Putiphar, la Samaritaine, deux compositions des Disciples d'Emmaüs, un Saint Jérôme, l'Annonciation aux bergers, la Liseuse, des *Gueux*, etc.; et, parmi les peintures, un des plus beaux portraits de tout l'œuvre, le portrait en pied de Willem Daij, actuellement dans la collection van Loon d'Amsterdam.

Comment imaginer qu'en cette lune de miel, presque tout de suite après son mariage, Rembrandt, si occupé d'ailleurs en Hollande, ait pu quitter sa femme, son atelier, son pays, pour s'en aller — à Venise! C'est pourtant ce qu'on a cru prouvé par un griffonnage mal lu, à la suite de la signature des prétendues Têtes orientales (Bartsch, nos 286, 287), qui sont datées 1635. Il est vrai que cette belle découverte a été faite bien avant qu'on connût la date du mariage de Rembrandt. Il est vrai aussi qu'il a fallu une extrême bonne volonté pour lire ce fameux mot *Venetiis*, qu'on s'accorde presque aujourd'hui, avec une égale complaisance, à lire *Renetùs*, — qui voudrait dire : du Rhin! Rembrandt ne s'appelait-il pas van Rijn, et il a bien pu latiniser son nom! — Le latin n'était pourtant guère son affaire.

Mais le malheur est qu'il n'y a pas plus *Renetùs* que *Venetiis*. Le premier signe, venant après le nom très-correctement écrit : Rembrandt, a une très-longue queue recourbée en trompette : c'est, le plus certainement du monde, un *f* retourné; on peut le comparer aux *f* (pour *fecit*) qui suivent les signatures dans vingt eaux-fortes du maître, notamment dans la Liseuse de 1634, dans l'Ecce-Homo de 1636, dans les Trois têtes de femmes, dont une qui dort, de 1637, dans la grande Chasse aux lions et dans la Chaumière et la Grange à foin, de 1641, dans le Berger et sa Famille, de 1644, dans le paysage dit le Pont de Six, de 1645, etc., etc.; on peut le comparer aussi avec le fac-simile d'une signature, retournée justement, que M. Armengaud a donnée à la fin de la biographie de Rembrandt dans l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*. Après cette confrontation, il ne peut rester aucun doute.

Quelles sont les lettres, dont quelques-unes retournées aussi, qui viennent après cet *f*, et ce qu'elles peuvent signifier, de cela, je n'en sais rien. Mais, si la première lettre, qui est principale et décisive, est un *f*, toujours sommes-nous débarrassés de *Renetùs* aussi bien que de *Venetiis*. Une des têtes avec ce gribouillage est d'ailleurs le portrait du poëte Jacob Cats, qui assurément était bien en Hollande à ce moment-là, ainsi que le receveur de la ville d'Amsterdam, Pieter Uitenbogaard, dont le portrait est aussi daté 1635.

Digitized by Google

L'important ici est que Saskia ne fut point abandonnée pour l'Italie. Qu'après les premières amours elle ait été négligée un peu, au profit de l'art, comme le double portrait de l'eau-forte datée 1636 en suggérait déjà la remarque, c'est probable. Rembrandt se reprit vite à fréquenter ses amis, car, après avoir fait en 1635 les portraits de Cats et d'Uitenbogaard, il peignait et il gravait, en 1636, le portrait de son voisin[1] et intime, le Grand Rabbin d'une des synagogues juives, Manasseh ben Israel. Il allait aussi à la campagne, car, outre quelques eaux-fortes de paysage, comme la Grange à foin, il a peint, en 1636, un de ses plus grands tableaux de paysage, une Vue d'hiver, large de 8 pieds, avec des patineurs (aujourd'hui au musée de Cassel), et c'est même le seul de ses paysages peints dont la date soit connue. Mais peut-être Saskia était-elle des parties de campagne ?

On menait d'ailleurs assez grand train. Saskia aimait le luxe, et Rembrandt ne détestait point les choses qui brillent: étoffes de riche couleur, ciselures et damasquinures, tout ce qui ressemble à des objets d'art. Il faut croire que le jeune ménage dépensait beaucoup, Saskia en toilettes et bijoux, en ameublement de son intérieur, en caprices de femme doublement noble, par le privilége de sa naissance, et par son alliance avec un artiste de génie; lui, c'était sans doute à ses collections qu'il jetait l'argent, car il fut toujours de mœurs simples, et il était trop absorbé dans ses œuvres pour avoir le temps de vivre en gentilhomme.

Cette prodigalité de Saskia et sa passion du luxe sont attestées par un curieux document.

Il s'était engagé un procès en règlement de comptes et dommages-intérêts entre Saskia et des alliés de sa famille, le docteur Albertus van Loo et Mayke van Loo, frère et sœur sans doute de Gerrit van Loo, mari de Hiskia Uilenburg, sœur de Saskia. Dans une pièce de la procédure, le docteur Albertus van Loo avait accusé Saskia d'avoir gaspillé son héritage familial en vaines ostentations et en magnificences !

Là-dessus, introduction d'une instance devant la Cour de Frise par le docteur Ulricus Uilenburg (le frère de Saskia), « porteur de procuration de Rembrant van Rijn, peintre, demeurant à Amsterdam, agissant pour lui-même et en qualité de tuteur de Saskia van Ulenburch, son épouse, engageant sa personne et ses biens pour les frais de justice,... etc., contre le docteur Albertus van Loo.... et Mayke van

[1] Manasseh ben Israel demeurait à l'autre bout de la Breedstraat.

Digitized by Google

Loo, veuve du docteur Adigerus Adius,... etc. Le demandeur expose que,... bien que lui et sa femme soient *richement et superabondamment pourvus de biens* (ce dont ils ne peuvent jamais assez remercier le Tout-Puissant), les défendeurs se sont permis de consigner dans une certaine déclaration.... que la susdite épouse de Rembrant van Rijn avait gaspillé l'héritage paternel en parures et en luxe (*met proncken en de praelen*),... injure entièrement contraire à la vérité, et que le demandeur ne peut laisser passer,... etc. Il demande donc que cette injure soit révoquée en forme et amendée pécuniairement par 128 florins d'or,... etc. »

Les défendeurs répondaient, d'abord, Mayke van Loo : « Qu'elle était étrangère à ce qui pouvait avoir été écrit dans la procédure; » et le docteur Albertus van Loo, « Qu'il n'avait nommé ni Rembrant ni sa femme, mais seulement Jeltje Ulenburch (sœur aînée de Saskia); qu'il n'avait eu l'intention d'insulter personne, et que Jeltje seule aurait pu se plaindre (elle venait de mourir à la fin de 1637); que si, au surplus, la Cour trouvait qu'il eût péché dans ses écritures, il offrait de payer 8 florins d'or,... etc., etc. »

La Cour, après avoir reçu le serment du docteur van Loo, déclara Rembrandt non-recevable et compensa les frais.

Cette sentence fut rendue à la chancellerie de Leeuwaarden, le 16 juillet 1638, et, quoique Rembrandt ait perdu son procès, elle laisse présumer toutefois que Saskia recherchait les belles parures, comme il convenait d'ailleurs à une femme de sa condition : réponse aux biographes de Rembrandt qui accusent la vanité de l'artiste, sous prétexte qu'il affublait de dorures et d'ornements carnavalesques sa « paysanne de Ransdorp. » Les imputations du docteur van Loo prouvent aussi que Saskia et Rembrandt passaient pour prodiguer l'argent : autre réponse aux accusations d'avarice, sans cesse reproduites contre le grand peintre. Landon, dans sa *Galerie historique*, n'a-t-il pas inventé que c'était la femme de Rembrandt qui le poussait à des supercheries de toute sorte, comme par exemple à faire courir le bruit de sa mort, afin de vendre plus cher ses œuvres. Et de ce conte inepte on a même tiré le sujet d'une pièce de théâtre, intitulée : *Rembrandt, ou la vente après décès*. Ces calomnies ne vont plus du tout contre une personne comme Saskia Uilenburg.

En cette année 1638, quatre ans après le mariage, mourut un premier enfant qu'avait eu Saskia. Il fut enterré, le 13 août, dans l'église du Sud (Zuiderkerk). On ne sait quand il était né, ni si c'était un garçon ou une fille; sur quoi M. Scheltema a pris la peine de discuter si le

Digitized by Google

portrait intitulé : la Fille de Rembrandt, au musée de Dresde[1], n'était point cet enfant de Saskia. Il ignorait que cette peinture représente une toute grande fille, tandis que l'enfant de Saskia mort en 1638 ne pouvait avoir plus de trois ans.

Cette Fille de Rembrandt, du musée de Dresde, — il ne faut pas plus mépriser les traditions que s'y fier trop aveuglément, — serait-elle une fille de la seconde femme de l'artiste? C'est à éclaircir. Laissons-la donc pour le moment, puisqu'elle ne saurait tenir à Saskia.

Comme on dépensait beaucoup d'argent, il fallait en gagner, et Rembrandt travaillait, travaillait. Il avait fini sa série des six tableaux de la Vie du Christ (aujourd'hui au musée de Munich), pour le stathouder Frédéric-Henri, et, en envoyant les deux derniers, il écrivait, pour en presser le payement[2], à son ami Huigens, le secrétaire du prince. La seconde de ces lettres, datée du 7 octobre 1638, indique qu'il demeurait alors sur le Binnen Amstel (l'Amstel intérieur; — l'Amstel est la rivière qui traverse Amsterdam), à la Sucrerie. Ils avaient donc quitté la première habitation de la Breedstraat; mais cette demeure sur le Binnen Amstel ne fut que momentanée, et, peu après, ils revinrent à leur ancien quartier, où ils achetèrent un bâtiment dans la partie de la Breedstraat appelée aujourd'hui Joden Breedstraat (large rue des Juifs), en face de Sint Tonis sluys (l'écluse Saint-Antoine), la seconde maison du côté du sud. C'est dans cette maison que mourut Saskia, et que Rembrandt continua de demeurer jusqu'à ses malheurs de 1656. On la voit encore presque comme elle était du temps de Rembrandt et de Saskia, si ce n'est qu'elle a été séparée en deux par un mur et par une cloison, pour en former deux habitations.

[1] N° 1160 du catalogue (1856) : « Portrait de la Fille ou de la Femme du maître, tenant dans sa main droite un œillet. Vue jusqu'aux genoux. Sur bois. Hauteur, 3 pieds 6 pouces; largeur, 2 pieds 11 pouces. Procuré en 1742 par De Brays; provenant de la collection Araignon, à Paris; 1,500 livres. »

Dans l'ancien catalogue, consulté par M. Scheltema, ce portrait était attribué à Titus van Rijn, fils de Rembrandt, et décrit ainsi : « N° 194. *La Fille de Rembrandt*, une main contre son sein et dans l'autre main un œillet. » Il n'était point question alors, comme on voit, que ce pût être la *femme* de Rembrandt.

Dans ses *Musées d'Allemagne*, M. Louis Viardot parle ainsi de cette prétendue Fille de Rembrandt : « A côté de plusieurs beaux portraits de vieillards et de sa vieille mère pesant des pièces d'or, on remarque Rembrandt lui-même... embrassant sa femme qu'il porte sur ses genoux, et plus encore *sa fille adolescente* qui tient un œillet à la main. Rien ne surpasse ces derniers portraits, même dans la belle collection de Buckingham Palace. »

[2] Ils furent payés, le 17 février 1639, 1,244 florins Carolus. Ce prix donne une idée des sommes que Rembrandt gagnait par sa peinture. Ces tableaux, comme on sait, ne sont pas grands : ils n'ont que 2 pieds 2 pouces de large sur 2 pieds 10 pouces de haut.

Digitized by Google

Les tableaux du stathouder n'avaient pas empêché Rembrandt de produire en même temps d'autres chefs-d'œuvre : le comte Adolphe de Gueldre menaçant son vieux père qui avance la tête à la fenêtre de sa prison, « composition d'une grandeur tragique, et qui rappelle le Richard III de Shakspeare[1]; » le Tobie du Louvre, et son portrait à longs cheveux, du même musée; le Maître de la vigne, un bijou conservé au musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg; un superbe portrait de bourgmestre, dans la galerie Bridgewater à Londres, tous datés 1637; — en 1638, une merveille, le Christ en jardinier, de Buckingham Palace, le portrait de vieillard au Louvre (n° 416), et quelques autres.

Et toujours des eaux-fortes : en 1637, Abraham renvoyant Agar, le Jeune homme assis et réfléchissant, le Vieillard à barbe carrée, des griffonnis; — en 1638, un portrait de lui-même, la petite Mariée juive, le Joseph racontant ses songes, l'Adam et Ève.

En 1639, c'est même l'eau-forte qui prend le dessus : la grande Mort de la Vierge; le Peseur d'or (Uitenbogaard), une des fines pièces de l'œuvre gravé; le Juif à grand bonnet; la Jeunesse surprise par la Mort, — était-ce un pressentiment d'une perte prochaine? — et son portrait, dit : Rembrandt appuyé, un des beaux portraits qu'il ait laissés de lui-même : il est dans sa force et son exubérance; longues moustaches et crinière de lion. Il a l'air de sentir qu'il n'a point encore produit les vrais fruits de son génie, et que sa saison la plus féconde et la plus sérieuse va seulement commencer.

Que faisait Saskia pendant ces travaux de Rembrandt? Peut-être était-elle assise à son côté, le soir, quand il gravait ses précieuses eaux-fortes. Peut-être s'amusait-elle, le jour, dans l'atelier, au milieu des splendides étoffes, des bijoux et des armures qui servaient au peintre. De la vie de Saskia, on ne sait presque rien malheureusement.

On peut croire qu'en 1639 Rembrandt alla revoir sa vieille mère dans le moulin de Leyde qu'elle habitait toujours, car il a fait d'elle un dernier portrait (au musée de Vienne) daté de cette année-là. Peut-être Saskia l'avait-elle accompagné à Leyde, et peut-être y passèrent-ils un certain temps; cela expliquerait le peu de tableaux datés de 1639[2].

La vieille mère mourut l'année suivante, et fut enterrée, le 14 septembre, dans l'église Saint-Pierre à Leyde. Elle laissait un héritage assez comfortable, dont Rembrandt et Saskia eurent leur part. Le détail des biens est spécifié dans le testament de 1634 : deux moulins, le

[1] Dr Kugler. — Ce chef-d'œuvre est au musée de Berlin, n° 802.

[2] On n'en peut signaler qu'un seul, après le portrait de la mère; c'est : les Frères de Joseph montrant sa robe ensanglantée à leur père, galerie du comte de Derby.

Digitized by Google

fameux moulin natal de Rembrandt, moulin à drèche, sur les bords du Rhin, près de la Porte blanche, et un autre moulin, moulin à blé, aussi à Leyde, près de la Porte mauresque, acheté en 1630 par Gerrit, un des frères de Rembrandt, et revenu à la mère après la mort de Gerrit, en 1631; quelques autres biens immeubles à Leyde, un jardin de plaisance à Zoeterwoude, village voisin de la ville, etc., etc.

Des frères et sœurs de Rembrandt, il ne restait plus alors que : Adriaan, l'aîné, qui avait succédé au père Herman dans l'exploitation du moulin à drèche; Willem, qui était boulanger, comme le grand-père maternel, et Lijsbeth. Le partage fut fait le 2 novembre. Le moulin[1] fut conservé par le meunier Adriaan, moyennant rapport de 3,875 florins, affectés au remboursement des dettes et charges de la succession, et 3,565 florins, qui furent attribués à Rembrandt, avec d'autres sommes ou propriétés.

C'est vers cette année 1640 qu'on peut marquer le commencement de la seconde manière de Rembrandt. Dans ses premières années il est surtout argentin. A présent sa couleur prend une nouvelle force : elle se dore et se fonce. Ses œuvres les plus parfaites se classent entre 1640 et 1650. La petite Sainte Famille du Louvre, dite maintenant : le Ménage du menuisier; la Famille du bûcheron, de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg; la Visitation de Grosvenor Gallery, au marquis de Westminster, trois excellents tableaux de 1640, tiennent déjà à cette série. En 1641 vient le plus beau portrait de femme de tout l'œuvre peint, la Femme à l'éventail, de Buckingham Palace. Je ne cite que des chefs-d'œuvre. Et quelles eaux-fortes! la grande et la petite Chasse aux lions, le Baptême de l'eunuque, Renier Ansloo, le Joueur de cartes, et des paysages : la Chaumière au grand arbre, la Chaumière et la grange à foin; et bien d'autres.

Ainsi grandissait le talent de Rembrandt, et avec le talent sa renommée et leur fortune, quand Saskia encore eut le bonheur d'avoir un fils. Il fut nommé Titus. La date exacte de sa naissance n'est pas connue, mais seulement l'année : 1641[2].

[1] C'était la moitié seulement du bâtiment, qui depuis longtemps avait été partagé en deux, à la mort d'une sœur du père de Rembrandt. Plus tard, Adriaan racheta cette seconde moitié, puis la revendit, et, après sa mort, la moitié qu'il avait conservée fut aussi aliénée par sa veuve. Si bien que tout le moulin natal de Rembrandt se trouva ainsi sorti des propriétés de la famille.

[2] Par conséquent, le Jeune homme en buste, qu'on dit être Titus, eau-forte datée 1639 (Bartsch, n° 338), ne peut être Titus. Cette eau-forte a encore cela de singulier, qu'elle est signée du monogramme *Rt*, que Rembrandt n'employa jamais passé 1633. Il faut qu'il y ait dans cette pièce je ne sais quelles falsifications et quels imbroglios. — Pareillement,

Digitized by Google

Mais, vers la même époque, Saskia perdait une de ses sœurs, Titia, la femme du commissaire Copal, morte à Flessingue en 1641; elle avait déjà perdu, en 1633, la sœur chez qui elle avait eu son domicile à Franeker, Antje, femme du professeur Maccovius, et, en 1637, Jeltje, femme de Doede van Ockema. L'aîné de ses frères était mort dès 1631. Restaient deux frères, le lieutenant-capitaine Idsert et le docteur Ulricus; mais de sœurs il n'y avait plus que Hiskia, celle chez qui avait été célébré le mariage.

Hélas! Saskia elle-même va mourir l'année suivante, l'année la plus glorieuse de Rembrandt, l'année de la Ronde de nuit.

Le 5 juin 1642, Saskia, « gisant malade au lit, » fait son testament devant le notaire Pieter Barcman.

Elle institue pour son héritier « Titus van Rhijn, son fils... à la condition néanmoins que Rembrant van Rhijn, son mari, reste en pleine possession et usufruit de tous les biens... *jusqu'à ce qu'il se remarie,* ou, ne se remariant pas, jusqu'à son décès... En cas que son fils mourût sans descendant légitime, tous les biens de la succession passeraient à Rembrant... qui pourrait les vendre, consommer, ou en faire à son bon plaisir... Mais, au décès de Rembrant ou au cas qu'il se remariât, la moitié de tous les biens alors existant écherrait à la lignée de Rembrant, et l'autre moitié à Hiskia van Uylenburch, sœur de la testatrice, à charge de payer à Ulricus van Uylenburch, avocat près la Cour de Frise, et à Idsert van Uylenburch, lieutenant-capitaine de la compagnie du colonel Alves, frères de la testatrice, 1,000 florins à chacun, et pareille somme aux enfants de Ielletge van Uylenburch, sa sœur... sans que Rembrant soit tenu de fournir inventaire ni donner caution... ledit Rembrant étant institué tuteur du mineur et administrateur des biens... etc., etc. — Fait à Amsterdam, en la demeure de la testatrice, située dans la Breestraet, près de Sint Antonis sluys,... etc. » — Signé : Saskia van Ulenborch... Pieter Barcman (le notaire), etc.[1]

Peu de jours après, Saskia mourut. Elle fut enterrée à l'église Vieille (Oudekerk), le 19 juin, huit ans, presque jour pour jour, après son mariage[2].

le Jeune homme à mi-corps (Bartsch, n° 310), la tête presque de profil à gauche, et qu'on appelle quelquefois Titus, ne peut être lui, puisqu'on y lit les trois premiers chiffres : 164., le dernier chiffre incertain; à supposer même que ce quatrième chiffre fût un 9, en 1649 Titus n'était pas si grand.

[1] L'original de ce testament est à la chambre des notaires d'Amsterdam.

[2] « Le 19 juin 1642 fut enterrée Sasjen van Voylenborch, femme de Rembrant van Rijn. Vient de la Breestraet. » — (Extrait du registre des enterrements de la Vieille église (*Oudekerk*).

Digitized by Google

On peut croire que le célèbre et incomparable tableau de la Ronde de nuit, actuellement au musée d'Amsterdam, était achevé quand ce malheur frappa Rembrandt. De même, la délicieuse eau-forte, un peu libre, l'Espiègle (Bartsch, n° 188), datée aussi de 1642, doit être du commencement de l'année. Il y a d'ailleurs peu d'autres œuvres de 1642 : quelques portraits peints et quelques eaux-fortes, dont la petite Résurrection de Lazare (Bartsch, n° 72) et une Descente de croix (Bartsch, n° 82).

Il se pourrait bien aussi que, après cette mort si imprévue et si prompte de sa jeune femme, Rembrandt ait été rêver dans la solitude de quelque campagne, car son superbe Paysage aux trois arbres est de 1643, et, dans la tempête qui bouleverse le ciel et roule sur toute la planche, il y a comme une répercussion du trouble moral de l'artiste.

Deux autres eaux-fortes seulement et des portraits peints, dont, à la vérité, plusieurs magnifiques, par exemple le portrait en pied de madame Daij, à la galerie van Loon à Amsterdam, et peut-être le Sportsman au faucon, de Grosvenor Gallery, sont à peu près les seules œuvres datées de 1643 et de 1644. Il fallut sans doute quelque temps à Rembrandt pour se consoler de la perte de Saskia.

Le testament de Saskia avait été enregistré à la Chambre des orphelins (*Weeskamer*) d'Amsterdam, le 17 décembre 1642, et la jouissance de la succession entière avait été confirmée à Rembrandt, en présence et du consentement de Hendrik Uylenburch, — fils de N. Uylenburch, le frère de Rombertus, — et par conséquent cousin germain de Saskia et arrière-cousin du petit Titus. Rembrandt se trouva donc alors possesseur d'une fortune évaluée à plus de 40,000 florins.

Le fils de Saskia, Titus, suivit la profession de son père, mais sans que son talent ait laissé de traces. On lui attribue quelquefois certaines peintures plus ou moins rembranesques. Pour ma part, je n'ai jamais vu aucune œuvre authentique de Titus.

Il épousa une Magdalena van Loo, fille du docteur Albertus van Loo, le même qui avait plaidé en 1638 à la Cour de Frise contre Saskia. En 1662, il reçut 6,952 florins, partie du prix de la maison de la Breedstraat, qui avait été vendue en 1658, par suite d'événements que nous n'avons point à raconter ici. Il mourut à vingt-sept ans, le 4 septembre 1668, sur le Singel, en face du Marché aux pommes (*Appelmarckt*), à la Balance-d'Or (*in de goude Schael*).

Sa femme Magdalena mourut dans la même maison, le 21 octobre 1669, treize jours après Rembrandt. Elle laissait un enfant, comme en

Digitized by Google

témoigne la note du registre des enterrements de l'église de l'Ouest (Westerkerk).

La postérité de Saskia ne fut donc pas éteinte avec Titus.

Mais ce que devint cet enfant de Titus et de Magdalena, on ne le sait. Peut-être est-il un des van Rijn dont M. Scheltema a relevé les noms dans les livres de l'église de l'Ouest et qui ont été enterrés là, de 1688 à 1728. — Ou peut-être ces van Rijn sont-ils des enfants de Rembrandt lui-même, puisque, lorsqu'il mourut, le 8 octobre 1669, sur le Roosengracht (canal aux roses), il laissait deux enfants légitimes d'un second mariage, contracté sans doute après son désastre de 1656.

Mais ce second mariage est une autre histoire, tout enveloppée de mystère, et pour laquelle on ne peut plus s'appuyer sur des pièces authentiques, si ce n'est celle du dénoûment : la déclaration pour la Chambre des orphelins.

Cette phase dernière de la vie de Rembrandt est absolument distincte de la première. Ce sont deux vies dans une seule vie, deux hommes dans une même existence. Au commencement, l'espérance, l'audace, le succès, la joie, la richesse, le luxe, une femme belle et noble, des amis illustres, la gloire, un épanouissement complet; à la fin, la fatalité et le désespoir, l'ombre et le silence, la misère et l'oubli.

W. Burger.

Digitized by Google

DE LA

MÉTAMORPHOSE DES FORCES NATURELLES

D'APRÈS QUELQUES TRAVAUX RÉCENTS [1].

En traduisant le discours de M. le baron de Baumgartner, président de l'Académie des sciences de Vienne, sur l'équivalent mécanique de

[1] Les publications que nous voulons ici analyser plutôt que juger sont :

1° Une lecture de M. le professeur de Liebig, que la *Revue germanique* a déjà mentionnée plusieurs fois, et que nous traduisons presque en entier d'après le texte que nous en trouvons dans le *Recueil de lectures scientifiques* (*Wissenschaftliche Vortraege*) *faites à Munich dans l'hiver de* 1857-1858, *par les professeurs de l'Université.* Un vol. in-8°. Augsbourg, Cotta, 1858.

2° Le *Fantôme des impondérables dans la physique*, par M. Philippe Spiller. Brochure in-8° de 56 pages. Posen, Rehfeld, 1858.

3° *Recherches sur l'équivalent mécanique de la chaleur,* présentées à la Société de physique de Berlin par G. A. Hirn, ingénieur civil. Un volume in-8°. Colmar, bureau de la *Revue d'Alsace.* Paris, Mallet-Bachelier.

Ce dernier et très-remarquable ouvrage appartient à la fois à la France et à l'Allemagne. Français par la langue, il a été composé en vue d'un concours ouvert par une société scientifique allemande, qui, tout en s'abstenant de le couronner, en a reconnu la haute valeur dans les termes suivants :

« Vous avez fait, monsieur, vis-à-vis du programme de la Société de physique, à peu près ce que Jean-Jacques fit vis-à-vis de celui de l'Académie de Dijon. La Société demande la détermination exacte de l'équivalent mécanique de la chaleur. Vous vous êtes efforcé de prouver qu'un tel équivalent n'existe pas.... Bien que, d'après ce que je viens de vous dire, la commission se soit vue dans l'impossibilité de couronner votre mémoire, elle a jugé que vous aviez, dans vos travaux, fait preuve de tant de zèle, de sagacité, de persévérance et d'adresse, qu'il serait désirable que la Société vous donnât une marque de son estime, et qu'elle fît son possible pour vous indemniser quelque peu des frais considérables qu'ont dû vous causer vos recherches. Elle a par conséquent proposé à la Société de vous offrir la somme de 250 thalers en or, destinée à l'auteur du mémoire couronné, à titre de récompense et d'indemnité....

» E. Du Bois Reymond,

» *président de la Société de physique.* »

Digitized by Google

la chaleur [1], la *Revue germanique* signalait la conception aujourd'hui si accréditée de la métamorphose des forces, comme le point de jonction des sciences naturelles avec la spéculation philosophique.

C'est de ce point de vue qu'il nous est permis d'aborder quelques travaux touchant au même ordre d'idées. Toute compétence nous ferait défaut pour discuter, approuver ou rejeter les doctrines dont nous voulons parler. Nous les prenons telles quelles, déclinant toute critique, et nous bornant au rôle unique de rapporteur. Les idées qui paraissent prévaloir dans les sciences expérimentales nous intéressent parce qu'elles s'accordent avec les résultats les plus inévitables de la méditation philosophique, et qu'elles font entrevoir dans la vie universelle une harmonie, une simplicité, et pour dire plus encore, une unité dont la spéculation *a priori* n'a jamais douté. Quiconque a étudié l'histoire de la philosophie sait à quel point cette conception de l'unité s'est de tout temps imposée à l'esprit, moins comme une vérité obtenue par le raisonnement que comme une nécessité primordiale et instinctive, comme un postulat de la raison. A tort ou à droit, l'esprit humain a horreur du dualisme. Ramener à l'unité de leur principe la variété des phénomènes a été non-seulement sa prédilection constante, mais son naturel et invincible entraînement. Tous les systèmes dits métaphysiques ont eu leur point de départ dans ce besoin qui est lui aussi une vérité expérimentale, puisqu'il est attesté par l'histoire de la pensée. Il suffit pour les expliquer et les légitimer. Rien de moins justifié que le dédain de l'empirisme envers les constructions ontologiques. L'esprit humain ne répugne jamais aux faits, il ne demande pas mieux que de voir et de palper, mais qu'on l'accuse ou non de présomption et de folie, tant que les données et les généralisations expérimentales ne le satisferont pas, il faut s'attendre à le voir suppléer de son propre fonds, par divination si l'on veut, aux lacunes de l'observation [2]. L'expérience ne peut vaincre et remplacer la spéculation qu'en lui donnant raison, et à vrai dire on peut douter qu'elle la remplace jamais complétement. Elle ne nous fera jamais voir l'absolu. Mais on peut concevoir, on est même contraint d'admettre aujourd'hui une

[1] Livraison de mai.

[2] M. Hirn dit fort bien : « L'homme s'efforce de trouver l'unité là où tout lui semble d'abord diversité. Quand les faits lui manquent, et tant qu'ils lui manquent pour remonter à la vérité par la raison appuyée sur l'expérience, il imagine, il crée, il substitue ses propres créations, vraies ou fausses, aux réalités du monde qui l'entoure. »

Conclusion : si la science positive avait pu dire dès le principe son dernier mot, qu'elle n'a pas encore dit et qu'elle ne dira probablement jamais, les systèmes métaphysiques n'auraient pas eu de raison d'être.

Digitized by Google

approximation de plus en plus grande entre les conquêtes expérimentales de l'esprit et son invariable affirmation, son idée fixe de tous les temps. C'est un très-grand fait, proclamé par la science positive elle-même, comme le résultat des progrès immenses qu'elle a faits de nos jours. Il ne faut pas remonter bien haut dans l'histoire des sciences naturelles pour se trouver comme en plein chaos. Chacune vivait pour elle-même sans prendre souci de ses voisines; la physique et la chimie, par exemple, que leurs progrès devaient si étroitement lier, n'avaient guère de point de contact, et reposaient sur des hypothèses particulières. Il n'en est plus de même aujourd'hui. « Plus l'accumulation des » matériaux paraît à première vue accroître les difficultés, plus nous » voyons se soulever le voile, et se mettre à notre portée le fil qui doit » nous guider dans le labyrinthe; plus visible devient à notre œil inté- » rieur le lien d'unité qui embrasse la diversité des phénomènes [1]. » C'est un physicien qui parle ainsi, et un autre physicien, quoique bien plus réservé vis-à-vis des théories nouvelles, dit de son côté : « Si l'idée » d'une science universelle se présente encore aujourd'hui comme trop » dificile à réaliser, déjà cependant n'est-elle plus un rêve aux yeux » des esprits les plus positifs. En tout cas, est-il certain qu'il n'est plus » possible de n'être que chimiste, ou physicien, ou astronome, ou phy- » siologiste isolément, et que celui qui n'aurait pas de notions éten- » dues de toutes ces sciences réunies ne peut plus prétendre en rien à » contribuer aux progrès de l'une d'elles en particulier. Mais à mesure » que leurs limites se rapprochent et se confondent ainsi, leur niveau » commun s'élève. De l'étude du fait particulier, elles marchent rapi- » dement vers celle des faits communs et généraux, vers celle des lois » qui expriment la forme d'un ensemble de phénomènes, vers celle » des causes. Elles tendent de plus en plus à ramener dans le domaine » de l'observation ce qui jusqu'ici avait été considéré comme complète- » ment en dehors de ce domaine, ce qui n'avait été abordé que par la » spéculation. Elles tendent à créer enfin une métaphysique, une phi- » losophie naturelle, expérimentale, et par cela même indestructible. » Et c'est là le caractère vraiment grand et utile que revêt l'étude de » la nature par l'observation stricte des phénomènes [2]. »

M. Hirn ajoute, quelques lignes plus loin : « Il est certain qu'après » avoir stationné un temps suffisant dans le domaine des faits isolés, » les sciences tendent à pénétrer, armées de toutes pièces, dans le

[1] Spiller, la *Fontaine des impondérables*, p. 6.
[2] Hirn, *Recherches sur l'équivalent mécanique*, etc., p. 260.

Digitized by Google

» domaine beaucoup plus élevé de l'interprétation philosophique et » générale. Dans cette marche ascendante, il apparaît, de périodes en » périodes, de ces conquêtes qui ont un caractère beaucoup plus » marqué de généralité, et qui nous poussent beaucoup plus impérieu- » sement vers une métaphysique expérimentale. » Et parmi ces découvertes, il n'hésite pas à classer celle de l'équivalent mécanique de la chaleur. On ne peut que se ranger à son avis, avec une réserve toutefois sur laquelle nous insisterons en concluant, mais que nous devons marquer dès à présent et qui d'ailleurs résulte de ce qui précède : entre deux systèmes de généralisation expérimentale, l'esprit préférera toujours et naturellement, jusqu'à la preuve évidente de son erreur, celui qui sera le plus conforme à ses propres aspirations, attestées par l'histoire de la philosophie. Il sera toujours pour la théorie qui simplifiera le plus et qui lui fera le mieux entrevoir l'unité dont il a besoin. Ce penchant est visible dans les sciences mêmes, et n'a jamais été plus manifeste que dans les recherches sur l'équivalent mécanique et les conséquences qui en découlent. La question est loin d'être vidée expérimentalement et déjà la généralisation est terminée et la théorie toute faite. La Société de physique de Berlin, composée de savants éminents, s'abstient de couronner un travail auquel elle décerne d'ailleurs tous les éloges, parce que certaines expériences dont il rend compte semblent de nature à infirmer la théorie nouvelle. Quand la science positive elle-même montre un tel parti pris, la métaphysique paraîtra bien excusable de s'obstiner un peu. Mais de toutes manières, elle ne peut manquer de s'intéresser vivement à un débat dont elle est toujours assurée de tirer sans effort un certain bénéfice. Quand les sciences expérimentales travaillent pour elle, elle trouve du charme au rôle de spectatrice.

Cela dit, nous donnons sans autre préambule la parole à une des plus grandes autorités scientifiques de l'Allemagne, M. le professeur Liebig. Voici en quels termes s'est exprimé l'illustre chimiste dans sa leçon populaire sur la métamorphose des forces :

« Prenons une machine connue de tout le monde, une montre, par exemple, ou une horloge. D'où vient la force qui fait marcher vingt-quatre heures ou autant de jours les roues et les aiguilles? C'est un ressort ou un poids; mais qui a tendu le ressort, qui a monté le poids? C'est la force du bras, produite dans l'organisme par de la soupe, des légumes et de la viande, et dépensée par la montre ou l'horloge en vingt-quatre heures, en huit ou en quinze jours.

» Nos machines ne produisent pas de force; elles dépensent celle qu'elles ont reçue. Une roue que fait marcher l'eau met en mouvement dans un moulin une ou plusieurs meules; dans une forge, un ou plusieurs marteaux; dans les usines

Digitized by Google

et les mines, des pompes qui élèvent de l'eau ou des fardeaux; dans une fabrique, des métiers à filer et à tisser; dans une autre, des rouleaux et des laminoirs. Dans tous ces cas, le travail produit par la roue dépend de la pression de l'eau tombant sur les ailes; il est évident que la somme des résistances opposées par les machines qui fontionnent ne peut pas être plus grande que la pression de l'eau qui les surmonte, et qui est la mesure de leur travail.

» Dans une machine à vapeur, le travail est accompli par le piston, qui se meut de bas en haut et de haut en bas sous la pression de la vapeur d'eau. La cause de la pression est la chaleur, engendrée par un procédé chimique, c'est-à-dire par la combustion de la houille sous la chaudière; elle pénètre dans l'eau, la change en vapeur, et donne à cette vapeur la tension dont elle a besoin pour faire marcher le piston. C'est donc elle ici qui détermine le mouvement et opère le travail mécanique de la machine.

» Une force opère toujours par la pression et la traction; dans une machine de travail, elle est toujours mesurée par les résistances qu'elle surmonte, et ces résistances s'expriment par les poids qu'elle soulève ou tire à une hauteur déterminée.

» La force que nous communiquons à une machine n'est jamais tout entière employée au travail, c'est-à-dire à la pression ou à la traction; une partie est consommée par le frottement des pièces de la machine. De deux machines qui ont reçu la même quantité de force, celle-là travaille le plus dont la marche rencontre le moins d'obstacles produisant des frottements. On a donc toujours considéré en mécanique le frottement comme une cause destructrice du mouvement. En fait, et eu égard au travail produit, on a eu raison. Mais on croyait aussi qu'il anéantissait d'une manière absolue la force de travail de la machine, et on commettait une erreur fatale. Si, en effet, une force peut être anéantie, c'est-à-dire, en d'autres termes, si elle peut avoir pour effet le néant, il n'est pas contradictoire de penser que, dans certaines circonstances données, le néant puisse produire une force. La conception, si longtemps et si fortement accréditée, du mouvement perpétuel d'une machine reproduisant par elle-même la force dépensée et fonctionnant, par conséquent, à perpétuité, sans le secours d'une force extérieure, reposait en partie sur cette vue erronée. On conçoit que les esprits les plus pénétrants se soient appliqués à chercher cette merveille. C'eût été une espèce de poule aux œufs d'or, rapportant de l'argent sans en exiger. »

Après ces considérations préliminaires, M. Liebig aborde la théorie du docteur Meyer[1]. Cette théorie repose sur le principe de causalité.

[1] Les Allemands sont peut-être trop disposés à faire exclusivement honneur au docteur Meyer de la découverte de l'équivalent mécanique. Comme le fait observer M. Hirn, l'idée première d'un rapport défini entre le mouvement de la matière et le calorique se trouve dans les travaux de Laplace. Plus tard, Carnot édifia sur ce rapport tout un système dans ses *Réflexions sur la puissance motrice du feu*. Il est vrai de dire qu'entre l'équivalent mécanique tel qu'on peut l'entendre dans les données de Carnot, et tel qu'on l'entend dans celles du docteur Meyer, il y a une différence radicale. Chez Carnot, le calorique produit du mouvement en restant calorique, et l'équivalent, mot que Carnot n'a d'ailleurs pas employé, ne peut être dès lors que la mesure du mouvement obtenu.

Digitized by Google

Les forces sont des causes : or, il est dans l'essence de la cause de produire un effet équivalent à elle-même, et dans lequel elle s'absorbe; l'effet produit peut devenir cause à son tour et engendrer un deuxième effet équivalent à lui-même, et ainsi de suite. Rien ne se perd, rien ne s'anéantit. Quantitativement, la force est indestructible; qualitativement, elle se métamorphose :

« Dans des cas innombrables, nous voyons un mouvement cesser sans qu'il ait soulevé un poids ni produit une pression ou une traction. Mais la force qui l'a produit n'a pu devenir zéro, et il s'agit uniquement de savoir quelle forme elle peut revêtir. L'expérience nous l'apprend. Tout mouvement annulé par un frottement, un coup ou un choc, est remplacé par de la chaleur. Le mouvement est la cause de la chaleur.

» Frottez l'une contre l'autre deux plaques de métal : elles s'échaufferont au point de rougir si le mouvement est assez rapide; frottez-les sous l'eau, et l'eau deviendra bouillante. Dans l'affinage des aiguilles, l'acier devient rouge au point de frottement, et les particules qui se détachent éclatent en étincelles. Les coins de bois qu'on presse contre les roues des waggons de chemin de fer pour les arrêter s'échauffent et brûlent souvent à la surface, en répandant une odeur empyreumatique. Quand on râpe du sucre, des particules fondent et prennent un goût de caramel. Deux morceaux de glace frottés l'un contre l'autre fondent.

» Dans les fabriques anglaises d'acier, le forgeron prend une barre de métal de dix à douze pouces de long, en fait rougir au feu une des extrémités, la place ensuite sous le marteau de la forge et en fait une barre plus mince et longue d'autant de pieds, sans la rapporter au feu, condition essentielle pour le maintien de la bonne qualité de l'acier. Chaque point atteint par les mouvements rapides et successifs du marteau devient rouge, et le spectateur croit voir la chaleur courir çà et là dans la barre. Cette chaleur rouge est l'effet du marteau et répond à une quantité de calorique suffisante pour élever à la température bouillante une masse d'eau considérable. L'extrémité rougie au feu en ferait à peine bouillir la trentième partie.

» Entre les coups de marteau qui sont la cause et la chaleur qui est l'effet, il doit, d'après ce que nous avons dit, exister un rapport déterminé. La chaleur produite n'est pas autre chose que la force de travail métamorphosée, et si le principe de Meyer est juste, elle doit elle-même être capable d'un effet équivalent, c'est-à-dire qu'on doit pouvoir avec elle produire autant de coups de marteau qu'il en a fallu pour la créer.

» Voyons la chose de plus près : pour retomber, le marteau a dû être soulevé ;

Chez le docteur Meyer, il est autre chose : il est le calorique métamorphosé en mouvement : autant de mouvement produit, autant de calorique disparu. Mais la priorité de la découverte a été contestée en France au docteur Meyer par M. Séguin aîné. D'après une note communiquée par ce physicien à l'Académie des sciences, dans la séance du 3 janvier 1855, il aurait établi le premier, dans un ouvrage publié en 1838, la mesure approximative de l'équivalent mécanique. (Voir le journal l'*Ami des sciences*, numéro du 21 mars 1858.)

Digitized by Google

sa force de travail ne lui appartient pas, elle lui est communiquée du dehors; elle lui est transmise par une roue qui marche elle-même sous la pression d'un poids d'eau tombant sur ses ailes. Pour élever d'un pied un marteau du poids de cent livres, il faut au moins dix litres d'eau tombant sur la roue motrice de la hauteur d'un pied. C'est ce poids qui produit la chaleur par l'intermédiaire du marteau. Dans une autre disposition de la machine, la même force eût fait tourner rapidement une meule autour de son axe, ou eût élevé à la chaleur rouge deux disques de fer frottés l'un contre l'autre.

» Il résulte d'expériences expresses et précises que 13,500 coups d'un marteau de dix livres, tombant sur la barre de la hauteur d'un pied, produisent une chaleur qui suffit pour élever une livre d'eau à la température bouillante, c'est-à-dire à 100°, ou, ce qui revient au même, que 1,350 quintaux d'eau, tombant de la hauteur d'un pied, font bouillir une livre d'eau, ou que 1,350 livres, tombant de la même hauteur, élèvent une livre d'eau de 0 à 1°, et que la même quantité de calorique répond à une force de travail capable d'élever d'un pied 13 1/2 quintaux.

» Dans toute machine où le mouvement se perd par suite d'un frottement ou d'un choc, il se produit une quantité de chaleur correspondante, et quand la chaleur provient du travail, l'unité de l'effet mécanique obtenu, exprimée par un poids de 13 1/2 quintaux tombant d'un pied ou élevés à cette hauteur, répond à la quantité de chaleur que perd une livre d'eau en s'abaissant d'un degré, et cette unité calorique est, par conséquent, l'équivalent de l'unité mécanique formulée ci-dessus.

» On a vérifié de mille manières cette loi ou ce rapport constant entre la chaleur et le mouvement mécanique. Une barre de métal s'allonge quand on y suspend des poids, et si on ne dépasse pas une certaine limite, le métal retourne à sa longueur primitive quand les poids sont enlevés. Or il se comporte sous l'action de la chaleur comme sous celle des poids; il s'allonge en s'échauffant et se contracte en se refroidissant, et le rapport du poids à la chaleur est encore exprimé par les mêmes nombres que nous avons obtenus : une quantité de chaleur suffisante pour élever d'un degré une livre d'eau, si elle est communiquée à une barre de fer, soulève des poids de 1,250 livres à la hauteur d'un pied.

» Il va de soi que la pression exercée par la barre de fer, quand elle s'étend sous l'action de la chaleur, est égale à la force de traction qu'elle manifeste en se contractant par le refroidissement.

» Il y a longtemps qu'on a fait au Conservatoire des arts et métiers de Paris une application intéressante de la force de traction qui peut être ainsi engendrée par le calorique. Une fissure s'était produite dans la voûte de la nef où sont exposées les machines; elle allait grandissant, et l'écart avait fini par devenir assez considérable pour laisser passer la pluie et la neige. On n'eût pas remédié au mal en murant l'ouverture, car les parois latérales auraient continué de s'écarter. Déjà on parlait d'abattre l'édifice, quand un physicien indiqua le moyen suivant de le conserver. Il établit en haut, en travers de la nef, un certain nombre de grosses barres de fer. Par un bout, elles étaient fixées à l'un des murs latéraux; l'autre bout, terminé par une vis à laquelle s'adaptait un fort écrou, dépassait de quelques pouces le mur opposé. On échauffa les barres avec de la paille, elles s'étendirent; on les laissa refroidir, elles se contractèrent avec une force immense,

Digitized by Google

et rapprochèrent les murs. A la deuxième expérience, la fente avait disparu, et l'édifice est encore debout, avec les barres qui le maintiennent.

» De même que l'effet mécanique de la chaleur, on peut formuler par le poids soulevé la force de travail d'une machine mise en mouvement par un courant électrique. Nous produisons un courant électrique par un aimant de rotation, ou, comme dans une pile galvanique, par une dissolution de zinc. Dans les fils métalliques, ce courant se comporte comme les liquides dans les tubes où nous les faisons couler. Il faut plus de temps et une plus forte pression pour faire couler la même quantité de liquide par un tube étroit que par un tube large. De même, un fil mince oppose une résistance plus forte au courant électrique qu'un fil plus épais. Par suite de la résistance qu'il éprouve, le mouvement électrique est arrêté; une partie seulement traverse le conducteur, l'autre partie se métamorphose en chaleur; le fil conducteur s'échauffe et rougit, et, si la quantité d'électricité métamorphosée est assez forte, la chaleur devient intense au point de fondre un long fil de platine, de fondre et volatiliser un long fil d'or. Si vous plongez le conducteur dans l'eau, vous élevez le liquide à une température facilement appréciable.

» Faites circuler le courant électrique dans un fil tourné en spirale autour d'une pièce de fer ayant la forme d'un U, et vous transformerez celle-ci en un puissant aimant capable d'attirer et de porter bien des quintaux de fer. La force électrique se métamorphose en force magnétique, susceptible de mettre en mouvement une machine. La force de traction communiquée à l'aimant artificiel est dans un rapport fixe avec la quantité d'électricité circulant dans le fil, et celle-ci dépend, à circonstances d'ailleurs égales, de la nature du conducteur. La partie d'électricité changée en chaleur n'agit plus sur le conducteur, c'est-à-dire ne lui communique plus de force de traction. La quantité d'électricité, la chaleur produite et la force magnétique métamorphosée en force de travail, sont entre elles dans un rapport semblable à celui qui existe entre la force de travail produit par la pression d'une colonne d'eau et le calorique engendré par le choc ou le frottement. La quantité d'électricité qui, métamorphosée en chaleur par la résistance du conducteur, élève d'un degré une livre d'eau, produit une force de traction magnétique capable de soulever d'un pied un poids de 13 1/2 quintaux.

» Coupez en deux le fil métallique où l'électricité circule, et plongez les deux bouts dans un verre plein d'eau, vous dissolvez le liquide et vous obtenez de l'hydrogène et de l'oxygène. L'électricité dynamique se métamorphose en affinité chimique et en une force de traction qui détermine la séparation des éléments de l'eau. Vous n'obtenez ni chaleur ni force magnétique, et le courant électrique a disparu complétement dès que vous avez constaté le dégagement de l'oxygène et de l'hydrogène. Tous ses effets et sa faculté de produire de la chaleur et du magnétisme se sont en apparence évanouis. A leur place, nous avons deux espèces de gaz, dont l'un est combustible, c'est-à-dire susceptible de se combiner avec l'oxygène. Vous le combinez, l'eau reparaît et la combustion produit de la chaleur. Or nous savons, par des expériences précises, que le même courant électrique, lequel, métamorphosé en chaleur dans le conducteur, élève d'un degré la température d'une livre d'eau, produit, si nous l'employons à la décomposition de l'eau, tout juste la quantité d'hydrogène qu'il faut brûler pour élever dans la même mesure la température d'une livre du liquide. Ce que le courant électrique semblait avoir

Digitized by Google

perdu en calorique et en puissance de traction à la décomposition de l'eau, était en quelque sorte devenu latent dans l'oxygène et dans l'hydrogène[1]. Quand on combine de nouveau ces deux éléments, le calorique redevient libre et, métamorphosé en force de travail, soulève le même poids qu'eût soulevé l'électricité sous forme de traction magnétique, si elle n'avait été employée à la décomposition chimique de l'eau.

» Le courant électrique est la suite d'une action chimique, et la quantité de l'électricité en mouvement peut être mesurée par la quantité de zinc dissous. Elle n'est autre chose que l'affinité chimique se dégageant et se métamorphosant par suite de la dissolution du zinc. Elle se change ensuite dans les conducteurs en un équivalent de chaleur et en un équivalent de traction magnétique, ou, de nouveau, dans la dissolution de l'eau, en un équivalent de force chimique.

» Nulle part, à aucun moment, il n'y a ni perte ni excédant. Si la matière est indestructible, comme disent les matérialistes, les forces le sont aussi. La force ne meurt pas, son anéantissement apparent n'est qu'une métamorphose.

» Nous savons maintenant d'où viennent la chaleur et la lumière qui échauffent et éclairent nos maisons, la chaleur et la force que produit notre corps dans le phénomène de la vie. Toutes les matières combustibles et lumineuses dont nous nous servons proviennent de la même source que la nourriture quotidienne qui nous est nécessaire; elles sont produites dans l'organisme des végétaux. La plante décompose certaines combinaisons inorganiques, l'acide carbonique, l'eau et l'ammoniac; le carbone de l'acide carbonique, l'hydrogène de l'eau, l'azote de l'ammoniac, s'incorporent dans la plante et entrent dans la composition de ses organes; l'oxygène de l'acide carbonique et de l'eau retourne à l'état de gaz dans l'atmosphère.

» La lumière solaire agit dans la vie végétale comme le courant électrique qui sépare les éléments de l'eau, en annulant leur affinité naturelle.

» C'est le soleil qui fait croître la plante. Le germe vivant et la feuille verdoyante lui doivent leur vertu de métamorphoser les éléments terrestres en types animés et doués de force; le germe se développe bien sous la terre à l'abri de la lumière; mais c'est seulement lorsque, dégagé du sol, il se baigne dans les rayons solaires, qu'il acquiert la faculté d'accroître sa masse et de métamorphoser en parties de lui-même ses aliments inorganiques. Les rayons solaires se communiquent à lui, s'y absorbent et cessent d'être ce qu'ils étaient; ils accumulent les formations organiques dans le corps végétal, et leur force calorique est maintenant latente dans les produits engendrés. Le bois dont nous nous chauffons dégage la chaleur solaire; la lumière par laquelle nous changeons la nuit en jour est de la lumière prêtée par le soleil.

» La nourriture de l'homme et des animaux se compose de deux classes d'éléments essentiellement distinctes. La première classe est affectée à la formation du sang et des diverses parties de l'organisme; la seconde comprend des substances semblables au combustible ordinaire. Le sucre, l'amidon, la gomme du pin peuvent être considérés comme du bois métamorphosé, et nous pouvons aussi les produire avec du bois. Nous chauffons notre corps, comme on chauffe un fourneau, avec des combustibles qui contiennent les mêmes éléments que le

[1] Voir plus loin l'explication de ce fait dans la théorie de M. Spiller.

Digitized by Google

bois et la houille, mais qui s'en distinguent essentiellement par leur solubilité dans les sucs organiques.

» On comprend que les aliments qui produisent la transpiration du corps n'engendrent pas de force mécanique, parce que la force n'est pas autre chose que de la chaleur métamorphosée, et que la chaleur affectée à la température n'exerce ni pression ni traction et est simplement de la chaleur.

» Tous les effets mécaniques qui se manifestent dans le corps vivant et que produisent les mouvements des organes et des membres dépendent d'un changement dans la composition et la nature des particules sulfureuses et azotées des muscles, lesquelles sont fournies par le sang, et ne sont en dernière analyse que des substances absorbées par l'homme pour sa nourriture. Leurs éléments procèdent dans notre corps à de nouvelles et plus simples combinaisons, et produisent un mouvement par suite de ce changement; le mouvement passe ensuite des molécules à la masse des muscles. La métamorphose des éléments est manifestement la source de la force mécanique dans le corps vivant.

» Or, les particules des aliments, qui engendrent la force et la chaleur, ne sont nées dans la plante que sous l'action des rayons solaires. Elles les ont absorbés, comme l'hydrogène, engendré par la décomposition de l'eau, a absorbé l'électricité dynamique. En eux l'homme reçoit son corps, et dans sa nourriture il recueille un approvisionnement de force et de chaleur, qui redeviennent actives quand la combustion et les autres phénomènes vitaux leur restituent leurs formes primitives d'acide carbonique, d'eau et d'ammoniac. »

Nous avons tenu à traduire presque en entier la courte et substantielle leçon de l'éminent professeur. Elle peut se résumer en deux mots, comme le discours de M. le baron de Baumgartner : unité de force, métamorphose des manifestations dynamiques. Les phénomènes terrestres procèdent, en dernière analyse, d'une seule et unique force motrice, et cette force nous vient du soleil, qui n'est plus seulement un centre astronomique, ni l'heureuse lumière de nos jours, mais le foyer nécessaire où s'alimente toute vie accessible à nos perceptions. Qu'est-ce que cette force, comment agit-elle, et quelle est la loi de ses métamorphoses? Nous en pouvons déjà soupçonner quelque chose : MM. de Baumgartner et Liebig considèrent tous les deux comme un moment essentiel la transition du mouvement de la masse d'un corps à ses molécules, et réciproquement de ses molécules à la masse. Pour aller plus loin, pour en savoir davantage, nous nous adressons à M. Spiller, dont la brochure veut être « l'esquisse d'une nouvelle théorie du magné- » tisme et de l'électricité, dans leurs rapports avec le son, la lumière » et la chaleur [1]. » Tout le monde sait que la théorie ancienne consi-

[1] Il est inutile de répéter que nous nous bornons à rapporter, à analyser, et que nous n'avons aucune compétence pour juger. Nous prenons la brochure de M. Spiller parce qu'elle nous paraît être provisoirement le dernier mot des théories nouvelles. D'ailleurs, l'auteur lui-même ne donne son travail que comme un essai sommaire.

Digitized by Google

dère les phénomènes électriques, magnétiques, caloriques et lumineux, comme les manifestations d'autant de substances qu'elle appelle fluides impondérables. M. Spiller commence par énumérer un certain nombre d'expériences qu'il considère comme inconciliables avec cette hypothèse. Si, par exemple, l'électricité est une substance, il faut admettre que, lorsque le fluide positif et le fluide négatif se neutralisent entre deux conducteurs, la rencontre de deux substances engendre le néant; ou que le point de contact de deux métaux est une source inépuisable de substance, sans affaiblir, sans détériorer, sans modifier en rien les métaux producteurs. Frottez une barre d'acier contre un aimant, elle deviendra magnétique, et l'aimant non-seulement n'aura rien perdu, mais il aura beaucoup gagné en force. Placez un morceau de glace sur l'un des points de soudure d'une chaîne de bismuth et d'antimoine, et vous obtenez du magnétisme dans la chaîne; placez-y un morceau de charbon ardent, et vous en obtenez également. La glace et le charbon sont-ils composés des mêmes éléments, pour qu'ils produisent la même substance? Enfin, la même cause, le frottement, est susceptible de produire dans la même matière des sons, de la chaleur, de la lumière, et, selon la nature des corps, du magnétisme et de l'électricité. Dans l'air, dans l'eau, la simple pression produit de la chaleur et de la lumière. Comment admettre qu'un mouvement mécanique tire quelque chose de substantiel, et même plusieurs substances, de corps dont la composition chimique reste d'ailleurs inaltérée? On ne crée rien de rien. Les phénomènes en question ne reposent donc pas sur une production de substance, mais sur une modification d'état. Or, si un mouvement communiqué à un corps modifie son état sans le déplacer, ce ne peut être qu'en se manifestant dans ses molécules, par des vibrations que nos yeux ne peuvent sans doute pas percevoir, pas plus qu'ils ne perçoivent du reste les vibrations de la quatrième corde du violon quand elle donne un ton élevé. Tous les phénomènes physiques peuvent dès lors être ramenés en dernière analyse à des phénomènes dynamiques, et sont soumis à des lois qui doivent être susceptibles d'être déterminées mathématiquement. « Les » principes de la mécanique générale sont applicables à tous les rapports » statiques et dynamiques des corps. » Tous ces phénomènes consistent en vibrations ou en ondulations, lesquelles sont susceptibles de se produire les unes les autres, ou même de se manifester simultanément par suite d'une seule et même cause. Elles se propagent dans des milieux à densité constante en raison inverse du carré des distances. Le son, toutefois, qui a pour principe unique les vibrations des corps terrestres

Digitized by Google

ne peut se propager que par ces corps; mais les autres phénomènes ont aussi pour agent et pour conducteur l'éther cosmique, répandu partout dans l'espace infini du ciel, et qui sur terre pénètre les corps les plus solides. La lumière est son état naturel. Plus un corps est susceptible de transmettre les vibrations qui l'atteignent, c'est-à-dire plus il est conducteur, moins il les modifie. Les mauvais conducteurs, au contraire, les arrêtent et sont susceptibles de les modifier essentiellement. Dans un bon conducteur, l'électricité et la lumière restent ce qu'elles sont; dans un mauvais, elles deviennent de la chaleur. L'intensité des phénomènes est proportionnelle au carré de l'amplitude des vibrations; leur nombre détermine dans le ton la hauteur, et dans la lumière la couleur. Dans le spectre solaire, ce nombre croît des rayons rouges aux rayons bleus. Il y a des vibrations lumineuses que notre œil ne saisit pas, de même que des sons qui échappent à notre oreille. Nous connaissons une octave de couleurs, nous connaissons douze octaves de sons. Ce qui en revanche est étonnant, c'est l'immense quantité de vibrations (jusqu'à 800 billions) que l'œil perçoit par seconde. Il distingue moins bien entre les très-petites différences de nombre, c'est-à-dire que des nuances infiniment voisines se confondent pour lui, tandis que l'oreille est encore capable de distinguer deux tons, dont le premier comporte 1,200 et le second 1,201 vibrations. Tout le monde sait que l'air peut être ou simple conducteur ou producteur du son: il le produit dans le sifflement. Il en est de même de l'éther pour la lumière. Les vibrations de l'éther propagent dans l'espace la lumière solaire, mais elles deviennent aussi elles-mêmes lumineuses dans l'étincelle électrique, ou quand on comprime de l'air ou de l'eau.

Si le son est produit par de pures vibrations terrestres, et la lumière par de pures vibrations éthérées, le calorique tient pour ainsi dire, par la nature des siennes, le milieu entre ces deux phénomènes. Quand les vibrations lumineuses arrivent aux corps terrestres, elles se communiquent à leurs molécules et produisent dans cette matière infiniment plus dense des vibrations plus lentes. La lumière sans chaleur se compose de pures vibrations éthérées; la chaleur sans lumière, de vibrations de corps terrestres, dans lesquelles l'éther n'atteint pas un nombre suffisant de vibrations propres, et la chaleur accompagnée de lumière, des vibrations réunies de l'éther cosmique et des corps qu'il pénètre.

Les vibrations caloriques se produisent dans les molécules des corps soit par la communication du mouvement des molécules éthérées, soit par une pression ou un frottement quelconques. Les molécules sortent

Digitized by Google

de leur équilibre naturel et décrivent des mouvements oscillatoires qui agissent à leur tour sur celles des corps environnants, jusqu'à ce que l'égalité de température soit établie. A une température donnée, l'amplitude des vibrations est en raison de la nature du corps; dans un corps donné, elle croît en raison de la température, c'est-à-dire que les vibrations le dilatent de plus en plus. Tous les corps n'ont pas la même capacité de vibration : c'est que la même force motrice doit naturellement produire des rapidités variables dans des milieux différents; la dilatation est exactement représentée par l'amplitude des vibrations, la température par leur nombre. Les mauvais conducteurs retardent la transmission du mouvement ondulatoire, d'où il suit que leur point de contact avec la source de chaleur doit être échauffé davantage qu'il n'arrive dans les bons conducteurs. La même cause ne produit pas dans tous les corps les mêmes vibrations sonores; de même, une source de chaleur engendre à action égale des températures différentes, selon la nature des corps. La dilatation, représentant l'amplitude et par suite la durée des vibrations, a pour effet naturel d'en diminuer le nombre, c'est-à-dire d'abaisser la température et par suite précisément d'augmenter la capacité calorique; mais de même que les cordes trop ou trop peu tendues ne produisent pas de vibrations sonores, de même les métaux et les gaz, les extrêmes de la densité, ont peu de capacité calorique. La combinaison de l'oxygène et de l'hydrogène dégage beaucoup de chaleur, parce que le volume d'eau produit est relativement faible. Quand on comprime un corps, les molécules vibrantes se rapprochent, agissent de plus en plus l'une sur l'autre, et comme, à cause même de la diminution d'espace, les ondulations ne peuvent pas s'étendre, elles se multiplient, le corps s'échauffe, et il se dégage de la chaleur. A la dilatation, au contraire, la chaleur devient latente. Les tons bas résultent de même des ondulations les plus amples et les plus lentes. Tout corps a une limite de température au delà de laquelle son état change, c'est-à-dire qu'il arrive un moment où les vibrations, ne pouvant plus croître en nombre, croissent seulement en amplitude et ne déterminent plus que la dilatation. Le corps solide devient liquide, et le liquide gazeux; le calorique développé pendant le moment de transition n'est pas appréciable dans l'état nouveau du corps; il est latent, et la température n'a pas monté. Si, au contraire, un corps devient de gazeux liquide, ou de liquide solide, l'amplitude des vibrations diminue, leur nombre augmente, et il se dégage de la chaleur, comme on l'a vu dans la formation de l'eau.

Digitized by Google

Dans les vibrations caloriques, les molécules n'oscillent pas autour de leur centre de gravité; les centres eux-mêmes sont compris dans le mouvement. Dans un corps parfaitement homogène, ce mouvement ne peut que se propager, se multiplier ou diminuer, croître ou décroître, selon des lois constantes et sans altérer le mode de sa manifestation; mais des différences même très-légères dans la composition, la densité, la couleur de deux corps différents ou des diverses parties du même corps, suffisent pour produire des mouvements composés, source des phénomènes électriques et magnétiques. Si l'on tire d'un métal, notamment du bismuth ou de l'antimoine, un fil d'épaisseurs variables, les vibrations caloriques sont retardées aux endroits durs et épais, accélérées au contraire aux endroits mous et minces, et l'on constate, à la chaleur ou au refroidissement, des courants électriques résultant de la rencontre des deux mouvements différents. Les molécules oscillent alors autour de leur centre de gravité. Supposons un tel mouvement transmis par un fil conducteur: tant que passera le courant, une partie des molécules se trouvera en deçà et une partie au delà de leur centre de gravité. L'électro-magnétisme n'est pas autre chose que ce mouvement temporairement fixé, et le magnétisme ordinaire, le même mouvement fixé d'une façon durable. L'acier seul est susceptible d'une aimantation durable, à cause de son tissu cristallin et de son grain dentelé. Le fer la reçoit aussi, mais ne la retient pas. « Dans le fer et bien plus encore dans l'acier, dit l'auteur, le groupe-» ment des atomes est bien différent de ce qu'il est dans presque tous » les autres métaux. Il faut se le figurer, pour ainsi dire, comme un » système de dents et de crochets, et on comprend alors comment les » molécules, écartées d'un quart d'oscillation de leur centre de gra-» vité, peuvent se trouver fixées dans cette nouvelle position. » On pense forcément aux atomes crochus des anciens, et on ne peut se dissimuler que cette hypothèse de M. Spiller ne paraisse un peu hasardée, mais il cite immédiatement des faits qui lui donnent un caractère spécieux.

Pourquoi, par exemple, la chaleur est-elle, en certaines circonstances, hostile au magnétisme? Parce qu'en dilatant le corps aimanté elle tend à délivrer les molécules de l'état pour ainsi dire violent dans lequel elles sont fixées, et à leur rendre leur équilibre naturel. Si donc on chauffe une barre d'acier aimantée, on affaiblit sa force magnétique; on l'anéantit, si on persiste jusqu'à la chaleur blanche. Par contre, si on magnétise l'acier pendant qu'on l'échauffe, l'aimantation sera plus durable et plus intense, parce que les molécules déjà

Digitized by Google

sorties de leur équilibre prennent plus facilement la position qui se manifeste par les phénomènes magnétiques. Abandonnée à elle-même, la barre d'acier perdra peu à peu sa force, parce que les molécules tendront incessamment et arriveront à reprendre leur équilibre naturel; une armature conservera l'aimantation, parce qu'elle retiendra les molécules dans leur tension anormale, comme la chaleur; et, par une raison analogue, une forte secousse peut avoir, selon les circonstances, un effet contraire au maintien et favorable à la production du magnétisme. Placez une barre assez longue de fer pas trop doux dans la direction de l'aiguille d'inclinaison, et frappez-la de quelques coups de marteau, elle conservera la force que lui aura communiquée le magnétisme terrestre.

De même que les vibrations de l'éther se communiquent aux molécules, de même celles des molécules se communiquent à l'éther présent dans les corps. Un courant électrique ou électro-magnétique, ou une barre d'acier aimantée ont le pouvoir de tourner le plan d'un rayon polarisé qui traverse un corps, et ils le tourneront d'autant plus que le corps contiendra plus de particules d'un métal magnétique, fer, cobalt ou nickel. Les phénomènes de rayonnement ont pour véhicule les vibrations éthérées, les phénomènes d'induction les vibrations des molécules terrestres. L'éther est le principe de l'action à distance. Les ondes sonores seules réclament, comme on l'a dit, un milieu terrestre pour leur propagation. Ainsi, du corps le plus dense de la terre jusqu'au soleil, à travers la substance infiniment subtile qui remplit l'espace, tout est vibration, et toute la physique repose sur une loi unique, la transmission et la métamorphose du mouvement. Partout nous ne rencontrons que des modifications d'état. Les vibrations éthérées se communiquent aux molécules terrestres, et réciproquement; le mouvement passe de la masse aux molécules, et réciproquement. La chaleur est l'état qui se révèle le plus souvent comme cause d'autres mouvements. Selon que des corps différents n'ont pas la même réceptivité pour les vibrations caloriques qui leur arrivent, ou qu'ils ne sont pas également bons conducteurs, ou qu'ils ont une capacité différente, ou que l'état d'agrégation et de cohésion de leurs molécules produit des vibrations diverses, la chaleur est susceptible d'engendrer directement ou indirectement tous les phénomènes attribués autrefois à des fluides particuliers, comme elle joue aussi le principal rôle dans le travail mécanique proprement dit.

Reste la question de savoir ce qu'est l'éther. L'existence de cet agent est aujourd'hui généralement admise, par deux raisons principales, à

Digitized by Google

ce qu'il semble : d'abord le vide absolu est une notion absolument répugnante à la raison; ensuite, depuis que la théorie de l'émission de la lumière est abandonnée, on ne peut se passer d'un intermédiaire pour la transmission des ondes lumineuses. Mais les opinions varient sur la nature de cet intermédiaire. S'il est de la matière, on est conduit à dire que la matière est susceptible de modalités inconnues jusqu'à présent, et qui renversent les définitions de l'ancienne physique; qu'elle peut exister sans des attributs considérés comme essentiels, tels que l'inertie et la pesanteur. S'il est autre chose, de grandes difficultés se présentent immédiatement. Comment notre œil peut-il saisir les manifestations d'un agent immatériel? Comment l'éther peut-il agir sur les corps, et, ce qui paraît peut-être encore plus incompréhensible, les corps sur l'éther? Comment expliquer, par exemple, la réfraction, c'est-à-dire la déviation des rayons lumineux selon les milieux qu'ils pénètrent, et, pour parler d'une manière plus générale, n'est-il pas contradictoire d'imaginer des vibrations immatérielles? L'autre hypothèse est évidemment plus plausible. Aussi voyons-nous qu'elle est la plus généralement suivie, bien qu'elle détruise toutes les opinions traditionnelles sur les manières d'être de la matière. Une substance unique animée de mouvements, telle est la conception toute spinoziste que la physique tend à se faire de l'univers. Cependant l'éther immatériel conserve des partisans qui se font écouter, et ici nous rencontrons M. Hirn, que la Société de physique de Berlin combat tout en le récompensant, et qui prend une position intermédiaire entre les idées anciennes et les théories nouvelles.

Il faut bien l'avouer, la recherche expérimentale de l'équivalent mécanique de la chaleur n'a pas donné jusqu'à présent de résultats concordants et pleinement satisfaisants. Autant d'expérimentateurs, autant de chiffres différents. En dernier lieu, l'évaluation qui avait obtenu le plus de crédit était celle de M. Joule, d'Édimbourg. Mais M. Hirn, à la sagacité et à la persévérance duquel la Société de physique de Berlin rend un si complet hommage, a été conduit, par des expériences multipliées, ingénieuses et scrupuleuses, à des conclusions imprévues et singulières qui peuvent se résumer ainsi : l'équivalent absolu est introuvable; on ne peut obtenir que des équivalents relatifs, expérimentaux, qui sont à peu près constants dans un ordre déterminé d'expériences, mais qui varient considérablement d'un ordre d'expériences à l'autre; entre la chaleur et le travail dépensé ou obtenu, le rapport diffère selon que l'on étudie les effets du frottement des corps, de la désagrégation des corps, de la vapeur d'eau et

Digitized by Google

de la chaleur humaine. M. Clausius, le savant rapporteur de la Société de physique, a contesté et a entrepris de rectifier quelques-uns des résultats de M. Hirn; l'auteur a recommencé et complété ses expériences, et, loin de modifier ses conclusions, il a cru pouvoir les fortifier par de nouveaux faits.

C'est là un débat scientifique dans lequel nous ne pouvons entrer et où nous devons nous borner à constater les positions respectives. A première vue, il ne paraît pas toucher au fond de la question. M. Hirn le dit lui-même : « Si la variabilité des nombres donnés par l'expérience » semble d'abord opposée à l'idée d'un rapport constant, le mode de » cette variation, sa forme, l'espèce de loi régulière qui domine l'irré- » gularité apparente, nous conduisent au contraire à admettre comme » excessivement probable l'existence d'un équivalent proprement dit, » dont la valeur réelle et invariable serait masquée par des circon- » stances accessoires, quoique inhérentes à la nature même des phéno- » mènes. En un mot, une proportionnalité rigoureuse lie la consomma- » tion ou la production du calorique à la consommation ou à la pro- » duction du travail mécanique, ou, si l'on aime mieux, à la destruction » ou à la création du mouvement de la matière; mais cette loi mère est » troublée quant à sa forme par un même ordre de phénomènes, et » quant à sa raison géométrique, d'un ordre de phénomènes à l'autre. » Il semble que tout soit pour le mieux; mais citons encore M. Hirn : « Si les phénomènes que l'on a jusqu'à présent attribués à un prin- » cipe à part, au calorique, ne sont que les manifestations immédiates » d'un certain genre de mouvements vibratoires des corps, il est très- » clair qu'aucun de ces mouvements ne pourra disparaître ni appa- » raître dans un corps sans qu'en dehors de ce corps, ou en lui-même, » il n'apparaisse ou ne disparaisse un mouvement précisément équi- » valent. La somme de force vive que représentaient les produits par- » tiels de chaque masse de molécules élevés au carré doit se retrouver » intégralement dans le nouveau mouvement produit, s'il y a, par » exemple, disparition du calorique par suite de la production d'une » force motrice externe au corps où les molécules ont cessé partielle- » ment de vibrer. Dans cette hypothèse, il est de la dernière évidence » que l'équivalent mécanique de la chaleur doit être un nombre par- » faitement invariable. Il y a donc incompatibilité absolue entre la » variabilité réelle de l'équivalent expérimental et l'hypothèse qui » assimile tous les phénomènes du calorique à des mouvements de la » matière pondérable même; car dans cette hypothèse, la variabilité » de l'équivalent entraîne l'idée de la possibilité d'une perte de force

Digitized by Google

» vive dans l'intérieur des corps, ce qui est en opposition non-seule-
» ment avec le point de départ de l'hypothèse elle-même, mais encore,
» et surtout, avec la raison. La production de la force motrice dans
» nos machines, la production du mouvement et du repos dans la
» nature en général, ne peuvent, à aucun titre, être attribuées à une
» simple communication de mouvements préexistant dans les molé-
» cules matérielles. »

On voit la différence, mais ce n'est pas tout : M. Hirn étaye son argumentation générale, tirée de la variabilité de l'équivalent, d'un fait particulier et qui a une importance décisive dès qu'il est admis : c'est qu'il est un cas « où il est possible d'obtenir de la force motrice » sans que les vibrations cessent, sans qu'il disparaisse réellement du » calorique. » On ne constate, d'après lui, aucun déchet de calorique dans une machine à vapeur fonctionnant sans détente. Le rapporteur de la Société de physique a vivement contesté le fait ; M. Hirn l'a maintenu. Nous ne pouvons qu'indiquer le différend, et attendre que de nouvelles et définitives expériences tranchent la question pour les profanes en mettant d'accord les savants.

Les expériences de M. Hirn et les conclusions qu'il en tire commandent la position qu'il prend. Il s'est, comme nous l'avons dit, placé entre les deux partis. « Pendant bien longtemps, dit-il, les physiciens ont » cherché à assimiler le calorique à un fluide matériel universellement » répandu, tendant, en vertu d'une répulsion propre à ses parties, à se » mettre partout en équilibre, existant dans le vide et dans l'intérieur » des corps dont il tend à écarter et dont il écarte en effet les molécules » chaque fois que, par une cause quelconque, l'équilibre calorique » vient à être rompu. Selon cette doctrine, qui s'appliquait avec les » modifications convenables à la lumière, à l'électricité, etc., le calo- » rique serait non-seulement indestructible, ce que l'on est bien obligé » d'admettre en toute hypothèse, mais encore intransformable, et » incapable de se manifester autrement que comme chaleur. Aujour- » d'hui cette doctrine est devenue tout à fait insoutenable, du moins » sous son ancienne forme. » D'un autre côté, la doctrine qui ramène tout à des vibrations matérielles ne satisfait pas davantage M. Hirn. Ce qui vibre, c'est, d'après lui, un éther immatériel : « Une substance » totalement différente de la matière qui forme les corps remplit à » l'infini cet espace sans bornes où des mondes sans nombre se » meuvent en une paisible et inaltérable harmonie. » Mais cette hypothèse, l'auteur en convient, est insuffisante. Elle rend bien compte des phénomènes de rayonnement, et de toutes les manifestations

Digitized by Google

libres des principes calorifiques et luminiques en eux-mêmes, mais elle n'explique pas leur action sur la matière, ou leur manifestation comme force : « Les vibrations d'une substance non inerte, dit fort » bien M. Hirn, ne peuvent se communiquer à la matière. Une sub- » stance dénuée d'inertie, dénuée de pesanteur, ne saurait, par ses » seuls mouvements, tirer du repos ou y faire rentrer la matière, » essentiellement inerte et pesante. A l'hypothèse d'un éther calori- » fique, nous sommes bien obligés d'en adjoindre une autre subsidiaire » et essentielle. L'éther n'est pas simplement une substance impuis- » sante partout répandue et capable seulement de vibrer dans l'inté- » rieur des corps, où il est en partie libre, en partie assimilé et fixé » par la matière; il faut, au contraire, le considérer comme doué d'une » activité propre et spécifique, ne dépendant pas immédiatement des » vibrations, mais pouvant être en quelque sorte éveillé par elles, et » se manifestant alors en général comme puissance de répulsion inter- » moléculaire, comme principe d'équilibre et de mouvement des molé- » cules corporelles; activité que nous ne saurons concevoir à l'aide » d'aucune idée de représentation, et que nous détruirons dans son » essence même dès que nous voudrons la figurer. »

Si nous osions émettre une opinion, nous hasarderions ici quelques doutes. Nous pouvons nous tromper, mais il nous semble que M. Hirn répond à la question par la question. Nous ne connaissons les forces que par leurs effets. Dire par conséquent qu'à côté de sa puissance de vibration, l'éther possède une faculté de répulsion intermoléculaire, c'est répéter avec d'autres mots ce que nous savons et ce qu'il s'agit précisément d'expliquer : que la chaleur dilate les corps. Et M. Hirn néglige même tout un côté de la question; il s'est préoccupé de l'action de l'éther sur la matière, mais il n'a pas songé à l'action non moins incontestable de l'éther sur la matière. Pour revenir à un fait déjà invoqué, il nous semble évident qu'un rayon immatériel devrait nous arriver en ligne parfaitement droite, malgré tous les milieux, en dépit de tous les obstacles. Or c'est ce qui n'est pas. Cette hypothèse d'une substance immatérielle est d'ailleurs tellement contradictoire que M. Hirn ne réussit pas à la maintenir sans inconséquence. Malgré qu'il en ait, il est contraint de donner à son éther des qualités toutes matérielles, il parle de sa ténuité et de son élasticité, attributs évidents de la matière.

Nous indiquons nos doutes sans les développer ; nous ne discutons pas, nous exposons. Si la contradiction où l'auteur nous semble tomber est réelle, elle est de sa part involontaire. Il croit fermement

Digitized by Google

que tous les phénomènes attribués aux agents impondérables sont les manifestations d'une substance particulière, essentiellement distincte, et de la matière pesante et inerte, et d'une autre substance qu'il appelle *animique,* laquelle préside à l'organisation des corps vivants, et se manifeste à son état le plus parfait dans l'homme, comme intelligence et comme conscience. La substance dont relèvent la lumière, la chaleur et l'électricité est dite intermédiaire, et pour la place qu'elle occupe dans cette échelle et pour les fonctions qu'elle remplit, car c'est elle qui établit le rapport entre la matière et le principe animique. Dans l'homme, c'est par elle que l'esprit agit sur le corps. Le raisonnement de l'auteur est facile à comprendre : la matière, telle qu'il la conçoit, est incapable de produire les phénomènes qui sont le point de départ de ses recherches : il les attribue à une substance différente de la matière; cette substance à son tour, telle qu'il la conçoit, laisse en dehors de son action des phénomènes d'un autre ordre : il les attribue à une troisième cause. C'est sur ces données fort simples que repose l'Essai de métaphysique expérimentale dont l'auteur a fait suivre ses recherches sur l'équivalent mécanique, et ce n'est pas la simplicité de sa méthode que nous blâmerons. D'un autre côté, sa tentative est certainement la marque d'un esprit juste et vraiment philosophique. Mais sa conception est-elle de nature à suffire à l'esprit, et peut-il jamais y avoir une métaphysique purement expérimentale ? Nous ne voudrions répondre affirmativement ni à l'une ni à l'autre de ces questions. Il suffit de méditer sur le sens profond des mots de substance et de principe, pour conclure qu'en dernière analyse il ne peut y avoir qu'une substance, qu'un principe. Deux ou trois substances juxtaposées ou superposées l'une à l'autre ne peuvent être des substances. Prenez la définition de Descartes : « Une substance est une chose qui pour exister n'a besoin du concours de nulle autre. » Il ne faut pas réfléchir bien longtemps pour comprendre qu'il ne peut y avoir qu'une seule chose de ce genre; c'est donc par une inconséquence manifeste que Descartes a admis l'existence de substances finies. Nous savons que le langage ordinaire et même la langue scientifique sont moins rigoureuses que la langue philosophique. On dira bien en chimie que l'oxygène est une substance ou un principe, parce qu'il ne renferme, à notre connaissance du moins, d'autre matière que lui-même, et qu'il entre dans la composition d'autres corps. Mais, toute question de transmutation des corps simples écartée, qui soutiendra que l'oxygène existe véritablement par lui-même et qu'il n'a pas son principe dans la vie universelle ? Il en est des corps simples et de toutes

Digitized by Google

les prétendues substances finies comme des nombres premiers en arithmétique. Ils existent en apparence par eux-mêmes, ils sont non pas des produits, mais des facteurs; mais ils n'en ont pas moins pour facteur et pour diviseur communs, l'unité, substance des nombres.

A. Vallier.

Digitized by Google

ANTHOLOGIE ALLEMANDE.

MAXIMES ET RÉFLEXIONS[1].

Livres.

Nous en agissons avec les livres comme avec les hommes, faisant de nombreuses connaissances, mais en choisissant peu pour nos amis et les fidèles compagnons de notre existence.

LOUIS FEUERBACH, *Aphorismes.*

Le livre qui avant tout mériterait d'être défendu, c'est un catalogue des livres défendus.

LICHTENBERG, *Observations plaisantes et satiriques.*

Ton livre nous apprend plus d'une chose nouvelle et vraie; mais le vrai n'y est pas nouveau, et le nouveau n'y est pas vrai.

VOSS, *Epigrammes.*

Langues.

Celui qui ne connaît pas de langues étrangères ne sait rien de la sienne.

GŒTHE, *Œuv. posth.*

[1] Ces maximes et réflexions sont extraites d'une anthologie allemande, dont notre ami et collaborateur, M. Eugène Seinguerlet, a fait la récolte, et qu'il se propose de publier prochainement en un petit volume. Ce travail sera certainement le bienvenu en France, où il fera connaître, par des citations variées et des pensées choisies, la manière et le point de vue des auteurs les plus remarquables : philosophes, poëtes, romanciers et publicistes.
(*Note de la rédaction.*)

Digitized by Google

Bible.

Qu'est-ce que la Bible? Un livre où chacun cherche ce qu'il désire, où chacun trouve ce qu'il cherche.

VOSS.

Fleurs.

Le jardinier élève des fleurs pour son plaisir et sa joie, et les emploie souvent, hélas! à tresser des couronnes mortuaires.

ANASTASIUS GRUN.

Anniversaire.

Chaque anniversaire du jour de naissance est l'adieu d'un rêve.

ZOSCKKE, *Heures de recueillement.*

Femmes.

Sont-elles bonnes, il faut les placer entre l'homme et l'ange; sont-elles mauvaises, entre l'homme et le démon.

A. DE KOTZEBUE.

Littérature.

La littérature est le fragment des fragments; de tout ce qui s'est fait et de tout ce qui s'est dit, on a écrit peu de chose; et de ce peu qui s'est écrit, il est encore resté très-peu de chose.

GŒTHE.

Princes.

Les princes plus grands que leur siècle ont toujours fait du mal à leur postérité. C'est Frédéric le Grand qui a perdu la bataille d'Iéna.

LOUIS BŒRNE, *Fragments et Aphorismes.*

Mysticisme.

Le mysticisme est la scolastique du cœur, la dialectique du sentiment.

GŒTHE.

Bêtise.

Pour faire certaines actions, il ne suffit pas de n'avoir pas de cœur, il faut encore n'avoir pas de tête. N'est pas stupide qui veut. S'il est une qualité qu'on ne puisse acquérir, c'est la bêtise.

LOUIS BŒRNE, *Fragments et Aphorismes.*

Roman.

Le roman est une épopée personnelle, dans laquelle l'auteur demande la permission de représenter le monde à sa manière. Il s'agit seulement de savoir s'il a une manière.

GŒTHE.

Digitized by Google

Champ.

Chaque champ a son histoire; si l'on connaissait les changements qui l'ont fait passer d'une main dans une autre, les vicissitudes et les sentiments de ceux qui l'ont travaillé, on aurait l'histoire de l'humanité; de même que sa formation géologique jusqu'au centre de la terre donnerait l'histoire même de notre planète.

AUERBACH, *Récits villageois de la Forêt-Noire.*

Ce qu'on cache.

On cache facilement la haine, difficilement l'amour, et le plus difficilement l'indifférence.

LOUIS BŒRNE.

Caractère.

C'est une expérience de toute ma vie, qu'à défaut de tout autre moyen, l'on ne saurait mieux reconnaître le caractère d'un homme que par la manière dont il prend une plaisanterie qui le blesse.

LICHTENBERG.

Un talent se forme dans la solitude, un caractère dans le courant du monde.

GŒTHE, *Tasso.*

Progrès.

Il n'y a de durable que le changement.

LOUIS BŒRNE.

Dieu.

Dieu est la solution idéale de toutes les antinomies.

GŒTHE.

Patience.

La Foi, l'Espérance et la Charité sentirent un jour, dans une heure bénie, un mouvement artistique : elles se mirent aussitôt à l'œuvre avec ardeur et créèrent une charmante statue, la Patience.

GŒTHE, *Maximes et Réflexions.*

Feu.

Le feu ressemble à une jolie femme : pour peu qu'on le néglige, il ne faut plus compter dessus.

MUNDT, *le Dauphin.*

Dessein.

Jamais l'homme ne trahit plus facilement et mieux ses dessein qu'après leur non-réussite.

JEAN-PAUL, *Appendice comique à Titan,* 2e vol.

Digitized by Google

La hache et le manche.

La hache n'aurait pas aussi beau jeu dans la forêt, si la forêt elle-même ne lui avait fourni le manche.

RUCKERT, *la Sagesse des brahmines.*

Vœu.

Faire un vœu est un plus grand péché que de le violer.

LICHTENBERG, *Observations morales*, vol. II.

Richesse.

Les richesses sont étrangement partagées : le pauvre a *peu ;* le mendiant n'a *rien ;* le riche *trop ;* personne n'a *assez.*

KAGNER, *Epigrammes.*

Saints.

Les saints en peinture ont plus agi sur le monde que de leur vivant.

LICHTENBERG.

Ciel.

Il faut, tu le sais, le construire soi-même, le ciel auquel on veut croire. HERWEGH.

Religion.

C'est la crainte, dit Lucrèce, qui a créé les dieux; mais qui donc a créé cette crainte toute-puissante? LICHTENBERG.

La religion est la poésie de la morale.

JEAN-PAUL, *Levana.*

Expérience.

Nous ne faisons pas de nouvelles expériences, mais ce sont toujours de nouveaux hommes qui font les vieilles expériences.

RACHEL DE VARNHAGEN, *Lettres.*

Pudeur.

Si la plus grande injure que l'on puisse adresser à un homme est de le traiter de menteur, le reproche d'impudicité est le plus sanglant outrage que l'on puisse faire à une femme.

KANT, *Observations sur le beau et le sublime.*

Piété.

Je ne crois pas que les personnes vraiment pieuses soient bonnes parce qu'elles sont pieuses; je crois qu'elles sont pieuses, au contraire, parce qu'elles sont bonnes.

LICHTENBERG, *Observations sur les hommes.*

Digitized by Google

Travail.

Le besoin apprend à prier; le travail apprend à vaincre le besoin.

GLEIM, *Poésies.*

Modestie.

Calme tes brûlants désirs; prends place avec modestie au banquet de la vie; ne demande pas des mets qui ne sont pas sur la carte.

KNEBEL, *Distiques.*

Celui-là est réellement modeste qui sait supporter non-seulement la louange, mais aussi le blâme.

JEAN-PAUL, *Hesperus.*

Critique.

Parmi les grandes découvertes de l'esprit humain, dans ces derniers temps, m'est avis de compter l'art de critiquer les livres sans les avoir lus.

LICHTENBERG, *Observations plaisantes et satiriques.*

Éducation.

Je suis convaincu que si Dieu consentait à créer un homme tel que les magisters et les professeurs de philosophie se le figurent, — on serait obligé, dès le premier jour, de l'enfermer aux Petites Maisons.

LICHTENBERG, *Observations philosophiques.*

Vieillesse.

La vieillesse est morne, moins par la perte des joies que par celle des espérances.

JEAN-PAUL, *Titan.*

Les vieilles gens, avec leurs longs bavardages, ressemblent aux arbres d'automne dont le feuillage flétri fait dix fois plus de bruit que celui des arbres en fleur.

JEAN-PAUL, *Fleurs d'automne.*

Réflexion.

Réfléchir timidement à ce que l'on aurait pu faire est le pire que l'on puisse faire.

LICHTENBERG, *Maximes.*

Digitized by Google

BAISERS.

CHANTS D'AMOUR TRADUITS DE L'ALLEMAND.

I.

A présent que le voile est levé, je m'étonne
En regardant mon cœur de le voir si profond :
Je n'avais point rêvé l'ivresse qui bouillonne
En ce cœur jusqu'au fond!

Je n'avais point rêvé cet océan de joie,
Ni ces désirs ardents qu'un seul mot peut calmer,
Ni cette volonté qu'aujourd'hui je déploie
Pour aimer! pour aimer!

D'où cela me vient-il, et qui m'a donné l'être?
Qui fait couler en moi ce flot délicieux,
Tel qu'il pourrait remplir, après le cœur du maître,
Et la terre et les cieux?

Mon bien-aimé me dit que ces divines fièvres
Sommeillaient dans mon âme, alors froide et sans voix,
Et qu'il les réveilla quand il baisa mes lèvres
Pour la première fois.

RUCKERT.

II.

Plus longs sont tes baisers, meilleurs ils sont, cher ange,
Et plus ton bras m'étreint, plus il a de douceur :
Un long baiser m'effraye, et pourtant, chose étrange!
Il me plait d'autant mieux qu'il me fait plus grand'peur.

RUCKERT.

Digitized by Google

III.

On dit qu'un baiser est un badinage,
Un caprice, un jeu, l'essai du bonheur :
Ah! comme je sens qu'un baiser m'engage!
Ah! comme un baiser me va droit au cœur!

Non, je ne ris pas lorsque je t'embrasse,
Pour moi ce moment est trop solennel;
Et je veux, ami, quand ton bras m'enlace,
Cueillir sur ta bouche une fleur du ciel.

Par ce doux baiser tu vois dans mon âme
Mon amour brillant d'immortalité;
C'est par ce baiser que je me proclame
Ta femme et ton bien pour l'éternité!

Voilà mes baisers! les tiens sont de même :
Ah! quelle splendeur, mon ange adoré!
Quand je douterai, ne dis point : Je t'aime!
Mais ouvre tes bras, et je te croirai!

RUCKERT.

IV.

C'est vrai, je t'ai dit, l'autre jour,
Des mots tranchants comme des glaives;
Mais, cher idéal de mes rêves,
Mon armurier s'appelle Amour.

Venge-toi! j'accepte la peine
Qu'il te plaira de m'imposer :
Puissé-je, ô ma petite reine!
Mourir ce soir sous ton baiser!

RUCKERT.

V.

Puisque, loin des indiscrets,
Sous clef je ne puis te mettre,
Laisse-moi, vivante lettre,
Te sceller de sept cachets,

De sept baisers! Sur ta bouche
J'en pose un (cachet cruel!)
Pour qu'aucun voleur de miel
A ma fleur d'amour ne touche;

Digitized by Google

Un deuxième sur ton sein,
Puis sur ta nuque un troisième,
Pour du paradis que j'aime
Éloigner l'esprit malin;

Deux sur l'une et l'autre joue,
Que certains paons familiers
Lorgnent en faisant la roue;
Et sur tes yeux les derniers!

Subis sans trop de colère
Ces cachets, beau chérubin;
Nous les briserons demain,
Si cela te plaît, ma chère.

RUCKERT.

VI.

Je voudrais t'aimer comme au temps
Où notre ciel était tout rose;
Mais je ne sais ce qui s'oppose
A mes souhaits les plus ardents.

Il faut soudain que je te laisse,
Quand mon bras voudrait t'enlacer :
Qu'as-tu donc fait, pauvre maîtresse,
Que je ne puis plus t'embrasser?

RUCKERT.

VII.

Quelle alliance fut plus belle que la nôtre?
Quand nos cœurs ont signé ce pacte plein d'attraits,
Ah! comme ils battaient fort! ah! comme ils étaient près
L'un de l'autre!

Le témoin du contrat, cette fleur d'églantier
Qui parait, ce jour-là, ton corsage sans feinte,
Faillit ne pas sortir de cette longue étreinte
Tout entier.

HEINE.

VIII.

Le monde est stupide et vulgaire,
Et sa bêtise va croissant;
Il se plaint de ton caractère :
Le croirais-tu, rieuse enfant?

Digitized by Google

Le monde est sot et ridicule,
Laisse-le faire les grands bras :
Ah! pauvre monde, il ne sait pas
Combien, combien ton baiser brûle!

HEINE.

IX.

Les baisers dans l'obscurité
Donnés et rendus sans mesure,
C'est, surtout quand la flamme est pure,
Une indicible volupté!

Ils font rêver aux douces choses
Dont on aime à se souvenir,
Et nous montrent les lointains roses
Du beau pays de l'avenir.

Mais trop penser lorsqu'on s'embrasse
Ne vaut rien, chère âme; pleurons!
Nos baisers sécheront la trace
Des larmes que nous verserons!

HEINE.

X.

Je mets la main sur ses yeux
  En baisant sa bouche;
Cela lui semble ennuyeux,
Je crois qu'elle s'effarouche :

« Craignez-vous que je ne louche?
Parlez donc! c'est odieux!
  En baisant ma bouche,
Pourquoi me fermer les yeux? »

Pour moi, je cherche et n'accouche
D'aucun motif sérieux —
Et je lui ferme les yeux
  En baisant sa bouche.

HEINE.

XI.

Tu ne m'aimes pas, tu ne m'aimes pas!
Va, répète-le tant que tu voudras!
N'ai-je pas tes yeux teints d'un bleu céleste?
Quand je les regarde, au diable le reste!

Digitized by Google

Tu me hais, dis-tu, tu me hais vraiment! —
Soit, je le veux bien, hais-moi, c'est charmant!
Je puis supporter de toi toute chose
Tant que je te baise, ô bouchette rose!

HEINE.

XII.

Jadis je croyais que tous les baisers
Qu'une femme prend, qu'une femme donne,
Étaient par le ciel (que Dieu me pardonne!)
A tous les mortels dûment imposés.

Je les recevais alors plein de crainte,
Et je les rendais solennellement,
Pensant obéir à quelque loi sainte
D'en haut proclamée au commencement.

Je sais maintenant, hélas! ce que valent
Ces baisers menteurs; je dis aujourd'hui :
Que bien gravement les sots s'en régalent!
Moi, j'en fais le jeu de mes jours d'ennui.

HEINE.

XIII.

J'ai fait un long chemin : quelle rude journée!
Le vent souffle du nord, et j'en suis tout transi;
Mes habits sont mouillés et mes cheveux aussi;
Je suis las, j'ai grand'soif... place à la cheminée!

Pour me rendre du cœur et me désaltérer,
Qu'on m'apporte un flacon de vin rouge et mon verre!
J'aime ce vin vermeil où tremble la lumière,
Et de son feu divin j'aime à me pénétrer.

Mais j'aime mieux encore en ces longs soirs d'octobre,
Cher ange, tes grands yeux, saphirs étincelants,
Mieux encor les baisers dont ta bouche est si sobre,
Ces baisers à la fois si purs et si brûlants.

Tes lèvres, mon amour, laisse que je les baise,
Et les fleurs de ton âme, enfant, donne-les-moi!
Ah! que l'aquilon souffle et gémisse à son aise!
Cette chambre est bien close, et je suis près de toi!

CHAMISSO.

Digitized by Google

XIV.

Que de baisers! que d'amour!
Ah! quelle nuit, ma chère âme! —
Le coq a chanté : madame,
Quittons-nous, voici le jour!

Je hais la clarté si crue
Du soleil mal élevé;
Je hais le bruit qu'en la rue
Font les chars sur le pavé.

Je ne sais d'autre lumière
Que celle de ton œil noir,
Et je voudrais, sur la terre,
Que ce fût toujours le soir!

CHAMISSO.

XV.

Encore un baiser, cher enfant,
Un baiser de ta noble bouche!
Je t'aime tant! je t'aime tant!
Encore un baiser, cher enfant!
Lorsque moi je brûle, comment
Peux-tu garder cet air farouche?
Encore un baiser, cher enfant,
Un baiser de ta noble bouche!

Se tenir longtemps embrassés
Est un plaisir divin, mon maître :
Moi, je n'en ai jamais assez!
Se tenir longtemps embrassés,
Mêler ses pleurs et ses pensers,
Ah! voilà les splendeurs de l'être!
Se tenir longtemps embrassés
Est un plaisir divin, mon maître!

Un baiser, cher, un seulement!
Je t'en rendrai mille en échange.
Ah! le temps fuit rapidement!
Un baiser, cher, un seulement!
Je ne demande aucun serment :
Pourrais-tu me tromper, mon ange?
Un baiser, cher, un seulement!
Je t'en rendrai mille en échange.

Digitized by Google

C'est une minute qu'un jour
Quand nous nous embrassons, chère âme!
Auprès de toi, mon doux amour,
C'est une minute qu'un jour.
Tu pars! à quand donc le retour?
Reviens vite auprès de ta femme!
C'est une minute qu'un jour
Quand nous nous embrassons, chère âme!

Puisqu'il nous faut nous séparer,
Donne-moi le baiser suprême!
Va, je ne sais plus que pleurer,
Puisqu'il nous faut nous séparer;
Je sens mon cœur se déchirer :
Adieu, charmant époux que j'aime!
Puisqu'il nous faut nous séparer,
Donne-moi le baiser suprême!

CHAMISSO.

XVI.

Cher seigneur, tu descends jusqu'à la pauvre femme,
Tu daignes regarder, soleil, une humble fleur ;
Pour moi, les yeux baissés et couverte de flamme,
Je tremble et je ne puis mesurer mon bonheur.

Ah! que veux-tu de moi? Je n'ai point de génie;
Je n'ai point de pensers profonds à mettre au jour!
Tu ne me connais pas, tu me crois infinie :
Je n'ai que mes baisers, cher ange, et mon amour!

Laisse-moi, va plus loin remplir ta noble tâche!
Va, je te bénirai, maître, jusqu'à la mort!...
Oh! tiens! repousse-moi, chasse-moi! je suis lâche;
Je te dis de partir et t'embrasse plus fort!

CHAMISSO.

PAUL VRIGNAUL

Digitized by Google

BULLETIN CRITIQUE.

Poésies de J. G. Fischer (*Gedichte von J. G. Fischer*), 2e édition, 1 vol. in-12. — Stuttgard et Augsbourg, Cotta, 1858.

La fortune de ce petit livre a été heureuse. Il est né, il est vrai, sous de favorables auspices : M. de Cotta l'a tenu sur les fonts baptismaux, et la critique d'outre-Rhin, d'ordinaire si peu bienveillante pour les jeunes poëtes, a célébré comme un jour de fête la naissance du nouveau-né de la muse souabe. Depuis lors, — c'était en 1854, — l'Allemagne, en l'adoptant avec empressement, a réalisé les bons présages de ses aruspices littéraires. En moins de quatre ans la première édition a été épuisée, et il vient d'en paraître une seconde, revue et augmentée par l'auteur. Deux éditions en quatre années! notre âge prosaïque de la houille n'est donc pas aussi insensible à la poésie que des esprits chagrins se plaisent à le répéter à satiété! la nature et le cœur humain n'ont donc pas abdiqué encore leur généreuse influence devant les préoccupations utilitaires du moment! Cependant nous reconnaissons volontiers qu'à des temps agités, incertains, où l'harmonieux équilibre des sentiments est rompu, qu'à une époque, par exemple, aussi peu classique que la nôtre, il serait absurde de demander un poëte classique. Le courant qui emporte la société entraîne le poëte : on le voit alors fuir ses paisibles retraites, ses mystérieux vallons, briser sa coupe, s'arracher des bras de son amante, pour venir sur les places publiques, au milieu des partis, entonner sur sa lyre encore frémissante d'amour des chants de souffrance et de colère. Plus que nous, l'Allemagne a eu des chantres de ses dissonances sociales et religieuses, qui, au lieu de célébrer les rêves poétiques du printemps, lui ont prêché en vers, les uns, l'orthodoxie et l'absolutisme; les autres, le panthéisme et les droits de l'homme. M. Oscar de Redwitz, de l'extrême droite, M. R. Gottschall, de l'extrême gauche, ont clos cette période. C'est l'histoire littéraire d'hier. Les charmantes poésies de M. Mœrike, trop peu appréciées dans son propre pays, et celles de MM. Bodenstedt et Otto Roquette marquent à nos yeux la transition entre l'école politique et l'ère nouvelle, ouverte avec éclat par deux jeunes poëtes d'un grand avenir, MM. Hermann Lingg et J. G. Fischer. Autres temps, autres chants! Le moment n'est pas encore venu de caractériser le nouveau mouvement qui se dessine à peine : qu'il nous suffise de l'avoir indiqué et d'appeler l'attention sur le charmant recueil de M. Fischer.

Dans la première édition, le poëte avait séparé ses chants en deux parties : les *Lieder de l'Amour* et ceux de la *Nature et de la Vie;* dans la seconde, il a

Digitized by Google

renoncé à cette classification un peu arbitraire. Est-il possible, en effet, de tracer une ligne de démarcation entre les sentiments divers qui agitent le cœur humain, et l'amour et la nature dans leur union la plus intime ne constituent-ils pas la vie même du poëte? L'amour et la nature, entendez-vous? C'est ce retour aux sources intarissables de la vraie poésie lyrique, aux traditions de l'école souabe, qui a assuré le succès des poésies de M. Fischer. Il y a dans ces *Lieder* une fraîcheur de jeunesse, un parfum printanier qui émeut, qui entraîne. Rien de plus vivant, de plus naturel que ses tableaux de la vie champêtre, où, à travers la vérité rustique des détails, on entrevoit la sensibilité exquise du fond. Même en chantant sur ce vieux texte de l'amour, le poëte a su être original. Sa muse est une belle fille des champs, un peu haute en couleur, mais franche d'allure et de ton; la santé et le plaisir débordent en elle, et elle vient à nous le sourire sur les lèvres et les mains pleines de fleurs. Aussi M. Fischer est-il le chantre des joies et non des tristesses du cœur. Quoique son recueil ne renferme aucune allusion politique, on aurait grand tort de ranger l'auteur parmi ces égoïstes de l'art dont Gœthe est le brillant modèle. Il n'est pas seulement un peintre de l'amour et de ses plus charmants mystères, il y a encore en lui un autre côté qui provoque la sympathie. Dans une partie de ses chants, il s'efforce, avec l'intuition idéale du poëte, de pénétrer les phénomènes du monde moral, d'éclairer d'un rayon divin de poésie la pensée philosophique. En cela il procède de la manière de Schiller, non comme un écho, mais en sauvant son originalité. M. Fischer nous montre, dans *Sonnenwende* et *Die Unsterhliche*, par exemple, des sentiments moraux et une élévation virile de la pensée qui aspire à la liberté, dignes de son illustre compatriote. Un mot, en terminant, sur la forme : le poëte a à son service une langue sonore et nettement accentuée; son vers est ferme et, hors quelques légères négligences, d'un tour heureux et original.

E. S.

Revue de littérature romane et anglaise (*Jahrbuch für romanische und englische Litteratur*). Directeur, M. Adolphe Ebert, professeur à l'université de Marbourg. — Berlin, Ferdinand Dummler, et Asher et Cᵉ, 1858.

Voici une Revue nouvelle qui se présente avec les meilleures apparences, et que nous avons toutes les raisons possibles de recommander. Par sa portée internationale, elle est en quelque sorte un pendant de la *Revue germanique*. Elle se propose de donner à l'Allemagne une connaissance plus familière du génie des peuples romans, comme nous nous efforçons nous-mêmes de populariser en France le génie germanique. Son programme toutefois est plus restreint : la littérature étrangère ayant déjà d'autres organes en Allemagne, la nouvelle Revue a pu circonscrire son terrain; nous ne pouvons mieux faire que de la laisser exposer ses vues elle-même :

« Notre journal, dit l'avant-propos, sera exclusivement consacré à l'histoire des littératures romane et anglaise, dans l'acception à la fois la plus large et la plus sévère du mot histoire. Nous exclurons tous les travaux de pure critique littéraire ou esthétique, quel qu'en puisse d'ailleurs être le mérite. Nous ne jugerons pas les compositions littéraires au point de vue de l'art; nous les considére-

Digitized by Google

rons comme des faits dans lesquels se manifeste en premier lieu le génie national, ensuite directement ou indirectement l'esprit humain dans sa généralité. Une moitié de notre Revue se composera de monographies sur des œuvres ou des écrivains isolés, ou sur le développement historique des périodes et des genres littéraires. Nous n'insérerons que des travaux donnant de nouveaux résultats ou indiquant de nouveaux points de vue; nous embrasserons toutes les époques de l'histoire littéraire, tant le moyen âge que les temps modernes, et nous donnerons une attention spéciale à l'action des littératures les unes sur les autres et à leur influence sur la littérature allemande. Qu'il y ait encore beaucoup à faire dans le champ de l'investigation historique des littératures, c'est ce que montre la richesse des trésors encore enfouis dans les collections de manuscrits; une de nos tâches sera de produire ces trésors à la lumière; nous consacrerons donc une partie de notre recueil à la publication d'œuvres anciennes, inédites, et déjà nos collaborateurs anglais, belges, français et italiens, se sont chargés de recherches en vue de cet objet. Cette partie de la Revue profitera surtout et naturellement à la littérature du moyen âge; une autre partie sera spécialement réservée aux œuvres du temps présent. La dernière livraison de chaque année rendra compte du mouvement des littératures française, anglaise, italienne et espagnole, pendant l'année. Ces rapports annuels, confiés à des correspondants particuliers de l'étranger, mais rédigés d'après un plan général, formeront des annales perpétuelles de littérature étrangère, que la postérité pourra, nous l'espérons, consulter avec fruit. Dans une autre partie, nous discuterons et nous analyserons toutes les publications qui nous paraîtront devoir marquer non-seulement dans l'histoire littéraire, mais dans les sciences accessoires, la philologie et l'histoire. Nous espérons ainsi initier le public allemand à mainte œuvre importante, dont il n'aurait eu qu'une connaissance tardive et passagère. Une bibliographie systématique, jointe à la dernière livraison de l'année, contiendra également de courtes observations critiques.

» Pour nous aider à atteindre notre but, les savants les plus réputés non-seulement de notre patrie, mais de l'étranger, se sont joints à nous. Notre Revue deviendra ainsi un organe central pour l'étude de l'histoire des littératures anglaise et romane; elle sera, sur ce terrain, un intermédiaire constant entre la science allemande et la science étrangère. Les savants étrangers auront la latitude de publier leurs travaux en français : la France ne partage-t-elle pas aujourd'hui avec l'Allemagne la gloire d'un effort scientifique universel? Ainsi, les langues de deux peuples qui ont le mieux mérité de la civilisation générale seront ici, pour la première fois, fraternellement unies pour servir d'organe à la science qui, supérieure elle-même à toutes les contradictions nationales, ne peut que fortifier les sympathies des peuples. »

On ne peut qu'applaudir à un tel langage, et loin de trouver quelque chose de disparate à un journal écrit en deux langues, nous envions à l'Allemagne une situation qui rend un tel journal possible. Partout ailleurs, en Angleterre comme en France, pour ne parler ni de l'Espagne ni de l'Italie, une telle publication aurait peu de chances de succès. Là pourtant est le progrès, et non dans la création artificielle d'une langue universelle.

Le premier article de la nouvelle Revue est précisément un article français, et cet article est de notre savant collaborateur M. Edélestand de Méril, dont nos

Digitized by Google

lecteurs ont eu déjà plus d'une occasion d'apprécier l'érudition solide et élégante. Il traite de la vie et des ouvrages de Wace, poëte français du douzième siècle. Parmi les autres collaborateurs français, nous remarquons les noms de MM. Paulin Pâris, comte de Circourt, Guessard, Michelant. On voit que M. Ebert a su s'adresser aux bons endroits. Lui-même avait déjà établi sa compétence, entre autres, par sa savante histoire du théâtre français avant Corneille, dont nous aurons à parler, et il la justifie de nouveau, dans son premier numéro, par son compte rendu de l'ouvrage de M. Albert Lacroix : *Histoire de l'influence de Shakspeare sur le théâtre français jusqu'à nos jours*. Ce court article atteste une connaissance profonde de la matière, et montre une critique éclairée, impartiale, exempte de toute passion. M. Ebert est plus juste envers notre littérature classique que certains critiques superficiels français : « Malgré tous les défauts » qui lui sont inhérents, dit-il, la tragédie française a été une phase nécessaire » dans le développement du drame moderne. » Voici, d'après lui, une des différences radicales entre Racine et Shakspeare : « Le drame de Shakspeare a avant tout un caractère public; la tragédie de Racine, à la seule exception d'*Athalie*, qui pour ce motif aussi fut peu comprise des contemporains, a un caractère privé. Racine est à Shakspeare ce que Ménandre est à Aristophane; Shakspeare traite même les intérêts privés comme des affaires publiques; Racine au contraire transforme les affaires d'État en intrigues de cabinet. *Roméo et Juliette* d'une part, *Britannicus* d'autre part, peuvent servir d'exemples. Shakspeare a une couleur démocratique, Racine une couleur aristocratique; chez le premier, le peuple se précipite à toute occasion sur la scène, et réclame sa part de l'action qui se passe pour ainsi dire à ciel ouvert; chez le second, le drame s'accomplit entre les murs fermés et silencieux d'un palais. »

Parmi les principaux collaborateurs de la Revue figure en première ligne M. Ferdinand Wolf, si connu par ses travaux sur l'ancienne littérature espagnole.

La *Revue de littérature romane et anglaise* paraît par livraisons trimestrielles de sept à huit feuilles.

A. N.

Histoire de la Philosophie grecque (*Geschichte der griechischen Philosophie*), par A. Schwegler, publié par Ch. Kœstlin, 1 volume in-8°. — Tubingue, Laupp, 1859.

Ce volume est l'ouvrage posthume et incomplet, hélas, de l'un des savants les plus méritants et les plus heureusement doués de l'Allemagne, et qui certainement se fût élevé tout à fait au premier rang s'il eût vécu, M. Schwegler, mort subitement à Tubingue l'an dernier, victime de la science, foudroyé en quelque sorte par la fatigue intellectuelle, épuisé par une application à laquelle le repos était inconnu. Il avait embrassé plus d'un ordre d'investigations, et il a marqué sa trace partout où il a passé. Les sciences théologiques, par lesquelles il avait commencé, comptent ses premiers succès parmi leurs monuments; ses travaux sur les premiers temps du christianisme se classent parmi les productions les plus solides de l'école de Tubingue. L'histoire profane ne lui doit pas moins. On a de lui une *Histoire romaine* qu'il n'a malheureusement pas eu le temps de com-

Digitized by Google

pléter, et qui balance, par des qualités différentes, les mérites de celle de M. Mommsen. Elle est moins brillante, et aussi moins audacieuse, d'une science égale, mais plus réservée. M. Schwegler, sorti de l'école hégélienne, comme presque tous les hommes distingués de sa génération, avait, grâce à son sens positif, su se garder des exagérations de méthode et de systématisation qui sont le danger de cette école. C'est ce qu'on peut voir de nouveau dans cette *Histoire de la Philosophie grecque* que nous annonçons aujourd'hui. Pour Schwegler, et c'est en cela qu'il est hégélien, l'histoire de la philosophie n'est pas une agrégation fortuite de systèmes et d'hypothèses; elle constitue une évolution organique. « Toute philosophie, dit-il, est l'expression de la conscience qu'une époque a » d'elle-même; mais cette conscience progresse naturellement avec le progrès » général de l'humanité, se modifie, s'enrichit et se fortifie en progressant. » Comme l'histoire générale, l'histoire de la philosophie aura donc à montrer une » série d'évolutions. Elle présente un développement continu qui a son principe » dans le penchant de l'esprit humain à transporter de plus en plus la réalité » dans le domaine de la science, et à pénétrer l'univers par la pensée. Mais il ne » faut pas exagérer cette idée de progrès organique comme l'a fait Hegel, qui voit » dans la succession des systèmes la dialectique nécessaire de l'idée pure dans » l'histoire. Le progrès existe sans doute, et dans l'histoire générale, et dans » celle de la philosophie, mais pas avec une continuité idéale. La ligne droite » que suit l'esprit humain se compose, examinée en détail, de zigzags, parfois de » pas rétrogrades et parfois de sauts en avant. C'est ainsi que, prise dans son » ensemble, la philosophie grecque montre sans doute une grande régularité dans » le développement, mais non pas cependant une évolution continue. Elle a par- » couru des âges différents comme la civilisation grecque elle-même; elle a germé, » fleuri, vieilli. »

Ce passage de l'introduction marque l'esprit de l'ouvrage. L'exposition des systèmes est très-claire et très-complète dans la forme la plus concise possible. Nous connaissons peu d'ouvrages scientifiques allemands qui se prêtassent aussi bien à une traduction en français. Les lacunes que la mort de Schwegler avait laissées ont été comblées avec un soin intelligent et tout à fait dans l'esprit de l'auteur, par M. le professeur Kœstlin.

A. V.

Histoire grecque (*Geschichte Griechenlands*), depuis les temps les plus reculés jusqu'à la destruction de Corinthe; par le docteur Léonard Schmitz, recteur de l'université d'Édimbourg, 1 volume in-8°. — Leipzig, Baumgartner, 1859.

L'auteur de ce livre est un savant allemand émigré en Angleterre, et sa préface nous apprend que l'ouvrage allemand qu'il vient de publier n'est qu'une nouvelle édition revue, corrigée et augmentée d'une *History of Greece*, qu'il a fait paraître en 1850 à Londres et qui en est arrivée à sa cinquième édition. Il ne s'était proposé dans le principe que de résumer le grand ouvrage de l'évêque Thirnwall; mais il a été naturellement conduit à comprendre dans son manuel les résultats mis au jour par d'autres travaux. Nous n'avons donc pas affaire ici à un ouvrage à grandes prétentions scientifiques, et nous n'attendrons pas du docteur

Digitized by Google

Schmitz des recherches originales; mais, si nous considérons le but que s'est proposé l'auteur, et si nous acceptons son livre pour ce qu'il veut être, c'est-à-dire pour une exposition populaire de l'histoire grecque, de nature à satisfaire aux besoins des gymnases et du public lettré, mais non érudit, nous devons en porter un jugement favorable. Peut-être l'auteur a-t-il été un peu trop affirmatif en ce qui touche les Pélasges, ces prédécesseurs problématiques des Hellènes dans la Grèce primitive; et, en général, les commencements de l'histoire grecque ne sont pas encore assez élucidés pour que M. Schmitz se puisse flatter de satisfaire et d'accorder tout le monde dans ses premiers chapitres. Mais il faut louer sans réserve la clarté et la sagesse de la narration. On lit avec un intérêt particulier un Appendice « sur la civilisation, la religion, la littérature et l'art des Grecs, » où l'on trouve condensées en bien peu de pages bien des vues justes et ingénieuses que l'auteur a su faire siennes avec discernement. Bref, l'ouvrage de M. Schmitz nous paraît un excellent livre élémentaire. De nombreuses gravures sur bois, insérées dans le texte, et qui reproduisent des monuments, des médailles et des paysages, en augmentent le charme et la valeur.

T. D.

Expédition dans les mers de Chine, de Japon et d'Ochotsk (*Die Expedition in die Seen von China, Japan und Ochotsk*), sous le commandement des commodores Colin Ringgold et John Rodgers, entreprise de 1853 à 1856, par ordre du gouvernement des États-Unis. Édition originale en allemand par Guillaume Heine; 2 vol. gr. in-8°. — Leipzig, Costenoble, 1858.

En 1853, le gouvernement des États-Unis envoya une escadre rejoindre celle du commodore Perry dans les eaux du Japon, avec la mission de mesurer soigneusement les voies maritimes les plus fréquentées par le commerce américain, de poursuivre au Japon les avantages que pouvait avoir déjà obtenus le commodore Perry, de mesurer autant que possible les côtes de cet empire, enfin de visiter et de mesurer la mer d'Ochotsk, le détroit de Behring et les eaux arctiques. Un voyageur allemand, M. G. Heine, obtint de faire partie de l'expédition, et c'est son récit que nous avons sous les yeux.

Cette relation vient fort à propos au moment où le Japon s'ouvre de plus en plus aux relations avec l'Europe. M. Heine s'accorde avec tous les voyageurs pour louer la grande supériorité des Japonais sur les Chinois; même, à quelques traits qu'il rapporte, on serait tenté de les tenir pour trop civilisés. Les négociants de Simoda, par exemple, paraissent très-retors : « Dans les premiers jours, raconte M. Heine, on ne nous montra que des marchandises de peu de valeur. Ils protestaient que c'était tout ce qu'ils avaient; mais en réalité, ils voulaient d'abord se défaire de leur rebut, pensant avec raison que nous n'en voudrions plus dès que nous aurions vu autre chose. Le succès justifia complétement leur calcul. On achetait tous les jours, et les objets offerts le lendemain étaient toujours plus beaux que ceux de la veille. Aviez-vous remarqué un objet sans l'acheter immédiatement, votre choix secret n'avait pas échappé à l'œil attentif du Japonais, et le lendemain vous étiez certain de voir la marchandise que vous convoitiez augmentée de cent pour cent. Ils retiraient pendant la nuit

Digitized by Google

l'étiquette qui marquait le prix, et la remplaçaient par une autre, et quand on s'en plaignait, ils répondaient avec effronterie : « C'est tout comme hier, tout comme hier. » Nous pestions, mais nous n'y pouvions rien; il fallait nous laisser duper, ou bien renoncer à rapporter à nos amis quelques-uns de ces chefs-d'œuvre rares et exquis de l'industrie japonaise. Nous prenions le premier parti, et nous achetions tous les jours, avec la pleine conviction d'être exploités. Nous n'avions même pas le plaisir de marchander, le commerce japonais tient rigoureusement au prix fixe. Les prix étaient indiqués en caractères anglais et japonais parfaitement lisibles, et c'était à prendre ou à laisser. »

Les mœurs laissent à désirer, sans être absolument mauvaises : « On constate une absence de pudeur dans les classes inférieures et moyennes; quant aux classes supérieures, nous n'avons pas eu occasion de les juger. Mais je n'ai jamais eu occasion de remarquer que des principes généraux de morale fussent étrangers au peuple. On peut constater à chaque coin de rue, dans des peintures obscènes, ou dans l'insoucieuse nudité des individus, une certaine impudicité naturelle et la corruption du goût; mais les relations des femmes avec les étrangers sont entièrement pures, ce qui ne peut pas être dit des Chinoises, bien que les deux sexes se baignent en commun, usage qui n'existe pas en Chine. Les Japonais sont, comme tous les Orientaux, un vrai peuple de canards. Les bains de toute sorte leur prennent une grande partie de leur temps. Ils sont, après les Malais, les habitants de quelques îles de la mer du Sud et les sectateurs de Mahomet, la nation la plus propre que j'aie rencontrée. Ils poussent l'abus du bain jusqu'à nuire à leur santé, et on croirait volontiers qu'ils veulent compenser par la netteté de leurs corps ce que leurs mœurs laissent à désirer en pureté. »

Les étoffes japonaises sont inférieures aux chinoises en qualité et en couleur; mais les Japonais s'habillent avec un peu plus de goût et moins de roideur. Toutefois, leurs souliers, faits uniquement de paille tressée, sont loin de valoir le feutre épais qui protége les pieds chinois contre l'humidité, et leurs courts chaussons de coton ou de toile peinte ne peuvent soutenir la comparaison avec les longs bas blancs des Chinois; les pantalons, d'une largeur qui les fait ressembler à des jupes, sont très-embarrassants pour la marche. Les hauts fonctionnaires se distinguent avec avantage des mandarins chinois par la simplicité de leur costume; ils ne connaissent ni les plumes de paon, ni les boutons de couleur, ni les broderies fantastiques sur leurs habits. Les médecins et les prêtres se ressemblent assez par le costume, et tous les deux ont la tête rasée. Les deux classes sont en grand honneur et bien soignées; les médecins font partie de la maison des grands dignitaires, et portent à leurs habits les armoiries des magnats. Ils sont en général fort avenants et très-curieux d'apprendre. Leurs frères ecclésiastiques, au contraire, généralement très-gras, ont une expression de simplicité obtuse.

M. Heine a ajouté à ses impressions de voyage, sur lesquelles nous reviendrons peut-être, une série de documents qui en augmentent beaucoup la valeur. Ce sont des études et des rapports scientifiques de divers membres de l'expédition. Nous citerons entre autres des aperçus d'économie rurale sur Madère, les établissements du Cap, des îles Maurice et de Ceylan; divers rapports sur l'agriculture en Chine et dans le Japon; un rapport du commodore Perry sur la marine japonaise, et des recherches sur l'île Formose, habitée par deux races complète-

Digitized by Google

ment distinctes, des Chinois et des Peaux-Rouges que les Chinois accusent d'être anthropophages. Des cartes et des gravures accompagnent et complètent cette utile publication.

A. V.

Blætter fur deutsche Dichtung. — Hambourg, chez G. K. Würger, 1859.

Une nouvelle publication qui s'annonce avec l'année, et dont l'objet est de suivre la production littéraire et poétique de l'Allemagne dans toutes ses ramifications. Cette revue-journal, qui paraîtra tous les jeudis, en une feuille in-4° et au prix de 2 thlr. 20 sgr. par an, nous semble destinée à occuper une place dans la littérature allemande, à la condition qu'elle se montrera sévère dans le choix de ses publications originales comme dans ses appréciations critiques. Le triage est difficile, car la matière abonde, et les choses médiocres, mauvaises ou nulles ne font pas défaut. A l'œuvre on connaîtra l'ouvrier. En attendant, nous souhaitons de grand cœur à cette nouvelle apparition dans le monde littéraire l'avenir qui ne saurait lui manquer, si elle satisfait aux légitimes exigences d'une critique sérieuse.

C. D.

Digitized by Google

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DE

LA REVUE GERMANIQUE.

Heidelberg, 20 décembre.

Notre université vient de perdre successivement M. Édouard Rœth, professeur de philosophie et de langue sanscrite, et M. Louis Knapp, *privat docent* à la faculté de droit. Permettez-moi de vous indiquer en peu de mots les traits saillants de leur vie et de leurs travaux. Comme le père de Mendelssohn, celui de M. Rœth n'était qu'un simple maître d'école, honnête homme s'il en fut; car, malgré sa mince rétribution, il s'imposa les plus grands sacrifices, les plus dures privations, pour donner à son fils la meilleure éducation possible. Il lui fit suivre d'abord les cours du gymnase de Wetzlar; puis, à l'âge de dix-huit ans, il l'envoya à l'université de Giessen. Avant de se vouer à la philosophie et à la linguistique, M. Rœth commença par étudier la théologie. Ces sortes de désertions sont fréquentes en Allemagne. Il n'est pas rare, en effet, de voir dans les universités des étudiants, une fois l'examen final de théologie terminé, quitter les études religieuses et passer aux profanes. Mais ne vous y trompez pas, ce changement n'est qu'apparent; ces jeunes gens n'ont jamais été des théologiens tout de bon, et une pareille conduite est loin d'être dictée par des scrupules de conscience ou par un manque de conviction religieuse; non, la plupart n'obéissent qu'à des considérations d'intérêt en se faisant inscrire au nombre des disciples de la loi divine. Ce n'est qu'au moyen de ce léger subterfuge que bon nombre de jeunes gens de talent et pleins de zèle pour la science peuvent suivre les cours universitaires et obtiennent des secours alimentaires, qui proviennent d'anciennes fondations pieuses. Cette inscription, d'ailleurs, n'est pas une simple formalité : ils sont astreints à assiter à certains cours obligatoires. Les pasteurs n'ayant point encore manqué, que je sache, dans la patrie de Luther, personne ne proteste, car chacun y trouve son compte : les professeurs de théologie des auditeurs, et l'Allemagne des savants. Il est certain que c'est dans les rangs de ces réfractaires qu'elle a trouvé jusqu'à ce jour ses meilleurs philologues. Aussi n'est-ce pas étonnant qu'encore sur les bancs de la faculté de théologie M. Rœth ait déjà conçu l'idée dont la réalisation graduelle est devenue le but de son existence : ramener la philosophie et la religion, ces sœurs ennemies, à leur origine commune, et montrer leurs destinées diverses, leurs rivalités et leurs aventures,

Digitized by Google

à travers l'histoire, depuis l'Égypte, leur berceau, jusqu'à nos jours. A ce seul énoncé, vous voyez qu'il ne fallait pas moins qu'une vie entière pour mener à bonne fin l'entreprise hardie, immense, du jeune étudiant.... Avec une persévérance admirable, une ténacité laborieuse qui épuisa sa santé, M. Rœth employa toutes les forces de sa maturité à réaliser ce projet de sa vingtième année; et si, aujourd'hui, après tant d'années de travail, l'œuvre reste encore inachevée, ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre, mais à la mort, la cruelle qu'elle est! qui est venue l'enlever avant l'heure, au moment où sa main corrigeait les dernières épreuves du second volume. Proclamons-le hardiment, c'est un des beaux côtés du caractère allemand, qu'une fois le choix fait, la destinée marquée dans les arts ou dans les sciences, l'homme embrasse sa vocation, son *Beruf*, comme il l'appelle, avec un enthousiasme réfléchi, grave, et qu'il en accepte les lourds et consciencieux devoirs avec une ferveur presque religieuse. Au sortir de l'université, M. Rœth, chargé dès lors de son entretien, entra en qualité de précepteur dans une famille de Francfort. Il y passa quelques années, et la liberté pleine d'égards qu'on lui accorda lui permit de se livrer à son aise aux études préparatoires de son grand ouvrage. Avant tout, il lui importait de s'assurer une connaissance approfondie des langues orientales, guide indispensable dans ses savantes investigations. Après avoir appris l'hébreu à Francfort et publié même quelques travaux rabbiniques, il se rendit, en 1835, à Paris, et consacra cinq années de privations à l'étude du cophte, de l'éthiopien, du sanscrit et des langues sémitiques. A son retour, il s'établit à Heidelberg, où il se fit recevoir *privat docent* de philosophie, partageant son temps entre l'enseignement et son ouvrage. Enfin parut en 1846 le premier volume, sous le titre : *Histoire de notre philosophie occidentale; développement historique de la spéculation, tant religieuse que philosophique, depuis ses premiers essais jusqu'à nos jours.* — Ce premier volume est particulièrement consacré à l'Égypte, et le second, qui vient de paraître il y a quelques mois, à Pythagore. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans de plus longs détails; qu'il me suffise d'avoir appelé l'attention sur une œuvre qui, quoique incomplète, présente cependant un tout et embrasse l'histoire d'une des périodes les plus obscures du progrès de l'esprit humain.... J'ajouterai, en terminant cette courte notice biographique, que l'on vient de découvrir dans les papiers de M. Rœth une traduction, avec commentaires, des trente-quatre premiers chapitres du livre égyptien *des Morts*, et on m'a assuré que cette œuvre posthume ne tarderait pas à paraître.

Jamais on ne vit contraste plus frappant qu'entre M. Rœth et M. Knapp : un abîme les séparait. Si, en effet, l'un était le représentant fidèle des vieilles mœurs, des habitudes claustrales de la science, un ermite philosophique qui vivait dans sa spécialité comme dans une Thébaïde, l'autre, au contraire, homme du monde et homme d'esprit, un peu volage dans ses goûts intellectuels, cueillait à toutes les branches des fleurs et des fruits, et appartenait, moins cependant par ses idées que par ses allures, à l'époque inaugurée par la jeune Allemagne. Fils d'un ministre du grand-duché de Hesse, M. Knapp n'eut pas, comme M. Rœth, à traverser un dur apprentissage imposé par la pauvreté. Pendant quatre années, à Heidelberg et à Giessen, il mena l'existence traditionnelle d'un vrai *corpsbursch* et termina cette carrière tapageuse et querelleuse par la publication d'une petite brochure étincelante d'esprit, qui est une des critiques humoristiques les mieux réussies de la vie de l'étudiant allemand (*Aufzeichnungen aus dem Corps und*

Digitized by Google

Senior-Convent fur Staats-mænner und Feldherren. — 2e édit. Heidelberg, Julius Groos, 1857). Au sortir de l'université, il se rendit à Darmstadt, et essaya de s'acclimater dans l'administration; mais il ne put se faire aux habitudes vétilleuses de la bureaucratie et à l'atmosphère lourde de cette petite résidence. Il revint donc à Heidelberg, non plus en élève, mais en professeur, et devint *privat docent* à la faculté de droit. On le vit alors, dans les loisirs que lui laissaient ses fonctions, butiner partout, jeter dans tout un regard investigateur et courir du cabinet de physique à l'amphithéâtre de médecine. Ce fut cet amour des sciences naturelles qui l'entraîna peu à peu sur la pente des tendances nouvelles et qui le poussa à publier sa *Philosophie du droit*, application hardie, brillante, des idées de l'école matérialiste sur le terrain juridique, dont la *Revue* a déjà entretenu ses lecteurs. Malheureusement, au moment où il se préparait, par des études plus approfondies, à compléter ses précédents travaux et à revoir ce qu'ils avaient d'aventureux, une chute de cheval a brisé ses espérances, et, après avoir langui encore quelques mois, il s'est éteint à l'âge de trente-six ans. Caractère élevé, chevaleresque, cœur loyal et démocratique, M. Knapp laisse de douloureux regrets à tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher. Vous voyez, Monsieur, par ces deux exemples, qu'en Allemagne tous les chemins conduisent à la science.

Mais cette double perte n'est pas la seule que notre université ait faite : après les professeurs viennent les élèves. De sept cent vingt et un, le chiffre de nos étudiants est descendu tout à coup à six cent trente et un. Ce brusque changement, dont l'imprévu augmentait encore la gravité, a provoqué dans notre ville une assez vive émotion. Sans me faire l'écho des récriminations des intérêts lésés, je vous signalerai cependant, en chroniqueur impartial, quelques-uns des motifs que l'on donne à cet événement; car c'est, à mon avis, dans ces détails que se peint le mieux la vie universitaire d'outre-Rhin, avec ses qualités et ses défauts, son émulation scientifique et son esprit de concurrence.... Et tout d'abord, je dois vous faire remarquer que cette perte se partage très-inégalement entre les quatre facultés, qu'elle retombe tout entière sur le droit, *und leider auch Theologie*, comme dit Faust. Les optimistes veulent y voir non un fait spécial à Heidelberg, mais le résultat des sages avertissements donnés aux familles par divers gouvernements, entre autres par la Prusse, d'éviter à l'avenir de faire suivre à leurs fils des cours de droit, parce que l'équilibre entre le nombre des candidats aux fonctions judiciaires et celui des emplois à distribuer était rompu depuis longtemps. Cette sollicitude paternelle de l'administration est d'ailleurs loin d'être désintéressée : on a cru reconnaître, en effet, dans la multitude des aspirants aux places une des principales causes de l'agitation révolutionnaire de 1848, et on veut faire acte de sage politique en éloignant les jeunes gens des carrières libérales, en les poussant dans le commerce. Les frondeurs de notre petite république universitaire attribuent, au contraire, la décroissance des étudiants à l'absence de bons cours de littérature et de philosophie, de ces cours accessoires complémentaires des études spéciales, qui reposent l'esprit impressionnable de la jeunesse de l'aridité des connaissances techniques. A l'appui de leur opinion, ils font remarquer que Iéna, où l'on attache une plus grande importance à ces matières, a vu le concours de ses élèves s'augmenter dans une proportion presque égale à la perte d'Heidelberg. Le tableau statistique du mouvement universitaire que publie chaque année la *Gazette universelle d'Augsbourg* nous permettra bientôt

Digitized by Google

de réduire à leur juste valeur toutes ces suppositions, un peu hasardées. La faculté de médecine ne s'est point ressentie de cette crise, et l'arrivée de M. Helmholz, qui nous reste définitivement acquis, lui présage au contraire une ère de prospérité nouvelle. Un instant, on avait craint de le perdre avant même de l'avoir eu; car, au dernier moment, la Prusse, au regret de le voir quitter Bonn, avait tâché d'obtenir, par voie diplomatique, du gouvernement badois, la résiliation des engagements qui liaient M. Helmholz à notre université. Ce fut en vain; on tint bon à Carlsruhe, et le jeune et brillant professeur a ouvert son cours de physiologie devant un nombreux auditoire d'étudiants, de *privat docents* et même de professeurs, ses collègues, redevenus élèves pour l'entendre. Mais à peine notre université est-elle assurée de cette précieuse acquisition qu'elle est menacée, d'un autre côté, d'une perte très-grave. La Prusse, dit-on, veut prendre sa revanche sur un autre terrain et nous enlever M. Hæusser : elle ferait un pont d'or au célèbre historien pour l'attirer à Berlin; on parle de 5,000 thalers d'appointements fixes (20,000 fr. environ), sans compter la rétribution scolaire des étudiants. Ce n'est encore qu'un bruit de ville, mais le talent de M. Hæusser et la situation actuelle en Prusse le rendent très-vraisemblable. Si les villes de la Grèce se disputaient l'honneur d'avoir donné le jour à leurs grands hommes après leur mort, les gouvernements allemands mettent les leurs aux enchères et ne reculent devant aucun sacrifice pour les posséder de leur vivant.

Au moment où je vous écris, l'Allemagne entière fait en secret ses préparatifs pour la fête de Noël. Dans les pays germaniques, la religion ne joue ici qu'un rôle secondaire, et on célèbre moins l'anniversaire de la naissance du Christ que les joies saintes de la famille et le culte du foyer domestique. Vous savez, d'ailleurs, que rien est moins certain que la date de cette naissance; l'Évangile de saint Luc dit seulement qu'elle eut lieu pendant la nuit, et de savantes recherches semblent avoir conduit à la certitude que, de toutes les époques de l'année, Noël même est la moins probable. Pour les premiers chrétiens, l'ère chrétienne ne commençait qu'à la mort du Christ : de là leurs interminables disputes sur la date précise de Pâques. Ce ne fut qu'au quatrième siècle que la fête de Noël fut établie et acceptée par les deux Églises d'Orient et d'Occident, et, plus tard, un décret de l'empereur Justinien la fixa définitivement au 25 décembre. En choisissant le solstice d'hiver, le jour de naissance du soleil, un jour consacré par toutes les religions, à Rome, en Gaule, en Germanie, le christianisme obéissait à cette habile tactique qu'il montra toujours, de chasser par des cérémonies nouvelles les anciens usages religieux des peuples, en les blessant le moins possible dans leurs habitudes. Aujourd'hui, en Allemagne, Noël est surtout la fête de la famille, de la petite patrie dans la grande. Les sentiments bourgeois, l'amour exclusif des siens et du chez-soi, de la *Haüslichkeit*, mot qui n'a même pas d'équivalent dans notre langue, y exercent un bien plus grand empire que chez nous, et l'absence de vie publique véritable donne à la vie privée une puissance effacée de nos mœurs par la révolution. Aussi, en l'absence de toute autre forme commune, de toute autre expression de la nationalité, peut-on appeler la veillée de Noël, la *Weihnacht*, la fête nationale des Allemands. Cela est si vrai, qu'on la voit célébrer, sans le moindre scrupule, jusque dans le cercle des familles juives. Quand l'Allemand s'expatrie, il emporte avec ses reliques domestiques cette tradition du bon vieux temps, cet héritage de ses pères; elle l'accompagne sur la terre

Digitized by Google

étrangère, et on la retrouve sous son symbole vénéré, un jeune sapin chargé de lumières et de fruits, dans les savanes de l'Amérique, les salons de Paris et même sous les tentes de la légion étrangère.... Oui, là où est une famille allemande, là est un arbre de Noël. Quel est l'homme, en effet, qui resterait insensible au doux souvenir des joies et des recueillements de son enfance, ce jour anniversaire de l'amour maternel! Il y a dans cette fête tant de ferveur naïve que l'étranger ne peut assister au spectacle de toutes ces tendresses sans une profonde émotion, sans sentir s'éveiller dans son cœur les regrets de la patrie absente. Rien n'est plus simple cependant. La veille de Noël, le chef de la famille, père ou grand-père, en réunit tous les membres dispersés; l'absent lui-même n'a garde de manquer à l'appel, ou envoie du moins une lettre.... A la tombée de la nuit, lorsque la cloche de l'église sonne en fête, une porte s'ouvre, et au milieu d'une pièce, sur une table, se dresse dans un vase recouvert de mousse un jeune sapin, étincelant de mille lumières, dont les branches sont chargées de rubans, de bonbons et de fruits. Autour de son pied sont disposés les présents que se font entre eux les membres de la famille : père, mère, frères, sœurs et fiancés, chacun fournit sa part; c'est un pique-nique des meilleurs sentiments et de cadeaux utiles. D'ordinaire, les parents donnent des étoffes et des habits, et reçoivent en échange, de leurs enfants, quelque petit travail de leurs mains.... A cette vue, c'est une explosion de joie et de surprise, car tout a été fait en cachette, et ces broderies, ces dessins, sont le fruit de longues heures dérobées à la récréation et au sommeil. Que nous sommes loin de notre fête païenne et mondaine du nouvel an, de ses cartes officielles, de ses visites cérémonieuses, de ses vœux usés, de ses cadeaux de la vanité, de tout ce clinquant composé par la mode et consacré par l'indifférence!... En Allemagne, c'est une fête; en France, une corvée!

E. Seinguerlet.

« Vienne, 22 janvier.

» Poursuivis, accablés, assommés, je puis dire, par des traductions et des imitations de vaudevilles français que les gens de goût d'ici trouvent aussi médiocres qu'on les trouve probablement chez vous, mais qui plaisent à la masse et font de l'argent, ce qui suffit aux directeurs de tous pays, nous avons eu enfin la satisfaction d'aborder votre théâtre par un côté plus attrayant et plus relevé. Nous avons eu du Molière. Le Théâtre-Impérial a représenté l'*Avare*, dans la traduction de Dingelstedt. Je n'ose vous dire que le succès ait atteint les proportions où arrivent si aisément tant de compositions inférieures. Nous n'avons pas précisément lieu d'être blasés en fait de haute comédie, et, s'il faut vous l'avouer, les acteurs aussi bien que le public semblaient fortement dépaysés. Les acteurs ont dû acquérir la conviction qu'on n'entre pas dans Molière aussi aisément que dans M. Scribe ou dans tel autre de vos faiseurs à la mode. Il y a là une ampleur et une profondeur où il est impossible de se trouver à l'aise dès le premier moment, quand on a l'habitude exclusive des pièces modernes. Quant au public, il semblait aussi, au commencement, ne pas trop savoir que penser de ce qu'on lui présentait. Mais en somme le résultat a été satisfaisant et très-encourageant pour des tentatives ultérieures. Il y a même eu un moment

Digitized by Google

qui a produit une grande et bruyante impression, ce sont les éclats furieux du désespoir de l'avare, au moment où il s'aperçoit de la disparition de sa chère cassette. Les amis sérieux du théâtre féliciteront tous le directeur du Théâtre-Impérial, M. Henri Laube, d'une initiative d'autant plus louable que l'issue était des plus douteuses. Shakspeare est depuis longtemps nationalisé en Allemagne; il est à nous autant qu'aux Anglais; nous le jouons beaucoup plus souvent et aussi bien. Nous ne sommes pas assez galliphobes pour ne pas nous applaudir de lui voir adjoindre Molière Nous nous affligeons du déluge de pièces de fabrique que vous empruntent nos traducteurs et nos arrangeurs, mais ici c'est toute autre chose; il s'agit d'un génie de premier ordre et dont les œuvres, outre leur mérite intrinsèque, seront une excellente école pour les acteurs qui voudront les étudier et les travailler à fond. Molière, pas plus que Shakspeare, et moins encore peut-être, ne supporte d'être joué médiocrement; mais si ces grands poëtes exigent beaucoup de leurs interprètes, ils leur fournissent aussi beaucoup, et développent des qualités scéniques dont le germe étouffe misérablement, quand l'acteur est condamné ou se condamne exclusivement à l'interprétation d'œuvres médiocres.

» J'ai à vous annoncer la création d'une nouvelle institution scientifique, l'Académie hongroise, qui a pour objet, d'après le premier article des statuts approuvés par le gouvernement, « de cultiver et de répandre les sciences et la » littérature, et en même temps de perfectionner et d'enrichir avec sollicitude la » langue hongroise. » Ce dernier point n'est pas sans importance pour la nationalité hongroise. Le domaine assigné à la nouvelle Académie est très-vaste, puisqu'il comprend à peu près tout ce dont se peut occuper l'esprit humain, excepté la politique et la théologie. L'institut est divisé en six classes : philologie et littérature, philosophie, droit, histoire, sciences mathématiques, sciences naturelles. L'Académie s'occupera de recherches historiques et archéologiques; elle proposera des questions, elle décernera des prix pour des œuvres scientifiques, littéraires et dramatiques; elle publiera les travaux de ses membres et, en général tous les manuscrits qui lui seront communiqués et qui lui paraîtront dignes de l'impression; elle fera entreprendre ou subventionnera des explorations scientifiques, etc. Le nombre des membres ordinaires est fixé à quarante-deux, celui des membres correspondants est illimité; toute candidature est interdite; le prince gouverneur général de Hongrie confirme les élections; le président et le vice-président ne sont pas nommés par leurs collègues; ils sont choisis tous les trois ans par l'empereur sur une liste présentée par le comité d'administration, composé lui-même de vingt-cinq hommes « distingués et amis de la science » et chargés de l'administration des revenus de l'Académie. Les membres ordinaires recevront, autant que le permettront les ressources de l'Institut, des traitements fixes de 800, 500 et 300 florins; ceux qui ne toucheront rien de fixe seront indemnisés de leurs travaux. Un autre article des statuts stipule que les procès-verbaux des séances seront tous les huit jours soumis à l'examen du gouvernement.

» K. »

Digitized by Google

« Berlin, 26 janvier.

» De quoi vous parler, si ce n'est de Noël, qui assourdit en ce moment toutes les oreilles, épuise toutes les bourses, fait le bonheur de ceux, grands et petits, qui reçoivent, et un peu le malheur de ceux qui donnent? Il faut bien l'avouer : le caractère antique et patriarcal qui donne à cette fête tant de charmes dans nos souvenirs tend à s'effacer un peu. L'arbre de Noël fleurit et s'illumine toujours, on l'orne même de surprises plus riches et plus splendides qu'autrefois; car on veut briller, briller aux yeux de ses amis, et même de ses enfants et de ses domestiques, mais on murmure en secret de l'impôt que la coutume vous impose. On dépense beaucoup avec un peu de mauvaise humeur. Tel est le caractère du siècle [1]. En attendant, les boutiques temporaires qui ont le privilége d'obstruer nos rues, et les magasins qui ont fait pour cette occasion leur plus belle toilette, leurs étalages les plus séduisants, ont fait de bonnes affaires, ce dont il faut toujours se féliciter. Nous avons eu dans le local de l'Académie des beaux-arts l'exposition habituelle des *transparents de Noël*, qu'on montre au public avec accompagnement de musique chorale, et qui attirent chaque année une nombreuse affluence; une autre société d'artistes a remis en honneur un genre d'exposition qui avait été fortement dénaturé partout dans ces dernières années : je veux parler des tableaux vivants, dont des troupes ambulantes de modèles avaient fini par faire un spectacle régalant, si vous voulez, mais assurément peu édifiant. Nous avons revu ces représentations dans leur caractère primitif et dans la sévère beauté que Gœthe a si bien décrite dans son roman des *Affinités électives*. Les chefs-d'œuvre de la peinture sacrée ont été strictement et avec beaucoup de goût reproduits en groupes plastiques. Cette restauration a été généralement goûtée, mais elle a aussi trouvé des détracteurs. Nos ultra-protestants y ont vu je ne sais quoi qui ressemblait au culte des images. On les a laissés dire et on a passé outre, et c'est ce qui, je crois, arrivera généralement maintenant, chaque fois qu'ils voudront crier et protester. Il est tombé récemment de haut certaine parole qui a eu du retentissement, touchant l'hypocrisie qu'il ne fallait pas confondre avec la religion. On peut la considérer comme l'oraison funèbre de cet esprit étroit qui a si longtemps régné ici, au grand détriment de notre vie intellectuelle. Elle annonce la venue ou plutôt le retour de temps meilleurs, et je ne saurais assez vous dire le vif plaisir avec lequel elle a été accueillie.

» Nous espérons beaucoup en ce moment, et cette espérance est déjà un bien, un secours, un gage des perspectives nouvelles qui s'ouvrent chez nous à la vie de la pensée. Ce n'est pas mon affaire et ce n'est pas la vôtre de discuter les suites politiques des changements qui ont eu lieu chez nous; mais la politique n'est pas seule intéressée à ces changements. La religion, la philosophie et tous les grands et chers intérêts de l'esprit humain en ressentiront un contre-coup salutaire. L'atmosphère de piétisme dans laquelle nous commencions à étouffer se dissipe, et les consciences se sentent affranchies de la férule de MM. Stahl et

[1] Nos correspondants de Berlin et de Heidelberg ne sont pas tout à fait d'accord, on le voit, sur le caractère actuel des fêtes de Noel en Allemagne. Nous laissons subsister les deux appréciations, qui montrent la différence entre une grande capitale et une ville de moindre importance, où les traditions se conservent mieux.

Digitized by Google

consorts. C'est un grand point, surtout chez nous où la vie religieuse s'est toujours trouvée en solidarité si étroite avec la vie générale de l'esprit. Qu'on nous en blâme ou qu'on nous en loue, nous sommes les fils intellectuels de la réforme. Hegel a ses racines dans le protestantisme aussi bien que Schleiermacher. Tout arrêt, toute gêne dans le libre mouvement du protestantisme sera toujours, ou du moins encore longtemps, chez nous un arrêt de la pensée même, et c'est à un tel arrêt que visaient les tendances qui avaient prévalu et qui perdent aujourd'hui du terrain. Reverrons-nous jamais une période philosophique et religieuse comparable à celle qu'ont illustrée Hegel et Schleiermacher? C'est le secret de l'avenir : il ne naît pas tous les jours des esprits de cette force et de cette taille; mais qu'ils se produisent, et le milieu ne leur sera pas défavorable. Je ne sais, mais il me semble voir déjà que la philosophie reprend force et faveur non-seulement à Berlin, non-seulement en Prusse, mais partout en Allemagne. Voyez, par exemple, ce qui arrive à M. Kuno Fischer, une de nos espérances. Il y a quelques années, M. Fischer faisait à Heidelberg, en qualité de *privat docent*, des cours dont l'éclat et le succès rejaillissaient sur l'université tout entière. La faction piétiste prit l'alarme, et le jeune professeur dut se retirer devant l'orage qu'elle amassa sur lui. Son désastre lui porta bonheur; une autre université, mieux protégée contre ces influences, lui offrit une chaire, et depuis quelques années, M. Fischer enseigne la philosophie à Iéna, en qualité de professeur ordinaire. Voici maintenant qu'on se ravise à Heidelberg, et qu'on voudrait rappeler le professeur éloigné naguère comme suspect d'athéisme, de panthéisme et de tous les crimes habituellement reprochés aux philosophes. On lui fait les propositions les plus séduisantes. M. Fischer répond qu'il ne reviendra pas, qu'il se doit à lui-même et à l'université qui l'a reçu en son sein, de lui demeurer fidèle au moins encore pendant quelque temps. On se flatte ici que lorsqu'il quittera Iéna, ce ne sera point pour retourner à Heidelberg.

» F. W. »

Le 5 décembre a eu lieu, à Cobourg, la première représentation d'un nouvel opéra de M. le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, *Diane de Solange*. Voici ce qu'en dit le correspondant de la *Gazette d'Augsbourg :*

« Nous avions rencontré de charmantes mélodies dans les opéras antérieurs de l'auguste et fécond compositeur, et même, dans *Sante Chiara*, un style grandiose; mais nous constatons dans l'ensemble de l'œuvre nouvelle un progrès surprenant. Nous voulons parler du développement continu de l'idée musicale : chaque acte, chaque morceau, se rattache étroitement au tout, et l'on ne peut rien effacer sans troubler l'harmonie de l'ensemble. »

Le même journal dit beaucoup de bien d'*Anne de Landscron*, grand opéra en cinq actes, représenté pour la première fois, à Stuttgard, le 20 décembre. Le nom de l'auteur nous arrive pour la première fois : c'est M. R. Abert, qui ne s'était fait connaître jusqu'à présent, d'après ce que nous apprenons, que par deux symphonies et une ouverture triomphale. Le sujet appartient au moyen âge, la scène

Digitized by Google

est à Bâle. L'action roule sur une querelle entre nobles et bourgeois, à laquelle met fin Rodolphe de Habsbourg. La *Gazette d'Augsbourg* se borne du reste à constater le succès et ne nous dit pas à quelle école appartient l'œuvre nouvelle. Le jeune compositeur a dû se rendre à l'habitude italienne du rappel, qui commence en France et qui paraît implantée aussi en Allemagne. La prima donna, madame Leisinger, a même voulu lui faire la surprise d'une couronne de lauriers, à laquelle il a eu le bon goût de se dérober.

Une cantatrice allemande qui a été célèbre et a chanté à Paris, et dont le nom se rattache à un douloureux drame judiciaire, mademoiselle Katinka Heinefetter, est morte à Fribourg en Brisgau, dans les derniers jours du mois, à l'âge de trente-sept ans. Elle s'était retirée du théâtre depuis quelques années et était à la veille de se marier.

LES RUINES DU HAURAN ET D'EL HARRA.

Nous avons déjà mentionné la découverte de ces ruines d'après des communications insérées dans le *Journal de la Société orientale-allemande*. Un rapport lu à l'Académie des sciences de Berlin (séance du 28 octobre) par M. Ritter, l'éminent géographe, nous met en mesure de compléter notre première notice. Il donne la plus haute idée de l'importance archéologique de la découverte. Le territoire restitué à la science comprend le Hauran oriental, dans la Syrie centrale et le vaste territoire d'El-Harra, au sud de Palmyre, jusqu'à Kufa et à Hit, et jusqu'aux cantons, célèbres dans l'histoire de l'ancienne Arabie, de Hira et de Ghassan. Les voyageurs Seetzen et Burckhardt n'avaient pu que l'entrevoir, et avaient recueilli de la bouche des Bédouins et des Druses, sur les ruines qui devaient s'y trouver, des renseignements qui leur avaient semblé exagérés. La terre mystérieuse ne s'est ouverte que cette année à deux explorateurs également heureux, également compétents, qui ont opéré isolément, et dont les observations se contrôlent et se complètent réciproquement : ce sont MM. Cyrill Graham et M. Wetzstein, consul de Prusse à Damas. Grâce à la protection de quelques chefs bédouins, ce dernier a pu traverser sans encombre le désert volcanique de Ledscha, où personne n'avait pénétré depuis l'expédition d'Ibrahim-Pacha contre les Druses en 1838, et tout le désert d'El-Harra. Dans une exploration de quarante jours, il a rencontré, dans les sites les plus déserts, dans des oasis de verdure et de saules, et sur des espaces couverts de laves, plus de deux cents ruines de villes et villages, d'une architecture remarquable et extrêmement riches en inscriptions d'autant plus curieuses qu'elles appartiennent à trois langues difficiles et sont même en partie formées de caractères encore inconnus.

M. Graham n'a pas pénétré tout à fait aussi loin que M. Wetzstein; mais, dans le cercle où les circonstances l'ont restreint, son exploration a encore été plus fructueuse.

Les deux voyageurs ont retrouvé la forteresse romaine Nemara, élevée pour

Digitized by Google

la défense de l'Empire contre les Sassanides, et M. Wetzstein a copié les inscriptions des deuxième et troisième légions qui y avaient tenu garnison. Mais la découverte la plus intéressante est celle d'une construction grandiose que les Bédouins appellent le Château-Blanc ou les ruines Blanches, et qui est en effet uniquement composée de pierres de cette couleur, quand toutes les autres ruines alentour ne montrent que des pierres basaltiques noires. On y voit de belles sculptures bien conservées. M. Wetzstein soupçonne une construction romaine, M. Graham penchait pour une origine sarrasine; il s'est rallié à l'opinion de M. Ritter qui, s'appuyant sur des textes arabes, place la construction de l'édifice avant l'Islamisme, et y retrouve la résidence de Siméon, émir et, après sa conversion, évêque de Hirah, dont l'existence est attestée par les historiens arabes, et qui a vécu dans le milieu du sixième siècle. Hirah fut deux fois pris par les musulmans en 745 et en 817.

Mais ce ne sont pas seulement les Romains et les Arabes dont on retrouve les traces dans cette région intéressante : les documents recueillis remontent bien plus haut, jusqu'aux confins de l'histoire et du mythe, jusqu'aux Rephaïm, dont parle le Pentateuque, et au temps d'Og, roi de Basan. C'est assez dire l'importance qu'ils ont pour les études sémitiques.

M. Cyrill Graham entreprend en ce moment même un nouveau voyage dans les mêmes contrées; il se propose de traverser en entier le désert d'El-Harra, et de pousser jusqu'à la Mésopotamie babylonienne.

NAVIGATION DU PARAGUAY.

Nous trouvons dans la *Revue de géographie générale* (Zeitschrift für allegemeine Erdkunde) l'indication des résultats de l'exploration du Paraguay par le lieutenant Page, de la marine des États-Unis. Ces résultats paraissent très-satisfaisants, au double point de vue de la science géographique qu'ils enrichissent, et des perspectives qu'ils ouvrent au commerce.

Le lieutenant Page a remonté le Paraguay, depuis son embouchure dans le Parana jusqu'au poste de Corumba, dans la province brésilienne de Matto-Grosso. C'est un parcours de plus de neuf cents milles. Le Paraguay offre bien plus de facilités à la navigation que le Parana; il ne se partage pas comme celui-ci en un labyrinthe de sinuosités, on n'y trouve que peu d'îles et de bas-fonds. Par une singularité remarquable, l'époque des crues n'est pas la même pour les deux fleuves. Celle du Parana commence en décembre, et atteint son maximum en février ou mars, juste au moment où le Paraguay est le plus bas. Ce dernier fleuve monte en octobre, et sa crue se fait naturellement aussi sentir dans le Parana, qui monte alors d'environ six pieds.

A une époque de l'année où les eaux étaient déjà de deux pieds au-dessous de leur maximum, le lieutenant Page a trouvé partout, jusqu'à Asumcion, une profondeur d'au moins vingt pieds, et, au delà de cette ville, jusqu'à la fin de ses explorations, une profondeur d'au moins douze pieds. Il pense que des vapeurs d'un tirant d'eau de cinq pieds pourraient atteindre Corumba dans toutes les sai-

Digitized by Google

sons, et qu'avec un tirant moindre d'un pied, ils arriveraient jusqu'à Cuyaba, place commerciale importante et capitale de la province de Matto-Grosso.

Partout, notamment sur la rive gauche du fleuve, on trouve du bois de combustion excellent. La partie supérieure du fleuve est, de fait, au pouvoir de tribus indiennes, avec lesquelles le lieutenant Page n'a pas eu de peine à nouer de bonnes relations.

AUSTRALIE.

Le même recueil contient les premières nouvelles d'une exploration entreprise dans l'intérieur du continent australien par M. Grégory, déjà connu par des explorations antérieures. Il s'agissait cette fois de rechercher les traces du voyageur Leichardt, dont la triste destinée a si péniblement ému le monde savant. L'expédition, organisée par le gouvernement de la Nouvelle-Galles du Sud, et confiée à la direction de M. Grégory, se composait de celui-ci, de son frère, de six autres personnes et de trente bêtes de somme. Partie le 27 mars, elle était de retour à Adélaïde le 21 juillet, sans avoir découvert d'autres traces de Leichardt qu'un L long de 18 pouces et large de 4, profondément gravé dans un arbre à gomme, dans une sinuosité de Victoria-River, au 146e, degré 6′ de longitude, un peu au nord de Mount-Juniskellen. M. Grégory a découvert que Victoria-River, Coopers-Creek, Strelitz Ky's-Creek et Salt-Creek, forment un seul cours d'eau qui s'écoule dans le lac Torrens. Il estime qu'il faut absolument renoncer à explorer l'intérieur du continent australien, qui est, d'après lui, un désert pierreux et inhabitable.

LES CRÈCHES DE NOEL DANS LE TYROL.

La nuit de Noël est en Tyrol le point culminant, le moment le plus brillant et le plus poétique de la paisible et agréable vie d'hiver des heureux montagnards. Petits et grands, jeunes et vieux attendent cette fête avec la plus vive impatience. Le peuple y pense longtemps avant avec recueillement, et longtemps avant aussi les petits enfants rêvent avec ravissement de leurs charmantes et gracieuses crèches. Elles remplacent, sur les rives de l'Inn et de l'Etsch, l'arbre de Noël, si célèbre dans les autres pays de l'Allemagne, mais qui, jusqu'à présent, n'a trouvé d'accès que dans les hautes classes de la société tyrolienne. Le peuple proprement dit ne connaît pas, même par ouï-dire, le resplendissant arbre des pays septentrionaux.

Il faut en partie attribuer le goût et la tradition des crèches de Noël au talent plastique, dont est si richement doué le peuple montagnard de ces contrées. Le jeune chevrier, assis sur le sommet d'un rocher, tout en ayant l'œil sur son troupeau, passe son temps à sculpter quelque statuette, et le bourgeois, comme le paysan, s'amuse dans ses longues soirées d'hiver à ciseler des figures et toutes sortes d'objets. La plupart des crèches n'ont pas été achetées, elles sont l'œuvre des membres de la famille. Ces petits chefs-d'œuvre en respirent bien

Digitized by Google

mieux la poésie intime et l'esprit religieux du peuple. Tout ce qu'il pense, tout ce qu'il rêve est pour ainsi dire imité et reproduit dans la crèche, et il n'est pas rare d'y rencontrer la bizarrerie la plus impertinente à côté de ce qu'il y a de plus sacré et de plus saint. L'artiste des montagnes y reproduit la vie telle qu'il la comprend et qu'elle se déploie à ses yeux.

Les préparatifs de la crèche commencent dès l'Avent, alors que saint Nicolas, qui fait le bonheur et la joie des enfants, fait sa ronde, et qu'on entend, dans le silence de la nuit, résonner les chaînes et les clochettes de *Klaubauf*. C'est alors qu'on descend du grenier les petites figures, pour les soumettre à une révision minutieuse. On raccommode celles qui sont déchirées, on repeint celles dont la peinture est effacée. On nettoie la miniature de la montagne, on complète les palissades qui manquent aux chemins et aux sentiers escarpés. Ensuite, on apporte les ciselets et les ébauchoirs, et l'on sculpte les figures qu'on veut ajouter. Un groupe d'enfants aux joues roses et aux yeux scrutateurs entourent avec une bienheureuse curiosité l'artiste de la chaumière, qui fait l'objet de toute leur admiration. Auprès du poêle, où bourdonnent les rouets rapides, on raconte des histoires fantastiques aussi vieilles que le monde. Un cri de joie éclate au milieu de la chambre lambrissée et faiblement éclairée, chaque fois qu'il sort du bloc de bois un gracieux berger ou un magnifique cheval. Et c'est alors que de bruyants applaudissements, récompense de l'artiste, partent de tous les coins de la chambre.

Mais voici venir Noël, il faut partir, aller dans la forêt chercher sous la neige de belle mousse bien unie, couper de belles branches de houx et de sapin pour en orner la crèche.

Dans le Tyrol méridional, on cueille pour cette décoration de longues et flexibles branches de lierre foncé.

Quand tout est prêt, quand la montagne de la crèche est couronnée de rameaux résineux et que la plaine est garnie de mousse tendre, on dresse, la veille de Noël, les figures, et dès lors la crèche est ouverte. L'enfant Jésus repose dans une grotte obscure, Marie est agenouillée à ses côtés, tandis que Joseph se tient debout à l'entrée. Des pâtres, la plupart en costume tyrolien, sont à genoux devant la grotte, ou bien circulent dans la prairie couverte de mousse, où paissent leurs petits agneaux. Des anges aux ailes toutes brillantes d'or paraissent s'entretenir avec les bergers. Ordinairement on représente un de ces derniers au moment où il se frotte les yeux encore endormis. Sur l'avant-scène se trouve une fontaine, où une vache étanche sa soif. Une vie plus variée, de riches paysages se déploient sur le penchant des collines, qui s'étendent à perte de vue derrière la grotte, et qu'embellissent une foule de petites maisons et de petits châteaux. Sur le plateau, situé au-dessus de cette même grotte, on voit quelques troupeaux qui broutent l'herbe, et sur lesquels des pâtres font bonne garde. Des chasseurs, armés de leurs carabines courtes, errent sur les rochers, tandis que des lièvres poursuivis traversent en toute hâte le chemin, et que des chamois prudents se tiennent aux écoutes sur les sommets neigeux des montagnes. Dans un des sentiers, un boucher conduit un veau, et des gens avec des brouettes descendent de la colline dans la plaine. Une paysanne, en costume national, apporte sur sa tête ou à son bras du beurre et des œufs, pendant qu'un garde forestier arrive avec un lièvre pour en faire présent au nouveau-né. Devant une belle mé-

Digitized by Google

tairie, on voit un fendeur de bois manier le maillet. Tout près de là, dans le voisinage de la grotte, se trouve, à l'entrée d'une caverne, une petite chapelle, devant laquelle est agenouillé l'ermite de la forêt, et plus loin, un autre anachorète descend gravement le sentier de la montagne. Plusieurs jeunes compagnons sont occupés à travailler, et tirent, des sombres puits d'une mine, des brouettes lourdement chargées. Plus loin, on voit sortir de sa tanière un ours grondeur et morose; un vieux mendiant, tout en haillons, tend son chapeau vide au visiteur de la crèche.

L'exhibition ne dure pas qu'un jour. A la saint Silvestre, *on ouvre* la Circoncision, et le 5 janvier, on fait paraître les trois rois. Ils remplissent de leur magnificence l'espace qui se trouve devant la grotte. Ils étalent les plus beaux costumes, et sont suivis d'un cortége splendide et bariolé de pages mutins, de cavaliers à grandes moustaches, de coursiers piétinants, de joyeux trompettes, de timbaliers, de violonistes, de joueurs de flûte, et nous n'avons pas dit tous les personnages. Ici, c'est un chameau qui lève sa protubérance; là, c'est un éléphant, portant une tour sur son dos, qui allonge sa trompe.

On conçoit que les trois mages soient la représentation favorite du peuple. Ils sont aussi la dernière des petites crèches. On n'y rencontre que par exception la noce de Cana, qu'on ne trouve d'ordinaire que dans les grandes crèches, l'orgueil de bons bourgeois de la vieille trempe. Rien que la montagne occupe presque toujours chez eux la moitié de l'espace d'une grande chambre.

Il en est de fameuses, entre autres celle de M. Meixner, à Wiltern, et celle de M. Brugger, maître menuisier à Innsbruck.

Cette dernière se compose en grande partie de figures mobiles. On y voit passer en toute hâte, sur une place de marché, une foule de gens aux costumes les plus bariolés. A travers l'ouverture d'une caverne souterraine, on jouit de la vue de la mer; on aperçoit des vaisseaux pavoisés qui vont, viennent et se croisent en tout sens. Sur le rivage s'agite une cohue extraordinaire. On y décharge, on y emballe, on y court dans toutes les directions; des barques légères se bercent sur un lac limpide. Un moulin fait entendre son tic-tac au bord d'un torrent. Les eaux marchent. A droite, une petite fontaine qui s'épand en murmurant dans un coquillage; à gauche, un alerte ruisseau se précipite dans un ravin rocheux. Le cortége des trois rois est de la dernière splendeur.

Une scène moins pompeuse, mais fort piquante, est celle des noces de Cana, qui ressemblent un peu aux noces de Gamache. Dans une splendide salle sont assis les convives tout brillants de soie et de velours. La table, couverte du linge le plus fin, gémit sous le poids des mets, dont la plupart ne sont pas sculptés, mais bien réellement cuits. Des pages et des valets courent de tous côtés. Comme dans les noces on ne caresse que trop souvent le bon vin, il va sans dire qu'un ivrogne est indispensable, et c'est dans les grimaces de cet homme que se donne carrière l'esprit des artistes tyroliens.

A côté des crèches particulières, il y a les crèches communales qu'on trouve dans les églises. Elles sont encore bien plus riches, parce que les communes rivalisent entre elles. Les mourants font des legs pour les embellir, et les dames pieuses trouvent le plus grand plaisir à faire cadeau de quelques florins à l'enfant Jésus.

Digitized by Google

La plus belle crèche de ce genre est celle d'Absam, pèlerinage célèbre. La montagne, édifiée par un grand voyageur, l'ermite Félix, reproduit exactement les environs de Bethléhem. Les figures sont très-remarquables.

Celle d'Arams est presque tout aussi fameuse. Ses figures, hautes de deux pieds, révèlent la main d'un maître habile.

La crèche de Birgitz est plus riche, mais à moins de valeur artistique. On y voit les trois rois avec toute la pompe de leur cour orientale. Sur l'avant-scène jouent trois nombreuses troupes de musiciens. Une de ces troupes rappelle l'uniforme de la musique civique d'Innsbruck. Derrière eux se trouve un nombre infini de magnifiques chevaux de parade, couverts de housses de velours. Les trois rois disparaissent en quelque sorte au milieu de leur brillant entourage, et pourtant l'un d'eux porte un manteau neuf tout pesant d'or, qui a coûté à lui seul près de cent francs. La sainte famille est tellement éclipsée par tout ce faste, qu'on a bien de la peine à ne pas la perdre de vue.

Mais c'est l'ingénieux Moser, bourgeois de Bozen, qui possède l'œuvre la plus grandiose du genre, œuvre qui surpasse, sous tous les rapports, toutes les autres crèches du Tyrol. On dit que ce chef-d'œuvre a coûté à son maître, qui lui-même dessine et sculpte fort bien, au delà de 10,000 florins (près de 25,000 francs).

Voici ce qu'a dit de M. Moser, un écrivain allemand, M. Steub : « Depuis de longues, longues années, il travaille à une crèche de Noël, qui sera certainement la crèche la plus ingénieuse érigée depuis la naissance du Christ. Il ne s'occupe pas, il est vrai, lui-même de l'exécution des petits bonshommes et des petites bonnes femmes qui doivent un jour, au moyen de représentations plastiques, mettre en scène l'histoire biblique, il en a chargé d'autres mains habiles; mais il travaille avec d'autant plus d'assiduité à la construction de la ville de Jérusalem, qui occupera tout le large espace de la crèche. Dans ce travail, il ne s'applique pas à imiter servilement une réalité qui depuis longtemps n'est plus, et qui d'ailleurs serait difficile à déterminer, — il agit dans l'esprit des anciens peintres allemands, qui, eux non plus, ne demandaient pas quelle figure avait eu la Ville Sainte. Dans leur sentiment d'artiste, ils la firent gothique comme Cologne sur le Rhin. De même, sa Jérusalem ne sera pas la Jérusalem de l'an I, mais le résumé de toutes les grandes époques de l'architecture. Quand il commença cette œuvre d'art, il n'avait dans la tête que des idées moscovites, et sculptait des temples et des châteaux à l'instar du Kremlin, avec des tours bizarres et des coupoles en forme de poire, au-dessus desquelles brillait le croissant, et avec des portails et des fenêtres comme on en voit aux mosquées de Constantinople. Mais bientôt il rougit à la fois et de Moscou et de Stamboul; il se transporta d'un bond rapide en Italie, et créa quelques palais dans le style de Palladio. A la fin, il se mit à l'étude du vieil art architectural allemand, et aujourd'hui naissent sous sa main des édifices gothiques d'un dessin inimitable et d'une grande finesse.

» Sur le devant, il met un château royal, réminiscence de la maison de ville de Bruxelles. Les nombreuses tours de la ville sont pourvues d'horloges, dont l'harmonieux carillon annonce les heures. Du château s'élance avec bruit un grand jet d'eau. Des montagnes neigeuses se précipitent de bruyantes chutes d'eau, qui viennent former le paisible lac de Gennesareth, entouré de saules pleureurs. Viennent ensuite de riantes cabanes de vachers, des ermitages avec de gracieux jar-

Digitized by Google

dins, des villages avec leurs clochers pointus, et, pour couronner l'œuvre, des figures de toute nature, qui répandent la vie et le mouvement partout.

» Il est difficile, ajoute M. Steub, de rendre à un cœur desséché l'impression que produit toute cette poésie sculptée. S'il en est qui trouvent à redire de ce que, suivant la description qu'on vient de lire, maintes choses incompatibles se trouvent réunies dans cette poésie si simple, contentez-vous d'en sourire! Si on veut des autorités, nous dirons que les plus grandes lumières architectoniques se sont trouvées en admiration devant cette crèche merveilleuse. »

Henri Wilmès.

Digitized by Google

CHRONIQUE PARISIENNE.

L'Amour, par M. Michelet[1].

« Le titre complet de ce livre, qui en dirait parfaitement le but, le sens et la portée, serait : l'Affranchissement moral par le véritable amour.

» Cette question de l'amour gît, immense et obscure, sous les profondeurs de la vie humaine. Elle en supporte les bases mêmes et les premiers fondements. La famille s'appuie sur l'amour, et la société sur la famille. Donc l'amour précède tout.

» Ici on cherche l'idéal, mais l'idéal qui se peut réaliser aujourd'hui, non celui qu'il faut ajourner à une société meilleure. C'est la réforme de l'amour et de la famille, qui doit précéder les autres et qui les rendra possibles. »

C'est en ces termes que M. Michelet nous indique ce qu'il a entendu faire, et par conséquent le point de vue auquel il faut se placer pour juger son œuvre et ne point la méconnaître. Ce point de vue est général. Il s'agit de montrer ce qu'est ou doit être l'amour par son côté invariable, l'amour; c'est-à-dire la femme; la femme, c'est-à-dire le mariage. Le mariage serait en effet le véritable titre de ce livre. Mais quel mariage? Est-ce celui de tout le monde? celui de la plupart, d'un grand nombre tout au moins? Non, et c'est pourquoi le livre ne correspond pas au programme qu'il s'est tracé. Nous ne craignons pas d'affirmer que, même après ce charmeur de la plume qui s'appelle Michelet, le livre de la femme, le livre de l'amour et du mariage, reste encore à faire. L'œuvre de M. Michelet, qne seul il pouvait écrire, est avant tout, et deviendra de plus en plus, nous en sommes persuadé, une œuvre individuelle. Paré de toutes les grâces du style et des éclats de la fantaisie, rempli des saveurs qui plaisent aux délicats, ce livre émeut, charme souvent, surprend toujours par des qualités d'imprévu et de finesse. Malgré cela, à cause de cela plutôt, le livre n'est pas celui de l'amour, de l'amour pris par son côté invariable, général, philosophique et social; c'est l'amour sans doute et c'est le mariage, mais envisagés par un côté personnel, charmant et désirable, mais nécessairement restreint. L'auteur nous a fait la peinture d'une excellente union, fine, à coup sûr, charmante et distinguée; mais cette union, un peu trop nerveuse, à l'épiderme frileuse et blanche, sans hâle et sans callosités, se dessine sur le fond d'un tempérament

[1] Hachette.

Digitized by Google

spécial; elle est faite pour les privilégiés de l'esprit et les élus du sentiment intime. C'est l'amour prudent — si tant est que l'on puisse accorder la prudence avec l'amour véritable — l'amour tempéré et résigné qui fait son petit nid et le suspend au coin du foyer, comme l'hirondelle entre deux hivers. M. Michelet est depuis quelque temps à la recherche des infiniment petits. *L'oiseau*, *L'insecte* et cet ouvrage nouveau le prouvent. Il poursuit l'infiniment grand dans l'infiniment petit, et, la plus merveilleuse fantaisie y aidant, il pénètre dans des régions inexplorées, aborde des îles, découvre des continents que lui seul a pu découvrir et décrire. Ce n'est pas qu'on n'ait dans ce livre sur l'amour cherché le sang, la chair et le muscle, tout ce qui enfin constitue la moitié virile dans l'humanité. Cette partie anatomique est traitée, au contraire, avec un grand soin et une originalité poétique dont la Faculté de médecine ne connaissait point d'exemple. Le livre de M. Michelet pourrait s'appeler l'Amour médecin. « La femme, dit l'auteur lui-même dans son langage aphoristique, est une malade. » Dès lors, que peut être un bon mari?

Nous voudrions pouvoir consacrer à cet ouvrage fort caractéristique une étude approfondie, et déjà nous sommes contraint de nous résumer. Si l'œuvre de M. Michelet doit être considérée comme un agent de rénovation sociale, selon ses propres vues, elle nous semble imparfaite. Mais si l'on n'y veut chercher et voir que la peinture d'un ménage particulier, choisi et trié entre mille, c'est un petit poëme domestique tour à tour sensuel, pénétrant, mystique, anatomique, physiologique et médical, gracieux et rêveur, une idylle du coin du feu, une idylle en brodequins, imprégnée partout d'une intention morale des plus pures, et exhalant l'honnêteté. Beaucoup de maris, ou de ceux que le sort a désignés pour le devenir, se sentiront meilleurs après cette lecture, qui invite au mariage et à la vertu. Les choses que dit M. Michelet, personne ne les aurait dites comme lui. Peut-être serait-il fâcheux qu'on imitât un pareil écrivain, mais il serait plus fâcheux encore qu'il n'eût pas existé. Cette fantaisie brillante, ce don d'évocation qui fait vivre la poussière, qui a ressuscité les morts de l'histoire, les a fait sortir de leurs tombeaux et marcher devant nous, toutes ces créations moitié vie et moitié vision engendrées par la puissance du sentiment et par une merveilleuse intuition du passé, cette allure inégale, brusquement rapide de la pensée, qui sillonne tout à coup, comme la lueur brisée de l'éclair, le demi-jour de l'esprit et jette sur l'histoire des clartés rétrospectives, rapides et mystérieuses : toutes les grandes qualités enfin et tous les grands défauts de M. Michelet historien se retrouvent aussi bien dans M. Michelet naturaliste de sentiment, dans l'auteur de l'Oiseau, de l'Insecte et de l'Amour. Ce qui relie toutes ces œuvres originales, c'est le génie même de M. Michelet, ce génie qui est sa force et que peu d'hommes ont possédé comme lui : la sympathie universelle, sympathie ardente, profonde, immense pour tout ce qui vit, pour tout ce qui souffre enfin et appelle à soi l'amour et la charité.

A côté du livre de M. Michelet viennent s'offrir en complément « *les Mauvais Ménages*[1], » de M. Louis Jourdan, auquel il faut tenir grand compte de s'être borné à un joli petit volume, alors que l'abondance de la matière et les dossiers déposés au greffe de la police correctionnelle semblaient le solliciter à créer une bibliothèque.

[1] Librairie-Nouvelle.

Digitized by Google

Alesia[1], *étude sur la septième campagne de César en Gaule.*

Le but de cet ouvrage est de déterminer l'emplacement de l'antique *Alesia* dont parlent les Commentaires de César, et où s'est jouée une suprême partie dans la lutte qui soumit enfin la Gaule au génie envahisseur et implacable de Rome.

Cette question de l'emplacement d'*Alesia* est l'une des plus controversées parmi les archéologues et les historiens. En ouvrant ce livre, on s'attend donc tout d'abord à un grand étalage d'érudition, et l'on est d'autant plus ravi de la façon claire et vivante dont la science et les judicieuses recherches s'offrent au lecteur. Chacun peut lire cet ouvrage et y trouver de l'intérêt et du charme. Une étude qui semblait devoir se confiner dans le cénacle des archéologues devient ainsi, sous la plume de l'auteur anonyme, tout un tableau : celui de la septième campagne de César en Gaule, du génie du Romain qui marche à la victoire, et du génie de la nationalité et de la race, opiniâtrément héroïque et rebelle, qui combat et expire, vaincue par les destins, mais triomphante par le courage et le patriotisme. Ce tableau, tout à la fois glorieux et attristé, emprunte à la perspective de l'histoire une grandeur austère qui ne souffre pas l'emphase. Il est tracé sans fausse recherche, d'une plume émue quoique toujours sobre et maîtresse d'elle-même. L'exposition est limpide, simple et large. C'est bien la langue française, avec sa retenue et sa sympathique clarté. La courtoisie pleine de goût et de distinction avec laquelle l'auteur discute l'opinion de ses adversaires est chose trop rare pour ne pas être remarquée, ainsi que la sagacité circonspecte avec laquelle il expose lui-même ses doutes et les résultats affirmatifs de ses investigations personnelles. Nous n'avons point qualité pour juger la valeur historique des conclusions vers lesquelles tend le livre; mais chacun conviendra, en le lisant, que la manière dont l'investigation est conduite dispose naturellement à la confiance touchant les résultats où elle aboutit.

Nous renvoyons à notre prochaine Chronique la traduction du *Livre de Job*[2], que M. Ernest Renan vient de donner au public, accompagnée d'une remarquable introduction, où se fondent dans un tout harmonieux et artistique les qualités si éminentes de l'auteur. On paraît vouloir s'attacher sérieusement chez nous aux études bibliques qui cachent les premières sources de la civilisation moderne. Nous avons sous les yeux une traduction nouvelle des *Psaumes*, suivie de notes et de réflexions, par M. F. Claude[3]; signes du temps que nous saluons avec bonheur. C'est en rapprochant ce qui fut de ce qui est, c'est en facilitant l'accès des monuments historiques et religieux aux esprits capables de jugement, qu'on aidera l'humanité à maîtriser son passé, à prendre conscience d'elle-même dans le présent, à s'unir pour préparer et commencer l'avenir. A ce titre encore nous ne pouvons que louer M. N. P. Chansselle d'avoir reproduit dans notre langue, en la traduisant du portugais avec toute la clarté désirable, l'œuvre philosophique de M. D. J. G. de Magalhaens, intitulée *Faits de l'esprit humain*[4].

[1] Michel Lévy.
[2] Michel Lévy.
[3] Michel Lévy.
[4] Librairie d'Auguste Fontaine, passage des Panoramas, 35 et 36.

Digitized by Google

Landes fleuries est le titre d'un élégant petit volume [1] dans lequel notre collaborateur, M. Paul Vrignault, offre au public les prémices de sa Muse. Son recueil se compose moitié de pièces originales, et moitié de traductions de poëtes allemands. Il y a beaucoup à louer dans l'une et dans l'autre partie; nous préférons toutefois les traductions. M. Vrignault s'assimile les délicates créations du lyrisme allemand avec une fidélité précise et élégante que nos lecteurs ont déjà appréciée, et qu'ils peuvent apprécier de nouveau dans cette livraison même.

Il nous reste peu de place pour parler du théâtre, que nous entendons cependant faire rentrer dans les limites de cette revue sommaire. L'alexandrin n'a pas perdu pied encore sur la scène. M. Louis Bouilhet, à l'Odéon, et M. Louis Ratisbonne, au Théâtre-Français, nous l'ont démontré tout récemment encore. M. Bouilhet possède un rare et incontestable talent, et la façon dont il manie le vers n'est pas chose commune. Il a du mouvement, de la largeur, de la force. C'est un poëte incontestablement, mais est-ce un poëte dramatique?... *Madame de Montarcy* et *Hélène Peyron*, malgré leur succès en plus d'un sens mérité, ne nous ont pas encore convaincu suffisamment à cet égard. Il nous semble que l'auteur a plus de lyrisme qu'il n'en faut à la scène. La langue brillante qu'il fait parler à ses personnages est trop souvent en désaccord, parfois même en contradiction flagrante avec leur caractère ou leur situation. On peut admettre au théâtre, alors surtout qu'on y introduit la poésie, l'intervention d'un élément quelque peu conventionnel. D'illustres exemples sont là dont on pourrait s'autoriser. Mais il faut prendre garde de convertir en règle une simple licence, accordée à titre d'exception. Or les personnages de M. Bouilhet et les situations où il les place ne sont-ils pas trop fréquemment un prétexte, un simple point d'appui qui permet à la verve oratoire de l'auteur de s'élancer dans les régions illimitées et indéfinies du lyrisme? Il faut savoir faire des sacrifices et se soumettre aux conditions du genre que l'on a choisi. Est-il bien certain aussi qu'un canevas dramatique comme celui que M. Bouilhet a orné des brillantes arabesques de son imagination poétique, n'est pas un peu bourgeois, disons le mot, quelque peu trivial pour l'allure relevée de sa pensée et de son langage? Le drame bourgeois est-il bien le fait de l'auteur? Il faut que son esprit et son vers, pour être chez eux et à leur aise, puissent tailler en pleine étoffe historique. Qu'il cherche donc, nous osons le lui conseiller, un grand sujet fait à sa mesure et qui permette au lyrisme et à l'élément héroïque une part plus grande; qu'il oublie aussi quelques coquetteries de langage, quelques ornements dont il surcharge son vers trop volontiers; qu'il cisèle moins et sculpte davantage. Il faut laisser aux faibles l'afféterie, la recherche et le précieux. Il convient au talent d'être simple, parce que seul il peut l'être et fournir des modèles de simplicité. Que M. Bouilhet prenne donc courage, et que son compatriote, le grand Corneille, lui soit en aide!

La pièce en un acte que M. Louis Ratisbonne vient de faire représenter au Théâtre-Français [2] embarrasse un peu notre plume. Nous en pensons beaucoup de bien, et nous n'avons pas seulement du bien à en dire. Si l'auteur a entendu faire un poëme, une simple élégie dramatique, il n'y a que des félicitations à lui

[1] Poulet Malassis, éditeur.

[2] *Héro et Léandre.*

Digitized by Google

adresser, car il y a dans cette œuvre une pureté de forme, une élégance littéraire, un coloris tendre et délicat qui la distinguent entre beaucoup. Mais si nous nous plaçons au point de vue que l'auteur a lui-même accepté en mettant au théâtre ce groupe exquis de « Héro et Léandre, » ne faudra-t-il pas reconnaître, malgré toutes les charmantes émotions que l'on éprouve à écouter ce doux murmure échappé aux sources de l'antiquité, que ce travail, littérairement très-achevé, répond incomplétement aux exigences permanentes du théâtre? L'action, l'intérêt dramatique y sont trop faibles, l'intérêt purement artistique y est trop grand. Ce n'est pas un défaut qui rend ce poëme comme étranger à la scène, mais bien une qualité : sa qualité d'élégance, de goût, de finesse. Le diapason du public est un diapason moyen; il faudrait à des œuvres comme celle de M. Ratisbonne un public d'élus à l'unisson avec son talent, un public auquel on peut parler à mi-voix et faire sentir une foule de nuances, parce qu'il a l'oreille fine et s'entend à savourer les délices du langage. Mais plus dure est l'oreille du grand public, celui qui garnit les banquettes et même les loges. Il faut, pour se faire entendre de lui et résonner dans sa poitrine, que l'on parle plus haut, que la pensée se monte, qu'elle ait plus de résonnance, si l'on nous passe le mot. L'art pour l'art, et nous prenons ici cette formule dans sa meilleure acception, n'est pas le fait du théâtre. M. Ratisbonne le sait aussi bien que nous, et nous ne pouvons douter que ses efforts ne tendent désormais à marier le talent qui le distingue et les mérites que chacun apprécie dans sa forme à un sujet capable de satisfaire à la fois, en une mesure partagée, les hommes qui aiment les lettres et la poésie pour elles-mêmes, et ceux plus nombreux qui les aiment pour les émotions qu'elles leur procurent au théâtre, quand elles servent à mettre en relief des caractères et des situations, éléments essentiels d'une œuvre dramatique.

Un des grands succès du jour au théâtre est la pièce de M. Octave Feuillet. Ce succès prouve l'intérêt que le public prend à la pièce, mais ne garantit nullement sa valeur intrinsèque. L'endos du public n'est pas en effet, aujourd'hui moins que jamais, une caution absolue. Le sens littéraire est perverti, les limites entre le livre et le théâtre sont effacées ou incertaines. Le désarroi règne partout; dans le public, dans la critique, chez les auteurs, il n'y a que des complices, volontaires ou ignorants. A la faveur d'une confusion pareille, bien des œuvres peuvent passer qui étonneront l'avenir, si l'avenir s'en occupe. La pièce de M. Feuillet fut dans l'origine un roman, « le Roman d'un Jeune Homme pauvre. » Elle a gardé ce titre. L'auteur, puisqu'il l'écrivit sous cette forme, ne la destinait pas à la scène, et ainsi il s'est chargé de se critiquer lui-même. Ce qui était un roman, et un bon roman, est devenu — tranchons le mot au risque de déplaire — une pièce médiocre. La fatigue et le dégoût produits par les excentricités théâtrales un peu équivoques de ces dernières années ont procuré à M. Feuillet un succès de réaction. L'œuvre est chaste, pleine de nuances fines et de grâces du sentiment. Ses vertus sont l'envers des vices ou des défauts qui affectent la plupart des pièces d'aujourd'hui, excessives, triviales, de mauvais goût et de saveur fort mêlée. On aime assez à se mettre au régime des amandes sucrées après s'être échauffé la gorge de piment et de poivre. C'est à ce régime de douceur que nous introduisent les pièces de M. Feuillet. Chose hygiénique assurément, salutaire, et contre laquelle nous ne protestons pas, mais qui ne changera pas M. Feuillet, romancier aimé et délicat, en auteur dramatique. Si M. Feuillet doit se faire une place au théâtre,

Digitized by Google

ce ne pourra être, ce nous semble, que dans la voie du proverbe, ouverte si heureusement par Musset, mais où, il faut le craindre, ce charmant poëte restera inimitable.

L'espace nous avertit de conclure. Terminons en félicitant de sa nomination à l'Institut M. Munk, que son travail « la Palestine » désignait pour cet honneur. M. Munk est israélite, mais il a reçu le vrai baptême de l'esprit, qui s'accomplit par la science et par le travail.

CHARLES DOLLFUS.

Les *Questions de mon temps* [1], par M. Émile de Girardin, sont des questions dont nous n'avons pas la faculté de nous occuper ici, si ce n'est pour témoigner, après lecture, du puissant intérêt qui s'attache à cette collection de travaux résumant la vie de publiciste la plus active de notre temps. Nous qui avons vu naître presque tous ces travaux, et à qui ces douze volumes ne pouvaient rien offrir d'imprévu, nous y avons trouvé mieux que l'attrait de la nouveauté, et nous sommes assuré que tous les anciens lecteurs de la *Presse* auront partagé nos impressions. Les souvenirs surgissent en foule à cette lecture; la hardiesse, la variété, la richesse des idées vous éblouissent et vous attirent, et l'on est retenu de toutes les manières. On saisit bien mieux, dans cette revue d'ensemble, l'unité d'un esprit si fécond et si multiple, et M. de Girardin sort victorieux de cette épreuve d'une édition complète, que peu de journalistes seraient en état de supporter.

A. N.

Nos lecteurs connaissent par les extraits que nous en avons donnés le bel ouvrage de Tschudi, *les Alpes*, traduit en français par M. le docteur Vouga. Cet ouvrage, orné de charmantes illustrations, et qui fait tant d'honneur à la maison Treuttel et Würtz, de Strasbourg, est aujourd'hui complet, et réclame sa place dans toutes les bibliothèques.

Un autre succès, et très-remarquable, de la même librairie, ce sont les *Sermons* de M. T. Colani, édités deux fois en quelques mois, déjà traduits en allemand et en hollandais, et qui vont l'être en anglais. La prompte et universelle sympathie qu'à rencontrée le jeune, savant et éloquent prédicateur vient de ce que, chez lui, la religion, loin d'être en opposition avec les grands intérêts de l'esprit humain, s'identifie au contraire avec eux. M. Colani représente la vraie tradition de la réforme, et ses sermons sont une excellente réaction contre l'esprit de secte et d'immobilité.

A. N.

[1] Douze volumes in-8°; Serrière, imprimeur-éditeur, 123, rue Montmartre.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME QUATRIÈME.

Dixième livraison.

Le rôle de l'Allemagne dans les modernes explorations du globe (troisième article), par *M. Vivien de Saint-Martin* 5

Les Contes des enfants et du foyer, des frères Grimm, par *M. Édélestand du Méril.* 37

Jean-Paul Richter, par *Mme la baronne Aloïse de Carlowitz*. 84

Henric Dartley, scènes et mœurs de la Norwége, traduit de l'allemand de M. Théodore Mügge (troisième partie). 114

Le Bouddhisme, discours lu à la société scientifique de Berlin, par M. Albrecht Weber, traduit par *M. F. Baudry*. 142

De la littérature apocalyptique (deuxième article). — *La Sibylle juive*, par *M. A. Nefftzer* 161

Varnhagen d'Ense, par *M. Ch. Dollfus*. 183

Bulletin critique. 189

Courrier scientifique et littéraire. 200

Chronique parisienne. 209

Onzième livraison.

Les peuples de l'Altaï, d'après les travaux de Castrèn, par *M. Alfred Maury* (de l'Institut) 215

Jean-Paul Richter (deuxième partie), par *Mme la baronne Aloise de Carlowitz*. . 229

Le Fils du désert, drame en cinq actes, de M. Frédéric Halm, traduit par *M. Alexandre Weill*. 266

Que les Grecs sont des Slaves, par *M. Marc Monnier*. 348

Mémoires de la princesse Dachkof, par *M. J. Lefrène* 375

Hegel et la philosophie allemande, par *M. A. Nefftzer*. 388

Bulletin critique. 412

Courrier scientifique et littéraire. 422

Chronique parisienne. 425

Digitized by Google

Douzième livraison.

La théologie des apôtres, par *M. Michel Nicolas* 429
Les jeunes poëtes autrichiens, par *M. Ch. Dollfus*. 455
Les légendes suisses du canton d'Argovie, par *M. J. Hunziker*. 476
Spinoza, traduit de l'allemand de M. Berthold Auerbach. 516
Jean-Paul Richter (troisième partie), par *Mme la baronne Aloïse de Carlowitz*. . . 548
La première femme de Rembrandt, par *M. W. Bürger*. 561
De la métamorphose des forces naturelles, par *M. A. Vallier*. 578
Anthologie allemande. — Maximes et réflexions (extraits). 600
Baisers, chants d'amour traduits de l'allemand, par *M. Paul Vrignault*. 605
Bulletin critique 612
Courrier littéraire et scientifique. 620
Chronique parisienne. 635

CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.

Digitized by Google

N° 12. Année 1858.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAIS ET ÉTRANGER

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE A. FRANCK,

67, rue Richelieu.

Toute demande faite directement à la librairie A. Franck et accompagnée du montant sera expédiée franche de tout port par toute la France sur le parcours desservi par la poste et les messageries.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

1. **American Cyclopædia** (New-). A popular dictionary of general knowledge. Edited by George Ripley and Charles A. Dana. Will be completed in 15 vols. Vol. 3 (Beam-Browning), in-8°. New-York, 22 fr. 50.

— Vol. 4 (Brownson-Chartres), in-8°. New-York, 22 fr. 50.

2. **Bibliotheca** scriptorum classicorum et Græcorum et Latinorum. Alphabetisches Verzeichniss der Ausgaben, Uebersetzgn. u. Erläuterungsschriften der griech. u. latein. Schriftsteller d. Alterthums, welche vom J. 1700 bis gegen Ende des J. 1858 besonders in Deutschland gedruckt worden sind. Hrsg. v. *Wilh. Engelmann*. Mit e. litterarhistor. Uebersicht. 7. umgearb u. ergänzte Aufl. in-8°. Leipzig, geh., 14 fr. 75.

3. **Castille** (H.). Les Journaux et les Journalistes sous l'Empire et sous la Restauration. Paris, in-32, 50 c.

4. **Graesse** (J. G. Th.). Trésor des livres rares et précieux ou Nouveau Dictionnaire bibliographique. 3 livr. gr. in-4°. Dresden, geh., à 8 fr.

5. **Kaempf** (S. I.). Nichtandalusische Poesie andalusischer Dichter aus dem 11., 12. u. 13. Jahrhundert. Ein Beitrag zur Geschichte der Poesie d. Mittelalters. 2 Bde. in-8°. Prag, geh., 9 fr. 35.

6. **Katalog** (X.). Naturwissenschaftlicher Werke aus dem antiquarischen Lager v. T. O. Weigel. In-8°. Leipzig, geh., 1 fr.

7. **Pontmartin** (A. de). Nouvelles Causeries du samedi. 2e série des Causeries littéraires. Paris, gr. in-18, 3 fr.

8 **Racine** (L.). Correspondance littéraire inédite de Louis Racine avec René Chevaye, de Nantes, de 1743 à 1757; précédée de notices historiques sur chacun d'eux, et accompagnée de notes et d'extraits, par M. Dugast-Matifeux. Paris, in-8°, 5 fr.

9. **Saint-Juan** (Mlle M. de). Conversations littéraires avec les jeunes personnes. Ouvrage composé selon les principes chrétiens. Paris, gr. in-18, 4 fr.

10. **Walckenaer** (A). Histoire de la vie et des ouvrages de J. de la Fontaine. 4e édit., corrigée et augmentée d'après les notes posthumes de l'auteur. Paris, 2 vol. gr. in-18, 6 fr.

THÉOLOGIE ET PHILOSOPHIE.

11. **Bacon** (F.). Francisci de Verulamio Novum Organum sive Indicia vera de Interpretatione Naturæ. Edited, with Notes, by J. S. Brewer. In-12, cloth, 5 fr.

12. **Beze** (T. de). Les Vrais Portraits des hommes illustres en piété et doctrine. Strasbourg, in-18, 2 fr. 60.

13. **Calvin's** (Joh.). Commentare zum Neuen Testamente. In deutscher Uebersetzg. v. *E. F. L. Matthieu*. (In 32 Lfgn.) 1. Bd. Commentar zur Harmonie der Evangelien d. Matthäus, Marcus u. Lucas. 1. Lfg. in-8°. Pasewalk, 1859, 1 fr. 35.

Digitized by Google

14. **Chamberlan** (T.). The Seven Ages of the Church, as indicated in the Messages to the Seven Churches of Asia. In-8°, cloth, 3 fr. 75.

15. **Corpus** hæreseologicum. T. II. Et. s. t. : *S. Epiphanii*, episcopi Constantiensis, panaria eorumque anacephalæosis. Ad veteres libros recensuit et cum latina Dion. Petavii interpretatione et integris ejus animadversionibus ed. *Franc. Oehler*. T. I. pars I. In-8°. Berlin, 1859, 18 fr. 75.

16. **Cyrilli** (St). Alexandriæ Archiepiscopi Commentarii in Lucæ Evangelium qum supersunt Syriace e. Manuscriptis apud Museum Britannicum. Edidit Robertus Payne Smith. In-8°, cloth, 27 fr. 50.

17. **Dalmer** (K. E. F.). Auslegung d. Briefes St. Pauli an die Colosser. In-8°. Gotha, geh., 5 fr. 35.

18. **Dollfus** (C.). Révélation et Révélateurs. Paris, gr. in-18, 3 fr.

19. **Grégoire de Nyssène**. S. P. N. Gregorii, episcopi Nysseni, opera quæ reperiri potuerunt omnia (Ed. Morell., 1638), nunc denuo correctius et accuratius edita et multis aucta. T. II. Petit-Montrouge, gr. in-8°.
— Les Œuvres de Grégoire de Nyssène formeront 3 vol. Prix, 33 fr.

20. **Guéranger** (P.). L'Année liturgique. Première section. L'Avent. 2e édit. Paris, in-12, 3 fr. 75.

21. **Jamieson** (G.). The Essentials of Philosophy, wherein its constituent principles are traced throughout the various departments of Science; with analytical strictures on the views of some of our leading Philosophers. In-8°. Edinburgh, cloth, 11 fr. 25

22. **Magalhaens** (D. J. G. de). Faits de l'esprit humain. Philosophie. Traduit du portugais, par N. P. Chansselle. Paris, in-8°, 5 fr.

23. **Marmor** (J.). Das Konzil zu Konstanz in den J. 1414-1418. Nach Ulrich v. Richentals handschriftl. Chronik bearb. Mit 3 lith. Bildern aus Richental, die Ausführg. d. Johannes Hus u. Hieronymus v. Prag zum Scheiterhaufen, so wie der Festumzug Papsts Martin V. darstellend. br. in-8°. Konstanz, geh., 2 fr. 50.

24. **Monod** (H.). Sermons. 5e série. Paris, in-8°, 3 fr. 50.

25. **Neale** (J. M.). The Liturgy of Saint Chrysostom, according to the use of the Great Church (Constantinople), and the Holy Mountain (Athos). In-12, sewed, 1 fr. 25.

26. **Officium** immaculatæ conceptionis beatæ Mariæ Virginis. Editio 8 imaginibus ab Ed. Steinle inventis ærique per Franc. Keller incisis illustrata. In-4°. Regensburg, 1859. In Mappe, 14 fr.

26. **Oissbinger** (J. N. P.). Die speculative Theologie d. heil. Thomas v. Aquin, d. engl. Lehrers. In den Grundzügen systematisch entwickelt. In-8°. Landshut, geh., 7 fr. 50.

28. **Pelletan** (E.). Les Rois philosophes. Paris, in-8°, 3 fr. 50.

29. **Perrone**. Théologie dogmatique, traduite sur l'édition Migne, augmentée du Traité sur l'Immaculée conception, par MM. Védrine, Bandel et Fournet. T. VI et dernier. Paris, in-8°, 5 fr. 50

30. **Renouvier**. Essais de critique générale. 2e essai. L'homme : la raison, la passion, la liberté, la certitude, la probabilité morale. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

31. **Ritter** (Dr. Heinr.). Die christliche Philosophie nach ihrem Begriff, ihren äusseren Verhältnissen und in ihrer Geschichte bis auf die neuesten Zeiten. 1 Bd. Göttingen, in-8°, br., 14 fr.

32. **Rohrbacher**. Histoire universelle de l'Église catholique, par l'abbé Rohrbacher; précédée d'une Notice biographique et littéraire par C. Sainte-Foi. 3e édit. T. XXII. Paris, in-8°, 5 fr.

33. **Schwegler** (Dr. A.). Geschichte der griechischen Philosophie. Hrsg. v. *C. Köstlin*. In-8°. Tübingen, 1859, geh., 4 fr. 50.

34. **Studien u. Kritiken** (Theologische). Eine Zeitschrift f. das gesammte Gebiet der Theologie, in Verbindg. m. Dr Müller, Dr. Ritzsch u. Dr. Rothe hrsg. v. Dr. *C. Ullmann* u. Dr. *F. M. C. Umbreit*. 32. Jahrg. 1859. 4 Hfte. In-8°. Gotha, 1859, 20 fr.

35. **Thomas d'Aquin** (Saint). Somme théologique, traduite en français et annotée par F. Lachat. T. XI. Paris, in-8°, 6 fr.

36. **Todd** (J.). A Commentary on the discourse of the Lord Jesus commonly called the Sermon on the Mount. In-12, cloth, 6 fr. 25.

37. **Trahndorff** R. F. E. Theos nicht Kosmos! Denkschrift als Zeugniss f. die Wahrheit. In-8°. Berlin, 1859, geh., 2 fr. 75.

38. **Weiss** (B.). Der Philipper-Brief ausgelegt u. die Geschichte seiner Auslegung kritisch dargestellt. In-8°. Berlin, 1859, geh , 7 fr. 25.

39. **Wiseman**. La Lampe du sanctuaire, suivie de marines, par M. H. Paris, in-16, 50 c.

DROIT, POLITIQUE, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE ET STATISTIQUE.

40. **Angleterre** (L') et la guerre. Paris, in-8°, 2 fr.

41. **Baer** (W). Die Industrie der Schweiz. Ein Spiegel f Deutschland's Staatsmänner u. Philister. In-8°, Leipzig, 1859, geh , 2 fr. 75.

Digitized by Google

42. **Barry** (P.). The theory and practice of the international trade of the United States and England, and of the trade of the United States and Canada; with tables of federal currency, canadian currency, and sterling, exchange formulas, etc. In-8°. Chicago, cloth, 9 fr. 50.

43. **Belly** (F.). Percement de l'isthme de Panama par le canal de Nicaragua. Exposé de la question. Paris, in-8°, 2 fr.

44. **Blosseville** (De). Histoire de la colonisation pénale et des établissements de l'Angleterre en Australie. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

45. **Boereseo** (B.). Examen de la convention du 19 août, relative à l'organisation des Principautés danubiennes. Paris, in-8°, 1 fr 50.

46. **Bourguignat** (A.). Législation appliquée des établissements industriels, notamment des usines hydrauliques ou à vapeur, des manufactures, fabriques, ateliers dangereux, incommodes et insalubres, moulins, hauts fourneaux, etc. Paris, 2 vol. in-8°, 15 fr.

47. **Chalmers** (T.) Christian and economic polity of a nation, with special reference to large towns. In-8°. Edinburgh, cloth, 7 fr. 50.

48. **Champagny** (N. de). Traité de la police municipale ou de l'autorité des maires, de l'administration et du gouvernement en matières réglementaires. T. III. Paris, in-8°.

— L'ouvrage aura 5 vol. Prix complet, 24 fr.

49. **Cherbourg et l'Angleterre**. Paris, in-8°, 2 fr.

50. **Clercq** (De) et **Vallot**. Guide pratique des consulats. 2e édit. Paris, 2 vol. in-8°, 16 fr.

51. **Demolombe** (C.). Traité des successions. T. III et dernier. Paris, in-8°. Les 3 vol. : 24 fr.

52. **Demolombe** (C.). Traité des servitudes ou Services fonciers. 2e édit. Paris, 2 vol. in-8°, 16 fr.

53. **Girardin** (E. de). Questions de mon temps (1836 à 1856). Paris, 12 vol. in-8°, 72 fr.

— T. I à IX : Questions politiques. T. X à XII : Questions financières.

54. **Godin** (A.) Du Crédit public et des valeurs mobilières, du travail matériel, du luxe et du respect de la propriété dans leurs rapports avec la paix et la civilisation; suivi de réflexions sur le projet de transformer en rentes les immeubles des hospices et sur l'extinction du paupérisme. Paris, in-8°, 3 fr. 50.

55. **Hock** (C. de). L'Administration financière de la France. Trad. de l'allemand par A. F. Legentil. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

56. **How** to Capture and govern Gibraltar : a vindication of the civil government against the attaks of the ex-governor, Sir Robert Gardiner. In-8°, 6 fr. 25.

57. **Lawrence** (W. B.). Visitation and search; or, an historical sketch of the british claim to exercise maritime police over the vessels of all nations in peace and war. In-8°, cloth, 9 fr. 50.

58. **Michon** (J. H.). La Révolution et le clergé. Paris, in-32, 2 fr.

59. **Sanger** (W. W.). The history of prostitution; its extent, causes, and effects throughout the world : being an official report to the board of alms-house governors of the city of New-York. In-8°. New-York, cloth, 20 fr.

60. **Slaves** (Les) occidentaux. Paris, in-8°, 3 fr.

61. **Statistik** d. zollvereinten u. nördlichen Deutschlands. In Verbindg. m. den Hrn. v. Dechen, Dove, Klotzsch u. Ratzeburg unter Benutzg. amtl. Aufnahmen hrsg. v. *Geo. v. Viebahn*. (In 3 Thln.) 1. Thl. : Landeskunde. Gr. in-8°. Berlin, geh., 17 fr. 35.

62. **Symons** (J.). Sir Robert Peel as a type of statesmanship. In-8°, cloth, 6 fr. 25.

63. **Weiss** (S.). La Civilisation politique et la régence en Prusse. Paris, in-8°, 1 fr.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUE ET CHIMIE.

64. **Aderhold** (Dr. Aug.). Ueb. Göthe's Farbenlehre. Ein Vortrag gehalten in der mathematischen Gesellschaft zu Jena. Nebst e. Anh. : Grävell's Bemühungen zur Rechtfertigung Göthe's. Gr. in-8°. Weimar, geh., 1 fr. 35.

65. **Arendt** (Dr. Rud.). Das Wachsthum der Haferpflanze. Physiologisch-chemische Untersuchungen üb. Aufnahme, Vertheilung u. Wanderung der Nahrungsstoffe. In-8°. Leipzig, 1859, geh., 4 fr.

66. **Bary** (Ant. de). Untersuchungen üb. die Familie der Conjugaten (Zygnemeen u. Desmidieen.) Ein Beitrag zur physiolog. u. beschreibenden Botanik. Mit 8 lith. Taf. in-4°. Leipzig, geh., 16 fr

67. **Dittmann** (Dr. A. F.). Die grossen Veränderungen der Erdoberfläche. I. Bisherige Muthmassungen, Ansichten u. Theorien üb. die Entstehg. d. Erdkörpers, die Beschaffenheit seines Innern, die Bildg. seiner Oberfläche u. die darauf vorgegangenen Verändergn. II. Thatsachen, durch welche die grossen Verändergn. die Erdoberfläche

Digitized by Google

bestätigt werden. III. Nächste Ursache derselben, — entdeckt u. erläutert. In-8°. Schleswig, geh., 10 fr.

68. **Eichwald** (E. v.). Beitrag zur geographischen Verbreitung der fossilen Thiere Russlands. Alte Periode. In-8°. Moskau, 1857, geh., 3 fr. 50.

69. **Erhard** (Dr.). Fauna der Cykladen. 1. Thl. Die Wirbelthiere der Cykladen. Nebst e. Anh. üb. deren Pflanzendecke. Mit 1 Karte üb. die Verbreitg. der Hasen u. Kaninchen. Gr. in-8°. Leipzig, geh., 3 fr. 35.

70. **Gerhardt** (C.) et **Chancel** (G.). Précis d'analyse chimique quantitative. Paris, gr. in-18, 7 fr. 50.

71. **Hément** (F.). Premières notions d'histoire naturelle. Paris, in-12, 2 fr. 25.

72. **Jasche** (C. F.). Die Gebirgsformationen in der Grafschft Wernigerode am Harz, nebst Bemerkgn. üb. die Steinkohlen. Formation in der Grafschaft Hohenstein. In-4°. Wernigerode, geh., 4 fr.

73. **Jones** (J. M.). The naturalist in Bermuda : a sketch of the geologie, zoology, and botany of that remarkable group of islands; together with meteorological observations. In-8°, cloth, 9 fr. 50.

74. **Kurr** (J. G.). The mineral kingdom. With coloured illustrations. In-folio, cloth, 26 fr. 25.

75. **Lang** (Dr. Vict. v). Untersuchungen üb. die physicalischen Verhältnisse krystallisirter Körper. Mit 5 Taf. 2. Reihe. Gr. in-8°. Wien, geh., 2 fr. 75.

— Prix de la 1re partie, 5 fr. 35.

75. **Lotze** (H.). Mikrokosmus. Ideen zur Naturgeschichte u. Geschichte der Menschheit. Versuch einer Anthropologie. 2. Bd. : Der Mensch. Der Geist. Der Welt Lauf. In-8°. Leipzig, geh., 9 fr.

77. **Malaguti** (F.). Leçons élémentaires de chimie. 2e édit. 1re partie, 1re section. Paris, in-12, br., 2 vol., 12 fr.

78. **Platz** (Dr. Phil.). Geognostische Beschreibung d. unteren Breisgaus v. Hochburg bis Lahr. Mit 1 geognost. Karte u. 1 Profiltaf. In-4°. Carlsruhe, geh., 4 fr.

79. **Ritschl** (G.) Ueb. einige wildwachsende Pflanzenbastarde. Ein Beitrag zur Flora v. Posen. In-4°. Posen, 1857, geh. 2 fr.

80. **Schill** (Jul.). Die Tertiär- u. Quartärbildungen d. Landes am nördl. Bodensee u. im Hohgau. In-8°. Stuttgart, geh., 4 fr.

MATHÉMATIQUE ET ASTRONOMIE.

81. **Annales** de l'Observatoire impérial de Paris, publiées par U. J. Le Verrier. T. IV. Paris, in-4°, 27 fr.

82. **Eckhardt** (C. L. P.). Neue Stern-Karte. 4 Steintaf. Mit Text. Gr. in-8°. Giessen, 1859, geh., 4 fr.

83. **Fleury** (H.). La Trigonométrie du baccalauréat. Paris, in-12, 3 fr.

84. **Linton** (R.). The discovered laws of the sizes and rotations of the sun and planets. In-8°, 2 fr.

85. **Magener** (Alb.). Kubatur d. Fusspunktenkörpers eines Ellipsoides. In-4°. Posen, geh., 2 fr.

86. **Raabe** (J. L.). Ueb. die fortschreitende Bewegung der Schwerpunkte der Planeten unseres Sonnesystems, m. Bezugnahme auf ihre gegenseitigen, dem Gravitationsgesetze gemässen Masseneinwirkungen. In-4°. Zurich, geh., 10 fr. 75.

87. **Simirka** (W.). Die Perioden der quadratischen Zahlformen bei negativen Determinanten. Gr. in-8°. Wien, geh., 1 fr. 25.

MÉDECINE.

88. **Altschul.** Systematisches Lehrbuch der theoretischen u. praktischen Homöopathie nach den an der k. k. Prager Universität öffentlich gehaltenen Vorlesungen bearb. gr. in-8°. Sondershausen, geh. 6 fr.

89. **Aran** (F. A.). Leçons cliniques sur les maladies de l'utérus et de ses annexes, recueillies par le docteur A. Gauchet et revues par l'auteur. Paris, in-8°, 8 fr.

90. **Bayle et Gibert.** Dictionnaire de médecine usuelle et domestique, à l'usage des gens du monde. T. Ier. Paris, gr. in-8°. Les 2 vol., 18 fr.

91. **Bichat** (F. X.). Recherches physiologiques sur la vie et la mort. Nouv. édit. Paris, gr. in-18, 3 fr. 50.

92. **Coccius** (Dr. A.). Eb. die Neubildung v. Glashäuten im Auge. Mit 1 lith. Taf. in-4°. Leipzig, geh. 1 fr. 35.

93. **Fick** (A.). Compendium der Physiologie d. Menschen. Mit zahlreichen in den Text gedr. Holzschn. 1. Hälfte. In-8°. Wien, 1859, geh. 5 fr. 35.

94. **Green** (H.). Selections from favourite prescriptions of living american practitioners. In-8°. New-York, cloth, 15 fr.

95. **Hassall** (A. H.). The urine in realth and disease; or, a simple explanation of the physical properties, composition, and uses of the urine, of the functions of the kidneys, and of the treatment of urinary disorders. In-8°, cloth, 6 fr. 25.

96. **Hunter** (J.). Traité de la maladie vénérienne, trad. de l'anglais par le docteur G. Richetot, avec des notes et des additions par le docteur Ph. Ricord, chirurgien de

Digitized by Google

l'hôpital des Vénériens de Paris, etc. 3e édit. Paris, in-6°, 9 fr.

97. **Kornitzer** (F.). Anatomisch-Physiologische Bemerkungen zur Theorie d. Herzschlages. In-4°. Wien, geh. 1 fr. 75.

98. **Michaelis** (A. C. J.). Compendium der Lehre v. der Syphilis u. der damit zusammenhängenden ähnlichen Krankheiten u. Folgezustände f. prakt. Arzte. u. Studirende. In-8°. Wien, 1859, geh. 9 fr. 35.

99. **Pemberton** (O.). Observations of the history, pathology, and treatment of cancerous diseases. In-8°, cloth, 5 fr. 75.

100. **Rigby** (E.). On the constitutional treatment of female diseases, cloth, 10 fr. 75.

101. **Stahl** (G. E.). Œuvres médico-philosophiques et pratiques, etc., trad. et commentées par E. Blondin, T. II. Paris, gr. in-8°. 7 fr. 50.

102. **Taylor** (A. S.). On poisoning by Strychnia; with comments on the medical evidence given at the trial of William Palmer for the murder of John Parsons Cook. In-8°, cl. 4 fr. 50.

103. **Tyler** (S.). The progress of philosophy in the past and in the future. In-8°. Philadelphia, cloth. 7 fr. 50.

104. **Unterlagen** (die), f. die Heilung u. Erziehung der Idioten. Medicinisch-pädagogische Erfahrungen u. Studien aus der Heilpflege- u. Erziehanstalt, « Levana » im Schlosse Liesing bei Wien. 1. Bd. Gr. in-8° m. 62 Tafeln. Vien. 16 fr.

105. **Valtier** (A.). Le Médecin des ménages, ou la Science de donner des soins intelligents aux malades, aux blessés, aux noyés, aux asphyxiés, etc., en attendant le médecin. Paris, in-32. 1 fr.

106. **Weinland** (D. F.). An essay on the tapeworms or man, giving a full account of their nature, organization, and embryonic development, the pathological symptoms they produce, and the remedies which have proved successful in modern practice. To which is added an appendix, containing a catalogue of all species of Helminthes hitherto found. in man. Illustrated with original woodcuts. In-8°. Cambridge, sewed. 5 fr. 75.

PHILOLOGIE ANCIENNE ET MODERNE, LANGUES ORIENTALES.

107. **Brandstaeter** (F. A.). De vocabulis græcis, maxime paronymis, in — ιτης locus alter, qui est de significationibus. In-4°. Dantzig, geh., 1 fr. 35.

108. **Bühler** (G.). Das griechische Secundärsuffix ιτης. Ein Beitrag zur Lehre v. der Wortbildung. In-8°. Göttingen, geh., 1 fr. 25

109. **Estienne**. Thesaurus græcæ linguæ ab H. Stephano constructus. Post editionem anglicam novis additamentis auctum, ordineque alphabetico digestum, tertio ediderunt. C. B. Hase, G. et L. Dindorfius. Vol. octavum. Fasc. 6. Paris, pet. in-fol.

— L'ouvrage formera environ 60 livr. à 12 fr., sur papier ordinaire.

110. **Gobineau** (A. de). Lectures des textes cunéiformes. Paris, in-8°, 6 fr. 50.

111. **Hildebrandslied** (das). Nach der Handschrift v Neuem hrsg., kritisch bearb. u. erläutert nebst Bemerkgn. üb. die ehemal. Fulder Codices der Casseler Bibliothek. v. Dr. *C. W. M. Grein*. Mit 1 lith. Taf. gr. in-8°. Göttingen, geh., 2 fr.

112. **Lagardii** (P.). Analecta syriaca. In-8°. Leipzig. 26 fr. 75.

— Ad Analecta sua syriaca Appendix. In-8°. Ebd., 2 fr. 25.

113. **Plotin**. Les Ennéades, trad. pour la première fois en français, accompagnées de sommaires, de notes et d'éclaircissements, et précédées de la vie de Plotin; avec des fragments de Porphyre, de Jamblique et autres philosophes néoplatoniciens; par M. N. Bouillet. T. II et dernier. Paris, in-8°, 7 fr. 50 c.

114. **Reiff** (Ch. Ph.). Nouveaux Dictionnaires parallèles des langues russe, française, allemande et anglaise, en 4 parties, rédigés d'après les Dictionnaires de l'Académie russe, l'Académie française, Adelung, Heinsius, Johnson, Spiers et autres lexicographes. 2e partie. — Dictionnaire français. Explication des mots français en russe, en allemand et en anglais. 3e édition, soigneusement revue et considérablement augmentée. Carlsruhe, in-8°, br., 10 fr. 75.

115. **Schoemann** (G. F.). Prolusio de Cratini junioris fragmento. In-4°, Greifswald, geh., 1 fr.

115 *bis* Relatio de Christoph. Basil. Becceri libris II de antiqua religione Atheniensium. In-4°. Ebd. geh., 1 fr.

116. **Zimmermann** (J.). A grammatical sketch of the Akra-or Gâ-language, with some specimens of it from the mouth of the natives anda vocabulary of the same, with an appendix on the Adânme-dialect. 2 vol. in-8°. Stuttgart, geh., 13 fr. 35.

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, VOYAGES ET ANTIQUITÉS.

117. **Alesia**. Étude sur la septième campagne de César en Gaule. Paris, in-8°. 6 fr.

— Inséré pour la première fois dans la *Revue des Deux-Mondes* (1er mai 1858), ce mémoire est publié avec une préface inédite.

Digitized by Google

118 **Alterthümer u Denkwürdigkeiten** Böhmens Mit Zeichnungen v. *J. Hellich* u. *W. Kandler*. Beschrieben v. *F. B. Mikowec*. 1 Lfg. qu. in-4°. Prag, geh. 1 fr. 75.

119. **Andree** (K.). Geographische Wanderungen. 1. u. 2 Bd. in-8°. Dresden, 1859, geh., 13 fr. 35.

120 **Bach** (H.). Fluss-u. Gebirgskarte v. Württemberg, Baden u. Hohenzollern m. Angabe der wichtigsten Höhenpunkte bearb. in Masstabe 1 : 450,000 der natürl. Grösse. Chromolith. In-folio. Stuttgart, 5 fr. 50.

121. **Balbi**. Tratado de geographia universal, physica, historica e politica, redigido segundo um novo plano, e conforme aos ultimos tratados de paz, precedido dos principios geraes de geographia astronomica, physica e politica, colligido principalmente do Tratado de geographia. Paris, 2 vol. in-8°, 25 fr.

122. **Barante** (De). Histoire de Jeanne Darc. Paris, gr. in-18, 3 fr.

123. **Barante** (De). Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois (1453-1467. 8e édit. Paris, 8 vol. gr. in-18, 28 fr.

124 **Berghaus v. Groefien** (Heinr.). Deutschland seit hundert Jahren. Geschichte der Gebiets-Eintheilung u. der politischen Verfassung d. Vaterlandes. (2 Abthlgn. in 4 Bdn) 1. Abth. Deutschland vor hundert Jahren. 1 Bd., in-8°. Leipzig, 1859, geh., 10 fr. 75.

125. **Blakesley** (J. W.). Four months in Algeria; with a visit to Carthage. With maps and illustrations after photographs. In-8°, cloth, 17 fr. 50.

126. **Brougham** (Lord). Historical and political dissertations. 12mo., cloth, 6 fr. 25.

127. **Capefigue**. Madame la comtesse du Barry. Paris, gr. in-18, 3 fr. 50.

129. **Colet** (Mme L.). Promenade en Hollande. Paris, gr. in-18, 2 fr.

129 **Dargaud** (J. M.). Histoire de Marie Stuart. 2e édit. Paris, gr. in-18, 3 fr. 50.

130. **Dbormois** (P.). Une Visite chez Soulouque; souvenirs d'un voyage dans l'Ile d'Haïti. Paris, gr. in-18, 2 fr.

131. **Enault** (L.). Angleterre, Écosse, Irlande : voyage pittoresque; illustré de gravures, types par Gavarni. Paris, gr. in-8°, 20 fr.

132. **Eulogium** (Historiarum sive temporis) Chronicon ab orbe condito usque ad annum Domini 1364 a Monacho quodam Malmesburiensi exaratum. Edited by Frank Scott Haydon. Vol. 1, in-8°. half-bound, 10 fr. 75.

133. **Feydeau** (E.). Histoire des usages funèbres et des sépultures des peuples anciens. Planches et plans exécutés sous la direction de M. A. Feydeau. Livr. 17 à 19. Hébreux. T. II. Paris, gr. in-4°

— Cet ouvrage formera 3 volumes, avec 200 bois dans le texte et environ 100 pl. en taille-douce ou lithographiées en couleur. Il est publié en 25 livraisons à 4 fr. sur papier blanc.

134. **Gfrœrer** (A. Fr.). Pabst Gregorius VI. u. sein Zeitalter. (In ca 5. Bdn.) 1. Bl. gr. in-8°. Schaffhausen, 1859, geh., 11 fr. 25.

135. **Guérin** (L.). Histoire de la dernière guerre de Russie (1853-1856), dans la mer Noire et dans la mer d'Azov, dans la mer Baltique et la mer Blanche, et dans l'océan Pacifique, en Moldo-Valaquie et en Boulgarie, dans la péninsule de Crimée et le gouvernement de Kherson, dans l'Asie subcaucasienne et l'Arménie turque, écrite au point de vue politique, stratégique et critique, sur les documents comparés français, anglais, russes, allemands et italiens, etc. T. IV et dernier. Paris, gr. in-8°. Les 4 vol., 20 fr.

136. **Johnson's** New illustrated and embellished county map of the republics of North America, with the adjacent islands and countries; compiled, drawn, and engraved from United States' Land and Coast Surveys, British Admiralty, and other reliable Sources. Published by Johnson and Browing. In-8°. New-York, 72 fr.

137. **Julien** (S.). Mémoires sur les contrées occidentales, traduit du sanscrit en chinois en l'an 648 pour Hiouen-Tsang, et du chinois en français. Tome II, contenant les livres IX à XII, un mémoire analytique sur la carte du premier volume, cinq index et une carte japonaise de l'Asie centrale et de l'Inde ancienne. Paris, gr. in-8°, 15 fr.

138. **Lamotte-Valois**. Affaire du Collier. Mémoires inédits de Lamotte-Valois sur sa vie et son époque (1754-1830), publiés d'après le manuscrit autographe avec un historique préliminaire, des pièces justificatives et des notes, par L. Lacour. Paris, in-12, 4 fr.

139. **Langlois** (V.). Numismatique de l'Arménie dans l'antiquité. Paris, in-4°, 16 fr.

140. **L'Epinois** (E. de). Histoire de la ville et des sires de Coucy. Paris, in-8°, 5 fr.

141. **Livingstone**. Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe et voyages à travers le continent de Saint-Paul de Loanda à l'embouchure du Zambèse, de 1840 à 1856. Traduit de l'anglais par madame H. Loreau. Paris, gr. in-8°, 20 fr.

142. **Magerstedt** (A. Fr.), Bilder aus der römischen Landwirthschaft Für Archäologen u wissenschaftlich gebildete Land-

Digitized by Google

wirthe nach den Ouellen bearb. u. hrsg. I. Bd. Der Weinbau der Römer. In-8°. Sondershausen, 3 fr. 25.

143. **Marcellus** (De). Chateaubriand et son temps. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

144. **Merlet** (L.) et **Moutié** (A.). Cartulaire de l'abbaye de Notre-Dame des Vaux de Cernay, de l'ordre des Cîteaux, au diocèse de Paris, composé d'après les chartes originales conservées aux archives de Seine-et Oise, enrichi de notes, d'index, et d'un Dictionnaire géographique. T. II et dernier. Paris, in-4°, 16 fr.

145. **Monde** (Le) et ses merveilles, géographie amusante et instructive. Histoire, mœurs et coutumes des différents peuples de la terre, anecdotes, légendes et récits intéressants, par M. Ch. de Ribelle, F. Fertiault et madame la comtesse de Bassanville. Paris, gr. in-8°, 6 fr.

146. **Parthey** (G.). Ægypten beim Geographen v. Ravenna. In-4°. Berlin, geh., 1 fr. 75.

147. **Pierrot**. Histoire de France depuis les premiers âges jusqu'en 1848; ouvrage dédié à Mgr l'évêque de Verdun. T. IX. Paris, in-8°, 5 fr. 50.

148. **Prescott** (W. H.). History of the reign of Philip the Second, king of Spain. 3 vol. in-8°, cloth, 17 fr. 50.

— Cabinet Edit., in-12, cloth, 6 fr. 25.

149. **Ramé** (A.). Études sur les carrelages historiés, du douzième au dix-septième siècle, en France et en Angleterre. Livraisons 1 à 7. Paris, in-4°.

— L'ouvrage sera publié en vingt livraisons, comprenant chacune une feuille de texte et quatre planches. Prix de la livr., 3 fr.

150. **Renée** (A.). Louis XVI et sa cour. Paris, in-8°, 6 fr.

151. **Robertson** (W.). History of the reign of Charles V. With an account of the emperor's life after his abdication, by William H. Prescott. 2 vol. in-8°, cloth, 30 fr.

— 2 vol in-12, cloth, 15 fr.

152. **Schmidt-Weissenfels** (Fr. Gentz). Eine Biographie. Mit 2 portr. u. e. autograph. Briefe Gentzens. 2 Bde. in-8°., Prag, 1859, geh., 12 fr.

153. **Schœnborn** (A.). Die Skene der Hellenen. Ein Versuch. Nach dem Tode des Verf. hrsg. v. *C. Schönborn*. In-8°. Leipzig, geh., avec une pl, 8 fr.

154. **Stoll** (H. W.). Die Götter u. Heroen d. classischen Alterthums. Populäre Mythologie der Griechen u Römer. 2 Bde. Mit 41 Abbildgn. In-8°. Leipzig, geh., 6 fr.

155. **Streber** (Frz.). Die ältesten v. den Wittelsbachern in der Oberpfalz geschlagenen Münzen. 1. Abth. Die Münzen der pfalzgräfl. Linie. 3 Abschnitte. In-4°. München, geh., 11 fr. 50.

156. **Thompson** (P.). The history and antiquities of Boston, etc., etc. In-8°. Boston, cloth, 39 fr. 50.

— Grand papier, 78 fr. 75.

SCIENCES MILITAIRES ET MARINE.

157. **Annuaire** pour l'an 1859, publié par le Bureau des longitudes. Paris, in-18, 1 fr.

158. **Chazallon** (A. M. R.). Annuaire des marées des côtes de France pour l'an 1859. Paris, in-18, 1 fr.

159. **Fatio** (N.). Anleitung f. das Zielschieszen m. den Perkussionsgewehr. In-16. Bern, geh., 1 fr.

160. **Handwœrterbuch**. Militärisches, nach dem Standpunkte der neuesten Literatur u. m. Unterstützung v. Fachmännern bearb. u. red. v. *W. Rüstow*. 5. u. 6. Lfg. Gr. in-8°. Zürich, geh, 1 fr. 35.

161. **Medley** (J. G.). A year's campaigning in India, from March 1857 to March 1858. With plans of the military operations. In-8°, cloth, 13 fr. 25.

162. **Morell** (C.). Die Schweizerregimenter in Frankreich. 1789-1792. Episoden aus der Revolutionsgeschichte Frankreichs u. der Schweiz. In-8°. St. Gallen, geh., 3 fr. 25.

163 **Reinhard** (C. v.). Geschichte d. Königl. Preusz. Ersten Garde-Regiments zu Fusz zurückgeführt auf die historische Abstammung d. Regiments vom 1. Bataillon Leibgarde, dem Regiment Garde u. dem Grenadier-Garde-Bataillon. 1740-1857. Im Auftrage d. Regiments verfaszt. Mit dem Portr. Sr. Maj. d. Konigs u. In-8°. Kpfrn. Postdam, 22 fr. 75.

— Edit. gr. in-4°, rel., 56 fr.

164. **Tessier** (P.). Chimie pyrotechnique, ou Traité pratique des feux colorés, contenant : 1° l'examen chimique, la description et la fabrication des matières pyrotechniques; 2° des procédés nouveaux et faciles pour la préparation de divers composés, tels que le chlorate de baryte, le carbonate de strontiane, etc.; 3° des formules nombreuses et économiques pour la confection des lances, des étoiles et des feux du Bengale de toutes les couleurs; et suivi d'un petit traité spécial pour la fabrication des pastilles simples et des pastilles diamant de différents calibres. Paris, in-8°, 7 fr.

Digitized by Google

TECHNOLOGIE ET AGRICULTURE.

165. **Beer** (A. H.), Erdbohrkunde. Ein Abschnitt aus den Aufschluss- u. Ausrichtungs-Arbeiten der allgemeinen Bergbaukunde. Gr. in-8°. Prag., geh., 10 fr. 75.

166. **Bertrand** (L.). Du Faisan, considéré dans l'état de nature et dans l'état de domesticité; traité suivi de quelques instructions pratiques relatives à l'établissement d'une faisanderie et à l'éducation des faisans, par M. A. Rouzé. Orné de lithographies par MM. Grenier, Laroche, etc. Paris, in-8°, 3 fr. 50.

167. **Borie** (V.). L'Agriculture au coin du feu. Paris, in-18, 3 fr.

168. **Colburn** (Z.) and **Holley** (A. L.). The permanent way and coal-burning locomotive boilers of european railways; with a comparaison of the working economy of european and american lines, and the principles upon which improvement must proceed. With 51 engraved plates by J. Bien. In-fo- lio. New-York, cloth, 52 fr. 50 c.

169. **Pelouze**. Traité de l'éclairage au gaz tiré de la houille, des bitumes, des lignites, de la tourbe, des huiles. Paris, in-8°, 4 fr.

170. **Pinckert** (F. A.). Der speculirende Landwirth in der Bewirthschaftung der Güter u. Grundstücke entsprechend den hohen Kauf- u. Pachtpreisen der Gegenwart. In-8°. Leipzig, 1859, geh., 6 fr. 50.

171. **Plattner** (C. F.). Vorlesungen üb. allgemeine Hüttenkunde. Nach dem hinterlassenen Mscr. hrsg. u. vervollständigt v. *Th. Richter*. (In ca. 5 Lfgn.) 1. Lfg. Mit 22. In-8°. Freiberg, 1859, geh., 4 fr.

172. **Rouvenat** (P. E.). Essai sur l'emploi des fers à double T dans la construction des planchers, basé sur les recherches et les expériences mentionnées dans l'ouvrage de M. Morin sur la résistance des matériaux. Paris, in-8°, 3 fr. 50.

173. **Scheffler** (H.). Theorie der Festigkeit gegen das Zerknicken, nebst Untersuchungen üb. die verschiedenen inneren Spannungen gebogener Körper u. üb. andere Probleme der Biegungstheorie, m. prakt. Anwendgn. Mit 84 in den Text gedr. Holzschn. In-8°. Braunschweig, geh., 3 fr. 25.

174. **Sportsman's Friend** (The) in a frost. By H. Hieover. In-8°, cloth, 15 fr.

175. **Ysabeau**. Le Jardinier des salons, ou l'Art de cultiver les fleurs dans les appartements, sur les croisées et sur les balcons, orné de jolies gravures. Paris, in-18, 1 fr.

BELLES-LETTRES ET BEAUX-ARTS.

176. **Abenteuer** eines Emporkömmlings. Ein Roman. 2 Bde. In-8°. Frankfurt, geh., 12 fr.

177. **Altmüller** (C.). Die Ironischen, Erzählung. In-8°. Göttingen, 1859, geh., 3 fr.

178. **Andrieu** (J.). L'Amour en chansons, chants de tous les pays. Paris, in-32, 50 c.

179. **Art-Journal** (The) for 1858. In-4°, cloth, 39 fr. 50.

180. **Bast** (A. de). Les Fresques, historiettes et contes. Paris, gr. in-18, 1 fr.

181. **Beauvoir** (R. de). Le Garde d'honneur. Paris, in-4° à 2 col., 50 c.

182. **Bellermann** (H.). Die Mensuralnoten u. Taktzeichen d. XV. u. XVI. Jahrhunderts erläutert. In-4°. Berlin, cart., 8 fr.

183. **Bernard** (J.). Cinq nouvelles. Paris, in-8°, 5 fr.

184. **Book** of **Beauty**, 1857. The Court Album : a series of portraits of the female aristocraty, engraved from drawings by the best artists. In-4°, cloth, 26 fr. 25.

185. **Bouilhet** (L.). Hélène Peyron, drame en cinq actes, en vers. Paris, gr. in-18, 2 fr.

186. **Bragelonne**. Les Mystères des prisons. Paris, in-18, 1 fr.

187. **Bulwer Lytton** (F.). Le Désavoué, traduit par M. Corréard. Paris, 2 vol. gr. in-18, 4 fr.

188. **Bussy** (C. de). Les Courtisanes devenues saintes. Paris, in-32, 1 fr.

189. **Clarence** (A. F.). The woman hater; or, true and feigned love : a dramatic tale. In-12, boards, 2 fr.

190. **Cupples** (G.). The two frigates; or, captain Bisset's legacy : a novel. In-12, boards, 2 fr. 50.

191. **Dash** (Mme). La Marquise sanglante. Paris, gr. in-18, 1 fr.

192. **Deslys** (C.). Nos Grisettes. Paris, in-18, 1 fr.

193. **Drohojowska** (Mme). Les Faux visages, études de mœurs du quinzième siècle; suivi de deux autres Nouvelles du moyen âge. Paris, gr. in-18, 2 fr.

194. **Dumas** (A.). Vingt ans après, suite des Trois Mousquetaires. Paris, 3 vol. gr. in-18, 6 fr.

195. **Feuillet** (O). Le Roman d'un jeune homme pauvre. Paris, gr. in-18, 3 fr.

Digitized by Google

196. **Fullon** (S. W.). La Comtesse de Mirandolle, traduit par C. Roquette. Paris, in-18, 2 fr.

197. **Gandon** (A.). Récits du brigadier Flageolet. Souvenirs intimes d'un vieux chasseur d'Afrique. Paris, gr. in-18, 3 fr. 50 c.

198. **George** (A.). Vor Tagesanbruch. Erzählungen u. Lieder. In-8°. Frankfurt a. M. 1859, geh., 6 fr. 75.

199. **Gerbe** (La) d'or, keepsake des demoiselles, par divers auteurs, sous la direction de madame F. Richomme. Illustré de dix gravures anglaises. Paris, gr. in-8°, 15 fr.

200. **Gerstacker** (F.). Les Pirates du Mississipi, traduit par B. H. Révoil. Paris, gr. in-18, 2 fr.

201. **Gonzalès** (E.). La Table d'or. Paris, gr. in-18, 1 fr.

282. **Gonzalès** (E.). Les Deux Favorites. Paris, gr. in-18, 1 fr.

203. **Groth**, Klaus, Voer de Goern. Kinderreime alt u. neu, Mit 52 Holzschn. nach Originalzeichngn. v. Ludw. Richter, geschnitten v. Aug. Gaber. In-4°. Leipzig, cart., 10 fr. 75.

204. **Hauff** (W.). Lichtenstein, épisode de l'histoire du Wurtemberg. Trad. par E. et H. de Suckau. Paris, gr. in-18, 2 fr.

205. **Janin** (J.). Rachel ou la Tragédie, ouvrage orné de dix photographies représentant mademoiselle Rachel dans ses différents rôles. Paris, gr. in-8°, 30 fr.

206. **Johnson** (J.). Reliques of ancient english architecture. In-folio, 39 fr. 50.

207. **Johnstone** (A.). A few out of thousands, their sayings and doings : tales. In-12, cloth, 7 fr. 50.

208. **Kock** (P. de). Paul et son chien. Paris, 4 vol. in-18, 14 fr.

209. **La Madelaine** (S. de). Le Secret d'une renommée. La Tache originelle. Paris, gr. in-18, 1 fr.

210. **Lang** (J.). The ex-wife : a novel. boards, 2 fr. 50.

211. **Lecomte** (J.). Le Luxe, comédie en quatre actes et en prose. Paris, gr. in-18, 2 fr.

212. **Lelion-Damiens**. Le Bréviaire des comédiens. Paris, gr. in-18, 3 fr. 50.

213. **Lester** (H. J.). Struggles in falling : a tale. In-12, cloth, 7 fr. 50.

214. **Longfellow** (H. W.). The courtship of Miles Standish, and other poems. With twentyfive illustrations by John Gilbert. In-4°, cloth, 9 fr. 50.

215. **Magasin** (Le) de librairie, publié par Charpentier, éditeur, avec le concours des principaux écrivains. T. I. 1re et 2e livraisons. Paris. Chaque livraison, 1 fr.

216. **Mayne-Reid**. A la mer! Trad. de l'anglais par mademoiselle H. Loreau. Paris, in-12, 2 fr.

217. **Meiszner** (Alfr.). Die Sansara. Roman in 4 Bdn. 2. verb. Aufl., gr. in-16. Leipzig, 1859, geh., 10 fr.

218. **Méry**. Le Transporté. Paris, gr. in-18, 1 fr.

219. **Michelet** (J.). L'Amour. Paris, gr. in-18, 3 fr. 50.

220. **Molènes** (P. de). Caractères et récits du temps. Paris, gr. in-18, 1 fr.

— La Garde mobile. — La Comédienne. — Cornélia Tulipani. — Les Souffrances d'unhouzard. — C'était vrai. — Les Soirées du Borel. — Une Légende mondaine.

221. **Montépin** (De). Le Château de Piriac, Paris, 2 vol. in-18, 7 fr.

222. **Mügge** (Thdr.). Verloren u. gefunden. Roman in 2 Bdn. in-8°. Frankfurt a. M. 1859, geh., 10 fr.

223. **Nadar**. Le Miroir aux alouettes. Paris, gr. in-18, 1 fr.

224. **Onéirocritie** (L') ou l'Art d'expliquer les songes. Suite du Dictionnaire des songes expliqués. Paris, in-32, 1 fr.

225. **Poullain** (H.). Proverbes et comédies de société, de deux à six personnages. Paris, gr. in-18, 2 fr.

226. **Radcliffe** (A.). L'Italien ou le Confessionnal des pénitents noirs. Paris, gr. in-8° à 2 col., 50 c.

227. **Scribe** (E.). Nouvelles. Nouv. édit. Paris, gr. in-18, 1 fr.

228. **Silence** (W.). Théorie du whist, réduite à un petit nombre de finesses fondamentales démontrées par le raisonnement, éclaircies par des exemples et la figure des coups les plus intéressants; suivie d'un Traité du whist en cinq points et du whist à un mort. Paris, gr. in-18, 5 fr.

229. **Soulié** (F.). La Comtesse de Monrion (suite de la Lionne). Paris, gr. in-18, 1 fr.

230. **Soulié** (F.). **Les Drames inconnus** (3e série). Les Amours de Victor Bonsenne. Paris, gr. in-18, 1 fr.

231. **Southwell** (R.) The poetical works. Now first completely edited by William B. Turnbull. In-12, cloth, 5 fr.

232. **Sue** (E.). Miss Marie ou l'Institutrice. 1re édition. Paris, gr. in-18, 1 fr.

Digitized by Google

233. **Surville.** Le Compagnon du foyer. Paris, gr. in-18, 3 fr.

234. **Thomson** (Mrs). Widows and widowers : a romance of real life. In-12, cloth, 2 fr. 50.

235. **Villard** (E.). Clotilde de Vallon-Chalys (Clotilde de Surville). Histoire du temps de Charles VII. Paris, in-18, 2 fr.

236. **Violeau** (H.). Souvenirs et Nouvelles. Paris, 2 vol. in-12, 4 fr.

237. **Willmott** (R. A). The poets of the nineteenth century. Illustrated with one hundred engravings drawn by eminent artists, and engraved by the brothers Dalziel. In-4°, cloth, 26 fr. 25.

Faber (J. P.). Heures de loisir. Notes sur les corporations industrielles de la France, et autres Opuscules. 1857. In-8° broché.

Ouvrage tiré à 112 *exemplaires seulement.*

Maine de Biran. Œuvres inédites publiées par E. Naville, avec la collaboration de M. Debris. 1859. 3 vol. in-8°, broché, 18 fr.

With (E.). Manuel aide-mémoire du constructeur de travaux publics et de machines. 1 vol. in-12, 5 fr.

Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière

Digitized by Google

148 - C - 1

Philipps. Poems and Lyrics 460

Auerbach 419

Hagenbach 530

La fête de Noël 623

Fischer 612

Shakspeare Poems & Shakespeare 615

Rémi. Le Rêve 610

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google